PRO
VERITATE
ET
REGNO
DEI
CHARLES HOLBROOK LIBRARY
Pacific School of Religion

Digitized by the Internet Archive
in 2025 with funding from
Graduate Theological Union

https://archive.org/details/oeuvrescompltest10unse

Benedictines of our Lady of Angels.
Prince horpe.

TRADUCTION FRANÇAISE

DES ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SAINT JEAN CHRYSOSTOME

PACIFIC SCHOOL OF RELIGION

TOME DIXIÈME

CBPAC

AVIS IMPORTANT.

Nous avons seuls le droit de joindre aux Œuvres complètes la vie de Saint Jean Chrysostome par l'abbé Martin ; nous sommes seuls propriétaires de cette traduction française : toute reproduction partielle ou totale, contrefaçon ou imitation, sera poursuivie rigoureusement, conformément aux lois.

LOUIS GUÉRIN & C^ie^,

ÉDITEURS.

Chrysostomus, Joannes, Saint, patriarch of Constantino

SAINT JEAN

CHRYSOSTOME

ŒUVRES COMPLÈTES

TRADUITES POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS

sous la Direction

DE M. JEANNIN

licencié ès-lettres, professeur de rhétorique au collége de l'Immaculée-Conception de Saint-Dizier

---

TOME DIXIÈME

Commentaires sur la deuxième Epître aux Corinthiens ; sur les Epîtres aux Romains, aux Ephésiens, aux Galates.

BAR-LE-DUC, L. GUERIN & Cie, ÉDITEURS

1866

86842

BR
65
C5
1864
V.10

TRADUCTION FRANÇAISE

DE

SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

COMMENTAIRE

SUR LA DEUXIÈME ÉPITRE AUX CORINTHIENS.

HOMÉLIE I.

PAUL, APÔTRE DE JÉSUS-CHRIST, PAR LA VOLONTÉ DE DIEU, ET TIMOTHÉE, SON FRÈRE, A L'ÉGLISE DE DIEU QUI EST A CORINTHE, ET A TOUS LES SAINTS QUI SONT DANS TOUTE L'ACHAIE, LA GRACE ET LA PAIX SOIT AVEC VOUS PAR DIEU LE PÈRE ET JÉSUS-CHRIST, NOTRE SEIGNEUR. BÉNI SOIT DIEU ET LE PÈRE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST, LE PÈRE DES MISÉRICORDES ET LE DIEU DE TOUTE CONSOLATION, QUI NOUS CONSOLE DANS TOUTES NOS TRIBULATIONS, AFIN QUE NOUS PUISSIONS, A NOTRE TOUR, CONSOLER LES AFFLIGÉS, ET VERSER DANS LEURS CŒURS CES CONSOLATIONS QUI NOUS VIENNENT DE DIEU. (CHAP. I, 1-4.)

Analyse.

1 et 2. Saint Chrysostome commente les cinq premiers versets du premier chapitre.
3-6. Il fait ressortir le dessein de l'Apôtre dans cette Epître. — Il s'élève à de belles considérations sur le mérite des souffrances. — Exemple d'Abraham et de Job.

1. Demandons-nous d'abord pourquoi l'apôtre adresse aux Corinthiens cette seconde épître, et pourquoi dès le début il leur parle de la bonté de Dieu et des consolations qu'il répand dans les âmes? Pourquoi donc une seconde épître? Dans la première il leur avait dit: « J'irai vous voir, et je ne me contenterai « pas d'entendre les paroles de ceux qui sont « enflés d'orgueil, je m'informerai de leurs « œuvres »; en terminant il leur fait la même promesse en termes plus doux : « J'irai vous « voir », leur dit-il, « en passant par la Ma- « cédoine ; je ne ferai que traverser ce pays ; « mais je séjournerai chez vous, et peut-être y « passerai-je l'hiver ». Il s'écoula bien du temps sans que l'apôtre eût pu tenir sa promesse. L'époque fixée passa, et il n'arrivait pas à Corinthe : car l'Esprit-Saint le tenait occupé à des travaux plus urgents. C'est pourquoi il crut nécessaire d'écrire une seconde fois aux Corinthiens ; il eût pu s'en dispenser, s'il eût tardé moins longtemps à les visiter. —

Un autre motif, c'est que sa première lettre avait produit chez eux des fruits de salut. Car cet impudique qu'ils favorisaient auparavant et dont ils s'enorgueillissaient, ils l'avaient complétement retranché de leur communion. Ce qu'il leur rappelle en ces termes : « Si l'un « de vous m'a contristé, il ne m'a pas contristé « moi seul, mais vous tous aussi, au moins « en quelque sorte ; ce que je dis pour ne le « point surcharger dans son affliction ». C'est assez qu'il ait été repris par un grand nombre de fidèles. C'est la même idée qu'il suggère un peu plus loin : « Cette tristesse que vous « avez ressentie selon Dieu, vous a remplis de « sollicitude ; elle vous a justifiés ; vous vous « êtes indignés contre le coupable, vous avez « redouté la justice divine, vous vous êtes « trouvés pleins d'ardeur pour l'accomplisse- « ment de sa loi, pour venger l'injure faite à « Dieu ; en un mot vous avez montré que vous « n'avez en rien participé au crime ». (II Cor. VII, 11.) Bien plus, ils s'étaient empressés de recueillir la somme d'argent qu'il leur avait demandée. Aussi leur disait-il : « Je sais quel « est votre empressement, et je m'en glorifie « auprès des Macédoniens, et je leur dis que « l'Achaïe est toute prête depuis l'année der- « nière ». (II Cor. IX, 2.) D'ailleurs ils avaient reçu avec bienveillance son disciple Tite qu'il leur avait envoyé. Il leur en témoigne sa reconnaissance en ces termes : « Tite vous aime « tendrement : il se souvient de votre obéis- « sance et du saint tremblement avec lequel « vous l'avez reçu ». (II Cor. VII, 15.)

Voilà les divers motifs qui le décident à écrire une seconde épître aux fidèles de Corinthe. Après leur avoir reproché leurs désordres, ne devait-il pas les féliciter d'être revenus à de meilleurs sentiments ? Aussi ne fait-il paraître ni amertume ni colère dans tout le cours de cette épître, excepté cependant vers la fin. C'est qu'il y avait chez eux des Juifs enflés d'orgueil et qui, pleins de mépris pour l'apôtre, le traitaient d'homme arrogant, mais sans valeur. Ils disaient : « Ses lettres sont « graves et fortes, mais son extérieur ne fait « aucune impression, et son langage est mé- « prisable ». C'est comme s'ils eussent dit : Dès qu'il est ici, il n'inspire aucun respect ; et quand il est parti, ses lettres sont pleines de faste et d'orgueil. Tel est le sens de ces mots : « Ses lettres sont graves et fortes ». Et pour se faire de la réputation, ils se flattaient hypocritement de ne rien accepter de personne : c'est de cette hypocrisie que parle saint Paul quand il dit : « Pour trouver un « sujet de gloire, ils veulent paraître tout à « fait semblables à nous ». En outre, comme ils ne manquaient pas d'éloquence, ils faisaient gloire de ce talent. C'est pourquoi l'apôtre s'appelle lui-même un homme simple et sans habileté, pour montrer qu'il ne rougit pas de ce défaut ; et que l'éloquence à ses yeux n'a aucune valeur, aucun prix. Il était vraisemblable que leurs discours en avaient entraîné plusieurs loin de la vérité : aussi, après avoir loué leurs bonnes actions, les blâme-t-il de leur zèle à pratiquer les cérémonies judaïques, et leur adresse-t-il quelques reproches à cet égard. Tel est, à mon avis, pour le dire en passant, le sujet et comme le sommaire de cette épître. — Expliquons-en maintenant le commencement, et disons pourquoi, tout aussitôt après les avoir salués selon sa coutume, il leur parle de la miséricorde du Seigneur. Demandons-nous cependant, avant toutes choses, pourquoi il fait ici mention de Timothée. « Paul, apôtre de « Jésus-Christ, par la volonté de Dieu, et Ti- « mothée, son frère ». Dans sa première épître, en effet, il leur promettait de leur envoyer son disciple, et les exhortait à bien l'accueillir. « Quand Timothée sera venu, « faites en sorte qu'il vive sans crainte au mi- « lieu de vous ». Pourquoi donc joint-il à son propre nom le nom de son disciple ? Selon la promesse du Maître, Timothée s'était transporté à Corinthe. « Je vous l'ai envoyé, dit-il, « pour qu'il vous fasse part de mes desseins, « qui sont selon Jésus-Christ » ; et après avoir établi dans cette ville un ordre parfait, il était revenu près de l'apôtre. En le leur envoyant, saint Paul leur disait : « Congédiez-le dans la « paix du Seigneur ; car je l'attends avec les « frères ».

2. Quand donc il fut de retour, ils s'occupèrent ensemble d'opérer en Asie les réformes nécessaires : « Je resterai à Ephèse jusqu'à la « Pentecôte, dit saint Paul » (I Cor. XVI, 8), et ils passèrent en Macédoine. C'est donc à juste titre qu'il le nomme au commencement de son épître, puisqu'il l'accompagnait dans ce voyage. Il écrivait sa première épître en Asie ; sa seconde, il la leur adressa de la Macédoine. S'il joint à son nom celui de Timothée, c'est pour recommander de plus en plus son disci-

ple, et aussi par humilité. Timothée était bien au-dessous de Paul ; mais la charité supprime les distances. Et c'est pourquoi il ne met point de différence entre Timothée et lui. Tantôt il dit de son disciple : « Il m'aide, comme un « fils aide son père » (Philipp. II, 22); tantôt : « Il accomplit l'œuvre de Dieu, comme je « l'accomplis moi-même ». (I Cor. XVI, 8.) Enfin dans cette épître il l'appelle son frère, afin de lui concilier par tous les moyens la vénération des fidèles de Corinthe. Car il avait séjourné dans cette ville, et tous avaient été témoins de sa piété.

« A l'église de Dieu qui est à Corinthe ». Il donne aux Corinthiens le nom d'Eglise, pour les porter à une étroite union, et les concilier entre eux. Une église cesse d'être une, dès que ceux qui la composaient sont en désaccord et séparés les uns des autres. « Avec tous les « saints qui sont dans toute l'Achaïe ». Il veut faire honneur aux Corinthiens, en saluant tous les chrétiens du pays, et en les comprenant tous dans cette lettre adressée aux fidèles de Corinthe. S'il les appelle des saints, c'est afin de montrer que ses salutations ne s'adressent pas aux hommes corrompus. Pourquoi l'apôtre, en écrivant à la Métropole, s'adresse-t-il en même temps à tous les chrétiens d'Achaïe ? Il s'en faut bien qu'il agisse toujours de la sorte. Quand il écrit aux Thessaloniciens, il ne s'adresse pas aux habitants de la Macédoine ; quand il écrit aux Ephésiens, il ne s'adresse pas à tous les fidèles de l'Asie ; l'épître aux Romains n'est pas envoyée non plus aux chrétiens répandus en Italie. Dans celle-ci, il écrit à tous ceux d'Achaïe ; et c'est encore le même procédé dans l'épître aux Galates. Ce n'est pas à une ou à deux ou à trois villes qu'il écrit, mais à tous les chrétiens de ce pays. Voici en effet ses paroles : « Paul, « apôtre, non par la volonté des hommes ou « d'un homme en particulier, mais par celle « de Jésus-Christ et de Dieu le Père qui l'a « ressuscité d'entre les morts, et tous les frères « qui sont avec moi, aux églises de Galatie : « la grâce et la paix soient avec vous ». (Gal. I, 1-3.) Il écrit de même une lettre commune à tous les Hébreux, et non pas à telle ou telle de leurs villes. Pourquoi donc agit-il de cette manière ? En voici, je crois, la raison. C'est que chez ces divers peuples il y avait des maladies spirituelles communes ; ils avaient besoin d'un remède commun, et il le leur donne par une lettre commune... Tous les Galates, tous les Hébreux étaient malades ; et, je le crois aussi, tous les chrétiens de l'Achaïe. Aussi s'adresse-t-il à toute la nation et les salue-t-il, selon sa coutume : « La grâce et la « paix soient avec vous, dit-il, par Dieu notre « Père et Jésus-Christ Notre-Seigneur ».

Entendez maintenant comment son exorde répond bien au dessein qu'il se propose : « Béni soit Dieu et le Père de Notre-Seigneur « Jésus-Christ, le Père des miséricordes et le « Dieu de toute consolation ». Quel rapport, direz-vous, entre ces paroles et le dessein de l'apôtre ? — Le rapport est manifeste. Voyez en effet : Les Corinthiens étaient vivement affligés et troublés de ne point voir arriver l'apôtre qui leur avait promis de venir, et qui persistait à séjourner en Macédoine, préférant, ce semble, les Macédoniens à ceux de Corinthe. Pour calmer leur affliction, il leur expose donc le motif qui l'a retenu. Il ne le fait pas en propres termes sans doute, et ne leur dit pas : Je sais que je vous avais promis d'aller vous voir, mais mille traverses m'en ont empêché. Pardonnez-moi, je vous prie, et ne me reprochez ni orgueil ni négligence. Il tient un langage plus élevé et plus persuasif ; il leur adresse des consolations, pour qu'ils ne songent plus à lui demander le motif de ses délais. Il parle comme parlerait un homme qui aurait promis à son ami de venir le voir et que mille obstacles auraient arrêté. Gloire à Dieu, dirait cet homme, qui me permet enfin de voir votre visage si cher ! Béni soit le Seigneur, qui m'a tant de fois sauvé du péril ! Cette action de grâces n'est-elle pas une excuse qui prévient tout reproche et tout murmure ? L'ami rougirait en effet d'accuser son ami, de lui demander compte de son retard, quand il l'entend rendre gloire à Dieu, et le remercier de l'avoir sauvé de tant de maux. Tel est le sens de ces paroles de l'apôtre : « Béni soit le « Dieu des miséricordes ». Elles insinuent que Dieu l'a tiré des mille dangers qu'il courait.

David n'invoque pas toujours Dieu de la même manière ni dans les mêmes circonstances : s'agit-il de guerre et de victoire : « Je « vous aimerai, Seigneur, vous qui êtes ma « force : le Seigneur est mon protecteur ». S'agit-il de quelque péril auquel il vient d'échapper, ou de quelque trouble qui obscurcissait son âme : « Le Seigneur est ma lumière « et mon salut », s'écrie-t-il. Tantôt c'est la

bonté et la clémence de Dieu, tantôt sa justice et ses jugements qu'il célèbre. De même en cet endroit saint Paul donne au Seigneur un nom que lui suggère sa clémence et sa bonté; il l'appelle « le Dieu des miséricordes », c'est-à-dire, le Dieu qui vient de faire éclater sa miséricorde envers lui, en l'arrachant aux portes mêmes de la mort.

3. Rien qui convienne mieux à Dieu, qui soit plus dans sa nature que la miséricorde; et c'est pourquoi l'apôtre le nomme « Dieu des « miséricordes ». Mais considérez aussi l'humilité de saint Paul. C'était la prédication de l'Evangile qui l'exposait à tous ces dangers : il n'attribue pas néanmoins son salut à ses propres mérites, mais à la bonté du Seigneur. Il développe plus loin sa pensée. Pour le moment il ajoute : « Qui nous console dans toutes « nos tribulations ». Il ne dit pas : Qui nous préserve de l'affliction ; mais : « Qui nous « console dans l'adversité », paroles bien propres à montrer la puissance de Dieu, et à redoubler la patience dans les âmes affligées. C'est là ce que le prophète avait en vue lui-même, quand il disait : « Au sein de l'afflic- « tion, vous avez dilaté mon cœur ». Il ne dit pas : Vous n'avez point permis au malheur de fondre sur moi ; ni, vous avez bien vite écarté loin de moi l'adversité ; mais bien, vous avez dilaté mon âme plongée dans la douleur. N'est-ce pas ce qui arriva aux trois jeunes Hébreux? Dieu n'empêcha pas qu'on les jetât dans la fournaise ; et quand on les y eut précipités, il n'éteignit point la flamme, mais il sut, même au milieu de ces brasiers, leur ménager le bien-être et la consolation.

Telle est toujours la conduite de la Providence ; et c'est là ce que nous enseigne l'apôtre par ces paroles : « Qui nous console « dans toutes nos tribulations ». Il veut encore nous donner un autre enseignement. Ce n'est pas une fois ou deux seulement que Dieu nous console, mais toujours, mais continuellement. Il ne nous console pas aujourd'hui pour nous abandonner demain ; non, jamais il ne cesse de nous consoler. « Qui nous con- « sole », dit l'apôtre, et non pas, qui nous a consolés ; « dans toutes nos tribulations », et non pas seulement dans celle-ci ou dans celle-là. Oui, dans toutes nos tribulations, « afin « qu'à notre tour nous puissions consoler « ceux qui souffrent, et répandre dans leurs « âmes ces consolations qui nous viennent du « Seigneur ». Voyez-vous comme il trouve moyen de s'excuser, en laissant supposer au lecteur qu'il s'est trouvé en proie aux plus cruelles afflictions? En même temps, quoi de plus modeste que ce langage? Cette miséricorde, l'apôtre et son disciple en ont éprouvé les effets non pas à raison de leurs mérites ou de leur dignité, mais pour le bien de ceux qu'ils doivent assister eux-mêmes. Dieu nous a consolés, dit-il, pour qu'à notre tour nous consolions les autres. Et comme le dévouement de l'apôtre éclate dans ces paroles! A peine est-il consolé, à peine commence-t-il à respirer, que, loin de demeurer oisif comme nous faisons, il s'empresse d'exhorter les fidèles, de les affermir, de les exciter. D'autres donnent de ce passage une autre explication. Le sens, d'après eux, serait celui-ci : Notre consolation est aussi la consolation des autres. Il semble aussi que saint Paul veuille dans cet exorde censurer la conduite de ces faux apôtres, qui, pleins de jactance, restaient dans leurs maisons et y vivaient dans les délices; mais il le fait d'une manière obscure et détournée. Ce qu'il se proposait surtout, c'était d'écarter tout reproche de négligence au sujet du retard qu'il avait mis à tenir sa promesse. Si en effet Dieu nous console pour qu'à notre tour nous consolions les autres, ne nous blâmez pas d'avoir différé notre voyage à Corinthe. Nous avons passé tout ce temps à résister aux attaques de nos ennemis, à écarter les dangers qui nous menaçaient.

« Car de même que les souffrances de Jésus- « Christ abondent en nous, de même aussi « les consolations surabondent dans nos âmes « par Jésus-Christ ». Pour ne pas consterner ses disciples par le récit de ses souffrances, il leur montre d'autre part l'abondance des consolations. Ainsi les rassure-t-il; et c'est encore dans ce dessein qu'il leur rappelle Jésus-Christ, et qu'il regarde ses souffrances comme étant celles du Sauveur; et ainsi avant même de prononcer le mot de consolation, il sait trouver un motif de consolation dans les souffrances elles-mêmes. Quoi de plus doux en effet, quoi de plus agréable que d'être associé à Jésus-Christ et de souffrir à cause de lui? Quelle consolation comparable à celle-là? Voici une autre parole bien capable aussi de soutenir ceux qui souffrent : « Elles abondent, « ces souffrances », dit-il. Il ne dit pas : De même que les souffrances de Jésus-Christ

fondent sur nous ; mais, « de même qu'elles « abondent », voulant ainsi montrer, que les apôtres endurent non-seulement les mêmes souffrances que le Sauveur, mais de plus nombreuses encore. Nous n'avons pas seulement à souffrir ce qu'il a souffert ; mais nous souffrons beaucoup plus qu'il n'a souffert lui-même. Voyez en effet : le Christ a été tourmenté, persécuté, battu de verges, il est mort. Eh bien ! nous souffrons davantage encore ; et c'en serait assez pour nous consoler. On ne saurait taxer l'apôtre d'arrogance ou de témérité. Ecoutez ce qu'il dit ailleurs : « Maintenant je me réjouis de mes souffrances ; et « j'accomplis dans ma chair ce qui manque « aux souffrances de Jésus-Christ ». (Coloss. I, 4.) Oui, l'apôtre peut tenir ce langage sans arrogance ni témérité. Les disciples n'ont-ils point fait des miracles plus grands que ceux du Sauveur lui-même ? « Celui qui croit en « moi, fera des miracles plus étonnants que « ceux-ci ». (Jean, XIV, 12.) Mais toute la gloire en revient à Jésus-Christ, qui agit dans ses serviteurs. Toute la gloire de leurs souffrances revient pareillement au Sauveur, qui les console, et qui leur donne la force de supporter avec courage les maux qui viennent fondre sur eux.

4. Aussi l'apôtre adoucit-il sur-le-champ ce qu'il vient de dire, et il ajoute : « De même « la consolation abonde par Jésus-Christ ». C'est à Jésus-Christ qu'il rapporte toutes choses, et il aime à publier la bonté du Sauveur. Il ne dit pas : La consolation égale les souffrances ; mais bien : « La consolation « abonde » ; en sorte que le temps de la lutte est aussi le temps des nouveaux triomphes. Quoi de plus grand, quoi de plus glorieux que d'être battu de verges pour Jésus-Christ, que de s'entretenir avec Dieu, que d'être assez fort pour résister toujours, que de vaincre les persécuteurs, que de ne pouvoir être dompté par l'univers entier, que d'attendre des biens que l'œil n'a point vus, que l'oreille n'a pas entendus, que le cœur de l'homme ne peut comprendre ? Est-il rien de comparable à ces souffrances endurées pour la religion, à ces innombrables consolations qui nous viennent du Seigneur, à ce pardon qui nous délivre de péchés si multipliés et si graves ; à cette justice et à cette sainteté dont le Saint-Esprit orne les cœurs, à cette assurance, à ce courage en face de l'ennemi, à cette gloire dont l'éclat brille au sein même du danger ? Ne nous laissons donc point abattre, quand l'affliction vient nous éprouver. On ne peut vivre dans les délices, on ne peut s'endormir dans la mollesse, et demeurer uni au Sauveur. Pour s'approcher de Jésus, il faut secouer toute indolence, passer par l'épreuve des afflictions, entrer résolûment dans la voie étroite. C'est le chemin qu'il a suivi lui-même. Ne disait-il pas : « Le Fils de l'homme n'a pas où reposer « sa tête ? »

Ne vous plaignez donc pas d'être affligés ; songez que vous êtes dans la société de Jésus, que par l'affliction vous effacez vos crimes et vous vous acquérez de grands mérites. Ce qu'il faut craindre, ce qu'il faut redouter, c'est d'offenser le Seigneur. Cela excepté, ni l'affliction, ni les attaques de l'ennemi ne sauraient attrister une âme vraiment sage. Que dis-je ? Si vous jetez une étincelle dans l'Océan, n'est-elle pas éteinte aussitôt ? Ainsi en est-il de la souffrance ; fût-elle excessive, quand elle rencontre une conscience pure, elle se dissipe et s'évanouit sur-le-champ. C'est pourquoi saint Paul ne cessait de se réjouir, parce qu'il avait confiance en Dieu ; et il n'avait pas même le sentiment de si cruelles épreuves. Il était homme et il souffrait, mais sans se laisser abattre. Abraham n'était-il pas joyeux aussi, malgré les douleurs auxquelles il était en proie ? Exilé, condamné à de longs et pénibles voyages, il n'a pas où mettre le pied sur la terre étrangère. La famine sévit dans le pays de Chanaan et le force à passer en Egypte. Alors on lui enlève son épouse ; il court risque d'être tué. Ajoutez à tous ces maux la stérilité de Sara, les guerres qu'il est obligé de soutenir, les dangers qui l'environnent, et cet ordre qui lui enjoint d'immoler son Fils unique, cet Isaac qu'il aime si tendrement et dont la mort doit lui causer d'indicibles, d'irrémédiables douleurs. Il obéit promptement, il est vrai ; mais ne croyez pas qu'il ait supporté tant de maux, sans éprouver de souffrances. Quelque parfaite que fût sa justice, il était homme, et, comme tel, sensible à la douleur. Rien cependant ne put le décourager ; mais il soutint la lutte avec générosité, et chacun de ces combats fut suivi d'une victoire.

De même aussi le bienheureux apôtre qui chaque jour voyait fondre sur lui les afflictions, semblait goûter les délices du paradis ; il était heureux, il tressaillait de joie. Au sein

d'une telle joie, l'homme est inaccessible au découragement. Mais qu'il tombe aisément, s'il ne sait point la préférer à tout le reste! C'est un soldat mal armé, et que renverse du premier coup son adversaire. S'il avait d'autres armes, il repousserait tous les traits dirigés contre lui. Y a-t-il une arme plus forte que cette divine allégresse? Non, l'homme qui la ressent, ne peut se laisser vaincre; il supporte courageusement toutes les attaques de ses ennemis. Y a-t-il un supplice plus horrible que le feu? Y a-t-il rien de plus cruel que de continuelles tortures? On endurerait plus facilement la perte de ses biens, la mort de ses enfants. « Peau pour peau », dit l'Ecriture, « et tout ce que possède un homme, « il le donnerait pour racheter sa vie ». (Job, II, 4.) Non, il n'est rien de plus affreux que les tourments du corps; et cependant ces supplices dont le nom seul fait horreur, deviennent, grâce à cette joie divine, faciles à supporter et vraiment dignes d'envie. Retirez du bûcher, ou du gril le martyr qui conserve encore un reste de vie, vous trouverez son âme toute remplie d'une ineffable allégresse.

A quoi bon ces réflexions? direz-vous, nous ne sommes plus au temps du martyre. — Que dites-vous? Nous ne sommes plus au temps du martyre!... Mais n'est-ce pas sans cesse le temps du martyre, n'est-il pas sans cesse devant nous, si nous savons être sages? Pour être martyr, il n'est point nécessaire d'être mis en croix; si cela était nécessaire, Job aurait-il obtenu de si nombreuses couronnes? Fut-il traîné devant les tribunaux? Entendit-il la voix des juges, vit-il les bourreaux, fut-il pendu à un gibet? Et cependant il souffrit plus cruellement que bien des martyrs; ces messagers qui se succédaient sans interruption lui faisaient de plus profondes blessures que les instruments de supplice les plus horribles. C'étaient autant de traits qui s'enfonçaient dans son âme; et ces vers qui le rongeaient de toutes parts le faisaient souffrir plus que n'eussent fait les bourreaux eux-mêmes.

5. N'est-ce pas là un véritable martyre, ou plutôt n'est-ce pas endurer mille fois le martyre? Il soutint en effet mille combats divers, qui lui valurent autant de couronnes. Il perdit ses biens, il perdit ses enfants, il souffrit dans son corps; amis, ennemis, épouse, tous s'acharnèrent contre lui; ses serviteurs même lui crachèrent au visage. Joignez-y la faim, les rêves, la puanteur. N'ai-je pas eu raison de dire que Job avait souffert le martyre, non une fois ou deux, mais plutôt mille fois. Ce qui multiplie encore ses triomphes, c'est le temps que durèrent ses souffrances, et l'époque où il souffrit. C'était avant la promulgation de la loi, avant l'avènement de Jésus-Christ; elles durèrent plusieurs mois, elles furent excessives et vinrent fondre sur lui toutes ensemble. Chacune semblait intolérable, même la perte de ses biens, qui cependant paraît plus facile à supporter que les autres malheurs. Combien n'en voit-on pas en effet qui se résignent aux blessures, et qui ne peuvent supporter la perte de leur fortune? Pour en sauver une partie, ils consentent à être battus de verges et à souffrir les plus horribles traitements : rien ne leur semble plus pénible que de perdre ce qu'ils ont. C'est donc une sorte de martyre que de supporter généreusement la perte de ses richesses.

Et comment, direz-vous, comment avoir cette généreuse résignation? — Sachez qu'un seul mot d'action de grâces nous profite plus que ne peut vous nuire la perte de tous vos biens. Quand nous apprenons ce malheur sans nous troubler, et que nous nous écrions : Dieu soit béni, nous retrouvons des trésors bien autrement précieux. Il y a moins d'avantage pour vous à verser toutes vos richesses dans le sein des pauvres, à les visiter, à les rechercher, qu'à dire cette unique parole. Oui, j'admire moins Job, tenant sa maison ouverte aux indigents, que je ne l'admire, que je ne l'exalte en l'entendant rendre grâces après la perte de ses biens. Il agit encore de la sorte en apprenant la mort de ses enfants. Vous recevrez la même récompense qu'Abraham, qui emmène son fils sur la montagne pour l'immoler, si, témoin de la mort de votre enfant, vous bénissez la bonté du Seigneur. Auriez-vous en effet moins de mérite que le patriarche? Lui, il ne vit point son fils étendu sans vie à ses pieds; il ne fit que trembler pour les jours d'Isaac. Il s'apprêtait à le sacrifier, et en cela il l'emporte sur vous; il tenait le glaive levé contre lui, en cela encore il vous est supérieur; mais votre fils est mort, et en cela vous l'emportez à votre tour sur Abraham.

Ne trouvait-il pas d'ailleurs une bien grande

consolation dans l'accomplissement de cette action héroïque, qui devait faire éclater toute la force de son âme? Cette voix venue d'enhaut ne redoublait-elle pas son ardeur? Rien de semblable pour vous. Oui, il faut une âme d'airain pour supporter avec résignation et sans murmure la perte d'un fils unique, élevé au sein des richesses, qui donnait de si belles espérances, et que l'on voit désormais étendu dans un tombeau. Heureux l'homme qui, apaisant dans son cœur les flots irrités de la nature, peut s'écrier, sans verser de larmes : « Dieu me l'avait donné; Dieu me l'a ôté ». Cette unique parole lui vaudra d'être placé auprès d'Abraham, de recevoir comme Job la couronne due au vainqueur. Qu'il comprime les sanglots des femmes, qu'il écarte les chœurs des pleureuses, qu'il excite tout le monde à célébrer les louanges de Dieu, il sera magnifiquement récompensé dès cette vie; les hommes l'admireront, les anges applaudiront, Dieu le couronnera.

6. Mais, direz-vous, qui pourrait ne point verser de larmes? Abraham et Job ne pleurèrent point, et cependant ils étaient hommes et ils vivaient avant la loi, avant la grâce, avant cette sublime philosophie donnée par Dieu au monde. D'ailleurs, celui qui vient de mourir, habite une région plus heureuse, il jouit d'un meilleur sort; loin d'avoir perdu votre fils, vous l'avez mis en lieu sûr. Ne dites donc pas : J'ai cessé d'être père : Ce n'est plus sur la terre seulement que vous êtes appelé de ce nom, mais encore dans le ciel. Bien loin de l'avoir perdu, vous le possédez plus que jamais : Vous êtes père, non plus d'un fils sujet à la mort, mais d'un fils immortel, d'un généreux soldat qui ne doit plus quitter sa patrie. Il n'est plus à côté de vous; mais gardez-vous de croire qu'il soit perdu pour vous. Supposez-le parti pour un voyage : il est absent de corps, il est vrai; mais cela suffit-il pour que le nom de parent disparaisse? Ne considérez donc point ce visage désormais sans vie; vous ne feriez que rappeler votre chagrin; mais faites en sorte d'élever votre âme jusqu'au ciel. Ce n'est point ce cadavre étendu par terre qui est votre fils; mais il s'est envolé, pour ainsi dire, à des hauteurs infinies. A la vue de ces yeux fermés, de cette bouche muette, de ce corps sans mouvement, gardez-vous bien d'accueillir cette pensée; cette bouche ne parle plus, ces yeux ne voient plus, ces pieds ne marchent plus; tous ces organes sont la proie de la corruption. Dites au contraire : cette bouche parlera un plus digne langage, ces yeux contempleront de plus beaux spectacles, ces pieds s'élèveront au-dessus des nuées, et ce corps enfin, maintenant livré à la corruption, sera un jour revêtu d'immortalité, et je reverrai mon fils tout éclatant de lumière. Si ce que vos yeux aperçoivent vous cause de la tristesse, faites ces réflexions : C'était un vêtement qu'il a dépouillé pour en prendre un plus beau; c'était une maison, que l'on a renversée, pour en construire une plus belle.

Quand nous devons nettoyer nos maisons, laissons-nous quelqu'un dans l'intérieur? Non. — Mais nous faisons sortir tout le monde, pour que la poussière ne souille personne, pour que le bruit ne fatigue personne. Et quand nous avons mis toutes choses en ordre, nous permettons d'y rentrer. C'est aussi la conduite du Seigneur. Après avoir détruit cette tente où votre fils habitait, il l'introduit dans sa propre demeure, afin de relever ce qu'il vient d'abattre et d'y ajouter une nouvelle splendeur. Ne dites donc point : Il est perdu, il n'est plus. C'est le langage de ceux qui n'ont pas de foi; dites plutôt : Il dort et il ressuscitera; il est parti pour un voyage d'où il doit revenir avec son roi. Qui est-ce qui parle de la sorte? Celui dans l'âme duquel parle Jésus-Christ lui-même. « Si en effet, dit « l'apôtre, nous croyons que Jésus-Christ est « mort, qu'il est ressuscité, qu'il est plein de « vie; de même aussi Dieu ramènera avec lui, « par Jésus-Christ, ceux qui se sont endormis « dans la mort ». (I Thess. IV, 14.) C'est pourquoi, si vous cherchez votre fils, cherchez-le dans le palais du roi, dans les rangs de l'armée céleste, non pas dans le tombeau, non pas dans la terre; et tandis qu'il habite ces sublimes régions, ne restez point cloué à la terre. — Avec de telles réflexions, nous n'aurons pas de peine à bannir toute espèce de chagrins. Daigne le Dieu des miséricordes et le Père de toute consolation consoler tous les cœurs de ceux qui sont en proie à cette tristesse ou qui endurent d'autres souffrances! Daigne sa bonté nous délivrer de tout chagrin, nous faire goûter les délices spirituelles et nous accorder les éternelles richesses. Puissions-nous tous y parvenir par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, auquel

avec le Père et le Saint-Esprit, appartiennent la gloire, la puissance, l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles Ainsi soit-il.

HOMÉLIE II.

SI NOUS SOMMES AFFLIGÉ, C'EST POUR VOTRE CONSOLATION ET VOTRE SALUT, QUI S'ACCOMPLIT DANS LA SOUFFRANCE DES MÊMES MAUX QUE NOUS SOUFFRONS. — ET NOUS AVONS UNE FERME ESPÉRANCE A A VOTRE SUJET. (CHAP. I, 6, 7, JUSQU'A 11.)

Analyse.

1 et 2. La souffrance est une épreuve. — Elle enseigne l'humilité.
3. Dieu console.
4. La prière obtient ces divines consolations.
5-7. Les fidèles doivent prier les uns pour les autres, et aussi pour les catéchumènes.

1. L'apôtre vient de proposer un premier motif de consolation, et c'est la ressemblance et l'union avec le Sauveur. Un second motif, c'est que le salut des disciples s'opère par ces souffrances. Ne vous laissez donc pas abattre, dit-il, ne vous troublez point, ne craignez rien, quand vous nous voyez dans l'affliction; concevez au contraire de grands sentiments de confiance. Sans les tribulations que nous avons endurées, vous auriez été perdus. Comment cela? Oui, si la mollesse, si la crainte, nous eussent empêché de vous annoncer l'Evangile, et de vous donner la véritable science, c'en était fait de vous. Voyez-vous quelle force et quelle hardiesse de langage? Pour les consoler, il a recours à des expressions qui devraient, ce semble, porter le trouble dans leurs âmes. Plus la persécution redouble de violence contre nous, plus vous devez avoir d'espérance, parce que l'œuvre s'opère d'autant mieux, et que votre consolation s'en augmente. Quoi de plus consolant en effet que les biens sans nombre dont les enrichit la prédication de l'Evangile? Ensuite pour ne pas s'attribuer à lui seul toute la gloire, voyez comme il sait la partager avec eux! Il vient de dire : « Si nous sommes affligés, c'est pour « votre consolation et votre salut »; et il ajoute : « Il s'opère dans la souffrance des mêmes « maux que nous souffrons ».

Il s'exprime ensuite plus clairement encore, en disant : « Comme vous partagez nos souf- « frances, vous partagerez aussi notre conso- « lation ». Tout à l'heure, il se contentait de leur insinuer cette pensée, en disant, « les « mêmes souffrances », et en leur appliquant ce mot aussi bien qu'à lui-même. Or voici le sens de ses paroles : Ce n'est pas nous seulement qui nous occupons de votre salut, mais vous aussi. En vous prêchant l'Evangile, nous souffrons l'affliction; et vous qui écoutez nos enseignements, vous souffrez avec nous; nous souffrons l'affliction pour vous transmettre ce que nous avons reçu, et vous, pour recueillir et conserver ce que l'on vous donne. Peut-il pousser plus loin l'humilité? Ces chrétiens, qu'il laisse si loin derrière lui, il leur attribue une patience égale à la sienne. « Votre salut « s'opère, dit-il, en endurant les mêmes souf- « frances que nous ». Ce n'est pas seulement votre foi qui vous sauvera, mais la patience avec laquelle vous supportez les mêmes souffrances que nous.

L'athlète excite l'admiration par la vigueur et les belles proportions de son corps, lors même qu'il se tient en repos; mais s'il déploie

sa force, s'il frappe son adversaire, nous l'admirons bien plus encore ; car alors nous avons la preuve de sa vigueur et de son habileté. Ainsi votre salut s'opère avec plus d'énergie, il se manifeste, il grandit, il s'étend par la patience et le courage au sein des afflictions. Ce n'est pas en maltraitant les autres, mais en supportant le mal qu'ils nous font, que s'opère notre salut. L'apôtre ne dit-il pas : « Qui opère (ἐνεργούσης), mais : qui s'opère (ἐνεργουμένης), pour montrer que la grâce de Dieu s'unissant à leur ardeur et opérant dans leurs âmes, leur procurait les plus grands avantages. « Nous avons pour vous une ferme espérance ». C'est-à-dire, quelles que soient vos souffrances, nous sommes sûr que les persécutions ne vous feront point chanceler. Bien loin de supposer que nos tribulations puissent vous jeter dans le trouble, nous nous persuadons que vous ne vous laisserez pas même abattre par vos propres malheurs. Voyez-vous quels fruits a portés chez eux la première épître du saint apôtre! Il donne moins d'éloges aux Macédoniens, que parfois cependant il loue dans cette lettre. Il n'était pas sans crainte à leur sujet, et il leur disait : « Nous vous avons en- « voyé Timothée pour vous affermir et vous « encourager dans votre foi, afin que personne « ne se laisse ébranler par ces tribulations : « Vous savez que nous y sommes sans cesse « exposés ». Et encore : « Plein d'inquiétude « je me suis enquis de votre foi ; j'ai voulu « savoir si le tentateur ne vous avait pas ren- « versés, rendant ainsi notre travail inutile ». (I Thess. III, 2, 5.)

Ce n'est pas de la sorte qu'il parle des fidèles de Corinthe ; au contraire : « Nous « avons pour vous une ferme espérance. Si « nous sommes consolés, c'est pour votre « consolation et votre salut ; sachant bien que « partageant nos souffrances, vous partagerez « aussi notre consolation ». C'est à cause d'eux en effet que l'on persécutait les apôtres, et c'est ce qu'il veut leur faire entendre par ces paroles. « Si nous souffrons, c'est pour votre « consolation et votre salut ». Il veut leur montrer aussi que c'est à cause d'eux qu'ils sont consolés. Ne l'avait-il pas dit plus haut en termes plus obscurs : « Béni soit Dieu qui « nous console dans toutes nos tribulations, « afin que nous puissions à notre tour conso- « ler ceux qui sont plongés dans l'affliction ». Il le redit maintenant avec plus de clarté, et ses paroles respirent la tendresse : « Si nous « sommes consolés, c'est pour votre consola- « tion ». Comme s'il disait : Notre consolation, c'est aussi la vôtre, et nous n'avons pas besoin de parler pour consoler vos cœurs. Il suffit que nous respirions pour que vous repreniez courage. Vous regardez nos malheurs comme étant les vôtres ; et nous ne pouvons être consolés, sans que vous le soyez aussi. Non, puisque vous partagez mes souffrances, vous devez partager ma joie et mon bonheur. Vous vous associez à tout ce qui me concerne, à mes douleurs et à mes consolations ; et dès lors je ne crains point que vous me reprochiez d'avoir tardé si longtemps : car c'est pour vous que nous sommes affligés, et c'est pour vous que nous sommes consolés. On eût pu se blesser de cette parole : C'est pour vous que nous souffrons ; aussi a-t-il soin d'ajouter : « C'est « à cause de vous que nous sommes consolés ». Nous ne sommes pas seuls à courir des dangers, puisque vous vous associez vous mêmes à nos souffrances.

2. En se les associant ainsi dans les dangers qu'il court, en trouvant en eux-mêmes la cause de ses propres consolations, il adoucit tout ce que ses paroles pouvaient offrir d'un peu dur. Si donc on nous dresse des embûches, rassurez-vous : C'est pour que votre foi se fortifie, que nous endurons tous ces maux. Si nous sommes consolés, vous pouvez vous en glorifier. C'est à cause de vous que nous goûtons ces consolations ; vous aussi vous serez consolés, puisque vous partagez notre joie. Entendez bien ici la nature de ces consolations : Non-seulement la conduite des Corinthiens le console ; mais il se réjouit de penser qu'ils sont désormais délivrés de toute espèce de trouble à son sujet. Voyez les paroles qui suivent où il leur dit ouvertement : « Nous « savons que, partageant nos souffrances, vous « partagerez aussi notre consolation ». Vous souffrez de nos persécutions, comme si vous les subissiez vous-mêmes ; nous ne pouvons en douter, les consolations que nous éprouvons, causent à vos cœurs autant de jouissances qu'aux nôtres. Où trouver plus d'humilité? Cet homme, environné de tant de périls, veut bien associer à ses mérites ceux qui n'y ont aucune part ; quant aux consolations, c'est à cause d'eux qu'il les éprouve, et nullement en vue de ses travaux. Il parlait de ses souffrances en général ; main-

tenant il désigne le pays où il a souffert.

« Nous ne voulons pas vous laisser ignorer, « mes frères, les tribulations que nous avons « souffertes en Asie (8) ». Si nous vous parlons de nos souffrances, c'est pour que vous n'ignoriez pas ce qui nous arrive. Tout ce qui nous concerne, nous voulons que vous le sachiez, nous nous empressons de vous le dire. Et c'est de la part de l'apôtre une grande preuve d'affection. Dans la première épître, il leur faisait pressentir ces tribulations en disant : « Evidemment une large porte s'ouvre « devant moi, et j'ai de nombreux adversaires « dans Ephèse ». (I Cor. XVI, 9.) Maintenant donc il leur rappelle et leur expose ce qu'il vient d'endurer. « Je ne veux pas que vous « ignoriez les maux que j'ai soufferts en Asie ». Il agit de même dans son épître aux Ephésiens. S'il leur envoie Tychique, c'est pour les informer de sa situation. « Je veux que « vous sachiez tout ce qui m'arrive, tout « ce que je fais : Tychique vous le dira, « Tychique notre frère bien-aimé et notre « fidèle ministre dans le Seigneur ; je vous « l'envoie exprès, pour que vous sachiez ce « qui nous concerne, et aussi pour qu'il ré« pande la consolation dans vos cœurs ». (Ephés. VI, 21, 22.) Nous remarquons la même chose dans ses autres épîtres. Il n'y a rien là d'inutile : tout cela au contraire est nécessaire. N'est-ce pas une conséquence du grand amour de l'apôtre pour ses disciples ? Ne fallait-il pas, au milieu de ces continuelles épreuves, trouver quelque consolation dans ces renseignements mutuels ? S'ils étaient tristes et affligeants, on se préparait à souffrir, on se tenait sur ses gardes ; s'ils étaient bons et joyeux, on ressentait une commune joie. Au reste en ce passage il mentionne en même temps et le commencement et la fin de l'épreuve. « Nous avons été accablé outre mesure « et au-dessus de nos forces ». Ne dirait-on pas un navire qu'une charge trop pesante a submergé ? Ces paroles : « Outre mesure et « au-dessus de nos forces » semblent offrir le même sens. Il n'en est rien cependant. On eût pu dire : « L'épreuve était excessive, il est « vrai, mais non point trop forte pour vous ». Et c'est pourquoi l'apôtre ajoute : L'épreuve était grande et au-dessus de nos forces ; et tellement au-dessus de nos forces que la vie nous était à charge, c'est-à-dire, que nous désespérions de vivre plus longtemps. Ce que David appelle « les portes de l'enfer et les « douleurs de l'enfantement », c'est ce que Paul veut faire entendre à son tour, quand il dit : Le danger que nous avons couru devait amener la mort.

« Et nous avons eu au dedans de nous« mêmes une réponse de mort, afin que nous « ne mettions pas notre confiance dans nos « forces, mais en Dieu qui ressuscite les « morts (9) ». Qu'est-ce à dire : « Nous avons « eu une réponse de mort ? » C'est-à-dire une sentence, un jugement, l'attente de la mort. C'était là comme le cri, comme la réponse de ce qui nous arrivait : tout cela nous disait que nous devions mourir. Cependant la menace ne s'accomplit pas : notre attente ne se réalisa point. L'épreuve, par sa nature même rendait une sentence de mort ; mais la puissance divine ne voulut pas qu'elle eût son effet ; elle permit seulement que nous nous attendissions à mourir. Et c'est pourquoi l'apôtre dit : « Nous avons eu au dedans de nous-mêmes « une réponse de mort », au dedans de nous-mêmes, et non pas dans la réalité. Pourquoi Dieu a-t-il permis une épreuve qui nous avait enlevé jusqu'à l'espérance, et abattu tout notre courage. « C'est, dit-il, afin que nous ne met« tions pas notre confiance en nous-mêmes, « mais en Dieu ».

3. Saint Paul tenait ce langage, non pas qu'il fût dans cette disposition : (loin de nous une telle pensée), mais tout en parlant de lui-même, il voulait instruire les autres ; c'était encore son humilité qui lui inspirait ce langage. Car plus loin, il dit : « J'ai senti l'ai« guillon de la chair » (II Cor. XII, 7), c'est-à-dire, les tentations, et cela, « de peur que je « ne fusse enflé d'orgueil ». Dieu toutefois lui en donne une autre raison ; et laquelle ? C'est qu'il veut faire éclater sa puissance : « Ma « grâce te suffit », lui dit-il ; « car ma puissance « se montre tout entière dans la faiblesse ». Mais, comme je le disais, ce que Paul ne perd jamais de vue, c'est sa faiblesse : toujours il se range parmi ceux qui bien inférieurs à lui-même ont besoin de s'instruire et de se corriger. Ne suffit-il pas d'une ou deux épreuves pour ramener l'homme le plus vulgaire à de meilleurs sentiments ? Comment donc cet apôtre, qui toute sa vie s'est montré le plus humble des hommes, qui a enduré toutes les souffrances, qui fait preuve depuis tant d'années d'une sagesse toute céleste, aurait-il be-

soin de cet avertissement? Rien de plus évident; c'est par modestie, c'est pour reprendre ceux qui entretiennent des sentiments d'orgueil et de vaine gloire qu'il emploie ces paroles: « Afin que nous ne mettions pas notre « confiance en nous-mêmes, mais en Dieu ».

Et voyez avec quelle douceur il les traite, avec quels ménagements? C'est à cause de vous, dit-il, que Dieu a permis que nous fussions éprouvés : tant votre âme a de prix aux yeux du Seigneur : « Si nous sommes dans la « tribulation, c'est pour votre consolation et « votre salut ». Mais l'excès même de cette tribulation, Dieu le permet pour prévenir en nous tout sentiment d'orgueil. « Nous avons « été accablés au-delà de toute mesure et au- « dessus de nos forces, pour que nous ne « mettions pas en nous-mêmes notre confiance, « mais en Dieu seul ». Il leur remet en mémoire cette doctrine de la Résurrection, qu'il développe si longuement dans la première épître, et qu'établit si bien la situation actuelle de l'apôtre. Il ajoute donc : « Qui nous a déli- « vré si souvent de la mort (10) ». Il ne dit pas : De tant de périls. Non : car il veut montrer l'excès de ses souffrances, et confirmer ce qu'il a dit de la résurrection. La résurrection des morts appartient à l'avenir, et c'est pourquoi l'apôtre fait voir que tous les jours Dieu ressuscite des morts. Cet homme qui avait perdu tout espoir, qui était descendu jusqu'aux portes de la mort, Dieu, qui le rappelle à la vie, qui le retire de l'abîme où il est tombé, ne donne-t-il point par là comme un exemple de la résurrection future? Lorsque ces malades dont on désespère échappent à une maladie dangereuse, ou à d'intolérables souffrances, ne disons-nous pas : c'est une véritable résurrection.

« Nous espérons qu'il nous en délivrera en- « core, avec le secours des prières que vous « faites pour nous : afin que la grâce que nous « avons reçue en considération de plusieurs, « soit aussi reconnue par les actions de grâces « que plusieurs en rendront pour nous (11) ». Il vient de dire : « Afin que nous ne mettions « pas en nous-mêmes notre confiance »; et ces paroles semblent renfermer un reproche général dont quelques-uns pouvaient se blesser. Mais qui pourrait se plaindre, maintenant qu'il implore le secours de leurs prières, et qu'il leur rappelle que toute notre vie doit se passer dans les soucis et l'inquiétude? Leur dire en effet : « Nous espérons qu'il nous en « délivrera encore », n'est-ce pas leur annoncer comme une armée de tentations, et du même coup l'assistance et le secours dans le combat?

Que néanmoins la vue de ces dangers ne les consterne point; ils offrent de grands avantages, et ces avantages il les énumère dans ces paroles : « Afin que nous ne mettions pas en « nous-mêmes notre confiance » ; c'est-à-dire, afin que Dieu nous maintienne dans une continuelle humilité, et que leur salut s'accomplisse. Autres avantages : l'épreuve met en communion avec Jésus-Christ. « Car », dit-il, « les souffrances de Jésus-Christ abondent en « nous-mêmes » ; c'est pour les fidèles que l'apôtre souffre : « Si nous sommes dans la tri- « bulation, c'est pour votre consolation et pour « votre salut ». Ce même salut resplendit d'un plus grand éclat, car : « Il s'opère par les « mêmes afflictions supportées avec patience ». De plus, la tribulation fortifie; et surtout fait briller aux regards la radieuse espérance de la résurrection : « Il nous a tant de fois sauvés « de la mort »; la souffrance rend vigilant, et force l'homme à lever sans cesse les yeux vers le Seigneur : « Nous espérons qu'il nous déli- « vrera »; dernier avantage enfin, la souffrance ne permet pas de se détacher de la prière : « Avec le secours des prières que vous faites « pour nous ». Après leur avoir ainsi montré les avantages de la tribulation, après leur avoir inspiré une salutaire inquiétude, il ranime leur zèle et les excite à la vertu, par ce témoignage qu'il rend de l'efficacité de leurs prières : « Avec le secours des prières que « vous faites pour nous, dit-il ». Quel est le sens des paroles qui suivent? « Afin que la « grâce que nous avons reçue en considération « de plusieurs, soit aussi reconnue par les « actions de grâces que plusieurs en rendront « pour nous ». Il nous a maintes fois sauvés de la mort, avec le secours de vos prières; c'est-à-dire, vous l'avez tous prié pour nous. Ce salut, qu'il vient de nous accorder, c'est un bienfait que vous partagez avec nous; et ainsi vous devez joindre vos actions de grâces aux nôtres, puisque avec nous vous avez éprouvé la miséricorde de notre Dieu.

4. Il les exhortait par là à prier les uns pour les autres, et les habituait aussi à remercier le Seigneur, à l'occasion de ce qui arrive au prochain, leur faisant entendre que rien ne

pouvait lui être plus agréable. En effet, s'ils le font déjà pour le prochain, ils ne manqueront pas dans l'occasion de le faire pour eux-mêmes. De plus, il les forme à l'humilité et les pousse à s'enflammer d'une charité plus ardente. Ne leur dit-il pas, lui, ce grand apôtre, ne leur dit-il pas qu'il doit son salut à leurs prières, qu'elles lui ont valu le secours du ciel? Quelle ne doit donc pas être l'humilité des simples fidèles! N'oubliez pas non plus, quelle est l'efficacité de la prière. Sans doute Dieu se montre miséricordieux envers nous, et c'est à la divine miséricorde que Paul au commencement de cette épître attribue son salut : « Le Dieu des miséricordes », dit-il, « nous a délivrés ». Mais ici il proclame l'efficacité de la prière. L'homme qui devait dix mille talents vint se jeter aux pieds de son maître, et le maître eut pitié de lui : « Emu « de pitié, il lui remit sa dette », dit l'Ecriture; ce fut à force d'instances, à force de persévérance, que la Chananéenne finit aussi par obtenir la guérison de sa fille : toutefois ce fut un effet de la miséricorde du Sauveur.

Ainsi donc, bien que Dieu manifeste envers nous sa miséricorde, nous devons recourir à la prière, si nous voulons nous en rendre dignes. Sans doute le secours de Dieu nous vient de sa miséricorde, mais il faut que Dieu nous en trouve dignes. On ne l'obtient pas sans motif, et tout en demeurant dans l'inaction : « J'aurai pitié », dit-il, « de celui dont « j'aurai pitié; et celui dont j'aurai pitié, « éprouvera l'effet de ma miséricorde ». (Exod. XXXIII, 19.) Voyez aussi ce que dit l'apôtre : « Avec le secours de vos prières ». Ce n'est pas uniquement à leurs prières qu'il attribue son salut, de peur d'enfler leurs âmes; il leur attribue néanmoins une part dans les secours qu'il a reçus d'en-haut, pour accroître leur ardeur et resserrer les liens de la charité fraternelle. C'est pourquoi il leur disait encore : « Il vous a accordé ma délivrance ». Dieu semble comme avoir honte de résister à une multitude qui n'a qu'un cœur et qu'une voix pour le prier. Aussi disait-il à son prophète : « Quoi! ne pardonnerai-je pas à cette cité dans « laquelle habitent plus de cent vingt mille « hommes ». (Jon. IV, 11.)

N'allez pas croire pourtant que le grand nombre suffise pour émouvoir la bonté de Dieu : car le Seigneur dit aussi : « Israël fût-il « aussi nombreux que les grains de sable de « la mer, il n'y aura de sauvé que les restes « de ce peuple ». (Isaïe, X, 22.) Comment se fait-il donc qu'il ait sauvé les Ninivites? C'est que non-seulement ils étaient nombreux, mais ils firent éclater leur vertu, ils firent tous pénitence, et renoncèrent à leurs désordres. En les sauvant le Seigneur disait : « Ils ne « savent pas distinguer leur droite de leur « gauche ». N'est-il pas évident qu'ils avaient péché plus par ignorance que par malice? Ne voyons-nous pas d'ailleurs qu'il suffit de quelques paroles pour les convertir? Si la seule vue des cent vingt mille habitants de Ninive eût pu déterminer le Seigneur, pourquoi dès le principe ne leur eût-il point pardonné? Pourquoi, demanderez-vous, ne disait-il pas au prophète : Ne pardonnerai-je pas à cette cité maintenant convertie, mais bien : « A cette cité « qui renferme tant de milliers d'hommes? » C'était afin de ne rien omettre : la conversion était en effet manifeste; mais le prophète ne savait ni le nombre des Ninivites, ni leur ignorance. Dieu veut donc mettre tout en œuvre pour leur faire miséricorde : le nombre n'est pas inutile, quand au nombre se joint la vertu.

C'est encore ce que nous dit l'Ecriture dans ce passage : « Sans cesse l'Eglise priait Dieu « pour l'apôtre ». (Act. XII, 15.) Et voyez la puissance de ces prières! Les portes de la prison étaient fermées, l'apôtre chargé de chaînes et entouré de gardiens qui dormaient à ses côtés; les prières des fidèles le délivrèrent et renversèrent tous les obstacles. — Le nombre, disions-nous, n'est pas inutile, si au nombre se joint la vertu; mais il n'offre aucun avantage, si le vice y domine. Les Israélites, en effet, aussi nombreux, dit l'Ecriture, que les grains de sable de la mer, périrent tous. Et au temps de Noé, les hommes n'étaient-ils pas innombrables? Quel avantage retirèrent-ils de leur grand nombre? C'est que le nombre seul ne peut rien : il n'est qu'un accessoire. Empressons-nous donc d'unir nos prières, prions les uns pour les autres, comme les premiers chrétiens priaient pour les apôtres. Ainsi nous accomplissons le précepte du Seigneur, ainsi nous fortifions en nous la charité; et ce mot de charité ne comprend-il pas tous les biens? Montrons aussi plus d'empressement à rendre grâces. Si l'on remercie Dieu pour les dons faits au prochain, à plus forte raison le remerciera-t-on pour les

bienfaits qu'on a reçus soi-même. David nous en a donné l'exemple : « Louez le Seigneur « avec moi, et ensemble célébrons la sainteté « de son nom ». (Ps. XXXIII, 4.) C'est ce que réclame sans cesse l'apôtre. Suivons ce conseil, publions partout les bienfaits de Dieu, pour associer tous nos frères aux actions de grâces que nous lui rendons. Quand nous publions les bienfaits que nous avons reçus des hommes, n'augmentons-nous pas leur bienveillance à notre égard? Publions les bienfaits de Dieu, et nous nous ménagerons de sa part une plus grande bienveillance. Et si après avoir obtenu des hommes quelques faveurs, nous invitons les autres à joindre leurs remercîments aux nôtres, ne devons-nous pas, à plus forte raison, presser nos frères de s'unir à nous pour remercier le Seigneur? Paul le faisait, lui qui s'approchait de Dieu avec tant de confiance; à plus forte raison, sommes-nous obligés de le faire nous-mêmes.

5. Prions les saints, conjurons-les de remercier Dieu pour nous, et remercions-le aussi les uns pour les autres. C'est surtout le devoir des prêtres : il n'est pas une fonction plus élevée que celle-là. Quand nous montons à l'autel, nous commençons par rendre grâces au Seigneur au nom du monde tout entier pour les bienfaits communs que tous ont reçus de sa munificence. Sans doute tous ensemble jouissent de ces bienfaits; mais n'en avez-vous point votre part? Donc pour cette part qui vous est faite, vous devez vous associer aux communes actions de grâces; et il est juste aussi qu'en votre particulier, vous remerciiez Dieu de ce qu'il étend ses bienfaits à tous les hommes. Ce n'est pas seulement pour vous qu'il a allumé le soleil dans le firmament, mais pour tous en général; toutefois vous en jouissez aussi complétement que s'il eût été créé pour vous seul. C'est pour l'utilité de tous que Dieu l'a fait si grand; et vous le voyez à vous seul aussi grand que tous les mortels ensemble. D'où il suit que votre reconnaissance doit égaler la commune reconnaissance du genre humain tout entier. Oui, vous devez remercier Dieu de ces bienfaits communs à tous les hommes, vous devez le remercier pour la vertu des autres. D'ailleurs ces bienfaits que Dieu nous accorde, ne tournent-ils pas aussi à l'avantage de nos frères? S'il y avait eu seulement dix justes dans Sodome, Sodome eût obtenu son pardon. Remercions Dieu des mérites de nos frères : c'est une antique loi, qui a pris racine dans l'Eglise. Saint Paul ne rend-il pas grâces pour les Romains, pour les Corinthiens, pour l'univers entier? Ne dites pas : Cette belle action n'est pas mon fait. Mais son auteur n'est-il pas comme vous un membre de l'Eglise, et n'est-ce pas assez pour que vous exprimiez à Dieu votre reconnaissance? Cette belle conduite, vous vous l'appropriez par vos actions de grâces, vous vous ménagez les faveurs du ciel, et vous acquérez des droits à la récompense.

Aussi les lois de l'Eglise prescrivent-elles de prier de la sorte non-seulement pour les fidèles, mais aussi pour les catéchumènes. L'Eglise, en effet, ne commande-t-elle pas aux fidèles de prier pour ceux qui ne sont pas encore initiés aux saints mystères? Quand le diacre dit : « Prions avec ferveur pour les caté- « chumènes », ne se propose-t-il pas d'exciter la multitude des fidèles à prier pour eux? Cependant les catéchumènes ne font pas encore partie de l'Eglise; ils ne sont pas encore membres de Jésus-Christ, ils ne participent pas aux saints mystères, ils sont encore séparés du troupeau spirituel. Si donc il faut prier pour les catéchumènes, à plus forte raison faut-il prier pour ceux qui sont avec nous les membres d'un même corps. Le diacre dit: « Prions « avec ferveur », pour que vous ne les rejetiez pas comme des étrangers, pour que vous ne les laissiez pas à l'écart, comme des inconnus. Eux, ils n'ont pas encore cette prière enseignée par Jésus-Christ et que la loi chrétienne nous impose : ils ne peuvent encore s'approcher de Dieu avec une filiale confiance, et ils ont besoin d'être aidés par ceux qui ont reçu le baptême. Ils se tiennent hors des demeures royales, loin de l'enceinte sacrée. Aussi les éloigne-t-on, quand arrive le moment des redoutables prières. Le diacre vous exhorte donc à prier pour eux, afin qu'ils deviennent vos membres, et cessent d'être des étrangers et des profanes. Cette parole : « prions » s'adresse au peuple aussi bien qu'aux prêtres. Quand il dit : « Ayons une attitude respec- « tueuse et prions », il vous invite tous à la prière. Puis il commence en ces termes : « Afin « que le Dieu clément et tout miséricordieux « exauce leurs demandes ». Ne dites pas : « A « quoi sert-il de prier pour eux? » Ce sont des

étrangers, ils ne font point partie de notre communion : comment obtenir pour eux les grâces du Seigneur? Comment leur obtenir miséricorde et pardon ? Non, loin de vous une pareille hésitation : qu'elle cède devant ces paroles : « Afin que le Dieu clément et tout « miséricordieux », entendez-vous? « Le Dieu « tout miséricordieux ». Donc n'hésitez plus : le Dieu tout miséricordieux étend sa miséricorde à tous les hommes, aux pécheurs comme à ses amis. Ne dites donc plus : Comment prierai-je pour eux? Dieu exaucera les prières faites pour eux. Et que peuvent demander les catéchumènes, sinon de ne pas rester catéchumènes.

Ensuite le diacre explique le sens de la prière; et quel est-il? « Afin, ajoute le diacre, « qu'il ouvre les oreilles de leur cœur »; — car elles sont encore fermées et obstruées; non pas certes les oreilles du corps, mais celles de l'âme. — « Afin qu'ils apprennent ce que « l'œil n'a point vu, ce que l'oreille n'a point « entendu, ce que le cœur de l'homme n'a « point senti ». Ils ne savent rien encore des sacrés mystères; mais ils se tiennent à l'écart pendant qu'on les célèbre; entendraient-ils, qu'ils ne comprendraient point ce qui se dit: il ne suffit pas en effet de les entendre, il faut en avoir l'intelligence, et les oreilles de leurs cœurs sont encore fermées. Aussi le diacre demande-t-il pour eux le don de prophétie. Voici en effet ce que disait le prophète : « Dieu enseigne à ma langue le moment où « elle doit parler : c'est lui qui m'ouvre la « bouche; dès le matin il m'a fait cette grâce, « et il m'a donné une oreille qui entend « bien ». (Isaïe, L, 4, 5.) De même que les prophètes entendaient autrement que les autres; de même les fidèles entendent autrement que les catéchumènes. Aussi enseignons-nous au catéchumène que ce n'est point des hommes que lui vient la science et l'intelligence : « N'appelez personne maître sur la terre », mais d'en haut, mais du ciel; « tous », dit l'Ecriture, « seront instruits par Dieu lui-« même ». (Matth. XXIII, 8; Isaïe, LIV, 13.) Et le diacre ajoute : « Afin qu'il fasse résonner en « eux la parole de vérité ». C'est d'une voix intérieure que leur vient l'enseignement. Car cette parole de vérité, ils ne la connaissent point encore comme il faut. « Afin qu'il « répande sa crainte, comme une semence, « dans leurs âmes ». Mais cela ne suffit pas, car la semence peut tomber sur le chemin ou sur la pierre.

6. Ce n'est certes point là seulement ce que nous demandons. Mais, de même qu'une terre fertile est renouvelée par les profonds sillons qu'y creuse la charrue, de même leurs âmes doivent être renouvelées pour recueillir la semence et retenir fidèlement tout ce qu'ils entendront : telle est le sens de notre prière. Ecoutez ce qui suit : « Afin qu'il affermisse « la foi dans leurs cœurs »; c'est-à-dire, afin qu'elle ne reste pas à la surface, mais qu'elle y jette de profondes racines. « Afin qu'il leur « révèle l'Evangile de la justice ». Cet Evangile, un double voile leur en dérobe la vue; d'abord les yeux de leurs âmes sont fermés; ensuite l'Evangile est comme caché pour eux. C'est pourquoi le diacre disait tout à l'heure : « Afin qu'il ouvre les oreilles de leurs cœurs ». Et maintenant il ajoute : « Afin qu'il leur ré-« vèle l'Evangile de la justice », c'est-à-dire, afin qu'il leur donne la sagesse et les dispose à recevoir la grâce; afin qu'il les instruise et jette dans leurs cœurs la bonne semence. A quoi leur servira-t-il d'être préparés, si Dieu ne leur en communique la science; et à quoi leur servira cet enseignement, s'ils ne veulent pas le recevoir? Aussi demandons-nous au Seigneur d'ouvrir leurs âmes et de leur apprendre l'Evangile. Qu'un ornement royal soit recouvert d'un voile, en vain regarderez-vous; vos yeux ne l'apercevront pas; qu'on soulève le voile, vous ne l'apercevrez pas davantage, si vous ne tournez vos regards de ce côté. Or, que nos catéchumènes le veuillent, et le voile sera levé et leurs yeux seront ouverts.

Que signifient ces paroles : « l'Evangile de « la justice? » C'est comme si l'on disait : « l'Evangile qui justifie ». Elles ont pour effet d'exciter en eux le désir du baptême, en leur montrant que non-seulement l'Evangile remet les péchés, mais qu'il donne aussi la justice. « Afin qu'il leur donne une âme toute divine, « de sages pensées, et une vie vertueuse ». Entendez, fidèles, vous qui vous livrez tout entiers aux affaires de ce monde. Si l'Eglise nous prescrit de prier ainsi pour ceux qui n'ont pas encore reçu le baptême, dites-moi comment doivent se conduire ceux qui sollicitent ces grâces pour les autres? Ne devons-nous pas rendre notre vie conforme à l'Evangile? Aussi, dans cette prière pour les catéchumènes, passons-nous de l'enseignement à la

pratique. Après avoir dit : « Afin qu'il leur « révèle l'Evangile de la justice », le diacre ajoute aussitôt : « Afin qu'il leur donne une « âme toute divine ». Qu'est-ce à dire : « toute « divine ? » c'est-à-dire : « Afin que Dieu ha- « bite dans leurs âmes ». — « Car », dit le Seigneur, « j'habiterai au dedans d'eux, et j'y « marcherai ». (Lév. xxvi, 12.) L'âme, une fois douée de justice, et dépouillée de ses péchés, devient la maison de Dieu ; en elle plus rien d'humain, dès qu'il y a fixé son séjour. C'est ainsi que l'âme est comme divinisée ; tout ce qu'elle dit lui est pour ainsi dire inspiré par le Seigneur, qui l'a choisie pour en faire sa demeure.

Donc il n'a pas une âme divine, celui qui tient de mauvais discours ; il n'est pas sage, celui qui met son bonheur dans d'indécentes bouffonneries. Qu'est-ce donc que posséder la sagesse ? C'est avoir l'âme saine. L'esclave des mauvaises passions, celui qui soupire après les biens de cette vie, n'est point sage ; son âme est malade. L'homme dont le corps est malade ne recherche-t-il pas ce qui ne peut lui convenir ? C'est ce que fait aussi l'âme dont je parle.

« Une vie toujours vertueuse ». La doctrine appelle l'action. Ecoutez, vous qui, pour recevoir le baptême, attendez que vous soyez mourants. Nous demandons que vous fassiez le bien après votre baptême ? Et vous, au contraire, vous voulez absolument sortir de ce monde sans avoir fait aucune action chrétienne. Il ne suffit pas d'être juste seulement par la foi. Nous demandons que vous le soyez aussi par vos bonnes œuvres. « Pour songer « sans cesse aux choses de Dieu, pour les re- « chercher sans cesse, pour les mettre sans « cesse en pratique », ce n'est pas en effet pour un jour ou deux seulement, mais pour toute la durée de la vie que nous demandons cette sagesse et cette vertu, et ce qui est la source de tout bien, les bons désirs. « La plupart, en « effet, recherchent ce qui leur convient, et « non pas ce qui appartient à Jésus-Christ. » Et comment former ces bons désirs ? Il faut joindre à la prière la bonne volonté. « Si jour « et nuit nous étudions sa Loi ». Aussi le diacre demande-t-il ensuite que les catéchumènes « s'appliquent jour et nuit à la Loi du Sei- « gneur ». Il disait plus haut « sans cesse », il dit maintenant « jour et nuit » ; c'est le même sens. C'est pourquoi je m'afflige à la pensée que certains chrétiens se montrent à peine une fois l'an dans l'Eglise. Comment les excuser ? On leur fait une loi d'étudier, ce n'est pas assez dire, de méditer jour et nuit la Loi de Dieu ; et ils refusent d'employer même une faible partie de leur vie à se souvenir de ses préceptes et à garder ses justices !

7. Comme toutes ces demandes se suivent bien, s'enchaînent bien les unes avec les autres ! Pas de chaîne d'or plus solide et plus belle. On demande d'abord une âme toute divine, et on dit ensuite ce qu'il faut pour l'obtenir. Que devons-nous donc faire ? Il faut sans cesse s'appliquer aux choses de Dieu. Et comment y arriver ? En méditant sans cesse sa loi sainte. Comment y amener les hommes ? En leur persuadant d'observer les commandements ; ou plutôt c'est la méditation de la Loi divine qui engendre l'observation des commandements ; comme aussi le zèle des choses de Dieu, la sanctification de l'âme, font qu'on s'y applique. En effet, chacune des choses dont nous venons de parler en produit une autre, qui, à son tour, reproduit la première ; et elles sont comme renfermées l'une dans l'autre. « Prions encore pour eux avec plus de « ferveur ». D'ordinaire un long discours fatigue l'âme et l'endort. Ces paroles sont dites pour la réveiller. C'est qu'il faut demander de grandes faveurs, des grâces signalées ; et c'est pourquoi il est dit : « Prions pour eux avec « plus de ferveur ». Que va-t-il donc solliciter ? « Que le Seigneur les délivre de tout mal et « de toute action funeste ».

Ici nous demandons qu'ils n'entrent point en tentation et que Dieu préserve du danger leurs corps aussi bien que leurs âmes. Et c'est pourquoi le diacre ajoute : « Que Dieu les pré- « serve de toute action diabolique, et de toutes « les embûches de l'ennemi ». Paroles qui indiquent clairement les tentations et les péchés. Car le péché assiége l'homme, il l'entoure de tous côtés, par devant, par derrière, et cherche à le renverser. Après nous avoir mis sous les yeux nos obligations, après nous avoir rappelé que nous devons étudier la Loi de Dieu, nous souvenir de ses préceptes et observer ses justices, on nous avertit que tout cela est insuffisant, si Dieu ne nous vient en aide. « En effet, si le Seigneur ne construit la mai- « son, en vain travaillent ceux qui veulent « la construire ». (Ps. cxxvi, 1.) Et si le secours d'en-haut est nécessaire, n'est-ce pas surtout

à ceux qui sont encore soumis à l'empire du démon ? Vous le savez, vous tous qui avez été baptisés. Rappelez à votre mémoire ces paroles que vous prononçâtes en renonçant à le servir, à genoux devant celui que vous preniez pour votre roi : paroles redoutables qui nous disent assez que nous ne devons plus obéir au démon en quoi que ce soit.

Le démon, le diacre l'appelle un adversaire : car il ne cesse de calomnier Dieu auprès des hommes, et les hommes auprès de Dieu. Autrefois ne calomniait-il pas Job auprès du Seigneur, quand il disait : « Job n'a-t-il pas inté« rêt à servir Dieu ? » (Job, I, 9-16.) Ne calomnie-t-il pas Dieu auprès de Job, quand il lui dit : « Le feu est descendu du ciel ? » N'en agit-il pas de même auprès d'Adam et d'Eve, en lui affirmant que leurs yeux seront ouverts ? Et quand il dit aux hommes : « Dieu ne s'oc« cupe point de ce monde visible ; c'est aux « démons qu'il abandonne le soin de vos affai« res » ; n'est-ce pas encore là calomnier le Seigneur ? Que de Juifs prêtèrent l'oreille à ses calomnies contre le Christ, qu'il appelait imposteur et magicien ! Maintenant voulez-vous savoir comment il s'y prend ? S'il rencontre une âme que n'inspire point la divine sagesse, qui met en oubli les commandements de Dieu, qui n'observe point ses justices, il s'en empare et l'entraîne à sa suite. Si Adam s'était rappelé l'ordre de son Dieu : « Mange des fruits de « tous les arbres, etc. » ; s'il eût tenu compte de cette menace : « Du jour où vous en man« gerez, vous mourrez de mort » (Gen. II, 17), eût-il subi la peine qu'il a subie ?

« Que Dieu leur accorde au temps favorable « le bain de la régénération et la rémission « de leurs péchés ». Nos demandes se rapportent, les unes au présent, les autres à l'avenir. Nous exprimons les effets du baptême, et leur apprenons tout ce qu'il a de salutaire. Nous les habituons à regarder le baptême comme une seconde naissance, à comprendre que ces eaux sacrées nous donnent la vie surnaturelle, comme nos mères nous ont donné la vie temporelle. Nous ne voulons pas qu'ils disent avec Nicodème : « Comment un « homme déjà vieux peut-il naître ? Peut-il « entrer dans le sein de sa mère, et naître une « seconde fois ? » (Jean, III, 4.) Cette rémission des péchés dont il vient de parler, il y revient encore : « Qu'il leur accorde le vêtement de « l'immortalité ». Le baptisé est élevé à la dignité de Fils de Dieu ; désormais il est donc immortel. Que signifient ces mots : « En temps « favorable » ? Recevoir le baptême en temps opportun, c'est le recevoir dans de bonnes dispositions, avec une âme remplie d'ardeur et de foi : voilà le temps véritablement opportun.

« Qu'il bénisse leur entrée et leur sortie, « qu'il bénisse leur vie tout entière ». Ici on nous prescrit de demander pour eux des bénédictions temporelles ; et cela, parce qu'ils sont encore trop faibles. « Qu'il bénisse leurs mai« sons et leurs familles ». C'est-à-dire, leurs serviteurs, ou leurs proches, ou leurs amis. Telles étaient les récompenses de l'ancienne Loi ; et rien alors n'était pénible comme le veuvage, la stérilité, une mort prématurée, la famine, les revers. Le diacre leur permet donc de se complaire encore dans ces demandes des biens temporels, et peu à peu il les fait monter plus haut. N'est-ce pas aussi ce que fait Jésus-Christ, ce que fait saint Paul ? Ne rappellent-ils pas eux-mêmes les antiques bénédictions ? Jésus-Christ dans ces paroles : « Bienheureux « ceux qui sont doux ! car ils posséderont la « terre ». Et saint Paul, quand il dit : « Ho« nore ton père et ta mère, afin que tu vives « longtemps sur la terre ».

8. « Qu'il bénisse leurs enfants, qu'il les con« duise à la perfection de l'âge et les forme à la « sagesse ». Ici encore il sollicite pour eux des bienfaits temporels et spirituels. Mais ensuite il n'a plus en vue que les dons spirituels. « Qu'il dirige toutes leurs entreprises selon « leur utilité » ; non pas seulement leurs entreprises, mais selon leur avantage. Souvent en effet on se propose un voyage, mais ce voyage n'est pas utile ; on se propose autre chose qui n'offre elle-même aucune utilité. Ainsi nos catéchumènes peuvent apprendre qu'en toute circonstance il faut louer Dieu, qui ne perd jamais de vue notre intérêt. Cette prière achevée, le diacre leur ordonne de se lever. Jusque-là ils étaient prosternés ; maintenant qu'ils ont prié et que la confiance remplit leurs âmes, on les invite à se lever et à prier Dieu par eux-mêmes. Nous prions d'abord nous-mêmes ; nous leur ouvrons, pour ainsi dire, les portes de la prière, et ensuite nous leur abandonnons le soin de prier à leur tour. Ce sont, pour ainsi dire, des enfants que nous instruisons, et qui doivent ensuite prendre eux-mêmes la parole. Nous leur disons donc :

« Demandez l'ange de la paix, ô catéchumè-« nes ! » N'y a-t-il pas en effet l'ange du tourment, comme il est dit dans le psaume : « Les « troubles suscités par les mauvais anges? » Il y a un ange exterminateur. Aussi leur enjoignons-nous de demander l'ange de la paix, et leur apprenons-nous ainsi à demander le bien qui résume tous les autres, cette paix qui les préserve de tout combat, de toute guerre, de toute dissension.

« Ne vous proposez rien que de pacifique ». Ayez la paix, et tout fardeau, même le plus lourd, vous devient léger. Et c'est pourquoi le Christ disait : « Je vous donne ma paix ». Le démon n'a point d'arme plus puissante et plus terrible que la lutte, la guerre, les dissensions. « Demandez la paix pour cette journée, et pour « tous les jours de votre vie ». Voyez-vous comme il leur enjoint encore de pratiquer la vertu toute leur vie? « Demandez que votre « fin soit chrétienne; demandez en un mot « tout ce qui est bien, tout ce qui est utile ». Ce qui n'est pas honnête, en effet, ne saurait être utile. Nous avons de l'utile une toute autre opinion que le vulgaire. « Recommandez-« vous au Dieu vivant et à son Christ ». Nous ne les exhortons pas encore à prier pour le prochain ; c'est assez qu'ils puissent déjà prier pour eux-mêmes. Qu'elle est belle, qu'elle est parfaite cette prière ! Quelle doctrine et quelle règle de conduite ! Nommer l'Evangile, rappeler ce vêtement d'immortalité, ce bain de la régénération, n'est-ce pas en peu de paroles comprendre tous les dogmes chrétiens? Quant à la vie chrétienne, n'en traçons-nous pas le modèle dans ces expressions : « Une âme toute « divine, de sages pensées » ; et le reste. Nous leur ordonnons ensuite d'incliner la tête, pour recevoir les bénédictions de Dieu, gage certain que les prières ont été exaucées. Ce n'est point l'homme en effet qui bénit, mais par les mains et par la voix du prêtre nous offrons leurs têtes au Roi suprême. Et tous s'écrient alors : « *Amen* ».

Pourquoi ce discours? Pour vous montrer que nous devons nous intéresser au bonheur de nos frères ; et pour rappeler aux fidèles que toutes ces prières récitées pour les catéchumènes, ils doivent y prendre part. Ce n'est pas aux murs que s'adresse le diacre, quand il dit : « Prions pour les catéchumènes. » Mais il en est d'assez insensés, d'assez lâches, d'assez dissolus pour se tenir mal, pour lier des conversations, non-seulement au moment de la prière pour les catéchumènes, mais encore pendant la prière pour les fidèles. Aussi on se corrompt, on se perd ; et comment en serait-il autrement? C'est au moment même où nous pourrions nous rendre Dieu propice que nous excitons sa colère en nous retirant. On nous enjoint de prier pour les évêques, pour les prêtres, pour les empereurs, pour les princes, pour la terre et pour la mer, pour la sérénité de l'air, pour l'univers tout entier, et d'implorer sur tous la divine miséricorde. Nous devrions avoir assez de crédit auprès de Dieu pour intercéder en faveur des autres, et nous mettons de la négligence à prier même pour nous ! Comment serions-nous donc excusables ? Ah ! je vous en conjure, rappelez-vous mes paroles, saisissez avec bonheur le temps de la prière, élevez vos âmes, abandonnez la terre, montez jusqu'au ciel, afin de vous rendre Dieu propice et d'obtenir les biens qu'il vous promet. Puissions-nous y arriver un jour par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, auquel avec le Père et le Saint-Esprit, gloire, puissance, honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE III.

CAR NOTRE GLOIRE, C'EST CE TÉMOIGNAGE DE NOTRE CONSCIENCE : QUE NOUS AVONS VÉCU DANS CE MONDE DANS LA SIMPLICITÉ ET LA SINCÉRITÉ DE DIEU, ET NON PAS SELON LA SAGESSE DE LA CHAIR, MAIS SELON LA GRACE DE DIEU. (CHAP. I, 12, JUSQU'A 22.)

—

Analyse.

1-2. Quelle grande consolation naît d'une conscience pure. — Les promesses de Dieu ne trompent point : sa gloire même est intéressée à les réaliser.
3-5. Dieu nous a donné l'Esprit-Saint comme gage de sa fidélité.
6. L'Esprit-Saint fait de nous des rois, des prêtres, des prophètes.
7. Exemple d'Abraham, développé avec une rare éloquence.

1. Voici que l'apôtre nous présente un autre motif de consolation, et ce nouveau motif est bien propre à relever une âme plongée dans le malheur. Comme il avait dit plus haut : « Dieu nous a délivrés », et qu'il avait attribué sa délivrance à la divine miséricorde et aux prières des fidèles ; il était à craindre que les Corinthiens ne se relâchassent de leur ardeur, en se reposant sur la bonté de Dieu et les prières de leurs frères ; c'est pourquoi il leur montre que Timothée et lui ne sont pas restés oisifs, mais qu'ils ont fait ce qui dépendait d'eux. C'est ce qu'il leur laissait entendre auparavant : « De même », disait-il, « que « les souffrances du Christ abondent en nous, « de même abonde aussi notre consolation ». Ici il parle encore d'une autre bonne action qui lui est propre. Quelle est-elle? Partout, dit-il, nous avons conservé notre conscience sans reproche, notre âme pure de toute tromperie ; et c'est là pour nous un puissant motif de consolation et d'encouragement. Non-seulement nous y puisons des consolations, mais ce qui vaut mieux encore, une véritable gloire. Ainsi leur apprend-il que dans les tribulations ils ne doivent point se laisser abattre, mais plutôt se glorifier, lorsque leur conscience ne leur adresse aucun reproche. Indirectement aussi il attaque les faux apôtres. Il disait dans l'épître précédente : « Le Christ m'a envoyé pour « annoncer l'Evangile, non par la sagesse des « discours, pour que la croix du Christ ne soit « pas rendue vaine » ; et encore : « Pour que « votre foi ne vienne point de la sagesse des « hommes, mais de la puissance de Dieu ». (I Cor. I, 17, et II, 5.) Ici c'est encore la même pensée : « Non pas selon la sagesse », dit-il, « mais selon la grâce du Christ ». Ces mots : « non pas selon la sagesse », signifient encore : non pas selon l'erreur ; et c'est la sagesse profane qu'attaque l'apôtre.

« Notre gloire », dit-il, « c'est le témoignage « de notre conscience » : c'est-à-dire, notre conscience ne peut nous condamner : nulle mauvaise action ne la trouble. Tous les maux viennent fondre sur nous ; de toutes parts on nous attaque, on nous dresse des embûches ; mais la pureté de notre conscience suffit pour nous consoler ; et non-seulement pour nous consoler, mais pour nous glorifier. Elle nous rend témoignage, en effet, que cette affliction n'est point le châtiment de nos crimes, que Dieu lui-même nous l'a ménagée pour accroître notre vertu, notre sagesse, et procurer le salut d'un grand nombre d'âmes. Le premier motif de consolation venait de Dieu ; celui-ci venait d'eux-mêmes et de la sainteté de leur vie. Aussi l'appelle-t-il une gloire, et à juste titre, puisqu'il est l'effet de leur courage. En quoi cette gloire consiste-t-elle donc, et quel est

le témoignage que nous rend notre conscience? Elle nous dit : « que nous avons vécu dans la « simplicité et la sincérité ». C'est-à-dire, que nous n'avons point trompé, que nous n'avons point été hypocrites, ni dissimulés, ni flatteurs, que nous n'avons jamais dressé d'embûches, ni tendu de piéges, ni commis d'injustices en quoi que ce soit; que nous avons toujours agi avec franchise et droiture, avec une intention pure et exempte de toute malice, de toute ruse, au grand jour et sans aucune dissimulation. « Non pas avec la sagesse « de la chair », c'est-à-dire, non pas avec méchanceté et perversité, non pas avec l'habileté du langage, et la subtilité des sophismes : car c'est là ce qu'il appelle la sagesse de la chair. Les faux apôtres mettaient en cela toute leur gloire; saint Paul repousse et rejette bien loin tous ces artifices, et il s'applique à faire voir qu'on ne doit point s'en glorifier, puisque lui-même, loin de les rechercher, les écarte et les déclare honteux. « Mais nous avons « vécu selon la grâce de Dieu ». Que veulent dire ces paroles : « selon la grâce de Dieu? » Cette sagesse et cette puissance qu'il nous a données, nous la manifestons par des miracles. Bien plus, nous qui sommes sans instruction, dénués de toute science profane, nous triomphons des savants, des orateurs, des philosophes, des rois et des peuples. Quel motif de consolation, quel sujet de gloire pour l'apôtre et son disciple de pouvoir se dire qu'ils n'ont pas eu recours à la puissance de l'homme pour faire le bien, mais uniquement à la grâce du Seigneur!

« Dans le monde », non pas seulement à Corinthe, mais dans tout l'univers. « Mais plus abondamment auprès de vous ». Qu'est-ce à dire : « plus abondamment auprès de vous? » Ces paroles se rattachent aux précédentes : « Nous avons vécu selon la grâce de Dieu ». Car chez vous nous avons fait des prodiges et des miracles, nous y avons déployé plus de zèle et mené une vie irréprochable. C'est là encore un effet de la grâce de Dieu; c'est à elle qu'il attribue ses bonnes œuvres. A Corinthe, l'apôtre était allé plus loin que les préceptes : pour épargner leur faiblesse, il leur avait annoncé l'Evangile, sans rien recevoir d'eux. — « Nous ne vous écrivons rien autre « chose que ce que vous lisez ou connaissez « déjà (13) ». L'apôtre vient de se rendre à lui-même un magnifique témoignage, et pour ne point scandaliser les Corinthiens, il en appelle à leurs propres souvenirs. Ce n'est pas un vain étalage de paroles, dit-il; tout ce que nous vous disons, vous le savez déjà; et vous pouvez mieux que tous les autres rendre témoignage de notre sincérité. En lisant notre lettre, vous reconnaissez que nous ne faisons que rappeler des choses bien connues de vous. Vous ne pouvez nous contredire; mais tout ce que vous savez est parfaitement d'accord avec ce que vous lisez : « Car vous nous connaissez, en « partie du moins (14) ». C'est par modestie qu'il écrit ces derniers mots. Ces restrictions lui sont en effet habituelles, quand il est obligé de faire son propre éloge : il ne les emploie pas en d'autres circonstances; et si alors il en fait usage, c'est pour écarter tout soupçon d'orgueil. — « Or, j'espère que vous me con- « naîtrez jusqu'à la fin ».

2. Voyez-vous comment le passé garantit l'avenir, non-seulement le passé, mais encore la puissance de Dieu? Il n'affirme rien d'une manière absolue, mais c'est en Dieu qu'il met toute son espérance. « Vous connaîtrez que « nous sommes votre gloire, comme vous êtes « la nôtre, au jour de Jésus-Christ Notre-Sei- « gneur ». Si les précédentes paroles avaient soulevé quelque mécontentement, tout mécontentement doit disparaître, maintenant qu'il associe les Corinthiens à ses œuvres et à sa gloire. Ces œuvres, elles ne sont pas seulement notre partage, dit-il, mais elles vous appartiennent aussi, et nous nous en renvoyons mutuellement la gloire. Il venait de faire son propre éloge. Le passé, disait-il, est une garantie pour l'avenir : il ne veut ni les scandaliser, ni les mécontenter, ainsi que je l'ai dit; et c'est pourquoi maintenant il les fait entrer en participation de sa gloire et du mérite de ses bonnes œuvres. Notre gloire, dit-il, est aussi la vôtre; et en retour, à la vue de vos triomphes, nous tressaillons d'allégresse et nous partageons vos trophées. N'y a-t-il pas dans ces paroles une nouvelle preuve de son humilité? Ce n'est pas un maître qui parle à ses disciples, mais un disciple qui s'entretient avec ses condisciples sur le ton d'une amicale familiarité.

Mais voyez maintenant comme il les élève haut, quelle philosophie sublime il leur enseigne, en les renvoyant à ce terrible jour des jugements de Dieu! Ne me parlez point du présent, leur dit-il, ni des outrages, ni des injures,

ni des railleries que vous subissez, ni des éloges dont vous êtes les objets. Qu'est-ce que tout cela? Qu'y a-t-il d'avantageux dans ces louanges, qu'y a-t-il de funeste dans ces outrages? Songez à ce jour terrible, à ce jour affreux, où tout sera révélé. Alors nous nous glorifierons en vous, et vous vous glorifierez en nous; vous vous glorifierez d'avoir des maîtres qui ne vous auront rien enseigné d'humain, dont la vie aura été sans reproche et sans tache; nous aussi, nous serons heureux d'avoir eu des disciples qui, se tenant loin des passions humaines, n'auront jamais chancelé, et se seront empressés de recevoir avec franchise nos enseignements. Dès maintenant, il est vrai, tout cela est clair pour qui veut être attentif; mais alors tous devront en être convaincus. Si donc aujourd'hui, nous sommes dans l'affliction, nous trouvons un puissant motif de consolation, dans le témoignage de notre conscience, et dans cette pensée qu'un jour tout sera manifesté. Maintenant notre conscience nous dit que tout ce que nous faisons, nous le faisons par la grâce du Seigneur; et vous ne l'ignorez pas vous-mêmes, et vous le saurez encore mieux plus tard. Mais au jour du jugement, tous les hommes connaîtront vos actions et les nôtres, et verront que nous sommes glorifiés les uns par les autres.

L'apôtre ne se réserve donc pas à lui seul cet éclat dont ses vertus l'environnent; il l'étend aussi sur les Corinthiens, il les distrait ainsi de la tristesse qui les accable. Il leur disait, tout à l'heure : C'est à cause de vous que nous sommes consolés; maintenant il leur attribue sa propre gloire : « C'est à cause de « vous que nous nous glorifions », continuant de la sorte à les associer à tout ce qui le concerne, à ses consolations, à ses souffrances, à son salut; car c'est à leur prière qu'il attribue sa délivrance. « Vous nous avez aidés de vos « prières », leur dit-il, « et Dieu nous a délivrés ». De même en cet endroit il partage sa gloire avec eux. Comme il disait plus haut : « Sachant que vous vous unissez à nos conso- « lations, comme à nos souffrances »; il leur dit encore maintenant : « Nous sommes votre « gloire, comme vous êtes la nôtre. — Et c'est « avec cette persuasion que je voulais aller « vous voir (15) ». De quelle persuasion s'agit-il? C'est que j'ai toute confiance en vous, je me glorifie en vous, je suis votre gloire, je vous aime, ma conscience ne me reproche rien; en moi tout est selon l'Esprit, et j'ai en vous d'irrécusables témoins. « Je voulais donc ve- « nir vous voir; et de Corinthe passer ensuite « en Macédoine (16) ». Dans la première épître il leur annonçait tout le contraire : « J'irai vous « voir », disait-il, « quand j'aurai traversé la « Macédoine; car je traverserai la Macédoine ». Pourquoi donc se contredire ensuite? Non, l'apôtre ne se contredit pas. Sans doute ce qu'il écrit maintenant est opposé à ce qu'il écrivait précédemment, mais non pas à ce qu'il voulait alors. Aussi ne dit-il pas : « Je vous ai écrit « que j'irais en Macédoine »; mais bien : « Je « voulais ». Bien que je ne vous l'aie pas dit dans ma lettre, tel était cependant mon désir et ma volonté. Et j'étais si éloigné de songer à différer l'accomplissement de ma promesse, que j'ai voulu le hâter. — « Pour que vous « ayez une seconde faveur ». Que veut-il dire par là? une seconde faveur : c'est-à-dire une double faveur : son épître d'abord, sa présence ensuite. Par faveur, il entend la joie qu'il leur causera. « Et de Corinthe je « passerai en Macédoine, de Macédoine je re- « viendrai au milieu de vous, et je prendrai « ensuite congé de vous pour aller en Judée. « En vous faisant cette promesse, ai-je agi lé- « gèrement (17)? »

3. Ici il repousse tout reproche au sujet de son retard et de son absence. Voici la pensée de l'apôtre : Je voulais aller vous voir; pourquoi donc ne l'ai-je pas fait? Est-ce par légèreté et par inconstance? Non, certes. Pourquoi donc? « Parce que les pensées que je médite « ne sont point des pensées charnelles »; qu'est-ce à dire : « ne sont point des pensées char- « nelles? » c'est-à-dire : « chez moi, oui c'est « oui, et non, c'est non ». Mais ici encore il y a quelque obscurité. Que signifient donc ces paroles? L'homme charnel, l'homme qui s'attache aux biens de ce monde, et qui s'en occupe sans cesse, qui jamais ne suit les mouvements de l'Esprit-Saint, peut bien errer dans sa marche; mais le serviteur de l'Esprit-Saint, l'homme qu'il inspire et qu'il dirige n'est point maître de ses résolutions : il dépend de cette puissance surnaturelle. Il ressemble à ce serviteur fidèle qui suit en tout les ordres de son maître, qui va où il l'envoie, qui n'a plus de volonté propre, qui ne s'est pas même réservé la faculté de respirer librement; s'il fait quelque promesse à d'autres serviteurs, et que le maître ensuite en ordonne autrement, il ne peut

plus tenir ce qu'il a promis. C'est donc parce que je ne prends point conseil de la chair et que je me laisse diriger par l'Esprit-Saint, que je ne suis point libre d'aller où je veux. Car je me soumets à l'empire et aux ordres du Paraclet, et j'accepte en tout ses décisions. Voilà pourquoi je n'ai pu aller vous voir : c'est que tel n'était pas le bon vouloir de l'Esprit-Saint. On voit aussi dans le livre des Actes que souvent l'apôtre dut ne pas tenir sa promesse : il se proposait de se rendre en quelque ville, et l'Esprit-Saint l'envoyait ailleurs. Il n'y a donc ni légèreté, ni inconstance de ma part, si je ne suis pas allé à Corinthe, mais je devais obéir à l'Esprit, auquel je me soumets toujours.

Ne reconnaissez-vous point le raisonnement habituel de l'apôtre? De ce qu'il n'avait pas tenu sa promesse, ses adversaires voulaient conclure qu'il suivait les conseils de la chair; et c'est en partant de cette apparente violation de sa promesse qu'il leur montre son obéissance aux mouvements du Saint-Esprit, et qu'il leur prouve que se conduire autrement c'eût été agir selon la chair. Mais, direz-vous, n'est-ce pas l'Esprit-Saint qui lui avait inspiré cette promesse? Non. Paul ne savait point tout ce qui pouvait arriver, ni tout ce qui pouvait être avantageux. C'est pourquoi, dans sa première épître, il disait aux Corinthiens : « Afin « que vous me conduisiez, en quelque lieu « que j'aille » (I Cor. XVI, 6), craignant sans doute qu'après avoir mentionné la Judée, il ne fût obligé d'aller ailleurs. Alors toutes ses espérances avaient été déçues; mais il peut dire maintenant que son intention était de passer ensuite en Judée. Dans la première épître il leur dit expressément ce que sa charité pour eux lui dicte en leur annonçant sa visite; mais qu'ensuite il se rendît en Judée ou ailleurs, peu leur importait, et c'est pourquoi il ne détermine aucun pays. Maintenant qu'il sait clairement qu'il passera en Judée, il n'hésite plus à le leur dire.

Ces hésitations tournaient à l'avantage des Corinthiens; elles les empêchaient d'avoir de l'apôtre une opinion exagérée. Si en effet, malgré tout cela, on voulut parfois lui offrir des sacrifices, à quel excès d'impiété ne se fût-on point porté, si les apôtres n'eussent donné mille preuves de la faiblesse naturelle à l'homme? Ne vous étonnez point que l'apôtre ait ignoré certains faits à venir : dans ses prières, n'ignore-t-il point ce qui lui est avantageux? « Nous ne savons pas, dit-il, ce qu'il nous est « expédient de demander ». (Rom. VIII, 26.) Ce qu'il dit, non-seulement pour donner une bonne opinion de sa modestie, mais encore pour montrer qu'il ignore ce qui est véritablement utile. Et en quelles circonstances l'a-t-il ignoré? Quand il demandait à Dieu d'être délivré de ses tentations. Voici ses paroles : « Et « je sentis l'aiguillon de la chair, l'ange de « Satan qui me souffletait. C'est pourquoi je « priai trois fois le Seigneur, et il me dit : Ma « grâce te suffit; car ma puissance se montre « toute entière dans tes infirmités ». Vous le voyez donc, il ne savait pas demander ce qui était expédient. Aussi ne fut-il point exaucé, malgré sa persévérance.

« Dieu, qui est fidèle, m'est témoin qu'il n'y « a point eu de oui et de non dans la parole « que je vous ai annoncée (18) ». Il prévoit une objection qu'il se hâte de détruire. Les Corinthiens pouvaient dire en effet : Si après nous avoir promis de venir, vous avez cependant mis tant de retard, et qu'ainsi on ne puisse pas se fier à votre parole, si vous renversez ensuite ce que vous avez établi, comme vous l'avez fait en cette occasion; malheur à nous! peut-être en sera-t-il de même pour la prédication de l'Evangile? Pour prévenir cette pensée, et le trouble qu'elle eût produit, il leur dit donc : « Dieu m'est témoin qu'il n'y a pas de oui et « de non dans la parole que je vous ai annon- « cée ». Ce qui s'est passé relativement à ma promesse, n'a pas lieu dans la prédication de l'Evangile, mais seulement dans la direction de mes voyages. Tout ce que nous vous avons enseigné demeure ferme et immuable. Il s'agit ici de la prédication de l'Evangile. Et il donne une preuve certaine de la vérité de ses enseignements, en rapportant à Dieu cette prédication tout entière. Voici le sens de ses paroles. C'est de moi-même que je vous ai promis d'aller à Corinthe, et cette promesse était toute spontanée. Mais ce n'est pas de moi-même que je vous ai prêché l'Evangile; cette prédication n'a rien d'humain, elle est toute divine. Or ce qui vient de Dieu ne peut être sujet au mensonge. Aussi l'apôtre dit-il : « Or Dieu est « fidèle », c'est-à-dire, véridique. C'est pourquoi vous ne pouvez vous défier d'enseignements qui viennent de lui : car ces enseignements n'ont rien d'humain. Quelle parole il a en vue, il l'expose dans ce qui suit.

4. Quelle est donc cette parole? « Le Fils de « Dieu qui vous a été annoncé par nous, par « Silvain, Timothée et moi, n'a pas été oui et « non (19) ». Il met en avant les prédicateurs eux-mêmes, pour donner plus de crédit à son témoignage, et pour l'appuyer sur les maîtres aussi bien que sur les disciples. Or, Timothée et Silvain étaient eux-mêmes disciples de l'apôtre; c'est par modestie qu'il les élève au rang des maîtres. Que signifient ces paroles : « Le Fils de Dieu n'a pas été oui et non? » Il veut dire : Je n'ai pas renversé ce qu'auparavant je vous avais annoncé dans mes prédications ; je ne vous ai pas dit tantôt une chose, tantôt une autre : ce n'eût plus été la foi de l'Evangile; mais la marque d'une âme qui s'aventure au hasard. « Mais le oui est en lui ». C'est-à-dire, ma parole n'a pas varié; elle demeure ferme et immuable. « Toutes les pro- « messes de Dieu sont en lui OUI et en lui « AMEN, pour la gloire de Dieu par notre or- « gane (20) ». Qu'est-ce à dire : « Toutes les « promesses de Dieu? » La prédication de l'Evangile faisait de nombreuses promesses ; et c'étaient les apôtres qui annonçaient l'Evangile et faisaient ces promesses. Ils avaient parlé de la résurrection, de l'assomption des corps désormais incorruptibles, des récompenses éternelles et de ces biens mystérieux du ciel. Or, toutes ces promesses, l'apôtre les déclare fermes et immuables : le « oui » et le « non » ne s'y succèdent point; ce qui signifie : Ce que je vous ai dit n'est pas tantôt vrai, tantôt faux, comme la promesse que je vous faisais d'aller vous voir; mais ce que je vous ai prêché demeure toujours vrai. Il l'affirme d'abord des dogmes de la foi et de son enseignement sur Jésus-Christ : Ma parole, dit-il, et ma prédication n'ont pas été tour à tour « oui et non »; ensuite il l'affirme des promesses : « Toutes « les promesses de Dieu », dit-il, « sont en lui « OUI ». Si les promesses de Dieu sont sûres, s'il n'est pas douteux qu'il donne ce qu'il a promis, à plus forte raison Dieu lui-même et la parole qui le concerne sont-ils immuables et sûrs; et l'on ne peut pas dire que tantôt il est d'une manière, tantôt d'une autre : non, il est toujours, et toujours le même.

Que veulent dire ces mots : « Sont en lui « OUI et en lui AMEN ? » Ils expriment ce qui doit arriver nécessairement. C'est par Jésus-Christ, et non point par la puissance de l'homme que doivent se réaliser ces promesses. N'ayez donc aucune crainte : s'il s'agissait d'un homme, vous pourriez hésiter; mais c'est Dieu lui-même qui a parlé, et il tiendra sa parole. « Pour la gloire de Dieu par « nous ». Qu'est-ce à dire? C'est par nous qu'il les accomplit, c'est-à-dire, par les bienfaits qu'il nous accorde en vue de sa gloire. Mais si Dieu a en vue sa propre gloire, nul doute qu'il ne tienne ses promesses. Quand même il dédaignerait de nous sauver, il ne peut cependant mépriser sa gloire. Mais d'ailleurs n'est-il pas tout plein de miséricorde envers nous? Notre salut n'est-il pas lié très-intimement à sa gloire, puisque notre salut le glorifie? Si donc la gloire de Dieu dépend de ses promesses, notre salut est infaillible. C'est la même pensée qu'il reproduit sans cesse dans son épître aux Ephésiens, quand il dit, par exemple : « Pour « l'augmentation de sa propre gloire ». (Eph. I, 14.) Et cette pensée si souvent répétée a pour but de prouver l'infaillibilité des divines promesses. C'est encore ce que l'apôtre se propose en cet endroit : Les promesses de Dieu, non-seulement nous procurent le salut, mais encore elles servent à le glorifier. Ne vous dites donc plus : ces promesses nous viennent de l'apôtre, et c'est pourquoi nous devons nous en défier. Ce n'est pas nous qui les réaliserons, mais Dieu lui-même. Elles viennent de lui; ce n'est pas nous qui avons promis, mais Dieu lui-même.

« Or, celui qui nous confirme avec vous « dans le Christ, celui qui nous a oints, c'est « Dieu; et il nous a marqués de son sceau, et « il nous a donné un gage par l'Esprit-Saint « qu'il a répandu dans nos cœurs (21,22) ». Le passé est encore ici garant de l'avenir. Si en effet c'est Dieu qui nous confirme dans le Christ, c'est-à-dire, s'il ne permet pas que notre foi soit ébranlée, s'il nous a oints lui-même, s'il a répandu son Esprit dans nos cœurs, comment ne nous donnera-t-il pas les biens à venir ? Ces premières grâces, la foi en Dieu, la réception de l'Esprit-Saint, ne sont-elles pas comme la racine, le fondement, la source des autres? Comment donc ne nous donnerait-il pas les biens qui en sont la conséquence? Si en effet les bienfaits qui précèdent ne nous sont accordés qu'en vue d'autres bienfaits qui doivent suivre, Dieu qui nous a accordé les premiers, nous accordera aussi les seconds. Il nous a comblés de faveurs, quand nous étions ses ennemis ; maintenant que nous sommes

devenus ses amis, ne se montrera-t-il pas plus généreux encore? Aussi ne dit-il point simplement : le Saint-Esprit, mais : « le gage de l'Es- « prit-Saint » ; afin que ce gage vous assure tout le reste. Non, s'il n'avait voulu vous donner tout le reste, il ne vous aurait point donné ce gage, et n'aurait pas en vain répandu et perdu, pour ainsi dire, son esprit dans vos cœurs. Et voyez la bonne foi de l'apôtre. A quoi bon dire, remarque-t-il, que la vérité des promesses de Dieu ne dépend point de nous? Votre constance, votre inébranlable fermeté, est-ce à nous que vous la devez? non, mais à Dieu seul : « Car celui qui vous confirme, « c'est Dieu ». Ce n'est donc pas nous qui vous affermissons; et nous-mêmes, n'avons-nous pas besoin de son secours pour persévérer dans notre constance? Ainsi donc n'hésitez pas à croire nos enseignements; c'est Dieu qui s'est chargé de tout, c'est de lui que tout dépend.

5. Que signifient ces paroles : « Qui nous a « oints et marqués de son sceau? » C'est-à-dire, Dieu nous a donné son Esprit, et cet Esprit nous a oints et marqués de son sceau, nous faisant ainsi prophètes, prêtres et rois; car prophètes, prêtres et rois recevaient autrefois l'onction sainte. Pour nous, ce n'est pas une seule de ces dignités, mais les trois ensemble qui nous sont conférées et dans un degré supérieur. Car nous sommes appelés à régner un jour, et en offrant nos corps comme victimes, nous devenons prêtres : « Offrez », nous dit l'apôtre, « offrez vos membres, comme des hos- « ties vivantes et agréables à Dieu ». (Rom. XII, 1.) De plus nous sommes établis prophètes : « Ce que l'œil n'a point vu, ce que « l'oreille n'a point entendu, voilà ce qui nous « a été révélé ». (I Cor. II, 9.) Nous sommes rois encore, si nous voulons commander à nos mauvaises pensées. Oui, celui qui commande à ses pensées mauvaises, est vraiment roi, il règne plus véritablement que celui dont la tête est ceinte du diadème : je veux vous le prouver.

Le roi a de nombreuses armées, il est vrai; mais nos pensées sont encore plus nombreuses. Impossible en effet de compter les pensées qui sont dans notre esprit. Non-seulement il y a en nous une multitude de pensées; mais ces pensées ont leurs généraux, leurs tribuns, leurs centurions, leurs archers, leurs frondeurs. A quel signe encore reconnaissez-vous un roi? A ses vêtements? Mais les vêtements de nos pensées ne sont-ils pas plus brillants et plus durables? Ni la teigne, ni la vétusté ne les rongent. Bien plus elles ont pour couronnes la gloire et les miséricordes du Seigneur. « Bénis « le Seigneur, ô mon âme », s'écrie David, « parce qu'il te couronne de bonté et de misé- « ricorde ». (Ps. CII, 2, 4.) « Vous l'avez cou- « ronnée », dit-il encore, « de gloire et d'hon- « neur, et vous lui avez donné votre bonté « pour bouclier et pour diadème ». (Ps. V, 13.) Il forme autour d'elles comme une couronne de grâces : « Vous recevrez », dit l'Ecriture, « une couronne de grâces sur votre tête ». (Prov. I, 9.) Voyez-vous quelle variété de couronnes, quel gracieux diadème! Mais entrons dans le détail, et examinons avec soin ce qui entoure les rois. Le roi domine sur tous ceux qui lui font cortége, et commande à tous ses sujets. Or je veux vous montrer ici un commandement bien plus étendu. Quant à la multitude des pensées elle est égale à celle des sujets, elle la surpasse même; comparons donc la soumission des unes et des autres. Ne produisons point ces rois déchus de leurs trônes, ou tués par leurs satellites. Non, n'en tenons pas compte, et ne mettons en parallèle que ces rois qui ont bien administré leurs royaumes. Supposez tous ceux qu'il vous plaira; je me contenterai, moi, de mettre en regard le seul patriarche Abraham.

Lorsqu'il reçut l'ordre d'immoler son fils, que de pensées, dites-moi, vinrent s'opposer à sa résolution! Il les fit taire cependant, et elles tremblèrent devant lui plus que des satellites devant leur roi; d'un seul regard, il les comprima toutes, et pas une n'osa murmurer; toutes baissèrent la tête, comme si elles eussent cédé devant un roi, et cependant qu'elles étaient violentes et emportées! Oui, moins horribles, moins redoutables sont les piques dont se hérisse toute une armée. N'inspirait-elle point plus d'horreur que des lances acérées, cette pitié que soulevait la nature; et ne pouvait-elle pas s'enfoncer dans l'âme plus avant que la pique la plus aiguë? Jamais on ne verra pointe plus acérée que les pointes de ces pensées qui jaillissent du fond du cœur et se dressant devant l'âme du juste, la transperçaient toute entière. Une lance, pour donner la mort, a besoin de temps, d'une résolution à prendre, d'un coup à frapper, d'une douleur à causer, et la mort ne vient qu'après; mais ici rien de tout cela n'était nécessaire, tant les

blessures étaient promptes et cuisantes. Et cependant, malgré tant de pensées armées contre lui, son âme était calme, et toutes ces pensées, rangées en bon ordre, l'honoraient, au lieu de le terrifier. Voyez-le donc brandir son épée; et comparez-lui qui vous voudrez, un Auguste, un César. Non, ils ne peuvent soutenir le parallèle, et leur attitude est moins sublime, moins digne des cieux.

C'est de la plus violente tyrannie que ce juste a su triompher. Quoi de plus tyrannique que la nature? Rassemblez par la pensée tous ceux qui ont donné la mort à quelque tyran, vous n'en trouverez aucun qui lui puisse être comparé. Cette victoire était plutôt la victoire d'un ange que celle d'un homme. Voyez en effet! La nature est terrassée malgré ses armes, malgré ses légions; et lui se tient debout, le bras levé, ayant, non pas une couronne, mais un glaive dont l'éclat surpasse celui des couronnes; la troupe des anges applaudissait, et du haut des cieux Dieu le proclamait vainqueur. Toute son âme se portait vers les cieux, et c'est de là aussi que lui vint son triomphe. Quel triomphe est plus glorieux; ou plutôt quel triomphe est comparable à celui-ci? Aux jeux Olympiques, si, au lieu d'un héraut, le roi lui-même se levant de son trône eût proclamé le vainqueur, l'athlète n'eût-il pas été plus fier de cet hommage que de toutes ces couronnes, et n'eût-il pas attiré bien mieux sur lui tous les regards? Ici ce n'est pas un roi mortel, c'est Dieu, qui proclame bien haut, non pas sur un théâtre de peu d'étendue, mais en présence de l'univers, en présence des anges et des archanges, la victoire que vient de remporter Abraham. A quelle hauteur, je vous le demande, ce juste ne s'est-il donc pas élevé?

Ecoutons, si vous le voulez, la voix du Seigneur. Que disait-elle? « Abraham, Abraham, « n'étends point ton bras sur Isaac, ne lui fais « point de mal. Je sais maintenant que tu « crains le Seigneur, puisque pour moi, tu « n'as pas épargné ton fils unique ». (Gen. XXII, 12.) Que veut-il dire? Celui qui sait toutes choses avant qu'elles aient lieu, commençait-il seulement alors à connaître la foi d'Abraham? Les hommes mêmes connaissaient sa piété : n'en avait-il pas donné une preuve éclatante, quand le Seigneur lui eut dit : « Sors de ton pays et de ta parenté » (Gen. XII, 1); quand, en vue de la gloire de Dieu, il céda la place qu'il occupait au fils de son frère; quand, sur l'ordre de Dieu, il se rendit en Egypte, où il se vit enlever son épouse, sans concevoir d'indignation, et dans tant d'autres circonstances? Oui, les hommes eux-mêmes avaient appris par là à connaître la piété d'Abraham; à plus forte raison Dieu ne l'ignorait pas, lui qui n'attend pas l'accomplissement des faits pour les savoir. Et comment l'eût-il déclaré juste, s'il n'eût apprécié sa justice? « Abraham crut, dit l'Ecriture, et « sa foi lui fut réputée à justice ». (Rom. IV, 3.) Que signifient donc ces paroles : « Maintenant « j'ai reconnu? » Le texte syriaque porte : « Maintenant tu as fait connaître », sous-entendez : aux hommes, car moi je te connaissais, même avant de t'avoir intimé cet ordre. Pourquoi donc manifester sa foi aux yeux des hommes? ses précédentes actions ne suffisaient-elles pas pour prouver son dévouement au Seigneur? Sans doute elles suffisaient. Mais ce dernier acte d'obéissance est tellement supérieur aux autres qu'ils ne paraissent plus rien à côté de lui. Ce fut donc pour faire ressortir la grandeur de cette action et pour en montrer l'incomparable sublimité, que Dieu prononça ces paroles.

6. N'est-ce pas ainsi que s'expriment les hommes, en présence de quelque action d'éclat et qui l'emporte sur les précédentes? Si, par exemple, on reçoit un présent d'une plus grande valeur que les autres, ne dit-on pas : je n'en doute plus, il m'aime. Ses sentiments étaient bien connus par avance; mais on veut exprimer par là que le dernier présent l'emporte en richesse sur tous ceux qui ont précédé. Dieu emprunte ici le langage des hommes, quand il dit : « Maintenant je sais ». Ce qu'il veut faire entendre, c'est la grandeur du combat, et non pas seulement la certitude qu'il a de la crainte d'Abraham ou de l'étendue de cette crainte. S'il dit : « Venez, descen- « dons et voyons » (Gen. XI, 7), ce n'est pas qu'il ait besoin de descendre, lui qui remplit l'univers et à qui rien n'échappe; mais il veut nous apprendre à ne point nous prononcer témérairement. De même aussi quand l'Ecriture dit : « Dieu a regardé du haut du ciel » (Ps. XIII, 2), elle emprunte cette métaphore à notre manière de parler, et désigne par ces mots, une connaissance approfondie. De même en cet endroit le Seigneur dit : « Je sais mainte- « nant », pour faire voir que cette marque de

soumission éclipse toutes les autres. Oui, elle éclipse toutes les autres, et la preuve se trouve dans les paroles qui suivent : « Parce que à « cause de moi tu n'as pas épargné ton fils « bien-aimé » ; non pas seulement : « ton fils » ; mais « ton fils bien-aimé ». Ce n'est pas seulement la nature que combat Abraham, mais encore cette tendresse si vive que lui inspiraient les mœurs et la rare vertu de cet enfant. Si les parents ne peuvent se résoudre à repousser des fils dépravés, s'ils répandent des larmes sur eux, que dire de cette admirable sagesse d'Abraham, quand nous le voyons sur le point d'immoler son fils, son fils unique, son fils bien-aimé, Isaac en un mot? Cette victoire n'est-elle pas mille fois plus glorieuse que tous les diadèmes, que toutes les couronnes?

Celui qui porte une couronne, se la voit enlever par les mains de la mort, et avant de mourir, mille dangers l'environnent. Pour Abraham, qui pourra d'entre ses proches, ou d'entre les étrangers, lui enlever, même après la mort, le diadème qui orne son front? Mais contemplez le plus précieux des diamants qui le composent. Il s'y trouve placé en dernier lieu comme le plus riche de tous. Quel est-il donc? Le voici : « à cause de moi ». Rien de bien admirable qu'il n'ait pas épargné son fils; ce qu'il y a de plus digne d'admiration, c'est qu'il l'ait fait à cause de moi. O heureuse main, quelle épée on te donne! O admirable épée, à quelles mains on te confie! O heureuse épée, à quelle œuvre on te destine! quel ministère elle remplit, quel mystère elle figure! Pourquoi est-elle teinte de sang, pourquoi n'est-elle pas teinte de sang? Je ne sais plus que dire, tant ce mystère était redoutable. Elle n'effleura pas même la peau de l'enfant, elle ne s'enfonça point dans sa gorge, elle ne se teignit point de son sang ; ou plutôt elle frappa, elle s'enfonça, elle se couvrit de sang; elle fut plongée dans le sang et n'y fut point plongée. Il vous semble que je m'égare en me contredisant de la sorte. Ah! sans doute, je suis hors de moi, quand je contemple ce merveilleux spectacle, et cependant je ne me contredis point. Car la main de l'homme juste a enfoncé le glaive dans la gorge de l'enfant; mais ce glaive, Dieu ne permit pas qu'il fût souillé du sang d'Isaac. Abraham n'était pas seul à le tenir; Dieu le tenait en même temps qu'Abraham; le patriarche l'enfonça par sa volonté; Dieu le retint par sa parole. La voix de Dieu arma la main d'Abraham et la retint ensuite. Dieu commandait en maître; soumise à ses ordres, elle les exécutait fidèlement, et se laissait diriger par sa voix. Voyez en effet : Dieu commande d'immoler; elle s'arme aussitôt. Il dit ensuite : ne frappe pas ; aussitôt elle est désarmée : car alors l'épreuve était suffisante. Dieu devait désormais montrer à l'univers, à l'assemblée des anges, ce soldat, ce général victorieux, ce prêtre, ce roi, que son glaive couronne mieux que ne ferait un diadème, qui élève un brillant trophée, qui remporte une éclatante victoire, sans avoir eu d'ennemis à terrasser.

Un général, qui a sous ses ordres une vaillante armée, par son habileté, par sa seule attitude, par le seul aspect de sa force, frappe son ennemi de terreur ; ainsi Dieu par la résolution, par les gestes, par l'attitude de l'homme juste, épouvante et met en fuite notre ennemi commun, le démon. Oui, à ce moment, le démon recula saisi d'effroi. Mais, dira-t-on, pourquoi Dieu ne permit-il pas que la main d'Abraham se teignît du sang de la victime, pourquoi rappelle-t-il Isaac à la vie? C'est que Dieu ne pouvait accepter ce sang répandu; un tel breuvage ne doit être servi que sur la table infâme des démons. A ce moment éclataient à la fois la bonté de Dieu et la vertu de son serviteur. Naguère il avait abandonné sa patrie; maintenant il sacrifie jusqu'aux sentiments de la nature. Aussi obtint-il sa récompense, le capital et les intérêts, si je puis m'exprimer de la sorte, et à juste titre; il aima mieux cesser d'être père que de manquer à ses devoirs de serviteur. C'est pourquoi non-seulement il demeura père, mais il devint prêtre; et comme il avait renoncé à ses propres avantages à cause de Dieu, Dieu se plut à l'enrichir de ses dons. Quand les ennemis dressent des embûches, il les laisse aller jusqu'au bout, et il fait un miracle. Mais quand c'est lui-même qui commande, il retire son ordre, dès que la bonne volonté s'est manifestée.

7. Eh bien! je vous le demande, que manque-t-il à la générosité d'Abraham? Le saint patriarche pouvait-il prévoir ce qui arriverait? Savait-il quels étaient les desseins de la divine miséricorde? Il était prophète, je le veux bien; mais les prophètes ont une science limitée. L'immolation devenait donc inutile et indigne de Dieu. S'il lui fallait apprendre que Dieu est

assez puissant pour ressusciter les morts, la fécondité miraculeuse de son épouse ne le lui disait-elle pas assez? Et même avant cette éclatante manifestation de la puissance divine, sa foi ne le lui apprenait-elle pas? Ne vous contentez pas d'admirer la justice d'Abraham, imitez-la. Quand vous le voyez voguer sur ces flots tumultueux, comme sur une mer paisible, saisissez aussi le gouvernail de l'obéissance et du courage. Ne me dites pas qu'il se contenta de dresser un autel et de préparer le bois; rappelez en votre mémoire les paroles d'Isaac, songez à cette légion de pensées qui envahit son âme et la glace d'épouvante à ces paroles de son fils : « Mon père, où est donc la victime? » (Gen. XXII, 7.) Que de pensées agitent alors son âme! ce sont comme autant de javelots enflammés qui la percent et la déchirent. Si j'en vois qui sans être pères sont émus à ce récit, et qui eussent versé des larmes, s'ils n'avaient connu le dénouement, si j'en vois, qui malgré le dénouement fondent en larmes, quel tourment ne dut pas endurer celui qui l'avait engendré, qui l'avait élevé dans sa vieillesse, qui n'avait que lui, qui le voyait, qui l'entendait, qui était sur le point de lui donner la mort?

Mais ensuite, quelle sagesse et quelle douceur dans sa réponse! Qui donc inspirait Abraham? était-ce le démon qui ravivait les ardeurs de la nature? Non, c'était Dieu qui voulait éprouver l'âme si riche de l'homme juste. Quand l'épouse de Job élevait la voix, c'était le démon qui l'inspirait : les conseils qu'elle donne le font bien voir. Mais Abraham ne prononce pas une seule parole impie; tout dans son langage respire la piété et la religion. Il y a même je ne sais quelle grâce et quel parfum; de cette âme calme et paisible le miel coule avec abondance; et il y a dans ses paroles de quoi toucher le cœur le plus dur. Et cependant le sien résiste; il n'est pas même ébranlé. Il ne dit pas : Pourquoi appeler du nom de père celui qui tout à l'heure ne sera plus ton père, qui déjà même a perdu ce doux honneur? — Et pourquoi le fils a-t-il fait cette demande? Ce n'était pas simplement par curiosité; mais parce que tout ce qu'il voyait, était de nature à lui donner de l'inquiétude. Voici ce qu'il se disait : « Si mon père n'avait l'intention de me faire participer à son action, il n'aurait point laissé ses serviteurs au pied de la montagne pour m'emmener seul avec lui ». Et c'est pourquoi il l'interroge, alors qu'ils étaient seuls, et que personne ne pouvait les entendre. Telle était la prudence de cet enfant. Eh bien! qui que vous soyez, hommes et femmes, ne sentez-vous point vos âmes tout embrasées? Ne serrez-vous point dans vos bras, ne couvrez-vous point de vos baisers cet enfant dont la prudence est si admirable? n'êtes-vous point émus, à la vue de tant de douceur? On le lie, on l'étend sur le bûcher : il ne s'effraie point, il ne fait aucun mouvement, il ne reproche pas à son père sa cruauté. Oui, on l'enchaîne, on se saisit de lui, on le place sur le bûcher; et il souffre tout cela sans rien dire, comme un tendre agneau, ou plutôt, comme le Sauveur, notre maître commun. Car il imitait la douceur du Messie dont il était la figure. « Il a été conduit à la mort », dit le prophète, « et il s'est tu comme l'agneau « devant celui qui le tond ». (Isaïe, LIII, 7.) C'est-à-dire, il n'a montré ni arrogance ni dureté dans ses paroles, mais au contraire la plus grande douceur et la plus grande mansuétude : son silence en eût moins manifesté. Le Christ ne disait-il pas : « Si j'ai mal parlé, té- « moignez du mal que j'ai dit; mais si j'ai « bien parlé, pourquoi me frappez-vous? » (Jean, XVIII, 23.) N'y a-t-il pas dans ces paroles plus de douceur que dans le silence même? Du haut de la croix il parle comme Isaac de l'autel où son père l'a placé. « Mon père », dit-il, « pardonnez-leur : car ils ne savent ce qu'ils « font». (Luc, XXIII, 34.) Et que dit le patriarche? « Dieu y pourvoira, mon fils, et trouvera bien « une victime ». (Gen. XXII, 8.) Tous deux emploient les noms que suggère la nature : l'un, celui de père, l'autre, celui de fils. De part et d'autre je vois une guerre terrible, une affreuse tempête; mais le navire n'est point brisé : la sagesse triomphe de tout. A peine Isaac a-t-il entendu le nom de Dieu, il se tait, et ne pose plus de questions. Voyez quelle était la prudence de cet enfant, quelle était sa sagesse dans un âge si tendre!

Vous avez vu maintenant toutes les armées dont le roi a su triompher, toutes les victoires qu'il a remportées. Ces peuples barbares qui ne cessaient d'assiéger la ville de Jérusalem, étaient moins terribles que ces pensées qui de toutes parts venaient fondre sur l'âme d'Abraham; et cependant il les subjugua toutes. Voulez-vous maintenant que je vous montre le prêtre? je ne serai pas long. Il tient la flamme

et le glaive, il est debout devant l'autel; vous ne pouvez mettre en doute son sacerdoce. Est-ce la victime que vous cherchez? Voici une double victime. Il offrit son fils, il offrit une brebis, ou plutôt, et surtout, il immola sa volonté propre; par le sang de la brebis, il sanctifia ses mains; par l'immolation de son fils, il sanctifia son âme. Ainsi fut-il fait prêtre par l'immolation de son fils unique, et par le sang de cette brebis. Les prêtres en effet étaient sanctifiés par le sang des victimes offertes au Seigneur. Voulez-vous voir le prophète dans Abraham? « Abraham votre père tressaillit du « désir de voir mon avènement; il le vit, et fut « rempli de joie ». (Jean, v, 35.) Vous aussi, le baptême vous fait rois, prêtres et prophètes; il vous fait rois, quand vous terrassez vos mauvaises actions, et que vous donnez la mort à vos péchés; il vous fait prêtres, quand vous sacrifiez votre corps, vous immolant ainsi vous-mêmes. « Si en effet », dit saint Paul, « nous « mourons avec Jésus-Christ, nous vivrons « avec lui » (II Tim. II, 11); enfin il vous fait prophètes, quand vous apprenez à connaître l'avenir, quand vous recevez l'inspiration divine, et que vous êtes marqués du sceau de Dieu. L'Esprit-Saint imprime aux fidèles un caractère analogue à cette marque qui fait reconnaître les soldats; et si vous quittez les rangs, vous êtes aussitôt découverts. Les Juifs avaient la circoncision, comme marque distinctive des Chrétiens, c'est le gage de l'Esprit-Saint. Pénétrés de ces pensées, persuadés de notre sublime dignité, conformons-y toujours notre vie, afin d'arriver au royaume des Cieux. Puissions-nous y parvenir tous, par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui soit au Père et au Saint-Esprit la gloire, l'empire, l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE IV.

POUR MOI, J'EN ATTESTE LE SEIGNEUR, SI JE NE SUIS PAS ENCORE ALLÉ A CORINTHE, C'ÉTAIT POUR VOUS MÉNAGER. (I, 23, JUSQU'A II, 11.)

Analyse.

1 et 2. Prudence de saint Paul; son affection pour les Corinthiens.
3 et 4. Absolution donnée à l'incestueux : belles réflexions de saint Chrysostome à ce sujet.
5 et 6. En quoi consiste la vraie pénitence.

1. Que dites-vous, bienheureux Paul? C'est par ménagement pour les Corinthiens que vous n'êtes pas venu chez eux. N'est-ce pas une contradiction? Pus haut vous disiez, pour vous excuser, que vous ne preniez point conseil de la chair, que vous n'étiez pas votre maître, que vous suiviez toujours les mouvements de l'Esprit-Saint; vous mettiez en avant vos tribulations. Maintenant vous revendiquez votre liberté, et vous n'attribuez plus rien à l'autorité de l'Esprit-Saint : « C'est pour vous « ménager », dites-vous, « que je ne suis pas « allé vous voir ». Qu'est-ce à dire? Saint Paul voulait-il aller à Corinthe, et l'Esprit-Saint lui a-t-il conseillé de renoncer à son dessein par ménagement pour les fidèles? Ou bien s'agit-il d'un autre voyage, et veut-il dire, qu'avant d'écrire sa première épître, son intention était de se rendre à Corinthe, mais que la charité l'en avait détourné : car il leur eût

reproché trop vivement leurs désordres. Il est probable qu'après cette première épître la même raison le détermina à ne pas faire ce voyage, sans que l'Esprit s'y opposât. Dans le principe, sans doute, l'Esprit-Saint s'y opposait; mais ensuite il se convainquit lui-même que c'était le parti le plus sage, après y avoir mûrement réfléchi.

Voyez maintenant de quelle manière il parle de lui. Je ne cesserai de vous le faire remarquer, c'est par les contraires qu'il se justifie toujours. Les Corinthiens pouvaient avoir de fâcheux soupçons; ils pouvaient dire : si vous n'êtes pas venu, c'est que vous nous détestiez. Il leur affirme tout le contraire : s'il n'a pas voulu se rendre à Corinthe, c'est par amour pour les Corinthiens. Que signifie cette parole : « par ménagement pour vous? » J'ai appris, dit-il, que plusieurs d'entre vous s'étaient rendus coupables de honteux désordres; et je n'ai pas voulu vous contrister par ma présence. Il m'aurait fallu faire une enquête, condamner, châtier, punir un grand nombre de fidèles. J'ai cru qu'il valait mieux ne pas aller à Corinthe, et vous donner le temps de faire pénitence, que de m'y rendre pour vous punir et m'irriter contre vous. Il exprime nettement sa pensée à la fin de son épître, en disant : « Je « crains, qu'une fois à Corinthe, Dieu ne « m'humilie auprès de vous, et que je n'aie à « verser des larmes sur plusieurs qui, après « avoir péché, n'ont point fait pénitence de « leur impureté et de leurs fornications ». (II Cor. XII, 21.) Il semble vouloir ici s'excuser; mais cependant quel reproche et quel sujet d'effroi! Ne leur montre-t-il pas les châtiments qu'ils ont encourus, et qu'ils subiront, s'ils ne se corrigent au plus tôt. Il y revient vers la fin de son épître : « Si je vais à Corin- « the », leur dit-il, « je ne vous épargnerai « point ». Ici son langage est plus clair; tout à l'heure, au début de sa lettre, il s'exprimait avec plus de ménagement. Et encore cherche-t-il à tempérer, à mitiger ce qu'il vient de dire. C'est, en effet, le langage d'un homme qui jouit d'une pleine autorité; on ne ménage, en effet, que ceux-là seulement contre lesquels on peut sévir. Il l'adoucit donc et voile pour ainsi dire ce qu'il pourrait avoir de trop dur, en disant : « Ce n'est pas que nous tyranni- « sions votre foi (24) ». C'est-à-dire, ce n'est point pour faire valoir mon autorité que je me suis servi de ces expressions : « Je voulais vous « ménager, en m'abstenant de venir à Corin- « the ». Il n'a pas dit : « vous tyranniser », mais « tyranniser votre foi »; paroles qui renferment plus de douceur et de vérité. Qui en effet pourrait forcer à croire celui qui s'y refuse?

« Mais nous cherchons à contribuer à votre joie ». Votre joie n'est-elle pas la nôtre? Aussi ne suis-je pas allé à Corinthe, de peur de vous contrister, et d'augmenter ainsi ma propre tristesse; mais je suis resté, pour que vous puissiez vous réjouir, une fois corrigés par mes menaces. Votre joie est le but constant de nos efforts : car nous la partageons nous-mêmes. « Car vous êtes fermes dans la foi ». Voyez quelle modération! Il craint de les réprimander trop vivement, parce que dans sa première lettre il les avait traités sévèrement, et qu'ils avaient témoigné quelque repentir : n'eût-ce pas été compromettre cet heureux résultat, que de leur adresser les mêmes reproches après leur conversion? Aussi cette seconde épître est-elle moins sévère que la précédente.

« J'ai donc résolu de ne pas aller de nouveau « vous voir dans la tristesse (1) ». En disant, « de « nouveau », il leur montre qu'ils lui ont causé du chagrin; et tout en paraissant s'excuser, il leur reproche leur conduite. Si déjà ils l'avaient contristé et qu'ils dussent le contrister encore, jugez quel serait alors son chagrin! Il ne leur dit donc pas : vous m'avez contristé; il emploie un autre tour pour leur faire entendre sa pensée : « Je ne suis pas « venu », leur dit-il, « afin de ne pas vous « affliger », paroles qui ont la même force, sans renfermer rien de blessant. « Si en effet, « je vous contriste, et qui donc me réjouit, « sinon celui qui est contristé par moi (2) »; quelle est ici la liaison du discours? La liaison est très-grande. Voyez en effet : Je n'ai pas voulu, dit-il, me rendre à Corinthe pour ne pas vous contrister davantage en vous blâmant, en vous reprochant avec indignation tous vos désordres. Mais ensuite, comme il y a dans ces paroles une certaine dureté, comme elles reprochent aux Corinthiens une conduite propre à contrister le cœur de l'apôtre, il les tempère en disant : « Si je vous contriste, qui donc me « réjouira, sinon celui-là même qui est con- « tristé par moi? » Et voici le sens de ces expressions : S'il m'arrivait d'être plongé dans la douleur par la nécessité de vous adresser quelques reproches, et de vous voir ensuite con-

tristés vous-mêmes, je ne pourrais faire autrement que de me réjouir en même temps. N'est-ce pas en effet me témoigner la plus grande affection que de m'estimer assez pour être sensibles aux reproches que vous adresse mon âme indignée.

2. Mais voyez aussi la prudence de l'apôtre. D'ordinaire, les disciples s'affligent et s'indignent d'une réprimande : Saint Paul leur en fait un mérite, c'est un plaisir qu'ils lui font ; je n'ai pas de plus grande joie, dit-il, que de voir mes paroles produire de l'effet et contrister l'âme de celui qui est témoin de ma colère. Il était naturel de dire : Si je vous contriste, qui donc vous réjouira ? Il ne le dit pas, il prend le contre-pied pour mieux adoucir sa pensée : Bien que je vous aie contristés, vous me témoignez la plus vive reconnaissance, puisque vous vous affectez de mes reproches. — « Car « c'est là que je vous ai écrit (3) ». Quoi donc ? que je n'étais pas venu à Corinthe, dans l'intention de vous ménager. Quand le leur écrivait-il ? Est-ce dans sa première épître, où il leur disait : « Je ne veux pas vous voir en passant ? » Non, à mon avis du moins, mais bien dans celle-ci, quand il leur dit : « Je crains qu'une fois au milieu de vous, Dieu ne m'humilie ». Je vous ai donc écrit à la fin de cette épître : « De peur qu'une fois au milieu de vous, Dieu « ne m'humilie et que je n'aie à verser des « larmes sur un grand nombre de ceux qui « ont péché auparavant ». Pourquoi écriviez-vous donc : « Afin qu'à mon arrivée je n'aie » pas à pleurer sur ceux qui auraient dû me « réjouir, ayant cette confiance à votre sujet, « que ma joie est aussi la vôtre ? » Après avoir dit : « Je me réjouis de vous voir dans la tris- « tesse », paroles un peu dures, ce semble, et un peu hardies, il prend un autre tour pour les rendre plus acceptables. Je vous ai écrit, dit-il, pour que je n'aie pas la douleur de vous trouver non corrigés encore. Quand je dis : « Pour que je n'aie pas la douleur », ce n'est point mon avantage personnel que j'ai en vue, mais le vôtre. Je le sais en effet, vous êtes joyeux de ma propre joie, et vous souffrez de me voir souffrir.

Voyez comme tout s'enchaîne depuis le commencement. Cet examen nous fera mieux entendre ce que veut dire l'apôtre. Si je ne suis pas venu, dit-il, c'est pour ne pas vous contrister dans le cas où vous ne seriez pas encore réformés. En cela je me suis proposé votre intérêt, et non le mien propre. Quand je vous vois plongés dans la tristesse, j'en ressens une grande joie ; car cette affliction, cette douleur, me prouve que vous vous souciez de mes paroles et de mon indignation. « Qui donc me « réjouit en effet, sinon celui que je contriste « moi-même ? » Toutefois, comme je vous ai vous-mêmes en vue, je me suis servi de ces paroles : « Pour n'avoir pas la douleur », en m'oubliant moi-même, pour ne penser qu'à vous. Car, je ne l'ignore pas, vous éprouverez beaucoup de chagrin de me voir triste ; comme au contraire, vous vous réjouirez de me voir joyeux. Voyez donc quelle est la prudence de l'apôtre ! Il avait dit : Je ne suis pas venu pour ne pas vous contrister, et cependant, dit-il, je m'en réjouis. Ensuite, pour ne pas leur laisser croire que leur douleur est cause de sa joie, il ajoute : Je me réjouis de voir mes paroles produire leur effet. Ce qui m'afflige, c'est d'être dans la nécessité de contrister des fidèles qui me chérissent, non-seulement par les reproches que je leur adresse, mais aussi par la tristesse où ils me voient plongé. Et voyez comment il sait assaisonner le reproche par l'éloge : « Par ceux au sujet desquels j'aurais « dû ressentir de la joie ». N'est-ce pas le langage d'un homme qui témoigne la vivacité de son affection ? Ne vous semble-t-il point parler de fils qu'il aurait comblés de bienfaits et pour lesquels il se serait imposé les plus rudes travaux ? Ainsi donc, si je vous écris, au lieu d'aller vous voir, c'est dans votre intérêt, ce n'est point par haine, mais au contraire, par amour pour vous. Mais il avait dit : Celui qui me chagrine me cause de la joie ; et ils auraient pu conclure : C'est donc là ce que vous cherchez, votre propre joie ; vous voulez donc montrer à tout le monde l'énergie de votre puissance ! — Aussi se hâte-t-il d'ajouter : « C'est l'âme brisée de douleur et les larmes « aux yeux, que je vous écrivis alors, non point « pour vous affliger, mais pour que vous sen- « tiez la vive affection que j'ai pour vous (4) ».

Y eut-il jamais âme plus aimante ? Ne se montre-t-il pas plus vivement affligé que ceux-là mêmes qui ont péché ? Il ne se contente pas de dire : c'est avec douleur ; mais voyez la force de son expression : « C'est l'âme brisée de dou- « leur ». Il ne dit pas : avec larmes, mais « en « répandant beaucoup de larmes ». N'est-ce pas comme s'il disait : La tristesse me suffoquait, m'ôtait la respiration ; je ne pouvais

plus endurer cette sombre tristesse, et je vous ai écrit, non pour vous affliger, mais pour vous témoigner l'affection que je vous porte. Ces paroles, « non pour vous affliger », semblaient amener naturellement celles-ci: mais pour vous rassurer, et tel était en effet son dessein ; cependant ce n'est point ce qu'ajoute l'apôtre. Il sait donner à son langage plus de douceur et plus d'attrait, il veut leur inspirer plus d'amour pour lui, en leur montrant que tout ce qu'il fait, il le fait lui-même sous l'impulsion de la charité. Et non-seulement il aime les Corinthiens, mais il les aime jusqu'à l'excès. C'est ainsi qu'il veut se les attacher, en leur témoignant qu'il les aime plus que les autres, qu'il les regarde comme ses disciples de prédilection. C'est pourquoi il dit : « Si je « ne suis pas apôtre pour les autres, du moins « le suis-je pour vous » ; et encore : « quand « même vous auriez beaucoup de maîtres, « cependant vous n'avez pas beaucoup de « pères ». (II Cor. IX, 2, et IV, 15.) Il dit encore : « Nous avons agi dans le monde avec la grâce « du Seigneur, mais nulle part autant que chez « vous ». Et plus bas il ajoute : « Je vous porte « une vive affection ; la vôtre est moins forte « envers moi ». (II Cor. I, 12, et XII, 15.) Et enfin ici : « Cette affection si vive que j'ai pour « vous ».

3. Son langage était plein d'indignation sans doute, mais cette indignation venait de l'affection et de la douleur. La cause de la douleur, des angoisses que j'éprouvais en vous écrivant, ce n'étaient pas seulement vos désordres, mais aussi la nécessité où je me trouvais, de vous contrister. Et cette nécessité même n'avait-elle point son principe dans l'affection ? Qu'un père voie son fils bien-aimé rongé par un ulcère qu'il faille enlever et brûler ; il souffre et de voir son fils en proie à la maladie, et d'être contraint à cette cruelle opération. Ainsi donc, ce que vous croyez être une marque de haine, c'est au contraire une preuve d'affection. Si donc je vous aime en vous contristant, à plus forte raison je vous aime encore en me réjouissant de vous voir affligés. Voilà comment l'apôtre se justifie ; et nous le voyons se justifier en maintes circonstances, sans qu'il ait lieu d'en rougir : car Dieu lui-même ne craint pas de se justifier en disant : « O mon peuple, « de quoi suis-je coupable envers toi ?» (Mich. VI, 3.) Maintenant, il va parler en faveur de cet homme qui s'était rendu coupable d'inceste. Il fallait prévenir une surprise trop brusque, une obstination funeste, chose si naturelle en présence de deux injonctions contradictoires. Car il avait fait éclater son indignation contre l'incestueux, et maintenant, il allait enjoindre de l'absoudre. Voyez donc comment tout se prépare et par ce qu'il a déjà dit, et par ce qu'il va dire encore.

Que dit en effet l'apôtre ? « Si quelqu'un « m'a contristé, ce n'est pas moi seul qu'il a « contristé (5) ». Après les avoir loués de partager sa joie et sa tristesse, il aborde son sujet. Il a dit : « Ma joie est aussi votre joie ». S'il en est ainsi, ne devez-vous pas vous réjouir avec moi, comme vous vous êtes affligés avec moi. En vous affligeant, vous m'avez causé de la joie ; en vous réjouissant aujourd'hui, vous m'en causerez encore. L'apôtre n'a pas dit : ma tristesse a été votre tristesse. Cette pensée, il l'avait exprimée dans d'autres endroits ; ici, il se contente de rappeler ce que demande son sujet, et il dit : « Ma joie est aussi votre joie ». Il revient ensuite sur le passé : « Si quelqu'un, « dit-il, a été un sujet de tristesse, ce n'est pas « moi seulement qu'il a contristé ; mais vous « aussi, du moins en partie, pour user de mé- « nagement à son égard ». Je le sais, dit-il, vous avez tous partagé mon indignation contre celui qui avait commis l'inceste ; oui, vous avez tous, du moins presque tous, éprouvé quelque tristesse, en apprenant ce crime abominable. Si je dis : presque tous, ce n'est pas que vous ayez été moins vivement émus que moi-même ; mais je m'exprime ainsi pour user de ménagement à l'égard du coupable. Ce n'est donc pas moi seulement qu'il a contristé, mais vous tous aussi bien que moi, et c'est par indulgence que j'emploie ces expressions : « Presque tous ». Voyez-vous comme il s'empresse d'apaiser leurs âmes, en leur disant qu'ils ont partagé son indignation ? « Il « suffit à cet homme d'avoir été repris par le « plus grand nombre (6) ». Il ne dit pas : « à « l'incestueux » ; mais « à cet homme », comme dans l'épître précédente ; toutefois, ce n'est plus pour la même raison qu'il se sert de ce mot. Alors, c'était par modestie, ici, par indulgence. Oui, c'est par indulgence que désormais il ne rappelle plus la faute commise ; car il veut maintenant prendre sa défense.

« Maintenant, au contraire, soyez pleins de « prévenances à son égard, et empressez-vous « de le consoler, de peur qu'il ne soit comme

« absorbé par une tristesse trop prolongée (7) ». Non-seulement l'apôtre ordonne de cesser la punition, mais il veut qu'on le rétablisse dans son premier état. Se borner à châtier le coupable sans le soigner et le guérir, c'est en effet ne rien faire. Voyez comme il sait imposer un frein à l'incestueux, de peur qu'il n'abuse du pardon qu'il obtient. Il a confessé sa faute, il s'en est repenti, il est vrai ; néanmoins, ce n'est pas tant son repentir que la généreuse bonté de l'Eglise qui le relève de l'excommunication. C'est pourquoi saint Paul emploie ces mots : « Accordez-lui son pardon et empressez-vous « de le consoler ». La suite le dit clairement aussi. Ce n'est pas qu'il soit digne de rentrer en grâce, ce n'est pas que la pénitence ait été suffisante, non ; c'est parce qu'il est faible, dit l'apôtre, que je le juge digne de pardon. Aussi ajoute-t-il : « De peur qu'il ne soit comme « absorbé par une trop longue tristesse ». C'est le langage d'un homme qui rend témoignage à une pénitence sincère et qui craindrait de voir le coupable tomber dans le désespoir. Que signifie cette parole : « De peur qu'il ne soit « absorbé ? » c'est-à-dire, de peur qu'il ne vienne à faire comme Judas, ou bien encore, de peur qu'il ne mène une vie plus coupable, s'il se résigne à continuer de vivre. En effet, qu'il perde courage, ne pouvant supporter plus longtemps les reproches dont on l'accable, ou bien il se donnera la mort, ou bien il se plongera dans toutes sortes de crimes.

4. L'apôtre se proposait donc, comme je l'ai dit, d'imposer à l'incestueux le frein d'un salutaire conseil, pour prévenir le relâchement après le pardon. Si je lui pardonne, dit-il, ce n'est pas que je le regarde comme entièrement lavé de ses souillures, mais je veux empêcher qu'il ne se porte aux dernières extrémités. Ainsi donc, ce n'est pas seulement d'après la nature des fautes que nous devons infliger une pénitence ; nous devons tenir compte aussi des dispositions et des sentiments du coupable, comme fit en cette circonstance saint Paul, qui redoutait la faiblesse de l'incestueux. Aussi disait il : « De peur qu'il ne soit dévoré » par la tristesse, comme par une bête féroce, ou par une violente tempête. « C'est pourquoi je vous exhorte ». Il ne commande plus, il exhorte, non comme un maître, mais comme un égal ; il établit juges les Corinthiens eux-mêmes, et lui, il joue maintenant le rôle d'avocat. Comme il avait réussi au gré de ses désirs, il ne se sent plus de joie maintenant, et ne met plus de bornes à ses prières. Que demandez-vous donc, ô grand apôtre : « Je vous exhorte à confirmer « votre charité envers lui (8) ». Ce que je vous demande, ce n'est pas une charité quelconque, mais une charité effective et persévérante. N'est-ce pas un beau témoignage que rend l'apôtre à la vertu des Corinthiens? Oui, les Corinthiens, qui aimaient ce pécheur, qui l'approuvaient au point de s'en glorifier, l'eurent ensuite en si grande aversion que saint Paul dût les exhorter à se montrer charitables envers lui. Admirez la vertu du maître, admirez la vertu des disciples ! Les disciples se montrent dociles, le maître les dirige avec une rare sagesse. S'il en était ainsi de nos jours, tant de fautes ne passeraient pas inaperçues. Il faut aimer, il faut montrer de l'aversion, sans doute, mais toujours à propos, et jamais sans motif.

« Je vous ai écrit pour me convaincre par « expérience de votre obéissance en toutes « choses (9) ». C'est-à-dire, quand il s'agit de rétablir parmi les fidèles, comme quand il s'agit d'exclure de leur société. Voyez-vous comme il sait, ici encore, leur inspirer un sentiment de crainte? Quand cet homme eut péché, il sut les faire trembler pour les amener à se détourner de lui : « Ne savez-vous pas », leur disait-il, « qu'un peu de levain suffit pour « corrompre toute la masse? » (I Cor. v, 6.) De même, il leur fait redouter les suites d'une désobéissance, en leur tenant à peu près ce langage. Comme par le passé vous avez agi dans votre intérêt aussi bien que dans l'intérêt du coupable ; maintenant encore, vous devez rechercher votre avantage autant que le sien, et ne montrer ni obstination, ni dureté, ni désobéissance. Et voilà pourquoi il leur dit : « Je vous ai écrit pour me convaincre par ex- « périence de votre obéissance en toutes cho- « ses ». L'obéissance qu'ils avaient montrée d'abord, pouvait être imputée à la jalousie, à la haine ; ici, c'est une obéissance évidemment pure de tout mauvais sentiment, et qui ne s'exerce qu'en vue de la miséricorde. Les vrais disciples, les disciples bien disposés, après avoir obéi, quand il s'agissait de punir, obéiront encore maintenant qu'il s'agit de pardonner. Aussi l'apôtre disait-il : « En toutes « choses ». S'ils refusent d'obéir, la honte sera pour eux plutôt que pour lui, car on les regardera comme des hommes pleins d'obstination. Il veut donc par là les amener à l'obéissance,

et c'est pourquoi il leur dit : « Je vous ai écrit « dans ce dessein ». Sans doute, tel n'était pas le but de son épître, et s'il s'exprime ainsi, c'est pour les entraîner plus facilement. Ce qu'il avait surtout en vue, c'était le salut de l'incestueux ; mais il aime à leur faire plaisir, quand il le peut sans inconvénient. Par ces paroles : « En toutes choses », il fait de nouveau leur éloge, en leur rappelant ainsi leur première obéissance.

« Quand vous accordez quelque faveur, c'est « moi aussi qui l'accorde (10) ». Voyez comme il se met au second rang ; ce sont eux qui commencent, il ne fait que les suivre. C'est ainsi qu'on apaise une âme irritée ; c'est ainsi qu'on brise l'obstination. Cependant, il ne veut pas les rendre orgueilleux en proclamant leur autorité, ni leur permettre d'abandonner le pécheur. C'est pourquoi il ajoute qu'il lui pardonne lui-même : « Si je lui ai remis sa « faute, c'est à cause de vous que je l'ai fait ». Oui, ce pardon, c'est à cause de vous que je l'ai accordé. Quand il leur enjoignit de le retrancher de l'assemblée des fidèles, il ne les laissa pas libres d'user d'indulgence envers lui ; mais il leur disait : « J'ai jugé à propos « de le livrer au pouvoir de Satan » ; et cependant il se les associe pour prononcer la sentence, en ajoutant : « Vous vous réunirez à cet « effet ». Remarquez ces deux actes de la plus haute importance : la sentence est prononcée, mais non sans leur participation, pour qu'ils ne pussent se plaindre ; il ne la prononce pas seul, de peur de montrer de l'arrogance et du mépris à leur égard. D'autre part, il ne leur abandonne pas toute l'affaire, de peur que, manquant à leurs devoirs, ils n'exercent envers le coupable une indulgence intempestive. Il en agit de même dans la circonstance présente : « Je lui ai déjà accordé son pardon, « comme dans ma première épître je l'avais « déjà condamné ». Ensuite pour prévenir tout soupçon de mépris, il ajoute : « A cause de « vous » ; quoi donc ? c'est pour se ménager les bonnes grâces des hommes, qu'il lui pardonne ? Non, car il ajoute aussitôt : « Dans la « personne du Christ ». Qu'est-ce à dire : Dans « la personne du Christ ? » c'est-à-dire, selon Dieu, ou pour la gloire du Christ : « De peur « que nous ne soyons circonvenus par Satan, « car nous n'ignorons pas ses pensées (11) ». Voyez-vous comme il leur accorde et leur retire tour à tour l'autorité, voulant d'une part les ménager, et d'autre part prévenir tout sentiment d'orgueil ? Il veut en outre leur faire voir que leur désobéissance tournerait au détriment général. C'est ce qu'il avait en vue dès le principe, car alors il disait aussi : « Un peu « de levain corrompt toute la masse » (I Cor. v, 6) ; et ici il dit : « De peur que nous ne « soyons circonvenus par Satan ». Partout il se les associe dans l'absolution donnée à l'incestueux.

5. Reprenons les choses de plus haut. « Si « quelqu'un m'a contristé, ce n'est pas moi « qu'il a contristé », dit-il, « mais vous tous, « en partie du moins, pour ne point l'accabler ». Et ensuite : « Il suffit qu'il soit ré- « primandé par le plus grand nombre ». Tel est sa décision, telle est sa pensée. Il ne s'en tient pas là ; mais de nouveau il se les associe en disant : « En sorte qu'il convient mainte- « nant, au contraire, que vous lui pardonniez « et le consoliez. C'est pourquoi je vous con- « jure de confirmer à son égard votre charité ». Après leur avoir abandonné tout le soin de cette affaire, il rappelle son autorité dans ces paroles : « Je vous ai écrit pour me convaincre « que vous êtes obéissants en toutes choses ». Puis il leur accorde le droit de faire grâce au coupable, en leur disant : « Celui à qui vous « aurez pardonné ». Ensuite il le revendique pour lui-même : « Pour moi, si je lui ai par- « donné, c'est à cause de vous, dans la per- « sonne du Christ » ; c'est-à-dire, pour la gloire de Jésus-Christ, ou bien encore d'après l'ordre de Jésus-Christ. C'est là ce qui surtout devait faire impression sur leurs âmes. Ils eussent craint en effet de manquer d'indulgence dans une circonstance où la gloire de Jésus-Christ se trouvait intéressée. Après cela, c'est le funeste résultat de leur désobéissance qu'il leur met sous les yeux : « De peur que l'usurpateur « Satan n'emporte quelque chose sur nous ». Epithète bien juste : car il ne prend pas seulement ce qui est à lui ; mais il enlève encore ce qui nous appartient. Qu'on ne dise pas : Mais l'incestueux seul est la proie du démon. Songez que le troupeau n'est plus complet ; et c'est un grand malheur, maintenant surtout, qu'il peut retrouver ce qu'il a perdu : « Car « nous n'ignorons pas ses pensées » ; c'est-à-dire que, sous prétexte de piété, il cause notre perte. Ce n'est pas seulement en poussant au crime qu'il sait perdre les âmes, mais aussi en les plongeant dans une tristesse excessive.

Puisque, non content d'enlever les siens, il se jette aussi sur ceux qui nous appartiennent, puisqu'il cause la perte des uns en les entraînant au péché, et qu'il nous dérobe ceux mêmes auxquels nous imposons une pénitence; n'est-ce pas un usurpateur qui s'empare du bien d'autrui? Il ne lui suffit pas de nous renverser par le péché; il obtient le même résultat par notre pénitence, si nous ne sommes sur nos gardes. Saint Paul a donc raison de l'appeler usurpateur, puisqu'il triomphe par nos propres armes; qu'il s'empare de nous par le péché, je le conçois; c'est une arme qui lui est propre; mais qu'il triomphe par la pénitence, c'est une usurpation; car la pénitence est une arme qui nous appartient, et qu'il ne peut revendiquer comme la sienne. Lorsqu'il peut nous vaincre, même par la pénitence, quelle défaite honteuse pour nous! Il se rira de notre faiblesse et de notre misère, il nous tourmentera de mille manières, après nous avoir subjugué par nos propres armes. Quoi de plus ridicule en effet, de plus honteux pour nous que de nous sentir blessés par ce qui devait nous guérir? Aussi l'apôtre disait-il : « Nous « n'ignorons pas ses pensées ». C'est-à-dire : nous savons combien il est souple, rusé, fourbe, méchant, habile à séduire par les apparences mêmes de la piété. C'est ce que nous ne devons jamais perdre de vue. N'ayons donc de mépris pour personne; ne désespérons pas après notre péché, ne vivons point non plus dans l'indolence; mais brisons notre âme par un sincère repentir, et ne nous bornons pas à témoigner notre douleur par nos paroles.

Beaucoup en effet répètent qu'ils se repentent de leurs péchés, mais ils n'accomplissent aucun acte de pénitence; ils jeûnent, il est vrai; ils sont modestes dans leurs vêtements, mais ils ont plus soif de richesses que les usuriers; leur colère surpasse celle des bêtes féroces; la médisance leur cause plus de plaisir qu'à d'autres les éloges. Est-ce là une pénitence? Non, c'est l'ombre, c'est l'apparence du repentir, ce n'est point le repentir. C'est pourquoi il est bon de leur adresser les paroles de l'apôtre : Prenez garde de vous laisser circonvenir par Satan; car nous n'ignorons point ses pensées. Il sait perdre ceux-ci par le péché, ceux-là par la pénitence, en les empêchant de retirer aucun fruit de leur repentir. Il ne peut réussir par un chemin direct; il prend un chemin détourné; il redouble la fatigue et enlève les fruits; il persuade que tout est fait et qu'on peut négliger ce qui reste encore. Prenons donc garde que notre pénitence ne soit frappée de stérilité.

Que de femmes font ainsi pénitence! Adressons-leur cette courte exhortation, car elles en ont un besoin tout spécial. Oui, c'est une bonne chose que de jeûner, que de coucher sur la terre, que de mettre des cendres sur sa tête; mais à quoi sert tout cela, s'il ne s'y joint autre chose? Dieu n'a-t-il pas fait voir à quelle condition il pardonne les péchés? Pourquoi donc abandonner cette voie pour en suivre une autre? Autrefois les Ninivites péchèrent, et ils firent ce que vous faites maintenant; mais quel avantage en retirèrent-ils? Les médecins ont recours à mille remèdes différents; mais la prudence veut que l'on se demande non pas quel remède a été employé, mais quel effet ce remède a produit. Il faut en agir de même après que l'on a péché. Qu'y eut-il donc de vraiment avantageux pour ce peuple barbare? Ils jeûnèrent, ils couchèrent sur la dure, se vêtirent de sacs, répandirent la cendre sur leurs têtes, ils poussèrent des gémissements : mais aussi, ils changèrent de conduite.

6. Parmi tous ces remèdes, quel fut le remède efficace? Comment le savoir, direz-vous? Si nous allons trouver le médecin et que nous l'interrogions, il nous le dira volontiers. Ou plutôt il nous épargne la peine de le lui demander, et il nous mentionne dans ses écrits le remède qui sauva les Ninivites. Quel est donc ce remède? « Dieu vit que chacun avait « quitté ses voies perverses, et il se repentit de « les avoir menacés de si grands malheurs ». (Jon. III, 10.) L'Ecriture ne dit pas : Il vit leur jeûne, leurs cilices, la cendre répandue sur leurs têtes. Ce que je dis, non pour déprécier le jeûne, à Dieu ne plaise; mais pour vous exhorter à vous abstenir de toute espèce de vices; ce qui vaut mieux encore que de se priver de nourriture. David, lui aussi, commit de grands péchés : voyons comment il en fit pénitence. Trois jours il resta assis sur la cendre. Ce n'était point pour expier son crime qu'il en agissait de la sorte; mais il manifestait par là cette douleur où la mort de son fils avait plongé son âme. Quant à son crime, il l'expia d'une autre manière, c'est-à-dire, par l'humilité, par la contrition, par la componction du cœur, par la résolution de ne plus le commettre de nouveau, d'en garder perpé-

tuellement le souvenir, de souffrir avec joie toutes les adversités, de pardonner à ses ennemis, de ne point se venger par lui-même ou par d'autres. Séméi l'accablait d'outrages, et un général s'indignait de l'entendre. Mais que disait le saint roi ? « Laissez-le me maudire, « c'est Dieu qui le lui commande ». (II Rois, XVI, 10.) Il avait le cœur contrit et humilié ; et voilà ce qui surtout purifiait son âme. C'était là en effet avouer sa faute et s'en repentir. Si tout en jeûnant, nous demeurons orgueilleux, non-seulement le jeûne ne nous sert de rien, mais encore il nous est nuisible. C'est pourquoi, vous aussi, soyez humbles, pour que Dieu vous attire vers lui : « Car Dieu est auprès de « ceux qui ont le cœur brisé ». (Ps. XXXIII, 19.)

Ceux qui habitent de splendides palais, après s'être eux-mêmes déshonorés par le péché, se laissent outrager sans résistance par les derniers de leurs serviteurs ; ils souffrent sans se plaindre, parce qu'ils se sont eux-mêmes couverts d'infamie par leurs péchés. Agissez de même : on vous accable d'injures ; ne vous irritez point, mais poussez des gémissements, non point à cause de l'outrage que l'on vous fait, mais à cause de ce péché qui vous a plongés dans l'infamie. Gémissez sur votre péché, non pas à cause des peines que vous avez encourues ; ces peines ne sont rien ; mais parce que vous avez offensé Dieu, un Dieu si bon, si plein d'amour pour vous, si désireux de votre salut, qui n'a pas craint d'immoler son Fils pour vous. Gémissez donc et ne cessez point de gémir ; par là, vous confesserez votre péché. Ne passez pas de la joie à la tristesse, et de la tristesse à la joie ; mais persévérez dans votre douleur et dans votre repentir : « Bienheureux « ceux qui pleurent », dit l'Ecriture. (Matth. V, 5.) C'est-à-dire, bienheureux ceux qui ne cessent de pleurer. Pleurez donc sans cesse, veillez sur vous-mêmes, brisez votre cœur, affligez-vous comme si vous aviez perdu votre propre fils. « Déchirez vos cœurs », dit l'Ecriture, « et « non point vos vêtements ». (Joel, II, 3.) Ce qui a été déchiré ne peut se redresser ; ce qui est broyé ne peut se relever. Aussi l'Ecriture dit-elle : « Déchirez », et encore : « Dieu ne mé- « prisera pas un cœur contrit et humilié ». (Ps. L, 19.)

Vous êtes philosophe, vous êtes riche, vous êtes puissant, n'importe ; brisez votre cœur, et ne lui permettez point de s'enfler d'orgueil et de jactance. Ce qui est déchiré ne peut s'enfler. S'il y a lieu encore à quelque élévation, du moins le gonflement se trouve désormais impossible. Appliquez-vous donc à la modestie et à l'humilité. Rappelez-vous qu'une seule parole suffit pour justifier le publicain. Et encore n'était-ce point précisément un acte d'humilité, mais plutôt le sincère aveu de ses péchés. Or, si tel fut l'effet de cette confession, quel ne sera pas celui de l'humilité ? Pardonnez volontiers à ceux qui vous auront offensés ; vous obtiendrez ainsi la rémission de vos fautes. Quant à l'efficacité du premier sentiment, voici ce que dit l'Ecriture : « Je l'ai vu s'avan- « cer plein de tristesse, et j'ai guéri ses voies ». (Isaïe, LVII, 18.) C'est ce sentiment qui calma le Seigneur irrité contre Achab. Quant au pardon des injures : « Pardonnez », dit l'Ecriture, « et « l'on vous pardonnera ». (Luc, VI, 37.) Il y a encore un autre moyen d'obtenir notre pardon, c'est de condamner nous-mêmes nos crimes : « Condamnez le premier vos iniquités, pour « mériter d'être justifié ». (Isaïe, XLIII, 26.) Oui, vous effacerez vos péchés, si vous savez rendre grâces au sein des tribulations. Mais rien n'est comparable à l'aumône.

Comptez maintenant les remèdes capables de guérir vos blessures, et employez-les tour à tour ; employez l'humilité, la confession, l'oubli des injures, l'action de grâces dans les tribulations ; assistez le prochain par votre argent, par votre zèle, par vos bons offices, et priez avec persévérance. C'est ainsi que la veuve de l'Evangile put fléchir ce juge cruel et impitoyable. Elle fléchit un juge inhumain ; à plus forte raison fléchirez-vous ce juge plein de douceur et de bonté. Outre tant de moyens que nous venons d'indiquer, il en est un autre encore, c'est de prendre la défense de ceux qui sont outragés : « Jugez en faveur de l'orphe- « lin », dit l'Ecriture, « et rendez la justice en « faveur de la veuve ; venez et engageons la « discussion. Et si vos péchés sont rouges « comme la pourpre, ils deviendront blancs « comme la neige ». (Isaïe, I, 16, 17.) Serions-nous excusables, si avec tant de moyens pour nous élever au ciel, avec tant de remèdes pour guérir nos blessures, nous persévérions dans les mêmes habitudes, même après avoir reçu le baptême. Oh ! non, je vous en conjure, n'y persévérons point. Vous, qui n'êtes point tombés, ne souillez point la beauté de vos âmes ; cherchez au contraire à l'augmenter de jour en jour. Vous n'avez point commis de péchés

que vos bonnes œuvres doivent effacer; eh bien! elles rendront votre beauté plus éclatante. Et nous qui avons tant de fautes à nous reprocher, effaçons-les en faisant usage des remèdes que nous venons d'énumérer, afin que nous puissions nous présenter avec assurance au tribunal du Christ. Cette assurance, daigne notre Dieu nous l'accorder par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soit avec le Père et le Saint-Esprit, gloire, honneur, puissance, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. — Ainsi soit-il.

HOMÉLIE V.

ARRIVÉ DANS LA TROADE POUR Y PRÊCHER L'ÉVANGILE DU CHRIST; LA PORTE DE CE PAYS M'AYANT ÉTÉ OUVERTE DANS LE SEIGNEUR, MON ESPRIT N'EUT POINT DE REPOS; PARCE QUE JE N'Y TROUVAI POINT MON FRÈRE TITE. (II, 12, 13, JUSQU'A LA FIN DU CHAPITRE.)

Analyse.

1 et 2. Après avoir développé le sens de quelques versets, saint Chrysostome insiste sur les avantages d'une bonne conscience.
3. Le témoignage d'une bonne conscience est la gloire de l'homme.
4 et 5. Il traite ensuite du pardon des injures, et recommande de faire au démon une guerre acharnée.

1. Voilà des paroles indignes, ce semble, du grand apôtre; l'absence d'un frère lui fait perdre l'occasion de convertir les âmes. On ne voit d'ailleurs aucun lien qui les unisse à ce qui précède. — Voulez-vous donc que je vous montre d'abord que saint Paul n'a rien dit qui fût indigne de lui? Ou bien voulez-vous que je vous fasse voir l'enchaînement de ses pensées? Il vaut mieux, je crois, commencer par ce second point; il servira à nous faire comprendre le premier. Comment donc ces dernières paroles de l'apôtre se rattachent-elles aux précédentes? Pour le comprendre, reportons-nous à ce qu'il disait au commencement. — Que disait-il donc? « Je ne veux pas que « vous ignoriez les tribulations que nous avons « endurées en Asie, où nous avons été accablés « outre mesure et au-dessus de nos forces ». Après avoir montré comment Dieu le délivra de ses maux, et ajouté ce que nous avons lu, il parle d'un nouveau genre d'affliction : il n'a point rencontré Tite dans la Troade. Pour accabler son âme, c'est bien assez sans doute de supporter tant de tribulations. Mais la souffrance n'est-elle pas encore plus vive, quand on ne reçoit de consolations de personne, quand personne ne vient aider à supporter le poids du malheur. Or, Tite est ce même disciple dont Paul parle plus bas, disant qu'il est revenu de Corinthe auprès de lui, à qui il donne de si grands éloges, et que dans la première épître, il dit avoir envoyé à Corinthe. C'est donc pour eux encore que saint Paul a supporté cette affliction, et tel est le sens de ses paroles. Tout cela, vous le voyez, se lie donc très-bien à ce qui précède.

J'essaierai maintenant de vous prouver que ces paroles ne sont pas indignes de saint Paul. Il ne dit pas en effet que l'absence de Tite ait retardé le salut de ceux qui devaient se convertir; ni que pour cette raison il ait négligé ceux qui déjà avaient embrassé la foi de l'Evangile, mais simplement que son esprit n'eut point de repos, c'est-à-dire que l'absence de ce

frère chéri le plongea dans la douleur et l'affliction. Il veut montrer par là combien l'absence d'un frère peut être pénible ; et la douleur qu'il ressentit le força de quitter ce pays. Que signifient ces paroles : « Après être venu dans la « Troade pour l'Evangile ? » Je ne suis pas allé sans motif dans ce pays, mais bien pour y annoncer la parole de Dieu. C'était là le motif qui m'y avait amené ; mon zèle trouvait une ample matière. « La porte », dit-il, « m'avait « été ouverte dans le Seigneur ; je n'eus point « de repos » ; mais cependant mon travail n'en fut point entravé. Pourquoi dit-il donc : « Prenant congé d'eux, je m'en allai ? » C'est-à-dire : les angoisses et la douleur ne me permirent point d'y prolonger mon séjour. Peut-être même l'absence de Tite était-elle un obstacle aux travaux de l'apôtre ; c'est encore là un moyen de consoler les Corinthiens. Et en effet, la porte était ouverte à saint Paul, il était venu en Troade pour y prêcher l'Evangile ; mais il n'y trouve point son frère, et aussitôt il quitte ce pays ; à plus forte raison devez-vous nous pardonner en songeant à tant d'affaires pressantes, indispensables, qui nous mènent et nous ramènent, qui nous empêchent de nous rendre là où nous voudrions, et de prolonger notre séjour comme nous le souhaiterions.

Plus haut c'était déjà l'Esprit-Saint qui dirigeait ses voyages ; maintenant c'est encore Dieu qui les détermine, car il ajoute : « Or, je « rends grâces à Dieu qui nous fait toujours « triompher en Jésus-Christ, et qui répand en « tout lieu par notre ministère, la bonne odeur « de sa connaissance (14) ». Bien loin de verser des larmes et de se lamenter, l'apôtre rend grâces à Dieu. Or voici le sens de ses paroles. Partout l'affliction, partout les angoisses : je suis venu en Asie ; les souffrances y dépassaient mes forces. Je suis venu en Troade, je n'y ai point trouvé mon frère ; je n'ai pu venir chez vous, et j'en ai ressenti une vive tristesse, d'abord parce que beaucoup d'entre vous sont tombés dans le péché, ensuite parce que j'étais privé de vous voir : « Ç'a été pour vous mé- « nager que je ne suis pas allé à Corinthe », dit-il. Pour ne point paraître désolé, il ajoute : Non-seulement nous ne nous plaignons point de ces tribulations, mais nous nous en réjouissons ; oui, nous nous en réjouissons non-seulement à cause des biens futurs, mais encore à cause des biens présents : car tout cela donne un nouveau lustre à notre gloire. Bien loin de nous en désoler, nous triomphons au contraire, et nous nous glorifions de tout ce qui nous est arrivé. Et c'est pourquoi l'apôtre disait : « Nous rendons grâces à Dieu qui nous fait triompher » ; c'est-à-dire, qui fait briller notre gloire aux yeux de tous. Ces persécutions qui semblent être un déshonneur, nous nous regardons comme très-honorés de les subir. Aussi, ne dit-il pas seulement : Qui nous couvre de gloire ; mais, « qui nous donne le « triomphe », voulant montrer que ces persécutions lui élèvent partout de nombreux trophées contre le démon. Puis, après avoir indiqué le triomphateur, il fait connaître la cause du triomphe, et par là encore il relève les courages. Non-seulement c'est Dieu qui nous fait triompher, dit-il, mais nous triomphons en Jésus-Christ, c'est-à-dire, à cause de Jésus-Christ et de la prédication de l'Evangile. Puisqu'il s'agit d'un triomphe, et que nous portons le trophée, nous devons être en évidence, et par là même couverts d'une gloire éclatante : « Et il manifeste en tous lieux par notre mi- « nistère la bonne odeur de sa connaissance ».

2. Tout à l'heure l'apôtre disait : « Qui nous « fait triompher toujours », maintenant il dit : « en tous lieux », pour montrer que tous les temps et tous les lieux sont remplis des travaux apostoliques. Il emploie encore une autre métaphore, celle « d'un suave parfum » ; nous sommes aperçus de tous, comme si nous portions des parfums : c'est la connaissance de Dieu qu'il compare à un parfum de grand prix. Il ne dit pas : la connaissance, mais le « parfum de la connaissance ». Telle est en effet la connaissance que nous avons de Dieu ici-bas, une connaissance qui est loin d'être claire et sans voiles. Et c'est pourquoi, dans sa première épître, l'apôtre disait : « Nous « voyons maintenant comme dans un miroir « et en énigme ». (I Cor. XIII, 12.) Ici, c'est à une odeur qu'il compare la connaissance que nous avons de Dieu. Une substance odorante, cachée quelque part, se trahit par son odeur, mais la nature de cette substance, on ne peut la connaître uniquement par son odeur ; il faut avoir vu la substance elle-même. De même nous savons que Dieu existe, mais nous ne savons quelle est sa nature. Nous sommes donc, pour ainsi dire, un encensoir royal, et partout où nous allons, nous portons en quelque sorte un parfum céleste, une odeur spirituelle. Voilà

ce que disait saint Paul, afin de montrer la puissance de la prédication évangélique. Dresser des embûches aux apôtres, c'est donner un nouvel éclat à leur gloire; en les persécutant, on rend l'univers entier témoin de leurs victoires, et on répand partout la suavité de leurs parfums. Ce que se proposait encore l'apôtre, c'était d'encourager les Corinthiens à supporter généreusement toutes les afflictions, toutes les tribulations, en leur montrant la gloire ineffable dont ils seraient environnés, même avant de recevoir les récompenses célestes.

« Nous sommes la bonne odeur du Christ « pour Dieu dans tous ceux qui sont sauvés et « dans ceux qui périssent (15) ». Oui, dit-il, qu'un homme soit sauvé, ou qu'il périsse, l'Evangile n'en manifeste pas moins cette énergie qui lui est propre : si les yeux sont malades, le soleil les offusque; en est-il pour cela moins lumineux? Le miel est amer pour les infirmes; mais cependant n'est-il pas doux de sa nature? Ainsi l'Evangile exhale le parfum le plus suave, bien que plusieurs refusent de croire et périssent. Ce n'est pas l'Evangile qui est cause de leur perte, mais bien la perversité de leurs cœurs. Au contraire la perte des hommes méchants et corrompus fait ressortir la douceur de l'Evangile. Et de la sorte les méchants qui se damnent comme les bons qui se sauvent, révèlent sa vertu. N'est-ce point par son éclat même que le soleil blesse les yeux des malades? Le Sauveur n'est-il point venu pour la ruine et la résurrection d'un grand nombre? Il n'en demeure pas moins le Sauveur, quel que soit le nombre de ceux qui se perdent : il a été présent au milieu des hommes, et il a puni d'autant plus sévèrement ceux qui ont refusé d'obéir; mais sa présence dans le monde n'en a pas été moins salutaire. Aussi l'apôtre dit-il : « Nous sommes une bonne « odeur pour Dieu ». C'est-à-dire, bien que plusieurs périssent, nous demeurons néanmoins ce que nous étions. Il ne dit pas d'une manière absolue : « Nous sommes une bonne « odeur » mais « pour Dieu ». C'est vers Dieu que s'élève cette odeur; il l'a pour agréable. Qui pourrait donc soulever la moindre objection. Ces paroles : « Nous sommes la bonne « odeur du Christ », me semblent pouvoir s'entendre de deux manières. Les apôtres, en mourant pour Jésus-Christ, s'offrent eux-mêmes comme victimes; ou bien encore, ils sont la bonne odeur de Jésus-Christ immolé; comme si l'on disait : Le parfum que les apôtres exhalent est la bonne odeur de cette victime sainte. Tel est peut-être le sens de ce passage, ou bien, comme je l'ai dit plus haut, il signifie que chaque jour ils sont immolés pour le Christ. Voyez-vous comme saint Paul exalte les tribulations, en les nommant un triomphe, une bonne odeur, un sacrifice offert à Dieu.

Puis, après avoir dit : « Nous sommes la « bonne odeur de Jésus-Christ dans ceux qui « périssent »; pour empêcher que vous ne regardiez ceux-ci comme agréables à Dieu, il ajoute : « Aux uns nous sommes une odeur de « mort pour la mort; aux autres une odeur de « vie pour la vie (16) ». Cette odeur, les uns la respirent pour être sauvés; d'autres, pour périr. Il en est donc qui trouvent la mort dans cette odeur, mais c'est leur faute. Les parfums, dit-on, suffoquent les porcs, et l'éclat de la lumière, comme je l'ai dit, plonge dans les ténèbres les yeux malades. C'est ainsi que les substances les meilleures non-seulement guérissent les substances auxquelles elles conviennent, mais aussi font périr celles à qui elles ne conviennent pas : c'est en cela surtout que se montre leur énergie. Voyez le feu! Ce n'est pas seulement quand il éclaire, quand il purifie l'air qu'il manifeste sa force; mais encore lorsqu'il ravage les épines. De même le Christ fait éclater sa grandeur, quand de son souffle il terrasse l'antechrist, et l'écrase par la splendeur de son visage. « Et qui est capa- « ble de ces choses? » L'apôtre vient de tenir un langage magnifique, en disant : Nous sommes immolés pour le Christ, nous sommes une bonne odeur, partout nous triomphons; maintenant pour tempérer cette magnificence, il renvoie à Dieu toute la gloire : « Et qui est « capable de ces choses? » Tout cela appartient au Christ; nous ne devons rien nous attribuer à nous-mêmes. Quelle différence entre ce langage et celui des faux apôtres! Ceux-ci se glorifiaient en effet comme si, dans la prédication de l'Evangile, ils avaient eu quelque mérite propre; mais saint Paul ne se glorifie que d'une chose, c'est de ne rien avoir en propre : « Notre gloire, dit-il, c'est ce témoignage de « notre conscience que nous avons vécu dans « le monde non pas selon la sagesse de la chair, « mais selon les mouvements de la grâce de « Dieu ». (II Cor. I, 12.) Cette sagesse extérieure que les faux apôtres se glorifiaient de

posséder, saint Paul se glorifie de ne pas l'avoir; et c'est pourquoi il dit : « Et qui est ca« pable de ces choses ? » Si nous n'en sommes point capables, elles sont donc l'œuvre de la grâce : « Car nous ne ressemblons pas à tant « d'autres qui corrompent la parole de Dieu « (17) ».

3. Oui, nous avons dit de grandes choses; mais nous avons protesté que tous ces succès ne nous appartiennent pas, qu'ils appartiennent à Jésus-Christ. Nous ne voulons pas imiter les faux apôtres qui revendiquent pour eux toute la gloire. N'est-ce pas un trafic honteux, que de mêler l'eau au vin, que de vendre à prix d'argent, ce que l'on doit donner gratuitement? Saint Paul se raille ici de leur amour pour les richesses; il veut aussi faire comprendre qu'ils mêlent leurs propres intérêts aux intérêts de Dieu. Isaïe adressait de son temps le même reproche : « Tes cabaretiers mêlent l'eau avec le vin ». Sans doute le prophète parle de vin; mais ce n'est point se tromper pourtant que d'entendre ces paroles de l'enseignement de la vérité. Pour nous, dit l'apôtre, nous n'agissons point de la sorte. Mais tout ce que l'on nous a confié, nous le distribuons, et nous offrons toujours une doctrine sans mélange. C'est pourquoi il ajoute : « Nous parlons avec sincérité, comme au nom « de Dieu, en présence de Dieu et dans le « Christ ». Ce n'est point pour vous tromper que nous prêchons, ni pour vous flatter, ni pour vous faire admettre nos propres idées mêlées à celles du Seigneur; mais nous vous prêchons au nom de Dieu, c'est-à-dire, nous ne vous disons point que nous vous enseignons notre propre doctrine, mais que tout nous vient de Dieu. Tel est le sens de cette parole : « Au nom de Dieu ». Nous ne nous glorifions point comme si nous avions quelque chose en propre; mais c'est à lui que nous renvoyons toute la gloire : « Nous parlons dans « le Christ », inspirés non par notre propre sagesse, mais par sa puissance. Quand on se glorifie, parle-t-on de la sorte ? Non, mais on s'attribue tout à soi-même. Ce sont encore les faux apôtres qu'il attaque ailleurs en ces termes : « Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu ? « et si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glo« rifier, comme si vous ne l'aviez pas reçu? »

La plus grande de toutes les vertus, c'est de tout attribuer à Dieu, de ne rien s'attribuer à soi-même, de ne rien faire en vue de la gloire humaine, mais de faire toutes choses pour se conformer à la volonté de Dieu. Car c'est lui qui nous demandera compte des actions de notre vie. Eh bien! L'ordre n'est-il point renversé? Celui qui sera assis sur son tribunal, qui nous demandera compte de notre vie, le craignons-nous? Et ne tremblons-nous pas au contraire devant ceux qui se tiendront devant lui pour être jugés avec nous? Quelle étrange maladie! Comment se fait-il qu'elle ait envahi nos âmes? C'est que nous ne songeons pas assez à la vie future, et que nous demeurons trop attachés aux biens présents. Et c'est pourquoi nous tombons si facilement dans des actions coupables, et, si nous faisons quelque bien, c'est par ostentation que nous le faisons, en sorte que ce bien même nous devient funeste. Cet homme a jeté des regards immodestes sur une femme; celle-ci ne s'en est point aperçue non plus que les autres; mais l'œil vigilant du Seigneur l'a remarqué. Oui, cet œil a pénétré, même avant que la faute eût été commise, cette âme impudique, cette passion intérieure, ces pensées qui s'agitaient comme une tempête furieuse. A-t-il besoin de témoins et de preuves, celui à qui toutes choses sont connues? Ne considérez donc point les compagnons de votre misère : l'homme aura beau vous louer, si Dieu ne vous accueille favorablement; et c'est en vain que l'homme vous condamnera; vous ne souffrirez point de cette condamnation, si Dieu lui-même ne vous condamne point. Prenez garde, vous irriterez votre juge, si vous tenez compte de vos compagnons, si vous ne montrez ni crainte ni effroi devant son visage indigné.

Méprisons donc cette gloire qui vient des hommes. Jusques à quand travaillerons-nous à nous avilir et à nous dégrader? Dieu veut nous élever au ciel; jusques à quand persisterons-nous à ramper sur la terre? Si les frères de Joseph avaient eu la crainte de Dieu devant les yeux, ils ne se seraient pas emparés de lui dans le désert pour le faire mourir. Et Caïn, s'il eût redouté le jugement de Dieu, aurait-il dit à Abel : « Viens, et « sortons dans la campagne ». Quoi donc, ô lâche, ô misérable, tu l'entraînes loin de son père et tu l'emmènes dans la campagne! Mais au milieu des champs, Dieu ne verra-t-il point ton crime? Ce qui est arrivé à ton père n'a-t-il pu t'apprendre que Dieu sait tout et

qu'il assiste à toutes tes actions? Pourquoi, lorsque Caïn niait son crime, Dieu ne lui dit-il pas : Peux-tu m'échapper à moi qui suis présent partout et qui connais ce qu'il y a de plus secret? C'est que le coupable ne pouvait comprendre ce langage. Que lui dit-il donc? « La voix du sang de ton frère crie vers moi ». Ce n'est pas que le sang ait une voix, mais Dieu parle, comme nous parlons de toute chose évidente et manifeste : Cette chose crie, disons-nous. Il faut donc avoir sans cesse devant les yeux le jugement de Dieu; et bientôt le mal aura disparu. Nous pouvons avoir la même attention dans nos prières, si nous songeons quel est celui auquel nous nous adressons, si nous nous rappelons que nous offrons un sacrifice, que nous portons dans nos mains le glaive, le feu, le bois; si par la pensée nous ouvrons les portes du ciel, si nous nous y transportons, si ce glaive de l'esprit nous l'enfonçons dans la gorge de la victime, si nous offrons à l'Esprit-Saint notre vigilance, si nous répandons des larmes. Les larmes, voilà le sang de la victime : ce sont elles qu'il faut faire couler sur l'autel du sacrifice. Ne souffrez pas qu'en ce moment aucune pensée humaine occupe votre âme.

4. Rappelez-vous qu'Abraham, lorsqu'il offrit son sacrifice, n'admit en sa présence ni son épouse, ni son serviteur, ni personne autre. Vous non plus, ne souffrez pas qu'aucune passion servile, indigne des enfants de Dieu vienne occuper votre cœur; allez tout seul sur la montagne que gravit Abraham, sans permettre à personne de la gravir avec lui. Que si des pensées humaines veulent monter avec vous, commandez-leur avec autorité; dites-leur : Restez ici; mon fils et moi nous reviendrons, après avoir adoré. Laissez donc au pied de la montagne l'ânesse, les serviteurs, tout ce qui est dépourvu de sens et de pensées. Prenez avec vous ce qui est doué d'intelligence et montez, comme Abraham monta avec Isaac. Comme le patriarche, élevez un autel; dépouillez-vous de toute humaine pensée, élevez-vous au-dessus de la nature. Eût-il immolé son fils, s'il ne se fût lui-même élevé au-dessus de la nature? Que rien ne vienne vous troubler dans votre oraison; élevez-vous au-dessus du ciel même; poussez d'amers gémissements; offrez à Dieu, comme un sacrifice, la confession de vos fautes : « Commencez par confesser vos iniquités, « afin d'être par là justifié ». Offrez-lui la contrition de votre cœur. Voilà des victimes qui ne sont pas réduites en cendres, qui ne se dissipent pas en fumée, pour lesquelles vous n'avez besoin ni de bois ni de feu, mais seulement d'une âme remplie de componction : c'est le bois, c'est le feu qui brûle ces victimes, sans les consumer. Celui qui prie avec ferveur, est brûlé, mais il n'est point consumé; son éclat redouble comme celui de l'or que le feu vient d'éprouver.

Gardez-vous encore de prononcer aucune parole capable d'irriter le Seigneur, et ne l'invoquez point non plus contre vos ennemis. Si c'est déjà une honte d'avoir des ennemis, songez quel mal ce serait de prier contre eux! Loin de vous excuser d'avoir des ennemis, vous iriez encore les accuser devant Dieu! Et comment obtiendrez-vous votre pardon, si vous les accusez au moment même où vous implorez miséricorde pour vous? N'est-ce pas en effet le pardon de vos péchés que vous sollicitez dans votre prière : ne vous souvenez donc pas des péchés d'autrui; autrement vous réveilleriez le souvenir des vôtres. Si vous dites : frappez mon ennemi; vous vous fermez la bouche, vous enlevez toute liberté à votre langue. N'excitez-vous pas en effet dès le commencement la colère du Seigneur; et ensuite ne demandez-vous pas précisément le contraire de ce qu'il faudrait demander? Si en effet vous priez pour obtenir la rémission de vos péchés, comment se fait-il qu'en même temps vous sollicitiez la punition des autres? C'est le contraire que vous deviez faire : il fallait prier pour vos ennemis, afin de pouvoir aussi prier avec confiance pour vous-mêmes. Vous prévenez la sentence du juge par votre propre sentence, puisque vous déclarez les pécheurs dignes d'une punition : comment seriez-vous encore excusables? Priez pour eux, et alors vous n'avez pas même besoin de dire un mot de vos propres fautes : tout est fait. Rappelez-vous combien la Loi prescrivait de sacrifices : le sacrifice de louange, le sacrifice de la confession, le sacrifice du salut, le sacrifice d'expiation et tant d'autres; mais je ne vois pas qu'elle en prescrive aucun contre les ennemis, tous au contraire ont pour objet nos propres péchés ou nos bonnes œuvres.

Quel Dieu priez-vous donc? N'est-ce pas celui qui a dit : « Priez pour vos ennemis? »

(Matth. v, 44.) Comment osez-vous donc élever la voix contre eux ? Comment pouvez-vous prier Dieu d'enfreindre sa propre loi ? Rien qui convienne moins au rôle de suppliant : personne ne supplie pour qu'un autre périsse; mais on implore son propre salut. Pourquoi donc jouer le rôle de suppliant avec des paroles d'accusateur ? Quand nous prions pour nous-mêmes, nous nous remuons, nous nous agitons, nous nous laissons aller à mille pensées étrangères ; mais quand nous prions contre nos ennemis, nous le faisons avec attention et avec ardeur. Le diable sait bien que nous nous enfonçons alors un glaive dans la poitrine ; et c'est pourquoi il se garde bien de nous distraire, de détourner notre attention ; il veut nous causer ainsi tout le mal possible. — Mais, direz-vous, on m'a fait injure, on m'a blessé. — Eh bien, priez donc contre le démon, qui nous outrage plus que personne ne le fait. On vous prescrit de dire dans votre prière : « Délivrez-nous du malin ». (Matth. vi, 13.) Voilà votre implacable ennemi : mais l'homme, quoi qu'il vous fasse, est votre ami et votre frère. Aussi lançons-nous tous contre lui, prions Dieu contre lui, et disons : Brisez Satan sous nos pieds. C'est lui qui nous suscite des ennemis. Si vous priez contre vos ennemis, vous accomplissez le plus ardent de ses vœux ; mais en priant pour vos ennemis, c'est contre lui que vous priez. Pourquoi donc laisser de côté votre véritable ennemi, pour dévorer vos membres, vous montrant ainsi plus cruels que les bêtes féroces ? — Mais, dites-vous, on m'a outragé, on m'a enlevé mes biens. — Qui donc est le plus à plaindre, de celui qui supporte l'outrage ou de celui qui le fait ? S'enrichir à vos dépens, c'est perdre l'amitié de Dieu, et le dommage l'emporte sur le gain. Agir de la sorte, c'est se nuire à soi-même. Au lieu de prier contre votre ennemi, priez pour lui, pour que Dieu lui fasse miséricorde.

5. Que de souffrances n'endurèrent pas les trois jeunes Hébreux, sans avoir fait aucun mal. Emmenés loin de leur patrie, privés de toute liberté, captifs, esclaves sur une terre étrangère, dans un pays barbare, ils étaient menacés de mort, sans motif, sans raison, uniquement à cause d'un songe qu'avait eu le roi. Quand ils furent réunis à Daniel, quelle fut leur prière ? Que dirent-ils ? Brisez Nabuchodonosor, arrachez-lui son diadème, précipitez-le de son trône ? — Non, ils ne demandèrent rien de semblable ; au contraire ils imploraient sur lui la divine miséricorde. Dans la fournaise, ils firent de même. Et vous, que faites-vous ? Vous avez moins souffert qu'eux, et la plupart du temps vos souffrances étaient bien méritées, et cependant vous ne cessez de charger vos ennemis d'imprécations. L'un s'écrie : Seigneur, renversez mon ennemi, comme vous avez précipité dans les flots le char de Pharaon ; l'autre : frappez-le dans sa chair ; un troisième, punissez-le dans ses enfants. Ne reconnaissez-vous point votre langage ?

Pourquoi riez-vous donc ? voyez-vous combien tout cela devient ridicule, dès que la passion est absente ? Retranchez la passion, et vous verrez aussitôt combien le péché renferme de honte. Il suffit de rappeler à celui qui s'est irrité, les paroles qu'il a proférées dans sa colère pour qu'il ait honte de lui-même, et il aimerait mieux souffrir toutes sortes de maux plutôt que d'avoir prononcé de telles paroles. Mettez un impudique en présence de la femme qu'il a violée, il s'en détournera avec horreur. Maintenant que vous n'éprouvez point de passion contre vos ennemis, vous riez en entendant les paroles que je viens de prononcer : elles sont en effet ridicules, dignes d'une vieille femme en état d'ivresse qui se prend de querelle avec une autre.

Joseph avait été vendu, réduit en servitude, jeté en prison ; néanmoins il ne lui échappa pas un seul mot d'amertume contre ceux qui l'avaient outragé. Que disait-il ? « J'ai été enlevé furtivement de la terre des Hébreux ». (Gen. xl, 15.) Il ne dit point par qui. Il rougit du crime de ses frères, plus qu'ils n'en rougissaient eux-mêmes. Telles doivent être nos dispositions : éprouvons pour ceux qui nous ont injuriés, une douleur plus vive qu'ils ne l'éprouvent eux-mêmes. Car tout le dommage est pour eux. Si vous voyez un homme lancer des coups de pied contre des clous, et s'enorgueillir de sa bravoure, vous vous prendriez de pitié, vous verseriez des larmes à la vue d'une telle démence. De même vous devez plaindre, et non maudire ceux qui vous outragent, sans que vous leur ayez fait aucun mal : car ils font une grave blessure à leur âme. Quoi de plus criminel qu'une âme qui fait des imprécations ? Quoi de plus impure qu'une langue qui offre de tels sacrifices ? Vous êtes

hommes ; ne vomissez point le venin des aspics ; vous êtes hommes ; ne vous changez pas en bêtes féroces. La bouche vous a été donnée, non pour mordre, mais pour guérir les blessures du prochain. Souvenez-vous de mes commandements, dit le Seigneur ; je vous ai prescrit de remettre et de pardonner. Et vous me demandez de me joindre à vous pour renverser mes préceptes ; vous rongez votre frère, vous ensanglantez vos dents, vous ressemblez à ces furieux qui enfoncent leurs dents dans leurs propres chairs. Quelle joie doit ressentir le démon, quels éclats de rire il doit pousser, en entendant votre prière ! Mais aussi que le Seigneur doit être irrité contre vous, et qu'il doit vous haïr, quand vous le priez de la sorte. Rien de plus fâcheux qu'une telle conduite. On ne peut s'approcher des saints mystères avec du ressentiment contre ses ennemis ; mais si, non contents de les haïr, vous faites des imprécations contre eux, on doit vous interdire jusqu'à l'entrée du temple. Pleins de ces pensées, nous rappelant l'objet de l'auguste sacrifice, dans lequel le Christ s'est immolé pour ses ennemis, mettons tous nos soins à n'avoir pas même un ennemi ; si nous en avons un, prions pour lui ; afin d'obtenir nous-mêmes le pardon de nos fautes, et de pouvoir nous présenter avec confiance devant le tribunal du Christ, à qui soit gloire, empire, honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE VI.

COMMENCERONS-NOUS A FAIRE ENCORE UNE FOIS NOTRE ÉLOGE ? AVONS-NOUS BESOIN, COMME QUELQUES-UNS, DE RECOMMANDATIONS AUPRÈS DE VOUS, OU BIEN AVONS-NOUS BESOIN DE RECOMMANDATIONS DE VOTRE PART ? (III, 1, JUSQU'A 6.)

Analyse.

1 et 2. Eloge des Corinthiens.
3. Parallèle entre la Loi ancienne et la Loi nouvelle ; développement de ces paroles : la lettre tue, mais l'esprit vivifie.
4. De l'âme plongée dans la mort.

1. On ne manquera pas de reprocher à l'apôtre qu'il se comble lui-même d'éloges. C'est ce reproche qu'il veut prévenir. Sans doute il a expliqué le sens de ses paroles ; il a dit : « Qui est capable de ces choses ? » Et encore : « Nous parlons avec sincérité ». Mais cela ne suffit pas. Telle est la coutume de saint Paul. Il insiste : tant il craint d'avoir l'air de parler de lui-même avec orgueil, tant il met d'ardeur et de zèle à fuir même l'apparence de ce vice ! Remarquez ici l'étendue de sa prudence. Ce qu'il y a de plus triste, ce semble, c'est-à-dire, les afflictions, il les relève à ce point, il en montre si bien la grandeur et l'éclat, que son langage peut sembler orgueilleux. Il en agit de même à la fin de l'épître. Après avoir passé en revue les innombrables périls qu'il a courus, les outrages qu'il a essuyés, ses besoins, ses angoisses, et le reste, il ajoute : « Nous ne prétendons point faire « notre éloge, mais vous donner à vous-mêmes « l'occasion de vous glorifier ». Il dit la même chose plus loin avec une certaine force, afin d'encourager de plus en plus les Corinthiens. Ici c'est le langage de l'affection : « Avons-nous besoin, comme plusieurs, de

« lettres de recommandation ? » Mais à la fin de cette épître, tout est plein de véhémence et de feu : il le fallait dans l'intérêt des fidèles de Corinthe : « Nous n'entreprenons point « de faire notre éloge, mais nous vous don- « nons à vous-mêmes l'occasion de vous glori- « fier ». Et ensuite : « Pensez-vous que nous « voulions nous excuser nous-mêmes ? C'est « en présence de Dieu et dans le Christ que « nous parlons. Je crains qu'arrivant parmi « vous je ne vous trouve pas tels que je vou- « drais, et que vous ne me trouviez pas non « plus tel que vous le voudriez ».

Il ne veut pas avoir l'air de les flatter en vue de se faire honorer lui-même, et c'est pourquoi il dit : « Je crains qu'arrivant parmi « vous je ne vous trouve pas tels que je vou- « drais et que vous ne me trouviez pas non « plus tel que vous le voudriez ». Ces paroles respirent le blâme ; au début de l'épître il s'exprime en termes moins durs. Que veut-il dire ? Il a parlé de ses épreuves, des dangers qu'il a courus, des triomphes que Dieu lui a fait remporter par Jésus-Christ et que tout l'univers connaît. C'est parce qu'il vient de rappeler toutes ces circonstances si glorieuses pour lui, qu'il se fait à lui-même cette objection : « Est-ce que j'entreprends de faire mon « propre éloge ? » Voici le sens de ses paroles : Peut-être nous dira-t-on : Eh quoi ! Paul, est-ce ainsi que vous parlez de vous-même ? Est-ce ainsi que vous vous glorifiez ? C'est donc pour renverser cette objection qu'il dit : Nous ne voulons point nous enorgueillir ni nous glorifier. Bien loin d'avoir besoin auprès de vous de lettres de recommandation, nous vous regardons comme étant vous-mêmes notre lettre. « Car vous êtes notre lettre, dit- « il ». Qu'est-ce à dire ? Si nous avions besoin de nous recommander auprès des autres, nous vous produirions vous-mêmes comme une lettre de recommandation. Il disait la même chose dans la première épître : « Vous êtes le « sceau de mon apostolat ». Il emploie ici une autre forme ; il fait usage de l'interrogation, pour donner plus de force à son discours. « Avons-nous besoin de lettres de recomman- « dation ? »

Puis faisant allusion aux faux apôtres, il ajoute : « Comme d'autres en ont besoin au- « près de vous, ou de votre part », auprès des autres. Ensuite il adoucit ce qu'il vient de dire, en ajoutant : « Vous êtes notre lettre, « écrite dans nos cœurs, et cette lettre tous les « hommes la connaissent (2). Tout le monde « sait que vous êtes la lettre du Christ ». Ici, il rend témoignage non-seulement de leur charité, mais encore de leurs bonnes actions, puisqu'il suffit de leurs vertus pour prouver la dignité du maître. C'est ce qu'il veut dire par ces paroles : « Vous êtes notre lettre ». Une lettre pourrait nous recommander et nous attirer le respect ; or on est plein d'estime pour nous, dès que l'on vous a vus et entendus. La vertu des disciples est pour le maître une meilleure recommandation, un plus bel ornement que n'importe quelle lettre. — « Inscrite dans nos cœurs », c'est-à-dire, que tout le monde connaît. Vous êtes sans cesse dans notre cœur, et ainsi nous vous portons partout où nous allons. C'est comme si l'apôtre disait : Vous nous recommandez auprès des autres ; vous êtes sans cesse dans notre cœur, et partout nous publions vos bonnes œuvres. Ainsi nous pouvons nous passer de vos lettres, puisque vous nous servez vous-mêmes de lettres de recommandation ; mais nous n'avons pas besoin non plus d'être recommandés auprès de vous, parce que nous vous aimons avec tendresse. C'est à des inconnus que l'on présente des lettres de recommandation ; mais vous, sans cesse vous êtes présents à notre pensée. Il ne dit pas simplement : « Vous êtes », mais « vous êtes « inscrits ». C'est-à-dire, vous ne pouvez sortir de notre cœur. Tous ceux qui connaissent notre cœur, y lisent comme dans une lettre l'amour que nous vous portons.

2. Si par une lettre je reconnais que tel ou tel est mon ami, si en conséquence je traite avec lui familièrement, l'amour que vous me portez produit le même effet. Si donc nous nous rendons parmi vous, toute recommandation devient inutile, puisque votre affection nous en tient lieu ; si nous nous dirigeons d'un autre côté, là encore nous pouvons nous passer de lettres : votre charité nous suffit bien ; car nous portons une lettre dans nos cœurs. Il va plus loin, et les appelle une lettre du Christ : « Tout le monde sait », dit-il, « que vous êtes « une lettre du Christ ». Il part de là pour examiner ce qui concerne la loi. — Ils sont, dit-il, d'une autre manière encore, la lettre de l'apôtre. Tout à l'heure ils lui servaient de lettre de recommandation ; maintenant il les appelle la lettre du Christ, parce qu'ils ont la

loi de Dieu gravée dans leurs cœurs. Tout ce que Dieu a voulu vous faire connaître, à vous et aux autres, tout cela est gravé dans vos cœurs. Nous vous avons préparés à recevoir les lettres de cet enseignement divin. Moïse grava la Loi sur des tables de pierre; nous l'avons gravée dans vos âmes. C'est pourquoi l'apôtre dit : « Nous en avons été les secré-« taires ». Jusque-là, point de différence : Les lois de Moïse avaient été écrites par Dieu lui-même; celle-ci est écrite par l'Esprit-Saint. En quoi diffèrent-elles donc? « Cette loi, ce n'est « pas avec l'encre qu'elle a été écrite, mais par « l'Esprit du Dieu vivant; il l'a écrite non sur « des tables de pierre, mais sur des tables de « chair qui sont vos cœurs (3) ». Autant il y a de différence entre l'Esprit-Saint et l'encre, entre des tables de pierre et des tables de chair, autant il s'en trouve entre ces deux Lois elles-mêmes; et par conséquent entre les ministres de celle-ci et les ministres de celle-là.

Il vient encore de parler de lui-même avec éloge, et aussitôt il se reprend en ces termes : « Or nous avons confiance en Dieu par Jésus-« Christ (4) ». C'est à Dieu qu'il renvoie toute la gloire : Le Christ, dit-il, est l'auteur de tous ces dons. — « Nous ne pouvons avoir aucune « bonne pensée par nous-mêmes, comme ve-« nant de nous-mêmes (5) ». C'est une nouvelle précaution que prend l'apôtre. Car il possède au plus haut degré la vertu d'humilité. Aussi dès qu'il a rappelé quelqu'une de ses bonnes œuvres, il s'empresse de s'en ôter le mérite. C'est ce qu'il fait ici. « Nous ne pouvons avoir « aucune bonne pensée de nous-mêmes, « comme venant de nous-mêmes ». Ce qu'il signifie, par ces mots : « Nous avons confiance »; je n'ai pas voulu m'attribuer une chose, et une autre à Dieu; mais c'est à Dieu que j'attribue tout. « Toute notre puissance vient de Dieu qui « nous a rendus capables d'être les ministres du « Nouveau Testament (6) ». Que veulent dire ces paroles : « Qui nous a rendus capables? » c'est-à-dire, qui nous a donné la force et l'aptitude nécessaire pour remplir cette mission. N'est-ce pas une grande mission que celle d'apporter au monde des tables de lois, des lettres bien supérieures à la loi et aux lettres anciennes? Et c'est pourquoi l'apôtre ajoute : « Les mi-« nistres, non de la lettre, mais de l'Esprit ».

Voyez une autre différence. Et quoi donc? La Loi ancienne n'était-ce pas une Loi spirituelle? l'apôtre ne dit-il pas : « Nous savons « que la Loi est spirituelle? » Oui, sans doute; mais elle ne donnait pas l'Esprit-Saint. Ce n'est pas l'Esprit que Moïse apporta aux Hébreux, mais la lettre de la Loi; pour nous, Dieu nous a chargés de donner l'Esprit-Saint. L'apôtre insiste sur ce point, et il ajoute : « La « lettre tue, mais l'Esprit vivifie ». Ce n'est pas sans raison qu'il parle ainsi; il songe à ceux qui mettent leur orgueil dans les observances judaïques. Cette lettre dont il parle, c'est la loi de Moïse, qui châtie les pécheurs; l'Esprit, c'est la grâce du baptême qui rappelle à la vie ceux que le péché a fait mourir. Après avoir établi cette différence dans la nature des deux lois, il ne s'en tient pas là; il continue, et achève de la faire voir. Il compare les avantages et la facilité de l'une et de l'autre : c'est par là surtout qu'il s'emparera de ses auditeurs. La loi nouvelle, dit-il, n'offre aucune difficulté, et présente des avantages bien plus nombreux. Si en effet, quand il parle de Jésus-Christ, il rappelle plutôt ce qui est de nature à prouver sa miséricorde que ce qui montre notre propre mérite, bien que notre mérite se trouve joint à la miséricorde divine, à plus forte raison en agit-il de la sorte à propos de la Loi nouvelle. Que signifient donc ces paroles : « La lettre « tue? » Saint Paul avait parlé de tables de pierre et de cœurs de chair; mais la différence entre les deux Testaments n'était pas encore assez sensible. C'est pourquoi il ajoute que l'une est écrite avec de l'encre, l'autre par l'Esprit-Saint. Ce n'était pas encore assez pour encourager les Corinthiens. Ce qu'il ajoute est de nature à leur donner des ailes : « La lettre tue », dit-il, « mais l'Esprit vivifie ».

3. Que veut-il dire encore? Sous la Loi, celui qui pèche, reçoit un châtiment; dans le Nouveau Testament, le pécheur s'avance, reçoit le baptême, et il est justifié; une fois justifié, il vit : car il est soustrait à la mort du péché. La loi punit de mort celui qui est convaincu d'homicide; la grâce au contraire l'éclaire et le vivifie. Que dis-je? un homicide? Ne suffisait-il pas de ramasser un peu de bois le jour du sabbat pour être lapidé? C'est pourquoi l'apôtre dit : « La lettre tue ». Que d'homicides, que de voleurs la grâce n'a-t-elle pas accueillis! une fois baptisés, ils ont été délivrés de leurs crimes. Ainsi donc : « l'Esprit « vivifie ». La Loi surprend un homme dans le péché, elle le trouve vivant, elle lui donne la mort; la grâce vient trouver le coupable; il

est plongé dans la mort; elle lui rend la vie. « Venez, dit-elle, venez à moi, vous tous qui « êtes fatignés et accablés sous le faix » ; et elle n'ajoute pas : je vous tourmenterai, mais, « je « vous soulagerai ». (Matth. xi, 28.) En effet le baptême ensevelit les péchés, fait disparaître le passé, donne la vie à l'homme, et imprime toute espèce de grâces dans son cœur, comme sur une table. Voyez donc, je vous prie, quelle est la dignité de l'Esprit-Saint, puisque les tables qu'il grave valent mieux que les anciennes, et puisqu'il produit une œuvre meilleure que la résurrection. Car la mort dont il délivre est pire que la première; il y a entre ces deux morts la même différence qu'entre l'âme et le corps; car c'est la vie de l'âme que donne le Saint-Esprit. Or si l'Esprit-Saint peut donner une telle vie, à plus forte raison peut-il en donner une moindre. Les prophètes ont pu rendre la vie du corps, mais ils n'ont pu rendre la vie à l'âme. Personne ne peut remettre les péchés, excepté Dieu. Et encore, cette vie temporelle, les prophètes ne pouvaient la rétablir sans le secours de l'Esprit-Saint.

Ce n'est pas seulement en ce qu'il vivifie, que l'Esprit-Saint est digne de notre admiration, mais aussi en ce qu'il communique à d'autres cette puissance. « Recevez le Saint-Esprit », dit le Sauveur. Pourquoi? Est-ce qu'il ne pouvait conférer ce pouvoir, sans nommer le Saint-Esprit? Assurément; mais Dieu se sert de ces paroles pour montrer que l'Esprit-Saint a en partage l'essence divine et la puissance suprême, et que sa dignité égale celle des autres personnes. Aussi Jésus-Christ ajoute-t-il : « Ceux dont vous remettrez les péchés, ils « leur seront remis, ceux à qui vous les retien- « drez, ils leur seront retenus ». (Jean, xx, 22.) Puisque nous avons recouvré la vie, conservons-la toujours, et ne nous replongeons point dans la mort : « Car le Christ ne meurt plus ». (Rom. vi, 10.) Il est mort, mais une fois seulement, à cause de nos péchés, et il ne veut pas que nous soyons sans cesse ramenés au salut par la grâce. Autrement nous n'aurions aucun mérite; et c'est pourquoi il veut que nous fassions quelque chose de notre côté. Travaillons donc et efforçons-nous de maintenir notre âme dans la vie. Or qu'est-ce que la vie de l'âme? Vous pouvez en juger par celle du corps. On dit que le corps a de la vie, quand il s'avance d'un pas ferme et qui annonce la santé. Lorsqu'il tombe en défaillance, lorsqu'il se meut péniblement, mieux vaudrait pour lui la mort que ce reste de mouvement et de vie. Ou bien encore, s'il ne dit rien de sensé, si toutes ses paroles sont déraisonnables, si ses yeux le trompent, mieux vaudrait qu'il fût mort.

De même une âme qui se porte mal, a beau sembler vivante; elle est morte. Quand l'or lui paraît, non plus de l'or, mais quelque chose de grand et de précieux, quand elle ne se préoccupe plus de la vie future, quand elle rampe à terre, quand elle fait le contraire de ce qu'elle devrait faire, elle est morte. Et d'où savons-nous que nous avons une âme? N'est-ce point par ses actes? Si donc elle cesse de remplir ses fonctions, elle est morte. Ainsi, quand, loin de s'appliquer à la vertu, elle prend le bien d'autrui, elle se plonge dans le vice, comment pourrait-on dire qu'elle vit encore? Vous marchez, il est vrai; mais les animaux marchent aussi. Vous mangez et vous buvez; mais les animaux en font autant. Votre corps est debout, et il se soutient sur deux pieds. Cela me prouve que vous êtes un animal revêtu d'une forme humaine. En tout le reste vous ressemblez à l'animal; vous n'en différez qu'en ce que votre corps est droit; c'est là ce qui me trouble et m'épouvante : je crois avoir un monstre sous les yeux. Eh quoi! Si je voyais un animal qui parle à la manière des hommes, dirais-je que cet animal est homme? Non, je dirais que c'est un animal plus merveilleux que les autres. Comment croirais-je que vous avez une âme humaine, quand je vous vois lancer des ruades, comme les ânes; avoir de la rancune, comme les chameaux; vivre de rapines, comme les loups; mordre, comme les ours; voler, comme les renards; aussi fourbes et rusés que les serpents, aussi impudents que les chiens? Comment, dis-je, pourrais-je croire que vous avez une âme? Voulez-vous que je vous montre une âme plongée dans la mort, et une âme qui a la vie? Reportons-nous aux personnages de l'antiquité. Faisons paraître ce riche qui vivait au temps de Lazare, et nous comprendrons alors ce que c'est que la mort de l'âme. L'âme de ce riche était morte, et ses actions nous le montrent clairement. Elle ne faisait rien de ce que l'âme doit faire; elle mangeait, elle buvait, elle se livrait au plaisir.

4. Ils ressemblent à ce riche, ceux qui sont sans entrailles et sans pitié; eux aussi, leur âme est plongée dans la mort. Elle a perdu

toute cette chaleur que produit l'amour du prochain ; elle est plus morte qu'un cadavre. Voyez au contraire le pauvre Lazare ; il se retranche dans la citadelle de la Sagesse, et il brille de l'éclat le plus vif ; la faim le dévore, il n'a pas même le nécessaire, et cependant, loin de blasphémer contre Dieu, il supporte ses maux avec courage. Voilà l'énergie de l'âme ; voilà le signe de la force et de la santé. Quand cela manque, n'est-il pas évident que l'âme est morte ? N'est-elle pas morte, cette âme que le diable envahit, qu'il frappe, qu'il perce, qu'il dévore, sans qu'elle sente aucune douleur, sans qu'elle se plaigne, lors même qu'on lui enlève ses forces ? Le démon s'élance sur elle, elle demeure immobile, elle reste insensible comme un cadavre. Voilà ce qu'elle est nécessairement, dès qu'elle a perdu la crainte de Dieu, dès qu'elle s'est laissée aller à la négligence : son état est plus déplorable que celui des morts. Elle ne se corrompt point sans doute, elle ne tombe pas en poussière comme le corps, mais elle se plonge dans l'ivrognerie, dans l'avarice, dans de coupables amours, dans les passions les plus funestes. Quoi de plus horrible ?

Si vous voulez voir tout ce qu'il y a d'affreux dans cet état, donnez-moi une âme pure, et alors vous pourrez voir clairement combien est hideuse une âme impure. Non, maintenant vous ne pouvez pas vous en faire une idée exacte ; car, tant que nous sommes habitués à une mauvaise odeur, nous ne sentons pas tout ce qu'elle a de détestable. C'est après nous être nourris de paroles spirituelles, que nous reconnaissons toute l'étendue du mal, lors même que plusieurs le voient avec indifférence. Je ne parle pas encore de l'enfer. Mais, si vous le voulez, bornons-nous à la vie présente, ne parlons pas même de celui qui commet de honteuses actions, considérons seulement celui qui tient de honteux discours ; voyez combien il est ridicule, comme il s'outrage lui-même, semblable à cet homme dont la bouche vomit l'ordure et qui ainsi souille ses propres vêtements. Si ce qui jaillit de sa bouche est impur, quelle n'est pas l'infection de la source elle-même ? « La bouche parle de l'abondance du « cœur ». (Matth. XII, 34.) Ce que je déplore, ce n'est pas seulement ce mal en lui-même, mais c'est l'indifférence de tant de chrétiens qui n'en aperçoivent point la turpitude. Voilà ce qui multiplie le mal outre mesure ; c'est que l'on pèche, sans se douter que l'on souille sa conscience.

Voulez-vous donc savoir quel est le crime de ceux qui tiennent des discours honteux ? Voyez rougir de vos propos obscènes ceux qui les entendent. Quoi de plus vil, quoi de plus méprisable qu'un homme tenant de mauvais discours ? Il se met lui-même au rang des histrions et des femmes de mauvaise vie. Que dis-je ? Ils ont plus de pudeur que vous ; comment pouvez-vous former votre épouse à la sagesse, quand par vos discours vous l'excitez à la débauche ? Mieux vaudrait vomir du pus que prononcer un mot obscène. Si votre bouche sent mauvais, on ne vous admettra pas à un festin ; et quand votre âme exhale une odeur si infecte, vous osez participer aux sacrés mystères ! Si quelqu'un venait placer sur votre table un vase infect, vous prendriez un bâton pour le chasser. Dieu est présent sur cette table qu'il a formée, (car sa table, c'est notre bouche toute remplie de grâces,) et vous proférez des paroles plus impures que le vase le plus infect, et vous ne craignez pas de l'irriter ! Comment ne s'indignerait-il pas ? lui qui est la sainteté, la pureté même ; rien ne l'irrite autant que de telles paroles. Rien non plus ne donne autant d'impudence et de témérité, que ces paroles proférées ou entendues. Rien ne rompt les nerfs de la pudeur autant que la flamme allumée par ces discours. Dieu a déposé un parfum sur vos lèvres ; vous lui substituez des paroles plus fétides qu'un cadavre ; vous tuez votre âme, vous la frappez d'immobilité.

Quand vous injuriez quelqu'un, c'est le fait, non de votre âme, mais de la colère ; quand vous prononcez des mots obscènes, ce n'est point votre âme qui parle, c'est la passion ; si vous commettez des médisances, elles ont l'envie pour principe ; si vous dressez des embûches, ce n'est point votre âme qui agit, c'est l'ambition. Rien de tout cela n'est son œuvre, c'est l'œuvre des passions et des maladies qu'elle renferme. De même que la corruption n'est point l'œuvre du corps, mais bien de la mort et de la souffrance qui agissent sur le corps, de même aussi ces désordres résultent des passions qui sont dans l'âme. Si vous voulez entendre la voix d'une âme vivante, écoutez saint Paul, quand il dit : « Pourvu que nous « ayons des aliments et de quoi nous vêtir, « nous sommes contents » ; et encore : « La « piété est un gain considérable ». (Tim. V, 6-8.)

Et ensuite : « Le monde est crucifié pour moi, « et moi, pour le monde ». (Gal. VI, 14.) Ecoutez saint Pierre : « Je n'ai ni or ni argent ; « mais ce que j'ai, je te le donne ». (Act. III, 6.) Ecoutez Job rendant grâces et disant : « Le « Seigneur m'a donné, le Seigneur m'a ôté ». (Job, I, 21.) Voilà le langage d'une âme pleine de vie, d'une âme qui déploie sa vigueur. Ainsi Jacob disait à son tour : « Je ne demande à Dieu « que du pain pour me nourrir, et des habits « pour me couvrir ». (Gen. XXVIII, 20.) Et Joseph : « Comment me rendrais-je à tes séduc- « tions et ferais-je le mal en présence du Seigneur ? » (Gen. XXXIX, 9.) Ce n'est pas ainsi que parlait l'Egyptienne ; mais enivrée de passions, et comme au délire, elle disait : « Viens dormir « avec moi ». Maintenant que nous sommes instruits, imitons les âmes vivantes, fuyons cette âme plongée dans la mort, afin d'obtenir un jour la vie éternelle. Puissions-nous tous y parvenir par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui soit au Père, en même temps qu'au Saint-Esprit, gloire, puissance, honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE VII.

SI CETTE DISPENSATION DE LA MORT GRAVÉE AVEC DES LETTRES SUR DES TABLES DE PIERRE, SE FIT AVEC TANT D'ÉCLAT, QUE LES FILS D'ISRAEL NE POUVAIENT CONTEMPLER LE VISAGE DE MOÏSE A CAUSE DE SA SPLENDEUR, LAQUELLE POURTANT A DISPARU ; A PLUS FORTE RAISON LA DISPENSATION DE L'ESPRIT-SAINT SE FERA DANS LA GLOIRE. (III, 7, 8, JUSQU'A LA FIN DU CHAPITRE.)

Analyse.

1-3. Continuation du parallèle entre la Loi ancienne et la Loi nouvelle : supériorité de celle-ci.
4. Divinité du Saint-Esprit.
5-7. Gloire de l'âme chrétienne. — Il faut combattre l'amour sensuel et rechercher la beauté spirituelle.

1. L'apôtre a dit que les tables de la Loi étaient de pierre, que celles de la grâce sont de chair, que ces tables sont les cœurs des apôtres et qu'elles sont gravées par l'Esprit-Saint. Il a dit encore, que la lettre tue et que l'Esprit vivifie. Pour achever la comparaison, il fallait parler de la gloire de Moïse. La gloire du Nouveau Testament ne se voit point avec les yeux de la chair. Celle de Moïse semblait donc bien grande, puisqu'elle frappait les sens ; on ne pouvait s'en approcher, mais les yeux l'apercevaient. C'est l'intelligence, au contraire, qui contemple la gloire du Nouveau Testament. Les faibles ne peuvent comprendre cette supériorité : la gloire de Moïse les étonnait bien davantage et les attirait. L'apôtre qui vient d'aborder cette comparaison, et qui veut démontrer que la gloire de la nouvelle Loi l'emporte sur celle de la Loi ancienne, a une tâche difficile à remplir, à raison de la grossièreté de ses auditeurs ; voyez avec quelle adresse il procède. D'abord il emploie le raisonnement, pour rendre la différence sensible, et il rattache son discours à ce qu'il a dit tout à l'heure. Si l'une est une loi de mort, dit-il, si l'autre est une loi de vie, nul doute que celle-ci ne soit plus glorieuse que la première. Il ne peut la faire briller aux yeux du

corps : il se sert d'un raisonnement pour en faire voir l'excellence. « Si la dispensation de la « mort fut glorieuse, comment la dispensation « de l'Esprit ne le serait-elle pas ? »

Par dispensation de la mort, il entend la loi. Et voyez cependant comme il prend garde de donner prise à l'hérésie ? Il ne dit pas : la loi produit la mort, mais « elle produit une « dispensation de la mort ». Elle dispensait la mort, mais ne l'enfantait point. Ce qui produisait la mort, c'était le péché. La loi infligeait le supplice, elle faisait ressortir la faute, mais ne la faisait point. Oui, elle faisait ressortir le mal et le punissait, mais elle ne poussait pas au mal. Elle se présentait non pour produire le péché ou pour donner la mort, mais uniquement pour punir celui qui avait péché, et de la sorte elle effaçait le péché. En montrant tout ce qu'il y a d'horrible dans le péché, elle excitait à l'éviter. Celui qui prend un glaive et qui tranche la tête à un scélérat, prête son ministère au juge qui prononce la sentence ; bien qu'il tranche la tête, ce n'est pas lui cependant qui donne la mort. Ce n'est pas non plus celui qui prononce une sentence de condamnation, mais bien le crime du coupable que l'on punit. De même ici, ce n'est pas la loi qui donnait la mort, c'était le péché qui faisait mourir et condamnait. Pour elle, par ses menaces, elle abattait la violence de la passion, et la comprimait par la crainte des châtiments. Mais l'apôtre ne se contente point de montrer ainsi la supériorité de la loi de grâce ; il ajoute : « Gravée avec des lettres sur « des tables de pierre ». Voyez comme il rabaisse l'orgueil des Juifs. La loi, ce n'était pas autre chose que des lettres gravées sur la pierre. Mais quel secours pouvaient-elles fournir ? Pouvaient-elles animer les combattants, comme fait le baptême ? C'étaient des tables gravées qui menaçaient de mort ceux qui en violaient les préceptes. Voyez-vous comme il confond les prétentions des Juifs ? Comment, par les noms qu'il lui donne, il affaiblit la dignité de leur loi : ce sont des tables de pierre, ce sont des caractères qui sont les ministres de la mort, des caractères empreints, gravés sur la pierre. N'est-ce pas comme s'il disait que cette loi n'était établie qu'en un seul lieu, bien différente en cela de l'Esprit, qui, présent partout, partout aussi inspire la force et le courage ? Ne veut-il pas dire aussi que ces lettres respirent toutes sortes de menaces, et de ces menaces qui ne peuvent disparaître, qui demeureront toujours, vu qu'elles sont gravées sur le roc ?

Et ensuite, tout en donnant des louanges à cette loi de Moïse, cependant il n'épargne pas les reproches au peuple juif. Après avoir dit : « Gravée avec des caractères sur des tables de « pierre, elle fut entourée de gloire », il ajoute : « En sorte que les fils d'Israël ne pouvaient « contempler le visage de Moïse », paroles qui font bien voir la faiblesse des Juifs et leurs tendances vers les choses de la terre. Il dit encore, non pas à cause de la gloire des tables de la Loi, mais, « à cause de la gloire de son « visage, laquelle gloire a disparu bientôt ». C'était donc lui, Moïse, qui était environné de gloire, et non pas les tables de la Loi. Saint Paul ne dit pas en effet qu'ils ne pouvaient contempler ces tables de pierre, mais « le visage « de Moïse » ; et il ajoute, non pas à cause de la gloire des tables, mais, « à cause de la gloire « de son visage ». Et après avoir fait briller cette gloire, voyez comme il la fait disparaître, en disant : « laquelle a cessé de briller ». Ce n'est pas un reproche qu'il adresse à Moïse, il veut simplement diminuer son mérite. Il ne dit pas : laquelle a été corrompue, laquelle a été mauvaise ; mais seulement, laquelle a cessé, laquelle a disparu. « Comment donc la dis- « pensation de l'Esprit ne serait-elle point plus « glorieuse encore ? » C'est avec la plus ferme assurance qu'il célèbre la dignité du Nouveau Testament, comme tout à fait hors de doute. Et voyez ce qu'il fait : au cœur il oppose une pierre ; aux lettres, l'Esprit Saint. Après avoir indiqué les conséquences des deux Lois, il n'y revient plus. Il se contente de rappeler les effets de la lettre, à savoir, la mort et la condamnation, et ne parle point de ceux de l'Esprit qui sont la vie et la justice ; aux effets de la Loi il oppose l'Esprit-Saint lui-même. Le discours y gagne en énergie. Car le Nouveau Testament ne donne pas seulement la vie, mais il communique l'Esprit-Saint lui-même, auteur de la vie. Il donne donc beaucoup plus que la vie. C'est pourquoi l'apôtre dit : « La « dispensation de l'Esprit-Saint ». Ensuite il reprend la même pensée, en disant : « Car si « la dispensation de la condamnation est ac- « compagnée de gloire ».

2. Il expose plus clairement ici le sens de ces paroles : « La lettre tue ». Il dit en effet ce que nous disions tout à l'heure, à savoir que

la Loi fait connaître le péché, sans le produire elle-même. « A plus forte raison la dispensa- « tion de la justice surabonde-t-elle en gloire « (9) ». Les tables de la Loi indiquaient les pécheurs et les punissaient; quant à la Loi de grâce, non-seulement elle ne punit point, mais encore elle justifie ; tel est en effet le don salutaire du baptême. « Et la gloire de la Loi n'est « point une véritable gloire, si on la compare « avec la gloire sublime de l'Evangile (10) ». Plus haut il montrait déjà la gloire de l'Evangile, non une gloire quelconque, mais une gloire abondante ; il n'a pas dit simplement : Comment le ministère de l'Esprit ne serait-il pas accompagné de gloire? Mais bien : « il « surabonde en gloire ». Et il en donne les preuves que nous avons vues. Maintenant, il fait voir jusqu'à quel point la gloire de l'Evangile l'emporte sur celle de la Loi de Moïse. Si vous les comparez l'une à l'autre, dit-il, la gloire de l'Ancien Testament ne peut même s'appeler gloire. Il ne parle point d'une manière absolue, mais il établit un parallèle ; aussi ajoute-t-il : « à ce point de vue », c'est-à-dire, en comparaison. Ce n'est point là condamner l'Ancien Testament, c'est le louer au contraire, car on ne compare que des objets analogues.

Puis il invoque un autre argument qui démontre d'une autre manière encore la supériorité de l'Evangile. Et quel est cet argument? Il est pris de la durée des deux Lois. « Si ce « qui finit est accompagné de gloire, à plus « forte raison ce qui demeure est-il accompa- « gné de gloire (11) ». L'Ancien Testament a fini, le Nouveau subsistera toujours. — « C'est « parce que nous avons une telle espérance, « que nous sommes remplis de confiance (12)». L'auditeur qui vient d'entendre un éloge si magnifique du Nouveau Testament, souhaitait de voir de ses yeux cette gloire si excellente. Aussi voyez comme il le transporte au siècle futur ! Il fait luire à ses yeux l'espérance : « Parce que nous avons un tel espoir », dit-il. Et quel espoir ? Parce que nous avons été jugés dignes de plus grandes choses que Moïse lui-même, non-seulement nous qui sommes apôtres, mais vous aussi qui êtes de simples fidèles, pour cette raison, « nous « sommes remplis de confiance ». Auprès de qui? Auprès de Dieu, ou auprès de nos disciples? Auprès de vous, dit-il, qui êtes mes disciples. C'est-à-dire, partout nous parlons avec liberté, sans rien cacher, sans rien dissimuler, sans aucune arrière-pensée, mais avec une entière franchise. Nous ne craignons pas d'éblouir vos yeux, comme Moïse éblouissait les yeux des Juifs. Que telle soit la pensée de l'apôtre, la suite vous le montrera. Racontons d'abord ce qui se passa dans le désert ; l'apôtre d'ailleurs y revient sans cesse. Que se passa-t-il donc alors? Moïse ayant reçu de nouveau les tables de la Loi, descendit de la montagne, et son visage resplendissait d'un tel éclat, que les Juifs ne purent ni s'approcher de lui, ni converser avec lui, tant qu'il n'eut pas voilé son visage. C'est ce que dit l'Exode : « Lorsque Moïse fut descendu de la « montagne, il tenait dans ses mains les deux « tables de la Loi. Il ne savait pas que son « visage fût resplendissant de gloire ; et les « Juifs n'osaient s'approcher de lui. Moïse les « appela et leur adressa la parole. Et quand il « eut cessé de leur parler, il mit un voile de- « vant sa face. Mais quand il s'avançait devant « le Seigneur pour s'entretenir avec lui, il « enlevait le voile et restait la tête découverte, « jusqu'à ce qu'il eut quitté le Seigneur ». (Exod. xxxiv, 29-34.)

L'apôtre rappelle ce récit en disant : « Et « non pas comme Moïse qui mettait un voile « sur son visage, de manière que les fils d'Is- « raël ne vissent point son visage. Mais tout « cela a fini (13) ». Comme s'il disait : Il n'est pas nécessaire que nous nous voilions le visage comme faisait Moïse. Vous pouvez contempler cette gloire qui nous environne de sa splendeur, bien que cet éclat soit bien plus vif que l'éclat de la gloire de Moïse. Voyez les progrès que les Corinthiens ont faits ! Dans sa première épître, il leur disait : « Nous vous avons « donné du lait à boire, mais pas de nourri- « ture solide ». (I Cor. III, 2.) Il leur dit maintenant : « Nous sommes remplis de confiance ». Il fait paraître Moïse, et par les comparaisons qu'il emploie, il élève son discours afin d'élever en même temps ses auditeurs. Et d'abord il les met avant les Juifs, quand il dit : Nous n'avons pas besoin de nous couvrir d'un voile, comme Moïse était obligé de le faire en présence de son peuple. Ce qui vient ensuite se rapporte à la dignité du Législateur, ou à quelque chose de plus grand peut-être. Mais écoutons maintenant ce que dit l'apôtre : — « Leurs esprits étaient endurcis. Jusqu'à ce « jour le même voile est étendu devant leurs

« yeux, quand ils lisent l'Ancien Testament : « car ce voile ne s'ôte que par Jésus-Christ (14) ». Voici ce que l'apôtre veut établir. Ce voile dont Moïse couvrit une fois son visage, ce même voile est perpétuellement étendu sur la Loi. L'apôtre ne prétend donc point déprécier la Loi ancienne, ni Moïse dont le visage était voilé, mais seulement faire des reproches aux Juifs ingrats : La Loi brille d'une gloire qui lui est propre ; mais les Juifs n'ont pu la contempler. Qu'y a-t-il donc de surprenant, dit-il, s'ils ne peuvent voir cette gloire de la grâce, quand ils n'ont pas même vu la gloire plus faible de Moïse, ni pu contempler son visage? Pourquoi vous troubler de voir les Juifs refuser de croire en Jésus-Christ, puisqu'ils ne croient pas même à leur Loi ? S'ils n'ont point connu la grâce, c'est précisément parce qu'ils n'ont connu ni l'Ancien Testament, ni sa gloire. Car la gloire de la Loi, c'est de convertir à Jésus-Christ.

3. Voyez-vous comme l'apôtre confond l'orgueil des Juifs. Ils mettaient leur gloire dans cet éclat du visage de Moïse ; et c'est par là que saint Paul leur démontre leur grossièreté et leur bassesse. Qu'ils cessent donc de s'en glorifier ! Que leur importe cet éclat, puisqu'ils ne purent en jouir ? Il insiste en leur disant que le voile demeure étendu devant leurs yeux, quand ils lisent l'Ancien Testament, et qu'il ne saurait être levé que par Jésus-Christ. Bien plus, quand ils lisent les livres de Moïse, ce voile est sur leur cœur ; et ainsi il est à la fois devant leurs yeux et devant leurs cœurs. Plus haut il disait : « En sorte que les fils « d'Israël ne pouvaient contempler le visage « de Moïse, à cause de l'éclat dont il resplen- « dissait, lequel éclat a cessé ». Et quoi de plus dégradant qu'une telle faiblesse ? Ils ne peuvent fixer leurs regards sur une gloire qui s'évanouit, sur une gloire qui n'est rien en comparaison de la gloire de l'Evangile ; un voile la leur cache, de manière qu'ils n'aperçoivent pas la fin de ce qui finit, c'est-à-dire de la Loi qui a disparu. « Mais « leur intelligence a été obscurcie ». Et quel rapport entre ces paroles et le voile de Moïse ? C'est que ce voile figurait l'avenir. Ils n'aperçurent pas l'éclat du visage, maintenant ils ne comprennent pas la Loi. Et c'est leur faute : l'obscurcissement de l'intelligence est le signe de la paresse et de la lâcheté. C'est nous au contraire qui connaissons la Loi : le voile leur cache non-seulement la grâce, mais la Loi elle-même.

« Jusqu'à ce jour le même voile demeure « devant eux, quand ils lisent l'Ancien Testa- « ment, et ce voile ne s'ôte que par Jésus- « Christ ». Voici le sens de ces paroles. Ils ne peuvent voir que la fin de la Loi est venue, parce qu'ils ne croient pas au Christ. C'est le Christ qui a mis fin à la Loi, comme la Loi elle-même le dit : Comment donc les Juifs qui ne reçoivent pas le Christ qui a fait disparaître la Loi, pourraient-ils voir que la Loi n'existe plus? S'ils ne le peuvent voir, n'est-il pas manifeste qu'ils ne connaissent point non plus la force et la gloire de la Loi ? Et, me demandez-vous, où la Loi dit-elle qu'elle est abolie par le Christ? Non-seulement elle le dit, mais elle le montre par les faits eux-mêmes. N'a-t-elle pas renfermé dans un seul lieu tous les sacrifices et tous les rites sacrés, et le temple n'a-t-il pas été renversé ? Si elle n'avait pas voulu que les sacrifices avec tout ce qui s'y rapporte, cessassent un jour d'exister, de deux choses l'une, ou bien elle n'aurait point détruit le temple, ou bien si le temple eût été détruit, elle n'aurait point défendu de sacrifier ailleurs.

Mais il est défendu de sacrifier en aucun lieu de l'univers, pas même à Jérusalem ; le temple seul est le lieu des sacrifices ; et le voilà détruit. Les faits eux-mêmes ont donc montré que le Christ a mis fin aux rites de la Loi. C'est le Christ en effet qui a fait disparaître le temple. Voulez-vous maintenant en être convaincus par les paroles mêmes de la Loi, écoutez le Législateur lui-même : « Du milieu de « vos frères Dieu vous suscitera un prophète « semblable à moi ; vous lui obéirez en tout « ce qu'il vous commandera. Et toute âme qui « n'écoutera point ce prophète, sera extermi- « née ». (Deut. XVIII, 18, 19.) Voyez-vous comment la Loi montre que le Christ la fera disparaître? Ce prophète, c'est-à-dire, le Christ Dieu incarné, le Christ que Moïse ordonne d'écouter, a fait cesser le sabbat, la circoncision et toutes les autres cérémonies légales. David exprime la même pensée, quand il dit du Christ : « Tu es prêtre éternellement selon « l'ordre de Melchisédech » (Ps. CIX, 4), et non pas selon l'ordre d'Aaron. C'est cette parole que saint Paul interprète avec la plus grande clarté en ces termes : « Le sacerdoce ayant été « transféré, il est nécessaire que la Loi soit elle-

« même transférée ». (Hébr. VII, 12.) Dans un autre endroit il tient encore le même langage : « Vous n'avez plus voulu des sacrifices et des « offrandes; les holocaustes pour le péché ne « vous ont point plu; alors j'ai dit : Voici que « je viens ». (Hébr. X, 5-7.)

Que d'autres passages de l'Ancien Testament nous pourrions citer pour montrer que le Christ a mis fin à la Loi de Moïse ! Quittez donc la Loi pour bien voir la Loi; tant que vous y demeurerez attachés, tant que vous refuserez de croire en Jésus-Christ, vous ne verrez pas la Loi. C'est pour mieux établir cette vérité que l'apôtre ajoute : « Jusqu'à ce jour, quand ils « lisent les livres de Moïse, un voile est étendu « sur leurs cœurs ». Il vient de dire qu'un voile est étendu sur la lecture de l'Ancien Testament; maintenant il veut empêcher qu'on n'entende ces paroles de l'obscurité de la Loi. Et déjà il affirmait que les Juifs étaient coupables, en disant : « Leur intelligence a été « obscurcie ». Il l'affirme encore dans le passage que nous venons de citer. Il n'a pas dit en effet : Le voile est étendu sur les expressions de la Loi, mais « sur la lecture ». Or la lecture est l'acte de ceux qui lisent. Il dit encore : « Quand ils lisent les livres de Moïse ». Mais son langage est plus clair encore dans ces paroles : « Un voile est étendu sur leurs « cœurs ». Le voile couvrait le visage de Moïse, non pas à cause de Moïse lui-même, mais à cause de la grossièreté des Juifs et de leurs âmes charnelles.

4. Après leur avoir fait ces reproches, il leur fait voir comment ils peuvent ne plus les encourir. « Quand les Juifs seront revenus au « Seigneur », c'est-à-dire, quand ils auront renoncé à leur Loi, « le voile sera enlevé ». Voyez-vous que le voile couvrait non pas le visage de Moïse, mais celui des Juifs? Il s'agissait non pas de cacher la gloire de Moïse, mais d'empêcher les Juifs de l'apercevoir. Car ils n'auraient pu en soutenir la vue. C'était donc une conséquence de leur faiblesse : ce voile ne dérobait à Moïse aucune connaissance, mais il arrêtait les regards des Juifs. Si l'Apôtre ne dit pas en propres termes : Quand ils auront abandonné la loi, il le fait assez entendre par ces paroles : « Quand ils seront revenus au « Seigneur, le voile sera enlevé ». Il continue jusqu'au bout son allusion à la même histoire. Quand Moïse parlait aux Juifs, il voilait son visage; quand il se tournait vers le Seigneur, le voile tombait. C'était une figure de l'avenir. Quand nous nous tournerons nous-mêmes vers le Seigneur, alors nous contemplerons la gloire de la Loi, nous verrons à découvert le visage du Législateur. Bien plus, nous serons élevés au même rang que Moïse.

Voyez-vous comme l'apôtre excite les Juifs à embrasser la foi de l'Evangile? S'ils croient en Jésus-Christ, non-seulement ils pourront contempler Moïse, mais ils se tiendront au même rang que le Législateur lui-même. Non-seulement, dit-il, vous verrez cette gloire, que vous ne vîtes pas alors, mais vous brillerez de la même gloire que lui. Que dis-je? Votre gloire sera plus brillante encore, si brillante que la gloire de Moïse n'est qu'une ombre en comparaison. Et comment cela? Oui, si vous revenez au Seigneur, si vous entrez dans la grâce, la gloire dont vous serez environnés sera telle que la gloire de Moïse n'est rien en comparaison. Mais quoique la gloire de votre Législateur soit si peu de chose et si inférieure à cette autre que je vous annonce, vous n'y arriverez pas, tant que vous resterez Juifs. D'où il suit que ni du temps de Moïse, ni maintenant, les Juifs n'ont vu ni ne voient cette gloire. Mais si vous embrassez la foi, la bonté de Dieu vous en découvrira une autre bien plus magnifique. Quand il s'adressait aux fidèles, il disait que la gloire de Moïse n'avait pas été une gloire véritable : il ne s'exprime plus maintenant de la même manière; que dit-il donc? « Quand les Juifs se seront convertis au Seigneur, le voile sera enlevé ». Il élève peu à peu les Juifs, et les place d'abord au même rang que Moïse lui même, pour les mettre ensuite en participation des biens d'un ordre supérieur. Quand vous aurez contemplé la gloire de Moïse, dit-il, alors vous vous convertirez au Seigneur et votre gloire l'emportera sur la sienne.

Voyez que de circonstances il signale pour faire ressortir la différence du Nouveau et de l'Ancien Testament, pour établir la supériorité de l'un sur l'autre, sans les mettre néanmoins en opposition l'un avec l'autre. L'Ancien Testament, c'est la lettre, ce sont des tables de pierre, c'est un ministère de mort, il a disparu; et cependant les Juifs n'ont pas même pu en contempler la gloire; le Nouveau Testament, ce sont des tables de chair, c'est l'Esprit-Saint, c'est la justice, et il subsistera toujours; et tous nous sommes appelés à le con-

templer; cet honneur n'est point réservé à un seul, comme l'honneur de contempler la Loi ancienne fut réservé au seul Moïse. « Tous », dit l'apôtre, « nous contemplons la gloire », non de Moïse, « mais du Seigneur ».

Mais plusieurs combattant les vérités les plus claires, prétendent que ces paroles : « Lorsqu'ils se seront convertis au Seigneur », se rapportent au Fils. Etudions-les donc avec soin, et voyons d'abord les motifs sur lesquels ils s'appuient. Quels sont-ils ? De même, disent-ils, que l'Ecriture dit : Dieu est Esprit; de même aussi en cet endroit elle dit : Le Seigneur est Esprit. Mais non, l'Ecriture n'a pas dit : Le Seigneur est Esprit; mais bien : L'Esprit est le Seigneur. Il y a une grande différence entre ces manières de dire. Quand l'Ecriture veut s'exprimer comme vous dites, elle ne joint pas l'article à l'attribut. Mais revenons sur nos pas, et voyons de qui l'apôtre a voulu parler, quand il disait : « La lettre tue, l'Esprit « vivifie » ; et encore : « La loi écrite non avec « l'encre, mais par l'Esprit du Dieu vivant ». Est-ce du Fils ou de l'Esprit-Saint qu'il veut parler ? Evidemment c'est de l'Esprit-Saint : car il exhortait les Juifs à quitter la lettre pour se rendre à l'Esprit-Saint. Mais peut-être en entendant ce mot : « l'Esprit », les Juifs trouveront leur condition inférieure à celle de Moïse, puisque Moïse « s'est tourné vers le « Seigneur » et eux vers l'Esprit-Saint. C'est pour prévenir cette erreur, que l'apôtre dit : « L'Esprit-Saint est le Seigneur » ; c'est-à-dire, lui aussi est Dieu. Et pour qu'ils comprennent bien qu'il s'agit du Paraclet, il ajoute : « Là « où se trouve l'Esprit du Seigneur, là est la « liberté ». Impossible de supposer que l'apôtre ait voulu dire : Là où se trouve le Seigneur du Seigneur. Quant à la liberté, il l'oppose à la servitude de la Loi. Ce n'est point du temps à venir qu'il parle, puisqu'il dit ensuite : « Contemplant sans voile la gloire du « Seigneur » ; non pas celle qui finit, mais celle qui demeure, « d'une gloire nous passons « à une autre, transformés à son image, comme « par l'Esprit-Saint qui est le Seigneur (18) ».

Voyez-vous comme il affirme la divinité du Saint-Esprit, comme il met les fidèles au même rang que les apôtres ? D'abord il disait : « Vous « êtes la lettre du Christ » ; et ici : « Tous nous « contemplerons sans aucun voile ». Or les apôtres étaient venus portant la Loi, comme autrefois Moïse. Mais, dit-il, nous qui sommes apôtres, nous n'avons pas eu besoin de voiles; vous n'en avez pas eu besoin non plus, vous, qui avez reçu l'Evangile. Or cette gloire est bien autrement éclatante que celle de Moïse : car ce n'est pas la gloire de notre visage, mais celle de l'Esprit-Saint; et néanmoins, vous aussi bien que nous, vous pouvez y fixer vos regards. Les Juifs ne le purent pas même par un intermédiaire; vous, sans médiateur, vous pouvez contempler une gloire plus grande; ils ne purent contempler la gloire de Moïse, vous, vous pouvez contempler celle de l'Esprit-Saint. Si l'Esprit-Saint occupait un rang inférieur, assurément l'apôtre n'eût point déclaré cette gloire de l'Evangile supérieure à celle de la Loi.

5. Mais que signifient ces paroles : « Con- « templant la gloire du Seigneur, nous sommes « transformés en la même image? » Le sens de ces mots était plus clair, quand le don des miracles déployait toute sa puissance. Cependant on n'aura pas de peine à les comprendre aujourd'hui, si on les envisage avec les yeux de la foi. Quand nous recevons le baptême, notre âme a plus d'éclat que le soleil, purifiée qu'elle est par le Saint-Esprit; non-seulement nous apercevons la gloire de Dieu, mais nous y puisons une certaine splendeur. Voyez l'argent bien pur, exposé aux rayons du soleil : lui-même lance des rayons, non pas seulement en vertu de sa propre nature, mais aussi parce qu'il est éclairé par l'astre du jour : de même l'âme purifiée de ses souillures, devenue plus brillante que l'argent, reçoit les rayons glorieux de l'Esprit-Saint et les réfléchit à son tour. C'est pourquoi l'apôtre dit : « Contem- « plant la gloire du Seigneur, nous sommes « transformés en une même image, par la « gloire de l'Esprit-Saint, dans la gloire », qui nous est propre désormais, qui réside en nous, et qui a tout l'éclat de son origine, qui est l'Esprit-Saint.

Voyez donc comment ici encore il qualifie l'Esprit-Saint de Seigneur ! Ailleurs aussi on peut remarquer son souverain empire : « Pen- « dant qu'ils priaient le Seigneur et qu'ils jeû- « naient », disent les Actes, « l'Esprit-Saint « leur dit : Choisissez pour moi Paul et Bar- « nabé ». (Act. XIII, 2.) Pourquoi l'Ecriture emploie-t-elle ces paroles : « Tandis qu'ils « priaient le Seigneur, choisissez pour moi », sinon pour montrer que l'Esprit-Saint est au même rang que les autres personnes divines.

Le Christ lui-même avait dit : « Le serviteur « ne sait pas ce que fait son maître ». (Jean, xv, 15.) Or de même que l'homme connaît ce qui est en lui, de même l'Esprit-Saint connaît les choses de Dieu, sans avoir besoin de les apprendre : autrement la comparaison ne se soutient plus. Ce qui montre encore l'autorité suprême et la puissance du Saint-Esprit, c'est qu'il agit selon sa volonté. C'est lui qui nous transforme, c'est lui qui nous empêche de nous conformer au siècle présent, c'est lui qui est l'auteur de cette nouvelle création. L'Ecriture dit : « Nous avons été créés en Jésus-« Christ ». (Eph. II, 10.) Et elle dit aussi : « O « Dieu, créez en moi un cœur nouveau, et « mettez dans l'intime de mon âme un esprit « droit ». (Ps. L, 12.)

Voulez-vous mieux comprendre encore cette puissance de l'Esprit-Saint? Voyez les merveilles opérées par les apôtres! Songez à saint Paul, dont les vêtements faisaient des miracles, à saint Pierre dont l'ombre même avait tant d'efficacité! S'ils n'eussent porté en eux-mêmes l'image du Roi, si leurs âmes n'eussent brillé d'un éclat incomparable, leurs vêtements et leurs ombres eussent-elles opéré ces prodiges? Le vêtement royal suffit pour épouvanter les voleurs. Voulez-vous voir resplendir cette gloire même à travers le corps. « Contemplant « le visage d'Etienne, ils le virent semblable à « celui d'un ange ». (Act. v, 15.) Et cependant qu'était-ce que cet éclat en comparaison de celui qui brillait au dedans du martyr? Cette gloire dont resplendissait le visage de Moïse, elle entourait leurs âmes; elle était donc bien plus précieuse. L'éclat du visage de Moïse frappait les sens; la gloire des martyrs et des apôtres n'avait rien de matériel. Les corps enflammés en tombant sur d'autres corps leur communiquent leur propre éclat; c'est ce qui arrive pour les fidèles. Aussi quittent-ils, pour ainsi dire, la terre, pour ne plus s'occuper que des choses célestes.

Hélas! oui, oui, gémissons amèrement : élevés à une si éminente dignité, nous ne savons pas même ce que l'on nous dit à ce sujet, tant cet éclat passe vite, tant nous mettons d'empressement à courir après les biens sensibles. Cette splendeur mystérieuse et vénérable, elle dure en nous un jour ou deux, pour s'évanouir ensuite. Nous en chassons les rayons par la tempête des choses mondaines, par les épais nuages que nous amoncelons. Car les affaires de cette vie ressemblent à une tempête, si toutefois elles ne sont plus tristes qu'une tempête. Sans doute elles n'amènent ni le froid, ni la pluie, elles ne produisent ni boue ni limon; mais que leurs conséquences sont plus terribles! Elles aboutissent à l'enfer et aux maux de l'enfer. La violence du froid engourdit les membres, leur donne la mort; ainsi la tempête des péchés refroidit les âmes, qui ne remplissent plus leurs fonctions, qui s'engourdissent pour ainsi dire dans la glace de la conscience. Une mauvaise conscience est pour l'âme ce qu'est le froid pour le corps : elle fait frissonner l'âme de crainte. Rien de plus timide que l'homme attaché aux choses de la vie. Il ressemble à Caïn, qui sans cesse tremblait de frayeur. A quoi bon parler de la mort, de la perte des biens, des haines, des piéges de la flatterie? Il y a mille autres dangers qu'il redoute. Ses coffres regorgent d'or; mais son âme craint sans cesse la pauvreté; et c'est avec raison. Il s'attache à ce qui passe, à ce qui change, il y fixe, pour ainsi dire, son ancre; quand même il ne fait pas naufrage lui-même, la vue du naufrage des autres suffit pour le tuer; il est craintif, il est lâche. Et ce n'est pas seulement au milieu du danger qu'il fait preuve de lâcheté, mais en toute circonstance. Si l'avarice s'empare de son âme, il ne saura point la repousser avec une généreuse liberté; mais il se fera l'esclave de cette passion tyrannique, comme s'il s'était vendu à elle. Qu'il voie une jeune fille, le voilà séduit aussitôt par la beauté de son visage, il la suit, comme un chien dévoré par la rage, tandis qu'il devrait faire tout le contraire.

6. Quand vous voyez une belle femme, cherchez non pas à satisfaire votre passion, mais à vous en délivrer. Et comment y parviendrai-je, dites-vous? Car je ne suis pas libre d'aimer ou de ne pas aimer. Qui donc vous contraint à éprouver cet amour coupable? Est-ce le démon? Vous croyez que c'est le démon qui vous tend un piége. — Eh bien! combattez, luttez contre votre passion. — Mais je ne puis, dites-vous. — Sachez donc tout de suite que votre lâcheté en est la cause, que dès le principe vous avez donné au démon entrée dans votre âme, et que maintenant, si vous le voulez, vous le repousserez aisément. Dites-moi, ceux qui commettent l'adultère, y sont-ils amenés par la violence de leur amour, ou bien seulement par le désir de courir un danger? Evi-

demment c'est l'amour qui les entraîne. Est-ce un motif suffisant d'excuse? Non, assurément. Pourquoi, parce qu'ils ont commis l'adultère par leur faute.

A quoi bon tous ces raisonnements, direz-vous? Je sens bien que je voudrais me délivrer de cette passion, mais que je n'en ai point la force. Elle me poursuit sans cesse, elle m'accable, elle me tourmente. — Vous voulez, dites-vous, vous en délivrer. Mais vous ne faites rien de ce qu'il faudrait. Vous ressemblez à un homme qui, brûlé par la fièvre, ne cesserait de boire de l'eau fraîche et dirait : que d'expédients j'imagine pour apaiser ma fièvre, et je n'en viens pas à bout; je ne fais qu'en accroître la violence! Et vous, ne ranimez-vous point sans cesse les flammes de votre passion, tout en vous imaginant faire usage de ce qui pourrait les éteindre? — Oh! non, dites-vous. — Eh bien, je vous le demande, qu'avez-vous donc fait pour apaiser votre passion? Comment en général se développe une passion? Nous ne sommes pas tous, il est vrai, sujets aux mêmes faiblesses, et on trouverait bien plus d'esclaves de l'amour des richesses que l'on ne trouverait d'esclaves de la beauté des corps, mais le remède que je propose peut convenir à tous, à ceux-ci comme à ceux-là. L'amour des uns n'est pas moins absurde que celui des autres; mais l'amour qu'excite la beauté corporelle est plus vif, plus violent. Si nous triomphons de celui-ci, nul doute que nous ne triomphions de celui-là, qui est plus faible.

Mais, direz-vous, si la passion de l'amour a plus de violence, comment se fait-il qu'elle ne s'empare point de tout le monde, et qu'un si grand nombre coure après les richesss avec une véritable fureur? — C'est que cette passion des richesses semble moins dangereuse; ensuite, si la passion de l'amour a plus de violence, elle s'éteint aussi plus vite. Si elle persistait, comme l'avarice, c'en serait fait de celui dont elle s'empare. Parlons donc de cet amour que fait naître la beauté corporelle, et voyons comment se développe cette coupable faiblesse. Nous saurons alors si nous sommes coupables ou non; si nous sommes coupables, ne négligeons rien pour triompher du mal; s'il n'y a rien de notre faute, pourquoi nous tourmenter en vain? Au lieu de blâmer les victimes de l'amour, pourquoi ne pas leur pardonner au contraire? — Comment donc l'amour prend-il naissance dans une âme? Ce qui le produit, dites-vous, c'est la beauté du visage : un beau visage, un visage plein d'agréments, porte à l'âme une profonde blessure. — Vaines paroles! S'il suffisait de la beauté pour produire l'amour, cette jeune fille aurait tout le monde pour amants. Il n'en est pas ainsi, et c'est pourquoi il ne faut attribuer cette passion ni à la beauté ni à la nature, mais à l'immodestie des regards. Vous la contemplez avec admiration, vous soupirez après tant de charmes; et le trait s'enfonce dans votre cœur. — Eh, dites-vous, comment voir une belle femme, sans se sentir épris d'admiration? S'il ne dépend pas de nous d'admirer ou de ne pas admirer, nous ne sommes donc pas libres non plus de ne pas aimer.

Arrête, ô homme! Pourquoi confondre ainsi toutes choses, pourquoi se jeter ainsi de tous côtés, sans vouloir découvrir la racine du mal? Combien n'y en a-t-il pas qui admirent, qui louent, et qui cependant ne sont point les esclaves de cette passion de l'amour? — Mais, diras-tu, est-il possible de ne pas aimer, quand on admire? — Pas de trouble, je te prie, patience, et tu entendras Moïse qui admire le fils de Jacob, et qui dit : « Joseph était beau « de visage, et son aspect était plein de char- « mes ». (Gen. XXXIX, 6.) Et bien! tout en tenant ce langage, Moïse était-il épris d'amour pour Joseph? Non certes. — C'est qu'il ne voyait pas, diras-tu, celui dont il faisait l'éloge : mais ce sentiment de l'amour, nous l'éprouvons en entendant parler de la beauté corporelle comme en la voyant de nos yeux. — Mais je veux trancher la question : David n'était-il pas fort beau, n'avait-il pas les cheveux blonds et de très-beaux yeux? Et rien ne captive mieux que la beauté des yeux. Or, qui s'éprit d'amour pour lui? personne. L'admiration n'entraîne donc point nécessairement l'amour. Que d'hommes ont eu des mères d'une beauté remarquable! Et cependant les fils ont-ils brûlé d'amour pour leurs mères? Loin de nous cette pensée. Ils admiraient sans doute cette beauté qu'ils avaient sous les yeux, mais ils ne se laissaient pas aller à un amour honteux. — C'était, dis-tu, l'effet de la nature. — Et comment? Parce que ces femmes étaient leurs mères? — Ne savez-vous pas que les Perses ont avec leurs mères, et cela librement, un commerce incestueux; non pas seulement un ou deux de ce peuple, mais la nation tout

entière? — Mais pourquoi tant de paroles? Il est bien évident d'ailleurs que ce n'est point la beauté du corps, ni celle du visage qui engendre cette maladie, mais la paresse et la lâcheté de l'âme. Combien n'en voit-on pas qui dédaignent les femmes vraiment belles, pour se livrer à d'autres vraiment laides. Donc l'amour ne vient point de la beauté; autrement, ces hommes dont je parle eussent donné la préférence aux premières. — Quelle est donc la cause de l'amour? S'il ne vient point de la beauté, où a-t-il donc son principe et sa racine? — Vient-il du démon? Sans doute. Mais ce n'est pas la question. Il s'agit de savoir si nous lui donnons nous-mêmes naissance. Car ce n'est pas le démon tout seul qui l'inspire, nous agissons de concert avec lui. Ce qui engendre surtout cette maladie pernicieuse, c'est le trop de familiarité, ce sont les paroles flatteuses, c'est l'oisiveté, le désœuvrement, l'inoccupation.

7. Grande, oui, bien grande est la force de l'habitude; elle est si grande qu'elle devient une nécessité. Si donc l'habitude est la cause du mal, n'est-il pas évident que l'habitude contraire le fera disparaître. Que d'amants ont cessé d'aimer en ne voyant plus celles qu'ils aimaient! Quelque temps sans doute c'est une privation amère et pénible; mais l'amertume se change ensuite en douceur, et on ne pourrait retomber, quand même on le voudrait. — Mais, direz-vous, avant d'avoir contracté l'habitude, dès le premier aspect, me voilà séduit. — Lâcheté encore, mollesse, négligence de vos devoirs, abandon de vos affaires les plus urgentes. Vous ressemblez à un vagabond que tous les maux envahissent; votre âme me fait l'effet d'un enfant qui erre au hasard, et que le premier vent emmène en servitude. Il faut qu'elle exerce son activité; si vous ne l'appliquez à des actions sérieuses, comme elle ne peut se passer d'agir, elle se crée une autre occupation. La terre que l'on n'ensemence point, où l'on ne plante rien, ne produit que de l'herbe; ainsi en est-il de l'âme; n'a-t-elle rien de sérieux en vue, elle se laisse aller au mal par le désir qu'elle a d'agir. L'œil, dont la fonction est de voir, à défaut de beaux objets, se portera sur des objets repoussants. De même l'âme, à défaut d'occupations utiles, s'occupera de futilités. Que le travail, que l'application puisse repousser la première attaque, on peut en donner bien des preuves. C'est pourquoi si vous voyez une belle femme et que vous vous sentiez affecté, cessez de la voir et vous êtes délivré.

Et comment puis-je ne plus la voir, entraîné que je suis par la passion? — Appliquez-vous à d'autres objets capables de distraire votre âme : lisez, méditez, défendez le pauvre, venez au secours de l'opprimé, priez, songez à la vie future; voilà autant de moyens d'enchaîner votre âme. Alors vous pourrez guérir, je ne dis pas une blessure toute fraîche encore, mais une blessure profonde, invétérée. Une insulte, dit le proverbe, suffit pour éteindre l'amour dans le cœur de l'amant; à plus forte raison ces spirituels enchantements triompheront-ils du mal, pourvu que nous voulions nous éloigner de l'objet de notre passion. Mais si nous continuons à fréquenter, à entretenir ces personnes qui lancent ces traits contre nous, qui nous font ces blessures, si nous aimons à parler d'elles, à jouir de leur conversation, nous ne ferons qu'accroître notre maladie. Comment pouvez-vous espérer d'éteindre le feu, si chaque jour vous activez la flamme? — Voilà ce que j'avais à dire aux jeunes gens sur les effets de l'habitude.

Quant aux hommes faits, quant à ceux qui savent réfléchir, je ne puis rien leur conseiller de plus efficace que la crainte de Dieu, la pensée de l'enfer, le désir du royaume des cieux : cela suffit bien pour éteindre le feu de la passion. Dites-vous encore que ce que vos yeux admirent n'est pas autre chose que de l'humeur et du sang et le suc d'une nourriture corrompue. — Mais du moins, dites-vous, ce visage est comme une fleur brillante. — Est-il rien de plus brillant que les fleurs de la campagne? Et cependant elles se flétrissent, elles se corrompent. — Aussi, ne vous attachez point à cette fleur; voyez plus avant par la pensée; enlevez par la pensée cette peau si belle, et considérez ce qu'elle cache. Le corps des hydropiques a-t-il rien de repoussant, ne brille-t-il pas au contraire des plus vives couleurs? Néanmoins, la seule pensée de l'humeur qu'il renferme nous rebute, et nous ne voudrions pas baiser un hydropique.

Cet œil est plein de tendresse et en même temps de vivacité, ce sourcil s'étend délicieusement, ces paupières sont azurées, cette prunelle respire la douceur, le regard est d'une ineffable sérénité. — Mais après tout, qu'est-ce autre chose que des nerfs, des veines et des

artères? Figurez-vous cet œil si beau, débilité, épuisé par la vieillesse, abattu par le chagrin, gonflé par la colère! Oh! qu'il est hideux, que sa beauté s'est vite évanouie! une peinture se dissipe moins rapidement. Elevez votre esprit jusqu'à la véritable beauté. — Mais je ne vois pas, dites-vous, la beauté de l'âme. — Vous la verrez, si vous le voulez bien. Comme on peut admirer la beauté d'un visage en se le représentant par l'imagination, même en l'absence de ce visage; de même, sans le secours des yeux, on peut voir la beauté de l'âme. Ne vous êtes-vous jamais représenté par la pensée une forme remarquable par sa beauté, et n'avez-vous pas de la sorte éprouvé un vif sentiment? Représentez-vous donc aussi la beauté de l'âme, et complaisez-vous dans cette image.

Mais je ne puis voir ce qui est incorporel. — Notre esprit le contemple mieux que nous ne contemplons les corps. N'admirons-nous pas les anges et les archanges, que nous ne voyons pas de nos yeux? De même aussi, nous pouvons admirer les bonnes mœurs et la vertu de l'âme. Si vous voyez un homme de bien, modéré dans ses désirs, vous l'admirerez bien plus qu'un beau visage. Si vous le voyez supporter un outrage avec patience, aimez-le, quand même il serait accablé par la vieillesse. Oui, la beauté de cette âme, malgré la vieillesse, a un grand nombre d'amants, elle ne se flétrit jamais, elle se conserve toujours dans sa fleur. Pour posséder nous-mêmes cette beauté, recherchons ceux qui la possèdent, et soyons épris d'amour pour eux. Ainsi pourrons-nous, à notre tour, une fois revêtus de cet éclat, parvenir aux biens éternels. Puissions-nous tous avoir ce bonheur, par la grâce et la bonté, etc.

HOMÉLIE VIII.

CHARGÉS DE CE MINISTÈRE, SELON LA MISÉRICORDE QUI NOUS A ÉTÉ FAITE, NOUS NE LE NÉGLIGEONS POINT; MAIS NOUS AVONS DÉPOSÉ TOUTE HONTE CACHÉE. (IV, 1-7.)

Analyse.

1 et 2. Mauvaise foi des faux apôtres.
3. Aveuglement des Juifs.
4. Preuves de la divinité du Christianisme.

1. L'apôtre a dit de grandes choses; il s'est mis, lui et tous les fidèles, avant Moïse lui-même. S'apercevant qu'il vient encore de faire de lui-même un éloge magnifique, il se hâte de parler le langage de l'humilité. Il devait se louer de la sorte à cause des faux apôtres et de ceux auxquels il s'adressait, et ensuite tempérer son langage, sans se contredire pourtant: c'eût été de la comédie. Il procède donc maintenant d'une autre manière, et il fait voir qu'il faut rapporter toute cette gloire, non pas à nos mérites et à nos vertus, mais à la bonté de Dieu. C'est pourquoi il dit: « Chargés de ce « ministère ». Tous les biens que nous vous avons distribués, c'est en qualité de ministres du Seigneur que nous vous les avons distribués; nous n'avons fait que prêter notre ministère aux dons qui venaient du ciel. Aussi ne dit-il point: largesse ou donation, mais bien, ministère. Et encore cela ne lui suffit-il pas, il ajoute: « Selon la miséricorde qui nous a « été faite ». Ce ministère lui-même dont nous

sommes chargé, c'est de la divine Bonté que nous l'avons reçu. Le propre de la pitié, c'est de délivrer du mal, non pas de faire du bien : mais la divine miséricorde va jusqu'à combler de bienfaits. « Nous ne le négligeons point ». C'est encore à la bonté de Dieu qu'il faut attribuer cet effet. Car ces paroles : « Selon la mi- « séricorde qui nous a été faite », elles se rapportent à la fois à ceci : « nous ne le négligeons « point », et au ministère apostolique.

Voyez comme il s'applique à rabaisser son propre mérite. Après avoir été comblé de tels bienfaits, et cela uniquement par pure bonté, par pure miséricorde de la part de Dieu, est-ce faire beaucoup que de se charger de ces quelques travaux, que de courir ces dangers, que de soutenir ces tentations ? Et c'est pourquoi nous ne nous décourageons point, mais au contraire nous nous réjouissons, nous agissons avec confiance. A ces mots : « Nous ne le « négligeons point », il rattache les suivants : « mais nous avons déposé toute honte cachée, « ne marchant point dans la ruse, et ne cor- « rompant point la parole de Dieu ». Que veulent dire ces paroles : « Une honte cachée ? » Nous n'annonçons point, nous ne promettons point de grandes choses, dit-il, pour n'en réaliser que de faibles, comme font les faux apôtres. Aussi disait-il : « Vous lisez sur notre vi- « sage ». (II Cor. x, 7.) Tels vous nous voyez, tels nous sommes : nulle duplicité dans notre âme ; nous ne parlons pas d'une façon pour agir d'une autre, pour faire ce que la honte contraint à cacher et à couvrir d'un voile. C'est pour développer cette pensée qu'il ajoute : « Nous ne marchons point avec ruse ». Ce dont ils se glorifiaient, il le regarde, lui, comme honteux et misérable.

Que signifie ce mot : « Avec ruse ? » Ils passaient pour ne recevoir aucun présent ; mais ils en recevaient en secret ; on les regardait comme de saints, comme d'irréprochables apôtres, et pourtant ils étaient tout pleins de vices. Pour nous, dit-il, nous avons horreur de ces procédés (et c'est là ce qu'il appelle « une turpitude secrète) », et nous nous montrons tels que nous sommes. Il n'y a rien de caché non-seulement dans notre vie et dans nos mœurs, mais nul voile ne recouvre notre enseignement. C'est là le sens de ces paroles : « Ne corrompant point la parole de Dieu, mais « annonçant toujours la vérité ». C'est-à-dire : l'annonçant non par notre visage et en apparence, mais en proposant une doctrine solide et substantielle. « Nous recommandant nous- « mêmes à la conscience de tous les hommes ». Ce ne sont pas seulement les fidèles, mais encore les infidèles qui peuvent nous connaître : nous nous montrons à tous de manière que tous puissent nous examiner comme ils voudront. C'est ainsi que nous savons nous recommander, et non pas au moyen de l'hypocrisie ou d'un masque brillant. Nous disons donc que nous ne recevons point de présents, et nous vous prenons à témoin. Nous disons que notre conscience ne nous reproche rien, et ici encore nous invoquons votre témoignage : eux au contraire, c'est en se cachant sous le voile de l'hypocrisie, qu'ils en trompent un si grand nombre. Nous, nous soumettons notre vie aux regards de tous, nous prêchons à découvert : tous peuvent nous comprendre. — Cependant les infidèles ne connaissaient point la force de la prédication de l'apôtre ; et c'est pourquoi il ajoutait que ce n'était pas à lui, mais bien à eux qu'on devait l'imputer. « Si « notre Evangile est couvert d'un voile, il l'est « dans ceux qui périssent. Le Dieu de ce « siècle a aveuglé les âmes des infidèles (3, 4) ». C'est une pensée qu'il exprimait déjà plus haut : « Nous sommes pour les uns une odeur de « mort pour la mort ; aux autres une odeur « de vie pour la vie ». (II Cor. II, 16.)

2. Que signifient ces mots : « Le Dieu de ce « siècle ? » Les Marcionites prétendent que l'apôtre veut parler du Créateur, qui a la justice en partage, sans avoir la bonté. Les Manichéens soutiennent qu'il est question du démon ; et ils imaginent follement un autre créateur que le seul véritable. L'Ecriture, disent-ils, donne le nom de Dieu, non-seulement à celui qui possède la nature divine, mais à tout ce qui exerce un véritable empire sur la faiblesse des hommes : c'est ainsi qu'elle appelle de ce nom la richesse et le ventre. Non pas que ni l'un ni l'autre aient cette dignité ; mais ils exercent une entière puissance sur ceux qui se sont rendus leurs esclaves. Quant à nous, il nous semble qu'il ne s'agit nullement ici du démon, mais bien du Dieu créateur de toutes choses, et qu'il faut lire : « Dieu « a frappé d'aveuglement les âmes des infi- « dèles de ce siècle ». Il n'y aura point d'infidèles dans le siècle futur ; il ne peut y en avoir que dans celui-ci. Et quand même on lirait : « Le Dieu de ce siècle », il ne sau-

rait y avoir de difficulté. Ces mots ne peuvent servir à prouver que le Dieu dont parle l'apôtre n'est que le Dieu du siècle présent. Ne dit-on pas aussi : Le Dieu du ciel? Et Dieu cependant n'est pas seulement le Dieu du ciel. Ne dit-on pas encore : Le Dieu du jour présent? Mais, en le disant, nous n'entendons point circonscrire la puissance de Dieu dans les bornes d'un seul jour. Dieu est encore appelé le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob; et cependant il n'est pas seulement le Dieu de ces trois patriarches. On trouverait dans les Ecritures beaucoup d'autres témoignages.

Mais comment Dieu les a-t-il frappés d'aveuglement? Il n'a pas agi d'une manière positive ; il l'a seulement souffert et permis. C'est la façon ordinaire de parler de la sainte Ecriture, comme quand elle dit : « Dieu les a li-« vrés à leur sens réprouvé ». (Rom. I, 28.) D'abord ils ont cessé de croire ; ils se sont ensuite montrés indignes de voir les mystères, et ensuite il a permis qu'ils fussent frappés d'aveuglement. Qu'eût fait le Seigneur? Les eût-il amenés à lui par force? Eût-il révélé ses mystères à des hommes qui ne voulaient point les contempler? Mais ils les eussent méprisés, sans daigner les apercevoir. Aussi l'apôtre ajoute-t-il : « En sorte que la lumière « glorieuse de l'Evangile du Christ ne rayonne « pas à leurs yeux ». Ce qu'il dit non pas en ce sens qu'ils ne croiront pas en Dieu, mais en ce sens que l'âme infidèle ne pénétrera point ses mystères. Ne nous fait-il pas, à nous, la même recommandation, quand il nous dit de ne pas jeter les pierres précieuses devant les pourceaux? Révéler ses mystères aux incrédules, c'eût été accroître encore leur incrédulité. Forcez un homme qui a mal aux yeux à regarder les rayons du soleil, n'augmenterez-vous pas encore sa maladie? Aussi les médecins les tiennent-ils dans les ténèbres, pour ne pas aggraver leur état. Comprenons donc ce passage en ce sens qu'ils sont devenus incrédules par leur faute. Une fois incrédules, ils n'ont pu contempler les mystères de l'Evangile : car Dieu leur a dérobé ses rayons. C'est ce qu'il disait à ses disciples : « Voilà pourquoi « je leur parle en paraboles, parce qu'ils en-« tendent, sans entendre ». (Matth. XIII, 13.)

Un exemple vous le montrera plus clairement. Supposez un gentil qui traite de fables les dogmes chrétiens. Vaudra-t-il mieux pour lui entrer dans nos temples, assister à nos mystères que rester dehors? C'est pourquoi l'apôtre dit : « En sorte que la lumière de « l'Evangile ne rayonne pas à leurs yeux ». Il fait encore allusion à l'histoire de Moïse. Ce qui alors arriva aux Juifs, arrive à tous les infidèles depuis l'Evangile. Quels mystères sont voilés pour eux, quels mystères ne leur sont point révélés? Ecoutez ce que dit l'apôtre : « En sorte que la lumière glorieuse de l'Evan-« gile du Christ ne brille point à leurs yeux, « de l'Evangile du Christ, qui est l'image de « Dieu ». C'est là ce qui ne leur avait pas été découvert : que la croix est le salut du monde et sa gloire; que Celui qui a été crucifié reviendra entouré de splendeur; et qu'avec lui apparaîtront le présent, l'avenir, ce qui est visible, ce qui est invisible; et la manifestation d'un grand nombre de mystères qui sont l'objet de notre espérance et de notre attente. C'est pourquoi l'apôtre dit : « Afin que la lu-« mière ne rayonne pas », pour que vous ne cherchiez point tout ici-bas, où l'on vous envoie seulement les rayons de l'Esprit-Saint. C'est dans le même dessein que plus haut il disait : « le parfum », ou « le gage » : la réalité, nous la trouverons dans le ciel. Or tout cela leur est caché; et c'est une conséquence de leur incrédulité. Ensuite pour montrer que ce n'est pas seulement la gloire du Christ qu'ils ignorent, mais aussi celle du Père, saint Paul ajoute : « Lequel est l'image de Dieu ». Ne vous arrêtez pas au Christ. Par lui vous voyez le Père; et si vous ne connaissez point sa gloire, vous ne connaîtrez point non plus la gloire du Père. « Nous ne nous prêchons pas « nous-mêmes, mais nous prêchons Jésus-« Christ et nous nous déclarons vos serviteurs « par Jésus-Christ (5) ».

3. Voyons la suite des idées. Comment ceci peut-il se rattacher à ce qui précède? Peut-être fait-il encore allusion à ces faux apôtres qui cherchent leur propre gloire, et qui persuadent à leurs disciples de se recommander de leurs noms, comme il disait dans sa première épître : « Moi, je suis de Paul, moi, au contraire, je « suis d'Apollon ». (I Cor. III, 4.) Peut-être aussi a-t-il en vue quelque chose de très-sérieux. Quoi donc? Ne veut-il pas dire que ces faux apôtres lui faisaient une guerre acharnée et lui dressaient de toutes parts des embûches : Est-ce contre nous que vous combattez, dit-il? N'est-ce pas plutôt contre Celui que nous prêchons? Car nous ne nous prêchons pas nous-

même; je ne suis qu'un serviteur, je remplis auprès de ceux qui reçoivent ma prédication le ministère qu'un autre m'a confié, et tout ce que je fais, je le fais pour sa gloire. Donc en me faisant la guerre, vous renversez ce qui appartient à mon maître. Bien loin de rien m'arroger à moi-même des succès de ma prédication, je ne refuse pas d'être votre serviteur à cause du Christ, puisqu'il lui a plu de vous combler d'honneur, de vous environner de son amour, de faire tant de choses pour vous. C'est pourquoi il dit : « Nous nous déclarons nous-« même votre serviteur à cause du Christ ». Voyez-vous quelle abnégation? Non-seulement, dit-il, nous n'usurpons point ce qui appartient au Seigneur, mais nous nous faisons serviteur à cause de lui.

« Parce que le même Dieu qui a dit à la lu-« mière de resplendir du sein des ténèbres, a « lui-même brillé dans vos cœurs ». Ils désiraient voir le merveilleux éclat de cette gloire de Moïse, il la leur montre toute brillante d'une splendeur encore plus vive. La gloire brillait sur le visage de Moïse, elle brille aussi dans vos cœurs. Et d'abord il rappelle la première œuvre de la création, la lumière sensible et les ténèbres, et il montre que ce second ouvrage de Dieu l'emporte sur le premier. Quand est-ce que Dieu dit : « Que la lumière « brille du sein des ténèbres! » Au premier jour de la création : « Les ténèbres », dit l'Écriture, « étaient étendues sur l'abîme; et Dieu « dit : Que la lumière soit, et la lumière fut ». (Gen. I, 2, 3.) Alors il disait : « Qu'elle soit, et « elle fut ». Il ne le dit plus maintenant, mais c'est lui-même qui est notre lumière. L'apôtre ne dit pas en effet que Dieu ait parlé, mais qu'il a resplendi lui-même dans les cœurs. Ce ne sont donc point les choses sensibles que nous contemplons dans cette lumière, mais c'est Dieu lui-même par Jésus-Christ. Voyez-vous comme il n'y a aucune différence entre les personnes de la Trinité? En parlant de l'Esprit-Saint l'apôtre dit : « Pour nous, con-« templant sans voile la gloire du Seigneur, « nous sommes transformés en cette même « image de la gloire pour la gloire, comme par « l'Esprit qui est le Seigneur ». (II Cor. III, 18.) Et en parlant du Fils : « Afin que la glorieuse « lumière de l'Evangile du Christ, qui est « l'image du Père, ne brille pas à leurs re-« gards ». Enfin en parlant du Père : « Celui « qui a dit à la lumière de resplendir du sein « des ténèbres, a lui-même brillé dans vos « cœurs, pour vous éclairer de l'éclat de la « science de Dieu par le visage du Christ (6) ». Après avoir dit : « L'Evangile du Christ », il ajoute : « Qui est l'image de Dieu », pour faire voir que les incrédules ont été privés aussi de la gloire de Dieu. De même après avoir dit : « La science de Dieu », il ajoute : « par le vi-« sage du Christ », pour montrer que c'est par Jésus-Christ que nous parvenons à la connaissance du Père, comme par l'Esprit-Saint nous arrivons à la connaissance du Fils ».

« Ce trésor, nous le portons dans des vases « d'argile, afin que notre élévation soit l'œuvre « de la puissance de Dieu, et non pas notre « ouvrage (7) ». Après tant de beaux développements sur cette gloire ineffable, l'apôtre craint qu'on ne lui dise : Et comment pouvons-nous jouir d'une telle gloire, et vivre dans un corps mortel? Oui, sans doute, reprend-il, c'est chose merveilleuse, et la plus grande preuve de la puissance divine, qu'un misérable vase de terre comporte tant d'éclat, et garde un tel trésor. Aussi l'apôtre s'écrie-t-il, saisi d'admiration : « Afin que notre grandeur soit l'œuvre « de la puissance de Dieu, et non pas notre « propre ouvrage », faisant allusion encore à ceux qui recherchaient leur propre gloire. La grandeur des dons, et la faiblesse de ceux qui les reçoivent font éclater la puissance de Dieu : il montre sa puissance non-seulement en faisant des largesses, mais encore en les faisant à des êtres de si peu de prix. L'apôtre, par ces vases d'argile, représente la fragilité de la nature humaine et la faiblesse de notre chair. Elle ne vaut pas mieux en effet qu'un vase d'argile : elle est exposée à tant d'attaques; la mort, les maladies, l'intempérie des saisons, mille autres maux, la détruisent si facilement! Tout cela, saint Paul le disait tant pour rabattre l'orgueil des faux apôtres, que pour montrer qu'en nous, chrétiens, il n'y a plus rien d'humain.

4. Dieu fait éclater surtout sa puissance, en accomplissant de grandes choses au moyen des plus faibles instruments. C'est pourquoi l'apôtre dit dans un autre endroit : « Ma puis-« sance se montre tout entière dans la fai-« blesse ». (II Cor. XII, 9.) Dans l'Ancien Testament ne se servait-il pas de moucherons et de mouches pour mettre en fuite des armées de barbares? [Il appelle « la Chenille », sa grande puissance.] (Joel, II, 25.) Et par la confusion

des langages ne détruisait-il pas cette immense tour de Babel? Trois cents hommes lui suffisaient pour mettre en déroute une innombrable armée, et le son de quelques trompettes pour renverser les villes : David encore enfant, si petit et si faible, triomphait de toute une armée. De même dans ces derniers temps il envoie douze hommes, et par eux soumet l'univers, et cela quand tout le monde les persécute et leur fait la guerre. Admirons donc la puissance du Seigneur, admirons-la, adorons-la. Demandons aux Juifs, demandons aux Gentils quels hommes ont persuadé aux peuples d'abandonner leurs mœurs pour embrasser un autre genre de vie? Est-ce un pêcheur ou un faiseur de tentes? Est-ce un publicain ou un ignorant, un homme étranger à toute espèce de connaissances? Comment expliquer un pareil changement, si la puissance de Dieu n'eût opéré ces merveilles par leur ministère? Que disaient-ils pour persuader le monde? Soyez baptisés au nom du Crucifié. — Quel est donc ce Crucifié? — Un homme qu'ils n'avaient jamais vu : voilà ce qu'ils leur disaient, ce qu'ils leur prêchaient; et ils persuadaient à leurs auditeurs, que ces dieux qui rendaient des oracles et qui avaient été transmis jusqu'à eux d'âge en âge comme des dieux, n'étaient pas dieux. Le Christ, qui avait été cloué à la croix, attirait tout le monde à lui.

On savait bien qu'il avait été crucifié et enseveli; mais un bien petit nombre seulement l'avaient vu après sa résurrection. Cette résurrection du Sauveur, les apôtres la firent croire à ceux mêmes qui n'en avaient pas été les témoins; bien plus ils leur persuadèrent qu'il était monté aux cieux et qu'il viendrait juger les vivants et les morts. Qu'y a-t-il de si persuasif dans de pareils discours, dites-moi? Cette persuasion leur venait de la puissance divine. Et d'abord c'étaient des nouveautés capables de blesser les esprits : quoi de plus grave que d'innover en pareille matière, puisque c'est saper les fondements des vieilles institutions, détruire les lois jusque dans leurs racines? Et les prédicateurs, quelle confiance inspiraient-ils? Ils étaient d'une nation détestée des autres nations, et de plus timides et ignorants. Comment purent-ils donc triompher de l'univers? Comment vous ont-ils mis en fuite, vous, vos ancêtres, ces grands philosophes, vos dieux eux-mêmes? Bien évidemment parce que Dieu était avec eux. Non, ce n'est point là un effet de la puissance humaine, mais bien d'une ineffable, d'une divine puissance.

Mais, dites-vous, n'ont-ils pas eu recours à la magie? — Alors il eût fallu fortifier l'empire des démons et propager le culte des idoles. Comment se fait-il donc qu'il ait disparu, et qu'il ait été remplacé par notre religion? C'est une preuve de plus que tout s'est accompli par la puissance de Dieu même. Elle se montre cette puissance, non-seulement dans les résultats de la prédication, mais encore dans la conduite même des chrétiens. La virginité fut-elle jamais aussi fréquente? Professa-t-on jamais tant de mépris pour les richesses, pour la vie, pour tous les biens de la terre? Des hommes débauchés, des magiciens n'eussent jamais produit de tels sentiments dans les âmes; ils auraient développé les sentiments contraires. Mais les apôtres nous apprirent à mener une vie digne des anges, ils nous en donnèrent les premiers l'exemple et dans notre pays, et sur la terre étrangère, et jusqu'aux extrémités du monde. Il est donc bien évident que tous ces changements ont été opérés par la puissance du Christ, par cette puissance qui envoie partout ses rayons et les répand plus prompts que l'éclair dans les intelligences. Pénétrés de ces pensées, trouvant dans les merveilles du passé une sûre garantie de la promesse des biens futurs, adorez avec nous l'invincible puissance du Crucifié. Ainsi pourrez-vous échapper aux affreux tourments de l'enfer et parvenir au royaume des Cieux. Daigne le Seigneur nous en faire la grâce, par bonté, etc.

HOMÉLIE IX.

PARTOUT NOUS AVONS DES TRIBULATIONS, MAIS NOUS NE SOMMES POINT ACCABLÉS; NOUS SOMMES DANS LE BESOIN, MAIS NOUS NE SUCCOMBONS PAS; ON NOUS PERSÉCUTE, MAIS NOUS NE SOMMES PAS DÉLAISSÉS. (IV, 8, JUSQU'A LA FIN DU CHAPITRE.)

Analyse.

1 et 2. Avantages des afflictions et des tentations. — C'est l'espérance des biens futurs qui nous console et nous réjouit.
3 et 4. Il faut mépriser les délices de la vie présente, craindre les maux de l'avenir, éviter le péché qui irrite le Seigneur.

1. Il insiste sur cette pensée, pour montrer que toutes ces merveilles sont l'œuvre de la puissance divine; il veut ainsi réprimer l'arrogance de ceux qui se glorifient eux-mêmes. Chose admirable, dit-il, non-seulement nous gardons ce trésor dans des vases d'argile, mais, malgré tant de souffrances que nous endurons, tant de persécutions qui nous accablent, nous pouvons le défendre et nous ne le perdons point. Et ce serait encore un vase d'airain, qu'il ne suffirait pas à porter ce trésor, ni à résister à de telles attaques. Et cependant ce trésor, nous le portons, et la grâce de Dieu nous empêche d'éprouver rien de fâcheux. « Partout », dit-il, « nous avons des tribula-« tions, et nous ne sommes point accablés ». Qu'est-ce à dire, « partout? » C'est-à-dire, de la part de nos ennemis, de nos amis, de nos proches; c'est-à-dire, par suite des besoins qui nous pressent de tous côtés, des dangers que nous suscitent nos parents comme nos ennemis. « Mais nous ne sommes point accablés ». Voyez comme il oppose les pensées aux pensées. « Nous sommes dans les tribulations », dit-il; « mais nous ne sommes point accablés : « nous sommes dans le dénûment, mais nous « ne succombons point »; c'est-à-dire, nous ne tombons pas en défaillance : Dieu ne permet pas que nous soyons vaincus, mais seulement que nous soyons éprouvés.

« Nous sommes persécutés, mais nous ne « sommes pas délaissés; nous sommes renver-« sés, mais nous ne périssons point (9) ». Les tentations viennent fondre sur nous, mais nous ne subissons pas les conséquences ordinaires des tentations; et c'est là un effet de la puissance de Dieu et de sa grâce. Ailleurs l'apôtre dit que Dieu permet tout cela, soit pour affermir l'humilité dans leurs cœurs, soit aussi pour assurer le bien des fidèles : « De peur « que je ne m'enorgueillisse », dit-il, « un ai-« guillon m'a été donné ». (II Cor. XII, 7.) Et il dit encore : « De peur que l'on n'ait de moi « une opinion plus haute que ce que l'on voit « ou ce que l'on entend de moi ». Et ailleurs : « De peur que nous ne soyons pleins de con-« fiance en nous-mêmes ». Ici il permet ces tentations, afin de faire éclater sa puissance. Voyez-vous combien les tentations sont avantageuses? Elles montrent la puissance de Dieu, elles font voir l'efficacité de sa grâce : « Ma « grâce te suffit », dit le Seigneur. Elles affermissent l'humilité chez les uns, elles apaisent l'orgueil des autres et augmentent leur patience. « Car la patience », dit l'apôtre, « pro-« duit l'épreuve, et l'épreuve donne l'espé-« rance ». (Rom. V, 4.) Quand on a couru de grands dangers, quand ensuite on en est sorti triomphant pour avoir mis en Dieu sa confiance, n'apprend-on point par là à s'attacher de plus en plus au Seigneur?

« Sans cesse nous portons dans notre corps « la mortification de Jésus, afin que la vie de « Jésus soit aussi manifestée dans notre corps « (10) ». Quelle était donc cette mortification du Seigneur Jésus, qu'ils portaient dans leurs

corps? C'est qu'ils mouraient, pour ainsi dire, chaque jour, et prouvaient ainsi la résurrection du Sauveur. — Vous croyez que Jésus-Christ est mort, semblaient-ils dire, et vous ne croyez pas qu'il soit ressuscité, jetez les yeux sur nous qui mourons tous les jours, et qui chaque jour aussi ressuscitons; alors vous croirez à la résurrection. Voilà donc encore une nouvelle cause des tentations : « Afin que », dit-il, « la « vie de Jésus soit manifestée dans notre corps », en ce qu'il nous arrache au péril. Ainsi, ce qui semble être de la faiblesse, ce qui a l'air d'une défaillance, prêche la résurrection de Jésus-Christ. Le manque de tribulations manifesterait moins bien cette puissance de Jésus-Christ que ne la manifestent ces souffrances dont nous triomphons.

« En effet, nous qui vivons, nous sommes « livrés à la mort à cause de Jésus, afin que la « vie de Jésus soit manifestée en nous, dans « notre chair mortelle (11) ». C'est ainsi que procède ordinairement l'apôtre; son langage d'abord obscur, s'éclaircit ensuite. Dans les paroles que nous venons de citer il expose plus nettement ce qu'il disait tout à l'heure. C'est pourquoi, dit-il, nous sommes livrés, c'est-à-dire, nous portons la mortification du Seigneur, afin que la puissance de sa vie se manifeste davantage. Car cette chair mortelle, accablée de tant de maux, il ne permet point qu'elle succombe. On peut encore entendre ce passage dans un autre sens. Quel est-il? Celui qu'exprime ailleurs l'apôtre en disant : « Si « nous mourons avec lui, nous vivrons avec « lui ». (II Tim. II, 11.) Maintenant nous subissons la mort, comme il l'a subie lui-même, pour lui nous préférons la mort à la vie; lui aussi, quand nous serons morts, il voudra nous ressusciter. Si nous sortons de cette vie, si nous mourons, lui, il nous prendra par la main pour nous tirer du tombeau et nous ramener à la vie. « Donc la mort opère en nous, mais « la vie opère en vous (12) ». Ce n'est plus de la mort du corps qu'il s'agit, mais des tentations et du repos. Nous, dit-il, nous sommes sans cesse dans les périls et dans les tentations; vous au contraire vous jouissez en paix de cette vie que procure le danger. Nous courons les dangers; vous au contraire vous goûtez le bonheur; il s'en faut bien que vous supportiez les mêmes épreuves que nous. — « Nous avons « donc le même esprit de foi, comme il est « écrit : J'ai cru, et c'est pourquoi j'ai parlé; « nous aussi nous croyons et c'est pourquoi « nous parlons, sachant bien que celui qui a « ressuscité Jésus-Christ, nous ressuscitera « aussi par Jésus-Christ (13, 14) ». Il a cité les paroles d'un psaume, plein d'une sublime philosophie, et bien propre à nous soutenir dans le danger. Le roi-prophète les prononça alors que les plus grands périls l'entouraient, et qu'il ne pouvait être délivré que par le secours du ciel.

2. Le rapprochement de circonstances analogues est de nature à procurer de grandes consolations. C'est pourquoi saint Paul a dit : « Nous avons le même esprit », ce qui signifie : Le secours qui sauva David, nous sauve nous-même; l'Esprit qui lui inspira ce psaume, est celui qui nous inspire nous-même. Ne montre-t-il point par là qu'il y a un merveilleux accord entre le Nouveau et l'Ancien Testament, que c'est le même Esprit qui opère dans tous les deux, que nous ne sommes pas les seuls à souffrir, mais que les anciens ont souffert comme nous; qu'il faut nous appuyer sur la foi et l'espérance, et ne pas demander une prompte délivrance de nos maux. Après avoir montré la résurrection et la vie, après avoir fait voir que les périls ne sont nullement une preuve de faiblesse et de défaillance, il parle de la foi, et c'est à elle qu'il confie toutes choses. Cette foi, il l'appuie sur la résurrection de Jésus-Christ, en disant : « Nous croyons et « c'est pourquoi nous parlons ». Que croyons-nous, dites-moi? Nous croyons « que celui qui « a ressuscité Jésus-Christ, nous ressuscitera « nous-même et nous affermira avec vous. Car « tout se fait à cause de vous, afin que, la grâce « étant abondante, tous rendent grâce à Dieu « pour sa gloire (15) ». Il élève leurs âmes, afin qu'ils ne croient point devoir leur conversion à des hommes, c'est-à-dire, à de faux apôtres. Tout est l'œuvre de Dieu, qui veut se montrer généreux à l'égard d'un grand nombre pour faire apparaître toute la puissance de sa grâce. C'est pour vous que Jésus-Christ est ressuscité, c'est pour vous que ses miracles ont eu lieu. Ce qu'il a fait, il ne l'a pas fait pour un seul homme, mais pour tous les hommes.

« C'est pourquoi nous ne succombons point; « mais si l'homme extérieur chez nous se cor- « rompt, l'homme intérieur se renouvelle de « jour en jour (16) ». Comment l'homme extérieur se corrompt-il? Quand on le frappe de verges, quand on le tourmente, quand on

l'accable de maux. « Mais l'homme intérieur « se renouvelle de jour en jour ». Et comment se renouvelle-t-il ? Par la foi, par l'espérance, par la ferveur de l'âme. Il faut donc se montrer intrépide en face du danger. Plus le corps est tourmenté, plus aussi l'âme conçoit d'espérance, plus elle a de splendeur, semblable à l'or éprouvé par le feu. Voyez comme il fait disparaître les afflictions de la vie présente ! « Ces tribulations si légères, ces tribulations « d'un moment, produisent en nous un poids « éternel, excessif de gloire, si nous portons « nos regards non sur les choses qui se voient, « mais sur celles qui ne se voient pas (17, 18) ». Tout se ramène donc à l'espérance ; déjà dans l'épître aux Romains il disait : « C'est par l'es- « pérance que nous avons été sauvés ; or l'es- « pérance de ce que l'on voit n'est pas une « espérance ». (Rom. VIII, 24.) C'est la même pensée qu'il exprime ici, quand il compare le présent à l'avenir, les biens éphémères avec les biens éternels, des avantages si minces avec d'autres si considérables, la tribulation avec la gloire. Mais il ne s'en tient pas là, il ajoute une expression qu'il répète pour lui donner plus de force : « excessif jusqu'à l'ex- « cès ». Ensuite il fait voir comment de telles afflictions deviennent légères. Et qu'est-ce donc qui les allége ? « C'est que nous portons « nos regards, non sur des choses qui se « voient, mais sur celles qui ne se voient pas ». C'est ainsi que les maux présents nous deviendront légers, et les biens futurs, immenses, si nous nous détournons des choses visibles : « Car ce que l'on voit ne dure qu'un instant ». Ce que l'on voit, ce sont les afflictions. « Mais « ce que l'on ne voit pas est éternel ». Or les célestes couronnes sont invisibles. L'apôtre ne dit pas : telles sont les tribulations, mais « ce « qui se voit », qu'il s'agisse des supplices ou du repos. Il ne faut donc ni se laisser amollir par le repos, ni se laisser abattre par les tribulations. En parlant des biens futurs, il ne dit pas non plus : Le royaume des cieux est éternel ; mais, « ce qui ne se voit pas est éternel », qu'il s'agisse du royaume des cieux ou des châtiments.

Il faut donc trembler à la pensée des châtiments, et aspirer à la récompense. Oui, puisque les biens qui se voient sont éphémères, puisque ceux qui ne se voient pas sont éternels, portons nos regards vers ceux-ci. Serions-nous excusables de donner aux premiers la préférence ? Le présent peut être agréable, mais il passe ; les peines qui succèdent à ces jouissances ne finiront jamais, ne seront jamais adoucies. Et comment Dieu ferait-il grâce à ces hommes qui, après avoir reçu le Saint-Esprit et ses dons ineffables, s'appliquent aux choses de ce monde et se laissent tomber à terre ? J'entends trop souvent prononcer ces ridicules paroles : Donnez-moi la journée présente, et prenez pour vous celle du lendemain. S'il y a une vie future, comme vous le dites, ce sera donner un pour un ; s'il en est autrement, ce sera donner deux pour rien. Quoi de plus criminel, quoi de plus insensé que ce langage ? Il s'agit du ciel et de ses biens infinis : et vous citez des paroles qui se crient dans les cirques, et vous ne vous voilez pas le visage, et vous ne rougissez pas de ressembler aux fous qui les prononcent ? Quoi ! vous ne rougissez pas d'être cloués, pour ainsi dire, aux choses de la terre ! Vous ne sortirez pas de cette démence, de cet égarement, vous ne cesserez pas de délirer, comme des enfants ! Que les gentils parlent de la sorte, je ne m'en étonne point ; mais de la part des chrétiens, est-ce excusable ? Vous révoquez donc en doute ces immortelles espérances ? Vous les tenez donc pour incertaines ? Encore une fois êtes-vous excusables ? — Mais, dites-vous, qui est venu de l'autre monde nous dire ce qui s'y passe ? — Ah ! Ce n'est pas un homme, vous répondrai-je ; c'est Dieu lui-même, dont vous ne pouvez récuser le témoignage ; oui, c'est Dieu qui vous a révélé toutes ces choses. — Mais vous ne les voyez pas ! — Et Dieu, le voyez-vous ? Quoi donc, nierez-vous son existence, sous prétexte que vous ne le voyez pas ? — Certes, répliquez-vous, je crois bien que Dieu existe.

3. Un infidèle vous demande : qui donc est venu du ciel vous annoncer cette vie future ? Que lui direz-vous ? — D'où savez-vous que Dieu existe ? — L'ordre visible de cette création, l'univers lui-même, le consentement général nous le disent assez. — Je vous tiendrai le même langage au sujet du jugement. — Comment cela ? — Je vous interrogerai et vous répondrez. — Dieu est-il juste, et rend-il à chacun selon son mérite ? Ou bien au contraire veut-il que les méchants soient dans le bonheur et les délices, et que les bons soient malheureux ? — Non certes, direz vous ; les hommes mêmes ne le souffriraient pas. — Mais ceux qui souffrent ici-bas, où trouveront-

ils le bonheur? Où les méchants souffriront-ils, s'il n'y a pas ensuite une autre vie où chacun recevra selon ses œuvres? Voyez-vous que c'est un pour un, et non pas deux pour un? Je vais plus loin, et je prétends vous montrer que les méchants n'auront pas même un pour un, que les justes auront deux pour un. Ceux qui pendant la vie se sont plongés dans les délices, n'ont pas même reçu un pour un; ceux au contraire qui ont pratiqué la vertu, ont reçu deux pour un. — Quels sont ceux qui ont goûté le repos pendant la vie? Sont-ce ceux qui ont abusé du temps présent ou ceux qui se sont conduits avec sagesse? — Les premiers, dites-vous; — moi, je vous dis que ce sont les derniers, et j'en atteste ceux mêmes qui ont joui des biens présents, et ils n'auront rien à répliquer à ce que je vais dire.

Que de fois n'ont-ils pas maudit leurs fiancées, et le jour où s'est ouverte la chambre nuptiale? Que de fois n'ont-ils pas envié le bonheur de ceux qui ne se sont point mariés! Que de jeunes gens, libres de se marier, n'ont pu s'y résoudre, à la pensée des embarras de cet état de vie! Je n'entends point par là décrier le mariage, (il est honorable), je ne fais que blâmer ceux qui en abusent. Si la vie des hommes mariés semble parfois insupportable, que dirons-nous de ceux qui se précipitent dans le gouffre de l'adultère? Est-il un esclave plus malheureux? Que dirons-nous de ceux qui se corrompent dans les délices, et y contractent toutes sortes de maladies? — Mais la gloire a du moins des charmes. — Rien de plus amer qu'une telle servitude. L'homme, avide de gloire, se fait esclave, rampe jusqu'à terre pour plaire à tout le monde. Quiconque au contraire la foule aux pieds, quiconque méprise cette gloire qui vient des hommes, est au-dessus des autres. — Mais les richesses sont désirables. — N'avons-nous pas démontré bien des fois que moins on a de richesses, plus on est riche et tranquille. — Il y a du plaisir à s'enivrer. — Non, vous ne pouvez tenir ce langage. — Si donc la pauvreté vaut mieux que les richesses, si le célibat est préférable au mariage, si l'obscurité vaut mieux que la gloire, la privation mieux que les délices, on peut dire que les hommes détachés des choses de ce monde possèdent plus que les autres.

Je n'ai rien dit encore de l'espérance qui soutient l'homme affligé, même au milieu des plus vives souffrances, de cette crainte de l'avenir qui trouble le plaisir, même au sein des plus abondantes jouissances. N'est-ce pas là un terrible châtiment, et d'autre part, n'est-ce pas là aussi une source féconde de bonheur et de repos? Mais ce n'est pas tout. — Qu'y a-t-il donc encore? — Les délices de la vie n'ont rien de réel, pas même au moment où on les goûte; leur nature et leur fragilité le montrent assez; les biens qui viennent de l'affliction, non-seulement sont de vrais biens, mais ils demeurent inébranlables. — Vous le voyez donc, ce n'est pas deux pour rien, mais trois, cinq, dix, vingt, mille pour rien, qu'il faut dire. Un exemple vous le fera comprendre. Le mauvais riche et Lazare ont joui, l'un du présent, l'autre de l'avenir. Est-ce la même chose, je vous le demande, que d'être éternellement tourmenté, et de souffrir quelques instants la faim? De souffrir dans un corps mortel, et d'endurer sans pouvoir mourir le cruel supplice du feu? Ne verrez-vous point de différence entre ces couronnes, ces jouissances, éternelles récompenses d'une courte maladie, et ces supplices, ces tourments éternels, conséquence de quelques instants de plaisir? Est-ce la même chose? qui oserait le dire? Comparez ces deux états, quant à la quantité, quant à la qualité; voyez l'estime que Dieu fait de l'un et de l'autre, le jugement qu'il porte sur l'un et sur l'autre. Jusques à quand tiendrez-vous un langage digne de ces insectes qui se roulent dans la poussière? Est-ce ainsi que doivent parler des hommes raisonnables? Convient-il de sacrifier une âme si précieuse pour un si vil plaisir, quand il faudrait au contraire gagner le ciel au prix de quelques fatigues?

Voulez-vous une autre preuve du jugement terrible qui se fera au dernier jour? Ouvrez la porte de votre conscience, et voyez ce juge qui siége au dedans de votre âme. Malgré l'amour que vous avez pour vous-mêmes, vous vous condamnez, et vous n'oseriez point porter sur vous-mêmes une injuste sentence. Pensez-vous que Dieu se préoccupe moins de la justice, qu'il ne prononcera pas, lui aussi, sur tous une sentence équitable, croyez-vous que cette sentence doive être prononcée au hasard et sans fondement? qui oserait le dire? personne assurément. Tous, grecs et barbares, poètes et philosophes, le genre humain tout entier est en cela d'accord avec nous, chacun à sa manière; et tous mettent des tribunaux dans les enfers, tant c'est chose manifeste et

reconnue! — Et pourquoi, demandez-vous, Dieu ne punit-il pas dès ce monde? C'est pour montrer sa générosité, pour nous laisser le temps du repentir qui doit nous sauver, pour ne pas causer la ruine du genre humain, pour ne point priver du bonheur éternel ceux qui, par un changement complet de vie peuvent encore opérer leur salut. S'il punissait aussitôt après le péché, s'il frappait de mort sur-le-champ, comment Paul eût-il été sauvé? Comment Pierre, comment les apôtres, ces docteurs des nations eussent-ils été sauvés? Comment David eût-il gagné le ciel par sa pénitence? Et les Galates? et tant d'autres? Voilà pourquoi le Seigneur ne fait pas toujours éclater sa vengeance en cette vie. C'est le petit nombre seulement qu'il punit ici-bas. Tous ne sont point punis dans l'autre monde : les uns reçoivent leur châtiment sur la terre, les autres après la mort. Il veut, par les châtiments qu'il inflige dès cette vie, ranimer les plus opiniâtres; en laissant les autres impunis, il veut fixer notre attention sur les châtiments de la vie future. D'ailleurs n'en voyez-vous pas un grand nombre punis même ici-bas; ceux par exemple qu'une tour écrasa dans sa chute, ceux dont le sang fut mêlé par Pilate au sang des victimes; ces Corinthiens qui moururent avant le temps pour avoir profané les saints mystères, ce Pharaon, ces Juifs, massacrés par les barbares, une multitude d'autres alors, maintenant et toujours? D'autres aussi, coupables des plus grands crimes, sont morts sans avoir été châtiés durant leur vie, comme ce riche du temps de Lazare, comme beaucoup d'autres encore.

4. Dieu agit de la sorte pour exciter ceux qui ne croient pas à la vie future, pour rendre plus actifs ceux qui y croient et qui s'engourdissent. Dieu en effet est un juge plein de justice, de force et de générosité, et il ne fait pas chaque jour éclater sa colère; mais si nous abusons de sa longanimité, le temps viendra où elle ne se fera plus sentir même un seul instant, où la justice se hâtera d'accourir. Ces délices d'un instant, (et cette vie n'est qu'un instant,) que nous voulons goûter, prenons-y garde, nous vaudront une éternité de supplices. Ah! travaillons plutôt quelque temps, afin de mériter des couronnes immortelles. Eh! dans les affaires de ce monde, ne voyez-vous pas la plupart des hommes entreprendre des travaux de peu de durée pour s'assurer un long repos? Souvent il leur arrive tout le contraire de ce qu'ils espéraient, car ici-bas la peine et le gain sont équivalents; souvent même la peine est immense et le résultat bien faible. Il en est tout autrement du royaume des cieux : la peine est peu de chose, et la joie qui en résulte est infinie. Examinez en effet : le laboureur travaille toute l'année, et à la fin il voit tomber toutes ses espérances. Le pilote et le soldat passent toute leur vie dans les guerres et dans les fatigues, et que de fois l'un perd le produit de ses marchandises, et l'autre la vie dans son triomphe! Sommes-nous excusables, je vous le demande? Voilà que dans les choses de la vie nous préférons le travail au repos, afin de nous préparer quelques jouissances, toujours bien minces, si encore nous les obtenons, (car elles sont incertaines); et quand il s'agit de la vie spirituelle, nous faisons tout le contraire, nous aimons mieux nous reposer lâchement et nous attirer ainsi des châtiments inexprimables.

Ah! je vous en conjure, sortez enfin de cette torpeur! Vous n'aurez pour vous arracher à ces horribles supplices, ni frère, ni père, ni enfant, ni ami, ni voisin, ni personne. Si nos œuvres nous trahissent, c'en est fait de nous, nous sommes perdus. Que de gémissements poussa le mauvais riche! comme il supplia le patriarche de lui envoyer Lazare! Mais entendez la réponse d'Abraham : « Il y a un immense « chaos entre vous et nous; et quand même on « le voudrait, on ne pourrait aller jusqu'à « vous ». (Luc, xvi, 26.) Que de prières les vierges folles n'adressèrent-elles pas à leurs compagnes, pour obtenir d'elles un peu d'huile! Mais écoutez ce qu'on leur répond : « Peut-être notre huile ne suffirait-elle pas « pour nous et pous vous ». (Matth. xxv, 9.) Et personne ne put les introduire dans la chambre nuptiale. Pénétrons-nous bien de ces pensées, et prenons soin de notre conduite. Imaginez les travaux les plus pénibles, les tourments les plus épouvantables! Qu'est-ce que cela en comparaison des biens futurs? D'autre part, le feu, le fer, les bêtes féroces, les supplices les plus cruels ne sont pas même l'ombre des supplices de l'enfer. Malgré leur violence en effet, les premiers sont moins terribles parce qu'ils ne durent qu'un instant : le corps ne peut résister longtemps à une douleur excessive. Dans l'autre monde il en est tout autrement : la durée se trouve jointe à l'intensité, aussi bien dans la joie que dans la

douleur. Donc, pendant qu'il en est temps encore, prévenons le visage du Seigneur par l'aveu de nos fautes, afin qu'il se montre à nous plein de douceur et de bonté, et que nous puissions échapper à ces puissances terribles et menaçantes.

N'apercevez-vous point ces farouches licteurs? Ne les voyez-vous point exécuter les ordres de leurs chefs, entraîner les pécheurs, les enchaîner, les accabler de coups, les percer de leurs glaives, leur brûler les flancs avec des torches, les déchirer? Mais ce n'est là qu'un jeu, qu'une dérision en comparaison des tourments de l'enfer. Tout cela passe en effet : mais en enfer le ver ne meut point, le feu ne s'éteint point, le corps n'est plus sujet à la corruption. Ah! nous préserve le Seigneur d'en faire l'expérience! Puissent les menaces seules nous faire trembler, sans que nous soyons livrés aux bourreaux! Qu'il serait préférable pour nous d'être châtiés ici-bas! Que de paroles nous répandrions dans les enfers, en nous accusant nous-mêmes! Que de gémissements, que de sanglots nous pousserions! Mais à quoi tout cela nous servirait-il? A quoi servent les gémissements au pilote, quand son navire brisé s'est abîmé dans les flots? A quoi servent-ils au médecin, quand le malade est mort? Ils ne cesseront de répéter qu'il fallait faire ceci et cela, paroles inutiles et inefficaces! Tant que l'on peut espérer de se sauver par la réforme de sa vie et de ses mœurs, paroles et actions, tout peut servir; mais quand il ne nous reste plus rien, quand tout est perdu, en vain parlerons-nous, en vain agirons-nous. Les Juifs diront alors : « Béni soit celui qui vient au nom du Sei- « gneur! » (Jon. XII, 13.) Mais ces paroles n'auront point pour effet de les soustraire aux châtiments. Ils ne les ont point prononcées, quand il fallait les prononcer. Epargnons-nous un pareil sort. Hâtons-nous de changer de vie, afin de nous présenter avec confiance au tribunal du Christ. Cette confiance, puissions-nous l'obtenir par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui gloire soit au Père et à l'Esprit-Saint, etc.

HOMÉLIE X.

NOUS SAVONS EN EFFET QUE, SI CETTE TENTE MATÉRIELLE OU NOUS DEMEURONS SE DISSOUT, DIEU NOUS RÉSERVE UNE DEMEURE QUI N'A PAS ÉTÉ FAITE DE MAIN D'HOMME, MAIS QUI EST ÉTERNELLE ET DANS LES CIEUX. (V, 1, JUSQU'A 10.)

Analyse.

1 et 2. Saint Chrysostome développe les textes de l'apôtre qui se rapportent à la résurrection et au jugement dernier.
3 et 4. Il cherche par le tableau de ce jugement à inspirer à son auditoire une salutaire frayeur.

1. L'apôtre ranime encore l'ardeur des Corinthiens et les soutient dans leurs nombreuses épreuves. Sans doute aussi son absence avait diminué leur courage. Que leur dit-il donc? Ne soyez ni surpris ni troublés de tant d'afflictions. Elles nous valent de nombreux avantages. Il leur en a montré déjà plusieurs : Nous portons avec nous, leur a-t-il dit, la mortification de Jésus-Christ, et nous sommes partout la preuve vivante de sa puissance. « Afin que, « dit-il, on reconnaisse l'étendue de la vertu « de Dieu. » Nous servons encore de preuve à

sa résurrection ; ce qu'il disait en ces termes : « Afin que la vie de Jésus soit manifestée dans « notre chair mortelle ». Il dit ensuite que l'homme intérieur est perfectionné : « Si « l'homme extérieur se corrompt, dit-il, « l'homme intérieur se renouvelle de jour en « jour ». Voulant ensuite montrer l'avantage des souffrances et des persécutions, il ajoute qu'elles enfantent toutes sortes de biens pour ceux qui les endurent avec patience. Peut-être vous désoleriez-vous de voir l'homme extérieur se corrompre : or c'est précisément lorsque cette corruption se sera produite que vous éprouverez le plus de jouissances et que vous aurez le sort le plus heureux. Non-seulement donc il ne faut point s'affliger, si quelque partie du corps se dissout ; mais au contraire il faut aspirer à une complète dissolution. Cette corruption de l'homme extérieur mène à l'immortalité. Et c'est pourquoi l'apôtre ajoute : « Nous savons en effet que si cette « tente matérielle où nous habitons, se dissout, « Dieu nous réserve une demeure qui n'a pas « été faite de main d'homme, une demeure « éternelle et qui est dans les cieux ». Le dogme qu'il leur coûtait le plus d'admettre, c'était le dogme de la résurrection. Il cherche à l'établir de plus en plus, il invoque les jugements mêmes de ses auditeurs, et voici comment il procède. Il trouve une autre occasion d'entrer en matière. Il les avait déjà tirés de leur erreur. Maintenant il dit : « Nous savons « que si cette tente matérielle où nous habi- « tons vient à se dissoudre, Dieu nous en ré- « serve une autre qui n'a pas été faite de main « d'homme, qui est éternelle et dans les « cieux ».

Il en est qui par cette demeure terrestre entendent le monde où nous sommes. Je crois plutôt que l'apôtre fait allusion au corps. Voyez maintenant comment par les noms eux-mêmes il montre la supériorité des biens à venir sur les présents. Au mot « terrestre » il oppose le mot « céleste » ; au mot « tente », qui peint la fragilité, le peu de durée des choses d'ici-bas, il oppose le mot « éternel ». C'est pourquoi Jésus-Christ dit : « Dans la « maison de mon Père il y a plusieurs de- « meures ». (Jean, XIV, 2.) S'il donnait le nom de tentes aux demeures des saints, il y ajouterait quelque autre expression. Ainsi le Sauveur ne dit pas : afin qu'ils vous reçoivent dans leurs tentes ; mais : « Afin qu'ils vous « reçoivent dans les tentes éternelles ». (Luc, XVI, 9.) En disant : « Une demeure qui n'est « pas faite de main d'homme », il fait songer à celle qui est faite de main d'homme. — Quoi donc ? Le corps est-il fait de main d'homme ? Non pas ; mais par là il désigne ou bien les maisons construites par les hommes ; ou bien c'est le corps lui-même qu'il appelle une maison que la main de l'homme n'a pas élevée. Alors ce ne serait plus le second terme d'une comparaison, mais simplement une louange et un éloge. — « Dans cette de- « meure périssable nous gémissons, et nous « souhaitons de revêtir cette autre demeure « qui est du ciel (2) ». Quelle est cette demeure ? Un corps désormais incorruptible. Et pourquoi gémissons-nous maintenant ? Parce que le corps dont plus tard nous serons revêtus, est bien préférable à celui que nous avons aujourd'hui. Il dit qu'il est céleste, parce qu'il n'est plus sujet à se corrompre. Ce corps ne nous vient pas du ciel, sans doute, l'apôtre par cette expression veut signifier la grâce qui vient du ciel. Bien loin de nous affliger de quelques épreuves, nous devons les rechercher toutes. C'est comme s'il disait : Vous vous plaignez des persécutions, vous gémissez de voir se corrompre l'homme extérieur ? Gémissez plutôt de n'être point persécutés davantage encore, de voir l'homme extérieur se dissoudre si lentement. Voyez-vous comme il retourne la pensée ? Il faut s'affliger de ne pas voir s'accomplir entièrement la dissolution, au lieu de se plaindre de la voir commencer. C'est pourquoi il donne au corps non plus le nom de tente, mais celui d'habitation permanente. Et cela avec raison. Car une tente se dissout aisément, mais une habitation reste toujours.

« Si cependant nous sommes trouvés revêtus, « et non pas nus (3) ». Tous ne peuvent attendre la résurrection avec confiance. Aussi l'apôtre ajoute-t-il : « Si cependant nous « sommes revêtus », c'est-à-dire, si nous arrivons à l'incorruptibilité, si nous reprenons un corps qui ne soit plus sujet aux souffrances. « Et si nous ne sommes point trouvés nus », c'est-à-dire, privés de gloire et de sécurité. Il exprimait la même pensée dans sa première épître aux Corinthiens. « Tous nous ressusci- « terons », disait-il ; « et chacun à notre rang » ; et encore : « Il y a des corps célestes, et il y a « des corps terrestres ». (I Cor. XV, 23-40.)

Tous ressusciteront, mais tous ne seront point glorifiés; les uns ressusciteront dans la gloire, les autres dans l'opprobre; les uns pour régner dans les cieux, les autres pour être tourmentés dans les enfers. C'est là ce que l'apôtre veut faire entendre par ces paroles : « Si nous « sommes trouvés revêtus et non point nus. « Car nous aussi qui sommes dans cette tente, « nous gémissons, parce que nous ne voulons « pas être dépouillés, mais couverts de nou- « veaux vêtements (4) ».

2. Ne ferme-t-il pas aussi la bouche aux hérétiques, en leur montrant qu'il ne s'agit pas d'un corps ou d'un autre, mais de la corruption et de l'incorruptibilité? Ce qui cause nos gémissements, ce n'est pas le désir que nous avons d'être délivrés de notre corps (car nous ne voulons pas en être dépouillés); mais c'est le désir d'être délivrés de la corruption qu'il renferme. Aussi dit-il : Nous ne voulons pas être dépouillés de notre corps, mais nous voulons le revêtir d'immortalité. Il s'explique ensuite : « Afin que ce qui est corruptible soit « absorbé par la vie ». Il semblait pénible à la plupart de quitter leur corps, et c'était combattre leurs sentiments que de dire : « Nous « gémissons de ne pas vouloir en être déli- « vrés ». Et en effet, si l'âme éprouve tant de peine à se séparer du corps, comment dites-vous donc que nous nous plaignons de n'en être point séparés? C'est cette objection qu'il veut prévenir : Je ne veux pas dire, reprend-il, que nous gémissons par suite du désir que nous avons de quitter nos corps. La mort est une cause de tristesse pour tout le monde; et le Christ lui-même a dit de saint Pierre : « Ils « te prendront et te mèneront où tu ne veux « pas aller » (Jean, XXI, 18); mais nous voulons revêtir notre corps d'une robe d'immortalité. Voilà ce qui nous afflige : ce n'est pas d'avoir un corps, mais d'avoir un corps mortel et sujet à la souffrance. Telle est encore une fois la cause de notre affliction. Mais la mort vient détruire ce qu'il y a de corruptible en nous, elle ne détruit point le corps. — Et comment cela se fait-il, demandez-vous? — Ne posez point cette question. C'est Dieu lui-même qui le fait. Pas de vaine curiosité.

C'est pourquoi l'apôtre ajoute : « Celui qui « nous a créés pour cela même, c'est Dieu ». Il s'agit donc d'une disposition toute céleste et éternelle. Ce n'est pas aujourd'hui que Dieu l'a établie; il en a décidé ainsi quand dans l'origine il nous forma de terre, quand il créa le premier homme, Adam. Il ne l'a point créé pour mourir, mais pour le rendre immortel. Afin de confirmer ce qu'il vient de dire, l'apôtre ajoute : « Et il nous a donné le gage « de l'Esprit-Saint ». C'est pour cette fin qu'il créa l'homme, c'est pour cette fin qu'il l'a renouvelé par le baptême. Le gage qu'il nous en donne, n'est certes point sans valeur : c'est l'Esprit-Saint lui-même. Souvent il parle de gage, soit pour montrer qu'il s'engage formellement, soit afin d'inspirer par ces paroles plus de confiance à des esprits encore grossiers. « Ayant donc toujours confiance et sachant ». Il parle de confiance à cause des persécutions, des embûches, des menaces de mort continuelles, comme s'il disait : « On vous menace, « on vous persécute, on vous fait mourir? » Ne vous découragez point; tout cela se fait pour votre bien, ne tremblez point; mais au contraire ayez confiance. Ce qui vous fait gémir, ce qui vous cause de la douleur, cette corruption dont vous vous plaignez, c'est ce qui doit vous enlever de ce monde et vous arracher à la servitude. Voilà le sens de ces paroles : « Ayant donc toujours confiance », non-seulement quand vous vivez au sein du repos, mais encore quand vous êtes affligés. « Et sa- « chant que tant que nous habitons ce corps, « nous sommes loin du Seigneur. Car nous « nous avançons au moyen de la foi, et non « point en contemplant Dieu lui-même. Mais « nous avons confiance et nous espérons sortir « du corps et nous présenter devant le Sei- « gneur (6-8) ». Il place en dernier lieu ce qui a le plus de grandeur. Revêtir l'immortalité, c'est moins que vivre avec le Christ. Et voici ce qu'il veut dire : L'ennemi qui nous donne la mort, n'éteint pas en nous la vie; ne craignez donc rien. Ayez confiance, au contraire, si l'on vous fait mourir. Car non-seulement on vous soustrait à la corruption, et on vous décharge d'un lourd fardeau, mais on vous fait passer de ce monde vers le Seigneur. C'est pourquoi l'apôtre ne se borne pas à dire : tandis que nous sommes dans le corps; il s'exprime comme si nous étions en pays étranger : « Sachant donc que nous sommes pour « ainsi dire exilés dans le corps, et loin du « Seigneur; mais nous avons confiance, et nous « espérons sortir du corps pour nous présen- « ter devant le Seigneur ».

Voyez-vous comme il sait taire les noms de

mort et de trépas, et leur en substituer d'autres pleins de douceur et d'agrément. Il appelle la mort un voyage vers le Seigneur. Ces noms, si doux en apparence, qui expriment la vie, il les remplace par des noms peu gracieux, et la vie n'est pour lui qu'un exil où nous sommes loin de Dieu. Il en use de la sorte afin qu'on ne s'attache point au présent, qu'on s'en afflige au contraire, que la vue de la mort réjouisse au lieu d'affliger, puisque la mort donne accès à de plus grands biens. — Mais on pourrait dire, après l'avoir entendu tenir ce langage : « Quoi donc? Parce que nous sommes « sur la terre, nous vivons loin du Seigneur? » C'est pour prévenir cette objection qu'il ajoute : « Car nous nous avançons à la lu- « mière de la foi, et non en contemplant Dieu « lui-même ». Nous le connaissons donc ici-bas, mais moins clairement que nous ne le connaîtrons dans le ciel. Il le dit ailleurs encore : « Nous le voyons comme dans un « miroir », et « en énigme ». (I Cor. XIII, 12.) « Mais nous avons confiance et nous espé- « rons », dit-il. Qu'espérons-nous donc? « Nous « espérons sortir du corps et nous présenter « devant le Seigneur ». Quelle élévation dans ce langage ! C'est ainsi que toujours procède l'apôtre. Il s'empare des paroles de ses adversaires, et les tourne dans un sens tout opposé. C'est une remarque que j'ai déjà exprimée. « Ainsi donc nous nous efforçons de « lui plaire, que nous soyons près de lui, que « nous soyons loin de lui ». L'objet de nos efforts, dit-il, c'est de vivre selon sa volonté, que nous soyons au ciel, que nous soyons sur la terre. Nous n'avons rien plus à cœur qu'une telle conduite. Dès ici-bas vous jouissez déjà et avant toute épreuve, du royaume des cieux. Après avoir excité chez eux un tel désir, il ne veut pas qu'un délai trop prolongé les décourage, et c'est pourquoi il leur montre même ici-bas, comme l'abrégé de tous les biens, qui consiste à plaire au Seigneur. Ce qu'il faut désirer, ce n'est pas simplement de sortir de ce monde, mais d'en sortir après une vie sainte : voilà ce qui rend la mort agréable; ce n'est pas la vie elle-même qui est à charge, mais la vie passée à offenser Dieu.

3. Gardez-vous de croire qu'il suffise de sortir du corps : partout il est besoin de vertu. Quand l'apôtre parlait de la résurrection, il n'a pas voulu que ce mot nous inspirât trop de confiance, il disait : « Si cependant nous « nous trouvons revêtus, et non pas nus ». De même quand il parle de la séparation de notre âme d'avec le corps, il ne veut pas que nous la regardions comme suffisante pour le salut, et il ajoute qu'il faut plaire à Dieu. Après les avoir ranimés par la vue de tant d'objets magnifiques, il leur inspire de la crainte en leur mettant sous les yeux des tableaux effrayants. Les avantages d'une vie vertueuse, c'est de mériter le bonheur et d'échapper aux supplices, d'obtenir le royaume des cieux, et d'éviter les feux de l'enfer. Mais de ces deux avantages, le plus sensible, c'est d'échapper aux supplices. Quand toute la peine consiste dans une privation, la plupart s'y résignent volontiers; mais il en est autrement, quand il s'agit d'une souffrance positive; la privation elle-même devrait paraître insupportable; mais la faiblesse de notre nature, sa bassesse nous fait regarder les supplices comme bien plus terribles. La vue des récompenses produisait moins d'effet sur le grand nombre que la menace des supplices éternels : et c'est pourquoi l'apôtre conclut en disant : « Tous nous devons comparaître de- « vant le tribunal du Christ ». Après avoir ainsi produit l'effroi dans les âmes, après les avoir ébranlées par la pensée de ce redoutable tribunal, il ne sépare point les menaces qui effraient des récompenses qui réjouissent, et il dit : « Afin que chacun rende compte de ses « œuvres bonnes ou mauvaises ». Il fait briller aux regards des justes et de ceux qui sont persécutés des récompenses bien capables de soutenir leur ardeur, et il fait retentir aux oreilles des pécheurs des menaces bien propres à les tirer de leur négligence, et enfin il donne une preuve de la résurrection des corps. Le corps, en effet, a prêté son ministère pour le bien et pour le mal, il doit donc partager le sort de l'âme : avec elle il doit être puni, avec elle il doit être couronné.

Certains hérétiques prétendent que nous ressusciterons avec un corps différent de celui que nous avons eu sur la terre. — Pourquoi donc, je vous le demande? Notre corps a péché; c'est un autre qui subira la peine ! Notre corps a fait le bien, c'est un autre qui recevra la couronne ! Qu'avez-vous à répliquer à ces mots de l'apôtre : « Nous ne voulons pas être « dépouillés, mais recevoir un vêtement plus « précieux? » — Comment donc ce qui est corruptible peut-il être absorbé par la vie? Saint Paul n'a pas dit : « Afin que le corps mortel

« ou corruptible soit absorbé par un corps in- « corruptible » ; mais afin que « la corruption « soit absorbée par la vie ». C'est ce qui arrive, lorsque le même corps que nous avions reprend une vie nouvelle. Mais si nous ressuscitons avec un autre corps, ce n'est plus la corruption qui est absorbée ; au contraire, elle demeure, elle triomphe. Or, ce n'est pas ce qui doit avoir lieu : il faut que ce qui est corruptible, c'est-à-dire le corps, revête l'immortalité. Le corps est au milieu : maintenant sujet à la corruption, plus tard il doit ressusciter incorruptible. Il est d'abord corruptible : s'il était incorruptible, il ne pourrait être détruit. « La corruption », dit l'apôtre, « ne peut avoir « en partage l'incorruptibilité ». (I Cor. xv, 50). Comment en effet cela serait-il possible ? Mais au contraire la corruption sera absorbée par la vie. La vie triomphe de la corruption, mais la corruption ne saurait triompher de la vie. De même que la cire fond devant le feu et non point le feu devant la cire ; de même la corruption est consumée par l'immortalité et disparaît ; mais elle ne saurait elle-même triompher de l'immortalité.

Prêtons donc l'oreille à la voix de l'apôtre qui nous dit : « Il nous faudra paraître devant « le tribunal du Christ » ; représentons-nous ce tribunal, supposons qu'il est déjà dressé et qu'on nous demande compte de nos actions. Mais je veux moi-même entrer dans quelques détails. Saint Paul venait de parler de tribulations, et il ne voulait pas contrister encore les Corinthiens. C'est pourquoi il n'insiste pas sur le jugement dernier, et se contente de ces quelques mots : « Chacun rendra compte de « ses actions ». Puis il passe à une autre pensée. Supposons donc que ce dernier jour est arrivé. Examinons notre conscience, songeons que nous sommes aux pieds de notre juge, que toutes nos actions sont dévoilées et produites au grand jour. Car non-seulement nous comparaîtrons, mais encore notre âme sera mise à découvert. Vous rougissez, vous êtes hors de vous-mêmes ! Cependant ce n'est là qu'une supposition, qu'une fiction de notre esprit ; et la vue de notre conscience nous effraie. Que ferons-nous donc, quand ce jour arrivera, quand tout l'univers sera rassemblé, quand nous apercevrons les anges et les archanges, quand nous serons témoins de cet immense concours, quand nous verrons les saints emportés sur les nuages, quand nous aurons devant nous cette multitude saisie de terreur, quand nous entendrons le son bruyant des trompettes, et ces cris sans cesse répétés ? N'y eût-il point d'enfer, quel affreux supplice déjà que de se voir repoussé avec tant d'éclat, et de se retirer couvert de confusion ! Quand l'empereur entre dans une ville, nous sentons même notre misère, et le spectacle que nous avons sous les yeux nous cause moins de joie que nous n'éprouvons de chagrin de ne pas avoir part à tant de magnificence et de ne pas approcher du souverain. Que sera-ce donc au jour du jugement ? Quel supplice de n'être pas admis dans le chœur des bienheureux, de ne point partager cette gloire ineffable, d'être repoussé bien loin de cette brillante assemblée, de ces biens que nul langage ne saurait exprimer ! Mais songez ensuite à ces ténèbres, à ce grincement de dents, à ces chaînes indissolubles, à ce ver qui ne meurt point, à ce feu qui ne s'éteindra point, à ces horribles souffrances, à ces angoisses, à ce feu qui dévore la langue, comme il dévorait celle du mauvais riche ; à ces hurlements que personne n'entend, à ces cris de désespoir, à ces rugissements arrachés par la douleur, sans que personne y prenne garde, sans que personne ne vienne nous soulager : que dire de pareilles tortures ? Quoi de plus malheureux que les âmes des damnés ? Y a-t-il spectacle plus lamentable ?

4. Si nous entrons dans une prison, la vue de ces prisonniers presque nus, chargés de chaînes, épuisés de faim, plongés dans de ténébreux cachots, nous trouble jusqu'au fond de l'âme et nous glace d'horreur : il n'est rien que nous n'endurions plutôt que de tomber dans ces affreuses demeures. Ah ! quand nous nous sentirons traînés vers ces supplices de l'enfer, quelle situation plus affreuse encore ! Là nous serons enchaînés non point avec des chaînes de fer, mais avec les chaînes d'un feu qui ne s'éteindra jamais. Nous aurons pour bourreaux non point des hommes comme nous qui se laissent parfois apaiser, mais les anges, que nous n'oserons même regarder, tant ils sont irrités contre nous par nos fautes d'autrefois. Là, personne ne viendra, comme il se pratique ici-bas, nous apporter ou de l'argent, ou de la nourriture, ou des consolations. En enfer plus de pardon à espérer. Noé, Job, Daniel verraient leurs proches plongés dans ces supplices, qu'ils n'oseraient leur porter secours. Cette pitié que donne la na-

ture, elle est éteinte après cette vie. Un père vertueux peut avoir un fils dans l'enfer, et réciproquement. Leur joie doit être sans aucun mélange de tristesse, et au sein du bonheur éternel, elle ne doit pas être troublée par un sentiment de pitié. C'est pourquoi j'affirme que cette pitié naturelle s'éteint en eux et qu'ils s'indignent avec le Seigneur contre leurs propres enfants. Ne voit-on pas les hommes renier ceux de leurs fils qui se conduisent mal et les retrancher de leur famille ? A plus forte raison les justes agiront-ils de la sorte. Ne vous promettez donc aucun bonheur, si vous n'avez fait le bien, eussiez-vous mille ancêtres au nombre des saints. « Chacun re- « cevra selon ses œuvres personnelles, selon « les actes de sa vie corporelle ». N'est-ce pas le fornicateur que l'apôtre a en vue, et qu'il veut effrayer par les menaces des éternels supplices ? ou plutôt n'a-t-il pas en vue tous les pécheurs quels qu'ils soient ?

Donc nous aussi prêtons l'oreille à ses paroles. Si le feu de la passion vous dévore, opposez-lui ces feux éternels; et le feu de la passion finira par s'éteindre. Si vous songez à prononcer quelque parole inconvenante, songez au grincement de dents ; et la crainte mettra un frein à votre bouche. Voulez-vous prendre le bien d'autrui, écoutez la terrible sentence du Juge suprême : « Liez-lui les les mains et pieds, et jetez-le dans les ténèbres extérieures » ; et vous bannirez le désir des richesses. Vous vous enivrez, vous ne pouvez vaincre cet odieux penchant, écoutez le riche disant à Abraham : « Envoie Lazare, « afin qu'avec l'extrémité de son doigt il ra- « fraîchisse ma langue dévorée par l'ardeur « des flammes », (Matth. XXII, 13), sans qu'il puisse rien obtenir ; et votre penchant cédera. C'est l'amour du plaisir qui vous captive, songez aux souffrances, aux angoisses de l'enfer, et vous ne songerez plus aux délices d'ici-bas. Si vous êtes implacable et cruel, rappelez-vous ces vierges folles, qui pour avoir laissé éteindre leurs lampes, furent privées de recevoir l'époux ; et vous deviendrez bientôt miséricordieux. Vous êtes paresseux et lâche ? Rappelez-vous cet homme qui cache son talent ; et vous serez plus actif que le feu lui-même. — Mais c'est la soif du bien d'autrui qui vous dévore ? Songez à ce ver qui ne meurt point ; vous guérirez vite de cette maladie et vous accomplirez aisément toute la loi de Dieu. Car elle ne nous impose rien de pénible ni d'insupportable. Comment se fait-il donc que les préceptes du Seigneur nous paraissent si lourds ? Notre indolence en est la cause. Ayons un peu d'ardeur, et ils nous deviendront légers et faciles. Mais si nous sommes lâches, ces préceptes si légers nous paraîtront difficiles à accomplir.

Pleins de ces pensées, songeons non pas aux délices que l'on peut goûter ici-bas, mais à leurs affreuses conséquences. Dans ce monde tout est corruption, tout est charnel; après la mort ceux qui s'abandonnent au plaisir seront dévorés par le ver qui ne meurt point et par le feu qui ne s'éteint point ; ne songeons pas aux richesses que procure le vol; songeons aux maux qu'elles engendrent : ici-bas les craintes et les angoisses, dans l'enfer des chaînes indissolubles ; ne songeons pas à la gloire, mais à ses suites funestes : ici-bas c'est l'esclavage, c'est la dissimulation ; dans l'autre vie ce sont d'insupportables supplices, les tourments que cause une flamme dévorante. Répétons-nous sans cesse à nous-mêmes ces salutaires paroles, opposons-les à la voix de nos passions, nous apaiserons bien vite la soif des biens de ce monde, nous allumerons promptement dans nos cœurs l'amour des biens à venir. Ah ! cet amour, qu'il s'allume, qu'il s'enflamme ! La pensée toute seule de ce bonheur, si faible qu'elle soit, ne nous remplit-elle pas de joie ? Quel charme n'éprouverons-nous donc pas, lorsque nous le goûterons réellement? Heureux, mille fois heureux ceux qui l'obtiendront ; malheureux au contraire, mille fois malheureux, ceux qui endureront les tourments de l'enfer. Soyons du nombre des premiers, et non point parmi les derniers, et pour cela pratiquons la vertu. C'est ainsi que nous parviendrons au bonheur éternel. Puissions-nous tous en jouir par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ à qui gloire, puissance, honneur, avec le Père et l'Esprit-Saint, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMELIE XI.

REMPLIS DE LA CRAINTE DU SEIGNEUR, NOUS CHERCHONS A PERSUADER LES HOMMES, ET DIEU VOIT LE FOND DE NOTRE CŒUR ; J'ESPÈRE AUSSI QUE VOS CONSCIENCES ONT DE NOUS UNE CONNAISSANCE EXACTE. (V, 11, JUSQU'A LA FIN DU CHAPITRE.)

Analyse.

1-3. Je ne fais aucune attention à la condition terrestre de qui que ce soit ; mais je n'ai égard qu'à la nouvelle créature formée de Dieu, qui, par la médiation de Jésus-Christ, a admis l'homme à se réconcilier avec lui, et qui m'a aussi confié le ministère de la réconciliation. — Ce ministère, je l'exerce à la place de Jésus-Christ, car c'est lui qui est l'unique médiateur, Dieu en ayant fait la victime pour le péché.

3 et 4. Que nous devons plus craindre le péché que la punition du péché.

1. Tremblant nous-mêmes à la pensée de ce redoutable tribunal, nous nous efforçons de ne vous donner aucune prise contre nous, de ne vous causer aucun scandale, de ne faire naître en vos âmes aucun fâcheux soupçon. Voyez quelle perfection, quelle délicatesse de conscience ! Il ne nous suffit point de ne pas faire le mal, pour être à l'abri des reproches ; si l'on nous soupçonne, même sans fondement aucun, et que nous ne nous efforçions point d'écarter ces soupçons, nous méritons d'être punis. — « Nous ne nous recommandons « point auprès de vous, nous vous donnons « seulement occasion de vous glorifier à notre « sujet ». Que de fois il se défend de faire son propre éloge ! Rien n'offense autant les auditeurs que d'entendre un homme se décerner de pompeux éloges. Forcé de se donner à lui-même des louanges, il reprend aussitôt : C'est à cause de vous que je m'exprime de la sorte, et non pas à cause de moi, afin que vous ayez lieu de vous glorifier, et non pour nous arroger à nous-même quelque gloire. Il avait aussi en vue les faux apôtres. C'est pourquoi il ajoute : « Auprès de ceux qui se glorifient « extérieurement, mais non dans le cœur (12) ». Voyez-vous comme il les détourne de ces hommes dangereux, pour se les attirer à lui-même, en montrant aux Corinthiens qu'eux aussi désirent trouver une occasion de le soutenir et de le défendre contre ses détracteurs ? Si nous vous parlons de la sorte, dit-il, ce n'est point afin de nous glorifier nous-même, mais bien pour que vous puissiez parler vous-mêmes librement en notre faveur. C'est ainsi qu'il leur témoigne son amour. Non-seulement je me propose votre propre gloire, mais encore de vous prémunir contre leurs piéges. Il ne le leur dit pas en propres termes, mais c'est la pensée qu'il exprime dans un langage plein de modération et incapable de blesser personne. « Afin que vous puissiez vous glo- « rifier en présence de ceux qui se glorifient « eux-mêmes extérieurement ». Et encore leur recommande-t-il de ne point le faire sans motif, mais uniquement lorsque les faux apôtres feront paraître de l'orgueil. Partout il exige que l'on se guide sur les circonstances. Ce n'est donc point pour faire briller son mérite qu'il agit de la sorte, mais bien pour réprimer l'orgueil de ces hommes qui par leur jactance pouvaient nuire aux Corinthiens. Que signifient ces mots : « à l'extérieur ? » C'est-à-dire, en ce qui frappe les yeux, en ce qui s'étale au grand jour. Ils n'agissaient qu'en vue de la gloire, ils étaient vides de bonnes intentions, prenaient le masque de la piété pour paraître dignes de respect, sans avoir au fond aucun mérite.

« Si nous semblons exagérer, c'est pour « Dieu ; si nous parlons un humble langage, « c'est pour vous (13) ». Oui, dit-il, soit que

nous nous louions nous-mêmes (c'est ce qu'il appelle « exagérer », comme ailleurs il dit : « être insensé »), nous le faisons à cause de Dieu ; à la vue de notre bassesse, peut-être nous mépriseriez-vous, et ainsi vous courriez à votre perte. Si au contraire nous parlons un langage plein de modération et d'humilité, c'est pour vous apprendre à vous-mêmes à demeurer toujours humbles. Ou bien encore l'apôtre veut dire : Si l'on nous traite d'insensés, c'est de Dieu que nous attendons notre récompense, après avoir été l'objet d'un tel outrage ; si au contraire on reconnaît notre sagesse, on en recueillera les précieux avantages. — Ou bien encore : On nous regarde comme un insensé ; eh bien ! c'est à cause de Dieu que nous sommes insensé. Aussi ajoute-t-il : « La charité de Dieu nous presse, et nous « pensons... (14) ». Ce n'est pas seulement la crainte de l'enfer qui nous défend de nous engourdir dans un lâche sommeil, mais le souvenir du passé nous excite sans cesse à supporter pour vous de si grandes fatigues. Et quels sont donc ces événements passés ? « Si un seul est mort pour tous, donc tous « sont morts ». L'apôtre s'exprime donc comme si tous étaient morts. Si tous, en effet, n'eussent été morts, le Christ ne serait point mort pour tous. Ici-bas le salut est possible ; mais après cette vie, il n'est plus possible de se sauver. C'est pourquoi l'apôtre dit : « La cha- « rité du Christ nous presse », et ne nous laisse prendre aucun repos. Ne serait-ce point le pire des maux, un mal plus affreux que l'enfer lui-même que de trouver des hommes qui, après cet immense dévouement du Sauveur, ne retireraient aucun fruit de ses souffrances ? Quel excès de charité de la part de Jésus-Christ que d'avoir souffert la mort pour sauver un monde si mal disposé à son égard !

« Afin que ceux qui vivent ne vivent plus « pour eux-mêmes, mais pour celui qui est « mort et ressuscité pour eux (15) ». Si donc nous ne devons point vivre pour nous-mêmes, ne vous troublez point, ne vous effrayez point à l'approche des dangers et de la mort. C'est un devoir pour nous, et la raison qu'il en donne est convaincante. Puisque c'est la mort de Jésus-Christ qui nous a donné la vie, ne devons-nous pas vivre pour celui à qui nous la devons ? Saint Paul semble n'avoir exprimé qu'une seule pensée ; mais, si nous y prenons garde, il y en a deux ; la première, que nous vivons par Jésus-Christ ; la seconde, qu'il est mort à cause de nous. L'une ou l'autre suffit pour nous mettre sous sa dépendance. Mais quand elles se réunissent toutes deux, jugez quelles sont nos obligations ! Ou plutôt il y a là trois choses. Car il est ressuscité d'entre les morts et a transporté l'homme dans les cieux. Voilà pourquoi saint Paul ajoute : « A celui « qui est mort et qui est ressuscité pour « nous ». — « C'est pourquoi depuis ce temps « nous ne connaissons plus personne selon la « chair parmi les fidèles ». Car si tous sont morts, victimes de la tyrannie du péché, si tous sont ressuscités par le baptême de la régénération, et le renouvellement opéré par l'Esprit-Saint, l'apôtre a raison de dire : « Nous ne connaissons plus personne d'entre « les fidèles selon la chair ». Ils sont encore dans la chair, je le veux bien. Mais en eux il n'y a plus de vie charnelle ; et de plus nous avons été engendrés dans le Saint-Esprit, et maintenant nous ne connaissons plus d'autre conduite, d'autre vie que la vie du ciel. L'auteur de ce bienfait, c'est encore le Christ, ainsi que le dit l'apôtre : « Si nous avons « connu le Christ selon la chair, maintenant « nous ne le connaissons plus de la sorte (16) ».

2. Eh ! quoi, direz-vous ? Jésus-Christ a-t-il déposé la chair, et n'a-t-il plus de corps ? Loin de nous cette pensée : maintenant encore il est revêtu de sa chair. « Ce Jésus qui a été « élevé au ciel et dérobé à vos regards, vien- « dra comme vous l'avez vu remonter ». (Act. I, 11.) C'est-à-dire, dans la chair et avec son corps. Pourquoi donc l'apôtre dit-il : « Si « nous avons connu Jésus-Christ selon la chair, « maintenant nous ne le connaissons plus de « la sorte ? » Pour nous, « être dans la chair », c'est être dans le péché ; et « n'être pas dans « la chair », c'est n'être pas dans le péché. Quand il s'agit du Christ, cette expression « selon la chair », signifie les affections naturelles, comme la faim, la soif, la fatigue, le sommeil. « Car il n'a point commis le péché, « et la ruse ne s'est point trouvée sur ses lè- « vres ». (Isaïe, LIII, 9.) Et c'est pourquoi le Sauveur disait : « Qui de vous me convaincra « de péché ? » Et encore : « Le prince de ce « monde est venu, et il n'a rien en moi ». (Jean, VIII, 46, et XIV, 30.) Cette expression, « non selon la chair », nous dit qu'il n'est plus sujet à ces sortes d'affections, mais non pas qu'il n'a point de corps. Car il doit venir un

jour revêtu de sa chair désormais impassible et immortelle pour juger l'univers. Alors aussi nos corps seront transformés comme le sien et resplendiront d'une gloire semblable.

« En sorte que s'il y a dans le Christ une « nouvelle création... (17) ». C'est l'amour de Dieu qui doit d'abord nous exciter à la vertu ; mais ensuite l'apôtre nous y porte par les choses elles-mêmes. Et c'est pourquoi il ajoute : « S'il est dans le Christ une création « nouvelle ». Celui qui embrasse la foi de l'Evangile, est pour ainsi dire créé une seconde fois : L'Esprit-Saint lui a donné une seconde fois la naissance. Nous devons donc vivre pour Jésus-Christ, non-seulement parce que nous ne nous appartenons pas à nous-mêmes ou parce qu'il est mort pour nous, ou parce qu'il a ressuscité les prémices du genre humain, mais aussi parce que nous sommes entrés dans une vie nouvelle. Voyez que de motifs pour nous exciter à tenir une conduite vertueuse. C'est pourquoi l'apôtre se sert d'une expression fort matérielle pour rendre cette transformation, afin que nous en sentions mieux l'importance. Il va plus loin, et nous montre en quoi consiste cette création nouvelle. — « Les choses anciennes ont passé, « dit-il, voilà que tout a été renouvelé ». Quelles sont ces choses anciennes? Les péchés, les impiétés, ou bien les cérémonies judaïques, ou bien les deux ensemble. « Voilà « que tout a été renouvelé. — Or tout vient de « Dieu... (18) ». Rien ne vient de nous-mêmes. Le pardon de nos fautes, notre adoption, notre glorification, nous tenons tout de sa munificence. A l'avenir l'apôtre joint le présent pour les exciter encore davantage. Voyez en effet : Il a dit que nous devons ressusciter, entrer dans une vie éternelle, régner éternellement avec Dieu; mais le présent aura plus d'influence que l'avenir sur ceux qui n'ont pas une foi bien ferme dans les biens futurs, et c'est pourquoi il leur rappelle les bienfaits qu'ils ont reçus et l'état où ils se trouvaient, quand Dieu les en a comblés. En quel état se trouvaient-ils donc ? Ils étaient tous morts. — « Tous sont morts, » dit-il, « et le Christ « est mort pour tous », tant il les aimait tous. Tous étaient courbés sous la vétusté des vices.

Mais tout a été renouvelé, l'âme qui a été purifiée, le corps, la manière d'adorer Dieu, les promesses, le Testament, la table, les vêtements, tout en un mot. Au lieu de la Jérusalem d'ici-bas, nous avons reçu la Jérusalem céleste ; au lieu d'un temple matériel, un temple spirituel; au lieu des tables de pierre, des tables de chair; au lieu de la circoncision, le baptême ; au lieu de la manne, le corps du Seigneur; au lieu de l'eau du rocher, le sang qui coule du côté de Jésus ; nous avons reçu la croix au lieu de la verge de Moïse et d'Aaron, le royaume des cieux au lieu de la terre promise, un seul Pontife au lieu de ces milliers de prêtres, l'Agneau spirituel au lieu de cet agneau privé de raison. C'est tout plein de ces pensées que l'apôtre disait : « Tout a « été renouvelé. Et tout nous vient de Dieu » par le Christ; c'est un présent de la divine munificence. Aussi ajoute-t-il : « Qui nous a « réconciliés avec lui par Jésus-Christ et nous « a donné le ministère de la réconciliation. » De là en effet nous viennent tous les biens. Celui qui nous a rendus les amis de Dieu, nous a valu tous les autres bienfaits que Dieu nous a prodigués. Il n'a point voulu que nous fussions encore ennemis de Dieu, au moment où il nous faisait ces largesses ; il a commencé par nous rétablir dans son amitié. En disant que le Christ a été pour nous l'auteur de la réconciliation, je veux parler aussi du Père ; et en disant que ces bienfaits nous viennent du Père, j'entends aussi parler du Fils. « Car « c'est par lui que tout a été fait ». (Jean, I, 13.) D'où il suit qu'il est lui-même aussi l'auteur de ces bienfaits. Ce n'est pas nous qui sommes accourus vers lui ; c'est lui qui nous a appelés. Et comment nous a-t-il appelés ? Par la mort du Christ : « Qui nous a donné « un ministère de réconciliation ». Ici il montre encore la dignité des apôtres, la grandeur de leur mission, l'amour excessif de Dieu envers nous. Les hommes ne voulurent pas entendre la voix de l'ambassadeur céleste, et cependant Dieu ne s'irrita point, ne les abandonna point, il redoubla d'instance auprès d'eux et par lui-même et par ses envoyés. Comment avoir assez d'admiration pour une telle sollicitude ? Le Fils de Dieu, venu sur la terre pour nous réconcilier avec son Père, le vrai Fils de Dieu, son Fils unique, est mis à mort, et cependant le Père ne se détourne point des criminels ; il ne dit point : J'ai envoyé mon Fils en ambassade, non-seulement ils n'ont pas voulu l'entendre, mais ils l'ont fait mourir, ils l'ont crucifié ; il est bien juste

que je les abandonne. Il agit toutautrement; et quand Jésus-Christ a quitté la terre, c'est à nous-même qu'il confie le ministère de la réconciliation. « Il nous a donné, » dit saint Paul, « le ministère de la réconciliation ».

« Car Dieu était dans le Christ réconciliant « le monde avec lui-même, ne leur imputant « point leurs péchés (19) ». Quel amour! Ne dépasse-t-il point tout ce qu'on pourrait dire, tout ce qu'on pourrait s'imaginer? Quel était l'offensé? Dieu lui-même. — Qui se présenta le premier pour opérer la réconciliation? — Dieu encore. — Mais, dites-vous, il a envoyé son Fils, il n'est pas venu lui-même. — Il a envoyé son Fils, j'en conviens; mais le Fils n'était point seul à exhorter les hommes; le Père les exhortait aussi avec lui et par lui. — « Dieu était dans le Christ réconciliant le « monde avec lui ». — « Dans le Christ », c'est-à-dire, « par le Christ ». L'apôtre avait dit : « Il nous a donné un ministère de ré- « conciliation ». Il adoucit un peu sa pensée en disant : Ne croyez pas que nous soyons à nous seuls chargés de cette mission; nous ne sommes que des serviteurs. C'est Dieu qui a fait tout cela, c'est lui qui a reconcilié le monde par son Fils unique. Et comment? Ce qu'il y a d'admirable en effet, ce n'est pas seulement que le monde soit venu l'ami de Dieu, mais aussi la manière dont s'est opérée la réconciliation. Comment s'est-elle donc opérée? Dieu a pardonné les péchés des hommes : l'amitié ne pouvait se contracter autrement. Aussi l'apôtre ajoute-t-il : « Sans tenir compte de « leurs péchés ». Ah! s'il eût voulu demander compte aux hommes de leurs fautes, nous étions tous perdus; car tous étaient morts. Mais ces fautes si nombreuses, il ne voulut pas en tirer vengeance, il nous rendit au contraire ses bonnes grâces; non-seulement il nous pardonna nos péchés, mais il ne nous les imputa pas même. C'est ainsi que nous aussi nous devons pardonner à nos ennemis, si nous voulons obtenir de Dieu notre pardon. « Et il a « mis en nous la parole de la réconciliation ». Ce n'est point pour une mission pénible que nous sommes venus, mais pour vous rendre l'amitié de Dieu. Ils n'ont pas voulu se rendre à mes paroles; vous, ne cessez de les exhorter, jusqu'à ce que vous les persuadiez. C'est pourquoi saint Paul ajoute : « Nous sommes les « ambassadeurs du Christ; et c'est Dieu qui « exhorte par notre bouche. Nous vous en con- « jurons au nom de Jésus-Christ : réconciliez- « vous avec Dieu (20) ».

3. A quelle hauteur il porte cette mission dont il est chargé! C'est le Christ lui-même qui supplie dans l'apôtre. Et non-seulement Jésus-Christ, mais Dieu le Père. Car voici le sens de ces paroles : Le Père a envoyé son Fils pour exhorter les hommes en son nom et pour remplir auprès d'eux les fonctions d'ambassadeur. Les hommes l'ont fait mourir; il a quitté ce monde, et nous lui avons succédé dans sa mission. C'est donc en son nom et en celui de son Père que nous vous exhortons. Le père aime le genre humain à ce point qu'il a livré son propre Fils, sachant bien que les hommes le feraient mourir, et qu'il nous a faits ses apôtres à cause de vous. L'apôtre pouvait donc bien dire : « Tout est « pour vous. Nous sommes les ambassadeurs « du Christ ». Comme s'il disait : Nous tenons la place du Christ, nous lui avons succédé dans sa mission. Cela vous semble peut-être bien extraordinaire. Ecoutez ce qui suit, vous verrez que les apôtres tiennent la place non-seulement du Christ, mais aussi du Père. Saint Paul ajoute en effet : « C'est Dieu qui « vous exhorte par notre bouche ». Ce n'est point seulement par son Fils que le Père vous exhorte, mais encore par nous qui avons pris la place de son Fils. Ne vous imaginez donc point que c'est nous qui vous prions. C'est le Christ lui-même, c'est son Père qui vous prie par notre bouche. Est-il rien de comparable à une pareille bonté? Ce Père dont on a payé les immenses bienfaits par tant d'outrages, non-seulement ne se venge point, mais il donne son Fils pour nous réconcilier avec lui. Loin de vouloir se réconcilier, les hommes le font mourir. Il envoie d'autres ambassadeurs, et après les avoir envoyés, il se fait lui-même suppliant en leurs personnes.

Et que demande-t-il? « Réconciliez-vous « avec Dieu ». Il ne dit pas : Réconciliez Dieu avec vous. Ce n'est pas lui qui nous hait, c'est vous qui voulez être ses ennemis. Dieu éprouve-t-il jamais un sentiment de haine? Et il discute la cause, comme ferait un ambassadeur. « Celui qui n'a point connu le pé- « ché, il l'a fait péché à cause de nous ». Je ne rappelle point le passé, vos outrages envers moi, qui ne vous ai jamais fait de mal, mes bienfaits si nombreux; je ne vous dirai point que je ne vous ai point punis, que bien qu'ou-

tragé le premier, je suis cependant le premier à vous prier. Non, je ne veux rien rappeler de tout cela. Ne suffit-il pas du bienfait qu'il vous accorde aujourd'hui pour vous décider à une réconciliation? Quel est-il donc, ce bienfait? « Celui qui n'a point connu le péché, pour « vous il l'a fait péché... (21) ». Ne vous aurait-il jamais accordé d'autres faveurs, n'était-ce pas une faveur immense que de livrer son Fils pour ceux qui l'avaient outragé? Oui, il l'a donné, et ce n'est pas assez, il a permis que ce Fils, l'innocence même, fût accablé d'outrages pour ceux-mêmes qui les lui infligeaient. — Ce ne sont point les paroles de l'apôtre; elles sont encore plus expressives. « Celui », dit-il, « qui « ne connaissait point le péché », qui était la justice même, « il l'a fait péché », c'est-à-dire, il l'a laissé condamner comme un pécheur, mourir comme un homme chargé de malédictions : « Car maudit est celui qui est pendu « au bois». (Deut. xxi, 23.) Une mort ordinaire n'était rien en comparaison de cette mort si atroce. Et c'est ce que saint Paul nous donne à entendre, quand il dit : « S'étant fait obéis- « sant jusqu'à la mort et à la mort de la « croix ». (Phil. ii, 8.) Il y avait là non-seulement le supplice, mais l'ignominie.

Voyez donc que de bienfaits vous avez reçus! C'est chose admirable qu'un pécheur consente à mourir pour un autre quel qu'il soit; mais quand c'est un juste qui meurt, et qui meurt pour des pécheurs, et qui meurt comme un maudit et pour nous mériter des faveurs auxquelles nous ne pouvions prétendre (afin que par lui nous devenions justes de la justice de Dieu), comment dire, comment peindre tant de générosité? Celui qui était juste, dit l'apôtre, il l'a fait pécheur, afin de justifier les pécheurs. Et ce n'est pas même ainsi qu'il parle; il tient un langage plus sublime encore; ce n'est point l'état qu'il exprime, mais la qualité elle-même. Il ne dit pas : il l'a fait pécheur, mais « il l'a fait péché »; il ne dit pas : celui qui n'a point péché, mais celui qui n'a point connu le péché; il ne dit pas : afin que nous devenions justes, mais afin que nous devenions « la jus- « tice », et même « la justice de Dieu ». C'est en effet la justice de Dieu, quand elle ne vient point des œuvres, quand elle n'est ternie d'aucune tache, mais bien le fruit de la grâce qui fait disparaître toute imperfection. De telles expressions ne nous permettent point de nous enorgueillir : car c'est de Dieu que nous vient ce trésor, et nous apprenons ainsi à connaître la puissance de notre bienfaiteur. La loi et les œuvres produisaient « simplement la justice»; celle dont parle l'apôtre est « la justice de « Dieu ». Pénétrons-nous bien de ces pensées, et qu'elles nous effraient plus que la vue même de l'enfer; admirons de tels objets plus que le royaume des cieux; et regardons comme une peine non d'être châtiés, mais de tomber dans le péché. Si Dieu ne nous châtiait pas lui-même, nous devrions nous imposer à nous-mêmes un châtiment, après nous être montrés ingrats envers un tel bienfaiteur. Que de fois un amant passionné ne s'est-il point donné la mort, parce qu'il n'a pu assouvir sa passion? et après l'avoir assouvie, que de fois ne s'est-il pas jugé indigne de vivre pour avoir outragé son amante? Et nous qui avons offensé un Dieu si bon, si miséricordieux, nous ne nous précipiterons pas dans le feu de l'enfer? Ce que je vais dire paraîtra singulier, étrange, incroyable à la plupart : Celui qui sera puni après avoir outragé un maître si plein de bonté, devra s'estimer plus heureux, s'il est raisonnable, et s'il aime Dieu, que celui qui n'aura pas été puni.

4. N'en avons-nous point la preuve dans la vie commune? Si vous injuriez un de vos amis, vous n'avez de repos qu'après vous être punis vous-mêmes ou reçu quelque injure à votre tour. Ecoutez ce que disait David : « Moi « qui suis le pasteur, j'ai péché; moi qui suis « le pasteur, j'ai commis l'injustice : et ceux- « ci, qui forment mon troupeau, quel mal ont- « ils fait? Je vous en conjure, tournez votre « main contre moi et contre la maison de mon « père ». (II Rois, xxiv, 17.) Après la mort d'Absalon, il s'infligea les plus rudes tourments; et cependant, bien loin d'être coupable, c'est lui qui avait reçu l'outrage. Mais l'amour qu'il portait à son fils, lui faisait rechercher ces douleurs où il trouvait quelque consolation. Nous aussi, quand nous péchons contre ce Dieu que nous ne devrions point offenser, empressons-nous de nous punir nous-mêmes. Ne voyez-vous point ceux qui ont perdu des enfants bien chers, se frapper la poitrine, s'arracher les cheveux? C'est une consolation pour eux de s'affliger pour ceux qu'ils aiment. Si donc, sans avoir fait aucun mal à nos amis, nous trouvons du soulagement à nous affliger de leurs propres douleurs, n'en trouverons-nous point à nous punir nous-mêmes, après

les avoir irrités et outragés? Qui pourrait en douter? Celui qui aime Jésus-Christ, comme il convient, comprend ce que je dis; et quand même Dieu le laisserait en repos, lui, il ne supporterait point de n'être pas puni. Le plus grand supplice que vous puissiez endurer, c'est d'avoir irrité le Seigneur. Je sais bien que ce langage vous étonne; cependant je ne dis rien d'exagéré.

Si donc nous aimons vraiment Jésus-Christ, nous nous punirons nous-mêmes de nos fautes. Ce qu'il y a de pénible pour un homme, ce n'est point de souffrir après avoir offensé son ami, mais bien d'avoir irrité celui qu'il aimait. Et si cet ami ne se venge point de l'injure qu'il a reçue, le coupable n'en est que plus tourmenté; il n'éprouve du soulagement qu'après avoir été offensé à son tour. Ne craignons donc pas tant les feux de l'enfer; craignons plutôt d'offenser Dieu. Quoi de plus affreux pour nous que de voir le Seigneur détourner de nous son visage irrité? C'est assurément le plus terrible de tous les supplices. Un exemple vous fera mieux comprendre ma pensée. Un roi vit un criminel que l'on menait au supplice; il livra son propre fils pour être immolé à la place du coupable; non content d'envoyer son fils à la mort, il transporta sur cette victime innocente le crime lui-même, afin de sauver le coupable, de l'arracher à l'infamie; bien plus, il l'éleva à une haute dignité. Or, après avoir été sauvé de la sorte, après s'être vu combler d'honneurs, le misérable outragea son bienfaiteur. Eh bien, je vous le demande, si cet homme a encore sa raison, n'aimera-t-il pas mieux mourir mille fois, plutôt que de rester sous le poids d'une pareille ingratitude? Telle est précisément la question pour nous-mêmes. Nous avons outragé notre bienfaiteur; poussons d'amers gémissements. Et sous prétexte qu'il se montre plein de patience, n'allons pas nous rassurer; au contraire, que cette patience accroisse notre douleur. Qu'on vous frappe sur la joue gauche, et qu'ensuite vous présentiez la droite, ne vous vengez-vous pas mieux de la sorte qu'en accablant votre ennemi? Quand on vous lance des paroles outrageantes, est-ce en rendant outrages pour outrages que vous blesserez le plus vivement votre ennemi? Non, mais bien en gardant le silence, ou en lui souhaitant toutes sortes de biens. Si donc la patience de ceux que nous outrageons nous couvre de confusion, combien n'est-elle pas plus à craindre la patience du Seigneur pour ceux qui ne cessent point de pécher et qui ne reçoivent aucun châtiment. Ah! c'est sur leur tête que s'amoncellent d'incompréhensibles tourments. Songeons-y et ne craignons rien tant que le péché; le péché c'est notre supplice, c'est l'enfer, c'est la réunion de tous les maux. Ne nous bornons pas à le craindre, mais encore fuyons-le et efforçons-nous de plaire au Seigneur : car c'est là notre royaume, c'est là notre vie, c'est la réunion de tous les biens. Ainsi dès ici-bas nous posséderons le royaume des cieux et les biens de la vie future. Puissions-nous tous y arriver par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel soit au Père et au Saint-Esprit gloire, puissance, honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. — Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XII.

DONC, EN QUALITÉ D'AUXILIAIRES, NOUS VOUS EXHORTONS A NE PAS RECEVOIR EN VAIN LA GRACE DE DIEU. — CAR IL DIT : JE VOUS AI EXAUCÉ DANS LE TEMPS FAVORABLE, ET AU JOUR DU SALUT JE VOUS AI PORTÉ SECOURS. (VI, 1, JUSQU'A 10.)

—

Analyse.

1-3. Etant donc, dit l'apôtre, l'envoyé de Dieu dans l'œuvre de votre sanctification, je vous exhorte à laisser agir en vous les grâces que vous avez reçues, et à ne pas laisser passer le temps de la grâce sans en profiter, comme aussi de mon côté je me montre un ministre de Dieu sans reproche et fidèle par ma constance au milieu de toutes les épreuves, par une conduite irréprehensible, et par la liberté d'esprit dont je jouis au dedans de moi-même, malgré toutes les tribulations qui au dehors m'environnent.

4-6. Dans quel esprit on doit pratiquer l'aumône et les autres vertus. — De la pauvreté et des richesses.

1. C'est Dieu lui-même qui invite les hommes, a dit l'apôtre, et les apôtres sont les ambassadeurs de Dieu ; en son nom ils les pressent de rentrer en grâce avec le Seigneur. De peur que les Corinthiens ne viennent à se relâcher encore, il leur inspire de nouveau un sentiment de crainte : « Ne recevez donc pas « en vain la grâce de Dieu ». De ce que Dieu nous prie lui-même et nous envoie ses ambassadeurs, ce n'est pas un motif pour nous de vivre dans l'indolence ; nous n'en devons avoir que plus d'ardeur et de zèle pour plaire à Dieu et pour faire provision de richesses spirituelles. (C'est ce que l'apôtre disait plus haut : « La « charité de Dieu nous presse », c'est-à-dire, nous pousse, nous excite.) Après tant de preuves de bonté de la part de Dieu, gardons-nous de tomber et de perdre l'effet de si nombreuses grâces, en ne montrant aucune générosité. Il nous envoie maintenant ses lieutenants pour nous exciter au bien ; mais cette miséricorde aura un terme : ce sera le second avènement de Jésus-Christ ; après cela viendra la condamnation et les supplices. C'est pourquoi l'apôtre dit : Nous sommes pressé. Ce n'est pas seulement par la vue de si grands biens, par la pensée de la bonté de Dieu qu'il excite les fidèles, mais aussi par la considération du peu de durée de la vie. Ailleurs il dit : « Notre salut est maintenant plus proche » (Rom. XIII, 11) ; et encore : « Le Seigneur est « proche ». (Phil. IV, 5.)

Ici il fait quelque chose de plus. Ce qui doit les animer, c'est que non-seulement la vie est courte, mais une fois le temps de la vie écoulé, le salut devient impossible. « Voici », leur dit-il, « voici le temps favorable, voici les jours de « salut ». Ne les laissons donc point passer inutiles, mais que notre zèle réponde aux grâces que nous avons reçues. Si nous mettons nous-mêmes tant d'empressement à vous prêcher l'Evangile, c'est que nous songeons au peu de durée d'une vie si précieuse. Telle est le sens de ces paroles : « En qualité d'auxiliaire « nous vous exhortons ». C'est vous que nous aidons, plutôt que Dieu, dont nous sommes les ambassadeurs. Dieu ne manque de rien, le salut est tout à votre avantage. L'apôtre ne craint pas non plus de s'appeler l'auxiliaire du Seigneur, car ailleurs il dit : « Nous sommes « les auxiliaires de Dieu ». C'est de cette manière qu'il contribue au salut des hommes : « Nous vous exhortons ». Dieu ne se contente pas d'une simple exhortation, mais il l'appuie des motifs les plus puissants : il a donné son fils, l'innocence même, son fils qui ne connaissait point le péché ; il l'a fait « péché » pour nous qui étions pécheurs, afin de nous rendre justes à ses yeux. Et ce Jésus qui est Dieu, ce n'est pas lui qui devrait prier les

hommes coupables de tant d'offenses ; ce sont les hommes qui devraient le prier. Néanmoins c'est lui qui les prie. Pour nous, quand nous vous prions, nous ne pouvons mettre en avant aucun droit, aucun bienfait : c'est au nom du Dieu qui vous a comblés de grâces que nous vous prions. Nous vous conjurons donc de recevoir le bienfait qui vous est offert, de ne pas refuser ce présent de la part de Dieu. Obéissez-nous donc et prenez garde de ne pas recevoir en vain la grâce de Dieu.

En effet, l'apôtre ne veut pas qu'ils s'imaginent que la foi leur suffit pour être réconciliés ; il leur demande avec la foi le zèle dans leur conduite. Si après s'être vu délivré de ses péchés, après être devenu l'ami de Dieu, on se plonge de nouveau dans ses anciens désordres, on redevient ennemi de Dieu, et la grâce de Dieu ne sert de rien désormais pour la vie éternelle. A quoi peut en effet servir la grâce du baptême, si nous vivons dans l'impureté ? Au contraire, elle nous devient funeste, elle aggrave nos fautes, puisque nous retournons à nos péchés après avoir connu Jésus-Christ et après avoir joui de ses dons. Mais cette pensée, il ne l'exprime pas tout de suite, pour ne pas tenir un langage par trop rebutant ; il se borne à dire qu'il ne nous en revient aucun avantage. Il rappelle ensuite les paroles du prophète, pour les exciter davantage à mettre la main à l'œuvre de leur salut. Car le prophète a dit : « Je vous ai exaucés en temps favorable, « et je vous suis venu en aide au jour du salut. « Voici maintenant un temps favorable, voici « maintenant des jours de salut ». Un temps favorable, quel est-il donc ? Le temps du bienfait et de la grâce, temps où l'on ne demande pas compte des fautes commises, où l'on ne subit point de châtiment, mais où après avoir été réconcilié avec Dieu, on jouit de biens sans nombre, la justice, la sainteté, et tant d'autres faveurs. Quels travaux ne s'imposerait-on point pour trouver une occasion aussi précieuse ? Et voici que, sans effort de notre part, elle s'offre à nous et nous apporte la rémission de toutes nos fautes passées. C'est pourquoi l'apôtre appelle ce temps un temps favorable ; car il accueille les plus criminels, et non-seulement il les accueille, mais il les élève au sommet des honneurs. C'est ainsi que l'arrivée de l'empereur annonce non pas un jugement, mais des bienfaits et le salut ; voilà le temps que l'apôtre appelle un temps favorable : c'est le temps où nous sommes dans la carrière, où nous cultivons la vigne, c'est en un mot la onzième heure, comme dit l'Evangile.

2. Courage, menons une vie toujours pure, cela ne nous est point difficile. Combattre, alors que Dieu répand de tels dons et de telles grâces, c'est être sûr de remporter aisément la victoire. Quand on célèbre les fêtes des empereurs, quand ils sont revêtus des ornements consulaires, ne suffit-il pas d'une faible démarche pour obtenir de grandes faveurs ? Et quand ils rendent la justice, ne faut-il pas une enquête minutieuse et active ? Eh bien ! nous aussi, combattons dans ce temps des bienfaits : ce sont les jours de grâces, les jours de la grâce divine, et rien de plus facile que d'obtenir des couronnes. Nous étions chargés de vices, et Dieu nous a accueillis, nous a délivrés de ce fardeau ; et quand après cela nous nous acquitterons de nos devoirs, il ne nous accueillerait pas plus favorablement encore ! Ensuite, selon sa coutume, l'apôtre se propose comme modèle, il ajoute : « Nous ne scandalisons personne, pour « que notre ministère ne soit point déshonoré « (3) ». Il ne s'agit donc plus seulement d'un temps opportun ; mais encore il leur met sous les yeux de grands exemples pour les porter au bien : et cela sans orgueil, sans arrogance. Il ne dit pas : regardez-nous, et voyez notre conduite ; mais il se contente de prévenir le reproche, et c'est pour cette raison uniquement qu'il parle de lui. Voici deux caractères d'une vie sans tache : « Nous ne donnons aucun « scandale à personne ». Il ne dit pas : aucun motif d'accusation, son expression a moins d'énergie : « Aucun scandale ». C'est comme s'il disait : Nous ne donnons à personne l'occasion du moindre reproche et de la moindre plainte : « De peur que notre ministère ne soit « déshonoré », c'est-à-dire, de peur qu'on n'y trouve quelque chose de répréhensible. Il ne dit point non plus : De peur qu'on ne puisse l'accuser, mais : De peur qu'on n'y surprenne la moindre faute, qu'on ne puisse y soupçonner quoi que ce soit.

« Mais en toutes choses nous nous présen- « tons comme les ministres de Dieu... (4) ». Ceci est d'un ordre bien plus élevé. Ce n'est certes pas la même chose d'être exempt de tout reproche, et de se montrer aux yeux de tous comme les ministres de Dieu. Il y a bien plus de gloire à mériter des éloges qu'à se mettre simplement à l'abri des reproches.

L'apôtre n'a point dit : nous apparaissons, mais : « nous nous présentons », ou : « nous « nous montrons ». Et comment se montrent-ils les ministres de Dieu ? « Par une patience « sans bornes », dit-il. Vous avez dans cette parole le fondement de tous les biens. Aussi n'a-t-il pas dit : « patience », mais : « une « grande patience », pour faire voir l'étendue de cette vertu dans son âme. Ce serait peu de chose d'avoir supporté une ou deux tentations. Mais les tentations qu'il a subies, il les représente tombant sur lui comme une grêle, en disant : « Dans les tribulations, dans les né- « cessités ». Quel surcroît d'accablement quand les maux sont inévitables, quand il y a comme une nécessité de les souffrir, quand on ne peut s'en délivrer ! « Dans les angoisses ». Dans les angoisses de la faim et des autres besoins, ou simplement des tentations.— « Dans les corps, « dans les prisons, dans les séditions... (5) ». Chacun de ces maux n'est-il pas insupportable ? Ne suffit-il pas, pour faire perdre patience, d'être battu de verges, d'être enchaîné, d'être sans cesse persécuté, sans jamais trouver de repos ? Car c'est ce que signifie ce mot : « dans « les séditions ».— Quand tous ces maux viennent fondre ensemble sur quelqu'un, songez quelle fermeté d'âme il faut à cet homme ! Voilà pour les afflictions qui lui viennent du dehors ; mais il souffre aussi de son plein gré : « Dans les travaux, dans les veilles, dans les « jeûnes, dans la chasteté... (6) ». Il désigne par là ces fatigues qu'il éprouvait en courant çà et là, en gagnant sa vie de ses propres mains, en passant les nuits à enseigner et à travailler. Il n'omet point le jeûne, quoique toutes ces fatigues valussent mille fois cette privation de nourriture. Par « chasteté » il entend ou bien la pureté, ou bien une intention droite en toutes choses, ou bien la prédication de l'Evangile faite gratuitement et sans recevoir aucune espèce de dons.

« Dans la science ». Que veut dire cette expression ? Dans la science qui lui vient de Dieu, et c'est la vraie science. Ce n'est point la science de ces sages qui se glorifient d'une science toute profane et qui n'ont point celle-là.— « Dans la longanimité, dans la douceur ». C'est encore une vertu d'une âme généreuse, que de souffrir patiemment la colère et les injures d'autrui. — Enfin, pour montrer le principe d'une telle patience, il ajoute : « Dans « l'Esprit-Saint ». C'est lui, en effet, qui est l'auteur de tous ces dons. Mais ce secours de l'Esprit-Saint, il n'en parle qu'après avoir énuméré toutes ses vertus. Dans ces paroles, il me semble avoir voulu faire entendre autre chose encore. Quoi donc ? L'abondance avec laquelle il avait reçu la grâce de l'Esprit-Saint. C'était une nouvelle preuve de sa mission, que ces dons spirituels déposés dans son âme. Sans doute toutes ces vertus étaient l'effet de la grâce ; mais cependant il les avait méritées en quelque façon par ses bonnes œuvres et par ses fatigues. Dire que saint Paul ait voulu montrer aussi qu'enrichi de tant de grâces, il en avait fait le meilleur usage, ce n'est pas s'éloigner de la pensée de l'apôtre. Car ceux qui parmi les chrétiens avaient reçu le don des langues, furent blâmés d'avoir conçu des sentiments d'orgueil : il peut donc bien arriver qu'on ne fasse pas un bon usage des grâces de l'Esprit-Saint. Pour nous, dit l'apôtre, il n'en est pas ainsi : on ne peut rien nous reprocher dans l'usage que nous en avons fait : « Dans une charité toujours sincère ».

3. Telle était pour lui la cause de tous les biens ; voilà ce qui le rendait si parfait ; c'est en vertu de cette charité que l'Esprit-Saint, par le secours de qui il pratiquait tant de bonnes œuvres, demeurait au dedans de lui. — « Dans la parole de la vérité... (7) ». C'est une pensée qu'il exprime souvent : Nous avons annoncé la parole de Dieu sans aucun déguisement et sans jamais l'altérer. « Dans la vertu « de Dieu ». Comme toujours, il ne s'arroge rien à lui-même ; c'est à Dieu qu'il rapporte toutes ses actions, tout ce qu'il fait d'éclatant. Il s'était donné des éloges en disant que sa vie n'avait cessé d'être à l'abri de tout reproche, et qu'il avait toujours fait preuve d'une grande sagesse ; il attribue maintenant toutes ces vertus à l'Esprit-Saint et à Dieu. Ce n'étaient certes point des vertus ordinaires que celles dont il parle. Si en menant une vie paisible, il est difficile d'arriver à la vertu et de demeurer irréprochable, quelle difficulté n'était-ce pas que de jeter tant d'éclat par sa vertu, au sein de pareilles afflictions ? quelle force d'âme ne fallait-il point pour cela ? Et ce ne sont pas les seules afflictions qu'il ait endurées ; il en endura beaucoup d'autres qu'il énumère plus loin. Ce qu'il y a de plus admirable ici, ce n'est pas de le voir toujours irrépréhensible au milieu de ces torrents de souffrances, ni de contempler sa patience invincible, mais de le

voir joyeux au milieu de ces épreuves; il nous le dit dans ces paroles : « Par les armes de la « justice, à droite et à gauche » ; quelle présence d'esprit, quelle fermeté de sentiment! Les afflictions sont pour lui des armes, elles ne le renversent pas, elles le protégent, elles le fortifient. — Par ce qui est à gauche, il entend les chagrins apparents, car ces sortes de peines nous méritent aussi une récompense. Pourquoi leur donne-t-il ce nom ? C'est pour se conformer à l'opinion du vulgaire, ou bien parce que Dieu nous a ordonné de prier pour que nous n'entrions pas en tentation.

« Par la gloire et l'ignominie, par l'infamie « et la bonne renommée ». Que dites-vous? Quel mérite y a-t-il donc à être glorifié? Un très-grand mérite, reprend l'apôtre. — Et comment donc? — C'est une grande chose assurément que de supporter l'ignominie ; mais vivre entouré de gloire, n'est-il pas besoin pour cela d'une âme énergique? Oui, il faut beaucoup d'énergie pour ne pas se laisser accabler par la gloire. Et c'est pourquoi l'apôtre se glorifie de sa gloire comme de son ignominie : car l'une et l'autre sont pour lui une occasion de mérite. — Mais comment la gloire peut-elle être une arme de justice? C'est qu'un grand nombre conçoivent des sentiments de piété, quand ils voient leurs maîtres comblés d'honneurs : ces honneurs sont une preuve de leurs bonnes œuvres, et Dieu se trouve par là glorifié. C'était aussi le dessein de Dieu d'ouvrir la porte à la prédication de l'Evangile par des moyens opposés. Voyez en effet! Paul était-il chargé de chaînes? Cette captivité tournait au profit de l'Evangile. « Ces chaînes que je « porte, contribuent au progrès de l'Evangile; « plusieurs de mes frères, pleins de confiance « dans mes liens, osent maintenant annoncer « la parole de Dieu sans aucune crainte ». (Phil. I, 12-14.) Etait-il entouré d'honneurs? Cette circonstance donnait encore aux fidèles une nouvelle assurance. — « Par l'infamie et « la bonne renommée ». Ce n'étaient pas seulement les afflictions corporelles qu'il endurait avec patience, ce n'étaient pas seulement les maux qu'il a énumérés, mais aussi ces douleurs qui ne se font sentir qu'à l'âme, et qui causent d'ordinaire des troubles qui ne sont pas médiocres.

Jérémie, après avoir souffert de nombreuses afflictions, se sentait accablé, et quand on l'avait accablé d'injures, il disait : « Non, je ne pro- « phétiserai point, je ne parlerai plus au nom « du Seigneur ». (Jérém. XX, 9.) David, lui aussi, se lamente au sujet des outrages qu'il reçoit. Isaïe, après beaucoup d'autres conseils, donne celui-ci : « Ne craignez point les injures « des hommes, et ne redoutez point leur mé- « pris ». (Isaïe, LI, 7.) Et le Christ disait à ses disciples : « Quand on vous accablera de ca- « lomnies, réjouissez-vous et tressaillez d'allé- « gresse : car votre récompense est abondante « dans les cieux ». (Matth. V, 11, 12.) Ailleurs il dit encore : « Tressaillez d'allégresse ». (Luc, VI, 23.) Eût-il promis de si belles récompenses, si l'épreuve n'eût été terrible? Dans les tourments le corps partage les douleurs avec l'âme : cette douleur affecte également l'âme et le corps; mais par les outrages c'est l'âme seule qui est affligée. Que d'âmes ils ont accablées et perdues! Job lui-même ne trouvait-il pas moins pénibles les vers et les ulcères que les outrages dont ses amis l'accablaient? Non, pour ceux qui souffrent, il n'est rien de plus insupportable que des paroles blessantes. Et voilà pourquoi à côté des dangers et des fatigues, l'apôtre nomme aussi la gloire et l'ignominie. Que de Juifs refusèrent de croire en Jésus-Christ, de peur de perdre cette gloire dont la multitude les entourait. Ce qu'ils redoutaient, ce n'était point d'être châtiés, mais d'être chassés de la synagogue. C'est pourquoi le Christ disait : « Comment pourriez-vous « croire, vous qui recevez de la gloire les uns « les autres? » (Jean, V, 4.) On en voit un grand nombre qui, après avoir triomphé des dangers les plus terribles, se laissent vaincre par le désir de la gloire. — « Comme séducteurs et « comme véridiques ». Ces paroles expriment la même pensée que celles-ci : « Par l'infamie « et la bonne renommée. — Comme ceux qui « sont inconnus, et comme ceux qui sont con- « nus », est la même chose que : « Par la « gloire et l'ignominie ». Ils étaient connus de quelques-uns et en étaient respectés; d'autres ne daignaient pas même les connaître. — « Comme mourants, et voici que nous vivons... « (9) ». Comme destinés et condamnés à mourir : ce qui aussi était une ignominie.

4. Le dessein de l'apôtre était de montrer la puissance de Dieu et la patience des apôtres. Les persécuteurs n'ont rien négligé pour nous donner la mort, et ils croient avoir réussi; mais Dieu nous a tiré du danger que nous courions. Pour expliquer ensuite pourquoi

Dieu permet ces souffrances, il ajoute : « Comme châtiés ; mais non jusqu'à être tués ». Ainsi donc les afflictions offrent de grands avantages même avant la récompense, et les ennemis deviennent utiles, même malgré eux. « Comme si nous étions tristes, et en réalité « nous sommes dans la joie... (10) ». Les païens nous croient plongés dans la tristesse, mais peu nous importent leurs imaginations ; notre âme goûte une joie délicieuse. Remarquez que saint Paul ne dit pas seulement : nous sommes dans la joie, mais il ajoute : « toujours. Nous « sommes toujours dans la joie », dit-il. Y a-t-il rien de comparable à cette vie, où les périls mêmes ne font que redoubler la joie ? « Comme « pauvres, et nous enrichissons un grand « nombre d'hommes ». Selon plusieurs, il s'agirait ici des richesses spirituelles ; pour moi, je crois qu'il est question même des richesses temporelles. Car ces richesses mêmes leur arrivaient en abondance ; toutes les maisons, par une sorte de prodige, leur étaient ouvertes. Et ce qu'il dit ensuite ne le prouve-t-il pas ? « Comme n'ayant rien, et nous possé- « dons tout ».

Et comment cela se peut-il faire ? direz-vous. — Mais, vous répondrai-je, c'est le contraire qui est impossible. Celui qui possède beaucoup de choses, n'a rien ; et celui qui n'a rien, possède tout. Cela ne se voit pas seulement en cette circonstance ; mais c'est en toutes choses que les contraires naissent des contraires. Vous vous étonnez, vous demandez comment il se fait qu'on manque de tout et qu'on possède tout : Eh bien ! je vous montre saint Paul qui commandait à l'univers, qui avait en son pouvoir non-seulement l'argent mais les yeux des fidèles. « S'il eût été possible, « vous vous fussiez arraché les yeux pour me « les donner ». (Gal. IV, 14.) Ne nous troublons donc point des opinions de la foule. On nous traite d'imposteurs, on nous méconnaît, on nous croit condamnés, plongés dans le chagrin, accablés par le besoin, la pauvreté, la tristesse, quand au contraire nous sommes dans la joie. Eh ! les aveugles peuvent-ils contempler l'éclat du soleil, et les insensés peuvent-ils goûter les plaisirs de la sagesse ? Il n'y a de justes appréciateurs que les hommes pieux : ils s'affligent et se réjouissent autrement que les autres. Qu'un spectateur, peu familiarisé avec les jeux du stade, voie un athlète couvert de blessures et le front ceint d'une couronne, il s'imaginera qu'il souffre beaucoup de ses blessures, parce qu'il ignore la joie que cause une couronne. De même on est témoin de nos afflictions, sans savoir pourquoi nous souffrons ; il n'est pas étonnant qu'on n'aperçoive que les afflictions : c'est la lutte, c'est le péril qui frappe les regards ; on n'aperçoit point le mobile de ces combats, c'est-à-dire les récompenses et les couronnes.

Quelles étaient donc ces richesses que possédait l'apôtre, quand il disait : « Comme « n'ayant rien et nous possédons tout ? » C'était à la fois les richesses temporelles et les richesses spirituelles. Cet homme que les cités recevaient comme un ange, auquel les fidèles eussent donné leurs yeux, pour qui ils étaient tout disposés à sacrifier leur vie, ne possédait-il pas tous leurs biens ? S'agit-il des richesses spirituelles ? Il n'en est point qu'il ne possède. Admis dans l'intimité du Roi des cieux, il était le confident de ses secrets ; pouvait-il donc ne point surpasser tous les autres en richesses surnaturelles, pouvait-il ne point les posséder toutes ? Autrement les démons ne lui eussent point si facilement cédé ; il n'aurait pu mettre en fuite les douleurs et les maladies. Nous aussi, quand nous souffrons pour le Christ, montrons-nous, non-seulement courageux, mais pleins de joie. Si nous jeûnons, tressaillons, comme si le jeûne était un plaisir. Si l'on nous outrage, formons des chœurs, comme si l'on nous comblait d'éloges. Si nous dépensons nos richesses, croyons que nous en amassons de nouvelles. Si vous n'êtes dans cette disposition, vous ne donnerez pas facilement. Voulez-vous donc faire des largesses ? Ne considérez pas seulement la dépense que vous faites, songez au gain qui vous en revient ; que ce soit là votre première pensée.

Ce n'est pas seulement pour l'aumône, mais pour toute espèce de vertus, qu'il faut envisager non point l'âpreté des fatigues, mais la suavité des récompenses, qu'il faut se mettre sous les yeux Jésus-Christ pour qui nous combattons. Ainsi vous engagerez la lutte avec ardeur, et votre vie se passera tout entière dans la joie. Rien ne donne plus de plaisir qu'une bonne conscience. Paul, malgré tant d'afflictions, se réjouissait et tressaillait d'allégresse. De nos jours au contraire une ombre de souffrance suffit pour jeter dans la tristesse, et cela, parce qu'on manque de sagesse. Dites-moi, je vous prie, quelle est la cause de vos

larmes? Votre pauvreté, l'indigence qui vous accable? Il faut vous plaindre, non point de ce que vous pleurez, de ce que vous êtes dans le besoin, mais de ce que vous avez l'âme si peu élevée; non pas de ce que vous manquez de richesses, mais de ce que vous avez tant d'amour pour les richesses. Saint Paul mourait, pour ainsi dire, chaque jour, et cependant, loin de se plaindre, il se réjouissait. Il souffrait sans cesse de la faim, et cependant, loin de s'en attrister, il s'en glorifiait.

5. Vos récoltes ne sont pas encore serrées, c'est ce qui vous afflige, ce qui vous tourmente. Oui, dites-vous, saint Paul n'avait à s'inquiéter que de lui-même; moi, je songe à mes serviteurs, à mes enfants, à mon épouse. Détrompez-vous, saint Paul ne se préoccupait point uniquement de ses intérêts, mais des intérêts du monde entier. Vous, c'est une seule maison qui vous tient en souci, lui, c'étaient les pauvres de Jérusalem, ceux de Macédoine, tous ceux en un mot qui étaient dans le besoin; c'étaient ceux qui donnaient aussi bien que ceux qui recevaient. Il se préoccupait non pas seulement de procurer au monde les choses nécessaires à la vie, mais aussi l'abondance des richesses spirituelles. Vous vous affligez moins de voir vos enfants souffrir de la faim qu'il ne s'affligeait des peines des chrétiens. Que dis-je, des chrétiens? Mais les infidèles eux-mêmes étaient l'objet de sa sollicitude, et cette sollicitude allait jusqu'à lui faire souhaiter d'être pour eux anathème. Et vous, quand même la famine sévirait mille fois, vous ne voudriez pas donner votre vie pour un de vos frères. L'objet de toute votre inquiétude, c'est une épouse unique; l'apôtre s'inquiétait de toutes les Eglises de l'univers. « Ma sollicitude », disait-il en effet, « s'étend sur toutes les Eglises ». (II Cor. xi, 28.) Jusques à quand, ô homme, te feras-tu un jeu de te comparer à saint Paul? Quand cesseras-tu d'avoir cette faiblesse? Pleurons, non pas d'être pauvres, mais d'être pécheurs : voilà ce qui mérite que nous versions des larmes; tout le reste devrait nous faire rire.

Mais ce n'est point la pauvreté qui m'afflige, c'est de voir tel ou tel au faîte des honneurs, tandis que moi, je suis dans l'obscurité et le mépris. Eh quoi! Saint Paul ne semblait-il pas aussi méprisable, et la plupart ne le rebutaient-ils pas? — Oui, mais c'était saint Paul, direz-vous. — Donc ce ne sont point les maux eux-mêmes qui vous découragent, mais la faiblesse de votre volonté. C'est pourquoi ne pleurez point sur votre pauvreté, pleurez sur vos mauvaises dispositions. Ou plutôt ne pleurez point, mais corrigez-vous, et au lieu de briguer les richesses, cherchez ce qui enfante plus de joie que toutes les richesses ensemble : je veux dire la sagesse et la vertu. Avec la vertu, la pauvreté ne peut nuire. Sans elle, à quoi les richesses peuvent-elles servir? Quel bonheur peut-on goûter, quand on est riche de biens temporels, en demeurant pauvre des biens spirituels? Vous vous trouvez moins malheureux que ne se croit à plaindre ce riche de ce qu'il ne possède point toutes les richesses. Et s'il ne pleure pas comme vous, pénétrez dans son âme, et vous y verrez ses lamentations et ses sanglots. Voulez-vous que je vous montre vos richesses, afin que vous cessiez d'envier le bonheur des riches?

Voyez-vous ce ciel, si beau, si grand, si élevé? Ce spectacle, le riche n'en jouit pas plus que vous, il ne peut point vous en priver pour en faire sa propriété exclusive : il a été créé pour vous aussi bien que pour lui. Et ce soleil, cet astre si brillant, si radieux, qui charme nos regards? Ne luit-il pas pour tous, et tous, riches et pauvres, n'en jouissent-ils point? Et ce chœur des étoiles, et ce disque de la lune, n'ont-ils pas été donnés à tous les hommes? Sans doute, et chose admirable, les pauvres en jouissent bien plus que les riches. Ceux-ci, en effet, la plupart du temps plongés dans l'ivresse, passant leur vie dans les festins et le sommeil, ne jouissent pour ainsi dire point de ces magnifiques spectacles; ils se tiennent renfermés à l'ombre de leurs splendides demeures. Les pauvres au contraire, par leur condition même, goûtent ce bonheur plus que les autres mortels. Et cet air répandu par tout l'espace, le pauvre le respire plus pur et plus abondant. Les voyageurs, les laboureurs n'éprouvent-ils pas en cela plus de jouissances que ceux des villes; et parmi ceux-ci les artisans ne sont-ils pas dans une atmosphère plus salubre que ceux qui passent le jour à s'enivrer?

Que dirai-je de la terre? N'est-elle pas aussi la propriété de tous? — Non? direz-vous. — Et pourquoi? — C'est que le riche possède dans la ville une vaste étendue de terrain, il y plante des vergers, et à la cam-

pagne il retient pour lui une bonne partie des champs. — Et quoi donc ? De ce qu'il possède ces terrains, s'ensuit-il qu'il en jouisse tout seul ? Nullement, quoi qu'il veuille. Il est obligé en effet de distribuer les fruits qu'il récolte ; c'est pour vous qu'il fait venir le blé, le vin et l'huile, et partout il soigne vos propres intérêts. C'est encore pour vous qu'il élève à si grands frais, au prix de tant de travaux, ces palais et ces enceintes, dont il vous livre la jouissance, moyennant une somme modique d'argent. Les bains et tout le reste vous montrent que les riches sont accablés de dépenses, de soucis et de travaux; les pauvres profitent de tout cela pour quelques oboles, et ils en jouissent dans la plus grande sécurité. Non, le riche ne jouit pas plus des fruits de la terre que vous n'en jouissez vous-mêmes : il n'a pas dix ventres à rassasier tandis que vous n'en avez qu'un. — Mais ses mets sont plus délicats ? — Qu'importe, vraiment ? Au contraire, le pauvre a encore ici l'avantage. Ce luxe de la table vous semble désirable en ce qu'il donne plus de plaisir. Le pauvre en goûte bien davantage, puisqu'il a pour lui la santé. Tout ce qui revient au riche de tant de somptuosité, c'est l'affaiblissement du corps et le germe de nombreuses maladies. Le pauvre dans son régime prend conseil de la nature ; mais le riche mange avec déréglement, et les excès n'engendrent que faiblesse et corruption.

6. Un exemple vous le fera mieux comprendre. Allumez un bûcher; jetez-y des robes de soie, les tissus les plus fins; qu'un autre y jette des branches de chêne ou de pin ? Que vous restera-t-il de plus qu'à lui ? Rien assurément ; vous aurez même moins de reste que lui. Comment cela ? Rien ne nous empêche de modifier cet exemple. On jette du bois sur un bûcher, sur un autre des cadavres ; près duquel resterez-vous de préférence ? Celui que le bois alimente, ou bien celui où les cadavres sont entassés ? Le premier, sans aucun doute. Il n'y a rien que de naturel dans les flammes de ce bûcher, et il vous offre un spectacle agréable. L'autre au contraire, par la graisse qui ruisselle de toutes parts, par le sang que l'on voit couler, l'épaisse fumée qui s'en élève, la puanteur qui s'en exhale, fera fuir tout le monde. Ce tableau vous fait horreur, et vous ne pouvez le regarder. Eh bien ! voilà les ventres des riches : vous y trouverez plus de pourriture que dans ce bûcher. Quelle haleine fétide, quelles exhalaisons pestilentielles, quel malaise dans tout le corps et dans chaque partie du corps, résultat d'une nourriture trop abondante. Quand la chaleur naturelle ne suffit plus pour digérer les aliments, quand elle est comme engloutie sous leur masse, ils pèsent sur l'estomac, y produisent des vapeurs, et causent un malaise général.

Ces ventres, à quoi les comparerai-je encore ? Ne vous offensez pas de ce que je vais dire. Si je ne dis pas la vérité, reprenez-moi. Oui, à quoi puis-je comparer les ventres des riches ? Car tout ce que nous avons dit ne suffit pas encore pour peindre leur misère. Voici donc un autre tableau. Dans les cloaques où il y a quantité de fumier, de paille, de jonc, de pierres, de boue, il se produit souvent des obstructions, et alors toute la boue remonte comme un flot à la surface. C'est ce qui se passe dans leurs ventres : il est aussi obstrué, et les matières corrompues refluent vers le haut du corps. Chez les pauvres, il en est tout autrement. Semblables à des fontaines d'où s'écoule une onde pure et qui arrosent les jardins et les prairies, leurs ventres sont vides de toute cette corruption. Les riches au contraire, ou plutôt ceux qui s'abandonnent aux délices de la table, sont tout remplis d'humeurs malfaisantes, de sang corrompu, de déjections pourries. Aussi ne peuvent-ils garder longtemps leur santé; sans cesse ils sont malades. Aussi il me prend envie de leur demander pourquoi la nourriture nous a été accordée, si c'est pour nous donner la mort, ou pour soutenir notre vie ? Si c'est pour ruiner notre santé, ou bien pour l'entretenir ? Pour nous affaiblir ou nous fortifier ? Il est bien évident que la nourriture est destinée à entretenir chez nous la santé et les forces. Pourquoi donc en abuser, pourquoi l'employer à rendre le corps infirme et malade ? Le pauvre au contraire, par une nourriture simple et frugale, se ménage une santé robuste. Cessez donc de déplorer une pauvreté qui vous donne la santé ; réjouissez-vous plutôt d'être pauvres; et si vous voulez être riches, méprisez les richesses. La vraie richesse consiste non pas à posséder les richesses, mais à ne pas même les désirer. Ah ! si nous arrivons à ce dégagement des biens de la terre, nous serons plus abondamment pourvus que les riches et nous obtiendrons les biens de la vie future. Puissions-nous y

parvenir par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui, avec le Père et le Saint-Esprit, gloire, puissance, honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XIII.

NOTRE BOUCHE S'EST OUVERTE POUR VOUS, Ô CORINTHIENS, NOTRE CŒUR S'EST DILATÉ. — VOUS N'ÊTES PAS A L'ÉTROIT DANS NOTRE CŒUR, C'EST DANS LES VÔTRES QUE VOUS ÊTES RESSERRÉS. (VI, 11, JUSQU'A VII, 1.)

Analyse.

1-3. Je laisse mon cœur se répandre sur ce sujet, afin que vous puissiez connaître l'amour ardent que j'ai pour vous, et me rendre amour pour amour — Fuyez particulièrement toute société avec les infidèles, car Jésus-Christ et Satan ne peuvent aller ensemble, et le temple du Dieu vivant, qui est vous-mêmes, ne peut contracter aucune liaison avec les idoles.
3 et 4. Qu'il ne faut pas divulguer ses aumônes, et que l'état du pauvre est plus avantageux que celui du riche.

1. L'apôtre vient de passer en revue ses épreuves et ses afflictions : « J'ai vécu dans la pa« tience », dit-il, « dans les afflictions, dans le « besoin, dans les angoisses, sous les verges, « dans les prisons, changeant souvent de de« meure, dans les fatigues, dans les veilles ». C'est là, dit-il, un grand bien : « On nous croit « tristes, et nous sommes toujours dans la joie ; « on nous croit pauvres, et nous enrichissons « beaucoup de nos frères ; on nous croit dans « l'indigence, et nous possédons toutes les ri« chesses ». Toutes ces épreuves sont pour lui autant de ressources : « Par là Dieu nous instruit, « et nous ne mourons point ». De plus elles manifestent la puissance de Dieu et sa sollicitude envers nous : « Afin que notre patience semble « l'effet de la toute-puissance divine, et ne « paraisse pas venir de nous-même ». En outre il nous dit ses combats : « Nous portons en « tous lieux la mortification de Jésus ». Il ajoute que c'est là une preuve évidente de la résurrection du Sauveur : « Afin que la vie de « Jésus soit manifestée dans notre chair mor« telle ». Voici maintenant la mission qui lui a été confiée : « Nous sommes les ambassa« deurs du Christ, comme si Dieu exhortait « par notre parole ». Ensuite il indique l'objet de son ministère ; c'est non point la lettre, mais l'esprit. Ce n'est point par son ministère seulement qu'il mérite le respect, mais aussi par ses afflictions : « Grâces soient rendues à « Dieu », dit-il, « qui nous fait partout triom« pher ».

Puis il s'apprête à les blâmer de leur négligence. Mais, avant d'en venir là, il leur témoigne son affection, et il passe ensuite aux reproches. Sans doute les belles actions commandent le respect envers celui qui blâme ; mais ses reproches sont mieux accueillis encore s'il fait preuve d'une véritable amitié. Saint Paul laisse donc maintenant de côté ses souffrances, ses fatigues, ses combats, pour parler de son amour pour les Corinthiens, et pouvoir ensuite leur faire entendre le langage de la sévérité. Comment leur témoigne-t-il donc son affection ? « Notre bouche s'est ouverte « pour vous, ô Corinthiens ». Et quelle preuve d'affection renferment ces paroles ? que signifient-elles ? Nous ne pourrions garder le silence, quand il s'agit de vous ; c'est un besoin pour nous de vous faire entendre notre voix, de nous entretenir avec vous. N'est-ce point

la conduite de ceux qui aiment? Comme deux corps s'unissent par la jonction des mains, ainsi deux âmes se lient par la conversation. Mais il y a un autre sens dans ces paroles. Lequel? Vous nous êtes chers, et nous vous parlons en toute franchise, sans rien dissimuler, sans rien vous cacher. Il va leur adresser des reproches; il s'en excuse d'abord; ces reproches eux-mêmes seront une preuve de la vive affection qu'il a pour eux. Il ajoute le nom des Corinthiens, et c'est encore là une marque d'une vive, d'une ardente amitié. N'aimons-nous pas à répéter sans cesse les noms de ceux que nous aimons? — « Notre « cœur s'est dilaté ». C'est la chaleur qui dilate; c'est aussi le propre de la charité : car la vertu est ardente. C'est elle qui ouvrait la bouche de saint Paul, et qui dilatait son cœur. — Je n'aime pas seulement de bouche, dit-il; mon cœur est d'accord avec mes lèvres; et c'est pourquoi je vous parle avec confiance de toute ma bouche et de toute mon âme.

Rien de plus large que le cœur de Paul. Avec l'ardeur brûlante d'un amant, il embrassait toutes les âmes pieuses, sans se diviser, sans s'affaiblir : son affection se portait tout entière sur chacun d'eux. Rien en cela de surprenant, puisque ce cœur de l'apôtre embrassait même les infidèles dans l'univers entier. Aussi ne dit-il pas : je vous aime; mais il s'exprime par images : « Notre bouche s'est ouverte pour « vous; notre cœur s'est dilaté ». Nous vous avons tous dans notre cœur; et encore vous n'y êtes pas à l'étroit; vous y êtes au large. Celui que nous aimons se promène, pour ainsi dire, sans aucune crainte, au fond de notre cœur. C'est pourquoi l'apôtre dit : « Vous n'êtes pas « à l'étroit dans notre cœur, mais c'est dans « vos cœurs que vous êtes à l'étroit ». Il y a dans ces paroles un reproche qu'adoucit l'indulgence de saint Paul : et c'est encore le propre de ceux qui aiment. Il ne dit pas : Vous ne m'aimez point; mais vous ne m'aimez pas autant que je vous aime. Il ne veut pas les reprendre trop durement. Si l'on veut savoir de quel amour il brûlait pour les fidèles, on n'a qu'à parcourir ses épîtres. Dans sa lettre aux Romains il dit : « Je désire vous voir », et encore : « Je me suis souvent proposé de me « rendre chez vous »; et : « Puissé-je me « rendre sans obstacle chez vous ». (Rom. I, 11, 13, 10.) Voici ce qu'il dit aux Galates : « Mes petits enfants, que j'enfante de nouveau » (Gal. IV, 19); aux Ephésiens : « A ce sujet je « fléchis les genoux pour vous » (Ephés. III, 14); aux Philippiens : « Quelle est mon espé- « rance, ou ma joie, ou ma couronne de gloire, « si ce n'est vous. » (I Thess. II, 19.) Il les porte, dit-il encore, dans son cœur et dans ses liens. Il écrit aux Colossiens : « Je voudrais « que vous fussiez témoins des luttes que je « soutiens pour vous; puissent aussi en être « témoins tous ceux qui ne m'ont point vu « dans la chair, afin que leurs cœurs soient « consolés » (Col. II, 1); aux Thessaloniciens : « Comme une nourrice réchauffe ses enfants, « nous aussi nous désirions vous donner, non- « seulement l'Evangile, mais encore nos âmes» (I Thess. II, 7, 8); et dans sa lettre à Timothée : « Le souvenir de tes larmes me remplit de « joie ». (II Tim, I, 4.) Il appelle Tite « son cher « fils » (Tit. I, 4); et c'est aussi le nom qu'il donne à Philémon. (Phil. I, 1.)

2. En outre, dans l'épître aux Hébreux il y a bien d'autres témoignages de l'affection de l'apôtre; il ne cesse de les consoler et de leur dire : « Encore un peu de temps et celui qui « doit venir, viendra ». (Hébr. X, 37.) C'est une mère qui s'adresse à des enfants accablés d'ennui et de chagrin. C'est ainsi qu'en cet endroit encore il leur dit : « Vous n'êtes pas à l'étroit « dans notre cœur ». Non-seulement il témoigne aux Corinthiens son affection; mais il leur rappelle qu'eux aussi ont de la sympathie pour lui, afin de se concilier ainsi de plus en plus leur bienveillance. Et pour leur exprimer clairement sa pensée, il leur dit : « Tite à son « arrivée nous a exprimé votre désir, vos « pleurs, votre empressement ». (II Cor. VII, 7.) Il disait des Galates : « S'il eût été possible, « vous vous fussiez arraché les yeux pour nous « les donner ». Gal. IV, 15.) — Des Thessaloniciens : « Nous nous rappelons l'accueil que « vous nous fîtes à notre arrivée ». (I Thess. I, 9.) Et il disait une seconde fois à son disciple Timothée : « Je me souviens de tes larmes, et « elles me comblent de joie ». (II Tim. I, 4.) Et partout dans les épîtres de saint Paul, vous l'entendez dire à ses disciples qu'il les aime et qu'il est payé de retour. Leur affection cependant n'égale pas la sienne. Il dit, par exemple, aux Corinthiens : « Je vous aime ardemment, « et votre amour pour moi est loin d'être aussi « vif ». (II Cor. XII, 15.) C'est ainsi qu'il parle à la fin de sa seconde épître; ici, il s'exprime plus fortement : « Vous n'êtes pas à l'étroit dans

« notre cœur; c'est dans vos propres cœurs que « vous êtes à l'étroit ». Un objet suffit pour les remplir; le nôtre contient votre ville entière et son peuple. Il ne dit pas : Vos cœurs ne peuvent nous contenir; mais : « Vous avez des « cœurs trop étroits » ; c'est la même pensée qu'il exprime en termes adoucis, pour ne point les blesser.

« Or, vous avez les mêmes récompenses « que nous; c'est pourquoi, et je vous parle « comme si vous étiez mes enfants, dilatez « aussi vos cœurs (13) ». Il y a plus de mérite à aimer le premier, qu'à payer de retour. L'amour fût-il égal de part et d'autre, la priorité suffit pour donner l'avantage. Mais je ne veux pas être trop exigeant, dit-il; il me suffit, pour vous aimer, pour vous chérir, que vous me témoigniez quelque bienveillance en retour de l'affection que je vous porte. Ensuite, pour leur montrer qu'ils y sont tenus, pour écarter tout soupçon de flatterie, il ajoute : « Je vous « parle, comme si vous étiez mes enfants ». Qu'est-ce à dire : « Comme si vous étiez mes « enfants? » Il n'y a rien d'étonnant que, me regardant comme votre père, je veuille être aimé de vous. Quelle prudence! quelle modestie! Il ne rappelle ni les dangers qu'il a courus pour eux, ni les fatigues qu'il a supportées, ni la mort qui le menaçait chaque jour, et tant d'autres actes de dévouement, tant il craint de paraître orgueilleux! Mais s'il exige leur affection, c'est qu'il les aime lui-même le premier. Je suis votre père, dit-il, parce que j'ai pour vous la plus vive affection. N'est-ce pas offenser son ami, que de lui rappeler les bienfaits dont il a été l'objet; il y a là comme un reproche. Aussi l'apôtre se garde-t-il bien de rappeler le passé; aimez-moi comme un père, leur dit-il; il ne leur demande donc rien que de naturel, et ce que tout enfant doit à l'auteur de ses jours. Et ce n'est point son propre intérêt qu'il a en vue, mais uniquement le leur. Aussi ajoute-t-il : « Ne tirez « pas le même joug avec les infidèles..... « (14) ».

Il ne dit pas : ne vous mêlez point avec les infidèles; il emploie un terme plus énergique, pour leur faire sentir qu'ils vont contre la justice. Ne vous avilissez point. « Quel partici- « pation y a-t-il entre la justice et l'iniquité? » Ce n'est point son affection qu'il compare avec l'affection de ces hommes qui corrompaient les Corinthiens; mais la noblesse des Corinthiens qu'il met en regard de l'ignominie de leurs corrupteurs. Ainsi donnait-il plus de force à son discours, ainsi relevait-il sa mission, ainsi se les conciliait-il de plus en plus. C'est le langage que l'on tiendrait à un fils plein de mépris pour ses parents, et tout entier livré à des scélérats qui le perdent! Que fais-tu, mon enfant? Tu méprises ton père, tu lui préfères des scélérats, des hommes plongés dans les vices les plus honteux? Ne vois-tu pas combien tu l'emportes sur eux en probité et en noblesse? Ainsi on le tirera bien mieux de la société des pervers qu'en lui faisant l'éloge de son père. Qu'on lui dise par exemple : Ne sais-tu pas que ton père vaut bien mieux que ces hommes-là? On produira sur lui moins d'effet. Mais ne lui parlez pas de son père, et dites-lui : Ignores-tu qui tu es? Ne songes-tu donc plus ni à ta noblesse, ni à ta naissance, ni à leur déshonneur? Comment peux-tu t'adjoindre à des voleurs, à des adultères, à des charlatans? Louez-le de la sorte; vous lui donnez pour ainsi dire des ailes, et il prend son essor loin de la société des méchants. Lui parler autrement, faire l'éloge de son père, c'est lui préférer son père, c'est le blâmer d'accabler de chagrin non pas un père quel qu'il soit, mais un père doué de tant de qualités. Si vous louez cet enfant lui-même, vous n'avez plus rien à craindre. Il n'est personne qui n'aime les louanges : les louanges font accueillir les reproches; cet enfant cédera aux avis qu'on lui aura donnés, il concevra de nobles sentiments, et repoussera désormais la société des hommes pervers. C'est donc une belle comparaison que vient d'employer l'apôtre; mais voici quelque chose de plus admirable encore, une pensée bien propre à inspirer une terreur salutaire. D'abord il procède par interrogation : c'est la forme que l'on donne aux pensées claires et évidentes; ensuite il emploie l'accumulation, pour faire mieux ressortir son idée. Ce n'est pas un ou deux ou trois noms seulement, mais un plus grand nombre qu'il met en regard; il personnifie les choses; d'un côté il nous montre la vertu dans sa perfection, de l'autre le vice dans toute sa laideur. Entre l'un et l'autre il fait voir une différence infinie, en sorte que toute preuve devient inutile : « Quelle partici- « pation y a-t-il entre la justice et l'iniquité? « Quel commerce entre la lumière et les té- « nèbres? Quel accord entre le Christ et « Bélial? Quel partage entre le fidèle et l'in-

« fidèle ? Quel rapport entre le temple de Dieu « et les idoles (15, 16) ? »

3. Voyez-vous comme l'apôtre s'exprime nettement ! N'y a-t-il pas là de quoi les détourner des hommes corrompus qui les obsèdent ? Il ne se sert pas du mot « prévarica- « tion », qui a plus de force pourtant que le mot « iniquité ». Il ne dit pas : Ceux qui sont dans la lumière et ceux qui sont dans les ténèbres ; mais il oppose une chose à une autre, met en regard deux choses incompatibles : la lumière et les ténèbres. Il ne dit pas ceux qui appartiennent au Christ et ceux qui appartiennent au démon, mais il oppose le Christ à Bélial, et cette opposition est bien plus marquée. Le mot Bélial en Hébreu signifie apostat. — « Qu'y a-t-il de commun entre le fidèle « et l'infidèle ? » Ce n'est plus seulement le vice qu'il attaque ou la vertu qu'il recommande ; il met aussi les personnes en parallèle. Il ne dit pas : « Quelle société ? » Mais : « Quel partage ? » Il veut parler des récompenses. — « Quel rapport entre le temple de « Dieu et les idoles ? Car vous êtes le temple « du Dieu vivant ». Voici le sens de ces paroles : Votre roi n'a rien de commun avec le démon. « Quel accord y a-t-il entre le Christ « et Bélial ? » Point de rapport non plus entre les choses elles-mêmes : « Quel commerce « entre la lumière et les ténèbres ? » Donc vous non plus vous ne devez pas avoir de relations avec les infidèles. Il nomme d'abord le roi, puis les sujets, afin de les séparer plus complétement de leurs ennemis. Après avoir dit : « Quel rapport entre le temple de Dieu « et les idoles ? » il les appelle « le temple du « Dieu vivant ». Ce n'est pas une flatterie ; il leur en donne immédiatement la preuve. Louer quelqu'un sans appuyer son éloge sur aucune preuve, cela ressemble à une flatterie. Quelle preuve l'apôtre leur donne-t-il donc à l'appui de cette parole ? « J'habiterai « en eux et je m'y promènerai ». J'habiterai dans ces temples, et je m'y promènerai : marque éclatante de l'amour de Dieu pour eux ! « Ils seront mon peuple et je serai leur Dieu ». Que direz-vous maintenant ? Vous portez Dieu au dedans de vos âmes ; et vous courez à la suite des infidèles ! Oui, vous portez en vous le Seigneur qui n'a rien de commun avec eux. Etes-vous excusables ? Songez donc à l'hôte qui se promène, pour ainsi dire, dans vos âmes, qui y fait son séjour !

« C'est pourquoi sortez du milieu d'eux, « séparez-vous de leur société, ne touchez « point ce qui est impur » ; — « Et je vous re- « cevrai, dit le Seigneur... (17, 18) ». Il ne dit pas : Ne commettez point d'actions impures ; il exige quelque chose de plus ; ne touchez pas à ce qui est impur, n'en approchez point. Quelles sont les impuretés de la chair ? C'est l'adultère, la fornication, l'incontinence. Et les impuretés de l'âme : ce sont les mauvaises pensées, les regards indécents, le souvenir des injures, les fourberies, et le reste. L'apôtre veut que nous soyons purs et de corps et d'âme. Et voyez comme Dieu récompense la pureté ! On est éloigné des méchants et réuni au Seigneur. Ecoutez ce qui suit : « Je serai votre père et vous serez mes « fils et mes filles », dit le Seigneur. Ainsi le prophète annonçait bien longtemps à l'avance notre véritable grandeur, notre régénération par la grâce.

« Telles sont les promesses qui nous sont « faites, mes bien-aimés... ». (VII, 1.) Quelles promesses ? Nous sommes les temples de Dieu, nous sommes ses fils et ses filles ; il est notre hôte, il se promène au dedans de nous ; nous sommes son peuple, il est notre Dieu et notre père. — « Purifions-nous de toute souillure « de la chair et de l'esprit ». N'ayons point de contact avec ce qui est impur : autrement nous souillons notre corps ; n'ayons point de contact avec ce qui souille l'âme : autrement notre âme devient impure. Il va plus loin et il ajoute : « Achevons de nous sanctifier dans « la crainte de Dieu ». Il ne suffit pas en effet de n'avoir aucun contact avec l'impureté, pour être pur. Si nous voulons être saints, il faut des efforts, de l'attention, de la prudence. Il a raison d'ajouter : « Dans la crainte de Dieu ». La pureté en effet peut être un effet non de la crainte de Dieu, mais de la vaine gloire. Mais ces paroles offrent encore un autre sens, et font voir la manière dont se perfectionne la sainteté. Les passions peuvent bien vous tyranniser : mais si vous vous armez de la crainte de Dieu, vous briserez vite leur fureur. Par sainteté l'apôtre n'entend pas seulement la pureté, mais aussi l'état d'une âme libre de tout péché. Celui-là est saint, qui n'a rien à se reprocher. Vous serez donc saint, si, non content de ne pas vous livrer à la débauche, vous repoussez l'avarice, l'envie, l'arrogance et la vaine gloire ; surtout la vaine gloire qu'il

faut fuir en toute circonstance, et principalement quand vous faites l'aumône.

Dès que vous y joignez l'orgueil, ce n'est plus une aumône, mais un acte d'ostentation et de cruauté. Si vous faites l'aumône non par pitié, mais par désir de paraître, n'est-ce point plutôt un outrage qu'une aumône? Ne dénoncez-vous point votre frère? Pour faire l'aumône il ne suffit donc point de donner de l'argent, il faut le donner par un sentiment de pitié. Ceux qui dans les théâtres donnent de l'argent aux enfants qu'ils corrompent et à d'autres qui se montrent sur la scène, ne font certes point l'aumône; ceux qui en donnent à des courtisanes, loin de se montrer en cela généreux, ne font qu'outrager ceux auxquels ils donnent. Il en est de même de celui qui recherche la vaine gloire. Le débauché qui vient de faire outrage à une courtisane, lui paie le prix de cet outrage. Vous aussi vous exigez une récompense de celui que vous outragez, et vous vous faites à vous comme à lui une mauvaise réputation. Bien plus, vous vous faites à vous-même le plus grand tort. C'est une maladie, c'est une cruauté qui nous enlève tous nos biens : elle en fait sa proie, semblable à une bête féroce ou à un chien dévoré par la rage. L'homme impitoyable ne donne jamais rien, il est vrai, à celui qui est pauvre; mais vous faites pire encore; vous empêchez de faire l'aumône ceux qui en auraient le désir. En vantant votre bienfait, en le publiant partout, vous perdez la réputation de celui qui l'a reçu, et vous arrêtez celui qui s'apprêtait à donner quelque chose, pour peu qu'il manque de générosité. Non, il ne donnera rien à un homme qui a reçu de vous, qui ne manque par conséquent de rien; et si cet homme vient le trouver, il le traitera d'importun.

4. Quelle aumône y a-t-il donc, à vous couvrir vous et lui de déshonneur, et à déshonorer aussi Celui qui vous a prescrit de faire l'aumône? Vous ne vous contentez point d'avoir Dieu pour spectateur, vous voulez pour témoins vos semblables, et vous violez ainsi la loi qui vous le défend! J'aurais voulu parler aussi d'autres actes de piété, du jeûne et de la prière, par exemple, et vous montrer comment la vaine gloire leur enlève aussi tout leur mérite; mais je me souviens que dans notre dernier entretien je n'ai pas développé suffisamment ma pensée. De quoi s'agissait-il? Je vous disais que les pauvres, même dans les choses temporelles, sont plus heureux que les riches; et je parlais de santé et de plaisir. Je vous en ai donné des preuves bien évidentes. Aujourd'hui montrons qu'ils ont l'avantage, non pas seulement dans les choses temporelles, mais encore dans les biens surnaturels. Est-ce l'opulence, est-ce la pauvreté qui ouvre les portes du ciel? Ecoutez le Roi des cieux lui-même : « Il est plus aisé, » dit-il, « à un chameau de passer par le trou « d'une aiguille, qu'au riche d'entrer dans le « royaume des cieux ». Voilà pour les riches. Voici maintenant ce qu'il dit des pauvres : « Si vous voulez être parfait, vendez ce que « vous avez et donnez-le aux pauvres. Venez, « suivez-moi, et vous aurez un trésor dans « les cieux ». Portez maintenant votre attention sur cette autre pensée : « Il est resserré « et étroit, » dit l'Ecriture, « le chemin qui « conduit à la vie ». (Matth. XIX, 24, et VII, 14.) Quel est donc celui qui marche par cet étroit chemin, est-ce l'homme qui vit dans les délices, ou celui qui est dans l'indigence? Est-ce celui qui est seul, ou celui qui porte d'énormes fardeaux? Celui qui mène une vie molle et dissolue, ou bien celui qu'accablent les soucis et les inquiétudes? Mais pourquoi tant de paroles quand nous pouvons citer des exemples?

Lazare était pauvre, très-pauvre; il était riche au contraire celui qui passait sans daigner jeter un regard sur le pauvre couché devant sa porte. Lequel est entré dans le royaume des cieux, lequel se repose maintenant dans le sein d'Abraham? Qui des deux est dévoré par les flammes, sans pouvoir obtenir même une goutte d'eau? Mais, dites-vous, la plupart des pauvres périront; et bien des riches, au contraire, jouiront de ces biens mystérieux. — Non, vous verrez au contraire que peu de riches sont sauvés, et qu'un bien plus grand nombre de pauvres opèrent leur salut. Considérez d'une part l'embarras des richesses, et de l'autre les inconvénients de la pauvreté. Ou plutôt ce ne sont les inconvénients ni des richesses, ni de la pauvreté; ces inconvénients sont inhérents aux personnes elles-mêmes. Voyons cependant si ce sont les richesses ou la pauvreté qui offrent le plus de ressources. Quels vices entraîne donc la pauvreté? — Le mensonge. — Et quels vices entraînent les richesses? L'orgueil, père de tous les

maux, qui a fait le diable ce qu'il est depuis sa chute. Une autre racine des maux, c'est l'avarice, et où se trouve-t-elle d'ordinaire? Est-ce chez le riche ou chez le pauvre? Chez le riche, sans aucun doute. Plus on a de richesses, en effet, plus on veut en avoir. Après ces deux vices, vient la vaine gloire, qui ruine un si grand nombre de vertus. Et combien le riche n'est-il pas exposé à la vaine gloire!

Mais vous ne dites rien des inconvénients de la pauvreté? Vous ne parlez ni de l'affliction ni des angoisses qui en sont les conséquences. — Mais le riche n'en est pas exempt; au contraire, il y est sujet plus encore que le pauvre. Ainsi donc les inconvénients qui semblent être le partage du pauvre, se font sentir tout aussi bien au riche; et les inconvénients des richesses sont le partage exclusif de celui qui les possède. — Mais, direz-vous encore, la misère du pauvre lui fait commettre bien des crimes? — Eh bien! il n'est point de pauvre qui par suite de ses besoins commette autant de crimes que les riches pour ne rien perdre de leurs immenses richesses. Le pauvre désire-t-il le nécessaire avec autant d'avidité que le riche désire le superflu? A-t-il autant de moyens d'exercer sa scélératesse? Le riche qui désire davantage et qui peut davantage, accomplira donc bien évidemment plus d'actions criminelles. Le pauvre redoute moins la faim que le riche ne tremble de perdre ses biens, qu'il ne se désole de ne point posséder à lui seul toutes les richesses. Exposé, comme il l'est à la vaine gloire, à l'orgueil, à l'avarice, source de tous les maux, quel espoir de salut lui reste-t-il, s'il ne fait preuve d'une sagesse supérieure? Comment pourra-t-il marcher dans la voie étroite? Puisqu'il en est ainsi, ne nous en tenons plus à l'opinion du vulgaire, voyons les choses en elles-mêmes. Quand il s'agit d'une somme d'argent, nous ne nous en rapportons pas à d'autres, nous voulons compter nous-mêmes; s'agit-il au contraire de trancher une question, vite nous nous laissons entraîner par l'opinion, quand cependant nous avons une balance, une règle certaine, la parole de Dieu lui-même. Quoi de plus absurde? Je vous en conjure donc, ne vous occupez point de ce que pense celui-ci ou celui-là; consultez les saintes Ecritures; apprenez d'elles quelles sont les vraies richesses, puis mettez toute votre ardeur à les rechercher, afin de jouir des biens éternels. Puissions-nous tous y parvenir par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ auquel, avec le Père et le Saint-Esprit, gloire, honneur, puissance, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XIV.

DONNEZ-NOUS PLACE DANS VOTRE CŒUR : NOUS N'AVONS BLESSÉ PERSONNE, NOUS N'AVONS CORROMPU PERSONNE, NOUS N'AVONS CIRCONVENU PERSONNE. — JE NE LE DIS POINT POUR VOUS CONDAMNER : NOUS VENONS DE VOUS DIRE QUE VOUS ÊTES DANS NOS CŒURS POUR MOURIR AVEC NOUS ET POUR VIVRE AVEC NOUS. (VII, 2, 3, JUSQU'A 8.)

—

Analyse.

1 et 2. Puisque vos cœurs sont encore trop étroits, élargissez-les pour me recevoir. — Je n'ai que de bonnes dispositions à votre égard. — Je dis cela parce que j'ai confiance en vous. — Je parle librement, à cause de la joie que j'éprouve et des bonnes nouvelles que Tite m'a apportées de vous.
3. Que les fidèles doivent aider les pasteurs à corriger les pécheurs.

C'est encore de son affection qu'il parle aux Corinthiens, et il veut tempérer par là ce qu'il y a de dur dans ses reproches. Il les a blâmés, il leur a reproché de ne pas l'aimer autant qu'il les aime ; mais de s'éloigner de lui pour se joindre à des hommes corrompus. Ces reproches, durs à entendre, il les tempère en disant : « Donnez-nous place » dans votre cœur, c'est-à-dire, aimez-nous. Ce qu'il demande est bien facile, et l'avantage en revient plutôt à celui qui donne, qu'à celui qui reçoit. Il ne dit pas : aimez-moi ; mais ce qui doit toucher davantage : « Donnez-moi place ». Qui donc nous a chassés de vos cœurs ? Qui donc nous en a bannis ? Pourquoi sommes-nous à l'étroit dans vos âmes ? Ce qu'il disait plus haut : « Vous êtes resserrés dans « vos propres cœurs », il le dit ici en termes plus clairs : « Donnez-nous place ? » Et de la sorte il se concilie leur affection. Rien de plus propre à inspirer l'amour que de voir celui qui aime souhaiter d'être payé de retour. — « Nous n'avons blessé per- « sonne ». Il ne passe point en revue ses bienfaits, il s'y prend d'une autre manière, et sait donner à son langage plus d'énergie, sans faire éprouver aucun sentiment pénible. Ce sont les faux apôtres qu'il a en vue, quand il dit : « Nous n'avons blessé personne, nous « n'avons corrompu personne, nous n'avons « circonvenu personne ». Que signifie ces mots : « Nous n'avons corrompu personne », L'apôtre veut dire : Nous n'avons séduit personne. Ailleurs il dit : « De peur que vos sen- « timents ne soient corrompus, de même « qu'Eve fut trompée par le serpent ». (II Cor. XI, 13.) — « Nous n'avons circonvenu per- « sonne » ; c'est-à-dire : Nous n'avons rien dérobé, nous n'avons point tendu de piéges. Il ne dit pas encore : Nous vous avons procuré tel et tel avantage ; son langage est plus persuasif : « Nous n'avons blessé personne », dit-il. C'est comme s'il disait : Ne vous eussions-nous fait aucun bien, ce ne serait pas un motif de vous détourner de nous : car vous n'avez absolument rien à me reprocher. Ces paroles un peu incisives, il les adoucit encore. Mais il devait les prononcer ; autrement il n'eût point agi sur leurs âmes ; il devait les mitiger ensuite : car la blessure eût été trop profonde. Que dit-il donc ? — « Ce « n'est point pour vous condamner que je vous « parle de la sorte ». Et quelle preuve en donne-t-il ? — « Je viens de vous dire que « vous êtes dans notre cœur à la mort, à la « vie ».

N'est-ce point là une bien grande marque d'amour ? Ils le méprisent, et cependant c'est avec eux qu'il veut mourir et qu'il veut vivre. Vous n'êtes pas simplement dans

notre cœur, mais vous y êtes de la manière que je viens de dire. On peut aimer et cependant fuir le danger : ce n'est pas ainsi que nous vous aimons. Voyez ici l'admirable prudence de l'apôtre ! Il ne dit rien des bienfaits qu'il leur a prodigués dans le passé ; il aurait l'air de les leur reprocher. Il leur en promet pour l'avenir. S'il vous arrive de courir des dangers, il n'est rien que je ne m'empresse de souffrir pour vous : car ni la mort ni la vie ne sont rien pour moi : mais partout où vous serez vous me rendrez ou bien la mort plus chère que la vie ou bien la vie plus chère que la mort. Souhaiter de mourir pour quelqu'un, c'est la plus grande preuve d'amitié ; mais qui refuserait de vivre, qu'il aime ou qu'il n'aime point ? Pourquoi donc l'apôtre voit-il en cela encore une marque d'affection ? Il ne se trompe point. Ils ne sont pas rares les gens qui partagent la douleur de leurs amis, mais qui bien loin d'être heureux de leurs succès, sont dévorés par l'envie. Pour nous, il n'en est point de la sorte. Si vous êtes dans le malheur, nous n'hésitons pas à compatir à vos souffrances ; si vous êtes heureux, nous n'éprouvons aucun sentiment de jalousie. C'est la pensée qu'il exprime de mille manières. « Vous « n'êtes pas à l'étroit dans nos cœurs ». C'est nous qui sommes à l'étroit dans les vôtres. Recevez-« nous ; — dilatez vos cœurs, — nous n'avons « blessé personne ». Toutes ces paroles renfermaient quelque reproche ; et il en atténue l'effet, en disant : « Je vous parle avec une « grande liberté ». Ce n'est donc point pour vous condamner que je vous ai tenu ce langage, mais bien parce que j'ai confiance en vous ; c'est la même pensée qu'il exprime ensuite : « J'ai grand sujet de me glorifier de « vous... (4) ».

Soyez sans inquiétude, je n'ai pas du tout l'intention de vous condamner : je me complais en vous, je me glorifie à votre sujet. Seulement je veux votre bien, et je souhaite de vous voir faire des progrès dans la vertu. C'est ainsi qu'après avoir accablé les Hébreux de reproches, il leur disait : « Nous avons con-« fiance en vos vertus, et nous vous croyons « dans la voie du salut, bien que nous vous « parlions de la sorte. Mais nous voulons que « chacun de vous montre le même zèle à nous « satisfaire jusqu'à la fin ». (Héb. VI, 9, 11.) N'est-ce pas la même pensée qu'en cet endroit : « Je me glorifie à votre sujet ? » Oui, dans les autres Eglises, nous nous faisons gloire de vous avoir pour disciples. Quoi de plus propre à les consoler ? Et, sachez-le bien, je me glorifie abondamment ; aussi l'apôtre ajoute-t-il : « Je suis rempli de consolation ». De quelle consolation ? C'est de vous qu'elle me vient. Vous vous êtes corrigés, et vous m'avez consolé par vos œuvres. C'est le propre de celui qui aime de se plaindre de n'être pas assez aimé, et de craindre d'aller trop loin dans ses reproches, pour ne pas chagriner. C'est pourquoi l'apôtre dit : « Je suis rempli de consola-« tion ; je surabonde de joie ».

2. Mais dites-vous, il y a là contradiction. — Point du tout ; au contraire ces diverses pensées s'accordent parfaitement. Grâce aux louanges que donne l'apôtre, les reproches seront mieux accueillis : toute dureté disparaît, et ces reproches produiront tout leur fruit. C'est donc fort à propos qu'il leur tient cet affectueux langage. Il ne dit pas : j'ai été rempli de joie ; mais, la joie « abonde dans « mon âme » ; ou mieux encore, « la joie sur-« abonde ». Il montre par là combien vif est son amour pour eux ! Les Corinthiens l'aiment, il s'en réjouit, il tressaille d'allégresse ; cependant leur affection pour lui n'est pas aussi forte qu'il le désirerait, il n'a pas encore reçu tout ce qu'il voudait : tant son amour pour eux a de vivacité, tant il désire que leur affection pour lui s'accroisse encore. Si l'on aime avec ardeur, on se réjouit d'être payé même d'un retour quelconque. Cette joie que ressent l'apôtre est donc à elle seule une preuve de son amour pour ceux de Corinthe. Je suis consolé, dit-il ; j'ai reçu ce qui m'était « dû » ; quant à la joie que j'éprouve, elle surabonde. C'est comme s'il disait : Vous m'avez causé une profonde tristesse ; mais vous m'avez abondamment satisfait, vous m'avez consolé ; non-seulement toute cause de tristesse a disparu, mais vous m'avez inondé d'une joie délicieuse. Pour en exprimer l'étendue, il ne se borne pas à dire : « Je surabonde « de joie », mais il ajoute, « dans toutes mes « souffrances ». Tel était ce plaisir que vous m'avez procuré, que mes afflictions, si vives pourtant, n'ont pu l'étouffer. Tous ces ennemis au contraire ont comme disparu, et ont cessé de se faire sentir.

« Car étant venus en Macédoine, nous n'a-« vons eu aucune relâche selon la chair ». — Il vient de parler « d'afflictions ». Il en fait

voir maintenant la grandeur; il la peint tout entière, afin de faire voir aussi la grandeur des consolations et de la joie qu'ils lui ont procurées. Cette joie en effet a dû être bien vive pour dissiper une telle douleur. « Mais nous « avons toujours eu à souffrir ». Comment cela? « Combats au dehors », de la part des infidèles; « frayeur au dedans ». Car il craignait de voir les faibles dans la foi se laisser entraîner à l'erreur. Ce n'est pas seulement chez les Corinthiens que de telles séductions avaient lieu, mais encore partout ailleurs. — « Mais « celui qui console les humbles, nous a con- « solés par l'arrivée de Tite (6) ». Le magnifique témoignage qu'il vient de leur rendre, eût pu leur paraître une flatterie. Il prend à témoin Tite, son disciple, qui, revenant de Corinthe après l'envoi de la première épître, avait appris à l'apôtre le changement des Corinthiens. Voyez comme il apprécie la présence de son cher disciple! Plus haut il s'exprimait ainsi : « Lorsque je fus arrivé dans la Troade, « pour y prêcher l'Evangile, mon esprit n'eut « point de repos, parce que je n'y trouvais « point Tite, mon frère ». (II Cor. II, 11.) — Ici encore c'est le même sentiment : « Nous « avons été consolés par l'arrivée de Tite ». Il veut recommander son disciple à leurs yeux, et lui concilier leur affection. Voyez comme il remplit son dessein! En disant : « Mon esprit « n'a pas eu de repos », il leur fait voir combien est grande la vertu de Tite. Quand il dit ensuite : « Au milieu de mes tribulations, j'ai « été consolé par son arrivée; non-seulement « par son arrivée, mais encore par la conso- « lation qu'il a lui-même reçue de vous», il lui ménage l'affection des Corinthiens.

Rien de plus propre à produire, à fortifier l'amitié, que de savoir qu'on donne de nous de bonnes, de joyeuses nouvelles. Ce que saint Paul affirme de son disciple : A son retour il a rempli de joie notre âme, en nous disant du bien de vous, et c'est pourquoi son arrivée nous a causé tant de plaisir. Ce n'est pas seulement son arrivée qui nous a réjouis, mais aussi les consolations qu'il a reçues de vous. Et comment l'avez-vous consolé? Par votre vertu et vos bonnes œuvres. C'est pourquoi l'apôtre ajoute : « Il nous a rapporté vos dé- « sirs, vos pleurs, l'ardente affection que vous « me portez... (7) ». Voilà ce qui m'a fait tant de plaisir; ce qui m'a donné tant de consolation. Voyez-vous aussi comment il montre aux Corinthiens l'affection que Tite leur porte? Ce disciple regarde leur vertu, leur gloire comme sa propre consolation, et de retour auprès de l'apôtre il s'en glorifie, comme s'il s'agissait de ses propres vertus et de sa propre gloire? Quel sentiment dans ces paroles : « Votre désir, vos pleurs, votre ardent amour « pour moi! » La cause de leur douleur et de leur deuil était vraisemblablement le retard prolongé de saint Paul : ils se demandaient ce qui pouvait l'irriter contre eux. C'est pourquoi l'apôtre ne dit pas simplement « vos lar- « mes », mais « vos pleurs»; ni « vos désirs», mais « vos ardents désirs »; ni votre impatience, mais « une sorte d'émulation »; et « une émulation » en faveur de l'apôtre, sans doute contre l'incestueux, contre les accusateurs de saint Paul. Ma lettre, dit-il, vous a remplis de zèle et d'ardeur. Ce qui le console, ce qui le réjouit, c'est l'effet que sa lettre a produit dans leurs âmes. Il leur tient, je crois, ce langage, non-seulement pour les consoler au sujet de ce qui avait eu lieu, mais aussi pour animer ceux qui avaient réformé les abus. Plusieurs, ce me semble, méritaient les reproches de tout à l'heure, et étaient indignes de tout éloge; cependant l'apôtre ne fait aucune distinction; il leur adresse à tous et l'éloge et le blâme, laissant à la conscience de chacun de s'approprier l'un ou l'autre. De la sorte les reproches ne pouvaient blesser, et les éloges devaient exciter l'ardeur des fidèles.

3. Ceux auxquels s'adressent les reproches, doivent se lamenter et verser des larmes, désirer voir leurs maîtres, et les attendre avec plus d'impatience qu'ils n'attendraient leurs parents eux-mêmes. Ceux-ci leur ont donné la vie, mais ceux-là leur ont appris à bien vivre. Il faut supporter les reproches d'un père, il faut compatir à la douleur des supérieurs, quand les fautes de nos frères viennent les affliger. Il ne suffit point de leur zèle pour corriger les coupables, il nous faut agir de concert avec eux. Si le coupable se voit repris sévèrement par son père, puis entouré de caresses par ses frères, ne se pervertira-t-il pas davantage? Aussi quand le père s'irrite, irritez-vous avec lui, puisque vous vous intéressez à votre frère et que vous partagez l'indignation de votre père. Déployez tout votre zèle, versez des larmes, non pas à cause des reproches adressés au coupable, mais à cause de sa faute. Si je construis et que vous démo-

lissiez, que ferons-nous autre chose que de nous fatiguer vainement? Bien plus, vous assumez sur vous un châtiment. Celui qui s'oppose à la guérison d'une blessure n'encourt-il pas une peine plus grave que l'auteur même de la blessure? N'est-il point plus criminel d'empêcher le remède que de faire la blessure? L'un cause la mort, l'autre ne la donne pas toujours. Ainsi donc, lorsque vos supérieurs pour de justes motifs s'irritent contre vos frères, partagez leur indignation, et si vous les voyez reprendre un coupable, détournez-vous de lui plus vivement qu'ils ne le font eux-mêmes. Oui, que le coupable vous redoute plus qu'eux-mêmes. S'il ne craint que son maître, il ne tardera pas à pécher de nouveau. Mais qu'il ait à redouter une multitude de regards et de visages, il agira désormais avec plus de prudence. Si nous ne nous unissons à nos supérieurs, nous encourrons les peines de l'autre vie; comme aussi en secondant leurs efforts, nous partagerons leur récompense, pour avoir coopéré à l'amendement du coupable.

Que telle soit donc notre conduite. Ne me dites pas que les chrétiens doivent se montrer pleins de bienveillance envers leur prochain : sachez que pour être bienveillant ici, il faut s'irriter, et non pas user avant le temps, envers le pécheur, d'une indulgence qui l'empêcherait de sentir sa faute. Je suppose un fiévreux ou un frénétique. Serez-vous bienveillant à son égard en lui donnant la faculté de s'enivrer, en le laissant libre de faire tout ce qu'il voudra, tout ce qu'on peut faire en bonne santé? Ne devrez-vous point plutôt l'étendre dans son lit, l'enchaîner, l'éloigner de toute nourriture, de tout breuvage qui ne conviendrait pas à son état? Cette prétendue bienveillance ne ferait qu'accroître le mal; cette sage sévérité au contraire l'empêchera de mourir. Il faut en dire autant des maladies de l'âme. Oui, il y a de l'humanité à ne pas se montrer toujours indulgent envers les pécheurs, à ne pas flatter sans cesse leurs passions. Personne n'aimait plus que saint Paul l'incestueux de Corinthe, et c'est pourquoi il le livre à Satan; personne n'eut pour lui tant de haine que ceux qui l'applaudirent et le flattèrent. La suite le fit bien voir. Ses flatteurs enflèrent son âme, et son orgueil monta de plus en plus; Paul comprima cette arrogance, et il n'eut de repos qu'après avoir entièrement guéri le malade. Eux, ils ne firent qu'aggraver le mal; lui, il le détruisit jusque dans sa racine. Approprions-nous ces lois si sages. Si vous voyez un cheval s'emporter, bien vite vous lui jetez un frein, vous le retenez vivement, vous l'accablez de coups de fouet; c'est un supplice sans doute pour l'animal, mais ce supplice le sauve.

Tenez cette conduite à l'égard des pécheurs. Chargez-les de chaînes, jusqu'à ce qu'ils aient obtenu de Dieu leur pardon; ne les laissez point libres, de peur que la colère divine ne les enchaîne. Si je les enchaîne moi-même, Dieu ne les enchaînera point; sinon, un jour viendra où ils seront chargés de chaînes qu'on ne pourra plus briser. « Si nous avions soin « de nous juger nous-mêmes, nous ne serions « point jugés ». (I Cor. XI, 31.) Il n'y a rien de cruel, rien d'inhumain dans cette conduite, soyez-en sûrs; elle est au contraire très-bienveillante, c'est le moyen le plus prompt, le plus intelligent de guérir les malades. — Mais il y a assez longtemps qu'ils souffrent, direz-vous! — Combien de temps, dites-moi. Un an, ou deux, ou trois? — Ce n'est pas au temps que je prends garde, c'est à la réforme des mœurs. Prouvez-moi qu'ils se repentent, qu'ils sont corrigés; et tout sera fait. S'il en est autrement, qu'importe la longueur du temps? Qu'on ait lié plus ou moins de fois une blessure, ce n'est pas là ce que nous tenons à savoir; nous demandons si ce mal est guéri; dans ce cas, qu'on cesse d'employer le remède. Mais si le mal persiste, qu'on l'emploie dix ans, s'il le faut. Pour enlever les liens, consultez les résultats obtenus. Prenons ainsi soin de nous-mêmes et des autres, ne songeons ni à la gloire ni à l'ignominie d'ici-bas, mais aux châtiments et aux opprobres de la vie future, prenons garde d'offenser le Seigneur, et imposons-nous comme remèdes de rigoureuses pénitences. Ainsi recouvrerons-nous promptement la santé, ainsi parviendrons-nous aux biens éternels. Puissions-nous tous en jouir par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ avec lequel, au Père et au Saint-Esprit, gloire, puissance, honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XV.

BIEN QUE JE VOUS AIE ATTRISTÉS PAR MA LETTRE, NÉANMOINS JE N'EN SUIS POINT FACHÉ, QUOIQUE JE L'AIE ÉTÉ AUPARAVANT. (VII, 8, JUSQU'A 12.)

—

Analyse.

1 et 2. Je ne me repens donc pas de vous avoir écrit ma première lettre, mais je me réjouis de ce que cette lettre vous a inspiré une tristesse qui vous a portés à la pénitence, source du salut. — Je l'ai fait surtout par amour pour vous tous.

3-5. L'art de commander est le premier des arts, et l'agriculture vient après. — Mais il y a une autorité plus haute que l'autorité temporelle, c'est l'autorité spirituelle. — Comparaison de ces deux autorités.

1. Maintenant il peut traiter les Corinthiens avec douceur, puisqu'ils sont revenus de leurs égarements. Il justifie donc la lettre qu'il leur a écrite, et leur montre les avantages qu'ils en ont retirés. C'est ce qu'il avait déjà fait auparavant, quand il leur disait : « Du sein de mes « tribulations et de mes angoisses, je vous ai « écrit non pour vous contrister, mais pour « vous faire connaître la vivacité de l'affection « que je vous porte ». Il revient sur ce sujet, et développe sa pensée. Il ne dit pas : « Auparavant je me repentais, mais, aujourd'hui je « ne me repens plus ». Quelles sont donc ses expressions? « Je ne me repens point maintenant », dit-il, « quand même je me serais « repenti » ; comme s'il disait : Quand même je vous aurais blâmés jusqu'à l'exagération, jusqu'à m'en repentir ensuite; à la vue des avantages qui en sont résultés, je ne puis plus avoir aucun repentir. Ce n'est pas à dire que ces reproches fussent exagérés; il s'exprime de la sorte pour mieux faire ensuite leur éloge. Vous avez fait tant de progrès, dit-il, que, vous eussé-je même repris trop vivement et au point de me reprocher à moi-même quelque exagération, je m'applaudirais de l'avoir fait, à la pensée du succès obtenu. Quand on a donné aux enfants quelque remède un peu violent, après une amputation par exemple, ou une cautérisation, ou une potion amère, on peut les flatter sans inconvénient. C'est ce que fait maintenant l'apôtre à l'égard des Corinthiens. « Je vois que cette lettre vous a contristés dans « le moment. Je me réjouis maintenant, non « de ce que vous avez été contristés, mais de « ce que cette tristesse vous a convertis... (9) ».

Après avoir dit : « Je ne me repens point », il s'explique aussitôt, et rappelle l'heureux succès de son épître. Il a raison d'ajouter encore : « Bien que pour quelque temps seule- « ment ». Le chagrin n'a duré qu'un instant, les avantages ne finiront point. La suite des idées exigeait que l'apôtre dît : Ma lettre vous a contristés un instant, mais cette tristesse a été suivie d'une joie et d'une utilité sans fin. Il procède autrement toutefois, et avant d'exposer ces avantages, il fait de nouveau leur éloge, et leur exprime toute sa sollicitude à leur égard. « Je me réjouis maintenant, non « pas de ce que vous avez été contristés (que « me revient-il en effet de votre tristesse?) ; « mais de ce que ce chagrin vous a convertis » ; de ce que ce chagrin vous a été avantageux. Un père qui voit amputer son fils, ne se réjouit certes point d'être témoin de ses souffrances, mais de la guérison qui en résultera. Ainsi en est-il de l'apôtre. Voyez comme il leur attribue à eux-mêmes l'affaire de leur conversion, et comme il impute à son épître la tristesse qu'ils ont ressentie. Ne leur dit-il pas en effet que sa « lettre les a contristés pour quelque temps » ; et n'est-ce pas de leur vertu qu'il fait résulter les avantages produits par sa lettre? Il n'a pas dit en effet : Mon épître vous a convertis, bien qu'en cela il eût dit vrai ; mais bien : « De ce « que cette tristesse vous a convertis. Vous avez

« été contristés selon Dieu, pour que vous « n'éprouviez de dommage en quoi que ce « fût ». Quelle ineffable prudence! Si nous n'avions agi de la sorte, dit-il, nous vous aurions fait beaucoup de mal. Le bien, ce sont eux qui l'ont produit; le mal, lui seul en eût été cause, s'il eût gardé le silence. Puisque vous deviez vous convertir par suite de nos reproches, si nous avions négligé de vous les adresser, nous vous aurions été nuisible, et nous nous serions aussi fait tort à nous-même. C'est nuire au navigateur que de ne point lui fournir ce qui lui est nécessaire pour s'embarquer; de même, c'eût été vous nuire que de ne pas vous exciter à la pénitence. Voyez-vous quel tort on fait au pécheur, quel tort on se fait à soi-même, quand on ne reprend point celui qui s'est rendu coupable?

« La tristesse qui est selon Dieu produit une « pénitence qui à son tour produit le salut et « l'affermit... (10) ». — C'est pourquoi, dit-il, bien que j'aie eu regret avant d'avoir aperçu les heureux résultats de ma démarche, maintenant je suis loin de m'en repentir. Tels sont les avantages de cette tristesse qui est selon Dieu; l'apôtre fait bien voir que toute tristesse n'est point fâcheuse, et qu'il n'y a de tristesse fâcheuse que la tristesse selon le monde. — Qu'est-ce à dire : Selon le monde? S'attrister de la perte de ses biens, de la perte de sa gloire, de la mort de quelqu'un, c'est s'attrister selon le monde. Cette tristesse produit la mort. Celui qui s'attriste d'être privé de gloire, porte envie aux autres, et presque toujours il est dans la nécessité de mourir. Telle fut la tristesse de Caïn et d'Esaü. La tristesse du siècle est donc aux yeux de l'apôtre cette tristesse qui nuit à ceux qui l'éprouvent. Il n'y a d'avantageux que le chagrin que l'on ressent d'avoir péché : et ce que nous venons de dire le montre assez. S'affliger de la perte de ses biens, est-ce les recouvrer? Pleurer la mort de quelqu'un, est-ce un moyen de le ressusciter? Se tourmenter d'une maladie, n'est-ce pas l'aggraver plutôt que de la guérir? Mais déplorer ses péchés, c'est se procurer de grands avantages; c'est les consumer, c'est les faire disparaître. C'est au péché seulement que la tristesse peut porter remède; là se borne son utilité; partout ailleurs elle est dangereuse.

2. Mais, direz-vous, la tristesse de Caïn venait de ce qu'il ne pouvait plaire à Dieu. — Non, telle n'était point la cause de son chagrin. Il s'affligeait de la gloire de son frère. Si sa tristesse eût eu un autre principe, ne devait-il pas imiter la vertu d'Abel et le féliciter? Mais il s'en fallait bien; et vous voyez par là que sa tristesse était une tristesse selon le monde. Est-ce ainsi qu'agissaient David, Pierre et les autres justes? Non; ce qui fait leur gloire, c'est qu'ils s'attristaient ou de leurs propres péchés, ou de ceux du prochain. Et quoi de plus pénible que le chagrin? Néanmoins, quand on s'afflige selon Dieu, cette tristesse vaut mieux que la joie du monde. La joie du monde s'anéantit; la tristesse chrétienne produit le repentir, et le repentir, le salut, dont on n'a jamais lieu de se repentir. Oui, si vous vous affligez de la sorte, jamais vous ne vous en repentirez; et c'est tout le contraire qui arrive, lorsqu'on s'attriste selon le monde. Quoi de plus cher qu'un fils? Quoi de plus cruel que de le voir mourir? Et cependant ces parents qui sont inconsolables dans leur douleur, qui se frappent la poitrine, ne tardent pas à se repentir de cet excès de tristesse, qui n'a servi qu'à accroître leurs maux, bien loin de les diminuer. Bien différente est la tristesse selon Dieu : elle offre un double avantage; jamais on ne regrette de l'avoir éprouvée, et elle a pour conséquence le salut. La tristesse mondaine n'a aucun de ces résultats. Ceux qui s'affligent selon le monde, s'affligent pour leur malheur; et après s'être affligés, ils se le reprochent; ce qui montre bien l'inconvénient de cette tristesse. Quant à cette tristesse qui est selon Dieu, c'est tout le contraire : aussi l'apôtre disait-il : « Un repentir qui produit le salut, « repentir que l'on ne regrette point ». Personne, en effet, ne se reprochera de s'être affligé pour ses péchés, d'avoir éprouvé de la douleur et de la contrition. Pour appuyer cette assertion, saint Paul n'avait pas besoin de chercher bien loin des exemples, de citer ces personnages dont la pénitence nous est retracée par l'histoire; il suffisait d'en appeler aux Corinthiens eux-mêmes. C'est par leurs œuvres qu'il prouve ce qu'il avance, et c'est pour lui une occasion de les instruire en faisant leur éloge, et de se les attacher plus fortement.

« Cette tristesse que vous avez ressentie « selon Dieu, quelle ardeur n'a-t-elle point « produite en vous!... (1) » Oui, loin de vous

porter à vous condamner vous-mêmes, comme si vous vous fussiez attristés en vain, elle a redoublé votre zèle. Et voici maintenant les marques de ce progrès ; « elle a produit la « justification », sous-entendez, auprès de moi ; « l'indignation », contre celui qui avait péché ; « la crainte ». N'était-ce pas, en effet, une preuve de crainte, que ce zèle et cette conversion si prompte? Mais il ne veut pas qu'on lui reproche un mouvement de vaine gloire ; et c'est pourquoi il modère aussitôt son langage en disant : « Le désir » pour moi ; « l'émulation » pour Dieu ; « la ven- « geance » ; car vous vous êtes montrés les défenseurs de la loi de Dieu. « En toutes « choses dans cette affaire vous vous êtes « montrés irrépréhensibles ». Non-seulement ils ne s'étaient eux-mêmes rendus coupables d'aucun crime, (ce qui était manifeste), mais ils n'avaient en rien favorisé celui de l'incestueux. Dans sa première épître il disait : « Vous « avez été enflés d'orgueil ». Dans celle-ci il leur dit : « Vous vous êtes même affranchis de ce soupçon, puisque non-seulement vous n'avez point applaudi à ce crime, mais vous vous êtes même indignés contre son auteur.

« Si donc je vous ai écrit, ce n'est ni à cause « de celui qui a fait l'injure, ni à cause de « celui qui l'a soufferte (12) ». Les Corinthiens auraient pu dire : Pourquoi donc nous faire des reproches, puisque nous n'avons en rien participé au crime ? C'est une objection qu'il voulait prévenir plus haut, et il se frayait, pour ainsi dire, le chemin, en disant : « Je ne me repens pas, quand même « j'aurais dû me repentir. Bien loin de me repentir maintenant de ce que je vous ai écrit, je m'en serais repenti autrefois plutôt que maintenant que vous vous montrez si fermes dans le bien. Voyez-vous quelle force de langage, avec quelle énergie saint Paul réfute l'objection ! et comment il sait la rétorquer. Ils voudraient le blâmer de leur adresser des reproches non mérités, puisqu'ils ont fait de grands progrès dans la vertu ; et il profite de cette idée pour leur montrer qu'il doit leur parler avec une entière liberté. Il ne refuse point de leur parler avec douceur, quand il le peut. Il leur disait plus haut : « Celui qui fait « le mal avec une prostituée, ne fait qu'un « avec elle » (I Cor. VI, 16) ; et encore : « Li- « vrez cet homme à Satan pour la perte de sa « chair » (I Cor. V, 5) ; et encore : « Tous les « péchés que l'homme commet sont en dehors « de son corps » (I Cor. VI, 18) ; et autre chose de ce genre. Comment se fait-il qu'il leur dise maintenant : « Ce n'est pas à cause de celui « qui a fait l'injure, ni à cause de celui qui l'a « soufferte ? » Il ne se contredit point en parlant de la sorte ; au contraire, il est parfaitement d'accord avec lui-même. Et comment cela ? C'est qu'il avait à cœur de leur témoigner toute la vivacité de son amour. Il ne veut pas empêcher qu'on ne prenne soin du pécheur ; il veut seulement montrer aux Corinthiens l'affection qu'il leur porte, et leur faire comprendre qu'il craint pour le bien de toute l'Eglise. Il tremblait en effet que le mal ne gagnât de proche en proche et n'envahît toute la famille chrétienne. Aussi disait-il : « Un peu « de levain corrompt toute la pâte ». (I Cor. V, 6.) Voilà ce qu'il disait alors. Maintenant qu'ils se sont amendés, il leur tient un autre langage. Il leur laisse entendre la même chose, mais ses paroles ont plus de douceur ; et il leur dit : « Pour vous témoigner le zèle que nous avons « pour vous ». C'est-à-dire pour que vous sachiez combien nous vous aimons. C'est ce qu'il disait plus haut; mais, exprimée en d'autres termes, cette pensée offre un tout autre aspect. Que ce soit la même pensée, voyez l'intention de l'apôtre, et vous en serez convaincus. Je vous aime, dit-il, et c'est pourquoi je craignais que vous n'éprouviez de la tristesse et de l'ennui. Quand l'apôtre dit : « Est-ce que Dieu s'inquiète des bœufs? » (I Cor. IX, 9), il ne veut pas dire que Dieu ne prend aucun soin de ces animaux; car rien ne peut continuer à vivre sans le secours de la Providence ; il veut dire seulement qu'au moment de donner sa loi Dieu n'avait pas eu spécialement en vue les créatures dénuées d'intelligence. De même ici l'apôtre veut dire : C'est à cause de vous spécialement que j'ai écrit, et ensuite à cause de lui. Je vous aimais du fond du cœur, lors même que je ne vous aurais pas adressé de lettre; mais je tenais à vous témoigner à tous mon affection au moyen d'une épître. « C'est pourquoi nous avons été « consolés ». Car nous vous avons témoigné notre amour et nous nous sommes pleinement acquittés de notre mission. Ainsi disait-il encore ailleurs : « Nous vivons, si vous vous « tenez dans le Seigneur » (I Thess. III, 8) ; et encore : « Quelle est donc notre espérance, ou « notre joie, ou la couronne de notre gloire?

« N'est-ce pas vous? » (I Thess. II, 19.) La vie d'un maître, s'il est digne de ce nom, sa consolation, sa joie, ce sont les progrès de ses disciples.

3. Rien ne sied mieux à quiconque a le pouvoir, que l'amour et l'indulgence pour ses inférieurs. Etre père, ce n'est pas seulement engendrer des enfants, mais encore les aimer après leur avoir donné la naissance. Si la loi naturelle commande à ce point l'amour, que ne fera pas la loi de grâce? C'est par là que brillèrent tous les personnages anciens. Ainsi Samuel fit preuve de grandeur, quand il dit : « Loin de moi ce péché contre « le Seigneur ; non, je ne cesserai point de « prier pour vous ». (I Rois, XII, 23.) Ainsi parlaient David, Abraham, Elie, tous les justes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Moïse n'abandonna-t-il point d'immenses richesses, de prodigieux trésors, pour partager l'affliction du peuple qu'il commandait? Avant d'être établi chef de ce peuple, il le gouvernait déjà par ses services. Quoi de plus ridicule que les paroles de cet Hébreu, qui lui disait : « Qui donc « t'a établi notre chef et notre juge? » (Exod. II, 14.) Que dis-tu ? Ne vois-tu pas ses œuvres ? Hésites-tu encore à l'appeler du nom de chef? Vous voyez un médecin occupé à traiter un malade ; il apporte beaucoup de soulagement au membre qui souffre. Vous lui demandez : Eh ! dites-moi, qui vous a établi médecin? Qui vous a permis de traiter ce malade ? — Mais, vous répondra-t-il, c'est la science que je possède ; c'est la maladie qui vous travaille. Or, n'est-ce pas aussi la science du commandement qui a élevé Moïse à la dignité de chef ? Car le commandement n'est pas seulement une dignité, c'est aussi un art, et le plus sublime de tous. Si le commandement dans l'ordre temporel est un art, et le plus beau de tous les arts, que dirons-nous du commandement dans l'ordre spirituel? Autant l'ordre spirituel l'emporte sur l'ordre temporel, autant l'art de commander dans l'ordre spirituel est supérieur à l'art de commander dans l'ordre naturel ; et ce n'est pas assez dire encore. Mais entrons dans de plus grands développements.

L'agriculture, la fabrication des tissus, l'architecture sont des arts, et des arts vraiment nécessaires pour l'entretien de la vie. Les autres, l'art de travailler le fer, par exemple, ou les autres métaux, l'art d'élever les brebis et les autres animaux, ne sont que leurs auxiliaires. Mais quoi de plus nécessaire que l'agriculture ? Dieu lui-même n'en a-t-il pas fait le premier des arts, en créant l'homme ? On peut, dans la vie, se passer de chaussures et de vêtements ; mais l'agriculture est indispensable. Ne sont-ils point nus les Hamaxobiens, ces nomades de la Scythie, qui vivaient au milieu des pâturages, ces gymnosophistes de l'Inde ? Ils se passent bien d'architecture, de tissus, et de ce qui sert à vêtir le corps ; ils se contentent de cultiver leurs champs. Rougissez donc d'avoir recours à tant d'arts superflus, d'avoir besoin de cuisiniers, pour vous préparer des pâtisseries et autres friandises, d'avoir besoin de tant d'autres gens pour donner plus de charmes à votre existence ! Rougissez d'avoir introduit dans la vie humaine un si grand nombre d'arts frivoles ! Vous qui croyez en Jésus-Christ, que ces barbares qui savent se passer de tout cela vous fassent honte. Dieu nous a faits de manière à pouvoir nous contenter de peu. Cependant je ne veux pas vous contraindre à ressembler à ces peuples, je ne veux pas vous en faire une loi. Imitez seulement Jacob dans les demandes qu'il faisait. Que demandait-il donc ? « Que « Dieu me donne du pain pour me nourrir et « des vêtements pour me couvrir ». (Gen. XXVIII, 20.) Saint Paul n'enjoignait-il pas de ne pas rechercher davantage : « Contentons-« nous, disait-il, d'avoir des aliments, et de « quoi nous vêtir ». (I Tim. VI, 8.) Le premier des arts, c'est donc l'agriculture ; vient ensuite l'art de tisser les vêtements, puis l'art de bâtir des maisons. Le dernier de tous est celui de faire des chaussures. Ne voit-on pas chez nous beaucoup de serviteurs et de laboureurs se passer de chaussures ? Les premiers seuls sont donc utiles et nécessaires. Eh bien ! comparons-les avec l'art du commandement. C'est dans ce dessein que j'ai parlé de ces arts les plus utiles de tous. S'il est évident qu'ils sont inférieurs à l'art de commander, à plus forte raison les autres arts lui seront-ils inférieurs. Comment vous ferai-je voir que l'art de commander l'emporte sur les autres ? C'est que, sans lui, tous les autres sont inutiles.

Mais ne nous occupons que de l'agriculture, de ce premier des arts. A quoi servirait le travail des laboureurs, si les hommes étaient sans cesse en guerre, et se pillaient mutuellement ? N'est-ce pas la crainte du Prince qui

les retient, et qui garde ainsi le fruit de leurs travaux? Que cette crainte disparaisse, toute leur peine sera perdue. En examinant bien, vous trouverez un autre pouvoir, qui engendre et protége celui-là : quel est-il donc ? C'est un pouvoir en vertu duquel chacun doit se commander à soi-même, se dominer soi-même, réprimer ses mauvaises passions, mettre tout son zèle à développer le germe de ses vertus et à les accroître. Il y a en effet deux espèces de commandements. D'abord le commandement des peuples et des villes : il dirige la vie civile. C'est celui dont parle saint Paul, quand il dit : « Toute âme doit être sou-« mise aux puissances supérieures : car il n'y « a pas de pouvoir qui ne vienne de Dieu ». (Rom. XIII, 1.) Et ensuite, pour montrer les avantages de ce commandement, l'apôtre ajoute : « Le magistrat est le ministre de « Dieu pour le bien »; et encore : « Il est le « ministre de Dieu, son vengeur contre celui « qui fait le mal ». Une autre sorte de commandement, c'est celui qu'exerce sur soi-même quiconque veut être prudent. Saint Paul en parle dans ce passage : « Voulez-vous « ne pas craindre le pouvoir? Faites le bien». (Rom. XIII, 3.) Il a en vue celui qui se commande à lui-même.

4. Il y a encore une autre espèce de commandement, d'un ordre plus élevé que le commandement politique. Quel est-il donc? C'est le pouvoir ecclésiastique. Saint Paul en fait mention, quand il dit : « Obéissez à ceux qui « sont à votre tête ; soyez-leur soumis : ils sont « pleins de vigilance, comme devant rendre « compte de vos âmes ». (Hébr. XIII, 17.) Autant le ciel est au-dessus de la terre, autant ce pouvoir de l'Eglise est au-dessus du pouvoir politique; et je ne dis pas assez encore. Le pouvoir ecclésiastique s'occupe moins de punir les crimes que de les prévenir; quand ils ont été commis, il ne cherche pas à faire périr le malade, mais à guérir la maladie. Il s'occupe peu des choses de ce monde; il a toujours en vue le ciel : « Notre conversation est « dans les cieux » (Phil. III, 20), dit l'apôtre, et notre vie aussi. « En effet », dit-il, « elle est « cachée en Dieu avec Jésus-Christ ». (Coloss. III, 3.) C'est dans le ciel que se trouve la récompense, et on court dans le stade pour mériter des couronnes toutes célestes. La vie chrétienne ne finit point avec la mort; la mort lui donne un nouvel éclat. Ainsi donc ceux qui sont investis de ce pouvoir, sont plus honorés que les chefs de provinces, que les rois eux-mêmes, puisque l'objet de leur charge est plus élevé, puisqu'ils préparent les hommes à de plus grands avantages.

Mais ni les chefs politiques, ni les supérieurs ecclésiastiques, ne pourront s'acquitter dignement de leurs fonctions, sans se commander d'abord à eux-mêmes, et sans observer scrupuleusement les lois de l'Etat et de l'Eglise. S'il y a deux espèces de pouvoirs publics, il y a aussi deux sortes d'empire à exercer sur soi-même. Et ici encore l'empire spirituel l'emporte sur l'empire temporel, comme nous l'avons démontré. Certains arts exercent aussi une espèce d'empire; l'art du laboureur, par exemple. Le laboureur n'est pas comme préposé aux plantes. Il les taille, il en arrête la croissance, ou bien il en hâte le développement par la culture. Il imite en cela la conduite des meilleurs princes, qui punissent, qui font mourir les criminels, ces hommes dangereux pour la société, et qui comblent d'honneur les gens de bien. C'est pourquoi l'Ecriture compare à des vignerons ceux qui commandent aux autres. Les plantes, il est vrai, ne se plaignent pas comme ceux qui dans les cités reçoivent quelque injure; mais leur aspect montre le mal qu'elles éprouvent des mauvaises herbes qui les étreignent. Les lois répriment la méchanceté; de même aussi l'art du laboureur corrige les vices du sol et la mauvaise nature, la nature sauvage des plantes. Les plantes nous offrent l'image de nos mœurs; nous y retrouvons l'âpreté, la mollesse, la timidité, l'audace, l'inconstance; nous y voyons certains rameaux se nourrir, se développer aux dépens des autres, et d'autres par là même se sécher et périr. C'est une haie qui nuit aux plantes du voisinage, ce sont des arbres stériles et sauvages, dont l'ombrage nuit aux arbres du voisinage. Les préfets et les empereurs voient leur autorité menacée et battue en brèche; et le laboureur n'a-t-il pas à redouter les incursions des bêtes féroces, l'intempérie des saisons, la rouille, la grêle, la sécheresse, et d'autres fléaux. Tout cela arrive pour que vous mettiez toujours votre espérance dans le Seigneur.

Le travail de l'homme est pour beaucoup dans les autres arts; l'agriculture doit mettre surtout en Dieu son espérance; c'est de lui que dépend toute sa richesse. Sans doute elle

a besoin des pluies, d'un temps favorable; mais ce qu'elle requiert avant tout, ce sont les soins de la Providence : « Car ni celui qui « plante, ni celui qui arrose, ne sont rien; « c'est Dieu qui donne l'accroissement ». (I Cor. III, 7.) Là encore il y a vie et mort, il y a enfantement laborieux, comme dans l'espèce humaine. On arrache les arbres, ils portent des fruits, ils meurent; et la mort est suivie d'une résurrection; en sorte que la terre elle-même nous prêche de mille manières la résurrection de nos corps. Quand la racine porte des fruits, quand elle produit des semences, n'est-ce pas là une résurrection? Une étude approfondie de cet art y découvre partout la Providence et la sagesse de Dieu. Mais, pour revenir à notre sujet, le pouvoir de l'agriculture a pour objet la terre et ses plantes; le nôtre a pour objet les âmes. Quelle distance des plantes aux âmes! Combien par conséquent l'un de ces pouvoirs est supérieur à l'autre! Autant il vaut mieux commander à des êtres qui consentent qu'à des créatures qui s'y soumettent par force, autant ceux qui commandent dans l'Eglise l'emportent sur les chefs de la société civile. Le commandement ecclésiastique est vraiment celui qui convient à notre nature. Hors de l'Eglise, c'est la crainte et la nécessité qui déterminent à agir; dans l'Eglise, on fait le bien librement et sans contrainte. Ce n'est pas seulement par là que le gouvernement ecclésiastique vaut mieux que le gouvernement politique; on peut dire encore que c'est moins un gouvernement qu'une paternité. Il commande avec une douceur toute paternelle; et tout en prescrivant de plus grandes choses, il n'emploie que la persuasion. Le prince dit : « Si « vous commettez un adultère, c'en est fait de « vous ». Le gouvernement ecclésiastique va jusqu'à vous menacer de peines très-graves, si vous portez sur une femme des regards immodestes. Le tribunal de l'Eglise est un tribunal auguste, qui n'atteint pas seulement le corps, mais aussi l'âme elle-même.

5. Il y a entre les deux gouvernements la même différence qu'entre le corps et l'âme. Le pouvoir civil ne juge que les crimes extérieurs, et encore ne les juge-t-il pas tous, mais seulement ceux qu'il a découverts. Bien souvent même, il fait semblant de les ignorer. Au contraire, notre tribunal avertit les accusés qu'un jour viendra où le Juge suprême manifestera aux regards du monde entier toutes les fautes dont on se sera rendu coupable; et que là il n'y aura pas moyen de les cacher. Ainsi donc la loi du christianisme protége notre vie bien mieux que ne font toutes les lois civiles. Ne vaut-il pas mieux trembler pour des péchés secrets et cachés, que de craindre seulement pour des fautes rendues publiques? Ne se tiendra-t-on pas davantage sur ses gardes? En punissant pour des fautes légères, n'excite-t-on pas mieux à la pratique de la vertu qu'en punissant seulement pour des fautes énormes? Il est donc bien certain que le pouvoir ecclésiastique fait beaucoup plus que les autres pour le bien de l'humanité.

Examinons encore l'élection des chefs de l'Eglise et celle des chefs de la société civile : ici encore nous trouverons la même différence. Ce n'est pas avec de l'argent que l'on obtient les dignités ecclésiastiques, mais bien en faisant preuve d'une vie irréprochable. Celui que l'on y élève, ne doit pas avoir en vue la gloire humaine et le repos, mais le travail, la fatigue et l'utilité des fidèles. Aussi reçoit-il abondamment les grâces de l'Esprit-Saint. Le prince se contente de publier les lois qu'il faut exécuter; l'évêque y ajoute le secours de ses prières, qui obtiennent la grâce du Seigneur. Dans le gouvernement civil, personne qui enseigne la sagesse, qui apprenne à connaître l'âme, le monde; qui dise ce que nous deviendrons après cette vie, où nous irons après l'avoir quittée, comment on peut pratiquer la vertu. On ne parle que de marchés, de contrats, de richesses : de la vertu et de sa récompense, pas un mot. Dans l'Eglise c'est là au contraire l'objet de tous les discours. Aussi peut-on l'appeler, sans craindre de se tromper, un tribunal, une école de médecine ou de sagesse, la carrière où l'âme s'exerce à cette course qui mène au ciel. Si le gouvernement ecclésiastique réclame le plus de diligence, c'est aussi le plus doux des gouvernements, et en voici la preuve. Que le gouvernement civil convainque un homme d'adultère, aussitôt il sévit contre lui. Et quel profit la société peut-elle en retirer? Ce n'est pas un vice qu'on fait disparaître, c'est une âme que l'on bannit. L'évêque au contraire ne se préoccupe point de punir le coupable; il veut que le vice disparaisse. Vous, vous ressemblez à un homme qui, au lieu de guérir un mal de tête, couperait la tête au malade; pour moi c'est la maladie que je tranche. J'éloigne, il est vrai, le coupable des

mystères et de l'enceinte sacrée ; mais quand il s'est corrigé, quand il s'est purifié de ses fautes, quand il s'est amélioré par la pénitence, je le rétablis dans ma communion.

Et comment faire, direz-vous, pour faire disparaître l'adultère ? Rien de plus facile : il suffit de se soumettre aux lois de l'Eglise. L'Eglise est un bain spirituel, qui, par les exercices de la pénitence, enlève non les souillures du corps, mais celles de l'âme. — Vous, si vous ne punissez point le coupable, vous l'autorisez à pécher de nouveau ; si vous le punissez, vous ne le guérissez point ; moi, ni je ne le laisse impuni, ni je ne le punis comme vous faites. Mais du même coup et je lui inflige la peine qu'il mérite et je le corrige de ses défauts. Oui, votre glaive, vos bûchers ne peuvent remédier au mal ; et moi, tout en me passant de ces rigueurs, je rends au malade une santé parfaite. Pour vous en convaincre, je n'ai pas besoin d'un long discours. Il me suffit de vous montrer la terre et la mer, et par conséquent la nature même de l'homme. Avant que le tribunal de l'Eglise eût été dressé, où en étaient les hommes ? Les grandes actions que l'on accomplit de nos jours étaient-elles connues seulement de nom ? Se montrait-on intrépide en face de la mort ? Méprisait-on les richesses ? Se riait-on de la gloire humaine ? Abandonnait-on le tumulte du monde pour les montagnes, pour la solitude, cette mère de la sagesse ? La virginité était-elle connue ? Toutes ces vertus et beaucoup d'autres, c'est le tribunal de l'Eglise qui les a enfantées : c'est le pouvoir ecclésiastique qui nous les a données. Ainsi donc tous les avantages sérieux de la vie présente, toute cette réforme de l'univers, a son origine dans le gouvernement de l'Eglise. Si vous en êtes convaincus, venez donc souvent entendre la parole de Dieu ; rassemblez-vous souvent pour prier. Si telles sont vos dispositions, si votre vie, si vos mœurs sont dignes du ciel, vous pourrez arriver aux biens éternels par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui soient au Père et au Saint-Esprit, gloire, puissance, honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Traduction de M. l'abbé JOLY.

HOMÉLIE XVI.

C'EST POURQUOI NOUS SOMMES CONSOLÉS DE VOTRE CONSOLATION ; MAIS NOUS NOUS SOMMES RÉJOUIS PLUS SURABONDAMMENT ENCORE DE LA JOIE DE TITE, PARCE QUE SON ESPRIT S'EST REPOSÉ, GRACE A VOUS TOUS. (VII, 13, JUSQU'A VIII, 6.)

—

Analyse.

1. L'apôtre se réjouit de la charité qui anime les fidèles de Corinthe. — Il les a trouvés louables dans toute leur conduite, et il espère tout d'eux.
2. Il leur cite pour les exciter l'exemple des Macédoniens, dont la joie a été grande au milieu des tribulations, et dont les aumônes ont été abondantes.
3. Les Macédoniens ont été en même temps pleins de docilité ; saint Paul envoie Tite aux Corinthiens pour que ceux-ci ne le cèdent en rien aux Macédoniens. — Eloge de Tite.
4. L'aumône est une bonne œuvre plus méritoire que le rappel des morts à la vie. — Pour être véritablement l'aumône, elle doit être désintéressée.

1. Voyez encore une fois comme il exalte leurs louanges, et comme il montre leur charité. Après avoir dit qu'il a été joyeux que sa lettre ait produit un si grand résultat, et qu'ils en aient tiré tant de profit : « Je me réjouis, non « pas de ce que vous avez été affligés, mais de « ce que cette affliction vous a conduits à la « pénitence (9) » ; après avoir montré son affection pour eux : « Et si je vous ai écrit », dit-il, « ce n'est pas à cause de l'auteur de l'in- « jure, ni à cause de celui qui l'a reçue, mais « c'est afin de manifester à vos yeux notre « zèle pour vous (12) » ; il ajoute un autre signe de leurs bonnes dispositions qui leur fait beaucoup d'honneur, et qui montre combien leur charité est sincère : « Dans votre conso- « lation », dit-il, « nous nous sommes réjouis « plus surabondamment encore de la joie de « Tite (13) ». Pourtant, ce n'est pas le fait d'un homme qui les aime beaucoup, de se réjouir de ce qui arrive à Tite, plutôt que de ce qui leur arrive. Si fait, nous dit l'apôtre ; car je ne m'en suis pas tant réjoui pour lui que pour vous. Et c'est pourquoi il en donne ensuite la cause en ces termes : « Parce que son cœur « s'est reposé, grâce à vous tous ». Il n'a pas dit : Lui, mais : « Son cœur », c'est-à-dire, sa charité pour vous. Et comment s'est-il reposé? « Grâce à vous tous ». Et en effet, c'est encore là un fort grand éloge. « Car si je me suis glo- « rifié de vous en quelque chose auprès de « lui (14) ». Grand éloge pour les disciples que leur maître se glorifie d'eux ! « Je n'ai pas « eu », dit-il, « à en rougir (14) ». Je me suis réjoui, veut-il dire, de ce que vous êtes devenus meilleurs, et de ce que vous avez confirmé mes paroles par vos œuvres. De sorte que c'est pour moi un double honneur, puisque vous avez fait des progrès, et que moi, on a vu que je ne m'écartais pas de la vérité. « Mais de même que nous vous avons toujours « parlé avec vérité, ainsi quand nous nous som- « mes glorifié de vous auprès de Tite, cela s'est « trouvé conforme à la vérité (14) ». Ici, l'apôtre nous donne encore autre chose à entendre ; de même que tout ce que nous vous avons dit a été selon la vérité, car il est naturel qu'il leur ait fait aussi beaucoup d'éloges de Tite, ainsi les choses que nous avons dites à Tite sur votre compte, ont été trouvées vraies. « Et « ses entrailles ressentent pour vous une ten- « dresse bien plus vive (15) ». Ces paroles sont d'un homme qui leur recommande Tite comme ayant pour eux une ardente charité, et leur étant extrêmement attaché. Et il n'a pas dit : Sa charité, mais : « Ses entrailles ». Puis,

pour qu'on ne pense pas qu'il le flatte, il ajoute partout les motifs de cette affection, afin, comme je viens de le dire, d'échapper au soupçon de flatterie, et afin de les exhorter encore mieux, en faisant retomber l'éloge sur eux ; et en leur montrant que ce sont eux qui ont fait naître en lui le principe et le motif d'une telle charité. Car, après avoir dit : « Ses entrailles ressentent pour vous une ten- « dresse bien plus vive », il ajoute : « Car il se « souvient de votre docilité à tous ».

Ce langage nous montre aussi Tite reconnaissant envers ses bienfaiteurs, puisqu'il est revenu les portant tous dans son cœur, qu'il se souvient continuellement d'eux, et qu'ils sont perpétuellement à sa bouche et dans sa pensée. Il fait aussi aux Corinthiens un mérite encore plus grand de ce que, lorsqu'ils laissèrent Tite partir, ils se l'étaient ainsi gagné. Ensuite, il parle aussi de leur docilité pour accroître leur zèle ; c'est pour cela qu'il ajoute : « De la crainte et du tremblement avec les- « quels vous l'avez reçu (15) ». Non pas avec charité seulement, mais aussi avec un extrême respect. Vous le voyez, il rend témoignage de deux mérites en eux : de ce qu'ils l'aimaient comme un père, et de ce qu'ils le craignaient comme un supérieur, sans que cette crainte affaiblît leur affection, sans que cette affection détruisît leur crainte. C'est ce qu'il avait déjà dit plus haut : « Cette tristesse se- « lon Dieu que vous avez eue, quelle vigi- « lance n'a-t-elle pas produite en vous, et « aussi quelle crainte et quels soupirs (11) ? Je « me réjouis donc, parce que j'ai en tout con- « fiance en vous (16) ». Voyez-vous que c'est en eux qu'il se réjouit surtout? C'est, veut-il dire, parce que vous n'avez été en aucune circonstance la honte de votre maître, et que vous ne vous montrez pas indignes de mon témoignage. Ainsi, il ne se réjouissait pas tant à propos de Tite, de ce que celui-ci avait été l'objet d'un si grand respect, qu'à propos des Corinthiens, de ce qu'ils avaient fait preuve d'une si grande reconnaissance. Car afin qu'on ne crût pas qu'il se réjouissait plus à cause de lui qu'à cause d'eux, voyez comme il en donne encore ici le motif. De même qu'il a dit plus haut : « Car si je me suis glorifié de « vous en quelque chose auprès de lui, je n'ai « pas eu à en rougir » ; de même ici encore : « Parce que j'ai eu toute confiance en vous ». Ai-je à vous réprimander ? Je ne crains pas de votre part une rupture avec moi ; ai-je à me glorifier de vous ? Je n'ai pas à redouter d'être convaincu d'avoir tort ; en un mot, que j'aie à louer en vous soit l'obéissance, soit la charité, soit le zèle, j'ai confiance en vous. Je vous ai dit de couper, et vous avez coupé ; je vous ai dit d'accueillir, et vous avez accueilli ; j'ai dit en présence de Tite que vous êtes magnanimes et admirables, que vous savez respecter vos maîtres ; et par votre conduite vous avez prouvé que cela est vrai. Bien plus, ce n'est pas tant de moi que de vous-mêmes que Tite a pu l'apprendre. Aussi est-il revenu rempli pour vous d'un amour enthousiaste, car vous avez offert à ses yeux plus encore que mes paroles n'avaient annoncé. « Or, je vais « vous faire connaître, mes frères, la grâce de « Dieu qui a été donnée dans les églises de « Macédoine ». (VIII, 1.)

2. Quand il les a élevés par ses éloges, il en vient à l'exhortation. Et s'il a mêlé les louanges aux reproches, c'est de peur, en passant du reproche à l'exhortation, de rendre ses paroles difficiles à accepter ; il veut, en commençant par flatter leurs oreilles, frayer la route à ses exhortations. Il se propose de parler sur l'aumône : aussi a-t-il la précaution de dire : « Je « me réjouis de ce qu'en tout j'ai confiance en « vous » ; faisant servir leurs mérites précédents à augmenter leur bonne volonté pour la circonstance présente. Il ne dit pas immédiatement : Faites donc l'aumône ; mais voyez sa prudence ; voyez comme il prépare de loin son discours, comme il le prend de haut : « Je « vais vous faire connaître », dit-il, « la grâce « de Dieu qui a été donnée dans les églises de « Macédoine ». De peur qu'ils ne s'enorgueillissent, il appelle cela une grâce, et racontant les œuvres des autres, il se sert des éloges qu'il donne à ceux-là pour rendre plus grand le zèle de ses auditeurs. Et il loue les Macédoniens pour deux motifs, pour trois même : parce qu'ils supportent courageusement les épreuves, parce qu'ils savent exercer la miséricorde, et parce que, tout pauvres qu'ils sont, ils ont montré de la libéralité dans leur aumône ; ils étaient pauvres, car on leur avait enlevé leurs biens. C'est ce qu'il nous apprend lorsqu'il leur écrit dans une de ses lettres : « Car vous êtes devenus les imitateurs des « églises de Dieu qui sont en Judée, parce que « vous avez aussi souffert les mêmes traite- « ments de la part de vos compatriotes, que

« les fidèles de Judée de la part des Juifs ». (I Thess. II, 14.) Ecoutez ce qu'il dit plus tard en écrivant aux Hébreux : « Car vous avez « accepté avec joie l'enlèvement de vos biens ». (Hébr. X, 34.) Il appelle donc cela une grâce, non-seulement afin de réprimer leur orgueil, mais afin de les stimuler, et d'enlever à ce qu'il va dire tout ce qui pourrait causer leur jalousie. C'est encore pour cela qu'il ajoute l'appellation de frères, c'est afin de détruire tout sentiment jaloux : car il se prépare à donner aux Macédoniens d'insignes éloges. Ecoutez-les, ces éloges. Il vient de dire : « Je vais « vous faire connaître la grâce de Dieu », il n'ajoute pas : qui a été donnée dans telle et telle ville, mais il loue la nation tout entière en ces termes : « Dans les églises de Macé- « doine ».

Puis il expose quelle est cette grâce. « C'est « que leur joie a été extrême dans de nom- « breuses épreuves de tribulation (2) ». Voyez-vous quelle prudence ? Il ne commence pas par ce qui est le but de son discours; il dit d'abord autre chose, pour ne pas avoir l'air d'aborder exprès son sujet, mais y paraître amené par la suite d'autres idées : « Dans de « nombreuses épreuves de tribulation ». C'est ce qu'il avait dit aux Macédoniens eux-mêmes, lorsqu'il leur écrivait ceci : « Vous êtes deve- « nus les imitateurs du Seigneur, ayant reçu « la parole au milieu de nombreuses tribula- « tions, avec la joie de l'Esprit-Saint » (I Thess. I, 6); et un peu plus loin : « La parole du Sei- « gneur a rejailli de chez vous, non-seulement « dans la Macédoine et dans l'Achaïe, mais « votre foi en Dieu est même parvenue en « tout lieu ». (Ibid. 8.) Or que signifie : « Leur joie a été extrême dans de nombreuses « épreuves de tribulation? » Ils ont eu, veut-il dire, les deux choses au plus haut degré : la tribulation et la joie. Aussi était-ce grande merveille de voir une telle abondance de joie jaillir en eux de la tribulation même. Car non-seulement cette tribulation n'engendra point chez eux le chagrin, mais elle leur devint un sujet de contentement : et elle était grande pourtant ! Il parlait donc ainsi pour préparer les Corinthiens à se montrer courageux et inébranlables dans les épreuves. Car les Macédoniens n'avaient pas supporté la tribulation d'une manière ordinaire, mais de telle sorte qu'ils s'étaient illustrés par leur patience : bien mieux, l'apôtre ne parle pas de leur patience, mais, ce qui est plus encore, de leur joie; et non pas simplement de leur joie, mais d'une joie extrême : oui, elle surgissait en eux, immense, ineffable. « Et que leur profonde pau- « vreté a été surabondante pour la richesse de « leur simplicité ». Encore ici les deux choses au plus haut degré. Car de même qu'une grande tribulation a produit une grande joie, une joie extrême; de même une grande pauvreté a produit une grande richesse d'aumône. Car c'est ce qu'il a voulu exprimer par ces mots : « A été surabondante pour la richesse « de leur simplicité ». Car ce n'est pas à la quantité des choses données, mais à l'intention de ceux qui donnent que se mesure la libéralité. Aussi ne parle-t-il pas de la richesse des dons, mais il dit : « La richesse de leur simpli- « cité ». Ce qui revient à ceci : Non-seulement la pauvreté ne fut pas pour eux un obstacle à la libéralité, mais elle leur devint un motif de donner largement, comme la tribulation devint le motif de leur joie. Car plus ils étaient pauvres, plus ils montraient de libéralité, et donnaient de bon cœur. Aussi les admire-t-il beaucoup, de ce qu'avec tant de pauvreté ils montrèrent une libéralité si grande. Car « leur « profonde pauvreté », c'est-à-dire leur extrême pauvreté, qui dépassait toute expression, fit voir leur simplicité. Il ne dit pas : Fit voir, mais : « A été surabondante »; il ne dit pas : Leur simplicité, mais : « La richesse de leur « simplicité », c'est-à-dire, une richesse en rapport avec la grandeur de leur pauvreté; que dis-je, l'extrême libéralité dont ils firent preuve alla beaucoup au-delà de cette mesure. Il explique ensuite la même chose encore plus clairement, en ces termes : « Car, je l'atteste », (et certes le témoin est digne de foi) « ils ont « agi selon leurs moyens, et même au-delà de « leurs moyens (3) » ; ce qui revient au même que : « A été surabondante pour la richesse « de leur simplicité ». Que dis-je? ceci n'est pas la seule explication : tout ce qui suit éclaircit encore cette même pensée : « De leur « propre mouvement », dit-il. C'est là un second titre d'excellence. « Avec beaucoup « d'instances (4) » ; en voilà un troisième; puis un quatrième : « Nous demandant ». Puis un cinquième : Quoiqu'étant dans la tribulation, et dans la pauvreté, ce qui en fait un sixième; enfin en voici un septième : c'est qu'ils ont donné considérablement.

3. Et comme son principal objet, c'est d'ob-

tenir des Corinthiens qu'ils donnent de bon cœur, il insiste principalement là-dessus, et il dit : « Avec beaucoup d'instances », et : « Nous « demandant ». Ce n'est pas nous qui leur avons fait une demande, ce sont eux qui nous en ont fait une. Et que nous ont-ils demandé? « La grâce et la communication des services « rendus aux saints (4) ». Voyez-vous comme il relève encore leur action, en lui donnant des noms honorables? Parce qu'ils avaient du zèle pour les âmes, il appelle cela une grâce, afin que les Corinthiens y courent; puis il l'appelle une communication, pour que les Corinthiens sachent que ce n'est pas là seulement donner, mais en même temps recevoir. Ce dont ils nous priaient, dit l'apôtre, c'était donc de nous charger d'un tel service. « Et ce « ne fut pas comme nous nous y attendions « (5) ». Il fait ici allusion, et à la quantité de ce qu'ils donnèrent, et à leurs tribulations. Il veut dire : Car nous ne nous serions pas attendus qu'étant dans une si grande tribulation et dans une si grande pauvreté, ils nous eussent pressés, et nous eussent si instamment priés. Il nous a fait aussi connaître la régularité du reste de leur vie, en ajoutant : « Mais ils se « sont donnés d'abord au Seigneur, et à nous « par la volonté de Dieu (5) ». Car en toutes choses ils furent plus dociles que nous ne l'avions attendu; et, parce qu'ils exerçaient la miséricorde, ils ne négligeaient pas pour cela les autres vertus, mais ils se donnèrent d'abord au Seigneur. Et que signifie : « Ils « se sont donnés au Seigneur? » C'est-à-dire : Ils se consacrèrent à lui, ils s'illustrèrent par leur foi, ils se montrèrent d'un grand courage dans les tentations, ils firent preuve de beaucoup de modération, de douceur, de charité, d'ardeur et de zèle dans la pratique de toutes les autres vertus. Et ces mots : « Et à nous? » C'est-à-dire, ils ont été dociles à notre égard, ils ont pratiqué la charité et l'obéissance, en ce qu'ils ont accompli les lois de Dieu, et que par la charité ils nous sont demeurés unis. Considérez comme il montre aussi leur zèle, en disant : « Ils se sont donnés au Seigneur ». Ils n'ont pas obéi à Dieu pour certaines choses, et au monde pour d'autres, ils ont obéi à Dieu en tout, et se sont donnés tout entiers à lui. Ainsi parce qu'ils faisaient l'aumône, ils n'en ont point conçu un fol orgueil, mais c'est tout en montrant beaucoup d'humilité, beaucoup d'obéissance, beaucoup de respect, beaucoup de grandeur d'âme, qu'ils ont exercé aussi la miséricorde. Et pourquoi ces mots : « Par la « volonté de Dieu? » C'est qu'ayant dit : « Ils « se sont donnés à nous », il veut faire entendre que ce n'est pas humainement parlant, mais qu'en cela même ils ont agi suivant l'intention divine. « De sorte que nous avons prié « Tite d'achever cette grâce en vous comme « il l'a commencée (6) ».

Et comment ces paroles viennent-elles après les autres? Avec beaucoup de suite; et se rattachant étroitement à ce qui précède. En effet, voici le sens : Comme nous avons vu les Macédoniens pleins d'énergie et d'ardeur en toutes choses, dans les tentations, dans l'aumône, dans leur charité envers nous, dans la pureté de leur vie pour tout le reste; afin que vous les égaliez, nous avons envoyé Tite vers vous. Il ne le dit pas, mais il le fait comprendre. Voyez son extrême tendresse! Lorsque nous vîmes, veut-il dire, les Macédoniens nous supplier ainsi et réclamer de nous ces services, nous avons eu souci de vos intérêts, dans la crainte que vous ne leur fussiez inférieurs. Aussi avons-nous envoyé Tite, pour qu'il vous réveillât en vous rappelant leur exemple, et qu'alors vous devinssiez les rivaux des Macédoniens. Car Tite se trouvait là quand cette lettre fut écrite. Et l'apôtre nous le représente comme ayant déjà commencé l'œuvre avant les exhortations que lui-même donne maintenant : « Comme il l'a com- « mencée », dit-il. Ainsi, il lui accorde de grands éloges, d'abord vers le commencement de l'épître, lorsqu'il dit : « N'ayant point « rencontré Tite, mon frère, je n'ai pas trouvé « de repos pour mon esprit » (II Cor. II, 13); et ensuite, dans tout ce qu'il vient de dire ici, et dans le passage même où nous en sommes; car ce n'est pas un faible titre aux éloges, même de n'avoir encore que commencé l'œuvre : c'est le fait d'une âme fervente, d'un zèle ardent. Aussi, entre autres motifs, l'apôtre a-t-il envoyé un tel homme aux Corinthiens, afin de fournir, dans la présence même de Tite, le plus grand stimulant à leur libéralité. Il a encore autre chose en vue, en l'exaltant par ses louanges : il veut l'établir plus solidement dans l'amitié des Corinthiens. Car un des grands points pour nous persuader, c'est que l'homme qui nous conseille soit notre ami. Ce n'est pas avec moins de raison qu'ayant à parler de l'aumône, non pas une

fois, mais à deux et trois reprises différentes, il l'appelle une grâce. La première fois, il dit : « Je vais vous faire connaître, mes frères, la « grâce de Dieu qui a été donnée dans les « églises de Macédoine » ; un peu plus loin : « De leur propre mouvement, avec beaucoup « d'instances nous demandant la grâce et la « communication » ; et enfin : « D'achever « cette grâce en vous comme il l'a commen- « cée ».

4. En effet, l'aumône est un grand bien, un grand présent de Dieu, et quand nous la pratiquons, elle nous rend semblables à Dieu autant que cela est possible : car c'est elle surtout qui fait l'homme. Aussi le Sage, dans une peinture qu'il a faite de l'homme, a mis ce trait : « C'est une grande chose que « l'homme, et c'est une chose de prix qu'un « homme miséricordieux [1] ». (Prov. xx, 6.) L'aumône est une grâce plus grande que de ressusciter des morts. En effet, quelque chose de bien plus excellent que de rappeler, au nom de Jésus, les morts à la vie, c'est de nourrir le Christ lorsqu'il a faim ; car c'est vous qui faites alors du bien à Jésus-Christ, et dans le premier cas, c'est lui qui vous en fait. Or la récompense se gagne à faire le bien, et non pas à le recevoir. Dans le premier cas, je veux dire lorsque vous faites des miracles, c'est vous qui êtes redevable à Dieu ; et quand vous faites l'aumône, c'est Dieu qui est votre débiteur. Or il y a aumône, lorsqu'elle est faite de bon cœur, avec libéralité, lorsqu'on ne croit pas donner, mais recevoir, lorsqu'en la faisant, on se regarde soi-même comme favorisé d'un bienfait, comme y gagnant et non pas comme y perdant, car dans ce dernier cas, cela ne pourrait même s'appeler une grâce. Quand on exerce la miséricorde, on doit être joyeux, et non mécontent. Quelle absurdité n'y aurait-il pas, lorsque vous faites cesser la tristesse d'autrui, à tomber vous-même dans la tristesse ? Vous êtes cause alors que ce n'est plus une aumône. Car si vous êtes triste pour avoir délivré un autre de sa tristesse, vous faites preuve de la dernière cruauté, de la plus grande inhumanité ; il vaudrait mieux ne point lui ôter sa peine, que la lui ôter ainsi. Mais au bout du compte, qu'est-ce qui vous attriste ? Est-ce de voir diminuer votre or ? Alors, si telle est votre disposition, ne donnez absolument rien ; si vous n'avez pas la confiance que vos richesses se multiplient dans le ciel, ne faites point d'aumône. Mais peut-être, vous voudriez une récompense ici-bas. Et pourquoi ? Laissez donc l'aumône être l'aumône, n'en faites pas un trafic.

Bien des gens sans doute ont reçu une récompense même ici-bas, mais ce n'est pas avec le privilége de l'emporter un jour sur ceux qui n'auront rien reçu en ce monde : quelques-uns d'entre eux au contraire ne l'ont reçue qu'en raison de leur plus grande faiblesse, parce qu'ils n'étaient guère attirés par les biens de l'autre vie. Ils ressemblent à ces gens gloutons, mal appris et esclaves de leur ventre, qui, invités à un festin splendide, n'attendent pas le moment convenable, mais, comme les petits enfants, compromettent leurs jouissances mêmes en les anticipant, et en se gorgeant d'aliments de qualité inférieure. Ainsi les gens qui, dès ce monde, cherchent et reçoivent leur récompense, diminuent pour eux celle de la vie à venir. Quand vous prêtez de l'argent, vous désirez ne rentrer dans le capital qu'au bout de longtemps, peut-être même ne pas y rentrer du tout, afin d'accroître les intérêts par cet ajournement : et lorsqu'il s'agit d'aumône, vous réclamez votre dédommagement tout de suite, et cela, quand vous ne devez pas rester en ce monde, que vous devez être pour toujours dans l'autre ; quand ce n'est point ici-bas que vous serez jugé, quand c'est là-haut que vous devez rendre vos comptes ? Si l'on vous préparait une demeure où vous ne dussiez pas rester, vous regarderiez cela comme une dépense perdue : eh quoi ! vous voulez vous enrichir en ce monde, d'où il vous faudra partir, peut-être avant ce soir ? Ne savez-vous pas que nous sommes ici à l'étranger, comme des hôtes, comme des voyageurs ? ne savez-vous pas que le sort des étrangers, c'est d'être chassés au moment où ils ne s'y attendent et n'y songent point ? Eh bien ! c'est là notre condition. En conséquence, tout ce que nous avons amassé ici, nous l'y laissons.

Le souverain Maître ne permet pas que nous emportions rien avec nous, soit que nous ayons construit des maisons, soit que nous ayons acheté des terres, ou des esclaves, ou des meubles, ou autres choses semblables. Et non-seulement il ne laisse rien emporter, mais il ne vous donne pour cela aucun dédommage-

[1] N'oublions pas que saint Chrysostome cite toujours les Septante.

ment : il vous a prévenus de ne rien bâtir, de ne faire aucune dépense avec des ressources étrangères, mais d'y employer les vôtres. Pourquoi donc, laissant là ce qui vous appartient, mettez-vous en œuvre et dépensez-vous des biens étrangers, de manière à perdre à la fois et votre peine et votre salaire, et à subir les derniers châtiments? Qu'il n'en soit pas ainsi, je vous en conjure, mais puisque nous sommes par notre condition étrangers en ce monde, soyons-le aussi par nos dispositions, afin de ne pas être là-haut chassés avec mépris comme étrangers. Car si nous avons voulu devenir citoyens de ce monde, nous ne serons citoyens ni de ce monde, ni de l'autre ; si au contraire nous restons ici-bas comme étrangers, si nous nous y conduisons comme des étrangers doivent le faire, nous obtiendrons les franchises du citoyen, et dans ce monde et en l'autre vie. Car l'homme juste, ne possédât-il rien, vivra ici même au milieu des biens de tous, comme si ces biens étaient à lui, et quand il sera parvenu au ciel, il y verra ses propres tabernacles éternels ; même en ce monde il n'aura rien eu à souffrir d'humiliant, car nul n'aura pu considérer comme étranger celui qui aura eu pour cité la terre entière ; et une fois en possession de sa véritable patrie, il y recevra les véritables richesses. Afin donc de gagner à la fois et les biens de ce monde et ceux de l'autre, usons comme il faut de ce que nous possédons. Car de cette manière nous serons citoyens des cieux, et nous y jouirons d'un grand crédit auprès de Dieu ; puissions-nous tous obtenir cette faveur, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel gloire, puissance, honneur au Père, ainsi qu'au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XVII.

MAIS AFIN QUE VOUS EXCELLIEZ EN TOUT, PAR VOTRE FOI ET PAR VOTRE PAROLE, ET PAR VOTRE SCIENCE, ET PAR TOUTE ESPÈCE DE ZÈLE. (VIII, 7, JUSQU'A 15.)

Analyse.

1. Saint Paul évite tout ce qui pourrait ressembler à de l'importunité à l'égard des Corinthiens : il leur a cité l'exemple des Macédoniens, non pour rendre les Corinthiens jaloux, mais pour les engager à imiter les Macédoniens ; il stimule ensuite les Corinthiens par leur propre exemple. — Il commence par leur demander de faire l'aumône sans aller jusqu'à se gêner.
2. Leur aumône rétablira l'égalité, tant des biens temporels que des biens spirituels. — C'est le fait de l'orgueil, de ne vouloir avoir besoin de personne. — Utilité des pauvres en ce monde.
3. Les riches ont bien plus besoin d'autrui que les pauvres. — Ce besoin où nous sommes les uns des autres est un effet de la sagesse divine. — Il ne faut jamais se lasser de faire l'aumône. — Faire aux autres ce que nous voulons qu'ils nous fassent, telle est la règle de conduite à suivre à l'égard du prochain.

1. Voyez encore comme avec des éloges il les excite à en mériter de plus grands. Il n'a pas dit : Afin que vous donniez ; mais : « Afin « que vous excelliez par votre foi » dans les dons de la grâce, « par votre parole » pleine de sagesse, « par votre science » des dogmes, « par toute espèce de zèle » pour les autres vertus, « et par votre charité », cette charité dont j'ai déjà parlé, et dont j'ai donné la preuve. « Qu'ainsi vous excelliez également « en cette dernière grâce (7) ». Vous le voyez, s'il commence par les louer sur les premiers

points, c'est afin de les entraîner, par la suite de son discours, à se montrer tout aussi zélés sous ce dernier rapport. « Je ne vous dis pas « cela par manière de commandement (8) ». Voyez quelle complaisance il a sans cesse pour eux, comme il s'abstient d'être importun, et d'employer la violence ou la contrainte ; que dis-je ? ce double caractère est ici dans les paroles même : absence d'importunité et absence de contrainte. En effet, comme il les a continuellement exhortés, qu'il a beaucoup loué les Macédoniens, de peur que cela ne ressemble à de la contrainte, voici comment il s'exprime : « Je ne vous dis pas cela par « manière de commandement, mais voulant, « par le zèle des autres, éprouver aussi votre « fonds sincère de charité (8) ». Non pas qu'il en doute : car tel n'est pas ici le sens ; mais il veut mettre cette vertu en lumière, la prouver, et en même temps la fortifier. Si je vous parle ainsi, veut-il dire, c'est afin de vous exciter à la même ardeur ; et en faisant mention de leur zèle, je donne de l'éclat, du lustre, un stimulant, à vos propres dispositions. Puis, de ce motif, il en vient à un plus puissant : car il ne néglige aucune manière de présenter son conseil : il met tout en œuvre, il emploie toutes les ressources du langage ; il les a d'abord exhortés en louant les autres : « Vous connaissez la grâce de Dieu qui a été « donnée dans les églises de Macédoine (1) » ; il les exhorte ensuite en les louant eux-mêmes : « Mais afin que vous excelliez en « tout, par votre parole et par votre science « (7) ». En effet, il peut être plus cuisant d'être surpassé par soi-même que par autrui.

Il arrive ensuite à l'argument capital et définitif de son conseil : « Car vous connaissez « la grâce de Notre-Seigneur, par laquelle il « s'est appauvri pour nous, lui qui était riche, « afin que nous nous enrichissions par sa « pauvreté (9) ». Pensez, leur veut-il dire, à cette faveur divine, réfléchissez-y, méditez-la ; ne la laissez point passer comme inaperçue, mais considérez-en la grandeur, l'importance et la dignité, et alors vous ne ménagerez rien de ce qui vous appartient. Notre-Seigneur s'est dépouillé de sa gloire, pour que vous vous enrichissiez, non par sa richesse, mais par sa pauvreté. Si vous ne croyez point que la pauvreté produise la richesse, pensez à votre Maître, et vous n'aurez plus de doute. Car s'il n'était pas devenu pauvre, vous ne seriez pas devenu riche. Chose étonnante pourtant, que la pauvreté ait enrichi la richesse ! C'est qu'ici, par le mot richesse, l'Ecriture entend la science de la piété, la purification de nos péchés, la justice, la sanctification, et les biens innombrables que Dieu nous a procurés, et qu'il nous procurera plus tard. Or, tout cela nous est venu de sa pauvreté. Et en quoi consista cette pauvreté ? A se revêtir de notre chair, à se faire homme, à souffrir ce qu'il a souffert. Et cependant il ne vous devait pas ces sacrifices, au lieu que vous, vous lui êtes redevable. « Et je vous donne en cela un avis pour « votre utilité (10) ». Voyez comme ici encore il se préoccupe de n'être pas importun, et comme il adoucit son discours par ces deux expressions : « Je vous donne un avis », et : « Pour votre utilité ». Il leur dit : Je ne vous contrains pas, je ne vous violente point, je fais un appel à votre bonne volonté : et en vous parlant ainsi, j'ai moins en vue l'intérêt de ceux qui recevront que votre propre avantage.

Puis, l'exemple même qu'il donne, il le tire d'eux-mêmes, et non pas de quelques autres. « A vous qui avez déjà commencé, non-seule- « ment à faire cette bonne œuvre, mais même « à la vouloir dès l'année dernière (10) ». Voyez comme il fait voir qu'ils s'y sont portés d'eux-mêmes et sans impulsion étrangère. C'est qu'ayant précédemment rendu ce témoignage aux habitants de Thessalonique, qu'ils avaient pratiqué l'aumône de leur propre mouvement, et avec beaucoup d'instance, il veut montrer que ce mérite est aussi celui des Corinthiens. Voilà pourquoi il dit : « Non-seu- « lement à faire cette bonne œuvre, mais « même à la vouloir », et pourquoi aussi, non content de ces simples mots : Vous avez commencé, il emploie ceux-ci : « Vous avez déjà « commencé dès l'année dernière ». Ainsi, ce à quoi je vous exhorte, c'est une chose dans laquelle vous m'avez déjà prévenu, en vous y excitant vous-mêmes avec la plus grande ardeur. « Et maintenant vous en avez accompli l'exécution (11) ». Il ne dit pas : « Vous avez « fait cette bonne œuvre », mais : « Vous y « avez mis la dernière main ». — « De manière « que comme votre désir est provenu de votre « vouloir, ainsi votre action est provenue de « votre avoir (11) ». En effet, il ne faut pas que ce noble mérite se borne au désir, il faut qu'il reçoive la récompense qui suit les actions ;

« car pourvu que le désir précède, on est bien « accueilli selon ce que l'on a, et non selon ce « qu'on n'a pas (12) ».

Voyez quelle ineffable sagesse ! L'apôtre leur avait montré au commencement des gens qui avaient fait l'aumône au-delà de leurs moyens, je veux parler des habitants de Thessalonique; il les en avait loués, et avait dit : « Je leur « rends ce témoignage qu'ils ont donné même « au-delà de leurs moyens (3) » ; maintenant qu'il engage les Corinthiens à faire l'aumône suivant leurs moyens seulement, il laisse l'exemple qu'il a donné produire son effet de lui-même, sachant bien que c'est moins l'exhortation que le zèle qui pousse les hommes à imiter les bonnes actions ; c'est pour cela qu'il dit : « Car pourvu que le désir précède, on « est bien accueilli selon ce que l'on a, et non « selon ce qu'on n'a pas ». Ne vous effrayez pas, veut-il dire, des paroles que j'ai prononcées tout à l'heure, car ce que j'en ai dit était pour faire l'éloge de leur libéralité ; mais Dieu nous demande en raison de nos moyens, d'après ce que nous avons, et non d'après ce que nous n'avons pas. Car l'expression : « On est « bien accueilli » a ici la même valeur que s'il y avait : « Dieu demande de nous ». S'en remettant donc avec confiance à l'exemple qu'il a cité, il les ménage extrêmement, et les attire d'autant mieux qu'il les laisse libres; aussi ajoute-t-il encore : « Car il ne faut pas « que le soulagement des autres soit votre sur- « charge (13) ».

2. Cependant Jésus-Christ avait loué au contraire la veuve pour s'être dépouillée de tous ses moyens d'existence et avoir donné quelque chose dans sa misère même. Mais saint Paul parlait aux Corinthiens, à ce peuple au milieu duquel il préférait souffrir la faim : « Car », disait-il, « il est plus beau pour moi de mou- « rir, que si quelqu'un me dépouillait de mon « sujet de gloire ». (I Cor. IX, 15.) C'est pour cela qu'il a recours à une exhortation mesurée, louant à la vérité ceux qui font l'aumône au-delà de leurs moyens, mais sans contraindre les Corinthiens à en faire autant; non pas qu'il ne le voulût, mais parce qu'ils étaient un peu faibles. En effet, pourquoi loue-t-il les autres de ce que, dans de nombreuses épreuves de tribulation, ils avaient une surabondance de joie, de ce que leur profonde pauvreté avait été surabondante pour la richesse de leur simplicité (II Cor. VIII, 2), et de ce qu'ils avaient donné au-delà de leurs moyens (3) ? N'est-il pas clair que c'est pour y amener les Corinthiens? Ainsi, bien qu'il paraisse leur passer en cela l'infériorité, ce n'est pour lui qu'un moyen de les faire monter aussi haut que les autres. Observez en effet comme par les paroles qui suivent, et sans en avoir l'air, il les prépare encore à ce résultat. Après ce qu'il vient de dire, il ajoute : « Que votre superflu supplée à ce qui leur « manque (4) ». Pour rendre son commandement léger, il n'en avait pas dit assez, il a voulu y ajouter les mots que vous venez d'entendre. Et même, non content des moyens précédents, il leur facilite encore l'accomplissement du précepte, en leur montrant la récompense, et en des termes plus grandioses qu'ils ne le méritent : « Afin », dit-il, « que « l'égalité se fasse dans le temps présent, et « que leur superflu supplée à ce qui vous « manque (ibid.) ». Qu'est-ce à dire ? Le voici : vous regorgez, vous autres, de richesses : eux, ils regorgent de la véritable vie et de leur crédit auprès de Dieu. Donnez-leur donc de ces richesses que vous avez en surabondance, et dont ils sont privés, afin que vous receviez d'autres biens par l'entremise de ce crédit dont ils sont riches, et dont vous êtes pauvres. Voyez comme il a su, sans qu'ils s'en doutassent, les préparer à donner au-delà de leurs moyens, et même dans l'indigence. Car si vous voulez, leur dit-il, recevoir de la surabondance des autres, donnez vous-mêmes de votre surabondance ; mais si vous voulez vous faire donner tout, il faut leur offrir même de votre indigence, et au-delà de vos moyens. Il ne tient pas littéralement ce langage à ses auditeurs, mais il laisse leur raisonnement tirer cette conclusion : en attendant, il poursuit toujours son premier but, il opère son exhortation modérée, en leur parlant des effets visibles, en leur disant : « Afin que l'égalité se « fasse dans le temps présent ».

Comment arrivera cette égalité ? En ce que vous et eux vous vous donnerez réciproquement de ce que vous avez en abondance, et vous suppléerez mutuellement à ce qui vous manque. Et quelle est cette égalité, puisqu'en retour de choses matérielles, on vous en rendra de spirituelles ? La supériorité est grande de ce dernier côté : comment donc appelle-t-il cela de l'égalité? Il ne la considère qu'au point de vue du superflu et du trop peu, ou bien seulement par rapport à la vie présente.

C'est pour cela qu'après avoir dit : « L'éga-« lité », il ajoute : « Dans le temps présent ». Et en parlant ainsi, il voulait rabaisser l'orgueil des riches, et faire voir qu'après notre départ d'ici-bas, les hommes spirituels auront de beaucoup l'avantage. Car en ce monde nous jouissons tous d'une grande égalité ; mais alors il y aura une grande différence, les uns auront sur les autres une extrême supériorité, car les justes seront plus resplendissants que le soleil. Ensuite, quand il les a représentés non-seulement comme donnant, mais encore comme recevant en retour de plus grands avantages, il veut donner à leur ardeur un autre mobile, en leur montrant que même s'ils ne font part de rien à autrui, ils ne posséderont rien de plus, après avoir ainsi tout amassé chez eux. Et il leur cite alors un trait de l'antique histoire : « Selon ce qui est écrit : « Celui qui en recueillait beaucoup, n'en avait « pas plus que les autres ; et celui qui en re-« cueillait peu, n'en avait pas moins ». (Exode, XVI, 18.) C'est de la manne qu'il en fut ainsi. Car ceux qui en avaient ramassé davantage et ceux qui en avaient ramassé moins, se trouvaient en avoir la même mesure, Dieu punissant ainsi l'avidité. Or l'apôtre parlait ainsi, tant pour les effrayer par l'exemple de ce qui s'était passé alors, que pour leur persuader de ne désirer rien de trop, et de ne point s'affliger lorsqu'ils n'avaient pas assez. Et l'on peut voir se renouveler de nos jours, au sujet des affaires de cette vie, ce qui eut lieu autrefois à propos de la manne. Chacun de nous n'a qu'un seul estomac à satisfaire, la durée de la vie est la même pour tous, et chacun de nous n'est revêtu que d'un seul corps : en conséquence, le superflu du riche ne lui vaudra rien de plus, comme au pauvre son dénûment, rien de moins.

Dès lors, pourquoi craignez-vous la pauvreté ? Ou pourquoi courez-vous après la richesse ? Je crains, direz-vous, d'être forcé de frapper à la porte des autres, et de demander à mon prochain. J'entends aussi continuellement nombre de personnes qui font au ciel cette prière : Ne permettez pas que j'en vienne jamais à avoir besoin des hommes. J'ai grande pitié d'entendre un tel langage : car la crainte est puérile. Tous les jours, et pour ainsi dire en toutes choses, nous avons besoin les uns des autres. De sorte que ces paroles dénotent un esprit irréfléchi, plein de lui-même, et qui ne discerne pas clairement la nature des choses. Ne voyez-vous pas que tous nous avons besoin les uns des autres ? le soldat a besoin de l'artisan, celui-ci du négociant, le négociant à son tour a besoin du laboureur, l'esclave a besoin de l'homme libre, le maître a besoin de l'esclave, le pauvre du riche, le riche du pauvre, celui qui ne fait aucun travail de celui qui fait l'aumône, et celui qui donne de celui qui reçoit, car celui qui reçoit l'aumône tient une place extrêmement nécessaire, et plus importante que toutes les autres. S'il n'y avait pas de pauvres, la plus grande partie de notre salut se trouverait renversée, les hommes n'ayant pas où répandre leurs richesses. Ainsi, le pauvre, qui semble le plus inutile de tous les hommes, en est au contraire le plus utile. Si donc il est honteux d'avoir besoin d'autrui, il ne lui reste plus qu'à mourir, car il n'est pas possible de vivre si l'on craint cela comme une honte. Mais je ne puis, direz-vous, souffrir un regard d'arrogance. Et pourquoi, en condamnant la hauteur chez les autres, vous flétrissez-vous du même coup par cette accusation ? Car ne pouvoir supporter l'arrogance, c'est le fait d'une âme gonflée elle-même d'orgueil. Et si tout cela ne mérite d'être compté pour rien, pourquoi le craindre, pourquoi le redouter, pourquoi à cause de cela trembler à l'idée de la pauvreté ? Si vous étiez riche, les gens dont vous auriez besoin n'en seraient que plus nombreux, oui plus nombreux et en outre plus vils : car plus on s'enrichit, plus on se met en butte à cette malédiction.

3. En demandant les richesses pour n'avoir besoin de personne, vous ne savez pas ce que vous souhaitez : c'est comme si un homme, en s'embarquant sur une mer où l'on a besoin de nautonniers, d'un vaisseau, et de mille agrès divers, formait le vœu de n'avoir absolument besoin de personne. Si vous voulez n'avoir grand besoin de personne, demandez la pauvreté : car si, étant pauvre, vous êtes obligé d'avoir recours à quelqu'un, ce ne sera que pour du pain ou pour un vêtement ; tandis qu'étant riche, vous serez forcé de recourir à autrui pour vos terres, pour vos maisons, pour les impôts, pour les salaires, pour votre rang, pour votre sûreté, pour votre gloire, pour vos rapports avec les gens en place ; et non pas avec eux seulement, mais avec leurs subordonnés, avec ceux de la ville, ceux

de la campagne, avec les négociants, avec les aubergistes. Voyez-vous que de telles paroles sont insensées au dernier point? Car si, au bout du compte, ce besoin du secours d'autrui vous paraît quelque chose de si terrible, premièrement il est impossible de s'y soustraire absolument; en second lieu, si vous voulez du moins fuir la foule, car ceci est possible, alors, vous réfugiant dans le port sans tourmente de la pauvreté, rompez avec le tumulte si compliqué des affaires, mais gardez-vous de considérer comme honteux, d'avoir besoin des autres : car c'est ici l'ouvrage de la sagesse ineffable de Dieu. Voyez en effet : nous avons besoin les uns des autres, et ce n'est pas encore assez de ces liens nécessaires pour nous réunir par ceux de l'amitié; eh bien! si chacun de nous pouvait se suffire à soi-même, ne serions-nous pas des bêtes féroces que rien ne pourrait apprivoiser? Dieu nous a donc placés sous une dépendance mutuelle par la contrainte et la nécessité, et chaque jour nous nous froissons les uns contre les autres. Si Dieu nous eût retiré ce frein, qui de nous eût recherché de longtemps l'amitié de son prochain? Gardons-nous donc de considérer ce besoin comme une honte, et ne disons pas dans nos prières : Préserve-nous d'avoir besoin de personne; mais demandons-lui ceci : Ne permets pas que, lorsque nous serons dans le besoin, nous repoussions ceux qui peuvent nous secourir. Ce qui est méprisable, ce n'est pas d'avoir besoin des autres, mais c'est de ravir ce qui appartient à autrui. Eh bien! pourtant nous ne prions jamais à ce dernier sujet, jamais nous ne disons : Préserve-moi de désirer le bien des autres; et pour ce qui est d'avoir besoin d'eux, nous croyons devoir en demander à Dieu l'affranchissement. Pourtant saint Paul se trouva souvent dans le besoin, et il n'en rougissait pas; au contraire, il s'en vantait, et il faisait dans les termes suivants l'éloge de ceux qui lui avaient rendu service : « Car une première et une seconde fois vous « m'avez envoyé de quoi m'aider dans mes « besoins » (Philipp. IV, 16); et ailleurs : « J'ai « dépouillé les autres Eglises, en recevant de « quoi vivre pour vous servir ». (II Cor. XI, 8.) Rougir de cela, ce n'est donc pas de la dignité, mais de la faiblesse, c'est le fait d'une âme sottement fière, d'un esprit déraisonnable. En effet, Dieu juge à propos que nous ayons besoin les uns des autres. Ne poussez donc pas votre sagesse au-delà des bornes.

Mais, dira-t-on, je ne puis souffrir un homme à qui je fais des prières réitérées, et qui n'y accède point. Et comment donc Dieu te souffrira-t-il, quand il t'exhorte et que tu ne te rends pas, et cela, lorsqu'il t'exhorte dans ton propre intérêt? « Car nous sommes les délégués du « Christ », dit l'apôtre, « de sorte que c'est « Dieu qui vous adresse par notre organe cette « exhortation : Réconciliez-vous avec Dieu ». (II Cor. V, 20.) Mais, direz-vous, je ne laisse pas d'être le serviteur de Dieu. Comment cela? Quand vous, le prétendu serviteur, vous vous enivrez, et que lui, le Maître, souffre de la faim, et n'a pas même la nourriture nécessaire, en quoi pourra vous protéger le titre de serviteur? Il ne fera au contraire que vous charger davantage, lorsque vous aurez demeuré dans vos palais à triple étage, tandis que votre maître n'avait pas même un abri suffisant; quand vous aurez couché sur des lits moelleux, tandis qu'il n'avait pas même où reposer sa tête. On me dira encore : Eh bien! j'ai donné. Oui, mais il ne faut pas s'arrêter dans cette voie. Car cette raison ne sera bonne que lorsque vous n'aurez plus de quoi donner, que vous ne posséderez plus rien. Tant que vous aurez quelque chose, eussiez-vous donné à dix mille personnes, s'il y a encore des gens qui ont faim, vous n'aurez pas de bonne raison à faire valoir.

Et si vous accaparez le blé, si vous le faites enchérir, si vous imaginez d'autres moyens insolites de trafic, quel espoir de salut vous restera-t-il? Dieu vous a prescrit de donner gratuitement à celui qui a faim, et vous ne le faites même pas quand vous recevez un prix en proportion; il s'est lui-même pour vous dépouillé de tant de gloire, et vous ne daignez pas même lui donner du pain : votre chien est rassasié, et Jésus-Christ meurt de faim; votre serviteur est gorgé de mets jusqu'à étouffer, et votre Maître et le sien manquent de la nourriture nécessaire. Est-ce là se conduire en ami? Réconciliez-vous donc avec Dieu; car votre manière d'agir a été celle d'un ennemi, d'un ennemi juré. Rougissons donc de tous les bienfaits que nous avons reçus, de tous ceux que nous recevrons encore; et quand un pauvre s'approche de nous en nous demandant l'aumône, accueillons-le avec une grande bienveillance, le consolant, l'encourageant par nos paroles, afin que nous éprou-

vions à notre tour le même traitement, et de la part de Dieu, et de la part des hommes.

En effet, « tout ce que vous voulez que les « hommes vous fassent, faites-le leur vous-mêmes ». (Matth. VII, 12.) Cette loi n'a rien de pénible, rien de rebutant. Faites-nous, dit-elle, ce que vous voulez que l'on vous fasse; la rémunération est égale à l'action. L'Ecriture ne dit pas : Ne faites pas ce que vous ne voulez pas que l'on vous fasse ; elle va plus loin. Ce dernier précepte serait l'abstention du mal, le premier est la pratique du bien, et l'autre y est renfermé. L'Ecriture ne dit pas non plus : Souhaitez-le aussi aux autres; mais : « Faites-le-leur ». Et qu'y gagne-t-on? « C'est la loi et les prophètes ». Vous voulez que Dieu ait pitié de vous? Ayez pitié des autres. Vous voulez obtenir votre pardon? Pardonnez donc vous-même. Vous prétendez que l'on ne dise pas de mal de vous? Ne dites donc de mal de personne. Vous désirez être loué? Faites l'éloge d'autrui. Vous souhaitez que l'on ne vous enlève pas vos biens? Ne ravissez donc pas les biens étrangers. Voyez-vous comme Notre-Seigneur nous montre que le bien est une chose naturelle, et que nous n'avons pas besoin de chercher des lois ni des maîtres hors de nous? Car suivant que nous voulons être traités par notre prochain de telle ou telle manière, nous nous faisons notre loi en conséquence. Si donc vous ne voulez pas qu'il vous fasse quelque chose, et que vous le lui fassiez, ou bien si vous voulez qu'il vous fasse quelque chose, et que vous ne lui fassiez pas, vous prononcez votre propre condamnation, et il ne vous reste plus aucun moyen de vous justifier, en alléguant que vous ne saviez comment agir, que vous ignoriez ce qu'il fallait faire. Aussi, je vous en conjure, gravons en nous cette loi pour notre usage, et en lisant ces paroles si claires à la fois et si concises, devenons tels envers notre prochain, que nous voulons qu'il soit envers nous, afin que nous jouissions de la paix ici-bas, et que nous obtenions les biens futurs, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel gloire, puissance et honneur, au père ainsi qu'au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Traduction de M. Edouard MALVOISIN.

HOMÉLIE XVIII.

ET GRACES SOIENT RENDUES A DIEU QUI A MIS LE MÊME ZÈLE POUR VOUS DANS LE CŒUR DE TITE. (VIII, 16, JUSQU'A LA FIN DU CHAPITRE.)

—

Analyse.

1. Pour augmenter le zèle des Corinthiens dans l'exercice de l'aumône, l'Apôtre leur fait l'éloge de ceux qu'il envoie recueillir leurs offrandes. — Il commence par louer Tite, auquel il fait surtout un mérite de sa spontanéité à se rendre à Corinthe. — Quel est ce frère qu'il lui adjoint, et dont la réputation dans l'Evangile est répandue dans toutes les Eglises? — Ses titres à la confiance des fidèles.
2. Saint Paul a choisi des hommes à l'abri de tout soupçon, afin d'éviter même les interprétations malveillantes du monde. — Le troisième frère qu'il envoie est plein de zèle aussi, et choisi par les Eglises comme le précédent.
3. Ils étaient probablement inconnus aux Corinthiens. — Honorer les envoyés des Eglises, c'est honorer les Eglises ; et honorer les Eglises, c'est honorer Dieu. — Puissance et valeur de l'Eglise en corps. — Il y a plusieurs circonstances où ministres et simples fidèles ont les mêmes droits. — Nous sommes tous les membres d'un seul corps ; aussi est-ce une chose déplorable que la désunion entre les fidèles. — Dieu a permis que Jéthro donnât un bon avis à Moïse, pour faire voir que Moïse était homme, et avait besoin du secours de Dieu pour opérer des miracles. — Moïse n'a pas rougi de suivre le conseil de Jéthro. — Lorsque nous sommes consultés, nous devons mettre de côté tout orgueil, ne considérer que l'intérêt de tous, et admettre les bons avis, même lorsqu'ils viennent des personnes de la plus basse condition.

1. Voici encore l'apôtre qui donne des éloges à Tite. Après avoir parlé de l'aumône, il parle de ceux qui doivent recevoir et emporter leurs offrandes. Cela était dans l'intérêt de la collecte, cela augmentait le zèle de ceux qui y contribuaient. Quand nous avons confiance dans le dispensateur, quand nous ne soupçonnons pas les personnes qui recueillent nos dons, nous y mettons plus de libéralité. Pour obtenir ce résultat, écoutez comme l'apôtre leur recommande les gens qui sont allés les trouver dans ce but, et parmi lesquels Tite est le premier. Il dit : « Et grâces soient rendues « à Dieu qui a mis le même zèle pour vous « dans le cœur de Tite ». Que veut-il dire par : « Le même zèle? » Le même que Tite avait pour les habitants de Thessalonique, ou bien encore Paul voulait-il dire aux Corinthiens : Un zèle semblable à celui que j'ai moi-même pour vous? Et remarquez sa sagesse : ayant montré que c'était l'œuvre de Dieu, il le remercie d'être l'auteur de cette grâce, pour les exciter encore par ce moyen. Car si c'est Dieu qui a inspiré Tite, et qui l'a envoyé vers vous, c'est donc Dieu qui vous demande par l'organe de Tite. Ne pensez donc pas que ce qui est arrivé soit quelque chose d'humain. Et à quel signe reconnaît-on que c'est Dieu qui a poussé Tite à agir de la sorte? Le voici : « Car non-seulement il a bien accueilli mon ex- « hortation, mais, plus zélé encore lui-même, « il est parti de son propre mouvement (17) ». Voyez comme il le représente accomplissant son œuvre personnelle, sans avoir besoin d'autrui. Mais comme saint Paul avait dit que c'était une grâce de Dieu, il ne la laisse pas attribuer à Dieu tout entière, afin de leur inspirer encore plus d'affection pour Tite, en leur disant que ce dernier s'y est porté de lui-même. Car « plus zélé encore lui-même, il est « parti de son propre mouvement » ; il a saisi l'occasion, il s'est élancé sur ce trésor, il a jugé que vous rendre service, c'était agir dans son propre intérêt ; dans son amour extrême pour vous, il n'a pas eu besoin de mes exhortations, et quoique je l'aie exhorté, ce n'est pas cela qui l'a déterminé ; il y a été porté de lui-même et par la grâce de Dieu. « Nous

« avons aussi envoyé avec lui notre frère, « dont la réputation dans l'Evangile est répan- « due dans toutes les Eglises (18) ».

Quel est ce frère? Les uns veulent que ce soit saint Luc, qui serait désigné ainsi à cause de l'Evangile qu'il a écrit. Selon d'autres, il s'agit de Barnabas, et ses prédications, quoique non écrites, seraient ce que saint Paul appelle ici Evangile. Et pourquoi ne donne-t-il pas les noms de ceux qu'il envoie avec Tite? Il nomme Tite expressément, il le caractérise en outre, et par sa coopération dans la prédication évangélique, [car il était si utile que Paul, en son absence, ne pouvait rien faire de grand et d'énergique : « N'ayant point trouvé mon « frère Tite, je n'ai point trouvé de soulage- « ment pour mon esprit] » (II Cor. II, 13), et par sa charité pour les Corinthiens. « [Ses en- « trailles ressentent pour vous une affection « encore plus surabondante] » (II Cor. VII, 15), et par son zèle pour l'œuvre dont il s'agit : « Il est parti, lisons-nous, de son propre mou- « vement » ; et quant aux autres que saint Paul envoie en même temps, il ne fait pas ainsi leur portrait, et il ne les nomme pas. Comment expliquer cela? Peut-être n'étaient-ils pas connus des Corinthiens; alors il n'insiste pas sur leur éloge, parce que les Corinthiens n'ont pas encore été à même de les apprécier; il n'en dit que ce qui suffisait pour les recommander et les mettre à l'abri de tout mauvais soupçon. Mais voyons en quoi il fait consister l'éloge de celui des coopérateurs de Tite dont il parle en premier ? De quoi le loue-t-il? De sa prédication d'abord, et il le loue non-seulement de prêcher, mais de le faire comme il faut, et avec le zèle convenable. Car il ne dit pas : Il prêche et il évangélise, mais il parle de sa « réputation dans l'Evangile ». Et de peur que cela ne paraisse une flatterie, il prend à témoin non pas un seul homme, ni même deux ou trois hommes, mais les Eglises entières : « Notre frère, dont la réputation « dans l'Evangile est répandue dans toutes les « Eglises ». Ensuite il le rend respectable en raison du choix que l'on a fait de lui, ce qui n'est pas non plus un faible honneur. Aussi, après avoir dit : « Dont la réputation dans « l'Evangile est répandue dans toutes les Egli- « ses », il ajoute : « Et non-seulement cela (19) ». C'est comme s'il disait : Non-seulement il est respectable parce qu'il est renommé pour sa prédication, et que tout le monde fait son éloge, « mais encore il a été choisi par les « Eglises avec nous (19) ». C'est ce qui me porte à croire qu'il est question de Barnabas. Et saint Paul représente la mission de ce frère comme considérable, car il indique pourquoi on l'a élu ; c'est, dit-il, « afin de nous accom- « pagner dans nos voyages et de coopérer avec « nous dans cette grâce que nous dispensons « (19) ». Voyez-vous quels éloges! Il s'est illustré en annonçant l'Evangile, et toutes les Eglises lui en ont donné un témoignage : il a été choisi pour la même œuvre que saint Paul; associé partout à ce dernier, il a partagé ses épreuves et ses périls ; car le mot de voyages donne à entendre tout cela. Et que signifie : « Afin de coopérer avec nous dans cette grâce « que nous dispensons? » C'est-à-dire, pour annoncer la parole et prêcher l'Evangile; ou bien, pour distribuer les aumônes; je crois même qu'il s'agit de l'un et de l'autre but. Saint Paul ajoute ensuite : « Pour la gloire « du Seigneur lui-même, et dans l'intérêt « de votre zèle (19) ». Saint Paul veut donc dire ceci : Nous avons demandé qu'il fût élu avec nous, et désigné pour cette œuvre, afin qu'il devînt le dispensateur et le distributeur de l'argent sacré, [ce qui n'était pas un faible honneur, car les apôtres avaient dit : « Choisissez sept hommes d'entre vous, qui « aient une bonne réputation] » (Act. VI, 3); or il a été choisi par les Eglises, et le suffrage du peuple entier lui a été favorable. Que veut dire : « Pour la gloire du Seigneur lui-même, « et dans l'intérêt de votre zèle ? » Cela signifie : Et pour que Dieu soit glorifié, et pour que vous deveniez plus zélés, en voyant que les hommes qui reçoivent ces aumônes sont connus, et que personne ne peut faire naître contre eux aucun soupçon injuste.

2. C'est pour cela que nous avons cherché de tels hommes, et que nous n'avons pas confié le tout à un seul, car nous voulions qu'il échappât à un pareil soupçon ; mais nous avons envoyé Tite, et avec lui un autre. Puis, pour expliquer ces mots : « Pour la gloire du « Seigneur, et dans l'intérêt de votre zèle », il ajoute : « Ayant ceci pour but, que personne ne « nous blâme dans cette abondance que nous « dispensons (20) ». Quel est ce langage ? Il est digne de la vertu de Paul, et il montre sa grande sollicitude, et sa condescendance. Pour que personne, veut-il dire, ne vous soupçonne, et ne dirige contre nous quelque blâme,

comme si nous détournions une partie de l'argent qui nous est confié ; pour ce motif nous avons envoyé des hommes de ce caractère; pour ce motif nous en avons envoyé non pas seulement un, mais deux, mais trois. Voyez-vous comme il les met à l'abri de tout soupçon? Ce n'est pas seulement en s'appuyant sur leur prédication ni même simplement sur le choix que l'on a fait d'eux, mais il s'autorise de ce qu'ils sont connus, et de ce qu'on les a choisis tout exprès pour qu'ils ne pussent être soupçonnés. Il n'a pas dit non plus : De peur que vous ne nous blâmiez; mais : « Que per- « sonne ne nous blâme » ; c'est-à-dire, personne autre que vous. Ainsi, bien qu'il ait fait cela pour eux, ce qu'il donne à entendre par ces mots : « Pour la gloire du Seigneur lui- « même, et dans l'intérêt de votre zèle » ; néanmoins il ne veut pas les blesser, et il prend un autre tour : « Ayant ceci pour but ». Et non content de cela, il les flatte encore dans ce qui vient ensuite : « Dans cette abondance « que nous dispensons » ; il accompagne d'un éloge ce qui serait dur à entendre. Afin de ne pas les contrister, afin qu'ils ne disent pas : Tu crois donc devoir nous soupçonner? Nous sommes donc assez malheureux pour t'être suspects à cet égard ? Il leur dit par manière de correctif : Les sommes d'argent que vous envoyez sont considérables, et cette abondance, c'est-à-dire, cette quantité d'argent serait de nature à donner des soupçons aux méchants, si nous ne faisions voir une garantie. « Car « nous pourvoyons au bien, non-seulement « aux yeux de Dieu, mais encore aux yeux des « hommes (21) ».

Comment égaler saint Paul? Il ne dit pas : Malheur et douleur à qui viendrait soupçonner pareille chose; tant que ma conscience ne me condamne pas, je tiens pour rien les soupçons d'autrui. Non, mais plus ils sont faibles, plus il s'abaisse à leur niveau. C'est qu'en effet, lorsqu'un homme est malade, il ne s'agit pas de se fâcher contre lui, il faut tâcher de le guérir. Et cependant, de quel péché sommes-nous aussi éloignés, que ce grand saint était loin de prêter à un tel soupçon? Personne, eût-ce été un démon, n'eût élevé aucun doute sur la manière dont le bienheureux apôtre administrait cette aumône. Eh bien ! quoique si fort à l'abri des interprétations malignes, il fait tout, il met tout en œuvre, pour ne pas laisser même le plus léger prétexte à qui s'aviserait de faire, d'une manière ou d'une autre, quelque supposition mauvaise. Il prévient non-seulement les accusations, mais encore les reproches, le blâme le plus vulgaire et jusqu'au simple soupçon. « Nous avons aussi envoyé « avec eux notre frère (22) ». En voilà donc un troisième qu'il adjoint aux deux autres, également avec éloge, et avec son suffrage et celui de plusieurs autres témoins. « Que nous « avons », dit-il, « éprouvé souvent en mainte « circonstance comme un homme zélé, et à « présent comme bien plus zélé encore (Ibid.) ». Après avoir loué les mérites personnels de ce frère, il l'exalte en raison de sa charité pour les Corinthiens, et ce qu'il disait de Tite, que « plus zélé encore lui-même, il était parti de « son propre mouvement (17) », il le dit aussi de ce troisième : « Et à présent comme bien « plus zélé encore ». Par ces paroles, il fait voir déjà en germe dans leurs cœurs leur amour pour les Corinthiens. Enfin, après avoir montré leurs vertus, il exhorte les Corinthiens dans leur propre intérêt, en disant : « S'il « s'agit de Tite, il est mon coopérateur, et il « travaille avec moi pour vous (23) ». Que signifie : « S'il s'agit de Tite? » Voici le sens : S'il faut parler de Tite en quelque chose, j'ai à dire qu'il est mon coopérateur, qu'il travaille avec moi. Ou bien encore il entend par là : Si vous faites quelque chose pour Tite, vous n'aurez pas obligé le premier venu, car il est mon coopérateur. Et tout en ayant l'air de le louer, il vante les Corinthiens, en montrant que leurs dispositions envers lui sont telles qu'il suffit, pour leur donner lieu d'honorer quelqu'un, de leur faire voir en cette personne le coopérateur de Paul. Toutefois, il ne s'en tient pas encore là, et il ajoute cet autre motif : « Il « travaille avec moi pour vous ». Non-seulement il travaille avec moi, mais c'est pour des affaires qui vous regardent, c'est pour votre progrès, pour votre avantage, c'est par amitié, par zèle pour vous; il leur dit tout ce qui était le plus capable de lui gagner leur affection. « S'il s'agit de nos frères (Ibid.) ». C'est-à-dire : Ou bien si vous voulez que je vous parle des autres, ils ont aussi les plus grands droits à vous être recommandés. En effet, eux aussi sont « nos frères », eux aussi « ils sont les « apôtres des Eglises », c'est-à-dire, envoyés par les Eglises. Puis, ce qui est au-dessus de tout, « La gloire du Christ ». Car c'est à Jésus-Christ que se rapporte tout ce qui leur arrive.

Soit donc que vous vouliez les accueillir comme des frères, ou comme les envoyés des Eglises, soit que vous le fassiez pour la gloire du Christ, vous avez de nombreux motifs de bienveillance à leur égard. Car j'ai à dire de Tite qu'il est mon coopérateur et votre ami dévoué, et j'ai à dire des autres qu'ils sont nos frères, qu'ils sont les apôtres des Eglises, qu'ils sont la gloire de Jésus-Christ.

3. Vous le voyez, ceci prouve que ces derniers étaient inconnus aux Corinthiens. Autrement il leur eût fait honneur comme à Tite, d'avoir de l'affection pour les Corinthiens. Mais comme ceux-ci ne les connaissaient pas encore, recevez-les, dit-il, comme des frères, comme des envoyés des Eglises, comme agissant pour la gloire du Christ; c'est pourquoi il ajoute : « Prouvez-leur donc à la face des « Eglises quelle est votre charité et la gloire « que nous mettons en vous (24) ». C'est-à-dire : Faites voir maintenant, d'une part combien vous nous aimez, et de l'autre, combien l'orgueil que nous avons conçu de vous est légitime et fondé; or, vous prouverez tout cela, si vous montrez de la charité envers eux. Il donne à son langage quelque chose de plus redoutable en ajoutant : « A la face des « Eglises ». C'est, dit-il, pour la gloire et l'honneur des Eglises; car si vous honorez nos frères, vous honorerez les Eglises dont ils tiennent leur mission. En effet, l'honneur qu'on rend aux envoyés ne s'arrête pas à eux, il va jusqu'à ceux qui les délèguent, qui les ont choisis, il va plus loin encore, il rend gloire à Dieu même. Honorer les ministres de Dieu, c'est faire monter nos louanges jusqu'à lui. Devant la communauté des Eglises : et ce n'est pas là un point sans importance : il y a une grande puissance dans la réunion, c'est comme si je disais : dans les Eglises. Considérez combien a été grande cette puissance de la réunion. La prière de l'Eglise délivra Pierre de ses liens (Act. XII, 5-7), et ouvrit la bouche de Paul; à son tour, le suffrage de ces deux apôtres revêt de faveurs insignes ceux qui arrivent aux dignités spirituelles. C'est pourquoi celui qui va faire élection de quelqu'un invoque leurs prières, et ceux qui sont initiés aux fonctions sacrées sont appelés à donner leur suffrage, et déclarent ce qu'ils savent, car il n'est pas permis de tout révéler devant ceux qui ne sont pas initiés aux fonctions sacrées. Dans d'autres cas, il n'y a point de différence entre le prêtre et ses administrés; comme lorsqu'il s'agit de prendre part aux redoutables mystères; car nous y sommes admis tous indistinctement.

Ce n'est pas comme sous l'ancienne Loi, où les mets du prêtre n'étaient pas ceux du simple fidèle; où il n'était pas permis au peuple d'avoir part aux mêmes choses que le pontife. Il n'en est plus ainsi de nos jours : un seul corps, un seul calice est offert à tous. Dans les prières, on peut voir aussi que le peuple est pour beaucoup. Pour les énergumènes, pour les personnes soumises à une pénitence, les prières viennent à la fois du prêtre et des fidèles; ils disent tous la même, et c'est une prière pleine de miséricorde. Quand nous avons exclu de l'enceinte sacrée ceux qui ne peuvent participer à la sainte table, c'est à une prière d'un autre genre qu'il faut avoir recours; mais alors encore tout le monde indistinctement se prosterne à terre et se relève. Quand on donne et que l'on reçoit le baiser de paix, tout le monde y est admis. Dans la célébration même des très-redoutables mystères, le prêtre prie pour le peuple, mais le peuple prie aussi pour le prêtre, car ces mots : « Et avec votre esprit », n'ont pas d'autre sens. L'action de grâces leur est commune également, car ce n'est pas le prêtre seul qui rend grâces, mais le peuple tout entier. En effet, c'est après avoir reçu l'assentiment des fidèles, et après qu'ils sont convenus que cela est juste et légitime (*Dignum et justum est*), que le prêtre commence l'action de grâces. Et pourquoi s'étonnerait-on que le peuple parle conjointement avec le prêtre, puisqu'alors aussi le peuple s'associe aux Chérubins eux-mêmes et aux puissances célestes pour faire monter en commun les hymnes sacrées vers Dieu? Or si je vous ai dit tout cela, c'est afin que même parmi les simples fidèles, chacun soit vigilant, afin que nous apprenions que nous sommes tous un seul corps, que nous ne différons ensemble que comme certains membres diffèrent des autres, c'est afin que vous ne rejetiez pas tous les soins sur les prêtres, mais que pour votre part aussi, vous vous inquiétiez de l'Eglise tout entière, comme de votre corps commun. Car cela nous procure une plus grande sécurité, et un accroissement de vertu plus considérable.

Ecoutez comme du temps des apôtres on admettait dans d'autres circonstances encore, les simples fidèles à donner leur avis. Quand

on voulut choisir les sept diacres, on commença par consulter le peuple ; et quand Pierre élut Matthias, il consulta tous ceux qui étaient là, les femmes comme les hommes. C'est qu'il ne s'agit pas ici d'orgueil du côté des chefs, ni de servitude de la part des subordonnés ; l'autorité y est toute spirituelle, et ce qui la distingue principalement, ce n'est pas de chercher de plus grands honneurs, c'est de prendre sur elle la plus grande partie des peines et de la sollicitude dont vous êtes l'objet. En effet, comme l'Eglise doit être pour nous une seule et même demeure, nos dispositions à tous doivent être celles d'un seul et même corps, de même qu'il n'y a qu'un baptême, qu'une table sainte, qu'une source de purification, qu'une seule création, qu'un seul Père. Pourquoi donc sommes-nous divisés, lorsque tant de choses nous réunissent? Pourquoi ces déchirements entre nous? Car nous sommes obligés de déplorer encore une fois ce dont j'ai bien souvent gémi ; le présent est lamentable : quelle profonde désunion nous sépare les uns des autres, quand nous devrions imiter la connexion des membres d'un même corps. Ce serait le moyen grâce auquel le plus grand pourrait tirer parti même du plus petit. Car si Moïse apprit de son beau-père quelque chose d'utile qu'il ne savait lui-même, à plus forte raison cela arriverait-il dans l'Eglise. Et pourquoi l'homme spirituel ne savait-il pas alors ce que savait l'infidèle? C'était pour que tous apprissent alors que Moïse était un homme; que pour diviser les eaux de la mer, pour ouvrir les flancs du rocher, il avait besoin du secours de Dieu; et que tout cela était l'œuvre, non pas de la nature humaine, mais de la puissance divine; enfin que de nos jours, dans l'Eglise, si l'un ne donne pas un avis utile, un autre se lève et donne le sien.

Et fût-il d'une condition inférieure, si ce qu'il dit est bon, sanctionnez son avis, et quand cet homme serait de la classe la plus humble, ne le méprisez pas. Car nul dans ces derniers rangs n'est à une aussi grande distance de son prochain, que l'était Jéthro de son gendre Moïse; toutefois celui-ci ne dédaigna pas d'écouter son beau-père, il accueillit au contraire son avis, il s'y rangea, et il l'a consigné par écrit, il n'a pas rougi de le transmettre à l'histoire (Exod. xviii), renversant en cela l'orgueil du plus grand nombre des hommes. C'est pour cela qu'il a laissé ces divers événements de sa vie gravés comme sur le marbre : il savait que le récit en serait utile à beaucoup de gens. Ainsi, ne dédaignons pas ceux qui nous donnent de bons conseils, fussent-ils de simples fidèles, même de rang infime, et quand nous avons fait nous-même une proposition, ne prétendons pas à toute force la voir adopter; que tout ce qui paraît avantageux reçoive la sanction de tous. Car souvent, à force d'ardeur et d'attention, ceux qui voient trouble, distinguent certaines choses mieux que ceux dont la vue est perçante. Ne dites pas : Pourquoi m'appelez-vous afin de donner mon avis, si vous n'écoutez pas ce que je dis ; ce reproche est celui d'un despote, et non pas d'un conseiller. Le conseiller n'a d'autre droit que de faire connaître sa façon de penser ; s'il se produit quelque manière de voir plus utile, et que ce même homme veuille néanmoins imposer la sienne, alors, comme je viens de le dire, ce n'est plus un conseiller, c'est un tyran. Gardons-nous donc d'une pareille conduite ; mais, dépouillant notre âme de tout orgueil et de toute infatuation, ayons en vue non pas de maintenir uniquement notre opinion, mais de donner à l'avis le plus utile, le moyen de prévaloir, quand même cet avis ne viendrait pas de nous. Car nous gagnerons beaucoup, si nous n'avons pas trouvé ce qu'il faut à l'accueillir lorsque les autres nous paraîtront l'offrir ; nous recevrons de Dieu une grande récompense, et c'est en même temps le meilleur moyen d'en retirer de la gloire. En effet, si l'homme qui ouvre des avis utiles fait preuve de sagesse, nous autres, en les accueillant, nous nous attirons la réputation d'esprits judicieux et d'âmes droites. Voilà pour les familles et pour les cités, et aussi pour l'Eglise, la ligne à suivre pour atteindre à un plus grand développement ; voilà également pour nous tous le plan de conduite, qui après avoir été le meilleur pour la vie présente, nous vaudra les biens du monde à venir : puissions-nous tous obtenir cette faveur par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel gloire, puissance et honneur au Père, ainsi qu'au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XIX.

CAR A L'ÉGARD DES SERVICES QUE L'ON REND AUX SAINTS, IL EST SUPERFLU QUE JE VOUS ÉCRIVE. (IX, 1, JUSQU'A 10.)

Analyse.

1. Chrysostome fait remarquer à ses auditeurs que l'Apôtre a eu la prudence de commencer par des éloges, à l'adresse des Corinthiens, de peur d'exciter leur jalousie contre les Macédoniens lorsqu'il leur proposera ceux-ci pour modèles.
2. Voulant les amener à donner de bon cœur et beaucoup, l'Apôtre commence par leur représenter que l'aumône est une bénédiction.
3. Il faut donner beaucoup ; il est honteux de ne donner à Jésus-Christ qu'à contre-cœur, lorsqu'une foule de gens font si volontiers tant de dépenses honteuses. — Il faut savoir se contenter du nécessaire et donner son superflu.
4. Exemple de la veuve de l'Evangile et de celle du temps d'Elie. — Dieu mesure les dons aux ressources des personnes qui les font. — L'amour des richesses est incompatible avec la justice.

1. Après tout ce qu'il vient de dire au sujet de cette aumône, il ajoute ici : « Il est superflu que je vous écrive ». Et sa prudence ne consiste pas seulement en ce qu'après avoir parlé si au long, il ajoute : « Il est superflu « que je vous écrive », mais elle consiste aussi en ce qu'il reparle encore après sur le même sujet. En effet, ce qu'il vient de dire en dernier lieu, avait rapport à ceux qui devaient recevoir les offrandes, et avait pour but de leur attirer beaucoup d'estime ; ce qu'il avait dit auparavant au sujet des Macédoniens, que « leur profonde pauvreté avait été surabondante pour la richesse de leur simplicité », et tout le reste, avait rapport à la charité et à l'aumône. Eh bien ! malgré cela, après tant de paroles, et lorsqu'il va encore en ajouter d'autres, il dit : « Il est superflu pour « moi de vous écrire ». Or il s'y prend de la sorte pour les attirer davantage. En effet, pour un homme dont la réputation est telle qu'il n'a même pas besoin de conseil, c'est une honte de paraître au-dessous de l'opinion que l'on a conçue de lui, et d'être dépassé. L'apôtre en use fréquemment ainsi, lorsqu'ayant à faire des reproches, il a recours aux prétéritions : c'est un moyen qui a beaucoup de force. Un juge qui reconnaît chez un accusateur de la grandeur d'âme, n'a plus aucun soupçon contre lui. Il se dit : Puisque cet homme ne dit pas tout ce qu'il pourrait dire, comment inventerait-il ce qui n'est pas ? L'accusateur fait alors soupçonner de l'accusé plus de choses qu'il n'en dit, et il donne de sa propre personne l'idée d'un caractère honorable.

C'est ainsi que procède l'apôtre et pour les conseils et pour les éloges. Après avoir dit : « Il est superflu d'écrire », voyez ce qu'il ajoute : « Car je connais votre bonne volonté, « pour laquelle je me glorifie de vous auprès « des Macédoniens (2) ». C'est déjà beaucoup que lui-même connaisse cette bonne volonté, mais c'est encore bien plus qu'il aille la redire aux autres ; elle n'en acquiert que plus de force, car les Corinthiens ne voudraient pas encourir une telle honte que de ne pas justifier cette réputation. Voyez la prudence de son plan : il les a exhortés d'abord par l'exemple des autres, c'est-à-dire des Macédoniens : « Je connais la grâce de Dieu qui a « été donnée dans les Eglises de Macédoine « (VIII, 1) » ; ensuite par leur propre exemple : « Vous qui avez déjà commencé auparavant, « depuis l'année dernière, non-seulement à « exécuter cette œuvre, mais encore à la vou« loir ». (VIII, 10.) Il les avait aussi exhortés en leur citant Notre-Seigneur : « Car vous connaissez », dit-il, « la grâce de Notre-Seigneur, « par laquelle il s'est appauvri pour nous, lui « qui était riche (VIII, 9.) ». Enfin il revient à

son argument principal, l'imitation des autres. C'est que l'humanité est naturellement jalouse. L'exemple de Notre-Seigneur aurait dû les entraîner plus que tout le reste, et après cela, l'espoir de la récompense ; mais, vu leur faiblesse, il préfère les entraîner par le motif d'émulation.

Rien n'égale en effet le pouvoir de ce sentiment. Et encore, examinez de quelle manière neuve il le met en jeu. Il ne leur dit pas : Imitez-les ; comment s'exprime-t-il ? « L'ému- « lation venue de vous a excité le plus grand « nombre (IX, 2) ». Eh quoi ! diront les Corinthiens, vous disiez naguère que les Macédoniens avaient agi d'eux-mêmes et en vous priant avec beaucoup d'instance ; comment donc nous dites-vous à présent : « L'émulation « venue de vous ? » Sans doute, répondra l'apôtre ; car nous ne leur avons adressé ni conseil ni supplication ; nous vous avons simplement loués, nous nous sommes glorifiés de vous, et cela a suffi pour les exciter. Vous avez vu comme il les stimule les uns par les autres, les Macédoniens à l'aide des Corinthiens, et réciproquement, et comme à l'émulation il sait joindre les plus grands éloges ?

Puis, pour ne pas les enorgueillir, il y met un certain correctif, en disant : « L'émula- « tion venue de vous a excité le plus grand « nombre ». Songez un peu ce que ce serait pour vous, après avoir fait naître cette noble ambition chez les autres, de vous laisser dépasser à l'occasion de cette offrande. C'est pourquoi il ne dit pas : Imitez les Macédoniens ; car cela n'eût pas été aussi propre à les piquer d'honneur ; et que dit-il donc ? Ce sont les Macédoniens qui vous ont imités ; ne vous montrez donc pas, vous les maîtres, au-dessous de vos disciples. Voyez en même temps comme pour les réveiller, pour augmenter leur ardeur, il fait semblant de prendre parti pour eux ; on dirait une lutte, une rivalité dans laquelle il se range de leur côté. Car de même qu'il disait plus haut : Ils sont venus nous trouver « d'eux-mêmes, et avec beau- « coup d'instances, de sorte que nous avons « engagé Tite à achever cette grâce comme il l'avait commencée ». (VIII, 3, 4, 6.) De même il dit ici : « C'est pourquoi j'ai envoyé nos « frères, afin que nous ne nous soyons pas « vainement glorifiés en vous ». (IX, 3.) Vous voyez, il est tourmenté, il tremble, craignant de paraître n'avoir parlé de la sorte que pour les exhorter ; aussi leur dit-il : Dans un tel état de choses, j'ai envoyé nos frères : si je m'occupe de vous avec tant de zèle, c'est afin que nous ne nous soyons pas vainement glorifiés en vous. Et il semble prendre de tout point les intérêts des Corinthiens, quoique en réalité sa sollicitude soit la même pour tous. Voici le sens de ce qu'il dit : Je suis extrêmement fier de vous, je m'en fais honneur devant tous, je m'en suis glorifié devant les Macédoniens, de sorte que si vous vous laissez vaincre, la honte sera tout ensemble pour vous et pour moi. Et ici encore, il mesure ses expressions, car il ajoute : « Sous ce « rapport » ; et non pas en toute chose : « Afin « que, comme je le disais, vous soyez prépa- « rés ». (Ibid.) Car je n'ai pas dit que les Macédoniens se proposent d'agir, mais bien que tout est disposé, et qu'il ne leur manque plus rien pour l'exécution. Je veux donc que vos œuvres soient là pour témoigner que vous êtes prêts. Puis les inquiétudes de l'apôtre redoublent : « De peur », ajoute-t-il, « que si « les Macédoniens viennent avec moi, nous « ne soyons (car je ne veux pas dire, vous ne « soyez) couverts de confusion, de ce que « nous nous serons glorifiés de vous sous ce « rapport (4) ».

2. Cela nous impose davantage, quand on nous donne de nombreux spectateurs, et ceux-là même à qui l'on a parlé de nous. Et il ne dit pas : Car j'amène avec moi les Macédoniens ; les Macédoniens viennent avec moi ; afin qu'on ne suppose pas qu'il le fait exprès ; comment s'exprime-t-il ? « De peur que si les « Macédoniens viennent avec moi ». C'est-à-dire, cela peut arriver ; c'est une chose possible. De cette façon, il mettait ses paroles à l'abri de tout soupçon ; et s'il eût tenu un autre langage, il eût rendu les Corinthiens trop jaloux. Voyez comment il les attire non-seulement par des raisons spirituelles, mais encore par des motifs humains. Si vous ne faites pas grand cas de moi, et que vous comptiez sur mon indulgence, songez du moins aux Macédoniens, « de peur que s'ils viennent, « ils ne vous trouvent », non pas, dit-il, de mauvaise volonté, mais seulement « non pré- « parés », n'ayant pas encore tout accompli. Et s'il serait honteux de n'avoir pas apporté votre offrande promptement, imaginez combien vous auriez à rougir, si vous n'en apportiez aucune, ou si elle était trop faible. En-

suite, il leur représente avec douceur en même temps que d'une manière propre à leur faire impression, ce qui résulterait de cette conduite; et voici en quels termes : « Nous « ne soyons (car je ne veux pas dire, vous ne « soyez) couverts de confusion ». Puis il met de nouveau un certain tempérament à ses paroles : « De ce que nous nous serons glorifiés « de vous sous ce rapport ». Non pas qu'il veuille les rendre plus négligents, mais il veut montrer qu'ayant bonne réputation pour le reste, ils doivent encore jouir sur ce dernier point d'une renommée incontestable.

« J'ai donc cru nécessaire d'envoyer par « avance nos frères, afin qu'ils préparent cette « bénédiction de vos offrandes, de telle sorte « qu'elles soient prêtes à titre de bénédiction, « et non pas comme arrachées à votre avarice « (5) ». C'est la même pensée reprise d'une autre façon; et pour que l'on ne croie pas qu'il tient ce langage au hasard, il va jusqu'à dire que ce voyage n'a pas d'autre motif que de leur épargner la confusion. Vous voyez bien que ces mots : « Il est superflu pour moi « de vous écrire », étaient le commencement d'un conseil. Aussi, vous voyez pareillement combien il s'étend sur cette œuvre de charité. En même temps, on peut dire encore une chose : il eût semblé se contredire en continuant à les entretenir du même objet, après avoir dit que cela était « superflu » ; afin donc de ne pas donner prise à cette critique, il passe à d'autres considérations; il leur parle de promptitude, de générosité, de bonne volonté; ce qui lui sert même à préparer le résultat qu'il cherche. En effet, ce sont les trois conditions qu'il réclame, et ces points-là, il les a mis en avant tout d'abord : car lorsqu'il disait : « La surabondance de leur joie s'est « manifestée dans de nombreuses épreuves de « tribulation, et leur profonde pauvreté a été « surabondante pour la richesse de leur sim- « plicité (VIII, 2) », cela ne signifiait pas autre chose que : Ils ont donné beaucoup, ils l'ont fait avec joie et avec promptitude; et non-seulement ils n'ont pas été fâchés de donner beaucoup, ils n'ont pas même été contristés par les épreuves, chose plus pénible pourtant que de faire l'aumône. Et ces paroles-ci : « Ils se sont donnés à nous », montrent de même et leur bonne volonté, et la solidité de leur foi. Et maintenant, il revient encore sur le même sujet. Comme il y a antagonisme entre la libéralité et la bonne volonté, et que souvent tel qui a donné beaucoup en est fâché, et que tel autre donne moins, pour ne pas avoir à souffrir, voyez comme il s'occupe de ces deux sortes de gens et avec la prudence qui lui convient. Il ne dit pas : Il vaut mieux donner peu, et de bon cœur, que beaucoup et par contrainte : non, car il voulait que leurs offrandes fussent à la fois abondantes et faites de bonne grâce. Que dit-il donc? « Afin « qu'ils préparent cette bénédiction de vos « offrandes de telle sorte qu'elles soient prêtes « à titre de bénédiction, et non pas comme « arrachées à votre avarice ». Il commence par la condition la plus douce, la moins pesante : ce ne doit pas être par contrainte. En effet, dit-il, c'est une bénédiction. Puis, voyez comme sous forme d'exhortation il leur montre bientôt le fruit qui en résulte, et la bénédiction venant combler ceux qui ont donné. C'est par l'expression dont il s'est servi qu'il les a attirés; en effet nul ne donne avec chagrin ce qui est une source de bénédiction. Et non content de cela, il a ajouté : « Et non pas « comme arrachées à votre avarice ». N'allez pas croire, veut-il dire, que nous-mêmes, nous recevions cette aumône en gens avides; non, mais c'est afin de vous attirer des bénédictions. Quand on est avide, on donne à contre-cœur; de sorte que celui qui fait l'aumône à contre-cœur, fait un don d'avare.

Ensuite il passe à l'autre point : la largesse dans l'offrande. « Or, je vous dis ceci (6) ». C'est-à-dire, à cette première considération j'en ajoute une seconde. Et laquelle? « Celui « qui sème mesquinement, moissonnera mes- « quinement, et celui qui sème au milieu de « la bénédiction, moissonnera au milieu de la « bénédiction ». Il ne dit pas : Sordidement, il se sert d'une expression adoucie : celle qui caractérise l'homme parcimonieux. Et il compare l'aumône à des semailles, afin qu'aussitôt cela vous fasse envisager la rétribution, et qu'en songeant à une moisson, vous sachiez que vous recevrez en retour plus que vous n'avez donné. Voilà pourquoi il ne dit pas : Celui qui donne; mais : « Celui qui sème » ; et il ne dit pas non plus : Si vous semez, mais il parle d'une manière générale. Au lieu de dire : Abondamment, il emploie cette expression : « Au milieu des bénédictions » ; ce qui était bien plus. Puis il se rejette encore sur la première condition, celle de faire l'aumône avec

joie : il dit : « Que chacun donne selon la dé-« termination de son cœur (7) ». En effet, nous faisons plus quand on nous laisse libres, que lorsque nous sommes contraints. Aussi in-siste-t-il sur ce point ; car après ces mots : « Selon la détermination de son cœur », il ajoute : « Non avec chagrin, ni par force ». Et non content même de cela, il y joint encore ce témoignage tiré de l'Ecriture : « Car Dieu « aime celui qui donne avec joie ». Voyez-vous quelle suite l'apôtre met dans tout cela : « Je ne vous dis pas cela par manière de com-« mandement (VIII, 8) ; » puis : « Et je vous « donne en cela un avis » (VIII, 10) ; ensuite : « A titre de bénédiction, et non pas comme « arrachées à votre avarice » (IX, 5) ; et enfin : « Non avec chagrin, ni par force ; car Dieu « aime celui qui donne avec joie (IX, 7) ». Je crois qu'ici « avec joie » veut dire avec libé-ralité ; mais il s'est servi de ce mot afin de les porter à donner de bon cœur. En effet, comme l'exemple des Macédoniens, et tous les autres, étaient capables de les faire donner abondamment, il ne parle pas beaucoup de cette qualité de leurs dons, mais il parle d'une autre : la spontanéité. Car si c'est une œuvre de vertu, et que toute action provenant de la contrainte perde sa récompense, il est bien fondé à s'y prendre ainsi. Et il ne se borne pas à des conseils ; mais, comme toujours, il fait des vœux pour eux : « Et Dieu », dit-il, « a le pouvoir de vous combler de toute « grâce (8) ».

3. Par cette prière il fait tomber un argu-ment où l'on se retranche contre cette généro-sité, et qui encore maintenant arrête plusieurs personnes. Bien des gens craignent de faire l'aumône, parce qu'ils se disent : J'ai peur de devenir pauvre moi-même, et d'avoir besoin des autres à mon tour. Eh bien ! pour dissiper cette crainte, il ajoute cette prière : « Dieu a « le pouvoir de faire abonder toute grâce en « vous ». Non pas simplement : De vous com-bler, mais : « De faire abonder en vous ». Et qu'est-ce que « faire abonder la grâce ? » C'est-à-dire, vous enrichir de tant de faveurs que vous puissiez exercer abondamment cette géné-rosité. « Afin qu'en toutes choses et toujours « ayant tout ce qui vous suffit, vous abondiez « en toute bonne œuvre ». Voyez encore dans ce souhait la grande sagesse de l'apôtre. Il ne leur désire pas la richesse ni le superflu, mais « tout ce qui leur suffit ». Et ce n'est pas seu-lement par là qu'il est admirable ; car si d'une part il ne leur a pas souhaité le superflu, il ne les surcharge pas non plus, il ne les force pas à donner de leur indigence même, parce qu'il condescend à leur faiblesse ; il demande pour eux des ressources suffisantes, et il fait voir en même temps qu'il ne faut pas abuser des dons de Dieu. « Afin », dit-il, « que vous abondiez « en toute bonne œuvre ». C'est-à-dire, je vous souhaite ces biens afin que vous en fas-siez part à d'autres. Et il ne dit pas seulement : Afin que vous en donniez, mais : « Afin que « vous abondiez ». Oui, s'il leur souhaite le nécessaire quant aux choses matérielles, il de-mande que dans l'ordre spirituel ils aient même du superflu, non pas seulement en fait d'aumône, mais sous tous les autres rapports ; car c'est le sens de cette expression : « En toute « bonne œuvre ». Ensuite, à l'appui de cette pensée, et voulant un témoignage qui les dé-termine à la libéralité, il fait intervenir la pa-role du prophète ; c'est pourquoi il ajoute : « Selon qu'il est écrit : Il a dispersé son bien, « il a donné aux pauvres ; sa justice demeure « dans la suite des siècles (9) ». Cela revient à ce qu'il disait : « Afin que vous abondiez ». Car l'expression : « Il a dispersé » ne signifie pas autre chose que donner avec libéralité. Car si les richesses ne subsistent pas, leur ré-sultat subsiste. Chose admirable en effet, celles que l'on garde se perdent, et celles que l'on disperse demeurent, et demeurent pour tou-jours. Ce que le prophète appelle ici justice, c'est la charité envers le prochain : en effet la charité nous justifie, parce que c'est un feu qui détruit nos péchés, quand nous répandons lar-gement nos aumônes.

Ainsi, n'y regardons point, mais donnons à pleines mains. Voyez combien d'argent cer-taines gens dépensent pour le donner à des histrions ou à des prostituées ! Donnez seule-ment à Jésus-Christ la moitié de ce que ces gens-là donnent à des danseurs ; ce que, dans leur amour du faste, ils consacrent à des comé-diens, réservez-le pour les pauvres. Ils couvrent d'or sans mesure le corps des courtisanes : et vous, vous ne revêtez pas même d'un mince vêtement la chair de Jésus-Christ, et cela, quand vous voyez qu'il est nu ! Quel pardon méritez-vous, et de quel châtiment n'êtes-vous pas digne, lorsque voyant tel homme fournir de pareilles sommes à la femme qui le perd et le déshonore, vous n'accordez pas la moindre

chose à celui qui vous sauve et vous ennoblit? Ah! vous savez bien dépenser de l'argent pour votre gourmandise, votre ivrognerie, votre luxure; et jamais vous ne songez à la pauvreté : quand il vous faut venir en aide à un pauvre, vous devenez tout à coup plus pauvre que personne au monde : s'agit-il de nourrir des parasites et des flatteurs, vous vous en donnez à cœur joie, comme si vous puisiez la richesse à une source intarissable ; mais vous arrive-t-il de voir un pauvre, alors la crainte de la pauvreté s'empare de vous. C'est pour cela que nous serons condamnés un jour, et par nous-mêmes et par les autres, tant justes que pécheurs. Car on vous dira : Pourquoi n'avez-vous pas montré la même libéralité dans les choses convenables? Voici un homme qui, pour donner à une courtisane, n'a pas réfléchi à tout cela; et vous, pour offrir quelque secours à ce divin Maître qui vous a recommandé de n'avoir aucune inquiétude, vous voilà plein de trouble et de crainte. Quelle indulgence méritez-vous? Si un homme à qui vous faites du bien n'y reste pas indifférent, mais sait vous en tenir compte, à plus forte raison Jésus-Christ agira-t-il ainsi. Lui qui vous donne avant d'avoir rien reçu de vous, comment ne vous donnerait-il pas, quand il aura reçu quelque chose de vous?

Eh quoi? direz-vous, quand je vois des gens qui après avoir tout sacrifié, non-seulement ne reçoivent rien en retour, mais ont ensuite eux-mêmes besoin d'autrui? A cela je répondrai : Vous me parlez là de ceux qui ont donné tous leurs biens, tandis que vous, vous ne donnez pas même une obole. Engagez-vous à vous dépouiller de tout, et vous demanderez ensuite comment font les autres ; mais tant que vous serez avare, et que vous ne donnerez qu'une très-faible portion de votre avoir, pourquoi toutes ces allégations, tous ces prétextes? Nous ne vous poussons pas jusqu'aux dernières limites de l'indigence, nous vous prions seulement de vous retrancher le superflu, et de vous contenter de ce qui suffit. Ce qui est suffisant, c'est ce dont on ne peut se passer pour vivre. Personne ne veut vous enlever cela, on ne veut pas vous interdire votre nourriture de chaque jour ; mais je dis nourriture et non pas délices [1] ; je dis vêtement, et non pas parure. Et même, en y regardant bien, c'est là précisément que sont les délices. Car voyez : lequel des deux jugerons-nous être dans les plus grandes délices, de celui qui se nourrissant de légumes, jouit de la santé, et n'éprouve aucune souffrance, ou de celui qui, avec une table digne des Sybarites, est accablé d'une foule de maladies? Evidemment c'est le premier. Eh bien donc, ne cherchons pas plus loin, si nous voulons à la fois vivre dans les délices et avoir la santé ; que ce soit là pour nous la mesure de ce qui suffit. Tel se porte bien en ne mangeant que des légumes secs, qu'il ne cherche pas autre chose ; tel autre, d'une santé plus faible, a besoin d'un régime d'herbes et de racines : on ne s'y oppose point. Si enfin le tempérament d'un troisième, plus délicat encore, exige l'usage modéré de la viande, nous ne la refuserons pas non plus. Car nos conseils n'ont pas pour but la perte et la destruction des hommes, mais le retranchement du superflu ; or le superflu, c'est ce qui dépasse nos besoins. Or, lorsque nous pouvons nous passer d'une chose, sans nuire à notre santé ni aux convenances, c'est une addition tout à fait superflue.

4. Calculons de la sorte à l'égard de notre habillement, de notre table, de notre demeure, et de tout le reste, et ne cherchons en tout que le nécessaire. En effet, le superflu est même inutile. Et quand vous aurez travaillé à vous contenter de ce qui suffit, et qu'alors vous voudrez imiter la veuve de l'Evangile, nous vous initierons à une plus grande perfection. Car vous n'êtes pas arrivé à la haute sagesse de cette femme, tant que vous êtes préoccupé du nécessaire. Elle s'était élevée encore au dessus : elle avait sacrifié tout ce qui devait la nourrir. Et vous contesteriez encore sur la question du nécessaire? vous n'auriez pas honte d'être vaincu par une femme? Et loin de chercher à l'imiter, quelle supériorité ne lui laissez-vous pas sur vous? Elle ne disait pas comme vous autres : Eh quoi? si après avoir tout donné, j'étais forcée d'avoir recours aux autres? Non, elle s'est dépouillée avec libéralité de ce qu'elle possédait. Et que diriez-vous de la veuve de l'Ancien Testament, du temps du prophète Elie? (III Rois, XVII.) Celle-là ne courait pas seulement le risque d'être pauvre, mais elle était en danger de mourir, de perdre la vie, et non pas elle toute seule, mais encore ses enfants. En effet, elle

[1] Il y a dans le grec un jeu de mots intraduisible sur τροφὴν et τρυφήν.

n'espérait l'assistance de personne; elle ne s'attendait qu'à une mort prochaine. Mais, nous dit l'Ecriture, elle vit le prophète, et cela la rendit libérale. N'avez-vous pas les exemples d'une foule de saints? Et pourquoi parler des saints? vous voyez le Maître des prophètes lui-même demander l'aumône, et vous ne devenez pas encore charitables? vous avez des réserves qui débordent de toutes parts, et vous ne faites part à personne de votre superflu? Vous me direz : L'homme qui vint trouver cette veuve était un prophète, et cette circonstance la détermina à montrer tant de générosité. Mais cela même n'est-il pas fort surprenant, qu'elle fut ainsi persuadée qu'elle avait devant elle un grand homme, un personnage admirable? Comment ne s'est-elle pas dit, ainsi que cela était naturel de la part d'une étrangère, d'une femme d'un autre pays : Si cet homme était prophète, il n'aurait pas besoin de moi ; s'il était l'ami de Dieu, Dieu ne l'aurait pas abandonné. Que les Juifs, pour leurs péchés, subissent ce châtiment, soit! mais l'homme que voici, qu'a-t-il fait? pourquoi est-il puni? Mais au lieu de faire toutes ces réflexions, elle lui ouvrit sa maison, et avant cela, son cœur; elle lui apporta tout ce qu'elle possédait, et oubliant la nature, mettant de côté ses enfants, elle fit passer son hôte avant tout.

Songez donc au châtiment qui nous attend, nous qui avons moins de vertu, nous qui sommes plus faibles qu'une veuve, qu'une étrangère, qu'une inconnue, pauvre et mère de plusieurs enfants, à laquelle rien n'était révélé des mystères dont nous autres nous avons connaissance. Car ce n'est pas la vigueur du corps qui fait l'homme courageux. Celui-là seul possède cette vertu, fût-il sur un lit de douleur, chez qui la force procède de l'intérieur : comme aussi celui à qui cette force manque, quand même il serait assez robuste pour arracher des montagnes, je le déclare aussi faible qu'une jeune enfant, ou qu'une malheureuse vieille femme. Le premier lutte contre des maux immatériels que le second n'ose même pas envisager. Et pour vous convaincre que c'est bien en cela que consiste le courage, concluez de cet exemple même. Quoi de plus courageux que cette femme qui a bravé généreusement, et la tyrannie de la nature, et la violence de la faim, et les menaces de la mort, et qui a triomphé de tout cela? Aussi, écoutez en quels termes le Christ fait son éloge : « Il « y avait », dit-il, « beaucoup de veuves du « temps d'Elie, et le prophète ne fut pas envoyé « vers d'autre que celle-là ». (Luc. IV, 25.) Dirai-je quelque chose de bien fort, quelque chose qui semblera étrange? Cette femme a dépassé en fait d'hospitalité notre père Abraham. Elle n'a point, comme lui, couru à son troupeau, mais avec sa poignée de farine, elle a plus fait que tous ceux qui ont été renommés pour leur hospitalité. Le triomphe d'Abraham fut de s'acquitter par lui-même de cet office ; mais le triomphe de la veuve fut de n'épargner pas même ses enfants, pour l'amour de son hôte, et cela, sans attendre en retour les biens futurs.

Et nous, avec l'espérance du royaume des cieux, la menace de l'enfer, et au-dessus de tous les motifs, lorsque Dieu a tant fait pour nous, lorsque cette vertu lui plaît et le réjouit, nous languissons de la sorte! Non, je vous en conjure : répandons nos largesses, donnons aux pauvres comme il faut donner. Car Dieu n'évalue pas la grande ou la petite quantité à la mesure de ce que l'on donne, mais aux ressources de celui qui donne. Souvent donc, vous qui avez apporté cent statères d'or, vous avez moins sacrifié que cet autre qui n'a remis qu'une obole; car vous avez pris sur votre superflu. Mais n'importe : même dans ces conditions, donnez toujours ; vous en viendrez bientôt à plus de munificence. Répandez vos richesses, pour faire provision de justice. La justice ne saurait se trouver en compagnie des richesses : elle nous arrive par les richesses, mais non point avec elles. Il n'est pas possible que l'amour des richesses et la justice habitent ensemble; leur domaine est distinct. Ne vous acharnez donc pas à réunir des choses incompatibles, mais expulsez l'avarice, qui est une usurpatrice, si vous voulez accueillir la justice, qui est la souveraine légitime. Oui, c'est elle la véritable reine, qui d'esclaves nous rend libres ; l'avarice fait tout le contraire. Employons donc tout notre zèle à fuir l'une et à nous attacher à l'autre, afin de jouir de la liberté ici-bas, et de posséder ensuite le royaume des cieux ; puissions-nous tous obtenir cette faveur, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel gloire, puissance et honneur au Père ainsi qu'au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Traduit par M. E. MALVOISIN.

HOMÉLIE XX.

DIEU QUI DONNE LA SEMENCE A CELUI QUI SÈME, VOUS DONNERA LE PAIN DONT VOUS AVEZ BESOIN POUR VIVRE, ET MULTIPLIERA CE QUE VOUS AUREZ SEMÉ, ET FERA CROÎTRE, DE PLUS EN PLUS, LES FRUITS DE VOTRE JUSTICE. (IX, 10, JUSQU'A LA FIN DU CHAPITRE.

Analyse.

1. Double rémunération, spirituelle, corporelle.
2 L'aumône n'est pas seulement un bienfait matériel, c'est, de plus, une preuve de soumission à l'Evangile.
3. Contre l'ivresse. — Eloge de l'aumône. — C'est une oblation puissante, c'est une prière qui s'élève au plus haut du ciel.

1. La sagesse de Paul mérite surtout, ici, d'être admirée, par la raison qu'après avoir fondé ses exhortations sur les choses de l'esprit et sur les choses de la chair, il fonde pareillement ce qu'il enseigne de la rémunération, sur ces deux ordres de récompense. Ces paroles : « Il a distribué, il a donné son bien aux « pauvres, sa justice demeure éternellement », se rapportent à la récompense spirituelle; quant à celles-ci : « Et multipliera ce que vous « aurez semé », elles ont trait à la rémunération de la chair. Toutefois l'apôtre ne s'arrête pas là, il reprend de nouveau les biens spirituels, sans cesse il les met en opposition avec les autres, car ces paroles : « Et fera « croître de plus en plus les fruits de votre « justice », appartiennent à l'ordre spirituel. Ce qu'il en fait, c'est pour varier son discours, et pour déraciner de l'esprit des fidèles les pensées lâches et molles; c'est pour dissiper, par tous les moyens, la crainte de la pauvreté, ce à quoi tend le présent exemple. En effet, si Dieu accorde à ceux qui ensemencent la terre, à ceux qui nourrissent le corps, l'abondance de tous les biens, à plus forte raison est-il magnifique pour ceux qui ensemencent le ciel, pour ceux qui prennent soin de l'âme; car c'est de l'âme qu'il veut surtout que l'on soit occupé. Mais il n'exprime pas cette vérité sous forme de raisonnement, comme je viens de le faire, il l'énonce dans une prière, et, par ce moyen, il propose du même coup aux fidèles un raisonnement d'une parfaite clarté, et de plus grands motifs d'espérance, qui se fondent non-seulement sur les faits réels, mais sur cette prière même : Que Dieu donne, qu'il « multiplie », dit-il, « ce que vous aurez semé, et fasse croître de « plus en plus les fruits de votre justice ». Ces paroles font voir ici à découvert la magnificence de Dieu : c'est bien là ce qu'indiquent ces mots : « Donnez » et « multipliez ». En même temps l'apôtre insinue qu'il ne faut s'inquiéter que de ce qui est nécessaire pour vivre, lorsqu'il dit : « Le pain dont vous avez « besoin pour vivre ». Car voilà ce qu'il faut surtout admirer dans Paul, ce qu'il a déjà fait voir auparavant, c'est qu'il ne nous permet pas, en ce qui concerne les nécessités de la vie, de rien chercher au-delà de ce dont nous avons strictement besoin, tandis qu'en ce qui concerne les biens spirituels, il nous exhorte à amasser d'immenses richesses.

Plus haut, il disait : « Afin qu'ayant ce qui « suffit pour votre subsistance, vous possédiez « abondamment de quoi exercer toutes sortes « de bonnes œuvres »; et ici : « Celui qui vous « donne le pain dont vous avez besoin pour « vivre, multipliera ce que vous aurez semé », c'est-à-dire, votre semence spirituelle. En effet l'apôtre ne demande pas seulement que l'on fasse l'aumône, il la veut largement. Voilà pourquoi il ne se lasse pas de l'appeler du nom de semence. De même que le grain de fro-

ment jeté sur la terre vous rend de riches moissons, de même l'aumône multiplie les épis de la justice, et fait surgir l'abondance des plus magnifiques produits. Après avoir demandé au ciel, pour eux, cette fécondité, l'apôtre montre l'usage qu'il en faut faire, il dit : « Afin que vous soyez riches en tout, « pour exercer, avec un cœur simple, tout ce « qui nous donne sujet de rendre à Dieu de « grandes actions de grâces (11) ». Il ne faut pas faire de votre opulence un mauvais usage, il faut l'employer à des œuvres d'où naissent les plus grands sujets de rendre à Dieu des actions de grâces. Car Dieu nous a rendus maîtres des affaires les plus importantes; il s'est réservé les moindres pour nous laisser celles du plus grand intérêt. Il a voulu être le maître de nous mesurer la nourriture du corps : quant à celle de l'esprit, il l'a laissée à notre libre arbitre; il dépend de notre libre arbitre de rendre notre moisson pleine et abondante. Il ne faut pour cette récolte ni le secours des pluies, ni l'harmonie des saisons, il suffit de la volonté pour s'élever d'un bond jusqu'au ciel. Maintenant, par simplicité, l'apôtre entend l'abondance d'un cœur généreux, c'est là ce qui fait que nous donnons des sujets de rendre à Dieu des actions de grâces. En effet, cette munificence ne produit pas seulement l'aumône, mais elle est encore le sujet de nombreuses actions de grâces; disons mieux, non-seulement d'actions de grâces, mais encore de beaucoup d'autres avantages, que l'apôtre fait voir dans le développement de son discours, afin que cette exposition excite l'ardeur des fidèles. Quels sont donc ces avantages? Ecoutez : « Car cette « oblation, dont nous sommes les ministres, « ne supplée pas seulement aux besoins des « saints, mais elle est riche et abondante par « le grand nombre d'actions de grâces qu'elle « fait rendre à Dieu; parce que ces saints, re- « cevant ces preuves de votre libéralité par « notre ministère, se portent à glorifier Dieu, « de la soumission que vous témoignez à « l'Evangile de Jésus-Christ, et de la bonté « avec laquelle vous faites part de vos biens, « soit à eux, soit à tous les autres; et de plus, « elle est riche et abondante par les prières « qu'ils font pour vous, dans l'affection qu'ils « vous portent, à cause de l'excellente grâce « que vous avez reçue de Dieu (12, 13, 14) ».

Or voici le sens de ces paroles : D'abord vous ne remplissez pas seulement les mains vides des saints, mais vous les comblez, vous dépassez la mesure du nécessaire pour eux; ensuite, par leur moyen, vous glorifiez Dieu; c'est en effet la gloire de Dieu qu'ils proclament par suite de votre soumission dans la foi. L'apôtre ne voulant pas que leurs actions de grâces s'expliquent uniquement par les bienfaits qu'ils ont reçus, en donne une cause bien plus élevée. Ce qu'il dit de lui-même ailleurs aux Philippiens : « Ce n'est point que je « désire vos dons » (Philipp. IV, 17), il le dit aussi des fidèles de Jérusalem. Sans doute, dit-il, les saints se réjouissent que vous remplissiez leurs mains vides, que vous soulagiez leur indigence, mais ils se réjouissent bien plus de vous voir ainsi soumis à l'Evangile, c'est là ce que témoigne votre générosité. Car c'est l'accomplissement du précepte de l'Evangile. « Et de la bonté avec laquelle vous « faites part de vos biens, soit à eux, soit à « tous les autres ». Ils glorifient Dieu, dit-il, de ce que votre libéralité ne s'adresse pas à eux seulement, mais s'étend aussi sur tous. Il y a encore, dans ces paroles, un éloge des saints qui bénissent Dieu des bienfaits répandus sur les autres. Ils ne louent pas seulement ce qui les concerne personnellement, dit-il, mais ils louent aussi le bien accordé aux autres, quoiqu'ils soient eux-mêmes dans la dernière indigence; et c'est là une marque de grande vertu. Car il n'y a personne de porté à la jalousie comme les pauvres. Mais les saints de Jérusalem sont exempts de ce défaut; ils sont si loin de s'affliger du bien des autres qu'ils s'en réjouissent tout autant que du bien qui leur est fait à eux-mêmes. « Par les prières « qu'ils font pour vous ». Assurément ils bénissent Dieu des biens qu'ils ont reçus, dit l'apôtre, mais, de plus, touchés de votre charité, de votre assistance, ils prient Dieu de leur faire la grâce de jouir de votre présence. Et en cela, ce n'est pas votre opulence qu'ils recherchent, mais la joie d'être les spectateurs des grâces à vous accordées.

2. Voyez-vous la prudence de Paul? en exaltant leur vertu, il en rapporte toute la gloire à Dieu, il l'appelle une grâce. Après avoir parlé d'eux en termes relevés, après les avoir appelés ministres, les avoir exaltés parce qu'ils s'épuisaient pour secourir les pauvres par des aumônes dont il n'était lui-même que le porteur, il fait voir que l'auteur de toutes choses,

c'est Dieu, et se confondant avec eux, il rend à Dieu des actions de grâces par ces paroles : « Dieu soit loué de son ineffable don (15) ». Or, par le mot don, il entend ici tant de biens si précieux, ces fruits de l'aumône recueillis, et par ceux qui la reçoivent et par ceux qui la font; ou encore ces biens mystérieux que sa présence en tous lieux communique à toute la terre, avec une si grande libéralité; cette conjecture est même la plus vraisemblable. Il a pour but, en leur rappelant ces grâces, de les rendre plus humbles, d'en faire de plus généreux dispensateurs des dons qu'ils ont reçus de Dieu. C'est là, en effet, le stimulant le plus énergique pour toute vertu; aussi est-ce par cette pensée qu'il termine son discours sur ce point. Que si le don de Dieu est inénarrable, qui pourrait égaler le délire de ceux dont la curiosité s'épuise à rechercher son essence? Et ce n'est pas seulement le don de Dieu qui surpasse toute parole, mais ce que l'intelligence même ne saurait atteindre, c'est la merveille de cette paix qui a réconcilié le ciel et la terre.

Soyons donc jaloux, puisque nous jouissons d'une grâce si grande, d'y répondre par nos vertus, par notre empressement à faire l'aumône, et c'est ce que nous ferons, si nous fuyons l'intempérance, l'ivresse, la gloutonnerie. La nourriture et la boisson nous ont été données par Dieu, non pas pour que nous dépassions toute mesure, mais pour que nous puissions nous alimenter. Ce n'est pas le vin qui produit l'ivresse; s'il en était ainsi, tous les hommes l'éprouveraient. Mais le vin, direz-vous, ne devrait pas la produire, même quand on le prend en grande quantité. Ce sont là des paroles de gens ivres. Si malgré l'inconvénient qui résulte de ce qu'on en prend trop, vous ne renoncez pas aux excès de la boisson, si la honte et le danger ne suffisent pas pour vous corriger d'une sensualité coupable, supposez qu'il fût possible de boire des flots de vin, sans en éprouver aucun malaise, qui viendrait mettre un terme à cette avidité? Ne désireriez-vous pas voir les fleuves rouler des flots de vin? Ne vous verrait-on pas tout exterminer, tout détruire? Il y a une mesure déterminée pour les aliments; quand nous la dépassons, nous sommes malades; rien n'y fait, vous êtes incapable de supporter un tel frein, vous le brisez, vous mettez toutes les fortunes au pillage, pour vous asservir à la détestable tyrannie de votre ventre; que feriez-vous donc si cette mesure fixée par la nature était supprimée? Ne dépenseriez-vous pas tout votre temps à réjouir cette passion? Fallait-il donc fortifier cette gourmandise insensée, ne pas mettre d'entraves aux suites funestes de ce dérèglement? Et combien d'autres conséquences funestes n'en seraient pas sorties? O les insensés, ces hommes qui se roulent, comme dans un bourbier, dans l'ivresse, dans les autres hontes du même genre; et qui, lorsqu'ils commencent à revenir à eux-mêmes, n'ont d'autre souci que de dire : Pourquoi faut-il tant dépenser pour cela, quand ils ne devraient rien faire que de déplorer leurs péchés. Au lieu de ce que vous dites : Pourquoi Dieu a-t-il fixé des limites? pourquoi toutes choses ne sont-elles pas abandonnées au hasard? demandez-vous donc plutôt : Pourquoi ne cessons-nous pas de nous enivrer? pourquoi sommes-nous insatiables? pourquoi sommes-nous plus insensés que les êtres dépourvus de raison? Voilà les questions que vous devriez vous adresser les uns aux autres, et vous devriez écouter la voix apostolique, et vous devriez savoir tous les biens dont l'aumône est la source, et vous devriez vous jeter sur ce trésor. Car le mépris des richesses, c'est le Maître lui-même qui l'a dit, fait les hommes vertueux, fait glorifier le Seigneur, rend la charité ardente, les âmes grandes, constitue des prêtres vraiment prêtres, assurés d'une récompense glorieuse. Celui qui fait l'aumône ne se montre pas, il est vrai, avec une robe traînante, ni des sonnettes à l'entour comme Aaron; il ne se promène pas la couronne en tête; il porte la robe de la bienfaisance, plus sainte encore que les vêtements sacerdotaux; il est frotté d'huile, non d'une huile sensible, mais de celle que produit le Saint-Esprit, et la couronne dont il se pare, est celle de la miséricorde; car l'Ecriture dit : « Qui vous couronne de sa miséricorde, et des « effets de sa compassion » (Ps. CII, 4); au lieu de porter une lame d'or avec l'inscription du nom de Dieu, elle est elle-même égale à Dieu. Comment cela? « Vous serez », dit l'évangéliste, « semblables à votre Père qui est dans « les cieux ». (Matth. V, 45.)

3. Voulez-vous quelque chose de plus encore? voulez-vous contempler son autel? Ce n'est pas Beseleel qui l'a construit, ni aucun autre ouvrier, mais Dieu lui-même; ce n'est pas un autel de pierre; les matériaux dont il

est composé, sont plus éclatants, plus resplendissants que le ciel même, ce sont des âmes douées de raison. Mais vous allez dire : Le prêtre entre dans le Saint des Saints. Permis à vous-même d'entrer dans des sanctuaires d'une plus sainte horreur, en offrant ce sacrifice, où nul n'assiste, excepté votre Père qui vous regarde dans le lieu caché où aucun autre ne vous voit. (Matth. VI, 6.) Et comment se fait-il, dira-t-on, qu'on ne soit pas vu, l'autel étant exposé aux regards du public? Voilà, en effet, ce qui est merveilleux; autrefois, dans le temple, les portes toutes fermées, les tentures et les voiles faisaient la solitude autour du prêtre; tandis qu'aujourd'hui le sacrifice est public, et pourtant on peut le faire, comme dans le Saint des Saints, avec une plus sainte horreur encore. Car, lorsque vous ne faites rien pour être vu des hommes, quand même la terre entière vous verrait, nul ne vous a vu, puisque vous n'avez pas cherché à être vu. Car le Christ ne s'est pas contenté de dire : « Pre« nez garde de ne pas faire vos bonnes œuvres « devant les hommes », mais il a ajouté, « pour « en être regardés ». (Matth. VI, 1.) Cet autel est composé des membres mêmes du Christ, et le corps du Seigneur est pour vous la pierre du sacrifice. Sachez donc l'entourer de votre respect; c'est dans la chair du Seigneur que vous immolez la victime que vous lui offrez. Cet autel est plus redoutable même que l'autel sensible que voient nos yeux aujourd'hui, à plus forte raison que l'autel d'autrefois. Mais ne vous troublez pas : l'autel visible a d'admirable la victime que l'on y offre en sacrifice; l'autel de l'aumône a cela d'admirable, en outre, qu'il se compose de la victime même qui offre le sacrifice. Autre merveille encore, l'autel visible est une pierre, et cette pierre est sanctifiée parce qu'elle supporte le corps du Christ; l'autel de l'aumône, parce qu'il est le corps même du Christ. De sorte que cet autel où vous vous tenez quoique laïque, est plus redoutable que l'autre.

Que vous semble maintenant d'Aaron? et de la couronne? et des clochettes? et du Saint des Saints? A quoi bon poursuivre la comparaison avec l'ancien autel, lorsque, comparé même avec l'autel d'aujourd'hui, celui de la miséricorde apparaît avec tant de splendeur? Eh bien! vous, vous honorez cet autel, parce qu'il supporte le corps du Christ, et pour l'autel qui est le corps du Christ, vous l'outragez, et quand il tombe en ruines, vous passez sans regarder. Cet autel, vous pourrez le voir partout, et dans les ruelles, et dans les places, et il n'est pas de jour où vous ne puissiez y offrir un sacrifice à toute heure, car sur cet autel le sacrifice s'offre aussi. Et de même que le prêtre, debout à l'autel, fait venir le Saint-Esprit, de même, vous aussi, vous le faites venir ce Saint-Esprit, non par des paroles, mais par des actions. Car il n'est rien qui alimente, qui embrase le feu du Saint-Esprit, comme cette huile de l'aumône largement répandue. Tenez-vous à savoir encore ce que deviennent les largesses épanchées par vous, approchez, je vous montrerai tout. Quelle est la fumée? Quelle est la bonne odeur que cet autel exhale? C'est la gloire, avec les bénédictions. Et jusqu'où monte-t-elle cette fumée? Jusqu'au ciel? Non, elle ne s'y arrête nullement; elle s'élève bien au-dessus du ciel, elle va plus haut encore, jusqu'au trône même du Roi des Rois. « Car », dit l'Ecriture, « vos « prières et vos aumônes sont montées jusqu'à « la présence de Dieu ». (Act. X, 4.) La bonne odeur qui flatte les sens, ne traverse pas une grande partie de l'air; le parfum de l'aumône pénètre à travers les plus hautes voûtes des cieux. Vous gardez le silence, mais votre œuvre fait entendre un grand cri; c'est un sacrifice de louange; il n'y a pas de génisse égorgée, de peau dévorée par la flamme, c'est une âme spirituelle qui apporte tous ses dons : sacrifice incomparable, surpassant tout ce que peut faire l'amour pour les hommes. Donc à la vue d'un pauvre fidèle, dites-vous que c'est un autel que vos yeux contemplent; à la vue d'un mendiant, qu'il ne vous suffise pas de ne pas l'outrager, soyez encore saisi de respect. Que si vous voyez qu'on l'outrage, empêchez, repoussez cette injure. C'est ainsi que vous pourrez vous rendre Dieu propice, et obtenir les biens qui nous sont annoncés; puissions-nous tous entrer dans ce partage, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, etc.

HOMÉLIE XXI.

MAIS MOI, PAUL, MOI-MÊME QUI VOUS PARLE, JE VOUS CONJURE, PAR LA DOUCEUR ET LA MODESTIE DE JÉSUS-CHRIST, MOI QUI, ÉTANT PRÉSENT, PARAÎS BAS PARMI VOUS; AU LIEU QU'ÉTANT ABSENT, J'AGIS ENVERS VOUS AVEC HARDIESSE; JE VOUS PRIE QUE, QUAND JE SERAI PRÉSENT, JE NE SOIS POINT OBLIGÉ D'USER AVEC CONFIANCE DE CETTE HARDIESSE QU'ON M'ATTRIBUE, ENVERS QUELQUES-UNS QUI S'IMAGINENT QUE NOUS NOUS CONDUISONS SELON LA CHAIR. (X, 1, JUSQU'A 6.)

—

Analyse.

1. Explication d'une réprimande adressée à quelques Corinthiens. — Les contradicteurs de saint Paul l'accusaient de vivre selon la chair.
2. Nous ne combattons pas, répond-il, selon la chair. — Des armes charnelles et des armes puissantes en Dieu.
3. Glorieux empire de saint Paul; son admirable activité, ses victoires.
4. Il faut l'imiter. — Contre l'hérésie de Marcion et des Manichéens.

1. Après avoir achevé, comme il convenait, son développement sur l'aumône, après avoir montré qu'il aime les fidèles plus qu'il n'est aimé d'eux, après avoir parlé de sa patience et de ses épreuves, il saisit l'occasion de leur adresser de justes reproches; il fait entendre qu'il y a de faux apôtres, il arrive à la conclusion de son discours par les vérités les moins agréables à entendre, et il relève son autorité personnelle. C'est ce qu'il fait dans tout le cours de l'épître. Il ne le fait pas sans s'en apercevoir, et de là vient qu'il a souvent recours à des correctifs, ainsi : « Commence- « rons-nous de nouveau à nous relever nous- « mêmes ». (II Cor. III, 1); et plus loin : « Nous ne prétendons point nous relever en- « core ici nous-mêmes, mais vous donner « occasion de vous glorifier » (II Cor. V, 12); et encore : « J'ai été imprudent en me glo- « rifiant; c'est vous qui m'y avez contraint ». « (II Cor. XII, 11.) Il emploie un très-grand nombre de correctifs pareils. On ne se tromperait pas, en disant que cette lettre est l'éloge de Paul, tant elle abonde en paroles relatives à la grâce qu'il a reçue, et à la patience qu'il a montrée. Comme il y avait certains hommes, infatués d'eux-mêmes qui se préféraient à l'apôtre, qui l'attaquaient comme un fanfaron, comme un homme sans valeur, comme un maître dont la doctrine n'avait rien de bon (ce qui était la meilleure preuve qu'ils pussent donner de leur propre corruption); voyez comment Paul débute dans la réprimande qu'il leur adresse. « Mais moi, Paul, « moi-même ». Comprenez-vous tout ce qu'il y a là de gravité, d'autorité? C'est comme s'il disait : Je vous en prie, ne me forcez pas à exercer, ne me laissez pas l'occasion d'exercer ma puissance contre ceux qui nous dénigrent, qui nous regardent comme des hommes adonnés à la chair. Ces paroles sont plus sévères que les menaces qu'il leur adressait dans la première lettre, en ces termes : « Est-ce la « verge en main que j'irai vous voir, ou avec « charité, et dans un esprit de douceur? » (I Cor. IV, 21.) Il disait alors : « Il y en a qui s'enflent « de présomption, comme si je ne devais plus « vous aller voir. Je vous irai voir néanmoins; « et je reconnaîtrai, non les paroles de ceux « qui sont enflés de présomption, mais ce « qu'ils peuvent ». (Ibid. 18, 19.) Ici, il montre à la fois deux choses, d'une part, sa force, d'autre part, sa douceur et sa patience, par la prière qu'il leur adresse, par sa manière de les conjurer de ne pas le contraindre à déployer sa propre puissance pour punir, pour

frapper, pour châtier, pour infliger les peines les plus sévères. C'est ce qu'il fait entendre en disant : « Je vous prie que, quand je serai « présent, je ne sois point obligé d'user avec « confiance de cette hardiesse qu'on m'attri- « bue, envers quelques-uns qui s'imaginent « que nous nous conduisons selon la chair ».

N'allons pas plus loin, et reprenons le commencement. « Mais moi, Paul, moi-même ». Il y a là une grande force, une grande autorité. Il dit ailleurs de même : « C'est moi, « Paul, qui vous dis » (Gal. v, 2) ; et encore : « Comme moi, Paul, déjà vieux » (Philém. 19); et encore : « Car elle en a assisté elle-même « plusieurs, et moi, en particulier ». (Rom. xvi, 2.) C'est de la même manière qu'il dit ici encore : « Mais moi, Paul, moi-même ». C'est déjà une considération puissante que lui-même conjure les fidèles, mais ce qu'il ajoute a plus de force encore : « Par la douceur et la mo- « destie de Jésus-Christ ». Comme il veut agir fortement sur les esprits, il se fait une arme de la douceur et de la modestie, afin de rendre, par là, ses supplications plus pressantes : c'est comme s'il disait : Ayez égard à la modestie même de Jésus-Christ, c'est à ce titre que je vous recommande ma prière. Il disait ces paroles pour leur montrer en même temps, que, quelle que fût la contrainte qu'ils feraient peser sur lui, son caractère l'inclinait pourtant vers la douceur; ce n'est pas par impuissance qu'il parle ainsi, c'est pour imiter le Christ.

« Moi qui étant présent paraîs bas parmi « vous, au lieu qu'étant absent, j'agis envers « vous avec hardiesse ». Qu'est-ce que cela veut dire ? Ou c'est une ironie qui reproduit leurs discours. Car ces hommes disaient que, quand il se montrait, il n'avait aucune valeur, qu'il était vil et méprisable; mais qu'à distance, il s'enflait, grossissait son langage, s'élevait contre eux, se permettait de les menacer. C'est ce que font entendre des paroles de la lettre qui viennent plus loin : « Les lettres de « Paul, selon eux, sont graves et fortes, mais, « lorsqu'il est présent, il paraît bas en sa per- « sonne, et méprisable en son discours ». Donc, ou bien ses paroles sont une ironie sévère, comme s'il disait : Moi qui suis si bas, moi qui suis si misérable, lorsque je suis présent, comme disent ces hommes, et qui, à distance, deviens très-haut; ou bien l'apôtre veut dire que quelle que soit la fierté de ses lettres, ce n'est pas l'orgueil qui l'égare, mais sa confiance en eux qui le porte à s'y abandonner.

« Je vous prie que, quand je serai présent, « je ne sois point obligé d'user avec confiance « de cette hardiesse qu'on m'attribue, envers « quelques-uns qui s'imaginent que nous nous « conduisons selon la chair ». Comprenez-vous tout ce qu'il y a d'indignation dans ces paroles, tout ce qu'elles renferment de reproches évidents? Je vous en prie, leur dit-il, ne me forcez pas à montrer que, même quand je suis présent, ce n'est ni la force qui me manque, ni la puissance. Ils disent que c'est quand je suis au loin que je deviens hardi et insolent avec vous en paroles, je vous en prie, ne souffrez pas qu'ils me contraignent à me servir de la force que je me sens. C'est là ce que veut dire, « d'user avec confiance ». Et il ne dit pas, de cette hardiesse que je suis prêt à exercer, mais, « qu'on m'attribue ». En effet je ne suis pas encore décidé, ils me fournissent une occasion, mais je ne veux pas en profiter. Ce n'était pourtant pas le soin de sa propre vengeance qui l'inspirait, mais le soin de la défense de l'Evangile. Que si, quand il s'agit de soutenir la prédication de la foi, il refuse de se montrer trop acerbe, s'il recule, s'il cherche à se soustraire à une pénible nécessité, à bien plus forte raison, quand il ne s'agissait que de lui, montrait-il une parfaite indulgence.

2. Accordez-moi, dit-il, cette grâce, ne me forcez pas à montrer que, même quand je suis présent, je peux faire ressentir ma hardiesse au besoin, c'est-à-dire, châtier et punir. Voyez-vous cette modestie qui ne fait rien pour paraître en spectacle, qui, même quand la nécessité est évidente, parle ici de hardiesse? « Je « vous prie », dit-il, « que, quand je serai pré- « sent, je ne sois point obligé d'user avec con- « fiance de cette hardiesse qu'on m'attribue, « envers quelques-uns ». Un maître doit surtout se garder de la précipitation dans les châtiments, il doit redresser, il doit toujours différer, temporiser avant de punir. Maintenant quels sont ceux à qui l'apôtre s'adresse? Des hommes « qui s'imaginent que nous nous « conduisons selon la chair ». On l'accusait donc d'hypocrisie, de méchanceté, d'orgueil : « Car encore que nous vivions dans la chair, « nous ne combattons pas selon la chair (3) ». Ici commencent des figures propres à intimider l'esprit des contradicteurs : nous sommes re-

vêtus de chair, dit-il, je n'en disconviens pas, mais nous ne vivons pas pour la chair. Je me trompe, il ne s'exprime pas ainsi, il tempère une parole qui ferait l'éloge de sa vie ; il parle de la prédication, il montre que ce n'est pas une œuvre de l'homme, appuyée sur les secours qui viennent d'en bas. Aussi ne dit-il pas, nous ne vivons pas selon la chair, mais « nous « ne combattons pas selon la chair » ; ce qui veut dire, nous avons entrepris une guerre, des combats, mais que nous ne soutenons pas avec des armes charnelles, en nous appuyant sur quelque secours humain. « Car nos armes « ne sont pas charnelles (4) ».

Quelles sont les armes charnelles? Les richesses, la gloire, la puissance, l'éloquence, l'habileté, l'intrigue, la flatterie, la feinte, toutes les autres ressources du même genre. Nos armes à nous ne ressemblent pas à celles-là ; mais quelles sont-elles? « Mais puissantes « en Dieu ». L'apôtre ne dit pas, nous ne sommes pas charnels, mais, « nos armes ». Je l'ai déjà dit, il ne parle que de la prédication, et c'est à Dieu qu'il rapporte toute puissance. Et il ne dit pas, nos armes sont spirituelles ; le reproche de vivre selon la chair semblait amener cette opposition d'armes spirituelles ; mais il dit, « puissantes », et par là il fait entendre que celles de ses ennemis sont sans force et sans puissance. Et remarquez la mesure et la modération des termes. Il ne dit pas, nous sommes puissants, mais : « Nos armes sont « puissantes en Dieu ». Ce n'est pas nous qui les avons rendues telles, c'est Dieu lui-même. En effet, on les frappait de verges, on les chassait en tous lieux, ils souffraient mille douleurs, des maux innombrables, autant de preuves de leur faiblesse ; voilà pourquoi l'apôtre dit, pour montrer que la puissance est à Dieu : « Mais puissantes en Dieu ». Car ce qui fait le mieux voir combien sa force est grande, c'est qu'avec de telles armes il triomphe. Oui, quoique ce soit nous qui les portions ces armes, c'est Dieu lui-même qui s'en sert pour combattre et pour produire ses œuvres. Suit maintenant un long éloge de ces armes : « Pour renverser les remparts ». N'allez pas, à ce mot de remparts, vous représenter quelque chose de sensible ; voilà pourquoi l'apôtre dit : « En détruisant les raisonnements hu- « mains » ; l'image est pour exalter la puissance divine ; ce qui la suit prouve qu'il s'agit d'une guerre spirituelle. Ces remparts ne sont pas élevés contre des corps, mais des âmes. Aussi sont-ils plus solides, aussi faut-il, pour les renverser, des armes plus puissantes. Ces remparts signifient, pour l'apôtre, l'orgueil de la sagesse des Grecs, leurs sophismes, leurs raisonnements. Dieu a fait bon marché de toutes ces armes dressées contre les fidèles : « En détruisant les raisonnements humains, « et tout ce qui s'élève avec hauteur contre la « science de Dieu (5) ».

Il continue la métaphore, pour donner plus de force à son discours. Remparts, dit-il, tours, fortifications quelconques, il faut que tout cède à ces armes. « Et réduisant en captivité tout « esprit, pour le soumettre à l'obéissance de « Jésus-Christ ». L'expression de réduire en captivité a quelque chose d'affligeant, elle marque la perte de la liberté. Pourquoi donc l'apôtre l'emploie-t-il? Il l'emploie en un autre sens. Servitude signifie deux choses, et que l'on est déchu de la liberté, et que l'on est au pouvoir de la force, sans espérance de se relever. C'est dans ce dernier sens que l'apôtre a entendu la captivité. Comme quand il dit : « J'ai dépouillé « les autres Eglises » (II Cor. XI, 8), il fait savoir par là qu'il ne s'y est pas introduit comme un voleur qui se cache, mais seulement qu'il a tout pris, tout emporté ce qu'on lui a donné ; de même ici : « Réduisant en « captivité », ne marque pas un combat à forces égales, mais une victoire facilement remportée. Et il ne dit pas un ou deux esprits seulement, mais, « tout esprit » ; il ne dit pas : Nous sommes vainqueurs, nous avons l'avantage ; il dit plus : « Nous réduisons en cap- « tivité » ; de même que plus haut, il ne dit pas : Nous faisons avancer les machines contre les remparts, mais : Nous les détruisons, car la supériorité de nos armes n'admet pas de comparaison. Et en effet, nous ne combattons pas avec des paroles, mais avec des actions contre des paroles, non avec une habileté qui tient à la chair, mais revêtus de l'esprit de douceur et de force. Comment donc, dit-il, pouvais-je me glorifier, étaler l'orgueil des paroles, écrire des menaces épistolaires, encourir les accusations de ceux qui disent : « Les lettres de Paul sont graves et fortes » (II Cor. X, 10), puisque c'est en cela que notre pouvoir consiste le moins?

3. Lorsque l'apôtre dit : « Réduisant en cap- « tivité tout esprit, pour le soumettre à l'o- « béissance de Jésus-Christ », aussitôt qu'il a

fait entendre ce mot de captivité, il sent que ce terme est trop dur, et, vite, il le corrige, il ajoute : « Pour le soumettre à l'obéissance « de Jésus-Christ » ; après la captivité, la liberté ; après la mort, la vie ; après la perdition, le salut. Car nous ne venons pas seulement pour terrasser, nous venons surtout pour transformer, pour conquérir nos adversaires à la vérité. « Ayant en notre main le « pouvoir de punir toute désobéissance, lors- « que vous aurez satisfait à tout ce que l'obéis- « sance demande de vous (6) ». Ici ce n'est pas les coupables seulement qu'il remplit de crainte, mais il intimide les autres avec eux. C'est vous, dit-il, que nous attendons ; quand nos avertissements, nos menaces vous auront redressés, purifiés, séparés de tout commerce avec les coupables, quand les malades incurables seront dans leur isolement, alors nous sévirons, attendant pour cela que vous vous soyez franchement séparés. Vous obéissez sans doute maintenant, mais votre obéissance n'est point parfaite. Mais, dira-t-on, si vous agissiez tout de suite, il y aurait une plus grande utilité. Nullement : car si j'agissais tout de suite, je vous envelopperais dans la punition. Mais vous deviez châtier les autres et nous épargner. Mais si je vous épargnais, on pourrait m'accuser de partialité : je ne veux rien faire, quant à présent, je veux d'abord vous redresser, et ensuite c'est aux autres que j'irai parler.

Est-il possible de mieux prouver la tendresse qu'on porte dans ses entrailles? Il voit ses fidèles compromis par un indigne commerce, il veut frapper les coupables, mais il s'arrête, il contient son indignation ; il donne aux siens le temps de se retirer, pour n'avoir à frapper que ceux qu'il faut punir ; disons mieux, pour n'avoir même pas à les frapper eux-mêmes. Car s'il les menace, s'il dit ne vouloir recouvrer que les vrais fidèles, c'est pour que les autres, corrigés par la crainte, reviennent à résipiscence, c'est pour n'avoir à faire tomber sur personne le feu de sa colère. C'était un médecin excellent, un bon père étendant ses soins sur tous, un protecteur, un curateur plein de zèle, attentif à tous les intérêts, écartant tous les obstacles, réprimant les hommes dangereux, se montrant partout à la fois pour veiller au salut de tous. Et ce n'était pas en livrant des combats qu'il achevait ainsi les affaires, il courait toujours comme à une prompte victoire, à un triomphe tout préparé, n'ayant qu'à dresser des trophées, renversant d'un coup de main les forteresses du démon, les machines des mauvais anges, et transportant son butin tout d'un trait dans le camp du Christ ; il ne se donnait pas le temps de reprendre haleine ; de tels peuples soumis, il s'élançait d'un bond vers d'autres peuples ; de ces derniers, vers d'autres peuples encore, comme un général victorieux qui ne passe pas un jour, ce n'est pas assez dire, qui ne passe pas une heure sans ériger de nouveaux trophées. Entré dans la mêlée sans avoir rien sur lui qu'une méchante tunique, il prenait les villes des ennemis avec tous leurs habitants, et pour arcs, pour lances, pour flèches, pour toute arme, Paul n'avait que sa langue. Il lui suffisait de parler, et ses discours tombaient sur les ennemis avec plus de force dévorante que le feu, et il chassait les démons, et il ramenait à lui les hommes que les démons retenaient prisonniers. Quand l'apôtre mettait en fuite cet exécrable satan, on vit cinquante milliers de magiciens se réunir, brûler les livres de sorcellerie, et revenir à la vérité. Comme il arrive, au sein d'une guerre, lorsqu'une tour s'écroule, lorsqu'un tyran est renversé, que tous ses partisans jettent leurs armes, se rendent au général de l'armée victorieuse, le même fait se produisit alors. Le démon était terrassé, on vit alors tous ceux qu'il tenait assiégés, jeter loin d'eux leurs livres, ou plutôt les détruire, et accourir vers Paul pour tomber à ses pieds ; et lui, tenant tête à l'univers, comme si toute la terre n'eût été pour lui qu'une armée ennemie, ne s'arrêtant jamais, on eût dit qu'il avait des ailes, et toujours, et partout, il faisait seul toutes choses, tantôt redressant un boiteux, tantôt ressuscitant un mort, tantôt frappant de cécité un magicien ; même en prison son activité ne se reposait pas, il attirait à lui son geôlier, le prisonnier faisait alors cette glorieuse prise.

4. Sachons donc l'imiter, nous aussi, dans la mesure de nos forces. Mais que dis-je, dans la mesure de nos forces? Il nous est permis de nous approcher de lui, nous n'avons qu'à le vouloir, nous pouvons contempler sa vertu dans les combats, imiter son courage. Aujourd'hui encore, l'apôtre continue son œuvre, détruisant les raisonnements humains, et tout ce qui s'élève avec hauteur contre la science de Dieu. Un grand nombre d'hérétiques ont entrepris de le déchirer, et Paul, même en

lambeaux, montre encore son énergie invincible. Et Marcion et les Manichéens ont prétendu se servir de Paul, mais en le mutilant; qu'est-il arrivé? qu'ils sont convaincus, réfutés par ces lambeaux mêmes. Il suffit de la main du fort étendue sur eux, pour les mettre en pleine déroute; de son pied, même séparé de son corps, pour les poursuivre et les disperser de toutes parts; ce membre mutilé, défiguré, conserve assez de force encore pour confondre tous les opposants. — Eh bien, dira-t-on, c'est une preuve de perversité que la même parole puisse servir à tous ceux qui se livrent de mutuels combats. De perversité, oui, mais ce n'est pas à Paul qu'il la faut imputer, cette perversité, gardons-nous-en bien, mais à ceux qui prétendent faire, de sa parole, un pareil usage. Il n'y avait pas en lui de versatilité; il est simple, il est parfaitement clair; mais ces hérétiques ont corrompu le sens de ses paroles pour les rendre conformes à leurs propres pensées. Et comment, dira-t-on, ses expressions ont-elles pu donner prise à ceux qui ont voulu s'en servir? Ce ne sont pas ses expressions qui donnent prise à l'erreur, c'est la démence des hérétiques qui abuse des expressions. Ce monde que nous voyons, ce monde entier si grand et si digne d'admiration prouve assez la divine sagesse : « Les cieux racontent la gloire de « Dieu; le jour l'annonce au jour, et la nuit en « donne la connaissance à la nuit » (Ps. XVIII, 1, 2); et cependant ce monde est, pour le grand nombre, un scandale, et les hommes disputent entre eux. En effet, les uns l'admirant outre mesure, en ont fait un Dieu; les autres, au contraire, en ont méconnu la beauté jusqu'à le regarder comme indigne d'être la création d'un Dieu, jusqu'à en attribuer la plus grande partie à une matière mauvaise.

Et cependant Dieu avait prévenu cette double erreur : il l'avait fait beau et grand, pour qu'on ne le jugeât pas au-dessous de sa sagesse, et, en même temps, il l'avait fait défectueux, incapable de se suffire à soi-même, pour qu'on ne le soupçonnât pas d'être un Dieu. En dépit de cette conduite de Dieu, les hommes, aveuglés par leurs raisonnements, sont tombés dans la contradiction des opinions, se réfutant les uns les autres, s'accusant les uns les autres, et justifiant la sagesse divine par l'erreur des raisonnements où ils se sont eux-mêmes égarés. Mais que parlé-je du soleil et du ciel? Les Juifs avaient vu de leurs yeux une infinité de miracles, et ils se mirent aussitôt à adorer un veau d'or. Ce n'est pas tout; ils virent encore le Christ chassant les démons, et ils l'accusèrent d'être possédé du démon. Etait-ce la faute de celui qui chassait les démons ou celle de ces aveugles, de ces insensés? N'allez donc pas accuser Paul, ni le rendre responsable des folles pensées de ceux qui ont abusé de ses paroles, appliquez-vous plutôt à bien vous rendre compte du trésor de Paul, à contempler ses richesses, à tenir tête fièrement à tous les hommes en vous revêtant de ses puissantes armes; c'est ainsi que vous fermerez la bouche aux Grecs et aux Juifs. Mais comment est-ce possible, dira-t-on, s'ils n'ont pas foi en lui? Par les événements qui se sont accomplis par lui, par le spectacle de la terre entière qui s'est redressée à sa voix. Ce n'est pas une puissance humaine qui a accompli une telle œuvre; la vertu du crucifié, soufflant sur lui, l'a seule rendu plus fort que tous les orateurs, philosophes, rois, empereurs, plus puissant que toutes les puissances, et Paul n'a pas eu pour lui seul le pouvoir de revêtir de telles armes, et de terrasser ses adversaires, il lui a été donné de rendre d'autres, avec lui, aussi puissants que lui. Donc voulons-nous être utiles, nous aussi, et à nous-mêmes, et aux autres, ne nous lassons pas de tenir Paul entre nos mains, au lieu de demander nos plaisirs aux prairies, aux vergers, faisons, de ses écrits, nos plus chères délices. C'est ainsi que nous pourrons nous affranchir de la corruption, conquérir la vertu, obtenir les biens qui nous sont annoncés, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient, comme au Père, comme au Saint-Esprit, la gloire, la puissance, l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXII.

EST-CE QUE VOUS NE CONSIDÉREZ QUE LE DEHORS? SI QUELQU'UN SE PERSUADE EN LUI-MÊME QU'IL EST A JÉSUS CHRIST, IL DOIT AUSSI CONSIDÉRER EN LUI-MÊME QUE, COMME IL EST A JÉSUS-CHRIST, NOUS SOMMES AUSSI A JÉSUS-CHRIST. (X, 7, JUSQU'A LA FIN DU CHAPITRE.)

Analyse.

1. Comment saint Paul réprimande, non-seulement ceux qui trompent les autres, mais, avec eux, ceux qui se laissent tromper. — De la réserve avec laquelle il se loue, quand il est obligé de parler de ses œuvres.
2. Ce que ses adversaires disaient de lui, qu'il n'était grand et redoutable que dans ses lettres.
3. De la modestie de saint Paul; de tous les vices auxquels nous devons nous arracher pour devenir saints comme lui.

1. Ce qui mérite le plus l'admiration dans Paul, outre ses autres titres, c'est que, lorsqu'il est dans la nécessité de se glorifier, il arrive à ces deux résultats, et qu'il se glorifie, et qu'il le fait sans se rendre odieux à personne; ce que prouve parfaitement sa lettre aux Galates. En effet, là aussi, il subit une nécessité de ce genre, et il réussit à produire ce double effet; ce qui suppose une très-grande difficulté surmontée, et demande beaucoup de prudence; l'apôtre sait, à la fois, garder la mesure et parler de lui-même d'une manière relevée. Voyez comment, dans le passage qui nous occupe, il parle de lui-même avec fierté. « Ne considérez-vous que « le dehors? » Voyez ici, quelle prudence! Après s'être élevé contre ceux qui ont trompé les fidèles, il ne s'arrête pas à ces coupables seulement, mais il s'élance, de ceux qui font des dupes, à ceux qui se laissent duper; c'est l'habitude constante de Paul. Il ne lui suffit pas d'attaquer les trompeurs, il s'en prend à ceux qui leur donnent les moyens de les tromper. Car s'il ne les eût pas réprimandés eux aussi, ils n'auraient pas facilement trouvé, dans les paroles adressées aux autres, leur propre correction, ils se seraient même enorgueillis comme n'ayant pas donné lieu à des réprimandes. Voilà pourquoi l'apôtre s'en prend aussi à eux.

Et ce n'est pas là seulement ce qu'il a d'admirable, mais c'est que, des deux côtés, la réprimande est parfaitement juste. Ecoutez ce qu'il dit : « Ne considérez-vous que le de- « hors? » L'accusation n'est pas indifférente, elle est très-sévère. Pourquoi? C'est que, dit-il, l'espèce humaine est facilement dupe. Voici sa pensée : Vous jugez des hommes par ce qui paraît au dehors, par les choses de la chair, par les choses corporelles. Qu'est-ce à dire par le dehors? Si un homme est riche, s'il étale beaucoup de faste, s'il est escorté de flatteurs qui l'entourent en foule, s'il se vante, s'il se laisse emporter par la vaine gloire, s'il joue la vertu, quand il ne possède pas la vertu : car voilà ce que signifient ces paroles : « Vous ne considérez que le dehors. « Si quelqu'un se persuade à lui-même qu'il « est à Jésus-Christ, il doit aussi considérer, « en lui-même, que, comme il est à Jésus- « Christ, nous sommes aussi à Jésus-Christ ». L'apôtre ne veut pas éclater tout d'abord; ce n'est que peu à peu qu'il devient plus explicite et plus impétueux. Remarquez ici, l'aspérité, et tout ce que les expressions laissent deviner. Ces mots, considérer « en lui- « même », veulent dire, ce n'est pas de nous, c'est-à-dire, ce n'est pas de notre réprimande, c'est des réflexions que chacun peut faire, en son particulier, que chacun doit tenir la certitude que, comme il est à Jésus-Christ, nous aussi, nous sommes à Jésus-Christ : l'apôtre ne dit pas qu'il appartient à Jésus-Christ, autant que celui-là,

mais, « comme il est à Jésus-Christ, je suis « aussi à Jésus-Christ ». C'est un motif d'union; car il n'est pas, lui, de son côté, à Jésus-Christ, moi, de mon côté, à tout autre. Après avoir ainsi établi l'égalité, l'apôtre va plus loin, il ajoute ce qui lui donne l'avantage sur l'autre. « Car quand je me glorifierais un peu davan- « tage de la puissance que le Seigneur m'a « donnée, pour votre édification, et non pour « votre destruction, je n'aurais pas sujet d'en « rougir ». Il s'apprête à dire de lui quelque chose de grand, voyez comme il s'y prend d'avance pour ne pas blesser.

C'est que rien ne choque tant la foule que d'entendre quelqu'un faire son propre éloge. Aussi, pour prévenir le mauvais effet de ses paroles, l'apôtre dit-il : « Quand je me glorifie- « rais un peu davantage ». Et il ne dit pas : Si quelqu'un a la confiance qu'il appartient à Jésus-Christ, que celui-là réfléchisse à la distance qui le sépare de nous, car moi, je tiens de lui un grand pouvoir, et ceux qu'il me plaît, je les punis, je les châtie ; non, mais que dit-il ? « Quand je me glorifierais un peu da- « vantage ». Il lui est impossible de dire la grandeur de son pouvoir, toutefois il en parle modestement, il ne dit pas : je me glorifie, mais : « Quand je me glorifierais », supposez que j'en eusse la volonté ; cette expression, toute mesurée qu'elle est, montre toute l'étendue de son pouvoir. « Quand donc je me « glorifierais », dit-il, « de la puissance que le « Seigneur m'a donnée ». Ici encore, il rapporte tout à Jésus-Christ, et il montre que le don n'est pas pour lui seul. « Pour votre « édification, et non pour votre destruction ». Vous voyez de quelle manière il s'y prend pour prévenir le mauvais effet de la louange qu'il se décerne à lui-même, et, pour se concilier l'auditeur, il lui parle de l'emploi à faire du don qu'il a reçu. Pourquoi donc dit-il : « Détruisant les raisonnements humains ?» C'est que l'édification consiste surtout à détruire de la sorte, à faire disparaître les obstacles, à confondre la corruption, à donner de la solidité à la vérité. « Pour votre édification ». Voilà donc pourquoi nous avons reçu nos pouvoirs, c'est pour édifier. Si on s'acharne contre nous, si l'on persiste à nous combattre, si l'on se montre incurable, nous aurons recours à une autre arme puissante, nous détruirons le coupable en le terrassant. De là encore ce qu'ajoute l'apôtre : « Je n'aurais pas sujet « d'en rougir », c'est-à-dire, on verra bien que je ne suis ni un menteur, ni un fanfaron.

« Mais afin qu'il ne semble pas que nous « voulions vous intimider par des lettres, « parce que les lettres de Paul, disent-ils, sont « graves et fortes ; mais lorsqu'il est présent, « il paraît bas en sa personne, et méprisable « en son discours; que celui qui est dans ce « sentiment, considère, que ce que nous « sommes, par les paroles de nos lettres, à « distance, nous le sommes également, de « près, par nos actions (9-11) ». Ce qui revient à dire : Je pourrais sans doute me glorifier, mais on pourrait m'objecter encore que je me vante dans mes lettres, tandis que, de près, je suis méprisable ; donc je ne dirai rien de grand à mon sujet. Sans doute, dans la suite il célèbre sa vie, mais il ne dit rien de la puissance par laquelle il intimidait ses adversaires, il ne parle que des révélations qui lui ont été faites, et plus encore de ses épreuves. Donc, afin qu'il ne semble pas que nous voulions vous intimider : « Que celui qui est dans ce « sentiment, considère que ce que nous som- « mes par les paroles de nos lettres, à distance, « nous le sommes également, de près, par nos « actions ». Comme on disait que, dans ses lettres, il parlait de sa personne avec fierté ; mais que, vu de près, il paraissait misérable ; par cette raison, il s'arrête à cette manière de présenter sa pensée avec modestie et réserve. Et il ne dit pas : Si nos lettres ont de la grandeur, il y a de la grandeur aussi dans les actions que nous faisons quand on nous voit de près ; non, ses paroles sont plutôt modestes. Il disait plus haut : « Je vous prie que, quand « je serai présent, je ne sois point obligé d'u- « ser avec confiance de cette hardiesse qu'on « m'attribue envers quelques-uns » ; il y avait de la vivacité ; mais ici, ce n'est plus que de la modestie. « Nous sommes également, de « près, ce que nous sommes à distance » ; c'est-à-dire, humbles, modestes, ne nous vantant jamais. C'est ce qui résulte de la suite : « Car nous n'osons pas nous mettre au « rang de quelques-uns qui se relèvent eux- « mêmes, ni nous comparer à eux (12) ».

2. Ces paroles font voir que l'orgueil travaille ces hommes, qu'ils aiment à se louer ; l'apôtre les représente comme remplis de jactance. Quant à nous, dit-il, ce n'est pas notre habitude. Dans le cas même où nous faisons quelques grandes œuvres, c'est à Dieu que nous

rapportons toute chose, et nous ne nous comparons qu'à nous-mêmes. Voilà pourquoi l'apôtre ajoute : « Mais nous nous mesurons sur ce « que nous sommes en nous, et nous ne nous « comparons qu'avec nous-mêmes », ce qui veut dire : ce n'est pas à ces sages que nous nous comparons, mais à nous-mêmes, entre nous. En effet, il dit plus loin : « Je n'ai été « en rien inférieur aux plus éminents d'entre les apôtres » (II Cor. XII, 11) ; et dans la première épître, il disait : « J'ai travaillé plus « qu'eux tous » (I Cor. XV, 10) ; et encore : « Les marques de mon apostolat ont paru « parmi vous, dans toutes sortes de patience». « (II Cor. XII, 12.) Ainsi c'est entre nous que nous nous comparons, nous-mêmes avec nous-mêmes, et non avec ceux qui n'ont rien pour eux ; car leur orgueil tient du délire. C'est donc, ou de lui-même qu'il parle, ou de ces orgueilleux ; comme s'il disait : Nous n'osons pas nous comparer avec ces gens qui ne savent que disputer, se vanter, et qui ne comprennent pas, c'est-à-dire, qui ne sentent pas le ridicule de la jactance, et qui prônent leurs propres louanges. « Quant à « nous, nous ne nous glorifions point au-delà « de toute mesure (13)», comme ils font. Il est probable que ces orgueilleux avaient poussé la vanité jusqu'à dire que la conversion de la terre était leur ouvrage, qu'ils s'étaient avancés jusqu'aux extrémités du monde, et un grand nombre d'autres forfanteries. Pour nous, dit l'apôtre, nous ne nous exprimons pas de la même manière. « Mais dans les bor« nes du partage que Dieu nous a donné, nous « nous glorifions d'être parvenus jusqu'à vous». Il donne ici une double preuve de sa modestie, il dit n'avoir rien fait de plus qu'un autre, et cela même qu'il a fait, il l'attribue à Dieu. « Mais dans les bornes », dit-il, « du partage « que Dieu nous a donné, nous nous glorifie« rons d'être parvenus jusqu'à vous ». Comme on distribue une vigne entre différents ouvriers de la campagne, ainsi Dieu nous a fait nos parts distinctement. Autant donc que nous avons eu la permission d'avancer, voilà dans quelle mesure nous nous glorifierons.

« Car nous ne nous étendons pas au-delà de « ce que nous devons, comme si nous n'étions « pas parvenus jusqu'à vous, puisque nous « sommes arrivés jusqu'à vous, en prêchant « l'Evangile de Jésus-Christ (14) ». Ce n'est pas assez dire, que nous nous sommes approchés de vous, nous vous avons apporté la nouvelle, nous vous avons fait la prédication, nous vous avons persuadés, nous avons réussi. Il est vraisemblable que ces orgueilleux, pour s'être réunis aux disciples des apôtres, s'exagéraient leur importance personnelle, au point de se rapporter tout le succès de la prédication. Il n'en est pas de même de nous, dit l'apôtre : personne ne saurait prétendre que nous n'avons pas pu arriver jusqu'à vous, et que toute notre gloire ne consiste que dans nos paroles. Car nous vous avons prêché la parole, à vous aussi. — « Nous ne nous relevons donc point « au-delà de toute mesure, en nous attribuant « les travaux des autres ; mais nous espérons « que votre foi, croissant toujours de plus en « plus, nous étendrons notre partage beaucoup « plus loin, et que nous prêcherons l'Evangile « aux nations mêmes qui sont au-delà de vous, « sans entreprendre sur le partage d'un autre, « en nous glorifiant d'avoir bâti sur ce qui aura « été préparé (15, 16) ». Il leur inflige une grande réprimande par ces paroles, et parce qu'ils se glorifiaient trop, et parce qu'ils se glorifiaient de ce qui ne leur appartenait pas ; les apôtres seuls avaient répandu leur sueur, et ces orgueilleux faisaient gloire du travail des apôtres. Pour nous, dit-il, nos paroles se fondent sur ce que nous avons fait. Aussi ne voulons-nous pas imiter ceux qui se vantent : ce que nos œuvres témoignent, voilà ce que nos paroles exprimeront. Mais pourquoi, dit-il, est-ce que je vous entretiens de vous ? Certes, j'ai bon espoir, parce que votre foi s'accroît : il ne manifeste pas ici toute sa pensée, il suit son habitude familière : j'espère, dit-il, grâce aux progrès que vous faites dans la foi, que notre partage s'étendra, que nous prêcherons plus loin l'Evangile. Nous ferons des pas en avant, nous irons plus loin, dit-il, pour prêcher, pour affronter des fatigues, non pour nous glorifier en paroles des fatigues d'autrui. C'est avec raison qu'il prononce le mot de partage, montrant par là que le but de son voyage c'est la conquête de la terre, c'est le plus beau des héritages, et que tout est l'œuvre de Dieu. Donc, ayant accompli de telles œuvres, et en attendant de plus grandes encore, dit-il, nous ne nous vantons pas comme ceux qui n'ont rien produit, et ce n'est pas à nous-mêmes que nous rapportons quelque chose ; mais c'est à Dieu que nous attribuons le tout.

Aussi ajoute-t-il : « Que celui donc qui se « glorifie, ne se glorifie que dans le Seigneur « (17) ». Et ce que nous montrons, dit-il, c'est de Dieu que nous le tenons. « Car ce n'est pas « celui qui se rend témoignage à soi-même « qui est vraiment estimable ; mais c'est celui « à qui Dieu rend témoignage (18) ». Il ne dit pas, c'est nous, mais : « C'est celui à qui Dieu « rend témoignage ». Voyez-vous ce qu'il y a de réservé dans ces paroles ? La fierté du langage qu'il tient plus loin ne doit pas surprendre ; c'est encore l'habitude de Paul. S'il n'eût jamais fait entendre que d'humbles paroles, il n'aurait pas frappé de coup assez fort, il n'aurait pas ramené ses disciples de leurs égarements. Il arrive, en effet, parfois qu'une modestie hors de propos est nuisible, et qu'au contraire, un éloge qu'on fait de soi à propos, peut avoir son utilité. C'est ce que l'apôtre a pratiqué. C'eût été un grave danger que de laisser les disciples concevoir quelque basse opinion de Paul, Paul d'ailleurs ne recherchait pas la gloire qui vient des hommes ; s'il l'eût recherchée, il n'eût pas si longtemps enseveli dans le silence les œuvres admirables qui s'opérèrent en lui quatorze ans auparavant, il n'aurait pas attendu que la nécessité pesât sur lui, pour montrer encore tant d'hésitation et de répugnance à en parler. Il est manifeste que même alors, il n'a élevé la voix que parce qu'il s'est vu tout à fait contraint.

Ce n'est donc pas par amour de la gloire humaine qu'il a dit ces choses, mais c'est par intérêt pour ses disciples. On l'accusait de forfanterie, de jactance dans ses paroles, d'impuissance à rien produire dans ses actions ; voilà ce qui le force à en venir à ces révélations. Sans doute il pouvait les convaincre par des œuvres réelles, quand il prononçait ces paroles, toutefois il emploie encore la menace des discours : c'est qu'avant tout son âme était pure de toutes les souillures de la vaine gloire ; c'est ce que prouve sa vie tout entière, aussi bien avant qu'après cette époque. Voilà pourquoi sa conversion fut si prompte, comment, après sa conversion, il confondit les Juifs, et répudia tout l'honneur dont il jouissait auprès d'eux, quoiqu'il fût leur chef et le guide du peuple. Mais aucune de ces considérations ne l'arrêta ; une fois qu'il eut trouvé la vérité, il échangea tout contre les insultes et les outrages ; il ne perdait pas de vue le salut du grand nombre ; c'était tout pour lui. Et comment celui qui ne considérait ni la géhenne, ni la royauté, ni une foule innombrable de mondes comme capables de conserver la moindre importance en comparaison de l'amour de Jésus-Christ, aurait-il poursuivi une gloire vulgaire ? Il était bien loin d'un pareil désir : au contraire, il était tout à fait humble, quand il lui était possible de l'être ; il flétrit la première partie de sa vie, il s'appelle lui-même un blasphémateur, un persécuteur, un insulteur. Et Luc, son disciple, raconte de lui un grand nombre de faits qu'évidemment il ne tenait que de lui, lorsque l'apôtre lui racontait aussi bien la première partie de sa vie que celle qui est venue après.

3. Ce que je dis, ce n'est pas seulement pour que nous entendions des paroles, mais pour que nous nous instruisions. Car si l'apôtre gardait dans sa mémoire les fautes par lui commises avant le baptême, quelle excuse pourrions-nous avoir, nous qui oublions même les fautes que nous avons faites depuis ? O homme, que dites-vous ? vous avez offensé Dieu, et vous ne vous souvenez plus de votre péché ? C'est une seconde offense contre Dieu, un nouveau sujet de colère pour lui. De quels péchés demandez-vous donc la rémission ? de ceux que vous ne connaissez pas vous-même ? Voilà évidemment votre prétention. Vous ne vous inquiétez pas, vous ne prenez aucun souci des comptes que vous aurez à rendre, vous qui ne tenez même pas à vous rappeler vos actions, qui vous faites un jeu de ce qui ne ressemble pas le moins du monde à un jeu. Mais viendra le temps où ce jeu ne nous suffira plus. Il faut absolument mourir (le grand nombre est frappé d'engourdissement d'esprit à tel point que nous sommes forcés de faire des discours sur ce qui saute aux yeux), il faut absolument ressusciter, absolument être jugés, être châtiés ; ou plutôt ici, ce n'est pas absolument qu'il faut dire, mais le fait dépend de notre volonté. Il y a des choses dont nous ne sommes pas les maîtres, notre fin, notre résurrection, notre jugement ; de ces choses, le maître c'est le Seigneur ; quant à ce qui est d'être puni ou non, c'est nous qui en sommes les maîtres ; car c'est ce à quoi nous pouvons pourvoir. Si nous le voulons, nous rendrons notre punition impossible, ainsi qu'ont fait Paul et Pierre et tous les saints ; car les châtier c'est chose impossible. Donc, si nous le voulons, nous ferons aussi que ce soit chose im-

possible que nous ayons un malheur à souffrir. Quand nous aurions commis faute sur faute, il nous est possible de reconquérir notre salut tant que nous sommes ici-bas.

Songeons donc à notre salut : que le vieillard considère que bientôt il lui faudra mourir; qu'il a vécu assez longtemps dans les plaisirs (s'il faut appeler vie de plaisirs une existence consacrée à la corruption; mais j'accommode un instant mes paroles à ses pensées); qu'il remarque ensuite combien est court le temps où la faculté lui est laissée de se laver de toutes ses fautes. Que le jeune homme considère à son tour combien est incertaine l'heure qui termine la vie, et le grand nombre des vieillards qui souvent continuent à vivre lorsqu'on voit les jeunes gens que la mort enlève avant eux. C'est pour prévenir, de notre mort, toute spéculation fondée sur notre fin dernière que l'épreuve en est incertaine. De là cet avertissement que nous donne le Sage par ces paroles : « Ne tardez pas à vous con« vertir au Seigneur, et ne différez pas de jour « en jour (Eccli. v, 8); car vous ne savez pas « ce que produira le jour de demain ». (Prov. XXVII, 1.) Ce sont les délais qui produisent les dangers et les motifs de crainte; il n'y a qu'à éviter tout retard pour s'assurer évidemment du salut : attachez-vous donc à la vertu : car, par ce moyen, soit que vous quittiez ce monde jeune encore, vous le quitterez sans avoir rien à craindre; soit que vous parveniez à la vieillesse, vous sortirez de cette vie comblé de biens, et vous aurez passé votre vie tout entière dans cette double fête qui consiste à s'abstenir de la corruption, à embrasser la vertu. Gardez-vous de dire : Il sera temps un jour de me convertir; ces paroles ne font qu'irriter contre nous la colère de Dieu. Car enfin, il vous promet l'immensité des siècles, et vous, vous ne consentez pas aux labeurs de la vie présente, si courte, si fugitive, et vous êtes assez mous, assez lâches pour rechercher encore une vie plus misérable que cette vie de rien? Est-ce que ce ne sont pas les mêmes festins tous les jours? est-ce que ce ne sont pas les mêmes tables, les mêmes prostituées, les mêmes théâtres, les mêmes richesses? Jusques à quand serez-vous amoureux de ce qui n'a pas de réalité? Jusques à quand ressentirez-vous cet insatiable désir de corruption? Considérez qu'autant de fois que vous avez pratiqué la fornication, autant de fois vous vous êtes condamné vous-même; car telle est la nature du péché; aussitôt qu'il est commis, aussitôt le juge porte sa sentence. Vous vous êtes enivré, vous vous êtes chargé le ventre, vous avez pratiqué la rapine? Arrêtez-vous maintenant, rebroussez chemin; rendez grâces à Dieu de ne vous avoir pas enlevé au milieu de vos péchés; ne demandez pas qu'il vous accorde encore du temps pour vivre dans le péché; c'est au moment où un grand nombre s'abandonnaient à l'avarice qu'ils ont été enlevés, et ils sont partis pour subir un châtiment manifeste. Craignez, vous aussi, qu'il ne vous arrive malheur, parce que vous ne pouvez pas réparer vos fautes.

Mais, dira-t-on, Dieu a permis à un grand nombre d'hommes de trouver, dans l'extrême vieillesse, assez de temps pour se confesser. — Eh bien! vous donnera-t-il du temps à vous aussi? Peut-être, répond-on. Que dites-vous, et que signifie « peut-être, quelquefois », et « souvent? » Considérez donc que c'est de votre âme que vous discutez l'intérêt; supposez donc tout le contraire, et réfléchissez, et dites-vous : que sera-ce si Dieu ne m'accorde pas le temps? Mais, répond-on, si Dieu me l'accorde? Sans doute, il est arrivé que Dieu a accordé du temps; mais le temps présent est plus sûr, plus avantageux que ce temps à venir. Si, à partir de ce moment, vous commencez à bien vivre, c'est tout profit pour vous, soit que vous receviez, soit que vous ne receviez pas de délai; mais si vous différez toujours, cet ajournement sera précisément pour lui une raison de vous refuser un délai. En effet, quand vous partez pour la guerre, vous ne dites pas : à quoi bon faire mon testament, peut-être reviendrai-je; au moment de conclure un mariage, vous ne dites pas : je prendrai une femme pauvre; beaucoup de gens en effet, contre toute attente, même dans ces conditions, sont arrivés à la fortune; quand vous construisez une maison, vous ne dites pas : je jetterai des fondations ruineuses; même dans ces conditions, beaucoup d'édifices ont pu se soutenir; et quand vous délibérez du salut de votre âme, c'est sur ce qu'il y a de plus ruineux, sur un « peut-être », sur un « souvent », sur un « quelquefois », sur ce qu'il y a de plus incertain que vous étayez votre confiance! Ce n'est pas, me répond-on, sur l'incertain, mais sur la bonté de Dieu pour les hommes; car Dieu est plein de bonté pour les hommes. Je

suis le premier à le reconnaître, mais ce Dieu plein de bonté pour les hommes, n'en a pas moins fait mourir ces coupables dont j'ai parlé ; et qu'arrivera-t-il si, après avoir reçu du temps, vous demeurez semblables à vous-mêmes? Le lâche restera lâche jusque dans sa vieillesse. Non, me réplique-t-on : mais je connais bien cette manière de compter; après quatre-vingts ans, on en demande quatre-vingt-dix; après quatre-vingt-dix, cent; et après cent années on se montre plus lâche encore, et, de cette manière, c'est en vain que cette vie tout entière se dépense. Il vous arrivera à vous aussi, ce qui a été dit au sujet des Juifs : « Leurs « jours les ont abandonnés dans la vanité » (Ps. LXXVII, 33), et plût au Ciel que ce fût seulement dans la vanité, et non de manière à vous conduire à votre perdition; car si nous devons partir d'ici chargés du lourd fardeau de nos péchés (voilà ce qui produit la perdition), nous apporterons un aliment au feu éternel, une riche pâture aux vers. C'est pourquoi je vous en prie, je vous en conjure, sachons donc nous arrêter avec une généreuse fierté, rompre avec la corruption, afin d'obtenir les biens qui nous sont annoncés; puissions-nous tous entrer dans ce partage, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient, comme au Père, comme au Saint-Esprit, la gloire, la puissance, l'honneur, maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMELIE XXIII.

PLUT A DIEU QUE VOUS VOULUSSIEZ UN PEU SUPPORTER MON IMPRUDENCE ! ET SUPPORTEZ-LA, JE VOUS PRIE. (XI, 1, JUSQU'A 12.)

Analyse.

1. Dans ce monde on est vierge jusqu'au mariage ; il n'en est plus de même après ; dans l'Eglise, c'est tout le contraire : ceux mêmes qui n'étaient pas vierges avant leur mariage avec Jésus-Christ, après ce mariage, deviennent des vierges.
2 et 3. Contre les orgueilleux qui, tout en prêchant la même doctrine que les apôtres, se croient supérieurs à eux, parce qu'ils disent tout autant en plus de mots.
4. Du peu d'instruction de Paul en ce qui concerne les beaux discours ; mais la vérité de Jésus-Christ était en lui. — De son abaissement pour élever les autres. — De son mépris de l'argent et de sa fierté dans sa pauvreté. — Infatuation des orgueilleux qui se glorifient de ne rien recevoir de personne.
5 et 6. Du vrai mépris de la richesse, fondé sur la vanité des choses humaines ; non sur l'orgueil, mais sur la vertu. — L'avarice, cause de tous les maux.

1. Au moment de se mettre à faire son propre éloge, il prend une foule de précautions. Ce n'est pas une fois ou deux seulement qu'il montre cette réserve ; cependant la nécessité du sujet devait être pour lui une excuse suffisante, outre tant de preuves d'humilité déjà données par lui. Celui qui gardait le souvenir des péchés que Dieu avait oubliés, celui qui, en rappelant sa vie première, se déclarait indigne du titre d'apôtre, celui-là, même aux yeux des hommes les plus dépourvus de sens, ne peut pas paraître un glorieux, débitant, pour se vanter, les paroles qu'il va maintenant faire entendre. En effet, pour dire quelque chose d'étrange, sa gloire même était fort compromise en ce qu'il parlait de ses actions, car se louer, c'est se rendre à charge au grand nombre. Toutefois il ne s'arrête à aucune des considérations de ce genre, il ne voulut voir qu'une chose, le salut de ses auditeurs. Donc, pour ne

blesser en rien les insensés par l'éloge qu'il allait faire de lui-même, il s'entoure d'une foule de précautions, il dit : « Plût à Dieu que « vous voulussiez un peu supporter mon im- « prudence ! et supportez-la, je vous prie ». Quelle prudence dans ces paroles ! Leur dire : « Plût à Dieu que vous voulussiez », c'est leur dire que tout dépend d'eux ; or cette affirmation montre toute la hardiesse que lui inspire leur affection, qu'il les aime, qu'il en est aimé ; disons mieux : ce n'est pas en vue d'une affection mesquine, c'est sous l'influence d'un amour ardent, violent, qu'ils doivent, selon lui, supporter son imprudence. Ce qui fait qu'il ajoute : « Car j'ai pour vous un amour de jalousie, et « d'une jalousie de Dieu (2) ».

Il ne dit pas : je vous aime, il se sert d'une expression beaucoup plus vive. La jalousie est le propre des âmes qu'embrase un amour violent, la jalousie n'a d'autre source qu'une ardente et violente affection. Ensuite, pour prévenir cette pensée, que s'il recherche leur amour c'est par un désir d'honneur, ou d'argent, ou de quelque autre chose, il ajoute : « D'une jalousie de Dieu ». Si l'on dit la jalousie de Dieu, ce n'est pas que cette passion puisse être soupçonnée en lui ; Dieu est au-dessus des passions humaines ; l'apôtre veut faire comprendre à tous qu'il n'est jaloux que du bonheur de ceux pour qui il fait toutes choses ; ce n'est pas afin d'y trouver quelque profit pour lui-même, c'est afin de les sauver. Chez les hommes, le jaloux ne cherche que son repos à lui ; il ne songe pas aux outrages faits à l'objet aimé, mais à ceux qui lui sont faits, à lui qui aime, et qui n'est pas considéré, aimé comme il aime, par l'objet de son affection. Or, la jalousie de Paul n'a nullement ce caractère. Je ne m'inquiète pas, dit-il, de ne pas trouver en vous, pour moi, les sentiments que j'ai pour vous ; ce qui m'occupe, c'est que vous ne vous corrompiez pas. Telle est la jalousie de Dieu, telle est la mienne, à la fois vive et pure. Ajoutez à cela, que la cause de cette affection la rend nécessaire : « Parce que « je vous ai fiancés à cet unique époux, pour « vous présenter à lui comme une vierge toute « pure ».

Ce n'est donc pas pour moi que je suis jaloux, mais pour celui à qui je vous ai fiancés. Le temps présent est le temps des fiançailles ; le temps des noces ne viendra qu'après, quand on dira : voici l'époux ! O merveille ! Dans le monde on reste vierge jusqu'au mariage ; après le mariage il n'en est plus de même. Ici, c'est le contraire ; quand on ne serait pas vierge avant le mariage, on le devient après ; c'est ainsi que l'Eglise tout entière est vierge. Car ce que dit l'apôtre s'adresse à tous les hommes, à toutes les femmes qu'unit le mariage. Mais maintenant voyons ce qu'il apporte en nous fiançant, quelle est la dot : ni or ni argent ; le royaume des cieux. Voilà pourquoi il a dit : « Nous faisons donc, pour le Christ, les fonc- « tions d'ambassadeurs » (II Cor. v, 20) ; et il a recours aux prières pour prendre sa fiancée. On vit une figure de ceci au temps d'Abraham. Ce patriarche envoya son fidèle serviteur pour fiancer son fils à une jeune fille étrangère ; notre Dieu aussi a envoyé ses serviteurs pour fiancer l'Eglise à son fils, il a envoyé les prophètes qui faisaient autrefois entendre ces paroles : « Ecoutez, ma fille, et voyez et oubliez votre « peuple et la maison de votre père, et le roi « désirera de voir votre beauté ». (Ps. XLIV, 10, 11.) Voyez-vous le prophète faisant lui-même des fiançailles ? Voyez-vous l'apôtre de son côté, prononçant avec une entière confiance des paroles du même genre, quand il dit : « Je vous ai fiancés à cet unique époux, « pour vous présenter comme une vierge toute « pure à Jésus-Christ ? » Voyez-vous encore tout ce qu'il montre de sagesse ? En disant, plût à Dieu que vous voulussiez me supporter, il ne dit pas, car je suis votre docteur, ni, car c'est moi qui vous parle, il leur dit ce qui devait avoir pour eux la plus grande valeur, il se représente, lui, comme l'agent du mariage, il les représente, eux, comme l'épousée.

Et ensuite il ajoute : « Mais j'appréhende « qu'ainsi que le serpent séduisit Eve par ses « artifices, vos esprits aussi ne se corrompent « et ne dégénèrent de la simplicité en Jésus- « Christ (3) ». Car quoique la perdition fût pour vous seuls, la douleur m'en serait néanmoins commune avec vous. Et considérez la sagesse de l'apôtre : il ne parle pas ouvertement de leur corruption, bien qu'elle ne fût que trop vraie, comme le prouvent ces paroles : « Lors- « que vous aurez satisfait à tout ce que l'obéis- « sance demande de vous, et que je ne sois « obligé d'en pleurer plusieurs qui ont péché » (II Cor. x, 6, et XII, 21), toutefois, il les force à rougir ; voilà pourquoi il dit : « J'appréhende « que » ; il ne condamne pas, il ne garde pas non plus le silence ; ni l'un ni l'autre de ces

deux partis n'était sûr, il ne fallait ni parler ouvertement, ni garder le tout caché jusqu'au bout. Voilà pourquoi il prend une expression intermédiaire, « j'appréhende que », qui ne marque ni une condamnation, ni une grande confiance, qui est à égale distance des deux jugements contraires. Voilà comment il les avertit ; l'histoire qu'il leur rappelle était faite pour les frapper de terreur, pour leur montrer qu'ils étaient inexcusables. En effet, quoique le serpent fût rusé, la femme insensée, aucune de ces considérations n'a sauvé la femme.

2. Prenez donc garde, dit-il, de ne pas courir le même sort, et de ne trouver aucun secours dans votre malheur. C'est par ses magnifiques promesses que le démon séduisit la femme, c'est de la même manière, par leur langage superbe, que ces orgueilleux égaraient les fidèles. Et c'est ce qui résulte, non-seulement des paroles précédentes, mais de celles que l'apôtre ajoute ensuite : « Car si celui « qui vient vous prêcher vous annonçait un « autre Christ que celui que nous vous avons « annoncé, ou s'il vous faisait recevoir un autre « esprit que celui que vous avez reçu, ou s'il « vous prêchait un autre Evangile que celui « que vous avez embrassé, vous auriez raison « de le souffrir ». Et il ne dit pas : J'appréhende que, comme Adam a été trompé, il montre que ce sont des femmes qui se laissent tromper ; car le propre des femmes, c'est d'être des dupes. Et il ne dit pas : J'appréhende que, de la même manière, vous ne soyez trompés ; il continue la comparaison, il dit : « Que vos « esprits aussi ne se corrompent et ne dégé- « nèrent de la simplicité en Jésus-Christ » ; je dis simplicité et non pas malice ; ce ne serait ni de la malice, ni du manque de foi que viendrait votre mal, mais de votre simplicité. Toutefois, on n'est pas excusable parce que l'on se laisse tromper même par trop de simplicité ; c'est ce que l'exemple d'Eve sert à montrer. Si la simplicité n'excuse pas en pareil cas, que sera-ce de la vanité ?

« Car si celui qui vient vous prêcher vous « annonçait un autre Christ que celui que nous « vous avons annoncé ». Ces paroles montrent que si les Corinthiens se corrompent, ce n'est pas d'eux-mêmes, mais qu'il leur vient du dehors des gens qui les trompent ; de là cette expression : « Celui qui vient. Ou s'il vous « faisait recevoir un autre esprit que celui que « vous avez reçu, ou s'il vous prêchait un « autre Evangile que celui que vous avez em- « brassé, vous auriez raison de le souffrir (4) ». Que dites-vous ? C'est vous-même qui disiez aux Galates : « Si quelqu'un vous annonce un « Evangile différent de celui que vous avez « reçu, qu'il soit anathème (Gal. I, 9), et c'est vous qui dites maintenant, « vous auriez raison « de le souffrir ? » Comment ! Bien loin de le souffrir, il faudrait se reculer avec horreur ; si l'on prêche le même Evangile, voilà la seule prédication qui se doive souffrir. Comment donc prétendez-vous que si l'on ne prêche que le même Evangile, on ne doit pas le souffrir ? Si l'on en prêchait un autre, dites-vous, on devrait le souffrir ? Appliquons ici notre attention ; le danger est grand, nous sommes auprès d'un affreux précipice, n'allons pas devant nous sans attention, ce passage mal interprété ouvrirait la voie à toutes les hérésies. Quel est donc le sens de ces paroles ?

Ces orgueilleux se vantaient de ce que l'enseignement des apôtres étant défectueux, ils étaient eux-mêmes en mesure de le compléter. On peut croire que ces gens gonflés de vanité introduisaient dans les dogmes des extravagances de leur propre fonds. Voilà pourquoi l'apôtre rappelle, et le serpent, et la malheureuse Eve, trompée par un excès de prétention. C'est ce qu'il disait à mots couverts dans la première épître : « Vous êtes déjà riches, vous ré- « gnez sans nous » ; et encore : « Nous sommes « fous pour l'amour de Jésus-Christ, mais vous « autres, vous êtes sages en Jésus-Christ ». (I Cor. IV, 8, 10.) Il est probable que si l'apôtre leur adresse ces paroles, c'est qu'enflés de leur sagesse profane, ils débitaient beaucoup de frivolités ; voilà pourquoi il leur dit : Si ces hommes disaient du nouveau, s'ils prêchaient un autre Christ qu'il ne fallait pas prêcher, que nous aurions oublié, nous, vous auriez raison de le souffrir ; c'est ce qui fait qu'il ajoute : « Que celui que nous vous avons an- « noncé ». Mais maintenant, si les articles principaux de la foi sont les mêmes, quel avantage ont-ils sur nous ? Quoi qu'ils puissent dire, ils ne diront rien de plus que ce que nous avons dit. Admirez la précision du langage ; il ne dit pas : si celui qui vient, vous dit quelque chose de plus ; car ces gens-là disaient quelque chose de plus, leurs harangues avaient plus d'abondance et aussi plus de beauté dans les expressions. Voilà pourquoi l'apôtre ne s'exprime pas comme je viens de le supposer,

mais que dit-il : « Si celui qui vient, vous an- « nonçait un autre Christ », ce en quoi l'art des paroles est parfaitement inutile ; « ou s'il « vous faisait recevoir un autre esprit » ; ici encore, les phrases n'ont rien à faire, c'est-à-dire, s'il vous rendait plus riches, quant à la grâce ; « ou s'il vous prêchait un autre Evan- « gile que celui que vous avez reçu » ; ici encore les phrases ne servent à rien : « vous « auriez raison de le souffrir ». Considérez donc, je vous en prie, comment toutes les expressions de l'apôtre montrent distinctement que ces hommes n'ont rien dit de plus, qu'ils n'ont rien ajouté. En s'exprimant ainsi : « Si celui qui « vient, vous annonçait un autre Christ », il a soin d'ajouter que « celui que nous vous avons « annoncé » ; après, « s'il vous faisait recevoir « un autre esprit », il met tout de suite, « que « celui que vous avez reçu » ; et après, « ou s'il « vous prêchait un autre Evangile », il ajoute aussitôt, « que celui que vous avez embrassé » ; et toutes les paroles de l'apôtre démontrent qu'il ne faut pas accueillir simplement ce qu'ils peuvent dire de plus, mais ce qu'ils disent de plus, quant aux vérités qu'il fallait dire, et que nous aurions oubliées. Si nous n'avons négligé de dire que ce qu'il ne fallait pas dire, pourquoi leur accordez-vous votre admiration?

3. Mais, dira-t-on, si leur langage est le même, pourquoi les empêcher de parler ? C'est parce que, d'une manière hypocrite, ils introduisent des dogmes étrangers. Toutefois l'apôtre ne le dit pas encore, il ne donnera cette raison que plus tard ; en s'exprimant ainsi, ils se déguisent en apôtres du Christ ; en attendant, il prend les moyens les plus doux pour soustraire les disciples à leur autorité, non qu'il fut jaloux de leur puissance, mais par intérêt pour les fidèles. En effet, pourquoi n'empêche-t-il pas Apollon, personnage éloquent, versé dans la connaissance des Ecritures, d'enseigner la doctrine, pourquoi va-t-il jusqu'à promettre de l'envoyer? C'est qu'Apollon faisait servir sa science à défendre l'intégrité de la doctrine ; les autres faisaient le contraire. Voilà pourquoi l'apôtre leur fait la guerre, et blâme les disciples épris d'admiration pour eux, pourquoi il leur dit : si nous avons oublié quelqu'une des vérités qui devaient être dites, si ces gens-là ont complété ce que nous avions laissé défectueux, nous ne vous empêchons pas de vous appliquer à leur enseignement ; mais si tout l'édifice a été construit par nous, si nous n'avons rien omis, d'où vient que ceux-là se sont emparés de vos esprits? De là, ce qu'il ajoute : « Mais je ne pense pas avoir été infé- « rieur en rien aux plus grands d'entre les « apôtres (5) ».

Ici ce n'est plus avec les faux apôtres qu'il se compare, mais avec Pierre, avec les autres apôtres. Si ces gens-là savent quelque chose de plus que moi, ils savent aussi quelque chose de plus que ces grands apôtres. Et voyez encore ici avec quelle mesure Paul s'exprime. Il ne dit pas : les apôtres n'ont rien dit de plus que moi ; comment s'énonce-t-il : « Je ne pense « pas », c'est mon sentiment que je ne suis en rien dépassé par les plus grands apôtres. Il pouvait paraître au-dessous des autres apôtres, parce que ceux-ci, l'ayant précédé dans la prédication, avaient un plus grand nom, s'étaient acquis plus de gloire ; les adversaires de Paul voulaient s'introduire dans leurs rangs ; de là ce que dit l'apôtre en se comparant aux anciens avec une parfaite convenance. C'est pourquoi il les cite avec les éloges qui leur sont dus, et il ne se contente pas de dire : je ne suis pas inférieur aux apôtres ; mais « aux plus grands « d'entre les apôtres », montrant par là Pierre et Jacques, et Jean.

« Si je suis peu instruit pour la parole, il « n'en est pas de même pour la science (6) ». La supériorité de ceux qui corrompaient les Corinthiens consistait en leur science de la parole, et l'apôtre tient à montrer que, loin de rougir de son peu d'instruction sur ce point, il s'en glorifie au contraire. Il ne dit pas : si je suis peu instruit pour la parole, il en est de même aussi de ces grands apôtres ; on eût pu voir dans cette manière de parler, un outrage aux apôtres, un éloge pour les beaux diseurs ; Paul rabaisse leur mérite, leur sagesse extérieure. Dans sa première lettre, il s'attache fortement à montrer que cette science de parole, non-seulement ne sert en rien à la prédication, mais obscurcit la gloire de la croix. « En effet », dit-il, « je suis venu vers vous « sans les discours élevés de l'éloquence et de « la sagesse humaine, pour ne pas rendre vaine « la croix de Jésus-Christ » (I Cor. xi, 1, et i, 17) ; et bien d'autres protestations du même genre prouvent la plus grande grossièreté en fait de connaissances humaines ; ce qui est pour les hommes le comble de la grossièreté.

Donc quand il fallait se comparer avec quelqu'un relativement aux grandes choses, il se

comparait aux apôtres; quand il ne fallait que s'expliquer sur une prétendue infériorité, il ne procédait plus de même; on le voit alors s'attacher à ce qu'on attaque, et prouver que ce que l'on prend pour un désavantage est au contraire un avantage réel. Quand aucune nécessité ne le presse, il se nomme le dernier des apôtres, il se déclare indigne de porter ce titre; mais aussi, dans d'autres circonstances, il affirme qu'il n'a été inférieur en rien aux plus grands des apôtres. C'est qu'il savait bien que ces paroles seraient de la plus grande utilité pour les disciples. Aussi ajoute-t-il : « Mais « nous nous sommes montrés à découvert « parmi vous, en toutes choses ». Il faut voir ici une nouvelle accusation contre les faux apôtres qui usaient de dissimulation. Il avait déjà déclaré en parlant de lui-même qu'il ne prenait pas de masque, qu'il n'y avait ni esprit de fraude, ni amour du gain dans sa prédication. Au contraire, les personnages dont il parle, étaient autres en réalité qu'en apparence; mais l'apôtre ne leur ressemblait pas. Aussi le voit-on partout se féliciter de ne rien faire pour une gloire humaine, de ne rien cacher de ses actions. Il disait aussi auparavant : « C'est par la manifestation de la vérité que « nous nous recommandons à toute conscience « d'homme » (II Cor. IV, 2); et maintenant c'est la même pensée qu'il exprime : « Nous « nous sommes montrés à découvert parmi « vous, en toutes choses ». Or qu'est-ce que cela veut dire? Nous avons peu d'instruction, dit-il, et nous ne nous en cachons pas; nous recevons de quelques-uns, et nous ne gardons pas le silence. Donc, nous recevons de vous, et nous n'affectons pas de ne rien recevoir, comme font ceux-ci qui reçoivent; nous rendons tout manifeste à vos yeux. Langage d'un homme rempli de confiance pour ceux à qui il s'adresse, et qui ne dit rien que de vrai. Ce qui fait qu'il les prend eux-mêmes à témoin, et maintenant en leur disant, « parmi vous », et auparavant quand il leur écrivait : « Je ne « vous écris que des choses dont vous recon- « naissez la vérité, ou après les avoir lues ». (II Cor. I, 13.)

Ensuite, après s'être justifié, il ajoute sévèrement : « Est-ce que j'ai fait une faute, en « m'abaissant moi-même, afin de vous éle- « ver (7)? » Pensée qu'il explique ainsi : « J'ai « dépouillé les autres églises, en recevant « d'elles l'assistance, pour vous servir (8) ». C'est-à-dire, je me suis trouvé dans la gêne; car c'est là le sens de « m'abaissant moi- « même ». Est-ce donc là ce que vous avez à me reprocher? et vous vous élevez contre moi, parce que je me suis abaissé moi-même, parce que j'ai mendié, j'ai été pauvre, j'ai souffert de la faim pour vous élever? Mais comment ceux-ci étaient-ils élevés, pendant que Paul était dans la pauvreté? Ils n'en étaient que plus édifiés, ils n'y trouvaient aucun sujet de scandale. C'était par où ils méritaient le plus d'être accusés, c'était la marque la plus honteuse de leur faiblesse, que l'impossibilité où se trouvait l'apôtre de les relever, s'il ne commençait pas par se rabaisser lui-même. Est-ce donc là ce que vous me reprochez, que je me suis soumis à l'abaissement? Mais c'est de cette manière que vous avez été élevés. Il a dit d'abord que ses adversaires lui reprochaient de paraître méprisable vu de près, de n'avoir de fierté qu'à distance; il se justifie donc, et en même temps il fustige ses détracteurs : c'est pour vous, leur dit-il, que « j'ai dépouillé les « autres églises ». Dès ce moment, il prend le ton du reproche, mais ce qui précède rend ce reproche plus facile à supporter. Il a dit en effet : supportez un peu mon imprudence, et, avant toutes ses autres bonnes œuvres, c'est de son désintéressement qu'il se glorifie. C'est en effet ce que le monde aime surtout, et c'est aussi de quoi se vantaient ses adversaires. Aussi l'apôtre ne parle-t il pas d'abord des périls qu'il a bravés, des signes miraculeux qu'il a fait paraître; il parle d'abord de son mépris pour l'argent, puisqu'ils s'enorgueillissaient au même titre : en même temps l'apôtre fait entendre qu'ils sont riches.

4. Ce que Paul a d'admirable, ici, c'est qu'au lieu de dire, comme il pouvait le faire, que ses mains le nourrissaient, il ne le dit pas; il tourne sa phrase de manière à les faire rougir sans chanter ses louanges : j'ai reçu des autres, voilà ce qu'il exprime. Et il ne dit pas j'ai reçu, mais : « J'ai dépouillé », c'est-à-dire, j'ai mis à nu, je les appauvris. Et, ce qui est plus fort, ce n'est pas pour se procurer l'abondance, mais pour s'assurer du nécessaire; l'assistance dont il parle, marque la nourriture nécessaire. Et, ce qui est plus grave : « Pour « vous servir ». C'est à vous que nous prêchons, c'est de vous que je devais recevoir ma nourriture, c'est des autres que je l'ai reçue. Double faute, triple faute plutôt : il était au-

près d'eux, c'était pour eux qu'il travaillait, il manquait de la nourriture qui lui était nécessaire, et ce sont les autres qui la lui ont fournie. Assurément ceux qui le nourrissaient étaient de beaucoup supérieurs à ceux qui le laissaient sans aliments. Lâche indolence d'un côté ; zèle de l'autre ; tandis qu'on envoyait de bien loin de quoi suffire aux besoins de l'apôtre, ceux qui l'avaient auprès d'eux ne le nourrissaient pas.

Ensuite, après les avoir vivement réprimandés, il adoucit ce que le reproche a de trop vif, il dit : « Et lorsque je demeurais parmi « vous, et que j'étais dans la nécessité, je n'ai « été à charge à personne (9) ». Il ne dit pas en effet : Vous ne m'avez rien donné, mais, je n'ai rien reçu. Il les ménage encore ; toutefois, même dans la réserve de son langage, il les frappe à la dérobée. Car ces paroles : « Lorsque « je demeurais parmi vous » sont fort expressives, de même que : « et que j'étais dans la « nécessité » ; et pour qu'on ne lui réponde pas, eh bien ! après, si vous aviez de quoi vous suffire ? il dit : « Et que j'étais dans la néces- « sité, je n'ai été à charge à personne ». Maintenant il y a encore ici un petit coup donné à ceux qui se refusaient à une contribution de ce genre, qui la regardaient comme une charge. Vient ensuite ce qui explique comment il n'a pas été à leur charge, et l'explication est un grave reproche et bien fait pour exciter leur amour-propre jaloux. Aussi ne fait-il pas, de cette explication, son objet principal ; c'est un accessoire pour montrer comment et par qui il a été nourri, et il pourra ainsi, sans qu'on s'en doute, provoquer l'ardeur pour l'aumône. « Mes besoins », dit-il, « ont été « satisfaits par nos frères venus de Macédoine ». Voyez-vous cette manière de les piquer au vif, en parlant de ceux qui l'ont assisté ? Il a commencé par leur inspirer le désir de savoir quelles personnes l'avaient secouru, quand il a dit : « J'ai dépouillé les autres églises », et maintenant il dit leurs noms ; ce qui était fait pour exciter à l'aumône ceux qui l'écoutaient. Ils s'étaient laissé vaincre en ne pensant pas à nourrir l'apôtre, et il leur fait sentir qu'on ne doit pas se laisser vaincre quand il s'agit de secourir les pauvres. Il écrit à ces mêmes Macédoniens : « Vous m'avez envoyé deux fois « de quoi satisfaire à mes besoins, quand j'ai « commencé la prédication de l'Evangile » ; (Philipp. IV, 16 et 15) c'était une gloire insigne pour eux d'avoir ainsi fait, dès les premiers jours, briller leur vertu. Maintenant remarquez bien, partout il n'est question que des nécessités, nulle part de richesses superflues. Donc en disant : « Lorsque je demeurais parmi vous, « et que j'étais dans la nécessité », il montre assez que les Corinthiens auraient dû le nourrir ; en disant : « Mes besoins ont été satisfaits », il montre qu'il n'a rien demandé. Il évite ici de donner la vraie raison. Quelle raison donne-t-il ? à savoir que d'autres l'avaient assisté. « Mes besoins », dit-il, « ont été satisfaits par « nos frères venus ». Voilà pourquoi, dit-il, « je n'ai été à charge à personne » parmi vous ; ce n'est pas que je n'eusse point de confiance en vous. Par cette manière de parler, il n'en dit pas moins ce qu'il veut dire ; la suite rend sa pensée manifeste ; il ne l'exprime pas à découvert, il la recouvre d'une ombre, l'abandonnant à la conscience de ceux qui l'écoutent. Il parle encore à mots couverts dans ce qu'il ajoute aussitôt après : « Et j'ai pris garde à « ne vous être à charge en quoi que ce soit, « comme je ferai encore à l'avenir ». N'allez pas vous imaginer, leur dit-il, que ce que j'en dis, c'est pour recevoir quelque chose. Le « comme je ferai encore à l'avenir » est mordant, s'il entend par là qu'il n'a pas encore de confiance en eux, qu'il a désespéré une fois pour toutes de rien recevoir d'eux. Il leur montre qu'ils le considéraient comme une charge ; voilà pourquoi il leur dit : « J'ai pris « garde à ne vous être à charge en quoi que « ce soit, comme je ferai encore à l'avenir ». Il exprimait la même pensée dans la première épître : « Je ne vous écris point ceci, afin « qu'on en use ainsi envers moi, car j'aimerais « mieux mourir que de voir quelqu'un me « faire perdre cette gloire ». (I Cor. IX, 15.) Et ici de même : « J'ai pris garde à ne vous être « à charge en quoi que ce soit, comme je ferai « encore à l'avenir ».

Ensuite il ne veut pas que ces paroles puissent être considérées comme un moyen pour lui, de se concilier leur faveur ; il leur dit : « J'ai la vérité de Jésus-Christ en moi ». Gardez-vous de croire que ce que je vous dis, c'est pour recevoir quelque chose, pour vous attirer à moi davantage. « J'ai la vérité de « Jésus-Christ en moi, et je vous assure qu'on « n'arrêtera point le cours de ma gloire « dans les terres de l'Achaïe (10) ». Il ne veut pas non plus qu'on s'imagine que c'est pour

lui un sujet de chagrin, que c'est la colère qui le fait parler ; et ce qui lui arrive, il le montre comme un titre de gloire. Dans la première épître, même affirmation. Là, pour ne pas les blesser, il dit : « Quel est donc mon « salaire ? de prêcher gratuitement l'Evan- « gile de Jésus-Christ ». (I Cor. IX, 18.) Ce qu'il appelle salaire dans cette épître, il l'appelle maintenant ici un titre de gloire, afin que ceux qui l'écoutent n'aient pas trop à rougir de ne rien accorder à ses demandes. Car si vous me donniez, que s'ensuivrait-il ? Je ne veux rien recevoir. Quant à l'expression : « On n'arrêtera point le cours de ma gloire », c'est une image prise des cours d'eau ; sa gloire se répandait partout, parce qu'il ne recevait rien. Vous ne mettrez pas par vos dons une digue à ma liberté. Mais il ne dit pas : Vous n'arrêterez pas..., l'expression eût été choquante ; il dit : « On n'arrêtera point « le cours de ma gloire dans les terres de « l'Achaïe ». Mais c'était encore leur porter un coup bien sensible, que de parler de la sorte ; c'était les remplir de confusion et de chagrin ; ils étaient donc les seuls auxquels il répondît par des refus. Si c'était pour lui un titre de gloire, ce devait être partout un titre de gloire ; si je ne me glorifie de mes refus qu'en ce qui vous concerne vous seuls, c'est probablement à cause de votre faiblesse.

Ces considérations auraient pu les attrister, l'apôtre prévient cette tristesse : voyez comment il adoucit son langage. « Et pourquoi ? « Est-ce que je ne vous aime pas ? Dieu le « sait (11) ». Il se hâte d'arriver à la solution, de les délivrer de toute peine. Toutefois, même de cette manière, il ne les met pas hors de cause. Il ne leur dit pas, c'est que vous êtes faibles, ni, c'est que vous êtes forts ; mais, c'est que je vous aime, et c'était là ce qui chargeait le plus l'accusation. Il donnait une grande marque de son amour pour eux, en ne recevant rien d'eux, après les avoir vivement réprimandés.

5. L'amour donc lui faisait tenir deux conduites opposées : il recevait et il ne recevait pas ; or, cette opposition provenait des dispositions contraires de ceux qui donnaient. Et il ne leur dit pas : Ce qui fait que je ne reçois rien de vous, c'est que j'ai une vive affection pour vous ; comme il vient d'accuser leur faiblesse, et de les confondre, il donne de sa conduite une autre explication. Quelle est-elle ? « C'est afin de retrancher une occasion « à ceux qui veulent une occasion de se glori- « fier, en faisant comme nous (12) ». Ils cherchaient un prétexte qui devait leur être enlevé. C'était là, en effet, pour eux, le seul motif de se glorifier. Il fallait donc leur enlever cet avantage, les corriger sur ce point, car, pour le reste, leur infériorité était notoire. Rien, comme je l'ai déjà dit, n'édifie tant les mondains que la position d'un homme qui ne reçoit rien. Aussi le démon n'écoutant que sa perversité, leur avait surtout jeté cette amorce, afin de leur nuire par d'autres moyens. Je ne vois là que de l'hypocrisie. Aussi l'apôtre ne dit pas : une occasion de pratiquer la perfection de la vertu, mais que dit-il ? « De se glorifier ». Par ces paroles, l'apôtre se raillait de leur arrogance ; car ils se glorifiaient même des vertus qu'ils n'avaient pas. L'homme bien doué non-seulement ne se glorifie pas de ce qu'il ne possède pas, mais il ne se reconnaît même pas celles qu'il possède. Telle était la conduite de notre bienheureux Paul, telle était celle du patriarche Abraham, disant : « Je ne suis que terre et que cendre ». (Gen. XVIII, 27.) Ce saint homme ne trouvant en lui aucun péché, brillant de toutes les vertus, avait beau s'examiner, impossible à lui de découvrir un titre pour s'accuser lui-même, et il était obligé de se rabattre sur sa nature ; et trouvant le mot de terre encore trop respectable, il y joignait le mot cendre. D'où vient qu'un autre disait aussi : « Qui donne de l'orgueil à la terre et à la cendre ? » (Eccli. 9, X.)

Ne me vantez plus l'éclat de ce teint vermeil, ni cette tête si fièrement levée, ni la distinction des vêtements, ni les coursiers, ni les cortéges : quelle est la fin où tendent tous ces avantages, au bout de toute chose mettez cette fin. Si vous me parlez des choses visibles, je vous objecterai les peintures qui les surpassent de beaucoup en éclat ; et comme nous n'admirons pas les peintures, parce que nous voyons que toute leur essence n'est que de la boue, de même n'admirons pas les splendeurs de la vie, car il n'y a là encore que de la boue. Avant même la décomposition, la réduction en poussière, montrez-la moi, cette noble tête, montrez-moi ce fiévreux qui râle ; et alors causons ensemble, et je vous demande ce qu'est devenu toute cette pompe. Où est-elle passée toute cette armée de flatteurs, de ser-

viteurs, d'esclaves, et cette abondance, et cette opulence, et tant de possessions? Quel coup de vent a tout emporté? Mais, dira-t-on, même sur le lit où il est étendu, ce riche porte les marques de son luxe, de magnifiques étoffes le recouvrent, pauvres et riches escortent ses funérailles, où se mêlent les bénédictions des peuples. Voilà surtout en quoi consiste la dérision; quoi qu'il en soit, tout cela c'est la fleur qui passe. Une fois que nous aurons de nouveau franchi le seuil des portes de la ville, après avoir livré le corps aux vers, et que nous serons de retour, je veux vous demander encore où s'en est allée cette grande multitude, ce qu'est devenu ce concert de clameurs, ce tumulte; et ces torches, qu'en a-t-on fait? Où sont ces chœurs de femmes? Est-ce que tout cela n'est qu'un songe? Et ces cris, où sont-ils? Et que font-elles maintenant toutes ces bouches vociférant avec un grand bruit, et conseillant la confiance, parce que la mort n'est rien? Certes, ce n'est pas lorsqu'un homme ne les entend plus, qu'il faut lui dire ces choses; mais quand il se livrait aux rapines, à la passion d'amasser, c'était alors qu'il fallait, en modifiant un peu les paroles, lui dire : pas de confiance, parce que rien n'échappe à la mort; réprime ta fureur insensée, éteins ta cupidité. Ce mot, confiance, il faut le dire à celui qui souffre l'injustice.

De telles paroles, en ce moment, pour ce mort, c'est un ménagement plein d'ironie; il n'a plus de sujet maintenant d'éprouver de la confiance, il n'a plus qu'à craindre, qu'à trembler. Mais s'il est désormais inutile de dire ces choses à ce malheureux sorti du stade de la vie, que ceux qui sont malades comme il l'était, que les riches qui l'accompagnent à sa sépulture, entendent la vérité. Si, jusqu'à ce moment, l'enivrement des richesses les a empêchés de concevoir des pensées sérieuses, qu'à cette heure au moins, quand la vue de ce mort confirme nos paroles, ils reviennent à la sagesse, qu'ils s'instruisent, qu'ils considèrent qu'on viendra bientôt les chercher, eux aussi, pour les conduire au tribunal où se rendent les comptes redoutables, où il leur faudra expier leurs rapines, leur cupidité que rien ne rassasiait. Et à quoi bon ces réflexions pour les pauvres? me répondra-t-on. C'est un très-grand plaisir pour la foule de voir le châtiment de celui qui commet l'injustice; mais, pour nous, ce n'est pas un plaisir : notre plaisir à nous, c'est d'être hors des atteintes du mal. Je vous loue vivement, et je vous félicite de ces dispositions, vous faites bien de ne pas vous réjouir des malheurs d'autrui, de ne regarder comme un bonheur que votre propre sécurité. Eh bien! cette sécurité, je vous la promets. Quand les hommes nous font du mal, nous nous libérons d'une partie considérable de notre dette, en supportant courageusement ce qui nous arrive. Nous n'éprouvons, à coup sûr, aucun dommage : Dieu nous tient compte de la vexation qui nous est faite, c'est autant de payé sur ce que nous lui devons, et ce n'est pas sa justice qui fait le calcul, mais son amour pour nous. Voilà pourquoi il n'est pas descendu au secours de celui à qui l'on fait du mal. Où est votre preuve? me dit-on. Les Babyloniens ont fait du mal aux Juifs, Dieu ne s'y est point opposé, et l'on a emmené en servitude les enfants et les femmes. Eh bien! après cette captivité, qui leur a été comptée comme une expiation de leurs fautes, ce peuple a été consolé. De là ces paroles inspirées par Dieu à Isaïe : « Consolez, consolez « mon peuple, ô prêtres; parlez au cœur de « Jérusalem, elle a reçu de la main du Sei- « gneur des peines doubles de ses péchés » (Isaïe, XL, 1, 2); et encore : « Donnez-nous la « paix, car vous nous avez tout rendu ». (Ibid. XXVI, 12.) Et David dit : « Voyez mes ennemis « qui se sont multipliés, et remettez-moi tous « mes péchés ». (Ps. XXIV, 19, 18.) Et quand Seméï l'outrageait, David résigné disait : « Laissez-le faire, afin que le Seigneur voie « mon humiliation, et me donne la rémuné- « ration en échange de ce jour ». (II Rois, XVI, 11, 12.) Car lorsque Dieu ne venge pas les injures qu'on nous fait, c'est alors que nous faisons le plus de profits; il nous compte pour vertu notre résignation qui le bénit.

6. Donc, lorsque vous voyez un riche ravissant le bien d'un pauvre, ne vous occupez pas de celui à qui l'on fait du tort, pleurez sur le ravisseur. Le pauvre se purifie de ses souillures, le riche se souille. C'est ce qui arriva au serviteur d'Elisée avec Naaman. (IV Rois, V.) Car si ce serviteur ne ravit point, il consentit à recevoir frauduleusement; en cela consistait sa faute. Qu'y a-t-il gagné? une faute de plus, et avec cette faute, la lèpre; celui à qui on faisait du tort, y trouvait son profit; et celui qui faisait du tort, éprouvait les plus grands maux. C'est aujourd'hui l'histoire de

l'âme, et cela s'étend si loin que souvent le mal éprouvé suffit seul pour rendre Dieu propice : celui à qui l'on fait du mal a beau être indigne d'assistance, l'excès de son malheur suffit pour lui attirer le pardon de Dieu, pour décider Dieu à se porter son vengeur. De là, ces paroles adressées autrefois par Dieu à des barbares à qui il avait confié sa vengeance : « Je ne les avais envoyés que pour un léger « châtiment, et ils ont ajouté beaucoup de « maux de leur chef ». (Zach. I, 15.) Et voilà pourquoi ils souffriront des maux sans remèdes. Non, non, il n'est rien qui excite autant la colère de Dieu que la rapine, la violence, l'insatiable cupidité. Pourquoi ? parce que rien n'est plus facile que de s'abstenir de ce péché. Il n'y a pas là un désir naturel ; ce désordre n'est que le fruit de notre indolence.— Pourquoi donc l'apôtre l'appelle-t-il la racine de tous les maux? Je dis comme lui, mais ne l'imputons qu'à nous-mêmes, cette racine, et non à la nature. Si vous le voulez, établissons la comparaison : voyons quelle est la plus tyrannique, de la cupidité ou de la concupiscence ; la passion qui sera convaincue d'avoir abattu les grands hommes, c'est la plus funeste. Voyons donc quel grand homme a été la proie de la cupidité ! Il n'en est aucun ; nous ne trouvons que des êtres misérables, abjects, un Giézi, un Achab de Juda, les prêtres des Juifs. Mais la concupiscence, elle a triomphé du grand prophète David. Ces paroles que je prononce ne tendent pas à excuser ceux qui se laissent prendre par cette passion, mais bien plutôt à les rendre vigilants. Quand je montre la grandeur de ce mal, je montre combien l'indolence ne mérite aucune excuse. En effet, si vous ignoriez ce que c'est que cette bête féroce, vous pourriez chercher auprès d'elle votre refuge ; mais si, quand vous la connaissez, vous allez tomber sous ses coups, vous ne sauriez rien dire pour vous justifier. Après David, son fils y succomba plus encore. Certes, pourtant nul ne le surpassa jamais en sagesse ; il fut orné en outre de toutes les vertus ; cependant il fut tellement la proie de cette passion, qu'elle lui fit de mortelles blessures. Le père se releva de sa chute, renouvela ses combats, reconquit sa couronne ; le fils ne nous montre pas le même spectacle. Aussi Paul disait : « Mieux vaut se marier que de « brûler » (I Cor. VII, 9) ; et le Christ : « Qui peut « comprendre ceci, le comprenne ». (Matth. XIX, 12.) Pour les richesses, il n'en est pas de même ; mais : « Quiconque aura quitté ses « biens, recevra le centuple ». (Ibid. 29.)

Mais comment donc, objecterez-vous, a-t-il pu dire des riches, qu'ils obtiendront difficilement le royaume des cieux? (Ibid. 23.) Ces paroles sont faites pour laisser soupçonner ce qu'il y a en eux de mollesse ; les richesses n'exercent pas un empire tyrannique, mais les riches s'obstinent à y demeurer asservis. C'est ce que démontre le conseil de Paul. Pour détourner de la cupidité, il dit : « Ceux qui « veulent devenir riches tombent dans la ten- « tation ». (I Tim. VI, 9.) A propos de la concupiscence, il ne tient pas le même langage ; après une courte séparation du consentement mutuel du mari et de la femme, il les avertit de se rapprocher. Il redoutait les flots d'une passion débordée, il redoutait un naufrage sinistre. Cette passion a plus de violence que la colère même : la colère est impossible en l'absence de tout objet qui l'excite ; mais la concupiscence s'éveille même en l'absence de la beauté qui provoque les désirs. Voilà pourquoi l'apôtre ne condamne pas d'une manière absolue cette passion ; il ajoute qu'il ne faut pas y céder « sans cause » ; ce n'est pas le désir même qu'il supprime, mais le désir quand il est coupable. « A cause de la concupiscence », dit-il, « que chaque homme possède sa femme « à lui ». (I Cor. VII, 2.)

Mais, pour ce qui est de thésauriser, l'apôtre n'admet pas la distinction de cause et de sans cause. Les passions utiles ont été mises en nous par la nature ; les désirs des sens répondent à la procréation des enfants ; la colère est un secours pour ceux qui souffrent de l'injustice ; le désir des richesses ne répond à aucune nécessité. Ce n'est donc pas une passion naturelle. C'est pourquoi s'il vous arrive d'être vaincus par ce mal, votre défaite sera d'autant plus honteuse. Voilà pourquoi Paul, qui permet jusqu'à un second mariage, est si rigoureux en ce qui concerne les richesses : « Pourquoi », dit-il, « ne souffrez-vous pas « plutôt qu'on vous fasse tort? pourquoi ne « consentez-vous pas plutôt à perdre? » (I Cor. VI, 7.) Sur la virginité il dit : « Je n'ai point « reçu de commandement du Seigneur ; et je « vous dis ceci pour votre utilité, non pour « vous tendre un piége » (I Cor. VII, 25, 35) ; mais c'est un autre langage, s'il vient à parler d'argent : « Ayant de quoi nous couvrir, et de

« la nourriture, contentons-nous-en ». (I Tim. VI, 8.) Comment donc se fait-il, dira-t-on, que le grand nombre succombe à cette passion? C'est qu'on n'est pas préparé à la combattre, comme on l'est à repousser l'impudicité, la fornication; si la cupidité paraissait un mal aussi funeste, on ne s'y laisserait pas prendre si vite. Ces vierges malheureuses de l'Ecriture ont été bannies de la chambre de l'époux parce qu'après avoir terrassé leur plus redoutable ennemi, elles s'étaient laissé vaincre par le plus faible, par un ennemi sans force. On peut aussi ajouter à ces réflexions qu'un homme qui triomphe de la concupiscence, et dont triomphe la cupidité, cet homme bien souvent n'a pas même à triompher de la concupiscence; il doit à la nature de ne pas être troublé de ce côté-là, car nous n'y sommes pas tous également portés.

C'est pourquoi, instruits de ces vérités, ayant toujours devant les yeux l'exemple des vierges, fuyons l'avarice, cette redoutable bête féroce. Si leur virginité ne leur a servi de rien, si, après tant de fatigues, tant de sueurs, elles se sont perdues par leur amour pour l'argent, qui nous sauvera, nous, dans le cas où nous succomberions à cette passion? Aussi je vous conjure de tout faire afin que vous vous débattiez si vous vous êtes laissé prendre. Sachons rompre ces affreux liens. C'est ainsi que nous pourrons parvenir au ciel, et obtenir les biens infinis : puissions-nous tous entrer dans ce partage, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient, comme au Père, comme au Saint-Esprit, la gloire, la puissance, l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXIV.

CAR CE SONT DE FAUX APÔTRES, DES OUVRIERS TROMPEURS, QUI SE TRANSFORMENT EN APÔTRES DE JÉSUS-CHRIST. (XI, 13, JUSQU'A 20.)

—

Analyse.

1. Sur les faux apôtres. — Grandes précautions que prend Paul, lorsqu'il est forcé de parler avantageusement de lui-même ; pourquoi, et dans quelle intention, il se glorifie des avantages qui sont selon la chair.
2. De la tyrannie exercée par les faux apôtres. — Reproches de Paul à ceux qui les supportent.
3. Dans quelles circonstances il est permis de parler de soi avec éloge : exemples de l'Ecriture qui prouvent que c'est quand des paroles de ce genre tournent à l'édification du prochain.
4. Combien la jalousie est funeste. — Vices qu'elle engendre. — Contre le luxe, contre l'amour de la gloire, contre la servitude des passions qui semblent les plus fières. — C'est la gloire à venir qu'il faut rechercher.

1. Que dites-vous? ceux qui prêchent Jésus-Christ, qui ne veulent pas recevoir d'argent, qui n'enseignent pas un Evangile différent, ce sont de faux apôtres? Oui, dit-il, et surtout parce que tout ce qu'ils font n'est qu'une comédie, afin de tromper. « Des ouvriers trom- « peurs ». Ils travaillent à la vérité, mais c'est pour arracher ce qui avait été planté. Ils savent ce à quoi ils sont forcés pour se faire accepter, ils prennent le masque de la vérité, et par ce moyen, ils jouent leur comédie au profit de l'erreur. Il est vrai, dit-il, qu'ils n'acceptent pas d'argent; mais c'est pour recevoir davantage, c'est pour perdre les âmes. Ou plutôt, leur prétention même est un mensonge; ils savaient fort bien percevoir sans qu'on pût

s'en apercevoir; c'est ce que l'apôtre montre dans ce qui suit. Il a déjà insinué ce fait, en disant : « A ceux qui se glorifient de faire « comme nous » ; nous le verrons ailleurs exprimer sa pensée sur le même objet avec plus de clarté en ces termes : « Qu'on vous mange, « qu'on vous prenne, qu'on vous traite avec « hauteur, vous souffrez cela (20) ». Quant à présent, il attaque les faux apôtres d'une autre manière, il dit d'eux : « Qui se transforment ». Ils n'ont qu'un masque, ce n'est que la peau de la brebis qui les recouvre. « Et l'on ne doit « pas s'en étonner, puisque Satan même se « transforme en ange de lumière. Il n'est donc « pas étrange que ses ministres aussi se trans- « forment en ministres de la justice (14,15) ». S'il faut s'étonner de quelque chose, c'est du pouvoir de Satan ; mais ce que font ceux-ci n'a pas de quoi surprendre. Leur maître ose tout, il n'y a rien d'étonnant à ce que ses disciples suivent son exemple. Maintenant que signifie « ange de lumière? » C'est un ange qui a la liberté de parler à Dieu, et qui se tient auprès de Dieu. Il faut savoir qu'il y a aussi des anges de ténèbres, des anges du démon, anges de la nuit, anges féroces. Le démon a trompé un grand nombre d'hommes, en se transformant, sans devenir pour cela un ange de lumière. De même ces gens-là se promènent sous un masque d'apôtres, sans en avoir la vertu qui n'est pas en leur puissance.

Rien n'appartient autant à la nature du démon que d'agir par ostentation. Mais que signifie : « Ministres de la justice? » C'est ce que nous sommes, nous qui vous prêchons l'Evangile où est contenue la justice. Ou c'est là ce que dit l'apôtre, ou il signifie que les ministres de l'Evangile se sont acquis la réputation d'hommes justes. Comment donc les reconnaîtrons-nous? Par leurs œuvres selon la parole du Christ. Aussi est-il forcé d'établir le parallèle entre ses bonnes œuvres et leur perversité, afin que la comparaison mette en évidence les intrus. Au moment d'entreprendre encore son éloge, il commence par les accuser, afin de montrer qu'il est contraint par son sujet, afin qu'on ne l'accuse pas de parler de lui-même, et il dit : « Je vous le dis encore « une fois (16) ». Il a déjà eu recours à une foule de précautions. C'est égal, il ne me suffit pas de ce que je vous ai déjà dit, mais je vous le dis encore une fois, afin que l'on ne me regarde pas comme un insensé. Ces gens-là n'avaient qu'une occupation, c'était de se glorifier sans aucun motif. Considérez comment l'apôtre, chaque fois qu'il entreprend son propre éloge, prélude avec circonspection. C'est une action insensée, dit-il, que de se glorifier ; mais moi je ne le fais pas à la manière des insensés, j'y suis forcé. Si vous ne me croyez pas, si même en reconnaissant la nécessité qui me presse vous me condamnez, eh bien! je n'en persisterai pas moins. Voyez-vous comme il montre l'impérieuse nécessité qui le contraint de parler? S'il ne reculait pas devant le soupçon d'être un insensé qui se vante, considérez quelle violente nécessité de parler lui était imposée, quel effort il faisait, quelle contrainte il subissait. Cependant il s'exprime encore avec mesure. Il ne dit pas : Afin que je me glorifie. Au moment de se glorifier un peu, il a encore recours à une précaution préliminaire, il dit : « Ce que je dis, je ne le dis pas selon Dieu; « mais je fais paraître de l'imprudence, dans « ce que je prends pour un sujet de me glori- « fier (17) ».

Voyez de combien il s'en faut que se glorifier soit conforme à la loi du Seigneur. « Lors- « que vous aurez tout accompli », dit le Seigneur, « dites-vous : nous sommes des serviteurs « inutiles ». (Luc, XVII, 10.) Mais, si l'action en elle-même n'est pas conforme à la loi du Seigneur, elle le devient par l'intention qui la produit. Aussi l'apôtre s'exprime-t-il ainsi : « Ce « que je dis... » ce n'est pas l'intention qu'il reprend, mais seulement les paroles. Son but est assez élevé pour rehausser les paroles mêmes. De même que l'homicide est le plus grand des crimes, mais souvent l'intention l'a rendu méritoire ; de même que la circoncision n'est pas conforme à la loi du Seigneur, mais l'intention l'a rendue telle ; de même pour ce qui est de se glorifier. Mais pourquoi l'apôtre ne présente-t-il pas avec toute cette précision les considérations qui l'excusent? C'est qu'il est pressé, qu'il a un tout autre but, ce n'est qu'en passant qu'il laisse échapper quelques mots accordés comme par grâce à ceux qui veulent le censurer; il pense surtout à dire ce qui doit être utile. Les observations déjà faites par lui, étaient suffisantes pour éloigner de lui tout soupçon. « Mais je fais paraître de l'impru- « dence ». Il a commencé par dire : « Plût à « Dieu que vous voulussiez un peu supporter « mon imprudence » ; et maintenant il dit : « Je fais paraître de l'imprudence ». Plus il

avance, plus il donne de netteté à ses expressions. Ensuite comme il ne veut pas qu'on le prenne absolument pour un insensé, il dit : « Dans ce que je prends pour un sujet de me « glorifier ». En cela seulement, dit-il; c'est avec une restriction du même genre qu'il dit ailleurs : « Afin que nous ne soyons pas confondus » ; il dit de même ici : « Dans ce que je « prends pour un sujet de me glorifier ». Ailleurs il dit encore : « Est-ce selon la chair que « je fais les desseins que je fais, de telle sorte « que l'on trouve également en moi oui, oui; « non, non? » et après avoir montré qu'il ne peut pas remplir toujours toutes les promesses qu'il faisait d'aller visiter les Eglises parce qu'il ne prend pas de résolutions selon la chair, pour empêcher qu'on ne soupçonnât aussi son enseignement d'inconstance et de variabilité, il dit : « Mais Dieu qui est véritable, m'est té- « moin qu'il n'y a point eu de oui et de non « dans la parole que je vous ai annoncée ». (II Cor. I, 17,18.)

2. Voyez après combien de préliminaires il apporte encore d'autres motifs d'excuse; entendez-le ajoutant, disant : « Puisque plusieurs « se glorifient selon la chair, je puis bien aussi « me glorifier comme eux (18) ». Qu'est-ce que cela veut dire : « Selon la chair? » C'est-à-dire, de choses extérieures, de leur noblesse, de leurs ressources, de leur science, de ce qu'ils sont circoncis, de ce qu'ils ont pour ancêtres des Hébreux, de la gloire dont ils jouissent auprès de la multitude. Voyez l'adresse de Paul : il étale d'abord ces biens qui ne sont rien, pour amener le mot de folie qu'il met ensuite. S'il y a de l'imprudence à se glorifier à propos des biens réels, à plus forte raison y en a-t-il à propos de ceux qui ne sont rien. Et c'est ce qu'il dit, « n'être pas conforme à la loi « du Seigneur ». En effet, il ne sert à rien d'être Hébreu, ni de jouir d'autres avantages du même genre. N'allez donc pas vous imaginer que je considère ces titres comme des vertus; mais puisque ces gens-là s'en glorifient, je suis bien forcé d'établir là-dessus ma comparaison avec eux; c'est ce que fait l'apôtre dans d'autres circonstances encore : « Si quel- « qu'un croit pouvoir prendre avantage de ce « qui n'est que charnel, je le puis encore plus « que lui ». (Philipp. III, 4.) L'apôtre parle ainsi à cause de ceux qui prenaient ainsi leurs avantages. Supposez un homme d'une brillante naissance, ayant embrassé la pratique de la sagesse, et qui en verrait d'autres enorgueillis de leur noble origine; pour rabaisser leur vanité, il serait forcé de parler de l'illustration de sa race à lui, ce qu'il ferait non par désir de se vanter, mais afin de rappeler les autres à l'humilité. C'est ce que fait Paul. Ensuite, laissant de côté ces vaniteux, il ne s'attaque plus qu'aux Corinthiens.

« Vous souffrez sans peine les imprudents « (19) ». C'est donc vous qui êtes cause de ces désordres, encore plus que ces faux apôtres. Si vous ne les supportiez pas, si le mal qu'ils vous font ne venait que d'eux, je n'aurais rien à dire; mais c'est votre salut qui m'inquiète, et je condescends à votre faiblesse. Voyez comme il mêle à la réprimande un éloge : après avoir dit : « Vous souffrez sans peine les « imprudents », il ajoute : « étant vous-mêmes « sages ». C'est de l'imprudence que de se glorifier pour de pareils sujets. Sans doute il pouvait les réprimander ouvertement, leur dire : Ne supportez pas les imprudents; mais la réprimande, telle qu'il la formule, a plus d'éloquence. En s'y prenant autrement il eût paru ne les réprimander que parce qu'il était privé des mêmes avantages; au lieu qu'en se montrant, même au point de vue de ces avantages, supérieur à ses adversaires, et en disant qu'il dédaigne de pareils titres, ses paroles ont plus de force pour corriger. D'ailleurs, avant de commencer son éloge et d'entreprendre la comparaison qui lui donne la supériorité, il reproche aux Corinthiens la bassesse qui les courbe devant ces hommes.

Voyez comme il les raille : « Vous souffrez », dit-il, « qu'on vous mange (20) ». Mais alors, ô Paul, comment avez-vous pu dire : « A ceux « qui se glorifient de faire comme nous? » Voyez-vous comme il les montre ne se faisant pas faute de recevoir, et non-seulement de recevoir, mais au-delà de toute mesure? car c'est ce que signifie manger. « Qu'on vous asser- « visse ». Vos fortunes, dit-il, et vos personnes, et votre liberté, vous avez tout livré. Certes voilà qui est plus fort que de recevoir, ce n'est pas seulement de vos fortunes, mais de vos personnes mêmes qu'ils sont les maîtres. C'est ce qu'il fait voir auparavant par ces paroles : « Si d'autres usent de ce pouvoir à votre égard, « pourquoi ne pourrions-nous pas en user « plutôt qu'eux? » (I Cor. IX, 12.) Vient ensuite ce qui est plus grave : « Qu'on vous traite avec « hauteur ». Votre servitude est extrême, vos

maîtres n'ont pas la douceur en partage, ils sont insupportables, odieux. « Qu'on vous « frappe au visage ». Voyez-vous ici encore l'excès de la tyrannie? Ce n'est pas qu'ils fussent frappés au visage, mais ils étaient couverts de mépris et d'outrages; de là ce que l'apôtre ajoute : « C'est à ma confusion que je le dis « (21) ». On ne vous traite pas moins mal que ceux que l'on frappe au visage. Que peut-il y avoir de plus violent, de plus amer que cette domination qui vous prend vos fortunes, votre liberté, votre honneur, sans s'adoucir même en vous traitant de cette manière, qui ne vous laisse même pas la condition d'esclaves, mais abuse de vous en vous outrageant plus que l'on ne fait du misérable acheté à prix d'argent. « Comme si nous avions été faibles ». Il y a de l'obscurité dans l'expression. C'est que la vérité était désagréable à dire; il en dissimule l'odieux par l'obscurité des termes. Voici ce qu'il veut faire entendre. Ne pouvons-nous pas faire de même? Mais nous ne le faisons pas. Pourquoi donc les supportez-vous comme s'il nous était impossible d'en faire autant? Certes il faut vous reprendre de ce que vous supportez des insensés; mais qu'en outre vous vous laissiez ainsi mépriser, piller, traiter avec hauteur, frapper de coups, c'est ce qui ne comporte aucune excuse, c'est ce que jamais la raison ne saurait admettre. Car voilà une étrange manière de tromper les hommes. Ordinairement les trompeurs font des largesses, adressent des flatteries; ceux-là au contraire, ils vous trompent, ils vous prennent ce que vous avez, ils vous outragent. D'où il suit que vous ne pourriez trouver une ombre d'excuse : à ceux qui s'abaissent eux-mêmes à cause de vous, afin que vous soyez élevés, vous répondez par vos mépris; et ceux qui s'élèvent eux-mêmes afin que vous soyez abaissés, vous les entourez de votre admiration. Ne pouvons-nous pas faire de même? Nous nous en gardons bien, nous ne nous proposons que votre intérêt. Ces hommes-là vous pillent, parce qu'ils ne se proposent que leur intérêt à eux. Voyez-vous comment la parfaite liberté de son langage conspire en même temps à leur donner des craintes? Si vous ne les honorez, dit-il, que parce qu'ils vous frappent, que parce qu'ils vous outragent, nous aussi nous pouvons bien faire de même, vous asservir, vous frapper, vous traiter avec hauteur.

3. Comprenez-vous comment l'apôtre rend les fidèles uniquement responsables et de l'arrogance des faux apôtres et de ce qui paraissait de sa part, de l'imprudence? Ce n'est pas pour exalter ma gloire, c'est pour vous affranchir de votre amère servitude que je me vois forcé de me glorifier un peu. Il ne faut pas se borner à examiner seulement les paroles, il faut aussi considérer l'intention. Samuel faisait de lui-même un grand éloge en sacrant Saül, quand il disait : « Quel est celui de vous à qui j'ai « pris son âne, ou son veau, ou sa chaussure? « Qui ai-je opprimé? » (I Rois, XII, 3.) Personne cependant ne l'accusait. Ce n'était pas pour se vanter qu'il parlait ainsi, mais au moment d'instituer un roi, il voulait, en ayant l'air de se justifier, enseigner à ce roi la douceur, la mansuétude. Et considérez la sagesse du prophète, ou plutôt la bonté de Dieu.

... Il voulait d'abord les détourner de prendre un roi. Que fait-il alors? Il rassemble toutes les charges dont pourra les accabler le roi à venir, comme par exemple, qu'il forcera leurs femmes à tourner la meule, qu'il emploiera les hommes pour conduire ses troupeaux, pour avoir soin de ses mulets (le prophète se plaît à entrer dans le détail de tous les services dont s'entoure le faste de la royauté). Mais quand il voit que ses observations sont inutiles auprès du peuple, que la nation est atteinte d'un mal incurable, alors il compatit à sa faiblesse, et il modère le roi, et il s'efforce de le porter à la douceur. Voilà pourquoi il donne l'exemple de sa propre conduite en témoignage, car personne assurément ne réclamait alors contre lui, ni ne l'accusait; il n'avait pas besoin de se justifier; ce n'est que pour porter le roi à bien faire, que Samuel parle de lui-même. Aussi, afin de réprimer l'orgueil de la royauté, il ajoute : « Si vous écoutez le Seigneur, vous « et votre roi », tous les biens seront votre partage; si, au contraire, vous ne l'écoutez pas, tout se tournera contre vous. Amos disait aussi : « Je n'étais ni prophète, ni fils de pro- « phète, je n'étais que bouvier, me nourrissant « de mûres. Et Dieu m'a pris ». (Amos, VII, 14, 15.) Ce n'était pas pour se louer qu'il parlait ainsi, mais pour fermer la bouche à ceux qui ne voyaient pas en lui un prophète, pour leur montrer qu'il ne les trompait pas, que ses discours étaient inspirés. Un autre encore disait dans le même esprit : « Pour moi, j'ai été « rempli de la force du Seigneur, dans son « esprit et dans sa vertu ». (Michée, III, 8.)

David aussi, quand il parlait de son ours ou de son lion (I Rois, XVII, 34), ne le faisait pas pour s'exalter, il se préparait à une œuvre d'une admirable énergie. Comme on ne voulait pas croire qu'il triompherait du barbare, lui, nu, incapable de porter de lourdes armes, il était bien forcé de fournir des preuves de son courage viril. Et lorsqu'il coupa le bord du manteau de Saül (I Rois, XXIV, 5), ce n'était pas pour se glorifier qu'il dit les paroles qu'il fit entendre, mais pour détourner les affreux soupçons répandus contre lui, qu'il voulait tuer le roi. Donc il faut toujours considérer l'intention des paroles. Celui qui ne se propose que l'intérêt de ceux qui l'écoutent, même quand il se loue, ne doit pas être accusé ; au contraire, il mérite une couronne ; ce serait, s'il gardait le silence, qu'il mériterait d'être accusé. Si David eût gardé le silence en face de Goliath, on ne lui aurait pas permis de se mesurer avec lui, et il n'aurait pas remporté ce glorieux trophée. David, on n'en peut douter, ne parle que parce qu'il y est forcé, et ce n'est pas à ses frères, mais au roi ; ses frères ne l'auraient pas voulu croire ; la jalousie leur fermait les oreilles. Voilà pourquoi, sans songer à ses frères, il ne s'adresse qu'au roi, que l'envie ne travaillait pas encore.

4. Affreux mal que l'envie, mal affreux, et qui va jusqu'à nous persuader de mépriser notre propre salut. C'est ainsi que Caïn s'est perdu lui-même, et avant lui, celui qui avait perdu son père, le démon. C'est ainsi que Saül appela sur lui-même le malin esprit pour la perte de son âme, et après l'avoir appelé, il répondit par de l'envie aux soins de celui qui voulait le guérir. (I Rois, XVIII.) Telle est, en effet, la nature de l'envie ; Saül voyait bien que David le sauvait, et il aimait mieux périr que de voir la gloire de son sauveur. Quoi de plus affreux que cette passion ? On peut dire, sans craindre de se tromper, que c'est un enfant du démon, qu'on y trouve le fruit de la vaine gloire, ou plutôt la racine ; car ces deux fléaux s'engendrent l'un l'autre. C'est ainsi que Saül ne se possédait plus, dans son âme envieuse, quand le peuple disait : « David en a « tué dix mille ». (I Rois, XVIII, 7.) Quoi de plus insensé ? Car enfin, répondez-moi, d'où vous vient votre envie ? De ce que quelqu'un reçoit des louanges ? Vous devriez vous réjouir. Mais peut-être ne savez-vous pas si la louange est méritée ? Votre tristesse vient-elle de ce qu'on loue un homme qui n'a rien d'éclatant ? Mais alors vous devriez plutôt avoir compassion de cet homme. En effet, si c'est un homme de bien, personne ne doit ressentir de l'envie, au bruit des louanges qu'on lui donne ; il faut joindre sa voix au concert des bénédictions ; si au contraire ce n'est pas un homme de bien, pourquoi le chagrin qui vous ronge ? pourquoi vous frapper vous-même du glaive ? Parce que cet homme est admiré ? Oui, admiré des hommes d'aujourd'hui, qui demain n'existeront plus. Parce qu'il jouit de la gloire ? De quelle gloire, dites-moi ? de celle dont le Prophète dit que c'est la fleur des champs ? (Isaïe, XL, 6.) Voilà ce qui excite votre envie, vous voudriez porter ce fardeau, ces fleurs misérables ; vous voudriez en charger vos épaules ? Si cet homme excite tant votre envie, que ne portez-vous envie également aux hommes de peine, que vous voyez tous les jours, sous leur charge de foin, entrer dans la ville ? La charge de cet homme n'a rien de supérieur ; au contraire, elle a moins de prix encore. L'une ne pèse que sur le corps, l'autre, souvent est un poids funeste pour l'âme et elle lui cause plus d'anxiété que de plaisir.

Quelqu'un est éloquent, il en retirera moins d'admiration que d'envie ; et puis la louange se lasse vite, mais l'envie ne pardonne pas. Mais cet homme est auprès des princes, en grand honneur ? Eh bien ! de là l'envie qu'il excite, et ses dangers. Ce que vous ressentez contre lui, d'autres l'éprouvent également et ils sont en grand nombre. Mais on ne cesse pas de le célébrer ? De là, pour cet homme, une servitude pleine d'amertume. Voilà en effet qu'il n'ose plus agir librement, de peur d'offenser ceux qui le glorifient : c'est une lourde chaîne pour lui, que son illustration. Plus cet homme a de gens qui célèbrent son nom, plus il a de maîtres, plus sa servitude s'étend, il voit ses maîtres et seigneurs apparaître partout à ses yeux. Le serviteur, une fois affranchi de la présence de celui qui lui commande, respire en pleine liberté ; cet homme, au contraire, rencontre partout ceux qui lui commandent, car il est l'esclave de tous ceux que ses yeux rencontrent sur la place publique. Qu'une affaire urgente le force à sortir, il n'ose pas se risquer sur la place, sans une escorte de serviteurs, sans chevaux, sans pompe, sans étalage, de peur que ceux aux ordres de qui il est ne le désapprouvrent. S'il lui arrive

d'apercevoir quelqu'un de ses amis, de ses plus familiers, il n'a pas assez de confiance pour lui parler sur le ton de l'amitié ; c'est qu'il a peur que ses maîtres ne le fassent un peu déchoir de la hauteur de sa gloire. D'où il suit que, plus il est illustre, plus il est asservi. S'il lui arrive un malheur, l'outrage de la fortune est pour lui d'autant plus amer, que plus de témoins voient l'insulte, et qu'il semble que sa dignité en est atteinte ; et il n'y a pas là seulement un outrage, mais un désastre. Une foule de gens s'en réjouissent ; au contraire, dans le cas d'un bonheur nouveau, une foule de gens n'éprouvent que l'envie qui les irrite contre cet homme heureux, et le désir ardent de le renverser. Est-ce là du bonheur, dites-moi? Est-ce là de la gloire? Mille fois non. C'est de la honte, c'est de la servitude, c'est une chaîne, c'est tout ce qui peut s'appeler un fardeau. Si vous trouvez si désirable la gloire que donnent les hommes, s'il suffit pour bouleverser votre âme de voir cet homme que la foule applaudit, eh bien ! au milieu des applaudissements dont vous le verrez jouir, élancez-vous par la pensée vers la vie à venir, vers la gloire réservée à la fin des siècles ; et, comme on prend la fuite pour échapper à une bête féroce, comme on se précipite dans sa maison, dont on ferme les portes ; prenez alors de même la fuite, cherchez votre refuge dans la vie qui nous attend, dans la gloire ineffable que rien n'égale. C'est ainsi que vous foulerez aux pieds la gloire présente, que vous conquerrez sans peine la gloire divine, que vous jouirez de la vraie liberté, des biens éternels : puissions-nous tous entrer dans ce partage, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient, comme au Père, comme au Saint-Esprit, la gloire, la puissance, l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXV.

MAIS, PUISQU'IL Y EN A QUI SONT SI HARDIS A PARLER D'EUX-MÊMES, JE VEUX BIEN FAIRE UNE IMPRUDENCE, EN ÉTANT AUSSI HARDI QU'EUX. (XI, 21, JUSQU'A LA FIN DU CHAPITRE.)

Analyse.

1. Encore sur la répugnance que Paul montre toujours à parler de ses œuvres, même quand il y est forcé. — Enumération de ses souffrances, de ses épreuves, de ses dangers.
2. Il ne parle pas de ses miracles, mais seulement de ce qui fait paraître sa faiblesse. — Les souffrances de son âme, plus cruelles que celles de son corps, et provenant de sa charité. — De sa prudence, égale à son courage.
3. C'est l'Eglise tout entière qui triomphe par ses œuvres, par ses vertus. — C'est un feu inextinguible ; c'est un feu qui convertit en sa substance tout ce à quoi il se communique. — Paul supérieur à David vainqueur de Goliath. — Exemples qu'il nous faut retirer de la vie et du caractère de Paul.

1. Voyez-le, ici encore, montrer sa répugnance, ses hésitations, voyez de quelle précaution il use. Et certes il ne s'est pas fait faute de dire, exprimant toujours la même pensée : « Plût à Dieu que vous voulussiez un « peu supporter mon imprudence ! » et encore : « Que personne ne me juge imprudent, « ou au moins, souffrez-moi comme imprudent » ; et : « Ce que je dis, je ne le dis pas « selon Dieu, mais je fais paraître de l'imprudence » ; et : « Puisque plusieurs se glorifient « selon la chair, moi aussi, je me glorifierai ».

Et, ici encore : « Mais, puisqu'il y en a qui sont « si hardis à parler d'eux-mêmes, je veux bien « faire une imprudence en étant aussi hardi « qu'eux ». C'est de la hardiesse, c'est de l'imprudence, selon lui, que de parler de soi avec fierté, même quand on y est contraint, et il s'attache à nous montrer qu'il faut fuir cette prétention. Si, après avoir tout fait, nous devons nous considérer comme inutiles, quelle pourrait être l'excuse de celui qui, sans raison aucune, s'exalte et se vante? C'est ce qui a attiré au Pharisien le traitement qu'il a subi; voilà comment il a fait naufrage dans le port; voilà l'écueil contre lequel il s'est brisé. C'est ce qui fait que Paul, quelle que soit l'impérieuse nécessité qui le presse, répugne tant à se louer, et ne cesse pas de rappeler que c'est de l'imprudence. Enfin il se risque, et après avoir fait valoir la nécessité qui l'excuse, il dit : « Sont-ils Hébreux? Moi aussi. Sont-ils « Israélites? Moi aussi (22) ». En effet, tous les Hébreux n'étaient pas Israélites, puisque et les Ammonites et les Moabites étaient Hébreux. Aussi ajoute-t-il, pour montrer la pureté de son sang : « Sont-ils de la race d'Abraham? « Moi aussi. Sont-ils ministres de Jésus-Christ? « Quand je devrais passer pour imprudent, je « le suis plus qu'eux (23) ». Il ne se contente pas d'avoir déjà employé cette précaution, il répète ici encore ce correctif : « Quand je « devrais passer pour imprudent, je le suis « plus qu'eux ». Je vaux mieux, je les surpasse.

Les preuves manifestes de sa supériorité ne lui manquaient certes pas ; il n'en qualifie pas moins son langage, d'imprudent. Mais, dira-t-on, si c'étaient de faux apôtres, il n'était pas besoin d'une comparaison pour établir sa supériorité sur eux, il fallait montrer que ces hommes-là n'étaient pas des ministres. Aussi Paul a-t-il dit que c'était « de « faux apôtres, des ouvriers trompeurs, qui se « transfigurent en apôtres de Jésus-Christ ». Mais maintenant, il ne procède plus de même ; il veut examiner à fond la question ; on ne doit pas, lorsqu'une enquête est possible, se borner à une simple affirmation de jugement ; l'apôtre fait d'abord la comparaison de leur vie et de la sienne, et c'est en s'appuyant sur la réalité qu'il les ruine avec une bien plus grande autorité. C'est d'ailleurs l'opinion que ces gens-là ont d'eux-mêmes, et non son jugement à lui, que l'apôtre exprime, en disant : « Ils sont ministres de « Jésus-Christ ». Quand il ajoute : « Je le suis « plus qu'eux », c'est une comparaison ; une affirmation pure et simple ne lui suffit pas, il va donner la démonstration par les faits, et par là on verra bien que c'est à lui qu'appartient le caractère propre de l'apostolat. Laissant de côté tous ses miracles, il parle de ses épreuves tout d'abord, il dit : « J'ai plus « souffert de travaux, plus reçu de coups », la seconde épreuve, être battu, recevoir des coups de fouet, est plus cruelle que la première. « Plus enduré de prison ». Ici encore, gradation. « Je me suis souvent vu tout près « de la mort. Il n'y a pas de jour », dit-il, « que je ne meure ». (I Cor. xv, 31.) Ici, c'est la réalité même qu'il décrit, souvent il a été exposé à des dangers de mort. « J'ai reçu des « Juifs, cinq différentes fois, trente-neuf coups « de fouet (24) ». Pourquoi « trente-neuf? » C'est qu'une ancienne loi portait que celui qui recevait plus de quarante coups était infâme. Donc pour empêcher que l'emportement de celui qui donnait les coups, n'excédât le nombre et ne rendît infâme celui qui les recevait, on avait fixé ce nombre à quarante moins un, à trente-neuf ; de cette manière, quelle que fût la vivacité de celui qui frappait, il n'était pas exposé à dépasser les quarante, il restait en-deçà du nombre déterminé, et ne rendait pas infâme le patient.

« Trois fois j'ai été battu de verges ; une « fois lapidé ; trois fois j'ai fait naufrage « (25) ». Et que fait cela à l'Evangile? Beaucoup, puisque pour le prêcher, il faisait de longs voyages, et traversait les mers. « Un « jour et une nuit, j'ai été dans l'abîme ». Au milieu de la mer, selon les uns ; selon les autres, il nageait ; ce qui est plus vraisemblable. Ce fait, il ne le donne pas comme un miracle, comme plus considérable que ses naufrages. « Dans les périls sur les fleuves (26) ». En effet, il était forcé de traverser les fleuves. « Dans « les périls des voleurs, dans les périls au mi- « lieu de la cité, dans les périls de la solitude ». Partout des luttes devant moi, dans les pays, dans les contrées, dans les cités, dans les solitudes. « Dans les périls entre les nations, dans « les périls entre les faux frères ». Vous voyez, ici, une autre espèce de guerre. Il ne rencontre pas seulement des ennemis déclarés, il se voit attaqué par ceux qui jouaient l'affection fraternelle, et il avait grand besoin, et de fer-

meté et de prudence. « J'ai souffert les travaux « et les fatigues ». Les dangers succédaient aux labeurs, les labeurs aux dangers, sans relâche, sans trève, et ne le laissaient pas même respirer un moment. « Souvent dans les « voyages, souffrant la faim, la soif, la nudité, « outre les maux extérieurs (27, 28) ».

2. Il en passe plus qu'il n'en énumère ; ou plutôt, même les épreuves qu'il énumère, il n'en peut exprimer la rigueur ; il ne les montre pas, il se contente d'en donner un chiffre court, facile à retenir ; par trois fois, dit-il, par trois fois, une fois ; quant à celles dont il ne peut donner le chiffre, parce que ce chiffre serait trop considérable, il n'en parle pas. Et il ne dit pas les heureux fruits qui en sont sortis, tant et tant de conversions; il ne dit que ce qu'il a souffert en prêchant l'Evangile, et il fait en même temps deux choses : il montre sa modestie, et il montre, qu'alors même que ses travaux n'auraient rien produit, ils n'auraient pas été pour lui sans résultat, car c'est ainsi qu'il a mis le comble à la rémunération qu'il attend. « Mes « assauts de tous les jours ». Les troubles, les violentes inquiétudes, les peuples qui l'attaquaient, les villes qui se jetaient sur lui. C'étaient surtout les Juifs qui lui faisaient la guerre, parce que c'étaient eux surtout que l'apôtre couvrait de confusion, et le plus grand reproche que lui adressait leur fureur, c'était son changement si brusque de parti. La guerre était, contre lui, universelle, acharnée, guerre de la part de ses proches, guerre de la part des étrangers, guerre de la part des hypocrites ; partout autour de lui, des flots, des précipices, dans les contrées habitées, dans les pays sans habitants, sur la terre, sur la mer, au dehors, au dedans. Et il n'avait pas la nourriture nécessaire, il n'avait pas un mince vêtement, l'athlète de la terre livrait nu ses batailles, et c'est en ayant faim, qu'il soutenait ses luttes ; tant il était loin de chercher des richesses. Et il ne se plaignait pas, il rendait grâces à Dieu qui présidait à tous ces combats. « Le soin que j'ai de toutes les « Eglises ». La plus terrible de toutes ces épreuves, c'est qu'il était déchiré dans l'âme, que ses pensées le tourmentaient en sens divers. S'il n'essuyait aucune attaque du dehors, il avait la guerre à l'intérieur, les flots montaient sur les flots, les inquiétudes s'amassaient en tourbillons, toutes ses pensées se heurtaient dans une ardente mêlée. Souvent un homme qui n'a qu'une maison à gouverner, et, sous ses ordres, des serviteurs, des intendants, des économes, n'a pas le temps de respirer dans les soucis qui l'agitent, puisque personne ne lui cause d'embarras ; Paul n'avait pas une maison seulement à gouverner, mais des villes, des peuples, des nations, la terre entière. Et que d'affaires, et que d'ennemis qui le harcelaient! Et il était seul, endurant tant de souffrances, et il éprouvait des angoisses telles que nul père n'en ressentit jamais pour ses enfants : essayez de concevoir ce qu'il eut à subir.

Ne dites pas que ses inquiétudes n'avaient peut-être rien de bien cuisant, mais écoutez ce qu'ajoute l'apôtre. « Qui est faible, sans « que je m'affaiblisse avec lui (29) ? » Il ne dit pas : Je prends ma part de la tristesse, mais, je souffre autant que celui qui souffre, aussi malade que le malade, aussi troublé, aussi agité. « Qui est scandalisé sans que je brûle ? » Voyez ici encore l'extrême douleur qu'exprime cette image d'un feu dévorant. Je suis dans la flamme, le feu me consume, dit-il : supplice affreux. Les autres épreuves dont il parle, étaient cruelles, mais passaient vite ; il s'y mêlait une joie inaltérable ; mais ce qui l'étouffait, ce qui lui broyait le cœur, lui déchirait l'âme, c'était d'avoir tant à souffrir pour la faiblesse de chaque infirme, quel qu'il pût être. Son caractère n'était pas de s'affliger avec les plus considérés, sans prendre souci de ceux qui l'étaient moins; l'être le plus abject, il le regardait comme un de ses proches. De là, ses paroles : « Qui est faible ? » On eût dit qu'il était, à lui seul, l'Eglise tout entière, tant il était tourmenté dans chacun de ses membres.

« S'il faut se glorifier de quelque chose, je « me glorifierai de ma faiblesse (30) ». Vous voyez qu'il ne parle nullement de miracles ; voyez-vous qu'il ne se glorifie que de ses persécutions et de ses épreuves ? C'est que ce sont là, dit-il, des marques de faiblesse. Et il montre combien les combats étaient de nature différente. Les Juifs lui faisaient la guerre, les païens se soulevaient contre lui, les faux frères le combattaient, et lui s'affligeait à voir la faiblesse de ses frères, et leurs scandales ; de toutes parts lui venaient les troubles, les bouleversements, et du côté de ses proches, et du côté des étrangers. Voilà le caractère du

véritable apostolat : voilà comment l'Evangile fait sa trame.

« Dieu, qui est le Père de Notre-Seigneur « Jésus-Christ, sait que je ne mens point. « Le gouverneur de la province de Damas, « pour le roi Arétas, faisait faire garde dans « la ville pour m'arrêter (31, 32) ». Pourquoi, ici, cette protestation qu'il dit vrai, cette manière d'affirmer dont il ne s'est jamais servi jusque-là? C'est probablement que le fait était vieux et peu connu; tandis que le reste était parfaitement connu, par exemple sa sollicitude pour les Eglises, et tout ce dont il a parlé. Comprenez maintenant la violence de la guerre excitée contre lui, s'il était cause que l'on faisait garder la ville. Quand je parle de la violence de la guerre, je parle du zèle ardent de Paul; si son ardeur eût été moins vive, il n'aurait pas excité à ce point la rage du gouverneur. Voilà ce que fait une âme vraiment apostolique; sous tant de coups qui la frappent, elle n'est pas ébranlée, elle supporte tout avec une noble fierté, elle ne se précipite pas d'ailleurs au-devant des périls, elle ne les cherche pas pour s'y jeter par plaisir. Voyez à quel moyen il eut recours pour échapper au gouverneur : « Mais on me des- « cendit par une fenêtre dans une corbeille « (33) ». Sans doute il désirait quitter cette terre, mais il n'en désirait pas moins le salut des hommes. Voilà pourquoi il a souvent recours à de pareils moyens; il veut se conserver pour la prédication; il ne refusait pas d'employer des moyens humains, quand les circonstances l'exigeaient; telle était sa prudence et son activité. Lorsque les malheurs étaient inévitables, il n'avait recours qu'à la grâce; quand l'épreuve n'excédait pas certaines limites, il trouvait dans son propre fonds un grand nombre de ressources; et, ici encore, c'est à Dieu qu'il rapportait tout. Supposez une étincelle d'un feu inextinguible, tombant dans la mer, ensevelie sous les flots qui s'amoncellent, et reparaissant brillante au-dessus des ondes; tel était le bienheureux Paul, tantôt englouti sous les dangers, tantôt affranchi, libre, plus brillant, triomphant par son courage de tous les malheurs.

3. Voilà l'éclatante victoire, voilà le trophée de l'Eglise, voilà ce qui met en fuite le démon, nos souffrances. Pendant que nous subissons les souffrances, le démon est captif, c'est lui qui souffre du mal qu'il veut nous faire. C'est ce qui est arrivé à Paul; plus le démon suscitait de dangers contre lui, plus ce maudit se voyait vaincu. Un seul genre d'épreuves ne lui suffisait pas, il variait, il diversifiait les périls. Tantôt la fatigue, tantôt le découragement, tantôt la crainte, tantôt la douleur, tantôt les angoisses, tantôt la honte, tantôt tous ces moyens ensemble; il avait beau tenter, en toutes choses l'apôtre remportait la victoire. Supposez un soldat tout seul, tenant tête à la terre soulevée contre lui pour le combattre, soulevée tout entière, et au milieu des bataillons ennemis, ce soldat n'éprouve aucun mal; c'est l'image de Paul, seul au milieu des barbares, au milieu des Grecs, présent sur toute mer, présent sur toute terre, et toujours invincible. Supposez une étincelle tombant sur la paille ou le foin, convertissant en sa nature tout ce qu'elle embrase : c'est l'image de Paul dans sa course, ramenant tous les hommes à la vérité; c'est un torrent qui inonde tout, qui renverse tous les obstacles. Supposez un seul et même athlète à la lutte, à la course, au pugilat; un soldat assiégeant des murailles, combattant à pied, combattant sur mer. C'est l'image de Paul livrant toute espèce de combats, répandant le feu de son zèle et nul n'ose l'approcher; à lui seul, il embrassait toute la terre, sa seule langue convertissait toutes les âmes.

Toutes ces trompettes qui tombèrent sur les murailles de Jéricho (Jos. VI, 20), et les brisèrent, n'égalent pas cette voix retentissante qui jette par terre les citadelles du démon, et tire à soi ses ennemis transformés. Il faisait des prisonniers en foule ; ces captifs, il les armait ensuite, il en faisait ses soldats à lui, son armée à lui, et, par eux, il remportait d'admirables victoires. David renverse Goliath d'un seul coup de pierre (I Rois, XVII, 49); pesez les exploits de Paul, et l'œuvre de David n'est qu'une action d'enfant; vous trouvez entre eux toute la différence du berger et du général. Paul ne renversait pas Goliath d'un coup de pierre; mais de sa voix il mettait en fuite toute la phalange du démon; comme un lion rugissant, dont la langue lancerait du feu, il ne trouvait personne pour lui résister, et c'étaient partout des bonds continuels, fondant sur les uns, tombant sur les autres, s'élançant sur d'autres encore, les premiers le revoyaient accourant plus vite que le vent, et comme on gouverne une seule maison, un

seul navire, aussi facilement régissait-il la terre et tous ses habitants, retirant des abîmes ceux qui tombaient, soutenant ceux qui avaient le vertige, exhortant les matelots assis à la poupe, surveillant la proue, tendant les cordages, maniant la rame, assurant la voile, les yeux au ciel, remplissant à lui seul, toutes les fonctions, de matelot, de pilote, de nocher, de voile, de navire, souffrant tout, pour épargner aux autres tous les maux.

Voyez : il a souffert le naufrage, pour sauver l'univers du naufrage ; un jour et une nuit, il est resté dans l'abîme pour retirer les hommes de l'abîme de l'erreur ; il s'est fatigué pour apporter du repos à ceux qui sont fatigués ; il a souffert des coups pour guérir ceux que le démon frappe ; il a séjourné dans des prisons, pour ramener à la lumière les hommes assis dans les prisons des ténèbres ; il a souvent bravé mille morts, pour nous affranchir des morts les plus affreuses ; il a reçu, à cinq reprises différentes, trente-neuf coups de fouet, afin de délivrer ceux-mêmes qui les lui donnaient, du fouet du démon ; il a été frappé de verges, afin de soumettre les hommes à la verge et à la houlette du Christ ; il a été lapidé, afin de les mettre à l'abri de ces pierres qui n'atteignent pas les sens ; il a été dans la solitude, afin de les tirer hors de la solitude ; il a été dans les voyages, afin de mettre un terme aux courses vagabondes, et d'ouvrir la voie qui conduit au ciel ; il a couru des dangers dans les cités, afin de nous montrer la cité d'en-haut ; il a souffert de la faim et de la soif, pour nous affranchir de la faim la plus cruelle ; il a enduré la nudité, afin de revêtir ceux qui étaient dans la honte de la robe de Jésus-Christ ; il a été assailli par les multitudes, afin de nous soustraire à l'attaque des démons ; il a été brûlé, afin d'éteindre les traits enflammés de l'enfer ; il a été descendu du haut d'une muraille par une fenêtre, pour faire remonter ceux qui étaient renversés sur la terre.

Continuerons-nous encore à discourir, quand nous n'avons pas même une idée des souffrances que Paul a endurées ? Montrerons-nous encore de l'attachement pour l'argent, de l'attachement pour une épouse, pour une ville, pour la liberté, quand nous le voyons prouver mille et mille fois son mépris de la vie ? Le martyr ne meurt qu'une fois ; ce bienheureux, dans son corps, dans son âme, a souffert tant et tant de dangers que c'était plus qu'il n'en fallait pour bouleverser une âme de diamant ; et ce que tous les saints ensemble ont enduré, dans tant de corps différents, l'apôtre l'a supporté dans un seul et même corps ; on eût dit que son stade, c'était la terre entière, qu'il défiait au combat tous les hommes, telle était la fierté de son inébranlable valeur. C'est qu'il savait bien quels étaient ces démons qui luttaient contre lui. Aussi sa gloire a-t-elle brillé dès le début ; dès le premier pas hors de la barrière, jusqu'au dernier terme du stade, il est resté toujours semblable ; ou plutôt il s'élançait avec d'autant plus d'ardeur qu'il approchait plus de l'heure des récompenses. Et ce qui est vraiment admirable, c'est que l'homme qui souffrait et faisait de si grandes choses était la modestie même. Contraint à parler de ses vertus, il parcourait tout cela rapidement et sans s'arrêter ; il aurait pourtant rempli des milliers et des milliers de volumes, à expliquer une à une toutes ses paroles ; à dire de quelles Eglises il prenait un si grand soin ; à énumérer ses prisons et les œuvres qu'il y accomplit ; à raconter une à une ses autres tribulations, les assauts qu'il essuya. Mais il ne l'a pas voulu.

Instruits de cette conduite, sachons donc, nous aussi, pratiquer la modestie ; ne nous glorifions plus ni de notre fortune, ni des autres biens de ce monde, ne nous glorifions que des outrages endurés pour Jésus-Christ, et n'en parlons encore que quand nous y sommes forcés ; s'il n'y a aucune nécessité pressante, n'en faisons pas mention, ne disons rien pour nous exalter, ne rappelons que les péchés que nous avons commis. C'est ainsi qu'il nous sera facile d'en être délivrés, c'est ainsi que nous nous rendrons Dieu propice, et que nous obtiendrons la vie à venir. Puissions-nous tous entrer dans ce partage, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient, comme au Père, comme au Saint-Esprit, la gloire, la puissance, l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXVI.

IL NE M'EST PAS AVANTAGEUX DE ME GLORIFIER, CEPENDANT JE VIENDRAI MAINTENANT AUX VISIONS ET AUX RÉVÉLATIONS DU SEIGNEUR. (XII, 1, JUSQU'A 10.)

—

Analyse.

1 et 2. Visions et révélations de Paul. — Pourquoi il en parle, et pourquoi il ne le fait qu'à mots couverts.
3. Sur cet aiguillon que Paul ressentait dans sa chair, et qu'il appelait un ange de Satan, chargé de lui donner des soufflets. — Sens du mot Satan dans l'Ecriture. — Humilité de Paul ; de la confession qu'il fait de ses faiblesses ; pourquoi il s'y complaît. — Les souffrances endurées pour Jésus-Christ sont pleines de consolations.
4. Sur la divinité ridiculement et honteusement attribuée à Alexandre-le-Grand, à un infâme comme Antinoüs. — L'empire d'Alexandre après sa mort, et l'empire du Christ, après sa mort. — Vive opposition.
5. Des apôtres, des martyrs. — Les sépulcres des martyrs, plus triomphants que les palais des rois. — Texte éloquent.

1. Qu'est-ce que cela veut dire? Après tout ce qu'il vient de dire, pourquoi une réflexion de ce genre : « Il ne m'est pas avantageux de « me glorifier », comme s'il n'avait rien dit? Ce n'est pas qu'il trouve qu'il n'a rien dit, mais c'est qu'il va passer à une autre espèce de glorification ; ce n'est pas que ce dont il veut parler lui donne des droits à une glorieuse récompense, mais c'est que les faits qu'il va dire rendraient, aux yeux du grand nombre, sa gloire encore plus éclatante, quoique les sages ne soient pas de cet avis ; voilà pourquoi l'apôtre dit : « Il ne m'est pas avantageux de me « glorifier ». En effet les grands titres de gloire étaient ceux qu'il a énumérés, ceux qui étaient fondés sur ses épreuves ; mais maintenant il va en produire d'autres; ce sont des révélations, d'ineffables mystères. Pourquoi dit-il : « Il ne « m'est pas avantageux, » sinon parce qu'il craint que ce souvenir ne lui donne de l'orgueil? Que dites-vous? quand vous ne parleriez pas de ces insignes faveurs, n'en avez-vous pas conscience ? Mais c'est que nous ne sommes pas aussi portés à nous enorgueillir de ce dont nous avons conscience, que de la communication que nous en faisons aux autres. Ce n'est pas la vertu des bonnes œuvres qui provoque l'orgueil, mais le grand nombre des témoins qui connaissent nos mérites. Voilà donc pourquoi il dit : « Il ne m'est pas avantageux », c'est-à-dire, je ne veux pas donner une trop haute idée de moi, à ceux qui m'écoutent. En effet, les faux apôtres parlaient même des vertus qu'ils n'avaient pas; Paul, au contraire, cache même les vertus qu'il a, et cela, quand une nécessité si impérieuse devrait le faire parler, et il dit : « Il ne m'est pas avanta- « geux », ce qui démontre éloquemment combien tous doivent fuir l'ostentation. Il n'y a aucun profit à y céder, elle est funeste ; il faut pour parler de soi, une nécessité de nature à déterminer la volonté.

L'apôtre donc, après avoir rappelé ses dangers, ses épreuves, les piéges qui lui ont été tendus, ses chagrins, ses naufrages, passe à un tout autre ordre de faits à sa gloire, il dit : « Je connais un homme, il y a quatorze ans, « (fut-ce avec son corps? je ne le sais ; fut-ce « sans son corps ? je ne le sais ; Dieu le sait) qui « fut ravi jusqu'au troisième ciel. Et je sais « qu'il fut ravi dans le paradis; (fut-ce avec « son corps? je ne le sais ; fut-ce sans son corps? « je ne le sais); et il y entendit des paroles « ineffables, qu'il n'est pas permis à un homme « de rapporter. Je pourrais me glorifier en « parlant d'un tel homme, mais je ne me glo- « rifierai pas de moi-même (2, 3, 4, 5) ». Ce fut là une grande révélation, mais ce ne fut pas la seule qu'il eut, il en reçut beaucoup d'autres encore; mais il n'en dit qu'une dans

le grand nombre. Ce qui prouve combien il en reçut, c'est ce qu'il dit : « De peur que la « grandeur de mes révélations ne me donne « de l'orgueil ». Mais, dira-t-on, s'il tenait à les cacher, il ne devait pas en parler à mots couverts, il n'avait qu'à ne rien dire de pareil; s'il tenait à en parler, il devait en parler clairement. Pourquoi donc n'a-t-il ni parlé clairement, ni gardé le silence? C'est pour montrer que, même en parlant, il ne le fait qu'à contre-cœur. Voilà pourquoi il a fait la réflexion qu'il y avait, de ce fait, quatorze ans. Il ne l'a pas mentionné sans montrer qu'après avoir gardé le silence si longtemps, il n'en parle présentement, que parce qu'une impérieuse nécessité l'y oblige, qu'il continuerait encore à n'en rien dire, s'il ne voyait ses frères qui se perdent. Or si Paul, dès le début de sa carrière, méritait d'être honoré d'une telle révélation, lui qui n'avait pas encore fait paraître de si éminentes vertus, considérez ce qu'il dut devenir quatorze ans après. Et voyez sa modestie à raconter certaines choses, à reconnaître qu'il en ignore d'autres. Qu'il a été ravi, c'est ce qu'il dit; fut-ce en corps? fut-ce sans son corps? c'est ce qu'il reconnaît ignorer. Il pouvait se contenter de parler de ce ravissement, et de ne rien dire ensuite; mais il n'écoute que sa modestie et il ajoute son observation.

Quoi donc? est-ce son esprit qui a été ravi avec son âme, et son corps serait resté mort? ou est-ce le contraire? Son corps a-t-il été ravi? Impossible de le dire. Si Paul n'en sait rien, lui qui a été ravi, lui qui s'est vu révéler de si grands mystères, à bien plus forte raison devons-nous l'ignorer. Il était dans le paradis, voilà ce qu'il sait; il était dans le troisième ciel, voilà ce qu'il n'ignorait pas; mais la manière, voilà ce qu'il ne distinguait pas clairement. Considérez une autre marque de sa modestie. Quand il parle de la ville des Damascéniens, il pense à garantir la véracité de son discours; ici, au contraire, il ne s'en inquiète plus; c'est qu'en effet, il n'attachait pas une extrême importance à être cru, il parle seulement à mots couverts. Ainsi ajoute-t-il : « Je « pourrais me glorifier, en parlant d'un tel « homme » ; il n'entend pas dire par là que ce soit un autre que lui qui ait été ravi, mais, autant qu'il lui est permis et possible, il évite de parler de lui ouvertement; de là, la tournure de ses paroles. D'ailleurs à quoi bon, puisqu'il parlait de lui, recourir à un intermédiaire? Pourquoi donc cette composition, cet arrangement? C'est que ce n'était pas la même chose de dire : J'ai été ravi, et je connais un homme qui a été ravi; ni : Je me glorifie en parlant de moi-même, et : Je pourrais me glorifier en parlant d'un tel homme. Que si l'on objecte : Mais comment pouvait-il être ravi sans son corps? Je demanderai à l'auteur de l'objection : Mais comment pouvait-il être ravi avec son corps? car le second fait est encore plus incompréhensible que le premier, si l'on ramène tout au raisonnement, si l'on ne veut pas s'incliner devant la foi. Maintenant pourquoi a-t-il été ravi? C'est, je pense, afin qu'il ne parût pas inférieur aux autres apôtres. Ils avaient vécu avec le Christ, Paul ne l'avait pas approché, voilà pourquoi il fut élevé, dans un ravissement, à la gloire, au paradis. Le paradis! le nom en était fameux, partout célébré.

2. Voilà pourquoi le Christ disait : « Aujour- « d'hui, vous serez avec moi dans le paradis ». (Luc, XXIII, 43.) « Je pourrais me glorifier en « parlant d'un tel homme ». Qu'est-ce à dire? Si c'est un autre qui a été ravi, de quoi pouvez-vous vous glorifier? Il est donc évident que c'est de lui qu'il parlait. S'il a ajouté : « Mais « je ne me glorifierai pas pour moi-même », ces paroles se réduisent à ceci : en l'absence de toute nécessité, je ne veux rien dire de pareil à la légère, ou certainement il voulait autant que possible, rejeter dans l'ombre ce qu'il avait dit. La suite démontre parfaitement que dans toutes ces paroles, il n'est question que de lui, car il ajoute : « Si je voulais me « glorifier, je ne serais pas un imprudent, car « je dirais la vérité (6) ». Comment donc avez-vous pu dire d'abord : « Plût à Dieu que vous « voulussiez un peu supporter mon impru- « dence », et, « ce que je dis, je ne le dis pas « selon Dieu, mais je fais paraître de l'impru- « dence » (II Cor. XI, 1-17); tandis que vous dites maintenant : « Si je voulais me glorifier, « je ne serais pas un imprudent? » C'est qu'en ce moment il ne se préoccupe pas du fait de se glorifier, mais du fait de mentir; si se glorifier est de l'imprudence, à combien plus forte raison y a-t-il de l'imprudence à mentir? C'est donc dans cette pensée qu'il dit : « Je ne serais « pas un imprudent ». Voilà pourquoi il ajoute : « Car je dirais la vérité; mais je me retire de « peur qu'on ne m'estime au-dessus de ce qu'on

« voit en moi, ou de ce qu'on entend dire de « moi ».

Cette raison est véritable, on prenait les apôtres pour des dieux, à cause des miracles qu'ils faisaient. (Act. IV, 10.) De même qu'en créant les éléments, Dieu a fait deux choses, il les a créés à la fois faibles et éclatants ; éclatants, afin qu'ils publiassent sa puissance ; faibles, afin de prévenir l'égarement des hommes ; de même, les apôtres étaient à la fois admirables et faibles, de manière à instruire, par leurs œuvres mêmes, les infidèles. Si on ne les eût jamais vus qu'admirables, ne montrant aucun signe de faiblesse, c'est en vain qu'ils auraient voulu empêcher le peuple de soupçonner en eux une nature supérieure à la nature humaine ; non-seulement ils n'y seraient pas parvenus, mais ils auraient produit un effet tout opposé. Les refus qu'ils auraient opposé aux louanges, auraient été regardés comme des preuves de leur modestie, et n'auraient fait qu'ajouter à l'admiration pour eux. C'est ce qui explique pourquoi leur conduite, leurs actions révélaient leur faiblesse. Témoin, les personnages de l'Ancien Testament. Elie, cet homme admirable, donna parfois des marques de timidité ; de même ce grand Moïse, qui, lui aussi, par la même faiblesse, prit la fuite. Ce qui leur arrivait parce que Dieu se retirait d'eux, afin que la nature humaine fût confondue en leur personne. Car si l'on entend les Israélites demander, après leur sortie d'Egypte, où donc est Moïse, supposez qu'il les eût encore introduits dans la Palestine, que n'eussent-ils pas dit ? Voilà donc pourquoi Paul dit : « Je me retiens de peur « qu'on ne m'estime... » Il ne dit pas, de peur qu'on ne dise, mais, de peur qu'on ne s'imagine que ma valeur est plus considérable. De sorte que, par là encore, il est évident que c'est de lui-même qu'il parle dans tout ce passage. Voilà pourquoi il disait en commençant : « Il ne m'est pas avantageux de me glorifier ». Ce qu'il n'aurait pas dit s'il se fût proposé de parler d'un autre, car quel inconvénient y a-t-il à se glorifier au sujet d'un autre ? C'était bien lui qui avait été honoré de ces révélations. De là, les paroles qu'il ajoute : « Aussi, de « peur que la grandeur de mes révélations ne « m'inspirât de la hauteur, j'ai ressenti dans « ma chair un aiguillon, qui est un ange de « Satan, pour me souffleter (7) ».

Que dites-vous ? Celui qui regardait la royauté comme un pur néant, qui ne tenait aucun compte de la géhenne pour l'amour de Jésus-Christ, il attachait à la gloire que donne la foule assez de prix pour s'enorgueillir, pour avoir besoin d'un frein continuel ? Il ne dit pas, un ange qui me soufflettera, mais, « qui « est un ange de Satan, pour me souffleter ». Actuellement, qu'est-ce que cela veut dire ? Que signifie donc cette parole ? Il nous faut d'abord découvrir ce que peut être cet aiguillon, et ce que peut être cet ange de Satan, et alors nous comprendrons. Quelques interprètes ont été d'avis qu'il fallait entendre par là une certaine douleur de la tête, que le démon lui communiquait ; mais n'en croyons rien. Le corps de Paul n'aurait pas pu être livré aux mains du démon, puisque le démon lui-même cédait à un simple commandement de Paul ; puisque l'apôtre lui dictait des lois, lui fixait des limites, lui livrait le fornicateur pour mortifier sa chair (I Cor. V, 5), et que Satan n'aurait pas osé s'attaquer à d'autres. Que signifie donc cette parole de Paul ? Satan, dans la langue des Hébreux, veut dire adversaire, et c'est le nom que l'Ecriture donne, dans le troisième livre des Rois, à ceux qui se portent comme adversaires, et, à propos de Salomon, elle dit : « Il n'y avait pas de satan « dans les jours de ce roi » (III Rois, V, 4), c'est-à-dire, d'adversaires faisant la guerre, ou suscitant des troubles. Ce que dit l'apôtre signifie donc : Dieu n'a pas permis que la prédication se répandît sans obstacles ; pour rabaisser notre orgueil, il a laissé nos adversaires nous attaquer. Car c'est là ce qui pouvait abattre l'orgueil, beaucoup plus que ce qui n'eût rien fait, à savoir une douleur de tête. Par ange de Satan, l'apôtre entend donc Alexandre, l'ouvrier en bronze, Hyménée, Philète, et enfin tous les adversaires de la parole, qui disputaient contre lui, qui lui faisaient la guerre, qui le jetaient en prison, qui le meurtrissaient, qui l'emportaient pour lui faire subir leurs violences, qui accomplissaient contre lui les œuvres de Satan. Donc, de même qu'il appelle fils du démon, les Juifs ardents à produire les œuvres du démon, de même, il appelle ange de Satan, tout homme qui faisait obstacle à la prédication. Voilà donc pourquoi il dit : « J'ai ressenti un aiguillon... pour me « souffleter » ; ce n'est pas Dieu qui donnait des armes à de tels ennemis, loin de nous cette pensée, mais Dieu ne les châtiait pas, ne

les punissait pas, il les laissait faire, il les laissait libres pour un temps. « C'est pourquoi « j'ai prié trois fois le Seigneur (8) ». Ce qui veut dire, bien souvent.

3. Il y a une grande humilité à ne pas dissimuler son abattement devant les persécutions, ses fatigues, le besoin de prier pour se voir affranchi de ses épreuves. Exemple que Paul nous donne : « Et il m'a répondu : Ma « grâce vous suffit, car ma puissance éclate « dans la faiblesse (9) ». Ce qui veut dire : Il vous suffit de ressusciter les morts, de guérir les aveugles, de purifier les lépreux, des autres miracles que vous opérez; ne cherchez pas à fuir les dangers, les craintes, les embarras des affaires en publiant l'Evangile. Mais vous souffrez, vous éprouvez de l'abattement? N'allez pas regarder comme une preuve de mon impuissance le grand nombre de ceux qui veulent vous nuire, qui vous meurtrissent, qui vous persécutent, qui vous frappent de verges : cela même est une marque de ma puissance : « Car ma puissance », dit Dieu, « éclate dans la faiblesse »; on vous verra vous, les persécutés, triomphant de vos persécuteurs; vous chassés, victorieux de ceux qui vous chassent, vous enchaînés, convertissant ceux qui vous enchaînent. Ne demandez donc pas le superflu. Voyez-vous comme l'explication que donne l'apôtre diffère de celle qui est donnée par Dieu? L'apôtre dit : « De peur que la grandeur de mes révélations « ne m'inspirât de la hauteur, j'ai ressenti, « dans ma chair, un aiguillon » ; quant à Dieu, il lui fait dire, que c'est pour manifester sa puissance, qu'il permet tout. Donc, ce n'est pas seulement le superflu que vous demandez, mais ce qui jetterait une ombre sur la gloire de ma puissance. Car le, « Il vous suffit », a pour but de montrer que l'apôtre n'a besoin de rien davantage, que tout s'accomplit sans que rien ne manque. D'où ressort encore la preuve que Paul ne parle pas d'une douleur de tête. Assurément ils n'étaient pas malades, ceux qui prêchaient l'Evangile (comment auraient-ils pu prêcher s'ils n'avaient eu la force du corps) ce qui est vrai, c'est que ce furent des bannis, des persécutés, qui triomphèrent de tous leurs ennemis.

Donc, dit-il, après avoir entendu de telles paroles, « je prendrai plaisir à me glorifier « de mes faiblesses ». Il veut prévenir le découragement des fidèles; ces faux apôtres fondaient leur gloire sur des titres tout opposés; les vrais apôtres étaient en proie aux persécutions; Paul tient à montrer que ces persécutions mêmes rehaussent sa gloire, ne servent qu'à rendre plus éclatante la puissance de Dieu, et qu'il fait bien de se glorifier de ce qui arrive. Voilà pourquoi il dit : « Je prendrai « donc plaisir à me glorifier ». Ce n'est pas avec chagrin que j'ai fait l'énumération que vous avez entendue, ni que je vous ai dit : « J'ai ressenti un aiguillon », mais avec fierté, mais avec un sentiment de ma force qui grandit. Aussi ajoute-t-il : « Afin que la puis- « sance de Jésus-Christ habite en moi ». Il y a ici une pensée nouvelle, qui n'est qu'indiquée à mots couverts, c'est que, plus les épreuves devenaient rigoureuses, plus la grâce acquérait d'intensité et de persistance : « Et ainsi je « me complais dans toutes mes faiblesses « (10) ». Quelles faiblesses, dites-moi? « Dans « les outrages, dans les persécutions, dans les « nécessités, dans les angoisses ». Voyez-vous comme ici l'explication est des plus claires? Dans ces diverses espèces de faiblesses, il ne parle ni de fièvres, ni d'autre mal périodique de ce genre, ni de toute autre maladie du corps, mais d'outrages, de persécutions, d'angoisses. Comprenez-vous ce qu'il montre de sagesse? Il désirait d'être affranchi de ses tribulations; mais du moment que Dieu lui a dit que cette délivrance ne doit pas avoir lieu, non-seulement il ne se décourage pas en n'obtenant pas l'effet de sa prière, mais il se réjouit. De là, cette parole : « Je me complais », c'est-à-dire, je me réjouis d'être, je désire d'être outragé, persécuté, dans les angoisses, pour Jésus-Christ. Et en tenant ce langage, il rabaissait les orgueilleux, et il relevait les courages, il empêchait les fidèles de rougir à la pensée de ses souffrances. Ces choses suffisent pour nous rendre les plus illustres de tous les hommes. Il ajoute ensuite une autre explication encore de sa joie : « Car lorsque je « suis faible, c'est alors que je suis puissant ». Qu'avez-vous à vous étonner que la puissance de Dieu se révèle alors? C'est alors que je suis puissant, moi aussi; c'est alors surtout que la grâce vient en moi.

A mesure que ses souffrances abondent, pour nous abonde la consolation. Où est l'affliction, là se rencontre la consolation; où est la consolation, là est la grâce. C'est quand il était en prison, qu'il faisait ces œuvres admi-

rables ; c'est quand il essuyait des naufrages, quand il était transporté sur une terre barbare, c'est alors surtout que sa gloire éclatait. Quand il entrait, chargé de fers, au tribunal, c'est alors qu'il triomphait du juge même. L'Ancien Testament nous montre des faits du même genre ; les épreuves montraient dans sa fleur la vertu des justes ; ainsi les trois jeunes hommes, ainsi Daniel, et Moïse, et Joseph, ainsi tous ont vu briller leur gloire, ont mérité d'insignes couronnes. Ce qui purifie l'âme, c'est l'affliction qui lui vient de Dieu ; c'est alors qu'elle en reçoit plus d'assistance ; comme elle a besoin de plus de secours, elle obtient plus de grâces. Même avant de jouir de la récompense que Dieu lui tient en réserve, elle recueille déjà de grands biens pour fruit de sa sagesse. Car l'affliction déracine l'orgueil, fait disparaître la lâcheté de l'indolence, elle répand sur vous l'huile de la patience ; elle met à découvert la bassesse des choses humaines, c'est une grande leçon de sagesse. Toutes les passions lui cèdent, la jalousie, l'envie, les désirs déréglés, le faste de la puissance, la cupidité, la luxure, la vanité, l'orgueil, la colère, toute la cohorte des maladies de ce genre. Voulez-vous considérer, dans la réalité de la vie, les hommes en particulier, les peuples dans leur ensemble, je pourrai vous les montrer dans l'affliction, vous les montrer au sein du repos, et vous faire comprendre tout le profit de l'une, toute la lâcheté qui provient de l'autre.

4. Quand les Hébreux étaient dans le malheur, quand on les poursuivait, ils gémissaient alors, ils invoquaient Dieu, ils obtenaient d'en-haut un puissant secours ; au contraire, quand ils s'engraissaient de leur prospérité, ils regimbaient. Les Ninivites, de leur côté, ne profitèrent de leur félicité que pour irriter Dieu, qui dut menacer de détruire leur ville jusque dans ses fondements ; une fois humiliés par la prédication de Jonas, ils montrèrent une parfaite sagesse. Voulez-vous considérer un homme en particulier, voyez Salomon. Quand il était dans les inquiétudes et dans le trouble que lui inspirait le gouvernement de son peuple, il mérita d'avoir une sublime vision ; mais, dès qu'il se fut livré aux délices, il plongea jusqu'au fond dans l'abîme de la corruption. Et son père ? Quand mérita-t-il l'admiration et la gloire ? N'est-ce pas quand il fut dans l'adversité ? Absalon, maintenant, ne pratiqua-t-il pas la sagesse, tant qu'il mena la vie d'un fugitif ; mais, à son retour, ne se montra-t-il pas un tyran et un parricide ? Et Job ? Sa vertu brilla au sein de la tranquillité, mais elle parut plus brillante encore après son affliction.

Mais à quoi bon ces vieilles histoires des temps anciens ? Il suffit de considérer ce qui se passe aujourd'hui chez nous, pour comprendre tout le profit de l'affliction. Aujourd'hui, nous jouissons de la paix, et nous sommes tombés, nous languissons, nous avons rempli l'Eglise de mille maux ; quand nous étions tourmentés, nous avions plus de sagesse, plus de dignité, plus de zèle, plus d'ardeur, pour rechercher les pieuses réunions, pour entendre la parole. Ce que le feu est pour l'or, l'affliction l'est pour l'âme ; elle en fait disparaître les souillures, elle lui rend sa pureté, elle rehausse l'éclat de sa gloire. L'affliction mène au royaume du ciel ; la prospérité tranquille, à la géhenne. C'est ce qui fait que l'une est la voie étroite ; l'autre, la voie large. De là, ce que disait le Christ lui-même : « Dans « le monde, vous aurez l'affliction » (Jean, XVI, 33), nous annonçant par là un grand bien. C'est pourquoi, si vous êtes un disciple, cheminez par la voie étroite de l'affliction ; ne vous attristez pas, ne vous laissez point abattre. Si vous ne consentez pas à cette affliction, il vous en faudra subir une autre dont vous ne retirerez aucun profit. L'envie, l'amour des richesses, le feu de la fornication, la vaine gloire, toutes les autres passions perverses, tourmentent et affligent l'âme, non moins que la douleur et les larmes. Si vous ne voyez ni les larmes ni les chagrins du méchant, c'est la honte qui le retient, ou l'engourdissement de son mal ; pénétrez dans son âme, vous y verrez régner la tempête. Donc, puisque quelle que soit la voie que l'on suive, l'affliction est inévitable, pourquoi ne pas embrasser de préférence le genre de vie où l'affliction mérite d'innombrables couronnes ? Aussi, c'est par la voie étroite des afflictions que Dieu a conduit ses saints. Il procurait ainsi leur bien, et en même temps celui des autres, de peur qu'ils ne conçussent d'eux une idée trop haute.

Ce qui a fait dans les premiers temps prévaloir l'idolâtrie, c'est qu'on a exagéré l'admiration que méritaient les hommes ; c'est ainsi qu'Alexandre a été considéré comme un treizième Dieu par le sénat romain. Car ce sénat avait le pouvoir de créer des dieux par ses

décrets. A la nouvelle de tout ce que le Christ avait fait, le gouverneur de la Judée envoya demander à Rome s'il plaisait aux sénateurs de décréter que le Christ aussi était un Dieu. Ils n'en voulurent pas entendre parler dans leur colère et dans leur indignation de ce que, devançant leur suffrage et leur décret, la vertu du Crucifié avait, par son propre éclat, conquis toute la terre. Cette conduite du sénat de Rome était, contre l'intention même des sénateurs, un effet de la suprême sagesse qui ne voulait pas faire proclamer la divinité du Christ comme fondée sur des suffrages humains; qui ne voulait pas que l'on pût le confondre avec un de ces dieux sortis de leurs votes. Ces hommes-là mirent jusqu'à des athlètes au rang des dieux, ainsi que les infâmes qui servaient à Adrien; on sait d'où vient le nom de la ville d'Antinoüs. Comme la mort accuse notre nature mortelle, le démon a trouvé, dans l'immortalité de l'âme, combinée avec tous les excès de la flatterie, un moyen de précipiter les peuples dans l'impiété. Voyez sa scélératesse : quand nous faisons de cette considération un usage convenable, le démon détruit l'édifice qu'élèvent nos paroles; veut-il au contraire faire servir à notre perte l'immortalité, il affermit l'édifice avec le plus grand soin. Si l'on dit : Et d'où vient ce dieu Alexandre? n'est-il pas mort, et misérablement? Mais son âme est immortelle, répond-on. Vous affirmez l'immortalité maintenant, et vous faites profession de sagesse pour nous séparer du Dieu maître de toutes choses; mais quand c'est nous qui l'appelons le plus grand don de Dieu, nous sommes des esprits bas et terre à terre, en rien supérieurs aux êtres sans raison, victimes de l'erreur, et vous nous détrompez. Si nous nous avisons de dire que le Crucifié vit encore, on nous répond par le rire, malgré le cri de l'univers qui l'attesta jadis, qui l'atteste aujourd'hui; jadis, par les miracles; aujourd'hui, par ceux qui se sont convertis; un mort certes ne fait pas de si belles choses. Qu'on vous dise qu'Alexandre est vivant, vous le croyez, sans pouvoir cependant fournir aucun signe. Comment! répondra-t-on ; mais que d'admirables choses n'a-t-il pas faites de son vivant! que de nations, que de villes par lui soumises, quelles guerres n'a-t-il pas faites, quelles victoires, quels trophées!

5. Eh bien, que direz-vous si je vous montre en Jésus-Christ ce à quoi n'a jamais pensé ni ce fameux Alexandre, de son vivant, ni aucun autre, quel qu'il soit, des hommes qui ont jamais existé? quelle autre preuve de la résurrection vous faudra-t-il encore? Qu'on livre de son vivant d'heureux combats, que l'on remporte des victoires, quand on est roi, que l'on a des armées sous sa main, il n'y a là rien de merveilleux, rien d'étonnant, rien de bien nouveau; mais qu'après avoir été crucifié, enseveli, on opère de si grandes œuvres partout, sur la terre et sur la mer, voilà ce qui est fait surtout pour frapper de stupeur, pour proclamer une divine et ineffable puissance. Alexandre, après sa mort, n'a pas recomposé son empire déchiré, détruit : comment aurait-il eu ce pouvoir, ce mort? Le Christ, au contraire, c'est après sa mort qu'il a surtout affermi son empire. Et à quoi bon parler du Christ quand ses disciples mêmes ont reçu de lui le don de voir, après leur trépas, leur gloire plus brillante? Où est-il, répondez-moi, le tombeau d'Alexandre? montrez-le-moi, et dites-moi quel jour il a cessé de vivre? Mais, pour les serviteurs mêmes du Christ, leurs tombeaux sont glorieux, ils ont pris possession de la capitale du monde. Les jours de leur mort sont illustres, ce sont des jours de fête pour l'univers. Le tombeau d'Alexandre, les siens mêmes ne sauraient où le trouver; le tombeau du Christ, les barbares mêmes le connaissent.

Les sépultures des serviteurs du Crucifié sont plus splendides que les palais des souverains, et ce n'est pas seulement par la grandeur et la beauté des constructions, supérieures, on le sait, à tous les bâtiments impériaux; mais, ce qui est bien plus glorieux, par l'empressement des peuples qui s'y réunissent. Celui qui porte la pourpre se rend à ces tombeaux pour les baiser; il dépose son faste, il supplie les saints de lui servir d'appui auprès de Dieu; c'est pour se faire d'un fabricant de tentes, d'un pêcheur, et encore sont-ils morts, des protecteurs, qu'il est là en prières, ce souverain portant diadème. Oserez-vous donc, répondez-moi, regarder comme mort le Maître de ces hommes, celui dont les serviteurs, même quand ils ont cessé de vivre, sont les protecteurs des rois de la terre? Ces spectacles, on ne les voit pas seulement dans Rome, on les voit aussi à Constantinople. Car le fils de Constantin-le-Grand n'a pas cru pouvoir faire un plus grand honneur à son père que de le déposer sous les portiques du pê-

cheur ; ce que sont les portiers des souverains dans leurs palais, les souverains le sont, pour les pêcheurs, dans leurs sépultures. Les pêcheurs, comme maîtres de la résidence, occupent l'intérieur ; les empereurs se trouvent trop honorés d'avoir leur place près de la porte et de servir ainsi à montrer, même à des infidèles, que des pêcheurs au jour de la résurrection obtiendront sur eux la supériorité. S'il en est ainsi maintenant dans les sépultures, à bien plus forte raison en sera-t-il de même dans la résurrection ; bouleversement complet ; les empereurs sont devenus des domestiques, des serviteurs ; les sujets sont élevés à la dignité de souverains ou plutôt à une dignité bien plus haute encore. La vérité elle-même fait foi que ce n'est point par flatterie que les choses se passent ainsi : car le voisinage des saints profite à la gloire des empereurs. Car bien plus augustes que toutes les sépultures impériales sont ces tombeaux des saints : d'une part, complète solitude, d'autre part, la foule qui se presse.

Voulez-vous faire la comparaison entre les cours des empereurs et ces tombeaux ? Nouvelle preuve de la même victoire. D'un côté, beaucoup de gens pour écarter le peuple ; d'un autre côté, beaucoup d'amis qui invitent, qui attirent à eux les riches, les pauvres, les hommes, les femmes, les esclaves, les hommes libres ; d'un côté, un appareil terrible ; d'un autre côté, une joie ineffable. Mais pourtant c'est un plaisir que de voir l'empereur, dans son manteau d'or, la couronne en tête, et, à ses côtés, généraux, magistrats, préfets, tribuns, centurions, prêteurs ? Oui, mais nos spectacles à nous sont tellement plus augustes, tellement plus redoutables, que les autres, en comparaison, n'ont plus l'air que d'un jeu de théâtre et d'une puérilité. Il vous suffit de franchir nos seuils pour que le seul aspect du lieu transporte votre pensée vers le ciel, vers le Roi d'en-haut, vers l'armée des anges, vers le trône sublime, vers la gloire inaccessible. Il ne s'agit plus d'un préfet qui a pouvoir de mettre l'un en liberté, de charger l'autre de fers ; les ossements de nos saints n'ont pas cette pauvre et misérable puissance ; ils en ont une autre, et celle-là est bien plus considérable. Ils arrêtent les démons, ils les torturent ; ils affranchissent des plus tristes liens ceux qui étaient enchaînés. Quoi de plus redoutable que ce tribunal ? On ne voit personne ; personne n'est là déchirant visiblement les flancs du démon, et cependant ce sont des voix, des cris déchirants, des coups de fouet, des gémissements arrachés par les tortures, des langues de feu, le démon ne pouvant pas résister à cette merveilleuse puissance. Ceux qui ont été revêtus de corps triomphent de puissances incorporelles ; de la poussière, des os, de la cendre causent les déchirements de ces natures invisibles. Voilà pourquoi on ne fait pas de voyages pour voir des palais d'empereurs ; mais une foule d'empereurs ont fait des voyages pour assister à un pareil spectacle. C'est que les signes, les symboles du jugement à venir apparaissent dans les temples de nos saints ; les ossements des martyrs nous annoncent les démons frappés de verges, les hommes purifiés, affranchis. Voyez-vous la puissance des saints même après leur mort ? Voyez-vous la faiblesse des pécheurs même encore vivants ? Donc fuyez le vice afin de triompher des méchants, et attachez-vous, de toutes vos forces, à la vertu. Car si, même ici-bas, telle est sa puissance, considérez ce que fera paraître la vie à venir. Possédé sans cesse de cet amour, attachez-vous à l'éternelle vie ; puissions-nous tous en jouir, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient, comme au Père, comme au Saint-Esprit, la gloire, la puissance, l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXVII.

J'AI ÉTÉ IMPRUDENT EN ME GLORIFIANT ; C'EST VOUS QUI M'Y AVEZ CONTRAINT, CAR C'ÉTAIT A VOUS DE PARLER AVANTAGEUSEMENT DE MOI. (XII, 11, JUSQU'A 16.)

Analyse.

1. Des raisons qui portent saint Paul à se glorifier. — Des meilleures preuves du véritable apostolat. — De la patience. — Grandeur des œuvres de saint Paul ; sa modestie se borne à les indiquer en très-peu de mots.
2. Reproche à la fois sévère, doux et délicat, à l'adresse des fidèles dont il ne veut rien recevoir. — Belle pensée, que ce n'est pas aux enfants à thésauriser pour leurs pères, mais aux pères pour leurs enfants. — Dévouement paternel de saint Paul, son désintéressement porté jusqu'au plus grand sacrifice. — Exemple qu'il nous donne.
3. Il est odieux, il est monstrueux de ne pas aimer qui nous aime. — Autre pensée : rien n'est plus inutile au public, aux particuliers, qu'un homme incapable d'affection. — Contre la haine jalouse. — Image énergique : mieux vaut un serpent dans les entrailles, que l'envie dans l'âme. — Texte des plus éloquents.
4. L'Eglise, actuellement divisée, comparée à un corps qui vient de mourir.

1. Après avoir terminé son éloge personnel, il ne s'en tient pas là, il s'excuse encore, il demande qu'on lui pardonne le langage qu'il a tenu, qu'il attribue à la nécessité, non à sa libre détermination. Quelle qu'ait été cependant la nécessité, il se traite d'imprudent. Il a commencé par dire : « Souffrez-moi comme imprudent », et : « Je fais paraître de l'impru« dence» ; maintenant il supprime le « Comme », le « Je fais paraître », il se traite purement et simplement d'imprudent. Après avoir produit, par ses paroles, le fruit qu'il se proposait, il ne se gêne plus, il ne garde plus de ménagement pour flétrir les fautes de ce genre ; il tient à bien démontrer à tous qu'on ne doit jamais, sans nécessité, se louer soi-même, puisque lui, Paul, nonobstant une nécessité réelle, se traite d'imprudent. Il fait ensuite retomber la responsabilité de ce qu'il a dit, non sur les faux apôtres, mais uniquement sur les disciples. « C'est « vous », dit-il, « qui m'y avez contraint ». Car si ces faux apôtres ne faisaient que se glorifier, mais sans vous jeter dans l'erreur, sans vous perdre, je ne me serais pas risqué jusqu'au point de m'abaisser à de pareils discours ; mais ils corrompaient toute l'Eglise, et moi, ne considérant que votre intérêt, j'ai été contraint d'être un imprudent. Et il ne dit pas : j'ai craint qu'après avoir usurpé la primauté auprès de vous, ils n'en vinssent à répandre leurs doctrines ; quant à cette pensée, il l'a exprimée plus haut par ces paroles : « J'appréhende qu'ainsi que le ser« pent a séduit Eve, vos esprits aussi ne se « corrompent » ; dans le passage qui nous occupe en ce moment, l'apôtre parle d'une autre manière, avec plus d'autorité et de puissance ; ce qu'il vient de dire lui donne plus de liberté : « Car c'était à vous de parler avanta« geusement de moi ». Il en dit ensuite la raison et il ne reparle plus de ses révélations ; il ne raconte pas seulement les miracles qu'il a opérés, il parle aussi de ses épreuves. « Puisque je n'ai été en rien inférieur aux « plus éminents d'entre les apôtres ». Voyez encore ici, comme il parle avec plus d'autorité. Auparavant, il disait : « Je ne pense pas « avoir été inférieur en rien » ; ici, affirmation absolue, avec la confiance, comme je l'ai déjà dit, que lui donnent les preuves qu'il vient d'énumérer ; toutefois, même dans cette circonstance, il ne se départ pas de la modestie qui le caractérise. En effet, on l'entend, comme s'il avait parlé avec orgueil, comme s'il avait exagéré le jugement en sa faveur pour s'être mis au nombre des apôtres, reprendre de nouveau un ton d'humilité : « Encore que je

« ne sois rien, les marques de mon apostolat « ont paru parmi vous (12) ».

Ne regardez pas, dit-il, si je suis misérable et petit, mais seulement si vous n'avez pas trouvé en moi tout ce que vous deviez attendre d'un apôtre. Et il ne dit pas : encore que je sois misérable, mais, ce qui exprime plus d'abaissement encore : « quoique je ne sois « rien ». En effet, qu'importe que vous soyez grand, si vous n'êtes utile à personne? Il ne sert absolument de rien qu'un médecin, par exemple, ait de l'habileté, s'il ne guérit jamais ses malades. Ne recherchez donc pas, dit-il, s'il est vrai que je ne suis rien; mais considérez donc, en ce qui concerne le bien à vous faire, que je n'ai été inférieur en rien à personne, mais que je vous ai donné la preuve de mon apostolat. Je n'aurais donc pas dû être obligé de parler de moi. Ce n'est pas qu'il sentît le besoin d'être recommandé auprès des hommes; comment aurait-il pu tenir à de pareils titres, lui qui ne comptait pour rien le ciel même pour l'amour de Jésus-Christ? Mais c'est qu'il était possédé du désir de les sauver. Ensuite, comme on aurait pu lui dire : Et que nous fait à nous que vous n'ayez en rien été inférieur aux plus éminents d'entre les apôtres, il ajoute : « Les marques de mon « apostolat ont paru parmi vous, dans toute « sorte de patience, et dans les miracles et « dans les prodiges ». Ah! quelle mer d'œuvres magnifiques franchie d'un bond par lui en ces courtes paroles? Or, voyez ce qu'il met en premier lieu : la patience. Voilà, en effet, la marque de l'apôtre : tout souffrir avec un noble courage. Voilà ce qu'indique une expression si courte; quant aux miracles, qui n'étaient pas des fruits de sa vertu propre, il en parle en plus de mots. Considérez combien de prisons, combien de coups, combien de dangers, combien de piéges perfides, combien d'épreuves il fait entendre ici, combien de guerres intestines, combien de guerres avec les étrangers, combien de douleurs, combien d'assauts renferme ce simple mot de patience! Et maintenant, par ce mot de miracle, comprenez combien de morts ressuscités, combien d'aveugles guéris, combien de lépreux purifiés, combien de démons chassés! En entendant ces paroles, apprenons, nous aussi, quand la nécessité nous contraint à parler de nous à notre avantage, à couper court le chapitre de nos perfections, à imiter l'apôtre.

2. Ensuite, comme on aurait pu lui dire : si vous êtes grand, si vous avez beaucoup fait, toutefois vous n'avez pas tant fait que les apôtres des autres Eglises, il ajoute : « Car en « quoi avez-vous été inférieurs aux autres « Eglises (13)? » Vous n'avez pas eu, en fait de grâces, une moindre part que les autres. Mais, dira-t-on peut-être, pourquoi se tourne-t-il maintenant vers les apôtres; après avoir engagé le combat contre les faux apôtres, pourquoi le cesse-t-il? C'est pour relever tout à fait les courages, c'est pour montrer, non-seulement qu'il vaut mieux que ces faux docteurs, mais qu'il ne le cède en rien aux grands apôtres. Voilà pourquoi, quand il parle des prétendus ministres de Jésus-Christ, il dit : « Je le suis plus « qu'eux »; mais quand c'est aux apôtres qu'il se compare, il se contente de ne leur être pas inférieur, quoiqu'il ait travaillé plus qu'eux. Et par là il montre aux fidèles qu'ils outragent les apôtres, en le mettant, lui leur égal, au-dessous des faux docteurs. « Si ce n'est en ce « que je n'ai point voulu vous être à charge ». Ici le reproche est sévère; il y a plus de sévérité encore dans ce qui suit : « Pardonnez-« moi ce tort que je vous ai fait ». Toutefois cette sévérité n'exclut ni l'affection ni l'éloge, puisque Paul suppose que les Corinthiens tenaient pour une injure son refus de rien accepter d'eux, ainsi que le manque de confiance qu'il leur témoignait en ne voulant pas qu'ils le nourrissent. Si vous m'accusez, (il ne dit pas : vous faites mal de m'accuser; son expression est pleine de douceur), je demande mon pardon, accordez-moi ma grâce. Voyez sa sagesse : aussitôt qu'il leur a adressé ce reproche, aussitôt il les en veut consoler. Plus haut, après leur avoir dit : « La vérité de « Jésus-Christ est en moi, on n'arrêtera point « le cours de ma gloire », il ajoutait : « Est-ce « que je ne vous aime pas? Dieu le sait; mais « je veux retrancher une occasion de se glo-« rifier, à ceux qui veulent trouver cette occa-» sion en paraissant semblables à nous ». (II Cor. XI, 10-12.) Et, dans la première épître : « En quoi trouverai-je donc ma récom-« pense? En prêchant gratuitement l'Evangile « que je prêche ». (I Cor. IX, 18.) Ici, même précaution : « Pardonnez-moi ce tort que je « vous ai fait ». Car il tient toujours à dissimuler que c'est leur faiblesse qui est cause qu'il ne veut rien recevoir d'eux; voilà pourquoi, ici

encore, il tient ce langage : Si j'ai fait une faute, selon vous, pardonnez-la-moi. Ce qu'il disait, c'était à la fois pour les exciter et les adoucir. Et qu'on n'objecte pas : Si vous voulez réprimander, pourquoi vous défendre ? Si vous voulez adoucir, pourquoi réprimander ? Voilà précisément la marque de l'habileté : faire une incision et refermer la plaie. Ensuite, je l'ai déjà dit, aussi souvent qu'il leur fait ce reproche, il l'adoucit, afin qu'on ne s'imagine pas qu'il espère recevoir d'eux quelque chose. Dans la première épître, il leur disait : « Je ne vous écris point ceci, afin « qu'on me traite de même ; car mieux vau- « drait pour moi mourir, que de souffrir « qu'on me fît perdre cette gloire ». (I Cor. IX, 15.) Ici, ses paroles sont plus douces et plus caressantes. Comment s'y prend-il ? « Voici « la troisième fois que je me prépare pour « vous aller voir, et je ne vous serai pas à « charge ; car ce ne sont pas vos biens que je « cherche, mais vous ; car ce n'est pas aux « enfants à thésauriser pour leurs pères, mais « aux pères pour leurs enfants (14) ».

Voici ce qu'il veut dire : Ce n'est pas parce que je ne reçois rien de vous que je ne vais pas vous trouver ; j'ai été vous voir deux fois, et je me prépare à vous aller voir une troisième, et je ne vous serai pas à charge. Son explication sur ce point est grave. Il ne dit pas : parce que vous êtes mesquins, parce que vous vous blessez vite, parce que vous êtes faibles ; mais que dit-il ? « Car ce ne sont pas « vos biens que je cherche, mais vous ». Je cherche plus que de l'argent, je cherche des âmes et non des fortunes, votre salut et non votre bourse. Ensuite, comme on pouvait encore le soupçonner de parler ainsi par dépit, il ajoute encore une réflexion. Il pouvait croire qu'on lui dirait : Ne sommes-nous pas libres de conserver ce qui est à nous ? Par ce motif il a l'air de prendre leur défense, et il dit avec beaucoup de suavité : « Car ce n'est « pas aux enfants à thésauriser pour leurs « pères, mais aux pères pour leurs enfants » ; au lieu de maîtres et de disciples, il met parents et enfants ; il présente comme étant simplement l'accomplissement d'un devoir une conduite d'une perfection plus haute, car Jésus-Christ n'a point commandé à ses apôtres de ne rien accepter de leurs disciples ; c'est par ménagement pour eux que l'apôtre s'exprime ainsi, et voilà pourquoi il ne recule pas devant une certaine exagération. En effet, il ne se contente pas de dire : Ce n'est pas aux enfants à thésauriser pour leurs pères ; mais il ajoute que c'est pour les pères un devoir d'agir ainsi. Eh bien ! donc, puisque c'est un devoir : « Je donnerai très-volontiers tout ce « que j'ai, et je me donnerai encore moi- « même, pour le salut de vos âmes (15) ». C'est la loi de la nature qui ordonne aux pères de thésauriser pour leurs enfants, mais moi je fais plus, je m'ajoute moi-même à ce que je donne ; l'excès de sa générosité se manifeste non-seulement en ce qu'il ne reçoit rien, mais en ce qu'il fait plus, il donne ; et il ne donne pas simplement, mais il donne avec une générosité sans borne, il donne ce qui lui manque à lui-même ; car c'est là ce qu'indique cette parole : « Je me donnerai encore « moi-même ». S'il vous fallait ma chair même, je ne la ménagerais pas pour votre salut. Il y a, dans ce qui suit, un reproche et en même temps une parole d'affection : « Quoique moi qui vous aime tant, je me voie « si peu aimé de vous ». Ce que je fais, dit-il, pour ceux que j'aime, et qui ne m'aiment pas autant. Considérez maintenant la gradation dans tous ces mérites de l'apôtre. Il était autorisé à recevoir, mais il ne recevait rien : premier mérite. Cependant il avait besoin : second mérite ; cependant il leur prêchait l'Evangile : troisième mérite ; et il fait plus, il donne : quatrième mérite ; et non-seulement il donne, mais son présent est considérable : cinquième mérite ; et il ne donne pas seulement de l'argent, il se donne lui-même : sixième mérite ; et à des gens qui n'ont pas pour lui un vif amour : septième mérite ; et pour qui il éprouve, lui, un vif amour : huitième mérite.

3. Sachons donc, nous aussi, suivre cet exemple. C'est une faute grave que de ne pas aimer son prochain ; c'en est une plus grave de ne pas répondre à l'amour qu'on nous porte. Si, en aimant celui qui nous aime, nous ne faisons rien de plus que les publicains, ne l'aimer pas, c'est être inférieur aux bêtes sauvages. Que dis-tu, ô homme ? Tu n'aimes pas celui qui t'aime ? alors pourquoi vis-tu ? à quoi pourras-tu jamais être utile ? dans quelles affaires ? dans celles qui intéressent l'Etat ? dans celles qui intéressent les particuliers ? Nullement, en aucune manière : rien de plus inutile qu'un homme qui ne sait pas

aimer. La loi d'amour souvent a touché même des brigands, des assassins, des violateurs de sépulture; pour avoir seulement mangé le sel ensemble, ils ont changé de mœurs, la table les a convertis; et vous qui n'avez pas seulement même table, mais mêmes conversations, mêmes occupations, mêmes entrées, mêmes sorties avec d'autres hommes, vous ne les aimez pas? Ceux qui se livrent à de coupables amours, dépensent leurs fortunes entières pour des femmes perdues, et vous qui avez au cœur un amour honnête, vous êtes froid, vous êtes lâche, vous êtes dépourvu de cœur au point de ne pouvoir aimer même quand il ne vous en coûte rien? Mais qui donc, dira-t-on, peut être assez malheureux, assez semblable aux bêtes sauvages pour se détourner de celui qui l'aime, et pour le haïr? Vous avez raison de regarder comme incroyable une telle dépravation; mais si je vous montre une foule de dépravés de ce genre, comment pourrons-nous supporter cette honte? Tenir des discours méchants sur celui qu'on aime, entendre les discours méchants d'un autre sur lui, et ne pas le défendre, le voir honoré et lui porter une haine jalouse, que faut-il penser d'un tel amour? Certes ce serait pourtant une bien faible preuve d'amitié que de ne pas être jaloux, de ne pas haïr, de ne pas susciter de combats contre celui qu'on aime; il faudrait encore applaudir à sa prospérité, travailler à l'accroître; mais quand toutes vos actions, toutes vos paroles tendent à sa ruine, quelle âme pourrait être plus misérable que la vôtre?

Hier, avant-hier, vous étiez son ami, vous partagiez ses entretiens et sa table; puis, tout à coup, à la vue de la prospérité de celui qui est votre membre, jetant le masque de l'amitié, vous ne respirez plus que la haine, ou plutôt une fureur insensée. Cette fureur insensée se manifeste par le chagrin que vous cause la prospérité du prochain; cette démence est le propre des furieux, des chiens possédés de la rage. Semblables à ces animaux, les envieux qu'irrite l'aiguillon sinistre, se jettent aussi sur tous. Mieux vaut un serpent replié dans les entrailles que l'envie qui rampe dans l'âme. Le reptile, souvent il suffit d'un remède pour le vomir; la nourriture en adoucit l'effet; ce n'est pas dans les entrailles que l'envie se replie, elle se roule au sein de l'âme, il est difficile de l'en faire sortir. Le reptile, dans l'intérieur du corps, n'en attaque pas les organes, si on lui donne sa nourriture; mais l'envie, quelque abondante que pussent être les aliments que vous lui serviriez, s'en prend à l'âme même, qu'elle mord de toutes parts, qu'elle ronge, qu'elle déchire; et rien ne saurait l'adoucir, rien ne saurait mettre un terme à sa fureur, rien qu'une chose, une seule : le malheur fondant sur celui qui prospérait; voilà le seul remède qui la puisse guérir, ou plutôt ce remède ne fait rien. Car si tel subit l'adversité, elle en voit un autre qui est heureux, et les mêmes tortures la reprennent, et partout elle reçoit des blessures, et partout elle se sent frappée de nouveaux coups. Car il est impossible de se retourner sur la terre sans y voir des heureux. Et tel est l'excès de ce mal, que, même renfermé dans sa maison, l'envieux éprouve de la haine pour les hommes d'autrefois qui ont cessé de vivre. Or, que ceux qui vivent dans la société, au milieu de la foule, souffrent de cette maladie, c'est triste, mais ce n'est pas ce qu'il y a de plus affligeant; mais que ceux mêmes qui sont affranchis de tous les troubles de la vie publique, soient possédés du même mal, voilà ce qui est affreux, au-delà de tout ce qui se pourrait penser. Je voudrais garder le silence sur ce que j'ai à dire; mais il faudrait que mon silence suffît pour effacer la honte de la réalité; il y aurait alors de l'utilité dans le silence; mais quand je pourrais me taire, les choses crieraient plus haut que ma langue, et mes paroles ne sauraient produire autant de mal que la notoriété de nos malheurs qui s'étalent à tous les yeux, et mon discours, sans danger, ne sera peut-être pas sans profit et sans utilité. Ce mal s'est attaqué à l'Eglise, et voilà ce qui a tout bouleversé, ce qui a détruit l'harmonie des membres; voilà pourquoi nous nous élevons les uns contre les autres; l'envie nous donne nos armes. De là l'excès de la dépravation. Lorsque tous conspirent à édifier, il faudrait encore s'estimer heureux que tous les fidèles demeurassent; si, au contraire, nous conspirons tous à détruire, à quel terme aboutirons-nous?

4. Que fais-tu, ô homme? Tu penses qu'il t'est avantageux de ruiner ton prochain, et tu commences par te ruiner toi-même. Tu ne vois pas les jardiniers, les agriculteurs conspirant tous à un seul et même but? L'un creuse, l'autre sème, un autre recouvre la racine, un autre arrose ce qui a été planté, un autre élève

une haie, un mur, un autre encore écarte les bêtes nuisibles; tous n'ont qu'un seul et même but: le salut de la plante. Ici, il n'en est pas de même; moi, de mon côté, je plante, mais un autre remue et bouleverse tout. Laisse donc au moins à la plante le temps de pousser des racines, de se fortifier contre toute atteinte. Ce n'est pas mon ouvrage que tu détruis, c'est le tien que tu réduis à néant; moi, j'ai planté; toi, tu devais arroser. Donc si tu viens tout remuer, tu arraches la racine, et tu ne pourras plus prouver que tu as bien arrosé. Mais c'est la gloire de celui qui plante que vous ne pouvez souffrir? Rassurez-vous, je ne suis rien, ni vous non plus. « Ni celui qui plante, ni celui « qui arrose, n'est rien » (I Cor. III. 7); c'est Dieu seul qui fait tout. De sorte que c'est lui que vous combattez, que c'est à lui que vous faites la guerre en arrachant les plantations. Revenons donc enfin à la sagesse et à la vigilance. Je ne crains pas tant la guerre du dehors que le combat du dedans; car une fois la racine bien enfoncée dans la terre, elle peut défier les vents; mais si on l'ébranle, si, à l'intérieur, un ver la ronge, sans même qu'on attaque extérieurement la plante, tout s'en va. Jusques à quand rongerons-nous la racine de l'Eglise comme des vers? C'est de la terre que s'engendrent de pareilles passions; ou plutôt elles ne naissent pas de la terre, mais du fumier; leur mère, c'est la corruption. Soyons donc enfin des hommes fiers et forts, soyons donc des athlètes de la sagesse, chassons loin de nous toute cette hideuse portée de maux. Je vois tout le corps de l'Eglise étendu par terre en ce moment comme un corps mort. Comme dans un corps qui vient d'être privé de vie, je vois des yeux, des mains, des pieds, un cou, une tête, mais ce que je ne vois pas, c'est un membre remplissant ses fonctions; de même ici, tous ceux qui sont présents, ont la foi en partage, mais ce n'est pas la foi agissante; nous avons éteint la chaleur vitale, nous avons fait, du corps de Jésus-Christ, un corps mort. Si cette parole est effrayante, bien plus effrayante encore est la réalité qui se montre par les œuvres. Nous nous donnons les noms de frères, mais nos actions révèlent des ennemis; nous sommes tous, par le nom, membres les uns des autres; nous sommes de fait divisés comme des bêtes féroces. Je ne tiens pas à étaler nos fautes, mais ce que j'en dis, c'est pour vous faire honte, c'est pour vous ramener. Un tel est entré dans une maison; il a été reçu avec honneur : il fallait bénir Dieu en voyant traiter avec honneur celui qui est votre membre; car cette conduite glorifie Dieu; eh bien, c'est le contraire que vous faites; vous dites du mal de votre frère auprès de celui qui l'a honoré, de manière à nuire à tous les deux, et en outre, à vous déshonorer vous-même. Pourquoi, ô malheureux, ô infortuné! Vous entendez faire l'éloge de votre frère, par des hommes ou par des femmes, et c'est pour vous un sujet d'affliction? Mais ajoutez donc plutôt à cet éloge, et c'est ainsi que vous ferez votre éloge à vous-même. Si, au contraire, vous ruinez l'éloge, d'abord vous dites du mal de vous-même, vous donnez de vous-même une mauvaise opinion, et vous ne faites que grandir celui que vous vouliez rabaisser. Quand vous entendez des louanges, associez-vous à ces louanges; si ce n'est par la sainteté de votre vie, et par vos vertus, que ce soit au moins par la joie que vous ressentez des belles actions. Une personne a fait entendre un éloge; admirez, de votre côté; c'est ainsi que cette personne vous louera, vous aussi, pour votre vertu, pour votre bonté. Ne craignez pas de rabaisser vos actions par l'éloge d'autrui; car ce malheur n'arrive qu'à celui qui accuse. Car la nature de l'homme c'est de tenir à ses opinions, et celui qui vous entend dire du mal d'une personne qu'il vient de louer s'obstine à rendre son éloge plus éclatant, afin de vous mortifier, afin de faire justice des détracteurs, et il les flétrit en lui-même, et il les accuse auprès des autres. Comprenez-vous quelle honte nous nous attirons par cette conduite, et comme nous dissipons, comme nous perdons le troupeau? Ne soyons donc enfin que les membres les uns des autres, ne formons donc enfin qu'un seul corps. Que celui qui s'entend louer, repousse loin de lui les éloges, et les fasse retomber sur son frère; que celui qui entend louer son frère, se réjouisse de pareils discours. Si nous savons nous unir ainsi les uns aux autres, nous sentirons le bonheur de tenir à celui qui est la tête du corps entier; si, au contraire, nous nous divisons contre nous-mêmes, nous écarterons loin de nous, pour surcroît de malheur, le secours de Dieu; or, privés de cette assistance, nous verrons périr notre corps, que ne conservera plus la vertu d'en-haut. Prévenons ce danger, chassons loin de nous la haine jalouse, méprisons

la gloire qui vient des hommes, attachons-nous à l'amour et à la concorde. C'est ainsi que nous obtiendrons les biens présents et les biens à venir; puissions-nous tous entrer dans ce partage, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient, comme au Père, comme au Saint-Esprit, la gloire, la puissance, l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXVIII.

SOIT, JE NE VOUS AI POINT ÉTÉ A CHARGE MOI-MÊME, MAIS ÉTANT ARTIFICIEUX, J'AI USÉ D'ADRESSE POUR VOUS SURPRENDRE. MAIS ME SUIS-JE SERVI DE CEUX QUE JE VOUS AI ENVOYÉS POUR BÉNÉFICIER SUR VOUS? J'AI PRIÉ TITE DE VOUS ALLER TROUVER, ET J'AI ENVOYÉ AVEC LUI UN DE NOS FRÈRES. TITE S'EST-IL ENRICHI A VOS DÉPENS? N'AVONS-NOUS PAS SUIVI LE MÊME ESPRIT? N'AVONS-NOUS PAS MARCHÉ SUR LES MÊMES TRACES? (XII, 16, 17, 18, JUSQU'A LA FIN DU CHAPITRE.)

Analyse.

1. Réponse de saint Paul à ceux qui pourraient lui objecter que, s'il n'a rien voulu recevoir par lui-même, il a reçu par l'entremise de ses disciples. — Il en appelle, en ce qui concerne ses envoyés, au témoignage des Corinthiens eux-mêmes. — Du zèle parfaitement désintéressé de l'Apôtre pour l'édification des fidèles. — Comment il les réprimande; plus ses paroles sont sévères, plus, en même temps, elles sont tempérées par l'affection.
2. L'orgueil envieux, cause principale de tous les déréglements. — La fornication n'est pas la seule impureté; toute espèce de péché souille l'âme. — De là, la faiblesse des pécheurs qui perdent facilement contenance devant les hommes irréprochables. — Achab, devant Elie; Hérode, devant saint Jean.
3 et 4. Le vice ne peut soutenir l'aspect de la vertu, il la redoute.

1. Il y a certes une grande obscurité dans ces paroles, mais ce n'est pas sans dessein ni raison que l'apôtre s'exprime ainsi. Il s'agissait d'argent, de justification dans des questions de ce genre, et Paul enveloppe d'une certaine ombre ce qu'il veut dire à ce sujet. Qu'entend-il par ces paroles? Il vient de dire : Je n'ai rien voulu recevoir, et je suis prêt en outre à donner, à faire des dépenses; il y a beaucoup de protestations de cette nature, et dans sa première lettre, et dans celle-ci. Maintenant, il dit quelque chose de plus; il a l'air de prévenir une objection et de la résoudre. Ce qu'il dit revient à ceci. Je n'ai fait aucun bénéfice sur vous. Mais peut-être me dira-t-on que si je n'ai rien reçu par moi-même, comme je suis artificieux, je me suis arrangé de manière que ceux que j'ai envoyés, vous ont demandé en leur propre nom quelque chose, que j'ai fort bien reçu par leur entremise, que j'ai sauvé les apparences, que je n'ai rien reçu par moi-même, mais que j'ai reçu par le moyen des autres. Eh bien! non; personne ne saurait tenir ce langage; et vous êtes mes témoins. Voilà pourquoi il présente sa pensée sous forme d'interrogation : « J'ai prié Tite de « vous aller trouver, et j'ai envoyé avec lui un « de nos frères. Tite s'est-il enrichi à vos dé« pens? » N'a-t-il pas marché comme moi? C'est-à-dire, Tite, lui aussi, n'a rien reçu. Vous voyez jusqu'où s'étendent les preuves de sa rigidité; non-seulement il s'est conservé personnellement sans reproche, il n'a rien reçu; mais il a discipliné ses envoyés de manière à ne pas donner, par eux, la moindre prise à ceux qui voulaient le trouver en défaut. Il y a

bien plus de grandeur encore dans cette conduite que dans celle du patriarche. De retour après sa victoire, le roi lui offrant des dépouilles, Abraham refusa de rien recevoir, (Gen. XIV, 23, 24), excepté ce que ses gens auraient pris pour leur nourriture; mais Paul n'accepta pas même la nourriture qui lui était nécessaire, et, de plus, il ne permit pas à ses compagnons de l'accepter, et il ferma victorieusement la bouche à ses détracteurs effrontés. Aussi ne se borne-t-il pas à une simple affirmation, il ne dit pas que ses envoyés n'ont rien reçu; mais, ce qui est bien plus significatif, il invoque le témoignage des Corinthiens eux-mêmes, comme quoi ils n'ont rien reçu; ce n'est pas lui qui décide la question de sa propre autorité, ce sont les Corinthiens eux-mêmes qui prononcent; c'est la conduite que nous tenons d'ordinaire dans les faits qui sont incontestés, et qui nous laissent toute notre confiance. Répondez donc, leur dit-il, y en a-t-il un seul de ceux que nous vous avons envoyés qui ait fait un bénéfice sur vous? Il ne dit pas qui ait reçu de vous quelque chose; il se sert de l'expression « Faire d'injustes pro- « fits », s'enrichir aux dépens de quelqu'un; l'expression est vive, mordante, c'est pour montrer que recevoir de celui qui ne veut pas donner, c'est chercher, avant tout, à faire un injuste profit. Et il ne dit pas, dans sa première interrogation : Tite a-t-il, mais : « Me suis-je « servi de ceux que je vous ai envoyés? » Vous ne pouvez pas dire qu'un tel n'a pas reçu, mais que tel autre a reçu. Personne n'a rien reçu.

« J'ai prié Tite ». L'expression est éloquente. Il ne dit pas : J'ai envoyé Tite, mais : « Je l'ai « prié », montrant par là que, même s'il avait reçu quelque chose, il aurait usé de son droit; toutefois il a montré une grande rigidité. Voilà pourquoi, dans sa seconde interrogation, il dit : « Tite a-t-il fait quelque bénéfice sur « vous? N'avons-nous pas suivi le même es- « prit? » Qu'est-ce à dire, « Le même esprit? » Il attribue le tout à la grâce, il montre que tout ce qu'il y a de glorieux dans cette conduite ne vient pas de son énergie, de son courage, que c'est un pur don de l'Esprit, un bienfait de la grâce. En effet, c'était une grâce insigne que de supporter l'indigence, la faim, et de ne rien recevoir afin d'édifier les disciples. « N'avons-nous pas marché sur les « mêmes traces? » Ce qui veut dire : ils n'ont pas bronché, ils ont toujours montré la même rigidité.

« Pensez-vous que ce soit encore ici notre « dessein de nous justifier devant vous (19)? » Voyez-vous cette peur qui ne le quitte pas de passer pour un flatteur? Voyez-vous avec quelle sagesse apostolique il reprend sans cesse la même pensée? Il a commencé par dire : « Nous ne prétendons point nous relever en- « core ici nous-même, mais vous donner une « occasion de vous glorifier » (II Cor. V, 12); et, au commencement de l'épître : « Avons- « nous besoin de lettres de recommandation? » (II Cor. III, 1.) « Tout ce que nous vous disons « ici, est pour votre édification ». Il y a un changement de ton dans ces dernières paroles de notre texte; elles sont caressantes. L'apôtre ne dit pas ouvertement aux fidèles : c'est pour ménager votre faiblesse que nous ne voulons rien recevoir de vous; mais nous voulons vous édifier; il parle d'une manière plus explicite qu'auparavant, il découvre la pensée dont il est pressé de se délivrer, il le fait toutefois sans les heurter. Il ne dit pas : c'est à cause de votre faiblesse, mais : c'est afin que vous soyez édifiés.

« Car j'appréhende qu'arrivant vers vous, je « ne vous trouve pas tels que je voudrais, et « que vous ne me trouviez pas non plus tel « que vous voudriez (20) ». Au moment de faire entendre une parole sévère, pénible, il s'excuse; il vient de dire : « Tout ce que nous « vous disons ici, est pour votre édification » ; il ajoute : « Car j'appréhende », afin d'adoucir l'amertume de ce qu'il prépare. Il n'y a là ni orgueil insolent, ni cette confiance que donne à un maître son autorité; Paul montre ici la sollicitude d'un père, il éprouve plus de crainte que les pécheurs mêmes, il tremble au moment de les corriger. Ce n'est pas tout, il ne tombe pas sur eux sans hésitation, il ne s'exprime pas de manière à tout dire, il est incertain : « J'appréhende qu'arrivant vers vous, je « ne vous trouve pas tels que je voudrais » ; il ne dit pas : attachés à toutes les vertus, mais : « Tels que je voudrais » ; toutes ses expressions respirent l'amitié. Ces mots : « Que je ne vous « trouve pas », marquent une attente trompée, il en est de même de : « Et que vous ne me « trouviez pas non plus ». Car ce ne peut être un effet assuré de ma volonté, mais le résultat d'une nécessité dont la cause est en vous; de là cette expression : « Que vous ne me trou-

« viez pas non plus tel que vous voudriez ». Il ne dit pas, tel que je voudrais, mais, d'une manière plus efficace pour les piquer : « Tel « que vous voudriez ». En effet, il entendait suivre, dès ce moment, sa volonté à lui, non pas sans doute une volonté absolue, mais peu importe, une volonté décidée enfin à la sévérité. L'apôtre pouvait dire : « Tel que je ne « veux pas être », et manifester ainsi son affection; mais il ne veut pas flatter le relâchement de ceux qui l'écoutent. Ou plutôt, en parlant ainsi, son discours eût été plus difficile à supporter; au contraire, sa manière présente est plus forte pour frapper et montre en même temps un esprit plus doux. C'est le caractère propre de la sagesse de Paul d'être d'autant plus caressant qu'il fait des blessures plus profondes. Ensuite, comme il y avait de l'obscurité dans son langage, il s'explique : « Je crains « de rencontrer parmi vous des dissensions, « des jalousies, des animosités, des médisances, « des faux rapports, des esprits enflés ». Ce qu'il aurait dû dire en premier lieu, il le met à la fin; en effet, c'était l'orgueil qui les soulevait contre lui. Mais l'apôtre ne veut pas avoir l'air de combattre d'abord ce qui gêne son action sur eux; voilà pourquoi il parle d'abord de ce qu'il y a de général dans leurs égarements.

2. C'était l'envie qui les produisait, ces calomnies, ces accusations, ces dissensions. Comme une racine funeste, l'envie produisait la colère, l'esprit de dénigrement, la démence de l'orgueil et tous les autres fléaux qui, à leur tour, envenimaient cette haine jalouse. « Et qu'ainsi Dieu ne m'humilie encore, lors- « que je serai retourné chez vous (21) ». Cet « Encore » est à lui seul un reproche. C'est bien assez, dit-il, de vos premiers égarements. Aussi disait-il au commencement : « C'est « pour vous épargner que je ne suis pas allé à « Corinthe ». (II Cor. I, 23.) Voyez-vous comme il s'entend à montrer à la fois ce qui indigne son cœur, et l'affection qu'il ressent? Mais maintenant que veut dire « Ne m'humilie? » Il est pourtant glorieux d'avoir le droit d'accuser, de punir, de demander des comptes, de siéger comme juge, et c'est ce qu'il appelle une humiliation. Il était si loin de rougir de l'humilité, de ce qu'on trouvait de bas dans sa personne, de méprisable en son discours (II Cor. X, 10), qu'il souhaitait de rester toujours en cet état, que ses prières tendaient à n'en pas sortir. Il explique bientôt sa pensée, et ce qu'il appelle humiliation c'est, avant tout, la nécessité de châtier et de punir. Mais pourquoi, au lieu de dire : qu'en retournant chez vous je ne sois humilié, dit-il : « Que Dieu ne « m'humilie lorsque je serai retourné chez « vous? » C'est que si ce n'était pour Dieu, je n'aurais aucun souci, tout me serait fort indifférent. Ce n'est pas par une usurpation orgueilleuse de pouvoir que je recherche; lorsque je châtie, je ne veux qu'exécuter les ordres de Dieu. Il dit plus haut : « Que vous ne me « trouviez pas tel que vous voudriez » : ici, avec plus de ménagement, d'une manière plus douce, plus affectueuse, il dit : « Et que je « n'aie à en pleurer plusieurs qui ont péché ». Il ne se contente pas de dire : « Qui ont péché »; il ajoute : « Et qui n'ont pas fait pénitence ». Il ne dit pas tous, mais « Plusieurs »; et les pécheurs mêmes, il ne les désigne pas, il leur laisse un moyen facile de retourner à la pénitence; il montre clairement que la pénitence peut effacer les fautes, et qu'enfin il ne pleurera que ceux qui sont incapables de faire pénitence, que les incurables, qui conservent leur plaie. Méditez donc sur la vertu apostolique de l'homme à qui sa conscience ne fait aucun reproche, qui gémit des fautes d'autrui, qui s'humilie parce que les autres ont péché. C'est là en effet ce qui doit surtout distinguer le maître, la compassion pour les malheurs de ses disciples, les chagrins, la douleur pour les blessures de ceux qu'il conduit.

Il montre ensuite la nature du péché : « De « leurs déréglements et de leur impureté ». Ce qu'il désigne par là, à mots couverts, c'est la fornication; mais si l'on tient à se rendre un compte exact des péchés de toute nature, ce nom leur convient à tous. Car quoique le fornicateur, l'adultère soient surtout ceux qu'on traite d'impurs, les autres péchés aussi mettent l'impureté dans l'âme. Voilà pourquoi, n'en doutez pas, le Christ traite d'impurs les Juifs; ce ne sont pas seulement leurs fornications qu'il accuse, mais leur dépravation à d'autres égards. Aussi fait-il observer qu'ils n'ont pris soin de purifier que le dehors (Matth. XXIII, 25); aussi dit-il ailleurs : « Ce n'est pas « ce qui entre qui souille l'homme, mais ce « qui sort ». (Matth. XV, 11.) L'Ecriture dit ailleurs encore : « Tout homme au cœur in- « solent est impur devant le Seigneur ». (Prov. XVI, 5.) Et c'est avec raison. Rien de plus pur

que la vertu, rien de plus impur que le péché ; car la vertu est plus éclatante que le soleil ; le péché est plus infect que la fange. C'est ce que peuvent prouver, par leur propre témoignage, ceux qui se roulent dans le bourbier, qui passent leur vie dans les ténèbres ; il suffit qu'on leur fasse ouvrir un moment les yeux. Tant qu'ils restent abandonnés à eux-mêmes, enivrés de leurs passions, ils continuent, comme dans l'obscurité, à croupir dans l'opprobre, dans l'ignominie ; ils ne sentent pas leur état, ils ne s'en rendent pas un compte exact ; mais s'ils se voient convaincus d'infamie par un homme vertueux, ne feraient-ils que l'apercevoir, c'est alors qu'ils reconnaissent combien leur état est misérable ; c'est comme un rayon qui tombe sur eux ; ils veulent alors cacher leur honte ; ils rougissent devant ceux qui connaissent leur conduite, quand le témoin serait un esclave, et le coupable un homme libre ; quand le premier serait un sujet, et l'autre un souverain.

C'est ainsi que l'aspect seul d'Elie couvrait Achab de confusion, avant même que le prophète eût parlé, rien que sa vue saisissait le roi ; l'accusateur gardait le silence, et le roi prononçait lui-même la sentence de sa propre condamnation ; ses paroles étaient celles du coupable convaincu : « Vous m'avez trouvé, « vous, mon ennemi ». (III Rois, XXI, 20.) Voilà comment Elie parlait à ce tyran avec une pleine liberté. Voilà comment Hérode, incapable de supporter la honte et les remords, (tel était l'éclat que donnait à son crime le cri retentissant de la voix du prophète), fit jeter Jean en prison ; ce roi ressemblait à un homme qui se trouve en état de nudité, qui veut éteindre un flambeau, pour rentrer dans les ténèbres. Ou plutôt il n'osa pas l'éteindre lui-même, mais il le plaça comme sous un boisseau, dans l'intérieur de sa maison ; cette malheureuse et misérable femme le força enfin à l'éteindre. Eh bien, ils ne purent pas même par ce moyen faire disparaître leur crime ; ils le rendirent encore plus éclatant. Ceux qui demandaient pourquoi Jean était en prison, en apprenaient la cause, elle fut connue ensuite de tous ceux qui habitaient la terre et la mer, de tous sans exception, des hommes d'alors, des hommes d'aujourd'hui ; et ceux qui doivent naître apprendront à leur tour ce drame de forfaits, d'impuretés, d'infamie, joué par ces deux grands pécheurs, et il n'est pas de siècle qui puisse jamais en abolir la mémoire.

3. Le pouvoir de la vertu est si grand, si impérissable est le souvenir que la vertu laisse après elle, qu'elle n'a qu'à parler pour confondre ses contradicteurs. Pourquoi ce tyran jette-t-il en prison le prophète ? Pourquoi ne se contente-t-il pas de le mépriser ? Est-ce que Jean allait le traîner devant un tribunal ? Est-ce qu'il parlait de le punir de son adultère ? Est-ce que l'action de Jean ne se réduisait pas à des paroles ? Que craint-il donc et qu'a-t-il à trembler ? Quoi de plus, ici, que des paroles, que des discours ? C'est que ces paroles frappaient plus durement qu'un châtiment réel. Il ne le conduisait pas devant un tribunal, il le traînait devant sa conscience, il lui donnait pour juges toutes les consciences libres. Voilà pourquoi tremblait ce tyran, incapable de supporter la lumière de la vertu. Comprenez-vous la grandeur de la sagesse et de la vertu ? C'est elle qui fait qu'un prisonnier resplendit de plus de gloire qu'un tyran, et que ce tyran a peur et qu'il tremble. Celui-ci toutefois se contenta de le charger de fers, mais cette femme criminelle provoqua le tyran à un meurtre. Cependant c'était lui plus qu'elle, qui était accusé. En effet, le prophète n'avait pas été trouver cette femme pour lui dire : Que faites-vous ? vous cohabitez avec le tyran ? Ce n'est pas qu'elle ne pût être accusée ; qui en doute ? mais c'est par lui que le prophète voulait que le scandale cessât. Voilà pourquoi c'est lui qu'il réprimande, et sa parole ne gronde pas d'une manière terrible. Il ne lui dit pas : O scélérat, ô le plus scélérat de tous les hommes, violateur des lois, impie, tu as foulé sous tes pieds la loi de Dieu, tu as tourné ses commandements en dérision, tu n'as reconnu pour loi que ta brutalité. Il ne lui dit rien de pareil ; dans ses reproches respire une modération, une douceur parfaite : « Il ne vous est pas « permis d'avoir la femme de Philippe, votre « frère ». (Marc, VI, 18.) C'était plutôt le ton de l'enseignement que de l'accusation, c'était plutôt une leçon qu'un châtiment, une réprimande qu'une poursuite, un avertissement qu'une attaque. Mais, je l'ai déjà dit, le voleur déteste la lumière, et les pécheurs détestent l'homme juste, rien que son aspect : « Il nous « importune », dit l'Ecriture, « rien que quand « il paraît ». (Sag. II, 14.)

En effet, ils n'en peuvent supporter les

rayons ; les yeux malades ne soutiennent pas les rayons du soleil. Pour la foule des méchants ce n'est pas seulement la présence de l'homme juste, qui est insupportable, mais rien que le son de sa voix. Voilà pourquoi cette femme criminelle, cette femme la plus criminelle de toutes, cette infâme qui prostituait sa fille, ou plutôt qui en était le bourreau, cette misérable, qui pourtant n'avait ni vu le prophète, ni entendu sa voix, s'élança pour obtenir son meurtre, et elle s'associa, pour cette œuvre de sang, l'impudique qu'elle avait formée, qu'elle avait nourrie, tant elle redoutait le terrible prophète. Et que dit-elle ? « Donnez-moi ici, « sur un plat, la tête de Jean ». Et pourtant, s'il est en prison, c'est pour toi, c'est à cause de toi qu'il est dans les fers, et cependant tu peux flatter ton amour insensé en te disant : J'ai triomphé du roi, il a repoussé une accusation publique, il n'a pas rejeté son amour, il n'a pas rompu nos liens adultères ; il s'en faut bien ; celui par qui il a été repris, il l'a chargé de chaînes. Quel est ton délire, quelle est ta rage, ô femme ; même après la réprimande tu jouis de ton amour ? Qu'as-tu à demander une table de furies, à préparer un banquet pour les démons tes bourreaux ? Voyez-vous le néant, la misère, la terreur, la lâcheté du vice ; voyez-vous que, plus il triomphe, plus il est frappé de faiblesse ? Cette femme avait moins le vertige avant que le prophète eût été jeté en prison ; c'est maintenant qu'elle se trouble surtout, maintenant qu'il est dans les fers ; c'est maintenant qu'elle dit : « Donnez-moi ici, sur un plat, la tête de « Jean ».

Et pourquoi « Ici ? » Je crains, dit-elle, que le meurtre ne reste dans l'ombre, qu'il n'y ait des gens pour le soustraire au danger. Et pourquoi ne veux-tu pas tout son corps privé de vie, mais seulement sa tête ? C'est cette langue, dit-elle, qui m'a affligée, que je désire voir silencieuse. Eh bien, c'est tout le contraire qui aura lieu, ô malheureuse, ô misérable, cette langue fera entendre une voix encore plus éclatante dans cette tête tranchée, après ton crime. Jusqu'à ce jour, on n'entendait ses cris que dans la Judée, mais maintenant ils vont retentir jusqu'aux extrémités de la terre, et quelle que soit l'Eglise où vous entriez, chez les Maures, chez les Perses, dans les îles mêmes des Bretons, vous entendrez la voix éclatante de Jean : « Il ne vous est pas permis « d'avoir la femme de Philippe, votre frère ». Mais cette femme, qui ne comprend rien, qui ne voit rien, pousse au meurtre, elle obsède, elle y précipite ce tyran insensé ; elle n'a qu'une peur, c'est qu'il ne change de volonté. Eh bien, remarquez encore cette nouvelle preuve de la puissance de la vertu. Le prophète est en prison, il est enchaîné, il est dans le silence, et cependant ce roi ne soutient pas l'aspect de l'homme juste. Comprenez-vous toute la faiblesse, toute l'impureté du vice ? Au lieu de mets, c'est une tête humaine qu'il fait apporter sur un plat. Quoi de plus exécrable, de plus abominable, de plus infâme que cette jeune fille ? Quelle voix a-t-elle fait entendre sur le théâtre de Satan, au banquet des démons ? Vous voyez une langue et une langue ; l'une portant des remèdes salutaires, l'autre, la perdition ; l'autre, dressant pour les festins de l'enfer, la table empoisonnée. Mais pourquoi l'ordre n'a-t-il pas été donné d'exécuter le meurtre dans la salle du banquet ? elle y aurait trouvé un plaisir plus exquis. Mais elle a eu peur, qu'à sa présence, qu'à sa vue, rien qu'en l'apercevant, rien qu'en entendant sa libre parole, toutes les dispositions ne fussent changées. Voilà pourquoi elle demanda sa tête, jalouse de dresser, de son infamie, ce trophée éclatant, qu'elle donna à sa mère.

4. Avez-vous bien compris ce salaire de la danse ? Avez-vous bien compris ces dépouilles conquises par l'artifice du démon ? Ce n'est pas de la tête de Jean que je parle, mais de l'adultère. Il suffit de se rendre un compte exact de ce qui se passe, pour voir que ce trophée est dressé contre le roi ; et maintenant celle qui a triomphé a été vaincue, le décapité a obtenu la couronne, et son nom a été proclamé ; après sa mort, il n'en a que plus vivement secoué la conscience des criminels. Nos paroles ne sont pas un vain bruit. Interrogez Hérode lui-même ; à peine eût-il appris les miracles de Jésus-Christ : « C'est Jean, c'est « lui-même qui est ressuscité », dit-il, « d'entre « les morts ; et c'est pour cela qu'il se fait, par « lui, des miracles ». (Matth. XIV, 2.) Ce qui prouve combien la terreur était vive et persistante en lui, et combien il ressentait d'angoisses ; et nul n'était assez fort pour l'affranchir des terreurs de sa conscience ; le juge incorruptible continuait à le suffoquer, à lui demander chaque jour l'expiation du meurtre. Donc, instruits de ces vérités, craignons, non

pas de souffrir du mal, mais de commettre le mal : d'une part, c'est la victoire ; de l'autre, la défaite. Voilà pourquoi Paul aussi disait : « Pourquoi ne souffrez-vous pas plutôt qu'on « vous fasse du tort ? Mais vous faites du tort « aux autres, vous les frustrez, et vous faites « cela à vos frères ». (I Cor. VI, 7, 8.) C'est la patience dans les maux qui mérite les couronnes, les récompenses, la gloire. C'est une vérité que manifeste la vie de tous les saints. Donc, puisque c'est ainsi que tous ont conquis leur couronne, ont conquis leur gloire, marchons, nous aussi, dans le même chemin ; demandons, par nos prières, à ne pas entrer en tentation ; si la tentation nous arrive, luttons avec énergie, avec courage, déployons l'ardeur qui convient à la vertu, afin d'obtenir les biens à venir, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient, comme au Père, comme au Saint-Esprit, la gloire, la puissance, l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXIX.

VOICI LA TROISIÈME FOIS QUE JE ME DISPOSE A VOUS ALLER VOIR. TOUT SE JUGERA SUR LE TÉMOIGNAGE DE DEUX OU TROIS TÉMOINS. (XIII, 1, JUSQU'A XIII, 9.)

Analyse.

1. De la répugnance de saint Paul à punir ; de la sainte chaleur avec laquelle il multiplie les avertissements.
2. Sur le Christ crucifié, selon la faiblesse, et vivant par la vertu de Dieu. — De la faiblesse et de ses diverses espèces ; différents sens du mot grec qui l'exprime.
3. Les apôtres, à l'imitation de Jésus-Christ, acceptent les souffrances, non par faiblesse, mais par la grâce et par la force d'enhaut. — De la puissance qui se manifeste en supportant les traitements mêmes qui semblent témoigner de la faiblesse.
4 et 5. La foi ne suffit pas pour mériter les dons de l'Esprit ; il faut y joindre les bonnes mœurs. — Admirable patience et charité de saint Paul ; ses prières à Dieu, non-seulement pour être dispensé de punir, mais pour que la conduite des fidèles soit pure de tout péché ; affection paternelle de l'apôtre pour ses disciples. — Combien il était exempt de vaine gloire. — De la véritable gloire ; moyens de l'acquérir.

1. Les passages abondent où Paul montre, et sa sagesse, et l'ardeur de sa charité ; c'est surtout ici que son cœur se révèle, que se fait voir sa chaleur dans les avertissements, son hésitation, sa répugnance à punir. Ce n'est pas du premier coup qu'il châtie les coupables, il les a avertis une fois, deux fois ; et maintenant il ne se décide pas encore à punir les désobéissances, il les avertit une fois de plus par ces paroles, il leur dit : « Voici la « troisième fois que je me dispose à vous aller « voir » ; avant de me rendre auprès de vous, je vous écris encore. Ensuite ne voulant pas que cette hésitation de sa part produise le relâchement, il trouve encore, voyez, le moyen d'ajouter à la correction ; il continue ses menaces, il frappe de nouveaux coups, il dit : « Si je viens encore une fois, je ne pardonne- « rai pas ; et j'appréhende que je ne sois obligé « d'en pleurer plusieurs ». Cette conduite, ce langage, c'est pour imiter Notre-Seigneur, le Maître de toutes les créatures ; car Dieu ne se lasse pas de menacer, souvent il avertit ; mais on le voit bien moins souvent châtier et punir. C'est ce que fait Paul : voilà pourquoi il disait auparavant : « C'est pour vous épargner « que je n'ai point voulu retourner à Corin- « the ». (II Cor. I, 23.) Qu'est-ce que cela veut

dire: « C'est pour vous épargner? » C'est-à-dire : J'avais peur de trouver en vous des pécheurs incorrigibles, j'avais peur d'être obligé de châtier, de punir. Ici, il exprime la même pensée de cette manière : « Voici la troi- « sième fois que je me dispose à vous aller voir. « Tout se jugera sur le témoignage de deux ou « trois témoins ». L'apôtre rapproche une parole qui est dans l'Ecriture d'une autre qui n'y est pas ; c'est ainsi qu'il dit ailleurs : « Celui qui « s'unit à une prostituée, est un même corps « avec elle ; car ceux qui étaient deux, dit « l'Ecriture, ne seront plus qu'une chair ». (I Cor. VI, 16.) Il est certain pourtant qu'il n'est question, dans l'Ecriture, que du mariage légitime ; mais l'apôtre, tout en détournant ces paroles de leur véritable objet, les emploie d'une manière utile, afin d'inspirer à l'adultère plus de terreur. Il fait de même ici ; ces témoins dont il parle ne sont autre chose que les visites et les menaces qu'il a faites aux Corinthiens. Voici ce qu'il veut dire : Ce que je vous ai dit une fois, deux fois, quand j'étais auprès de vous, je vous le répète en ce moment par lettres. Si vous m'écoutez, je n'ai plus rien à désirer ; si vous ne m'écoutez pas, je serai forcé de tenir ma parole, et d'en venir aux châtiments. Aussi dit-il : « Je vous ai préve- « nus, et je vous préviens encore, au moment « de vous aller voir ; j'ai beau être loin de « vous, je vous écris, à ceux qui ont péché « auparavant, et à tous les autres, que, si je « retourne auprès de vous, je ne pardonnerai « pas (2) ». Car si tout doit dépendre de deux ou trois témoins, si je vous ai visités à deux reprises, si je vous ai parlé, ce que je vous ai dit, je vous le répète encore maintenant dans ma lettre ; je serai donc désormais forcé de prouver la vérité de mes paroles. N'allez pas croire que mes lettres ne vaillent pas ma présence ; ce que je vous disais, moi présent, je vous l'écris en ce moment, avec tout autant d'autorité, loin de vous. Comprenez-vous cette sollicitude paternelle? Comprenez-vous la sagesse, la prévoyance de l'apôtre? Il ne garde pas le silence, il n'inflige pas non plus de punition, il accumule les avertissements, il se borne à menacer d'une manière constante, et il diffère le châtiment : ce n'est que, s'ils demeurent incorrigibles qu'il les menace d'en venir à la punition réelle. Mais quel avertissement avez-vous donné de vive voix, et qu'écrivez-vous de loin? « Si je retourne, je « ne pardonnerai pas ». Il a commencé par montrer, qu'à moins d'être forcé, il ne peut se résoudre à cette rigueur ; il a parlé des pleurs qu'il serait obligé de verser ; il a parlé de son humiliation : « Et qu'ainsi Dieu ne « m'humilie, lorsque je serai revenu chez « vous, et que je ne sois obligé d'en pleurer « plusieurs, qui ont déjà péché, et qui n'ont « pas fait pénitence » ; pour se justifier devant eux, il leur rappelle qu'il les a avertis une fois, deux fois, trois fois, qu'il fait tout, qu'il emploie tous les moyens, pour repousser la nécessité des châtiments, pour les rendre meilleurs en les effrayant par ses paroles ; ce n'est qu'à la fin qu'il se sert de ces dures et menaçantes expressions : « Si je retourne, je « ne pardonnerai pas ». Il ne dit point : Je châtierai, je punirai, j'exigerai une réparation ; il exprime encore d'une manière paternelle même la punition, il montre que ses entrailles se troublent, que son âme s'afflige avec leur âme, que c'est pour cette bonté dont ils sont l'objet qu'il a toujours différé de les punir. Mais il ne veut plus laisser croire qu'il se bornera encore à attendre, à menacer en paroles ; voilà pourquoi il a dit d'abord : « Tout se jugera sur le témoignage « de deux ou trois témoins », et pourquoi il a ajouté : « Si je retourne, je ne pardonnerai « pas ». Ce qui revient à dire : Je n'hésiterai pas plus longtemps, si je vous trouve incorrigibles, (puisse ce malheur ne pas arriver!) je punirai, n'en doutez pas, et je tiendrai ma parole. Ensuite, il s'emporte, il s'irrite, il s'indigne contre ceux qui le représentent comme un homme faible, qui tournaient en dérision l'effet produit par sa personne, et qui disaient : « Lorsqu'il est présent, il paraît bas « en sa personne, et méprisable en son dis- « cours » (II Cor. X, 10) ; c'est à eux qu'il adresse cette apostrophe : « Est-ce que vous « voulez éprouver le Christ qui parle en moi « (3)? » C'est un coup donné à ses détracteurs, et en même temps, pour les fidèles, un avertissement. Ce qui revient à dire : Puisque vous tenez à éprouver si le Christ habite en moi, et que vous me demandez des comptes, et que vous me tournez en ridicule comme un homme vil et méprisable, entièrement dépourvu de la force d'en-haut, vous saurez que nous n'en sommes pas dépourvu, à la première occasion que vous nous donnerez de vous la faire sentir, (puisse ce malheur

ne pas arriver !) Eh quoi? Répondez-moi : Tenez-vous à les châtier, parce qu'ils veulent faire une expérience? Nullement, répond l'apôtre; car si j'y eusse tenu, je les aurais châtiés à la première faute, je n'aurais pas attendu. Evidemment, ce n'est pas là ce qu'il cherche, et ce qu'il dit plus loin le montre avec une suffisante clarté : « Je prie Dieu, que vous ne « commettiez aucun mal, non afin que nous « ne soyons pas mis à l'épreuve, mais afin que « vous soyez vous-mêmes éprouvés, vous, et « que nous n'ayons pas nous-même l'occa- « sion de nous montrer à l'épreuve ».

2. Donc ce qu'il dit ne signifie pas qu'il tienne à en venir aux effets; c'est un cri de colère contre ceux qui le méprisaient. Quant à moi, dit-il, je ne désire pas vous faire faire cette expérience; mais si vous êtes cause que l'expérience se fait, si vous me provoquez, la réalité des faits vous instruira. Voyez encore ce qu'il y a de gravité dans sa parole. Il ne dit pas : puisque vous voulez m'éprouver, mais, éprouver « Le Christ qui parle en moi »: il montre ainsi que c'est envers le Christ qu'ils ont péché. Il ne dit pas : le Christ qui habite en moi, mais, « Qui parle en moi », montrant par là que ses paroles sont inspirées par l'Esprit. S'il n'en montre pas la force, s'il ne châtie pas encore, c'est qu'en cessant de parler de lui-même pour montrer le Christ, il rend ses menaces plus terribles; il ne fait pas preuve de faiblesse, il a la force pour lui, mais il prouve sa longanimité. Qu'on se garde bien d'imputer sa patience à faiblesse. Qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'il ne fonde pas sur les pécheurs, à ce qu'il ne les réduise pas sur-le-champ à lui faire réparation, à ce qu'il montre sa patience, sa longanimité, lorsque le Christ a supporté qu'on le mît en croix, et crucifié, n'a pas envoyé le châtiment? Voilà pourquoi l'apôtre ajoute : « Qui n'est point faible de- « vant vous, mais puissant parmi vous. Car « encore qu'il ait été crucifié selon la fai- « blesse, il vit néanmoins par la vertu de « Dieu (4) ». Ces paroles sont fort obscures, et peuvent troubler les faibles. C'est pourquoi il est nécessaire de les expliquer, de préciser le sens des expressions qui présentent le plus d'obscurité, pour prévenir les scandales des esprits trop peu avancés.

Que signifie donc le mot « Faiblesse », et quel sens l'apôtre y a-t-il attaché? Voilà ce qu'il faut nécessairement comprendre. Un seul mot, en effet, peut avoir bien des sens. On entend, par le mot grec dont le premier sens est faiblesse, ἀσθένεια, les maladies du corps : de là, dans l'Evangile : « Voyez, celui « que vous aimez, ἀσθενεῖ, est faible, est ma- « lade, à propos de Lazare » (Jean, XI, 3, 4); et Notre-Seigneur disait : « Cette maladie, « ἀσθένεια, n'est pas mortelle »; et Paul, au sujet d'Epaphrodite : « Car il a été en effet « malade, ἠσθένησε, jusqu'à la mort, mais « Dieu a eu pitié de lui » (Philipp. II, 27); et à propos de Timothée : « Usez d'un peu de « vin à cause de votre estomac et de vos fré- « quentes indispositions, ἀσθενείας, faiblesses, ma- « ladies ». (I Tim. V, 23.) Toutes ces expressions marquent des maladies du corps. Maintenant le même mot indique le manque de solidité dans la foi, l'imperfection, ce que la foi a d'incomplet. C'est ce que Paul marquait par ces paroles : « Recevez avec charité celui « qui est faible dans la foi, sans contester avec « lui »; et encore : « L'un croit qu'il lui est « permis de manger de toutes choses, celui « qui est faible ne mange que des légumes » (Rom. XIV, 1, 2); faible, ici, veut dire faible dans la foi. Voilà donc déjà deux sens du mot grec signifiant faiblesse, du mot ἀσθένεια; il a encore un troisième sens. Quel est-il? Les persécutions, les menées insidieuses, les attaques, les tentations, les dangers mortels. C'est ce que l'apôtre montre en disant : « C'est « pourquoi j'ai prié trois fois le Seigneur, et « il m'a répondu : Ma grâce vous suffit, car « ma puissance éclate dans la faiblesse ». (II Cor. XII, 8, 9.) Qu'est-ce que cela veut dire, « Dans la faiblesse? » Dans les persécutions, dans les dangers, dans les tentations, dans les trames perfides, dans les périls où la mort menace. C'est encore en ce sens que l'apôtre disait : « Ainsi je me complais dans la fai- « blesse ». (Ibid. 10.) Et ensuite, expliquant de quelle faiblesse il parlait, il ne dit pas qu'il voulût faire entendre par là, soit quelque fièvre, soit quelque incertitude en ce qui concerne la foi; mais que dit-il? « Dans les ou- « trages, dans les persécutions, dans les né- « cessités, dans les angoisses, dans les coups, « dans les prisons, afin que la puissance de « Jésus-Christ habite en moi. Car lorsque je « suis faible, c'est alors que je suis fort ». C'est-à-dire, c'est quand on me persécute, quand on me chasse, quand on veut me faire du mal, c'est alors que je suis fort, c'est alors

que je triomphe le plus, que j'ai la victoire sur ceux qui veulent me nuire, et je la dois à l'abondance de la grâce qui réside en moi.

C'est dans le troisième sens que Paul emploie ici le mot faiblesse, et ce qu'il dit revient à ceci : Il veut, comme je l'ai déjà dit, ruiner ce qu'on affirmait de sa personne qui paraissait vile et méprisable à ces gens-là. Ce n'est pas assurément qu'il voulût se faire valoir, ni paraître ce qu'il était réellement, ni étaler la puissance qu'il avait de châtier et de punir; ce qui est si vrai, que c'était précisément pour cette raison qu'il passait pour méprisable. Donc comme ces pensées où l'on était, produisaient un grand relâchement, l'engourdissement des esprits, empêchaient les repentirs, l'apôtre saisit une occasion favorable, s'exprime vigoureusement à ce sujet, et montre que ce n'est pas par faiblesse qu'il s'abstient, mais par longanimité. Ensuite, je l'ai déjà dit, cessant de parler de lui, il fait intervenir le Christ pour augmenter la terreur et grandir l'effet de la menace. Ce qu'il dit revient à ceci : Eh bien, supposez que j'agisse, que je soumette les pécheurs à des punitions, à des châtiments, est-ce que c'est moi qui inflige la punition, le châtiment? C'est celui qui habite en moi, le Christ lui-même. Si vous n'avez pas la foi sur ce point, si vous tenez à faire l'expérience, les œuvres réelles de celui qui habite en moi, vous apprendront vite la vérité : car il n'est point faible devant vous, mais il est puissant. Pourquoi l'apôtre a-t-il ajouté « Devant vous », car le Christ est puissant partout? Il n'a qu'à vouloir pour châtier les infidèles, les démons, tout ce qu'il lui plaît. Pourquoi donc cette addition? C'est une parole très-incisive pour rappeler aux gens une expérience qu'ils ont déjà faite ; ou peut-être Paul entend-il leur dire que la puissance de Jésus-Christ s'est assez montrée à eux pour qu'ils doivent se corriger. C'est ce qu'il exprimait ailleurs : « Qu'ai-je à faire de juger ceux « qui sont dehors? » (I Cor. v, 12.)

3. Pour ceux qui sont dehors, dit l'apôtre, c'est au jour du jugement qu'ils s'entendront demander la réparation de leurs péchés; mais pour vous, c'est maintenant que vous la subirez, afin d'être affranchis de l'autre. Eh bien, cette pensée pleine d'une sollicitude qu'inspire l'affection paternelle, voyez comme il l'exprime d'une manière terrible et avec quelle passion : « Qui n'est point faible devant « vous, mais puissant parmi vous. Car en- « core qu'il ait été crucifié, selon la faiblesse, « il vit néanmoins par la vertu de Dieu ». Qu'est-ce à dire : « Encore qu'il ait été cru- « cifié selon la faiblesse? » Quoiqu'il ait consenti, dit l'apôtre, à subir un supplice qui semble autoriser des soupçons de faiblesse, il n'y a rien en cela qui diminue sa puissance ; elle subsiste inexpugnable, et ce qui semble une preuve réelle de faiblesse, ne lui a porté aucune atteinte ; au contraire, c'est la preuve la plus éclatante de la force qui est en lui, qu'il ait pu supporter un pareil traitement sans que sa puissance en ait été amoindrie. Donc il ne faut pas que le mot de faiblesse vous trouble ; en effet, ailleurs encore, il dit : La folie de « Dieu est plus sage que l'homme, et la fai- « blesse de Dieu est plus forte que l'homme » (I Cor. I, 25); évidemment il n'y a en Dieu ni folie ni faiblesse, mais c'est une allusion qu'il fait à la croix pour exprimer les idées des incrédules à ce sujet. Ecoutez donc l'apôtre s'expliquant lui-même : « La parole de la « croix est une folie pour ceux qui se perdent, « mais pour ceux qui se sauvent, pour nous, « c'est la puissance de Dieu » ; et encore : « Nous prêchons, nous, un Dieu crucifié, « scandale pour les Juifs, folie pour les Grecs, « le Christ qui est, pour ceux qui sont appelés « ou Juifs ou Grecs, la puissance et la sagesse « de Dieu » (I Cor. I, 18, 23, 24); et encore : « L'homme animal ne reçoit pas les choses de « l'esprit; car, pour lui, c'est folie ». (I Cor. II, 14.) Voyez-le partout exprimant les idées des infidèles qui regardent comme une folie, comme une faiblesse, l'acte de la croix. C'est de cette manière qu'ici encore il ne parle pas d'une faiblesse réelle, mais de ce qui était regardé comme une faiblesse par les infidèles. Il ne dit donc pas que celui qui fut mis en croix était un être faible ; loin de nous cette pensée. Qu'il lui fut possible d'échapper à la croix, c'est ce qu'il a montré par tous les moyens, tantôt renversant ceux qui veulent le saisir, tantôt détournant les rayons du soleil, desséchant le figuier, aveuglant ceux qui l'approchent, opérant d'autres actes innombrables de sa puissance ; que signifie donc ce que dit l'apôtre, « Selon la faiblesse? » C'est que si le Christ a été crucifié, s'il a supporté d'être victime des dangers et des haines (nous avons montré qu'aux dangers, aux attaques de la haine l'apôtre donne le nom d'ἀσθένεια,

de « faiblesse »), sa force pourtant n'en a reçu nulle atteinte. Mais l'apôtre parlait ainsi pour s'approprier ce qui ressort de cet exemple. Comme on voyait que les apôtres persécutés, chassés, méprisés, ne songeaient ni à se défendre, ni à attaquer, Paul enseigne que ce n'est ni par faiblesse qu'ils supportent de pareils traitements, ni par impuissance de les écarter, et il s'élève jusqu'au souverain Maître du monde pour en déduire sa démonstration; lui-même, dit-il, a été mis en croix, chargé de fers, a souffert d'innombrables douleurs, et il ne repoussait pas ses ennemis, il endurait tout, il supportait tous les traitements qui semblent des preuves de faiblesse, et par là il manifestait la force qui est en lui, puisque, tout en s'abstenant de repousser les attaques et de se venger, il n'a reçu absolument aucune atteinte. La croix n'a donc pas supprimé la vie, n'a pas mis obstacle à la résurrection, le Christ est ressuscité et il vit. Lorsqu'on vous parle de croix et de vie, entendez cela de l'humanité de Jésus-Christ, car c'est le sujet de tout ce discours. Si l'apôtre dit : « Par la vertu de Dieu » (ce n'est pas que Jésus-Christ ne fut pas assez puissant pour revenir de lui-même à la vie quant à la chair; il n'aurait pas refusé de dire par la vertu du Père et du Fils. En disant : « Par la vertu de « Dieu »), c'est de la vertu de Jésus-Christ qu'il parle. Ce qui prouve que c'est le Christ lui-même qui a ressuscité, qui a le pouvoir de ressusciter sa chair, écoutez : « Détruisez ce « temple, et je le rétablirai en trois jours ». (Jean, II, 19.) S'il dit que tout ce qui lui appartient, appartient à son Père, ne vous troublez pas : « Car tout ce qui appartient à mon « Père est à moi », dit-il (Jean, XVI, 15); et encore : « Tout ce qui est à moi est à vous, et « tout ce qui est à vous est à moi ». (Ibid. XVII, 10.) Donc, dit l'apôtre, de même que ce Dieu crucifié n'a reçu aucune atteinte, de même ne souffrons-nous aucun mal, nous que l'on persécute, nous à qui l'on fait la guerre. Voilà pourquoi Paul ajoute : « Nous sommes faibles « aussi avec lui, mais nous vivrons avec lui « par la vertu de Dieu ». Que veut dire : « Nous sommes faibles avec lui? » Nous sommes persécutés, chassés, nous souffrons les maux les plus rigoureux. Mais que signifie « Avec lui? » Par la prédication, dit-il, et par la foi en lui. Que si nous endurons des choses sinistres, des afflictions à cause de lui, il est évident que nous devons aussi être heureux avec lui; voilà pourquoi Paul a ajouté : « Mais nous sommes sauvés avec lui par la « vertu de Dieu. Examinez-vous vous-mêmes, « pour voir si vous êtes dans la foi; éprouvez-« vous vous-mêmes. Ne reconnaissez-vous « pas vous-mêmes que Jésus-Christ est en « vous, si ce n'est que vous soyez déchus? « Mais j'espère que vous reconnaîtrez que « nous, nous ne sommes pas déchus (5, 6) ». En effet, après leur avoir dit que, s'il ne les traite pas sévèrement, ce n'est pas qu'il ne porte pas le Christ en lui, mais c'est qu'il veut imiter la longanimité du Christ crucifié, du Dieu qui ne se défend point; il s'y prend encore d'une autre manière pour arriver au même but; il trouve dans les disciples une preuve encore plus forte à l'appui de son discours. Mais est-il nécessaire de vous parler de moi, d'un maître chargé, dit-il, de tant de soins, à qui la terre entière a été confiée, et qui a donné tant de signes de sa mission? Vous n'avez, vous, simples disciples, qu'à vous examiner vous-mêmes, vous verrez que même en vous réside le Christ; s'il réside en vous, à bien plus forte raison réside-t-il dans le maître. Oui, si vous avez la foi, le Christ est aussi en vous. Car ceux qui avaient la foi faisaient des miracles alors. Voilà pourquoi Paul ajoute : « Examinez-vous vous-mêmes, « éprouvez-vous vous-mêmes, pour voir si « vous êtes dans la foi. Ne reconnaissez-vous « pas vous-mêmes que Jésus-Christ est en « vous, si ce n'est que vous soyez déchus? » Or, s'il est en vous, à bien plus forte raison est-il dans le Maître. Quant à moi, il me semble parler ici de la foi qui fait des miracles. Car, dit-il, si vous avez cette foi, le Christ est en vous, « si ce n'est que vous soyez déchus ».

4. Voyez-vous comme il prend de nouveau un accent terrible, comme il leur montre victorieusement que le Christ est en lui? L'apôtre me semble ici faire allusion à leur conduite. En effet, la foi ne suffisant pas pour attirer la vertu active de l'Esprit, et lui leur disant, si vous êtes dans la foi, vous avez le Christ en vous, comme il arrivait que plusieurs n'avaient pas cette vertu active, quoiqu'ils eussent la foi, il leur dit résolûment : « Si ce « n'est que vous soyez déchus », si ce n'est que vos mœurs soient corrompues. « Mais j'espère « que vous reconnaîtrez que nous, nous ne « sommes pas déchus ». La suite naturelle des

idées était, si vous êtes déchus, nous ne le sommes pas, nous ; ce n'est pas ainsi que Paul s'exprime ; il ne veut pas les frapper durement ; il s'enveloppe d'obscurité ; il ne veut ni découvrir au grand jour sa pensée, en disant, vous êtes déchus ; ni procéder par interrogation, en disant : seriez-vous déchus? il glisse tout en indiquant sa pensée d'une manière obscure : « Mais j'espère que vous reconnaîtrez que « nous, nous ne sommes pas déchus ». Il y a encore ici une menace sévère, un accent terrible. Puisque vous tenez maintenant, dit-il, à ce que le châtiment exercé contre vous, vous serve de preuve, nous ne serons pas embarrassés pour vous faire la démonstration. Mais l'apôtre s'exprime avec plus d'autorité et d'une manière plus menaçante : « Mais j'es- « père que vous reconnaîtrez que nous, nous « ne sommes pas déchus ». Vous ne devriez pas, dit-il, avoir besoin de cette expérience pour savoir ce que nous sommes, pour savoir que nous portons le Christ parlant et agissant en nous; mais puisque vous tenez à faire une expérience par la réalité des faits, vous apprendrez que nous ne sommes pas déchus. Ensuite, quand il a bien proféré la menace, montré que le châtiment est à leurs portes, quand il les a réduits à trembler, à attendre la punition, voyez-le, suivant un autre sentiment, adoucir son discours, tempérer la crainte, montrer combien il est éloigné d'ambition, plein de sollicitude pour ses disciples, sage, élevé d'esprit et de cœur, étranger à la vaine gloire. Ce sont là toutes les qualités qu'il fait paraître, dans les paroles qu'il ajoute : « Je prie Dieu, que vous ne com- « mettiez aucun mal, et non pas que nous « soyons considéré ; que vous fassiez ce qui est « de votre devoir, quand même nous devrions « paraître déchu de ce que nous sommes. « Car nous ne pouvons rien contre la vérité, « mais seulement pour la vérité. Et nous nous « réjouissons, lorsqu'il arrive que nous som- « mes faibles, et que vous êtes forts. Car « nous prions afin que vous soyez parfaits « (7, 8, 9) ».

Où trouver une âme qui égale cette âme? On le méprisait, on l'abreuvait d'outrages, on lui prodiguait les moqueries, les railleries, on le traitait de personnage vil, misérable, de fanfaron, d'homme superbe dans ses paroles, mais incapable de rien produire, dans la réalité, qui fût de nature à montrer tant soit peu sa force à lui ; eh bien, non-seulement il diffère de punir, non-seulement il éprouve de la répugnance à frapper, mais il prie pour n'être pas réduit à cette nécessité. « Je prie Dieu », dit-il, « que vous ne commettiez aucun mal, et « non pas que nous soyons considéré ; que « vous fassiez votre devoir, quand même nous « devrions paraître déchu de ce que nous « sommes ». Que veut-il dire? Je conjure Dieu, dit-il, je le supplie pour que je ne trouve personne d'incorrigible, personne qui soit incapable de repentir ; ou plutôt, je ne lui demande pas cela seulement, mais qu'il n'y ait pas même en vous un commencement de péché : « Afin que vous ne commettiez », dit-il, « aucun mal » ; afin que, si vous tombez dans le péché, vous vous hâtiez de vous repentir, de vous corriger, de désarmer la colère. Et ce que je désire de toute mon âme, ce n'est pas que nous soyons considéré, c'est tout le contraire, c'est que notre gloire, à nous, ne se montre pas. Car si vous vous obstinez, si votre repentir ne suit pas vos péchés, nous sommes dans la nécessité de vous châtier, de vous punir, de frapper vos corps : ce qui s'est fait pour Sapphira et pour le magicien, nous avons prouvé alors notre force et notre puissance. Mais ce n'est pas là que vont nos prières, bien au contraire, nous ne voulons pas que notre gloire se montre ; c'est-à-dire, nous ne voulons pas prouver la puissance qui est en nous, par votre châtiment, par la punition de pécheurs atteints de maladie incurable, mais que voulons-nous? « Que vous «fassiez ce qui est bien » ; voilà ce que demandent nos prières, que vous soyez toujours vertueux, toujours sans reproche, et que nous soyons comme sans gloire, n'ayant pas à montrer notre puissance pour punir. Et il ne dit pas, sans gloire : car il ne devait pas être sans gloire, en supposant même qu'il n'eût pas châtié ; il était, par cela même, couvert de gloire ; s'il en est qui soupçonnent, dit-il, qu'en ne montrant pas notre force nous nous rendons méprisables, abjects, peu nous importe cette opinion. Mieux vaut pour nous de passer pour tels auprès de ces personnes que d'être forcés, en frappant des coups sévères, en punissant des incorrigibles, de manifester la puissance que Dieu nous a donnée. « Car nous ne pouvons rien contre la vérité, « mais seulement pour la vérité ». Il prouve, par ces paroles, que ce n'est pas uniquement

pour leur être agréable qu'il tient ce discours (car sa pensée n'a rien qui respire la vaine gloire), qu'il ne fait que ce qu'exigent les circonstances, voilà pourquoi il ajoute : « Car « nous ne pouvons rien contre la vérité ». Si nous vous trouvons, dit-il, exhalant les parfums de la vertu, effaçant vos péchés par le repentir, fondés à vous adresser à Dieu avec une entière confiance, nous ne pourrons pas, quand même ce serait notre volonté, vous infliger de punition ; si nous entreprenions de le faire, Dieu ne serait pas avec nous. Car s'il nous a donné sa puissance, c'est pour la vérité, c'est pour la justice, ce n'est pas pour agir contre la vérité. Voyez-vous comme il a recours à tous les moyens pour adoucir son langage, pour corriger ce que ses menaces auraient de trop rude? Toutefois ce désir de son cœur est aussi une raison pour lui de montrer qu'il leur est, du fond de l'âme, étroitement uni : voilà pourquoi il ajoute : « Et nous nous réjouissons, lorsqu'il arrive « que nous sommes faibles et que vous êtes « forts. Car nous prions afin que vous soyez « parfaits ». Voilà certes, dit-il, où il est surtout vrai de dire que nous ne pouvons rien contre la vérité, ce qui revient à ceci, que nous ne pouvons pas vous punir quand vous êtes agréables à Dieu ; car, outre que ce n'est pas en notre pouvoir, nous ne le voulons pas, précisément parce que vous êtes agréables à Dieu ; c'est tout le contraire que nous désirons. En vérité, ce qui nous réjouit surtout, c'est de ne pas trouver en vous l'occasion pour nous, de vous montrer la puissance que nous avons pour le châtiment. Si notre sévérité nous permet de montrer notre gloire, de faire briller notre autorité, notre force, ce que nous voulons, c'est, au contraire, vous trouver dans votre devoir, vous, et irréprochables, sans rencontrer jamais, en ce qui nous concerne, l'occasion de nous glorifier par votre faute. Voilà pourquoi il dit : « Nous nous réjouissons lors- « que nous sommes faibles ». Qu'est-ce à dire, « lorsque nous sommes faibles? » Lorsque nous paraissons faibles ; non pas lorsque nous sommes réellement faibles, mais lorsqu'il arrive qu'on nous regarde comme faibles ; c'était l'effet produit par les apôtres sur leurs ennemis, quand ils n'avaient pas encore prouvé leur pouvoir de punir. Eh bien, peu importe, nous nous réjouissons lorsque vous vous conduisez de manière à ne pas nous donner la moindre prise pour vous punir. Oui, c'est un plaisir pour nous d'être regardés comme faibles, uniquement afin que vous soyez irréprochables ; c'est pour cela qu'il ajoute : « Et que « vous êtes forts », c'est-à-dire, en possession de la gloire que donne la vertu. Et ce n'est pas là seulement ce que nous voulons, mais nous prions pour obtenir ce bonheur, que vous soyez irréprochables, accomplis, exempts de tout péché qui nous donne prise sur vous.

5. Voilà bien le caractère de l'affection paternelle, préférer à sa gloire personnelle le salut de ses disciples ; voilà le propre d'une âme au-dessus de la vaine gloire ; voilà ce qui rompt surtout les attaches du corps, et vous élève de la terre au ciel, n'être pas souillé des atteintes de la vaine gloire ; tandis que, au contraire, cette vanité accumule les péchés dans l'âme. Il n'est pas possible à l'homme entaché de cette vanité superbe, d'avoir des pensées élevées, grandes et généreuses ; il faut nécessairement qu'il se traîne contre la terre, qu'il répande la destruction tout autour de lui, asservi qu'il est à la passion impure dont la tyrannie défie tout ce qu'il y a de plus barbare. Pouvez-vous concevoir une passion plus monstrueuse que celle qui s'exaspère en raison même du culte qu'on lui rend? Les bêtes féroces elles-mêmes sont moins emportées par la rage, on les apprivoise à force de soins. Pour la vaine gloire, c'est tout le contraire : méprisez cette passion, elle s'apaise ; honorez-la, elle s'aigrit, elle s'arme contre celui qui l'honore. C'est pour l'avoir honorée que les Juifs ont subi de rigoureux châtiments ; c'est pour l'avoir méprisée que les disciples ont mérité leurs couronnes. Mais à quoi bon parler de châtiments et de couronnes? Ce qui donne la gloire, c'est surtout le mépris qu'on fait d'un frivole éclat. Vous verrez que, même ici-bas, ceux qui honorent la vaine gloire, se perdent ; que ceux qui la méprisent, s'élèvent. Ceux qui l'ont méprisée, les disciples, (rien n'empêche de reprendre cet exemple), ceux qui ont honoré Dieu avant tout, brillent d'un éclat plus resplendissant que le soleil, l'immortel souvenir qu'ils ont attaché à leur nom les accompagne alors même qu'ils ont cessé de vivre ; ceux qui, au contraire, se sont inclinés devant cette vanité, les Juifs, privés de leurs cités, de leurs foyers, déshonorés, fugitifs, sont terrassés, abjects, méprisés.

Eh bien donc, vous aussi, si vous voulez conquérir la gloire, répudiez la gloire; si vous poursuivez la gloire, vous serez précipités de la gloire. Tenez, si vous voulez bien, appliquons nos réflexions aux choses du siècle. Quels hommes poursuivons-nous de nos paroles malignes? Ne sont-ce pas ceux qui recherchent la gloire ? Donc ce sont eux qui en sont les plus privés : ils ont des milliers de détracteurs, ils sont méprisés de tous. Quels hommes admirons-nous ? répondez-moi. Ne sont-ce pas ceux qui la dédaignent? Donc c'est à eux que la gloire appartient. De même que le riche n'est pas celui qui a beaucoup de besoins, mais celui à qui rien ne manque; de même, l'homme couvert de gloire, ce n'est pas celui qui l'aime, mais celui qui la méprise; car cette gloire n'est qu'une ombre de gloire. Jamais un homme, devant une image qui représente un pain, quelle que soit la faim qui le tourmente, ne portera la main à cette figure d'un pain. N'allez donc pas, vous non plus, poursuivre des ombres; ce n'est qu'une ombre de gloire que vous voyez là, ce n'est pas la gloire. Et pour vous convaincre qu'il en est ainsi, voyez l'unanimité des accusations, des discours qui s'accordent à dire qu'il faut fuir ce mal, que ceux qui la désirent doivent être les premiers à s'en écarter; voyez la confusion de l'homme convaincu de s'y être laissé prendre, ou de la rechercher. D'où vient donc, dira-t-on, ce désir funeste? comment existe-t-il en nous? C'est un effet de la faiblesse de l'âme, (car il ne suffit pas d'accuser les passions, il faut, de plus, les corriger), c'est un effet de l'imperfection de l'intelligence, c'est un effet de la puérilité. Cessons donc enfin d'être des enfants, soyons des hommes; ne recherchons plus partout que la vérité, au lieu de poursuivre les ombres, les ombres de la richesse, les ombres du plaisir, les ombres du bonheur vraiment exquis, de la gloire, de la puissance; et nous verrons cesser, en même temps que ce mal funeste, une foule d'autres maux. Poursuivre des ombres, c'est être possédé. De là ce que disait Paul : « Tenez-vous dans la vigilance de la « justice, et ne péchez pas ». (I Cor. xv, 34.) Il y a, en effet, une espèce de possession plus funeste que celle qu'opère le malin esprit, que le transport démoniaque. Cette possession par le démon n'enlève pas toute excuse, l'autre ne peut pas se justifier; c'est dans l'âme même que réside la corruption; l'âme a perdu la rectitude du jugement; son sens est mort; l'organe de la possession démoniaque, c'est le corps; l'autre a pour siége et pour cause l'esprit. Et de même que les fièvres les plus pernicieuses, les fièvres incurables sont celles qui s'attaquent aux corps les plus robustes, qui se retirent au plus profond des nerfs, qui se cachent dans les veines; de même cette démence, quand elle s'est retirée au plus profond de la pensée, la bouleverse et s'applique à la détruire. Eh! n'est-ce pas, en fait de démence, ce qu'il y a de plus manifeste, de plus éclatant, n'est-ce pas le plus funeste de tous les délires que de mépriser ce qui subsiste d'une éternelle durée, pour s'attacher à ce qui est méprisable, pour s'y consacrer avec tant d'amour? Répondez-moi : vous verriez un homme poursuivre, essayer de saisir le vent, ne diriez-vous pas que c'est un insensé? Vous verriez un homme s'attacher à des ombres, négliger la réalité, prendre en haine celle qui est réellement sa femme pour embrasser l'ombre de cette femme; vous verriez un homme repousser son fils pour faire des caresses à l'ombre de ce fils, iriez-vous chercher une autre preuve qui montrât mieux ce que c'est que la démence? Tels sont les insensés dont je parle, ceux qui ne sont épris que des choses présentes. Toutes ces choses ne sont rien que des ombres, et la gloire, et la puissance, et l'estime des hommes, et la richesse, et les plaisirs les plus raffinés, et tout ce que vous pourrez m'énumérer des biens de ce monde. Voilà pourquoi le prophète disait : « Oui, « l'homme passe comme une image, et néan- « moins il se trouble, quoique inutilement » ; et encore : « Nos jours ont décliné comme « l'ombre ». Et ailleurs il appelle fumée, fleurs des champs, les choses humaines. (Ps. xxxviii, 7; ibid. ci, 11; cii, 15.) Et ce ne sont pas nos joies seulement qui ne sont que des ombres; il en est de même et des afflictions, et de la mort, et de la pauvreté, et de la maladie, et de quoi que ce soit. Quelles sont, au contraire, les choses qui durent, et les biens, et les douleurs? La royauté éternelle et la géhenne sans fin. Car le ver ne finira pas, car le feu ne s'éteindra pas; les uns ressusciteront pour la vie éternelle, les autres pour le châtiment éternel. Donc si nous voulons échapper au châtiment, jouir de la vie, abandonnons ce qui n'est qu'une ombre, attachons-nous à la

vérité de tout notre cœur; c'est ainsi que nous obtiendrons la royauté des cieux; puissions-nous tous entrer dans ce partage, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient, comme au Père, comme au Saint-Esprit, la gloire, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXX.

JE VOUS ÉCRIS CECI, ÉTANT ABSENT, AFIN DE N'AVOIR PAS LIEU, LORSQUE JE SERAI PRÉSENT, D'USER AVEC RIGUEUR DE LA PUISSANCE QUE LE SEIGNEUR M'A DONNÉE POUR ÉDIFIER ET NON POUR DÉTRUIRE. (XIII, 10.)

Analyse.

1. Saint Paul cherche, dans ses lettres, à inspirer la terreur, pour être dispensé de punir en réalité.— Qu'est-ce que se réjouir? — De la joie d'une bonne conscience. — Du saint baiser.
2. Apostrophe aux impudiques profanant les temples de Jésus-Christ. — Sur la grâce, l'amour, la communication du Père, du Fils et du Saint-Esprit. — Le Saint-Esprit est de la même essence que le Père et le Fils.
3. Dieu nous prouve son amour, surtout lorsqu'il nous commande de l'aimer.— Passages de l'Ecriture qui témoignent de l'amour d'un Dieu attentif à tous nos intérêts, jusqu'à s'oublier lui même pour nous.

1. Il s'est aperçu qu'il a parlé rudement, surtout à la fin de sa lettre. En effet, il avait commencé par dire : « Moi, Paul, moi-même, « je vous conjure par la douceur, et par la « modestie de Jésus-Christ, moi qui étant pré- « sent parais bas parmi vous, au lieu qu'étant « absent, j'agis envers vous avec hardiesse. Je « vous prie, afin que, lorsque je serai présent, « je ne sois point obligé d'user avec confiance « de cette hardiesse qu'on m'attribue envers « quelques-uns qui s'imaginent que nous nous « conduisons selon la chair. Ayant en notre « main le pouvoir de punir toute désobéis- « sance lorsque vous aurez satisfait à tout ce « que l'obéissance demande de vous ». Et en- core : « J'appréhende qu'en arrivant auprès de « vous, je ne vous trouve pas tels que je vou- drais, et que vous ne me trouviez pas tel que « vous voudriez» ; et encore : « Qu'ainsi Dieu « ne m'humilie lorsque je serai arrivé auprès « de vous, et que je ne sois obligé d'en pleurer « plusieurs qui, ayant déjà péché, n'ont pas « fait pénitence de leur fornication et de leur « impureté ». (II Cor. x, 1, 2, 6; xii, 20, 21.) En- suite il avait ajouté : « Je vous ai prévenus et « je vous préviens encore, au moment de vous « aller voir, j'ai beau être loin de vous, je vous « écris maintenant que, si je reviens, je ne « pardonnerai pas. Est-ce que vous voulez « éprouver le Christ qui parle en moi ? » (II Cor. xiii, 2, 3.) Après ces paroles et beau- coup d'autres, sévères, incisives, amères, où il les harcelle, il sent le besoin de justifier tout ce qu'il a dit : « Je vous écris ceci, étant absent, « afin de n'avoir pas lieu, lorsque je serai pré- « sent, d'user avec rigueur... » Je veux que ma rigueur soit tout entière dans mes lettres, je ne tiens pas à la mettre dans mes actions ; je veux que mes épîtres soient violentes, afin que les menaces y restent, sans aboutir à l'effet. Toutefois il donne, en se justifiant, une explication faite pour inspirer la terreur ; il montre que ce n'est pas lui qui doit punir, que c'est Dieu lui-même, car il ajoute : « De « la puissance que le Seigneur m'a donnée »; et maintenant il montre que son désir n'est

pas du tout de faire servir sa puissance à leur châtiment, car il ajoute : « Pour édifier et non « pour détruire ». Cette pensée, il ne l'indique qu'à mots couverts, comme je l'ai remarqué ; mais voici une autre pensée, qu'il a livrée à leurs réflexions : c'est que, s'ils demeurent incorrigibles, c'est faire une œuvre d'édification que de châtier de pareilles dispositions. C'est la vérité, l'apôtre ne l'ignore pas, et il a donné des preuves réelles de cette vérité. « Enfin, « mes frères, soyez dans la joie, travaillez à « être parfaits, consolez-vous, soyez unis d'es- « prit, vivez en paix ; et le Dieu d'amour et « de paix sera avec vous (11) ». Qu'est-ce à dire : « Enfin, mes frères, réjouissez-vous ? » Vous nous avez affligés, remplis de craintes, d'angoisses, vous nous avez dit d'avoir peur, de trembler, comment pouvez-vous nous inviter à nous réjouir ? C'est précisément pour cette raison que je vous invite à vous réjouir. Si, en effet, votre conduite répond à mes avertissements, rien ne viendra troubler la joie. J'ai fait tout ce qui dépendait de moi : j'ai montré de la patience, j'ai attendu, je n'ai rien brusqué, j'ai exhorté, conseillé, inspiré la crainte, menacé, employé tous les moyens pour vous porter à cueillir le fruit du repentir. Ce qu'il faut maintenant, c'est que vous fassiez ce qui dépend de vous, et, de cette manière, votre joie ne se flétrira pas. « Travail- « lez à être parfaits ». Qu'est-ce que cela veut dire : « Travaillez à être parfaits ? » Devenez des hommes complets, remplissez-vous de ce qui vous manque. — Consolez-vous. — Comme les épreuves étaient grandes, comme les dangers étaient considérables, « Consolez-vous », leur dit-il, les uns les autres, et auprès de nous, et en vous corrigeant, en vous améliorant. Si la joie vient de la conscience, si vous êtes parfaits, rien ne manque à votre tranquillité, à votre consolation. Rien, en effet, ne console tant qu'une conscience pure, quand les épreuves tomberaient sur nous par milliers. « Soyez unis d'esprit, vivez en paix » ; ce qu'il demandait dans la première épître, dès les premiers mots. Il peut se faire qu'il y ait accord dans les esprits, et qu'on ne vive pas en paix, comme dans le cas où l'on est d'accord sur l'enseignement de la foi, mais divisé par les affaires. Paul tient à l'union des esprits et à la paix tout ensemble. « Et le « Dieu d'amour et de paix sera avec vous ». L'apôtre ne se contente pas d'exhortations, d'avertissements, il y joint encore ses vœux. Ou il exprime les vœux qu'il forme, ou il prédit ce qui arrivera ; croyons plutôt qu'il fait, à la fois, les deux choses. Si vous tenez cette conduite, dit-il, ce qui signifie, si vous êtes unis d'esprit, si vous vivez en paix, Dieu sera avec vous ; car c'est le Dieu d'amour et de paix, ce sont là les biens qui le réjouissent et qui lui plaisent. Par là aussi vous aurez la paix qui vient de son amour ; par là, vous serez délivrés de tous les maux. C'est l'amour de Dieu qui a sauvé la terre, qui a terminé la guerre commencée depuis si longtemps, qui a mêlé la terre et le ciel, qui a fait que les hommes sont devenus des anges. Donc aimons-le, cet amour, nous aussi ; car d'innombrables biens sont les fruits de cet amour. C'est par lui que nous avons été sauvés, c'est par lui que nous viennent tous les présents d'un ineffable prix. Ensuite, pour provoquer cet amour au milieu des fidèles : « Saluez-vous les uns les autres par un saint « baiser (13) ». Qu'est-ce à dire « Saint ? » Non pas un baiser trompeur, perfide, comme celui de Judas à Jésus-Christ. Si le baiser nous a été donné, c'est pour être le foyer où s'embrase l'amour, pour enflammer l'affection, pour que nous nous aimions les uns les autres, comme les frères aiment leurs frères ; comme les enfants aiment leurs pères ; comme les pères aiment leurs enfants ; ou plutôt d'un amour bien plus vif ; ces sentiments-là viennent de la nature ; les autres de la grâce. Voilà comment les âmes se lient entre elles, et voilà pourquoi, au retour d'un voyage, nous nous donnons le baiser mutuel, les âmes s'empressent de se réunir. La bouche est de tous nos organes, celui qui se plaît le plus naturellement à déclarer l'amour.

2. On peut encore, à propos de ce saint baiser, faire une autre réflexion. Quelle est-elle ? Nous sommes le temple de Jésus-Christ, (II Cor. VI, 16) ; ce sont donc les vestibules, le portique du temple que nous baisons, quand nous nous donnons les uns aux autres le baiser mutuel. Ne voyez-vous pas combien de personnes baisent les vestibules mêmes de cette église, les uns abaissant leur tête, les autres y appuyant leur main, et approchant leur main de leur bouche ? C'est par ces issues, par ces portes qu'est entré le Christ, qu'il entre pour venir à nous dans la communion. Vous qui participez aux mystères, vous savez ce que

je dis. Ce n'est pas un honneur vulgaire qui est fait à notre bouche, lorsqu'elle reçoit le corps du souverain Maître. Voilà surtout pourquoi nous donnons le baiser. Ecoutez nos paroles, vous qui faites entendre des choses honteuses, vous qui proférez des outrages, et frémissez d'horreur en pensant quelle est cette bouche que vous déshonorez; écoutez vous qui donnez de honteux baisers; écoutez les oracles que Dieu a prononcés par une bouche comme la vôtre, et sachez donc conserver votre bouche pure de toute souillure. Il a parlé de la vie à venir, de la résurrection, de l'immortalité, de la mort qui n'est pas une mort, de mille autres vérités ineffables. C'est comme un sanctuaire d'où partent des oracles, que la bouche du prêtre, pour celui qui doit être initié.

Ecoutons tout ce qui est rempli de redoutables mystères. Cet homme, depuis les temps de ses premiers parents, a perdu ce qui fait la vie, il s'approche pour redemander sa vie, il interroge pour savoir quels sont les moyens de la retrouver, de la reconquérir. Alors Dieu lui fait entendre, par ses oracles, comment on trouve la vie, et la bouche du prêtre est plus saintement redoutable que le propitiatoire même. Car ce propitiatoire antique ne faisait jamais entendre une voix pareille; il ne s'agissait pour lui que d'intérêts bien moindres, des guerres et de la paix d'ici-bas; mais chez nous, on ne parle que du ciel, et de la vie future, et de choses nouvelles, et qui dépassent les esprits. Après avoir dit : « Saluez-vous les « uns les autres, par un saint baiser », l'apôtre ajoute : « Tous les saints vous saluent », voulant encore, par ces paroles, leur donner de bonnes espérances. C'est pour leur tenir lieu du saint baiser; il se sert de la formule de la salutation, pour les réunir tous ensemble; c'est la même bouche qui donne le baiser et qui fait entendre ces paroles. Voyez-vous comment l'apôtre les réunit tous, aussi bien ceux que séparent de longues distances, que ceux qui vivent les uns auprès des autres, et cela, soit par le baiser, soit par ses lettres? « Que la « grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et « l'amour de Dieu le Père, et la communica« tion du Saint-Esprit soit avec vous tous. « *Amen* (13) ». Après les salutations, les baisers, dont le but est d'opérer l'union des fidèles, vient, pour terminer, une prière pour cimenter l'union des fidèles avec Dieu.

Où sont maintenant ceux qui disent que le Saint-Esprit n'ayant pas été nommé au commencement des épîtres n'est pas de la même substance? Le voilà nommé maintenant avec le Père et le Fils. Indépendamment de cette réflexion, on peut en faire une autre, c'est que l'apôtre dit, dans son épître aux Colossiens : « Que la grâce et la paix vous soient données « par Dieu notre Père » (Coloss. I, 3); et il passe le Fils sous silence, et il n'ajoute pas, comme dans toutes les épîtres, et par Notre-Seigneur Jésus-Christ. Sera-ce donc une raison pour que le Fils ne soit pas non plus de la même substance? Mais c'est le comble de la démence. Car ce qui prouve le plus que le Fils est de la même substance, c'est la diversité même des phrases de Paul. Nous n'exprimons pas ici une simple conjecture; voyez dans quelles circonstances il nomme le Fils et l'Esprit, en passant le Père sous silence. Il écrit aux Corinthiens et leur dit : « Mais vous avez « été lavés, mais vous avez été sanctifiés, mais « vous avez été justifiés au nom de Notre-Sei« gneur Jésus-Christ, et dans l'Esprit de notre « Dieu ». (I Cor. VI, 11.) Eh quoi donc, répondez-moi, n'avaient-ils pas été baptisés au nom du Père? Donc ils n'avaient été ni lavés ni sanctifiés. Mais ils avaient été baptisés, baptisés, par conséquent, comme le sont ceux qu'on baptise. Comment donc se fait-il que l'apôtre n'ait pas ajouté : vous avez été lavés au nom du Père? C'est qu'il lui est indifférent de mentionner tantôt telle personne, tantôt telle autre, et vous trouverez la preuve du peu d'importance que l'apôtre y attache dans un grand nombre de passages des épîtres. En effet, il écrit aux Romains : « Je vous conjure donc, « par la miséricorde de Dieu » (Rom. XII, 1); assurément la miséricorde appartient également au Fils; et : « Je vous conjure, par la « charité du Saint-Esprit » (Rom. XV, 30); assurément la charité appartient également au Père. Pourquoi donc ne parle-t-il pas de la miséricorde du Fils, ni de la charité du Père? Parce que ce sont des vérités évidentes, reconnues de tous. De là son silence. On trouvera aussi, à propos des dons divins, la même indifférence dans les paroles. Car en disant : « Que « la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et « l'amour de Dieu le Père, et la communication « du Saint-Esprit », il n'en dit pas moins ailleurs la communication du Fils et l'amour de l'Esprit. Car « Je vous conjure », dit-il, par

l'amour de l'Esprit. Et dans l'épître aux Corinthiens : « Il est fidèle, ce Dieu par qui vous « avez été appelés à la communication de son « Fils ». (I Cor. I, 9.) Ainsi, la Trinité est indivisible, et où se trouve la communication de l'Esprit, se trouve aussi celle du Fils; et où se trouve la grâce du Fils, se trouve aussi celle du Père et du Saint-Esprit : « Car la grâce », dit-il, « vous vient de Dieu le Père ». Et, dans un autre passage, après avoir énuméré les nombreuses espèces de grâces, il ajoute : « Or, « ce qui opère toutes ces choses, c'est un seul « et même Esprit, distribuant ces dons en par- « ticulier à chacun, selon qu'il lui plaît ». (I Cor. XII, 11.) Ce que je dis, ce n'est pas pour confondre les personnes, loin de moi cette erreur, mais pour reconnaître, tout à la fois, la propriété qui les distingue, et l'unité de leur essence.

3. Demeurons donc attachés à ces dogmes, maintenons-en la pureté, et emparons-nous de l'amour de Dieu. D'abord, nous n'avions pour lui que de la haine, et il a commencé par nous aimer; nous étions ses ennemis, et il nous a communiqué ses faveurs; maintenant nous l'aimons et il veut nous aimer. Demeurons donc attachés à son amour, de manière à être aimés de lui. Si, quand nous sommes aimés des hommes puissants, nous devenons redoutables pour tous, à plus forte raison, quand c'est Dieu qui nous aime. Nos biens, nos corps, notre vie même, quoi qu'il faille donner, livrons tout pour son amour, ne ménageons rien. Il ne suffit pas des paroles qui disent que nous ressentons cet amour, il faut des actions qui le prouvent; ce n'est pas seulement par des paroles, c'est aussi par des actions qu'il a prouvé son amour pour nous. Montrez donc, vous aussi, montrez, par vos actions, que vous l'aimez, que vous cherchez son plaisir; car vous profiterez ainsi doublement. Il n'a aucun besoin de nous; et que c'est bien là la plus belle preuve de la pureté de son amour, que de n'avoir aucun besoin, et de ne pas cesser de tout faire pour être aimé de nous ! Aussi Moïse disait-il : « Que demande de vous le Seigneur « votre Dieu, sinon que vous l'aimiez, que « vous soyez prêts à marcher dans ses voies? » (Deut. X, 12.) De sorte que c'est surtout en vous invitant à l'aimer, qu'il montre son amour pour vous. Rien n'assure aussi solidement notre salut que de l'aimer. Voyez donc comme tous ses commandements tendent à notre repos, à notre salut et à notre gloire. Quand il dit : « Bienheureux les miséricor- « dieux; bienheureux ceux qui ont le cœur « pur; bienheureux ceux qui sont doux; bien- « heureux les pauvres d'esprit; bienheureux « les pacifiques » (Matth. V, 7, 8, 4, 3, 9), lui-même n'en retire aucun fruit, c'est pour nous embellir de la sagesse des vertus qu'il nous donne ces commandements; quand il dit : « J'ai eu faim », ce n'est pas qu'il ait besoin de nous, c'est pour répandre sur vous l'onction de la bonté. Car il pouvait, même en se passant de vous, nourrir le pauvre, mais il a voulu réserver en votre faveur le plus précieux de tous les trésors; de là ces commandements. Si le soleil, qui n'est qu'une créature, n'a aucun besoin de nos yeux, (car il subsiste, gardant l'éclat qui lui est propre, alors même que nul ne le contemple), si c'est nous qui recevons de lui des bienfaits, en jouissant de ses rayons, à combien plus forte raison faut-il appliquer de telles paroles à Dieu. Mais encore une autre preuve, écoutez : Quelle idée vous faites-vous de la distance entre Dieu et nous? est-ce comme entre les moucherons et nous? faut-il concevoir un intervalle beaucoup plus grand encore? Evidemment, la distance est bien plus considérable, distance infinie. Si donc nous, que la vaine gloire gonfle, nous n'avons besoin ni du secours des moucherons, ni de la gloire qu'ils donnent, à bien plus forte raison faut-il appliquer cette réflexion à Dieu, si fort au-dessus de toutes les passions de l'homme et de tous les besoins. Il ne jouit de nous qu'en raison des bienfaits que nous recevons de lui, du plaisir qu'il prend à notre salut. Voilà pourquoi, si souvent, il s'oublie pour vous. « Si un « fidèle », dit l'apôtre, a une femme infidèle, « et si elle consent à demeurer avec lui, qu'il « ne la renvoie pas. Celui qui renvoie sa femme, si ce n'est en cas d'adultère, la rend « adultère ». (I Cor. VII, 12; Matth. V, 32.) Comprenez-vous l'ineffable bonté ? Si la femme est adultère, dit-il, je ne vous force pas à la cohabitation; et si elle est infidèle, je ne l'interdis pas. Voyez encore; dans le cas d'une offense, voici ce que j'ordonne : C'est qu'avant de m'apporter son offrande, celui qui a quelque chose contre quelqu'un, coure à qui l'a offensé : « Si, lorsque vous présenterez votre « offrande, vous vous souvenez que votre frère « a quelque chose contre vous, laissez là votre « don au pied de l'autel, et allez vous réconci-

« lier auparavant avec votre frère, et puis vous « reviendrez offrir votre don ». (Ibid. v, 23, 24.) Et la parabole de l'enfant prodigue? n'est-ce pas encore la preuve de la même bonté? Quand il eut mangé tant d'argent, son père eut pitié de lui, et lui pardonna; quand l'homme sans entrailles réclame cent deniers à son compagnon d'esclavage, le maître appelle le méchant et le livre au châtiment; c'est ainsi que les preuves abondent de cette bonté qui veut votre soulagement et votre repos. Le roi barbare allait pécher contre la femme de l'homme juste, et Dieu lui dit : « Je vous ai préservé « d'un péché contre moi ». (Gen. xx, 6.) Paul persécutait les apôtres, et Dieu lui dit : « Pour- « quoi me persécutez-vous? » (Act. ix, 4.) D'autres ont faim, et il dit lui-même qu'il a faim, qu'il est nu, errant, étranger, voulant par là fléchir votre cœur et vous porter à la miséricorde. Donc, considérant l'étendue de l'amour qu'il a toujours montré et qu'il continue de montrer, lui qui veut bien se faire connaître à nous, ce qui est la source la plus abondante de tous les biens, la lumière de l'intelligence, l'enseignement de la vertu; lui, qui nous fait une loi de la vie la plus aimable, qui a tout fait à cause de nous, qui nous a donné son Fils, qui nous a promis sa royauté, qui nous a préparé les biens inénarrables et la vie la plus heureuse, faisons de notre côté, par nos actions, par nos discours, faisons tout pour nous rendre dignes de son amour et pour mériter les biens à venir; puissions-nous tous entrer dans ce partage, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient, comme au Père, comme au Saint-Esprit, la gloire, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Traduit par M. C. PORTELETTE.

FIN DES HOMÉLIES SUR LA SECONDE ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS.

PROLOGUE

POUR LES HOMÉLIES SUR L'ÉPITRE AUX ROMAINS

(Voir, pour l'avertissement, tome I, page 247.)

1. En entendant lire fréquemment les épîtres du bienheureux Paul, deux fois et souvent même trois et quatre fois la semaine, quand nous célébrons la mémoire des saints martyrs, d'une part je jouis de cette trompette spirituelle, je suis transporté et enflammé d'ardeur aux sons de cette voix si chère; il me semble qu'il est là, que je le vois parler; d'autre part, je souffre et je m'attriste en songeant que non-seulement tous ne connaissent pas ce grand homme comme ils devraient le connaître, mais que quelques-uns mêmes ignorent jusqu'au nombre de ses épîtres; et cela, non par incapacité, mais parce qu'ils ne veulent pas entretenir commerce avec ce bienheureux. Car, nous-même, ce n'est point à la pénétration de notre esprit que nous devons ce que nous en savons, si tant est que nous en sachions quelque chose, mais à l'étude assidue que nous en faisons et à l'extrême affection que nous lui portons. En effet, ceux qui aiment connaissent mieux que les autres l'objet aimé, parce qu'ils en ont souci; comme le Bienheureux l'indique lui-même quand il écrit aux Philippiens : « Et il est juste que j'aie ce « sentiment pour vous tous, parce que je sens que, soit dans mes liens, soit dans la défense et « l'affermissement de l'Evangile, je vous porte dans mon cœur ». (Phil. I, 7.) Vous n'avez donc besoin que de vous appliquer sérieusement à la lecture; car la parole du Christ est vraie : « Cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira ». (Matth. VII, 7.) Mais comme la plupart des membres de cette assemblée ont des enfants à nourrir, une femme à soigner, une maison à entretenir, et par là même ne pourraient s'adonner entièrement à ce travail; au moins attachez-vous à profiter de ce que d'autres ont recueilli, et mettez-y autant d'empressement qu'à amasser de l'argent. Que si nous sommes honteux de vous demander si peu, qu'il vous plaise au moins de nous l'accorder.

En effet, l'ignorance des Ecritures est la source de maux innombrables. De là l'affreuse peste des hérésies, de là le relâchement de la conduite, de là les travaux stériles. Car de même que des aveugles ne sauraient marcher droit, ainsi ceux qui ne jouissent pas de la lumière des di-

vines Ecritures, sont condamnés à pécher et à s'égarer souvent, puisqu'ils marchent au milieu des plus épaisses ténèbres. Pour éviter ce malheur, ouvrons les yeux à l'éclat des paroles de l'Apôtre ; car la langue de Paul surpasse le soleil en splendeur, et son enseignement brille par-dessus tous les autres. Parce qu'il a plus travaillé que les autres, il s'est attiré de grandes grâces du Saint-Esprit, et je le prouverais, non-seulement par ses épîtres, mais encore par ses actes. En effet, s'il s'agissait de parler, chacun lui cédait la place ; aussi les infidèles le prenaient-ils pour Mercure (Act. XIV, 11), parce que son éloquence était sans rivale. Mais avant d'aborder cette épître, il est nécessaire d'assigner l'époque où elle fut écrite. Elle n'a point précédé toutes les autres, comme beaucoup le pensent ; mais elle est la première de celles qui ont été envoyées de Rome, et postérieure à plusieurs des autres, si ce n'est à toutes : car les deux aux Corinthiens lui sont antérieures. Cela est démontré par les paroles qu'on lit vers la fin : « Main-« tenant je vais à Jérusalem pour servir les saints. Car la Macédoine et l'Achaïe ont trouvé bon « de faire quelques collectes en faveur des pauvres, des saints qui sont à Jérusalem ». (Rom. XV, 25, 26.) Il écrit encore aux Corinthiens : « Que si la chose mérite que j'y aille, ils viendront « avec moi » (I Cor. XVI, 4), en parlant de ceux qui devaient porter cet argent. D'où il résulte clairement que quand il écrivait aux Corinthiens, son voyage était encore incertain ; tandis qu'il était certain et arrêté, quand il écrivait aux Romains. Or ce point, une fois établi, il est évident que la lettre aux Romains a été écrite après celle aux Corinthiens.

L'épître aux Thessaloniciens me paraît également avoir précédé celle aux Corinthiens. Car c'est après avoir écrit à ceux-là et parlé de l'aumône en ces termes : « Quant à la charité fra-« ternelle, nous n'avons pas besoin de vous en écrire, puisque vous avez appris de Dieu à vous « aimer les uns les autres, et c'est aussi ce que vous faites à l'égard de tous les frères » (I Thess. IV, 9, 10), qu'il écrit ensuite à ceux-ci, comme le prouvent ces paroles : « Car je connais votre « bon vouloir, pour lequel je me glorifie de vous près des Macédoniens, leur disant que l'Achaïe « est préparée dès l'année passée, et que votre zèle a provoqué celui du plus grand nombre ». (II Cor. IX, 2.) Ce qui prouve qu'il avait d'abord traité ce sujet avec eux. Mais si cette épitre aux Romains est postérieure à celle-là, elle est antérieure à toutes celles que l'Apôtre a écrites de Rome ; car il n'était pas encore venu à Rome quand il l'écrivit, comme il l'indique lui-même, en disant : « Car je désire vous voir pour vous communiquer quelque chose de la grâce spiri-« tuelle ». (Rom. I, 11.) Or, c'est de Rome qu'il a écrit aux Philippiens, aussi leur dit-il : « Tous « les saints vous saluent, principalement ceux qui sont de la maison de César ». (Philip. IV, 22.) C'est aussi de là qu'il a écrit aux Hébreux, puisqu'il leur dit : « Les frères d'Italie vous saluent « tous ». (Héb. XIII, 24.) C'est également de Rome, quand il était dans les fers, qu'il envoie sa lettre à Timothée, et celle-ci me semble la dernière de toutes, comme on le voit par la fin : « Car pour moi je suis comme une victime qui a déjà reçu l'aspersion pour être immolée, et le « temps de ma délivrance approche ». (II Tim. IV, 6.) Or, personne n'ignore que c'est là qu'il a fini sa vie. L'épître à Philémon est aussi parmi les dernières ; car il l'a écrite dans son extrême vieillesse, ainsi qu'on le voit par ces mots : « Comme le vieux Paul, maintenant prisonnier de « Jésus-Christ ». (Philém. IX.) Or, elle a précédé celle aux Colossiens, ainsi qu'on le voit à la fin de celle-ci, où il dit : « Tychique, que j'ai envoyé avec Onésime, mon serviteur fidèle et bien-« aimé, vous racontera tout ». (Col. IV, 7.) Or, cet Onésime est celui en faveur de qui il a écrit

sa lettre à Philémon. Que c'était celui-là, et non quelque autre du même nom, on le voit par cet Archippe dont il invoque l'appui près de Philémon, pour obtenir ce qu'il demande pour Onésime, et dont il excite le zèle en ces termes, dans son épître aux Colossiens : « Dites à Ar-« chippe : Voyez le ministère que vous avez reçu dans le Seigneur, afin de le remplir ». (Ib. 17.) Il me semble aussi que l'épître aux Galates est encore antérieure à celle aux Romains. Que si elles ont un autre ordre dans la Bible, il ne faut pas s'en étonner : car quoique les douze prophètes ne se soient point succédé immédiatement dans l'ordre des temps, qu'ils aient même été séparés par de grands intervalles, ils se trouvent cependant dans la Bible à la suite les uns des autres. En effet, Aggée, Zacharie, et d'autres encore, ont prophétisé après Ezéchiel et Daniel; beaucoup ont prophétisé après Jonas, Sophonias et tous les autres, et pourtant ils sont rattachés à tous ceux-là malgré la distance des temps.

2. Que personne ne croie en ceci notre peine inutile, et ne regarde cette question comme oiseuse et de pure curiosité : la date de chaque épître a un grand intérêt pour le but que nous nous proposons. Car, quand je vois Paul écrire aux Romains et aux Colossiens sur les mêmes objets, mais non de la même manière : à ceux-là avec une grande condescendance, comme quand il leur dit : « Accueillez celui qui est faible dans la foi, sans disputer sur les opinions : « car l'un croit qu'il peut manger de tout, et l'autre qui est faible ne mange que des légumes » (Rom. XIV, 1, 2); et aux Colossiens, sur le même sujet, mais avec plus de liberté : « Si donc vous « êtes morts avec le Christ aux éléments de ce monde, pourquoi vous laissez-vous imposer des « lois comme si vous viviez dans ce premier état du monde? Ne mangez pas, vous dit-on, ne « goûtez pas, ne touchez pas. Toutes choses qui périssent par l'usage qu'on en fait, ne sont point « en honneur, mais pour le rassasiement de la chair » (Col. II, 20, 23); quand je vois, dis-je, cette différence, je n'en trouve pas d'autre raison que la diversité même des temps. En effet, au commencement il fallait user de condescendance; dans la suite, cela n'était plus nécessaire. On le voit encore souvent agir de même dans d'autres circonstances. Telle est la conduite que tiennent un médecin et un maître : ni médecin ne traite de la même façon ceux qui commencent à être malades et ceux qui entrent en convalescence; ni le maître n'en use de la même manière avec les petits enfants et ceux qui demandent un enseignement plus avancé. Ainsi Paul écrit sur un ton différent aux uns et aux autres selon le sujet et l'occasion (et il le fait voir en disant aux Corinthiens : « Quant aux choses dont vous m'avez écrit » (I Cor. VII, 1); et en déclarant la même chose aux Galates dès le début et tout le long de sa lettre).

Mais aux Romains, pour quel motif et à quelle occasion leur a-t-il écrit? On le voit leur rendre témoignage qu'ils sont abondamment pourvus en vertu et en tout genre de connaissance, au point d'être capables de corriger les autres. Pourquoi donc leur a-t-il écrit? Il le dit lui-même : « A cause de la grâce que Dieu m'a donnée pour être le ministre de Jésus-Christ ». (Rom. XV, 15, 16.) C'est ce qui lui fait dire dès le commencement : « Je suis redevable, et (au-« tant qu'il est en moi), je suis prêt à vous évangéliser, vous aussi qui êtes à Rome ». (Ib. I, 14, 15.) Et ce qu'il dit d'eux, par exemple, qu'ils sont capables de corriger les autres, ou autres choses semblables, il le dit surtout par manière d'éloge et d'exhortation; néanmoins il était besoin de les corriger aussi par lettres. Comme il n'était point encore venu à Rome, il emploie un double moyen pour les mettre en règle : l'utilité de ses lettres et l'attente de son arrivée.

Car telle était cette sainte âme ; elle embrassait l'univers entier, elle portait tout le monde avec elle, estimant comme la plus précieuse parenté celle qui est selon Dieu ; il les aimait tous comme s'il les eût enfantés ; bien plus, jamais amour paternel n'égala le sien. Telle est en effet la grâce de l'Esprit ; elle fait sentir des douleurs plus vives que celles de l'enfantement charnel, et manifeste un amour bien plus ardent. On peut le remarquer surtout dans l'âme de Paul : la charité semble lui donner des ailes, il est continuellement en mouvement, il ne s'arrête, il ne se fixe nulle part. Ayant appris que le Christ avait dit : « Pierre, m'aimes-tu ? Pais mes brebis » (Jean, XXI, 15), et avait fixé là le terme extrême de l'amour, il a donné de cet amour des preuves prodigieuses. Imitons donc son zèle : Si nous ne pouvons convertir l'univers, des villes, des nations entières, qu'au moins chacun règle sa maison, sa femme, ses enfants, ses amis, ses voisins. Et que l'on ne dise pas : Je suis sans expérience et sans instruction. Personne n'était plus ignorant que Pierre, ni plus expérimenté que Paul. C'est lui-même qui l'avoue, et sans rougir : « A « la vérité, je suis inhabile pour la parole, mais non pour la science ». (II Cor. XI, 6.) Et pourtant cet ignorant et cet inhabile ont vaincu des milliers de philosophes, ont fermé la bouche à une foule de rhéteurs, uniquement en vertu de leur zèle et de la grâce de Dieu. Quelle excuse aurons-nous donc, nous qui ne pouvons pas même suffire à vingt personnes, qui ne sommes pas même utiles aux membres de notre famille ? Ce sont là d'inutiles objections et de vains prétextes : ce n'est pas le défaut de science ou d'habileté qui empêche d'instruire, mais la paresse et le sommeil de l'indifférence. Secouons donc ce sommeil, exerçons tout notre zèle sur les membres de notre maison, afin qu'après les avoir solidement établis dans la crainte de Dieu, nous jouissions ici-bas d'un repos parfait et que nous méritions les biens innombrables de l'autre vie, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et en qui la gloire soit rendue au Père et en même temps au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

COMMENTAIRE

SUR L'ÉPITRE AUX ROMAINS.

HOMÉLIE I.

PAUL, SERVITEUR DE JÉSUS-CHRIST, APPELÉ A L'APOSTOLAT, CHOISI POUR L'ÉVANGILE DE DIEU, QU'IL AVAIT PROMIS AUPARAVANT PAR DES PROPHÈTES DANS LES SAINTES ÉCRITURES. (CHAP. I, VERS. 1, 2, JUSQU'A 7.)

Analyse.

1. Explication très-intéressante et très-profonde des mots : *Paul, serviteur, Jésus-Christ, appelé, apôtre, choisi, Evangile de Dieu.*
2. L'Evangile que quelques-uns considèrent comme une nouveauté, a été annoncé et figuré longtemps d'avance, de sorte qu'il est plus ancien que les Gentils. — Saint Paul parle de deux générations de Jésus-Christ en commençant par la génération selon la chair, pourquoi?.. Cinq preuves de la divinité de Jésus-Christ indiquées en passant par l'Apôtre.
3. *Pour faire obéir à la foi...* C'est de foi et non de raisonnement que les chrétiens ont besoin. — *Toutes les nations.* — L'Evangile doit être prêché à toutes les nations de la terre, sinon par Paul et les autres apôtres ses contemporains, du moins par ceux qui leur succéderont dans l'apostolat. — Les Romains, quoique maîtres du monde, n'ont devant l'Evangile aucun privilége.
4. Que la sanctification vient de la charité.— Que les dignités qui s'achètent à prix d'argent ne sont pas proprement des dignités.

1. Moïse a composé cinq livres et n'y a écrit son nom nulle part, non plus que ceux qui ont raconté ce qui s'est passé après lui ; il en est de même de Matthieu, de Jean, de Marc et de Luc ; mais le bienheureux Paul place toujours le sien en tête de ses lettres. Pourquoi cela ? Parce que ces autres auteurs écrivaient pour des personnes présentes et qu'il leur était inutile de se nommer eux-mêmes ; tandis que Paul, écrivant au loin et sous forme de lettres, devait nécessairement mettre son nom. S'il ne le fait pas dans son Epitre aux Hébreux, c'est à dessein et par prudence. Car comme il leur était odieux et qu'il craignait qu'en entendant son nom ils ne se refusassent tout d'abord à l'écouter, il le supprime afin de les attirer. Mais si les prophètes et Salomon ont écrit leurs noms, je vous laisse le soin de chercher pourquoi les uns l'ont fait et les autres non ; car ce n'est point à moi de tout vous apprendre, mais à vous de travailler et de chercher, pour ne pas devenir trop paresseux.

« Paul, serviteur de Jésus-Christ ». Pourquoi Dieu a-t-il changé son nom, en l'appelant Paul au lieu de Saul ? Pour qu'en cela il ne fût point inférieur aux autres apôtres, mais qu'il jouît

du même privilége que le chef des disciples et fût plus intimement uni à la famille. Et ce n'est pas sans raison qu'il se nomme serviteur du Christ, car il y a bien des espèces de servitude : l'une découle de la création, comme il est dit : « Toutes choses vous servent » (Ps. CXVIII) ; et ailleurs : « Mon serviteur Nabuchodonosor » (Jérémie, XXV, 9) : tout ouvrage étant au service de l'ouvrier ; une autre dérive de la foi, dont Paul dit : « Mais grâces soient rendues à « Dieu de ce qu'ayant été esclaves du péché, « vous avez obéi du fond du cœur à ce modèle « de doctrine sur lequel vous avez été formés, « et de ce qu'affranchis du péché, vous êtes « devenus esclaves de la justice ». (Rom. VI, 17, 18) ; une autre encore tirée de la conduite, de laquelle on lit : « Moïse mon serviteur est « mort » (Job, 1, 2) ; car bien que tous les Juifs fussent serviteurs de Dieu, Moïse l'était par excellence, à raison de sa conduite. Mais comme Paul était serviteur de Dieu dans tous les sens, il s'en glorifie comme d'une très-haute dignité par ces mots : « Serviteur de Jésus-Christ ». Il prononce les noms de l'incarnation, en remontant de bas en haut ; car le nom de Jésus fut apporté du ciel par un ange, le jour où le Sauveur prit naissance dans le sein d'une vierge ; et le mot Christ vient de l'onction, qui appartient à la chair. Et de quelle huile, direz-vous, le Christ a-t-il été oint ? D'aucune, mais bien de l'Esprit ; or l'Ecriture a coutume d'appeler Christs ceux qui ont reçu cette onction. Car le principal, dans l'onction, c'est l'Esprit ; l'huile n'est que l'accessoire. Mais où appelle-t-on Christs ceux qui n'ont pas été oints avec l'huile ? Dans le passage où il est dit : « Ne touchez point à mes Christs, et ne mal- « traitez point mes prophètes ». (Ps. CIV.) Car là il n'était pas question d'onction par l'huile.

« Appelé à l'apostolat ». Partout il se donne le titre d'appelé, pour témoigner sa reconnaissance et faire voir que s'il a trouvé, ce n'est point pour avoir cherché, mais parce qu'il a été appelé et qu'il a obéi. C'est aussi le nom qu'il donne aux fidèles appelés saints. Mais les fidèles ont été simplement appelés à la foi ; tandis qu'à lui on a confié autre chose, l'apostolat ; fonction pleine de biens sans nombre, qui l'emporte sur toutes les grâces et les renferme toutes. Et qu'est-il besoin de dire autre chose, sinon que ce que le Christ a fait lui-même sur la terre, il a chargé les apôtres de le faire après son départ ? C'est ce que Paul nous crie lui-même, quand il exalte en ces termes la dignité des apôtres : « Nous faisons « les fonctions d'ambassadeurs pour le Christ, « Dieu exhortant par notre bouche » (II Cor. V, 20), c'est-à-dire, nous remplaçons le Christ.

« Choisi pour l'Evangile de Dieu ». De même que, dans une maison, chacun est destiné à un emploi différent, ainsi les divers ministères sont distribués dans l'Eglise. Ici il me semble moins désigner son lot particulier, qu'insinuer qu'il y a été appelé depuis longtemps, et d'en-haut. C'est ainsi que Jérémie affirme que Dieu a dit, en parlant de lui : « Avant que tu sortisses du sein de ta mère, « je t'ai sanctifié et établi prophète parmi les « nations ». (Jér. I, 5.) Comme Paul écrivait à un peuple fier et orgueilleux, il veut prouver que l'élection vient de Dieu : c'est Dieu qui a appelé, c'est Dieu qui a choisi. Son but est de rendre sa lettre digne de foi et de la faire agréer. « Pour l'Evangile de Dieu ». Matthieu et Marc ne sont donc pas les seuls évangélistes, pas plus qu'il n'est lui-même le seul apôtre ; bien que ce nom lui soit donné par excellence, comme à ceux-là celui d'évangéliste. Il l'appelle Evangile, non-seulement à cause des biens déjà accordés, mais à cause des biens à venir. Et comment dit-il qu'il apporte la bonne nouvelle de Dieu ? Voici en effet ses paroles : « Choisi pour l'Evangile de Dieu ». Or le Père était connu avant les Evangiles. Mais s'il était connu, ce n'était que des Juifs, et pas de tous encore, comme il l'aurait fallu : car ils ne le connaissaient point comme Père, et s'en formaient beaucoup d'idées indignes de lui : aussi le Christ disait-il : « Les vrais « adorateurs viendront ; ce sont de tels ado- « rateurs que le Père cherche ». (Jean, IV, 23.) Enfin il s'est manifesté au monde entier avec le Fils : comme le Christ lui-même l'avait prédit, en disant : « Afin qu'ils vous connais- « sent, vous seul vrai Dieu, et celui que vous « avez envoyé, Jésus-Christ ». (Id. XVII, 3.) Il l'appelle Evangile de Dieu, pour exciter dès l'abord l'attention de l'auditeur. Car il ne vient pas apporter de tristes nouvelles, des injures, des accusations, des reproches, comme le prophète ; mais annoncer de bonnes nouvelles, les bonnes nouvelles de Dieu, des trésors infinis de biens permanents et immuables. — « Qu'il « avait promis auparavant par des prophètes « dans les saintes Ecritures ». Car il est écrit : « Le Seigneur mettra la parole dans la bouche

« de ceux qui évangélisent avec beaucoup de « force ». (Ps. LXVII.) Et encore : « Qu'ils sont « beaux les pieds de ceux qui évangélisent la « paix ! » (Is. LII, 7.)

2. Voyez-vous comme le nom et le mode de l'Evangile sont clairement énoncés dans l'Ancien Testament ? Car, dit-il, nous n'évangélisons pas seulement en paroles, mais en action ; vu que ce n'est point une œuvre humaine, mais divine, mystérieuse, et élevée au-dessus de toute la nature. Et comme on traitait la chose de nouveauté, il démontre qu'elle est plus ancienne que les Grecs et déjà décrite d'avance par les prophètes. Que si elle n'a pas été donnée dès le commencement, la faute en est à ceux qui n'ont pas voulu la recevoir ; car ceux qui l'ont voulu, ont entendu. « Abraham votre père », dit le Christ, « a « tressailli pour voir mon jour ; il l'a vu et il « s'en est réjoui ». (Jean, VIII, 56.) Comment donc le Sauveur dit-il ailleurs : « Beaucoup de « prophètes et de justes ont désiré voir ce que « vous voyez, et ne l'ont pas vu? » (Matth. XIII, 17.) C'est-à-dire, voir comme vous voyez et entendez, la chair même, les signes visibles. Mais considérez combien de temps à l'avance cela avait été prédit : car quand Dieu prépare de grandes choses, il les annonce longtemps d'avance, afin de disposer nos oreilles à les accueillir quand elles arriveront. — « Dans « les Saintes Ecritures ». Les prophètes ne parlaient pas seulement, mais ils écrivaient ce qu'ils disaient ; non-seulement ils l'écrivaient, mais ils le représentaient en figures, comme Abraham conduisant Isaac, Moïse élevant le serpent, ou étendant les mains contre Amalec, ou immolant l'agneau de la Pâque.

« Touchant son Fils qui lui est né de David « selon la chair (3) ». Que faites-vous, Paul ? Après avoir élevé nos esprits, nous avoir fait pressentir des choses sublimes et mystérieuses, avoir parlé d'Evangile et d'Evangile de Dieu, introduit le chœur des prophètes et avoir démontré que tous ont prédit longtemps d'avance ces événements futurs ; après tout cela, dis-je, comment nous ramenez-vous à David ? De grâce, quel est l'homme dont vous parlez, et à qui vous donnez pour père le fils de Jessé ? Comment cela répond-il à ce que vous venez de dire ? — Cela y répond parfaitement ; car, nous dit-il, il ne s'agit pas ici d'un pur mortel. Aussi ajoute-t-il : « Selon la chair », insinuant par là qu'il a aussi une génération selon l'Esprit. Et pourquoi a-t-il commencé par là, et non par le côté le plus élevé ? Parce que Matthieu, Luc et Marc l'ont fait aussi. Car celui qui veut conduire au ciel, doit nécessairement commencer par ce qu'il y a de plus bas pour élever à ce qu'il y a de plus haut : c'est l'ordre suivi par le Verbe incarné. On l'a d'abord vu comme homme sur la terre, puis on a compris le Dieu. Ainsi la manière dont le Maître a réglé son enseignement, est celle que le disciple adopte pour tracer la voie qui conduit au ciel. Il parlera donc d'abord de la génération selon la chair, non parce qu'elle est la première, mais parce qu'il veut élever l'esprit de son auditeur de celle-là à l'autre.

« Qui a été prédestiné Fils de Dieu en puis- « sance selon l'Esprit de sanctification, par la « résurrection de Jésus-Christ d'entre les « morts (4) ». La complication des termes rend ici le sens obscur ; aussi devons-nous distinguer. Que dit-il donc ? Nous prêchons Celui qui est né de David : voilà qui est clair. Mais qu'est-ce qui montre que celui-là est aussi le Fils de Dieu qui s'est incarné ? La première preuve est tirée des prophètes ; c'est pourquoi il « dit : Qu'il avait promis auparavant par ses pro- « phètes dans les saintes Ecritures ». Ce genre de démonstration n'est pas sans valeur. La seconde ressort du mode de génération exprimée par ces mots : « De la race de David selon la « chair », car cette naissance a été une dérogation à la loi de la nature. La troisième se tire des miracles qu'il a opérés, donnant ainsi une preuve de sa grande puissance, ainsi que l'indique ce mot : « En puissance ». La quatrième est tirée de l'Esprit-Saint qu'il a donné à ceux qui croient en lui, et par lequel il les fait tous saints ; ce que veulent dire ces paroles : « Selon l'Esprit de sanctification » ; car Dieu seul pouvait faire de tels dons. La cinquième est la résurrection du Seigneur : Car le Christ est le premier et le seul qui soit ressuscité par sa propre vertu : signe que le Sauveur lui-même donne comme le plus propre à fermer la bouche aux plus impudents. « Dé- « truisez ce temple », leur dit-il, « et je le relè- « verai en trois jours » (Jean, II, 19) ; « Quand « vous aurez élevé le Fils de l'homme, c'est « alors que vous connaîtrez ce que je suis ». (Id. VIII, 28.) Et encore : « Cette génération « demande un miracle ; et il ne lui en sera « point donné d'autre que celui de Jonas ». (Matth. XII, 39.) Que veut donc dire « Prédes-

« tiné? » Montré, déclaré, jugé, confessé par le suffrage de tous, par les prophètes, par sa naissance inouïe selon la chair, par la puissance des miracles, par l'Esprit en qui il a donné la sanctification, par la résurrection qui a brisé la puissance de la mort.

« Par qui nous avons reçu la grâce et l'apos- « tolat pour faire obéir à la foi (5) ». Voyez la reconnaissance du serviteur : il ne s'attribue rien, mais renvoie tout au Maître. Or le Seigneur lui-même a donné cet Esprit. Aussi disait-il : « J'ai encore bien des choses à vous « dire, mais vous ne les pouvez porter à pré- « sent. Mais quand cet Esprit de vérité sera « venu, il vous enseignera toute vérité ». (Jean, XVI, 12.) Et encore : « Séparez-moi Paul et « Barnabé ». (Act. XIII, 2.) Et Paul nous dit dans l'Epître aux Corinthiens : « A l'un est « donné par l'Esprit la parole de sagesse, à un « autre la parole de science ». (I Cor. XII, 8.) Et encore : « Lui-même distribue tout comme « il veut ». (I Cor. XII, 11.) Prêchant aux Milésiens, il leur dit : « Dans lequel l'Esprit-Saint « vous a établis pasteurs et évêques ». Voyez-vous comme il attribue au Fils ce qui est à l'Esprit, et à l'Esprit ce qui est au Fils? « La « grâce et l'apostolat » ; c'est-à-dire, ce n'est pas nous qui avons mérité d'être apôtres. Ce n'est point par nos travaux et nos peines que nous avons obtenu cette dignité ; mais nous avons reçu la grâce, et ce ministère est un don d'en-haut. « Pour faire obéir à la foi ».

3. Ce n'était donc point là l'œuvre des apôtres, mais de la grâce qui les prévenait. Les voyages et la prédication étaient bien leur fait, mais la persuasion venait de Dieu qui agissait mieux ; comme saint Luc nous le dit : « Il a ouvert leur cœur » ; et encore : « Ceux « à qui il avait été donné d'entendre la parole « de Dieu. — Pour faire obéir ». Il ne dit point : Pour chercher, pour démontrer ; mais : « Pour faire obéir ». Ce qui signifie : Nous n'avons pas été envoyés pour faire des raisonnements, mais pour rendre ce que nous avons reçu. Car quand le Maître prononce quelque chose, les auditeurs n'ont point à scruter et à s'enquérir curieusement, mais seulement à accepter. Les apôtres ont été envoyés pour dire ce qu'ils avaient entendu, et non pour y rien ajouter du leur ; et nous, nous n'avons qu'à croire. Et quoi croire? « A son nom » (Act. III, 6) ; non pour nous livrer à des recherches curieuses sur sa substance, mais pour croire à son nom : car c'est ce nom qui opérait les miracles : comme il est écrit : « Au nom « de Jésus-Christ, lève-toi et marche ». (Ib.) Ici il faut la foi, et nous ne pouvons rien comprendre par le raisonnement.

« Toutes les nations parmi lesquelles vous « avez été, vous aussi, appelés par Jésus-Christ». Quoi donc ? Paul a-t-il prêché à toutes les nations ? On voit clairement par ce qu'il écrit aux Romains, qu'il est allé de Jérusalem en Illyrie, et de là aux extrémités de la terre. Mais quand il ne serait pas allé partout, sa parole n'en serait pas moins vraie : car il ne parle pas seulement de lui, mais des douze apôtres et de tous ceux qui ont évangélisé après eux. D'ailleurs quand vous prouveriez qu'il parle de lui seul, vous ne pourriez encore le contredire, si vous tenez compte de son ardeur, et si vous considérez qu'il ne cessé de prêcher par toute la terre même après sa mort. Voyez comme il exalte la grâce de l'Evangile, et fait voir qu'il est grand et bien au-dessus de la première, car l'ancien ordre de choses ne regardait qu'un seul peuple, tandis que le nouveau a conquis la terre et la mer! Voyez encore comme l'âme de Paul est éloignée de toute flatterie ! Il parle aux Romains qui se trouvaient comme placés à la tête de l'univers entier, et pourtant il ne leur accorde pas plus qu'aux autres nations ; bien qu'ils régnassent sur les autres, il ne leur attribue rien de plus dans l'ordre spirituel : nous vous prêchons, leur dit-il, comme à toutes les autres nations ; il les met au rang des Scythes et des Thraces ; sinon, il eût été inutile de dire : « Parmi les- « quelles vous avez été, vous aussi ». Il fait cela pour détruire leur orgueil, corriger leur vanité, et leur apprendre qu'ils ne sont point au-dessus des autres. Aussi ajoute-t-il : « Parmi « lesquelles vous avez été, vous aussi, appelés « par Jésus-Christ (6) ». C'est-à-dire, avec lesquelles vous avez été. Il ne dit point : a appelé les autres avec vous, mais vous a appelés avec les autres. Car, si dans le Christ Jésus il n'y a ni esclave ni libre, à plus forte raison ni roi ni particulier : aussi avez-vous été appelés et vous n'êtes point venus de vous-mêmes.

« A tous ceux qui sont à Rome, aux bien- « aimés de Dieu, appelés saints, grâce à vous « et paix de la part de Dieu notre Père et de « Notre-Seigneur Jésus-Christ ». Voyez comme il répète continuellement le mot d'appelé : « Appelé à l'apostolat ; parmi lesquelles vous

« êtes, vous aussi, appelés; à tous ceux qui sont « à Rome, aux appelés ». Et ce n'est point ici une superfluité, mais il veut leur rappeler le bienfait. Car comme vraisemblablement il y avait, parmi les croyants, des chefs et des consuls, ainsi que des pauvres et de simples particuliers, il efface toute distinction de dignités, en leur donnant le même nom. Que si dans les choses les plus nécessaires, dans l'ordre spirituel, tout est commun aux esclaves et aux hommes libres; l'amour de Dieu, la vocation, l'Evangile, l'adoption, la grâce, la paix, la sanctification et tout le reste : comment ne serait-il pas souverainement déraisonnable d'établir des distinctions temporelles entre ceux que Dieu a réunis et rendus égaux dans des choses plus importantes? Aussi, détruisant dès le début cette funeste maladie, le bienheureux les introduit-il tous dans la source de tous les biens, l'humilité. C'était le moyen de rendre meilleurs les serviteurs, en leur apprenant que leur condition ne leur faisait aucun tort, puisqu'ils possédaient la vraie liberté; cela inspirait aussi la modération aux maîtres, en leur faisant voir que la liberté ne sert à rien, si elle n'est précédée par la foi. Et ce qui vous prouve que Paul n'agit point ici au hasard et sans discernement, mais qu'il sait parfaitement faire la distinction vraie, c'est qu'à ces mots : « A tous ceux qui sont à Rome », il ajoute ceux-ci : « Aux bien-aimés de Dieu ». Excellente distinction en effet et qui nous apprend d'où vient la sanctification.

D'où vient donc la sanctification? de l'amour. Après avoir dit : Aux bien-aimés », il ajoute : « appelés saints », indiquant que là est la source de tous les biens : or, ce nom de saints, il le donne à tous les fidèles. « Grâce à vous et « paix ». O salutation pleine de bénédictions sans nombre! C'est celle que le Christ a ordonné à ses apôtres de prononcer d'abord quand ils entrent dans les maisons. C'est pourquoi Paul débute ainsi partout, c'est-à-dire en souhaitant grâce et paix. Car ce n'est pas à une guerre médiocre, mais à une guerre variée, universelle, prolongée que le Christ a mis fin, non par nos travaux, mais par sa grâce. Donc, puisque l'amour nous a donné la grâce, et la grâce la paix, Paul en employant ces mots par forme de salut, demande que ces biens soient durables et permanents, pour empêcher la guerre de se rallumer; et il prie l'Auteur de ces dons de les consolider, en disant : « Grâce à « vous et paix par Dieu, notre Père et par Notre-« Seigneur Jésus-Christ ». Ici le mot « par » est commun au Père et au Fils et a le même sens que « de la part de ». Il n'a pas dit : Grâce à vous et paix de la part de Dieu le Père, par l'intermédiaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ; mais : « Par le Père et par Notre-Seigneur Jé-« sus-Christ ».

O ciel! que l'amour de Dieu est puissant! Des ennemis, des hommes déshonorés sont devenus tout à coup des saints et des fils! car, en nommant Dieu le Père, il indique qu'il y a des enfants, et en parlant d'enfants, il révèle le trésor de tous les biens. Persévérons donc dans une conduite digne d'un si grand bienfait, et conservons la paix et la sainteté. Les autres dignités sont passagères; elles s'évanouissent avec la vie présente et s'achètent à prix d'argent; aussi pourrait-on dire qu'elles ne sont point des dignités, mais des noms de dignités, puisqu'elles ne consistent que dans l'éclat des vêtements et dans les adulations des courtisans. Mais le don de la sanctification et de l'adoption venant de Dieu, ne disparaît point à la mort; c'est même alors qu'il nous fait briller et il nous accompagne jusqu'à la vie éternelle. Car celui qui conserve l'adoption et la sanctification avec fidélité, est beaucoup plus éclatant et plus heureux que celui qui porte le diadème et revêt la pourpre; il possède ici-bas une tranquillité parfaite, entretient les meilleures espérances, n'a aucun sujet d'agitation ni de trouble, mais jouit d'un bonheur perpétuel. Car ce n'est point l'étendue du commandement, ni l'abondance des richesses, ni l'orgueil du pouvoir, ni la vigueur du corps, ni le luxe de la table, ni l'éclat des vêtements, ni rien de mortel, qui donne la joie et la sérénité; mais les œuvres spirituelles bien faites et une bonne conscience. Celui qui a la conscience pure, fût-il couvert de haillons et en lutte avec la faim, est plus joyeux que ceux qui nagent dans les délices; de même que celui qui a une conscience coupable, possédât-il toutes les richesses, est le plus malheureux des hommes. C'est pourquoi Paul, vivant toujours dans la faim et dans la nudité, flagellé tous les jours, était plus heureux et plus content que les rois d'alors; tandis qu'Achab, assis sur le trône, plongé dans les délices, mais coupable d'un crime, gémissait, était inquiet, avait les traits abattus et avant et après son péché. Si donc nous voulons être

heureux, avant tout fuyons le vice, et recherchons la vertu : convaincus qu'il n'y a pas d'autre moyen de parvenir au bonheur, fussions-nous même assis sur le trône. Aussi Paul disait-il : « Les fruits de l'Esprit sont : « la charité, la joie, la paix ». (Gal. v, 22.) Entretenons donc ces fruits en nous, afin de posséder la joie ici-bas, et d'obtenir le royaume éternel, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui la gloire est au Père en même temps qu'au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMELIE II.

PREMIÈREMENT, JE REND GRACES A MON DIEU PAR JÉSUS-CHRIST, POUR VOUS TOUS, DE CE QUE VOTRE FOI EST ANNONCÉE DANS TOUT L'UNIVERS. (8 JUSQU'A 17.)

Analyse.

1. Comment l'on doit rendre grâces à Dieu.
2. L'Apôtre exprime aux Romains les sentiments de tendresse qui l'animent envers eux. — Le culte évangélique, culte spirituel opposé à celui des païens et supérieur à celui des Juifs.
3. Ménagements pleins de délicatesse auxquels l'Apôtre a recours pour ne blesser personne. — Le secours de la grâce ne doit pas empêcher la volonté d'agir.
4. La foi déjà prêchée par tout l'univers.
5. Modestie de saint Paul.
6. Ne pas rougir de l'Evangile. — Le juste vit de foi. — Ne pas demander compte à Dieu de ses commandements.

1. Début bien digne de cette âme bienheureuse, et propre à nous apprendre à tous à offrir à Dieu les prémices de nos paroles et de nos bonnes œuvres, à lui rendre grâces non-seulement pour nos succès, mais pour ceux des autres : ce qui est le moyen de purifier l'âme de l'envie et de la jalousie, et ce qui attire particulièrement la bienveillance de Dieu aux cœurs reconnaissants. Aussi dit-il encore ailleurs : « Béni le Dieu et Père de « Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui nous a « bénis de toute bénédiction spirituelle ». (Gal. I, 3.)

La reconnaissance est un devoir non-seulement pour les riches, pour ceux qui jouissent de la santé, pour ceux qui vivent dans la prospérité, mais encore pour les pauvres, pour les malades, pour ceux que l'adversité afflige. En effet rien d'étonnant à ce que nous rendions grâces à Dieu quand le vent favorable enfle nos voiles; mais le remercier quand la tempête soulève les flots, quand le vaisseau est ballotté et menacé de périr, c'est là une grande preuve de patience et de reconnaissance. C'est pour cela que Job fut couronné, qu'il ferma la bouche insolente de Satan, et fit voir clairement que sa reconnaissance au sein de la prospérité n'avait point la fortune pour mobile, mais bien un grand amour de Dieu. Et voyez de quoi Paul est reconnaissant : non pas de biens terrestres et périssables, comme seraient l'autorité, la puissance, la gloire (car tout cela est sans valeur), mais des biens réels, de la foi, de la liberté. Voyez aussi avec quelle affection il rend grâces ! Il ne dit pas : à Dieu, mais « à mon Dieu », suivant en cela l'usage des prophètes qui s'approprient Dieu, le bien commun. Et peut-on s'en éton-

ner dans les prophètes? Dieu lui-même en agit ainsi souvent à l'égard de ses serviteurs, en s'appelant particulièrement le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

« De ce que votre foi est annoncée dans tout « l'univers ». Quoi ! le monde entier avait ouï parler de la foi des Romains? Oui, d'après lui ; et il n'y a rien d'invraisemblable ; car ce n'était point une ville obscure, mais placée comme sur un faîte et visible partout. Considérez ici la puissance de la prédication, comment en peu de temps, par le moyen de publicains et de pêcheurs elle a envahi la reine même des cités, comment des Syriens sont devenus les maîtres et les guides des Romains. Il leur rend ici un double témoignage : c'est qu'ils ont cru, et qu'ils ont cru avec pleine liberté, au point que le bruit s'en était répandu dans le monde entier. « Car », leur dit-il, « votre foi est annoncée dans tout l'uni- « vers ». La foi, et non des disputes de mots, des questions, des raisonnements. Et pourtant la doctrine trouvait là de nombreux obstacles. Car, en possession depuis quelque temps de l'empire du monde, ils avaient une haute opinion d'eux-mêmes et passaient leur vie au sein des richesses et des plaisirs ; et ceux qui leur apportaient la prédication étaient des Juifs, des descendants des Juifs, de cette race odieuse et exécrée de tous ; et ils ordonnaient d'adorer le Crucifié, un homme élevé dans la Judée ; et, avec cet enseignement, ces maîtres prescrivaient une vie austère à des hommes livrés aux voluptés et épris des biens d'ici-bas. Et ces prédicateurs étaient pauvres, ignorants, sans naissance. Mais rien de cela n'a empêché le cours de la parole ; telle était la puissance du Crucifié, qu'il la répandait partout.

« Est annoncée », dit Paul, « dans l'univers « entier ». Il ne dit pas : est manifestée, mais « est annoncée », comme si tout le monde parlait d'eux. En attestant le même fait aux Thessaloniciens, il y ajoute autre chose : car après avoir dit : « Par où la parole de Dieu « s'est répandue », il ajoute : « En sorte que « nous n'avons pas besoin d'en rien dire ». (I Thess. I, 3.) En effet les disciples avaient pris rang parmi les maîtres, ils instruisaient avec liberté et attiraient tout le monde à eux. Car la prédication ne s'arrêtait nulle part et s'étendait à l'univers entier avec plus de violence que le feu. Ici il se contente de dire qu' « elle est annoncée », et il a raison de dire qu' « elle est annoncée » ; par là il fait comprendre qu'il n'y a rien à ajouter à ce qui a été dit, rien à en retrancher : car c'est le devoir d'un messager de répéter simplement ce qu'on lui a dit. C'est pour cela que le prêtre est appelé messager, parce qu'il ne parle point en son nom, mais au nom de celui qui l'envoie. Pourtant Pierre a aussi prêché là. Mais Paul qui brûlait du feu de cette charité qui, comme il dit, n'est point envieuse, regardait ce que faisait Pierre comme s'il l'eût fait lui-même. « Car le Dieu que je sers en mon es- « prit, dans l'Evangile de son Fils, m'est témoin « que je me souviens sans cesse de vous (9) ».

2. Ces paroles sortent des entrailles d'un apôtre, elles démontrent une sollicitude paternelle. Que veut-il donc dire, et pour quelle raison appelle-t-il Dieu en témoignage ? Il s'agissait de son affection. Comme il ne les avait pas encore vus, il invoque pour témoin, non un homme, mais Celui qui pénètre les cœurs. Après leur avoir dit : Je vous aime, et leur en avoir donné pour signe ses prières continuelles et le désir d'aller les voir, comme il n'y avait rien là de manifeste, il recourt à un témoin digne de foi. Quelqu'un de nous peut-il se vanter de se souvenir de l'Eglise dans laquelle il est, lorsqu'il prie dans sa maison ? Je ne le pense pas. Et Paul priait Dieu non-seulement pour une ville, mais pour tout l'univers, et cela, non pas une fois, deux fois ni trois fois, mais toujours. Si porter quelqu'un continuellement dans ses souvenirs est une preuve de grand attachement ; pensez quelle affection, quel amour il faut pour prier et prier continuellement. Quand il dit : « Que « je sers en mon esprit, dans l'Evangile de « son Fils », il montre tout à la fois et la grâce de Dieu et sa propre humilité : la grâce de Dieu, qui lui a confié une mission aussi importante, et son humilité en ce qu'il n'attribue rien à son zèle, mais rapporte tout à l'action du Saint-Esprit. En ajoutant ce mot « Evan- « gile », il indique l'espèce de son ministère. Car il y a plus d'une sorte de ministère et aussi de culte. Car de même que, chez les rois, tous, quoique subordonnés à un souverain unique, ne remplissent cependant point les mêmes fonctions, mais que l'un a mission de commander aux armées, l'autre d'administrer les villes, un troisième de veiller à la garde des trésors ; ainsi, dans l'ordre spirituel, l'un sert et honore Dieu par sa foi et sa conduite

régulière, l'autre est chargé de donner l'hospitalité aux étrangers, un troisième du soin des pauvres : comme on le voit au temps des apôtres même, où Etienne servait Dieu dans le soin des veuves, un autre par l'enseignement de la parole. Paul, par exemple, servait par la prédication de l'Evangile, c'était son genre de ministère, celui qui lui avait été confié, c'est pourquoi il ne se contente pas d'invoquer Dieu comme témoin, mais il parle de la mission qu'il a reçue, faisant voir que, chargé d'une si haute fonction, il ne voudrait point appeler en témoignage d'un mensonge celui qui la lui a confiée. De plus, il veut aussi leur faire comprendre son amour et la nécessité où il est de se préoccuper d'eux. De peur qu'ils ne disent : Qui êtes-vous, pourquoi vous dites-vous en souci de cette grande et royale cité ? Il leur prouve que ce souci est nécessaire, puisque c'est là le genre de service qui lui est assigné, la prédication de l'Evangile. En effet, celui qui est chargé de cette mission doit nécessairement avoir toujours dans l'esprit ceux qui doivent recevoir la parole.

Il indique encore autre chose par ces mots : « En mon esprit » : à savoir que ce culte est bien au-dessus de celui des Grecs et de celui des Juifs : car le culte des Grecs était faux et charnel, celui des Juifs vrai, mais charnel aussi ; tandis que celui de l'Eglise, opposé à celui des gentils, était bien au-dessus de celui des Juifs. En effet, il ne s'exerce plus par l'immolation des brebis, des veaux, par la fumée et la graisse des victimes, mais par l'âme spirituelle, selon la parole du Christ : « Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent doivent « l'adorer en esprit et en vérité ». (Jean, IV, 24.) — « Dans l'Evangile de son Fils ». Plus haut il disait l'Evangile du Père, ici il dit l'Evangile du Fils : tant c'est chose indifférente de nommer le Père ou le Fils. Car il a appris de cette voix bienheureuse que ce qui est au Père appartient au Fils et que ce qui est au Fils appartient au Père. « Car », dit le Christ, « tout ce qui est à moi est à vous, et tout ce « qui est à vous est à moi ». (Jean, XVII, 10.)

« Que je fais sans cesse mémoire de vous « dans mes prières ». C'est là le véritable amour. Il semble ne dire qu'une chose et il en dit quatre : qu'il se souvient d'eux, qu'il s'en souvient sans cesse, et dans ses prières et pour des objets importants. « Demandant que, « par la volonté de Dieu, quelque heureuse « voie me soit ouverte pour aller vers vous. « Car je désire vous voir (10, 11) ». Voyez-vous comme il désire ardemment les voir, et comment, ne voulant rien faire que sous le bon plaisir de Dieu, son amour est mêlé de crainte ? Il les aimait en effet, il était pressé d'aller à eux ; mais, bien qu'il les aimât, il ne voulait les voir que quand il plairait à Dieu. Voilà le véritable amour. Il n'en est pas ainsi de nous qui nous écartons dans les deux sens des lois de la charité ; car, ou nous n'aimons personne, ou quand nous aimons, ce n'est point selon la volonté de Dieu ; double transgression de la loi divine. Si nos paroles sont blessantes, votre conduite l'est davantage.

3. Mais, direz-vous, comment aimons-nous contre la volonté de Dieu ? — Quand nous dédaignons le Christ mourant de faim et que nous donnons à nos amis et à nos proches au-delà du nécessaire. A quoi bon, du reste, en dire davantage ? Chacun n'a qu'à examiner sa conscience pour se trouver coupable là-dessus en plus d'un point. Il n'en était pas ainsi de notre bienheureux ; il savait aimer, et aimer comme il faut, et surpasser tout le monde en charité, sans dépasser en rien les bornes de la charité. Et voyez comme il porte ces deux sentiments au plus haut degré : la crainte de Dieu et l'amour des Romains. En effet, prier sans cesse, et ne point se désister d'un vœu qui n'est pas rempli, c'est une preuve d'ardente affection ; mais ne tenir à l'objet de ses désirs que sous le bon plaisir de Dieu, c'est la marque d'une grande piété. Ailleurs même après avoir prié trois fois le Seigneur sans obtenir, en présence même du résultat contraire, il rend de grandes actions de grâces de n'avoir point été exaucé (II Cor. XII, 8) : tant il avait Dieu en vue en toutes choses ! Ici, il obtint, il est vrai, mais tardivement et non quand il demandait, et il ne s'en affligea point. Je dis cela pour que nous ne nous attristions pas, quand nous ne sommes point exaucés ou que nous ne le sommes que tard. Nous ne sommes pas meilleurs que Paul qui rendit grâces dans les deux cas et eut raison de le faire. Comme il s'était livré une bonne fois à la main qui gouverne tout, avec autant de docilité que l'argile à la main du potier, il allait partout où Dieu le conduisait.

Après avoir exprimé son désir de les voir, il en donne la raison. Quelle est-elle ? « Pour

« vous communiquer quelque chose de la « grâce spirituelle, afin de vous fortifier ». Ce n'était pas sans motif qu'il voulait aller là, comme font tant de gens qui entreprennent des voyages inutiles et sans profit, mais pour des affaires nécessaires et pressantes; ce qu'il n'exprime pas clairement, mais par énigmes. Car il ne dit point : Pour vous instruire, pour vous prêcher, pour vous donner ce qui vous manque ; mais « pour vous communiquer « quelque chose », indiquant qu'il ne donne rien de lui-même, mais fait part de ce qu'il a reçu. Et encore parle-t-il ici avec modestie : « Quelque chose »; peu de chose, veut-il dire, et en proportion avec ma mesure. Et qu'est-ce donc que ce peu que vous allez leur communiquer? — Quelque chose « pour vous for- « tifier », répond-il.

C'est donc un effet de la grâce, de ne pas chanceler, de se tenir ferme. Et quand on vous parle de grâce, gardez-vous de croire que ce soit à l'exclusion du mérite de la volonté ; car si Paul tient ce langage, ce n'est pas qu'il ne tienne aucun compte de la volonté, mais c'est pour détruire l'enflure de l'orgueil. Ne vous découragez donc point, parce qu'il appelle cela grâce. Dans l'excès de sa reconnaissance, il donne le nom de grâces à toutes les bonnes actions, parce qu'en toutes, le secours d'en-haut nous est bien nécessaire. Après avoir dit : « Pour vous fortifier », il leur insinue qu'ils ont grand besoin d'être corrigés. Car voici ce qu'il veut dire : Depuis longtemps je désirais et souhaitais de vous voir, dans le seul but de vous fortifier, de vous affermir et de vous consolider dans la crainte de Dieu, afin que vous ne soyez pas toujours chancelants. Il ne s'exprime pourtant pas ainsi, car il les aurait blessés; il se contente d'insinuer sa pensée doucement et sous une autre forme, en se servant de ces mots : « Pour vous fortifier ». Ensuite, comme ce langage était très-pénible, voyez comme il l'adoucit par la suite. En effet de peur qu'ils ne disent : Quoi donc! est-ce que nous chancelons? est-ce que nous sommes ballottés? avons-nous besoin de votre parole pour être fermes? Il prévient l'objection en ces termes : « C'est-à-dire, pour me consoler « avec vous par cette foi, qui est tout ensemble « votre foi et la mienne ». Comme s'il disait : Ne supposez point que je vous ai dit cela par manière de reproche ; ce n'était point là mon intention : qu'ai-je donc voulu vous dire? Vous avez beaucoup souffert de la part de vos persécuteurs, j'ai donc désiré vous voir pour vous consoler, et non-seulement pour vous consoler, mais encore pour recevoir moi-même de la consolation.

4. Voyez la sagesse de ce maître! « Pour « vous fortifier », dit-il. Il sentait que son langage était désagréable et pénible pour ses disciples, et il ajoute : « Pour vous consoler ». Quoique ces expressions soient plus douces que les premières, elles contiennent cependant encore quelque chose de désagréable. Aussi leur ôte-t-il encore ce caractère, en mitigeant absolument son langage, de manière à le rendre tout à fait acceptable. Car il ne dit pas simplement : Pour vous consoler, mais « : Pour « me consoler avec vous », et non content de cela, il apporte encore un nouvel adoucissement en disant : « Par cette foi qui est « tout ensemble votre foi et la mienne ». O ciel! quelle humilité! Il laisse entendre qu'ils n'ont pas seulement besoin de lui, mais qu'il a aussi besoin d'eux : il place les disciples au rang de maître, et abdique tout privilége pour être l'égal de tous. Le profit, leur dit-il, nous sera commun : j'ai besoin de votre consolation, et vous de la mienne. Et comment cela? « Par « cette foi, qui est tout ensemble votre foi et la « mienne ». Car comme en allumant beaucoup de lampes, on produit une grande clarté, ainsi en est-il parmi les fidèles. En effet, quand nous sommes séparés les uns des autres, nous avons moins de courage ; mais quand nous nous voyons mutuellement, et que nous sommes rapprochés comme les membres d'un même corps, nous sommes singulièrement consolés. Toutefois, ne comparez point ce temps-là au temps présent où, par la grâce de Dieu, les fidèles sont nombreux dans les bourgades, dans les villes, et même dans les déserts, où l'impiété se trouve refoulée; mais reportez-vous à cette époque et songez combien il était doux au maître de voir ses disciples, et aux frères de voir des frères venus d'autres cités. Eclaircissons cela par un exemple.

Si par hasard (et que le ciel nous en garde!) nous nous trouvions transportés chez les Perses, chez les Scythes ou d'autres barbares, et dispersés par deux ou trois, dans leurs villes, imaginez quelle consolation nous éprouverions à voir tout à coup arriver d'autres endroits quelques-uns des nôtres. Ne voyez-vous

pas les prisonniers se lever et s'élancer par l'effet de la joie, quand ils reçoivent la visite d'un ami ? Et ne vous étonnez pas que je compare ces temps-là à la captivité et à la prison ; car les fidèles souffraient encore bien davantage, dispersés qu'ils étaient, repoussés, en proie aux horreurs de la faim et de la guerre, craignant la mort tous les jours, obligés de se défier de leurs amis, de leurs parents, de leurs proches, étrangers au milieu du monde, et plus malheureux même que des exilés. Voilà pourquoi Paul dit : « Pour vous fortifier et « me consoler avec vous, par notre foi com- « mune ». Non pas qu'il ait besoin de leur secours, loin de là ; comment en aurait-il besoin, lui, la colonne de l'Eglise, lui plus solide que le fer et la pierre, lui, le diamant spirituel, lui, qui suffit à d'innombrables cités ? Mais pour ne pas les blesser, pour adoucir la correction, il leur dit que leur consolation lui est nécessaire. Du reste on ne se tromperait pas en disant qu'il y avait un sujet de consolation et de joie dans la foi et les progrès des fidèles, et que Paul en avait besoin. — Mais, pouvait-on lui dire, si vous désirez si vivement recevoir et donner cette consolation, qui vous empêche d'aller là ?

Pour répondre à cette objection, il ajoute : « Aussi je ne veux pas que vous ignoriez, mes « frères, que je me suis souvent proposé d'aller « vers vous, mais j'en ai été empêché jusqu'à « présent (13) ». Voyez là une preuve de sa parfaite obéissance et de sa profonde gratitude. Il dit bien qu'il a été empêché, mais il ne dit pas par quoi. Il ne discute point les ordres du Maître, il se contente d'y obéir. Il y avait cependant lieu de demander pourquoi Dieu privait si longtemps d'un pareil docteur une ville si illustre, si grande, et sur laquelle le monde entier avait les yeux fixés. En effet, en s'emparant d'une capitale on se rend maître de tout l'empire ; mais la laisser pour s'attaquer aux lieux qui en dépendent, c'est négliger le point essentiel. Cependant Paul ne se livre point à ces inutiles recherches ; il obéit à un ordre de la Providence, sans le comprendre, nous faisant voir par là sa modération et nous apprenant à ne jamais demander à Dieu raison des événements, quand bien même beaucoup en paraîtraient troublés. Car c'est au maître à commander, et aux serviteurs à obéir. Voilà pourquoi Paul dit qu'il a été empêché, sans dire pour quelle raison. Je n'en sais rien, leur dit-il, ne me demandez pas quel est le dessein, quelle est la volonté de Dieu. Ce n'est point au vase à dire au potier : « Pourquoi m'as-tu « fait ainsi ? » (Rom. IX, 20.) Pourquoi, je vous le demande, voudriez-vous savoir cela ? Ne savez-vous pas que Dieu a soin de tout, qu'il est sage, qu'il ne fait rien sans raison et au hasard ? qu'il vous aime plus que vos parents ? que son amour pour vous surpasse celui d'un père, sa tendresse celle d'une mère ? Ne demandez donc rien de plus, n'allez pas plus loin ; en voilà assez pour votre consolation ; puisque alors tout était en règle à Rome. Si vous ignorez comment, ne vous en inquiétez point. C'est là surtout le propre de la foi, d'accepter la conduite de la Providence sans en connaître les raisons.

5. Après avoir ainsi atteint le but que son zèle se proposait, (et quel était-il, sinon de leur montrer que s'il n'allait pas les voir, ce n'était point par mépris, mais parce qu'il en était empêché ?) après s'être justifié du reproche de négligence, et leur avoir prouvé qu'il n'est pas moins désireux de les voir qu'ils ne le sont eux-mêmes, il donne encore d'autres preuves de son amour. Pour avoir été empêché, leur dit-il, je n'ai point cessé mes efforts ; toujours j'essayais, toujours les obstacles survenaient, et je ne me désistais point ; sans m'opposer à la volonté de Dieu, je restais fidèle à l'amour. En se proposant toujours, en ne se désistant jamais, il prouvait sa charité ; en rencontrant des obstacles et en s'y soumettant, il prouvait son extrême amour pour Dieu. « Pour obtenir « quelque fruit parmi vous ». Bien qu'il ait donné plus haut le motif de son désir, motif bien digne de lui, il y revient cependant encore ici, pour dissiper entièrement leur soupçon. Car comme leur ville était remarquable, sans rivale pour la beauté sur terre et sur mer, et que beaucoup d'étrangers s'y rendaient uniquement pour la voir, de peur qu'on ne lui supposât quelque motif de ce genre, qu'on ne soupçonnât que Paul désirait faire connaissance avec eux pour s'en glorifier, il rappelle constamment la raison de son désir. Plus haut il a dit : « Je désirais vous voir pour vous « communiquer quelque chose de la grâce « spirituelle » ; ici il dit plus clairement : « Pour obtenir quelque fruit parmi vous, « comme parmi les autres nations ». Il met au même rang ceux qui commandent et ceux qui obéissent ; après des milliers de trophées

et de victoires, malgré la gloire de tant de consuls, il les place avec les barbares, et avec raison; car où règne la noblesse de la foi, il n'y a plus ni barbare, ni grec, ni étranger, ni citoyen, mais tous sont élevés à la même dignité.

Voyez encore ici sa modestie. Il ne dit pas : Pour vous instruire, pour vous catéchiser. Que dit-il donc? « Pour obtenir quelque fruit », non pas des fruits simplement, mais « quelque « fruit », restreignant en quelque sorte son rôle, comme plus haut quand il disait : « Pour « vous communiquer quelque chose ». Puis, comme je l'ai déjà dit, il comprime leur orgueil, en ajoutant : « Comme parmi les autres nations » ; c'est-à-dire, je n'en serai pas moins zélé pour les autres, parce que vous êtes puissants et que vous l'emportez sur eux; ce ne sont pas des puissants mais des fidèles que nous cherchons.

Où sont maintenant ces sages si réputés chez les Grecs, ces philosophes à longue barbe, portant manteau et si pleins d'eux-mêmes? Un fabricant de tentes a converti la Grèce et toutes les contrées barbares. Et ce Platon, si vanté, si célébré chez eux, après s'être rendu trois fois en Sicile, avec un grand fracas de mots, malgré la haute estime qu'on avait de lui, n'a pas même triomphé d'un tyran; bien plus, il a si mal réussi qu'il a perdu sa liberté. Et ce fabricant de tentes a parcouru, non-seulement la Sicile, non-seulement l'Italie, mais le monde entier; et tout en prêchant il a continué son métier, cousu des peaux, présidé à son atelier; et les personnages consulaires ne s'en sont point scandalisés, ce qui était juste. Car ce ne sont point les métiers ni les occupations, mais bien le mensonge et les doctrines controuvées qui rendent ordinairement les maîtres méprisables. Voilà pourquoi même les Athéniens se moquent des uns, tandis que l'autre attire l'attention des barbares, des simples et des ignorants. Car la doctrine est pour tous; elle ne connaît ni distinction de dignité, ni prééminence nationale, ni rien de semblable; elle n'a besoin que de foi et non de raisonnements. Ce qu'il faut donc surtout admirer en elle, ce n'est pas qu'elle soit utile et salutaire, mais facile, très-aisée et accessible à tout le monde : ce qui est proprement l'œuvre de la Providence de Dieu, mettant ses biens à la portée de tous. Car ce qu'il a fait pour le soleil, pour la lune, la terre, la mer et les autres parties de la nature, n'en distribuant rien de plus aux riches et aux sages, rien de moins aux pauvres, mais donnant à tous la part égale; il l'a fait aussi pour la prédication, et d'une manière plus marquée encore parce que c'est une chose plus nécessaire. Aussi Paul répète-t-il souvent : « A toutes « les nations ». Ensuite, pour leur faire voir qu'il ne leur accorde aucune faveur, mais qu'il accomplit l'ordre du Maître, et pour les rappeler à la reconnaissance due à celui qui est le Dieu de tous, il ajoute : « Je suis rede- « vable aux Grecs et aux barbares, aux sages « et aux simples » ; expression qu'il employait déjà en écrivant aux Corinthiens. Par là, il rapporte tout à Dieu. « Ainsi, autant qu'il est « en moi, je suis prêt à vous évangéliser, vous « aussi qui êtes à Rome (15) ».

6. O âme généreuse! qui accepte une mission si pleine de périls, un voyage d'outremer, des tentations, des embûches, des séditions, (car en prêchant dans une si grande ville, dominée par l'impiété, il fallait s'attendre à d'innombrables épreuves : aussi y a-t-il fini sa vie, décapité par le tyran qui y régnait alors). Et cependant la prévision de tant de maux n'a nullement ralenti son zèle; il est pressé, il souffre les douleurs de l'enfantement, il est plein d'ardeur. Aussi leur dit-il : « Autant qu'il est en moi, je suis prêt à vous « évangéliser, vous aussi qui êtes à Rome. Car « je ne rougis point de l'Evangile... (16) ». Que dites-vous, Paul? Quand il faudrait dire : Je me félicite, je me glorifie, je suis fier, vous ne le dites pas; vous vous contentez de cette expression bien plus faible : « Je ne rougis « point », dont nous n'avons pas coutume de nous servir dans des cas aussi glorieux. Que dit-il donc? Pourquoi tient-il ce langage, bien qu'il se glorifie de l'Evangile plus que de la possession du ciel? Car il écrit aux Galates : « Pour moi, à Dieu ne plaise que je me glo- « rifie, si ce n'est dans la croix de Notre-Sei- « gneur Jésus-Christ ». (Gal. VI, 14.)

Pourquoi ne dit-il pas ici : Je me glorifie, mais « Je ne rougis pas? » Les Romains étaient fort épris des choses de ce monde à cause de leurs richesses, de leur puissance, de leurs victoires, de leurs souverains qu'ils estimaient à l'égal des dieux, à qui même ils en donnaient le nom, jusque-là qu'ils les honoraient par des temples, des autels et des sacrifices. Comme c'était à des hommes ainsi enflés d'eux-mêmes que Paul devait prêcher Jésus,

celui qui était réputé le fils d'un artisan, qui avait été élevé en Judée dans la maison d'une humble femme, qui n'avait point de gardes, point de fortune, qui était mort comme un criminel entre des voleurs, et avait souffert beaucoup d'autres ignominies, et que vraisemblablement ils en rougiraient, eux qui ne savaient encore rien des grands mystères : voilà pourquoi il se sert de ce terme : « Je ne « rougis pas », leur apprenant en même temps à ne point rougir eux-mêmes : bien convaincu que s'ils en venaient là, ils ne tarderaient pas à aller plus loin et à se glorifier aussi. Si donc jamais vous entendez quelqu'un vous dire : Tu adores le Crucifié? N'en rougissez pas, ne baissez pas les yeux, mais soyez-en glorieux et fier, et recevez le reproche, l'œil serein et le front haut. Et s'il vous répète encore : Tu adores le Crucifié? Répondez-lui : Oui, et non un adultère, ni un parricide, ni un meurtrier de ses enfants, (car tels sont tous les dieux des païens); mais celui qui par sa croix a fermé la bouche aux démons et détruit leurs innombrables artifices. Car la croix est l'œuvre d'un ineffable amour pour nous, la preuve d'une immense tendresse. De plus, comme ils se vantaient de leur éloquence, et s'enorgueillissaient de la sagesse profane : pour moi, leur dit Paul, ayant dit un éternel adieu à tous les raisonnements, je viens prêcher la croix, et n'en rougis point. « Parce qu'il est « la vertu de Dieu pour sauver ». Parce qu'il est aussi la vertu de Dieu pour punir (en effet, quand Dieu punissait les Egyptiens, il disait : Voilà l'effet de ma grande puissance), et encore la vertu pour détruire, (car il est écrit : « Craignez celui qui peut précipiter l'âme et « le corps dans l'enfer »). (Matth. x, 28.) C'est pourquoi Paul dit : Ce que j'apporte n'est point pour la punition ni pour le supplice, mais pour le salut.

Quoi donc? L'Evangile n'annonçait-il pas aussi tout cela, l'enfer, les ténèbres extérieures, le ver empoisonneur? Nous ne connaissons ces vérités que par l'Evangile. Pourquoi donc dit-il : « La vertu de Dieu pour « sauver? » Mais écoutez ce qui suit : « Pour « sauver tout croyant, le Juif d'abord, et puis « le Grec » ; non pas tout le monde, mais seulement ceux qui croient. Fussiez-vous Grec, coupable de toute espèce de crimes, Scythe, Barbare, un monstre sauvage, chargé d'un poids de mille iniquités; dès l'instant que vous acceptez la doctrine de la croix et que vous êtes baptisé, tout est effacé. Mais pourquoi dit-il : « Le Juif d'abord et puis le Grec? » D'où vient cette différence? Il a pourtant dit souvent que la circoncision et l'incirconcision ne servent de rien ; pourquoi donc distingue-t-il ici et place-t-il le Juif avant le Grec? Oui, pourquoi cela? Car enfin pour être le premier, on ne reçoit pas une plus grande abondance de grâce : le même don est fait à l'un et à l'autre : le rang n'est ici qu'une simple affaire de préséance. L'avantage ne consiste donc pas dans une justice plus parfaite, mais dans l'honneur de la recevoir le premier. Lorsqu'on initie les catéchumènes à la lumière spirituelle, ils vont tous au baptême, mais non à la même heure : l'un est le premier, l'autre le second ; cependant le premier ne reçoit pas plus que le second, ni celui-ci que le suivant; tous jouissent du même avantage. Ainsi ce mot de premier est seulement un terme honorifique et n'implique point une grâce plus abondante. Ensuite après avoir dit : « Pour sauver », il relève encore le don, en faisant voir qu'il ne se borne pas au temps présent, mais s'étend au-delà : ce qu'il exprime par ces mots : « La justice de Dieu, en effet, « y est révélée par la foi et pour la foi, ainsi « qu'il est écrit : Le juste vivra de la foi (17) ». Donc celui qui est devenu juste ne vivra pas seulement dans le siècle présent, mais aussi dans le siècle à venir.

Ce n'est pas tout : l'apôtre fait encore allusion à autre chose, à l'éclat et à la splendeur de cette autre vie. Et comme on peut être sauvé avec déshonneur, (ainsi qu'il arrive à ceux que la clémence royale exempte du châtiment), pour qu'on ne soupçonne rien de pareil, il ajoute : « Et la justice », non pas la vôtre, mais celle de Dieu : laissant entrevoir l'abondance de cette justice et la facilité avec laquelle elle s'obtient, car ce n'est point par vos sueurs ni par vos travaux que vous l'obtenez, mais par un don d'en-haut, sans y rien apporter de votre côté que de croire. Puis, comme il semblait incroyable qu'un adultère, un libertin, un profanateur de tombeaux, un magicien, non-seulement fussent tout à coup exempts de punition, mais encore devinssent justes, et justes de la justice d'en-haut, il prouve sa proposition par l'Ancien Testament. Et d'abord il ouvre en peu de mots, à qui sait voir, le vaste océan de l'his-

toire. Après avoir dit : « Par la foi et pour la « foi », il renvoie son auditeur aux traits de Providence consignés dans l'Ancien Testament, qu'il a exposés avec beaucoup de sagesse dans son Epître aux Hébreux, et démontre que déjà alors les justes et les pécheurs étaient justifiés ; c'est pourquoi il cite l'exemple de Rahab et d'Abraham. Ensuite, après cette simple indication, (car il est pressé de courir à un autre sujet), il prouve sa thèse par les prophètes, en produisant le témoignage d'Habacuc, qui s'écrie et dit que celui qui doit vivre ne peut vivre que par la foi. Car « le juste », dit-il en parlant de la vie à venir, « vivra de la foi ». En effet, puisque les dons de Dieu surpassent toute intelligence, la foi nous est évidemment nécessaire. Par conséquent l'incrédule, le dédaigneux et l'orgueilleux n'aboutiront à rien.

Que les hérétiques écoutent la voix de l'Esprit. Car telle est la nature des raisonnements : c'est une sorte de labyrinthe, d'énigme, qui n'a point d'issue, ne permet point à la raison de s'établir sur la pierre, et prend son origine dans l'orgueil. Rougissant de se soumettre à la foi et de paraître ignorer les choses du ciel, ils se perdent dans le brouillard de mille pensées. Ensuite, ô mortel infortuné, misérable et digne d'une extrême pitié ! si l'on te demande comment le ciel et la terre ont été faits ; que dis-je, le ciel et la terre ? comment tu as été engendré, comment tu as été nourri, comment tu as grandi, tu ne rougis pas de ton ignorance ; mais si on parle du Fils unique, tu te jettes dans un abîme de perdition, par honte, parce que tu crois indigne de toi de ne pas tout savoir ? Ce qui est indigne, c'est de discuter et de raisonner hors de propos. Mais pourquoi parler de dogmes ? Nous ne pouvons même échapper aux misères de la vie présente que par la foi. Car c'est par elle qu'ont brillé tous ces hommes illustres, Abraham, Isaac, Jacob ; par elle la prostituée a été sauvée et dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament. « C'est par la foi », est-il écrit, « que Rahab, femme de mauvaise vie, ne « périt point avec les incrédules, ayant reçu « pacifiquement les espions ». (Héb. xi, 31.) Elle ne s'est point dit : Comment ces prisonniers, ces fuyards, ces émigrants, ces vagabonds, triompheront-ils de nous qui avons une ville, des remparts et des tours ? Si elle se fût tenu ce langage, elle se serait perdue avec les autres, comme avaient fait les ancêtres des espions qui étaient sauvés ce jour-là. Car voyant des hommes de haute taille, ils désespérèrent et périrent sans combat, sans coup férir. Voyez-vous quel abîme c'est que l'impiété, et quel rempart c'est que la foi ? L'une a détruit d'innombrables multitudes, et l'autre a non-seulement sauvé une femme de mauvaise vie, mais en a fait la protectrice d'un grand peuple.

Instruits de ces choses et de beaucoup d'autres, ne demandons jamais compte à Dieu des événements, mais acceptons tout ce qu'il ordonne, et ne raisonnons jamais, ne discutons jamais, quand même ses ordres sembleraient absurdes à la sagesse humaine. Qu'y a-t-il, dites-moi, de plus absurde en apparence que de commander à un père d'immoler son fils unique ? Et pourtant le juste qui recevait cet ordre, ne le discuta point, mais l'accepta et le remplit, par égard pour celui qui l'avait donné. Un autre qui avait reçu de Dieu l'ordre de frapper un prophète, trouva le commandement absurde et fut frappé de mort pour ne l'avoir point accompli, tandis que celui qui l'exécuta fut agréé de Dieu. Et Saül, pour avoir épargné des hommes contre l'ordre de Dieu, perdit la couronne et souffrit des douleurs insupportables. On pourrait citer bien d'autres exemples qui nous apprendraient qu'il ne faut jamais demander à Dieu raison de ses ordres, mais y céder et obéir. Que s'il est dangereux de discuter ce que Dieu commande, et si le dernier supplice en est la punition, comment s'excuseront un jour ceux qui essaient de scruter des mystères beaucoup plus profonds, beaucoup plus terribles, par exemple, comment et par quel procédé Dieu engendre son Fils, quelle est sa substance ? Convaincus de ces vérités, accueillons avec la meilleure volonté possible la foi, source de tous les biens, afin que, naviguant comme en un port tranquille, nous conservions les saines croyances, et que, réglant notre vie en toute sécurité, nous obtenions les biens éternels, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui appartiennent au Père la gloire, la puissance, l'honneur et l'adoration, en même temps qu'au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE III.

PUISQU'ON Y DÉCOUVRE LA JUSTICE DE DIEU ÉCLATANT DU CIEL CONTRE TOUTE L'IMPIÉTÉ, ET L'INJUSTICE DE CES HOMMES QUI RETIENNENT LA VÉRITÉ DANS L'INJUSTICE. (18 JUSQU'A 25.)

—

Analyse.

1. La colère de Dieu se montre dès cette vie même pour châtier les péchés soit des particuliers, soit des peuples, mais au dernier jour cette colère éclatera plus manifestement, et d'une manière plus terrible.
2. Les philosophes, instruits par le spectacle de la création, ont connu le Dieu créateur.
3. Les philosophes ont rendu aux idoles ce qu'ils devaient rendre à Dieu.
4. Dieu, pour les punir, les a laissés s'enfoncer dans les vices les plus abominables.

1. Voyez la prudence de Paul; comment, après avoir traité des questions agréables, il passe ensuite à des sujets plus terribles. Après avoir dit que l'Evangile est le principe du salut et de la vie, qu'il est la vertu de Dieu, qu'il a opéré le salut et la justice, il énonce ensuite des vérités capables d'épouvanter ceux qui ne le pratiquent point. Et comme la plupart des hommes sont plutôt poussés à la vertu par la crainte du mal, qu'ils n'y sont attirés par la promesse du bien, l'apôtre emploie ici l'un et l'autre motifs. C'est pourquoi Dieu a non-seulement promis le royaume, mais aussi menacé de l'enfer; et les prophètes en usaient de même avec les Juifs, entremêlant toujours dans leurs discours la crainte des maux et la promesse des biens. Paul varie ainsi son sujet, mais non au hasard; il commence par les choses agréables, puis passe aux choses tristes, en montrant que les premières sont l'effet de la volonté divine et les autres le résultat de la malice humaine. Le prophète avait procédé de cette façon : « Si vous le voulez et « que vous m'écoutiez, vous mangerez les « biens de la terre; si vous refusez et que vous « ne m'écoutiez pas, le glaive vous devorera». (Is. XIX, 20.) Paul débute ici de la même manière. Voyez en effet. Le Christ, dit-il, est venu apporter le pardon, la justice, la vie; et non sans peine, mais par la croix; et le plus étonnant n'est pas qu'il ait fait de tels dons, mais qu'il ait souffert de tels supplices. Si donc vous méprisez ces dons, un triste sort vous est réservé. Et voyez comme il élève le ton. « Puisqu'on y découvre », dit-il, « la co- « lère de Dieu éclatant du ciel ». Et comment le voit-on? Si c'est un fidèle qui fait cette question, nous lui répondrons par les paroles mêmes du Christ; si c'est un infidèle ou un grec, Paul va lui fermer la bouche par ce qui suit, où il traite des jugements de Dieu, et tire de leur conduite un argument irréfragable : chose on ne peut plus étonnante, puisqu'il prétend apporter en preuves de la vérité ce qu'en disent et font tous les jours les adversaires mêmes de la vérité. Mais nous verrons cela plus tard; en attendant attachons-nous à notre sujet.

« Puisqu'on y découvre la colère de Dieu « éclatant du ciel ». Mais, dira-t-on, cela arrive souvent même dès cette vie, par la faim, par la peste, par la guerre: car en général comme en particulier, tous sont punis. Qu'y a-t-il donc là d'extraordinaire? C'est que le supplice futur sera plus grand, qu'il sera commun et n'aura pas le même but; car ici-bas, ils sert à corriger, là il ne servira qu'à punir. C'est ce que Paul indique ailleurs par ces mots : « Nous « sommes repris maintenant, afin que nous « ne soyons pas condamnés avec ce monde ». (I. Cor. XI, 32.) Ici-bas même, beaucoup pensent que ces accidents proviennent de la

malice des hommes et non de la colère divine; mais là-bas, la vengeance de Dieu se manifestera clairement, lorsque, assis en qualité de juge, sur son redoutable tribunal, il ordonnera de traîner ceux-ci dans les fournaises, ceux-là dans les ténèbres extérieures, d'autres à d'autres supplices inévitables et intolérables tout à la fois. Et pourquoi l'apôtre ne dit-il pas ouvertement que le Fils de Dieu viendra entouré d'une multitude d'anges, faire rendre compte à chacun, mais, « qu'on y découvre « la colère de Dieu? » C'est que ses auditeurs étaient encore néophytes; voilà pourquoi il les attire d'abord par des raisons admises chez eux sans difficulté. D'ailleurs il me semble s'adresser aussi aux Grecs, et c'est ce qui explique son début; puis il arrive enfin à parler du jugement du Christ.

« Contre l'impiété et la justice de ces hom- « mes qui retiennent la vérité dans l'injustice». Ici il indique que l'impiété a bien des voies et que la vérité n'en a qu'une : car l'erreur est variée, multiforme et pleine de confusion, tandis que la vérité est une. Après avoir parlé des dogmes, il parle de la conduite et mentionne l'injustice deshommes. Les injustices en effet, sont bien diverses : celle-ci a rapport à l'argent, quand quelqu'un vole son prochain; celle-là aux femmes, quand on quitte la sienne pour abuser de celle d'un autre. C'est ce que Paul appelle une fraude, quand il dit : « Que personne n'opprime et ne trompe en cela son frère » (I Thess. IV, 6); d'autres, tout en respectant la femme et l'argent du prochain, nuisent à sa réputation, ce qui est encore une injustice : « Car une bonne re- « nommée est préférable à de grandes ri- « chesses ». (Prov. XXII, 1.) Quelques-uns disent que Paul traite encore ici la question dogmatique: rien n'empêche d'admettre qu'il s'agit de l'un et de l'autre. Quant au sens de ces paroles : « Retienne la vérité dans l'injus- « tice », vous l'apprendrez par la suite. « Car « ils ont connu ce qui se peut découvrir de « Dieu (19) ». Mais ils ont attribué cette gloire au bois et à la pierre.

2. De même que celui qui a la garde des trésors du roi et commission de les dépenser pour sa gloire, est puni comme coupable de lèse-majesté, s'il les distribue à des voleurs, à des prostituées et à des magiciens, de manière à les faire briller aux dépens du souverain; ainsi en est-il de ceux qui ayant connu Dieu et sa gloire, ont prostitué cette gloire aux idoles, ont retenu la vérité dans l'injustice, outrageant leurs propres connaissances, autant qu'il était en eux, par l'abus qu'ils en faisaient. Comprenez-vous maintenant, ou faut-il vous expliquer cela plus clairement? Peut-être faudrait-il aller plus loin. Quel est donc le sens de ces paroles? Dieu s'est fait connaître aux hommes dès le commencement; mais les Gentils appliquant cette connaissance à du bois, à de la pierre, ont outragé la vérité, autant qu'il était en eux; car la vérité est immuable, et sa gloire ne saurait changer. Mais comment savons-nous, ô Paul, que Dieu s'est révélé à eux? « Parce que », nous répond-il, « ils ont connu ce qui se peut découvrir de « Dieu ». Mais c'est là une affirmation, et non une preuve; démontrez-moi, faites-moi voir que la connaissance de Dieu leur a été donnée et qu'ils l'ont volontairement négligée. Comment donc était-elle manifeste? Leur avait-il parlé d'en-haut? Nullement : mais il avait fait ce qui devait les attirer mieux qu'une voix : il avait créé l'univers, de manière à ce que le savant et l'ignorant, le scythe et le barbare, devinant la beauté de Dieu par le seul aspect des choses visibles, pussent remonter jusqu'à lui. Voilà pourquoi Paul dit : « En effet, ses « perfections invisibles sont rendues com- « préhensibles depuis la création du monde, « par les choses qui ont été faites... (20) »; ce que le prophète disait déjà : « Les cieux ra- « content la gloire de Dieu ».

Que disent alors les Grecs? Nous vous avons ignoré. Eh! n'avez-vous pas entendu le ciel parler par son seul aspect; cette magnifique harmonie de l'ensemble, plus éclatante qu'un son de trompette? Ne voyez-vous pas cette régularité constante de la nuit et du jour? cette ordonnance fixe, invariable, de l'hiver, du printemps et des autres saisons? la docilité de la mer au milieu du trouble et des tempêtes? tout l'ensemble soumis aux lois de l'ordre, et, par sa beauté et par sa grandeur, proclamant l'ouvrier? Résumant cela et bien d'autres choses encore, Paul dit : « Car ses « perfections invisibles, rendues compréhen- « sibles depuis la création du monde par les « choses qui ont été faites, sont devenues visi- « bles, aussi bien que sa puissance éternelle et « sa divinité, de sorte qu'ils sont inexcusa- « bles ». Ce n'était point dans ce but que Dieu avait fait ces choses, bien que le résultat ait

eu lieu. Ce n'était pas pour les rendre inexcusables qu'il avait créé de tels enseignements ; mais pour qu'ils le connussent, et, par leur ingratitude, ils se sont ôté toute excuse. Et pour faire voir comment ils sont inexcusables, l'apôtre ajoute : « Parce que ayant connu Dieu, « ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu, ou ne « lui ont point rendu grâces... (21) ».

Voilà un premier crime, et il est énorme. Un second, c'est qu'ils ont adoré les idoles, comme Jérémie les en accusait en disant : « Ce peuple a commis deux iniquités ; ils m'ont « abandonné, moi la source d'eau vive, et ils « se sont creusé des citernes percées ». (Jér. II, 13.) Ensuite pour preuve que, connaissant Dieu, ils n'ont point usé de cette connaissance comme ils le devaient, Paul donne ce signe qu'ils ont reconnu des dieux ; ce qui lui fait dire : « Parce qu'ayant connu Dieu, ils ne « l'ont point glorifié comme Dieu ». Et il donne la raison de cette immense folie. Quelle est-elle ? Ils ont tout remis aux raisonnements. Il ne dit pas cela aussi simplement, mais avec beaucoup plus de force : « Mais ils se sont « perdus dans leurs pensées, et leur cœur « insensé a été obscurci ». Car de même que celui qui s'engage dans un chemin inconnu, ou se met en mer par une nuit obscure, périt bientôt, bien loin d'atteindre son but : ainsi ces hommes, en essayant de suivre la voie qui mène au ciel, en s'ôtant la lumière pour lui substituer leurs propres raisonnements, en cherchant dans les corps celui qui n'a pas de corps, dans les figures celui qui n'a pas de figure, ont fait le plus misérable naufrage. Outre cela, Paul donne encore une autre raison de leur erreur, quand il dit : « En disant « qu'ils étaient sages, ils sont devenus fous « (22) ». Ayant une haute idée d'eux-mêmes, et dédaignant de suivre la voie que Dieu leur avait tracée, ils se sont noyés dans leurs folles pensées. Ensuite dépeignant ce naufrage et faisant voir combien il était triste et inexcusable, il ajoute : « Et ils ont changé la gloire du « Dieu incorruptible contre une image repré- « sentant un homme corruptible, des oiseaux, « des quadrupèdes et des reptiles (23) ».

3. Voilà le premier chef d'accusation, ils n'ont pas trouvé Dieu ; le second, ils en ont eu de grandes et évidentes occasions ; le troisième, ils se sont dits sages ; le quatrième, non-seulement ils n'ont pas trouvé Dieu, mais ils ont prostitué leur culte aux démons, à la pierre et au bois. Il combat aussi cet orgueil dans son épître aux Corinthiens, mais non de la même manière qu'ici. Là il les condamne par la croix, en disant : « Car ce qui est folie « en Dieu est plus sage que les hommes » (I Cor. I, 25) ; ici, sans établir de comparaison, il raille cette sagesse en elle-même, démontrant qu'elle est une folie et une preuve d'orgueil. Et pour vous bien faire comprendre qu'ils avaient la connaissance de Dieu et qu'ils l'ont trahi, il se sert de cette expression : « Ils « ont changé ». Or celui qui change a quelque chose à donner en place. Ils voulaient trouver davantage et dépasser les bornes fixées ; par là ils ont perdu ce qu'ils avaient, car ils étaient avides de nouveauté. Tels ont été les Grecs en tout. Voilà pourquoi ils ne s'accordaient point entre eux ; Aristote combattit Platon, puis les Stoïciens déblatérèrent contre lui, et d'autres guerres se déclarèrent ; en sorte qu'ils sont moins admirables pour leur sagesse que dignes d'aversion et de haine pour la folie qui en est résultée. Car ils n'eussent point éprouvé un tel sort, s'ils n'avaient tout confié à leurs propres raisonnements, à leurs argumentations et à leurs sophismes. Ensuite, poursuivant ses accusations, Paul se raille de toutes leurs idolâtries. C'est surtout l'échange qui est ridicule ; avoir échangé Dieu contre de tels objets, c'est absolument inexcusable. Voyez en effet contre quoi ils ont échangé et à quels êtres ils ont conféré la gloire. Il a fallu imaginer que tel être était Dieu, maître de toutes choses, créateur capable de pourvoir et d'administrer : car c'est là la gloire de Dieu. Et à qui l'ont-ils attribuée, cette gloire ? Non à des hommes, mais à une image représentant un homme corruptible.

Et ils ne s'en sont pas tenus là, mais ils sont descendus jusqu'à des animaux stupides, voire même aux images de ces animaux. Et voyez la sagesse de Paul : comme il pose les deux extrêmes, Dieu, l'être suprême et les reptiles les plus vils, et non-seulement les reptiles, mais leurs images, pour mieux faire ressortir leur folie. Car la notion qu'il fallait avoir de l'Etre incomparablement le plus grand, ils l'ont appliquée à ce qu'il y a incomparablement de plus vil. Eh ! qu'est-ce que cela fait aux philosophes, direz-vous ? Ce sont eux surtout que cela regarde. Car ils ont pour maîtres les Egyptiens, inventeurs de ces choses : Platon, qui passe pour le plus digne d'entre eux,

s'en glorifie, et son maître lui-même honore les idoles, lui qui ordonne de sacrifier un coq à Esculape. Là on voit des images d'animaux et de reptiles, et parmi elles Apollon et Bacchus qui partagent le même culte. Quelques-uns de ces philosophes ont introduit dans le ciel des taureaux, des scorpions, des dragons et d'autres êtres non moins ridicules : car partout le démon s'est efforcé de rabaisser les hommes devant des images de reptiles, et de soumettre aux plus stupides des animaux ceux que Dieu voulait élever au-dessus du ciel. Et ce n'est pas en cela seulement, mais encore sur d'autres points, que vous verrez leur chef encourir les reproches dont nous venons de parler. Car quand il réunit les poètes et affirme qu'il faut admettre ce qu'ils disent de la divinité, il ne produit qu'un amas de niaiseries, il veut néanmoins qu'on croie comme vraies toutes ces absurdités.

« C'est pourquoi Dieu les a livrés aux désirs « de leurs cœurs, à l'impureté, en sorte qu'ils « ont déshonoré leurs propres corps en eux- « mêmes (24) ». Paul fait voir par là que l'impiété est le principe de la violation des lois. Ici « livrer » veut dire laisser aller. Car de même qu'un général d'armée en se retirant au fort de la mêlée, livre ses soldats, non pas précisément en les poussant vers l'ennemi, mais en les privant de son secours ; ainsi Dieu, après avoir fait tout ce qu'il devait faire, a abandonné ceux qui refusaient ses dons et s'éloignaient de lui les premiers. Et voyez : pour enseignement il avait créé le monde, il avait donné à l'homme l'intelligence et une âme capable de comprendre le devoir. Les hommes de ce temps-là n'ont point usé de ces dons pour leur salut, mais les ont détournés à une fin toute contraire. Que fallait-il donc faire? user de force et de violence? Mais ce n'est plus faire des hommes vertueux. Il n'y avait donc plus qu'à laisser faire, et c'est le parti que Dieu a pris, afin que, ayant connu par expérience les objets de leurs désirs, ils se dérobassent à la honte. En effet, si le fils d'un roi, méprisant son père, aime mieux vivre parmi des brigands, des assassins ou des voleurs sacriléges, et préfère leur compagnie au séjour de la maison paternelle, le père l'abandonne jusqu'à ce que l'expérience lui ait fait sentir l'excès de sa folie.

4. Mais pourquoi l'apôtre ne mentionne-t-il pas d'autres péchés, comme par exemple l'homicide, l'avarice, et ne parle-t-il que de l'impureté? Il me semble faire ici allusion à ceux qui l'écoutaient alors, et à ceux à qui s'adressaient sa lettre. « A l'impureté, en sorte qu'ils « ont déshonoré leurs propres corps en eux- « mêmes ». Voyez la force de ces expressions. Ils n'ont pas eu besoin, dit-il, que d'autres les déshonorassent; ils se sont traités eux-mêmes comme les eussent traités des ennemis. Puis remontant encore à la cause, il ajoute : « Eux « qui ont transformé la vérité de Dieu en « mensonge, adoré et servi la créature plu- « tôt que le Créateur (25) ». Il parle en particulier de ce qu'il y avait de plus ridicule, et en général de ce qui semblait plus sérieux, mais par l'un et par l'autre il montre que le culte de la créature était le propre des Grecs. Et voyez comme il explique sa pensée. Il ne dit pas simplement : ils ont adoré la créature, mais il ajoute : « Au lieu du créateur » ; faisant ressortir par là la gravité du crime et leur ôtant par ce rapprochement tout espoir de pardon.

« Qui est béni dans les siècles. Ainsi soit- « il ». Mais Dieu n'en a point souffert, ajoute-t-il ; car il est béni dans les sciècles. Il montre ici que si Dieu les a abandonnés, ce n'est point pour se venger, puisqu'il n'a éprouvé aucun dommage. S'ils lui ont fait injure, leur injure ne l'a point atteint ; sa gloire n'en a point été diminuée, mais il demeure toujours béni. Car si souvent un philosophe ne souffre point des injures qu'on lui adresse, à bien plus forte raison Dieu, nature indestructible et immuable, gloire invariable et immortelle. Et c'est en cela que les hommes ressemblent à Dieu, quand ils ne souffrent point des outrages, des injures, des coups, des railleries dont on les poursuit. Et comment cela se peut-il, direz-vous? Cela est possible, très-possible : c'est en ne s'affligeant point de ces accidents. Et comment, dites-vous encore, ne pas s'en affliger? Eh! comment peut-on s'en affliger au contraire? Dites-moi : si votre petit enfant vous injuriait, prendriez-vous ses injures pour des injures? Vous en affligeriez-vous? Pas le moins du monde; autrement, ne seriez-vous pas ridicule au dernier point? Soyons dans les mêmes dispositions à l'égard du prochain, et nous n'éprouverons rien de fâcheux, (ceux qui injurient ont moins de raison que des enfants); ne cherchons point à éviter les injures, supportons courageusement celles qu'on nous adresse, car

c'est là le véritable honneur. Pourquoi? parce que vous êtes le maître de souffrir l'injure, et un autre est maître de vous l'infliger. Ne voyez-vous pas le diamant renvoyer les coups dont on le frappe? mais, direz-vous, c'est sa nature. Vous pouvez par volonté devenir ce qu'il est par nature. Quoi, n'avez-vous pas vu les trois enfants rester sains et saufs dans la fournaise? Daniel ne rien souffrir dans la fosse aux lions? Cela peut se reproduire encore aujourd'hui, car nous avons encore des lions, la colère, la concupiscence, armés de dents terribles et prêts à déchirer leurs victimes. Soyez donc semblable à Daniel, et ne souffrez point que les passions portent la dent sur votre âme. Mais, direz-vous, la grâce faisait tout chez Daniel. C'est vrai, mais soit: parce que sa volonté la dirigeait. En sorte que si nous voulons lui ressembler, la grâce est encore là pour nous aider; et quoique tourmentées par la faim les bêtes féroces ne vous toucheront pas. Si elles ont respecté le corps d'un esclave, comment ne s'apaiseraient-elles pas à la vue des membres du Christ? (Car, en qualité de fidèles, nous sommes les membres du Christ). Si donc elles ne s'apaisent pas, la faute en est à ceux qui deviennent leur proie. Il en est, en effet, beaucoup qui fournissent une abondante pâture à un lion, en entretenant des femmes perdues, en commettant l'adultère, en se vengeant de leurs ennemis; en sorte qu'ils sont déjà déchirés avant de toucher le sol. Cela n'arriva point à Daniel, et ne nous arrivera point non plus si nous le voulons; nous serons même encore plus favorisés que lui.

En effet les lions se sont contentés de ne point lui nuire; mais nos ennemis nous seront utiles, si nous veillons sur nous. Ainsi Paul sortit glorieux des injustices et des embûches qu'on lui tendait; ainsi Job accablé de coups, Jérémie jeté dans une fosse pleine de boue, Noé au milieu du déluge, ainsi Abel attiré dans un piége, ainsi Moïse parmi les Juifs altérés de sang, ainsi Elisée, ainsi, dis-je, tous ces grands hommes ont gagné leur brillante couronne, non au sein du repos et du plaisir, mais parmi les afflictions et les épreuves. Aussi le Christ connaissant ce principe de gloire, disait-il à ses disciples : « Dans le « monde vous aurez des tribulations; mais « ayez confiance : j'ai vaincu le monde ». (Jean, XVI, 33.) Quoi donc? direz-vous, un grand nombre n'ont-ils pas succombé à l'adversité? Oui, mais par leur lâcheté, et non par la nature même des épreuves. Que celui donc qui nous fait tirer profit de la tentation en sorte que nous puissions y résister, nous assiste tous et nous tende la main afin que, glorieusement proclamés, nous obtenions les couronnes éternelles, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ avec qui appartiennent au Père et au Saint-Esprit la gloire, l'honneur, la force, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE IV.

C'EST POURQUOI DIEU LES A LIVRÉS A DES PASSIONS D'IGNOMINIE. CAR LEURS FEMMES ONT CHANGÉ L'USAGE NATUREL EN UN AUTRE QUI EST CONTRE NATURE. ET PAREILLEMENT LES HOMMES, L'USAGE NATUREL DE LA FEMME, ABANDONNÉ, ONT BRULÉ DE DÉSIRS L'UN POUR L'AUTRE. (26, 27.)

Analyse.

1. Parce que les païens ont abandonné Dieu pour les idoles, Dieu à son tour les a abandonnés, et leur sagesse humaine ne les a pas empêchés de tomber dans les désordres les plus abominables. — Des œuvres sataniques sont la conséquence nécessaire de croyances sataniques. — Malheur à l'homme qui oublie et abandonne Dieu !
2. Le vice contre nature devenu, en vertu d'une loi de Solon, un privilége des hommes libres chez les Athéniens ! — Que les livres des philosophes sont pleins de cette peste.
3 et 4. Quel enfer serait assez dévorant pour de telles abominations.— A ceux qui ne croient pas à l'enfer, l'Orateur cite l'embrasement de Sodome, image et preuve permanente de l'enfer. — Ne point perdre la crainte de Dieu. — Vanité des grands du monde.

1. Toutes les passions sont ignominieuses, mais surtout la sodomie : car l'âme souffre plus, est plus déshonorée par les péchés que le corps par les infirmités. Et voyez comment l'apôtre ici, comme à propos des dogmes, leur ôte tout espoir de pardon, en disant d'abord des femmes : « Elles ont changé l'usage natu- « rel ». Personne, dit-il, ne peut prétendre ici que, privées de l'usage naturel du mariage, elles ont passé à l'autre ; ni que ne pouvant satisfaire leur désir, elles soient tombées dans ce désordre contre nature : car échanger suppose que l'on possède, ainsi qu'il le disait déjà en parlant des croyances : « Ils ont transformé « la vérité de Dieu en mensonge ». Il en dit autant des hommes, mais d'une autre manière : « L'usage naturel de la femme étant « abandonné ». A ceux-ci comme à celles-là, il ne laisse aucun moyen de défense ; il les accuse, non-seulement d'avoir eu le moyen de jouir et de l'avoir abandonné pour un autre, mais d'avoir abandonné celui qui était naturel pour recourir à celui qui est contre nature. Or ce qui est contre nature est plus pénible et plus désagréable ; car le vrai plaisir est conforme à la nature ; mais quand Dieu se retire, tout se renverse sens dessus dessous. Ainsi non-seulement leur croyance était diabolique, mais aussi leur conduite.

Quand Paul raisonnait sur les croyances, il mettait en scène le monde et l'âme humaine, en disant qu'à l'aide de l'intelligence donnée par Dieu, les hommes auraient pu, par l'aspect des choses visibles, remonter jusqu'au Créateur ; mais que, ne l'ayant pas voulu, ils étaient restés sans excuse. Ici, au lieu du monde visible, il invoque le plaisir naturel, dont ils pouvaient jouir avec plus de liberté et de satisfaction, en se soustrayant à l'ignominie ; mais ils ne l'ont pas voulu ; et déshonorant la nature elle-même, ils se sont rendus inexcusables ; et pour comble d'horreur, les femmes elles-mêmes recherchaient ces commerces, elles qui devaient avoir plus de pudeur que l'homme. Ici encore il faut admirer la prudence de Paul : Comment se trouvant entre deux points opposés, il les traite tous les deux avec une parfaite mesure. Il voulait tout à la fois parler chastement et faire impression sur l'auditeur : deux choses inconciliables et dont l'une nuit à l'autre. Car si votre langage est chaste, vous ne frapperez point ceux qui vous écoutent ; et si vous voulez être violent, vous serez obligé de parler en termes

nus et sans voile. Mais cette âme prudente et sainte a su résoudre le problème, en aggravant l'accusation au nom de la nature, et en se servant de cette même nature, comme d'un voile pour sauver la décence de son langage.

Après avoir d'abord parlé des femmes, il en vient aux hommes, et dit : « Et pareillement « les hommes, l'usage naturel de la femme « abandonnée » : ce qui est l'indice d'une extrême dépravation, parce que les deux sexes sont corrompus, et que celui qui est établi comme le maître de la femme, et celle qui a été créée comme aide de l'homme, se traitent mutuellement comme des ennemis. Et voyez comme les expressions de l'apôtre sont énergiques ! Il ne dit pas qu'ils se sont aimés, désirés mutuellement; mais : « Ils ont brûlé « de désirs l'un pour l'autre ». Remarquez-vous que tout vient de l'excès de la passion, qui ne peut plus se contenir dans les bornes de la nature? Car tout ce qui transgresse les lois de Dieu, porte à l'excès, et ne se tient point dans les limites prescrites. Car comme on voit souvent des hommes ayant perdu le goût des aliments, manger de la terre et de petites pierres, et d'autres brûlés par la soif, être avides d'une eau boueuse; ainsi ils brûlaient d'un amour contraire à la loi. Et si vous demandez : D'où venait cet excès de la passion? De ce que Dieu les avait abandonnés. Et pourquoi Dieu les avait-il abandonnés ? A cause de l'iniquité de ceux qui l'avaient abandonné les premiers. « L'homme commettant « l'infamie avec l'homme ».

2. Pour avoir entendu ce mot : « Ils ont « brûlé de désirs », n'allez pas vous imaginer, dit l'apôtre, que la maladie se bornait à la seule concupiscence : car le plus souvent cette concupiscence empruntait son feu de leur lâcheté. Aussi ne dit-il point entraînés ou préoccupés, expressions qu'il emploie ailleurs. Que dit-il donc? « Commettant ». Ils ont mis le péché à effet, et non-seulement à effet, mais avec ardeur. Il ne dit pas le désir, mais proprement « l'infamie » ; car ils ont outragé la nature et foulé les lois aux pieds. Et voyez un peu la confusion qui s'ensuit des deux côtés. Tout est bouleversé et mis sens dessus dessous, ils sont devenus ennemis d'eux-mêmes et entre eux, en allumant une guerre terrible, multipliée, variée, plus cruelle qu'aucune guerre civile. En effet, ils lui ont donné quatre formes aussi vaines que contraires aux lois : car elle n'était pas seulement double ou triple, mais quadruple. Examinez un peu : l'homme et la femme de deux ne devaient faire qu'un : « Ils seront les deux en « une seule chair », est-il écrit. (Gen. II, 24.) Le désir de l'union conjugale produisait cet effet, et réunissait les deux sexes. Le démon, en détruisant ce désir et lui en substituant un autre, a brisé le rapport d'un sexe à l'autre, a fait deux de ce qui n'était qu'un, contrairement à la loi de Dieu qui avait dit : « Ils seront « les deux en une seule chair », tandis que lui partage une seule chair en deux. Voilà une première guerre.

Ensuite il a armé ces deux parties contre elles-mêmes et entre elles : car les femmes n'outrageaient pas seulement les hommes, mais aussi les femmes; et les hommes à leur tour, non contents de se faire la guerre, la faisaient aussi au sexe féminin, comme dans un combat de nuit. Voyez-vous une seconde et une troisième guerre, et même une quatrième et une cinquième ? Il y en a encore une autre : outre ce que nous avons dit, ils outrageaient encore les lois de la nature elle-même. Car le démon s'apercevant que le désir portait surtout un sexe vers l'autre, s'est attaché à briser ce lien ; en sorte que le genre humain tendait à sa destruction, non-seulement par le défaut de génération, mais aussi par suite de la division et de la guerre qui régnaient entre les sexes.

« Et recevant ainsi en eux-mêmes la récom- « pense qui était due à leur égarement ». Voyez comme il revient encore à la source du mal, l'impiété dogmatique, et fait voir que d'elle dérivaient ces désordres. Comme en parlant de l'enfer et de ses supplices, il ne paraissait point digne de foi aux impies et à ceux qui avaient adopté ce genre de conduite, qu'il leur semblait même ridicule, il leur prouve que la volupté renferme en elle-même son châtiment. S'ils ne le sentent pas, s'ils jouissent même, ne vous en étonnez pas : les furieux, les frénétiques, tout en se blessant et en se maltraitant misérablement, tout en excitant la pitié chez les autres, rient et sont heureux de ce qu'ils font. Nous ne les disons pas pour cela exempts du châtiment; nous les disons au contraire d'autant plus punis qu'ils ignorent leur état. Car ce ne sont pas les malades, mais ceux qui se portent bien qu'il faut consulter; d'ailleurs c'était anciennement chez

eux une loi, un ordre de leur législateur que la friction sèche[1] et la pédérastie fussent interdites aux esclaves ; ces priviléges, ou plutôt ces turpitudes, étaient réservées aux hommes libres. Cependant ils ne voyaient point là d'infamie ; c'étaient une chose honnête, mais trop relevée pour un esclave et digne seulement d'un homme libre : telle était l'opinion des Athéniens, le plus sage des peuples, et de leur illustre Solon. Et l'on retrouverait cette maladie dans beaucoup de livres de philosophes. Nous ne disons cependant pas pour cela que ce fût une loi pour tous, mais que ceux qui la subissaient, étaient misérables et dignes d'une grande pitié. Car ils éprouvaient ce qu'éprouvent les prostituées, et pire encore. En effet, chez celles-ci, le commerce est illégitime, mais non contre nature ; tandis que là il est tout à la fois illégitime et contre nature.

Et quand il n'y aurait pas d'enfer, ni aucune menace de supplice, le mal lui-même serait pire que tout supplice. En parlant du plaisir qu'ils éprouvent, vous indiquez une aggravation de châtiment. Si je voyais un homme courir nu, tout couvert de boue, et se pavanant au lieu de rougir, bien loin de partager sa satisfaction, je le plaindrais, d'autant plus qu'il ne sentirait pas l'indécence de sa conduite. Pour mieux faire ressortir cette ignominie, souffrez que je donne un autre exemple. Si on condamnait une jeune fille à admettre de stupides animaux dans son lit virginal, à avoir commerce avec eux, et qu'elle y trouvât du plaisir, ne serait-elle pas d'autant plus à plaindre que l'absence de la honte rendrait sa maladie incurable ? Cela est évident pour tout le monde. Or si le mal serait grand ici, il ne l'est pas moins là : car il est plus triste d'être outragé par ses semblables que par des étrangers. J'affirme que ces hommes sont plus coupables que des homicides. Car il vaut mieux mourir que de vivre dans un tel opprobre. L'homicide ne fait que séparer l'âme du corps, tandis que celui-ci perd le corps et l'âme. Ce crime dépasse tous ceux que vous pouvez nommer ; et si ceux qui souffrent de tels outrages en sentaient la gravité, ils aimeraient mieux mourir mille fois que de les subir.

3. En vérité il n'y a rien, non rien de plus déraisonnable ni de plus affreux. Si en parlant de la fornication Paul disait : « Tout péché, « quel qu'il soit, que fait l'homme, est hors « de son corps ; mais celui qui commet la for- « nication pèche contre son propre corps » (I Cor. VI, 18) ; que dirons-nous de ce désordre qui l'emporte sur la fornication plus qu'on ne saurait l'exprimer ? Car je ne dirai pas seulement que vous êtes devenu femme ; mais j'ajouterai que vous avez cessé d'être homme, que vous avez perdu votre nature sans prendre l'autre, que vous les avez trahies toutes les deux, et que vous méritez d'être chassé, lapidé par les hommes et par les femmes, puisque vous avez déshonoré l'un et l'autre sexe. Et pour vous faire bien comprendre l'énormité de votre crime : Si quelqu'un vous proposait de vous changer d'homme en chien, ne le fuiriez-vous pas comme un malfaiteur ? Et voilà que vous vous êtes vous-même changé, non pas en chien, mais en un animal bien plus vil : car un chien est utile, tandis que l'infâme n'est bon à rien. Dites-moi, je vous prie, si quelqu'un menaçait de faire enfanter les hommes, ne serions-nous pas enflammés de colère ? Mais ceux qui poussent la rage jusque-là, s'infligent un bien plus grave outrage : car ce n'est pas la même chose d'être changé en femme, ou de devenir femme tout en restant homme, ou plutôt de n'être ni l'un ni l'autre. Pour vous convaincre mieux encore de l'énormité de ce crime, demandez pourquoi les législateurs punissent ceux qui font des eunuques, et vous apprendrez que leur seule raison est que c'est là un amoindrissement de la nature. Or cette dernière injure est moins grave que l'autre ; car les eunuques, même après la castration, sont encore utiles ; tandis que rien n'est plus inutile que l'homme changé en prostituée ; puisque non-seulement son âme, mais aussi son corps est plein d'ignominie et ne mérite que l'expulsion.

Combien faudrait-il d'enfers pour eux ? Si ce mot d'enfer vous fait rire, si vous y êtes incrédule, rappelez-vous le feu qui consuma Sodome ; car nous avons vu, oui, nous avons vu en ce monde une image de l'enfer. Car comme beaucoup devaient être incrédules à ce qui suivra la résurrection, en entendant parler d'un feu qui même ici-bas ne pouvait s'éteindre, ils sont revenus à la sainte doctrine, Dieu leur en donnant une preuve actuelle. Tel est en effet le résultat du feu et de l'incendie de Sodome ; ceux-là le savent qui

[1] La friction sèche était prise par les athlètes au sortir du bain.

ont été sur les lieux et ont vu de leurs yeux les suites de la colère céleste et les traces de la foudre. Considérez l'énormité de ce crime, qui a rendu nécessaire une image anticipée de l'enfer. Comme beaucoup méprisaient les avertissements, Dieu a voulu donner, sous une forme nouvelle, une figure de la géhenne. Et au fait cette pluie était extraordinaire, parce que le crime était contre nature, et elle a inondé la terre parce que la passion avait envahi les âmes. Voilà pourquoi la pluie était extraordinaire : car non-seulement elle ne féconda point la terre pour la production des fruits, mais elle la rendit incapable de recevoir les semences. Tel était le commerce charnel des Sodomites, qu'il frappait même ce grand corps de stérilité. Qu'y a-t-il de plus abominable que l'homme métamorphosé en prostituée? Qu'y a-t-il de plus infâme? O fureur! O délire! Comment cette passion s'est-elle répandue, elle qui a traité la nature humaine en ennemie, elle plus cruelle même qu'un ennemi, d'autant que l'âme l'emporte sur le corps? O êtres plus déraisonnables que les brutes, plus impudents que les chiens! Car nulle part chez les animaux on ne voit de telles unions; là, la nature reconnaît ses limites; mais vous, en déshonorant ainsi votre espèce, vous la placez au-dessous de celle des brutes. Encore une fois, quelle est la source de ces maux? La volupté, l'oubli de Dieu; car dès qu'on a perdu la crainte de Dieu, tous les biens s'envolent à la fin.

4. Pour éviter ces maux, ayons toujours devant les yeux la crainte de Dieu. Car rien, rien n'est funeste à l'homme comme d'abandonner cette ancre; rien ne lui est salutaire comme d'avoir toujours les yeux de ce côté-là. Si la présence d'un homme nous retient sur la pente du péché; si, souvent par égard pour le plus humble domestique, nous nous abstenons d'une action déplacée, pensez quelle sécurité nous puiserions dans le souvenir continuel de la présence de Dieu. Jamais alors le démon ne nous attaquerait, persuadé de l'inutilité de ses efforts; mais s'il nous voit errant au dehors, courant çà et là sans frein, profitant de nos avances, il pourra nous jeter hors du bercail. Si nous nous écartons des commandements de Dieu, il nous arrivera ce qui arrive sur les places publiques aux serviteurs négligents qui, oubliant leurs commissions principales, celles mêmes pour lesquelles on les a envoyés, s'accrochent sans but et au hasard aux premiers venus et perdent leur temps.

Nous restons debout à admirer les richesses, la beauté du corps et d'autres choses qui ne nous concernent en rien. Semblables à ces serviteurs qui s'amusent à voir les tours de passe-passe de quelques mendiants, et au retour expient leur retard par les plus durs traitements. Beaucoup quittent la voie ouverte devant eux pour suivre ceux qui s'abandonnent à ces désordres. Ne les imitons point : car nous sommes envoyés pour des œuvres pressantes; et si nous les négligeons pour rester bouche béante devant des objets inutiles, nous perdrons notre temps et nous serons punis du dernier supplice. Que si vous voulez exercer votre attention, vous avez de quoi admirer, de quoi rester toujours en contemplation et ce ne seront plus des sujets ridicules, mais merveilleux et tout à fait estimables; tandis que celui qui admire des objets ridicules, devient lui-même ridicule et plus que le baladin même. Hâtez-vous d'échapper à ce malheur.

Car enfin pourquoi, dites-le-moi, êtes-vous en admiration, en extase devant la richesse? Qu'y voyez-vous de si merveilleux, de si digne de captiver vos regards? Des chevaux aux harnais dorés; des domestiques, les uns étrangers, les autres eunuques; de splendides vêtements par-dessous une âme amollie, un front altier, des mouvements, du bruit? Qu'y a-t-il d'admirable là dedans? Quelle différence voyez-vous entre ces riches et les mendiants qui dansent ou sifflent sur les places publiques? Car eux aussi, dans une extrême indigence de toute vertu, ces riches dansent d'une manière encore plus ridicule, courent çà et là, tantôt à des tables somptueuses, tantôt au logis de femmes perdues, tantôt vers la foule de leurs flatteurs et de leurs parasites. S'ils portent de l'or, ils n'en sont que plus misérables d'attacher tant d'intérêt à ce qui ne les regarde pas. Ne vous arrêtez pas aux vêtements, mais pénétrez jusqu'à leur âme, et voyez les mille blessures dont elle souffre, les haillons qui la couvrent, sa solitude, son délaissement. A quoi lui sert la folie du dehors? Il vaut bien mieux être pauvre avec la vertu que roi avec le vice. Le pauvre jouit au dedans de toutes les délices de l'âme, sa richesse intérieure lui fait oublier sa pauvreté exté-

rieure; tandis que le roi, vivant au sein de voluptés qui lui sont étrangères, est puni dans ce qui le touche de près, dans son âme, dans ses pensées, dans sa conscience, qui l'accompagneront au-delà de cette vie. Persuadés de ces vérités, dépouillons donc ces riches vêtements dorés, embrassons la vertu et les joies qu'elle procure. Par là nous goûterons de grands plaisirs en ce monde et en l'autre, et nous obtiendrons les biens promis par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en qui appartiennent, au Père et au Saint-Esprit la gloire, l'honneur, la force, maintenant et toujours, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE V.

ET COMME ILS N'ONT PAS MONTRÉ QU'ILS AVAIENT LA CONNAISSANCE DE DIEU ; DIEU LES A LIVRÉS A UN SENS RÉPROUVÉ, DE SORTE QU'ILS ONT FAIT LES CHOSES QUI NE CONVIENNENT PAS. (I, 28, JUSQU'A II, 16.)

Analyse.

1. Autres péchés qui sont la conséquence de l'oubli de Dieu. — Ceux qui les commettent sont inexcusables, et Dieu les punira
2. Malheur à l'homme qui abuse de la longanimité de Dieu.
3. Dieu rendra à chacun selon ses œuvres : aux bons, la récompense, la gloire et la vie éternelle ; aux méchants, à ceux qui auront acquiescé, consenti au mal, le supplice éternel.
4. Dieu ne fait pas acception des personnes. — Tous les hommes seront jugés, les Gentils suivant la loi naturelle, et les Juifs suivant leur propre loi.
5. Ce qui justifie devant Dieu, ce n'est pas d'entendre la loi, c'est de la pratiquer.
6 et 7. Crainte du jugement dernier : avoir plus d'horreur du péché que de l'enfer. — Quel est l'amour de Dieu pour les hommes. — Ingratitude des hommes.

1. Pour ne pas avoir l'air de faire allusion aux Romains, après avoir longtemps insisté sur le crime contre nature, il passe à d'autres espèces de péchés, et s'adresse à d'autres personnages. Et comme toujours, en s'adressant aux fidèles pour leur parler du péché et les exhorter à le fuir, il met en scène les païens, disant : « Non dans la passion de la convoi- « tise comme les autres nations qui ignorent « Dieu » (I Thess. IV, 5); et encore : « Afin que « vous ne vous attristiez pas comme font les « autres qui n'ont point d'espérance » (Ib. 13); de même ici il expose les crimes de ces philosophes et leur ôte toute espèce d'excuse : car ces crimes sont les fruits audacieux de la réflexion et non de l'ignorance. Aussi ne dit-il pas : Et comme ils n'ont pas connu, mais : « Et comme ils n'ont pas montré qu'ils avaient « la connaissance de Dieu » : attribuant le péché plutôt à un jugement perverti et à l'esprit d'opposition qu'à l'entraînement, et montrant que ce n'est pas de la chair, comme le disent certains hérétiques, mais de l'âme que naissent les désordres d'une coupable concupiscence, et que là est la source de tous les maux. Car dès que l'âme est réprouvée, le cocher étant corrompu, tout est renversé, tout est sens dessus dessous.

« Remplis de toute iniquité, malice, ava- « rice, méchanceté... (29) ». Voyez tout à la fois : « Remplis », dit-il, et : « De toute ». Après avoir nommé la malice en général, il en dé-

signe les espèces en particulier et avec hyperbole. « Pleins d'envie, de meurtre ». Car l'un naît de l'autre, comme on l'a vu pour Abel et pour Joseph. Puis, après avoir ajouté : « De « l'esprit de contention, de fraude, de malignité, délateurs, détracteurs, haïs de Dieu, « insolents... (30) », et avoir rangé parmi les crimes des choses qui passent pour indifférentes aux yeux d'un grand nombre, il aggrave encore son accusation et porte, pour ainsi dire, le mal au faîte en disant : « Arrogants ». En effet, l'orgueil dans le péché est plus grave que le péché lui-même; c'est pourquoi il fait ce reproche aux Corinthiens : « Et « vous êtes gonflés d'orgueil? » (I Cor. v, 2.) En effet, si l'homme qui s'enorgueillit d'une bonne action, en perd tout le mérite, quel ne sera pas le châtiment de celui qui s'enorgueillit dans le péché? Car la résipiscence lui devient impossible. Il continue : « Inventeurs « de nouveaux crimes » ; faisant voir que non contents des maux qui existaient, ils en inventaient d'autres : preuve qu'ils agissaient avec préméditation et par calcul, et non par surprise et par entraînement. Après avoir détaillé les genres de malice et montré que là encore ils résistaient à la nature « Désobéissants à « leurs parents », dit-il, il attaque le mal même à sa racine, en les appelant « Sans « affection, sans fidélité ». Le Christ avait aussi assigné cette origine au vice, en disant : « Et parce que l'iniquité aura abondé, la cha« rité d'un grand nombre se refroidira ». (Matth. xxiv, 12.) C'est ce que Paul dit ici, en les appelant : « Dissolus, sans affection, sans « fidélité, sans miséricorde... (31) », et montrant qu'ils ont trahi les dons mêmes de la nature. Car nous avons un penchant naturel les uns pour les autres, lequel se retrouve même chez les animaux. « Tout animal aime « son semblable et l'homme aime son pro« chain ». (Ecclé. xiii, 19.) Mais ils ont été plus sauvages que les animaux.

Par là l'apôtre nous fait comprendre la maladie que de fausses croyances ont introduite dans le monde, et nous montre clairement que ce double mal est le fruit de la négligence des malades. Du reste il les déclare encore inexcusables ici, comme il l'a déjà fait à propos des croyances : ce qui lui fait dire : « Qui, « ayant connu la justice de Dieu, n'ont pas « compris que ceux qui font ces choses sont « dignes de mort, et non-seulement ceux qui « les font, mais quiconque aussi approuve « ceux qui les font... (32) ». Il pose ici deux objections et les détruit victorieusement. Pourquoi, leur dit-il, objecter que vous ne saviez pas ce qu'il fallait faire? Quand cela serait, vous seriez encore coupables d'avoir abandonné le Dieu qui vous l'aurait fait connaître. Mais maintenant nous vous prouvons de plus d'une manière que vous le saviez et que vous péchiez volontairement. Vous étiez, dites-vous, entraînés par la passion. Pourquoi alors coopérer au mal et l'approuver? « Non« seulement ceux qui les font, mais quiconque « approuve aussi ceux qui les font ». Après avoir d'abord établi pour la détruire la supposition la plus grave, celle où le pardon ne peut s'admettre, (car celui qui approuve le péché est bien plus coupable que celui qui le commet) : après avoir, dis-je, d'abord établi ce point, il l'attaque encore plus vivement dans ce qui suit : « C'est pourquoi, ô homme, « qui que tu sois, tu es inexcusable de juger. « Car en jugeant autrui, tu te condamnes toi« même (ii, 1) ». Il parle ici comme à des princes : car Rome était alors chargée du gouvernement de l'univers. Il débute donc ainsi : Qui que vous soyez, vous vous ôtez tout moyen de défense : car en condamnant l'adultère, quand vous êtes vous-même adultère, bien que personne ne vous juge et ne vous condamne, vous avez porté contre vous la sentence dont vous frappez le coupable. « Nous savons, en effet, que Dieu juge selon « la vérité ceux qui font ces choses (2) ». Pour que personne ne dise : J'ai cependant échappé, il les épouvante en disant qu'il n'en est pas devant Dieu comme devant les hommes. Ici l'un est puni, et l'autre, aussi coupable, échappe au châtiment; là, il n'en est pas de même; ce juge connaît la justice, nous dit l'apôtre; il n'ajoute pas comment il la connaît : ce serait inutile. Il démontre donc ces deux points touchant l'impiété : Que l'impie faisait le mal quoiqu'il connût Dieu, et qu'il connaissait Dieu par la création. Mais comme cela n'était pas évident pour tout le monde, il en a donné la raison : ici il l'omet comme étant chose convenue. Toutefois quand il dit : « Qui« conque juge », il ne parle pas seulement aux princes, mais aux particuliers et aux sujets.

2. Car tous les hommes, bien qu'ils ne soient pas sur le trône et n'aient à leur disposition ni

bourreaux ni potence, jugent cependant les coupables, dans leurs entretiens, dans les assemblées, dans leur propre conscience; et personne n'oserait dire qu'un adultère ne mérite pas de châtiment. Mais, dira-t-on, on condamne les autres et non soi-même. Et c'est contre cela que l'apôtre s'élève avec violence : « Penses-tu donc, ô homme qui juges ceux « qui font ces choses et qui les fais toi-même, « que tu échapperas au jugement de Dieu « (3)? » Après avoir montré le grand crime de la terre et dans la croyance et dans les actes; prouvé que quand ils étaient sages et que la nature les guidait en quelque sorte par la main, ils ont non-seulement abandonné Dieu, mais adoré des images de reptiles, méprisé la vertu, embrassé le vice librement malgré la résistance de la nature, et même agi contre la nature; après cela, dis-je, il s'attache à démontrer que ceux qui font ces choses seront punis. Déjà il a mentionné le supplice en parlant du crime, quand il disait : « Recevant ainsi en « eux-mêmes la récompense qui était due à « leur égarement » ; mais comme ils ne sentent point cette peine, il en signale une autre qu'ils redoutaient extrêmement. Et déjà il l'avait clairement indiquée; car c'était là le sens de ces paroles : « Dieu juge selon la vé- « rité ». Toutefois il le répète ici plus au long, en disant : « Penses-tu, ô homme qui juges « ceux qui font ces choses et qui les fais toi- « même, que tu échapperas au jugement de « Dieu? » Tu échappes à ton propre jugement, échapperas-tu à celui de Dieu? qui voudrait le dire? Or tu t'es jugé toi-même. Mais puisque l'autorité de ce tribunal est si grande, et que tu n'as pas su t'épargner toi-même, à combien plus forte raison Dieu, qui est infaillible, qui est la souveraine justice, ne t'épargnera-t-il pas. Quoi! tu t'es condamné toi-même, et Dieu t'approuvera, te louera? Peut-on le dire raisonnablement? Vous êtes certainement digne d'un plus grand châtiment que celui que vous avez condamné. Car ce n'est pas la même chose de pécher simplement, ou de punir le coupable et de tomber dans son péché. Voyez-vous comme la culpabilité s'aggrave? Si vous punissez un pécheur moins coupable que vous au moment même de vous déshonorer, comment Dieu qui ne peut se déshonorer, ne vous jugera-t-il pas, ni vous condamnera-t-il plus sévèrement, vous qui commettez une faute plus grande et êtes déjà condamné par votre propre conscience? Si vous me dites : Je sais que je mérite d'être puni; et qu'ensuite la patience divine vous porte à ne tenir aucun compte de votre état, que le délai de la punition vous inspire une fausse confiance : c'est là une juste raison de craindre et de trembler. Ce n'est point pour vous exempter du supplice que Dieu le diffère, mais pour le rendre plus terrible, si vous restez incorrigible. Que le Ciel vous en préserve! aussi l'apôtre ajoute-t-il : « Est-ce que tu méprises les richesses de sa « bonté, de sa patience et de sa longanimité? « Ignores-tu que la bonté de Dieu t'invite à la « pénitence (4)? »

Après avoir loué la longanimité de Dieu, et montré le très-grand profit qu'on en peut tirer (c'était une manière d'attirer les pécheurs au repentir), il augmente leur terreur. Car comme elle est un principe de salut pour ceux qui en usent convenablement, ainsi elle prépare un châtiment plus terrible à ceux qui la méprisent. C'est une opinion vulgaire que Dieu, étant bon et patient, ne punit pas; mais dire cela c'est annoncer un plus grand supplice. Si Dieu montre de la bonté, c'est pour que vous vous débarrassiez de vos péchés et non pour que vous en augmentiez le nombre; sinon, la vengeance sera plus terrible. C'est surtout parce que Dieu est patient qu'il ne faut plus pécher, et ne pas faire de sa bonté un motif d'ingratitude. Bien qu'il soit patient, il punit à la fin. Comment le voyons-nous? Par ce qui va suivre. Si en effet le mal est grand et que les coupables n'aient pas été punis, nécessairement ils le seront. Car si les hommes tiennent compte de cela, comment Dieu ne le tiendrait-il pas? Aussi est-ce de là que l'apôtre prend occasion de parler du jugement. Après avoir montré que beaucoup ont encouru le châtiment à moins qu'ils n'aient fait pénitence, et qu'ils ne le subissent cependant point en ce monde, il établit qu'un jugement, et un jugement très-sévère, aura certainement lieu, et dit : « Cependant, par la dureté de ton cœur « impénitent, tu t'amasses un trésor de colère « (5) ».

Quoi de plus dur en effet que celui qui ne se laisse ni toucher par la douceur, ni fléchir par la crainte? Après avoir parlé de la bonté de Dieu, l'apôtre en vient au châtiment qui sera intolérable pour celui que de tels moyens n'ont pas converti. Et voyez quelle énergie dans ses expressions : « Tu t'amasses un trésor de co-

« lère ! » Trésor certainement tenu en réserve, par la faute du coupable, et non par celle du juge. « Tu t'amasses un trésor », toi, et non Dieu. Car il a fait tout ce qu'il fallait faire, il t'a donné la connaissance du bien et du mal, il s'est montré patient, il t'a invité à la pénitence, il t'a menacé d'un avenir terrible, il a employé tous les moyens pour t'amener à résipiscence; si tu t'obstines à résister « tu « t'amasses un trésor de colère pour le jour de « la colère et de la manifestation et du juste « jugement de Dieu ». Et pour que ce mot de colère n'éveille pas en vous l'idée de la passion, il a soin d'ajouter : « Du juste jugement « de Dieu ». Et il a raison de dire : « De la « manifestation » ; car la révélation aura lieu quand chacun sera traité selon ses mérites. Ici-bas souvent un grand nombre commettent des injustices ou tendent des piéges contre les lois de l'équité; là il n'en sera pas ainsi. « Qui rendra à chacun selon ses œuvres; à ceux « qui par leur persévérance dans les bonnes « œuvres, etc. (6,7) ».

3. Après s'être montré terrible et sévère, en parlant du jugement et des peines futures, contre toute attente, au lieu d'insister sur le supplice, il revient tout à coup à un sujet plus doux, à la récompense des bons, et dit : « A « ceux qui par la persévérance dans les bonnes « œuvres cherchent la gloire, l'honneur, et « l'immortalité; la vie éternelle ». Ici il relève ceux qui avaient failli dans les tentations et leur montre qu'il ne faut pas se fier à la foi seule; car, devant ce tribunal, les actions aussi sont examinées. Et voyez comment, en parlant de l'avenir, il ne peut expliquer clairement en quoi consistent ces biens, mais parle de gloire et d'honneur. En effet, comme ces biens surpassent tous les biens terrestres, il ne trouve rien qui puisse en donner l'image; mais il leur applique comme il peut le nom des choses qui brillent le plus à nos yeux, la gloire, l'honneur, la vie : car voilà surtout ce que les hommes recherchent. Mais tels ne sont pas les biens du ciel, qui l'emportent d'autant plus sur ceux-ci qu'ils sont incorruptibles et immortels.

Voyez-vous comme, en parlant d'incorruptibilité, il nous ouvre la porte pour traiter de la résurrection du corps ? Car cette incorruptibilité concerne ce corps de corruption. Et comme ce n'était pas assez, il y ajoute la gloire et l'honneur. Car tous nous ressusciterons incorruptibles, mais non tous pour la gloire : les uns pour le supplice, les autres pour la gloire. « Mais », continue-t-il, « à ceux qui ont l'esprit « de contention (8) » ; il refuse de nouveau le pardon à ceux qui vivent dans le vice, et montre qu'ils y sont tombés par un certain esprit de contention et par lâcheté. « Qui ne se rendent « pas à la vérité, mais qui acquiescent à l'ini- « quité ». Autre accusation. Quelle sera en effet l'excuse de celui qui fuit la lumière et préfère les ténèbres? Il ne dit pas : qui sont contraints par violence ou par tyrannie, mais « qui acquiescent à l'iniquité » ; pour vous apprendre que la chute est volontaire, et non l'effet de la nécessité. « Tribulation et angoisse « à l'âme de tout homme qui fait le mal « (9) » ; c'est-à-dire qu'on soit riche, consul, roi, le jugement n'en tiendra aucun compte; là les dignités ne tiendront point de place.

Après avoir décrit l'excès de la maladie, en avoir signalé la source, à savoir la lâcheté de ceux qui en sont atteints; puis indiqué le terme, qui est la perdition, et la facilité de s'en guérir, il fait retomber principalement sur le Juif le poids du châtiment. « Du Juif « d'abord, puis du Grec ». Car celui qui a eu la plus grande part à la doctrine, doit, s'il prévarique, avoir aussi la plus grande part au châtiment. Ainsi plus nous sommes éclairés ou puissants, plus nos fautes seront punies. En effet si vous êtes riche, on exigera de vous plus d'aumônes que d'un pauvre; si vous êtes plus intelligent, plus de soumission; si vous êtes revêtu de la puissance, des œuvres plus éclatantes; en tout et partout, vous devez produire selon vos forces et votre capacité.

« Mais gloire, honneur et paix à quiconque « fait le bien, au Juif d'abord, puis au Grec « (10) ». De quel Juif, de quels grecs parle-t-il ici ? De ceux qui ont existé avant le Christ; car il ne parle point encore du temps de grâce, mais des temps qui ont précédé, faisant disparaître d'avance et de loin la différence entre le Grec et le Juif, afin que la chose ne paraisse plus nouvelle ni pénible, quand il s'agira du temps de grâce. En effet si dans les âges antérieurs, quand la grâce n'avait point encore brillé d'un tel éclat, quand la nation juive était honorable, illustre et glorieuse entre toutes, si déjà il n'y avait pas de différence, qu'aura-t-on à dire après qu'une si grande grâce se sera manifestée? Aussi met-il le plus grand intérêt à prouver ce point. Et l'auditeur

informé qu'il en était déjà ainsi dans les temps précédents, sera beaucoup plus disposé à l'admettre pour l'époque de la foi. Or il appelle ici Grecs, non les idolâtres, mais ceux qui honoraient Dieu, qui obéissaient à la loi naturelle, ceux qui placés en dehors du judaïsme, observaient tout ce qui porte à la piété : tels que Melchisédech, Job, les Ninivites, Corneille. Déjà il commence à saper par la base la différence entre la circoncision et l'incirconcision, et attaque de loin cette distinction, de manière à n'exciter aucun soupçon et paraître y être amené forcément par une autre raison; ce qui est le propre de la prudence apostolique. Car s'il eût avancé qu'il en était ainsi au temps de grâce, son langage eût paru fort suspect; mais en entrant dans ce sujet à la suite d'autres raisonnements, à l'occasion du vice et de la corruption qui régnaient autrefois dans le monde, il n'éveillait aucun soupçon contre son enseignement.

4. Voici la preuve que c'était là son intention et qu'il disposait son discours dans ce but. S'il n'avait pas voulu prouver ce point, il lui suffisait de dire : « Par ta dureté et ton cœur im« pénitent tu t'amasses un trésor de colère « pour le jour de la colère », puis de couper court sur ce sujet, comme étant épuisé. Mais comme il n'avait pas seulement en vue de traiter du jugement dernier, mais de montrer que le Juif n'avait rien de plus que le Grec; pour que le Juif ne s'enorgueillisse pas, il va plus loin et procède par ordre. Voyez : il a épouvanté l'auditeur, il a fait retentir le terrible jugement, il a dit quel mal c'est de vivre dans le vice; il a démontré que personne ne pèche par ignorance ni ne restera impuni, et que, pour être différée, la punition n'en viendra pas moins; maintenant il veut prouver que la doctrine de la loi n'était pas chose absolument indispensable; que la peine et la récompense dépendent des œuvres, et non de la circoncision ou de l'incirconcision. Donc après avoir dit que le Grec sera certainement puni, et avoir posé ce principe comme avoué, et prouvé par là même qu'il sera aussi récompensé, il démontre que la loi et la circoncision étaient choses superflues.

Ici il combat surtout les Juifs. Car comme les Juifs étaient trop enclins à discuter, d'abord par orgueil et parce qu'ils ne voulaient point être comptés parmi les gentils, ensuite parce qu'ils se moquaient de ceux qui disaient que la foi efface tous les péchés : L'apôtre attaque d'abord les Grecs, dont il s'agissait en ce moment, afin d'attaquer ensuite les Juifs librement et sans exciter de soupçon; puis quand il en vient à parler du jugement, il fait voir que non-seulement la loi ne sera d'aucune utilité au Juif, mais qu'elle lui sera à charge, et il en a déjà la preuve plus haut. En effet si le Grec est inexcusable de ne s'être pas corrigé sur l'invitation de la nature et de la raison, à plus forte raison le Juif qui a reçu en outre l'enseignement de la loi. Après lui avoir donc fait accepter ce raisonnement pour ce qui regarde les péchés des autres, il le force à l'admettre aussi pour ce qui concerne les siens. Et pour mieux faire agréer son langage, il l'adoucit en disant : « Gloire, honneur et paix à quiconque « fait le bien, au Juif d'abord, puis au Grec ». Ici-bas en effet, quelques biens que l'on possède, ils sont accompagnés de beaucoup de troubles, fût-on riche, puissant ou roi ; si l'on n'est point en guerre avec d'autres, on y est au moins avec soi-même, avec ses propres pensées; mais dans l'autre vie, rien de pareil; tout est tranquille, exempt de trouble, rempli de la véritable paix.

Après avoir donc prouvé plus haut que ceux qui n'ont pas la loi jouiront des mêmes avantages, il continue son raisonnement en disant : « Car Dieu ne fait point acception des per« sonnes (11 ». Quand il dit que le Juif et le Grec seront punis pour avoir péché, il n'a pas besoin de recourir au raisonnement; mais pour établir que le Grec sera récompensé, il lui faut une preuve. Cela semblait en effet quelque chose d'étonnant, de paradoxal, de dire que celui qui n'avait ni la loi ni les prophètes, serait récompensé pour ses bonnes actions. Aussi, comme je l'ai déjà dit, habitue-t-il d'abord leurs oreilles à entendre parler des temps qui ont précédé la grâce, afin de les amener plus facilement à sa pensée, à l'aide de la foi. Ici surtout il n'est plus suspect puisqu'il ne parle plus d'après lui-même. Donc, après avoir dit : « Gloire, honneur et paix à « quiconque fait le bien, au Juif d'abord, puis « au Grec », il ajoute : « Car Dieu ne fait point « acception des personnes ».

O ciel ! quelle surabondance d'arguments ! Il prouve d'abord par l'absurde que si la chose n'était pas ainsi, elle ne serait pas selon Dieu, puisqu'il y aurait acception de personnes ; ce qui ne peut convenir à Dieu. Il ne dit pas :

S'il n'en était ainsi, Dieu ferait acception de personnes, mais, avec plus de dignité : « Dieu « ne fait point acception des personnes », c'est-à-dire, Dieu ne regarde point à la qualité des personnes, mais à la différence des choses. Il montre ensuite qu'entre le Juif et le Grec il n'y a de différence que dans la personne, et non dans la chose. Par conséquent il fallait dire : Ce n'est pas parce que l'un est Juif et l'autre Grec que le premier est honoré et le second méprisé ; mais les œuvres seules déterminent la différence. Cependant ce n'est pas ainsi qu'il parle ; il eût irrité le Juif ; mais il fait quelque chose de plus en abattant et comprimant leur orgueil, pour leur faire admettre sa proposition. Et comment cela ? La suite va nous le dire.

« Car quiconque a péché sans la loi, périra « sans la loi ; et quiconque a péché sous la loi, « sera jugé par la loi ». Ici, comme je le disais plus haut, non-seulement il établit l'égalité entre le Juif et le Grec, mais il démontre que la concession de la loi aggrave beaucoup la condition du Juif, car le Grec est jugé sans la loi, et ce mot, « Sans la loi » indique une circonstance plutôt atténuante qu'aggravante, c'est-à-dire, n'a pas la loi pour l'accuser. Car c'est là le sens de cette expression, « Sans la « loi » ; c'est-à-dire, il sera condamné en dehors de l'accusation légale, d'après les seules données de la nature. Mais le Juif sera jugé d'après la Loi : C'est-à-dire sur la double accusation de la nature et de la Loi ; et il sera puni d'autant plus sévèrement qu'il aura été l'objet de plus de soins.

5. Voyez-vous comme il fait sentir aux Juifs un plus grand besoin de recourir à la grâce ? Car comme ils prétendaient être justifiés par la Loi seule et n'avoir pas besoin de la grâce, il leur prouve qu'ils en ont plus besoin que les Grecs, puisqu'ils doivent être punis plus sévèrement. Ensuite il fait un autre raisonnement pour appuyer ce qu'il vient de dire : « Car ce ne sont pas ceux qui écoutent la loi « qui sont justes devant Dieu (13) ». Il a raison de dire « Devant Dieu » ; car ils peuvent paraître honorables devant les hommes, et beaucoup se vanter, tandis que devant Dieu c'est tout le contraire. « Mais ce sont les observa- « teurs de la loi qui seront justifiés ». Voyez-vous avec quelle vigueur il retourne son raisonnement dans le sens opposé ? Si vous demandez, dit-il, à être sauvé par la loi, le Grec sera sauvé avant vous, lui qui paraît avoir observé ce qui est écrit. Et comment, direz-vous, a-t-il pu observer sans avoir entendu ? Cela est possible, répond l'apôtre, et même plus encore, car non-seulement on peut accomplir sans avoir entendu, mais on peut avoir entendu et ne pas accomplir ; ce qu'il exprime dans la suite plus clairement et plus énergiquement, en disant : « Toi qui instruis « les autres, tu ne t'instruis pas toi-même ? » En attendant il prouve ici son premier point : « En effet lorsque les gentils, qui n'ont pas la « loi, font naturellement ce qui est selon la « loi ; n'ayant pas la loi, ils sont à eux-mêmes « la loi (14) ».

Je ne rejette pas la loi, dit-il, mais par elle je justifie les gentils. Voyez-vous comment, en minant par la base la gloire du Judaïsme, il évite de donner prise à une accusation de mépris pour la loi, puisqu'il l'exalte au contraire, la glorifie, et prouve ainsi toute sa thèse ? Quand il dit « Naturellement », il entend à l'aide des raisonnements naturels. Il leur fait voir qu'il y en a d'autres, meilleurs qu'eux, et, qui plus est, meilleurs précisément parce qu'ils n'ont pas reçu et ne possèdent point la loi, dont les Juifs semblent se prévaloir. Et voilà, ajoute-t-il, en quoi ils sont admirables ; c'est qu'ils n'ont pas eu besoin de loi et qu'ils ont néanmoins observé la loi, gravant dans leurs âmes, non des paroles, mais des œuvres. Car il dit : « Montrant l'œu- « vre de la loi écrite dans leurs œuvres, leur « conscience leur rendant témoignage, et « leurs pensées s'accusant et se défendant l'une « l'autre, au jour où Dieu jugera par Jésus- « Christ, selon mon Evangile, ce qu'il y a de « caché dans les hommes (15, 16) ».

Voyez-vous comme il rappelle encore ce jour et le rend en quelque sorte présent, jetant le trouble dans leur âme, et leur montrant que ceux-là seront surtout honorés qui auront fait sans la loi, les œuvres de la loi ? Il est juste de dire maintenant ce qu'il y a de plus admirable dans la prudence de l'apôtre. Après avoir donné la preuve que le Grec l'emporte sur le Juif, il omet ce point dans le résumé et la conclusion de ses raisonnements, pour ne pas exaspérer les Juifs. Afin de rendre ma pensée plus claire, je rapporterai ses paroles mêmes. Car après avoir dit : « Ce ne sont pas ceux qui « écoutent la loi qui seront justifiés, mais ceux « qui l'observent », il devait logiquement dire :

« En effet, lorsque les gentils qui n'ont pas la « loi font naturellement ce qui est selon la « loi », ils valent mieux que ceux qui ont reçu l'enseignement de la loi. Il ne le dit pourtant pas ; mais il s'arrête à l'éloge des Grecs, et ne pousse pas plus loin la comparaison, afin de faire accepter son langage aux Juifs. Il ne dit donc point cela ; mais que dit-il ? « En effet « lorsque les gentils qui n'ont pas la loi font « naturellement ce qui est selon la loi ; n'ayant « pas la loi, ils sont à eux-mêmes la loi ; mon- « trant ainsi l'œuvre de la loi écrite dans leurs « cœurs, leur conscience leur rendant témoi- « gnage ».

Ainsi la conscience et la raison tiennent lieu de la loi. Par là il fait voir encore que Dieu a donné à l'homme des forces suffisantes pour embrasser la vertu et fuir le vice. Et ne vous étonnez point s'il le prouve une fois, deux fois, bien des fois. Ce point était capital pour lui, à cause de ceux qui disaient : Pourquoi le Christ est-il venu si tard ? Où était donc autrefois cette grande Providence ? Après avoir réfuté cette objection en passant, il montre que dans les anciens temps, même avant la concession de la loi, la nature humaine était l'objet de tous les soins de la Providence. Car « ce qui est connu de Dieu était manifeste « en eux » ; ils savaient ce qui était bien, ce qui était mal, par quoi ils jugeaient les autres, et c'est ce qu'il leur reprochait en disant : « En jugeant autrui, tu te condamnes toi- « même ».

Quant aux Juifs, outre ce que nous avons dit, la raison et la conscience, ils avaient la loi. Mais pourquoi ces expressions : « S'accu- « sant ou se défendant ? » S'ils ont la loi écrite dans leurs cœurs et qu'ils en fassent voir les œuvres, comment la raison peut-elle les accuser ? Mais ce n'est pas seulement à cela que s'applique le mot « Accusant », mais à la nature entière. Ici-bas nos raisonnements sont là, tantôt pour nous accuser, tantôt pour nous défendre, et devant cet autre tribunal, l'homme n'a pas besoin d'autre accusateur. Ensuite, pour augmenter la crainte, il ne dit pas : les péchés des hommes, mais : « Ce qu'il y a de caché « dans les hommes ». Après avoir dit : « Penses- « tu donc, ô homme qui juges ceux qui font « ces choses et qui les fais toi-même, que tu « échapperas au jugement de Dieu ? » Pour que vous ne subissiez point la sentence que vous portez vous-même, et que vous compreniez que celle de Dieu est bien plus juste que la vôtre, il ajoute : « Ce qu'il y a de caché « dans les hommes », et encore : « Par Jésus- « Christ, selon mon Evangile ». En effet, les hommes ne jugent que les apparences. Or, plus haut il ne parlait que du Père, mais après les avoir abattus par la crainte, il parle maintenant du Christ, non d'une manière simple, mais après avoir fait mention du Père ; et par là il relève la dignité de sa prédication. La prédication, dit-il, annonce ce que la nature avait déjà fait voir d'avance.

6. Voyez-vous avec quelle prudence il les attire et les attache au Christ et à l'Evangile et leur démontre que notre destinée ne se borne pas à la vie présente, mais qu'elle s'étend au delà ? C'est ce qu'il avait déjà indiqué plus haut, en disant : « Tu t'amasses un « trésor de colère pour le jour de la colère », et tout à l'heure encore : « Dieu juge ce qu'il « y a de caché dans les hommes ». Que chacun donc descende dans sa conscience, recherche ses fautes et s'en demande à lui-même un compte sévère, afin de n'être pas condamné avec le monde. Car ce jugement sera terrible ; ce tribunal, effrayant ; ce compte, plein de terreur ; là couleront des torrents de feu. « Là « où un frère ne rachètera pas, un homme ra- « chètera-t-il ? » (Ps. XLV.) Rappelez-vous ce qui est dit dans l'Evangile : les anges volant çà et là, la salle des noces fermée, les flammes qui ne s'éteignent pas, les puissances qui entraînent dans la fournaise. Songez que si l'un de nous voyait son crime secret révélé dans cette église seulement, il aimerait mieux mourir et voir la terre s'entr'ouvrir sous ses pieds que d'avoir tant de témoins de sa faute. Qu'éprouverons-nous donc, quand tout sera manifesté à la face du monde entier, sur ce théâtre éclatant, resplendissant de lumière, sous les regards de tous, connus et inconnus ? O malheur ! de quoi donc suis-je forcé de vous épouvanter ? de l'opinion des hommes, quand vous devriez craindre Dieu et son redoutable arrêt ? que deviendrons-nous, dites-moi donc, quand, enchaînés, grinçant les dents, nous serons entraînés dans les ténèbres extérieures ? Et, ce qui est plus terrible encore, que ferons-nous, quand nous serons face à face avec Dieu ?

Pour quiconque a du sentiment et de la raison, c'est déjà un enfer que d'être privé de la vue de Dieu ; mais comme ce motif ne fait

pas d'impression sur l'homme, Dieu le menace du feu. Ce n'est pas le châtiment, mais la faute qui devrait nous causer de la douleur. Ecoutez Paul gémissant et pleurant des péchés dont il ne devait pas être puni : « Je ne suis « pas digne d'être appelé apôtre, parce que j'ai « persécuté l'Eglise ». (I Cor. xv, 9.) Ecoutez David qui, bien que dispensé du châtiment, appelle sur lui la vengeance parce qu'il croit avoir offensé Dieu : « Que votre main s'appe- « santisse sur moi et sur la maison de mon « père ». (II Rois, xxiv, 17.) Car il est plus malheureux d'offenser Dieu que d'en être puni. Mais maintenant nous sommes si misérables, que, sans la crainte de l'enfer, nous ferions à peine quelque chose de bien. Aussi, à part toute autre raison, nous mériterions déjà l'enfer pour l'avoir craint plutôt que le Christ. Il n'en était pas ainsi du bienheureux Paul ; c'était chez lui tout le contraire. Mais parce que nos dispositions sont différentes, nous sommes condamnés à l'enfer. Si nous aimions le Christ comme nous devrions l'aimer, nous saurions qu'offenser son amour est un malheur plus horrible que l'enfer même ; mais comme nous ne l'aimons pas, nous ne comprenons pas l'étendue de ce supplice. Et voilà ce qui fait le principal sujet de mes gémissements et de mes larmes.

Pourtant que n'a pas fait Dieu, pour s'attirer notre amour ? Quel moyen n'a-t-il pas employé ? Qu'a-t-il négligé ? Et nous l'avons offensé, lui qui ne nous avait point fait de mal, qui nous avait même comblés de bienfaits ; quand il nous appelait et nous invitait de toutes manières, nous nous sommes détournés ; il ne s'est point vengé pourtant, mais il est accouru, il a cherché à nous retenir, et nous nous sommes dégagés de ses mains pour courir au démon ; il ne s'est point découragé encore, il nous a envoyés des milliers de prophètes, de messagers, de patriarches pour nous rappeler ; et non-seulement nous ne les avons point accueillis, mais nous les avons injuriés. Malgré tout cela, il ne nous a point rejetés ; comme ces amants passionnés dont les mépris ne sauraient éteindre l'affection, il s'en allait çà et là, s'adressant à tous : au ciel, à la terre, à Jérémie, à Michée, non pour nous accuser, mais pour se justifier ; et par l'entremise des prophètes, il allait lui-même à ceux qui se détournaient, prêt à leur rendre compte, les priant d'entrer en pourparlers avec lui, et invitant à des entretiens ceux qui lui fermaient absolument l'oreille. « Mon peuple », lui disait-il, « que « t'ai-je fait ? En quoi t'ai-je contristé ? ré- « ponds-moi ». (Mich. vi, 3.) Après tout cela, nous avons tué les prophètes, nous les avons lapidés, nous leur avons fait tous les maux possibles. Comment s'en est-il vengé ? Il ne nous a plus envoyé de prophètes, ni d'anges, ni de patriarches, mais son propre Fils ; son Fils est venu et a été mis à mort ; son amour, loin de s'éteindre, s'en est enflammé davantage ; même après la mort de son Fils, il persiste à nous inviter et ne néglige rien pour nous ramener à lui. Et Paul s'écrie : « Nous faisons « les fonctions d'ambassadeurs pour le Christ, « Dieu exhortant par notre bouche. Réconci- « liez-vous avec Dieu ». (II Cor. v, 20.)

7. Mais rien de tout cela ne nous a réconciliés. Et il ne nous abandonne pas encore ; il insiste, nous menace de l'enfer, nous promet son royaume, afin de nous attirer ; mais nous restons toujours insensibles. Qu'y a-t-il de pire que cette dureté ? Si un homme en avait autant fait, ne nous serions-nous pas mis cent fois à son service ? O lâcheté ! O ingratitude ! Nous vivons toujours dans le péché et dans le crime ; et si nous faisons quelque peu de bien, à l'exemple des serviteurs ingrats, nous l'examinons scrupuleusement, nous exigeons rigoureusement la récompense, s'il en mérite une. Et pourtant la récompense sera plus grande, si vous agissez sans espoir de récompense : car en parler, en tenir un compte exact, est le propre d'un mercenaire plutôt que d'un serviteur reconnaissant. Il faut tout faire pour le Christ, et non pour la récompense ; car c'est pour s'attirer notre amour, qu'il nous a menacés de l'enfer, qu'il nous a promis son royaume. Aimons-le donc, comme il faut l'aimer : car c'est là la grande récompense, le royaume, le plaisir, la volupté, la gloire, l'honneur, c'est là cette félicité infinie que la langue ne peut exprimer ni l'esprit comprendre. Mais je ne sais comment j'ai été entraîné à dire ces choses, à exhorter des hommes qui ne dédaignent ni le pouvoir, ni la gloire présente, à les mépriser cependant pour l'amour du Christ ; quoique, du reste, ces grands et généreux personnages aient porté l'amour jusque-là. Ecoutez comme Pierre brûle de charité pour lui et le préfère à son âme, à sa vie, à tout ; et après qu'il l'eut renié, il pleura, non à cause du châtiment, mais

parce qu'il avait renié son bien-aimé : tourment plus cruel que les plus durs supplices. Et tout cela se passait avant la grâce du Saint-Esprit; souvent il insistait et disait : « Où « allez-vous ? » Et auparavant : « A qui irons-« nous ? » Et encore : « Je vous suivrai par-« tout où vous irez ». (Jean, XIII, 36, et VI, 69; Matth. VIII, 19.) Car le Christ était tout pour eux; ils ne préféraient ni le ciel ni le royaume des cieux à leur bien-aimé. Vous êtes tout pour moi, lui disaient-ils.

Et pourquoi s'étonner que Pierre fût dans ces sentiments? Ecoutez ce que le prophète avait dit : Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel? « et que désiré-je de vous sur la terre? » (Ps. LXXII.) C'est-à-dire, de tout ce qui est en haut, de tout ce qui est en bas, je ne désire rien que vous. Voilà l'amour, voilà l'affection, si nous aimons ainsi, le présent ni l'avenir ne seront rien pour nous au prix de cet attachement, et nous obtiendrons le royaume dans les délices de son amour. Et comment cela, direz-vous? En réfléchissant combien de fois nous l'avons outragé après tant de bienfaits, sans qu'il cessât de nous exhorter; combien de fois nous l'avons négligé, tandis que lui ne nous néglige point, lui, mais qu'il accourt, qu'il nous invite et nous attire à lui. Ces pensées et d'autres semblables pourront allumer en nous cet amour. Si celui qui aime ainsi était un homme de basse condition, et que l'objet de cet amour fut un roi; ce roi ne serait-il pas enchanté d'une si grande affection? Certainement il le serait.

Mais quand c'est le contraire qui a lieu; quand la beauté, la gloire, les richesses de celui qui nous aime sont ineffables, et que nous sommes absolument sans valeur, comment ne mériterions-nous pas mille châtiments, nous, êtres vils et abjects, si, étant aimé à l'excès par un être si grand, si admirable, nous répudiions son amour? Il n'a besoin de rien de ce qui nous appartient, et il ne laisse pas de nous aimer; nous avons le plus grand besoin de ses dons, et nous ne répondons point à son amour, nous lui préférons la richesse, l'amitié des hommes, le repos, les aides du corps, le pouvoir et la gloire, tandis qu'il nous estime au-dessus de tout. Il avait un Fils, légitime et unique; il l'a sacrifié pour nous; et nous lui préférons mille choses! Ne méritons-nous pas l'enfer et le supplice, fût-il deux fois, trois fois, mille fois plus grand? Qu'aurons-nous à dire, quand nous préférons les ordres de Satan aux lois du Christ, quand nous sacrifions notre salut, quand nous préférons les œuvres du vice à celui qui a tout souffert pour nous? Quel pardon espérer pour une telle conduite? Comment la justifier? C'est impossible. Tenons-nous donc fermes pour ne pas courir au précipice; venons à résipiscence; réfléchissons à tout cela et rendons-lui gloire par nos œuvres (car il ne suffit pas de le glorifier en paroles), afin de jouir de sa gloire. Puissions-nous l'obtenir par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en qui la gloire, la force, l'honneur appartiennent au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE VI.

MAIS TOI QUI PORTES LE NOM DE JUIF, QUI TE REPOSES SUR LA LOI ET TE GLORIFIES EN DIEU, QUI CONNAIS SA VOLONTÉ, ET QUI, INSTRUIT PAR LA LOI, SAIS DISCERNER CE QUI EST LE PLUS UTILE. (II, 17, 18, JUSQU'A III, 8.)

Analyse.

1 et 2. La simple connaissance extérieure de la loi sans l'application à s'y conformer, ne servira de rien au Juif, et il en est de même de la circoncision.
3. Ce n'est qu'à l'homme vertueux qu'elle donne un avantage particulier.
4. Objection : quel avantage reste-t-il donc au Juif ? — Réponse.
5. Autre objection : Mais si nos prévarications ont servi à faire paraître la justice de Dieu, Dieu n'est-il pas injuste de faire tomber sur nous sa colère ? — Réponse.
6. C'est par la pureté de leur vie que les chrétiens convertiront les infidèles. — Que l'avarice est une véritable idolâtrie.

1. Après avoir dit que rien ne manque au Gentil pour se sauver, s'il observe la loi, et avoir établi son admirable comparaison, il expose les avantages des Juifs et ce qui leur inspirait de l'orgueil par rapport aux Grecs. Et d'abord leur nom qui était très-respectable, comme l'est maintenant celui du christianisme, et qui à lui seul formait une grande différence : aussi commence-t-il par là. Et voyez comme il montre le néant de cet avantage. Il ne dit pas : Toi qui es Juif, mais, « toi « qui portes le nom de Juif et te glorifies en « Dieu », c'est-à-dire, comme objet de son amour et son privilégié entre tous les hommes. Il me semble ici les railler légèrement de leur orgueil et de leur grande vanité, en ce qu'ils ne profitaient point du don pour leur salut, mais en abusaient pour s'élever au-dessus des autres et les mépriser. « Et qui con- « nait la volonté de Dieu et discerne ce qui est « le plus utile ». Sans les œuvres, c'est là un défaut. Et pourtant cela semblait un avantage : Aussi fait-il soigneusement la distinction. Il ne dit pas : qui fais, mais, « Qui con- « nais et discernes », sans pratiquer, sans agir. « Tu te flattes d'être le guide des aveugles ». Ici encore il ne dit pas : Qui es le guide des aveugles, mais : « Qui te flattes », qui te vantes de l'être : car la présomption des Juifs était grande. Aussi emploie-t-il à peu près les expressions dont les Juifs se servaient eux-mêmes dans leur jactance. Voyez dans les Evangiles ce qu'ils disent : « Tu es né tout en- « tier dans le péché et tu nous enseignes ? ». (Jean, IX, 34.) Et ils se montraient fiers à l'égard de tout le monde. C'est ce que Paul continue à leur reprocher, en élevant les Gentils et en les abaissant eux-mêmes, afin de mieux les atteindre et de donner plus de poids à son accusation.

Aussi va-t-il encore plus loin en variant ses expressions. « Tu te flattes d'être le guide des « aveugles, la lumière de ceux qui sont dans « les ténèbres, le docteur des ignorants, le « maître des enfants, ayant la règle de la « science et de la vérité dans la loi ». Il ne dit pas : Dans la conscience, dans les actions, dans les bonnes œuvres, mais : « Dans « la loi ». Et après avoir dit cela, il fait ce qu'il a fait pour les Gentils. En effet, comme il a dit plus haut : « En jugeant autrui, tu te « condamnes toi-même », de même il dit ici : « Toi donc qui instruis les autres, tu ne t'ins- « truis pas toi-même ? » Mais là il a été plus sévère, ici il est plus doux. Il ne dit point : Et pour cela tu mérites un plus grand châtiment, parce que tu n'uses convenablement d'aucun des grands biens qui t'ont été confiés; mais

il procède par interrogation pour les faire rougir et dit : « Toi donc qui instruis les au- « tres, tu ne t'instruis pas toi-même? » D'autre part voyez encore la prudence de Paul ! Il rappelle ceux des priviléges des Juifs qui n'étaient point le résultat de leur zèle, mais des dons d'en-haut, et fait voir que non-seulement ils sont inutiles à ceux qui les négligent, mais qu'ils entraînent une aggravation dans le châtiment. Car ce n'est point à cause de leurs mérites qu'ils sont appelés Juifs, qu'ils ont reçu la loi, et tous les autres bienfaits énumérés plus haut; mais c'est un effet de la grâce divine. Dès l'abord il avait dit qu'il ne sert à rien d'avoir écouté la loi, si on ne la pratique : « Ce ne sont que ceux qui écoutent « la loi qui sont justes devant Dieu ».

Maintenant allant beaucoup plus loin, il fait voir que non-seulement l'audition, mais (ce qui est bien plus que l'audition) l'enseignement même de la loi ne sert de rien au maître, s'il ne pratique ce qu'il enseigne ; que non-seulement cet enseignement ne servira à rien, mais attirera un plus grand châtiment. Et il choisit à propos ses expressions, il ne dit pas : « Tu as reçu la loi, mais : « Tu te reposes sur la « loi », car le Juif n'était point obligé de courir çà et là et de chercher ce qu'il avait à faire, il trouvait sans peine dans la loi le chemin qui conduit à la vertu. Si les Gentils ont le raisonnement naturel, par où ils l'emportent sur les Juifs, puisqu'ils accomplissent tout sans avoir entendu aucun précepte positif, il n'en est pas moins vrai que ceux-ci ont plus de facilité. Si vous dites : Je n'écoute pas seulement, mais j'enseigne, vous ne faites qu'ajouter une raison de plus pour être puni. Et comme leur orgueil s'en gonflait, il leur montre qu'il n'en sont que ridicules. En effet, quand il dit : « Guide des aveugles, docteur « des ignorants, maître des enfants », il fait allusion à leur orgueil, car ils abusaient étrangement de leurs prosélytes (c'était le nom qu'ils leur donnaient).

2. Aussi parle-t-il sous toutes les formes de ce qui semblait leurs gloires, parce qu'il sait que ce sont autant de motifs de plus pour l'accusation. « Ayant la règle de la science et de « la vérité dans la loi ». C'est comme si quelqu'un ayant l'image du roi n'en reproduisait aucun trait, tandis que ceux à qui elle n'aurait point été confiée la copieraient fidèlement. Après avoir rappelé les avantages qu'ils ont reçu de Dieu, il mentionne les vices que leur reprochaient les prophètes : « Toi qui instruis « les autres, tu ne t'instruis pas toi-même? « toi qui prêches de ne point dérober, tu dé- « robes? toi qui dis qu'il ne faut pas être « adultère, tu es adultère? toi qui as en hor- « reur les idoles, tu commets le sacrilége? » Il était sévèrement défendu de toucher à rien de ce qui appartenait aux idoles, comme étant abominable ; mais, dit l'apôtre, la tyrannie de l'avarice vous a fait fouler cette loi aux pieds. Ensuite il réserve pour la fin le reproche le plus grave, disant: « Toi qui te glorifies « dans la loi, tu déshonores Dieu par la viola- « tion de la loi ? »

Il y a ici deux reproches, ou plutôt trois : ils déshonorent, ils déshonorent par ce qui leur a été accordé à titre d'honneur, ils déshonorent celui qui les a honorés : ce qui est le comble de l'ingratitude. Et pour ne pas avoir l'air de faire ces reproches de son chef, il cite le prophète qui les accuse ici en abrégé, sommairement et comme en gros, mais plus tard en détail ; ici encore Isaïe, puis ensuite David, après qu'il aura produit plusieurs réfutations. Pour preuve, leur dit-il, que ce n'est pas moi qui vous accuse, écoutez Isaïe : « A cause de « vous le nom de Dieu est blasphémé parmi « les nations ». (Isaïe, LII, 5.) Voici encore deux autres accusations. Non-seulement, dit-il, ils outragent Dieu, mais ils le font encore outrager par les autres. A quoi vous sert donc d'instruire, si vous ne vous instruisez pas vous-mêmes? Plus haut il s'était contenté de dire cela, maintenant il le tourne dans le sens contraire ; car non-seulement vous ne vous instruisez point vous-mêmes, mais vous n'apprenez pas aux autres ce qu'ils doivent faire, chose bien pire encore, non-seulement vous ne leur apprenez pas la loi, mais vous leur enseignez tout le contraire, à blasphémer Dieu, ce qui est l'opposé de la loi.

Mais, direz-vous, la circoncision est une grande chose. J'en conviens, pourvu cependant qu'elle soit accompagnée de la circoncision intérieure. Et voyez la prudence de Paul, avec quel à propos il amène la question de la circoncision. Il n'a point commencé par là, parce qu'on en avait une haute idée; mais après leur avoir prouvé qu'ils ont péché en matière plus grave et qu'ils ont fait blasphémer Dieu ; assuré que l'auditeur les condamne et leur ayant ôté leur privilége, il

parle de la circoncision, dans la confiance que personne n'osera plus la soutenir, et il dit : « A la vérité la circoncision est utile si tu ob- « serves la loi ». Il avait pourtant un autre moyen de la rejeter ; il pouvait dire : Qu'est-ce que la circoncision ? Est-elle un mérite pour celui qui l'a reçue ? est-elle une preuve de bonne volonté ? On la donne avant l'âge de raison ; ceux qui étaient dans le désert, sont restés longtemps incirconcis ; on voit d'ailleurs en plus d'un endroit qu'elle n'est pas très-nécessaire. Ce n'est cependant point par ce côté qu'il la rejette, mais par où il fallait surtout l'attaquer, par Abraham. C'était là le plus beau triomphe, de la montrer méprisable là où elle leur paraissait respectable. Il aurait pu dire que les prophètes ont souvent appelé les Juifs incirconcis, mais c'étaient là la faute de ceux qui la recevaient et non celle de la circoncision elle-même. La question était de prouver qu'elle était sans vertu dans une vie parfaite, et c'est ce qu'il va faire. Jusqu'ici il n'a point parlé du patriarche, mais après avoir d'abord déconsidéré la circoncision par d'autres motifs, il porte plus tard son attention sur Abraham, à l'occasion de la foi, et dit : « Quand la foi a-t-elle été imputée à Abra- « ham ? Dans la circoncision, ou avant la cir- « concision ? » (Rom. IV, 10.)

Tant que la circoncision combat le païen et l'incirconcis, il ne veut pas tenir ce langage, pour ne pas blesser trop vivement ; mais quand elle est opposée à la foi, alors il l'attaque résolûment. En attendant, la lutte est contre l'incirconcision ; c'est pourquoi il est moins vif et dit : « A la vérité la circoncision « est utile, si tu observes la loi ; mais si tu la « violes, la circoncision devient incirconci- « sion (18, 25) ». Il suppose ici deux circoncisions et deux incirconcisions, comme il y a deux lois. Car il y a la loi naturelle et la loi civile, et un intermédiaire entre elles, la loi dans les œuvres. Et voyez comme il indique et met en avant ces trois lois. « En effet », dit-il, « quand les Gentils qui n'ont pas la « loi » : De quelle loi s'agit-il ? de la loi écrite. « Font naturellement ce qui est selon la loi ». Selon quelle loi ? selon la loi par les œuvres. « N'ayant pas la loi ». Laquelle ? la loi écrite. « Ils sont à eux-mêmes la loi ». Comment cela ? en suivant la loi naturelle. « Montrant « ainsi l'œuvre de la loi » : De quelle loi ? de la loi par les œuvres. La loi écrite est extérieure, la loi naturelle est intérieure ; mais la troisième est dans les actes. Ainsi l'une est exprimée par l'Ecriture, l'autre par la nature, et la troisième par les œuvres. C'est cette dernière qui est nécessaire, puisque c'est pour elle qu'existent les deux autres, la loi écrite et la loi naturelle ; et sans elle, celles-ci sont inutiles et même très-nuisibles. Et c'est ce que l'apôtre indique en parlant de la loi naturelle : « En jugeant autrui, tu te condamnes toi- « même » ; puis de la loi écrite : « Toi qui « prêches de ne point dérober, tu dérobes ? » De même il y a deux incirconcisions, l'une de la nature et l'autre des œuvres ; et deux circoncisions : l'une dans la chair et l'autre dans la volonté. Par exemple, quelqu'un est circoncis le huitième jour, voilà la circoncision de la chair ; quelqu'un accomplit toutes les prescriptions légales, voilà la circoncision du cœur, celle que Paul demande surtout, aussi bien que la loi elle-même.

3. Voyez donc comme après l'avoir d'abord admise en parole, il la supprime en effet. Il ne dit point : la circoncision est superflue, inutile, stérile ; que dit-il donc ? « A la vérité « la circoncision est utile si tu observes la « loi ». Il l'avait admise, en disant : J'en conviens, je ne dis pas le contraire, la circoncision est bonne ; mais quand ? quand elle est jointe à l'observation de la loi. « Mais si tu la « violes, ta circoncision devient incirconci- « sion ». Il ne dit pas : Elle est inutile, pour ne pas avoir l'air de la déshonorer ; mais en en dépouillant le Juif, il l'attaque par le fait. L'injure alors ne s'adresse plus à la circoncision, mais à celui qui l'a perdue par sa lâcheté. Paul agit dans cette circonstance comme les juges qui privent d'abord de leurs honneurs et punissent ensuite les hommes constitués en dignités, lorsqu'ils sont convaincus de quelques grands méfaits. Car après avoir dit : « Si « tu la violes », il ajoute : « La circoncision « devient incirconcision » ; et après avoir déclaré le Juif incirconcis, il n'hésite plus à le condamner. « Si donc l'incirconcis garde les « préceptes de la loi, son incirconcision ne « devient-elle pas circoncision (26) ? »

Voyez ce qu'il fait : il ne dit point que l'incirconcision l'emporte sur la circoncision : ce langage eût vivement déplu à ses auditeurs ; mais il dit que l'incirconcision devient circoncision. Ensuite il demande ce que c'est que la circoncision, ce que c'est que l'incirconcision ;

il répond que la circoncision ce sont les bonnes œuvres, l'incirconcision, les mauvaises ; et comme il a d'abord fait passer à la circoncision l'incirconcis qui fait le bien, et à l'incirconcision le circoncis qui vit dans le mal ; il donne ainsi naturellement la victoire à l'incirconcis. Il ne dit cependant pas : à l'incirconcis, mais il exprime la chose même, en disant : « Son incirconcision ne devient-elle « pas circoncision? » Il ne dit pas : est imputée, mais « devient », ce qui est plus expressif ; de même que plus haut il n'a pas dit : La circoncision es imputée à incirconcision, mais « devient» incirconcision. « Et celui qui « est naturellement circoncis condamnera ». Voyez-vous qu'il reconnaît deux incirconcisions, l'une de la nature et l'autre de la volonté? Ici cependant il parle de celle de la nature, mais il ne s'en tient pas là, car il ajoute : « Celui qui accomplit la loi te con- « damnera, toi qui, avec la lettre et la circon- « cision, es prévaricateur de la loi (27) ». Voyez la délicatesse de sa prudence. Il ne dit pas que l'incirconcision naturelle jugera la circoncision, mais il l'amène sur le point même où elle est victorieuse. Puis quand il y a défaite, ce n'est pas la circoncision elle-même qu'il déclare vaincue, mais le Juif circoncis, évitant les expressions qui pourraient blesser son auditeur. Et il ne dit pas : toi qui as la loi et la circoncision, mais en termes plus doux : « Toi qui, par la lettre et la circoncision, es pré- « varicateur de la lettre », c'est-à-dire cette incirconcision venge la circoncision, car celle-ci a été outragée ; elle vient au secours de la loi, car la loi a été violée ; et il dresse ainsi un glorieux trophée. C'est en effet un éclatant triomphe que de faire juger le Juif non par le Juif, mais par l'incirconcis, comme il a été dit : « Les Ninivites se lèveront et condamne- « ront cette génération (Matth. XII, 41). Il ne déshonore donc point la loi qu'il respecte beaucoup au contraire, mais le transgresseur de la loi.

Ensuite, après avoir démontré tout cela, il définit hardiment ce que c'est que le Juif : et fait voir que ce n'est point le Juif, mais celui qui ne l'est pas ; que ce n'est pas la circoncision, mais l'incirconcis, qu'il repousse. Il semble prendre en mains la cause de la circoncision, mais en jugeant d'après le fait, il la déprécie. Non-seulement il démontre qu'il n'y a pas de différence entre le Juif et l'incirconcis, mais que celui-ci l'emporte, s'il veille attentivement sur lui-même, et qu'il est le vrai Juif ; c'est pourquoi il ajoute : « Car le « Juif n'est pas celui qui le paraît au dehors, « ni la circoncision celle qui se voit à l'exté- « rieur sur la chair ». Ici il s'adresse à ceux qui font tout pour l'apparence. « Mais le Juif « est celui qui l'est intérieurement, et la cir- « concision est celle du cœur, faite en esprit « et non selon la lettre... (28, 29) ».

4. Par ces paroles il exclut tout ce qui est corporel. La circoncision, les sabbats, les sacrifices, les purifications étaient extérieurs : toutes choses qu'il a en vue, quand il dit : « Car le Juif n'est pas celui qui le paraît au « dehors ». Mais comme la circoncision avait une grande importance, au point que le sabbat même lui cédait la place, c'est avec raison qu'il s'étend davantage sur elle. En disant : « Celle du cœur », il ouvre la voie aux institutions de l'Eglise et prépare à la foi : car c'est celle qui est dans le cœur et dans l'esprit que Dieu approuve. Et pourquoi n'a-t-il pas démontré que le gentil qui fait le bien n'est pas au-dessous du Juif qui fait le bien, mais seulement que le gentil qui fait le bien l'emporte sur le Juif prévaricateur ? Pour rendre sa victoire incontestable. Car, ce point une fois admis, la circoncision de la chair est nécessairement mise de côté, et la nécessité des œuvres devient évidente. En effet si le Grec se sauve sans cela, et si le Juif se perd avec cela, c'en est fait du judaïsme. Or pour Paul le gentil n'est point l'idolâtre, mais l'homme pieux, vertueux, non assujéti aux observances légales. « Qu'est-ce donc que le Juif a de plus ? » (III, 1.)

Après qu'il a tout rejeté, la connaissance de la loi, l'enseignement, le nom de Juif, la circoncision, et tout le reste, en disant : « Le « Juif n'est pas celui qui le paraît au dehors, « mais celui qui l'est intérieurement », il voit se dresser une objection et il se met en devoir de lui faire face. Quelle est-elle ? Si tout cela, dira-t-on, ne sert à rien, pourquoi la nation a-t-elle été appelée et la circoncision a-t-elle été donnée ? Que fait Paul, et comment la réfute-t-il ? Comme il a réfuté les autres. Car comme plus haut il ne fait point l'éloge des Juifs, ne vante point leurs mérites, mais seulement les bienfaits de Dieu, puisque le nom de Juif, la connaissance de la volonté divine, l'appréciation des choses utiles, n'étaient point

l'effet de leur volonté, mais un don de la grâce : ce que le prophète leur reprochait déjà quand il disait : « Il n'a point traité ainsi toutes les « nations, et ne leur a point manifesté ses ju- « gements » (Ps. CXLVII); et Moïse : « Demandez « si rien de semblable s'est jamais passé, si « une nation a jamais entendu, sans mourir, « la voix du Dieu vivant sortir du milieu des « flammes » (Deut. v, 26) ; ce que Paul, dis-je, a déjà fait alors, il le fait encore ici. En effet, comme quand il parlait de la circoncision, il ne disait pas qu'elle était inutile sans les œuvres, mais qu'elle était utile, avec les œuvres, rendant ainsi la même idée en termes plus doux ; et encore comme après avoir dit : « Si « tu violes la loi », il n'a pas ajouté ; ta cir- « concision ne te sert à rien, mais : « Ta cir- « concision devient une incirconcision »; puis plus bas : « L'incirconcis ne jugera pas la cir- « concision, mais te jugera toi, prévaricateur « de la loi »; ménageant ainsi la loi, et accusant les hommes : de même fait-il encore ici.

Car s'étant posé à lui-même l'objection, en disant : « Qu'est-ce donc que le Juif a de « plus? » Il ne répond pas : Rien, mais il effleure le sujet et détruit par la suite l'objection en démontrant que cette prééminence même a été pour eux une source de châtiments. Comment cela? Je vais vous le dire, après avoir reproduit l'objection : « Qu'est-ce « donc que le Juif a de plus, et à quoi sert la « circoncision? Beaucoup de toute manière. « Premièrement, parce que c'est aux Juifs que « les oracles de Dieu ont été confiés... (2) ». Le voyez-vous, comme je vous l'ai déjà dit, rappelant les bienfaits de Dieu sans faire aucune mention de leurs mérites. Qu'est-ce à dire : « Ont été confiés? » Parce qu'on leur avait confié la loi, parce que Dieu les avait estimés au point de les rendre dépositaires de ses oracles. Je sais que quelques-uns appliquent ces mots : « Ont été confiés » aux oracles mêmes et non aux Juifs, ce qui voudrait dire la loi a été confiée : mais la suite ne permet pas cette interprétation. D'abord Paul parle ici par manière d'accusation, et montre aux Juifs qu'ils ont reçu de Dieu de grands bienfaits et se sont montrés extrêmement ingrats. D'ailleurs ce qui suit en donne la preuve, puisqu'il ajoute : « Car qu'importe si quelques-uns d'entre eux « n'ont pas cru? » S'ils n'ont pas cru, dira-t-on, comment les oracles leur ont-ils été confiés? Que veut donc dire l'apôtre? Que Dieu leur a confié sa parole, mais non qu'ils y ont cru : autrement quel sens aurait la suite? Car il ajoute : « Qu'importe si quelques-uns d'en- « tre eux n'ont pas cru? » Ce qui vient après prouve encore le même sens : « Leur infidélité « rendra-t-elle vaine la fidélité de Dieu? Non, « sans doute (3) ». Il affirme donc que ce qui leur a été confié est un don de Dieu. Voyez encore ici sa prudence. Il ne leur adresse toujours pas de reproche de lui-même, mais sous forme d'objection, comme s'il disait : Peut-être direz-vous : A quoi bon cette circoncision? Car ils n'en ont point usé convenablement ; la loi leur a été confiée et ils n'y ont pas cru. Cependant l'accusateur n'est pas violent : c'est en paraissant chercher à justifier Dieu, qu'il fait tomber sur eux tout le reproche. Pourquoi, dit-il, objectez-vous qu'ils n'ont pas cru? Qu'importe à Dieu? L'ingratitude de ceux qui ont reçu ses bienfaits détruit-elle ces bienfaits? Fait-elle que d'honneur ne soit pas un honneur? Car c'est le sens de ces mots : « Leur « infidélité rendra-t-elle vaine la fidélité de « Dieu? Non sans doute ». C'est comme si on disait : J'ai accordé un honneur à un tel ; s'il ne l'a point accepté, on ne saurait m'en faire un reproche ; cela ne détruit point ma bienveillance, mais prouve son insensibilité. Et Paul ne se contente pas de cela, il dit beaucoup plus, à savoir que non-seulement l'incrédulité des Juifs n'est point un motif de reproche envers Dieu, mais qu'elle fait mieux ressortir sa bonté et d'honneur qu'il leur a fait, puisqu'il a honoré un peuple qui devait le déshonorer.

5. Voyez-vous comme il transforme en sujets d'accusation les choses mêmes dont ils se glorifiaient. En effet Dieu les a tellement honorés, que la prévision même de l'avenir n'a point empêché sa bienveillance, et ils se sont servis pour l'outrager de l'honneur même qu'il leur accordait. D'après ces mots : « Qu'im- « porte, si quelques-uns n'ont pas cru? » Il paraît que tous ont été incrédules. Pour ne pas emprunter le langage de l'histoire et paraître leur ennemi par la violence du reproche, il prend la forme du raisonnement et du syllogisme pour exprimer la réalité des faits, disant : « Dieu est vrai et tout homme est « menteur (4) ». C'est-à-dire : Je ne nie pas que quelques-uns aient été incrédules ; mais supposez, si vous le voulez, que tous l'ont été ; faisant ainsi une concession en passant,

pour ne pas paraître blessant ni suspect. Mais cela même, ajoute-t-il, justifie Dieu. Qu'est-ce à dire, justifie? Si l'on établissait un jugement et une enquête sur les bienfaits que Dieu a accordés aux Juifs et sur le retour dont ils l'ont payé, la victoire serait à Dieu et il apparaîtrait juste en tout. Après avoir démontré cela par tout ce qu'il vient de dire, il invoque le témoignage du prophète qui dit: « Afin que « vous soyez reconnu fidèle dans vos paroles « et victorieux quand on vous juge ». (Ps. 50.) Il a fait pour eux tout ce qui était en lui et ils n'en sont pas devenus meilleurs. L'apôtre présente ensuite une autre objection qui naît du sujet : « Que si notre iniquité relève la « justice de Dieu, que dirons-nous? Dieu « n'est-il pas injuste d'envoyer sa colère? (Je « parle humainement.) Point du tout... (5,6) »: Il réfute l'absurde par l'absurde.

Mais comme ceci est obscur, il est nécessaire de l'éclaircir. Que dit-il donc? Dieu a honoré les Juifs, et les Juifs l'ont déshonoré. Cela lui donne la victoire et fait voir combien il a été bon d'honorer un tel peuple. Mais, dira-t-on, si en l'outrageant et en le déshonorant, nous lui avons assuré la victoire et fait éclater sa justice. Pourquoi sommes-nous punis, nous qui lui avons prouvé le triomphe par nos propres injures? Comment l'apôtre répond-il? Je l'ai déjà dit : Par une autre absurdité : Si, dit-il, tu as été la cause de sa victoire et que tu sois néanmoins puni, c'est une injustice; mais s'il n'est pas injuste et que tu sois puni, c'est que tu n'es pas la cause de sa victoire. Et voyez cette prudence apostolique! Après avoir dit: « Dieu n'est-il pas injuste d'envoyer « sa colère? » Il ajoute : « Je parle humaine- « ment », c'est-à-dire pour employer le raisonnement humain : car le juste jugement de Dieu surpasse de beaucoup ce qui nous paraît juste, et renferme d'autres motifs mystérieux. Et comme ce langage était obscur, il répète encore la même chose : « Car si par mon infi- « délité, la vérité de Dieu a éclaté davantage « pour sa gloire, pourquoi suis-je encore jugé « comme pécheur?... (7) ».

C'est-à-dire : Si par vos désobéissances vous avez fait ressortir la bienveillance, la justice et la bonté de Dieu, non-seulement vous ne méritez pas d'être puni, mais vous avez droit à une récompense. Or s'il en est ainsi, voici l'absurdité qui en découlera, absurdité qui a cours chez un grand nombre : à savoir, que le bien naît du mal et que le mal est la source du bien, en sorte qu'il faudrait nécessairement de deux choses l'une : ou qu'en punissant, Dieu se montrât injuste, ou qu'en ne punissant pas, il triomphât par le fait de nos iniquités : deux conséquences souverainement absurdes. En le démontrant, Paul attribue aux Grecs l'invention de ces croyances, et pense que pour réfuter de telles assertions il suffit d'en nommer les auteurs. Car alors ils disaient pour se moquer de nous : Que nous faisons le mal pour que le bien en résulte. Ce que Paul établit clairement par ces paroles : « Et ne ferons-nous pas le mal pour qu'il en « arrive du bien, conformément au blasphème « qu'on nous impute, et à ce que quelques- « uns nous font dire? La condamnation de « ceux-là est juste... (8) ». En effet, comme il avait dit : « Où le péché a abondé, la grâce a « surabondé » (Rom. v, 20), ils le tournaient en dérision et donnant à sa parole un autre sens, ils prétendaient qu'il faut s'attacher au mal pour en faire sortir le bien. Ce n'était point là ce que Paul entendait; et pour corriger cette fausse interprétation, il dit : « Quoi « donc? Demeurerons-nous dans le péché pour « que la grâce abonde? A Dieu ne plaise! » (Rom. vi, 1, 2.) Car j'ai parlé des temps passés, dit-il, et non dans le but de faire admettre et pratiquer cette doctrine. Et pour écarter tout soupçon là-dessus, il déclare la chose impossible. « Car », dit-il, « comment nous qui « sommes morts au péché, vivrions-nous en- « core dans le péché?

6. Il attaque donc volontiers les Grecs, parce que leur vie était horriblement corrompue; quant aux Juifs, si leur conduite semblait négligée, ils avaient de puissantes garanties, la loi, la circoncision, leur commerce familier avec Dieu, le titre de docteurs universels. Aussi Paul les dépouille-t-il de ces priviléges, leur démontre-t-il qu'ils n'en seront que plus punis pour les avoir possédés, et c'est par là qu'il conclut ici son discours. En effet, s'ils ne sont pas punis pour avoir fait ce qu'ils ont fait, il faut nécessairement admettre cette parole blasphématoire : « Fai- « sons le mal pour qu'il en arrive du bien ». Or, si c'est là une impiété, si ceux qui la profèrent seront punis (et c'est ce qu'il a établi en disant : « La condamnation de ceux-là est « juste »), il est évident qu'ils seront punis. Mais si ceux qui tiennent ce langage méritent

un châtiment, à bien plus forte raison ceux qui le mettent en pratique; et s'ils méritent un châtiment, c'est qu'ils ont péché. Car ce n'est pas un homme qui punit, un homme dont le jugement pourrait être suspect; mais Dieu qui agit toujours avec justice. Or, s'ils sont justement punis, c'est que les reproches qu'ils nous adressaient en plaisantant étaient injustes; car Dieu a tout fait et fait encore tout pour rendre éclatantes et droites nos institutions. Ne nous relâchons donc pas; et par là nous pourrons arracher les Grecs à leur erreur.

Mais si nous sommes sages en paroles et déréglés dans notre conduite, de quel œil les verrons-nous? Quel langage leur tiendrons-nous sur les dogmes? Ils diront à chacun de nous : Toi qui ne fais pas le moindre bien, comment oses-tu prêcher la perfection? Toi qui ne sais pas encore que l'avarice est un mal, que viens-tu raisonner sur les choses célestes? Mais tu sais que c'est un mal? Tu n'en es que plus coupable alors, puisque tu ne pèches pas par ignorance. Mais pourquoi parler des Gentils? Nos propres lois nous ôtent le droit d'élever la voix, quand notre conduite est déréglée. « Car, » il est écrit : Dieu « a dit au pécheur : Pourquoi parles-tu de « ma loi? » (Ps. XLIX.) Les Juifs avaient été emmenés en captivité, et quand les Perses les suppliaient et les pressaient de chanter leurs divins cantiques, ils répondaient : « Com- « ment chanterons-nous les cantiques du Sei- « gneur sur la terre étrangère? » (Ps. CXXXVI.) Que s'il n'était pas convenable de chanter les cantiques du Seigneur sur une terre étrangère, combien cela est-il moins permis à une âme étrangère? Or, telle est l'âme sans pitié. Car si la loi commandait le silence à des captifs, devenus esclaves des hommes sur une terre étrangère; à combien plus forte raison doivent se taire les esclaves du péché, assujétis à une autre règle de vie? Pourtant ces Juifs avaient leurs instruments : « Nous « avons », disaient-ils, « suspendu nos ins- « truments aux branches des saules (16) », et il ne leur était point permis de s'en servir. Donc, bien que nous ayons une bouche et une langue, qui sont les instruments de la parole, nous ne devons point nous en servir, tant que nous sommes esclaves du péché, le plus impérieux des maîtres étrangers.

En effet, dites-moi un peu, vous qui êtes voleur et avare, que pouvez-vous dire au Grec? Renonce à l'idolâtrie? Apprends à connaître Dieu? Ne cherche point l'or et l'argent? Mais ne se mettra-t-il pas à rire et à vous dire : Commence par t'appliquer ce langage? Car qu'un gentil ou un chrétien soit idolâtre, ce n'est pas la même chose. Comment pourrons-nous détourner un païen de cette idolâtrie, quand nous y sommes livrés nous-mêmes? Nous sommes plus près de nous que le prochain. Comment persuaderons-nous les autres, si nous ne nous persuadons pas nous-mêmes? Si celui qui ne sait pas gouverner sa maison, ne sera point chargé de gouverner l'Eglise, celui qui ne sait pas régler son âme, pourra-t-il corriger celle des autres? Ne me dites pas que vous ne vous prosternez point devant une statue d'or; mais prouvez-moi que vous ne faites pas ce que l'or vous commande. Car il y a bien des espèces d'idolâtrie : l'un sert Mammon comme son maître, l'autre son ventre, un troisième quelque passion plus coupable encore. Mais vous ne leur immolez point de bœufs à la manière des gentils? Vous faites bien pire : vous leur sacrifiez votre âme. Mais vous ne fléchissez pas le genou, vous n'adorez pas? Sans doute, mais vous faites avec bien plus de docilité tout ce que vous commandent votre ventre, l'or ou toute autre passion tyrannique; et c'est en cela même que les Grecs sont abominables, parce qu'ils ont divinisé les passions : l'amour sous le nom de Vénus, la colère sous celui de Mars, l'ivrognerie sous celui de Bacchus.

Si vous ne leur taillez point de statues comme eux, vous ne vous inclinez pas avec moins d'ardeur devant ces mêmes passions, faisant ainsi, des membres du Christ, des membres de prostituée et vous plongeant encore dans d'autres iniquités. C'est pourquoi je vous exhorte à comprendre l'excès de cette démence et à fuir l'idolâtrie, puisque c'est le nom que Paul donne à l'avarice (Col. III, 5). Et ce n'est pas seulement la cupidité qui s'attache à l'orgueil qu'il faut fuir, mais aussi celle qui a pour objet le désir impur, les vêtements, la table, ou toute autre chose. Car nous serons bien plus sévèrement punis, si nous n'obéissons pas aux lois du Christ. En effet, il est écrit : « Le serviteur qui a connu la volonté « de son maître, et ne l'a pas exécutée, recevra « un grand nombre de coups ». (Luc, XII, 47.) Afin donc d'éviter ce châtiment et d'être utiles

à nous-mêmes et aux autres, chassons de notre âme tous les vices et embrassons la vertu. Par là nous obtiendrons les biens futurs. Puissions-nous tous y parvenir par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ avec qui la gloire, l'honneur, la force appartiennent au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE VII.

QUOI DONC? SOMMES-NOUS AU-DESSUS D'EUX? NULLEMENT. CAR NOUS AVONS CONVAINCU LES JUIFS ET LES GRECS D'ÊTRE TOUS SOUS LE PÉCHÉ. SELON QU'IL EST ÉCRIT : PAS UN SEUL N'EST JUSTE; IL N'Y A PERSONNE QUI COMPRENNE, IL N'Y A PERSONNE QUI CHERCHE DIEU. TOUS ONT DÉCLINÉ, TOUS SONT DEVENUS INUTILES ; IL N'EN EST PAS UN QUI FASSE LE BIEN, IL N'EN EST PAS MÊME UN SEUL. LEUR BOUCHE EST UN SÉPULCRE OUVERT, LEUR LANGUE UN INSTRUMENT DE FRAUDE ; UN VENIN D'ASPIC EST SOUS LEURS LÈVRES ; LEUR BOUCHE EST REMPLIE DE MALÉDICTION ET D'ARMERTUME ; LEURS PIEDS SONT VITES POUR RÉPANDRE LE SANG ; LA DESTRUCTION ET LE MALHEUR SONT DANS LEURS VOIES, ET LA VOIE DE LA PAIX, ILS NE L'ONT PAS CONNUE ; LA CRAINTE DE DIEU N'EST PAS DEVANT LEURS YEUX. (III, 9-18, JUSQU'A LA FIN DU CHAPITRE.)

Analyse.

1. Tous les hommes ont péché et ont besoin de la grâce de Dieu.
2. La justice de Dieu s'est manifestée sans la loi et par la foi dans tous ceux qui ont cru.
3. Ne rejetons pas cette justice, nous y trouverons deux avantages : le premier, qu'un si grand bien nous coûte fort peu, puisque nous n'avons qu'à croire ; le second, que c'est un bien que Dieu nous offre à tous dans sa munificence. — Les Juifs ne peuvent plus se glorifier d'aucun avantage sur les autres nations.
4. L'homme est justifié sans les œuvres de la loi mosaïque, il est raisonnable qu'il en soit ainsi, car Dieu n'est pas seulement le Dieu des Juifs, mais le Dieu de tous les hommes. — La foi néanmoins ne détruit pas la loi, au contraire, elle la complète. — La loi a préparé la voie à la foi, et la foi a rempli le but de la loi.
5-8. Mais puisque nous savons qu'outre la foi qui nous justifie, nous avons encore besoin d'une bonne vie, rendons-nous dignes d'un don si précieux en conservant entre nous une charité naturelle. — Eviter l'envie, fléau de l'Eglise. — Faire l'aumône.

1. Il a accusé les Gentils, il a accusé les Juifs; il était naturel qu'il parlât ensuite de la justice par la foi. En effet, si la loi de nature n'a servi à rien, si la loi écrite n'a pas servi davantage, si toutes les deux ont tourné au détriment de ceux qui n'ont point su en user et sont devenues pour eux la cause de plus grands châtiments : le salut par la grâce était donc nécessaire. Parlez-en donc, Paul, et faites-le nous voir. Mais il n'ose pas encore, se défiant de la violence des Juifs ; il en revient alors à les accuser, et en premier lieu introduit pour accusateur David, qui expose longuement ce qu'Isaïe a exprimé en peu de mots. Par là il leur met un frein puissant qui les empêchera de regimber; en sorte que, déjà contenus vigoureusement par les accusations des prophètes, pas un de ses auditeurs ne puisse se soustraire à ce qu'il va dire sur la foi. Le prophète pose d'abord trois points extrêmement graves : tous ont fait le mal ; ils l'ont fait d'une manière absolue, sans mélange de bien, ils l'ont fait de toute l'étendue de leur pouvoir. Et pour qu'ils ne disent pas : Que nous importe, si cela s'adresse à d'autres? Il ajoute : « Or, nous savons que tout ce que la « loi dit, elle le dit à ceux qui sont sous la « loi... (19) ». C'est pourquoi après Isaïe qui,

de l'avis de tous, s'adressait à eux, il introduit David pour leur montrer que l'un se rattache à l'autre. Quelle nécessité, leur dit-il, à ce que le prophète en accusât d'autres que vous, lui qui avait été envoyé pour vous corriger? Car la loi n'avait été donnée qu'à vous. Mais pourquoi Paul ne dit-il pas : Nous savons que tout ce que le prophète dit; mais : « Que « tout ce que la loi dit? » Parce qu'il a l'usage de donner à tout l'Ancien Testament le nom de loi. En effet il dit ailleurs : « N'entendez-« vous pas la loi? Abraham eut deux fils ». (Sal. IV, 21, 22.) De même ici il appelle les Psaumes la loi, en disant : « Nous savons que « tout ce que la loi dit, elle le dit à ceux qui « sont sous la loi ».

Ensuite il montre que cela n'a pas été dit simplement en manière de reproche, mais afin que la loi préparât les voies à la foi. Tel est l'accord entre l'Ancien et le Nouveau Testament que les reproches et les louanges avaient certainement pour but d'ouvrir aux auditeurs, d'une manière éclatante, la porte de la foi. En effet, comme la principale cause de la perte des Juifs a été la haute idée qu'ils avaient d'eux-mêmes (ce que l'apôtre leur reproche plus bas en ces termes : « Ignorant la « justice de Dieu et cherchant à établir la « leur, ils ne se sont pas soumis à la justice de « Dieu) ». (Rom. X, 3.) La loi et les prophètes combattaient d'avance leur présomption, comprimaient leur orgueil, afin que, réfléchissant sur leurs fautes, dépouillant toute arrogance, et se voyant exposés aux derniers périls, ils courussent avec grand empressement à celui qui leur offrait la rémission de leurs péchés et accueillissent la grâce par la foi. C'est à quoi Paul fait allusion ici, quand il dit : « Nous savons que tout ce que la loi dit, elle « le dit à ceux qui sont sous la loi, en sorte « que toute bouche soit fermée et que tout le « monde soit jugé digne des vengeances de « Dieu ».

Ici il fait voir qu'ils n'ont point cette solide gloire que procurent les bonnes œuvres, et qu'ils sont seulement fiers et insolents en paroles. Aussi emploie-t-il ce mot propre : « En « sorte que toute bouche soit fermée ». Signalant par là leur imprudente et intolérable jactance, et indiquant en même temps que leur langue est enfin refrénée; car elle avait la violence d'un torrent, mais le prophète lui a mis le frein. Et par ces mots : « En sorte que « toute bouche soit fermée », il ne veut pas dire qu'ils ont péché exprès pour qu'on leur fermât la bouche ; mais il veut seulement les convaincre de péché, afin qu'ils n'ignorent pas qu'ils sont pécheurs. « Et que tout le « monde soit jugé digne des vengeances de « Dieu ». Il ne dit pas, tout Juif, mais toute la nature ». D'un côté, ces expressions : « En « sorte que toute bouche soit fermée », est une allusion aux Juifs, mais une allusion voilée, pour ne pas paraître trop rude; de l'autre, celles-ci : « Et que tout le monde soit jugé digne des vengeances de Dieu », s'adressant tout à la fois aux Juifs et aux Gentils. Et ce n'est pas là un faible moyen de rabattre leur orgueil, que de leur montrer que sur ce point ils n'ont rien de plus que les gentils, et qu'ils sont livrés à la même perdition à l'égard du salut, car on appelle proprement ὑποδικος celui qui étant accusé ne peut se défendre lui-même, mais a besoin des secours d'autrui, comme nous étions nous-mêmes après avoir perdu tous les moyens de salut : « Car par la loi on « a la connaissance du péché ». De nouveau il revient à la loi, mais avec ménagement; car ce n'est point elle qu'il accuse, mais la lâcheté des Juifs ; et comme il va parler de la foi, il tient à prouver ici que la loi était très-affaiblie. Si vous vous glorifiez de la loi, leur dit-il, elle vous couvre de honte : car elle accuse vos péchés. Cependant, il ne parle pas si rudement, mais avec plus d'indulgence : « Car par « la loi on a la connaissance du péché (20) ». Donc, le châtiment en sera plus grand, mais pour les Juifs. La loi a eu pour effet de vous faire connaître le péché ; c'était à vous à l'éviter ; pour ne l'avoir pas fait, vous vous êtes attiré une punition plus sévère, en sorte que le secours même que vous offrait la loi est devenu pour vous l'origine d'un châtiment plus dur.

2. Après avoir ainsi augmenté leurs craintes il revient à parler de la grâce, pour leur inspirer un vif désir de la rémission de leurs péchés, et il dit : « Tandis que maintenant, « dans la loi, la justice de Dieu a été mani-« festée (21) ». Il énonce là une grande chose et qui a bien besoin d'être prouvée. Si en effet ceux qui vivaient sous la loi non-seulement n'ont point échappé au châtiment, mais se le sont attiré plus sévère, comment pourra-t-on, en dehors de la loi, non-seulement éviter la punition, mais même être justifié? Voilà

les deux points principaux qu'il établit : être justifié et obtenir tous ces biens sans la loi. Aussi ne dit-il pas simplement la justice, mais « La justice de Dieu », relevant, par la dignité du personnage, la grandeur du don et la certitude de l'accomplissement de la promesse, puisque tout est possible à Dieu. Il ne dit point non plus : a été donnée ; mais : « A été manifestée », pour échapper au reproche d'innovation ; car la manifestation est comme la révélation d'une chose ancienne et cachée. Et non-seulement ici, mais plus bas encore, il montrera que ce n'est point là une nouveauté. En effet, après ce mot : « A été manifestée », il ajoute : « Etant confirmée par le témoignage « de la loi et des prophètes ».

Ne vous troublez pas, leur dit-il, parce qu'elle est donnée maintenant, comme si c'était une chose nouvelle et inouïe ; car elle a déjà été prédite autrefois par la loi et par les prophètes. Il s'est déjà servi de cette preuve pour d'autres sujets ; il s'en servira encore. Plus haut il a produit ce texte d'Habacuc : « Le juste vit de foi ». (Rom. I, 17.) Puis il a parlé d'Abraham et de David, à propos d'autres questions. Ces personnages jouissaient d'une grande autorité chez les Juifs ; car l'un était patriarche et prophète, et l'autre roi et prophète, et c'était à eux qu'avaient été faites les promesses relatives à ce sujet. Aussi Matthieu, au début de son Evangile, les mentionne-t-il d'abord tous les deux, et donne ensuite les générations par ordre. En effet, après avoir dit : « Livre de la généalogie de Jésus-Christ », il ne fait point suivre le nom d'Abraham, de ceux d'Isaac et de Jacob ; mais il nomme David avec Abraham, et même, chose étonnante ! avant Abraham, puisqu'il dit : « Fils de David, « fils d'Abraham » ; après quoi il énumère Isaac, Jacob et tous leurs descendants. C'est aussi pour cela que l'apôtre les cite souvent et dit ici : « La justice de Dieu étant confirmée « par le témoignage de la loi et des pro- « phètes ». Et pour qu'on ne dise pas : Comment serons-nous sauvés, nous qui ne contribuons en rien à ce dont il s'agit ? il montre que ce que nous y apportons n'est pas peu de chose, à savoir la foi. Aussi après avoir dit : « La justice de Dieu », il ajoute : « Par la foi, « pour tous ceux et sur tous ceux qui croient... « (22) ».

Ici encore le Juif se trouble, en voyant qu'il n'a rien de plus que les autres et qu'il est compris dans le dénombrement de toute la terre. Pour y obvier, l'apôtre le comprime par la crainte, en ajoutant : « Car il n'y a point de « distinction, parce que tous ont péché (23) ». Ne me dites pas qu'un tel est Grec, qu'un tel est Scythe, qu'un tel est Thrace ; car tous sont de même condition. Si vous avec reçu la loi, vous n'y avez appris qu'une chose : à connaître le péché, et non à le fuir. Ensuite, pour qu'on n'objecte point : Si nous avons péché, ce n'est pas comme eux, il continue : « Et sont privés « de la gloire de Dieu ». Ainsi, bien que tu n'aies point commis les mêmes péchés que les autres, tu es également privé de la gloire : car tu es de ceux qui ont péché ; or celui qui a péché ne compte point parmi les glorifiés, mais parmi ceux qui sont couverts de confusion. Pourtant ne crains pas : Si je dis cela, ce n'est pas pour te jeter dans le désespoir, mais pour te faire comprendre la bonté du Maître. Aussi ajoute-t-il : « Etant justifiés gratuitement « par la grâce, par la rédemption qui est dans « le Christ Jésus, que Dieu a établi propitiation « par la foi en son sang pour montrer sa jus- « tice (24, 25) ».

Voyez que de preuves à l'appui de sa proposition ! D'abord la dignité de la personne ; ce n'est point l'œuvre d'un homme qui serait sujet à défaillir, mais celle de Dieu qui peut tout : « C'est la justice de Dieu », dit-il. En second lieu la loi et les prophètes. Ne t'effraies donc point de ce mot : « Sans la loi », car la loi y consent. En troisième lieu, les sacrifices de l'Ancien Testament ; ce qui lui fait dire : « En son sang », leur rappelant par là les brebis et les veaux qu'on immolait. Si le sang des animaux, leur dit-il, purifiait du péché, à bien plus forte raison celui-ci. Il ne dit pas simplement délivrance, mais « Rédemption », afin que nous ne retournions jamais à l'ancienne servitude ; et pour cela il l'appelle « Propitiation », afin de montrer que si la figure avait déjà tant de puissance, la réalité en aura bien davantage. Et pour prouver encore qu'il n'y a là rien de nouveau, rien de récent, il dit : « A établi ». Après avoir par ces expressions : « Dieu a établi », indiqué que c'est l'œuvre du Père, il montre quelle est aussi celle du Fils ; le Père a proposé, mais le Christ a tout opéré dans son sang « Pour « montrer sa justice ». Qu'est-ce que cela veut dire : « Montrer sa justice ? » Comme la richesse se prouve non-seulement par ce qu'on

est riche soi-même, mais parce qu'on enrichit les autres; comme la vie se manifeste non-seulement en ce que l'on vit soit-même, mais en ressuscitant les morts; de même la puissance se démontre non-seulement parce que l'on peut soi-même, mais parce que l'on rend la force aux faibles. Ainsi la justice se fait voir non-seulement en ce que l'on est juste soi-même, mais en ce que l'on rend justes immédiatement des hommes consommés dans l'iniquité. Du reste, Paul interprète lui-même le mot « montrer », quand il ajoute : « Afin « qu'il soit juste lui-même et qu'il justifie « celui qui a la foi en Jésus (26) ».

3. Soyez sans défiance; c'est de la foi non des œuvres que procède la justice. Ne fuyez point la justice de Dieu; elle a un double avantage : elle coûte peu et elle est offerte à à tout le monde. Ne soyez point honteux, ne rougissez pas : car si Dieu montre ici son action, si, pour ainsi dire, il s'en félicite et s'en vante, pourquoi seriez-vous honteux, pourquoi rougiriez-vous de ce dont Dieu se glorifie? Après avoir donc relevé son auditeur en lui disant que ce qui s'est fait est la manifestation de la justice de Dieu, il presse d'autre part le lâche, le timide, d'approcher, en disant : « Par la rémission ou l'anéantissement « des péchés précédents ». Voyez-vous comme il leur rappelle souvent leurs fautes? Plus haut, il a dit : « Car par la loi, on a la connais- « sance du péché », puis : « Tous ont péché »; et ici son langage est plus énergique. En effet il ne dit pas : par les péchés, mais : « Par « l'anéantissement », c'est-à-dire par la mortification, la destruction. Car il n'y avait plus d'espoir de guérison; comme un corps paralysé, l'âme morte avait besoin d'une main supérieure. Et ce qui est plus grave, et qu'il donne comme une circonstance aggravante, c'est que la rémission a eu lieu dans la tolérance de Dieu. Vous ne pouvez pas, leur dit-il, nier que vous ayez rencontré une grande patience et une grande bonté. Ces mots : « En « ce temps », indiquent précisément cette patience et cette bonté. C'est, leur dit-il, quand nous étions désespérés, quand le moment de la sentence était venu, quand le mal était augmenté et que la mesure des péchés était comble, c'est alors que Dieu a fait éclater sa puissance pour nous apprendre à quel point la justice surabonde en lui. Si la chose eût eu lieu au commencement, elle eût paru moins étonnante, moins prodigieuse que maintenant, où tous les remèdes ont été démontrés impuissants.

« Où est donc le sujet de la gloire? Il est « exclu », dit-il. « Par quelle loi? Des œuvres? « Non, mais par la loi de la foi (27) ». Paul fait de grands efforts pour montrer que la foi a une vertu que la loi n'eût pu même imaginer. Après avoir dit que Dieu justifie l'homme par la foi, il prend encore la loi à partie. Il ne dit pas : Où sont les bonnes actions des Juifs? Où sont leurs œuvres de justice? mais : « Où est « donc le sujet de gloire? » Leur démontrant de toute manière qu'ils ne font que se vanter comme s'ils avaient plus que les autres, mais qu'ils ne produisent aucune œuvre. Et après avoir dit : « Où est donc le sujet de la gloire? » il ne répond pas : il a disparu, il est détruit, mais : « Il est exclu », ce qui marque surtout l'inopportunité, une chose qui a fait son temps. Car de même que quand l'heure du jugement arrive, il n'est plus temps de se repentir, ainsi, l'arrêt une fois prononcé, tout étant sur le point de périr, et celui qui devait guérir tous les maux par la grâce étant arrivé, ils ne pouvaient plus prétexter qu'ils se corrigeraient par le moyen de la loi. S'ils l'avaient pu, ils auraient dû le faire avant la venue du Christ; mais celui qui sauve par la loi étant arrivé, le temps des combats était passé; et comme tout était convaincu d'impuissance, il procure le salut par la grâce.

Il est venu maintenant pour qu'on ne dise pas comme on l'aurait dit s'il était venu dès le commencement, qu'on aurait pu se sauver au moyen de la loi par ses propres efforts et ses propres mérites. Pour ôter ce prétexte à ces bouches impudentes, il a tardé longtemps, de manière à sauver par sa grâce, quand il a été démontré clairement et de toutes les manières que les hommes ne pouvaient se suffire à eux-mêmes. Aussi après avoir dit plus haut : « Pour « montrer sa justice », il a ajouté : « En ce « temps », s'il en est qui disent le contraire, ils ressemblent à un grand criminel qui, n'ayant pu se justifier devant le tribunal, aurait été condamné et sur le point de subir son supplice, et qui après avoir été gracié par la bonté du roi, devenu libre, se vanterait impudemment de n'être pas coupable. Il fallait démontrer son innocence, avant d'être gracié; plus tard, il n'est plus temps de se glorifier. C'est le cas des Juifs. Comme ils s'étaient per-

dus eux-mêmes, le Christ est venu pour réprimer leur insolence. Celui qui se dit « Le maître « des enfants », qui se glorifie dans sa loi, qui s'appelle « Le docteur des ignorants » et qui a aussi besoin qu'eux de maître et de Sauveur, celui-là n'a pas de raison de se glorifier. Car si déjà auparavant la circoncision était devenue incirconcision, à plus forte raison maintenant : les deux époques la rejettent. Après avoir dit : « Est exclus », il dit comment. Et comment? « Par quelle loi? Des œuvres? « Non, mais par la loi de la foi ».

4. Voilà qu'il appelle la foi une loi, adoptant volontiers ces dénominations, pour écarter toute apparence de nouveauté. Or, quelle est la loi de la foi? Le salut par la grâce. Ici il fait voir la puissance de Dieu, qui non-seulement a sauvé, mais justifié, mais procuré des motifs de gloire, et cela sans les œuvres et en ne demandant que la foi. L'apôtre parle ainsi pour inspirer la modestie au Juif croyant, et contenir, et attirer celui qui ne croit pas. En effet celui qui est sauvé, s'il est tenté de se glorifier de la loi, apprendra qu'elle lui ferme la bouche, qu'elle l'accuse, qu'elle était un obstacle à son salut, qu'elle lui ôtait tout sujet de gloire; et celui qui ne croit pas, devenu humble par les mêmes motifs, pourra arriver à la foi. Voyez-vous comme la foi est puissante? comme elle détache du passé, en ne souffrant pas qu'on s'en glorifie ?

« Nous reconnaissons donc que l'homme est « justifié par la foi, sans les œuvres de la loi « (18) ». Après avoir montré que ceux qui croient sont supérieurs aux Juifs, il parle de la foi avec une grande liberté et calme le trouble qui semblait en résulter. En effet deux choses troublaient ici les Juifs : l'une que ceux qui n'avaient pu être sauvés par les œuvres, le fussent sans les œuvres; l'autre que les incirconcis jouissent à juste titre des mêmes avantages que ceux qui avaient si longtemps vécu sous la loi : et ce dernier point les révoltait bien plus que l'autre. C'est pourquoi Paul, après avoir prouvé le premier, passe au second, qui troublait tellement les Juifs que, même après avoir reçu la foi, ils en firent une matière de reproche à Pierre, à l'occasion de Corneille et de ce qui le concernait lui-même. Que dit-il donc? « Nous reconnaissons que l'homme est justifié par la foi, sans les œuvres de la loi ». Il ne dit pas le Juif, l'homme qui était sous la loi, mais « L'homme », en terme générique, étendant ainsi son langage, et ouvrant au monde entier les portes du salut.

Puis, à ce propos, il résout une objection qui n'avait pas encore été posée. Car comme il était vraisemblable que les Juifs, entendant dire que tout homme est justifié par la foi, en seraient blessés et scandalisés, il ajoute : « Dieu « est-il le Dieu des Juifs seulement? » Comme s'il disait : Pourquoi trouves-tu absurde que tout homme soit sauvé? Dieu est-il partial? Par là il leur fait sentir qu'en voulant faire tort aux gentils, c'est la gloire de Dieu même qu'ils attaquent, puisqu'ils ne veulent pas qu'il soit le Dieu de tous. Or s'il est le Dieu de tous, il pourvoit à tous; et s'il pourvoit à tous, il les sauve tous également par la foi. C'est ce qui lui fait dire : « Dieu est-il le Dieu des Juifs « seulement? Ne l'est-il pas aussi des Gentils? « Oui, certes, des Gentils aussi (29) ». Car il n'est pas Dieu en partie, comme les divinités fabuleuses des grecs, mais le Dieu universel et unique. C'est pourquoi Paul ajoute : « Puis- « qu'il n'y a qu'un seul Dieu » : c'est-à-dire un seul Maître des uns et des autres.

Que si vous me parlez de l'ancien ordre des choses, je vous dirai que, même alors, la Providence était pour tout le monde, quoique d'une autre manière : en effet la loi écrite vous avait été donnée, à eux la loi naturelle; et ils n'étaient pas moins bien partagés que vous. Ils pouvaient même l'emporter, s'ils l'eussent voulu. C'est à quoi il fait allusion quand il ajoute : « Qui justifiera les circoncis par la foi « et les incirconcis par la foi (30) », leur rappelant ainsi ce qu'il leur a dit plus haut sur la circoncision et sur l'incirconcision, quand il leur a prouvé qu'entre ces deux choses il n'y avait point de différence. Or s'il n'y avait point de différence alors, à plus forte raison maintenant; et pour le prouver plus clairement, il fait voir que l'un et l'autre ont besoin de la foi. « Nous détruisons donc la loi par la foi? « Loin de là : au contraire, nous établissons la « loi ». Voyez-vous cette prudence habile et vraiment admirable? Par le fait même de cette expression : « Nous établissons », il indique que la loi n'existe plus, qu'elle est détruite.

Voyez aussi quel puissant génie que celui de Paul, et avec quelle facilité il prouve ce qu'il veut! Il démontre ici non-seulement que la foi ne ruine pas la loi, mais qu'elle lui vient en aide au contraire, de même que la loi a preparé

les voies à la foi. Car comme la loi rendait d'avance témoignage à la foi (il a dit plus haut : « Etant confirmée par le témoignage de « la loi et des prophètes) » : ainsi la foi a raffermi la loi chancelante. Et comment, direz-vous, l'a-t-elle raffermie? Quel était le but de la loi, et à quoi tendaient toutes ses prescriptions? A rendre l'homme juste. Or, elle ne l'a pas pu : « Car », dit l'apôtre, « Tous ont « péché ». Or la foi est venue et l'a pu; puisqu'en croyant on devient juste. Donc elle a réalisé l'intention de la loi et atteint le but que celle-ci se proposait en tout. Elle ne l'a donc pas abrogée, mais complétée. Paul démontre ici trois choses : qu'on peut être justifié sans la loi, que la loi n'a pas pu justifier et que la foi n'est point en opposition avec la loi. Comme ce qui troublait le plus les Juifs était que la foi parût contraire à la loi, il prouve plus que le Juif ne demande, à savoir que la foi, loin de contrarier la loi, est son auxiliaire et sa coopératrice; ce que le Juif désirait surtout entendre.

5. Mais puisque après cette grâce par laquelle nous avons été justifiés, il est nécessaire de bien vivre, montrons un zèle digne d'un si grand don, et nous le montrerons si nous cultivons avec soin la charité, source de tous les biens. Or, la charité ne consiste pas simplement en paroles ni en salutations, mais en assistance et en œuvres. Comme soulager la pauvreté, secourir les malades, délivrer du danger, tendre la main à ceux qui sont dans l'embarras, pleurer avec ceux qui pleurent, se réjouir avec ceux qui se réjouissent : car ceci est encore l'effet de la charité; bien qu'il semble que ce soit peu de chose de se réjouir avec ceux qui se réjouissent, c'est cependant quelque chose de grand et qui demande de la philosophie. Vous trouverez bien des gens capables de supporter des épreuves amères, et qui ici se montreront faibles; beaucoup pleureront avec ceux qui pleurent, et ne sauront pas se réjouir avec ceux qui se réjouissent, s'attristeront même de la joie des autres : ce qui est proprement l'effet de la jalousie et de l'envie. Ce n'est donc pas un petit mérite de se réjouir avec un frère qui se réjouit; il est même plus grand que l'autre. Plus grand non-seulement que celui de pleurer avec ceux qui pleurent, mais même que de tendre la main à celui qui est dans le péril.

Beaucoup en effet partageront le danger avec ceux qui y sont, qui souffriront de la prospérité d'autrui : tant l'envie est tyrannique! Pourtant l'un exige de la peine et de la fatigue, tandis que l'autre est un simple effet de la volonté et du bon désir. Mais beaucoup supportent ce qui est plus pénible et faiblissent devant ce qui est plus facile, sèchent même de dépit et se consument lorsqu'ils en voient d'autres s'attirer la considération publique et servir l'Eglise par la prédication ou autrement. Y a-t-il quelque chose de pire? Ici ce n'est pas seulement à un frère, mais à la volonté de Dieu qu'on s'en prend. Songez-y bien et guérisssz-vous de cette maladie, sinon par égard pour le prochain, au moins pour vous délivrer de maux sans nombre. Pourquoi introduire la guerre dans votre esprit? Pourquoi remplir votre âme de trouble? Pourquoi soulever des tempêtes? Pourquoi tout bouleverser de fond en comble? Comment, avec de telles dispositions, obtenir le pardon de vos péchés? Car si Dieu ne remet point les péchés à ceux qui ne pardonnent pas les offenses qu'on leur a faites, comment vous les remettra-t-il à vous qui cherchez à nuire à ceux qui ne vous ont point fait de mal? En effet, c'est là le comble de la méchanceté : de tels hommes combattent contre l'Eglise avec le démon. Peut-être font-ils bien pis encore : car il est possible de se garantir du démon, tandis qu'eux, prenant le masque de l'amitié, mettent en secret le feu au bûcher, se jettent les premiers dans la fournaise et sont atteints d'une maladie qui non-seulement ne saurait être prise en pitié, mais ne peut exciter que le mépris.

Car pourquoi, je vous prie, êtes-vous pâle, tremblant, saisi de crainte? quel malheur vous est donc arrivé? Votre frère est devenu illustre, éclatant, glorieux? Il fallait mettre une couronne, vous réjouir, et rendre grâces à Dieu de ce qu'un membre de la famille avait acquis tant de lustre et de célébrité; et vous vous affligez de ce que Dieu est glorifié! Voyez-vous où tend cette guerre? Mais, dites-vous, ce n'est pas de la gloire de Dieu, mais de celle d'un frère que je m'afflige. Mais, par ce frère, la gloire remonte à Dieu; c'est donc à Dieu que vous déclarez la guerre. Ce n'est point là, dites-vous encore, ce qui me fait de la peine : seulement c'est par moi que je voudrais voir Dieu glorifié. Alors réjouissez-vous du bonheur de votre frère, et Dieu sera glorifié par vous, et tous diront : Béni soit le Maître qui a

de tels serviteurs, exempts de tout sentiment d'envie et jouissant mutuellement de leur bonheur. Et que parlé-je d'un frère? Quand même celui par qui Dieu se glorifie serait votre ennemi, vous devriez, à cause de cela même, vous en faire un ami : et, au contraire, d'un ami vous vous faites un ennemi, parce que Dieu tire sa gloire de ses bonnes actions. Si quelqu'un guérissait votre corps d'une maladie, cet homme fût-il votre ennemi, prendrait dès lors le premier rang parmi vos amis; et si quelqu'un embellit le corps du Christ, c'est-à-dire l'Eglise, d'ami qu'il était vous vous en faites un ennemi? Et de quelle autre manière pourriez-vous déclarer la guerre au Christ? C'est pourquoi, tout homme entaché de ce vice, fît-il d'ailleurs des miracles, fût-il vierge, jeûnât-il, couchât-il sur la dure, et par là égalât-il la vertu des anges, est le plus scélérat des hommes, est plus criminel que l'adultère, que le fornicateur, que le voleur, que le violateur des tombeaux.

6. Et pour que personne ne m'accuse d'exagération, je vous poserai volontiers une question. Si quelqu'un prenant une torche et un hoyau, venait brûler ce temple et miner cet autel, chacun de ceux qui sont ici ne le lapiderait-il pas comme sacrilége et criminel? Quel pardon méritera donc celui qui porte une flamme bien plus dévorante, l'envie veux-je dire, une flamme qui ne consume pas un édifice de pierre, un autel d'or, mais qui renverse et détruit quelque chose de bien plus précieux que des murailles et qu'un autel, l'édification, fruit de l'enseignement des maîtres? Et qu'on ne me dise pas que les efforts de l'envieux sont souvent sans résultat. On doit juger d'après l'intention, et bien que Saül n'ait pas tué David, il n'en est pas moins homicide. Vous ne pensez donc pas, dites-moi, que quand vous combattez contre le pasteur, vous tendez des piéges aux brebis : à ces brebis pour lesquelles le Christ a versé son sang, pour lesquelles il nous ordonne de tout faire et de tout souffrir? Vous ne vous rappelez donc pas que votre maître a cherché votre gloire et non la sienne, tandis que vous ne cherchez point la sienne, mais la vôtre? Et pourtant vous trouveriez la vôtre en cherchant la sienne; et en cherchant la vôtre avant la sienne, vous ne la trouverez point.

Quel sera donc le remède à ce mal? Prions tous ensemble, prions tous d'une voix pour ces malheureux, comme pour des énergumènes. Ils sont même plus à plaindre que des énergumènes, parce que leur mal est volontaire. Il faut, pour le guérir, des prières, beaucoup de supplications. Si celui qui n'aime pas son frère, ne peut acquérir aucun mérite, donnât-il tout ce qu'il possède, souffrit-il le martyre; songez quel sera le châtiment de celui qui déclare la guerre à un homme qui ne lui a point fait de mal. Il est pire que les païens. Car si, en aimant ceux qui nous aiment, nous ne faisons rien de plus que les païens, où placer, je vous le demande, celui qui porte envie à ses amis? La jalousie est même pire que la guerre. En effet, dès que le motif de la guerre a cessé, celui qui la faisait, dépose ses sentiments d'hostilité; mais l'envieux ne devient jamais ami. Le premier fait une guerre ouverte, le second une guerre cachée; celui-là a souvent de justes motifs, celui-ci n'en a pas d'autre que sa fureur et sa volonté diabolique. A quoi comparer une telle âme? A quelle vipère? à quel aspic? à quel ver? à quelle mouche venimeuse? Rien de plus scélérat, rien de plus méchant qu'elle. Voilà ce qui détruit les Eglises, voilà la source des hérésies; voilà ce qui arma la main d'un frère, le détermina à se baigner dans le sang du juste, viola les lois de la nature, ouvrit la porte à la mort, consomma la malédiction première, fit perdre de vue à cet infortuné sa propre naissance, le souvenir de ses parents et de tout le reste, et poussa sa fureur et sa folie au point qu'il ne cédât pas même à la voix de Dieu qui lui disait : « Son recours sera en toi et tu le domineras [1] ». (Gen. IV, 7.) Pourtant Dieu lui remettait son péché et lui soumettait son frère; mais cette maladie est si difficile à guérir, que, malgré l'application de mille remèdes, elle jette encore son venin.

De quoi donc souffres-tu, ô le plus misérable des hommes? De ce que Dieu est honoré? Mais c'est une disposition satanique. De ce que ton frère est considéré? Mais tu peux le dépasser. Que si tu veux l'emporter sur lui, ne le tue pas, ne le fais pas disparaître; laisse-le vivre, pour avoir un motif d'émulation et triompher d'un être vivant; par là ta couronne sera brillante un jour; mais en lui donnant la mort aujourd'hui, tu te prépares une sentence pire

[1] C'est ainsi que saint Chrysostome entend ce passage; voir la XVIIIe homélie sur la Genèse.

que si tu avais été vaincu. Mais la jalousie ne voit rien de cela. Comment peux-tu aimer la gloire au milieu d'une si grande solitude? Car ils étaient seuls alors sur la terre. Mais cela même n'a pu le retenir; rejetant tout de son âme, il s'est rangé avec le démon et s'est mis en devoir de combattre : car c'était le démon qui commandait à Caïn. Ce n'était pas assez pour lui que l'homme fût devenu mortel, il voulait un genre de mort plus tragique, et il a persuadé à Caïn de tuer son frère. Insatiable de nos maux, il était impatient, il avait hâte de voir la sentence exécutée. Comme si quelqu'un tenant son ennemi dans les chaînes et voyant l'arrêt porté contre lui, était pressé de le voir égorgé, dans l'intérieur de la prison, avant la sortie de la ville, avant même le moment fixé ; tel était le démon. Ayant appris que l'homme devait retourner en terre, il brûlait de voir quelque chose de plus : le fils mourant avant le père, un frère meurtrier de son frère, une mort prématurée et violente.

7. Voyez-vous à combien de choses s'est prêtée l'envie ? Comme elle a assouvi l'insatiable avidité du démon, comme elle lui a servi un festin tel qu'il le désirait? Pourquoi donc cette maladie? Car à moins d'être débarrassés de cette faiblesse, il est impossible d'échapper au feu qui a été préparé pour le démon. Or, nous nous en débarrasserons en songeant combien le Christ nous a aimés et nous a recommandé de nous aimer les uns les autres. Comment nous a-t-il aimés? Il a donné son précieux sang pour nous qui étions ses ennemis et lui avions fait les plus grandes injures. Faites-en autant à l'égard de votre frère : car le Christ lui-même nous a dit : « Je vous donne un « commandement nouveau : c'est que vous « vous aimiez les uns les autres, comme je « vous ai aimés ». (Jean, XIII, 34.) Bien plus, la mesure ne se borne pas là : car il a fait cela pour ses ennemis. Vous ne voulez pas verser votre sang pour votre frère? Mais pourquoi verser le sien, diamétralement à l'opposé du précepte? Pourtant le Christ n'était point obligé de faire ce qu'il a fait, et vous, en le faisant, vous n'accomplissiez qu'un devoir. Celui à qui on avait remis dix mille talents et qui exigeait cent deniers, n'a pas été puni seulement pour cette exigeance, mais parce que le bienfait ne l'avait pas rendu meilleur, parce qu'il n'avait point suivi l'exemple du maître, en remettant, lui aussi, sa dette : car c'était une dette contractée par un serviteur, si dette il y avait. En effet, tout ce que nous faisons est fait en acquit de dettes. Aussi le Christ a-t-il dit : « Quand vous aurez fait tout ce qui vous est « commandé, dites : Nous sommes des servi- « teurs inutiles ; nous avons fait ce que nous « devions faire ». (Luc XVII, 10.) Donc en donnant des preuves de charité, en distribuant de l'argent aux pauvres, nous acquittons une dette, non-seulement parce que Dieu nous a le premier fait du bien, mais parce que, quand nous donnons, nous ne donnons que ce qui vient de lui. Pourquoi donc vous priver de ce qu'il veut que vous possédiez? Car c'est pour que vous conserviez ces biens qu'il vous ordonne de les distribuer à d'autres, tant que vous les possédez seul, ils ne sont point à vous : vous n'en êtes vraiment propriétaire que quand vous les donnez à d'autres.

Est-il rien qui égale l'amour de Jésus-Christ. Il a versé son sang pour des ennemis, et nous refusons de donner de l'argent pour notre bienfaiteur, le sang qu'il a versé était le sien, et l'argent que nous refusons n'est pas le nôtre : il a donné avant nous, nous refusons après lui ; il a agi pour notre salut, nous n'agissons pas même dans notre propre intérêt : car, lui, il ne profite en aucune façon de notre charité et c'est à nous qu'en revient tout l'avantage. Si donc nous recevons l'ordre de donner ces biens, c'est afin de ne pas les perdre nous-mêmes. Dieu agit avec nous comme on agirait avec un petit enfant en lui donnant une pièce d'argent, avec recommandation de la garder soigneusement ou de la confier à un domestique pour qu'elle ne soit pas volée. Donnez vos biens aux pauvres, nous dit-il, de peur que quelqu'un ne vous les enlève, un calomniateur, le diable, un voleur, et en dernier lieu, la mort. Tant que vous les conservez, ils ne sont pas sûrs ; si vous me les donnez dans la personne des pauvres, je vous les garderai tous soigneusement et vous les rendrai avec usure en temps convenable. Ce n'est pas pour vous en priver que je les reçois, mais pour les augmenter, pour les conserver plus soigneusement, et vous les réserver pour le temps où il n'y aura plus personne qui veuille prêter ni se laisser toucher de compassion.

Y aurait-il une dureté plus grande que la nôtre, si, après de telles promesses, nous refusions de lui prêter ? Voilà pourquoi nous nous en allons vers lui, délaissés, nus et pauvres,

n'ayant plus ce qu'on nous avait confié parce que nous ne l'avons pas remis au meilleur des gardiens. Voilà ce qui nous attirera le dernier châtiment. Que pourrons-nous répondre, quand on nous accusera de nous être perdus nous-mêmes ? Quelle excuse présenterons-nous ? Quelle justification ? Pourquoi n'avoir pas donné ? Vous n'êtes pas sûr de recouvrer ? Est-ce raisonnable ? Celui qui donne à qui n'a rien donné, ne peut-il pas à plus forte raison rendre à qui lui a donné ?

Mais vous jouissez de la vue de votre argent. Raison de plus pour le donner, afin d'en jouir davantage, là où personne ne pourra plus vous l'enlever : tandis qu'en le gardant maintenant, vous êtes exposé à mille dangers. Le démon, semblable à un chien, s'élance contre les riches, comme s'il voulait arracher un gâteau de la main d'un enfant. Donnons donc au Père. Quand le démon verra cela, il prendra aussitôt la fuite : et dès qu'il sera retiré, le Père vous donnera tout en sécurité, puisque le démon ne peut plus mettre le trouble dans le siècle à venir. Les riches sont absolument comme les petits enfants incommodés par les chiens : tout le monde aboie autour d'eux, les déchire, les tiraille, et non-seulement les hommes, mais encore les passions ignobles, la gourmandise, l'ivrognerie, la flatterie, tous les genres de débauche. Quand nous voulons prêter à intérêt, nous recherchons soigneusement ceux qui donneront le plus et se montreront reconnaissants. Ici nous faisons tout le contraire : nous laissons de côté Dieu qui est plein de reconnaissance, qui ne donne pas seulement le douze, mais le cent pour cent, pour recourir à des gens qui ne nous rendront pas même le capital.

8. Que nous rendra en effet notre ventre, quand il aura consommé la plus grande partie de nos biens ? Du fumier, de l'ordure. Que nous rendra la vaine gloire ? De l'envie et de la jalousie. Que nous rendra la parcimonie ? Le souci et l'inquiétude. Que nous rendra la débauche ? L'enfer et le ver empoisonneur. Car voilà les débiteurs des riches et voilà les intérêts qu'ils rendront pour le capital : les maux présents et les maux à venir. Est-ce à eux que nous prêterons, je vous le demande, au prix d'un tel châtiment ? Et nous ne confierons rien au Christ qui nous offre le ciel, la vie immortelle, des biens ineffables ? Quelle sera notre excuse ? Pourquoi ne donnez-vous pas à celui qui rendra tout et avec usure ? C'est peut-être parce qu'il ne rendra que dans longtemps ? Mais il rend déjà en cette vie ; car il ne ment pas celui qui a dit : « Cherchez le « royaume de Dieu, et toutes ces choses vous « seront données par surcroît ». (Matth. VI, 33.) Voyez-vous cet excès de libéralité ? Les biens à venir vous sont réservés, nous dit-il, et ne diminueront point ; et je vous donne encore ceux d'ici-bas par addition et par surcroît, de plus ce long délai augmente la somme de vos richesses : car l'intérêt se multiplie. Nous voyons les prêteurs d'argent se conduire ainsi : ils préfèrent ceux qui empruntent à long terme. En effet celui qui rembourse immédiatement, intercepte le cours de l'intérêt : tandis que celui qui conserve longtemps le capital, grossit le profit.

Ainsi à l'égard des hommes nous supportons les délais, nous prenons même à tâche de les prolonger ; et avec Dieu nous sommes pusillanimes jusqu'à être insouciants, jusqu'à tergiverser ? Et pourtant, comme je l'ai dit, il nous rend déjà ici-bas, puis nous réserve encore, dans l'autre vie, le tout et quelque chose de plus, pour la raison que j'ai donnée. En effet, la grandeur et la beauté du don surpasse de beaucoup cette pauvre vie terrestre. Car il n'est pas possible de recevoir, dans un corps corruptible et mortel, les couronnes que rien ne saurait flétrir, ni de posséder ce repos immuable, imperturbable, dans la vie présente si pleine de trouble, de tumulte, et sujette à tant de changements. Si un débiteur s'engageait à vous rembourser sur la terre étrangère, là où vous n'auriez point de domestique ni aucun moyen de transport pour votre pays, vous le prieriez instamment de vous payer à votre retour chez vous, et non sur la terre étrangère ; et vous voudriez recevoir ici les biens spirituels, des trésors infinis ? Quelle est donc votre folie ? Si on vous paye ici-bas, ce ne sera qu'en choses corruptibles ; mais si vous attendez le temps convenable, vous recevrez des biens incorruptibles et sans mélange. Ici-bas vous recevrez du plomb, et là, de l'or éprouvé. De plus Dieu ne vous prive pas des biens présents. Car à la promesse des biens à venir, il en a ajouté une autre, en disant : Quiconque aime les choses célestes, recevra le centuple en ce monde et possédera la vie éternelle. (Matth. XIX, 29.)

Si donc nous ne recevons pas le centuple,

la faute en est à nous qui ne prêtons pas à celui qui peut nous le donner ; car tous ceux qui lui prêtent, si peu que ce soit, le reçoivent. Dites-moi un peu, qu'est-ce que Pierre avait donné de si grand ? N'était-ce pas seulement un filet brisé, une ligne, un hameçon ? Et pourtant Dieu lui a ouvert les maisons du monde entier, lui a aplani la terre et la mer, en sorte que tous l'appelaient chez eux ; bien plus, on vendait tout ce qu'on avait et on en déposait le prix, non pas en ses mains (on ne l'eût osé) mais à ses pieds : tant on avait de générosité et de respect pour lui ! Mais c'était Pierre, direz-vous. Qu'importe, ô homme ? Ce n'est pas seulement à Pierre que le Christ a fait ces promesses ; il n'a pas dit : Toi seul, Pierre, recevras le centuple, mais : « Quicon« que aura quitté sa maison ou ses frères, re« cevra le centuple ». Car il n'y a point chez lui d'acception de personne, mais différence de mérites.

Mais, direz-vous, j'ai une multitude d'enfants, et je désire les laisser riches. Pourquoi donc les appauvrissez-vous ? En leur laissant tout, vous confiez votre fortune à une garde peu sûre ; mais si vous leur donnez Dieu pour cohéritier et pour tuteur, vous leur laissez d'immenses trésors. De même que quand nous nous vengeons, Dieu ne prend pas notre cause en main, tandis que si nous nous abandonnons à lui, notre attente est dépassée ; ainsi, en fait de richesses, si nous nous livrons à l'inquiétude, sa Providence se retire de nous ; et si nous nous abandonnons à lui sans réserve, il mettra en parfaite sécurité et nos biens et nos enfants. Et qu'est-ce que cette conduite a d'étonnant en Dieu, quand nous la voyons même chez les hommes ? Si, à l'heure de la mort, vous ne donnez aucun de vos proches pour tuteur à vos enfants, celui qui serait le mieux disposé à demander cette charge en est retenu par la crainte et par la honte ; mais si vous vous déchargez sur lui de ce souci, il s'estimera très-honoré et répondra dignement à votre confiance.

9. Si donc vous voulez laisser de grandes richesses à vos enfants, laissez-leur la Providence de Dieu. Lui qui a créé votre âme, qui a formé votre corps, qui vous a donné la vie sans vous, quand il vous verra déployer une si grande libéralité, et lui confier vos biens et vos enfants, pourrait-il ne pas leur ouvrir tous ses trésors ? Si Elie, pour avoir été nourri d'un peu de farine, et voyant qu'une femme le préférait à ses enfants, fit voir des aires et des pressoirs dans la chaumière d'une veuve, songez quelle sera pour vous la générosité du maître d'Elie ! Ne nous inquiétons pas de laisser nos enfants riches, mais vertueux. Car s'ils mettent leur confiance dans les richesses, ils négligeront tout le reste, ne s'étudiant qu'à cacher des mœurs corrompues à l'abri de l'opulence ; mais s'ils se voient privés de cette consolation, ils mettront tous leurs soins à demander à la vertu une compensation à la pauvreté. Ne leur laissez donc pas la richesse, afin de leur laisser la vertu. Car ce serait le comble de la déraison de ne rien laisser à leur disposition pendant notre vie, et de procurer à leur jeunesse après notre mort les moyens de vivre dans la licence. Du moins, pendant que nous vivons, nous pouvons leur faire rendre des comptes, réprimer leurs excès, et leur mettre le frein ; mais si, après notre mort, avec l'abandon où nous les laissons, et malgré leur jeunesse, nous leur fournissons les ressources de la richesse, nous poussons ces infortunés sur la voie de nombreux précipices ; nous jetons le feu sur le feu, nous versons l'huile dans une fournaise embrasée.

Donc, si vous voulez leur laisser une fortune assurée, faites que Dieu soit leur débiteur et confiez-lui leurs créances. Si ce sont eux qui touchent votre argent, ils ne sauront à qui le donner, ils tomberont souvent entre les mains des calomniateurs et des ingrats ; mais si par précaution vous le prêtez à Dieu, le trésor demeurera en sûreté et le remboursement se fera sans aucune difficulté. Car Dieu nous est reconnaissant, même quand il nous paye sa dette ; il voit de meilleur œil ceux qui lui prêtent que ceux qui ne lui prêtent pas, et plus il doit, plus il aime. Si donc vous voulez l'avoir toujours pour ami, prêtez-lui beaucoup. Un prêteur à moins de plaisir à avoir des débiteurs, que le Christ n'en a à avoir des créanciers ; il fuit ceux à qui il ne doit rien et court à ceux à qui il doit. Faisons donc tout au monde pour le constituer notre débiteur : voici le moment favorable pour lui prêter, puisqu'il est dans le besoin. Si vous ne lui donnez pas maintenant, il n'aura pas besoin de vous après cette vie. C'est ici qu'il a soif, c'est ici qu'il a faim : il a soif de votre salut ; c'est pour cela qu'il mendie, qu'il est nu et

errant, dans le but de vous procurer la vie éternelle.

Ne le dédaignez donc pas : il ne demande pas à être nourri, mais à nourrir; à être vêtu, mais à vêtir, à vous préparer un manteau d'or, un vêtement royal. Ne voyez-vous pas les médecins les plus dévoués, quand ils font prendre un bain aux malades, le prendre eux-mêmes, bien qu'ils n'en aient pas besoin? Ainsi le Christ fait tout pour vous qui souffrez. Voilà pourquoi il n'exige rien de vous par force, afin de vous rendre davantage, pour vous apprendre que, s'il demande, ce n'est pas pour ses besoins, mais pour les vôtres. Voilà pourquoi il vient à vous en haillons et vous tend la main; si vous lui donnez une obole, il ne se détourne pas; si vous le méprisez, il ne s'éloigne pas, mais se rapproche encore; car il désire, il désire vivement notre salut. Méprisons donc les richesses pour n'être point méprisés par le Christ; méprisons les richesses, pour les posséder elles-mêmes. Car si nous les conservons ici-bas, nous les perdrons entièrement, et pour cette vie et pour l'autre; mais si nous les distribuons généreusement, nous jouirons dans les deux vies d'une grande abondance. Que celui donc qui veut devenir riche, s'appauvrisse pour s'enrichir; qu'il dépense pour amasser; qu'il disperse pour recueillir. Que si cette doctrine vous semble nouvelle et étrange, voyez l'homme qui sème, et dites-vous à vous-même que le seul moyen qu'il ait de multiplier son grain est de disperser celui qu'il a, de répandre ce qui est sous sa main. Semons donc, nous aussi, et cultivons le champ du ciel, afin de nous procurer une moisson abondante et d'obtenir les biens éternels, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ avec qui la gloire, l'empire, l'honneur, appartiennent au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE VIII.

QUEL AVANTAGE DIRONS-NOUS DONC QU'ABRAHAM, NOTRE PÈRE, A EU SELON LA CHAIR? CERTES, SI ABRAHAM A ÉTÉ JUSTIFIÉ PAR LES ŒUVRES, IL A DE QUOI SE GLORIFIER, MAIS NON DEVANT DIEU. (IV, 1, 2, JUSQU'A 22.)

Analyse.

1 et 2. La doctrine de la justification par la foi peut être prouvée même par l'Ancien Testament : en effet, Abraham et David ne furent pas justifiés en vertu des seules œuvres de la loi, mais à cause de leur foi.

3. C'est à raison de cette foi qu'Abraham avait, même avant qu'il fût circoncis, qu'il est devenu le père des croyants circoncis et incirconcis.

4. C'est la foi qui lui a valu, ainsi qu'à ses descendants, d'être l'héritier des promesses divines.

5. Etonnante foi d'Abraham.

6-8. Bonheur de l'homme qui peut en quelque chose procurer la gloire de Dieu. — Que l'incrédulité est une marque de bassesse. — Procurer la gloire de Dieu est notre souverain bien; le faire blasphémer est le pire mal. — C'est dans les biens de ce monde que le démon s'embusque pour nous tendre des piéges. — Un sûr moyen de faire fuir cet ennemi c'est d'invoquer le nom de Jésus. — C'est surtout par le manque de foi que nous différons des grands saints. — Dieu parle par la bouche d'un chrétien fidèle. — L'Orateur déplore éloquemment les divisions qu'il voit parmi les chrétiens. — Que nous devons pleurer le mal que se font nos ennemis et non celui qu'ils nous font. — Relever celui qui tombe.

1. Après avoir dit que le monde était coupable devant Dieu, parce que tous avaient péché et qu'on ne peut être sauvé que par la foi, il s'attache ensuite à démontrer que le salut par la foi n'a rien de déshonorant, qu'il est très-glorieux au contraire, et plus grand

que par les œuvres. Comme le salut accompagné de déshonneur pourrait être un sujet de tristesse, il veut en éloigner jusqu'au soupçon : ce qu'il avait d'ailleurs déjà insinué quand il l'appelait, non-seulement salut, mais justice : « La justice de Dieu », disait-il, « y est « en effet révélée ». Car celui qui est sauvé de la sorte, est assuré de son salut en qualité de juste. Il l'appelle non-seulement justice, mais manifestation de Dieu : car Dieu se manifeste dans les choses glorieuses, éclatantes, magnifiques. Du reste, la preuve est dans ce qu'il vient de dire et il continue par forme d'interrogation, comme il a coutume de faire pour plus de clarté, et pour montrer qu'il parle avec assurance. C'est ce qu'il a déjà fait plus haut en disant : « Qu'est-ce donc que le Juif a « de plus ? » Et encore : « Qu'avons-nous de « plus ? » Puis : « Où est le sujet de ta gloire ? « Il est exclu »; enfin ici : « Quel avantage di- « rons-nous qu'Abraham, notre père a eu ? » Comme les Juifs ne cessaient de répéter à tout propos que le patriarche et l'ami de Dieu avait reçu le premier la circoncision, il veut leur prouver qu'Abraham lui-même a été justifié par la foi ; argument victorieux et triomphant. En effet que celui qui n'a pas les œuvres soit justifié par la foi, cela n'a rien d'invraisemblable ; mais que celui qui a excellé dans les œuvres ne soit pas justifié par elles, mais seulement par la foi, voilà ce qui est étonnant et ce qui montre la puissance de la foi. Aussi laissant de côté tous les autres, s'attache-t-il à celui-ci. Il l'appelle « Père selon la chair ». Pour exclure les Juifs d'une autre parenté plus haute et pour faire espérer aux gentils de devenir ses enfants selon la foi, il dit : « Car « si Abraham a été justifié par les œuvres, il « a de quoi se glorifier ».

Après avoir donc affirmé que Dieu justifie la circoncision par la foi, aussi bien que l'incirconcision, et l'avoir suffisamment prouvé dans ce qui précède, au moyen d'Abraham ; il pousse sa démonstration plus loin qu'il ne l'avait promis, met la foi aux prises avec les œuvres et concentre toute la bataille sur le juste lui-même, et non sans raison. Voilà pourquoi il l'entoure de respect, en l'appelant père, et leur imposant la nécessité de l'imiter en tout. Ne me parlez pas d'un Juif, leur dit-il, ne me nommez ni un tel ni un tel ; moi, je remonte au sommet, au point où la circoncision a pris naissance : « Si Abraham a été « justifié par les œuvres, il a de quoi se glo- « rifier, mais non devant Dieu ». Ces paroles sont obscures, et il est besoin de les éclaircir.

Il y a deux manières de se glorifier : ou par les œuvres ou par la foi. En disant : « S'il a « été justifié par les œuvres, il a de quoi se « glorifier, mais non devant Dieu », il indique qu'Abraham aurait pu aussi se glorifier de la foi, et à bien plus juste titre. C'est ici surtout que Paul montre sa force, en ce qu'il retourne le sujet en sens contraire, et fait voir que les avantages attachés au salut par les œuvres, à savoir le droit de se glorifier et d'agir avec sécurité, le salut par la foi les revendique à bien plus forte raison. En effet, celui qui se glorifie dans les œuvres, peut présenter ses travaux personnels ; mais celui qui se glorifie de croire à Dieu, a de meilleurs motifs de se féliciter, puisque c'est le Seigneur qu'il honore et qu'il glorifie. Apprenant par la foi en Dieu ce que ne lui enseignait pas la nature visible, il fait preuve d'un véritable amour pour lui et a proclamé solennellement sa puissance. Or c'est là le propre d'une âme très-généreuse, d'une intelligence sage et d'un esprit élevé. Ne pas tuer, ne pas voler, c'est chose vulgaire ; mais croire que Dieu peut l'impossible, c'est le fait d'une âme magnanime et parfaitement disposée à son égard ; et là est le cachet du véritable amour. Sans doute celui qui accomplit les commandements, honore Dieu ; mais celui qui a la sagesse de la foi l'honore beaucoup plus ; le premier lui obéit, mais le second a de lui une idée convenable et lui prouve mieux que par les œuvres qu'il l'honore et l'admire. Dans le premier cas on se glorifie du bien que l'on a fait, dans le second on glorifie Dieu lui-même, à qui alors tout appartient ; car on se glorifie de concevoir de lui de hautes idées, ce qui tourne entièrement à sa gloire. Voilà pourquoi Paul dit qu'Abraham se glorifiait devant Dieu, et pour une autre raison encore, outre celle-là. En effet le croyant ne se glorifie pas seulement d'aimer Dieu véritablement, mais aussi d'en être grandement aimé et honoré. Car comme en concevant de lui des idées sublimes, il lui donne une preuve d'amour, puisque c'est ainsi que l'amour se prouve ; de même Dieu l'aime à son tour, quoique mille fois coupable ; et non content de le dispenser du châtiment, il le fait encore juste. Le croyant peut donc se glorifier, comme étant l'objet d'un grand amour. « En

« effet, que dit l'Ecriture? Abraham crut à « Dieu, et cela lui fut imputé à justice. Or, à « celui qui travaille, le salaire n'est point im- « puté comme une grâce, mais comme une « dette (3, 4) ». Mais c'est quelque chose de plus grand, direz-vous. Nullement : car l'imputation est faite au croyant, ce qui n'aurait pas lieu, s'il y mettait quelque chose du sien.

2. Ainsi celui-ci aussi a Dieu pour débiteur, et débiteur non de choses vulgaires, mais de choses grandes et sublimes. En effet, après avoir montré la hauteur de cette intelligence, cette pensée toute spirituelle, Paul ne dit pas simplement : « A celui qui croit, mais à celui « qui croit en celui qui justifie le pécheur (5) ». A celui-là, la foi est imputée à justice. Songez en effet quelle grande chose c'est de croire, d'être pleinement convaincu que Dieu peut immédiatement, non-seulement dispenser du châtiment celui qui a vécu dans l'impiété, mais encore le rendre juste et digne des honneurs immortels. Ne vous imaginez donc pas que celui-ci soit inférieur à l'autre, puisqu'à cet autre l'imputation ne se fait pas selon la grâce. Car c'est précisément là ce qui fait surtout la gloire du croyant, de recevoir une telle grâce, de montrer une si grande foi. Et voyez combien la récompense est plus grande! A celui-là on donne un salaire, à celui-ci, la justice; or, la justice est bien au-dessus d'un salaire, car elle renferme une multitude de salaires.

Après avoir démontré cela par Abraham, Paul produit ensuite le témoignage de David à l'appui de ce qu'il vient de dire. Que dit donc David, et qui appelle-t-il heureux? Celui qui se glorifie de ses œuvres, ou celui qui a reçu la grâce et obtenu la rémission et le don? Or, en nommant le bonheur, j'exprime le comble de tous les biens. De même que la justice est plus que le salaire, ainsi la béatitude est plus que la justice. Après avoir montré l'excellence de la justice, non-seulement parce qu'Abraham l'a reçue, mais à l'aide du raisonnement : « (Il a », a-t-il dit, « de quoi se glorifier, mais « non devant Dieu) » ; Paul emploie un autre genre de preuve pour la relever encore, et produit le témoignage de David, lequel déclare heureux celui qui a été ainsi justifié : « Bienheureux ceux dont les iniquités ont été « remises ». (Ps. 31.) Cependant il semble apporter là, un témoignage peu convenable; car le prophète ne dit pas : Heureux ceux dont la foi est imputée à justice, mais il fait cela à bon escient, et non par ignorance, pour augmenter encore la force de l'argument. En effet, si celui dont les iniquités ont été remises par la grâce est heureux, à bien plus forte raison celui qui est justifié et qui a prouvé sa foi. Or là où il y a béatitude, tout opprobre disparaît et la gloire est grande; car la béatitude est le surcroît de la récompense et de la gloire. C'est pourquoi Paul ne recourt point à l'Ecriture pour établir l'avantage du premier, il se contente de dire : « A celui qui travaille, le salaire « n'est point imputé comme une grâce »; mais pour prouver la prééminence du croyant, il emploie la parole écrite, comme l'a dit David : « Bienheureux ceux dont les iniquités sont « remises et dont les péchés sont couverts (7) ».

Mais pourquoi, dira-t-on, affirmez-vous que la rémission ne s'accorde pas comme une dette, mais par grâce? Eh! c'est précisément pour cela que le croyant est déclaré heureux. Paul ne l'eût pas béatifié, s'il ne l'avait vu en possession d'une grande gloire. Il ne dit pas : la rémission est pour la circoncision, mais que dit-il? « Or cette béatitude », (ce qui est bien plus) « est-elle pour la circoncision ou pour « l'incirconcision (9)? » Il s'agit désormais de savoir à qui ce grand don appartient, si c'est aux circoncis ou aux incirconcis. Et voyez la force de l'argument! Paul fait voir que non-seulement ce don n'a point d'aversion pour l'incirconcision; mais comme David qui proclame cette béatitude était circoncis et parlait à des circoncis, voyez comme Paul s'empresse d'appliquer ses paroles aux incirconcis? Car après avoir rattaché cette béatitude à la justice et montré que les deux ne font qu'un, il demande comment Abraham a été justifié; si la béatitude appartient au juste et qu'Abraham ait été justifié, voyons comment il l'a été, si c'est comme incirconcis ou comme circoncis. C'est, nous dit-il, comme incirconcis. « Com- « ment donc lui a-t-elle été imputée? Est-ce « dans la circoncision ou dans l'incirconcision? « Ce n'est point dans la circoncision, mais « dans l'incirconcision. Car nous disons que « la foi a été imputée à justice à Abraham « (10) ».

Plus haut il parlait d'après l'Ecriture, (il nous disait en effet : « Que dit l'Ecriture? « Abraham crut à Dieu, et cela lui fut imputé « à justice) »; ici il invoque le jugement de ceux qui parlent, et montre que la justification

a eu lieu dans l'incirconcision. Puis il résout une autre objection qui s'élève : Si Abraham, dit-on, a été justifié quand il était incirconcis, pourquoi la circoncision a-t-elle été établie? « Il a reçu », répond-t-il, « la marque de la « circoncision) comme sceau de la justice par « la foi, qu'il avait déjà quand il était encore « incirconcis (11) ». Voyez-vous comme il fait voir que les Juifs sont en quelque sorte des parasites? qu'ils ont été adjoints aux incirconcis ? Car si Abraham, encore incirconcis, a été justifié et couronné, s'il a reçu la circoncision plus tard et que les Juifs ne soient venus qu'après lui, il est donc d'abord le père des incirconcis qui se rattachent à lui par la foi, puis des circoncis; car il est la tête d'une double génération. Voyez-vous briller la foi? Tant qu'elle ne vient pas, le patriarche n'est point justifié. Voyez-vous que l'incirconcision n'est point un obstacle? Il était incirconcis et n'en a pas moins été justifié. Donc la circoncision est postérieure à la foi.

3. Et pourquoi vous étonner que la circoncision soit postérieure à la foi, quand l'incirconcision elle-même l'est? Non-seulement la circoncision est postérieure à la foi, mais elle lui est très-inférieure, aussi inférieure que le signe l'est à la chose signifiée, comme par exemple le drapeau au soldat. Et pourquoi, dira-t-on, Abraham avait-il besoin de signe? Il n'en avait lui-même pas besoin. Pourquoi donc l'a-t-il reçu? Afin de devenir le père commun des croyants incirconcis et circoncis, mais point uniquement de ces derniers; aussi Paul ajoute-t-il : « Non-seulement des circoncis ». Si donc il est le père des incirconcis, ce n'est pas parce qu'il est incirconcis, bien qu'il ait été justifié dans l'incirconcision, mais parce que les incirconcis ont imité sa foi. A bien plus forte raison n'est-il point le père des circoncis à cause de la circoncision, à moins que la foi ne vienne s'y ajouter. Il a reçu la circoncision, dit Paul, afin d'être le père des uns et des autres, et pour que les incirconcis ne repoussent point les circoncis. Voyez-vous comme il a été d'abord le père des incirconcis? Que si la circoncision est respectable parce qu'elle proclame la foi, le privilége de l'incirconcision n'est pas mince d'avoir la première reçu la foi. Vous pourrez donc avoir Abraham pour père, si vous marchez sur les traces de la foi, et que vous ne disputiez pas et n'apportiez point de trouble en introduisant la loi. De quelle foi, s'il vous plaît, parlez-vous? « De « celle qui est dans l'incirconcision (12) ».

De nouveau encore il réprime l'orgueil des Juifs, en leur rappelant le temps de la justice. Et il a raison de dire : « Sur les traces », afin que vous croyiez, comme Abraham, à la résurrection des morts. Car celui-ci a montré sa foi là-dessus; en sorte que si vous rejetez l'incirconcision, vous pouvez être certain que la circoncision ne vous sera d'aucun profit. Si vous ne suivez pas les traces de la foi, fussiez-vous mille fois circoncis, vous n'êtes point un descendant d'Abraham; car il a reçu la circoncision, afin que vous ne fussiez point exclus par l'incirconcis. N'exigez donc point la circoncision de l'incirconcis; car elle vous a été utile, mais non à lui. Pourtant, dit-on, c'était un signe de justice. Oui, mais à cause de vous, bien que ce ne soit plus maintenant; mais alors vous aviez besoin de signes corporels, qui sont inutiles aujourd'hui. Mais, direz-vous, même par la foi ne pouvait-on pas connaître la vertu de l'âme d'Abraham? On le pouvait; mais vous aviez besoin de cette addition. Comme vous n'imitiez point sa vertu, que vous ne pouviez pas la voir, on vous a donné la circoncision sensible pour qu'à l'aide de ce signe corporel vous fussiez peu à peu amené à la sagesse de l'âme et qu'après l'avoir accueillie avec un grand empressement comme une très-haute dignité, vous apprissiez à imiter et à respecter votre père. Et ce n'était pas seulement la circoncision que Dieu instituait dans ce but, mais toutes les autres prescriptions, telles que les sacrifices, les sabbats et les fêtes. Pour vous convaincre que c'est à cause de vous qu'Abraham a reçu la circoncision, écoutez la suite : Après avoir dit qu'il reçut le signe et la marque, Paul en donne la raison, en disant : « Pour être le « père de la circoncision », chez ceux qui la reçoivent spirituellement; en sorte que si vous n'avez qu'elle, elle ne vous est d'aucune utilité. Car elle est seulement un signe, quand on voit en vous ce dont elle est le signe, à savoir la foi; en sorte que si vous n'avez pas la foi, le signe ne peut plus être un signe. Signe de quoi, marque de quoi, quand la chose signifiée n'existe pas? C'est comme si vous nous montriez une bourse portant un cachet, mais ne contenant rien; en sorte que la circoncision est ridicule, quand la foi intérieure manque. En effet, si elle est le signe

de la justice et que vous n'ayez pas la justice, vous n'avez pas même le signe. Car vous avez reçu le signe pour chercher la chose dont vous avez le signe ; en sorte que si vous cherchez la chose signifiée sans le signe, le signe ne vous est pas nécessaire. Non-seulement la circoncision annonce la justice, mais la justice des incirconcis. La circoncision n'annonce donc pas autre chose que l'inutilité de la circoncision.

« Et si ceux qui ont reçu la loi sont héri-« tiers, la foi devient vaine, et la promesse est « abolie (14) ». Il a montré que la foi est nécessaire, qu'elle est antérieure à la circoncision, qu'elle est plus puissante que la loi, qu'elle affermit la loi. En effet si tous ont péché, elle est nécessaire ; si Abraham encore incirconcis a été justifié, elle est antérieure à la circoncision ; si par la loi on a la connaissance du péché, et si elle a été manifestée dans la loi, elle est plus puissante que la loi ; si elle a reçu le témoignage de la loi et qu'elle l'affermisse, elle n'est point son ennemie, mais son amie et son auxiliaire dans le combat. Il prouve d'autre part qu'il n'était pas possible d'obtenir l'héritage par la loi ; après avoir comparé la foi à la circoncision et remporté la victoire, il revient encore à la comparaison en disant : « Et si ceux qui ont reçu « la loi sont héritiers, la foi devient vaine ». Et pour qu'on ne dise pas qu'il est possible d'avoir la foi et d'observer la loi, il montre que cela est impossible. Car celui qui tient à la loi comme à un moyen de salut méconnaît la puissance de la foi. Voilà pourquoi il dit : « La foi devient vaine », c'est-à-dire, il n'y a plus besoin du salut par la foi, puisqu'elle ne peut plus faire preuve de sa vertu, et la promesse est réduite à néant. En effet, le Juif aurait pu dire : Qu'ai-je besoin de la foi ? Donc s'il en était ainsi, tout ce qui regarde la promesse disparaîtrait avec la foi.

4. Voyez comme il démontre qu'ils ont eu tous et depuis le commencement, le patriarche pour adversaire. En effet, après avoir montré que la justice partage le sort de la foi, il prouve qu'il en est de même de la promesse. Et de peur que le Juif ne dise : Que m'importe qu'Abraham ait été justifié par la foi ? Paul répond : Même ce qui te touche le plus, la promesse de l'héritage, ne peut être réalisé sans elle. Et c'était ce qui les effrayait le plus. Quelle promesse, direz-vous ? La promesse d'hériter du monde entier, et de voir toutes les nations bénies en sa personne. Puis Paul explique comment cette promesse a été abolie : « Attendu que la loi opère la colère : car là « où il n'y pas de loi, il n'y a pas de prévari-« cation (15) ».

Si donc elle opère la colère et rend sujet à la prévarication, il est clair qu'elle rend aussi sujet à la malédiction. Or, ceux qui sont sujets à la malédiction, au châtiment et à la prévarication ne sont pas dignes de l'héritage ; ils ne méritent que le supplice et l'expulsion. Qu'arrive-t-il alors ? La foi vient, attirée par la grâce, de manière à ce que la promesse soit accomplie. Car où est la grâce, là est le pardon ; là où est le pardon, il n'y a plus de châtiment ; et dire que le châtiment a disparu et que la justice est venue par la foi, rien n'empêche qu'on hérite de la promesse de la foi. « Aussi », dit-il, « c'est à la foi qu'est atta-« chée la promesse, afin qu'elle soit gratuite « et assurée à toute la postérité d'Abraham, « non-seulement à celle qui a reçu la loi, « mais encore à celle qui suit la foi d'Abra-« ham, qui est le père de nous tous (16) ». Voyez-vous que non-seulement la foi affermit la loi, mais qu'elle ne laisse pas la promesse de Dieu tomber à vide ; tandis qu'au contraire la loi, observée au-delà de son terme, annulle la foi, et empêche l'accomplissement de la promesse ?

Par tout cela il fait voir non-seulement que la foi n'est pas superflue, mais qu'elle est tellement nécessaire que sans elle on ne peut se sauver, d'un côté la loi opère la colère, car tous l'ont transgressée ; de l'autre la foi rend dès l'abord la colère impossible. « Là où il n'y « a pas de loi », nous dit-il, « il n'y a point « de prévarication ». Voyez-vous comme non-seulement elle efface le péché, mais l'empêche même de naître ? Aussi dit-il : « Gra-« tuite ». Pourquoi ? Ce n'est pas pour nous faire rougir, mais : « Afin qu'elle soit assurée « à toute la postérité d'Abraham ». Il établit ici deux avantages : les dons sont assurés et ils le sont à toute la postérité ; comprenant les Gentils sous ces expressions, et indiquant que les Juifs seront exclus, s'ils disputent contre la foi. Car la foi est plus solide que la loi ; elle ne nous fait point de tort (ne le contestez pas), elle vous sauve même des périls où la loi vous expose. Après avoir dit : « A toute la posté-« rité », il détermine quelle espèce de posté-

rité. « A celle qui suit la foi », dit-il : établissant la parenté avec les nations, et montrant que ceux-là ne peuvent avoir de rapport avec Abraham, qui n'ont pas la même foi que lui. Voilà un troisième effet de la foi : elle a resserré les liens de parenté avec le juste et l'a fait père d'une famille plus nombreuse. Aussi Paul ne dit-il pas simplement Abraham, mais « Abraham, le père de nous, les croyants ». Puis donnant un sceau à ce témoignage, il ajoute : « Comme il est écrit : Je t'ai établi « père d'une multitude de nations (17) ».

Voyez-vous que tout est réglé depuis longtemps ? Mais, direz-vous, n'est-il pas ici question des Ismaélites, des Amalécites, des Agaréniens ? Il montrera clairement plus bas que ce n'est point de ceux-là qu'il s'agit. En attendant il passe à une autre preuve, en déterminant le mode de cette parenté et la prouvant avec beaucoup d'habileté. Que dit-il donc ? « Devant Dieu à qui il a cru », c'est-à-dire : Comme Dieu n'est point le Dieu de quelques-uns, mais le Dieu de tous, ainsi en est-il d'Abraham. Et encore : Comme Dieu n'est point père selon la nature, mais par le lien de la foi, ainsi en est-il d'Abraham : car c'est l'obéissance qui l'a fait le père de nous tous. Et comme les Juifs ne tenaient aucun compte de cette parenté, pour s'attacher à l'autre plus grossière, il montre que la première est plus importante, en les faisant remonter à Dieu. De plus il déclare qu'Abraham a reçu en elle la récompense de sa foi ; sans quoi, fût-il le père de tous les habitants de la terre, ce mot « devant », n'aurait plus de sens et le don de Dieu serait amoindri : car « devant » veut dire de la même manière. Qu'y aurait-il d'étonnant, je vous le demande, à ce qu'il fût le père de ceux de sa race ? C'est là le propre de tous les hommes. Le merveilleux est qu'il ait reçu, par le don de Dieu, ceux que la nature ne lui avait pas donnés.

5. Si donc vous croyez que le patriarche a été honoré, croyez qu'il est le père de tous. Après avoir dit : « Devant Dieu à qui il a « cru », il ajoute : « Qui vivifie les morts et « appelle les choses qui ne sont pas, comme « celles qui sont », proclamant déjà la doctrine de la résurrection ; ce qui lui était utile pour le but qu'il se proposait. Car s'il est possible à Dieu de vivifier les morts, d'appeler les choses qui ne sont pas comme celles qui sont, il peut aussi donner pour fils à Abraham ceux qui ne sont pas nés de lui. Aussi l'apôtre ne dit-il pas : Qui produit les choses qui ne sont pas comme celles qui sont, mais « qui « appelle », pour mieux indiquer un pouvoir à qui tout est facile. En effet, comme il nous est facile d'appeler des choses qui sont, ainsi il est facile, et bien plus facile encore, à Dieu de produire les choses qui ne sont pas. Après avoir rappelé le grand, l'ineffable don de Dieu et parlé de sa puissance, il montre que la foi d'Abraham était digne de ce don, pour qu'on ne croie pas qu'il a été honoré sans raison. Après avoir éveillé l'attention de l'auditeur, de peur qu'il ne se trouble et que le Juif ne soulève une difficulté et ne dise : Comment ceux qui ne sont pas fils peuvent-ils devenir fils ? Il revient au patriarche et dit : « Qui « ayant espéré contre l'espérance a cru qu'il « deviendrait le père d'un grand nombre de « nations, selon ce qui lui fut dit : Ainsi sera « ta postérité (18) ».

Comment a-t-il cru à l'espérance contre l'espérance ? Il a cru à l'espérance de Dieu contre l'espérance de l'homme. Paul fait voir la grandeur de la chose et ne permet pas qu'on mette sa parole en doute : Ce qui paraît contradictoire est concilié par la foi. S'il eût parlé des descendants d'Ismaël, ce langage serait inutile ; car c'étaient des enfants selon la nature et non selon la foi. Mais il introduit aussi Isaac : car ce n'était pas pour ces nations qu'Abraham avait cru, mais pour l'enfant qui devait naître d'une femme stérile. Si donc c'est une récompense d'être père d'un grand nombre de nations, cela s'entend évidemment des nations pour lesquelles il a cru. Et pour vous convaincre que c'est bien d'elles qu'il est question, écoutez la suite : « Et sa foi ne fai- « blit point, et il ne considère ni son corps « éteint, puisqu'il avait déjà environ cent ans, « ni l'impuissance de Sara (19) ».

Voyez-vous comme il fait ressortir les obstacles, et aussi la grandeur d'âme du juste qui les surmonte tous ? « Contre l'espérance », nous dit-il, en parlant de la promesse. Voilà le premier obstacle : car le patriarche n'avait point sous les yeux l'exemple d'un autre Abraham qui eût eu ainsi un fils. Ceux qui sont venus après lui ont fixé les yeux sur lui ; mais lui n'a pu les fixer sur personne, si ce n'est sur Dieu seul ; aussi nous dit-on : « Contre l'espérance ». Ensuite, un corps éteint, second obstacle ; puis l'impuissance

de Sara, troisième et quatrième obstacle. — « Il n'hésita point en défiance de la promesse « de Dieu (20) ». Dieu ne lui donna point de preuve, point de signe, mais de simples paroles, des promesses qui ne s'accordaient point avec la nature. Et pourtant « Il n'hésita « pas », nous dit l'apôtre. Il ne dit pas : Il ne refusa pas de croire, mais « Il n'hésita pas », c'est-à-dire, il ne douta pas, il ne chancela pas, malgré tant d'obstacles. Nous apprenons par là que quand Dieu nous promettrait mille choses impossibles, si celui qui les entendrait refusait d'y croire, cette faiblesse serait un effet de sa folie et non un résultat de la nature des choses. « Mais il se fortifia par la « foi ». Voyez la sagesse de Paul ! Comme il était question de ceux qui font les œuvres et de ceux qui croient, il montre que les derniers font plus que les premiers; qu'ils ont besoin d'une plus grande grâce et de beaucoup de force et que leurs travaux ne sont pas des travaux vulgaires. En effet, on cherchait à déprécier la foi par la raison qu'elle n'avait point de travaux à supporter. Repoussant cette assertion, il fait voir que non-seulement celui qui pratique la chasteté ou quelqu'autre vertu de ce genre, a besoin de force; mais qu'il en faut une plus grande encore à celui qui a fait preuve de foi. Car comme le premier a besoin de vigueur pour repousser les suggestions de l'impureté, ainsi le second doit avoir une âme forte pour écarter les raisonnements de l'incrédulité. Comment donc Abraham est-il devenu fort? Par la foi, nous dit Paul, et non en s'abandonnant aux raisonnements; autrement il eût falli. Et comment a-t-il pratiqué la foi ? « En rendant gloire à « Dieu, pleinement assuré que tout ce qu'il a « promis, il est puissant pour le faire (21) ».

Donc s'abstenir de toute recherche curieuse c'est glorifier Dieu, et s'y livrer c'est se rendre coupable. Si nous ne glorifions pas Dieu quand nous discutons et scrutons minutieusement des choses d'un ordre inférieur, nous le glorifions encore bien moins en sondant avec curiosité la génération du Maître; c'est une injure que nous expierons par les derniers supplices. Car si nous ne devons pas même chercher la forme propre de la résurrection, beaucoup moins nous est-il permis de scruter ces profonds et terribles mystères. L'apôtre ne dit pas simplement croyant, mais « pleinement « assuré ». Telle est la foi : beaucoup plus claire, plus persuasive que la démonstration par les raisonnements : car aucun raisonnement ne saurait plus l'ébranler. Celui que le raisonnement a convaincu, peut changer d'opinion; mais celui que la foi a affermi, ferme ensuite l'oreille aux arguments qui pourraient la détruire. Après avoir dit qu'Abraham fut justifié par la foi, Paul fait voir que, par cette même foi, il a rendu gloire à Dieu : ce qui est le propre d'une vie vertueuse ; car il est écrit : « Que votre lumière brille devant les hommes, « afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils « glorifient votre Père qui est dans les cieux ». (Matth. v, 16.) Voilà qui paraît être le résultat de la foi. Mais comme les œuvres demandent de la force, aussi en demande la foi. Ici souvent le corps partage lui-même le travail, là l'âme seule suffit. En sorte que la difficulté est plus grande, parce que l'âme n'a pas toujours le corps pour auxiliaire.

6. Voyez-vous comme il démontre que tout ce qui tient aux œuvres, comme par exemple se glorifier devant Dieu, avoir besoin de force et de travail, rendre gloire à Dieu, existe à un bien plus haut degré dans la foi? En disant que Dieu peut faire ce qu'il a promis, il me semble prédire l'avenir : car ce ne sont pas seulement des biens présents, mais des biens futurs, que Dieu a promis : ceux-ci sont le type de ceux-là. Ainsi l'incrédulité est le propre d'une âme faible, étroite et misérable. Donc quand certains hommes nous font un crime de notre foi, en retour reprochons-leur leur incrédulité, les traitant de misérables, de pusillanimes, d'insensés, de faibles, qui n'ont rien de plus que les ânes. Car comme la foi est le signe d'une âme grande et sublime, ainsi l'incrédulité est le propre d'une âme tout à fait déraisonnable, très-vile et rabaissée au rang des animaux stupides.

Laissant donc de tels hommes de côté, imitons le patriarche, et glorifions Dieu, comme il l'a glorifié lui-même. Qu'est-ce que cela veut dire : Il a rendu gloire à Dieu ? Il a pensé à sa justice, à sa puissance infinie; et ayant conçu de lui une idée juste, il a été pleinement assuré de l'exécution des promesses. Glorifions donc Dieu, nous aussi, par la foi et par les œuvres, afin d'obtenir pour récompense d'être glorifiés par lui : car il a dit : Je glorifierai ceux qui me glorifient. Du reste, quand même il n'y aurait pas de récompense, ce serait déjà une gloire d'être jugé digne de glorifier Dieu.

Si en effet ceux qui célèbrent les louanges des rois, s'en estiment honorés, n'en recueillissent-ils d'ailleurs aucun autre avantage; songez quelle gloire ce serait pour nous que notre Maître fût glorifié en nous, et aussi de quel châtiment nous serions dignes, si nous étions cause qu'il fût blasphémé? Toutefois c'est pour notre propre avantage qu'il veut être glorifié par nous, puisqu'il n'en a lui-même aucun besoin. Car quelle est, pensez-vous, la distance entre Dieu et l'homme? Est-ce la même qu'entre l'homme et le ver de terre? Mais dire cela, ce n'est rien dire; cette distance ne saurait s'exprimer. Voudriez-vous donc être glorifié, célébré, par des vers de terre? Non, sans doute. Eh bien! si, malgré votre passion pour la gloire, vous n'y tenez pas; comment Dieu, qui est exempt de cette passion et si élevé au-dessus de vous, aurait-il besoin de la gloire que vous pouvez lui rendre? Et pourtant, bien qu'il n'en ait pas besoin, il déclare la désirer à cause de vous. S'il a daigné se faire esclave pour vous, pourquoi vous étonner de tout ce qu'il a pu faire encore dans le même but? Il ne regarde comme indigne de lui rien de ce qui peut contribuer à notre salut.

Pénétrés de ces vérités, évitons tout péché qui pourrait le faire blasphémer. « Fuyez le « péché », est-il écrit, « comme vous fuiriez à « la vue d'un serpent ». Si vous en approchez, il vous mordra; car ce n'est pas lui qui vient à nous, mais nous qui allons à lui. Dieu l'a ainsi réglé pour que le démon n'établisse point son empire tyrannique : autrement personne ne pourrait lui résister. Voilà pourquoi il l'a repoussé à l'écart comme un voleur et un tyran; et à moins qu'il ne trouve quelqu'un seul et sans défense dans ses propres retraites, il n'ose pas attaquer; à moins qu'il ne nous voie traverser le désert, il craint d'approcher : or, le désert pour lui n'est pas autre chose que le péché. Nous avons donc besoin du bouclier de la foi, du casque du salut, du glaive de l'esprit; non-seulement pour nous garantir, mais encore pour lui trancher la tête, s'il veut s'élancer contre nous : nous avons besoin de prier continuellement, afin de le fouler sous nos pieds. Car il est impudent et détestable; et quoiqu'il combatte d'en bas, il remporte cependant la victoire. La raison en est que nous ne nous mettons pas en peine de nous tenir au-dessus de ses coups; car il ne saurait s'élever bien haut, mais il se traîne à terre. Aussi le serpent est-il sa figure. Si Dieu lui a assigné cet état dès le commencement, à plus forte raison maintenant.

Mais si vous ne savez pas ce que c'est que de combattre d'en bas, j'essayerai de vous expliquer cette manière de faire la guerre. Qu'est-ce donc que combattre d'en bas? C'est lutter à l'aide des objets inférieurs, la volupté, la richesse, toutes les choses mondaines. Voilà pourquoi si le démon voit quelqu'un voler vers le ciel, il ne pourra d'abord s'élancer à sa poursuite; en second lieu, s'il l'essayait, il retomberait bien vite : car il n'a pas de pieds, ne craignez rien; il n'a pas d'ailes, n'ayez pas peur; il rampe à terre et dans les choses terrestres. N'ayez donc rien de commun avec la terre et vous n'aurez pas besoin de combattre. Car il ne connaît pas la lutte corps à corps; il trompe souvent par l'appât des richesses. Si vous coupez les épines, comme le serpent, il se cache dans les épines, il fuira au plus vite comme un lâche, et si vous savez employer contre lui les divins enchantements, il sera bientôt blessé. Car nous avons, oui, nous avons des enchantements spirituels : le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ et la vertu de la croix. Non-seulement ces enchantements débusquent le dragon de ses retraites et le précipitent dans le feu, mais encore ils guérissent les blessures.

7. Que si beaucoup de ceux qui ont prononcé ce nom n'ont pas été guéris, cela ne vient pas de son impuissance, mais de leur peu de foi; car les uns se pressaient autour de Jésus et le poussaient, sans y rien gagner; et l'hémorroïsse, sans toucher son corps, par le seul contact de ses vêtements, fut guérie d'un flux de sang invétéré. Ce nom est terrible aux démons, aux passions et aux maladies. Faisons-nous en donc un ornement et un rempart. C'est ainsi que Paul est devenu grand, bien qu'il fût de même nature que nous; mais la foi le transforma, et telle était sa puissance que ses vêtements mêmes avaient une grande vertu. Quelle sera donc notre excuse, si l'ombre, si les vêtements des apôtres chassaient les maladies et que nos prières ne puissent réprimer nos passions? Et quelle en est la cause? La grande différence des dispositions de l'âme, puisque tout ce qui tient à la nature est égal et commun entre lui et nous : car Paul a été engendré et nourri de la même manière que nous, il a habité la terre, il a respiré l'air

comme nous; mais du reste il était bien plus grand, bien meilleur que nous en zèle, en foi, en charité.

Imitons-le donc, faisons en sorte que le Christ parle par notre bouche; car il le souhaite plus vivement que nous et c'est pour cela qu'il nous a donné cet organe, qu'il ne veut pas voir inutile et oisif, mais qu'il désire avoir sans cesse en mains. Pourquoi donc ne le tenez-vous pas toujours à la disposition de l'artiste? Pourquoi en relâchez-vous les cordes et les amollissez-vous par la volupté, de manière à rendre la lyre entière inutile pour lui, quand il faudrait tendre ces cordes, les rendre sonores et les resserrer par le sel spirituel? Si le Christ la voyait d'accord, en cet état, lui-même en toucherait dans notre âme. Et alors, vous verriez danser les anges, les archanges et les chérubins. Soyons donc dignes de ces mains sans tache; invitons-le à venir jouer dans notre cœur; il n'a même pas besoin d'être invité : rendez-le digne de ce contact, et lui-même accourra le premier. S'il vient au-devant des retardataires (il faisait déjà l'éloge de Paul avant sa conversion), que ne fera-t-il pas quand il verra un instrument préparé? Et si le Christ fait entendre des sons, l'Esprit arrivera infailliblement, et nous serons au-dessus du ciel, puisque nous n'aurons plus seulement l'impression du soleil et de la lune sur notre corps, mais que le maître du soleil, de la lune et des anges habitera et agira en nous.

Je dis cela, non pour que nous ressuscitions les morts, ni que nous guérissions les lépreux, mais pour que nous montrions un signe bien au-dessus de tous les autres, la charité. Car partout où est ce bien, le Fils vient immédiatement avec le Père et la grâce de l'Esprit descend. En effet il est écrit : « Là où deux ou « trois sont réunis en mon nom, je suis au mi- « lieu d'eux ». (Matth. XVIII, 22.) C'est une preuve de grande affection et d'un vif amour, quand des deux côtés les amants sont ensemble. Mais, direz-vous, qui est assez malheureux pour ne pas désirer d'avoir le Christ au milieu de soi? Nous-mêmes, qui sommes en guerre les uns avec les autres. Peut-être quelqu'un rira-t-il de moi, et dira-t-il : Que dites-vous là? Vous nous voyez tous réunis dans le même lieu, dans l'enceinte de la même église, formant en parfait accord le même bercail, sans aucune contradiction, acclamant ensemble le même pasteur, écoutant ensemble ce qui se dit, priant ensemble : et vous venez parler de guerre et de discorde? Oui, et je ne suis pas fou, et je ne déraisonne pas. Je vois en effet ce que je vois, et je sais que nous sommes dans le même bercail et sous le même pasteur. Et c'est ce qui fait surtout couler mes larmes : qu'ayant tant de raisons de nous unir, nous soyons cependant divisés. Quelle division voyez-vous donc ici, me direz-vous? Ici, aucune; mais dès que le sermon sera fini, un tel accusera un tel; l'un insultera publiquement, l'autre sera jaloux, ou avare, ou voleur, un autre usera de violence, un autre se livrera à de coupables amours, un autre combinera mille fraudes. Et si toutes nos âmes pouvaient être mises à nu, vous verriez tout cela en détail et vous reconnaîtriez que je ne suis pas fou.

8. Ne voyez-vous pas dans les armées, en temps de paix, les soldats déposer les armes, et passer ainsi sans défense et sans précaution, dans le camp ennemi? Mais dès qu'ils se sont munis de leurs armes, ce sont des gardes, des postes avancés, des nuits sans sommeil, des feux continuels : toutes choses qui n'indiquent plus la paix, mais la guerre. Voilà précisément ce qu'on peut voir chez nous, nous nous observons et nous nous craignons les uns les autres, nous parlons à l'oreille du voisin, puis, si un tiers survient, nous nous taisons, nous supprimons le sujet de la conversation : ce qui n'est pas une preuve de confiance, mais bien d'une extrême défiance. Mais, direz-vous, nous cherchons seulement à nous garantir, et non à faire tort. Voilà encore ce qui me fait gémir : que, vivant parmi des frères, nous ayons besoin de nous tenir en garde pour ne point éprouver d'injustice, d'allumer tant de feux, d'avoir tant de sentinelles et de postes avancés. Et la cause de tout cela c'est l'habitude du mensonge et de la fraude, le défaut de charité, une guerre implacable. Aussi trouve-t-on une foule de personnes qui ont plus de confiance dans les païens que dans les chrétiens. Pourtant quel sujet de honte, de larmes, de gémissements! Eh! comment faire, direz-vous? un tel est d'un mauvais caractère et de relation difficile. Mais où est votre sagesse? Où sont les lois apostoliques, qui nous ordonnent de porter les fardeaux les uns des autres? Si vous ne pouvez vivre en paix avec votre frère, comment vivrez-vous avec un étranger? Si vous ne savez pas manier votre propre

membre, comment pourrez-vous en attirer d'autres et vous les adapter?

Que faire, dites-vous? Oh! en voyant dans notre camp tant de guerres plus désastreuses que des guerres étrangères, j'ai bien de la peine à empêcher mes yeux de verser des torrents de larmes, à l'exemple de ce prophète, qui s'écriait, en présence d'une irruption d'étrangers : « Je souffre des entrailles ». (Jér. IV, 19.) Et moi à l'aspect de ces soldats rangés sous le même général, puis se tournant les uns contre les autres, se mordant, se déchirant les membres, les uns pour de l'argent, les autres pour de la gloire, ceux-là se raillant et se tournant en ridicule sans motif et sans but, se portant mille blessures; en voyant ces morts plus maltraités que ceux qui tombent sur les champs de bataille, en voyant le titre de chrétiens réduit à une pure dénomination, je ne saurais trouver de lamentations en proportion du sujet.

Respectez donc, respectez cette table, à laquelle nous participons tous, le Christ immolé pour nous, la victime que l'on nous y sert. Des brigands assis au même banquet, cessent d'être brigands pour leurs convives; la table transforme leurs mœurs et rend plus doux que des brebis, des hommes plus féroces que les bêtes sauvages; et nous qui participons à un tel festin, qui prenons ensemble une telle nourriture, nous nous armons les uns contre les autres, quand nous devrions nous armer contre le démon, notre ennemi commun! Voilà pourquoi nous nous affaiblissons, tandis qu'il se fortifie tous les jours. Nous ne nous défendons point les uns les autres contre lui, mais nous combattons avec lui contre nos frères, et nous le prenons pour général dans ces expéditions, au lieu de tourner tous nos armes contre lui seul. Nous le laissons de côté, et nous dirigeons nos traits contre nos frères. Quels traits? Ceux de la langue et de la bouche. Ce ne sont pas seulement les traits et les flèches qui font des blessures; la langue en fait de plus terribles. Mais, direz-vous, comment mettre fin à cette guerre? En pensant que quand vous parlez contre votre frère, vous jetez de la boue par la bouche; en pensant que vous calomniez un membre du Christ; que vous dévorez votre propre chair; que vous vous rendez plus redoutable que l'effrayant, l'inflexible tribunal; que le trait ne tue pas celui qui le reçoit, mais celui qui le décoche. — Mais, dites-vous, on m'a fait tort, on m'a maltraité.— Gémissez et ne dites point de mal; déplorez, non le tort qu'on vous a fait, mais la perte de votre ennemi, comme votre Maître a pleuré Judas, non parce qu'il a été lui-même crucifié, mais parce que Judas l'avait trahi. On vous a accablé d'injures et d'outrages? Priez le Seigneur de faire éclater sans retard sa miséricorde sur le coupable. Il est votre frère, il a été enfanté comme vous; c'est votre membre, il a été convié à la même table. Mais, dites-vous, il redouble ses injures. Votre récompense en sera plus grande et plus abondante. Il est d'autant plus juste que vous lui pardonniez, qu'il a reçu un coup mortel, puisque le démon l'a blessé.

9. Ne vous blessez donc point vous-même, ne vous perdez pas avec lui. Tant que vous êtes debout, vous pouvez le sauver; mais si vous vous tuez avec lui en lui rendant injure pour injure, qui vous remettra sur pied tous les deux? Est-ce lui, qui est blessé? Mais il ne le peut; il est à terre. Est-ce vous, qui êtes tombé avec lui? Eh! comment? Vous qui ne pouvez vous tendre la main à vous-même, la tendrez-vous à un autre? Tenez-vous donc généreusement debout, présentez votre bouclier, et, par votre patience, retirez du combat votre frère mort. La colère l'a blessé? N'ajoutez pas blessure à blessure, mais arrachez plutôt le trait. Si nous nous traitons ainsi mutuellement, nous serons bientôt tous en bonne santé; mais si nous nous armons les uns contre les autres, il n'y aura plus besoin du démon pour nous perdre. Toute guerre est désastreuse, mais surtout la guerre civile. Et celle dont je parle l'emporte d'autant sur la la guerre civile, que nos liens de gouvernement, ou plutôt de parenté sont plus étroits.

Jadis Caïn tua Abel, et versa le sang fraternel; mais le meurtre dont nous parlons l'emporte sur celui-là en injustice, et parce que la proximité est plus grande, et parce que le genre de mort est plus terrible. Car Caïn ne perça qu'un corps, et vous aiguisez votre glaive contre une âme. Mais vous avez souffert le premier? Souffrir ce n'est pas recevoir le mal, mais le faire. Examinez un peu : Caïn a tué, Abel a été tué : où est le mort? Est-ce celui qui criait après sa mort, selon ce qui est écrit : « La voix du sang de ton frère, crie vers moi »; (Gen. IV, 20.) ou celui qui, vivant, tremblait et craignait? Celui-ci sans contredit était plus malheureux que quelque mort que ce soit.

Voyez-vous que le meilleur est encore de souffrir l'injustice, quand elle devrait aller jusqu'au meurtre ? Apprenez que le pire est de la commettre, quand même on serait assez fort pour donner la mort. Caïn a frappé et abattu son frère, mais Abel a été couronné et Caïn a été puni ; Abel a été tué et immolé contre toute justice, mais, en mourant il accusait son frère, il le tuait, il s'en emparait ; et Caïn vivant gardait le silence, rougissait, était surpris en flagrant délit, et atteignait un résultat opposé à celui qu'il avait envié. En effet, il tuait son frère parce qu'il le voyait aimé ; et il se proposait de le priver de cet amour ; et au contraire, il n'a fait que l'augmenter, puisque Dieu s'attachait davantage à la victime, jusqu'à dire : « Où est ton frère « Abel ? » (Ib. 9.) Bien loin d'avoir éteint l'amour par la jalousie, tu n'as fait que l'enflammer ; loin de diminuer son honneur par le meurtre, tu n'as fait que l'augmenter. Dieu l'avait d'abord fait ton inférieur ; mais puisque tu lui as donné la mort, du fond de son tombeau il se vengera contre toi : tant est grand l'amour que je lui porte. Quel est donc le condamné, de celui qui a puni, ou de celui qui a été puni ? De celui que Dieu honore jusqu'à ce point, ou de celui qui est livré à un supplice nouveau ? Tu ne l'as pas craint vivant, dis-tu ; crains-le donc mort ; tu n'as pas frémi en lui enfonçant le glaive, après avoir versé son sang, tu seras sous le poids d'une terreur continuelle ; vivant, il était ton serviteur et tu n'as pu le supporter : mort, il est devenu pour toi un maître redoutable. Pensons à cela, mes bien-aimés, et fuyons l'envie, éteignons la malice, aimons-nous mutuellement, afin de recueillir les fruits de la charité dans cette vie et dans l'autre, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartiennent la gloire et la force, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE IX.

OR, CE N'EST PAS POUR LUI SEUL QU'IL A ÉTÉ ÉCRIT QUE CELA LUI FUT IMPUTÉ A JUSTICE, MAIS POUR NOUS AUSSI, A QUI IL SERA IMPUTÉ, SI NOUS CROYONS EN CELUI QUI A RESSUSCITÉ D'ENTRE LES MORTS JÉSUS-CHRIST NOTRE-SEIGNEUR. (IV, 23, 24, JUSQU'A V, 11.)

Analyse.

1. Justifiés par la foi, ayons désormais la paix avec Dieu par la sainteté de notre vie.
2. Glorifions-nous non-seulement dans l'espérance des biens qui nous sont promis, parce que les promesses divines ne sont pas trompeuses, mais glorifions-nous même des maux apparents de la vie présente.
3. Qu'est-ce que Dieu nous peut refuser après qu'il nous a donné son Fils unique et le Saint-Esprit ?
4. Aimer Dieu. — Peines et afflictions de la vie utiles à l'âme, et avantageuses pour le salut. — Avis pour bien supporter une affliction. — Bénir Dieu dans les maux. — Avis pour les malades.

1. Après avoir beaucoup parlé et dit de grandes choses d'Abraham, de sa foi, de sa justice, de l'honneur que Dieu lui a fait, de peur que l'auditeur ne dise : Qu'est-ce que cela nous fait ? C'est lui qui a été justifié ; il nous rapproche du patriarche. Telle est la vertu des paroles spirituelles. Le Gentil, le nouveau-venu, celui qui n'a rien fait, non-seulement l'apôtre a affirmé qu'il n'est point au-dessous du Juif fidèle, mais pas même au-dessous du

patriarche ; bien plus, chose étonnante ! il le place fort au-dessus. Telle est, en effet, notre noblesse, que la foi d'Abraham est devenue la figure de la nôtre. Paul ne dit pas : Si cela lui a été imputé à justice, il est probable qu'il nous sera aussi imputé ; il ne s'appuie pas sur un raisonnement humain ; mais il parle d'après l'autorité des lois divines et réduit tout à une sentence de l'Ecriture. Pourquoi, nous dit-il, cela est-il écrit, sinon pour nous apprendre que nous avons été justifiés de la même manière ? Car nous croyons au même Dieu, pour les mêmes objets, quoique non dans les mêmes personnes. Mais en parlant de notre foi, il parle aussi de l'immense bonté de Dieu, qu'il nous remet sans cesse sous les yeux, en rappelant le souvenir de la croix : ce qu'il fait ici en ces termes : « Qui a été livré pour « nos péchés, et qui est ressuscité pour notre « justification ».

Voyez comment après avoir marqué la cause de la mort du Sauveur, il en tire une démonstration de sa résurrection. Pourquoi, dit-il, Jésus a-t-il été crucifié ? Ce n'est pas pour ses péchés, comme sa résurrection le prouve. Car s'il eût été pécheur, comment serait-il ressuscité ? Sa résurrection prouve donc clairement qu'il n'était point pécheur. Mais s'il ne l'était point, comment a-t-il été crucifié ? Pour d'autres. Si c'est pour d'autres, il est nécessairement ressuscité. Et pour que vous ne disiez pas : Comment, nous qui sommes si coupables, pouvons-nous être justifiés ? Paul nous montre celui qui a effacé tous les péchés ; afin de prouver ce qu'il avance et par la foi d'Abraham, en vertu de laquelle il a été justifié ; et par la passion du Sauveur, qui nous a délivrés de nos péchés. Après avoir donc parlé de sa mort, il parle aussi de sa résurrection. Il n'est pas mort pour nous laisser exposés au châtiment et condamnés, mais pour nous faire du bien ; c'est pour nous rendre justes qu'il est mort et ressuscité.

« Etant donc justifiés par la foi, ayons la « paix avec Dieu par Notre-Seigneur Jésus-« Christ (1) ». Que veulent dire ces mots : « Ayons la paix ? » C'est-à-dire, selon quelques-uns, ne causons point de discordes, en cherchant à introduire la loi. Quant à moi, je pense qu'il s'agit ici de notre conduite. Après avoir beaucoup parlé de la foi et de la justice par les œuvres, il traite cette autre question ; et de peur qu'on ne s'autorise de ce qu'il a dit pour se négliger, il ajoute : « Ayons la paix », c'est-à-dire ne péchons plus, ne revenons pas au passé ; car ce serait lutter contre Dieu. Et comment, direz-vous, est-il possible de ne plus pécher ? Et d'abord comment tout ceci a-t-il été possible ? Si, coupables de tant de péchés, nous en avons été délivrés par le Christ, à bien plus forte raison pouvons-nous, avec son aide, persévérer dans l'état où nous sommes. Ce n'est pas la même chose d'obtenir une paix qu'on n'avait pas, ou de la garder quand on l'a reçue : car il est plus difficile d'acquérir que de conserver ; et cependant le plus difficile est devenu facile et s'est réalisé. Donc le plus facile nous viendra aisément, si nous nous attachons à celui qui a accompli pour nous le plus difficile. Mais ici Paul ne semble pas seulement indiquer que la chose est facile, mais aussi qu'elle est raisonnable. Si en effet le Christ nous a réconciliés quand nous étions vaincus, il est juste de nous maintenir dans cet état de réconciliation et de lui témoigner par là notre reconnaissance, pour qu'il ne paraisse pas n'avoir réconcilié avec son père que des méchants et des ingrats. « Par lui », nous dit l'apôtre, « nous avons eu accès par la foi ». Si donc il nous a ramenés quand nous étions loin, à bien plus forte raison nous retiendrait-il depuis que nous sommes près.

2. Considérez un peu, je vous prie, comme Paul met partout en opposition, et ce que Dieu fait de son côté, et ce que nous faisons du nôtre. Ce que Dieu a fait est varié, multiple, divers : car il est mort, il nous a délivrés, il nous a amenés, il nous a accordé une grâce ineffable ; et nous, nous n'avons apporté que la foi. Aussi l'apôtre dit-il : « Par la foi en « cette grâce en laquelle nous sommes établis ». Quelle grâce, je vous demande ? Celle d'être jugés dignes de la connaissance de Dieu, d'être délivrés de l'erreur, de connaître la vérité, d'obtenir tous les biens par le baptême ; il nous a donné accès, afin de nous communiquer tous ces dons ; non pas seulement pour que nous soyons délivrés de nos péchés, mais aussi pour que nous jouissions de mille honneurs. Et il ne s'est pas borné à cela ; il nous a encore promis d'autres biens, des biens ineffables, qui surpassent notre intelligence et notre raison. C'est pourquoi Paul parle des uns et des autres. En effet, par ce mot : « Grâce », il désigne les biens présents que nous avons reçus, et par ceux-ci : « Nous nous

« glorifions dans l'espérance de la gloire de « Dieu », il nous découvre tous les biens à venir. Il dit avec raison : « En laquelle nous « sommes établis ». Car telle est la grâce de Dieu ; elle n'a pas de fin, elle n'a pas de terme, mais elle croît toujours : ce qui n'est point le propre des choses humaines. Par exemple, quelqu'un est en possession d'une dignité, d'un honneur, d'un pouvoir ; il ne les conserve pas toujours, mais il en déchoit promptement, car s'ils ne lui sont pas enlevés par un homme, du moins la mort l'en dépouillera complètement. Il n'en est pas ainsi du don de Dieu : ni l'homme, ni le temps, ni les évènements, ni le démon même, ni la mort ne peuvent nous en priver ; c'est quand nous mourons, que nous sommes le plus assurés de les posséder, et nos jouissances ne font que s'accroître de plus en plus. Si donc vous n'avez pas de foi aux biens à venir, croyez-y du moins d'après les biens présents et d'après ce que vous avez déjà reçu. C'est ce qui fait dire à Paul : « Et « nous nous glorifions dans l'espérance de la « gloire de Dieu », afin que vous sachiez dans quelle disposition doit être l'âme du fidèle. Car il faut être pleinement assuré, non-seulement des biens accordés, mais encore des biens futurs, comme s'ils étaient déjà donnés. On se glorifie des biens qu'on a reçus ; mais, nous dit-il, puisque l'espérance des biens à venir est aussi ferme, aussi certaine, que la possession même de ceux que l'on a reçus, il faut donc également s'en glorifier ; et pour cela il leur donne le nom de gloire. Si en effet ils contribuent à la gloire de Dieu, ils arriveront certainement, sinon à cause de nous, du moins à cause de lui. Mais à quoi bon, répond-il, dire que les biens à venir méritent qu'on s'en glorifie ? Nous pouvons nous glorifier même des maux présents et en être fiers ; aussi ajoute-t-il : « Mais outre cela, nous nous glorifions « encore dans les tribulations (3) ». Songez quels seront les biens futurs, puisque nous nous glorifions même de ce qui paraît un mal. Tel est le don de Dieu ; il n'y a rien en lui de désagréable.

Dans l'ordre des choses humaines, les combats entraînent des peines, des douleurs, des misères ; seules les couronnes et les récompenses procurent de la joie ; ici, il n'en est pas de même, car la lutte est aussi agréable que le prix. Comme alors les épreuves étaient nombreuses, que le royaume n'existait qu'en espérance ; que les maux étaient présents, les biens en expectative, et que cela brisait le courage des plus faibles ; l'apôtre leur distribue des encouragements avant l'heure des couronnes, en leur disant qu'il faut se glorifier dans les tribulations. Il ne dit même pas : Il faut se glorifier, mais : « Nous nous glorifions », en les encourageant par son propre exemple. Et comme il pouvait paraître étrange, incroyable, qu'on dût se glorifier dans la faim, dans les chaînes, dans les tourments, dans les injures et les opprobres, il en donne la preuve ; et ce qu'il y a de plus fort, c'est qu'il affirme qu'on doit s'en glorifier, non-seulement en vue de l'avenir, mais même dans le présent ; parce que les tribulations sont par elles-mêmes un bien. Pourquoi ? Parce qu'elles exercent à la patience. C'est pourquoi, après avoir dit : « Nous nous réjouissons dans les tribulations », il en donne la raison en ces termes : « Sachant « que la tribulation produit la patience ». Voyez encore une fois la ténacité de Paul, et comme il retourne le sujet en sens contraire. Comme les tribulations décourageaient des biens à venir et jetaient dans le désespoir, il leur dit qu'elles doivent par elles-mêmes inspirer du courage et qu'il ne faut point désespérer de l'avenir. « Car la tribulation produit « la patience ; la patience, l'épreuve ; et l'é- « preuve, l'espérance. Or l'espérance ne con- « fond point (4, 5) ». Non-seulement les tribulations ne détruisent point ces espérances, mais elles en sont le fondement. Même avant les biens à venir, la tribulation produit un très-grand fruit, la patience, et elle éprouve celui qui est tenté. D'ailleurs elle contribue aussi aux biens futurs ; car elle fortifie en nous l'espérance. Rien en effet ne dispose à bien espérer comme une bonne conscience.

3. C'est pourquoi personne de ceux qui ont bien vécu, ne doute de l'avenir, tandis que beaucoup de ceux qui négligent de bien vivre, tourmentés par une mauvaise conscience, voudraient qu'il n'y eût ni jugement, ni punition. Quoi donc ? nos biens sont-ils en espérances ? Oui ; mais non en espérances humaines, qui sont souvent frustrées ; qui confondent souvent, soit parce que celui sur qui on les fondait meurt, soit parce qu'il change de sentiment. Il n'en est pas ainsi des nôtres ; elles sont fermes, elles sont immuables. Celui qui a promis vit toujours ; et nous, qui devons jouir de ces biens, nous ressusci-

terons après notre mort; rien, absolument rien ne pourra nous confondre, comme si nous eussions nourri un vain et futile espoir. Après nous avoir ainsi délivrés de toute incertitude, l'apôtre ne s'en tient pas là, mais il revient encore aux biens à venir, sachant que les faibles s'attachent aux biens présents et ne se contentent pas des autres. Or il appuie la foi aux biens à venir sur la considération des bienfaits déjà reçus, de peur qu'on ne dise : Et si Dieu ne voulait rien donner? Nous savons tous qu'il est puissant, immuable, vivant; mais comment connaissons-nous sa volonté? Par ce qui existe déjà. Qu'est-ce donc? L'amour qu'il nous a témoigné.

Qu'a-t-il fait? direz-vous. Il a donné le Saint-Esprit. Aussi après avoir dit : « L'espérance « ne confond point », il en donne la preuve en disant : « Parce que la charité de Dieu est ré- « pandue en nos cœurs ». Et il ne dit pas : a été donnée, mais : « A été répandue en nos « cœurs », pour en faire voir l'abondance, car il nous a donné ce qu'il y a de plus grand : non pas le ciel, la terre et la mer, mais quelque chose de plus précieux que tout cela : il nous a transformés d'hommes en anges et faits enfants de Dieu et frères de Jésus-Christ. Et qu'est-ce que ce don? L'Esprit-Saint. Or, s'il ne nous réservait pas de glorieuses couronnes après le combat, il ne nous aurait pas fait de si grands dons avant le combat; et ce qui démontre l'ardeur de son amour, c'est qu'il ne nous a pas accordé ces honneurs peu à peu, et avec mesure, mais qu'il nous a ouvert sans réserve la source des biens, et cela même avant la lutte. En sorte que, ne fussiez-vous pas très-digne, vous ne devez point désespérer, puisque vous avez un puissant avocat, l'amour du juge. Voilà pourquoi Paul après avoir dit : « L'espérance ne confond point », rapporte tout à l'amour de Dieu, et non à nos mérites.

Puis après avoir parlé du don de l'Esprit, il revient encore à la croix et dit : « En effet, le « Christ, lorsque nous étions encore infirmes, « est mort, au temps marqué, pour des impies. « Certes à peine quelqu'un mourrait-il pour un « juste; peut-être cependant que quelqu'un « aurait le courage de mourir pour un homme « de bien. Ainsi Dieu témoigne son amour « pour nous (6-8) ». C'est-à-dire : si personne peut-être ne voudrait mourir pour un homme vertueux, comprenez l'amour de votre Maître, qui a été crucifié, non pour des hommes vertueux, mais pour des pécheurs et des ennemis, ce que Paul dit ensuite : « En ce que, « dans le temps où nous étions encore pé- « cheurs, le Christ est mort pour nous. Main- « tenant donc, justifiés par son sang, nous « serons à plus forte raison délivrés par lui de « la colère. Car si lorsque nous étions ennemis « de Dieu, nous avons été réconciliés avec lui « par la mort de son Fils; à plus forte raison, « réconciliés, serons-nous sauvés par sa vie « (9, 10) ».

Tout cela a l'air d'une répétition et n'en est cependant pas une pour quiconque examine attentivement. Voyez un peu : il veut les confirmer dans la foi aux biens futurs : et d'abord il les confond par la croyance du juste Abraham, en disant « qu'il était pleinement assuré « que ce que Dieu a promis, il est puissant « pour le faire »; ensuite il prouve sa proposition par la grâce qui a été donnée, puis par les tribulations, qui sont propres à nous faire espérer; puis par l'Esprit que nous avons reçu, et enfin par la mort du Christ et notre méchanceté première. Tout cela, comme je l'ai déjà dit, semble n'être qu'une seule et même chose, et pourtant on y en trouve deux, trois et bien davantage : d'abord que le Christ est mort; secondement, qu'il est mort pour des impies; troisièmement, qu'il nous a délivrés, sauvés, justifiés, qu'il nous a rendus immortels, qu'il nous a faits enfants de Dieu et héritiers. Ce n'est pas seulement sa mort qui doit nous fortifier, dit Paul, mais encore le don qui nous a été fait par sa mort. Fût-il simplement mort pour nous tels que nous sommes, c'eût déjà été une très-grande preuve d'amour; mais qu'en mourant, il nous ait encore fait des dons, et des dons si grands, et quand nous étions pécheurs : voilà ce qui surpasse toute idée, et amène à la foi l'homme le plus insensible. Car personne ne nous sauvera que celui qui nous a aimés, nous pécheurs, jusqu'à se livrer lui-même. Voyez-vous combien ce passage fournit de preuves pour établir la foi aux biens futurs? Avant cela, il y avait deux obstacles à notre salut : nous étions pécheurs et nous devions être sauvés par la mort du Maître : ce qui semblait incroyable avant d'exister, et exigeait, pour se réaliser, un grand amour; mais maintenant que cela est fait, le reste est plus facile : car nous sommes devenus amis, et la mort n'est plus nécessaire. Et Celui qui a épargné des ennemis jusqu'au point de ne pas épar-

gner son Fils, ne protégerait pas des amis, quand il n'est plus nécessaire que son Fils se livre? Si l'on ne sauve pas quelqu'un, c'est qu'on ne le veut pas, ou souvent encore parce qu'on ne le peut pas, quand même on le voudrait. Or, ni l'un ni l'autre ne peut se dire de Dieu; qu'il l'ait voulu, cela est clair puisqu'il a donné son Fils; qu'il le puisse, il l'a fait voir en justifiant des pécheurs. Qu'est-ce qui nous empêche donc de jouir des biens à venir? Rien. Et pour que vous ne soyez pas couvert de confusion et de honte en entendant ces mots de pécheurs, d'ennemis, d'infirmes et d'impies, écoutez ce que dit l'apôtre : « Mais « outre cela, nous nous glorifions en Dieu par « Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui main- « tenant nous avons reçu la réconciliation « (11) ».

Qu'est-ce que signifie « outre cela? » Non-seulement, dit-il, nous avons été sauvés, mais nous nous glorifions de ce dont on voudrait nous faire un sujet de honte. En effet que nous ayons été sauvés quand nous vivions ainsi dans une telle malice, c'est la preuve d'une grande charité de la part de celui qui nous a sauvés. Et ce n'est point par des anges ou des archanges, mais par son Fils unique qu'il a opéré notre salut. Ainsi il nous a sauvés; il nous a sauvés quand nous étions pécheurs, il nous a sauvés par son Fils unique, et non-seulement par son Fils, mais par le sang même de ce Fils : voilà de quoi nous tresser mille couronnes de gloire. Car rien ne procure autant de gloire et n'excite autant la confiance que d'être aimé de Dieu et de le payer de retour. Voilà ce qui fait la splendeur des anges, des principautés et des puissances; voilà ce qui l'emporte sur la royauté. Aussi Paul met-il cela au-dessus du pouvoir royal; c'est ce qui me fait proclamer bienheureux les purs esprits, parce qu'ils aiment Dieu et qu'ils lui obéissent en tout. Voilà pourquoi le prophète les admirait en disant : « Puissants en vertu, « exécutant sa parole » (Ps. CII); voilà pourquoi Isaïe exaltait les séraphins et indiquait leur grande vertu en ce qu'ils étaient rapprochés de cette gloire : ce qui était le signe d'un très-grand amour.

4. Imitons donc, nous aussi, les puissances célestes, et efforçons-nous, non-seulement de nous tenir près du trône, mais de loger en nous Celui qui est assis sur le trône. Il a aimé ceux-mêmes qui le haïssaient et il continue à les aimer : car « Il fait lever le soleil sur les « méchants et sur les bons et pleuvoir sur les « justes et les injustes ». (Matth. v, 45.) Rendez-lui donc amour pour amour; car il vous aime. Mais s'il nous aime, direz-vous, comment se fait-il qu'il nous menace de l'enfer, du châtiment et de la vengeance? Précisément parce qu'il vous aime : pour couper en vous la racine du vice, pour refréner par la crainte votre penchant au mal, il met tout en œuvre, il ne néglige rien; par les biens comme par les maux, il cherche à retenir votre inclination vers les choses de la terre, à vous ramener à lui, et à vous arracher à toute espèce de péché, qui est un mal pire que l'enfer. Que si vous riez de ce qu'on vous dit, si vous aimez mille fois mieux vivre dans le vice que d'être affligé un seul jour, il n'y a rien d'étonnant : c'est la preuve d'une âme basse, un signe d'ivresse et de maladie incurable.

Quand les petits enfants voient le médecin prêt à employer le feu et le fer, ils s'enfuient en poussant des cris de terreur et en se déchirant eux-mêmes; ils aiment mieux périr de consomption que de subir une douleur momentanée pour jouir ensuite d'une bonne santé. Mais ceux qui sont intelligents savent que la maladie est pire qu'une opération, et une vie coupable plus triste que la punition : car l'un, c'est le remède suivi de la bonne santé, et l'autre c'est la mort et la souffrance prolongée. Or il est de toute évidence que la santé est préférable à la maladie; ce n'est pas quand le brigand reçoit le coup mortel qu'il est juste de verser sur lui des larmes, mais quand il perce lui-même les murs et devient meurtrier. Si en effet l'âme vaut mieux que le corps, comme elle vaut mieux réellement, sa perte est plus digne de pleurs et de gémissements; et si elle ne la sent pas, elle n'en mérite que mieux les larmes. Il faut donc plaindre ceux qui sont brûlés de l'amour impur, bien plus que ceux que la fièvre travaille, et les ivrognes plus que ceux que l'on applique à la torture. Mais, dira-t-on, pourquoi préférons-nous l'un à l'autre? Parce que, comme dit le proverbe, la plupart des hommes préfèrent le pire et le choisissent, au détriment du meilleur. C'est ce qui se voit en fait de nourriture, de conduite, de rivalité, de plaisir, de femmes, de maisons, d'esclaves, de champs, et dans tout le reste. Lequel, je vous le demande, est le plus doux d'avoir commerce avec un homme

ou avec une femme, avec une femme ou avec une mule? Et pourtant nous en voyons beaucoup négliger le commerce des femmes pour celui des brutes, ou déshonorer le corps d'un homme : quoique les jouissances conformes aux lois de la nature soient plus agréables.

Pourtant le nombre est grand de ceux qui poursuivent comme pleines d'attraits des jouissances ridicules, désagréables, pénibles. Mais, dira-t-on, ils y trouvent du charme. Et c'est là précisément leur malheur, de croire agréable ce qui ne l'est point du tout. Par là ils se persuadent que le châtiment est pire que le péché; et c'est tout le contraire. Car si le châtiment était un mal pour les pécheurs, Dieu n'eût point ajouté mal à mal, et n'aurait pas voulu les rendre pires; lui qui fait tout pour éteindre le vice, ne l'aurait pas augmenté. Ce n'est donc pas le châtiment qui est un mal pour le coupable, mais la faute sans la punition, comme la maladie sans le remède. Car rien n'est mauvais comme une passion déplacée : et quand je dis déplacée, j'entends parler de la passion de la volupté, de celle de la vaine gloire, du pouvoir, en un mot de tout ce qui dépasse le besoin. Un homme de ce genre, qui mène une vie molle et relâchée, semble le plus heureux des mortels et il en est le plus malheureux, introduisant dans son âme des maîtresses incommodes et tyranniques. Voilà pourquoi Dieu nous a rendu cette vie pénible, afin de nous arracher à cet esclavage et de nous conduire à la liberté pure; voilà pourquoi il nous menace du châtiment et associe les travaux à notre existenee, afin de contenir notre mollesse.

Ainsi quand les Juifs étaient assujétis à travailler l'argile, à façonner la brique, ils étaient raisonnables et recouraient souvent à Dieu; mais dès qu'ils furent en liberté, ils murmurèrent, ils excitèrent le courroux du Maître et s'attirèrent des maux sans nombre. Mais, objecte-t-on, que direz-vous de ceux que l'affliction a pervertis? que c'est là l'effet de leur faiblesse, et non de l'adversité. Si quelqu'un a un estomac faible qu'un remède amer trouble, tandis qu'il devrait le purger, ce n'est point le remède que nous accusons, mais la faiblesse de l'organe. Autant en dirons-nous de l'infirmité de l'âme. Celui en effet qui est perverti par l'affliction, le serait encore bien plutôt par la prospérité : s'il tombe quand il est retenu par une chaîne (car l'affliction est une chaîne), à plus forte raison tomberait-il s'il était libre; s'il est culbuté quoique lié fortement, bien plutôt le serait-il s'il était desserré. — Et comment, direz-vous, pourrais-je ne pas être renversé par l'affliction? En songeant que, bon gré malgré, il faudra que vous la supportiez; que si c'est avec reconnaissance, vous en retirerez de très grands profits; si c'est avec répugnance, avec désespoir et en blasphémant, non-seulement vous n'allégerez pas le fardeau du malheur, mais vous augmenterez la force de la tempête.

Dans ces pensées, acceptons de bon cœur ce qui est l'effet de la nécessité. Par exemple : quelqu'un a perdu un enfant légitime, un autre toute sa fortune ; s'il considère qu'il n'était pas possible d'éviter le coup, qu'il y a quelque profit à tirer d'un malheur irréparable, en le supportant généreusement, en renvoyant au Maître des actions de grâces au lieu de blasphèmes, il arrivera que la volonté se fera un mérite d'un mal arrivé contre son gré. Voyez-vous votre fils enlevé par une mort prématurée? Dites : « Le Seigneur me l'avait donné, le « Seigneur me l'a ôté ». (Job. I, 21.) Voyez-vous votre fortune disparaître? Dites : « Je « suis sorti nu du sein de ma mère, je m'en « retournerai nu ». (Ibid.) Voyez-vous les méchants prospérer, les justes tomber dans l'adversité et subir mille afflictions, sans que vous puissiez en connaître la cause? Dites : « Je suis « devenu comme une bête de charge devant « vous, et pourtant je suis toujours avec vous ». (Ps. LXXII.) Si vous m'en demandez la raison, je vous dirai de vous figurer comme présent le jour où Dieu doit juger l'univers, et tous vos doutes se dissiperont : car chacun alors sera traité selon ses mérites, comme Lazare et le mauvais riche. Souvenez-vous des apôtres : déchirés de coups de fouet, chassés, accablés de mauvais traitements, ils se réjouissaient d'avoir été jugés dignes de souffrir injure pour le nom du Christ. Si vous êtes malades, souffrez avec patience, rendez grâces à Dieu, et vous recevrez la même récompense qu'eux.

Mais comment pourrez-vous rendre grâces au Maître, au sein de la maladie et des souffrances? Si vous l'aimez véritablement. Si les trois enfants dans la fournaise, si d'autres au milieu des chaînes ou de maux sans nombre, ne cessaient pas de rendre grâces à Dieu, à plus forte raison ceux qui sont affligés de maladies ou d'infirmités pénibles peuvent-ils le

faire. Car il n'est rien, non rien, dont l'amour ne triomphe; et quand c'est l'amour de Dieu, il l'emporte sur tous les autres, et ni le feu, ni le fer, ni la maladie, ni la pauvreté, ni l'infirmité, ni la mort, ni rien de semblable ne paraît pénible à celui qui le possède; il rit de tout, il prend son vol vers le ciel, et n'éprouve pas d'autres sentiments que ceux qui y habitent, ne voit pas autre chose qu'eux : non pas le ciel, ni la terre, ni la mer, mais uniquement la beauté de cette gloire; les misères de la vie présente ne sauraient l'abattre, ni ses biens et ses plaisirs l'enorgueillir et l'enfler. Aimons donc cet amour (car rien ne l'égale) et pour le présent et pour l'avenir; mais surtout, pour lui-même; nous serons ainsi délivrés des châtiments de cette vie et de l'autre, et nous obtiendrons le royaume. Du reste, être délivré de l'enfer et en possession du royaume, c'est peu de chose en comparaison de ce que je vais dire : « Aimer le Christ et en être aimé est bien au-dessus de tout cela. Si en effet l'amour mutuel chez les hommes mêmes est la plus grande des voluptés, quand il s'agit de Dieu, quelle parole, quelle pensée pourrait exprimer le bonheur de l'âme? Il n'y a que l'expérience qui le puisse. Afin donc de connaître par expérience cette joie spirituelle, cette vie heureuse, ce trésor inépuisable de biens, quittons tout, attachons-nous à cet amour, et pour notre propre bonheur et pour la gloire du Dieu qui en est l'objet; car la gloire et l'empire sont à lui, comme au Fils unique et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMELIE X.

C'EST POURQUOI, COMME LE PÉCHÉ EST ENTRÉ DANS LE MONDE PAR UN SEUL HOMME, ET LA MORT PAR LE PÉCHÉ, AINSI LA MORT A PASSÉ DANS TOUS LES HOMMES PAR CELUI EN QUI TOUS ONT PÉCHÉ. (V, 12, JUSQU'A VI, 4.)

Analyse.

1. Par Adam, le péché et la mort entrèrent dans le monde; par Jésus-Christ nous obtenons le pardon de nos péchés et la félicité éternelle.
2. Avec le péché originel la grâce efface encore tous les autres. — La justice est la racine de la vie.
3 et 4. La loi de Moïse ne pouvait remédier à la ruine qui était une suite du péché d'Adam; bien plus, depuis cette loi le péché régna avec encore plus de force; mais par Jésus-Christ, le règne de la grâce est devenu plus étendu et plus fort que celui du péché.
5 et 6. Etat d'une âme qui se néglige et qui retourne après sa conversion à sa première vie. — Bonté et charité de Dieu envers ceux qui se convertissent. — Artifices du démon pour perdre les âmes.

1. Comme les bons médecins s'attachent toujours à trouver la racine des maladies et remontent à la source même du mal, ainsi fait le bienheureux Paul. Après avoir dit que nous sommes justifiés et l'avoir prouvé par le patriarche, par l'Esprit, par la mort du Christ (car il ne serait pas mort, si ce n'eût été pour nous justifier), il confirme encore ces preuves par des démonstrations prises à une autre source; et prenant le sujet en sens contraire, c'est-à-dire au point de vue de la mort et du péché, il se demande comment et par où la mort est entrée et comment elle a établi son empire. Comment donc la mort est-elle entrée, et comment a-t-elle établi son empire? Par le péché d'un seul homme. Mais que veu-

lent dire ces mots : « En qui tous ont péché ? » Adam étant tombé, ceux mêmes qui n'avaient pas mangé du fruit de l'arbre sont tous devenus mortels à cause de lui. « Car le péché a « été dans le monde jusqu'à la loi ; mais le « péché n'était pas imputé, lorsque la loi « n'existait pas (13) ».

Par ces expressions : « Jusqu'à la loi », quelques-uns pensent que l'apôtre désigne le temps qui a précédé la promulgation de la loi : soit l'époque d'Abel, de Noé, d'Abraham, jusqu'à la naissance de Moïse. Quel était donc alors le péché ? Quelques-uns pensent qu'il s'agit ici du péché commis dans le paradis : car alors, dit-on, il n'était pas encore développé, mais son fruit apparaissait seulement dans sa fleur, et c'est lui qui a introduit la mort, laquelle exerçait sur tous, son empire tyrannique. Pourquoi donc l'apôtre ajoute-t-il : « Mais le péché n'é- « tait pas imputé, lorsque la loi n'existait « pas ? » D'après l'objection des Juifs (dit-il), ceux qui partagent notre sentiment prétendent que l'apôtre a voulu dire : S'il n'y avait pas de péché avant la loi, comment la mort a-t-elle frappé ceux qui vivaient avant la loi ? Mais ce que je vais dire me semble plus raisonnable, et plus conforme à la pensée de l'apôtre. Qu'est-ce donc ? Après avoir dit que le péché a été dans le monde jusqu'à la loi, il me semble dire que, la loi une fois donnée, le péché né de la transgression, a établi son empire et l'a conservé tant que la loi a existé : car, selon lui, le péché ne pourrait subsister, si la loi n'était plus. Mais, dira-t-on, si c'est le péché né de la transgression qui a engendré la mort, pourquoi ceux qui vivaient avant la loi sont-ils tous morts ? Si la mort a sa racine dans le péché, si le péché n'est pas imputé quand il n'y a pas de loi, comment la mort a-t-elle établi son empire ? Evidemment parce que ce n'est pas le péché né de la transgression de la loi, mais celui de la désobéissance d'Adam, qui a tout perdu. Et quelle en est la preuve ? C'est que tous ceux qui ont vécu avant la loi sont morts. « Mais la mort », nous dit-il, « a régné « depuis Adam jusqu'à Moïse, même sur ceux « qui n'avaient point péché ». Comment a-t-elle régné ? « Par une prévarication semblable « à celle d'Adam qui est la figure de celui qui « doit venir (14) ».

Voilà pourquoi Adam est le type du Christ. Comment cela, direz-vous ? Parce que, comme Adam, en mangeant du fruit défendu, est devenu la cause de la mort de ses descendants, bien qu'ils n'eussent point goûté du fruit de l'arbre ; ainsi le Christ est devenu pour ses fils, même prévaricateurs, l'auteur de la justice qu'il nous a procurée à tous par sa croix. C'est pourquoi Paul insiste partout et toujours sur ce point et le ramène sans cesse sous les yeux, en disant : « Comme le péché est entré « dans le monde par un seul homme » ; et encore : « Beaucoup sont morts par le péché d'un « seul homme » ; puis : « Il n'en est pas de la « grâce comme du péché » ; puis : « Le juge- « ment de condamnation vient d'un seul » ; et encore : « Car si par le péché d'un seul la mort « a régné par un seul ». Et : « Ainsi donc, « comme par le péché d'un seul » ; puis derechef : « De même que, par la désobéissance « d'un seul homme beaucoup ont été consti- « tués pécheurs ». Il ne perd point de vue ce seul homme ; afin que quand le Juif vous dira : Comment, le Christ seul ayant mérité, le monde entier est-il sauvé ? vous puissiez lui répondre : Comment, Adam seul ayant désobéi, le monde entier a-t-il été condamné ?

Quoique du reste le péché ne soit point l'égal de la grâce, ni la mort de la vie, ni le démon de Dieu, mais qu'il y ait entre eux une distance infinie ; quand donc c'est de la nature des choses, et de la puissance de celui qui entreprend, et de la convenance (car il convient mieux à Dieu de sauver que de punir) ; quand c'est de tout cela, dis-je, que le triomphe et la victoire prennent naissance : quelle raison, dites-moi, quand il dit : « Mais il n'en « est pas de la grâce comme du péché. Car si « par le péché d'un seul beaucoup sont morts, « bien plus abondamment la grâce et le don « de Dieu, par la grâce d'un seul homme, « Jésus-Christ, se sont répandus sur un grand « nombre (15) ». C'est-à-dire : Si le péché, et le péché d'un seul homme, a eu tant de pouvoir ; comment la grâce, et la grâce de Dieu, et non-seulement du Père, mais aussi du Fils, ne serait-elle pas de beaucoup plus puissante ? Car cela est bien plus raisonnable. En effet, que l'on soit puni pour un autre, cela ne semble pas juste ; mais que l'on soit sauvé par un autre, c'est bien plus convenable et bien plus raisonnable. Or si l'un a eu lieu, à plus forte raison l'autre.

2. C'est ainsi que Paul prouve que c'est convenable et raisonnable, et, cela prouvé, il

n'y a plus de difficulté à l'admettre. Il s'attache ensuite à prouver que cela était nécessaire. Comment cela? « Il n'en est pas », dit-il, « du don comme du péché : car le jugement « de condamnation vient d'un seul; tandis « que la grâce de la justification délivre d'un « grand nombre de péchés (16) ». Qu'est-ce que cela signifie? Qu'un seul péché a pu amener la mort et la condamnation; tandis que la grâce a effacé non-seulement ce péché, mais tous ceux qui ont été commis dans la suite. Et pour que les mots « comme » et « tandis que » ne semblent pas établir une parité entre les biens et les maux, et que vous ne pensez pas, en entendant parler d'Adam, que son péché seul a été effacé, il dit que beaucoup de péchés ont été remis. Quelle en est la preuve? C'est qu'après les innombrables péchés commis à la suite de celui du paradis, tout a abouti à la justification. Or, partout où est la justice, la vie et les biens infinis se trouvent nécessairement, comme partout où est le péché, là est la mort.

En effet la justice est plus que la vie, puisqu'elle est la racine de la vie. Mais que beaucoup de biens aient été procurés, et que, outre le péché d'Adam, tous les autres aient été effacés, l'apôtre le prouve en disant : « La « grâce de la justification délivre d'un grand « nombre de péchés ». D'où suit cette conséquence nécessaire, que la mort a été radicalement détruite. Mais comme il a affirmé que la justice est plus que la vie, il faut encore qu'il le prouve. D'abord il a dit : Si le péché d'un seul nous a donné la mort à tous, à bien plus forte raison la grâce d'un seul pourra-t-elle nous sauver; ensuite il a fait voir que la grâce n'a pas seulement effacé le péché d'Adam, mais encore tous les autres : que non-seulement les péchés ont été effacés, mais que la justice a été donnée; que non-seulement le Christ a fait autant de bien qu'Adam avait fait de mal, mais qu'il en a fait beaucoup plus. Après de telles affirmations, il a besoin ici d'une preuve plus forte. Comment la donne-t-il? « Si par le péché d'un seul », dit-il, « la « mort a régné par un seul, à plus forte raison « ceux qui reçoivent l'abondance de la grâce « et du don de la justice régneront dans la vie « par un seul, Jésus-Christ (17) ».

Ce qui veut dire : Qu'est-ce qui a armé la mort contre le monde entier? La faute commise par un seul homme en mangeant du fruit défendu. Si donc la mort a acquis une telle puissance par suite d'une seule faute, lorsqu'on en voit quelques-uns recevoir une grâce et une justice bien plus grande que ce péché, comment pourront-ils encore être sujets à la mort? Voilà pourquoi il ne dit pas ici : La grâce, mais « L'abondance de la grâce » : car nous n'avons pas seulement reçu la mesure de grâce nécessaire pour l'abolition du péché, mais beaucoup plus. En effet nous avons été délivrés du châtiment, nous avons dépouillé toute matière, nous avons été régénérés d'en-haut, nous sommes ressuscités après avoir enseveli le vieil homme, nous avons été rachetés et sanctifiés, nous avons été amenés à l'adoption et justifiés, nous sommes devenus les frères du Fils unique, nous avons été établis ses cohéritiers, les membres de son corps, nous lui avons été unis comme le corps l'est à la tête. Tout cela forme ce que Paul appelle l'abondance de la grâce : indiquant que nous n'avons pas seulement reçu le remède capable de guérir notre blessure, mais aussi la santé, la beauté, l'honneur, la gloire, des dignités bien au-dessus de notre nature. Et chacune de ces choses suffisait par elle-même à détruire la mort; mais quand toutes sont réunies, on n'aperçoit pas même la trace, pas même l'ombre de la mort, qui a complétement disparu. Si quelqu'un jetait en prison un homme qui lui devrait dix oboles, et, avec lui et à cause de lui, sa femme, ses enfants et ses domestiques; puis qu'un autre survînt et payât non-seulement les dix oboles, mais y ajoutât en pardon dix mille talents d'or, conduisît ensuite le prisonnier dans un palais, le plaçât sur un trône élevé, le fît participer aux honneurs suprêmes et l'environnât d'éclat : celui qui aurait prêté les dix oboles n'oserait plus y penser. Ainsi en est-il de nous. Le Christ a payé beaucoup plus que nous ne devions; c'est un immense océan vis-à-vis d'une goutte d'eau.

Ne doutez donc plus, ô homme, à l'aspect de tant de trésors, et ne demandez plus comment l'étincelle de la mort et du péché s'est éteinte au milieu de cette mer de grâces. C'est à cela que Paul faisait allusion quand il disait : « Ceux qui ont reçu l'abondance de la grâce « et de la justice, régneront dans la vie » ; et après l'avoir clairement démontré, il revient à son premier raisonnement et le confirme par répétition en disant que : si d'une part

tous ont été punis pour le péché d'un seul, de l'autre, tous ont pu être aussi justifiés par un seul. C'est pourquoi il ajoute : « Comme « c'est donc par le péché d'un seul que tous « les hommes sont tombés dans la condamna- « tion, ainsi c'est par la justice d'un seul que « tous les hommes reçoivent la justification « de la vie ». Et il insiste encore là-dessus en ces termes : « Car de même que par la déso- « béissance d'un seul homme beaucoup ont « été constitués pécheurs, de même aussi par « l'obéissance d'un seul, beaucoup sont cons- « titués justes (18, 19) ». Ces paroles semblent soulever une question assez grave; mais avec un peu d'attention, on la résoudra sans peine. Quelle est donc cette question? C'est que l'apôtre affirme que beaucoup sont devenus pécheurs par la désobéissance d'un seul. Qu'un homme ayant péché et étant devenu mortel, ses descendants le soient aussi, il n'y a rien là d'invraisemblable : mais qu'on devienne pécheur par la désobéissance d'un autre, est-ce logique? Il semble que personne ne peut être puni que pour une faute personnelle.

3. Que signifie donc ici ce mot « pécheurs? » c'est-à-dire, ce me semble, sujets au châtiment et condamnés à mort. Qu'après la mort d'Adam nous soyons tous devenus mortels, l'apôtre l'a prouvé clairement et de plus d'une façon; mais la question est de savoir pourquoi il en est ainsi. Il ne le dit pas encore, parce que le sujet actuel ne le comporte pas : il combat ici le Juif qui élève des doutes et se moque de la justice obtenue par un seul. C'est pourquoi, après avoir montré que le châtiment s'est transmis d'un seul homme à tous, il n'en donne point encore la raison : car il n'aime pas les paroles inutiles et ne s'attache qu'au nécessaire. La loi de la discussion ne l'obligeait pas plus que le Juif à résoudre cette difficulté; aussi la laisse-t-il sans solution, que si quelqu'un de vous désire cette solution, nous lui répondrons que bien loin de souffrir de la mort et de la condamnation, nous gagnons beaucoup, si nous sommes sages, à être devenus mortels : d'abord de ne pas pécher dans un corps immortel; secondement, de trouver là mille motifs d'être sages. — En effet, la mort toujours présente, toujours attendue, nous engage à être modérés, à être chastes, à nous contenir, à nous dégager de tous les vices. En outre, elle nous procure d'autres biens en grand nombre et plus considérables que ceux-là. De là, en effet, les couronnes des martyrs, les palmes des apôtres ; par là Abel fut justifié et aussi Abraham après avoir immolé son fils; par là Jean fut tué pour le Christ; par là les trois enfants et Daniel triomphèrent. Si nous le voulons, non-seulement la mort, mais pas même le démon ne pourra nous nuire. Outre cela il faut encore dire que l'immortalité nous attend; qu'après quelque temps d'épreuve, nous jouirons en sécurité des biens à venir; qu'exercés dans cette vie, comme à une école, par la maladie, l'affliction, la tentation, la pauvreté et tout ce qui semble être un mal, nous deviendrons aptes à posséder ces biens futurs.

« Mais la loi est survenue pour que le péché « abondât (20) ». Après avoir montré que le monde a été condamné à cause d'Adam, puis sauvé et délivré de la condamnation par le Christ, il s'occupe très-à-propos de la loi et réfute l'opinion qu'ils en avaient. Non-seulement, leur dit-il, elle n'a servi à rien, non-seulement elle n'a été d'aucun secours, mais en survivant elle n'a fait qu'augmenter la maladie. Le mot « Pour que » ne désigne point ici la cause, mais le résultat. Car elle n'a point été donnée pour augmenter le péché, mais pour le diminuer et le détruire; cependant le contraire est arrivé, non par la nature même de la loi, mais par la lâcheté de ceux qui l'ont reçue. Pourquoi ne dit-il pas : La loi a été donnée, mais « La loi est survenue? » Pour indiquer que son utilité n'était que momentanée, et non majeure ni de première importance; ce qu'il exprime déjà, mais d'une autre manière, dans son épître aux Galates : « Car avant que la foi vînt, nous étions sous « la garde de la loi, réservés pour cette foi qui « devait être révélée ». (Gal. III, 23.) Ainsi ce n'était point pour elle-même, mais pour un autre, que la loi gardait le troupeau. En effet comme les Juifs étaient grossiers, dissolus, attachés aux seuls dons qu'ils recevaient, la loi leur a été donnée pour les convaincre de leurs péchés, pour leur faire voir clairement en quel état ils se trouvaient, pour renforcer l'accusation et resserrer encore leur lien. Toutefois ne craignez pas : ce n'est pas pour aggraver le châtiment que ceci a lieu, mais pour mieux faire apparaître la grâce. Aussi l'apôtre ajoute-t-il : « Où le péché abonde, la « grâce a surabondé ». Il ne dit pas : A abondé, mais : « A surabondé ». Car non-seulement

elle nous a délivrés du châtiment, mais elle nous a procuré la rémission des péchés et la vie, et tant d'autres avantages dont nous avons souvent parlé ; absolument comme si quelqu'un, non content de débarasser un fiévreux de sa maladie, le rétablissait encore dans la fleur de l'âge, de la force et des honneurs, ou comme si quelqu'un, non-seulement donnait à manger à un affamé, mais encore le comblait de richesse et l'élevait au pouvoir suprême. Et comment, direz-vous, le péché a-t-il abondé? La loi renfermait des préceptes sans nombre; et comme il les ont tous violés, le péché a abondé. Voyez-vous quelle distance sépare la grâce de la loi? Celle-ci fut une aggravation de condamnation; celle-là est une surabondance de dons.

4. Après avoir parlé de l'ineffable amour de Dieu pour nous, il cherche le principe et la racine de la mort et de la vie. Quelle est la racine de la mort? Le péché. C'est pour cela qu'il dit : « Afin que, comme le péché a régné « par la mort, ainsi la grâce règne par la « justice pour la vie éternelle par Jésus-Christ « Notre-Seigneur (21) ». Il parle ainsi pour faire voir que le péché exerçait en quelque sorte le rôle de souverain, et que la mort se tenait à ses ordres comme un soldat armé de par lui. Or, si le péché a armé la mort, il est clair que la justice qui efface le péché et qui est produite par la grâce, non-seulement désarme la mort, mais la détruit, et anéantit son empire, en ce que le sien est plus grand : elle qui a été introduite, non par un homme ni par le démon, mais par Dieu et par la grâce, qui dirige notre vie vers une fin meilleure et des biens infinis, et qui enfin, pour dire davantage encore, n'aura pas de terme. La mort nous avait chassés de la vie présente : la grâce survenant ne nous l'a point rendue, mais nous en a donné une immortelle et éternelle, dont le Christ est l'auteur. Ne doutez donc pas de la vie, puisque vous avez la justice : car la justice est plus grande que la vie, puisqu'elle en est la mère.

« Que dirons-nous donc? Demeurerons-« nous dans le péché pour que la grâce « abonde? A Dieu ne plaise. (VI, 12.) Il revient ici à un sujet moral, sans dessein prémédité, pour ne pas paraître à charge et fatigant à un grand nombre, mais comme à une conséquence du dogme. S'il varie ainsi ses sujets pour les ménager, pour ne pas les irriter, (c'était ce qui lui faisait dire : « Cependant j'ai « écrit ceci avec quelque hardiesse » (Rom. XV, 15), c'est qu'il leur eût semblé bien plus dur sans cette précaution. Après leur avoir donc fait voir la puissance de la grâce en ce qu'elle remet de grands péchés, il semblait avoir fourni aux insensés un motif pour pécher. En effet, ils auraient pu se dire : Si la gravité de nos péchés fait paraître la grâce plus grande, continuons à pécher afin que sa puissance éclate encore mieux. Pour empêcher qu'on ne parle ou qu'on ne pense ainsi, voyez comme il détruit l'objection, d'abord par cette négation : « A Dieu ne plaise ! » expression qui s'applique ordinairement aux choses évidemment absurdes; ensuite en faisant un raisonnement auquel il n'y a rien à répondre. Quel est-il? « Nous qui sommes morts au « péché, comment y vivons-nous encore? » Que signifient ces mots : « Nous sommes « morts? » Ou que nous avions reçu notre arrêt, autant que cela dépendait du péché; ou que, croyants et éclairés, nous sommes morts pour lui : ce dernier sens paraît préférable, comme la suite le fait voir. Et qu'est-ce que c'est qu'être mort au péché? C'est ne lui obéir en rien désormais, c'est ce que le baptême a fait une fois : il nous a fait mourir au péché ; mais il faut que notre zèle nous maintienne toujours dans cet état, en sorte que, quand le péché nous commanderait mille choses nous n'en exécuterions aucune, mais que nous demeurions immobiles comme un mort.

Du reste, ailleurs il dit que c'est le péché qui est mort, mais son but est alors de prouver que la vertu est facile ; ici, afin d'éveiller l'auditeur, c'est lui qu'il veut faire mourir. Puis comme ses paroles étaient obscures, il les explique avec plus de vivacité. « Ignorez-« vous, mes frères », leur dit-il, « que nous « qui avons été baptisés dans le Christ, nous « avons été baptisés en sa mort? Car nous « avons été ensevelis avec lui par le baptême « pour mourir (3, 4) ». Qu'est-ce que cela veut dire : « Nous avons été baptisés en sa mort? » Pour mourir comme il est mort lui-même : car le baptême est une croix. Ainsi ce que la croix et le sépulcre ont été pour le Christ, le baptême l'est pour nous; quoique d'une manière différente; car le Christ est mort et a été enseveli dans sa chair, et nous devons être l'un et l'autre pour le péché, aussi Paul ne dit-il point : « Entés » sur sa mort, mais « En la

« ressemblance de sa mort (5) ». En effet il y a mort ici et là, quoique sur des sujets différents : pour le Christ, mort dans sa chair ; pour nous morts au péché ; mais celle-ci vraie comme celle là ; néanmoins nous devons donner quelque chose de notre côté : aussi ajoute-t-il : « Afin que, comme le Christ est ressuscité « des morts par la gloire du Père, nous aussi « nous marchions dans une nouveauté de « vie ».

Ici, en parlant d'une vie régulière, il insinue le dogme de la résurrection. Comment cela? Vous croyez, dit-il, que le Christ est mort et ressuscité ; croyez donc aussi pour ce qui vous regarde : car il doit y avoir entre Jésus-Christ et vous une entière ressemblance aussi bien dans la résurrection et dans la vie, que dans la croix et dans la sépulture. Si vous avez participé à la mort et à la sépulture, à bien plus forte raison aurez-vous part à la résurrection et à la vie : la question principale, celle du péché, étant résolue, il n'y a plus de doutes à élever sur la question secondaire, celle de la destruction de la mort. Mais Paul abandonne cela pour le moment aux réflexions et à la conscience de ses auditeurs ; pour lui, en présence de la résurrection future, il en demande de nous une autre : une nouvelle vie en ce monde, par le changement de nos mœurs. Quand l'impudique devient chaste, l'avare généreux, le violent pacifique : alors il y a résurrection, prélude de la résurrection future. Et comment y a-t-il résurrection ? En ce que le péché est mort, la justice ressuscitée, l'ancienne vie anéantie, la nouvelle vie, la vie des anges, en vigueur. Sous cette expression de vie nouvelle, il y a bien des changements, bien des conversions à chercher.

5. Pour moi je fonds en larmes et j'éclate en gémissements, quand je pense à la sagesse que Paul exige de nous, et à la lâcheté à laquelle nous nous abandonnons, revenant au vieil homme après le baptême, retournant du côté de l'Egypte, nous rappelant les oignons après avoir mangé la manne. Dix jours, vingt jours après le baptême, nous voilà changés, nous revenons au passé. Ce n'est pas pendant un nombre de jours limités, même pendant la vie entière, que Paul exige de nous la régularité, et nous revenons à nos vomissements ; après avoir été rajeunis par la grâce, nous redevenons vieillards par l'effet du péché. Car l'amour des richesses, le joug des passions déréglées, en un mot toute espèce de péché vieillit ordinairement celui qui le commet ; or de l'âge avancé, de la vieillesse à la mort, il n'y a qu'un pas. Car aucun corps miné par le temps, non, aucun, ne saurait offrir l'image d'une âme corrompue, accablée par la multitude de ses péchés. Du reste elle est amenée au dernier degré de l'idiotisme, ne disant plus que des choses insignifiantes, à la manière des vieillards et des personnes en délire ; sujette à la pituite, à la stupidité, à l'oubli, à la chassie, odieuse aux hommes, facile à vaincre pour le démon : tel est l'état de l'âme des pécheurs. Il en est tout autrement des âmes des justes.

Pleines de jeunesse et de vigueur, elles sont toujours à la fleur de l'âge, prêtes au combat et à la lutte ; tandis que celles des pécheurs tombent au premier choc et périssent. C'est ce que déclare le prophète, quand il dit : « Comme la poussière que le vent soulève de « la surface de la terre ». (Ps. I.) Ainsi ils sont mobiles et livrés aux insultes du premier venu, ceux qui vivent dans le péché. Car leur vue n'est pas saine, ils n'entendent pas clair, ils ne parlent pas distinctement, ils sanglotent et bavent beaucoup. Et plût au ciel qu'ils ne fissent que rejeter de la salive et point d'inconvenances ! mais ils profèrent des paroles plus puantes que la boue ; et, ce qu'il y a de pire, ils ne peuvent pas même en rejeter l'écume ; mais, chose horrible ! ils la reçoivent dans leurs mains, la pétrissent de nouveau quand elle est épaissie et dure. Peut-être ce tableau excite-t-il votre dégoût ; que serait-ce donc de la réalité ! Si tout cela est désagréable dans le corps, à bien plus forte raison dans l'âme.

Tel était ce jeune homme qui avait dépensé tout son bien, et était descendu si bas dans le vice, qu'il était plus faible qu'un homme malade ou en délire. Mais, dès qu'il le voulut, il redevint jeune, par le seul fait de sa volonté et de son changement. Sitôt qu'il eut dit : « Je « retournerai chez mon père » (Luc. XV, 13), ce mot fut pour lui la source de tous les biens ; ou plutôt ce ne fut pas ce mot seulement, mais aussi l'acte qui l'accompagna. En effet, il ne se contenta pas de dire : « Je retournerai », et de rester en place : mais il dit : « Je retournerai », et il retourna, et il fit la route tout entière. Agissons de même ; fussions-nous sur la terre

étrangère, revenons à la maison paternelle et ne nous rebutons pas de la longueur du chemin. Si nous le voulons, le retour sera facile et très prompt; seulement sortons de la terre d'exil, de la terre étrangère; or, cette terre c'est le péché, qui nous emmène loin de la maison de notre père; quittons donc le péché, pour rentrer vite au domicile paternel. Car notre père est plein de tendresse, et si nous sommes changés, il ne nous aimera pas moins que ceux qui sont restés sages, il nous aimera même davantage; puisque le père de l'Enfant prodigue lui fit plus d'honneur qu'à son aîné, et éprouva une joie plus vive pour l'avoir recouvré.

Mais comment retourner, direz-vous? Commencez seulement, et tout sera fait; arrêtez-vous dans le vice, n'allez pas plus loin, et vous aurez tout recouvré. Comme, chez les malades, c'est commencer à mieux aller que de ne pas aller plus mal, ainsi en est-il dans le vice; n'allez pas plus loin et votre malice aura son terme. Si vous faites cela pendant deux jours, le troisième vous aurez plus de facilité à vous abstenir du mal; puis, à ces trois jours, vous en ajouterez dix, puis vingt, puis cent, puis toute votre vie. Car plus vous avancerez, plus vous trouverez le chemin facile, et parvenu au faîte, vous jouirez d'une grande abondance de biens. Lorsque le prodigue revint, ce fut un concert de flûtes et de lyres, il y eut des chœurs, des danses et des fêtes; celui qui avait le droit de demander compte à son fils de sa folle prodigalité et d'une si longue absence, n'en fit rien, le regarda même d'aussi bon œil que s'il se fût bien conduit; non-seulement ne lui fit aucun reproche en paroles, mais ne souffrit pas même qu'il rappelât le passé; l'embrassa, le combla de caresses, tua le veau gras, le revêtit de la robe et de toute sorte d'ornements.

Nous qui avons ces exemples sous les yeux, prenons donc courage et ne désespérons pas. Car Dieu n'a pas autant de plaisir à être appelé Maître que Père, ni à avoir un serviteur qu'à avoir un fils; il aime mieux l'un que l'autre. Pour cela il a tout fait, il n'a point épargné son Fils unique, afin que nous recevions l'adoption et que nous l'aimions, non-seulement comme un maître, mais comme un Père. Et s'il obtient cela de nous, il en est comme glorieux et fier, il s'en vante à tout le monde, lui qui n'a nul besoin de ce qui nous appartient. C'est ce qu'il faisait à l'égard d'Abraham, répétant partout : « Moi, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob » ; c'était aux serviteurs à s'en féliciter, et c'est le Maître lui-même qui s'en glorifie. C'est pour cela qu'il dit à Pierre : « M'aimes-tu plus que ceux-ci? » (Jean, xxi, 17); indiquant par là qu'il n'est rien qu'il désire davantage de notre part. Pour cela aussi, il ordonne à Abraham d'immoler son fils, pour faire voir à tout le monde qu'il est grandement aimé du patriarche. Or, le désir d'être vivement aimé provient lui-même d'un vif amour. Pour cela encore il disait à ses apôtres : « Celui qui aime son père ou sa « mère plus que moi, n'est pas digne de moi ». (Matth. x, 37.)

6. C'est pour cela qu'il exige que ce que nous avons de plus cher, notre âme, ne tienne que le second rang après son amour, parce qu'il veut être souverainement aimé de nous. Quand nous n'aimons pas vivement quelqu'un, nous ne nous soucions pas beaucoup de son amitié, fût-il d'ailleurs grand et glorieux; mais quand nous aimons véritablement, vivement, ne fût-ce qu'un homme de basse condition, de peu de valeur, nous tenons à grand honneur d'être payés de retour. C'est pourquoi le Christ donnait le nom de gloire, non-seulement à l'amour que nous lui portons, mais aux opprobres qu'il a soufferts à cause de nous. Or, l'amour seul leur donnait ce caractère; tandis que ce que nous souffrons pour lui mérite d'être appelé glorieux, et l'est réellement, non-seulement à cause de l'amour qui l'inspire, mais à cause de la grandeur, et de la dignité de celui que nous aimons.

Pour lui, courons donc aux périls comme à de magnifiques couronnes, et ne regardons point comme choses pénibles et désagréables, la pauvreté, la maladie, les injures, la calomnie, dès que nous les supportons à cause de lui. Si nous sommes sages, nous tirerons de tout cela de très-grands profits; et si nous ne le sommes pas, nous ne recueillerons aucun avantage de la situation contraire. Examinez un peu : quelqu'un vous injurie et vous fait la guerre? Il vous oblige par là à vous tenir sur vos gardes, et vous donne l'occasion de ressembler à Dieu. Si vous aimez l'homme qui vous tend des piéges, vous serez semblable à celui « qui fait lever son soleil sur les mé- « chants et sur les bons ». (Matth. v, 45.) Un autre vous enlève votre fortune? Si vous le

supportez avec courage, vous recevrez la même récompense que ceux qui ont tout donné aux pauvres. « Car », nous dit Paul, « vous avez « supporté avec joie l'enlèvement de vos biens, « sachant que vous avez une richesse meilleure « et permanente ». (Héb. x, 34.)

Quelqu'un a mal parlé de vous et vous a déshonoré? Que cela soit vrai, que cela soit faux, si vous supportez l'injure avec douceur, on vous a tressé une magnifique couronne. D'une part, le calomniateur nous procure une grande récompense. [« Réjouissez-vous », est-il écrit, « et tressaillez de joie, quand on a dit « faussement toute sorte de mal de vous, parce « que votre récompense est grande dans les « cieux] » (Matth. v, 12); de l'autre, celui qui dit la vérité nous est aussi très-utile, pourvu que nous la supportions avec patience. En effet, le pharisien était dans le vrai en parlant mal du publicain, et pourtant, du publicain il a fait un juste. Qu'est-il besoin d'entrer dans plus de détails? On peut tout apprendre là-dessus, en étudiant attentivement l'histoire de Job. C'est ce qui fait dire à Paul : « Si Dieu « est pour nous, qui sera contre nous? » (Rom. viii, 31.) Comme, avec du zèle, nous tirons parti de ceux mêmes qui nous affligent; ainsi, par notre lâcheté, nous ne profitons pas de ceux qui veulent nous être utiles. En quoi, je vous prie, a servi à Judas la compagnie du Christ? En quoi la loi a-t-elle été utile aux Juifs? A Adam, le paradis? Moïse, à ceux qui étaient dans le désert?

C'est pourquoi, laissant de côté tout le reste nous ne devons nous attacher qu'à une chose, à bien régler notre vie; et alors, le démon lui-même ne pourra nous vaincre; il nous deviendra au contraire très-utile, en nous obligeant à veiller sur nous. C'était en dépeignant sa cruauté, que Paul réveillait les Ephésiens. Mais nous, nous dormons, nous ronflons, quoiqu'en présence d'un si méchant ennemi. Si nous savions qu'un serpent est caché près de notre lit, nous mettrions tout en œuvre pour le tuer; le démon est caché dans nos âmes, et nous ne croyons pas nous en trouver mal, et nous succombons. La raison en est que nous ne le voyons pas des yeux du corps; et pourtant ce devrait être un motif de plus pour veiller et nous tenir sur nos gardes. Il est facile en effet de se précautionner contre un ennemi visible, mais nous échappons difficilement à l'ennemi invisible, à moins que nous ne soyons armés de toutes pièces, surtout parce qu'il n'attaque jamais directement, (autrement il serait bientôt pris), et qu'il ingère souvent son cruel poison sous le masque de l'amitié. Ainsi il détermina la femme de Job à donner son pernicieux conseil, sous l'apparence d'une vive affection; ainsi, en s'adressant à Adam, il feint de vouloir lui être utile et de prendre à cœur ses intérêts : « Vos yeux « s'ouvriront du jour où vous aurez mangé « du fruit de cet arbre ». (Gen. iii, 5.) Ainsi, sous prétexte de piété, il persuada à Jephté d'immoler sa fille, d'offrir un sacrifice criminel. Voyez-vous ces piéges? Voyez-vous des ruses de guerre? Tenez-vous donc en garde, revêtez-vous de pied en cap des armes spirituelles, étudiez soigneusement ses machines de guerre, afin qu'il ne puisse vos surprendre et que vous puissiez facilement le déjouer. C'est ainsi que Paul, savant dans cet art, a su le vaincre. Aussi disait-il : « Car nous n'igno- « rons pas ses desseins ». (II Cor. ii, 11.) Tâchons donc, nous aussi, de connaître et d'éviter ses embûches, afin qu'après en avoir triomphé, nous soyons proclamés vainqueurs dans ce monde et dans l'autre, et que nous obtenions les biens immortels par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui la gloire, l'empire, l'honneur, appartiennent au Père comme au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMELIE XI.

SI, EN EFFET, NOUS AVONS ÉTÉ ENTÉS EN LA RESSEMBLANCE DE SA MORT, NOUS LE SERONS AUSSI EN CELLE DE SA RÉSURRECTION. (VI, 5, JUSQU'A 18.)

Analyse.

1. Quoique par Jésus-Christ la grâce ait pris un empire d'autant plus grand que le péché était plus puissant, il ne s'ensuit pas que celui qui a été justifié par la vraie foi, doive continuer de pécher; loin de là, la justification par la foi implique une vie sainte.
2. C'est ce que signifie le baptême, qui est une figure de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ, et qui ainsi nous engage à nous défaire du péché, et à commencer une vie nouvelle et sainte. Jésus-Christ est venu redresser la volonté et non changer la nature.
3. Le corps est comme une arme dans la main de la volonté qui peut en faire un usage bon ou mauvais.
4. Et cette vie de sainteté doit être durable, parce que Jésus-Christ vit désormais d'une vie immortelle, et elle peut l'être, parce que le péché ne domine plus sur nous, attendu que nous ne sommes plus sous la loi pure, mais que nous sommes devenus participants aux trésors de grâces de Jésus-Christ.
5. Qu'il y a divers genres de mort.
6. Le pécheur ne comprend pas sa misère. — Contre la superfluité des ameublements.

1. Je l'ai déjà dit plus haut et je le répète encore aujourd'hui : l'apôtre fait souvent des digressions dans la morale, non cependant comme dans ses autres épîtres, qu'il divise en deux parties : l'une destinée aux dogmes et l'autre à la direction des mœurs. Ici il ne procède point de même ; mais il passe alternativement de l'un à l'autre genre, afin de faire accepter facilement ses paroles. Il déclare donc qu'il y a deux espèces de mort : l'une opérée par le Christ dans le baptême, et l'autre qui doit être le résultat de nos propres efforts. En effet, que nos anciens péchés aient été ensevelis, c'est là le don de Dieu ; mais qu'après le baptême nous restions morts au péché, ce doit être l'œuvre de notre zèle, quoique nous y voyions encore en très-grande partie le secours divin. Non-seulement le baptême a la vertu d'effacer les péchés passés, mais il nous prémunit encore contre les péchés à venir. Comme donc vous avez apporté la foi pour effacer les premiers, ainsi montrez dans la suite un changement de volonté, afin de ne pas vous souiller de nouveau. Ce sont ces conseils et d'autres semblables que l'apôtre donne, en disant : « Si, en effet, nous avons été entés en « la ressemblance de sa mort, nous le serons « aussi en celle de sa résurrection ». Voyez-vous comme il relève son auditeur, en l'amenant tout d'abord à son maître et en s'efforçant de faire voir entre eux, beaucoup de traits de ressemblance? C'est pour cela qu'il ne dit point : En sa mort, de peur qu'on ne le contredise : « Mais en la ressemblance de sa mort » ; car notre substance n'est pas morte, mais bien l'homme né du péché, c'est-à-dire le vice. Il ne dit point non plus : Si nous avons participé à la ressemblance de sa mort; que dit-il donc? « Si en effet nous avons été entés », indiquant par ce mot « Entés », les fruits que cette mort a produits en nous. Car comme le corps du Christ enseveli en terre a produit pour fruit le salut du monde, ainsi le notre enseveli dans le baptême a produit pour fruit la justice, la sanctification, l'adoption, des biens sans nombre, et produira en dernier lieu le don de la résurrection.

Mais comme nous avons été ensevelis dans l'eau et lui dans la terre, nous par rapport au péché, et lui par rapport à son corps, l'apôtre ne dit pas : Entés en sa mort; mais : « Entés en la ressemblance de sa mort » : car

il y a mort ici et là, mais non dans le même sens. Si donc, nous dit-il, nous avons été entés en sa mort, nous le serons aussi en sa résurrection; il parle ici de sa résurrection future. Plus haut, quand il parlait de la mort et qu'il disait : « Ignorez-vous, mes frères, que nous « tous qui avons été baptisés dans le Christ, « nous avons été baptisés en sa mort? » il ne s'est point expliqué clairement sur la résurrection, mais seulement sur le genre de conduite à tenir après le baptême, prescrivant de marcher dans une vie nouvelle; c'est pourquoi reprenant ici le même sujet, il nous annonce enfin la résurrection future. Et pour vous convaincre que c'est bien de cette résurrection qu'il s'agit, et non de celle par le baptême, après avoir dit : « Si en effet nous avons « été entés en la ressemblance de sa mort », il n'ajoute point : Nous le serons en la ressemblance de sa résurrection, mais bien : « En sa « résurrection »; de peur que vous ne disiez : « Comment ressusciterons-nous comme lui, si nous ne sommes pas morts comme lui? Quand il a parlé de la mort, il n'a pas dit : Entés en sa mort, mais : « En la ressemblance « de sa mort »; puis quand il parle de la résurrection, il ne dit pas : En la ressemblance de sa résurrection : mais, nous le serons en sa résurrection même. Il ne dit pas non plus : Nous avons été, mais : « Nous serons »; indiquant encore une fois par cette expression qu'il s'agit de la résurrection future, de celle qui n'a pas encore eu lieu. Et voulant rendre sa parole digne de foi, il parle ici de la résurrection qui précède la dernière, afin de vous faire croire à celle-ci par celle-là. Car après avoir dit que nous serons entés en sa résurrection, il ajoute : « Sachant bien que notre « vieil homme a été crucifié avec lui, afin que « le corps du péché soit détruit», indiquant en même temps la résurrection future et sa cause.

Il ne dit pas : A été crucifié, mais : « A été « crucifié avec lui », rapprochant ainsi le baptême de la croix. Aussi disait-il plus haut : « Nous avons été entés en la ressemblance de « sa mort, afin que le corps du péché soit dé« truit », appliquant cette expression, non à notre corps, mais à toute espèce de vice. En effet comme il donne le nom de vieil homme à toute espèce de vice (Cor. III, 9), ainsi appelle-t-il corps du vieil homme cet ensemble de malice formé des diverses formes du péché. Et pour que vous ne preniez point ceci pour une conjecture, écoutez Paul s'expliquant lui-même dans ce qui suit. Car après avoir dit : « Afin que le corps du péché soit détruit », il ajoute : « Et que désormais nous ne soyons « plus esclaves du péché ». Je veux que l'homme soit mort au péché, non en ce sens qu'il cesse de vivre et meure réellement, mais en ce sens qu'il ne pèche plus, Et allant plus loin, il dit encore plus clairement : « Attendu « que celui qui est mort, est justifié du péché « (6, 7) ». Et il dit de tout homme : Que comme celui qui est mort, cesse enfin de pécher puisqu'il est étendu sans vie, ainsi en doit-il être de celui qui sort du baptême, parce que, étant mort là une fois, il doit rester mort au péché toute sa vie.

2. Si donc vous êtes mort dans le baptême, restez mort : car quiconque est mort, ne peut plus pécher; et si vous péchez encore, vous gâtez le don de Dieu. Après avoir exigé de nous une si grande sagesse, il nous montre aussitôt la couronne, en disant : « Si donc « nous sommes morts avec le Christ ». Avant le dernier couronnement, c'est déjà une très-belle couronne d'être en communauté avec le maître. Et pourtant, nous dit-il, je vous propose une autre récompense, laquelle? La vie éternelle : « Nous croyons que nous vivrons « aussi avec lui ». Et quelle en est la preuve? « Sachant bien que le Christ, ressuscité des « morts, ne meurt plus» . Voyez encore la ténacité de Paul, et comme il prouve ceci par les contraires! Comme il était probable que ces doctrines de croix et de mort jetteraient le trouble chez quelques-uns, il démontre que c'est là même qu'il faut puiser des motifs de confiance. N'allez pas vous imaginer, leur dit-il, que parce qu'il est mort une fois, le Christ soit mortel; c'est pour cela même qu'il reste immortel; car sa mort est devenue la mort de la mort : c'est parce qu'il est mort qu'il ne meurt plus; puisque, par cette mort : « Il est « mort pour le péché (8-10) ». Qu'est-ce que cela veut dire : « Pour le péché? » Cela veut dire que, n'ayant pas commis le péché, il est mort pour les nôtres. Il est mort pour détruire le péché, pour briser ses nerfs et toute sa puisssance.

Voyez-vous comme il les épouvante? Car si le Christ ne meurt pas une seconde fois, il n'y pas de second baptême; et s'il n'y a pas de second baptême, ne vous laissez plus aller au péché. Il dit tout cela pour combattre cette

erreur. « Faisons le mal pour qu'il en arrive « du bien » ; et encore : « Nous persévérerons « dans le péché pour que la grâce abonde ». Son but ici est donc de détruire radicalement cette opinion. « S'il vit », dit-il, « il vit pour « Dieu » : c'est-à-dire, il est indissolublement uni à la vie, en sorte que la mort ne peut plus exercer sur lui son empire. Car si, quoique innocent, il est mort une première fois pour les péchés d'autrui, à bien plus forte raison ne mourra-t-il plus, puisqu'il a détruit le péché. C'est ce que dit encore l'apôtre dans son épître aux Hébreux : « Car il a paru une seule « fois à la consommation des siècles, pour dé- « truire le péché, en se faisant lui-même « victime. Et comme il est décrété que tous « les hommes doivent mourir une fois, le « Christ offert une fois pour effacer les pé- « chés d'un grand nombre, apparaîtra une « seconde fois, sans avoir plus rien du pé- « ché, aux yeux de ceux qui l'attendent pour « leur salut ». (Héb. IX, 26-28.) Il montre tout à la fois la valeur d'une vie selon Dieu, et la puissance du péché : la valeur d'une vie selon Dieu, en ce qu'elle n'est plus sujette à la mort; la puissance du péché, puisque, s'il a pu faire mourir celui qui était innoccent, comment ne perdrait-il pas les coupables? Ensuite, comme il a parlé de la vie du Christ, de peur qu'on ne dise : Que nous importe ce qu'on dit là? Il ajoute : « Ainsi pour vous, es- « timez que vous êtes morts au péché, mais « vivants à Dieu dans le Christ Jésus Notre- « Seigneur ». Il a raison de dire : « Estimez », parce qu'il n'est pas encore possible de rendre ce qu'il vient de dire, visible aux yeux. Et qu'estimerons-nous, demande-t-il? Que « Nous « sommes morts au péché, mais vivants à « Dieu dans le Christ Jésus Notre-Seigneur ». En effet celui qui vit de la sorte, possédera toutes les vertus, ayant Jésus pour auxiliaire dans le combat : c'est le sens de ces mots « dans le Christ ». Si en effet le Christ nous a ressuscités quand nous étions morts, à plus forte raison pourra-t-il nous conserver en vie.

« Que le péché donc ne règne point dans « votre corps mortel, en sorte que vous obéis- « siez à ses convoitises (11, 12) ». Il ne dit pas : Que la chair ne vive pas, qu'elle n'agisse pas ; mais : « Que le péché ne règne pas »; car le Christ n'est pas venu détruire la nature, mais régler la volonté. Ensuite pour montrer que ce n'est point nécessairement ni par force, mais volontairement, que nous sommes esclaves du péché, il ne dit pas : Que le péché ne vous tyrannise point, ce qui emporterait l'idée de la violence, mais « qu'il ne règne « point ». En effet il est absurde d'avoir le péché pour roi, quand on est destiné au royaume du ciel, de préférer l'esclavage du péché, quand on est appelé à régner avec le Christ; c'est comme si un roi, jetant bas son diadème, se faisait l'esclave d'une femme furieuse, mendiante et couverte de haillons. Ensuite comme il est difficile de vaincre le péché, voyez comme il s'efforce de faire disparaître cette difficulté et d'adoucir la peine, en disant : « Dans votre corps mortel ». Ce mot indique en effet que les combats sont passagers et auront bientôt leur fin; et en même temps, il nous rappelle les maux passés, et la racine de la mort : car c'est par le péché que le corps est devenu mortel dès le commencement. Mais il est possible de ne point pécher, même quand on a un corps mortel. Voyez-vous comme la grâce du Christ est puissante? Adam, avec un corps qui n'était pas encore mortel, a failli ; et vous qui avez reçu un corps mortel, vous pouvez être couronné. Mais comment, direz-vous, le péché règne-t-il ? Ce n'est point par sa propre vertu, mais par l'effet de votre lâcheté. Aussi, après avoir dit : « Qu'il « ne règne point », Paul nous fait-il voir en quoi consiste cette royauté, quand il ajoute : « En sorte que vous obéissiez à ses convoitises ». Car ce n'est point un honneur de tout céder au corps librement; c'est au contraire le dernier degré de l'esclavage et du déshonneur. En effet, quand il fait ce qu'il veut, il perd toute liberté ; lorsqu'on le contient, il conserve sa dignité propre. « N'abandonnez point vos « membres au péché, comme des instruments « d'iniquité, mais comme des instruments de « justice (13) ».

3. Le corps est donc mitoyen entre le vice et la vertu, comme les armes elles-mêmes ; il peut faire les œuvres de l'un ou de l'autre, au gré de celui qui l'emploie. C'est ainsi que le soldat qui combat pour la patrie et le voleur qui attaque les habitants d'une maison, usent des mêmes armes : ce n'est pas la faute des armes elles-mêmes, mais de ceux qui en font un mauvais usage. C'est ce qu'on voit aussi dans la chair, qui devient ceci ou cela, selon la volonté de l'âme, et non par sa propre nature. Si vous considérez avec trop de curiosité

une beauté étrangère, votre œil devient un instrument d'iniquité, non par une opération qui lui soit propre (car l'œil est fait pour voir, et non pour voir d'une manière criminelle), mais par la malice de la pensée qui lui commande; si vous le retenez au contraire, il devient un instrument de justice. Ainsi en est-il de la langue, ainsi des mains et de tous les autres organes. C'est avec raison que l'apôtre appelle le péché, injustice; car celui qui pèche est injuste envers lui-même ou envers le prochain, et plus encore envers lui-même qu'envers le prochain. Puis nous ramenant du vice à la vertu, il nous dit : « Mais offrez-« vous à Dieu, comme devenus vivants, de « morts que vous étiez ». Voyez comme il emploie les termes simples pour exhorter, nommant là, le péché, ici Dieu. Après avoir montré la distance qui sépare ces deux souverains, il déclare indigne de tout pardon le soldat qui abandonne Dieu et désire être assujéti à l'empire du péché. Non content de cette preuve, il en donne encore une autre dans les paroles suivantes : « Comme devenus vivants, « de morts que vous étiez ». Par là il fait voir le tort causé par le péché et la grandeur du don de Dieu. Songez, leur dit-il, à ce que vous étiez et à ce que vous êtes devenus. Qu'étiez-vous? Morts, irrémédiablement perdus : car personne ne pouvait vous venir en aide. Et de morts que vous étiez, qu'êtes-vous devenus? Vivants d'une vie immortelle. Et par qui? Par Dieu qui peut tout. Il est donc juste que vous vous mettiez à ses ordres avec toute l'ardeur qu'on peut attendre de morts redevenus vivants. « Et vos membres à Dieu comme des « instruments de justice ». Le corps n'est donc pas mauvais, puisqu'il peut devenir un instrument de justice. Il emploie le mot d'instrument (d'arme) pour indiquer qu'il s'agit d'une guerre terrible. Aussi avons-nous besoin d'une forte armure, d'une volonté généreuse parfaitement au courant de ce genre de combat, et surtout d'un chef. Or le chef est là, toujours prêt à nous seconder, à l'abri lui-même de toute atteinte; et il nous a préparé des armes puissantes; mais il est besoin d'une volonté qui sache les manier convenablement, obéir au chef et combattre pour la patrie.

Après nous avoir exhorté à de si grandes choses, nous avoir parlé d'armes, de combat et de guerre, voyez comme il encourage encore le soldat et excite son ardeur, en disant : « Car le péché ne vous dominera plus, parce « que vous n'êtes plus sous la loi, mais sous « la grâce (14) ». Or, si le péché ne doit plus nous dominer, pourquoi donc nous faire tant de recommandation et nous dire : « Que le « péché ne règne plus dans votre corps mor-« tel »; et encore : « N'abandonnez point vos « membres au péché comme des instruments « d'iniquité? » Que signifie ce qu'il vient de dire? Ici il répand pour ainsi dire sa parole comme une semence; il l'expliquera plus tard et l'appuiera de preuves nombreuses. Que dit-il donc? Avant la venue du Christ, notre corps tombait facilement sous le joug du péché. A la suite de la mort, un essaim de passions s'y était introduit; en sorte qu'il était peu apte à entrer dans la carrière de la vertu. L'Esprit n'était point encore là pour lui prêter secours, ni le baptême pour le mortifier; mais comme un cheval impatient du frein, il courait et s'égarait souvent; bien que la loi indiquât ce qu'il fallait faire et ce qu'il fallait éviter, elle n'aidait guère qu'en paroles ceux qui soutenaient la lutte. Mais depuis que le Christ a paru, le combat est devenu plus facile. Toutefois le secours étant plus abondant, les luttes proposées sont plus importantes. Aussi le Christ nous dit-il : « Si votre justice « n'est plus abondante que celle des Scribes et « des Pharisiens, vous n'entrerez point dans « le royaume des cieux ». (Matth. v, 20.) Mais l'apôtre s'explique là-dessus plus clairement dans la suite; en attendant il y fait ici allusion en peu de mots, en montrant que le péché ne saurait nous vaincre, à moins que nous ne nous abandonnions entièrement nous-mêmes. Car nous ne sommes plus seulement sous l'empire de la loi, mais sous celui de la grâce, laquelle remet le passé et fortifie pour l'avenir. La loi ne promettait la couronne qu'après le travail; la grâce couronne d'abord, puis mène au combat. Ici l'apôtre ne me semble pas faire allusion à la vie entière du fidèle, mais seulement établir la différence entre le baptême et la loi; ce qu'il exprime ailleurs en ces termes : « Or la lettre tue, tandis que « l'Esprit vivifie ». (II Cor. III, 6.) Car la loi prouve la prévarication, mais la grâce l'efface. La loi donne lieu au péché en le condamnant, la grâce en le pardonnant, le détruit; en sorte que vous êtes doublement dégagé de ce joug tyrannique, en ce que vous n'êtes plus assujéti à la loi et que vous jouissez de la grâce.

4. Après avoir ainsi fait respirer son auditeur, Paul le fortifie encore, en tirant un avertissement d'une objection, dans les termes suivants : « Quoi donc ? Pécherons-nous parce « que nous ne sommes pas sous la loi, mais « sous la grâce ? A Dieu ne plaise ! » Il commence par une négation, à raison de l'absurdité de la chose ; puis il en vient à une exhortation et montre que le combat est très-facile, en disant : « Ne savez-vous pas que, lorsque « vous vous rendez esclaves de quelqu'un pour « lui obéir, vous êtes esclaves de celui à qui « vous obéissez, soit du péché pour la mort, « soit de l'obéissance pour la justice (15, 16) ? » Je ne parle pas encore de l'enfer, leur dit-il, ni de ses affreux supplices ; mais de la honte qui vous couvre quand vous êtes esclaves, et esclaves volontaires, et esclaves du péché, et sans espoir d'une autre récompense que de mourir une seconde fois. Car si avant le baptême, le péché avait produit la mort corporelle ; si la blessure a exigé un tel remède que le Maître de toutes choses a dû descendre pour mourir, et guérir ainsi le mal : quels effets le péché ne produira-t-il pas en vous, si, après un tel bienfait, après que vous avez recouvré la liberté, vous vous abandonnez de nouveau et volontairement à sa domination ? Ne vous précipitez donc pas dans un tel abîme, ne vous livrez pas vous-mêmes. Dans les combats, souvent les soldats sont livrés malgré eux ; mais ici personne ne vous vaincra, si vous ne passez vous-mêmes à l'ennemi. Après les avoir fait rougir par un sentiment de décence, il les épouvante par les résultats du combat, qu'il met en face l'un de l'autre, la justice et la mort ; non pas la mort ordinaire, mais une autre mort bien plus terrible. Car si le Christ ne meurt plus, qui rachètera de cette mort ? Personne. Il faudra donc de toute nécessité subir le supplice ; et ce ne sera plus, comme ici, la mort sensible, qui sépare l'âme du corps et donne à celui-ci le repos : « Or le « dernier ennemi détruit sera la mort ». (I Cor. xv, 26.) D'où il suit que le châtiment sera immortel, mais non pour ceux qui auront écouté la voix de Dieu : car pour eux la récompense sera la justice et tous les biens qui en dérivent.

« Mais grâces soient rendues à Dieu de ce « qu'ayant été esclaves du péché, vous avez « obéi du fond du cœur à ce modèle de doc- « trine sur lequel vous avez été formés (17) ». Après les avoir fait rougir de leur ancien esclavage, puis effrayés et exhortés par l'aspect des récompenses, il les relève de nouveau par le souvenir des bienfaits qu'ils ont reçus. Par là il leur fait voir qu'ils ont été délivrés de grands maux, mais non par leurs propres efforts, et que désormais ils rencontreront moins de difficultés. Comme un homme qui, ayant arraché un captif aux mains d'un cruel tyran, l'exhorterait à n'y plus retomber, et lui rappellerait son horrible esclavage ; ainsi Paul, tout en rendant grâces à Dieu, leur dépeint avec énergie les maux passés. Il n'était, leur dit-il, au pouvoir d'aucun être humain de nous délivrer de tous ces maux ; mais grâces soient rendues au Dieu qui l'a voulu et qui l'a pu ! Il a raison de dire : « Vous avez « obéi du fond du cœur » ; car vous n'y étiez pas forcés, on ne vous a point fait violence, mais vous avez rompu avec le mal librement, de bonne volonté. Il y a ici tout à la fois un éloge et un avertissement. En effet, puisque vous êtes venus spontanément, sans avoir subi aucune contrainte, quelle serait votre excuse, si vous retourniez à votre ancien état ? Et pour vous faire comprendre que le résultat n'est point seulement dû à leurs bonnes dispositions, mais qu'il est entièrement l'œuvre de la grâce, après avoir dit : « Vous avez obéi du « fond du cœur », il ajoute : « A ce modèle de « doctrine sur lequel vous avez été formés ». L'obéissance du fond du cœur indique le libre arbitre ; mais ce mot « être formés » insinue l'idée du secours de Dieu. Quelle est la marque de la doctrine ? Une vie réglée et parfaite.

« Ainsi affranchis du péché, vous êtes deve- « nus esclaves de la justice (18) ». Il indique ici deux bienfaits de Dieu : il nous a délivrés du péché et soumis à la justice ; ce qui est préférable à toute espèce de liberté. Dieu a fait ce que ferait celui qui, adoptant un enfant orphelin, emmené par des barbares sur la terre étrangère, non-seulement le délivrerait de la captivité, mais se constituerait son père et son tuteur et l'élèverait au faîte des honneurs. Voilà ce qui nous est arrivé. Car non-seulement Dieu nous a affranchis des maux passés, mais il nous a initiés à la vie des anges ; il nous a tracé une excellente règle de conduite, en nous confiant à la garde assurée de la justice, en faisant disparaître les maux d'autrefois, en faisant mourir le vieil homme, en nous menant comme par la main à une vie

immortelle. Continuons donc à vivre de cette vie; car beaucoup semblent respirer et se mouvoir, qui sont dans un état plus misérable que les morts.

5. Il y a en effet différentes espèces de morts : l'une est la mort du corps, selon laquelle Abraham était mort, et ne l'était point : car il est écrit : « Dieu n'est point le Dieu des morts, « mais des vivants » (Matth. XXII, 32); l'autre est la mort de l'âme, à laquelle le Christ fait allusion quand il dit : « Laissez les morts ense- « velir leurs morts ». (Id. VIII, 22.) Il y en a une troisième qu'il faut louer, et qui est le fruit de la sagesse; celle dont Paul a dit : « Faites « mourir vos membres qui sont sur la terre ». (Coloss. III, 5.) Une autre encore, principe de celle-ci, s'opère dans le baptême : « Notre vieil « homme », dit l'apôtre, « a été crucifié ». (Rom. VI, 6.) Instruits de tout cela, fuyons donc l'espèce de mort par laquelle on meurt quoique en vie; et ne craignons point celle qui est commune à tout le monde. Mais choisissons et embrassons les deux autres, dont l'une, donnée par Dieu, est le comble du bonheur, et dont l'autre, produit de notre volonté et de la grâce de Dieu, est digne de tout éloge. L'une d'elles a été déclarée heureuse par David en ces termes : « Heureux ceux dont les ini- « quités sont effacées » (Ps. XXXI, 11); l'autre est l'objet de l'admiration de Paul, qui écrit aux Galates : « Ceux qui sont au Christ ont cru- « cifié leur chair ». (Gal. V, 24.) Quant aux deux autres, l'une d'elles a été proclamée méprisable par le Christ, qui a dit : « Ne craignez « point ceux qui tuent le corps et ne peuvent « tuer l'âme » (Matth. X, 28); et l'autre effrayante : « Mais craignez celui qui peut pré- « cipiter l'âme et le corps dans l'enfer ». (Ibid.) Evitons donc celle-ci, et choisissons celle qui est déclarée heureuse et admirable, pour éviter encore et craindre chacune des deux autres.

Il n'y a aucun profit pour nous à voir le soleil, à manger et à boire, si nous n'avons pas la vie des bonnes œuvres. De grâce, de quoi sert à un roi d'être revêtu de la pourpre, de porter des armes, s'il n'a point de sujets, et si le premier venu peut impunément l'insulter et l'injurier? De même il n'y a aucun avantage pour le chrétien à avoir reçu la foi et le bienfait du baptême, s'il est soumis à toutes les passions; au contraire l'injure deviendra plus sensible et la honte plus grande. Comme ce roi orné du diadème et de la pourpre, non-seulement ne retire aucune gloire personnelle de l'éclat de son manteau, mais fait rejaillir sur lui son propre déshonneur; ainsi le fidèle qui mène une vie déréglée, ne retire aucun honneur de sa foi, mais n'en devient que plus méprisable. « Car », dit l'apôtre, « tous ceux « qui ont péché sans la loi, périront sans la « loi; et tous ceux qui ont péché sous la loi, « seront jugés par la loi ». (Rom. II, 12.) Il disait encore, en écrivant aux Hébreux : « Celui « qui a violé la loi de Moïse meurt sans aucune « miséricorde sur la déposition de deux ou « trois témoins. Combien donc pensez-vous « que mérite de plus affreux supplices celui « qui aura foulé aux pieds le Fils de Dieu? » (Hébr. X, 28, 29.) Et c'est très-juste : car, nous dit le Christ, par le baptême je t'avais soumis toutes les passions. Qu'est-il donc arrivé, pour que tu aies profané un si grand don, et sois devenu tout autre que tu ne devais être? J'ai détruit, j'ai enseveli, comme des vers, tes premières prévarications : pourquoi en as-tu engendré d'autres? Et encore les péchés sont pires que les vers : car ceux-ci ne nuisent qu'au corps, et ceux-là nuisent à l'âme et exhalent une odeur plus fétide. Mais nous ne la sentons pas : voilà pourquoi nous ne nous empressons pas de la faire disparaître. L'homme ivre ne connaît pas non plus la puanteur du vin corrompu : mais celui qui n'est pas ivre la connaît parfaitement. Ainsi en est-il des péchés : L'homme sage connaît très-bien cette boue, cette tache; mais celui qui s'est livré au vice, assoupi par une sorte d'ivresse, ne sait pas même qu'il est malade.

Et c'est là ce qu'il y a de plus terrible dans le vice, c'est qu'il ne permet pas à ceux qui y sont tombés de voir la profondeur de leur mal; ils sont couchés dans la boue, et croient respirer l'odeur des parfums; aussi ne peuvent-ils point sortir de leur état, et pendant qu'ils fourmillent de vers, ils en sont fiers comme s'ils étaient ornés de pierres précieuses. Voilà pourquoi ils ne veulent point les tuer, mais ils les nourrissent, ils en augmentent le nombre, jusqu'à ce que ceux-ci les fassent passer aux vers du siècle à venir. Car les uns ne sont que les courtiers des autres, non-seulement les courtiers, mais les pères des vers qui ne doivent pas mourir. Car il est écrit : « Leur ver ne meurt pas ». (Marc, IX, 24.) Ce sont eux qui allument la géhenne qui ne doit

plus s'éteindre. Pour que cela n'arrive pas, détruisons la source du mal, éteignons la fournaise, et extirpons entièrement la racine de l'iniquité. Si vous coupez un mauvais arbre par le sommet, vous n'avez rien gagné, puisque la racine reste en terre, et qu'elle peut repousser des rejets. Quelle est donc la racine des maux? Apprenez-le du bon agriculteur, de celui qui est si expert dans ces matières, qui cultive la vigne spirituelle, qui est le laboureur du monde entier. Quelle est donc, selon lui, la racine de tous les maux? L'ambition des richesses. « La racine de tous les maux », nous dit-il, « est la cupidité ». (I Tim. VI, 10.) De là les combats, les inimitiés et les guerres; de là les contestations, les injures, les soupçons, les outrages; de là les meurtres, les larcins, les vols sacriléges; par là, non-seulement les villes et les contrées, mais les routes, les lieux habités ou inhabités, les montagnes, les vallées, les collines, en un mot toute la terre regorge de sang et de carnage. La mer même n'échappe point à ce fléau; sur elle aussi, il exerce en plein sa fureur, les pirates l'assiégeant, pour ainsi dire, de toutes parts et s'étudiant à trouver toujours de nouveaux modes de brigandage. Par elle, les lois de la nature sont renversées, les relations de parenté ébranlées, les droits de la chair même violés.

6. En effet ce n'est pas seulement contre les vivants, mais aussi contre les morts, que cette passion tyrannique arme des mains criminelles; la mort elle-même n'est point respectée; on brise les tombeaux; d'odieux scélérats s'en prennent aux cadavres, et le sépulcre n'est point un abri contre leurs embûches. Tous les maux que vous rencontrerez dans les maisons, sur les places publiques, dans les tribunaux, dans les assemblées délibérantes, dans les palais, en quelque lieu que ce soit, vous vous apercevrez qu'ils ont pris là leur origine. C'est ce vice, c'est lui, qui a tout rempli de sang et de meurtres, c'est lui qui a allumé les flammes de l'enfer, c'est lui qui a rendu la situation des villes aussi triste, pire peut-être que celle des déserts. Il est en effet plus facile de se garantir des voleurs de grands chemins, parce qu'ils n'attaquent pas toujours : mais leurs imitateurs du milieu des villes sont d'autant plus à craindre qu'il est plus difficile de se tenir en garde contre eux et qu'ils osent faire ouvertement ce que les autres ne font qu'en secret. Se faisant un point d'appui des lois mêmes qui sont portées contre eux, ils ont rempli les villes de meurtres et de crimes. N'est-ce pas un meurtre, dites-moi, et quelque chose de pire qu'un meurtre, de livrer un pauvre aux horreurs de la faim, de le jeter en prison, et de lui infliger, outre la faim, mille tortures et mille mauvais traitements? Et bien que vous ne fassiez pas cela vous-même, dès que vous êtes cause que cela se fait, vous en êtes plutôt l'auteur que ceux qui vous servent d'instruments. En effet l'homicide enfonce le glaive, il est vrai, mais ne cause qu'une douleur passagère et ne pousse pas plus loin sa cruauté; et vous, en changeant pour vos victimes la lumière en ténèbres par vos calomnies, par vos injures, par vos embûches, en les mettant dans le cas de se souhaiter mille fois la mort, songez combien de morts vous leur faites souffrir au lieu d'une!

Et ce qu'il y a de plus grave en tout cela, c'est que vous volez, vous dépouillez, sans y être poussé par la pauvreté, ni forcé par la faim, mais pour couvrir d'or le frein de votre cheval, le toit de votre maison, les chapitaux de vos colonnes. Plonger dans un abîme de malheur un frère, un homme qui participe avec nous aux saints mystères, et est honoré jusqu'à ce point par votre Maître, et cela pour orner des pierres, un pavé, le corps d'animaux stupides qui ne sentent pas même l'honneur qu'on leur fait : quel enfer ne mérite pas un tel crime? On entoure un chien de soins et d'égards; et pour ce chien, ou pour ce que nous venons de dire, on réduit un homme, que dis-je? le Christ lui-même, aux extrémités de la faim! Qu'y a-t-il de pire qu'un tel renversement? Qu'y a-t-il de plus affreux qu'une telle iniquité? Quels torrents de feu suffiront à punir une telle âme? Un homme fait à l'image de Dieu, est devenu méconnaissable par votre inhumanité; mais la tête des mules qui portent votre femme est chargée d'or, aussi bien que les cuirs et les bois qui forment la charpente de votre toit; s'il s'agit d'orner un siége, un escabeau, on y emploie l'or et l'argent; mais le membre du Christ, celui pour qui il est descendu du ciel et a versé son précieux sang, est privé de la nourriture nécessaire par le fait de votre ambition. Vos lits resplendissent partout de l'éclat de l'argent, et les corps des saints n'ont pas les vêtements nécessaires; le Christ est pour vous le plus méprisable des êtres, au-dessous de vos serviteurs, de vos mu-

lets, d'un lit, d'un siége, d'un escabeau. Je passe sous silence des meubles plus vils encore, et vous les laisse à penser. Mais si cela vous fait frissonner, abstenez-vous de le faire, et mes paroles ne tomberont point sur vous; abstenez-vous, renoncez à cette folie : car il y a, dans cette passion, une folie évidente.

La rejetant donc, élevons, quoique tard, nos yeux vers le ciel, rappelons-nous le jour qui approche : songeons au terrible tribunal, au compte sévère, au jugement impartial ; pensons que Dieu, qui voit tout cela, ne lance point sa foudre, quoique cette conduite mérite encore un plus grand châtiment. Il ne le fait cependant pas, il ne jette point contre nous les flots de la mer, il n'entr'ouvre pas la terre par le milieu, il n'éteint pas le soleil, il ne précipite point en bas le ciel avec ses astres, en un mot il ne fait pas tout disparaître; mais il laisse chaque chose en son ordre, et permet que toute la création soit à notre service. En pensant à cela, redoutons l'étendue même de cette bonté, revenons à notre noblesse propre : car, maintenant, nous ne valons pas mieux que les brutes, nous sommes même bien au-dessous d'elles : en effet elles aiment les animaux de leur espèce, et la communauté de nature suffit à créer en elles un attachement réciproque.

Et vous, qui outre la communauté de nature, avez mille raisons de vous unir étroitement à vos propres membres : l'honneur d'être doué de raison, le lien d'une même religion, la participation à des biens sans nombre, vous êtes plus cruels que les bêtes sauvages, quand vous mettez le plus grand soin à des choses inutiles, dédaignez les temples de Dieu en proie à la faim et à la nudité, et souvent même les précipitez dans un abîme de maux. Si vous agissez par amour de la gloire, encore devriez-vous bien plutôt soigner un frère qu'un cheval. Plus celui à qui vos bienfaits s'adressent est grand, plus sera brillante la couronne que ces bienfaits mêmes vous tresseront ; tandis qu'en tenant une conduite toute contraire, vous vous attirez, sans vous en apercevoir, des milliers d'accusateurs. Qui ne dira pas de mal de vous? Qui ne vous accusera pas d'extrême barbarie et d'inhumanité, en vous voyant mépriser l'espèce humaine, préférer à des hommes des animaux, puis une maison, puis des meubles? N'avez-vous pas entendu les apôtres dire que ceux qui reçurent la parole les premiers vendaient leurs maisons et leurs champs, pour nourrir leurs frères? Et vous, vous volez des maisons et des champs, pour orner un cheval, du bois, des peaux, des murs, un pavé!

Et ce qu'il y a de plus grave, c'est que ce ne sont pas seulement des hommes, mais des femmes, qui sont en proie à cette folie, qui poussent les hommes à ces futilités, et les forcent à dépenser pour tout plutôt que pour les choses nécessaires ; et si on leur en fait un reproche, elles s'excusent d'une manière tout à fait blâmable. On fait l'un et l'autre, dit-on. Quoi! vous n'avez pas honte de dire cela? de mettre le Christ, mourant de faim, au niveau des chevaux, des mulets, des lits, des escabeaux? et pas même à ce niveau, puisque vous faites à ces objets la plus grande part, tandis que vous lui en réservez à peine une petite? Ne savez-vous pas que tout est à lui, et vous, et ce qui vous appartient? Ne savez-vous pas qu'il a formé votre corps, qu'il vous a donné une âme, et arrangé pour vous le monde entier? Et vous ne le payez pas du moindre retour! Si vous avez loué une petite maison, vous exigez sévèrement le prix convenu ; et quand vous jouissez de la création entière, quand vous habitez un si vaste univers, vous refusez de payer à Dieu le moindre prix, vous vous livrez, vous et tout ce qui vous appartient, à la vaine gloire : car la vaine gloire est la source d'où tout cela dérive. Un cheval n'en est ni meilleur ni plus vigoureux pour être paré de ces ornements ; on en peut dire autant de celui qui le monte, quelque fois même il en est moins honoré. Car beaucoup de gens perdent de vue le cavalier pour fixer leurs yeux sur les harnais du cheval, sur les domestiques qui vont en avant et en arrière et écartent la foule ; quant au maître, ils le prennent en aversion et s'en détournent comme d'un ennemi commun.

Il n'en est pas ainsi quand vous prenez soin d'orner votre âme ; alors les hommes, les anges, le Maître même des anges, vous tressent tous ensemble une couronne. Donc, si vous aimez la gloire, cessez de faire ce que vous faites ; embellissez votre âme, et non votre maison, afin de devenir illustre et glorieux ; car il n'y a rien de plus misérable que vous, si, ayant l'âme nue et désolée, vous vous glorifiez de la beauté de votre maison. Que si mes paroles vous déplaisent, écoutez ce qu'a

fait certain païen, et que la sagesse profane vous couvre de honte. On raconte qu'un de ces philosophes entrant dans une magnifique demeure, où l'or brillait de tout côté, toute resplendissante de l'éclat des marbres et de la beauté des colonnes, et voyant le parquet couvert partout de somptueux tapis, cracha sur le visage du maître de la maison, et répondit, au reproche qu'on lui en faisait, que n'ayant pas trouvé à le faire ailleurs, il s'était vu dans la nécessité de jeter cet affront à la face du propriétaire [1]. Voyez-vous combien est ridicule celui qui ne s'attache qu'à orner l'extérieur, et comme il est méprisable aux yeux des hommes de sens ? Et ce n'est que juste. Si quelqu'un, laissant votre femme couverte de haillons, habillait magnifiquement vos servantes, vous ne le supporteriez pas patiemment, vous en seriez outré de colère et regarderiez cela comme le plus grand des affronts. Faites à votre âme l'application de ce raisonnement. Quand vous embellissez des murs, des pavés, des meubles ou d'autres objets de ce genre, et que vous ne faites point d'abondantes aumônes, que vous ne pratiquez point la vraie sagesse, vous ne faites pas autre chose que ce que nous venons de dire, vous faites même bien pis. Car entre une maîtresse et une servante, il n'y a pas de différence ; mais, entre l'âme et la chair, il y en a une très-grande, et une bien plus grande encore entre l'âme et une maison, entre l'âme et un lit ou un escabeau. Comment donc seriez-vous excusable de revêtir d'argent tous ces objets, et de laisser votre âme couverte de haillons, malpropre, mourant de faim, percée de blessures, déchirée par des chiens sans nombre, puis de vous croire après cela, fort honoré de ces embellissements extérieurs ? C'est certainement là le comble de la folie, d'être un objet de dérision, d'injure et d'opprobre, d'encourir les derniers châtiments, et de se complaire encore dans ces futilités. C'est pourquoi, je vous en prie, réfléchissons à tout cela, redevenons sages quoique bien tard, rentrons en nous-mêmes, et reportons sur notre âme ces ornements extérieurs. Par là ils ne pourront plus se flétrir, ils nous rendront semblables aux anges et nous procureront les biens immuables. Puissions-nous tous avoir ce bonheur, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui la gloire appartient dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Il s'agit d'Aristippe. Voyez Diogène Laërce, vie d'Aristippe.

HOMÉLIE XII.

JE PARLE HUMAINEMENT, A CAUSE DE LA FAIBLESSE DE VOTRE CHAIR ; COMME DONC VOUS AVEZ FAIT SERVIR VOS MEMBRES A L'IMPURETÉ ET A L'INIQUITÉ POUR L'INIQUITÉ ; AINSI MAINTENANT FAITES SERVIR VOS MEMBRES A LA JUSTICE POUR VOTRE SANCTIFICATION. (VI, 19, JUSQU'A VII, 13.)

Analyse.

1. La conduite et le genre de vie exigé des chrétiens pour recueillir les fruits de la grâce et en jouir, ne dépasse pas les forces de l'humanité : *humanum dico.*— Saint Paul ne leur demande que de se soumettre à la justice comme avant leur conversion ils étaient soumis au péché.
2. Afin de demeurer fidèle à la justice, il ne faut que considérer la fin du péché et la fin de la sanctification. — La loi de Moïse n'a plus d'empire sur les chrétiens, pas plus que le mari défunt n'en conserve sur sa femme.
3. L'Apôtre insiste sur cette abrogation de la loi mosaïque, point capital de son enseignement dans cette épître, mais il use de toutes sortes de précautions pour ne pas blesser les Juifs. — Nous sommes morts à la lettre de la loi ancienne, et nous devons servir Dieu dans un nouvel esprit.
4 et 5. La loi de grâce exige une plus haute perfection que la loi ancienne. — Pour être devenue inutile, la loi mosaïque n'est cependant pas en soi quelque chose de mauvais. — La malice humaine est seule coupable des péchés dont la loi a été l'occasion.
6. C'est bien la loi de Moïse que saint Paul a en vue dans tout ceci, et nullement la loi naturelle ni la défense faite au premier homme dans le paradis.
7-9. Que la volupté a pour fin la mort, et la vertu la vie. — Qu'il ne faut point négliger les péchés, ni dire qu'ils sont légers. — De la patience dans les calomnies et dans les affronts.

1. Comme il a exigé une conduite parfaitement régulière, ordonné qu'on soit mort au monde et à la malice, qu'on reste inébranlable aux attaques du péché ; et qu'il a semblé dire quelque chose de grand, de difficile, quelque chose qui dépasse la nature humaine ; pour montrer qu'il ne demande rien d'extraordinaire, pas même ce que devrait donner celui qui a reçu tant de bienfaits, qu'il n'exige que quelque chose de modéré et de facile, il a recours à l'argument des contraires et dit : « Je parle humainement », c'est-à-dire, d'après le raisonnement humain, d'après l'usage ordinaire : car c'est l'idée de modération qu'il attache à ce mot « Humainement » ; comme il dit ailleurs : « Il ne vous survient « que des tentations qui tiennent à l'humanité » (I Cor. x, 13), c'est-à-dire, modérées et faibles. « Comme donc vous avez fait servir « vos membres à l'impureté et à l'iniquité « pour l'iniquité ; ainsi maintenant faites servir vos membres à la justice pour votre « sanctification ». Bien que la distance qui sépare les deux maîtres soit immense, cependant je demande la même mesure dans leur service. Certainement il faudrait apporter beaucoup plus, et d'autant plus que ce nouveau service est plus grand et meilleur que l'autre ; pourtant, à cause de votre faiblesse, je n'exige pas davantage. Il ne dit point : De votre volonté, ni : de votre ardeur, mais « de « votre chair », pour rendre sa parole moins onéreuse. L'un de ces services était l'impureté, l'autre est la sanctification ; l'un était l'iniquité, l'autre est la justice. Et quel est l'homme assez malheureux, assez misérable, pour ne pas apporter au service du Christ autant de zèle qu'il en a mis au service du péché et du démon? Ecoutez donc ce qui suit, et vous verrez clairement que nous n'y en apportons pas même un peu. Car comme cette parole dite simplement semblait n'être pas croyable ni admissible, et que personne ne supportait d'entendre dire qu'il ne servait pas

le Christ aussi bien qu'il avait servi le démon, Paul démontre son assertion et la rend croyable par ce qu'il dit ensuite, en rappelant ce genre d'esclavage, et comment ils l'ont subi : « Car », leur dit-il, « lorsque vous étiez es- « claves du péché, vous étiez libres à l'égard « de la justice (20) ».

C'est-à-dire, quand vous viviez dans la malice, dans l'impiété, dans des maux extrêmes, vous montriez une telle docilité que vous ne faisiez absolument rien de bien : car c'est ce que signifient ces mots : « Vous étiez libres à l'égard « de la justice » ; c'est-à-dire : vous ne lui étiez point soumis, vous lui étiez totalement étrangers. Vous ne partagiez point votre service entre la justice et le péché, mais vous vous livriez entièrement au mal. Donc maintenant que vous êtes passés à la justice, donnez-vous tout entiers à la vertu, ne faites absolument plus de mal, afin que la mesure soit égale de part et d'autre. Or non-seulement il y a une grande différence entre les deux maîtres, mais il y en a aussi une grande entre les deux services : ce que l'apôtre démontre jusqu'à l'évidence, en faisant voir en quoi ils obéissaient alors, et en quoi ils obéissent maintenant. Il ne parle point encore du dommage qui en est résulté ; il ne mentionne que la honte. « Quel « fruit avez-vous donc tiré alors des choses « dont vous rougissez maintenant (21) ? »

Tel était cet esclavage que son seul souvenir fait encore monter la honte au front. Or, si le souvenir fait rougir, à plus forte raison la pratique. Vous avez donc obtenu un double avantage ; vous êtes affranchis de la honte et vous savez en quel état vous étiez ; tout comme vous éprouviez alors un double dommage : vous commettiez des actions honteuses et (chose pire encore) vous ne saviez pas même en rougir ; ainsi vous restiez dans l'esclavage. Après avoir prouvé surabondamment, par la honte même qui leur en revient, le dommage que leur a causé leur conduite passée, il en vient au fond même de la question. Quel est-il ? « Car leur fin, c'était la mort ». Comme la honte ne paraît pas être un poids insupportable, il aborde le côté terrible, la mort, veux-je dire ; quoique ce qu'il a dit plus haut, eût dû suffire. Songez à quel point le mal était porté, puisque, affranchis du châtiment, ils ne l'étaient point de la honte. Quelle récompense, leur dit-il, attendez-vous donc d'une conduite dont le seul souvenir, même quand vous êtes délivrés du châtiment, vous couvre encore de confusion et de honte, bien que vous soyez établis dans une telle abondance de grâces ? Il n'en est pas ainsi du service du Dieu. « Mais « maintenant, affranchis du péché et faits es- « claves de Dieu, vous en avez pour fruit la « sanctification, et pour fin la vie éternelle ». Le fruit de votre premier état est la honte, même après la délivrance ; le fruit du second est la sanctification ; or, où est la sanctification, là règne une grande liberté. La fin de l'un est la mort ; celle de l'autre, la vie éternelle.

2. Voyez-vous comme il montre les biens déjà accordés et les biens à espérer ? Par ceux-là il confirme ceux-ci ; par la sanctification, la vie. Et pour que vous ne disiez pas que tout est en espérance, il vous fait voir que vous avez déjà recueilli des fruits : d'abord d'être délivrés de la malice et de tant d'autres maux dont le seul souvenir vous cause encore de la honte ; secondement d'être devenus esclaves de la justice ; troisièmement de jouir de la sanctification ; quatrièmement de posséder la vie, non pas une vie passagère, mais éternelle. Les choses étant ainsi, leur dit-il, fournissez au moins un service égal au premier. Bien que le maître soit infiniment supérieur, malgré la différence qui sépare les deux services et leurs résultats, je ne vous en demande cependant pas davantage. Puis comme il leur a parlé d'armes et de roi, il insiste sur la métaphore, en disant : « Car la solde du péché c'est « la mort, mais la grâce de Dieu est la vie « éternelle, dans le Christ Jésus Notre-Sei- « gneur (23) ». Après avoir dit la solde du péché, il sort de cet ordre d'idées pour parler du bien. En effet, il ne dit pas : La récompense de vos bonnes œuvres, mais : « La « grâce de Dieu », pour leur faire voir qu'ils n'ont point été délivrés par eux-mêmes, ni en acquit de dettes, ni pour récompense ou pour salaire de leurs travaux, mais que tout cela a été l'effet de la grâce. Ainsi ce qui fait l'excellence du don, ce n'est pas seulement que Dieu les ait délivrés, les ait fait passer à une situation meilleure, mais c'est que cela ait eu lieu sans aucune peine, sans aucun mérite de leur part ; c'est que non-seulement il les ait délivrés et leur ait accordé des avantages bien plus considérables, mais qu'il les ait accordés par son Fils. Il introduit toutes ces considérations parce qu'il a parlé de la grâce, et qu'il se propose

de détruire la loi. De peur que ces deux points ne leur fussent une occasion de se négliger, il y a intercalé tout ce qu'il avait à dire de la vie régulière, excitant sans cesse l'auditeur à la pratique de la vertu. Après avoir appelé la mort solde du péché, il les effraie de nouveau et les fortifie contre l'avenir. Car par là même qu'il leur rappelle le passé, il les porte à la reconnaissance et les rend plus forts contre les événements qui peuvent survenir. Après avoir traité ce point de morale, il revient ensuite à la question dogmatique, en disant : « Ignorez-vous, mes frères (je parle à ceux « qui connaissent la loi), que la loi ne domine « sur l'homme que pour autant de temps « qu'elle vit? » (VII, 1.)

Après leur avoir dit que nous sommes morts au péché, il leur fait voir ici que non-seulement ils ne sont plus sous l'empire du péché, mais pas même sous celui de la loi. Or si la loi ne les domine plus, à bien plus forte raison le péché. Mais adoucissant le ton, il rend cela sensible par un exemple tiré de l'ordre des choses humaines. Il semble bien ne dire qu'une chose, mais il donne deux preuves à l'appui : l'une, qu'après la mort de l'époux, la femme n'est plus soumise à son autorité et que rien ne l'empêche de passer à un autre; l'autre, qu'ici, non-seulement l'époux est mort, mais aussi la femme; en sorte qu'il y a une double liberté. Si en effet, après la mort du mari, la femme est affranchie de sa domination, à bien plus forte raison en est-elle affranchie si elle meurt elle-même. Car si l'une des deux suppositions lui rend la liberté, à bien plus forte raison les deux réunies. Sur le point d'aborder cette démonstration, il commence par un éloge adressé à ses auditeurs en disant : « Ignorez-vous, mes frères? « je parle à ceux qui connaissent la loi...», c'est-à-dire, je parle d'une chose évidente, reconnue par tout le monde, et à des gens qui connaissent tout cela parfaitement. Ignorez-vous « Que « la loi domine sur l'homme pendant le temps « qu'elle vit? » Il ne dit pas : Sur le mari, ni sur la femme, mais : « Sur l'homme », expression qui renferme les deux sexes. « Car celui « qui est mort », dit-il, « est justifié du pé- « ché ». Donc la loi est faite pour les vivants, et non pour les morts. Voyez-vous comme il fait voir que la liberté est double? Après avoir fait allusion à cela dès le début, il en vient à la preuve tirée de la femme, et dit : « Car la femme qui est soumise à un mari, le « mari vivant, est liée par la loi ; mais si son « mari meurt, elle est affranchie de la loi du « mari. Donc son mari vivant, elle sera ap- « pelée adultère, si elle s'unit à un autre « homme; mais si son mari meurt, elle est « affranchie de la loi du mari, de sorte qu'elle « n'est point adultère, si elle s'unit à un « autre homme (2, 3) ».

Il revient souvent et avec un soin particulier à cette comparaison, parce qu'il a grande confiance dans son argumentation. Il compare la loi au mari, et les sujets de la loi à la femme. Mais sa conclusion n'est point en rapport avec sa proposition : car il eût été logique de dire : Donc, mes frères, la loi ne dominera plus sur vous, car elle est morte. Il ne dit pas cela seulement, il le fait entendre dans sa proposition; mais enfin dans sa déduction, pour ne pas être trop désagréable, il introduit la comparaison de la femme morte, en disant : « Ainsi, mes « frères, vous aussi, vous êtes morts à la loi ». Puisque l'un et l'autre événement procuraient la même liberté, qu'est-ce qui empêchait de faire à la loi une concession qui ne nuisait pas à la preuve? « Car la femme qui est soumise « à un mari, le mari vivant, est liée par la « loi ». Où sont maintenant ceux qui calomnient la foi? qu'ils apprennent comment Paul, forcé d'en parler, ne lui ôte point sa dignité, mais parle magnifiquement de son autorité, puisque tant qu'elle a vécu, le Juif était lié, et qu'on appelait adultère ceux qui la transgressaient ou l'abandonnaient; et si Paul l'abandonne lui-même depuis qu'elle est morte, il n'y a rien d'étonnant, puisque chez les hommes une telle conduite n'est point blâmée. « Mais si son mari meurt, elle est affranchie « de la loi du mari ».

3. Voyez-vous comme il montre par cet exemple que la loi est morte? Mais il ne le dit point dans sa conclusion. « Donc, son mari « vivant, elle sera appelée adultère ». Voyez comme il persiste à accuser ceux qui transgressaient la loi, quand elle était vivante. Mais comme il l'a déclarée abrogée, il peut en toute sécurité et sans aucun préjudice lui rendre foi et hommage. « Car », dit-il, « son « mari vivant, la femme sera appelée adul- « tère, si elle s'unit à un autre homme ».

« Ainsi, mes frères, vous aussi... (4) ». La conséquence était : La loi étant morte, vous ne serez plus accusé d'adultère, si vous vous

unissez à un autre homme. Mais il ne dit pas cela. Que dit-il donc? « Vous êtes morts à la « loi ». Si vous êtes morts, vous n'êtes plus sous le pouvoir de la loi. Si, après la mort de son mari, une femme n'est plus sous la loi, à bien plus forte raison en est-elle affranchie quand elle est morte elle-même. Voyez-vous la sagesse de Paul, comment il prouve que la loi elle-même veut qu'on l'abandonne et qu'on s'unisse à un autre homme ? Elle n'empêche pas, leur dit-il, de s'unir à un autre homme, quand le premier est mort. Comment l'empêcherait-elle, puisqu'elle autorisait un acte de divorce, même du vivant du mari? Mais l'apôtre ne dit pas cela ; c'eût été un reproche à l'adresse des femmes : car si le divorce était permis, il n'était pourtant pas innocent. Quand Paul a triomphé par des arguments tirés de la nécessité ou de l'évidence, il n'en cherche point de superflus ; car ce n'est point un parleur obstiné. L'étonnant en ceci est que la loi elle-même nous absout du péché quand nous la quittons, en sorte qu'elle-même exige que nous appartenions au Christ. Car elle est morte, et nous aussi ; double raison pour que son autorité soit détruite. Non content de cela, Paul en donne la cause : ce n'est pas sans motif qu'il a parlé de mort ; il met en scène la croix qui a opéré tout cela, et par là il nous rend responsables. Il ne se contente pas de dire : Vous avez été délivrés ; mais il ajoute : « Par la mort du Seigneur. Vous êtes morts à « la loi », dit-il, « par le corps du Christ ». Et ce n'est pas seulement pour ce motif qu'il les exhorte, mais encore à raison de l'excellence de ce second époux ; c'est pourquoi il ajoute : « Pour être à un autre qui est ressuscité d'entre « les morts ». Ensuite pour qu'on ne dise pas : Quoi ! et si nous ne voulons pas nous unir à un autre homme ? la loi sans doute ne traite point d'adultère la veuve qui passe à de secondes noces, mais elle ne l'oblige point à le faire ; de peur, dis-je, qu'on ne fasse cette objection, il montre que nous sommes obligés de le vouloir d'après les bienfaits que nous avons reçus, ce qu'il exprime ailleurs plus clairement, quand il dit : « Vous n'êtes plus à « vous-mêmes ». (I Cor. VI, 19.) Et encore : « Vous avez été achetés à prix » (Ib. 20); puis : « Un seul est mort pour nous, afin que ceux « qui vivent ne vivent plus pour eux, mais « pour celui qui est mort pour eux ». (II Cor. V, 15.) Mais déjà ici il l'insinue en disant : « Par le corps ». Ensuite il leur propose de plus hautes espérances, dans le but de les encourager : « Afin que nous portions des fruits « pour Dieu ». Car alors, leur dit-il, vous portiez des fruits pour la mort, et maintenant c'est pour Dieu.

« Car lorsque nous étions dans la chair, les « passions du péché qui étaient occasionnées « par la loi agissaient dans nos membres, en « sorte qu'elles faisaient produire des fruits « pour la mort (5)». Voyez-vous le peu de profit du premier mari, c'est-à-dire de la loi ? Il ne dit pas : Quand nous étions sous la loi, craignant toujours de donner prise aux hérétiques, mais : « Lorsque nous étions dans la « chair », c'est-à-dire, dans les œuvres mauvaises, dans la vie charnelle. Il ne dit pas que ci-devant ils étaient dans la chair, et que maintenant ils sont tout spirituels. En tenant le langage qu'il tient, il n'accuse point la loi d'être la cause des péchés, mais il ne l'exempte point de tout reproche : il joue le rôle d'un accusateur sévère, en mettant les fautes à découvert : en effet celui qui multiplie ses ordres à quelqu'un qui ne veut pas obéir, multiplie par là même les chutes. Aussi ne dit-il point : Les passions des péchés qui se sont commis sous la loi, mais : « Occasionnées par « la loi », et il n'ajoute point : Se sont commis, mais simplement : « Par la loi », c'est-à-dire, manifestés, déclarés par la loi. Ensuite pour ne pas accuser la chair, il ne dit pas : Que les membres commettaient, mais : « Qui agis- « saient dans nos membres » ; montrant d'autre part que le principe du mal était dans l'action de la volonté, et non dans les opérations des membres. Car l'âme ici jouait le rôle d'artiste, et la chair celui de lyre, qui rend les sons que l'artiste lui fait rendre. Si donc la chair rendait un son discordant, ce n'est pas à elle, mais à l'âme qu'il faut s'en prendre.

« Maintenant », dit-il, « nous sommes af- « franchis de la loi... (6)». Voyez-vous comme il ménage ici et la chair et la loi ? Il ne dit pas : La loi est détruite, ni : La chair est détruite, mais : « Nous sommes affranchis ». Et comment sommes-nous affranchis? En ce que le vieil homme, esclave du péché, est mort et enseveli ; et c'est le sens de ces mots : « Morts à la loi dans laquelle nous « étions retenus » ; comme s'il disait : Le lien par lequel nous étions retenus, est mort, est brisé, en sorte que ce qui nous retenait, à

savoir le péché, ne nous retient plus désormais. Toutefois ne vous laissez pas tomber, ne vous relâchez pas : vous avez été affranchis pour reprendre du service, quoique d'une manière différente : « Afin que nous servions « dans la nouveauté de l'esprit, et non dans la « vétusté de la lettre ». Que dit-il là? Il est nécessaire de l'expliquer dès ce moment, pour que nous ne nous troublions pas quand nous tomberons sur ce passage. Lorsque Adam eut péché, nous dit l'apôtre, son corps devint mortel et passible, il subit bien des pertes dans sa nature, le cheval devint plus lourd et difficile à manier; mais quand le Christ est venu, il l'a rendu plus léger par le baptême en lui donnant les ailes de l'esprit.

4. La carrière n'est donc plus la même pour nous que pour ceux qui vivaient autrefois, parce que la course n'était pas alors aussi facile. Aussi le Christ ne se contente-t-il plus d'exiger de nous, comme des anciens, que nous ne commettions pas le meurtre, mais que nous ne nous laissions point aller à la colère; il ne nous ordonne pas seulement d'éviter l'adultère, mais même de nous abstenir d'un regard impudique; il ne veut pas seulement qu'on ne se parjure point, mais il défend même de jurer; il ordonne d'aimer ses ennemis comme ses amis; pour tout enfin, il a étendu le stade devant nous; et si nous n'obéissons pas, il nous menace de l'enfer, nous faisant voir par là que ce n'est point ici une affaire de surérogation qui dépende de la bonne volonté des combattants, comme par exemple la virginité et le détachement absolu, mais qu'il s'agit d'obligations absolument indispensables. En effet elles sont du nombre des choses nécessaires et urgentes, et celui qui ne les accomplit pas, sera puni du dernier supplice. Aussi le Christ disait-il : « Si votre « justice n'est plus abondante que celle des « Scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez « point dans le royaume des cieux ». (Matth. v, 20.) Or celui qui n'entre pas dans ce royaume, tombera certainement dans l'enfer. C'est pourquoi Paul disait : « Le péché ne do- « mine plus sur vous; car vous n'êtes plus « sous la loi, mais sous la grâce » ; et ici encore : « Afin que nous servions dans la nou- « veauté de l'esprit, et non dans la vétusté de « la loi ». La lettre, c'est-à-dire la loi ancienne, ne condamne plus, mais l'esprit aide. Voilà pourquoi si quelqu'un pratiquait la virginité chez les anciens, cela passait pour un prodige; maintenant c'est chose commune dans tout l'univers; alors, ceux qui méprisaient la mort étaient en très-petit nombre; aujourd'hui le nombre des martyrs est infini dans les villages comme dans les villes, et non-seulement parmi les hommes, mais aussi parmi les femmes.

Après avoir dit cela, il réfute une objection qui se présentait de nouveau, et se sert de la solution pour prouver sa thèse. Aussi ne donne-t-il pas d'abord cette solution, mais il l'amène sous forme de contradiction; afin que, devenue nécessaire, elle lui fournisse l'occasion de dire ce qu'il veut dire et rende l'accusation moins pénible. Après avoir dit : « Dans la nouveauté de l'esprit et non dans la « vétusté de la lettre », il ajoute : « Que di- « rons-nous donc? La loi est-elle péché? Point « du tout ». Il avait d'abord dit : « Les pas- « sions des péchés qui étaient occasionnées « par la loi agissaient dans nos membres »; et encore : « Le péché ne vous dominera plus; « car vous n'êtes pas sous la loi, mais sous la « grâce »; puis : « Où il n'y a pas de loi, il n'y « a pas de transgression » ; et encore : « La loi « est survenue pour que le péché abondât », et enfin : « La loi opère la colère ». Comme donc tout cela semblait condamner la loi, pour écarter ce soupçon, il pose l'objection et dit : « Quoi donc? La loi est-elle péché ? « Point du tout ». Avant d'en venir à la preuve, il nie, pour se concilier l'auditeur et guérir la blessure qu'il lui a faite. Après l'avoir écouté, et étant bien assuré de ses dispositions, il cherche avec lui à résoudre ce qu'il peut y avoir de douteux, sans provoquer aucun soupçon contre lui; aussi fait-il tout d'abord l'objection.

Il ne dit donc pas : Que dirai-je? mais : « Que dirons-nous? » Comme s'il y avait là un sénat, une consultation, comme si toute l'Eglise était assemblée, et aussi comme si l'objection ne venait pas de lui, mais résultait de l'enchaînement du discours et de la vérité des faits. Que la lettre tue, dit-il, personne ne le niera; que l'esprit vivifie, cela n'est pas moins évident, pas moins incontestable. Or, si c'est là chose convenue, que dirons-nous de la loi? Qu'elle est péché? Point du tout. Résolvez donc l'objection. Voyez-vous comme il met l'adversaire de son côté, et comme, prenant l'autorité de docteur, il arrive à la solu-

tion? Quelle est donc cette solution? Certainement, dit-il, elle n'est point péché. — « Car « je ne connaîtrais pas la concupiscence sans « la loi ». Voyez cette grande sagesse. Il établit par objection ce que la loi n'est pas, afin que l'objection étant détruite, et cela pour faire plaisir au Juif, il le détermine à admettre un point moins important. Quel est ce point moins important? Celui-ci : « Je ne connaî- « trais point le péché sans la loi. Je ne con- « naîtrais pas la concupiscence », dit-il, « si la « loi n'eût dit: Tu ne convoiteras pas ». Voyez-vous comme il dit peu à peu, non-seulement que la loi accusait le péché, mais qu'elle le préparait insensiblement? Du reste, il démontre que ce n'était point par sa faute, mais à cause de l'ingratitude des Juifs. Il avait aussi en vue de fermer la bouche aux Manichéens qui accusaient la loi. Car après avoir dit : « Je « ne connaîtrais pas le péché sans la loi, et je « ne connaîtrais pas la concupiscence, si la loi « n'eût dit : Tu ne convoiteras pas », il ajoute : « Prenant occasion du commandement, le « péché a opéré en moi toute concupiscence « (7, 8) ».

5. Voyez-vous comme il dégage la loi de tout reproche? « Prenant occasion », dit-il, « le péché », et non la loi, a augmenté la concupiscence, et le contraire de ce que voulait la loi est arrivé : ce qui était l'effet de sa faiblesse et non de sa malice. Car quand nous désirons quelque chose et que nous rencontrons un obstacle, la flamme du désir s'accroît; mais ce n'était point la faute de la loi : car elle empêchait que vous ne fussiez entraîné; mais le péché, c'est-à-dire, votre lâcheté et votre mauvaise volonté ont tourné le bien en mal. Il ne faut point accuser le médecin, mais le malade qui ne sait point user du remède. Dieu n'a point donné la loi pour allumer la concupiscence, mais pour l'éteindre, et le contraire est arrivé; mais c'est nous, et non pas lui, qu'il faut en accuser. En effet, si quelqu'un refusait de donner à un fiévreux la boisson froide qu'il désire mal à propos, et augmentait ainsi sa funeste ardeur, on ne pourrait raisonnablement l'en blâmer; car le devoir du médecin est de défendre et celui du malade de s'abstenir. Et que dire si le péché a pris occasion de la loi? Beaucoup de gens multiplient leurs iniquités à l'occasion de bons commandements; puisque le démon à perdu Judas, en lui inspirant l'amour des richesses et lui faisant voler l'argent des pauvres; non par la faute de la bourse qui lui était confiée, mais par l'effet de sa mauvaise volonté. Et Eve en engageant Adam à manger du fruit de l'arbre, l'a chassé du paradis; mais l'arbre n'en fut point la cause, bien qu'il en ait été l'occasion.

Si Paul parle de la loi avec quelque vivacité, ne vous en étonnez pas; il insiste toujours sur le point le plus urgent, sans donner prise à ceux qui ont une opinion différente, mais s'attachant soigneusement à éclaircir la question présente. Ne pesez donc point ses paroles trop minutieusement; mais rappelez-vous le motif qui le fait parler; songez à la manie des Juifs et à leur constante obstination à discuter, qu'il s'efforce de détruire. Il semble ici jeter feu et flamme contre la loi, non pour la calomnier, mais pour triompher de leur pertinacité. Si, en effet, il faut faire un crime à la loi de ce qu'elle a été l'occasion du péché, on en pourra dire autant du Nouveau Testament. Il renferme un grand nombre de lois sur beaucoup de sujets, et sur des sujets plus importants; et pourtant on verra le même résultat que sous l'ancienne loi, non-seulement en ce qui regarde la concupiscence, mais pour tous les vices. « Si je « n'étais pas venu », dit Jésus-Christ, « et que « je ne leur eusse point parlé, ils n'auraient « point de péché ». (Jean, xv, 22.) Donc le péché a pris de là occasion, et, par suite, le châtiment est devenu plus grand. Paul parlant de la grâce, dit encore : « Combien donc pensez- « vous que mérite de plus affreux supplices, ce- « lui qui aura foulé aux pieds le Fils deDieu ? » (Héb. x, 29.) Donc un plus sévère châtiment a pris de là occasion, à raison d'un plus grand bienfait. Et il déclare les Gentils inexcusables, parce que, honorés du don de la raison, témoins de la beauté de la création et pouvant par là être attirés au Créateur, ils n'ont point usé convenablement de la sagesse de Dieu. Voyez comment partout les méchants prennent occasion des meilleures choses pour s'exposer à de plus grands supplices. Certes, nous n'accuserons pas pour cela les bienfaits de Dieu, nous les en admirerons au contraire davantage; mais nous incriminerons la volonté de ceux qui tournent le bien en mal. Agissons en ami avec la loi. Cela est facile; mais voici la difficulté : Comment Paul a-t-il dit : « Je « ne connaîtrais pas la concupiscence, si la « loi n'eût dit : Tu ne convoiteras point ? »

Si l'homme ne connaissait point la concupiscence avant d'avoir reçu la loi, pourquoi le déluge? Pourquoi l'incendie de Sodome? Qu'entend-il donc? L'accroissement de la concupiscence. Aussi ne dit-il pas : A opéré en moi la concupiscence, mais : « Toute concu- « piscence », indiquant par là sa violence. Alors, dira-t-on, quelle a été l'utilité de la loi, si elle a augmenté la concupiscence? Le profit a été nul, mais la perte a été grande, non de la faute de la loi, mais à cause de la lâcheté de ceux qui l'ont reçue. C'est le péché qui a fait cela par la loi; mais celle-ci s'y opposait, loin d'y consentir. Le péché est donc devenu le plus fort, et de beaucoup; mais encore une fois, ce n'est point la loi, mais l'ingratitude des Juifs, qu'il faut accuser. « Car « sans la loi le péché était mort », c'est-à-dire, n'était pas si connu. Ceux qui ont vécu avant la loi, savaient déjà qu'ils péchaient; mais ceux qui ont vécu après la loi le savaient bien plus exactement. Ainsi étaient-ils plus coupables. Ce n'est pas la même chose d'être simplement accusé par la nature, ou d'être accusé par la nature et par la loi qui précise tout.

« Et moi je vivais autrefois sans la loi... (9) ». Quand, dites-moi? Avant Moïse. Voyez comme il s'attache à prouver que la loi, et par ce qu'elle a fait, et par ce qu'elle n'a pas fait, était à charge à la nature humaine. Quand je vivais sans la loi, dit-il, je n'étais pas ainsi condamné. « Mais quand est venu le comman- « dement, le péché a revécu : et moi je suis « mort (10) ». Ceci semble une accusation contre la loi; mais, si on y regarde de près, on verra que c'en est l'éloge. Car la loi n'a pas produit le péché non existant, mais a seulement révélé son existence; et c'est là son éloge, puisqu'avant elle, on péchait sans s'en apercevoir, tandis qu'avec elle, à défaut d'autre avantage, on avait au moins celui de savoir exactement qu'on péchait : ce qui ne contribuait pas peu à corriger du vice. Que si les Juifs ne se corrigeaient pas, ce n'était point l'affaire de la loi, qui ne négligeait rien pour cela; tout le reproche en retombe sur leur mauvaise volonté, dépravée au-delà de tout ce qu'on pouvait attendre.

6. Il était en effet contraire à la raison que ce qui devait être utile, devînt nuisible. Aussi Paul disait-il : « Et il s'est trouvé que le com- « mandement qui devait me donner la vie a « causé ma mort ». Il ne dit pas : Est devenu la mort, ni : A engendré la mort; mais : « Il « s'est trouvé », interprétant ainsi ce qu'il y avait de nouveau, d'étrange dans cette absurdité, et faisant tout retomber sur leur tête. Si en effet, dit-il, vous considérez le but du commandement, il conduisait à la vie et avait été donné pour cela; et si la mort en est résultée, c'est la faute de celui qui a reçu le commandement, et non du commandement lui-même, qui conduisait à la vie. Il exprime cela plus clairement encore par ce qu'il dit ensuite : « Ainsi le péché, prenant occasion du com- « mandement, m'a séduit et par lui m'a tué « (11) ». Voyez-vous comme partout il poursuit le péché, et justifie la loi de toute accusation? Aussi ajoute-t-il : « Ainsi la loi est sainte, « et le commandement saint, juste et bon (12) ».

Du reste, si vous le voulez, produisons l'opinion de ceux qui altèrent ces interprétations, et nous rendrons encore plus clair ce que nous avons dit. Il en est donc qui prétendent qu'il ne s'agit point ici de la loi de Moïse, mais de la loi naturelle, selon les uns; des commandements donnés dans le paradis terrestre, selon les autres. Or, partout Paul a en vue d'abroger la loi mosaïque, et ne parle jamais contre les deux autres, et avec raison : car c'était par crainte, par terreur de celle-là, que les Juifs combattaient la grâce. Quant au précepte donné dans le paradis, on ne voit pas que Paul ni aucun autre lui ait jamais donné le nom de loi. Pour prouver cela plus clairement par ses propres paroles, reprenons-les, en remontant un peu plus haut. Après leur avoir parlé en détail de la manière de se conduire, il ajoutait : « Ignorez-vous, mes frères, que la loi « domine sur l'homme tant qu'elle vit? Ainsi, « vous aussi, vous êtes morts à la loi ». Donc, s'il parle ici de la loi naturelle, il arriverait que nous ne l'aurions pas; et, dans ce cas, nous serions plus stupides que les brutes. Mais il n'en est pas, il n'en est certainement pas ainsi. Quant au commandement donné dans le paradis, il n'y a pas lieu à discuter là-dessus; ce serait peine perdue que de prouver ce dont tout le monde convient. Comment Paul dit-il donc : « Je n'aurais pas connu le péché sans « la loi? » Il n'entend pas parler ici d'une ignorance absolue; il veut seulement dire que par la loi, la connaissance était plus exacte. Et s'il s'agissait ici de la loi naturelle, quel sens raisonnable aurait ce qui suit : « Et moi « je vivais autrefois sans loi? » Il ne paraît pas

que ni Adam ni qui que ce soit ait jamais vécu sans la loi naturelle ; car en même temps qu'il formait l'homme, Dieu lui donnait cette loi et en faisait la compagne prudente de tout le genre humain. De plus, nulle part on ne voit Paul donner à la loi naturelle le nom de commandement ; or, il déclare la loi de Moïse et le commandement justes et saints ; et il appelle la loi, spirituelle. Mais la loi naturelle ne nous a pas été donnée par l'Esprit ; car les barbares, les gentils, tous les hommes la possèdent. D'où il suit évidemment qu'ici et là, et partout, c'est de la loi mosaïque qu'il parle. Aussi l'appelle-t-il sainte, en disant : « Ainsi « la loi est sainte, et le commandement est « saint, juste et bon ». Car bien que les Juifs aient été impurs, injustes et avares, après avoir reçu la loi, cela ne détruit point sa vertu, pas plus que leur incrédulité ne détruit la foi de Dieu. Tout cela démontre donc clairement que Paul parle ici de la loi mosaïque.

« Ce qui est bon », dit-il, « est donc devenu « pour moi la mort? Loin de là : mais le pé- « ché, pour paraître péché... (13) » ; c'est-à-dire, pour qu'on voie quel mal c'est que le péché, une volonté sans énergie, le penchant au mal, une conduite et une intention perverties : car là est la cause de tous les maux. Ici il use d'exagération pour faire ressortir l'excellence de la grâce du Christ, et nous apprendre de quel mal elle a délivré le genre humain : mal que les remèdes des médecins ne faisaient qu'aggraver et qui grandissait par les obstacles mêmes qu'on lui opposait. Aussi ajoute-t-il : « De sorte qu'il est devenu par le comman- « dement une source extrêmement abondante « de péché ». Voyez-vous comme il poursuit le péché à outrance? Et par les accusations mêmes qu'il dresse contre lui, il fait mieux éclater la vertu de la grâce. Car ce n'est pas petite chose d'avoir montré quel mal c'est que le péché, d'avoir découvert et mis à nu son venin : ce que fait Paul, quand il dit : « De « sorte qu'il est devenu par le commandement « une source extrêmement abondante de pé- « ché » ; c'est-à-dire, de sorte que l'on voie quel mal c'est que le péché, combien il est pernicieux ; et tel a été l'effet du commandement. Par là même, il fait voir la supériorité de la grâce sur la loi ; supériorité, mais non opposition. Ne considérez donc point que ceux qui ont reçu la loi en sont devenus pires ; mais considérez que la loi s'efforçait de couper le mal par sa racine, bien loin de favoriser son accroissement. Si elle ne l'a pas pu, rendez au moins hommage à sa bonne volonté ; mais surtout adorez la vertu du Christ, de ce qu'elle a radicalement détruit et extirpé un mal si varié dans ses formes, si difficile à vaincre. Quand donc vous entendez parler du péché, ne vous figurez pas une puissance subsistant par elle-même ; mais une mauvaise action, qui a son commencement et sa fin, qui n'existait point avant d'être produite, et qui peut s'effacer quand elle a cessé d'être. Voilà pourquoi la loi a été donnée ; car le but de la loi n'est pas de détruire la nature, mais de corriger les actes d'une volonté perverse.

7. Les législateurs païens eux-mêmes le savaient aussi bien que tous les hommes. En effet, ils se contentent de réprimer le mal produit par la faiblesse de la volonté, et ne se promettent point de déraciner ce qui est inhérent à la nature : car cela n'est pas possible. Comme je vous l'ai souvent dit dans d'autres entretiens, la nature reste immuable. Laissant donc de côté toutes ces discussions, rattachons-nous à la question morale : aussi bien est-ce là le point principal dans ces controverses. Si nous repoussons le vice et pratiquons la vertu, nous prouverons clairement que le vice n'est point dans la nature, et nous pourrons réduire au silence, non-seulement par notre langage, mais encore par notre conduite, ceux qui recherchent l'origine du mal, puisque, étant de même nature qu'eux, nous nous montrerons exempts de leur malice. Ne considérons pas que la vertu est laborieuse, mais que nous pouvons la pratiquer ; et si nous y mettons de la bonne volonté, elle nous deviendra très-facile. Si vous me parlez du plaisir attaché au vice, dites-moi aussi quelle en sera la fin ; il conduit à la mort, comme la vertu mène à la vie. Ou, si vous voulez encore, examinons-les l'un et l'autre avant leur terme ; nous verrons que le vice entraîne avec lui bien des douleurs, et la vertu bien des joies. Qu'y a-t-il, dites-moi, de plus douloureux qu'une mauvaise conscience? Qu'y a-t-il de plus doux que l'espérance du bonheur? Rien, non rien ne nous afflige, rien ne nous accable comme l'attente des maux ; rien ne nous élève, rien ne nous donne des ailes comme une bonne conscience. Nous pouvons le voir par ce qui se passe au milieu de nous. Ceux qui sont enfermés en prison en attendant leur condamnation, quel-

que bien nourris qu'ils puissent être, sont plus malheureux que les mendiants qui errent dans les carrefours, mais qui n'ont rien à se reprocher : car l'attente du mal empêche de goûter le plaisir du moment.

Et à quoi bon parler de prisonniers ? Les ouvriers qui gagnent péniblement leur subsistance quotidienne, sont beaucoup plus heureux que ceux qui vivent libres et au sein de la richesse, mais avec une mauvaise conscience chargée. Voilà pourquoi nous regardons comme les plus malheureux des hommes, les gladiateurs que nous voyons dans les cabarets livrés aux vapeurs de l'ivresse et aux plaisirs de la table, parce que l'attente de la mort produit une sensation beaucoup plus vive que celle de ces plaisirs. Que si cette vie-là leur paraît douce, souvenez-vous de ce que je vous répète si souvent : il n'y a rien d'étonnant à ce que celui qui vit dans le vice n'en fuie pas l'amertume et la douleur. En effet, une situation détestable peut paraître aimable à ceux qui s'y trouvent ; mais c'est précisément pour cela que, loin de les appeler heureux, nous les appelons malheureux ; parce qu'ils ne comprennent pas même leur malheur. Que direz-vous des adultères qui, pour un modique plaisir, se soumettent à un honteux esclavage, à des dépenses d'argent, à des craintes continuelles, à une vie aussi misérable, plus misérable même que celle de Caïn ; redoutant le présent, et s'épouvantant de l'avenir, se défiant de leurs amis et de leurs ennemis, de ceux qui savent et de ceux qui ne savent pas ? Même dans leur sommeil, ils ne peuvent se débarrasser de leurs angoisses ; leur conscience coupable leur forge des songes terribles et les remplit de frayeur. Il n'en est pas ainsi de l'homme chaste ; il passe la vie présente dans la tranquillité et la liberté. Comparez maintenant à une volupté passagère cette mer de terreurs, aux courts sacrifices de la continence cette paix perpétuelle, et vous verrez que cette dernière condition est plus douce que l'autre.

Et celui qui veut voler, qui veut s'emparer de l'argent d'autrui, ne supporte-t-il pas, dites-moi, des peines sans nombre ; rôdant çà et là, flattant les esclaves, les hommes libres, les portiers ; craignant, menaçant, usant d'insolence, se privant de sommeil, tremblant, en proie à l'inquiétude, se défiant de tout ? Il n'en est pas de même de celui qui méprise les richesses ; il nage au sein de la joie, il passe ses jours dans la confiance et la sécurité. En parcourant ainsi toute l'échelle des vices, vous rencontrerez partout de grands troubles, beaucoup d'écueils. Mais l'essentiel est que, si dans la vertu tout est d'abord pénible, le charme vient ensuite, de manière à alléger la peine ; tandis que dans le vice c'est tout le contraire : après le plaisir, viennent les douleurs et les châtiments, en sorte que le plaisir lui-même disparaît. Car, de même que celui qui attend la couronne, ne sent plus les peines présentes ; ainsi celui qui attend les supplices après le plaisir, ne saurait goûter une joie pure, parce que la crainte trouble tout. Bien plus, à y regarder de près, on verrait que dans le vice, en dehors même du châtiment redouté, la tentative seule renferme déjà sa douleur.

8. Examinons encore, si vous le voulez, ce qu'il en est des voleurs ou de ceux qui s'enrichissent de toutes manières ; laissons de côté les craintes, les périls, la terreur, l'angoisse, le souci et autres choses semblables ; supposons qu'un homme est riche tranquillement, qu'il est assuré de conserver ses biens, ce qui est impossible, mais supposons-le : quelle joie cet homme goûtera-t-il ? Celle de posséder beaucoup ? Mais il n'y a pas là de quoi le rendre heureux : car tant qu'il convoitera davantage, son tourment ne fera qu'augmenter. C'est quand le désir cesse, qu'il procure du plaisir ; en effet, si nous avons soif, c'est en buvant à notre gré que nous éprouvons de la satisfaction ; mais si notre soif persiste, quand nous épuiserions toutes les sources, quand nous boirions tous les fleuves, notre malaise n'en serait que plus grand. De même, possédassiez-vous le monde entier, si vous convoitez encore, plus vous acquerrez, plus vous serez tourmenté. Ne vous imaginez donc pas qu'une grande fortune puisse vous procurer quelque joie ; vous n'en trouverez qu'en renonçant à vous enrichir ; mais si vous continuez à convoiter les richesses, vos tourments n'auront point de fin. Car cette passion est insatiable : plus vous avancerez, plus vous verrez le terme se reculer. N'est-ce pas là une chose inexplicable, une folie, le comble de la démence ? Fuyons donc ce premier de tous les vices ; garantissons-nous du moindre contact avec lui, et s'il y en a eu, reculons dès l'abord ; comme l'auteur des Proverbes engage à le faire à l'égard de la courtisane : « Eloignez-vous, « point de retard, n'approchez pas de la porte

« de sa maison ». (Prov. v, 8.) Je vous en dirai autant de l'amour des richesses. Car si vous entrez peu à peu dans cet océan de folies, vous aurez de la peine à en sortir; plongé comme en un gouffre, malgré des efforts réitérés, vous vous en tirerez difficilement; et, ce qu'il y a de plus triste, une fois englouti dans les abîmes de cette convoitise, vous vous perdrez avec tous vos biens. Ainsi donc, je vous en prie, veillons sur nous dès le commencement, fuyons le mal le plus léger : car ce sont les petites fautes qui engendrent les grandes. En effet, celui qui, à chaque péché, a coutume de dire : Il n'en arrivera rien, perdra tout insensiblement. Voilà ce qui a introduit le mal, voilà ce qui a ouvert les portes au larron, voilà ce qui a abattu les remparts de la ville, parce qu'on disait : Il n'en arrivera rien. De même dans le corps, c'est en négligeant les petites maladies qu'on augmente les grandes. Si Esaü n'eût pas vendu son droit d'aînesse, il n'aurait pas été indigne des bénédictions; et s'il ne s'était pas rendu indigne des bénédictions, il n'eût pas conçu le désir d'aller tuer son frère; si Caïn n'avait pas ambitionné le premier rang et qu'il eût tout remis à la volonté de Dieu, il ne fût pas tombé au second rang; et une fois descendu au second rang, s'il s'était montré docile aux remontrances, il n'eût point commis le meurtre; et si après l'avoir commis, il fût entré dans des sentiments de pénitence comme Dieu l'y invitait, et n'eût point répondu avec insolence, il n'eût point subi tous les maux qui lui sont venus à la suite.

Or, si ceux qui ont vécu avant la loi sont tombés peu à peu, par lâcheté, au dernier degré du vice; songez quel sera notre sort, à nous, qui sommes appelés à de plus grands combats, si nous ne veillons pas sévèrement sur nous-mêmes, si nous ne nous hâtons d'éteindre les premières étincelles du mal avant qu'elles aient mis le feu au bûcher. Par exemple : Vous vous parjurez fréquemment? Ne vous contentez pas de vous en corriger, mais cessez même de jurer, et le reste vous sera facile. Il est en effet beaucoup plus difficile de jurer sans se parjurer, que de ne pas jurer du tout. Vous avez l'habitude d'injurier, d'insulter, de frapper même? Faites-vous une loi de ne jamais vous fâcher, de ne jamais crier, et le fruit périra avec la racine. Vous êtes libertin et porté à la luxure? Faites-vous une loi de ne pas jeter les yeux sur une femme, bien loin de monter au théâtre, de ne pas porter des regards curieux sur des beautés étrangères, quand vous êtes dans les rues. Il est beaucoup plus facile de ne point regarder du tout une belle femme que de la considérer, de la convoiter et de calmer ensuite le trouble qui en résulte. Les luttes sont en effet plus faciles au début; bien plus, nous n'avons pas même besoin de lutter, si nous n'ouvrons pas la porte à l'ennemi, si nous ne recevons pas les semences du mal. Aussi le Christ punit-il celui qui jette sur une femme un regard impudique, afin de nous épargner une plus grande difficulté : nous ordonnant de chasser l'ennemi de la maison, avant qu'il soit devenu fort et pendant qu'il est possible de l'expulser. Quelle nécessité y a-t-il en effet à se livrer à des opérations inutiles et à en venir aux mains avec des adversaires, quand on peut triompher sans combat et gagner la palme avant la lutte? Il est moins coûteux de s'abstenir de voir de belles femmes, que de se contenir quand on les a vues; dans le premier cas, la peine n'est pas grande, dans le second, ce sont des luttes fatigantes et pénibles.

9. Puis donc que la peine est moins grande, ou plutôt qu'il n'y a ni fatigue ni peine, mais un plus grand profit, pourquoi nous précipiter volontairement dans un abîme de maux? Car non-seulement celui qui s'abstient de voir une femme, résiste plus facilement à la passion, mais il en devient même plus pur; tandis que celui qui fixe sur elle ses regards, échappe plus difficilement et non sans quelque blessure, si tant est qu'il échappe. En effet, celui qui ne voit pas une belle figure, n'éprouve point la passion qu'elle peut inspirer; mais celui qui a désiré la voir, qui a accueilli d'abord cette pensée, qui a contracté mille souillures, songe seulement après cela à repousser la passion, si même il la repousse. C'est pour nous garantir de tels dangers que le Christ nous défend, non-seulement le meurtre, mais la colère; non-seulement l'adultère, mais un regard impudique; non-seulement le parjure, mais même le serment. Et ce n'est même pas là qu'il fixe la borne de la vertu : car, après tous ces commandements, il va plus loin. Après avoir défendu le meurtre, interdit la colère, il nous ordonne d'être prêts à souffrir les mauvais traitements; non-seulement d'en supporter autant qu'il plaira à notre ennemi de nous en

infliger, mais d'aller plus loin encore, jusqu'à dépasser par notre sagesse les excès même de sa fureur. En effet, il n'a pas dit : Si votre ennemi vous frappe sur la joue droite, supportez-le généreusement et avec calme ; mais il ordonne de lui tendre encore l'autre joue : « Présentez-lui encore l'autre », nous dit-il. (Matth. v, 39.) En effet, c'est là une éclatante victoire de donner à son ennemi plus qu'il ne demande, de dépasser par longanimité les bornes mêmes de sa mauvaise volonté. C'est ainsi que vous apaiserez sa fureur, que le second sacrifice vous récompensera du premier et que vous éteindrez la colère chez lui.

Voyez-vous que nous sommes toujours les maîtres de ne point souffrir du mal : avantage que n'ont point ceux qui nous le font? Et non-seulement nous pouvons ne pas souffrir du mal, mais il nous est même donné d'en tirer profit : et c'est ce qu'il y a de plus admirable, que non-seulement nous ne souffrions pas des injustices que l'on commet contre nous, mais que nous en tirions avantage, si nous veillons sur nous. Examinez un peu : Quelqu'un vous injurie? Vous pouvez transformer ses injures en éloges. En lui rendant la pareille, vous augmenteriez votre honte : en lui rendant des bénédictions pour ses malédictions, vous verrez tout le monde vous décerner la couronne et vous proclamer vainqueur. Voyez-vous comment nous pouvons, si nous le voulons, tirer profit d'une injustice? Il en est de même de l'argent, il en est de même des coups et de tous les accidents qui peuvent nous survenir. Si nous employons à l'égard de nos ennemis des procédés contraires aux leurs, nous nous tresserons une double couronne, et par le mal qu'ils nous font et par le bien que nous leur rendons. Quand donc on vient vous dire : Un tel vous a injurié et ne cesse de dire du mal de vous à tout le monde, faites son éloge à celui qui vous parle ; c'est ainsi que vous le punirez, si vous avez intention de vous venger. Les auditeurs vous loueront, quelque dénués de sens qu'ils puissent être, et ils regarderont celui qui vous injurie comme plus méchant qu'une bête fauve, puisqu'il vous fait du mal sans en avoir reçu de vous, tandis que vous lui faites du bien en retour de ses injures. Par là aussi vous pourrez réduire toutes ses paroles à rien. En effet, si celui qu'on attaque en manifeste de la douleur, c'est une preuve qu'il a conscience du mal qu'on lui reproche ; si au contraire il en rit, il détruit jusqu'au moindre soupçon chez ceux qui en sont témoins.

Voyez donc que de profits vous recueillez par là ! D'abord vous vous exemptez vous-même de trouble et d'émotion ; ensuite (et c'est bien l'avantage qu'il faut placer au premier rang), si vous êtes coupable de péchés, vous les expiez, comme le publicain qui supporta avec patience les reproches du pharisien. De plus, vous exercez ainsi votre âme à la sagesse, vous obtiendrez mille louanges de tout le monde, et vous effacerez jusqu'au soupçon que ces paroles injurieuses auraient pu produire contre vous. Que si vous désirez une vengeance, elle viendra surabondamment, puisque Dieu punira votre ennemi de ce qu'il aura dit, et que, même avant ce châtiment, votre sagesse lui portera déjà un coup mortel. Car rien ne blesse aussi vivement ceux qui nous injurient que de nous voir rire des injures qu'ils nous adressent. Mais autant nous recueillerons de fruits de notre sagesse, autant nous souffrirons de notre pusillanimité. En effet, nous nous déshonorons nous-mêmes, nous paraissons mériter les reproches qu'on nous fait, nous remplissons notre âme de trouble, nous réjouissons notre ennemi, nous irritons Dieu, et nous ajoutons un nouveau péché à ceux qui nous souillent déjà. Pensons à tout cela, fuyons l'abîme de la rancune et recourons au port de la patience, afin d'y trouver le repos pour nos âmes, comme le Christ nous l'a dit, et d'obtenir les biens futurs par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui la gloire, la force, l'honneur appartiennent au Père en même temps qu'au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XIII.

CAR NOUS SAVONS QUE LA LOI EST SPIRITUELLE, ET MOI JE SUIS CHARNEL, VENDU COMME ESCLAVE AU PÉCHÉ. (VII, 14, JUSQU'A VIII, 11.)

—

Analyse.

1. La loi est spirituelle et elle a l'approbation de notre raison.
2. Mais la convoitise qui est en nous obscurcit notre raison et ébranle notre bonne volonté.
3. Il en résulte une lutte intérieure entre ce que saint Paul appelle la chair et l'esprit. — Ce n'est pas que la chair soit mauvaise par sa nature et qu'elle soit la cause du mal, non, elle n'en est que l'occasion. — Qui nous délivrera de cette concupiscence dont la victoire fait notre malheur ? Ce sera Jésus-Christ.
4. L'homme qui a part à la vraie foi en Jésus-Christ est soustrait par l'esprit de Jésus-Christ au péché et à la condamnation. — Il a la vie de l'esprit. — C'est ainsi que Jésus-Christ a fait ce que la loi de Moïse n'avait pu faire.
5. Il n'y a donc pas antagonisme entre Moïse et Jésus-Christ, puisque la loi de Jésus-Christ, ou la loi de grâce est venue en aide à la loi de Moïse. — Moïse avait enseigné à discerner le bien du mal, Jésus-Christ a donné le moyen de faire le bien. — Enseigner était chose facile, donner la force de pratiquer, voilà ce qui est digne d'admiration. — Comment Jésus-Christ a rendu notre chair victorieuse du péché. — Cette victoire de Jésus-Christ a procuré à ceux qui n'obéissent pas à la convoitise charnelle la justification qui est le but de la loi.
6. Ne perdons pas ce trésor, et pour cela ne vivons plus selon la chair, mais selon l'Esprit. — Le sens charnel a pour conséquence et pour effet la mort, la mortification de la chair par l'Esprit produit la vie.
7. Comment la grâce de l'Esprit a tout renouvelé.
8. Effets de la présence de Jésus-Christ et du Saint-Esprit dans l'âme. — Le Saint-Esprit, source de la résurrection.
9-11. Avantages de la mortification. — Contre les excès du vin et contre l'avarice.

1. Après avoir dit que le mal a été grand, que le péché est devenu plus puissant à l'occasion de la loi, que le contraire de ce que la loi avait en vue est arrivé, et avoir jeté l'auditeur dans un grand embarras, il donne enfin la raison de toutes ces choses, mais sans avoir d'abord dégagé la loi de tout soupçon injuste. De peur qu'en entendant dire que le péché a pris occasion de la loi, que la présence du commandement l'a fait revivre, que c'est par son entremise qu'il a trompé et donné la mort; de peur, dis-je, qu'en entendant dire cela, quelqu'un ne s'imaginât que la loi était responsable de tous ces maux, il l'a d'abord justifiée surabondamment, et l'a non-seulement purgée de toute accusation, mais encore comblée d'éloges. Et il ne parle pas comme faisant ici une concession personnelle, mais comme exprimant le sentiment de tout le monde. « Nous savons », dit-il, « que la loi « est spirituelle »; comme s'il disait : C'est chose convenue, évidente, qu'elle est spirituelle; tant il s'en faut qu'elle soit la cause du péché et responsable des maux survenus. Et voyez comment, non content de la laver de tout reproche, il fait d'elle le plus grand éloge. En effet, en l'appelant spirituelle, il fait voir qu'elle enseignait la vertu et combattait le vice : car être spirituel, c'est éloigner de tous les péchés : ce que la loi faisait réellement, en effrayant, en avertissant, en punissant, en corrigeant, en donnant tous les conseils qui conduisent à la vertu. Pourquoi donc, demande-t-il, le péché a-t-il existé, puisque le maître était si merveilleux ? Par la lâcheté des disciples. Aussi ajoute-t-il : « Et « moi je suis charnel », par où il désigne l'homme qui a vécu sous la loi et avant la loi.

« Vendu comme esclave au péché ». Avec la mort, dit-il, les passions sont arrivées en foule. Le corps, une fois devenu mortel, a nécessairement subi la concupiscence, la colère, la tristesse et toutes les autres affections; et il fallait beaucoup de sagesse pour les empêcher de déborder et de plonger la raison dans l'abîme du péché. Car elles n'étaient point

elles-mêmes le péché, mais elles le produisaient si on ne jetait pas le frein à leur intempérance. Ainsi, par exemple, pour en citer une en particulier, la concupiscence n'est pas un péché ; mais quand elle ne garde pas la mesure, qu'elle ne se contient pas dans les lois du mariage, qu'elle convoite même des femmes étrangères, alors elle devient l'adultère, non précisément par sa nature de concupiscence, mais par l'abus et le défaut de mesure. Et voyez la sagesse de Paul. Après avoir fait l'éloge de la loi, il remonte aussitôt aux temps anciens, afin de montrer où en était notre race avant et après avoir reçu la loi, et faire comprendre que la grâce était absolument nécessaire : ce qu'il a soin de démontrer partout. Car en disant : « Vendu au péché « comme esclave », il n'entend pas seulement parler de ceux qui ont vécu sous la loi, mais de ceux qui ont vécu avant la loi et dès le commencement. Ensuite il indique comment il a été vendu et livré.

« Aussi ce que je fais, je ne le comprends « pas (15) ». Qu'est-ce à dire : « Je ne le com« prends pas ? » C'est-à-dire : Je l'ignore. Et quand donc cela est-il arrivé ? Car personne n'a jamais péché par ignorance. Voyez-vous que si nous ne choisissons pas les expressions avec les précautions convenables, et si nous ne faisons pas attention au but de l'apôtre, une foule d'absurdités vont s'ensuivre ? Si en effet les hommes péchaient par ignorance, ils ne méritaient aucun châtiment. De même que plus haut il disait : « Sans la loi, le péché est « mort », non pour faire entendre qu'on péchait sans le savoir, mais pour indiquer qu'on le savait imparfaitement ; ce qui occasionnait des punitions, quoique moins sévères ; et de même qu'il a dit encore : « Je ne connaîtrais « pas la concupiscence », désignant ici non une ignorance absolue, mais le défaut d'une parfaite connaissance : de même enfin qu'il a dit : « A opéré en moi toute concupiscence », non pour rendre le commandement responsable de la concupiscence, mais pour faire voir que le péché a augmenté la concupiscence à l'occasion du commandement : ainsi il n'entend point exprimer une ignorance complète par ces mots : « Ce que je fais, je ne le com« prends pas ». Autrement, comment se complairait-il dans la loi de Dieu selon l'homme intérieur ? Que signifient donc ces paroles : « Je ne le comprends pas ? » C'est-à-dire : Je suis dans les ténèbres, je suis entraîné, je souffre violence, je suis supplanté sans savoir comment. Nous avons nous-mêmes l'habitude de dire : Je ne sais comment un tel est venu et m'a entraîné ; par quoi nous n'entendons pas prétexter d'ignorance, mais indiquer que nous avons été en quelque façon trompés, circonvenus, pris au piége.

« Car ce que je veux, je ne le fais pas : mais « ce que je hais, je le fais ». Comment donc ne savez-vous pas ce que vous faites ? Si vous voulez le bien et haïssez le mal, c'est la preuve d'une parfaite connaissance. Par où l'on voit clairement que, par ces expressions : « Ce que « je ne veux pas », il ne prétend point supprimer le libre arbitre ni introduire l'idée d'une nécessité quelconque. Car si nous ne péchons pas librement, mais par force, les châtiments qui ont été infligés autrefois n'auraient plus de raison d'être. Mais comme par ces expressions : « Je ne le comprends pas », il n'entend point parler d'une ignorance absolue, et qu'il faut les interpréter dans le sens que nous avons dit ; ainsi, en ajoutant ces mots : « Ce « que je ne veux pas », il n'exprime pas l'idée de la nécessité, mais veut seulement dire qu'il n'approuve pas ce qu'il a fait. Et si ce n'était pas là le sens de ces expressions : « Ce que je « ne veux pas, je le fais », comment n'aurait-il pas ajouté : Mais ce que je suis forcé de faire, je le fais ? Car c'est là l'opposé de la volonté et de la faculté d'agir. Mais ce n'est point ce qu'il dit ; au lieu de cela, il emploie ces expressions : « Ce que je hais », pour nous apprendre qu'en disant : « Ce que je ne veux « pas », il ne détruit point la liberté. Que signifient donc ces mots : « Ce que je ne veux « pas ? » C'est-à-dire, ce que je ne loue pas, ce que je n'approuve pas, ce que je n'aime pas ; et par antithèse il ajoute : « Mais ce « que je hais, je le fais. Or, si je fais ce que je « ne veux pas, j'acquiesce à la loi comme « bonne (16) ».

2. Voyez-vous que l'âme n'est point pervertie, mais qu'elle conserve dans l'action sa noblesse originelle ? Si elle commet le mal, c'est en le haïssant : ce qui forme le plus bel éloge de la loi naturelle et de la loi écrite. La preuve, dit-il, que la loi est bonne, c'est que je m'accuse moi-même de ne l'avoir pas écoutée, et que je hais le mal que j'ai fait. Or, si la loi était la cause du péché, comment celui qui se complaît en elle, haïrait-il ce qu'elle aurait

commandé ? Car « J'acquiesce à la loi, comme « étant bonne. Maintenant ce n'est plus moi « qui fais cela, mais le péché qui habite en « moi. Car je sais que le bien n'habite pas en « moi, c'est-à-dire dans ma chair (17, 18) ». C'est sur ce texte qu'insistent ceux qui calomnient la chair et nient qu'elle soit l'ouvrage de Dieu. Que dirons-nous donc ? Ce que nous disions hier à propos de la loi ; qu'ici, comme là, Paul attribue tout au péché. En effet il ne dit point : C'est la chair qui fait cela, mais il dit au contraire : « Maintenant ce n'est plus « moi qui fais cela, mais le péché qui habite « en moi ». Que s'il dit que le bien n'habite « pas dans la chair, ce n'est point encore une accusation contre elle : car de ce que le bien n'habite pas en elle, ce n'est pas une preuve qu'elle ne soit pas bonne. Nous convenons que la chair est inférieure à l'âme, qu'elle est plus défectueuse, sans cependant être son ennemie, ni son adversaire, ni mauvaise en elle-même ; mais nous disons qu'elle est soumise à l'âme comme la lyre au musicien, comme le navire au pilote : instruments qui ne sont point ennemis de ceux qui les dirigent ou les manient, mais s'accordent parfaitement avec eux, sans être leurs égaux en dignité. Comme donc en disant que l'art n'est pas dans la lyre ni dans le vaisseau, mais dans le pilote et dans le musicien, on ne calomnie pas ces instruments, on indique seulement la distance qui les sépare de ceux qui les emploient ; ainsi Paul en disant : « Le bien n'habite pas « dans ma chair », ne calomnie pas le corps, mais marque la supériorité de l'âme sur lui : car c'est à l'âme que sont confiées les fonctions de pilote et de musicien ; et c'est ce que Paul veut exprimer, en lui attribuant l'autorité. Partageant l'homme en deux parties, l'âme et le corps, il dit que la chair est dénuée de raison, privée d'intelligence, qu'elle doit être conduite et ne saurait conduire ; tandis que l'âme plus sage, pouvant discerner ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter, ne peut cependant modérer le cheval à son gré : reproche qui ne s'adresse pas seulement au corps, mais aussi à l'âme, qui sachant ce qu'il faut faire, n'exécute cependant pas ce qu'elle approuve.

« En effet, le vouloir réside en moi », nous dit-il, « mais pour ce qui est d'accomplir le « bien, je ne l'y trouve pas ». Ici encore en disant : « Je ne l'y trouve pas », il n'entend pas parler de l'ignorance ou du doute, mais du tort causé par le péché et des piéges qu'il tend ; ce qu'il exprime plus clairement en ajoutant : « Ainsi le bien que je veux, je ne le « fais point ; mais le mal que je ne veux pas, « je le fais. Si donc je fais ce que je ne veux « pas, ce n'est pas moi qui le fais, mais le « péché qui habite en moi (19, 20) ». Voyez-vous comment, justifiant la substance de l'âme et celle du corps, il rejette tout sur la mauvaise action ? En effet, s'il ne veut pas le mal, l'âme n'est pas coupable ; s'il ne le fait pas, le corps est exempt de faute : tout est l'effet de la mauvaise volonté. Car il faut distinguer avec soin l'âme, le corps et la volonté : ces deux premiers sont les œuvres de Dieu, et l'autre est un mouvement qui part de nous et tend où nous le dirigeons. La faculté de vouloir est naturelle et vient de Dieu ; mais telle ou telle volonté vient de nous et est l'œuvre de notre choix.

« Je trouve donc, quand je veux faire le « bien, cette loi, que le mal réside en moi ». Ces paroles sont obscures : quel en est le sens ? J'approuve la loi dans ma conscience, nous dit-il ; je la trouve d'accord avec moi quand je veux faire le bien, elle fortifie ma volonté ; et comme je me complais en elle, aussi agrée-t-elle mon intention. Voyez-vous comme il démontre que la distinction du bien et du mal nous a été donnée dès le principe, que la loi de Moïse l'approuve et en est approuvée ? En effet, plus haut il n'a pas dit : J'apprends de la loi, mais : « J'acquiesce à la loi » ; il n'a pas dit : La loi m'instruit, mais : « Je me complais « en elle ». Qu'est-ce que cela : « Je me com- « plais ? » Je conviens qu'elle est bonne, puisqu'elle est d'accord avec moi quand je veux faire le bien. Ainsi vouloir le bien et ne pas vouloir le mal date du commencement ; mais la loi survenant a accusé davantage chez les méchants et approuvé davantage chez les bons. Le voyez-vous attester partout l'extension et l'augmentation de la loi, mais rien de plus ? Car bien que la loi m'approuve, que je me complaise en elle et que je veuille le bien, le mal est pourtant là et son action n'est pas détruite. Ainsi la loi ne vient en aide à celui qui se propose de faire le bien, qu'autant qu'il veut ce qu'elle veut. Mais comme il n'avait dit cela qu'obscurément, il l'explique ensuite et l'exprime plus clairement, en faisant voir comment le mal est présent et comment la loi

aide celui qui veut faire le bien. « Je me com-« plais », dit-il, « dans la loi de Dieu, selon « l'homme intérieur », c'est-à-dire : Je connaissais déjà le bien auparavant, mais je l'approuve quand je le trouve dans la loi écrite. « Mais je vois dans mes membres une autre « loi, qui combat la loi de mon esprit « (22, 23) ».

3. Sous le nom de loi qui combat, il désigne ici le péché, non par honneur, mais à cause de la facilité avec laquelle on lui obéit. Car comme on donne à Mammon le nom de Seigneur, au ventre celui de Dieu, non qu'ils aient une dignité propre, mais à raison de la soumission de leurs esclaves : ainsi l'apôtre appelle le péché loi, parce que ses partisans lui obéissent servilement et craignent de le quitter, comme ceux qui ont reçu la loi craignent de la perdre. Or le péché, dit Paul, est opposé à la loi naturelle; car c'est là ce que signifient ces mots : « La loi de mon esprit ». Puis il parle d'armée et de combat, et reporte le poids de la lutte sur la loi naturelle. En effet, la loi de Moïse a été donnée par surcroît. Et pourtant toutes les deux, l'une en enseignant, l'autre en approuvant ce qu'il fallait faire, n'ont pas obtenu grand succès dans la bataille : tant est grande la violence du péché, à qui reste le triomphe et la victoire ! C'est ce que Paul déclare, et en constatant la défaite, il dit : « Mais je vois dans moi une autre loi « qui combat la loi de mon esprit et me « captive » ; il ne dit pas simplement : Qui remporte la victoire, mais : « Qui me captive « sous la loi du péché ». Il ne dit pas : Sous l'impulsion de la chair, ni : Sous la nature de la chair; mais : « Sous la loi du péché », c'est-à-dire sous la tyrannie, sous la puissance.

Comment dit-il donc : « Laquelle est dans « mes membres? » Et qu'est-ce que cela? Il n'en résulte pas que les membres soient péché, il les distingue au contraire du péché : car autre chose est le contenu, autre chose le contenant. De même donc que le commandement n'est pas mauvais, parce que le péché en a pris occasion ; ainsi en est-il de la nature de la chair, quoique le péché nous attaque par elle; autrement l'âme aussi serait mauvaise, et à bien plus forte raison, puisque c'est à elle qu'appartient l'autorité pour agir. Mais cela n'est pas, cela n'est pas du tout. Si un tyran ou un voleur s'emparait d'une magnifique maison et d'un palais royal, ce n'est point à la maison qu'en reviendrait le blâme, mais l'accusation retomberait tout entière sur les auteurs d'une telle surprise. Mais les ennemis de la vérité, outre leur impiété, tombent ici dans une grande folie sans s'en apercevoir. En effet, ils n'accusent pas seulement la chair, mais ils calomnient la loi; et pourtant si la chair est mauvaise, la loi est bonne, car elle est opposée à la chair et la combat; et si la loi est mauvaise, la chair est bonne; car, selon eux, elle lutte et combat contre la loi. Or, si ces deux choses sont opposées, comment les attribuent-ils toutes les deux au démon? Voyez-vous comme la folie se mêle ici à l'impiété? Elle n'est point la doctrine de l'Eglise : elle ne condamne que le péché ; mais elle affirme que les deux lois données par Dieu, la loi naturelle et la loi mosaïque, sont les ennemies du péché et non de la chair; que la chair n'est point péché, mais œuvre de Dieu, apte à la pratique de la vertu, si nous veillons sur nous.

« Malheureux homme que je suis! qui me « délivrera de ce corps de mort (24)? » — Voyez-vous jusqu'où va la tyrannie du péché, puisqu'il triomphe même de l'âme qui se complaît dans la loi? Personne, nous dit Paul, ne peut affirmer que le péché me domine parce que je hais et repousse la loi, car je me complais en elle, j'y acquiesce, j'y cherche mon refuge ; et pourtant elle ne peut sauver celui qui recourt à elle, tandis que le Christ a sauvé même celui qui s'éloignait de lui. Voyez-vous quelle est la supériorité de la grâce? Ce n'est cependant pas ainsi que parlait l'apôtre : mais gémissant et versant d'abondantes larmes, comme s'il était privé de tout secours, il nous fait voir, par son inquiétude même, la puissance du Christ, et s'écrie : « Malheureux « homme que je suis ! qui me délivrera de « ce corps de mort ? » La loi ne l'a pas pu, la conscience n'y a pas suffi ; et pourtant j'approuvais le bien, et non-seulement je l'approuvais, mais je luttais contre le mal. Car en disant : « Qui combat », il indique qu'il résistait lui-même. Où est donc l'espérance du salut?

« Je rends grâces à Dieu », dit-il, « par No-« tre-Seigneur Jésus-Christ (25) ». Voyez-vous comme il fait voir que la présence de la grâce est nécessaire et que les bienfaits sont communs au Père et au Fils? Si, en effet, il rend grâces au Père, c'est le Fils même qui en est la

cause. Et quand vous l'entendez dire : « Qui « me délivrera de ce corps de mort ? » ne vous imaginez pas qu'il accuse la chair. Car il ne dit pas : Ce corps de péché, mais : « Ce « corps de mort », c'est-à-dire, ce corps mortel, sujet à la mort, mais qui n'a pas engendré la mort : ce qui est un indice, non de la malice de la chair, mais du dommage qu'elle a souffert. De même que si quelqu'un était pris par les barbares, on dirait de lui qu'il leur appartient, non parce qu'il serait lui-même barbare, mais parce qu'il serait en leur pouvoir ; ainsi le corps est dit corps de mort, non parce qu'il a causé la mort, mais parce qu'il est sous sa domination. C'est pourquoi Paul ne demande pas à être délivré du corps, mais du corps mortel : insinuant ce que j'ai répété bien des fois, que le corps est très-accessible au péché, précisément parce qu'il est passible.

4. Mais, direz-vous, puisque avant la grâce la tyrannie du péché était si grande, pourquoi les pécheurs étaient-ils punis ? Parce qu'on ne leur commandait que ce qu'ils pouvaient faire sous l'empire même du péché. En effet, Dieu n'exigeait pas d'eux une grande perfection ; il leur permettait l'usage des richesses, ne leur défendait pas d'avoir plusieurs femmes, tolérait la colère dans les limites de la justice, la jouissance des plaisirs modérés ; sa condescendance allait jusqu'au point que la loi écrite était moins exigeante que la loi naturelle. En effet, la loi naturelle voulait qu'un homme n'eût jamais qu'une femme, ce que le Christ rappelle quand il dit : « Celui qui les « créa au commencement, les fit mâle et fe- « melle ». (Matth. XIX, 4.) Mais la loi de Moïse n'exigeait pas même qu'on renvoyât une première femme pour en prendre une seconde ; elle ne défendait point de les garder toutes les deux. Outre cela, nous voyons les anciens, instruits par la loi naturelle, faire encore, en d'autres points, beaucoup plus que ceux qui ont vécu sous la loi. On n'a donc pas eu de tort envers ceux-ci, puisque leur législation était si modérée. Donc s'ils n'ont pas pu vaincre, la faute en est à leur lâcheté. C'est pourquoi Paul rend grâces de ce que le Christ, laissant de côté toute enquête minutieuse, non-seulement n'a pas demandé compte des péchés passés, mais nous a rendus capables de courir dans une voie plus parfaite. Ce qui lui fait dire : « Je rends grâces à Dieu par « Jésus-Christ ». Sans parler du salut, bienfait dont tout le monde convient, il passe de la question qu'il vient de traiter à une autre plus élevée, à savoir : que non-seulement nous sommes délivrés de nos péchés passés, mais que nous en sommes garantis pour l'avenir.

« Il n'y a donc pas maintenant de condam- « nation pour ceux qui sont en Jésus-Christ, « qui ne marchent pas selon la chair ». (VIII, 1.) Il n'a dit cela qu'après avoir rappelé le premier état de choses. En effet, après avoir d'abord dit : « Ainsi j'obéis moi-même par « l'esprit à la loi de Dieu, et par la chair à la « loi du péché », il ajoute : « Il n'y a donc pas « de condamnation pour ceux qui sont en « Jésus-Christ ». Puis, comme on pouvait objecter que beaucoup pèchent même après le baptême, il se hâte d'aborder ce point. Et il ne dit pas simplement : « A ceux qui sont en « Jésus-Christ » ; mais : « A ceux qui ne mar- « chent pas selon la chair », indiquant par là que tout le mal qui se fait est l'effet de notre lâcheté ; car il est possible maintenant de ne pas marcher selon la chair, mais alors c'était difficile. Il donne encore une autre preuve dans ce qui suit, quand il dit : « Car la loi de « l'esprit de vie qui est dans le Christ Jésus m'a « délivré... (2) » : donnant ici à l'esprit le nom de loi de l'Esprit. Comme il a appelé le péché loi de péché, ainsi il appelle l'esprit loi de l'Esprit. Or, il a aussi donné ce nom à la loi de Moïse, en disant : « Nous savons en effet que « la loi est spirituelle ». Où est donc la différence ? Elle est grande, elle est immense : l'une était spirituelle, et l'autre est la loi de l'Esprit. Et en quoi consiste cette différence ? C'est que la première a été simplement donnée par l'Esprit, et que la seconde donne abondamment l'Esprit à ceux qui la reçoivent. Aussi l'appelle-t-il loi de vie, par opposition non à la loi mosaïque, mais à la loi du péché. En effet, quand il dit : « M'a délivré de la loi « du péché et de la mort », il n'entend point parler de la loi de Moïse, vu que nulle part il ne l'a appelée loi de péché ; et comment pourrait-il lui donner ce nom, puisqu'il l'a déclarée juste, sainte, destructive du péché ? Celle qu'il désigne est donc celle qui combat la loi de l'Esprit. C'est la grâce de l'Esprit qui a mis fin à cette guerre terrible, en tuant le péché, en nous rendant le combat facile, en nous couronnant d'abord, et en nous provoquant à la lutte par des secours abondants.

Et ce qu'il fait toujours, en passant du Fils

à l'Esprit, de l'Esprit au Fils et au Père, et en attribuant tout ce que nous avons à la Trinité, il le fait encore ici. Car, après avoir dit : « Qui « me délivrera de ce corps de mort ? » il a montré que c'est le Père par le Fils, puis l'Esprit-Saint avec le Fils : « Car », dit-il, « la « loi de l'Esprit de vie qui est dans le Christ « Jésus, m'a affranchi »; puis le Père et le Fils: « Car », dit-il encore, « ce qui était impossible « à la loi, parce qu'elle était affaiblie par la « chair, Dieu, envoyant son Fils dans une « chair semblable à celle du péché, a con- « damné le péché dans la chair à cause du pé- « ché même (3) ». Une fois encore, il semble accuser la loi ; mais, si on y fait attention, il en fait un grand éloge, en montrant qu'elle est d'accord avec le Christ et impose les mêmes commandements. Il ne dit pas : Ce qui était mauvais dans la loi, mais : « Ce qui était im- « possible sous la loi » ; et encore : « Parce « qu'elle était affaiblie », mais non : Parce qu'elle faisait le mal, ni : Parce qu'elle tendait des piéges. Encore ce n'est pas même à elle qu'il impute sa faiblesse, mais à la chair, disant : « Parce qu'elle était affaiblie par la « chair » ; et par chair ici il n'entend point la substance même et le sujet, mais le sens trop charnel ; ainsi il justifie de toute accusation et le corps et la loi ; non-seulement par ce qu'il vient de dire, mais encore par ce qui suit.

5. En effet, si la loi était contraire, comment le Christ serait-il venu à son aide, aurait-il complété sa justification, lui aurait-il tendu la main, en condamnant le péché dans la chair? C'était tout ce qui restait à faire, puisque depuis longtemps la loi condamnait le péché dans l'âme. Quoi donc ? La loi a-t-elle fait le principal, et le Fils unique de Dieu l'accessoire? Nullement. Ce principal, Dieu l'avait fait avant tout, en donnant la loi naturelle, et en y ajoutant la loi écrite ; mais, du reste, il eût été inutile, si l'accessoire n'était venu s'y joindre. Car à quoi sert de connaître ses devoirs, si on ne les remplit pas? A rien ; la condamnation n'en est que plus forte. Celui donc qui a sauvé l'âme est précisément celui qui a refréné la chair. Enseigner est facile ; mais montrer le chemin par où tout devient facile, voilà le merveilleux. C'est pour cela que le Fils unique est venu, et il ne s'en est pas allé avant de nous avoir dégagés de cette difficulté. Et ce qu'il y a de plus grand encore, c'est la manière dont il a remporté la victoire ; car il n'a pas pris d'autre chair que celle que les maux accablaient ; comme si quelqu'un voyant une femme de vile condition, une vagabonde, maltraitée sur une place publique, se déclarait son fils, étant lui-même fils du roi, afin de l'arracher ainsi aux mains de ceux qui l'outragent. C'est ce que le Christ a fait, se déclarant fils de l'homme, prêtant secours à la chair, et condamnant le péché. Et le péché n'osa plus frapper la chair, ou plutôt il l'a frappée du coup de la mort ; mais par là même a été condamné et détruit, non la chair qui avait reçu le coup, mais le péché qui l'a donné : chose prodigieuse entre toutes. Car si la victoire n'eût pas été remportée dans la chair, ce serait moins étonnant, puisque la loi en faisait autant; mais la merveille c'est que le trophée ait été élevé avec la chair, et que celle qui avait reçu du péché d'innombrables blessures, ait elle-même remporté contre le péché une éclatante victoire.

Et voyez que de choses incroyables! la première, c'est que le péché n'a pas vaincu la chair; la seconde, c'est qu'il a été vaincu et vaincu par la chair ; car ce n'est pas la même chose de n'être pas vaincu ou de vaincre celui dont on a toujours été vaincu. La troisième, c'est que non-seulement la chair a vaincu, mais qu'elle a infligé un châtiment ; car, n'ayant pas péché, le Christ n'a pas été vaincu ; et en mourant il a vaincu et condamné le péché, en lui rendant terrible la chair qui lui avait paru jusque-là méprisable. Il a donc ainsi détruit sa puissance et aussi la mort qui était venue à sa suite. En effet, tant que le péché avait rencontré des coupables, il avait eu le droit de leur donner la mort; mais ayant trouvé un corps innocent et l'ayant aussi livré à la mort, il a été condamné comme coupable d'injustice. Voyez-vous combien de victoires ? La chair n'a pas été vaincue par le péché ; elle l'a elle-même vaincu et condamné, et non simplement condamné, mais condamné comme coupable d'injustice. En effet, elle l'a d'abord convaincu d'injustice, puis elle l'a condamné, non-seulement par sa force et par sa puissance, mais encore en vertu du droit. C'est ce que l'apôtre entend, en disant du péché : « Il « a condamné le péché dans la chair », comme s'il disait : Il l'a convaincu d'une extrême injustice et l'a ensuite condamné. Voyez-vous que le péché est partout condamné, mais non la chair ; que la chair même est couronnée et

qu'elle prononce la sentence contre le péché? Que si l'apôtre nous dit que Dieu a envoyé son Fils dans une chair semblable, n'allez pas vous imaginer que la chair de Jésus-Christ ait été autre que la nôtre : comme il avait parlé de chair de péché, il a dû se servir de cette expression : « Semblable ». Car le Christ n'a pas une chair coupable; il l'a eue semblable à notre chair coupable, de même nature qu'elle, mais impeccable. D'où il résulte clairement que la nature de la chair n'est pas mauvaise. Le Christ n'a point pris une autre chair que la chair primitive, il n'en a point changé la substance pour la rendre capable de combattre le péché; mais la laissant subsister dans sa nature propre, il lui a fait remporter la victoire contre le péché, et, après cette victoire, il l'a ressuscitée et rendue immortelle.

Mais, direz-vous, que m'importe que tout cela se soit passé dans la chair du Christ? Cela vous importe beaucoup; car l'apôtre ajoute : « Afin que la justification de la loi s'accomplît « en nous, qui ne marchons point selon la « chair (4) ». Qu'est-ce à dire, « La justifica- « tion? » Le terme, le but, le succès. Car que demandait la loi, que prescrivait-elle? D'être sans péché. Or le Christ nous a obtenu cette faveur; résister et vaincre, ç'a été son affaire; profiter de sa victoire, voilà la nôtre. Désormais donc nous ne pécherons plus; non, nous ne pécherons plus, à moins d'être absolument dénués de force et de courage. Aussi l'apôtre ajoute-t-il : « Nous qui ne marchons pas selon « la chair ». Et de peur qu'en entendant dire que le Christ vous a délivré des assauts du péché, que la justification de la loi est accomplie en vous, que le péché a été condamné dans la chair, vous ne détruisiez toute l'économie de l'œuvre, l'apôtre, après avoir dit : « Il n'y a « donc pas de condamnation », a ajouté : « Pour ceux qui ne marchent pas selon la « chair ». Et ici, tout en disant : « Afin que la « justification de la loi s'accomplisse en nous », il répète la même chose et dit même beaucoup plus. Car, après ces mots : « Qui ne mar- « chons point selon la chair », il ajoute : « Mais selon l'Esprit » ; nous montrant par là qu'il faut non-seulement s'abstenir du mal, mais aussi faire le bien. En effet, c'est au Christ de vous donner la couronne, mais c'est à vous de la conserver. Ce qui était le but de la loi, à savoir d'être exempt de la malédiction, le Christ vous l'a accordé.

6. Ne perdez donc pas un si grand bienfait; mais conservez toujours ce précieux trésor. L'apôtre nous fait voir ici que le baptême ne suffit pas pour le salut, si nous ne menons ensuite une vie digne d'un si grand don. Ce langage plaide encore en faveur de la loi. Car dès que nous croyons au Christ, il faut tout faire, tout mettre en œuvre, pour que la justification qu'il a accomplie, persévère en nous et ne soit pas perdue. « En effet, ceux qui sont selon la « chair goûtent les choses de la chair; mais « ceux qui sont selon l'esprit, ont le sentiment « des choses de l'esprit. Or, la prudence de la « chair est mort; mais la prudence de l'esprit, « est vie et paix. Parce que la sagesse de la « chair est ennemie de Dieu; car elle n'est « point soumise à la loi de Dieu, et elle ne le « peut (5-7) ». Ceci encore n'est point une calomnie contre la chair. Car, tant qu'elle garde son rang, il ne se fait rien de déplacé; mais quand nous lui permettons tout; quand, dépassant ses limites, elle se révolte contre l'âme : alors elle perd tout, elle gâte tout, non par l'effet de sa propre nature, mais par son intempérance et le désordre qui en est la suite. « Mais ceux qui sont selon l'esprit, ont le sen- » timent des choses de l'esprit. Or, la prudence « de la chair est mort ». Il ne dit pas : La nature de la chair; ni : La substance du corps; mais : « La prudence », qui peut se corriger et se détruire. Et s'il parle ainsi, ce n'est pas qu'il attribue à la chair une pensée propre : à Dieu ne plaise! mais il veut désigner l'instinct de l'âme le plus grossier et lui donne le nom de la partie la plus imparfaite, comme souvent il appelle chair l'homme tout entier quoique doué d'une âme.

« Mais la prudence de l'esprit ». Ici il revient à l'âme spirituelle, comme plus bas, quand il dit : « Mais celui qui scrute les cœurs sait ce « que désire l'esprit », et il fait voir que beaucoup de biens en résultent pour le présent et pour l'avenir. En effet, la prudence spirituelle produit beaucoup plus de biens que la prudence charnelle ne cause de maux; c'est ce que Paul indique en disant : « Vie et paix » ; l'un, par opposition à ce qu'il a dit : « La pru- « dence de la chair est mort » ; l'autre, par opposition à ce qui suit, puisqu'après avoir dit : « Paix », il ajoute : « Parce que la prudence « de la chair est ennemie de Dieu », ce qui est encore pire que la mort. Puis, pour prouver qu'il y a mort et inimitié de Dieu, il ajoute :

« Car elle n'est point soumise à la loi de Dieu « et ne peut l'être ». Toutefois ne vous troublez pas en entendant dire « Qu'elle ne le « peut » ; c'est une difficulté qui se résout aisément. Par prudence de la chair il entend ici la pensée terrestre, la pensée grossière, qui soupire après les jouissances de la vie et les mauvaises actions : celle-là, il déclare qu'elle ne peut être soumise à Dieu. Quelle espérance de salut reste-t-il donc, si le méchant ne peut devenir bon? Ce n'est point là ce qu'il dit : autrement, comment Paul le serait-il devenu? Et le larron? Et Manassès? Et les Ninivites? Comment David s'est-il relevé après sa chute? Comment Pierre, après avoir renié son Maître, est-il rentré en lui-même? Comment le fornicateur a-t-il été reçu dans le troupeau du Christ? Comment les Galates, qui avaient perdu la grâce, ont-ils recouvré leur première noblesse? Paul ne dit donc pas que le méchant ne peut devenir bon, mais qu'en restant méchant il ne peut être soumis à Dieu ; une fois changé, il lui est facile de devenir bon et d'être soumis. Il ne dit pas en effet que l'homme ne peut pas être soumis à Dieu, mais qu'une mauvaise action ne saurait être bonne ; comme s'il disait : La fornication ne peut être la chasteté, ni le vice la vertu. Le Christ dit aussi dans l'Evangile : « Un arbre mauvais ne peut « produire de bons fruits » (Matth. VII, 18) ; n'empêchant point le passage du vice à la vertu, mais déclarant que celui qui persévère dans le mal ne peut produire de bons fruits. En effet, il ne dit pas : Un arbre mauvais ne peut devenir bon ; mais seulement : En demeurant mauvais il ne peut produire de bons fruits. Du reste, qu'un changement soit possible, il le fait voir ici par cette autre parabole, où il parle de la zizanie devenue froment.

Aussi défend-il de l'arracher : « De peur », dit-il, « que vous n'arrachiez aussi le froment « avec elle » (Matth. XIII, 29) ; c'est-à-dire, le froment qui en doit sortir. Paul appelle la malice, prudence de la chair ; et prudence de l'esprit, la grâce qui a été donnée et l'énergie qui se manifeste par la bonne volonté ; il ne parle nullement de nature et de substance, mais de vertu et de vice. Ce que vous n'avez pas pu sous la loi, nous dit-il, vous le pouvez maintenant : marcher droit et sans trébucher, pourvu que vous obteniez le secours de l'Esprit. Car il ne suffit pas de ne pas marcher selon la chair, mais il faut marcher selon l'esprit ; puisqu'il ne suffit pas pour le salut d'éviter le mal, mais qu'il faut encore faire le bien. Or il en sera ainsi, si nous livrons notre âme à l'Esprit, et si nous persuadons à la chair de rester à sa place. Par là nous la rendrons spirituelle ; comme, par la lâcheté, nous rendrons notre âme charnelle.

7. Or, comme le don n'est pas imposé par la nature, mais qu'il est le produit de la libre volonté, il dépend de vous de choisir l'un ou l'autre. Tout ce qui vient de lui est parfait ; car le péché ne combat plus la loi de notre esprit, il ne la captive plus comme auparavant ; c'en est fait, tout est détruit, les passions craintives et tremblantes redoutent la grâce de l'Esprit. Mais si vous éteignez la lumière, si vous jetez le cocher en bas de son siége, si vous chassez le pilote, ne vous en prenez qu'à vous de la tempête. De ce que la vertu est maintenant plus facile, de ce que la sagesse est plus solidement appuyée, apprenez quelle était la situation de l'homme sous l'empire de la loi, et quelle elle est maintenant, depuis que la grâce a brillé. Ce qu'on ne croyait alors possible pour personne, comme la virginité, le mépris de la mort, et tant d'autres sentiments généreux, se pratique aujourd'hui par toute la terre. Ce n'est pas seulement chez nous, mais chez les Scythes, chez les Thraces, chez les Indiens, chez les Perses, chez beaucoup d'autres peuples barbares, que les chœurs de vierges, les troupes de martyrs, les communautés de moines sont plus nombreux que les unions conjugales ; que les jeûnes y sont rigoureux, le détachement parfait : ce qu'aucun de ceux qui vivaient sous la loi, excepté un ou deux, n'eût osé imaginer même en songe. En voyant donc la réalité des faits plus éclatants que le son de la trompette, ne vous laissez point aller à la mollesse, ne trahissez pas une si grande grâce. Quand on a reçu la foi, il n'est plus possible de se sauver avec le relâchement. Si le combat est facile, c'est pour que vous luttiez et remportiez la victoire ; et non pour que vous vous endormiez, pour que votre lâcheté s'autorise de la grandeur même du bienfait, et que vous vous replongiez dans l'ancien bourbier.

Aussi l'apôtre ajoute-t-il : « Mais ceux qui « sont dans la chair ne peuvent plaire à Dieu « (8) ». Quoi donc? direz-vous ; nous tuerons notre corps pour plaire à Dieu? Vous voulez

que nous sortions de notre chair, que nous nous suicidions, pour nous conduire à la vertu? Voyez-vous que d'absurdités s'ensuivraient, si nous prenions les expressions à la lettre? Ici, par chair, l'apôtre n'entend pas le corps, ni la substance du corps, mais la vie charnelle et mondaine, livrée complétement à la volupté et à la débauche et qui transforme en chair l'homme tout entier. Car, de même que ceux à qui l'esprit donne des ailes, rendent leur corps spirituel; ainsi ceux qui repoussent l'esprit et sont esclaves de leur ventre et de la volupté, transforment leur âme en chair, non pas en changeant sa substance, mais en détruisant sa noblesse. Souvent cette métaphore est employée même dans l'Ancien Testament, où le nom de chair désigne une vie grossière, fangeuse, plongée dans des voluptés coupables. Dieu dit à Noé : « Mon esprit ne demeurera pas « dans ces hommes, parce qu'ils sont chair ». (Gen. VI, 3.) Pourtant Noé aussi était revêtu de chair; mais là n'était point le crime, puisque c'est dans la nature; le mal, c'était d'avoir embrassé la vie charnelle.

Aussi Paul dit-il : « Ceux qui vivent dans « la chair ne peuvent plaire à Dieu », et il ajoute : « Pour vous, vous n'êtes point dans « la chair, mais dans l'esprit... (9) »; entendant ici non simplement la chair, mais la chair entraînée, tyrannisée par les passions. Mais, dira-t-on, pourquoi ne s'est-il pas exprimé ainsi, et n'a-t-il pas fait la différence? Pour élever l'auditeur, et faire voir que celui qui vit bien n'est, pour ainsi parler, plus dans son corps. En effet, puisqu'il est évident pour tout le monde que celui qui est dans le péché n'est pas spirituel, l'apôtre établit quelque chose de plus, à savoir que l'homme spirituel non-seulement n'est pas dans le péché, mais pas même dans la chair, et par là même est devenu un ange, s'élevant vers le ciel et portant simplement une enveloppe de chair. Que si vous accusez la chair, parce que Paul donne son nom à la vie charnelle, vous accuserez aussi le monde, parce que souvent on désigne le vice sous son nom, comme quand le Christ dit à ses disciples : « Vous n'êtes point « de ce monde » (Jean, XV, 19); et encore, à ses frères : « Le monde ne peut pas vous haïr; « pour moi il me hait ». (Id. VII, 7.) Et il faudra dire aussi que l'âme est étrangère à Dieu, parce que Paul a appelé animaux ceux qui vivent dans l'égarement. Non, non, il n'en est pas ainsi. Ce n'est pas simplement aux expressions qu'il faut s'en tenir, mais à l'intention de celui qui parle; il faut saisir exactement la différence des termes. Il y a des choses bonnes, des choses mauvaises et des choses indifférentes; au nombre de ces dernières sont l'âme et le corps, qui peuvent devenir bons ou mauvais; mais l'esprit est toujours bon et ne peut jamais cesser de l'être. D'un autre côté, la prudence de la chair, c'est-à-dire, une action mauvaise, est toujours mauvaise : car elle n'est point soumise à la loi de Dieu. Si donc vous livrez votre âme et votre corps au bien, vous partagerez le sort du bien; si vous les livrez au mal, vous aurez part à sa ruine, non par la nature de l'âme et de la chair, mais à raison de votre propre volonté qui était libre de choisir l'un ou l'autre. Qu'il en est ainsi, et que Paul n'a point calomnié la chair, nous en aurons une preuve plus sensible, en reprenant le texte : « Pour « vous, vous n'êtes point dans la chair, mais « dans l'esprit ».

8. Quoi donc! Ils n'étaient point dans la chair? Ils marchaient sans corps? Est-ce possible? Voyez-vous que l'apôtre fait ici allusion à la vie charnelle? Et pourquoi n'a-t-il pas dit : Vous n'êtes pas dans le péché? Pour vous apprendre que le Christ a non-seulement détruit la tyrannie du péché, mais aussi rendu l'âme plus légère et plus spirituelle, non en changeant sa nature, mais plutôt en lui donnant des ailes. Comme le fer, au milieu du feu, devient feu, tout en gardant sa nature propre; ainsi la chair des fidèles et de ceux qui ont l'esprit, prend l'énergie même de l'esprit et devient toute spirituelle, étant entièrement crucifiée et s'élevant, comme l'âme, sur des ailes. Tel était le corps de celui qui tenait ce langage. Aussi prenait-il en pitié toutes les voluptés et toutes les délices; il mettait son bonheur dans la faim, dans la flagellation, dans la captivité, et n'en ressentait aucune souffrance. C'était ce qu'il entendait quand il disait : « Nos courtes et légères tribulations ». (II Cor. IV, 17.) Il avait si bien maté sa chair qu'elle allait du même pas que l'esprit. « Si « toutefois l'Esprit de Dieu habite en vous ». Souvent ce terme de « Si toutefois », n'est pas chez lui une expression de doute, mais de foi ferme, et signifie « Puisque »; comme quand il dit : « Si toutefois il est juste devant Dieu « qu'il rende l'affliction à ceux qui vous affli-

« gent » (II Thess. I, 6); et encore : « Vous avez « tant souffert en vain, si toutefois c'est en « vain ». (Gal. III, 4.) « Or, si quelqu'un n'a « pas l'esprit du Christ, celui-là n'est point à « lui ». Il ne dit pas : Si vous n'avez pas, mais transporte sur d'autres une supposition pénible.

« Mais si le Christ est en vous... (10) ». De nouveau il suppose que le Christ est en eux. Ce qui pouvait attrister, il l'a dit brièvement et au milieu de son discours ; mais ce qui réjouit, il l'a dit avant et après et dans beaucoup de paroles, de manière à tenir le reste dans l'ombre. Non qu'il confonde le Christ avec l'esprit : bien loin de là; mais il montre que celui qui a l'esprit, non-seulement est dit appartenir au Christ, mais le possède lui-même. Car il n'est pas possible que le Christ ne soit pas là où est l'esprit. En effet, là où est une seule personne de la Trinité, se trouve la Trinité tout entière, vu qu'elle est indivisible en elle-même et forme une unité parfaite. Et qu'arrivera-t-il, si le Christ est en vous? « Le « corps, il est vrai, est mort à cause du pé- « ché ; mais l'esprit est vie par la justice ». Voyez-vous combien de maux résultent de l'absence du Saint-Esprit : la mort, la haine de Dieu, l'impossibilité d'obéir à ses lois, ne point appartenir au Christ comme on le doit, ne pas le posséder au dedans de soi? Voyez au contraire que de biens découlent de la présence de l'esprit : appartenir au Christ, le posséder lui-même, être l'égal des anges, c'est-à-dire, avoir mortifié sa chair, vivre de la vie immortelle, posséder un gage de la résurrection, courir sans obstacle dans la voie de la vertu. Il ne dit pas que le corps cesse de pécher, mais qu'il est mort, pour indiquer une plus grande facilité à courir. Et on est enfin couronné sans combats et sans peines. Voilà pourquoi il ajoute : « Au péché », pour vous apprendre que le Christ a détruit une fois la malice, mais non la nature du corps. Si en effet le corps était détruit, beaucoup de choses qui peuvent être utiles à l'âme, disparaîtraient. Ce n'est point là ce que dit l'apôtre, mais bien que le corps vivant et subsistant doit être mort. Car c'est là le signe que nous possédons le Fils, que l'Esprit habite en nous, lorsque nos corps ne diffèrent point, quant à leur action propre, de ceux qui sont couchés dans le cercueil. Cependant ne vous épouvantez pas en entendant parler de mortification : car vous avez une vie qu'aucune mort ne peut atteindre. Telle est la vie de l'esprit; elle ne cède plus à la mort, mais elle l'absorbe et la consume, et rend immortel tout ce qui la reçoit. Aussi après avoir dit que le corps est mort, il n'ajoute pas : L'esprit est vivant, mais : « Est vie », pour montrer qu'il peut aussi procurer la vie à d'autres.

Puis, serrant de près l'auditeur, il dit quel est le principe de la vie et quelle en est la preuve : c'est la justice. En effet, une fois le péché détruit, la mort disparaît; et la mort disparaissant, la vie est indestructible. « Que « si l'esprit de celui qui a ressuscité Jésus « d'entre les morts habite en vous, celui qui a « ressuscité le Seigneur, vivifiera aussi vos « corps mortels, par son esprit qui habite en « vous (11) ». Il revient encore à la résurrection, parce que cette espérance tenait surtout l'auditeur en haleine et l'affermissait par la pensée de ce qui est arrivé au Christ. Ne vous effrayez pas, leur dit-il, d'être revêtu d'un corps mortel ; ayez l'esprit, et ce corps ressuscitera certainement. Quoi donc! Est-ce que les corps qui n'ont pas l'esprit ne ressusciteront pas? Comment donc tous les hommes doivent-ils paraître devant le tribunal du Christ? Comment croire alors à tout ce qu'on dit de l'enfer ? Si ceux qui n'ont pas l'esprit ne ressusciteront pas, il n'y aura point d'enfer. Que signifient donc ces paroles? Tous ressusciteront, mais non pas tous pour la vie ; les uns pour le châtiment, les autres pour la vie. Aussi l'apôtre ne dit-il pas : Ressuscitera, mais : « Vivifiera » : ce qui est plus que de ressusciter et n'est réservé qu'aux justes. Puis, pour donner la raison d'un si grand honneur, il ajoute : « Par son esprit qui habite en vous ». En sorte que si, étant sur la terre, vous repoussez la grâce de l'esprit, que vous ne la possédiez pas saine et sauve au moment du départ, vous serez perdu sans ressource, quoique vous ressuscitiez. De même que si le Christ voit briller en vous son esprit, il ne souffrira pas que vous soyez livré au supplice; ainsi, s'il le voit éteint, il ne permettra pas que vous entriez dans la chambre nuptiale, non plus que les vierges folles. Ne laissez donc pas vivre votre corps maintenant, afin qu'il vive alors; faites-le mourir, pour qu'il ne meure pas; s'il continue à vivre, il ne vivra pas; s'il meurt, il vivra. Il en sera ainsi dans la résurrection universelle; il faut d'a-

bord que le corps meure et soit enseveli, puis qu'il devienne immortel. C'est aussi ce qui a eu lieu dans le baptême : le corps y a d'abord été crucifié et enseveli, puis il est ressuscité. Ainsi en a-t-il été du corps du Seigneur : il a été crucifié, puis enseveli, et il est ressuscité.

9. Faisons-en autant : mortifions sans cesse notre corps dans nos actions. Je ne parle pas ici de sa substance, à Dieu ne plaise ! mais de ses penchants aux actions coupables. Ne rien supporter d'humain en soi, n'être point l'esclave des voluptés; là, et là seulement est la vie. Du reste celui qui se soumet à leur joug, ne peut même plus vivre, à raison des chagrins, des craintes, des périls, des maux sans nombre qu'elles engendrent. Dans l'attente de la mort, il meurt de peur, avant de mourir; dans la prévision de la maladie, des injures, de la pauvreté, de quelque autre malheur inopiné, il dépérit, il se consume. Qu'y a-t-il de plus misérable qu'une telle vie? Il n'en est pas ainsi de celui qui vit par l'esprit; il est au-dessus de la crainte, du chagrin, des périls, de toute espèce de revers, non parce qu'il ne les éprouve pas, mais, ce qui est bien mieux, parce qu'il méprise leurs assauts. Mais comment cela peut-il être? Si l'esprit habite toujours en nous. Car l'apôtre n'entend pas parler d'un passage rapide, mais d'un séjour perpétuel. Aussi ne dit-il pas : Qui a habité, mais : « Qui habite », pour indiquer une demeure permanente. Ainsi celui qui est mort à cette vie est donc le plus vivant. C'est pourquoi Paul dit : « L'esprit est vie par la justice ».

Pour rendre cela plus sensible, supposons deux hommes, dont l'un est livré aux folles dépenses, aux plaisirs, aux séductions de la vie, et l'autre y est mort, et voyons quel est celui qui vit le plus. Que de ces deux hommes, l'un très-riche, illustre, nourrissant des parasites et des flatteurs, passe toutes ses journées dans les jeux et la débauche; que l'autre, en proie à la faim, aux privations, à toutes les nécessités de la vie, soit sage, ne prenne que le soir la nourriture strictement nécessaire, ou même, si vous le voulez, passe deux et trois jours sans manger : lequel des deux nous semble le plus vivre? Je sais que le plus grand nombre répondront que c'est le premier, celui qui danse et dissipe son bien; mais nous, nous pensons que c'est celui qui garde les bornes de la modération. Mais puisqu'il y a ici matière à débat et à discussion, entrons chez l'un et l'autre, au moment précis où le riche vous semble surtout vivre, dans l'instant même où il se livre aux plaisirs; entrons, dis-je, et voyons où ils en sont tous les deux : car c'est par les faits qu'on juge d'un vivant et d'un mort. Nous trouverons donc l'un au milieu des livres, ou vaquant à la prière et au jeûne, ou appliqué à quelque autre œuvre nécessaire, veillant dans la sobriété, et conversant avec Dieu; et nous verrons l'autre plongé dans l'ivresse, et dans un état semblable à celui d'un mort; et si nous attendons jusqu'au soir, nous verrons la mort l'envahir encore davantage, jusqu'à ce que le sommeil lui succède; tandis que le premier passera la nuit dans la sobriété et les veilles. Lequel donc appellerons-nous vivant; de celui qui est étendu insensible, et objet de dérision pour tout le monde, ou de celui qui est plein de vigueur et s'entretient avec Dieu?

Si vous vous approchez de l'un et que vous soyez obligé de lui parler, il ne vous répondra pas plus que s'il était mort; si vous allez trouver l'autre, soit de jour, soit de nuit, vous verrez un ange plutôt qu'un homme, appliqué aux choses du ciel. Voyez-vous donc que l'un est le plus vivant des vivants, et que l'autre est dans un état plus pitoyable que les morts? Que si on le voit agir, il prend un objet pour un autre, il ressemble aux insensés, il est même plus misérable qu'eux. Si en effet quelqu'un insulte ceux-ci, nous avons tous pitié d'eux et nous blâmons l'auteur de l'outrage; si au contraire nous voyons quelqu'un injurier celui-là, non-seulement nous n'éprouvons aucun sentiment de compassion, mais nous le condamnons pour être en pareil état. Est-ce là vivre, dites-moi? Cette vie n'est-elle pas pire que mille morts? Voyez-vous que non-seulement l'homme livré aux plaisirs est mort, mais qu'il est dans un état pire que la mort, qu'il est plus misérable que le possédé du démon? Car celui-ci excite la pitié, et lui l'aversion; l'un rencontre l'indulgence, et l'autre est puni de sa maladie. Et s'il est ridicule extérieurement, quand il laisse tomber une bave puante, et exhale une fétide odeur de vin, songez à l'état malheureux de son âme, ensevelie dans son corps comme dans un sépulcre. C'est absolument comme si on commandait à une servante barbare, laide, immonde, d'insulter et d'outrager en toute liberté une jeune fille parée, chaste, libre, de noble

origine et belle : Voilà l'image de l'ivresse.

10. Quel homme sensé ne préférerait mille fois la mort à un seul jour ainsi passé? Si le lendemain, au sortir d'une telle orgie, il semble être sage, il ne jouit pas encore des avantages de la tempérance, parce qu'il a devant les yeux le nuage soulevé par la tempête de l'ivresse. Accordons cependant qu'il est vraiment sain, quel profit en retire-t-il? Sa sobriété ne sert qu'à lui mettre ses accusateurs sous les yeux. Dans sa honteuse situation il gagnait au moins de ne pas s'apercevoir qu'on se moquait de lui; mais le lendemain, il n'a plus cette consolation, quand il s'aperçoit que ses domestiques murmurent, que sa femme est couverte de confusion, que ses amis le blâment, que ses ennemis le tournent en dérision. Quoi de plus misérable qu'une telle vie : être pendant le jour un objet de mépris, et retomber, le soir, dans les mêmes turpitudes? Quoi encore? Voulez-vous que nous mettions en scène les avares? C'est encore une autre ivresse, plus grave même que la première; or si c'est une ivresse, c'est aussi une mort pire, puisque c'est une pire ivresse.

Il n'est pas en effet aussi terrible d'être ivre de vin, qu'ivre de cupidité; car, là, la punition se borne à la souffrance, et tout se termine à l'insensibilité et à la ruine de celui qui s'enivre; mais ici le mal passe à des milliers d'âmes et allume des guerres de tout genre. Comparons-les donc l'un à l'autre, et voyons en quoi l'avare se rapproche de l'ivrogne, en quoi il le surpasse, et faisons aujourd'hui la part de chacun d'eux. Ne les mettons plus en comparaison avec ce bienheureux qui vit de l'Esprit, mais mettons-les en face l'un de l'autre et examinons-les. Mettons au milieu une table, ensanglantée de mille meurtres. Qu'ont-ils donc de commun et en quoi se ressemblent-ils? Dans la nature même de leur maladie, l'apparence de l'ivresse diffère, puisque l'une est le produit du vin, et l'autre celui des richesses; mais la maladie est la même : car tous les deux sont tourmentés d'un désir désordonné. Plus celui qui est ivre de vin avale de coupes, plus il désire en boire; plus celui qui est avide de richesses en amasse, plus il attise le feu de la cupidité et augmente sa soif. En ce point ils se ressemblent; mais, sous un autre rapport, l'avare va plus loin. Comment cela? C'est que l'ivrogne souffre selon les lois de la nature : car le vin étant chaud et augmentant ainsi la sécheresse naturelle, procure la soif à ceux qui le boivent; mais l'avare, pourquoi désire-t-il avoir plus? Pourquoi, puisque plus il est riche, plus il est pauvre? En vérité c'est un mal étrange, et qui tient de l'énigme. Mais voyons-les, s'il vous plaît, après l'ivresse; ou plutôt, on ne peut jamais voir l'avare après l'ivresse, puis qu'il est toujours ivre.

Prenons-les donc dans l'ivresse même, examinons lequel des deux est le plus ridicule, et faisons exactement leur portrait. Nous verrons l'homme ivre de vin déraisonner sur le soir, ouvrir les yeux et ne voir personne, aller çà et là sans but et au hasard, heurter les passants, vomir, se déchirer et se déshabiller honteusement; et si sa femme est là, ou sa fille, ou sa servante, ou toute autre personne, on rira de lui à gorge déployée. Produisons maintenant l'avare. Ici, ce qui se passe n'est pas seulement visible, mais excite l'horreur, la plus vive indignation, et mérite mille fois la foudre; voyons pourtant le côté ridicule. Aussi bien que l'autre, celui-ci méconnaît tout le monde, amis et ennemis; il ouvre aussi les yeux et ne voit pas; et comme le premier ne voit partout que du vin, lui ne voit partout que de l'argent. Ses vomissements sont bien plus pénibles. Ce n'est point de la nourriture qu'il rejette, mais des paroles d'injure, d'outrage, de guerre, de mort, qui attirent sur sa tête la foudre du ciel; comme le corps de l'ivrogne est livide et chancelant, ainsi est l'âme de l'avare. Bien plus, son corps même n'est point exempt de la maladie, il dépérit même davantage : car le souci, la colère, l'insomnie, le minent plus que le vin ne le ferait et le rongent en peu de temps. L'ivrogne peut du moins être sobre pendant la nuit; mais l'avare est continuellement ivre, le jour et la nuit, qu'il veille ou qu'il dorme, subissant un châtiment plus grand que le prisonnier, que le malheureux condamné aux mines, ou tout autre plus misérable encore.

11. Est-ce donc là une vie, dites-moi? N'est-ce pas plutôt la mort, et même quelque chose de plus pitoyable que quelle mort que ce soit? Du moins la mort donne le repos au corps, le soustrait au ridicule, à l'indécence, au péché; mais ces ivresses précipitent dans tous ces maux, bouchent les oreilles, crèvent les yeux, environnent l'esprit de ténèbres. Car l'avare ne peut entendre parler, ni parler lui-même

que d'intérêts et d'intérêts d'intérêts, de profits odieux, de gains ignobles et vils; aboyant comme un chien contre tout le monde ; haïssant et repoussant tout le monde, faisant sans raison la guerre à tout le monde, ennemi du pauvre, jaloux du riche, désagréable à tous. S'il a une femme, des enfants, des amis, il les regarde comme plus ennemis que des ennemis naturels, s'il n'a pas la liberté de gagner à tout prix. Quoi de pire qu'une pareille folie ? Quoi de plus misérable, puisque, n'ayant qu'un corps, ne servant qu'un ventre, il se crée à lui-même des rochers, des écueils cachés, des précipices, des fossés, des abîmes sans nombre ? Si on vous appelle aux charges publiques, vous vous enfuyez, de peur de la dépense; mais en sacrifiant à Mammon, vous vous imposez un service bien plus pénible, et non-seulement plus coûteux, mais encore plus dangereux ; car vous ne livrez pas seulement à ce tyran cruel de l'argent, des fatigues de corps, des tourments et des peines d'esprit, mais encore votre corps lui-même, pour tirer, misérable que vous êtes, quelque profit de ce barbare esclavage. Ne voyez-vous pas tous les jours ceux qu'on porte au tombeau ; comme ils s'en vont nus, dépouillés de tout, ne pouvant rien emporter de chez eux, mais abandonnant aux vers le linceul même qui les enveloppe? Contemplez-les chaque jour, et peut-être votre maladie se guérira-t-elle, à moins que l'aspect de somptueuses funérailles n'augmente encore votre folie, car c'est un mal bien grave, c'est une maladie terrible. Voilà pourquoi à chaque réunion nous en parlons, pourquoi nous en rebattons si souvent vos oreilles, afin d'obtenir quelque chose à force d'instances.

Du reste ne contestez pas : ce n'est pas seulement au jour du jugement, mais déjà ici-bas que ce mal, si varié dans ses formes, attire de grands châtiments. Car, lorsque je parlerais des prisonniers condamnés à perpétuité, de l'homme cloué sur sa couche par une longue maladie, de celui qui lutte avec la faim, ou de tout autre infortuné, je ne nommerais personne qui souffre autant que les avares. Quoi de plus affreux en effet que de haïr tout le monde, et d'en être haï, de ne vivre en paix avec personne, de n'être jamais rassasié, d'avoir toujours soif, de lutter continuellement avec la faim, et une faim plus terrible que la faim ordinaire, d'être accablé de soucis quotidiens, de n'être jamais dans son bon sens, d'être toujours dans l'agitation et dans le trouble ? Or les avares subissent ces tourments et bien d'autres encore ; car, même quand ils gagnent, serait-ce la fortune de tout le monde, ils n'en éprouvent aucune satisfaction, à cause du désir de gagner davantage ; et s'ils font une perte, ne serait-ce que d'une obole, ils s'estiment les plus malheureux des hommes, et s'imaginent avoir perdu la vie. Quelles paroles pourraient décrire ces souffrances? Or, s'il en est ainsi dès ce monde, songez aux maux qui doivent suivre, à la perte du royaume, aux supplices de l'enfer, aux chaînes éternelles, aux ténèbres extérieures, au ver empoisonneur, au grincement de dents, aux tourments, aux angoisses, aux fleuves de feu, aux fournaises qui ne s'éteignent jamais ; et recueillant tout cela et le comparant aux plaisirs que procurent les richesses, détruisez radicalement cette maladie, afin que, possédant la vraie richesse et délivré de cette affreuse pauvreté, vous obteniez les biens présents et à venir, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui, gloire soit rendue au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XIV.

AINSI, MES FRÈRES, NOUS NE SOMMES POINT REDEVABLES A LA CHAIR. CAR SI C'EST SELON LA CHAIR QUE VOUS VIVEZ, VOUS MOURREZ ; MAIS SI, PAR L'ESPRIT, VOUS MORTIFIEZ LES ŒUVRES DE LA CHAIR, VOUS VIVREZ. (VIII, 12, 13, JUSQU'A 27.)

—

Analyse.

1. Il faut mortifier la chair, mais seulement dans ses inclinations mauvaises, et non dans ses fonctions utiles.
2. L'Esprit de Dieu doit tout conduire en nous, l'âme et le corps, c'est à cette condition que nous devenons enfants de Dieu, non simplement comme les Juifs, mais d'une manière plus haute.
3. Commencement de la prière des catéchumènes. — Dieu a envoyé dans nos cœurs l'Esprit de son Fils, et c'est lui qui nous fait dire à Dieu : *Notre Père*. — Nous sommes donc les fils de Dieu, et non-seulement ses fils, mais ses héritiers, et non-seulement ses héritiers, mais les cohéritiers de Jésus-Christ.
4. Cet héritage de la gloire future est tel que les peines de cette vie présente sont sans proportion avec lui.
5. Cette gloire sera telle encore que toute la création soupire après elle de concert avec l'homme. — Car la création faite pour l'homme sera elle-même transformée et délivrée de l'asservissement à la corruption.
6. Nous avons déjà reçu les prémices de cette gloire, les prémices de l'Esprit, comment le reste pourrait-il nous manquer ? — Vivons donc en espérance, attendons dans la patience. — L'espérance a pour objet, non ce qui se voit, mais ce qui ne se voit pas encore.
7. A la patience qui est notre fait se joint le don de l'Esprit-Saint qui nous excite à l'espérance, et par elle adoucit nos peines.— Ce n'est pas seulement dans les moments difficiles que la grâce nous assiste, c'est encore dans les circonstances ordinaires de la vie, par exemple elle nous apprend ce qu'il est utile que nous demandions à Dieu. — Explication de cette parole un peu obscure : Mais l'Esprit lui-même prie pour nous par des gémissements inénarrables.
8. Bonté de Dieu envers les hommes, démontrée par celle dont il a usé envers les Juifs.
9-11. Longue et pathétique exhortation à la pratique de l'aumône.

1. Après avoir montré combien est grande la récompense de la vie spirituelle, qu'elle fait habiter le Christ en nous, qu'elle vivifie les corps morts, qu'elle donne des ailes pour s'élever vers le ciel, qu'elle rend plus facile le chemin de la vertu, il en déduit nécessairement un avertissement, et dit : Donc nous ne devons pas vivre selon la chair. Ce n'est cependant point ainsi qu'il s'exprime : son langage est plus vif et plus ferme : nous sommes redevables à l'Esprit ; car c'est là évidemment le sens de ces mots : « Nous ne sommes point « redevables à la chair ». C'est ce qu'il démontre partout, en faisant voir que les dons de Dieu n'étaient point dus, mais sont de purs effets de la grâce ; et que ce que nous avons fait ensuite n'est point libéralité, mais simple dette. Car c'est là ce qu'il entend, quand il dit : « Vous avez été achetés chèrement ; ne vous « faites point esclaves des hommes » (I Cor. VII, 23) ; et : « Vous n'êtes plus à vous-mêmes » (I Cor. VI, 19.) Ailleurs il s'exprime encore là-dessus en ces termes : « Parce que si un seul « est mort pour tous, donc tous sont morts ; « et le Christ est mort pour tous, afin que ceux « qui vivent ne vivent plus pour eux ». (II Cor. V, 14, 15.) Ici il rend la même pensée par ces expressions : « Nous sommes redevables ». Après avoir dit : « Nous ne sommes point « redevables à la chair », de peur que vous ne l'entendiez de la nature même de la chair, il ne se tait point là-dessus, et ajoute : « Pour « vivre selon la chair ». Au fait nous devons à la chair bien des choses : la nourriture, l'entretien, le repos, les remèdes dans ses maladies, le vêtement et mille autres soins encore. De peur donc que vous ne vous imaginiez que son intention est de supprimer ces devoirs, quand il dit : « Nous ne sommes point rede- « vables à la chair », il interprète lui-même sa pensée en disant : « Pour vivre selon la « chair ». Je retranche, nous dit-il, tous les

soins qui conduisent au péché, mais je veux tout ce qui est nécessaire à l'entretien : et c'est ce qu'il exprime plus bas. En effet, après avoir dit qu'il ne faut point avoir souci de la chair, il ne s'en tient pas là, mais il ajoute : « Pour « les passions », ce qui signifie encore ici : Qu'on lui donne des soins, nous les lui devons : mais ne vivons pas selon la chair, c'est-à-dire, ne lui abandonnons pas l'empire sur notre vie. C'est à elle de suivre, et non de commander ; elle ne doit point régler notre vie, mais recevoir les lois de l'Esprit.

Après avoir fixé ce point, et prouvé que nous sommes redevables à l'Esprit, voulant montrer de quels bienfaits, il ne mentionne pas (et c'est ici surtout qu'il faut admirer sa prudence), il ne mentionne pas, dis-je, les biens passés, mais les biens à venir. Pourtant les premiers en valaient bien la peine ; néanmoins il n'en dit rien, il ne rappelle point ces ineffables bienfaits, et ne parle que de l'avenir. C'est que d'ordinaire un bienfait passé fait moins d'impression sur la foule qu'un bien à venir et qu'un bien en expectative. Après avoir ainsi complété sa pensée, il les attriste d'abord et les effraie, en leur rappelant les maux qu'engendre la vie selon la chair : « Car si c'est « selon la chair que vous vivez, vous mourrez », faisant allusion à la mort éternelle, au châtiment et au supplice de l'enfer. Et même à y regarder de près, l'homme qui vit selon la chair est mort déjà dès cette vie, comme nous vous l'avons démontré dans le discours précédent. « Mais si, par l'esprit, vous mortifiez « les œuvres de la chair, vous vivrez ». Voyez-vous qu'il ne parle pas de la nature du corps, mais des œuvres de la chair ? En effet, il ne dit pas : Si par l'esprit vous mortifiez la nature du corps, vous vivrez ; mais « Les œuvres » ; non pas même toutes les œuvres, mais les mauvaises, comme la suite le fait voir : Si vous faites cela, dit-il, vous vivrez. Et comment cela pourrait-il se faire, s'il s'agissait de tous les actes ? Car voir, entendre, marcher, sont des actions du corps, et si nous devions les mortifier, nous éteindrions en nous la vie jusqu'à nous rendre coupables d'homicide. Quelles sont donc les actions qu'il nous dit de mortifier ? Celles qui nous portent au mal, celles qui tendent au vice et qui ne peuvent se mortifier que par l'Esprit. Mortifier les autres ce serait vous suicider, ce qui n'est point permis ; mais celles-ci seulement doivent être mortifiées par l'Esprit : quand l'Esprit est là, tous les flots sont apaisés, les passions sont comprimées, plus rien ne se révolte en nous. Voyez-vous, ainsi que je le disais tout à l'heure, comme il nous excite par l'espoir des biens à venir, et montre que nous ne sommes pas seulement redevables pour les bienfaits passés ? La rémission des fautes passées, nous dit-il, n'est pas le seul bienfait de l'Esprit, mais il nous assure encore la possession des biens futurs et nous rend dignes de la vie éternelle. Il y ajoute encore une autre récompense, en disant : « Car tous ceux qui sont « conduits par l'Esprit de Dieu, ceux-là sont « fils de Dieu (4) ».

2. Cette nouvelle couronne est bien plus précieuse que la première. Aussi ne dit-il pas simplement : Ceux qui vivent par l'Esprit de Dieu, mais : « Ceux qui sont conduits par « l'Esprit de Dieu », indiquant ainsi que cet Esprit veut être le maître de notre vie, le pilote de la nacelle, le conducteur du char à deux chevaux. Car ce n'est pas seulement le corps, mais aussi l'âme que l'apôtre assujétit à ses rênes. Il ne veut point que l'âme agisse de sa propre autorité, mais il soumet ses facultés à la puissance de l'Esprit. Et de peur que, se fiant à la grâce du baptême, on ne se néglige dans sa conduite, il affirme que, si étant baptisé, vous ne vous laissez point conduire par l'Esprit, vous perdez la dignité dont vous étiez honoré et le privilége de l'adoption. Aussi ne dit-il point : Ceux qui ont reçu l'Esprit, mais : « Ceux qui sont conduits par l'Esprit ». C'est-à-dire, ceux qui sont ainsi gouvernés pendant toute leur vie, ceux-là sont fils de Dieu. Puis, comme cette dignité avait été accordée aux Juifs, (car il est écrit : « J'ai dit : Vous êtes des « dieux et tous fils du Très-Haut » (Ps. LXXXI) ; et encore : « J'ai engendré des fils et je les ai « élevés » (Ps. II) ; et encore : « Israël mon pre- « mier-né » (Ecc. IV, 22) ; et dans Paul lui-même : « Auxquels appartient l'adoption » (Rom. IX, 4) ; il démontre quelle grande différence il y a entre ces deux honneurs. Si les noms sont les mêmes, nous dit-il, il n'en est pas ainsi des choses. Et il en donne la démonstration, en établissant une comparaison entre les justes, entre les dons eux-mêmes, et en parlant de l'avenir ; et d'abord il rappelle ce qu'on leur avait donné. Qu'était-ce donc ? L'esprit de servitude ; c'est pourquoi il ajoute : « Aussi vous n'avez point reçu de nouveau

« l'esprit de servitude qui inspire la crainte ». Puis, sans parler de ce qui est opposé à l'esprit de servitude, c'est-à-dire de l'esprit de liberté, il exprime quelque chose de bien préférable : « L'Esprit d'adoption », qui donnait aussi la liberté : « Mais vous avez reçu l'esprit d'adop- « tion des fils ». Voilà qui est évident; mais qu'est-ce que l'esprit de servitude? Ceci n'est pas aussi clair. Il est donc nécessaire de l'expliquer : car ce n'est pas seulement une obscurité, mais une grande difficulté.

En effet, le peuple juif n'avait point reçu l'Esprit; que veut donc dire l'apôtre? Il donne ce nom à la lettre parce qu'elle était spirituelle, comme il l'a donné à la loi, à l'eau qui sortit du rocher, à la manne. Il a dit en effet : « Ils « ont tous mangé la même nourriture spiri- « tuelle et ils ont bu le même breuvage spiri- « tuel ». (I Cor. x, 3, 4.) Il en a dit autant de la pierre : « Car ils buvaient de la pierre spiri- « tuelle qui les suivait ». (Ibid.) Comme tout cela était au-dessus de la nature, il lui donnait le nom de spirituel, mais non parce que ceux qui y participaient avaient reçu l'Esprit. Et comment la lettre était-elle une lettre de servitude? Passez en revue toutes leurs institutions, et vous le verrez clairement. Le châtiment leur venait immédiatement, la récompense ne se faisait point attendre, réglée dans sa mesure et comparable au salaire quotidien d'un domestique; de tous côtés ils avaient devant les yeux des sujets de crainte, des purifications corporelles, une modération qui ne s'étendait qu'aux actes.

Chez nous il n'en est pas de même : car l'esprit et la conscience doivent être purs. En effet le Christ ne nous dit pas : Tu ne tueras point, mais : Tu ne te mettras point en colère; il ne dit pas : Tu ne commettras point l'adultère, mais : Tu ne jetteras point de regard impudique; afin que la vertu et les bonnes œuvres ne soient plus le résultat de la crainte, mais les fruits de notre amour pour lui. Il ne nous promet plus une terre où coulent des ruisseaux de miel et de lait, mais que nous serons les cohéritiers de son Fils unique : pour nous détacher entièrement des biens présents, il nous en promet qui seront vraiment dignes d'enfants de Dieu, où il n'y aura plus rien de sensible ni de corporel, mais où tout sera spirituel. En sorte que si les Juifs avaient le nom de fils, ils étaient pourtant esclaves; tandis que, devenus libres, nous avons reçu l'adoption et nous attendons le ciel; à eux, Dieu parlait par d'autres; à nous, il parle par lui-même; ils n'agissaient que par un motif de crainte, tandis que les spirituels agissent par le désir et par l'amour, comme ils le font assez voir en dépassant les préceptes. Les Juifs, comme des mercenaires et des ingrats, ne cessaient jamais de murmurer; les spirituels ne cherchent que le bon plaisir du Père; les Juifs, une fois les bienfaits reçus, blasphémaient; nous, nous rendons grâces même au sein des périls. S'il s'agit de la punition des pécheurs, la différence est grande encore. Nous ne nous convertissons point comme eux, par crainte d'être lapidés, brûlés, mutilés par les prêtres; il suffit que nous soyons exclus de la table paternelle et condamnés à une absence d'un nombre de jours déterminés. Chez les Juifs, l'adoption était un titre purement honorifique; chez nous les effets suivent, la purification par le baptême, le don de l'Esprit, tous les autres biens en abondance. Il y aurait bien d'autres choses à dire pour montrer la noblesse de notre condition et la bassesse de la leur; l'apôtre se contente de les indiquer par ces mots d'esprit, de crainte, d'adoption; puis il passe à une autre preuve, pour démontrer que nous avons l'esprit d'adoption. Quelle est cette preuve? « Dans lequel nous crions : Abba, le Père (15) ».

3. Or, ce que cela vaut, les initiés le savent, eux qui reçoivent l'ordre de prononcer ce mot pour la première fois dans la prière mystique. Mais quoi! direz-vous, est-ce que les Juifs ne donnaient pas aussi à Dieu le nom de Père? N'entendez-vous pas Moïse dire : « Tu as aban- « donné le Dieu qui t'a engendré? » (Deut. xxxii, 18.) N'entendez-vous pas Malachie dire en forme de reproche : « Un seul Dieu nous a « créés, nous n'avons tous qu'un Père? » (Mal. ii, 10.) Malgré ces textes et bien d'autres encore, nous ne voyons nulle part que les Juifs appelassent Dieu leur père et l'invoquassent sous ce nom. Et nous tous, prêtres et simples fidèles, princes et sujets, nous avons ordre de prier ainsi. Ce mot, nous l'avons prononcé pour la première fois après l'enfantement merveilleux, après cette naissance étonnante et extraordinaire. D'ailleurs, si les Juifs appelaient ainsi Dieu, ce n'était point par une inspiration propre; tandis que ceux qui vivent sous la loi de grâce, le font par le mouvement et l'action de l'esprit. Car, comme il y a un esprit de sagesse, par lequel les insensés de-

viennent sages, ainsi que l'enseignement le fait voir ; un esprit de force, par lequel les faibles ressuscitaient les morts et chassaient les démons ; un esprit de grâce de guérisons, un esprit de prophétie, un esprit de langues : ainsi il y a un esprit d'adoption. Et comme nous reconnaissons l'esprit de prophétie, lorsque celui qui le possède prédit l'avenir, non par son inspiration personnelle, mais par le mouvement de la grâce ; ainsi reconnaissons-nous l'esprit d'adoption quand celui qui l'a reçu donne à Dieu le nom de Père, mû en cela par l'Esprit. Et voulant montrer que c'est bien d'enfants légitimes qu'il s'agit, l'apôtre emploie la langue hébraïque. En effet, il ne dit pas seulement : « Père », mais : « Abba, le « Père » : expression que les enfants légitimes emploient à l'égard de leur père.

Quand il a ainsi donné la différence d'après les institutions, la grâce accordée, la liberté, il produit encore une autre preuve de l'excellence de cette adoption. Quelle est cette preuve? « L'Esprit lui-même rend témoignage à notre « esprit, que nous sommes enfants de Dieu « (16) ». Je ne m'appuie pas seulement sur ce mot, dit-il, mais sur la raison même de ce mot ; je dis tout cela sous l'inspiration même de l'Esprit. C'est ce qu'il explique ailleurs plus clairement en disant : « Dieu a envoyé dans « vos cœurs l'Esprit de son Fils, criant : Abba, « le Père ». (Gal. IV, 6.) Qu'est-ce que cela veut dire : « Rend témoignage à notre esprit? » c'est-à-dire : Le Paraclet rend témoignage au don qui nous a été fait. Ce n'est pas seulement la voix du don, mais aussi celle du Paraclet qui nous a fait le don ; car c'est lui-même qui par sa grâce nous a appris à parler ainsi. Or, quand l'Esprit rend témoignage, quel moyen de douter ? Si c'était un homme, un ange, un archange, ou quelque autre puissance de ce genre, qui nous fît cette promesse, on aurait peut-être raison de se défier ; mais quand c'est la puissance suprême, celle qui nous a fait le don, qui nous rend témoignage par la prière même qu'elle nous ordonne de lui adresser, comment élever un doute sur notre dignité? Si un roi élisait quelqu'un et proclamait devant tout le monde l'honneur qu'il lui fait, aucun de ses sujets n'oserait le contredire.

« Mais si nous sommes enfants, nous som- « mes aussi héritiers (17) ». Voyez-vous comme il augmente le don peu à peu? Car, comme on peut être enfant sans être héritier, (en effet tous les enfants ne sont pas héritiers), il a soin d'ajouter que nous sommes aussi héritiers. Or les Juifs, outre qu'ils n'ont point joui d'une telle adoption, ont été exclus de l'héritage. « Car il fera mourir misérablement ces misé- « rables, et il donnera sa vigne à d'autres vi- « gnerons ». (Matth. XXI, 41.) Auparavant le Christ avait déjà dit : « Beaucoup viendront de « l'Orient et de l'Occident et auront place avec « Abraham ; tandis que les enfants du royaume « seront jetés dehors ». (Id. VIII, 11, 12.) Mais Paul ne s'arrête pas là ; il dit encore quelque chose de plus, savoir que nous sommes « Hé- « ritiers de Dieu » ; c'est pourquoi il ajoute : « Nous sommes aussi héritiers de Dieu » ; et non simplement héritiers, mais, ce qui est plus encore : « Cohéritiers du Christ ». Voyez-vous comme il s'efforce de nous amener jusqu'auprès du Seigneur? Comme tous les enfants ne sont pas héritiers, il montre que nous sommes tout à la fois enfants et héritiers. Puis, comme tous les héritiers n'héritent pas de grands biens, il fait voir que les héritiers de Dieu possèdent cet avantage. Enfin, comme on peut être héritier de Dieu, et cependant n'être pas cohéritier du Fils unique, il déclare que cet honneur nous appartient encore. Et voyez sa sagesse ! quand il traite un sujet triste, qu'il parle du châtiment réservé à ceux qui vivent selon la chair, et dit, par exemple, qu'ils mourront, il est bref ; mais quand il aborde une question plus agréable, il s'étend, il devient prolixe, il entre dans le détail des récompenses et mentionne des dons aussi grands que variés. Si c'est une grâce ineffable d'être enfant, pensez ce que c'est que d'être héritier. Et si c'est une grande chose d'être héritier, c'est beaucoup plus encore d'être cohéritier. Puis, pour montrer que ce n'est pas seulement un don de la grâce, et pour rendre croyable ce qu'il vient de dire, il ajoute : « Pourvu que nous souffrions avec lui, afin « d'être glorifiés avec lui ». C'est-à-dire, si nous avons partagé les tristesses, à bien plus forte raison aurons-nous part aux joies. Comment, en effet, celui qui nous a comblés de bienfaits quand nous n'avions rien mérité, ne nous en accorderait-il pas encore bien davantage, quand il nous aura vus travailler et tant souffrir ?

4. Après avoir donc montré qu'il y a ici rétribution et récompense, pour rendre croyable ce qu'il a dit et dissiper tous les doutes, il fait

voir que cette rétribution a cependant le caractère de la grâce ; d'une part, son but est de faire accepter ce qu'il avance par ceux mêmes qui hésitent, et empêcher de rougir ceux qui ont reçu le don, comme s'ils étaient toujours sauvés gratuitement ; de l'autre, il veut nous apprendre que Dieu rétribue toujours le travail bien au-delà du mérite. Aussi, d'un côté il a dit : « Pourvu que nous souffrions avec lui, « afin d'être glorifiés avec lui » ; et de l'autre, il ajoute : « Les souffrances du temps présent « n'ont point de proportion avec la gloire fu- « ture qui sera révélée en nous (18) ». Plus haut il demandait de l'homme spirituel la réforme de ses mœurs, en disant : Vous ne devez pas vivre selon la chair ; par exemple, il faut que celui qui est sujet à la concupiscence, à la colère, à l'amour des richesses, à la vaine gloire, triomphe de ces passions ; ici, après lui avoir rappelé le don tout entier, le passé et le futur ; l'avoir exalté par l'espérance ; l'avoir placé près du Christ, et déclaré cohéritier du Fils unique, il l'exhorte à prendre courage et l'appelle enfin aux dangers. En effet, ce n'est pas la même chose de surmonter nos passions ou de supporter les épreuves extérieures, la flagellation, la faim, l'exil, la prison, les chaînes, le supplice, car tout ceci demande une âme plus généreuse et plus ardente.

Et voyez comme il contient et exalte tout à la fois l'esprit des combattants ! Après avoir montré que la rétribution sera plus grande que le travail, il exhorte plus vivement, mais ne souffre pas qu'on s'enorgueillisse, puisque les peines sont bien au-dessous des récompenses. Il a même dit ailleurs : « Car les tri- « bulations si courtes et si légères de la vie « présente produisent en nous le poids éternel « d'une gloire sublime et incomparable ». (II Cor. IV, 17.) Là il parlait à des hommes plus sages ; ici, il ne veut pas que les tribulations soient légères, mais il console par l'espoir de la récompense future, en disant : « Pour moi, « j'estime que les souffrances du temps pré- « sent n'ont point de proportion... » Il n'ajoute pas : Du repos futur, mais ce qui est beaucoup plus : « De la gloire future ». En effet, là où il y a repos, il n'y a pas nécessairement gloire ; mais là où il y a gloire, il y a certainement repos. Ensuite, tout en disant gloire future, il indique qu'elle est déjà présente, puisqu'il ne dit pas : De la gloire qui sera, mais : De la gloire future qui sera révélée en nous, c'est-à-dire qui existe déjà, quoique cachée ; ce qu'il exprime ailleurs plus clairement, quand il dit : « Notre vie est cachée avec le Christ en Dieu ». (Col. III, 3.) Comptez donc sur cette gloire ; car elle est déjà prête, elle attend votre travail. Que si le délai vous attriste, faites-vous-en, au contraire, un sujet de joie : c'est parce qu'elle est grande, ineffable, bien au-dessus de l'état présent, qu'on vous la tient en réserve pour l'autre vie. Car ce n'est pas sans raison que Paul dit : « Les souffrances du temps présent » ; c'est pour nous faire voir que la gloire les surpasse, non-seulement en qualité, mais aussi en quantité. En effet nos souffrances, quelles qu'elles puissent être, se terminent avec la vie présente ; mais les biens futurs s'étendent aux siècles infinis. Et comme il ne peut tout expliquer, tout dire en détail, il résume tout sous le nom de la gloire, la chose qui nous paraît la plus désirable : on la regarde en effet comme le sommaire, comme le comble de tous les biens.

Relevant encore son auditeur d'une autre manière, il parle pompeusement de la création, voulant établir deux points par ce qu'il va dire : le mépris des biens présents, le désir des biens à venir, et un troisième encore qui l'emporte sur les deux premiers : il veut prouver combien Dieu a à cœur les intérêts du genre humain, et en quel honneur il tient notre nature. Ensuite, au moyen de ce seul dogme, il détruit, comme des toiles d'araignée, comme de purs jeux d'enfants, tous les systèmes que les philosophes ont forgés sur ce monde. Mais pour mieux éclaircir ceci, écoutons-le parler : « Aussi la créature attend « d'une vive attente la manifestation du Fils « de Dieu. Car elle est assujétie à la vanité, « non point volontairement, mais à cause de « celui qui l'y a assujétie dans l'espérance « 19, 20) ». C'est-à-dire : la créature éprouve de vives souffrances, dans l'attente des biens dont nous avons parlé ; car le terme grec dont se sert l'apôtre[1] signifie une attente impatiente. Et pour rendre la figure plus vive, il personnifie le monde entier : comme faisaient aussi les prophètes, qui nous représentent les fleuves battant des mains, les rochers bondissant et les montagnes tressaillant d'allégresse, non pour nous faire croire que ce soient des êtres animés, ou capables de penser, mais pour

[1] Ἀποκαραδοκία.

nous faire comprendre l'excellence des biens, comme si les êtres inanimés eux-mêmes en sentaient le prix.

5. Ils en font souvent autant dans les sujets tristes, nous dépeignant la vigne versant des larmes, le vin; les montagnes, les lambris du temple poussant des gémissements, afin de nous faire comprendre l'excès des maux. A leur exemple, l'apôtre personnifie ici la création, et nous dit qu'elle gémit, qu'elle enfante; non qu'il ait entendu quelques gémissements sortir de la terre ou du ciel, mais pour nous indiquer l'étendue des biens à venir et nous faire soupirer après le terme des maux qui nous enchaînent. « Car la créa- « ture est assujétie à la vanité, non point vo- « lontairement, mais à cause de celui qui l'y « a assujétie ». Qu'est-ce que cela signifie : « La créature est assujétie à la vanité? » C'est-à-dire : Elle est devenue corruptible. Pour qui et pourquoi ? A cause de vous, ô homme ! Dès que votre corps est devenu mortel et passible, la terre a été maudite et a produit des épines et des chardons. Or, que le ciel aussi, vieillissant comme la terre, doive subir une transformation en un état meilleur, écoutez-en la preuve tirée du prophète : « Au com- « mencement, Seigneur, vous avez fondé la « terre, et les cieux sont les œuvres de vos « mains. Ils périront, mais vous subsisterez; « ils vieilliront tous comme un vêtement; « vous les replierez comme un manteau et ils « seront changés ». (Ps. CI, 26.) Isaïe disait aussi dans le même sens : « Regardez le ciel « en haut et la terre en bas; le ciel a la soli- « dité de la fumée, la terre vieillira comme « un manteau, et ceux qui l'habitent périront « comme eux ». (Is. LI, 6.) Voyez-vous comment la créature est assujétie à la vanité, et comment elle est délivrée de la corruption? En effet le prophète dit : « Vous les replierez « comme un manteau et ils seront changés », et Isaïe : « Ceux qui l'habitent, périront « comme eux ». Mais il ne veut point parler d'une destruction complète; car les habitants de la terre, c'est-à-dire les hommes, ne subiront point une telle destruction, mais une destruction temporelle, et par laquelle ils passeront à l'incorruptibilité, aussi bien que la création. Le prophète désigne en effet tous les êtres créés en disant : « Comme eux » ; et c'est aussi ce que Paul dit plus bas. En attendant, il parle de cette servitude, montre pourquoi elle est telle et déclare que nous en sommes cause. Quoi donc? Est-ce pour un autre que la création a subi ce dommage? Nullement : car elle a été faite pour moi. Comment donc, si elle a été faite pour moi, a-t-elle été traitée injustement en souffrant pour mon amendement? D'ailleurs il ne faut parler ni de juste ni d'injuste, à propos d'êtres inanimés et insensibles.

Mais Paul, après l'avoir personnifiée, ne donne aucune des raisons que je viens de dire; c'est d'une autre façon qu'il se hâte de consoler l'auditeur. Et comment? Que dites-vous là? reprend-il. Elle a été maltraitée à cause de vous, et elle est devenue corruptible ? Mais on ne lui a fait aucun tort; car par vous elle redeviendra incorruptible; c'est ce qu'indiquent ces expressions : « Dans l'espé- « rance ». Et quand il dit : « Elle est assujétie, « non point volontairement », il n'entend pas qu'elle soit capable de volonté; il veut seulement vous apprendre que tout est le fruit de la providence du Christ, et non l'œuvre de la nature elle-même. Dites-moi : de quelle espérance parle-t-il ? « Parce que la créature elle- « même sera aussi affranchie ». Qu'est-ce que cela veut dire : « Elle-même aussi ? » Ce ne sera pas vous seulement qui jouirez de ces biens; mais ce qui vous est inférieur, ce qui n'est point doué de raison ni de sentiment, les partagera aussi avec vous.

« Sera aussi affranchie de la servitude de la « corruption » : c'est-à-dire ne sera plus corruptible, mais participera à la beauté de votre corps. Car, comme elle est devenue corruptible, dès que vous l'avez été vous-même; ainsi, dès que vous serez incorruptible, elle vous accompagnera, elle vous suivra : c'est ce que l'apôtre indique par ces mots : « Pour « passer à la liberté de la gloire des enfants « de Dieu (21) ». C'est-à-dire, à cause de la liberté. Il en est de la création, nous dit-il, comme d'une nourrice qui, ayant élevé le fils d'un roi, jouit de ses biens, quand il est parvenu au trône paternel. Voyez-vous partout l'homme au premier rang, et tout se faisant à cause de lui? Voyez-vous comme Paul console celui qui combat, et fait voir l'infinie bonté de Dieu? Pourquoi, nous dit-il, nous affliger des épreuves ? Vous souffrez pour vous, et la nature souffre à cause de vous. Il ne console pas seulement, mais il montre que ce qu'il a dit est digne de foi. Car si la

créature, faite uniquement pour vous, espère, à bien plus forte raison devez-vous espérer, vous par qui elle doit jouir de ces biens. Ainsi, chez les hommes, quand un fils doit paraître revêtu de quelque dignité, le père donne à ses serviteurs des vêtements plus dignes, en l'honneur même de son fils : comme Dieu revêtira la nature d'incorruptibilité pour la faire passer à la liberté de la gloire de ses enfants. « Car nous savons que toutes les « créatures gémissent et sont dans le travail « de l'enfantement, jusqu'à cette heure (22) ».

6. Voyez-vous comme il fait rougir l'auditeur? Par là il semble lui dire : Ne soyez pas au-dessous de la nature, ne vous attachez pas aux choses présentes. Non-seulement il ne faut pas s'y attacher, mais il faut gémir de ce que le départ est retardé. Car si la nature le fait, à bien plus forte raison devez-vous le faire, vous qui êtes doué de raison. Mais ce n'était point là un motif suffisant pour faire rougir : c'est pourquoi il ajoute : « Et non-seulement elles, « mais aussi nous-mêmes qui avons les pré- « mices de l'Esprit; oui, nous-mêmes nous « gémissons au dedans de nous (23) » ; c'est-à-dire, nous qui avons déjà goûté les biens à venir. Un homme fût-il dur comme la pierre, les dons qu'il a reçus sont bien propres à exciter son ardeur, à le détacher du présent, à le faire voler au-devant des biens à venir, et cela pour deux motifs : et parce qu'il a déjà reçu de si grands bienfaits, et parce que les prémices sont si nombreuses et si considérables. Si en effet ces prémices sont déjà telles que, par elles, on soit délivré du péché, en possession de la justice et de la sanctification, que ceux de ce temps-là aient pu chasser les démons, ressusciter les morts par leur ombre et leurs vêtements; songez à ce que sera le don dans son entier. Et si la nature, quoique privée d'intelligence et de raison, quoique ne sachant rien de tout cela, gémit cependant; à bien plus forte raison nous-mêmes devons-nous gémir. Ensuite pour ne point donner prise aux hérétiques et n'avoir pas l'air de calomnier le présent, il dit : « Nous gémissons », non parce que nous accusons le présent, mais parce que nous soupirons pour de plus grands biens ; car c'est ce que signifient ces mots : « Attendant « l'adoption ».

Que dites-vous donc, Paul, je vous prie? vous ne cessez de redire et de crier que déjà nous sommes devenus fils de Dieu, et maintenant vous ne nous offrez plus cet avantage qu'en espérance, et vous écrivez qu'il faut l'attendre? Pour corriger donc son expression, il ajoute : « La rédemption de notre corps », c'est-à-dire, la gloire complète. Maintenant nous sommes encore dans l'obscurité, en attendant notre dernier soupir : car beaucoup, qui étaient des enfants, sont devenus des chiens et des captifs. Si nous mourons dans cette douce espérance, alors le don sera immuable, plus évident, plus grand, et n'aura plus à craindre de changement de la part de la mort et du péché. Alors le bienfait sera solide, quand notre corps sera délivré de la mort et de ses mille souffrances. Car ce sera la rédemption, et non un simple affranchissement; en sorte que nous ne pourrons plus retourner à notre ancien esclavage. Et pour que vous ne doutiez pas, quand vous entendez tant parler de gloire sans bien comprendre, il vous découvre l'avenir en partie, en transformant votre corps et avec lui toute la nature : ce qu'il exprime ailleurs plus clairement, en disant : « Qui réfor- « mera le corps de notre humilité en le con- « formant à son corps glorieux ». (Phil. III, 21.) En un autre endroit il écrit encore : « Et « quand ce corps mortel aura revêtu l'immor- « talité, alors sera accomplie cette parole qui « est écrite : La mort a été absorbée dans sa « victoire ». (I Cor. XV, 54.) Et pour montrer que l'état des choses présentes disparaîtra avec la corruption du corps, il écrit encore ailleurs : « Car la figure de ce monde passe ». (I Cor. VII, 31.)

« Car », dit-il, « c'est en espérance que « nous avons été sauvés (24) ». Comme il a beaucoup insisté sur la promesse des biens à venir, et qu'il semblait avoir attristé l'auditeur, encore trop faible, en lui montrant les biens seulement en espérance ; après avoir prouvé qu'ils sont bien plus évidents que les biens présents et visibles ; après avoir disserté sur les dons déjà reçus et montré que nous avons aussi reçu les prémices des autres : de peur que nous ne cherchions qu'ici-bas, que nous ne soyons infidèles à la noblesse provenant de la foi, il dit : « Car c'est en espérance « que nous sommes sauvés ». Il ne faut pas tout chercher ici-bas, mais aussi espérer. C'est là le seul don que nous ayons fait à Dieu : la foi à l'avenir qu'il nous promet, et nous n'avons été sauvés que par cette voie-là : si nous perdons cette voie, nous perdons aussi

toute notre offrande. Je vous le demande, nous dit l'apôtre, n'étiez-vous pas sujet à mille maux? N'étiez-vous pas désespéré? N'étiez-vous pas sous le poids de la sentence? Tous les efforts qu'on faisait pour vous sauver n'étaient-ils pas impuissants? Qu'est-ce qui vous a donc sauvé? L'espoir en Dieu seulement, la foi à ses promesses et à ses dons; vous n'avez rien apporté de plus. Or, si cette foi vous a sauvé, gardez-la donc maintenant. Car si elle vous a déjà procuré de si grands biens, évidemment ses promesses d'avenir ne vous failliront pas. Après vous avoir recueilli quand vous étiez mort, perdu, prisonnier, ennemi, et vous avoir fait ami, fils, libre, juste, cohéritier; après vous avoir accordé des avantages que personne n'eût jamais osé espérer : comment, après une telle libéralité, une telle bienveillance, ne vous assisterait-elle pas dans la suite? Ne me dites donc pas : encore des espérances, encore l'attente, encore la foi. Car c'est par là que vous avez été sauvé, et c'est la seule dot que vous ayez apportée à l'Epoux. Tenez-y donc et conservez-la; si vous demandez tout à la vie présente, vous perdez votre mérite, le principe de votre gloire.

C'est pourquoi l'apôtre ajoute : « Or, l'espé- « pérance qui se voit n'est pas de l'espérance; « car ce que quelqu'un voit, comment l'espé- « rerait-il? Et si nous espérons ce que nous « ne voyons pas encore, nous l'attendons par « la patience... (25) ». C'est-à-dire : Si vous cherchez tout ici-bas, qu'avez-vous besoin d'espérer? Qu'est-ce donc que l'espérance? La confiance dans l'avenir. Qu'est-ce que Dieu vous demande donc de si coûteux, lui qui vous a donné tous les biens de son fond? Il ne vous demande qu'une seule chose, l'espérance, afin que vous puissiez aussi contribuer en quelque chose à votre salut; et c'est à cela que Paul fait allusion, quand il ajoute : « Et « si nous espérons ce que nous ne voyons pas « encore, nous l'attendons par la patience ». En effet, Dieu récompense celui qui espère, comme un homme qui travaille, qui est malheureux et accablé de misère : car le mot de patience est synonyme de fatigue et de courage à souffrir. Cependant il accorde cette consolation à celui qui espère, pour soulager son âme pliant sous le fardeau.

7. Ensuite pour montrer que, dans ces légères tribulations nous avons un puissant secours, Paul ajoute : « De même l'esprit aussi aide nos faiblesses ». A vous la patience; à l'esprit, d'exciter en vous l'espérance et par elle d'alléger vos travaux. Puis, pour vous faire comprendre que la grâce ne vous assiste pas seulement dans les travaux et dans les dangers, mais qu'elle agit avec vous, même dans les opérations les plus faciles et qu'en tout elle vous prête son aide, il ajoute : « Car nous « ne savons ce que nous devons demander « dans la prière ». Et il dit cela, soit pour montrer la providence de l'Esprit à notre égard, soit pour leur apprendre à ne pas croire nécessairement utile tout ce qui paraît tel à la raison humaine. En effet, comme il était probable que, flagellés, chassés, maltraités de mille manières, ils chercheraient le repos et croiraient utile de demander cette grâce à Dieu, il leur dit : ne vous figurez pas que tout ce qui vous semble utile, le soit réellement. Car, en cela encore nous avons besoin du secours de Dieu : tant l'homme est faible, tant il est néant par lui-même! Voilà pourquoi il disait : « Nous ne savons ce que nous de- « vons demander dans la prière ».

Et pour que le disciple ne rougisse plus désormais de son ignorance, il fait voir que les maîtres se trouvent dans le même cas. En effet, il ne dit point : « Vous ne savez pas » ; mais : « Nous ne savons pas ». Il indique d'ailleurs qu'il ne parle pas ainsi par modestie. Car sans cesse il demandait dans ses prières de voir Rome, et néanmoins sa prière était sans résultat; il priait aussi souvent à l'occasion de l'aiguillon qui lui avait été donné dans sa chair, c'est-à-dire à raison des dangers qu'il courait, et il n'était nullement exaucé : non plus que, dans l'Ancien Testament, Moïse demandant à voir la Palestine, Jérémie priant pour les Juifs et Abraham pour les habitants de Sodome.

« Mais l'Esprit lui-même demande pour nous « par des gémissements inénarrables ». Cette parole est obscure, parce que beaucoup des prodiges de ce temps-là, ont cessé aujourd'hui. Il est donc nécessaire de vous exposer quel était alors l'état des choses, et par là tout s'éclaircira. Quelle était donc alors la situation? Dieu accordait des dons différents à ceux qui étaient baptisés, et ces dons s'appelaient esprits. « Les esprits des prophètes », nous dit-il, « sont « soumis aux prophètes ». L'un avait le don de prophétie et prédisait l'avenir; l'autre, le don

de sagesse et enseignait la foule; celui-ci, le don des guérisons, et guérissait les malades ; celui-là, le don des vertus et ressuscitait les morts ; un autre, celui des langues, et parlait différents dialectes. En outre il y avait le don de prière, qu'on appelait aussi esprit ; et celui qui l'avait priait pour tout le peuple. Car, comme dans l'ignorance où nous sommes de beaucoup de choses utiles, nous en demandons qui ne le sont point, le don de prière venait en l'un d'eux, et celui-ci, se tenant debout, demandait ce qui était avantageux pour toute l'Eglise et instruisait les autres à en faire autant. Or ici l'apôtre appelle esprit ce don même, et l'âme qui, l'ayant reçu, priait Dieu et gémissait. Celui qui avait été honoré de cette grâce, debout dans des sentiments de vive componction, se prosternant ensuite devant Dieu avec de grands gémissements intérieurs, demandait des choses utiles à tous. Nous en avons encore une figure dans le diacre qui prie pour le peuple. Et c'est ce que Paul entend quand il dit : « L'Esprit lui-même demande pour nous « par des gémissements inénarrables. Mais « celui qui scrute les cœurs....(26, 27) ».

Voyez-vous qu'il ne s'agit pas ici du Paraclet, mais du cœur inspiré par l'Esprit-Saint? Autrement il aurait fallu dire : Celui qui scrute l'Esprit. Et pour vous faire comprendre qu'il parle de l'homme spirituel et de celui qui a le don de prière, il ajoute : « Celui qui scrute « les cœurs sait ce que désire l'Esprit », c'est-à-dire, ce que désire l'homme spirituel. « Qui « demande selon Dieu pour les saints ». Non pas, nous dit Paul, qu'il apprenne à Dieu quelque chose que Dieu ignore ; mais c'est pour nous apprendre à demander à Dieu ce qui est conforme à sa volonté : car c'est là le sens de ces mots : « Selon Dieu ». En sorte que cela avait lieu pour la consolation des assistants et pour enseigner la perfection : en effet, celui qui distribuait ces dons et ces biens sans nombre, c'était le Paraclet. Or, nous dit Paul, « tous ces dons, c'est le seul et même Esprit « qui les opère ». (I Cor. XII, 11.) Et tout cela a pour but de nous instruire et de nous prouver combien l'Esprit nous aime, puisqu'il porte jusque-là la condescendance. Aussi celui qui priait était-il exaucé, parce qu'il priait selon Dieu. Voyez-vous par combien de preuves l'apôtre démontre l'amour de Dieu pour eux et l'honneur qu'il leur fait ?

8. En effet, qu'est-ce que Dieu n'a pas fait pour nous? Il a fait le monde corruptible à cause de nous, puis incorruptible encore à cause de nous ; pour nous il a permis que les prophètes fussent maltraités ; pour nous il les a envoyés en captivité, laissé jeter dans la fournaise, subir des maux sans nombre. Pour nous il a fait les prophètes, pour nous il a fait les apôtres ; pour nous il a livré son Fils unique ; pour nous il punit le démon ; il nous a fait asseoir à sa droite ; pour nous il a été couvert d'opprobre : car il est écrit : « Les injures « de ceux qui vous injuriaient sont retombées « sur moi ». (Ps. LXVIII.) Et quand, après tant de bienfaits, nous nous éloignons de lui, il ne nous abandonne pas ; il nous rappelle, il nous procure des intercesseurs, afin de pouvoir nous rendre sa grâce : comme on le voit par l'exemple de Moïse, à qui il disait : « Laisse-« moi agir et je les détruirai » (Ex. XXXII, 10), afin de l'exciter à prier pour les coupables ; et c'est ce qu'il fait encore aujourd'hui. C'est pour cela qu'il a accordé le don de la prière ; non pas qu'il ait besoin de supplications, mais de peur que, une fois sauvés, nous ne retombions dans un état pire. C'est pour cela que souvent il se déclare réconcilié avec les pécheurs à cause de David, à cause d'un tel ou d'un tel, dans l'intention de donner un modèle d'intercession ; bien que sa bonté éclaterait davantage s'il déposait sa colère de lui-même et non par l'entremise d'un tel et d'un tel. Mais il ne l'a pas voulu, de peur que ce mode de réconciliation ne servît de prétexte à notre lâcheté. Voilà pourquoi il disait à Jérémie : « Ne prie point pour ce peuple, car je ne « t'exaucerai pas » (Jér. XI, 14) ; non pour l'empêcher de prier, (il désire vivement notre salut), mais pour les épouvanter : ce que le prophète savait bien, car il ne cessait pas de prier. Et pour preuve que Dieu ne voulait point l'empêcher de prier, mais seulement le faire rougir, écoutez ce qu'il dit : « Ne vois-tu « pas ce qu'ils font? » Et s'il dit, en parlant de Jérusalem : « Quand même tu te laverais avec « du nitre et amoncellerais l'herbe sur toi, tu « es souillée devant mes yeux » (Ib. XI, 22), ce n'est point pour la jeter dans le désespoir, mais pour l'exciter au repentir.

En effet, comme il frappa les Ninivites d'une plus grande épouvante et les amena à la pénitence en lançant contre eux un arrêt qui n'excéptait personne et ne laissait aucune espé-

rance ; de même fait-il ici, pour tirer les Juifs de leur sommeil et entourer le prophète d'une plus grande considération, afin qu'ils lui prêtent au moins l'oreille. Mais comme leur maladie était incurable, que tant de désastres éprouvés ne les avaient pas rendus sages, il les engagea d'abord à rester où ils étaient ; ils ne le voulurent point et passèrent en Egypte ; il y consentit, en leur demandant seulement de ne point participer à l'impiété de ce peuple. Ils ne l'écoutèrent point encore ; alors il leur envoya le prophète, pour les sauver d'une ruine totale. Et comme le prophète les appelait en vain, Dieu lui-même les suit pour les corriger, pour les empêcher de descendre plus bas dans la voie du vice, ainsi que fait un père tendre qui conduit et accompagne partout un fils accablé par l'infortune. Pour cela il envoie non-seulement Jérémie en Egypte, mais aussi Ezéchiel à Babylone. Et les deux prophètes ne résistèrent point. Voyant que leur maître aimait tendrement son peuple, ils l'aimaient aussi, pareils à un serviteur reconnaissant qui prend pitié d'un enfant indocile, parce qu'il voit le père affligé et abattu.

Et que n'ont-ils pas souffert pour eux ? On les sciait, on les chassait, on les injuriait, on les lapidait, on leur faisait subir mille mauvais traitements ; et après tout cela, ils revenaient encore. Samüel ne cessa point de pleurer Saül, malgré les graves injures et les tourments insupportables que ce prince lui avait infligés ; mais il avait tout oublié. Jérémie a écrit ses lamentations pour le peuple Juif ; et quand le général des Perses lui permettait d'habiter en sécurité et en toute liberté où il lui plairait, il préféra partager l'infortune de son peuple et supporter les misères de l'exil. Ainsi Moïse quitta le palais et la vie qu'il y menait, pour courir partager le malheur des Hébreux. Ainsi Daniel jeûna vingt-six jours, s'infligeant cette rude abstinence pour apaiser Dieu irrité contre son peuple ; et les trois enfants, au milieu de la fournaise embrasée, priaient aussi dans le même but. Ils ne s'affligeaient point pour eux-mêmes, puisqu'ils restaient sains et saufs ; mais comme ils se croyaient là plus en liberté, ils intercédaient pour leur peuple. Aussi disaient-ils : « Puissions-nous être agréés dans « un cœur contrit et un esprit d'humilité ». (Dan. III, 39.) Pour eux Josué déchira ses vêtements ; pour eux Ezéchiel pleurait et se lamentait, en les voyant mis en pièces ; et Jérémie[1] disait : « Laissez-moi, je pleurerai amère- « ment ». (Is. XXII, 4.) Et auparavant, n'osant demander pardon de leurs crimes, il demandait quel serait le terme, en s'écriant : « Jus- « qu'à quand, Seigneur ? » (Id. VI, 11.) Car toute la race des saints est remplie de charité. Voilà pourquoi Paul disait : « Revêtez-vous, comme « élus de Dieu, et saints, d'entrailles de misé- « ricorde, de bonté, d'humilité ». (Col. III, 12.)

9. Voyez-vous l'exactitude du terme, et comme il veut que nous soyons toujours miséricordieux ? Il ne dit pas simplement : Ayez pitié, mais : « Revêtez-vous », afin que la miséricorde soit toujours avec nous, comme un manteau. Il ne dit pas non plus simplement : De miséricorde, mais : « D'entrailles de misé- « ricorde », afin que nous imitions l'amour naturel. Mais nous faisons le contraire : Si quelqu'un s'approche pour nous demander une obole, nous l'injurions, nous lui disons des sottises, nous le traitons d'imposteur. Vous ne craignez pas, ô homme, vous ne rougissez pas de traiter quelqu'un d'imposteur, à propos d'un morceau de pain ? Et quand il le serait, il faudrait encore en avoir pitié, puisque c'est la faim qui le pousse à jouer ce rôle. Cela même accuse notre dureté. Comme nous ne savons pas donner facilement, les mendiants sont forcés d'inventer mille moyens pour tromper notre inhumanité et amollir notre dureté. Du reste, s'il vous demandait de l'argent ou de l'or, vous auriez peut-être quelque raison de le suspecter ; mais quand il ne s'adresse à vous que pour avoir la nourriture qui lui est nécessaire, pourquoi philosopher hors de propos, discuter inutilement, et lui lancer les reproches d'oisiveté et de paresse ? S'il faut adresser ces reproches, c'est à nous, et non à d'autres. Quand donc vous vous approchez de Dieu pour lui demander pardon de vos péchés, souvenez-vous de ces paroles et vous comprendrez que vous méritez plutôt de les entendre de la part de Dieu, que le pauvre de votre part. Cependant jamais Dieu ne vous les a adressées ; jamais, par exemple, il ne vous a dit : Retire-toi, car tu es un imposteur, toi qui viens souvent à l'église, y apprends nos lois, et, une fois sorti, préfères l'or, la passion, l'amitié, tout en un mot, à mes commandements ; qui es humble dans la prière, puis, quand elle est achevée, te montres au-

[1] Le texte est d'Isaïe.

dacieux, cruel, inhumain ; va-t-en et cesse de me prier. Nous méritons ces reproches et bien d'autres encore ; et pourtant jamais Dieu ne nous a rien dit de semblable ; il est patient, au contraire, il fait tout de son côté et nous accorde plus que nous ne demandons.

Songeant à cela, soulageons les besoins des pauvres, et ne nous inquiétons pas trop de savoir s'ils nous mentent. Car nous avons besoin d'être sauvés avec indulgence, avec bonté, avec une grande pitié. Et si l'on entre en un compte sévère avec nous, il n'y a pas moyen, non, il n'y a pas moyen d'être sauvés ; nous devrons tous être punis, tous être perdus. Ne soyons donc point juges impitoyables des autres, de peur d'être nous-mêmes examinés sévèrement : car nous avons tous des péchés qui ne méritent point de pardon. Ayons surtout pitié de ceux qui en sont indignes, afin de nous attirer aussi une pareille indulgence ; et néanmoins, quoi que nous fassions, jamais nous ne pourrons montrer autant de bienveillance qu'il nous en faut de la part du bon Dieu. Quelle absurdité, quand on est si indigent, d'être si sévère à l'égard de ses compagnons de pauvreté, et de tout faire contre eux ! Jamais vous ne prouverez que cet homme est aussi indigne de vos bienfaits que vous l'êtes de ceux de Dieu. Celui qui est exigeant à l'égard de son père sera traité par Dieu bien plus rigoureusement. Ne crions donc pas contre nous ; donnons, même à l'insolent, même au paresseux. Car, nous aussi, nous péchons souvent, et même toujours, par lâcheté, et Dieu ne nous en punit pas immédiatement, mais il nous donne le temps de nous repentir, il nous nourrit chaque jour, il nous élève, nous instruit, ne nous refuse rien, afin que nous imitions ainsi sa miséricorde.

Dépouillons donc notre dureté, rejetons notre cruauté, et, en cela, nous nous rendrons service plus qu'aux autres. Aux pauvres, en effet, nous donnons de l'argent, du pain, des vêtements ; mais nous nous préparons une gloire immense, une gloire qu'il n'est pas possible d'exprimer. Car, reprenant des corps incorruptibles, nous serons glorifiés avec le Christ et nous régnerons avec lui ; par là nous voyons ce que ce sera, ou plutôt nous ne le comprendrons jamais clairement ici-bas ; néanmoins je ferai mon possible pour vous en donner une faible idée, d'après les biens mêmes de cette vie présente. Dites-moi : Si quelqu'un vous promettait, à vous vieux et pauvre, de vous rajeunir tout à coup, de vous ramener à la fleur de l'âge, de vous donner une force et une beauté sans égales, puis de vous faire régner sur le monde entier pendant mille ans, au sein de la paix la plus profonde : que ne feriez-vous pas, que ne souffririez-vous pas, pour la réalisation d'une telle promesse ? Et voilà que le Christ vous promet, non pas cela, mais beaucoup plus. Car la distance entre la vieillesse et la jeunesse, entre l'empire et la pauvreté, est loin d'égaler celle qui sépare la corruptibilité et l'incorruptibilité, la gloire présente de la gloire future : c'est la différence des songes à la réalité.

10. Jusqu'ici, je n'ai encore rien dit : car il n'est pas possible d'exprimer en paroles l'immense distance qu'il y a entre les choses à venir et les choses présentes ; et quant à ce qui regarde la durée, il est absolument impossible de la concevoir. Comment en effet comparer à la vie présente une vie sans fin ? Il y a autant de différence entre cette paix et celle-ci qu'il y en a entre la paix et la guerre ; autant de différence entre la corruptibilité et l'incorruptibilité qu'entre une motte de terre et une perle précieuse ; ou plutôt personne ne peut expliquer cette différence. Si je compare la beauté de ces corps à l'éclat du rayon de lumière ou au plus brillant éclair, je n'ai rien dit qui approche de cette splendeur.

Est-il des richesses, est-il des corps et même des âmes qu'on ne doive sacrifier pour de tels avantages ? Si maintenant quelqu'un vous introduisait dans un palais, vous procurait un entretien avec le roi en présence de tout le monde, et l'honneur de vous asseoir à sa table, vous vous estimeriez le plus heureux des hommes ; et quand il s'agit de monter au ciel, d'habiter chez le Roi de l'univers, de le disputer en éclat aux anges et de jouir d'une gloire ineffable, vous hésitez à sacrifier des richesses ; quand, fallût-il même sacrifier votre vie, vous devriez tressaillir de joie, être transporté de bonheur et avoir des ailes ! Pour obtenir une charge, qui vous devient une occasion de vol (car je ne saurais appeler cela un gain), vous prodiguez vos biens, vous empruntez l'argent d'autrui, vous n'hésitez pas même, au besoin, à donner en gage votre femme et vos enfants ; et quand vous avez devant les yeux le royaume du ciel, un empire où personne ne peut prendre votre place ; quand

Dieu vous invite à entrer en possession, non pas d'un coin de terre, mais du ciel entier, vous balancez, vous reculez, vous ambitionnez de l'argent, sans vous dire à vous-même : Si les parties du ciel que nous découvrons sont déjà si belles et si agréables, que doit-ce être des régions supérieures et du ciel des cieux?

Mais puisqu'il n'est pas possible de les voir des yeux du corps, montez-y par la pensée, et debout sur le ciel visible, contemplez le ciel supérieur, cette hauteur immense, cette lumière éblouissante, ces multitudes d'anges, ces innombrables légions d'archanges et les autres puissances incorporelles. Puis, redescendant de ces hauteurs, reprenez l'image des choses d'ici-bas, figurez-vous un roi terrestre, c'est-à-dire, des hommes chamarrés d'or, des attelages de mules blanches caparaçonnées d'or, des chars incrustés de pierres précieuses, des tapis blancs comme neige, des lames s'agitant sur les chars, des dragons figurés sur des manteaux de soie, des boucliers dorés, des baudriers couverts de pierres précieuses se rattachant du centre au pourtour, des chevaux ornés d'or, des freins d'or. Mais dès que le roi paraît, nous ne voyons plus rien de tout cela; lui seul attire nos regards, avec son manteau de pourpre, son diadème, son siége, ses agrafes, ses chaussures, la distinction de ses traits.

Après vous être exactement représenté tout ce tableau, remontez ensuite par la pensée vers la sphère supérieure, reportez-vous à ce jour terrible, où le Christ apparaîtra. Vous ne verrez point alors d'attelages de mules, ni de chars dorés, ni de dragons, ni de boucliers; mais des choses pleines d'épouvante et qui causeront un tel effroi que les puissances incorporelles elles-mêmes en seront frappées de stupeur. « Car », est-il écrit, « les vertus « des cieux seront ébranlées ». (Matth. XXIV, 29.) Alors, en effet, le ciel entier sera à découvert, les portes de ce temple s'ouvriront, le Fils unique de Dieu descendra, accompagné, non pas de vingt ou de cent satellites, mais de milliers et de millions d'anges, d'archanges, de chérubins, de séraphins et d'autres puissances : tout sera saisi de crainte et de tremblement, quand la terre se brisera, quand tous les hommes qui auront existé depuis Adam jusqu'à ce jour, sortiront du tombeau et seront enlevés; quand le Christ paraîtra environné d'une telle gloire que la lune, le soleil, toute lumière disparaîtront dans sa splendeur. Quelle langue pourrait dire cette félicité, cet éclat, cette gloire?

O mon âme! je sens naître mes larmes et mes soupirs, quand je songe quels biens nous perdons, de quel bonheur nous nous privons; et nous nous en privons (je parle ici pour moi), si nous ne faisons quelque chose de grand et de merveilleux. Que personne ne vienne ici me parler de l'enfer; la perte d'une telle gloire est plus terrible que tous les enfers, la privation de ce bonheur est pire que mille et mille supplices. Et pourtant nous soupirons encore après les choses du temps, et nous ne songeons pas à la malice du démon, qui nous enlève de grandes choses pour de petites; qui nous donne de la boue pour nous prendre de l'or, que dis-je de l'or? le ciel même; qui nous montre l'ombre pour nous séparer de la réalité, et joue notre imagination par des songes (car la richesse de ce monde n'est qu'un songe), pour nous faire paraître nus et dépouillés, quand le jour viendra.

11. En songeant à tout cela, évitons ses piéges, quoiqu'il soit peut-être bien tard, et reportons-nous vers l'avenir. Il ne nous est pas possible de dire que nous ignorons la condition des choses présentes, quand chaque jour la voix des événements, plus éclatante que le son de la trompette, nous en proclame la vanité, le ridicule, la honte, les périls, les abîmes. Comment nous excuserons-nous d'avoir poursuivi avec tant d'ardeur des objets dangereux ou honteux, au détriment de biens sûrs, qui pouvaient nous procurer la gloire et l'éclat, et de nous être entièrement livrés à la tyrannie des richesses? Car cet esclavage est la pire des tyrannies; ceux-là le savent, qui ont mérité d'en être délivrés. Et pour connaître, vous aussi, cette belle liberté, brisez vos liens, arrachez-vous au filet; qu'il n'y ait pas d'or chez-vous, mais qu'un trésor plus précieux que toutes les richesses, la miséricorde et la bonté, en tienne place. Voilà ce qui nous permettra de paraître avec confiance devant Dieu, tandis que l'or nous couvre de honte et rend le démon audacieux contre nous. Pourquoi donner des armes à votre ennemi, et le rendre plus fort? Armez votre droite contre lui, reportez sur votre âme toute la richesse de votre maison, mettez toute votre fortune dans votre intérieur, que le ciel garde votre or, au lieu de votre coffre-fort ou de

votre domicile ; portons en nous-mêmes toute notre fortune, car nous valons beaucoup mieux que des murs, et nous sommes plus respectables que des parquets.

Pourquoi donc nous négliger nous-mêmes, épuiser notre sollicitude sur de tels objets, que nous ne pourrons point emporter avec nous, que nous perdons souvent même dès ce monde, quand nous avons la faculté de nous enrichir de manière à être opulents, non-seulement en ce monde, mais encore en l'autre? En effet, celui qui porte dans son âme ses terres, ses maisons, son or, se montre avec sa fortune partout où il paraît. Comment cela? direz-vous ; c'est bien facile. Si, en effet, vous transportez tout cela dans le ciel, par les mains des pauvres, vous le faites aussi tout passer dans votre âme, en sorte que quand la mort arrivera, personne ne pourra vous en dépouiller, et que vous emporterez votre richesse dans l'autre vie. Tel était le trésor de Tubithe ; voilà pourquoi ce ne sont point une maison, des murs, des pierres, des colonnes qui l'ont rendue célèbre ; mais les vêtements donnés aux veuves, les larmes répandues, la mort qui s'est enfuie, la vie qui est revenue. Amassons-nous donc de semblables trésors, bâtissons-nous de telles demeures. Ainsi Dieu travaillera avec nous, et nous avec lui. En effet, il a tiré les pauvres du néant, et vous, vous n'aurez point laissé ses créatures périr de faim et de misère, vous les aurez soignées, restaurées, vous aurez soutenu le temple de Dieu : y a-t-il une œuvre aussi utile, aussi glorieuse? Si vous n'avez pas encore compris quel ornement Dieu vous a ménagé, en vous confiant le soulagement des pauvres, faites cette réflexion : Si Dieu vous avait donné le pouvoir de soutenir le ciel prêt à tomber, ne regarderiez-vous pas cela comme un honneur bien au-dessus de vous? Or, l'honneur qu'il vous accorde ici est bien plus grand. Il vous confie le soin de relever un ouvrage bien plus précieux que le ciel : car Dieu ne voit rien qui égale l'homme. En effet, c'est pour l'homme qu'il a fait le ciel, la terre et la mer ; et il a plus de plaisir à habiter en lui que dans le ciel.

Et cependant, nous qui savons cela, nous n'avons ni soins ni attentions pour les temples de Dieu ; mais, les laissant dans l'abandon, nous nous construisons de vastes et splendides demeures. Voilà pourquoi nous sommes dénués de tout bien, plus pauvres que les plus pauvres, parce que nous ornons des maisons que nous ne pouvons pas emporter avec nous, et que nous négligeons celles qui nous suivraient dans l'autre vie. Car les corps des pauvres ressusciteront après avoir été réduits en poussière ; et alors Dieu, l'auteur de ces commandements, les fera paraître, louera ceux qui en auront eu soin, et les comblera d'éloges pour avoir soutenu de toutes manières ceux qui allaient succomber à la faim, à la nudité, au froid. Et cependant, malgré la perspective de ces éloges, nous hésitons encore, et nous reculons devant ces glorieuses sollicitudes. Et le Christ ne sait où loger ; il erre çà et là, étranger, nu, mourant de faim ; et vous construisez des maisons de campagne, des bains, des promenades, des lits sans nombre, au hasard et sans but, et tandis que vous ornez des appartements pour des corbeaux et des vautours, vous n'avez pas un coin de toit pour le Christ.

Qu'y a-t-il de pire qu'une pareille folie? Qu'y a-t-il de plus coupable qu'une telle démence? car c'est bien là l'excès de la démence, et tout ce qu'on en pourrait dire serait au-dessous du sujet. Cependant, si nous le voulons, nous pouvons encore chasser cette maladie, quelque affreuse qu'elle soit ; il est non-seulement possible, mais facile, non-seulement facile, mais beaucoup plus facile de la guérir que les maladies du corps ; d'autant que le médecin est plus habile. Attirons-le donc à nous, prions-le de mettre la main à l'œuvre, et fournissons ce qui est en notre pouvoir : la bonne volonté et le zèle. Il n'a pas besoin d'autre chose ; qu'il trouve en nous ces dispositions, et il se chargera du reste. Donnons donc ce que nous avons, afin de jouir d'une parfaite santé et d'obtenir les biens à venir, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui gloire soit au Père et aussi au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XV.

OR, NOUS SAVONS QUE TOUT COOPÈRE AU BIEN POUR CEUX QUI AIMENT DIEU.
(VIII, 28, JUSQU'A LA FIN DU CHAPITRE.)

—

Analyse.

1. Tout, sans aucune exception, et les afflictions même de la vie, et le retard même de la vocation, contribue au bien de ceux qui aiment Dieu et qui sont appelés à être saints ?
2. Si Dieu est pour nous qu'est-ce que les hommes pourront contre nous ? — Et que nous refusera Dieu qui nous a donné son Fils ?
3. Comment saint Paul, après avoir énuméré les preuves d'amour que Dieu nous a données, se laisse allerà ce mouvement sublime : qui donc nous séparera de la charité de Jésus-Christ ? — Que l'élection est un signe de vertu.
4. Que nous pouvons mourir tous les jours et gagner autant de couronnes.
5. Amour de l'apôtre saint Paul pour Notre-Seigneur Jésus-Christ.
6. L'orateur condamne l'amour des choses de la terre, il fait parler Notre-Seigneur qui nous exhorte à la pratique de l'aumône.

1. Il me semble que tout ce passage est destiné à ceux qui sont dans les dangers ; et non-seulement ce passage, mais encore ceux qu'on a lus un peu plus haut. En effet cette phrase : « Les souffrances du temps présent n'ont point « de proportion avec la gloire future qui sera « révélée » ; et celle-ci : « Toutes les créatures « gémissent » ; puis : « C'est en espérance que « nous avons été sauvés » ; et encore : « Nous « attendons par la patience » ; et enfin : « Nous « ne savons ce que nous devons demander « dans la prière » : tous ces textes, dis-je, semblent aller à la même adresse. Paul leur apprend en effet que ce n'est point ce qu'ils jugent utile qui l'est réellement et qu'ils doivent toujours choisir, mais bien ce que l'Esprit leur inspire. Car beaucoup de choses qui leur paraissent avantageuses, leur sont quelque fois très-nuisibles. Le repos, par exemple, l'éloignement du danger, la sécurité de la vie, leur semblaient des avantages. Et comment s'étonner qu'ils jugeassent ainsi, quand le bienheureux Paul lui-même partageait cette opinion ? Et cependant il apprit plus tard que la situation contraire est celle qui procure les vrais avantages, et dès qu'il le sut, il s'y attacha. Ainsi, lui qui avait trois fois prié le Seigneur de le délivrer des périls, lui ayant entendu dire : « Ma grâce te suffit ; car ma « puissance se montre tout entière dans la faiblesse », triomphait de joie plus tard quand il était persécuté, injurié, accablé de maux intolérables. « Je me complais », disait-il, « dans les persécutions, dans les outrages, « dans les nécessités ». (II Cor. XII, 9, 10.) C'est pour cela qu'il disait : « Nous ne savons ce « que nous devons demander dans la prière », et il les exhortait tous à s'en remettre là-dessus à l'Esprit. Car l'Esprit-Saint a grand soin de nous, et c'est le bon plaisir de Dieu.

A ces continuelles exhortations, il ajoute ce que nous venons de dire : un raisonnement propre à leur rendre le courage. « Nous sa- « vons », dit-il, « que tout coopère au bien « pour ceux qui aiment Dieu ». Or, ce mot : « Tout » renferme aussi les choses pénibles. Que ce soit l'affliction qui survienne, ou la pauvreté, ou la prison, ou la faim, ou la mort, ou toute autre chose, Dieu peut tourner tout cela en sens contraire, puisque son infinie puissance sait nous alléger et changer en moyen de salut tout ce qui nous semble pénible. Aussi l'apôtre ne dit-il point : l'adversité n'atteint pas ceux qui aiment Dieu, mais : « Coopère au bien » ; c'est-à-dire, Dieu fait tourner les périls à la gloire de ceux à qui on tend des embûches ; ce qui est bien plus que d'écarter le danger, ou d'en délivrer quand il

survient. C'est ce qu'il a fait dans la fournaise de Babylone. Il n'a pas empêché qu'on y jetât les trois saints, et quand ils y furent, il n'éteignit point la flamme ; mais il la laissa brûler pour les rendre par là même plus glorieux. A l'occasion des apôtres, il a fait constamment d'autres prodiges du même genre. S'il suffit à l'homme d'être sage pour savoir tourner en sens contraire la nature des choses, paraître au sein de la pauvreté plus à l'aise que les riches, et tirer de la gloire du mépris même dont ils sont l'objet ; à bien plus forte raison Dieu peut-il en faire autant, et beaucoup plus encore, à l'égard de ceux qui l'aiment. Une seule chose est nécessaire : l'aimer sincèrement, et tout le reste vient à la suite. Et de même que les choses qui semblent nuisibles sont profitables à ceux qui l'aiment ; ainsi, celles qui sont utiles deviennent nuisibles à ceux qui ne l'aiment pas. Les miracles, la pureté des dogmes, la sagesse de la doctrine ont fait tort aux Juifs ; à cause des miracles, ils appelaient le Christ démoniaque, à cause de sa doctrine ils le traitaient d'impie ; ils essayaient même de le faire mourir à raison de ses prodiges. D'autre part, le larron crucifié, percé de clous, accablé d'injures, souffrant des douleurs sans nombre, non-seulement n'en éprouva aucun dommage, mais en tira le plus grand profit. Voyez-vous comme tout coopère au bien pour ceux qui aiment Dieu ?

Après avoir établi que c'est là un grand bien, un avantage qui surpasse de beaucoup la nature humaine, comme cela semblait incroyable à un grand nombre, il le confirme par le passé, en disant : « Pour ceux qui, selon « son décret, sont appelés ». Considérez qu'il parle ainsi en présupposant la vocation. Pourquoi Dieu n'a-t-il pas dès l'abord appelé tous les hommes, ou pourquoi n'a-t-il pas appelé Paul avec les autres apôtres, puisque ce délai semblait désavantageux ? Et pourtant l'événement a prouvé que ce délai était utile. Il parle ici de décret, pour ne pas tout attribuer à la vocation, parce que les Gentils et les Juifs auraient pu le contredire. Si en effet la vocation avait suffi, pourquoi tous n'étaient-ils pas sauvés ? Voilà pourquoi il dit que ce n'est pas la vocation seule, mais le décret, qui a opéré le salut des élus : car la vocation n'imposait aucune nécessité, ne faisait point de violence. Tous donc étaient appelés, mais tous n'ont pas obéi. « Car ceux qu'il a connus par sa pres- « cience, il les a aussi prédestinés à être con- « formes à l'image de son Fils ». Voyez-vous ce comble d'honneur ? Ce que le Fils unique était par nature, ceux-ci le deviennent par grâce. Et cependant il ne se contente pas de dire « Conforme » ; il y ajoute encore autre chose : « Afin qu'il fût lui-même le premier « né (29) ». Et il ne se borne encore pas là, car il ajoute : « Entre beaucoup de frères », voulant en tout montrer le lien de parenté. Mais comprenez bien que tout ceci s'entend de l'Incarnation ; car, selon la divinité, le Christ est Fils unique.

2. Voyez-vous que de grâces il nous a accordées ? Ne doutez donc point de l'avenir ; car l'apôtre nous fait assez voir la Providence quand il nous parle de préfiguration. En effet, les hommes changent d'opinion d'après les événements ; mais les pensées de Dieu et ses dispositions à notre égard sont anciennes. L'apôtre dit donc : « Et ceux qu'il a appelés, « il les a aussi justifiés ». Il les a justifiés par la régénération du baptême. « Et ceux qu'il a « justifiés, il les a aussi glorifiés (30) ». Il les a glorifiés par la grâce, par l'adoption. « Que « dirons-nous donc après cela ? » C'est comme s'il disait : Ne me parlez donc plus de périls, ni d'embûches dressées de toutes parts. Si quelques-uns doutent encore de l'avenir, au moins ne peuvent-ils nier les bienfaits déjà accordés, par exemple l'amour de Dieu pour nous, la justification, la gloire. Or il a accordé tout cela par des moyens qui semblaient fâcheux ; ce que vous regardiez comme un opprobre, la croix, la flagellation, les chaînes, c'est ce qui a restauré l'univers entier. Comme donc c'est par ses souffrances, en apparence si tristes, qu'il a procuré la liberté et le salut à tout le genre humain ; ainsi en agit-il avec vos propres souffrances, en les faisant tourner à votre gloire et à votre honneur. « Si Dieu « est pour nous, qui sera contre nous (31) ? »

Et qui n'est pas contre nous ? dira-t-on. Nous avons contre nous le monde entier, les tyrans, les peuples, nos parents, nos concitoyens ; et pourtant tous ces ennemis sont si loin de nous nuire qu'ils nous tressent malgré eux des couronnes, qu'ils nous procurent des biens infinis : la sagesse de Dieu tournant leurs embûches à notre gloire et à notre salut. Voyez-vous comme personne n'est contre nous ? Ce qui a augmenté la gloire de Job

c'est que le démon s'est armé contre lui. Le démon a en effet tout mis en œuvre pour lui nuire : ses amis, sa femme, ses plaies, ses serviteurs ; et rien de cela ne lui a fait de mal. Ce n'était pas encore beaucoup pour lui, bien que cela eût déjà une grande importance ; mais ce qui était bien plus, c'est que tout a tourné à son profit. Car comme Dieu était pour lui, tout ce qui semblait être contre lui lui est devenu avantageux. Ainsi en a-t-il été pour les apôtres. En effet les Juifs, les gentils, les faux frères, les princes, les peuples, la faim, la pauvreté, mille autres choses encore étaient contre eux, et pourtant rien n'était contre eux. C'est même là ce qui les a rendus glorieux, illustres et louables devant Dieu et devant les hommes. Pensez donc quelle grande parole Paul a prononcée en faveur des fidèles, de ceux qui sont vraiment crucifiés : parole que ne sauraient s'appliquer ceux mêmes qui sont ceints du diadème. En effet, contre un prince les barbares prennent les armes, les ennemis font irruption, les gardes du corps tendent des embûches, les sujets se révoltent souvent, mille autres dangers se présentent ; mais contre le fidèle, attentif à observer exactement les lois de Dieu, l'homme ni le démon ne peuvent rien. En lui enlevant ses richesses, vous lui préparez une récompense ; en disant du mal de lui, vous le rendez par là même plus glorieux devant Dieu ; en le réduisant à la faim, vous augmentez sa gloire et sa récompense ; en le livrant à la mort, ce qui semble être le pire, vous lui tressez la couronne du martyre. Qu'y a-t-il donc de comparable à cette vie où rien ne peut nuire ; où ceux mêmes qui tendent des piéges ne sont pas moins utiles que des bienfaiteurs? Aussi Paul dit-il : « Si Dieu « est pour nous, qui sera contre nous ? »

Ensuite, non content de ce qu'il vient de dire, il rappelle encore le plus grand signe de l'amour de Dieu pour nous, celui qu'il ne perd jamais de vue : l'immolation du Fils. Non-seulement, nous dit-il, Dieu les a justifiés, glorifiés, rendus conformes à l'image de son Fils ; mais il n'a pas même épargné ce Fils pour vous. Aussi ajoute-t-il : « Lui qui « n'a pas épargné même son propre Fils, mais « qui l'a livré pour nous tous, comment ne « nous aurait-il pas donné toutes choses avec « lui (32) ? » L'apôtre emploie ici des expressions énergiques et brûlantes, pour faire comprendre l'amour divin. Comment donc Dieu nous abandonnerait-il, lui qui n'a pas ménagé son propre Fils, mais l'a livré pour nous tous ? Et songez quelle bonté c'est de ne pas ménager son propre Fils, mais de le livrer, et de le livrer pour tous, pour des êtres sans valeur, pour des ingrats, des ennemis, des blasphémateurs. « Comment ne nous aurait-il « pas donné toutes choses avec lui ? » L'apôtre veut dire : S'il nous a donné son Fils, non pas simplement donné, mais donné pour être immolé, comment mettrez-vous le reste en doute, quand vous avez reçu le Maître lui-même ? Comment douterez-vous de la propriété, quand vous avez le propriétaire? Comment celui qui a donné le plus à des ennemis, refusera-t-il le moins à des amis ? « Qui accusera les élus de Dieu ?... (33) ».

3. Ici Paul s'adresse à ceux qui disaient que la foi ne sert à rien, et qui ne croyaient pas à un changement soudain. Et voyez comme il leur ferme promptement la bouche en parlant de la dignité de celui qui a élu. Il ne dit pas : Qui accusera les serviteurs de Dieu, ni : Les fidèles de Dieu, mais : « Les élus de Dieu » : car l'élection est un signe de vertu. Si, en effet, quand un dompteur de chevaux choisit les poulains propres à la course, personne ne peut l'en blâmer à moins d'encourir le ridicule : à bien plus forte raison, quand Dieu choisit les âmes, serait-on ridicule de lui en faire un reproche. « C'est Dieu qui les justifie ; « qui est celui qui les condamnerait ? » Il ne dit pas : C'est Dieu qui remet les péchés ; mais, ce qui est beaucoup plus : « C'est Dieu « qui les justifie ». Quand le suffrage du juge, et d'un tel juge, proclame quelqu'un juste, quelle sera la peine de l'accusateur ? Donc il ne faut pas craindre les épreuves, car Dieu est pour nous, et il l'a assez prouvé par les faits ; ni les niaiseries judaïques, car Dieu nous a choisis et justifiés, et justifiés, chose étonnante ! par la mort de son Fils. Qui donc nous condamnera quand Dieu nous couronne, quand le Christ a été immolé pour nous, et non-seulement a été immolé, mais intercède encore en notre faveur ? « C'est le Christ « Jésus », nous dit-il, « qui est mort pour eux, « qui de plus est ressuscité des morts, est à la « droite du Père et qui même intercède pour « nous (34) ».

Bien qu'en possession de sa dignité propre, il n'a point cessé de s'occuper de nous, mais

il intercède en notre faveur, et nous conserve toujours la même affection. Car il ne s'est pas contenté d'être mis à mort ; pour nous donner une plus grande preuve de son amour, il n'a pas seulement payé de sa personne, il en engage encore un autre à agir dans le même but. C'est là uniquement ce que Paul entend par le mot intercéder ; employant une expression plus humaine, plus humble, pour désigner cet amour. Si on ne le prenait pas dans ce sens, le terme : « N'a pas épargné », entraînerait beaucoup d'absurdité. Et la preuve que c'est là ce qu'il veut dire, c'est qu'après avoir d'abord dit : « Est à la droite », il ajoute : « Il intercède pour nous » ; montrant par là tout à la fois que le Fils est égal au Père, et que son intercession n'est point un indice d'infériorité, mais uniquement une preuve de son amour. Car comment celui qui est la vie et la source de tous les biens, qui a la même puissance que le Père, qui ressuscite les morts, qui vivifie, et qui fait tout le reste, comment, dis-je, aurait-il besoin d'intercéder pour nous être utile ? Comment celui qui, par sa propre puissance, a sauvé de la condamnation ceux qui étaient désespérés et condamnés, qui les a faits justes et enfants de Dieu, qui les a conduits aux suprêmes honneurs, qui a réalisé ce qu'on n'eût jamais osé espérer ; comment, après avoir accompli tout cela et avoir fait asseoir notre nature sur le trône royal, aurait-il eu besoin de prier pour des œuvres plus faciles ?

Voyez-vous comme il est démontré de toutes manières que Paul ne parle ici d'intercession que pour faire comprendre l'ardeur, la vivacité de l'amour du Christ pour nous ? En effet, il est dit aussi que le Père exhorte les hommes à se réconcilier avec lui. « Nous faisons « donc les fonctions d'ambassadeurs pour le « Christ, Dieu exhortant par notre bouche ». (II Cor. v, 20.) Et pourtant quand Dieu nous exhorte, quand des hommes font les fonctions d'ambassadeurs pour le Christ vis-à-vis d'autres hommes, nous ne voyons rien là qui soit indigne de la majesté divine ; tout ce que nous en pouvons conclure, c'est l'étendue de l'amour de Dieu. Faisons de même ici. Si donc l'Esprit demande avec des gémissements inénarrables, si le Christ est mort, s'il intercède pour nous, si le Père n'a point ménagé pour vous son propre Fils, s'il vous a élu et justifié, que craignez-vous encore ? Quand vous êtes l'objet d'un tel amour, d'une telle Providence, pourquoi tremblez-vous ? Aussi, après avoir montré cette Providence, l'apôtre continue en toute liberté, et ne se contente plus de dire : Donc vous devez aussi l'aimer ; mais, comme saisi d'enthousiasme à l'aspect de cette bonté infinie, il s'écrie : « Qui nous « séparera de l'amour du Christ ? » Il ne dit pas : De Dieu ; tant il lui est indifférent de nommer le Christ ou Dieu. « Est-ce la tribu- « lation ? Est-ce l'angoisse ? Est-ce la persécu- « tion ? Est-ce la faim ? Est-ce la nudité ? « Est-ce le péril ? Est-ce le glaive (35) ? »

Voyez la prudence de Paul : Il ne parle point des piéges où nous tombons tous les jours, de l'amour des richesses, de la passion de la gloire, de la tyrannie de la colère ; mais de choses bien plus tyranniques, qui font violence à la nature elle-même, qui ébranlent souvent malgré nous la fermeté du caractère, à savoir les tribulations et les angoisses. Bien que l'on puisse compter toutes ses expressions, néanmoins chacune d'elle renferme des milliers d'épreuves ; ainsi quand il parle d'affliction, il entend la prison, les chaînes, la calomnie, l'exil, toutes les misères ; d'un mot il parcourt un vaste océan de périls, d'une seule expression il indique tout ce qu'il y a de pénible pour l'homme. Et cependant il brave tout cela. Aussi procède-t-il par interrogation, comme si la contradiction était impossible, puisque rien ne peut séparer de l'objet de son amour celui qui est aimé à ce point et qui jouit du soin d'une telle Providence.

4. Ensuite, pour que ces épreuves ne soient pas considérées comme un signe de délaissement, il cite le prophète qui les a prédites longtemps d'avance en ces termes : « A cause « de vous nous sommes mis à mort tout le « jour, on nous regarde comme des brebis « destinées à la boucherie (36) », c'est-à-dire : Nous sommes exposés à subir des mauvais traitements de la part de tout le monde, néanmoins contre tant et de si grands périls, contre tant de nouvelles et sanglantes cruautés, une consolation nous suffit : la raison même de ces combats. Non-seulement elle nous suffit, mais elle dépasse de beaucoup nos besoins. Car, ce n'est pas pour les hommes ni pour rien de terrestre que nous souffrons tout cela, mais pour le Roi de l'univers. Et ce n'est point là la seule couronne que Dieu réserve à

ses élus, mais il leur en prépare une autre multiple et variée. Car comme, en qualité d'hommes, ils ne sauraient souffrir mille morts, il leur montre que la récompense n'en sera pas moindre pour autant: Bien que ce soit une loi de notre nature que nous ne mourions qu'une fois, Dieu cependant nous donne la faculté de mourir tous les jours, si nous le voulons. D'où il suit clairement que nous aurons, à l'heure du départ, autant de couronnes que nous aurons vécu de jours, et même beaucoup plus : car on peut mourir une fois, deux fois, bien des fois par jour. Et celui qui est prêt à cela, reçoit toujours la récompense entière.

C'est à quoi font allusion ces mots du prophète : « Tout le jour ». Aussi l'apôtre invoque-t-il son témoignage, pour mieux exciter leur ardeur. Si en effet, leur dit-il, ceux qui vivaient sous l'Ancien Testament, qui n'avaient pour prix de leurs travaux que la terre et ce qui passe avec la vie, ont pu ainsi dédaigner la vie présente, les épreuves, les périls : comment serions-nous excusables de tomber dans le relâchement, de ne pas même atteindre à leur mesure, quand on nous a promis le royaume du ciel et des biens ineffables? L'apôtre n'exprime pas cette pensée, mais, l'abandonnant à la conscience de ses auditeurs, il se contente du témoignage du prophète, il leur montre que leurs corps sont une victime, et qu'ils ne doivent point s'en troubler, ni s'en effrayer, puisque Dieu l'a ainsi réglé. Il les anime encore d'une autre manière. Pour qu'on ne dise pas qu'il fait là simplement de la spéculation avant l'expérience des faits, il ajoute : « On nous regarde « comme des brebis de tuerie », indiquant par là que les apôtres mouraient tous les jours. Voyez-vous sa force et sa modestie? Comme, dit-il, les brebis qu'on égorge n'opposent aucune résistance, ainsi en est-il de nous. Mais comme la faiblesse de l'esprit humain redoutait encore, même après tant et de si grandes choses, la multitude des épreuves, voyez comme il relève l'auditeur, comme il le rend haut et fier, en disant : « Mais en « tout cela nous triomphons par celui qui « nous a aimés (37) ».

Ce qu'il y a d'étonnant, ce n'est pas seulement que nous triomphions, mais que nous triomphions par les piéges même qu'on nous tend. Et non-seulement nous triomphons, mais nous faisons plus que triompher, c'est-à-dire que nous remportons la victoire avec une extrême facilité, sans fatigues et sans peines. Et ce n'est pas en souffrant réellement, mais par la simple disposition à souffrir, que nous dressons des trophées contre nos ennemis. Et cela est juste : car c'est Dieu qui combat avec nous. Ne faites donc aucune difficulté de croire que, flagellés, nous sommes vainqueurs de ceux qui nous flagellent; que, proscrits, nous dominons ceux qui nous proscrivent; que, mourants, nous supplantons ceux qui vivent. Une fois supposé la puissance de Dieu et son amour pour nous, rien ne s'oppose à ce que ces choses étonnantes, incroyables, aient lieu, et que le triomphe soit éclatant. Et ils ne remportaient pas une simple victoire, mais une victoire miraculeuse, en sorte que leurs ennemis comprissent qu'ils faisaient la guerre non plus à des hommes, mais à la puissance invincible. Voyez-vous les Juifs les tenir au milieu d'eux, puis hésiter et dire : « Que « ferons-nous à ces hommes? » (Act. IV, 16.) Et voilà la merveille : c'est que, les retenant, les regardant comme coupables, les jetant dans les fers, les frappant, ils étaient dans l'embarras et dans l'incertitude, et se trouvaient vaincus par ceux mêmes par qui ils espéraient vaincre. Ni le tyran, ni les bourreaux, ni les légions infernales, ni le démon lui-même ne purent triompher d'eux; la défaite fut complète; on vit tourner à leur profit les moyens mêmes qu'on employait contre eux. Aussi l'apôtre dit-il : « Nous sommes plus que « vainqueurs ». C'était la nouvelle loi de la guerre, de vaincre par les contraires, de n'être jamais défait, et d'aller au combat comme si on était assuré du succès. « Car je suis certain « que ni mort, ni vie, ni anges, ni princi- « pautés, ni puissances, ni choses présentes, « ni choses futures, ni ce qu'il y a de plus « haut, ni ce qu'il y a de plus bas, ni aucune « autre créature ne pourra nous séparer de « l'amour de Dieu qui est dans le Christ Jésus « (38, 39) ».

5. Voilà de grandes paroles, mais nous ne les comprenons pas, parce que nous ne savons pas aimer ainsi. Cependant bien qu'elles soient grandes, pour montrer que son amour n'est rien en comparaison de l'amour de Dieu pour lui, il n'en parle qu'en second lieu, de peur de paraître se vanter. Voici ce qu'il veut dire : A quoi bon parler du présent, et des maux

attachés à cette vie? Quand même on parlerait de choses à venir et de puissances, de choses comme la mort et la vie, de puissances comme les anges et les archanges, de tout ce qu'il y a de plus élevé dans la création : tout cela me paraîtrait petit, en comparaison de l'amour du Christ. Quand on me menacerait d'une mort éternelle, quand on me promettrait une vie sans terme pour me séparer du Christ, je n'accepterais pas. A quoi bon me parler de tel ou tel roi terrestre, de tel ou tel consul? Quand vous me parleriez des anges et de toutes les puissances célestes, de tout ce qui est, de tout ce qui sera, de tout ce qui est sur la terre ou dans les cieux, de tout ce qui est sous la terre ou au-dessus des cieux, tout me semblerait peu de chose en comparaison de cet amour. Et comme si cela ne suffisait pas encore à exprimer son amour, il y ajoute autre chose, en disant : « Ni aucune autre créature », c'est-à-dire : aucune autre création aussi grande que celle que nous voyons, aussi grande qu'on puisse l'imaginer, rien ne me détachera de cet amour.

S'il parle ainsi, ce n'est pas que quelque ange ou quelque autre puissance ait essayé de lui enlever cet amour, à Dieu ne plaise! mais il emploie ces hyperboles pour montrer l'amour qu'il porte au Christ. Car il n'aime pas le Christ à cause de ses dons, mais les dons à cause du Christ; c'est lui seul qu'il a en vue, et il ne craint qu'une chose : perdre cet amour. Le perdre serait pour lui plus terrible que l'enfer, comme y persévérer lui est plus cher qu'un empire. Comment donc, quand Paul n'estime pas même les choses du ciel en comparaison de l'amour du Christ, comment serions-nous excusables de mettre de la boue et de l'argile au-dessus du Christ? Paul est prêt, s'il le faut, à tomber en enfer et à être privé du ciel plutôt que de perdre l'amour du Christ; et nous ne méprisons pas même la vie présente! Sommes-nous seulement dignes de délier les cordons de ses souliers, nous qui sommes à une telle distance de cette âme magnanime? A cause du Christ il dédaigne même le royaume du ciel, et nous, nous méprisons le Christ et estimons beaucoup ses dons.

Et plût au ciel que nous estimassions ses dons! mais ce n'est pas même cela : le royaume du ciel est devant nous, et nous le laissons pour courir chaque jour après des ombres et des songes. Pourtant Dieu qui est bon et miséricordieux fait comme un père tendre qui, voyant son fils dégoûté de vivre toujours avec lui, invente d'autres moyens de le retenir. En effet comme son amour n'est pas pour nous un lien assez puissant, il met en œuvre beaucoup d'autres moyens pour nous rattacher à lui. Mais cela ne nous retient pas encore, et nous courons à des jeux d'enfants. Il n'en était pas ainsi de Paul; comme un fils bien né, généreux et plein de piété filiale, il ne recherche que la compagnie de son père, et se soucie bien moins du reste; que dis-je? il est plus qu'un fils; car il n'unit pas dans son estime son père et ses dons; mais quand il voit son père, il dédaigne tout le reste, et aimerait mieux être puni et flagellé en restant avec lui, que de vivre dans les délices loin de lui.

6. Tremblons donc, nous qui ne méprisons pas même les richesses pour Dieu, bien plus, qui ne les méprisons pas pour nous-mêmes. Paul seul souffrait tout pour le Christ, non en vue du royaume, non en vue de l'honneur, mais par pure affection pour lui. Et nous, ni le Christ, ni les biens du Christ, ne sauraient nous détacher des choses terrestres ; mais comme les serpents, comme les vipères, comme les pourceaux ou d'autres animaux de ce genre, nous nous traînons dans la fange. En quoi, en effet, différons-nous de ces animaux, nous qui, après tant et de si beaux exemples, avons encore les yeux fixés sur la terre et ne supportons pas même de les diriger un instant vers le Ciel? Et pourtant Dieu nous a donné son Fils; et vous, vous ne donnez pas même un morceau de pain à celui qui a été livré et immolé pour vous! Pour vous, le Père n'a pas même ménagé son Fils, son Fils légitime; et vous, vous le dédaignez, ce Fils, quand il meurt de faim, quand vous ne dépenseriez que ce qui vient de lui et que vous le dépenseriez pour vous. Qu'y a-t-il de pire qu'une telle iniquité? Il a été livré pour vous, il a été immolé pour vous, il erre çà et là dévoré par la faim; vous donneriez de ce qu'il vous a donné lui-même, et vous le donneriez pour votre profit, et vous ne donnez cependant rien! Ceux qui, malgré tant de motifs propres à les toucher, persévèrent dans cette inhumanité diabolique ne sont-ils pas plus insensibles que les pierres?

Il ne s'est pas contenté de la mort et de la

croix; mais il a voulu être pauvre, étranger, errant, nu, prisonnier, malade, afin de vous attirer à lui. Si vous ne me rendez rien, nous dit-il, pour tout ce que j'ai souffert pour vous, ayez pitié de ma pauvreté ; et si la pauvreté ne vous touche pas, que ce soit au moins la maladie, la captivité; et si rien de tout cela ne vous inspire un sentiment de bonté, faites attention au peu que je demande. Je ne demande rien de coûteux; mais du pain, un abri, une parole de consolation. Que si votre dureté persiste, eh bien! songez au royaume céleste, aux récompenses que je vous ai promises, et devenez meilleur. Vous ne tenez encore aucun compte de cela? Cédez au moins à la nature, et en voyant cet homme nu, songez à la nudité que j'ai supportée pour vous sur la croix. Si cette nudité-là ne vous émeut pas, souvenez-vous de celle que je subis maintenant dans la personne des pauvres. J'ai été alors dans le besoin à cause de vous, j'y suis encore aujourd'hui à cause de vous, afin que, pour l'une ou l'autre de ces raisons, vous me fassiez quelque aumône ; j'ai jeûné à cause de vous, j'ai encore faim à cause de vous; j'ai eu soif sur la croix, j'ai encore soif dans la personne des pauvres, afin que par tous ces motifs je puisse vous attirer à moi et vous rendre humain dans votre propre intérêt. Et pour les services sans nombre que je vous ai rendus, je vous demande un retour, non comme dette, mais comme grâce, et, pour le peu que je demande, je vous couronne, je vous donne un royaume. Je ne vous dis pas : Délivrez-moi de la pauvreté, ni : Donnez-moi la richesse, bien que j'aie été pauvre pour vous; je vous demande simplement du pain, un vêtement, un faible soulagement à ma faim. Et si je suis en prison, je ne vous oblige pas à briser mes chaînes ni à me tirer de là; je vous demande seulement de jeter un regard sur un homme enchaîné à cause de vous, et cette grâce me suffit, et pour ce simple fait je vous donne le ciel. Pourtant je vous ai délivré d'une captivité bien plus dure; mais je suis content, si vous venez me voir comme prisonnier. Je pourrais vous couronner sans cela; mais je veux être votre débiteur, afin que vous ayez quelque confiance à saisir la couronne. Voilà pourquoi, pouvant me nourrir moi-même, je vais mendier de tous côtés, je me tiens à votre porte et vous tends la main. C'est de vous que je désire recevoir ma nourriture; car je vous aime beaucoup ; je désire m'asseoir à votre table, comme c'est le propre des amis, et j'en suis fier; en présence du monde entier, je proclame vos louanges, et, devant l'auditoire attentif, je montre celui qui m'a nourri.

Pourtant, nous autres hommes, quand quelqu'un nous nourrit, nous en rougissons, nous le tenons dans l'ombre ; mais lui, parce qu'il nous aime beaucoup, proclame le fait, même quand nous gardons le silence, le relève par de grands éloges et ne rougit point de dire que nous l'avons vêtu quand il était nu et nourri quand il avait faim. Pensons donc à tout cela, et ne nous en tenons pas aux éloges, mais accomplissons tout ce qui a été dit. A quoi bon ces applaudissements et ce bruit ? Je ne vous demande qu'une chose : la démonstration par les faits, l'obéissance par les œuvres; voilà mon éloge, voilà votre profit, voilà qui brillera plus qu'un diadème à mes yeux. Donc, au sortir d'ici, tressez cette couronne pour vous et pour moi par les mains des pauvres, afin de vivre tous ensemble ici-bas, dans une douce espérance, et d'obtenir des biens sans nombre, lors du départ pour l'autre vie. Puissions-nous tous avoir ce bonheur, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui la gloire, l'empire, l'honneur appartiennent au Père en même temps qu'au Saint-Esprit, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XVI.

JE DIS LA VÉRITÉ DANS LE CHRIST, JE NE MENS PAS, MA CONSCIENCE ME RENDANT TÉMOIGNAGE PAR L'ESPRIT-SAINT. (IX, JUSQU'A LA FIN DU CHAPITRE.)

—

Analyse.

1. Nouvelle et plus grande preuve encore de l'amour que saint Paul avait pour Jésus-Christ. — Comment il désirait d'être anathème pour ses frères ou plutôt pour Jésus-Christ lui-même.
2. C'était par le désir de faire cesser les blasphèmes des Juifs contre Dieu, et par conséquent par amour pour Dieu que saint Paul souhaitait d'être anathème.
3. Les Juifs reprochaient à Dieu de ne pas accomplir les promesses faites à leurs pères; saint Paul leur répond que les promesses de Dieu se sont au contraire parfaitement accomplies.
4. Ce ne sont pas ceux qui descendent d'Abraham selon la chair, qui sont ses enfants et les enfants de Dieu, mais ceux qui naissent en vertu de la promesse.
5. Pourquoi Dieu a-t-il fait aux Juifs des promesses quand il prévoyait qu'ils se rendraient indignes d'en recevoir l'accomplissement? — Saint Paul répond à cette objection non pas en expliquant ce mystère, mais en proposant à son tour des questions dont ses adversaires ne peuvent donner la solution.
6. Dieu seul connaît ceux qui sont dignes, lui seul choisit et connaît les motifs de son élection.
7. Qu'il ne faut pas demander de comptes à Dieu.
8. Que Dieu ne détruit pas le libre arbitre.
9. Mystère de la vocation des Gentils conforme à la gloire de Dieu et prédit par les prophètes.
10. C'est parce que les Juifs avaient l'attention tournée vers les prescriptions de Moïse, qu'ils se sont heurtés contre la pierre, parce qu'ils se sont obstinés à chercher leur salut dans leur loi, au lieu de le demander à la foi en Jésus-Christ.

1. N'avez-vous pas trouvé magnifique, au-dessus de la nature, ce que je vous ai dit, dans la dernière instruction, sur l'amour de Paul envers le Christ ? C'est en effet quelque chose de grand en soi et qui surpasse toute expression ; et cependant ce qu'il dit aujourd'hui le dépasse encore autant que ce que nous disions hier est au-dessus de nos pensées. Je ne croyais pas qu'on pût rien dire de plus, et néanmoins ce qu'on vient de lire aujourd'hui m'a semblé bien plus éclatant que tout le reste; et l'apôtre, en ayant la conscience, l'a déclaré dès le début, comme devant aborder un sujet plus élevé et exciter l'incrédulité chez un grand nombre. Il commence donc par attester ce qu'il va dire; c'est l'usage ordinaire de ceux qui ont à communiquer des choses incroyables pour la multitude, et dont ils sont eux-mêmes pleinement convaincus. « Je dis la vérité et je ne mens pas; « et ma conscience me rend témoignage, qu'il y « a une grande tristesse en moi et une douleur « continuelle dans mon cœur. Car je désirais « ardemment d'être moi-même anathème à « l'égard du Christ ». (1-3.)

Que dites-vous, Paul? Ce Christ que vous aimez, dont ni le ciel, ni l'enfer, ni les choses visibles, ni les choses invisibles, ni tant d'autres choses, ne pourraient vous séparer, vous voudriez être anathème à son égard? Qu'est-il donc arrivé? Etes-vous changé ? Avez-vous perdu cet amour? Non, répond-il, ne craignez rien; je l'ai plutôt augmenté. Comment donc désirez-vous être anathème, et demandez-vous un éloignement, une séparation après laquelle il n'y en a plus de possible? Parce que je l'aime ardemment, dit-il. Comment? de quelle manière? dites-le moi; car cela ressemble fort à une énigme. Mais d'abord, s'il vous plaît, apprenons ce que c'est que l'anathème, puis nous l'interrogerons là-dessus, et nous comprendrons ce mystérieux, ce prodigieux amour.

Qu'est-ce donc que l'anathème? Ecoutons-le dire : « Si quelqu'un n'aime pas le Seigneur

« Jésus-Christ, qu'il soit anathème! » (I Cor. XVI, 22), c'est-à-dire qu'il soit séparé de tous, étranger à tous. Car comme personne n'oserait porter la main sur un objet consacré à Dieu, ni même s'en approcher de trop près; ainsi l'apôtre retranchant, repoussant au loin celui qui est séparé de l'Eglise, lui donne ce nom d'anathème par antithèse, et ordonne que chacun s'en écarte et le fuie avec horreur. Personne n'osait, par respect, s'approcher d'un objet consacré ; par un sentiment contraire, tout le monde s'éloignait de celui qui était retranché de l'Eglise. En sorte qu'il n'y avait bien qu'une seule et même séparation pour l'un et l'autre cas, mais le genre n'était pas le même ; l'un était le contraire de l'autre. Dans le premier cas, on respectait un objet parce qu'il était consacré à Dieu ; dans le second, on s'éloignait d'un homme séparé de Dieu et retranché de l'Eglise. Voilà donc ce que Paul entend quand il dit : « Je désirais « ardemment être anathème à l'égard du « Christ ». Il ne dit pas simplement : Je voulais, mais en termes plus énergiques : « Je dé« sirais ardemment ».

Que si vous vous troublez de ces expressions comme trop faibles, considérez la chose en elle-même : Voyez non-seulement ce désir d'être séparé, mais la raison même de ce désir, et vous comprendrez l'excès de cet amour. En effet, il a circoncis Timothée; néanmoins nous ne nous occupons pas de l'acte, mais de son intention et du motif qui l'animait, et nous ne faisons que l'en admirer davantage.

Non-seulement il a circoncis, mais il s'est rasé et il a sacrifié ; pour cela nous ne l'avons certes pas appelé Juif ; c'est par là même, au contraire, que nous avons vu qu'il s'éloignait davantage du Judaïsme, qu'il était sincère et véritable disciple du Christ. Si donc en le voyant circoncire et sacrifier, nous ne le condamnons point comme judaïsant, si nous le glorifions au contraire pour s'être par là même séparé du Judaïsme ; ainsi en le voyant désirer ardemment d'être anathème, ne vous troublez pas, mais exaltez-le davantage quand vous saurez la raison de son désir. Si en effet nous ne remontons pas aux causes, nous appellerons Elie homicide, et Abraham non-seulement homicide, mais homicide de son fils ; nous accuserons Phinées et Pierre de meurtres ; et ce n'est pas seulement à l'égard des saints, mais à l'égard de Dieu même, qu'on sera entraîné à beaucoup d'absurdités, faute d'observer cette règle. Pour éviter cet inconvénient, dans tous les cas de ce genre, rapprochons d'abord la cause, l'instruction, le temps et toutes les circonstances propres à justifier l'action, puis examinons la question. Et c'est précisément ce que nous devons faire ici pour cette âme bienheureuse. Quelle est donc la cause ? Jésus lui-même, l'objet aimé. Or, Paul ne dit pas que ce soit pour lui : je désirerais ardemnent, dit-il, être anathème pour mes frères. C'est là un effet de son humilité ; il ne veut pas avoir l'air de faire pour le Christ la grande chose qu'il exprime, aussi dit-il : « Qui sont mes proches », afin de dissimuler la grandeur de la chose ; mais, pour vous convaincre que c'est le Christ qu'il a en vue, écoutez la suite. Après avoir dit: « Qui sont mes pro« ches», il ajoute : « Auxquels appartient l'adop« tion, la gloire, l'alliance, la loi, le culte et « les promesses ; dont les pères sont ceux de « qui est sorti, selon la chair, le Christ même, « qui est au-dessus de toutes choses, Dieu béni « dans tous les siècles. Amen (4, 5) ».

2. Mais quoi ? direz-vous, s'il désirait être anathème afin que d'autres eussent la foi, il devait aussi faire le même vœu pour les gentils; et s'il ne prie que pour les Juifs, c'est une preuve qu'il n'agit pas par amour pour le Christ, mais en vertu du lien de parenté. Je réponds que s'il n'eût prié que pour les gentils, on n'aurait pas si bien reconnu que c'était Jésus-Christ qu'il avait en vue ; mais en priant pour les Juifs seuls, il fait voir qu'il n'a absolument en vue que la gloire du Christ. Je sais que vous verrez, là, un paradoxe ; cependant, si vous restez calmes, je vais essayer de vous le démontrer. Ce n'est pas sans raison qu'il a parlé ainsi : car comme tous les Juifs accusaient Dieu en disant : qu'ayant eu l'honneur d'être appelés fils de Dieu, ayant reçu la loi, ayant connu Dieu avant tout le monde, ayant joui d'une si grande gloire, ayant servi Dieu en face de tout l'univers, ayant reçu les promesses, étant les pères des mêmes tribus, et (ce qui était bien plus encore) étant les ancêtres du Christ (comme l'apôtre le dit : « De qui est « sorti selon la chair, le Christ même »,) que malgré tout cela, ils avaient été rejetés, déshonorés, et qu'à leur place on avait substitué des gentils qui n'avaient jamais connu Dieu : comme, dis-je, ils tenaient ce langage et qu'ils

blasphémaient contre Dieu, Paul qui entendait tout cela, qui s'en trouvait blessé et pleurait sur l'outrage fait à la gloire de Dieu, désirait ardemment être anathème, si cela eût été possible, pour les sauver, pour faire cesser les blasphèmes et empêcher que Dieu ne parût avoir trompé les descendants de ceux à qui il avait promis les dons.

Et pour vous faire comprendre que c'est là ce qui l'afflige et que son désir est bien qu'on ne croie pas Dieu infidèle à la promesse faite à Abraham en ces termes : « Je te donnerai « cette terre, à toi et à ta race » (Gen. XII, 7); à ce qu'il vient de dire, il ajoute : « Non que « la parole de Dieu soit restée sans effet » : montrant par là qu'il se résigne à souffrir tout cela à cause de la parole de Dieu, c'est-à-dire pour la promesse faite à Abraham. Car comme Moïse semblait intercéder pour les Juifs, et en réalité, n'avait en vue que la gloire de Dieu : « Déposez », disait-il, « votre colère, « pour qu'on ne dise pas que leur Dieu les a « fait sortir pour les détruire dans le désert, « parce qu'il ne pouvait pas les sauver » (Deut. IX, 28); ainsi fait Paul. Je voudrais, dit-il, être anathème, pour qu'on ne dise pas que la parole de Dieu est restée sans effet, que ses promesses étaient menteuses, que ce qu'il a dit ne s'est pas accompli. Il ne parle donc pas pour les Gentils (car la promesse n'était pas pour eux, et ils n'avaient point servi Dieu : aussi Dieu n'était-il point blasphémé à cause d'eux); mais il formait ce vœu en faveur des Juifs, qui avaient reçu la promesse et auxquels il était lié par des nœuds plus étroits. Voyez-vous donc que s'il eût désiré être anathème pour les Gentils, il eût moins évidemment cherché la gloire du Christ; tandis qu'en désirant l'être pour les Juifs, il fait parfaitement voir que c'est pour le Christ qu'il forme ce vœu.

Aussi dit-il : « Auxquels appartiennent l'a- « doption, la gloire, le culte et la promesse ». En effet, dit-il, ils ont reçu la loi qui parle du Christ; ils ont reçu les promesses, qui toutes se rapportent à lui; lui-même en est sorti, aussi bien que les pères qui ont reçu les promesses; et pourtant tout le contraire est arrivé, et ils ont perdu tous leurs biens. Voilà pourquoi, ajoute-t-il, je suis affligé, et s'il était possible d'être séparé de la compagnie du Christ, d'être privé, non pas de son amour (loin de là, puisqu'il faisait tout pour l'amour), mais de la jouissance du ciel, mais de la gloire, j'y consentirais pour que Dieu ne fût plus blasphémé, pour ne plus entendre dire que c'est une comédie, qu'autres ont été les promesses, autres les événements; qu'il est né des uns et qu'il a sauvé les autres; qu'il avait fait des promesses aux ancêtres des Juifs, puis qu'il a abandonné leurs enfants et appelé à la possession des biens des hommes qui ne l'avaient jamais connu; que cependant les Juifs se fatiguaient à méditer la loi et à lire les prophéties, tandis que les païens, ramenés hier de leurs autels et de leurs idoles, leur ont été préférés, que ce n'est point là une Providence. Afin donc, dit-il, que tout cela ne se répète plus de mon Maître, bien que cela soit injuste, je renoncerais volontiers au royaume du ciel, à cette gloire ineffable, je supporterais tous les maux, et je regarderais comme une très-grande compensation de toutes mes peines de ne plus entendre ainsi blasphémer mon bien-aimé. Si vous ne comprenez pas encore la pensée de l'apôtre, songez que souvent bien des pères en font autant pour leurs enfants, se résignant à se séparer d'eux pour les voir glorieux, et préférant cette gloire même à leur compagnie. Mais comme nous sommes à une grande distance de cet amour, nous ne pouvons pas même comprendre ce qui s'en dit.

Il en est qui sont si peu dignes d'entendre le langage de Paul, et qui sont si loin de son ardent amour, qu'ils s'imaginent que ses paroles s'appliquent à la mort temporelle. De ceux-là je dirai qu'ils ne connaissent pas plus Paul que les aveugles la lumière du soleil, et bien moins encore. Comment celui qui mourait tous les jours, qui courait des périls sans nombre, qui s'écriait : « Qui nous séparera « de l'amour du Christ? Est-ce la tribulation? « Est-ce l'angoisse? Est-ce la faim? Est-ce la « persécution? » (Rom. VIII, 35); qui, non content de cela, montait au-dessus du ciel et du ciel des cieux, au-dessus des anges et des archanges; qui parcourait toutes les sphères célestes, et embrassait le présent et l'avenir, le visible et l'invisible, la tristesse et la joie et tout ce qui s'y rattache; qui n'oubliait rien de ce qui existe, n'en était point satisfait, et supposait encore une autre création qui n'existe pas, pour tout sacrifier à son amour pour Jésus-Christ; comment, dis-je, après tout cela, viendra-t-il parler de la mort tempo-

relle comme de quelque chose d'important?

3. Non, non, ce n'est pas cela; une telle pensée vient de vers de terre rampant dans le fumier. Si c'était là ce qu'il a voulu dire, comment aurait-il désiré d'être anathème à l'égard du Christ? Car cette mort l'eût réuni plus tôt à la compagnie du Christ et mis en possession de la gloire éternelle. Il en est d'autres qui osent encore avancer des choses plus ridicules. Ce n'est pas de mourir qu'il souhaitait, disent-ils, mais d'être la possession, le bien propre du Christ. Et quel homme si vil, si déchu, qui n'en souhaite autant? Comment aurait-il pu l'être pour ses proches? Laissons donc de côté ces fables et ces niaiseries (car elles ne valent pas la peine d'être réfutées, pas plus que les puérilités que bégayent les enfants); revenons au discours de l'apôtre, pour nous délecter dans cet océan d'amour, y nager au large et en toute liberté; pour contempler cette flamme immense, car tout ce qu'on en peut dire est au-dessous du sujet. En effet, cet amour est plus vaste qu'aucun océan, plus violent que quelque flamme que ce soit, et aucun langage ne saurait l'exprimer dignement; celui-là seul l'a connu qui l'a si bien éprouvé.

Répétons donc encore ces paroles : « Car je « désirais ardemment d'être moi-même anathème ». Qu'est-ce que cela veut dire : « Moi-« même? » Moi qui suis le docteur universel, qui ai obtenu des succès sans nombre, qui attends mille couronnes, qui ai aimé le Christ jusqu'à préférer son amour à tout le reste, qui brûle pour lui chaque jour, et mets cet amour au-dessus de tout. Car il n'avait pas seulement à cœur d'être aimé du Christ, mais de l'aimer ardemment; et c'était là son principal souci. Aussi n'avait-il point d'autre vue, et supportait-il tout facilement; en toutes choses il ne visait qu'à ce point : assouvir ce bel amour. Voilà quels sont ses vœux; mais comme cela ne devait pas être, comme il ne devait pas être anathème, il s'efforce de repousser les reproches, de reproduire les objections qui courent de bouche en bouche et de les réfuter. Mais avant d'entreprendre cette justification, il en pose d'abord les fondements. En effet, quand il dit : « Auxquels appartiennent l'adop-« tion, la gloire, la loi, le culte et les promesses », il n'entend pas autre chose, sinon que Dieu voulait les sauver (c'est ce que Dieu lui-même a prouvé par tout ce qu'il a fait autrefois, par l'origine du Christ né d'eux, et par les promesses faites à leurs pères); mais eux, par leur ingratitude propre, ont rejeté les bienfaits. Voilà pourquoi Paul établit des faits, qui prouvent uniquement la bonté de Dieu, mais ne font point leur éloge : en effet, l'adoption était un don gratuit, aussi bien que la gloire, les promesses et la loi. En pensant à tout cela, et considérant quel immense intérêt Dieu et son Fils attachaient à leur salut, il pousse un grand cri et dit : « Qui est béni dans « les siècles, *Amen* » ; rendant ainsi grâces de tout au Fils unique de Dieu. Qu'importe, nous dit-il, que les autres blasphèment? Nous qui connaissons ses secrets, sa sagesse infinie, sa grande providence, nous savons parfaitement qu'il mérite d'être glorifié, et non blasphémé.

Non content du témoignage de sa conscience, il essaye encore du raisonnement, et les attaque en termes énergiques, mais non avant d'avoir détruit leur soupçon. Pour ne pas avoir l'air de parler à des ennemis, il dit plus bas : « Mes frères, le désir de mon cœur « et mes supplications à Dieu ont pour objet « leur salut » (Rom. x, 1); et ici même, entre autres choses qu'il dit contre eux, il prend soin d'éviter de paraître agir par un sentiment hostile; c'est pourquoi il ne dédaigne pas de les appeler ses proches et ses frères. Car bien que, dans tout ce qu'il dit, il n'ait en vue que le Christ, cependant il cherche à se concilier leur esprit, il prépare la voie à ce qu'il va dire, éloigne de lui tout soupçon à l'occasion des reproches qu'il doit leur adresser, et enfin il aborde la question controversée dans la foule.

Beaucoup, en effet, comme je l'ai déjà dit, demandaient pourquoi ceux qui avaient reçu la promesse étaient déchus, et comment ceux qui n'en avaient jamais ouï parler, étaient sauvés avant eux. Pour détruire cette difficulté, il donne la solution avant l'objection. De peur qu'on ne dise : Quoi! vous vous inquiétez plus de la gloire de Dieu que Dieu lui-même! Ou encore : A-t-il besoin de votre aide pour que sa parole ne reste pas sans effet? Pour prévenir ces questions, il dit : Si j'ai affirmé cela, « Ce n'est pas que la parole de « Dieu soit restée sans effet », mais j'ai voulu montrer mon amour pour le Christ même. Après tout ce qui s'est passé, nous ne sommes pas embarrassés de justifier Dieu, et de montrer que sa promesse est restée debout. Dieu a dit à Abraham : « Je te donnerai cette terre,

« pour toi et pour ta race » (Gen. xii, 7) ; et encore : « En ta race seront bénies toutes les « nations (Ib. 3) » ; voyons maintenant, ajoute l'apôtre, quelle est cette race : car tous ceux qui sont sortis d'Abraham ne sont pas de sa race ; c'est pourquoi il dit : « Mais tous ceux « qui descendent d'Israël ne sont pas israé- « lites ; ni ceux qui appartiennent à la race « d'Abraham ne sont pas tous ses enfants... (7) ».

4. Or, quand vous saurez quelle est la race d'Abraham, vous verrez que c'est à elle qu'a été faite la promesse, et que cette promesse n'est point tombée à vide. Dites-moi donc quelle est cette race ? Ce n'est pas moi qui me charge de répondre, mais l'Ancien Testament lui-même, qui nous dit : « En Isaac sera ta « postérité ». (Gen. xxi. 12.) Qu'est-ce que cela veut dire : « En Isaac ? » Interprétez : « C'est- « à-dire, ce ne sont pas les enfants selon la « chair, qui sont enfants de Dieu ; mais ce sont « les enfants de la promesse qui sont comptés « dans la postérité (18) ». Et voyez la prudence de Paul et sa haute sagesse ! Dans son explication il ne dit pas : Ce ne sont point les enfants de la chair qui sont enfants d'Abraham, mais : « Enfants de Dieu » ; rattachant ainsi le passé au présent, et montrant qu'Isaac n'était pas simplement l'enfant d'Abraham. Voici donc ce qu'il veut dire : Ceux qui sont engendrés à la manière d'Isaac, ceux-là sont les enfants de Dieu et la postérité d'Abraham. Aussi Dieu a-t-il dit : « En Isaac sera ta postérité », pour nous apprendre que ceux qui sont engendrés à la manière d'Isaac, sont principalement la postérité d'Abraham. Comment donc Isaac a-t-il été engendré ? Non selon la loi de nature, non selon la puissance de la chair, mais en vertu de la promesse. Qu'est-ce à dire : en vertu de la promesse ? « En ce temps je vien- « drai à toi, et Sara aura un Fils ».

C'est donc la promesse et la parole de Dieu qui a formé et engendré Isaac. Qu'importe qu'il y ait eu les entrailles et le sein d'une femme ? Ce n'est pas la vertu des entrailles, mais celle de la promesse qui a enfanté Isaac. Ainsi sommes-nous aussi enfantés par la parole de Dieu : car, dans la piscine des eaux, ce sont les paroles de Dieu qui nous engendrent et nous forment : nous sommes engendrés, quand on nous baptise au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Cette génération n'est point l'effet de la nature, mais de la promesse de Dieu. En effet, comme Dieu a accompli la génération d'Isaac, après l'avoir annoncée d'avance ; ainsi a-t-il réalisé la nôtre, après l'avoir fait prédire longtemps d'avance par tous les prophètes. Voyez-vous quelle grande chose Dieu a révélée, et avec quelle facilité il a accompli la magnifique promesse qu'il avait faite ? Si les Juifs objectent que ces paroles : « En Isaac sera ta postérité », signifient que tous ceux qui sont nés d'Isaac sont cette postérité, il faudrait alors y comprendre les Iduméens et tous ceux qui sont nés d'Esaü ; car leur père Esaü était fils d'Isaac. Or, non-seulement on ne les compte point pour enfants de celui-ci, mais on les considère comme tout-à-fait étrangers. Voyez-vous que ce ne sont pas les enfants de la chair qui sont enfants de Dieu, et que déjà autrefois, dans l'ordre même de la nature, était figurée la régénération par le baptême ? Si vous me parlez de sein maternel, moi je vous parlerai de l'eau. Mais comme ici tout est l'œuvre de l'Esprit, ainsi là tout était l'effet de la promesse : car le sein maternel était plus glacé que l'eau à cause de la stérilité et de la vieillesse. Comprenons donc bien notre noblesse et montrons-nous-en dignes par notre conduite ; car il n'y a rien, là, de charnel ni de terrestre. Ne le soyons donc point nous-mêmes. Ce n'est point le sommeil, ni la volonté de la chair, ni l'union charnelle, ni l'aiguillon de la passion, mais la bonté de Dieu qui a tout fait. Et comme là, dans un âge qui ôtait tout espoir, de même ici, dans la vétusté du péché, est tout-à-coup survenu l'homme nouveau, et nous sommes tous devenus enfants de Dieu et descendants d'Abraham.

« Et non-seulement elle, mais aussi Rebecca « qui eut deux fils à la fois d'Isaac, notre père ». La question était importante ; aussi emploie-t-il beaucoup de raisonnements, et cherche-t-il par tous les moyens à résoudre la difficulté. Si c'était chose inouïe, étrange, qu'après tant de promesses, les Juifs fussent privés des résultats, il est bien plus extraordinaire que nous prenions possession de leurs biens, nous qui n'avions rien de pareil à attendre. C'est comme si le fils d'un roi, à qui la succession au trône aurait été promise, se voyait rejeté parmi les hommes obscurs, tandis que l'empire qui lui était dû passerait aux mains d'un condamné, d'un homme rempli de vices et sorti de prison. Que pourriez-vous dire à cela ? demande Paul. Que le fils était indigne ? Mais

ce criminel l'est aussi, et beaucoup plus. Il fallait donc qu'ils fussent ou punis ou honorés tous les deux. C'est quelque chose de ce genre, de plus étonnant même, qui a eu lieu à l'occasion des Gentils et des Juifs. Que tous étaient indignes, l'apôtre l'a fait voir plus haut, en disant : « Car tous ont péché et ont besoin de « la gloire de Dieu » (Rom. III, 23) ; mais l'étrange c'est que, tous étant indignes, les Gentils seuls soient sauvés. Après tout cela, on peut encore faire une objection et dire : Si Dieu ne devait pas accomplir ses promesses, pourquoi les a-t-il faites? Les hommes, ignorant l'avenir, sujets à beaucoup de déceptions, peuvent promettre à des sujets indignes; mais pourquoi Dieu, qui connaît le présent et l'avenir, et qui savait parfaitement qu'on se rendrait indigne de ses promesses et qu'on n'en recueillerait point les fruits, pourquoi les a-t-il faites?

5. Comment Paul résout-il cette objection? En faisant voir quel est l'Israël, à qui les promesses ont été faites. Une fois cette explication donnée, il devient évident que les promesses ont été toutes accomplies. C'est ce qu'il déclare quand il dit : « Tous ceux qui descendent « d'Israël ne sont pas Israélites ». C'est pourquoi il ne donne pas le nom de Jacob, mais celui d'Israël, qui était le symbole de la vertu du juste, nom qui lui avait été donné d'enhaut, et était la preuve que Dieu lui était apparu. Et cependant, direz-vous, tous ont péché et sont privés de la gloire de Dieu. Si tous ont péché, comment les uns sont-ils sauvés et les autres perdus? Parce que tous n'ont pas voulu venir. En ce qui regarde Dieu, tous ont été sauvés, puisque tous ont été appelés. Cependant ce n'est point là ce que dit l'apôtre; mais il résout la difficulté par d'autres exemples ; comme plus haut il introduit une autre question, et détruit une très-grave objection par une autre objection.

En effet, quand il s'agissait de savoir comment, le Christ étant justifié, tous les hommes ont obtenu la même justification, il produit le fait d'Adam, en disant : « Si par le péché d'un « seul, la mort a régné, à plus forte raison « ceux qui reçoivent l'abondance de la grâce, « régneront-ils dans la vie ». (Rom. V, 10.) Il ne résout point la difficulté en ce qui regarde Adam, mais il répond et il se place à son propre point de vue, et montre qu'il est bien plus raisonnable que le Christ, qui est mort pour eux, exerce sur eux librement son empire. En effet beaucoup pensent qu'il n'est guère juste que tous soient punis pour le péché d'un seul; mais que tous soient justifiés par le mérite d'un seul, voilà qui est bien plus conforme à la raison et bien plus digne de Dieu. Cependant Paul ne résout pas la première question ; car plus elle est obscure, mieux le Juif est réduit au silence ; son embarras se reporte sur le fait d'Adam, et l'autre point qui regarde le Christ en devient plus clair. De même ici, l'apôtre tire sa solution d'autres objections : car c'est aux Juifs qu'il a affaire. Il ne rend donc point raison des exemples qu'il produit ; il n'y est point obligé, puisqu'il combat les Juifs ; mais il s'en sert pour faire ressortir l'évidence de ce qu'il affirme. Pourquoi vous étonner, leur dit-il, que, parmi les Juifs, les uns soient sauvés et que les autres ne le soient pas? Vous pouvez en voir autant chez les anciens patriarches. Pourquoi Isaac seul porte-t-il le nom de descendant, bien qu'Abraham fût aussi père d'Ismaël et de beaucoup d'autres enfants? Est-ce parce qu'Ismaël était né d'une servante? Mais qu'est-ce que cela fait par rapport au père? Du reste je ne discute pas là-dessus ; qu'on chasse Ismaël à cause de sa mère, soit ; mais que dirons-nous de ceux qui sont nés de Cétura? n'étaient-ils pas libres et nés de femme libre? Pourquoi n'ont-ils point partagé les priviléges d'Isaac? Mais pourquoi parler de ceux-là? Rébecca fut la seule femme d'Isaac ; elle eut deux fils, et les eut de lui ; et cependant ces deux enfants, engendrés du même père, de la même mère, d'une même couche, ayant le même père, la même mère, et, de plus, jumeaux, n'eurent point le même sort. Ici, on ne peut pas, comme pour Ismaël, objecter que la mère était servante ; ni que l'un est né d'une mère et l'autre d'une autre, comme pour Sara et Cétura, puisqu'ils sont sortis du même sein, à la même heure. C'est pourquoi Paul, comme passant à un exemple plus évident, dit : « Non-seulement » cela est arrivé pour Isaac, « mais aussi Rébecca qui « eut deux fils à la fois d'Isaac, notre père. Car « avant qu'ils fussent nés ou qu'ils eussent fait « ni aucun bien ni aucun mal, afin que le « décret de Dieu demeurât ferme selon son « élection, non à cause de leurs œuvres, mais « par la volonté de celui qui appelle, il lui fut « dit : L'aîné servira sous le plus jeune, selon « qu'il est écrit : J'ai aimé Jacob, et j'ai haï « Esaü (10-13) ».

Pourquoi donc l'un était-il aimé et l'autre haï? Pourquoi l'un servait-il et l'autre commandait-il? Etait-ce parce que l'un était méchant et l'autre bon? Mais, avant qu'ils fussent nés, l'un était honoré et l'autre condamné; avant qu'ils fussent nés, Dieu avait dit : « L'aîné « servira sous le plus jeune ». Pourquoi Dieu a-t-il dit cela? Parce qu'il n'a pas besoin, comme l'homme, d'attendre les faits pour savoir qui sera bon ou méchant, mais qu'il le sait d'avance. Et c'est là ce qui est arrivé pour les Juifs, d'une manière plus étonnante encore. A quoi bon en effet parler d'Esaü et de Jacob, dont l'un était méchant et l'autre bon? Le péché était commun à tous les Israélites : car tous avaient adoré le veau d'or. Et pourtant les uns obtiennent grâce, les autres non.

« Car », dit le Seigneur, « j'aurai pitié de « qui j'aurai pitié, et je ferai miséricorde à « qui je ferai miséricorde (15) ». On en voit autant pour les punitions. Par exemple, que direz-vous de Pharaon, qui fut puni, et si sévèrement puni? Qu'il était cruel et indocile? Etait-il donc le seul? N'y en avait-il point d'autres? Comment donc a-t-il été si sévèrement puni? Et pourquoi Dieu a-t-il appelé à la place des Juifs un peuple qui n'était pas un peuple, et encore, n'a-t-il point accordé à tous le même honneur? Il est écrit : « Quand ils se- « raient aussi nombreux que les grains de sable « de la mer, ce sont leurs restes qui seront « sauvés ». (Id. x, 22.) Et pourquoi les restes seulement? Voyez-vous comme il fait surgir les difficultés du sujet? Et il a raison ; ne vous pressez pas de donner une solution, quand vous pouvez jeter votre adversaire dans l'embarras. S'il est lui-même convaincu d'être aussi incapable de répondre, pourquoi vous exposeriez-vous à des dangers inutiles? Pourquoi l'enhardiriez-vous, en assumant sur vous tout le poids de la question?

6. Dites-moi en effet, ô Juif! qui avez tant de questions embarrassantes, et n'en pouvez résoudre aucune, comment pouvez-vous nous faire des difficultés à l'occasion de la vocation des Gentils? Cependant je puis vous donner, moi, la raison légitime pour laquelle les Gentils ont été appelés et pour laquelle vous êtes déchus. Quelle est cette raison? Parce qu'ils sont nés de la foi et vous, pour ainsi dire, des œuvres de la loi. Ces discussions vous trahissent donc de toute manière. « Car ignorant la « justice de Dieu, et cherchant à établir leur « propre justice, ils ne se sont pas soumis à la « justice de Dieu ». (Rom. x, 8.) C'est ainsi, pour tout dire en un mot, que cette âme bienheureuse, donne la solution de tout le passage; et pour le faire mieux voir, examinons chaque point en détail, sans perdre de vue que le but du bienheureux est de démontrer par tout ce qu'il a dit que Dieu seul connaît ceux qui sont dignes; qu'aucun homme n'en est capable, et que celui qui semble le plus éclairé sur ce point se trompe souvent dans ses jugements. Celui qui pénètre les pensées les plus secrètes, sait parfaitement qui sont ceux qui méritent la couronne et ceux qui sont dignes du châtiment et du supplice. Aussi souvent en a-t-il condamné sur preuves qui passaient pour justes aux yeux des hommes, et en a-t-il couronné qui étaient réputés méchants, après avoir démontré qu'ils ne l'étaient point; décidant, non d'après l'opinion de ses serviteurs, mais d'après son juste et impartial jugement, et n'attendant point le résultat des œuvres pour distinguer le méchant et celui qui ne l'est pas. Mais pour ne pas obscurcir la question, revenons aux paroles de l'apôtre.

« Non-seulement elle, mais aussi Rébecca, « qui eut deux fils à la fois ». Je pourrais, dit-il, parler aussi des fils de Cétura, mais je les passe sous silence; et pour triompher pleinement, je mets en scène deux fils nés d'un même père et d'une même mère. En effet, tous les deux étaient enfants de Rébecca et d'Isaac, le fils légitime, le juste éprouvé, l'homme honoré entre tous, dont Dieu a dit : « C'est en Isaac que sera ta postérité » ; celui qui est devenu le père de nous tous. Or, s'il était notre père, nécessairement ses enfants devaient aussi être nos pères; et cependant ils ne l'ont pas été. Voyez-vous comme le fait n'a pas seulement eu lieu pour Abraham, mais aussi pour son fils, et comment toujours la foi et la vertu éclatent et restent le caractère de la vraie parenté? Par là nous apprenons que les enfants d'Abraham ne portent pas ce nom seulement pour être nés de lui, mais encore parce qu'ils se sont rendus dignes de la vertu de leur père. Si en effet la génération eût suffi, Esaü aurait dû partager le sort de Jacob, car lui aussi, était sorti d'un sein desséché, et sa mère était stérile. Mais une autre condition encore était exigée, la bonne conduite, et ceci n'est pas sans dessein, mais a pour but le réglement de notre vie. L'apôtre ne dit pas : L'un

a été préféré, parce qu'il était bon et que l'autre était méchant; autrement on lui aurait aussitôt objecté : Quoi! les gentils étaient-ils bons et les circoncis ne l'étaient-ils point? C'était la vérité; cependant il ne le dit point encore, de peur de trop déplaire; mais il rejette tout sur la prescience de Dieu, que l'homme le plus insensé n'oserait contester. « Car », dit-il, « avant qu'ils fussent nés ou « qu'ils eussent fait ni aucun bien ni aucun « mal, il lui fut dit : L'aîné servira sous le « plus jeune ».

C'était là l'effet de la prescience, de choisir dès la naissance; afin, dit l'apôtre, qu'on vît clairement que l'élection a été faite par décret et par prescience; dès le premier jour, Dieu a su et déclaré que l'un serait bon et que l'autre ne le serait pas. Ne me dites donc point, continue-t-il, que vous avez lu la loi et les prophètes, et que, depuis tant de temps, vous êtes les serviteurs de Dieu. Celui qui sait éprouver l'âme, sait quel est celui qui mérite d'être sauvé. Laissez donc l'élection à l'Incompréhensible; car lui seul sait récompenser avec justice. Combien, à en juger par les œuvres apparentes, eussent semblé préférables à Matthieu? Mais celui qui connaît les secrets, qui sait apprécier les dispositions de l'âme, découvrit la perle enfouie dans la boue; et, laissant là les autres, et admirant la beauté de celui-ci, il le choisit et aidant du secours de sa grâce sa généreuse volonté, il fit voir en lui un juste éprouvé. En effet si, dans les arts futiles ou en toute autre matière, ceux qui sont capables de juger, ne règlent pas leurs choix sur l'opinion des ignorants, mais d'après leurs propres connaissances, souvent méprisent ce que ceux-là estiment et estiment ce que ceux-là méprisent; comme les dompteurs de chevaux, par exemple, en agissent ainsi avec les chevaux, et aussi les experts en fait de pierres précieuses ou tout autre ouvrier dans ce qui concerne son métier : à plus forte raison Dieu, qui est bon, qui est la sagesse infinie, qui seul sait tout parfaitement, ne cèdera point à l'opinion des hommes, mais décidera en tout d'après sa propre sagesse, toujours exacte, toujours infaillible. Voilà pourquoi il a choisi un publicain, un larron, une prostituée, et dédaigné et rejeté des prêtres, des anciens et des magistrats.

7. On en peut voir autant à l'égard des martyrs. Un grand nombre de ceux qui étaient descendus au dernier degré de l'abjection, ont été couronnés à l'heure des combats; et d'autres, au contraire, que l'on tenait en grande estime, ont été supplantés et sont tombés. N'en demandez donc point compte au Créateur et ne dites pas : Pourquoi l'un est-il couronné et l'autre puni? Dieu sait tout faire avec justice; c'est pourquoi il disait : « J'ai aimé Jacob et « j'ai haï Esaü ». Le résultat vous a fait voir qu'il agissait en toute justice; mais lui voyait tout clairement avant le résultat. Dieu ne cherche pas seulement la démonstration par les œuvres, mais aussi la générosité de la volonté et le sentiment de la reconnaissance. Celui qui les a, peut tomber par l'effet des circonstances, mais il se relèvera bientôt; et quand il persévèrerait dans le mal, Dieu qui sait tout, ne le dédaignera pas et le ramènera promptement à lui; tandis que celui qui est gâté en lui-même, semblât-il faire quelque chose de bien, périra, parce qu'il le fait avec une intention mauvaise. Ainsi David coupable de meurtre et d'adultère, s'est bientôt lavé de ces crimes, parce qu'il les avait commis par l'entraînement des circonstances et sans préméditation; tandis que le Pharisien, qui n'est ni adultère ni meurtrier, mais qui se glorifie du bien qu'il a fait, en perd tout le fruit par sa mauvaise volonté.

« Que dirons-nous donc? Y a-t-il en Dieu de « l'injustice? Nullement (14) ». Par conséquent il n'y en a ni à notre égard, ni à l'égard des Juifs. Puis l'apôtre ajoute quelque chose de plus obscur : « Car Dieu dit à Moïse : J'aurai « pitié de qui j'ai pitié et je ferai miséricorde « à qui je fais miséricorde ». Puis il fortifie l'objection en la coupant par le milieu et en la résolvant, puis en soulevant une autre difficulté. Or, pour éclaircir sa pensée, il faut nécessairement l'expliquer. Dieu, dit-il, l'a déclaré avant l'enfantement : « L'aîné servira « sous le plus jeune ». Quoi donc? Dieu est-il injuste? Nullement. Ecoutez la suite : dans l'exemple précédent la vertu et le vice faisaient la différence : mais dans celui-ci le péché est commun à tous les Juifs, à savoir la fabrication du veau d'or, et pourtant les uns ont été punis et les autres ne l'ont pas été; voilà pourquoi Dieu dit : « J'aurai pitié de qui j'ai pitié « et je ferai miséricorde à qui je fais miséri- « corde ». (Exode, XXXIII, 18.) Ce n'est point à vous, ô Moïse, de savoir ceux qui sont dignes de pitié; laissez-moi ce soin. Or, si cette connaissance n'appartenait point à Moïse, beau-

coup moins nous appartient-elle. Voilà pourquoi Paul ne se contente pas de citer simplement ces paroles, mais rappelle celui à qui elles ont été adressées : « Dieu dit à Moïse » ; pour faire rougir son contradicteur par la dignité du personnage. Après avoir donné la solution des difficultés, il coupe au court, en produisant une autre objection en ces termes : « Cela ne dépend donc ni de celui qui veut ni « de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde. Car l'Ecriture dit à Pharaon : « Voilà pourquoi je t'ai suscité : c'est pour « faire éclater en toi ma puissance, et pour que « mon nom soit annoncé par toute la terre « (16, 17) ».

Comme là, nous dit l'apôtre, les uns furent sauvés et les autres punis; de même ici Pharaon était réservé pour le but qu'on vient de dire. Puis il ramène encore l'objection : « Donc « il a pitié de qui il veut et il endurcit qui il « veut. Certainement vous me direz : De quoi « se plaint-il encore? Car qui résiste à sa volonté (18, 19)? » Voyez-vous comme il s'efforce de toutes manières de faire ressortir la difficulté? Et il n'en donne pas d'abord la solution, et cela fort à propos; mais il ferme d'abord la bouche à celui qui fait la question, en disant : « O homme, qui es-tu pour contester « avec Dieu? »

Son but en ceci est de réprimer sa curiosité déplacée et excessive, de lui mettre le frein, de lui apprendre ce que c'est que Dieu, ce que c'est que l'homme, que la Providence est incompréhensible, qu'elle surpasse l'intelligence humaine et qu'il faut que tout lui obéisse; afin qu'après en avoir convaincu l'auditeur, et avoir contenu et calmé son esprit, il amène la solution sans difficulté et fasse accepter sa parole. Il ne dit pas que ces questions sont insolubles. Que dit-il donc? qu'il est injuste de les soulever; qu'il faut se soumettre à la parole de Dieu, ne point la scruter avec curiosité, quand même nous n'en comprendrions pas la raison. Voilà pourquoi il dit : « Qui es-tu, « pour contester avec Dieu? » Voyez-vous comme il comprime, comme il abat l'orgueil? « Qui es-tu? » Partages-tu la puissance? Es-tu juge avec Dieu? En comparaison de lui, tu ne peux pas être quelque chose, ni ceci ni cela, mais rien. Cette expression : « Qui es-tu? » est bien plus humiliante que celle-ci : tu n'es rien. D'ailleurs par la forme interrogative il montre une plus grande indignation. Il ne dit pas non plus : Qui es-tu pour répondre à Dieu? mais : « Pour contester », c'est-à-dire pour contredire, pour tenir tête. Car dire : Il fallait ceci, ou il ne fallait pas cela, est le propre d'un contradicteur. Voyez-vous comme il épouvante, comme il frappe de terreur, et dispose ses auditeurs à trembler plutôt qu'à soulever des questions ou à scruter trop curieusement? C'est là le talent d'un excellent maître, de ne pas toujours céder au désir de ses disciples, mais de les amener à sa propre manière de voir, d'arracher d'abord les épines, puis de jeter sa semence, et de ne pas répondre immédiatement aux questions qu'on propose. « Le « vase dit-il au potier : Pourquoi m'as-tu fait « ainsi? N'a-t-il pas le pouvoir, le potier, de « faire de la même masse d'argile un vase « d'honneur et un autre d'ignominie? (20, « 21) ».

8. Il ne dit point ceci pour supprimer le libre arbitre, mais pour montrer jusqu'à quel point il faut obéir à Dieu. En fait de comptes à demander a Dieu, il faut être dans la disposition du vase d'argile. Non-seulement il ne faut pas contredire, pas soulever de questions, mais pas même dire un mot, pas même avoir une pensée, et ressembler à cet objet inanimé, qui obéit aux mains du potier et se laisse porter où il lui plaît. C'est uniquement pour cela, c'est-à-dire pour nous apprendre à obéir et à nous taire, et non pour nous tracer une règle de conduite partout applicable, que l'apôtre a choisi cet exemple. C'est du reste une observation générale : qu'il ne faut pas tout prendre dans un exemple, mais choisir ce qu'il y a d'utile, ce qui forme proprement le but, et laisser le reste. Ainsi quand l'Ecriture dit : « Il s'est couché et a dormi comme un lion » (Nom. XXIV, 9); nous ne voyons là que l'idée d'une force indomptable, le côté terrible, et non le caractère sauvage ou toute autre face de la nature du lion. Dans cet autre passage : « J'irai au devant d'eux comme une ourse qui « hésite » (Os. XIII, 9); nous ne devons voir que l'idée de vengeance; et dans ces expressions : « Notre Dieu est un feu dévorant » (Deut. IV, 24), il ne faut chercher que la pensée d'un supplice qui consume. De même ici faut-il interpréter les idées d'argile, de potier et de vase.

Et quand l'apôtre ajoute : « N'a-t-il pas le « pouvoir, le potier, de faire de la même « masse d'argile un vase d'honneur et un vase

« d'ignominie ? » Gardez-vous d'entendre cela d'un travail d'ouvrier ni d'une nécessité imposés à la volonté, mais du pouvoir de la Providence et de ses différentes manières d'agir. Et si nous ne l'entendions pas ainsi, il s'en suivrait plus d'une absurdité. En effet, si cela voulait dire que la volonté est forcée, Dieu serait l'auteur du bien et du mal, et l'homme ne pourrait jamais être coupable : en quoi Paul se contredirait, lui qui partout attribue du mérite à la bonne volonté. L'apôtre n'a donc point d'autre but ici que de convaincre l'auditeur qu'il faut en tout céder à Dieu, et ne jamais lui demander compte de rien. De même, nous dit-il, que le potier fait de la même masse ce qu'il lui plaît, sans que personne y trouve à redire : ainsi ne jugez point témérairement ne scrutez point, quand, dans la même race d'hommes, Dieu punit les uns et honore les autres ; mais adorez simplement et imitez l'argile ; et comme l'argile obéit à la main du potier, ainsi soumettez-vous à la volonté de Celui qui règle tout cela. Car il ne fait rien au hasard, rien sans but, bien que vous ne pénétriez pas les secrets de sa sagesse. Vous permettez au potier de faire des vases différents avec la même masse et vous ne l'en blâmez point ; et vous demandez compte à Dieu de ses punitions et de ses récompenses vous ne lui permettez pas de discerner qui est digne ou indigne, et parce que la masse est composée d'une même substance, vous voulez que les volontés soient toutes les mêmes ? Quelle folie que celle-là ! Or dans le vase à potier, l'honneur ou l'ignominie ne sont pas le résultat de la masse, mais de l'usage auquel le vase est employé ; ainsi en est-il en fait de volontés. Du reste, comme je l'ai dit, le seul point à saisir dans cet exemple est celui-ci : qu'il ne faut pas disputer avec Dieu, mais tout abandonner à son incompréhensible sagesse. D'ailleurs il faut que les exemples dépassent le but que l'on se propose et pour lequel on les produit, afin de frapper davantage l'auditeur ; car s'il en était autrement, s'ils n'étaient pas hyperboliques, ils ne pourraient pas frapper le contradicteur et le couvrir de confusion. C'est donc par une habile exagération que Paul a réfuté une objection déplacée ; après quoi il aborde la solution. Quelle est cette solution ?

« Que si Dieu voulant manifester sa colère « et signaler sa puissance, a supporté avec une « patience extrême les vases de colère propres « à être détruits ; afin de manifester les ri- « chesses de sa gloire sur les vases de miséri- « corde qu'il a préparés pour la gloire, en « nous qu'il a de plus appelés, non-seulement « d'entre les Juifs, mais aussi d'entre les gentils « (22-24) ». Voici ce que cela veut dire : Pharaon était un vase de colère, c'est-à-dire un homme qui excitait la colère de Dieu par sa dureté personnelle ; car après avoir été l'objet d'une longue patience, il n'en était pas devenu meilleur et était resté incorrigible, voilà pourquoi Paul l'appelle non-seulement vase de colère mais propre à être détruit, c'est-à-dire préparé pour la destruction, par lui-même, cependant, et de sa faute. Car Dieu n'avait rien négligé de ce qui pouvait le corriger, et lui n'avait rien négligé de ce qui pouvait le perdre et lui ôter tout espoir de pardon. Bien que Dieu sût cela, il déploya néanmoins une grande patience à son égard, dans le désir de l'amener à pénitence ; en effet sans ce désir, il n'eût pas montré tant de longanimité. Mais comme Pharaon ne voulut point user de cette patience pour venir à résipiscence, qu'il se prépara lui-même à être un vase de colère, Dieu se servit de lui pour l'instruction des autres, pour les rendre plus vigilants par le châtiment qu'il lui infligea, et faire ainsi éclater sa puissance. Que Dieu n'aime point à manifester ainsi sa puissance, mais qu'il préfère la signaler par des bienfaits, par des actes de libéralité, c'est ce que Paul a fait voir plus haut de toutes les manières. Car si Paul lui-même n'aime pas à être puissant de cette façon : « Non pas », dit-il quelque part, « pour que nous paraissions « nous-mêmes approuvés, mais que vous fas- « siez, vous, ce qui est bon » (II Cor. XIII, 7) ; à bien plus forte raison Dieu. Mais Dieu ayant montré une grande patience pour amener Pharaon au repentir, et Pharaon ne s'étant point converti, Dieu le supporte encore longtemps, pour faire éclater tout à la fois sa bonté et sa puissance, puisque ce prince ne voulait pas profiter de tant de longanimité. De même donc que Dieu a prouvé sa puissance en punissant un incorrigible ; ainsi a-t-il fait voir sa bonté en prenant pitié de ceux qui avaient grandement péché, mais qui s'étaient repentis.

9. L'apôtre ne dit pas : La bonté, mais « La « gloire », pour montrer que c'est là qu'éclate principalement la gloire de Dieu et que Dieu y tient plus qu'à tout le reste. Mais quand il dit : « Qu'il a préparés pour la gloire », il n'entend

point tout attribuer à Dieu ; car, si cela était, rien n'empêcherait que tous fussent sauvés ; mais il veut encore une fois indiquer la prescience, et effacer la distance entre les Juifs et les gentils. Il tire aussi de là un moyen de défense qui n'est pas sans valeur. En effet, ce n'est pas seulement chez les Juifs, mais aussi chez les gentils que les uns sont perdus et les autres sauvés. Aussi ne dit-il pas : Tous les gentils, mais : « D'entre les gentils » ; ni : Tous les Juifs, mais : « D'entre les Juifs ». Comme donc Pharaon est devenu vase de colère par sa propre iniquité ; ainsi les autres sont devenus des vases de miséricorde par leurs bonnes dispositions. Si le principal appartient à Dieu, nous avons cependant aussi fourni quelque petite chose. Voilà pourquoi Paul ne dit pas: Des vases de mérites, ni: Des vases de confiance; mais: « Des vases de mi- « séricorde », pour montrer que tout doit être rapporté à Dieu. Quant à ces mots : « Cela ne « dépend ni de celui qui veut, ni de celui qui « court », bien qu'ils soient là en forme d'objection, ils ne nous causeraient aucun embarras, même quand Paul les aurait dits pour son propre compte. En disant : « Cela ne dé- « pend ni de celui qui veut ni de celui qui « court », il ne détruit point la liberté ; mais il indique que tout ne dépend pas d'elle et qu'elle a besoin de la grâce d'en-haut. Il faut en effet vouloir et courir, mais ne point compter sur ses propres efforts, et seulement sur la bonté de Dieu: ce qu'il exprime ailleurs en ces termes : « Non pas moi toutefois, mais « la grâce de Dieu avec moi ». (I Cor. xv, 10.) Il a aussi raison de dire : « Qu'il a préparés « pour la gloire ». Car, comme on leur faisait un crime d'avoir été sauvés par la grâce, et qu'on croyait par là les couvrir de honte, il combat victorieusement cette opinion. En effet, si Dieu en a retiré de la gloire, à bien plus forte raison eux-mêmes par qui Dieu a été glorifié.

Et voyez la reconnaissance de Paul et sa grande sagesse! Il pouvait ne pas choisir Pharaon comme exemple de punition, mais ceux des Juifs qui avaient été punis, et par là se mieux faire comprendre, en montrant que chez les mêmes ancêtres, pour les mêmes péchés, les uns ont été détruits et les autres ont obtenu miséricorde; il aurait ainsi prouvé qu'il n'y a pas lieu de s'étonner si quelques gentils se sauvent, quand des Juifs périssent. Mais pour ne pas les blesser, il fait voir la punition chez un étranger, pour se dispenser de les appeler vases de colère, et il leur montre dans leur propre nation ceux qui ont obtenu miséricorde. Pourtant il justifie Dieu suffisamment, puisque connaissant parfaitement Pharaon et le voyant se faire lui-même vase de colère, Dieu a cependant fait tout ce qui était en lui, usé de tolérance, de longue patience, non-seulement de longue, mais de grande patience, tandis qu'il n'en a point agi de même à l'égard des Juifs. Pourquoi donc les uns ont-ils été des vases de colère, et les autres des vases de miséricorde? A cause de leur propre volonté. Mais Dieu étant infiniment bon, s'est montré tel à l'égard des uns et des autres. Il n'a pas eu seulement pitié de ceux qui ont été sauvés, mais, autant qu'il était en lui, de Pharaon lui-même; car il a déployé la même patience avec les uns et les autres; que si ce prince n'a pas été sauvé, la faute en est à sa volonté; car, de la part de Dieu, il n'a rien eu de moins que ceux qui ont été sauvés.

Après avoir ainsi résolu la question par des faits, et pour s'appuyer encore sur d'autres preuves, Paul cite le témoignage des prophètes qui ont exprimé cela d'avance. En effet Osée, dit-il, a écrit depuis longtemps : « J'appellerai « celui qui n'est pas mon peuple, mon peuple; « celle qui n'est pas bien-aimée, bien-aimée « (25) ». Pour qu'on ne lui dise pas : Vous nous trompez en parlant ainsi, il appelle en témoignage Osée, qui s'écrie : « J'appellerai celui qui « n'est pas mon peuple, mon peuple ». Quel est donc ce peuple qui n'est pas son peuple? Les gentils, évidemment. Qui est celle-là qui n'est pas bien-aimée? Les gentils encore. Et pourtant il les appelle « Mon peuple, bien-aimée », et déclare qu'ils seront fils de Dieu : « Car ils « seront appelés enfants du Dieu vivant (26) ». Si on objecte que ces textes doivent s'appliquer aux Juifs qui auront cru, l'argument subsiste encore. Car s'il s'est opéré un tel changement chez les ingrats qui ont abusé de tant de bienfaits, chez les rebelles, chez ceux qui ont perdu le titre de peuple de Dieu, qui empêche que ceux qui sont étrangers, non après avoir été adoptés, mais dès le commencement, soient appelés, répondent à l'appel et jouissent des mêmes avantages? Après avoir cité Osée, il ne s'en tient pas là, mais il invoque encore le témoignage d'Isaïe qui parle tout à

fait dans le même sens : Et « Isaïe », nous dit-il, « s'écrie à l'égard d'Israël », c'est-à-dire déclare en toute confiance et sans crainte d'être démenti. Pourquoi donc nous accusez-vous, quand ces prophètes élèvent la voix d'avance plus haut que le son de la trompette? Or que crie Isaïe? « Le nombre des enfants d'Israël « fût-il comme le sable de la mer, il n'y aura « qu'un reste de sauvé (27) ».

Voyez-vous qu'Isaïe non plus ne dit pas que tous seront sauvés, mais seulement ceux qui seront dignes de l'être? Je n'ai point égard à la multitude, je n'ai point de respect pour une race si répandue; je ne sauve que ceux qui s'en seront rendus dignes. Il ne parle pas seulement du sable de la mer, mais il leur rappelle l'ancienne promesse, dont-ils se sont montrés indignes. Pourquoi vous troubler comme si les promesses étaient sans effet, quand tous les prophètes déclarent que tous ne seront pas sauvés? Ensuite il explique comment le salut aura lieu. Voyez-vous l'exactitude du prophète, et la prudence de l'apôtre, quel témoignage il produit et avec quel à-propos? Non-seulement il nous montre que quelques-uns seront sauvés et non tous, mais encore il nous fait voir comment ils le seront. Comment donc seront-ils sauvés? Et comment Dieu les jugera-t-il dignes de ce bienfait? « Or », nous dit l'apôtre, citant toujours le prophète, « Le Sei- « gneur accomplira cette parole et l'abrégera « avec équité; oui, le Seigneur abrégera cette « parole sur la terre ». Voici ce qu'il veut dire : Il n'y a pas besoin des circuits, des travaux, des fatigues imposées par les prescriptions de la loi; le salut s'opérera par une voie très-abrégée. Telle est la foi; elle sauve en peu de mots. « Si vous confessez de bouche le Seigneur « Jésus, et si en votre cœur vous croyez que « Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, vous « serez sauvé ». (Rom. x, 9.)

10. Comprenez-vous le sens de ces mots : « Le Seigneur abrégera cette parole sur la « terre? » Et l'étonnant, c'est que ce peu de paroles a non-seulement procuré le salut, mais apporté la justificatiou. « Et comme Isaïe l'avait « dit d'avance : Si le Seigneur des armées ne « nous avait réservé un rejeton, nous serions « devenus comme Sodome et semblables à « Gomorrhe (29) ». Ici, il indique autre chose, à savoir que le petit nombre qui est sauvé ne l'est point par lui-même. Ceux-là aussi auraient été perdus et auraient subi le sort de Sodome, c'est-à-dire une destruction complète. En effet ceux de Sodome ont tous radicalement péri, ils n'ont pas laissé le moindre rejeton; et les autres auraient éprouvé leur sort, si Dieu n'avait usé d'une grande bonté et ne les eût sauvés par la foi. C'est aussi ce qui est arrivé pour la captivité de Babylone; ceux qui ont été emmenés et qui ont péri, formaient l'immense majorité; bien peu ont été sauvés.

« Que dirons-nous donc », continue l'apôtre. « Que les gentils qui ne cherchaient point « la justice ont embrassé la justice, mais la « justice qui vient de la foi; et qu'Israël, au « contraire, en suivant la loi de justice, n'est « point parvenu à la justice (30, 31) ». Ici la solution est parfaitement claire. Après avoir montré, par les faits mêmes, que « tous ceux « qui descendent d'Israël, ne sont pas Israé- « lites »; après l'avoir aussi démontré par les pères de Jacob et d'Esaü, puis par les prophètes, il fortifie l'objection et lui donne une vigoureuse solution par Osée et Isaïe. En effet, il y a deux points dans la question : les Gentils ont embrassé la justice, et ils l'ont embrassée sans l'avoir cherchée, c'est-à-dire sans effort de leur part. D'un autre côté, en ce qui concerne les Juifs, il y avait deux difficultés : Israël n'est point parvenu à la loi de justice, et il n'y est point parvenu bien qu'il la cherchât. Aussi l'apôtre emploie-t-il ici des expressions plus énergiques; car il ne dit pas : Ont obtenu la justice, mais : « Ont embrassé ». Et c'est là l'étrange, l'extraordinaire : que celui qui cherchait ne soit pas parvenu et que celui qui ne cherchait pas ait embrassé. En disant : « Qui suivait », il leur fait une concession; mais plus tard il leur porte un coup mortel. Comme il a une victorieuse solution à donner, il ne craint pas de fortifier l'objection. C'est pourquoi il ne parle pas de la foi ni de la justice qui en dérive, mais il leur montre que même avant la foi, même dans leur propre domaine, ils étaient déjà vaincus et condamnés. Oui, dit-il, oui, ô Juif, tu n'as pas même rencontré la justice de la loi, car tu l'as violée, cette loi, et tu as encouru la malédiction; et ceux-là, qui ne sont point venus par la loi, mais par une autre voie, ont trouvé une justice bien plus grande, celle de la foi : ce qu'il avait déjà exprimé plus haut, en disant : « Car si Abraham a été justifié par les « œuvres, il a de quoi se glorifier, mais non « devant Dieu » (Rom. iv, 4); indiquant par

là que la justice par la foi l'emporte sur l'autre.

Je disais donc plus haut qu'il y avait deux difficultés ; maintenant voilà trois questions : les gentils ont trouvé la justice, ils l'ont trouvée sans la chercher, ils l'ont trouvée plus grande que celle de la loi. Dans le sens contraire, les mêmes difficultés se reproduisent pour les Juifs : Israël n'a pas trouvé, il n'a pas trouvé bien qu'il cherchât, il n'a pas même trouvé la moindre de ces justices. Après avoir ainsi jeté l'auditeur dans l'embarras, il donne enfin une solution abrégée, et rend raison de tout ce qu'il a dit. Quelle est cette raison ? « Parce que « ce n'est point par la foi, mais comme par « les œuvres (32) ».

Voilà la solution la plus claire de tout le passage ; s'il l'eût donnée dès le début, elle n'eût point été si facilement acceptée ; mais comme il la présente après beaucoup d'hésitations, de doutes, de preuves et de démonstrations, qu'il a usé de mille correctifs, il l'a rendue bien plus intelligible et plus acceptable. Voilà, dit-il, la cause de leur perte : « Parce qu'ils ont voulu être justifiés, non par « la foi, mais comme par les œuvres de la « loi ». Il ne dit point : Par les œuvres, mais : « Comme par les œuvres de la loi », pour montrer qu'ils n'ont pas même eu cette espèce de justice. « Car ils se sont heurtés contre la « pierre de l'achoppement, comme il est écrit : « Voici que je mets en Sion une pierre d'a- « choppement et une pierre de scandale ; et « quiconque croit en lui ne sera point con- « fondu (33) ».

Voyez-vous comme la confiance et le don universel sont les fruits de la foi ? Car ces paroles ne s'appliquent pas seulement aux Juifs, mais à tout le genre humain. Tout homme, dit l'apôtre, citant toujours Isaïe, fût-il Juif, Grec, Scythe, Thrace, ou tout ce que l'on voudra, s'il croit, jouira d'une grande sécurité. Ce qu'il y a d'étonnant dans le prophète, c'est qu'il ne dit pas seulement qu'on croira, mais aussi qu'on refusera de croire ; car c'est là le sens de ce mot : se heurter. De même donc que plus haut, il a indiqué que les uns seraient perdus et les autres sauvés, en disant : « Le « nombre des enfants d'Israël fût-il comme le « sable de la mer, il n'y aura qu'un reste de « sauvé », et encore : « Si le Seigneur des ar- « mées ne nous avait réservé un rejeton, nous « serions devenus comme Sodome, et sem- « blables à Gomorrhe », puis : « Il a appelé, « non-seulement d'entre les Juifs, mais aussi « d'entre les Gentils » : De même, ici, il parle de ceux qui croiront et de ceux qui se heurteront ; or, on ne se heurte que parce qu'on ne fait pas attention et qu'on a l'esprit à autre chose. C'est donc parce que les Juifs avaient l'attention tournée vers la loi, qu'ils se sont heurtés contre la pierre. Il parle de pierre d'achoppement et de pierre de scandale, à raison de la volonté et de la fin de ceux qui n'ont pas cru.

Tout ce que nous venons de dire est-il clair, ou a-t-il encore besoin de beaucoup d'explications ? Il me semble, à moi, que tout cela est aisé à comprendre pour ceux qui ont fait attention ; et s'il en est qui n'aient pas compris, ils peuvent venir en particulier interroger et s'instruire. J'ai prolongé ces explications pour ne pas être obligé d'interrompre le discours et de nuire, par là, à sa clarté. C'est pourquoi je termine ici, sans traiter aucun point de morale comme c'est mon habitude, ne voulant pas affaiblir en vous le souvenir de ce que j'ai dit. Il est donc temps de conclure et de rendre gloire à Dieu, le maître de tout. Rendons-la-lui, moi en finissant de parler, vous en cessant d'écouter, parce que l'empire, la force et la gloire sont à lui, dans les siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XVII.

ASSURÉMENT, MES FRÈRES, LA VOLONTÉ DE MON CŒUR ET MES SUPPLICATIONS A DIEU ONT POUR OBJET LEUR SALUT. (X, 1, JUSQU'A 13.)

Analyse.

1. Oui, les Juifs (je fais des vœux et des prières pour qu'ils puissent se sauver) sont eux-mêmes, avec leur zèle, dépourvus de sagesse; la cause de leur réprobation, parce qu'ils veulent faire valoir leur justice propre, et qu'ils refusent de se soumettre à l'ordre établi par Dieu pour conduire l'homme à la justice. — L'ordre que Dieu a établi consiste dans la foi en Jésus-Christ, qui est le terme et la fin de la loi.
2. Qu'il y a beaucoup de mérite dans la foi. — Bien qu'ils soient déjà accomplis, les faits qui sont l'objet de la foi sont si grands, qu'ils exigent encore la foi pour être crus. — Cependant la foi n'est pas difficile, car si l'incarnation et la résurrection sont difficiles à croire par elles-mêmes, la difficulté disparaît quand on fait réflexion que c'est Dieu qui agit.
3. Les Juifs qui repoussent la foi n'ont donc plus aucune excuse. — Quiconque croira en Jésus-Christ et professera ce qu'il croit, sera sauvé, sans distinction de Juif ni de Gentil, car Dieu est assez riche pour les sauver tous.
4-5. Contre la vaine gloire. — Combien cette passion est tyrannique et impérieuse. — Des maux qu'elle fait souffrir dès cette vie à ceux qui en sont possédés.

1. Il va les blâmer plus vivement qu'il ne l'a fait jusqu'ici; voilà pourquoi il leur ôte tout motif de le soupçonner d'inimitié, et prend de grandes précautions. Ne vous blessez pas de mes paroles ni de mes reproches, leur dit-il; car ils ne proviennent pas d'une pensée hostile. En effet il est impossible au même homme de désirer leur salut, non-seulement de le désirer, mais de le demander avec instance, et en même temps de les haïr et d'avoir pour eux de l'aversion. Volonté, ici, signifie ardent désir. Et voyez comme sa prière part du cœur! Ce qu'il désire, ce qu'il demande avec instance, ce n'est pas seulement qu'ils soient délivrés du châtiment, mais qu'ils soient sauvés. Et ce n'est pas en cela seulement, mais dans ce qui va suivre, qu'il manifeste la bienveillance qu'il leur porte; car il insiste, autant que possible, sur ce qui peut s'excuser, il s'efforce d'en tirer une ombre de défense en leur faveur, et il n'y réussit pas, vaincu par la nature même des choses. « Car », dit-il, « je leur « rends ce témoignage qu'ils ont du zèle pour « Dieu, mais non selon la science (2) ». Il y a donc là matière à excuse, et non à reproche. Si, en effet, ils ne sont pas séparés pour des motifs humains, mais par zèle, ils sont plus dignes de pitié que de châtiment. Mais voyez avec quelle sagesse il ménage les termes, et démontre que leur obstination est déplacée! « Parce que, ignorant la justice de Dieu ». Encore une expression indulgente; mais ce qui suit renferme un vif reproche et ôte toute excuse. « Et cherchant », ajoute-t-il, « à éta- « blir la leur, ils ne sont pas soumis à la jus- « tice de Dieu (3) ».

L'apôtre dit cela pour faire voir qu'ils se sont égarés par esprit de contention et de domination plutôt que par ignorance, et qu'ils ne sont pas même parvenus à établir la justice légale : car c'est là ce qu'il veut dire par ces mots : « Cherchant à établir ». Il ne l'exprime pas clairement; il ne dit point qu'ils ont perdu l'une et l'autre justices, mais il l'insinue avec la prudence et la sagesse qui lui sont propres. Si, en effet, ils cherchent encore à établir la justice selon la loi, il est clair qu'ils ne l'ont pas établie. S'ils ne se sont pas soumis à la justice de Dieu, ils ont aussi perdu la justice selon la loi. Or il appelle celle-ci leur justice propre, ou parce que la loi n'a plus de force, ou parce qu'elle exige des travaux et des fati-

gues ; et il appelle justice de Dieu celle qui vient de la foi, parce qu'elle est entièrement l'œuvre de la grâce d'en-haut, qu'elle n'est point le fruit du travail, mais un don de Dieu. Mais ceux qui résistent toujours au Saint-Esprit, en s'obstinant à être justifiés par la loi, ne sont point parvenus à la foi ; or, ne venant point à la foi, ne recevant pas la justice qui en provient, et ne pouvant être justifiés par la loi, ils sont complétement déchus. « Car la fin « de la loi est le Christ, pour justifier tout « croyant (4) ». Voyez la prudence de Paul ! Il avait parlé d'une double justice, de celle de la loi et de celle de la foi. Ceux d'entre les Juifs qui avaient cru et embrassé la justice de la foi, pouvaient craindre comme étant encore néophytes, d'être condamnables, s'ils étaient munis d'une de ces deux justices et dépourvus de l'autre. De plus ils pouvaient encore se promettre d'accomplir la justice de la loi, et dire : Si nous ne l'avons pas accomplie jusqu'ici, nous l'accomplirons certainement à l'avenir. Pour prévenir ces pensées, Paul montre qu'il n'y a qu'une justice, que l'une est absorbée dans l'autre, que celui qui choisit celle de la foi, accomplit aussi celle de la loi, et qu'en rejetant celle-là, on déchoit aussi de celle-ci.

En effet, si le Christ est la fin de la loi, celui qui n'a pas le Christ n'a pas la loi, même quand il paraîtrait l'avoir ; mais celui qui a le Christ a tout, quand même il n'accomplirait pas la loi. La fin de la médecine, c'est la santé. Celui qui peut la rendre est bon médecin, quand même il n'exercerait pas l'art de la médecine ; et celui qui ne sait pas guérir, n'est pas médecin, parût-il d'ailleurs en exercer l'art : ainsi en est-il pour la loi et la foi ; celui qui a celle-ci, a la fin de celle-là ; mais celui qui n'a pas la foi, est privé de l'une et de l'autre. En effet, que voulait la loi ? Rendre l'homme juste ; mais elle ne le pouvait pas, car personne ne l'a accomplie. Justifier l'homme : tel était le but de la loi, tout tendait là : fêtes, commandements, sacrifices, et le reste. Or le Christ a bien mieux atteint ce but par la foi. Ne craignez donc point, dit l'apôtre, d'être transgresseur de la loi, après avoir embrassé la foi ; vous la trangressez quand, à cause d'elle, vous ne croyez pas au Christ ; et, au contraire, si vous croyez au Christ, vous accomplissez la loi au-delà même de ce qu'elle exige ; car vous recevez une justice beaucoup plus grande. Mais comme ceci était une assertion, l'apôtre la confirme par l'Ecriture. « Aussi », dit-il, « Moïse écrit « que la justice qui vient de la loi... (5) ». Voici ce qu'il veut dire : Moïse nous indique ce que c'est que la justice qui vient de la loi et en quoi elle consiste. Quelle est-elle donc, et en quoi consiste-t-elle ? Dans l'accomplissement des commandements. « Celui qui « les accomplira », est-il dit, « vivra en eux ». On ne peut être justifié dans la loi qu'en les accomplissant tous ; or personne ne l'a pu.

2. Cette justice est donc tombée. Parlez-nous de l'autre, ô Paul ! de celle qui vient de la grâce. Quelle est-elle, et en quoi consiste-t-elle ? Ecoutez la description exacte qu'il en fait. Après avoir convaincu la première d'impuissance, il en vient enfin à celle-ci. « Mais « pour la justice qui vient de la foi, elle parle « ainsi : Ne dis point en ton cœur : Qui mon- « tera au ciel ? c'est-à-dire, pour en faire des- « cendre le Christ : ou, qui descendra dans « l'abîme ? c'est-à-dire, pour rappeler le Christ « d'entre les morts. Mais que dit l'Ecriture ? « Près de toi est la parole, dans ta bouche et « dans ton cœur ; c'est la parole de foi que « nous annonçons. Parce que si tu confesses « de bouche le Seigneur Jésus, et si en ton « cœur tu crois que Dieu l'a ressuscité d'entre « les morts, tu seras sauvé (6-8) ». Pour que les Juifs ne disent pas : Comment ceux qui n'ont pas trouvé la moindre des deux justices, ont-ils trouvé la plus grande ? Il donne un argument irréfutable : c'est que celle-ci est une voie plus facile que celle-là. La justice de la loi exige l'accomplissement de toutes les prescriptions : « Quand tu auras tout accompli, « c'est alors que tu vivras ». Mais la justice qui vient de la foi ne dit pas cela. Que dit-elle donc ? « Si tu confesses de bouche le Seigneur « Jésus et si en ton cœur tu crois que Dieu « l'a ressuscité d'entre les morts, tu seras « sauvé ». Ensuite, pour ne pas la rendre méprisable en la montrant si facile et si simple, voyez comme il s'étend sur ce chapitre. Il n'en vient pas immédiatement à ce que nous avons dit : que dit-il donc ? « Mais pour la justice « qui vient de la foi, elle parle ainsi : Ne dis « point en ton cœur : Qui montera au ciel ? « c'est-à-dire, pour en faire descendre le « Christ ; ou, qui descendra dans l'abîme ? « c'est-à-dire pour rappeler le Christ d'entre « les morts ».

En effet, comme la vertu pratique a pour obstacles la lâcheté et la mollesse, ennemie du du travail, et que l'âme a besoin d'une grande vigilance pour ne pas succomber; ainsi, quand il s'agit de croire, les raisonnements viennent jeter le trouble et le désordre dans l'esprit d'un grand nombre, et il faut une volonté énergique pour les écarter. C'est pourquoi il les produit lui-même, ces raisonnements, et fait encore ici ce qu'il a fait à l'occasion d'Abraham. En effet, après avoir prouvé qu'Abraham a été justifié par la foi, pour ne pas laisser croire que le patriarche a été récompensé sans raison et au hasard, comme si sa foi eût été chose sans valeur, il relève la qualité même de cette foi, en disant : « Qui « ayant espéré contre l'espérance même, a « cru qu'il deviendrait le père d'un grand « nombre de nations, et sa foi ne faiblit point; « il ne considéra ni son corps éteint, ni l'im- « puissance de Sara; il n'hésita point en dé- « fiance de la promesse de Dieu; mais il se « fortifia par la foi, rendant gloire à Dieu, « pleinement assuré que tout ce qu'il a pro- « mis, il est puissant pour le faire ». (Rom. IV, 18, 19, 20, 21.) Et il a prouvé qu'il faut de la force et une âme élevée, qui espère contre l'espérance et ne se heurte point contre les choses visibles. Ici il en fait autant, et montre qu'il faut un esprit sage, une âme grande et capable de s'élever jusqu'au ciel. Il ne dit pas simplement : Ne dis point, mais : « Ne dis « point en ton cœur », c'est-à-dire, ne t'avise pas d'hésiter et de dire en toi-même : Comment cela se peut-il? Voyez-vous comme c'est là surtout le propre de la foi de laisser toutes les conséquences terrestres pour s'attacher à ce qui est au-dessus de la nature, de rejeter tous les vains raisonnements pour tout attendre de la puissance de Dieu ?

Cependant les Juifs ne se contentaient pas de dire cela, ils prétendaient qu'on ne peut pas être justifié par la foi. Mais Paul, pour établir le contraire, cite un fait accompli, afin de démontrer que ce fait était tellement élevé que même, depuis qu'il est accompli, il exige encore de la foi, et de prouver par là que la foi mérite récompense. Il emploie pour cela les paroles de l'Ancien Testament, toujours pour écarter de lui l'accusation d'innovation et d'hostilité contre la loi. Car ce qu'il dit ici de la foi, Moïse le leur avait dit de la loi, pour leur montrer que Dieu leur avait fait une grande grâce. Vous ne pouvez, leur dit-il, objecter qu'il faut monter au ciel ou traverser l'étendue de la mer pour recevoir les commandements ; ces commandements si grands, si sublimes, Dieu nous les a rendus faciles. Que signifient ces mots : « Près de toi « est la parole ? » c'est-à-dire, elle est facile : car ton salut est dans ton esprit et sur ta langue. Il n'est pas nécessaire de faire une longue route, de traverser la mer ou de passer les montagnes, pour être sauvé; si vous ne voulez pas franchir le seuil de votre maison, vous pouvez rester assis chez vous et vous sauver : car le principe du salut est dans votre bouche et dans votre cœur.

Ensuite Paul, pour faciliter encore la foi, dit : « Dieu l'a ressuscité d'entre les morts ». Considérez la dignité de celui qui agit, et vous ne verrez plus de difficulté dans les choses. La résurrection prouve donc clairement que le Christ est le Seigneur : ce que Paul avait dit au commencement de son épître : « Qui a été « désigné Fils de Dieu par la résurrection « d'entre les morts ». Or que la résurrection soit facile, la puissance de celui qui l'opère, le démontre aux plus incrédules. Donc puisque la justice de la foi est plus grande, qu'elle est facile, aisée à embrasser, et qu'on ne peut d'ailleurs être justifié autrement, n'est-ce pas un excès d'obstination de laisser ce qui est facile pour s'attacher à l'impossible ? Car ils ne sauraient dire qu'ils rejettent la justice de la foi à cause de ses difficultés.

3. Voyez-vous comme Paul leur ôte tout motif d'excuse? Comment, en effet, seraient-ils pardonnables de laisser ce qui est facile pour s'attacher à ce qui est difficile, de négliger ce qui procure le salut pour embrasser ce qui ne peut sauver ? Ce ne peut être autre chose que l'effet d'un esprit de contention et en révolte contre Dieu. Car la loi est pénible et la grâce facile; malgré des efforts infinis, la loi ne sauve pas; la grâce procure sa justice propre et celle de la loi. Comment donc les excuser de repousser la grâce pour s'attacher inutilement et sans résultat à la loi. Puis, comme il a avancé une chose importante, il l'appuie sur le témoignage de l'Ecriture. « En effet, l'Ecri- « ture dit : Quiconque croit en lui, ne sera « point confondu. Car il n'y a point de dis- « tinction de Juif et de Grec; parce que c'est « le même Seigneur de tous, riche pour tous « ceux qui l'invoquent. Car quiconque invo-

« quera le nom du Seigneur, sera sauvé « (11-13) ». Le voyez-vous produire des témoignages en faveur de la foi et de la confession ? En effet, ces mots : « Quiconque croit», désignent la foi ; et ceux-ci : « Quiconque in- « voquera », se rapportent à la confession. Ensuite, pour indiquer que la foi est commune à tous, et pour réprimer leur orgueil, il rappelle brièvement ce qu'il a longuement expliqué plus haut, à savoir qu'il n'y a point de différence entre le Juif et l'incirconcis. « Car », dit-il, « il n'y a point de distinction de Juif « et de Grec ». Et ce qu'il avait dit du Père, en en donnant la preuve, il le répète ici du Fils. En effet, comme il avait dit plus haut dans sa démonstration : « Dieu est-il le Dieu des Juifs « seulement ? Ne l'est-il pas aussi des Gentils ? « Oui certes, des Gentils aussi, puisqu'il n'y a « qu'un seul Dieu » ; de même il dit ici : « Parce que c'est le même Seigneur de tous, « riche pour tous ceux qui l'invoquent ». Voyez-vous comme il nous montre le désir ardent que Dieu a de notre salut, puisqu'il le regarde comme sa richesse propre ; en sorte qu'ils ne doivent ni désespérer, ni se regarder comme exclus du pardon, pourvu qu'ils veuillent se repentir ? En effet, celui qui regarde notre salut comme sa propre richesse, ne cessera pas d'être riche, puisque cette richesse consiste précisément à répandre ces dons sur tous. Et comme ce qui les troublait le plus, c'était, après avoir occupé le premier rang sur la terre, de descendre de ce trône de gloire, en vertu de la foi, et de n'avoir rien de plus que les autres, souvent il leur cite les prophètes qui célèbrent cette égalité d'honneur. « Quiconque croit en « lui », dit-il, « ne sera point confondu » ; et encore : « Quiconque invoquera le nom du « Seigneur sera sauvé ». Toujours : « Qui- « conque», afin qu'ils ne puissent rien objecter.

Mais il n'y a rien de pire que la vaine gloire ; c'est là, c'est là surtout ce qui les a perdus. C'est pourquoi le Christ leur disait : « Com- « ment pouvez-vous croire, vous qui recevez « la gloire l'un de l'autre, et ne cherchez point « la gloire qui vient de Dieu seul ? » (Jean, v, 44.) Outre la ruine, cette passion entraîne encore un immense ridicule, et, même avant le châtiment à venir, elle nous jette ici-bas dans une multitude de maux. Pour vous en convaincre, laissons un moment de côté le ciel dont elle nous exclut, l'enfer où elle nous précipite, et examinons, si vous le voulez, la question au point de vue terrestre. Qu'y a-t-il de plus coûteux ? Qu'y a-t-il de plus honteux et de plus difficile ? Que cette maladie soit coûteuse, on le voit par les dépenses inutiles et stériles qui se font pour les théâtres, les hippodromes et autres largesses déplacées, par la construction de maisons splendides et magnifiques, et tant d'autres prodigalités superflues qu'il n'est pas possible d'énumérer. Il est évident pour tout le monde qu'un malade aussi dépensier, aussi ami du luxe, doit nécessairement être voleur et ambitieux. Pour nourrir le monstre, il jette la main sur le bien d'autrui. Que dis-je, sur le bien ? Ce feu ne dévore pas seulement les biens, mais aussi les âmes ; il ne tue pas seulement pour le temps, mais aussi pour l'éternité. La vaine gloire est la mère de l'enfer ; c'est elle qui allume cette flamme violente et crée le ver empoisonneur. Ne la voit-on pas étendre son empire jusque chez les morts ? Et y a-t-il quelque chose de pire ? Toutes les autres passions s'éteignent à la mort ; celle-là exerce encore des violences même après la mort, et s'efforce de montrer sa nature jusque dans un cadavre. Quand des mourants ordonnent qu'on leur dresse des tombeaux magnifiques où toute leur fortune doit s'absorber, quand ils veillent à ce qu'on déploie à leurs funérailles un luxe extravagant, tandis que pendant leur vie ils répondent par des injures aux pauvres qui leur demandent une obole ou un morceau de pain, pour fournir après leur mort une curée abondante aux vers du sépulcre : est-il besoin de chercher d'autres traits pour peindre cette tyrannique maladie ? C'est d'elle que naissent les amours illicites : car ce n'est pas la beauté de la figure, ni la jouissance de l'union charnelle qui en entraîne un grand nombre dans l'adultère, mais le désir de pouvoir dire : J'ai séduit une telle.

4. A quoi bon passer en revue les autres maux qui pullulent de cette racine ? J'aimerais mieux être l'esclave de mille barbares que de la vaine gloire : car les barbares n'exigent pas de leurs prisonniers ce qu'elle exige de ses sujets. Sois, dit-elle, l'esclave de tous, qu'ils soient au-dessus ou au-dessous de toi ; méprise ton âme, néglige la vertu, ris de la liberté, sacrifie ton salut ; si tu fais quelque bien, que ce ne soit pas pour plaire à Dieu, mais par ostentation, afin d'en perdre la ré-

compense ; que tu fasses l'aumône ou que tu jeûnes, portes-en la peine, mais aie soin d'en perdre le profit. Quoi de plus cruel que ces ordres ? De là vient la jalousie, de là l'orgueil, de là l'avarice, mère de tous les maux. Car ces essaims de domestiques, ces satellites étrangers, les parasites, les flatteurs, les chars revêtus d'argent, et tant d'autres choses encore plus ridicules ne sont pas pour le plaisir ou pour le besoin, mais uniquement pour la vaine gloire. Soit, direz-vous ; il est évident pour tout le monde que cette passion est mauvaise ; mais ce qu'il faut nous dire, c'est le moyen de l'éviter. Le meilleur moyen, c'est de vous bien convaincre que c'est une maladie terrible ; ce sera un excellent commencement de conversion ; car dès que le malade est convaincu de sa maladie, il s'empresse de chercher un médecin. Si vous cherchez un autre moyen d'échapper, tenez sans cesse vos yeux vers Dieu et contentez-vous de sa gloire. Si le mal vous chatouille encore et vous porte à vous vanter de vos mérites devant vos frères, songez qu'il n'y a là aucun profit, étouffez ce désir coupable et dites à votre âme : Tu as mis tant de temps à enfanter tes bonnes actions, et tu n'a pas eu la force de les tenir sous le voile du silence, mais tu les a divulguées ; quel avantage en as-tu retiré ? Aucun : pas autre chose qu'une perte complète, que la perte de ce que tu avais si laborieusement recueilli.

Songez de plus que le suffrage et l'opinion populaire sont viciés, non-seulement viciés, mais bientôt flétris. On peut vous admirer une heure ; puis, le moment passé, on oublie tout ; on vous a enlevé la couronne que Dieu vous préparait et on vous retire celle que l'on vous offrait. Si celle-là nous fût restée, c'eût été chose misérable de l'échanger contre l'autre ; mais comme elle nous a échappé, comment nous excuserons-nous d'avoir sacrifié celle qui ne passe pas à celle qui passe, d'avoir perdu tant d'avantages pour obtenir les éloges de quelques hommes ? Et quand le nombre des approbateurs serait considérable, on n'en serait pas moins malheureux ; on le serait même d'autant plus qu'ils seraient plus nombreux. Si ce que je dis vous étonne, écoutez le témoignage du Christ : « Malheur à « vous, quand tous les hommes diront du « bien de vous ». (Luc, VI, 26.) Et c'est juste. Si, dans tous les arts, il faut s'en rapporter au jugement des artistes eux-mêmes, comment, en fait de vertu, s'en rapporter à la foule, et non avant tout à celui qui sait tout, et qui peut vous applaudir et vous couronner ? Ecrivons donc sur nos murs, sur nos portes, dans nos cœurs, et répétons-nous souvent à nous-mêmes cette parole : Malheur à nous, quand tous les hommes disent du bien de nous ! Car ceux-là mêmes qui vous louent, vous accusent de vaine gloire, d'ambition, d'amour de la renommée. Il n'en est pas ainsi de Dieu ; s'il vous voit épris de sa gloire, il vous approuve, il vous admire, il fait votre éloge. Et l'homme, au contraire, vous faisant son esclave, de libre que vous étiez, vous donnant d'un seul mot une louange menteuse, vous enlève votre vraie récompense et vous met à ses ordres, au-dessous de l'esclave qu'on achète. En effet, celui-ci n'obéit que sur l'ordre de son maître ; et vous, vous obéissez sans ordre. Car vous n'attendez pas qu'on vous commande ; dès que vous savez comment plaire aux autres, vous faites tout, bien qu'on ne vous ordonne rien. Quel enfer ne méritons-nous pas, nous qui faisons plaisir à des méchants, qui leur obéissons sans qu'ils nous commandent, et qui ne montrons point la même docilité à l'égard de Dieu, quoique chaque jour il nous donne des ordres et nous adresse des exhortations.

Du reste, si vous aimez la gloire et la louange, fuyez celles qui viennent des hommes, et vous obtiendrez la gloire ; détournez-vous de la renommée, et vous recevrez mille louanges et de Dieu et des hommes. Car nous avons coutume de ne glorifier personne autant que celui qui méprise la gloire, de ne louer, de n'admirer personne autant que celui qui dédaigne d'être admiré et loué. Or, si nous agissons ainsi, à bien plus forte raison le Dieu de l'univers. Or, s'il vous glorifie et vous loue, n'êtes-vous pas le plus heureux des hommes ? Autant il y a de distance entre la gloire et le déshonneur, autant il y a de différence entre la gloire d'en-haut et la gloire humaine ; que dis-je ? La différence est bien plus grande, elle est infinie. Car si la gloire humaine, prise en elle-même et sans comparaison avec d'autre, est déjà honteuse et hideuse à voir, combien paraîtra-t-elle plus laide encore, comparée à celle d'en-haut ? Les esclaves de la vaine gloire sont comparables à une prostituée qui se livre à tout venant ; ils sont même plus ignobles

qu'elle. En effet, quelquefois les femmes perdues dédaignent certains de leurs amants; mais vous, vous vous prostituez à tout le monde, aux esclaves fugitifs, aux voleurs, aux coupeurs de bourse. Car ce sont ces gens et d'autres du même genre qui composent les théâtres où on vous loue; des êtres qui sont, chacun en particulier, l'objet de vos mépris, vous les préférez à votre propre salut, quand ils sont réunis, et vous vous ravalez bien au-dessous d'eux.

5. Et comment ne seriez-vous pas plus ignobles qu'eux, vous qui avez besoin de leurs éloges, et qui n'êtes pas satisfait si vous ne recevez de la gloire des autres? Outre ce que nous avons dit, vous ne songez donc pas qu'étant ainsi en évidence et exposé à tous les regards, vous aurez des milliers d'accusateurs quand vous commettrez une faute; tandis qu'étant inconnu, vous seriez au moins en sécurité? Oui, dites-vous, mais aussi quand je fais le bien, j'ai des milliers d'admirateurs. Eh! c'est là le danger que la maladie de vaine gloire vous nuise, non-seulement quand vous faites le mal, mais aussi quand vous faites le bien; dans le premier cas, en scandalisant une foule de personnes, dans le second, en vous privant de votre récompense. Dans l'ordre social, c'est une chose déplorable et ignominieuse que d'aimer la gloire; mais quand vous portez cette maladie dans l'ordre spirituel, quel pardon pouvez-vous espérer, vous qui ne voulez pas même rendre à Dieu l'honneur que vous recevez de vos serviteurs? En effet, le serviteur a l'œil fixé sur les yeux de son maître, le mercenaire sur celui de qui il attend son salaire, le disciple sur celui qui lui fait la leçon; et vous, au contraire, laissant de côté Dieu, le maître qui vous a pris à gage, vous avez l'œil fixé sur vos compagnons de service, bien que vous sachiez que Dieu se souviendra de vos bonnes actions après cette vie, tandis que l'homme ne s'en occupe que dans le temps; et quand vous avez des spectateurs assis dans le ciel, vous en cherchez sur la terre.

Un athlète désire être couronné là où il a combattu; et vous qui combattez en haut, vous voulez être couronné en bas. Y a-t-il une folie pire que celle-là? Maintenant examinons, s'il vous plaît, les couronnes: l'une est formée par l'orgueil, l'autre par la jalousie, celle-ci par la fausseté et l'adulation, celle-là par l'argent, une autre par l'esprit de servilité. Comme les enfants dans leurs jeux se mettent réciproquement des couronnes d'herbe sèche, puis rient, par derrière, de celui qui est ainsi couronné sans s'en apercevoir; ainsi ceux qui vous louent, vous mettent une couronne d'herbe sèche, puis se moquent de vous entre eux; et plût au ciel que ce ne fût que de l'herbe sèche, mais cette couronne est extrêmement nuisible et détruit tous nos mérites. Considérez donc son peu de valeur et évitez la perte qu'elle entraîne. A combien pensez-vous que se montent vos approbateurs? A cent, à deux cents, à trois cents, à quatre cents? Mettons plus encore, si vous le voulez, dix fois, vingt fois autant; qu'ils soient deux mille, quatre mille; que dix mille même, si cela vous plaît, fassent retentir des applaudissements à votre honneur; ils ne ressembleront qu'à une troupe de geais qui crient; bien plus, si vous songez au théâtre des anges, ils vous paraîtront plus vils que des vers de terre, et leurs applaudissements plus faibles que des toiles d'araignées, que de la fumée, que des songes.

Ecoutez comment Paul, qui l'avait si bien compris, les repousse, bien loin de les rechercher: « Pour moi, à Dieu ne plaise que « je me glorifie, si ce n'est dans la croix du « Christ! » (Gal. VI, 14.) Et vous aussi, cherchez cette gloire, pour ne pas irriter le Maître. Car ce n'est pas seulement vous, mais Dieu aussi que vous outragez par cette conduite. Si vous étiez peintre, que vous eussiez un élève et que cet élève, dédaignant de vous montrer son tableau, allât simplement l'exposer aux regards des observateurs, vous en seriez indigné. Or si c'est là une injure entre serviteurs, à bien plus forte raison envers le Maître. Si vous voulez apprendre un autre moyen de mépriser la vaine gloire, élevez-vous en esprit, riez du monde visible, augmentez en vous l'amour de la vraie gloire. Emplissez-vous de sagesse spirituelle, dites à votre âme comme Paul: « Ne sais-tu pas que nous jugerons les « anges? » Et après l'avoir ainsi relevée, grondez-la et dites-lui: Toi qui dois juger les anges, tu veux être jugée par des hommes impurs, être applaudie des danseurs, des comédiens, des gladiateurs, des cochers? Car voilà la célébrité qu'on poursuit.

Mais vous, prenez un vol qui vous élève au-dessus de ces clameurs, imitez Jean, l'habi-

tant du désert, voyez comme il méprise la foule ; comme l'aspect des flatteurs ne l'émeut pas ; comme, en voyant tous les habitants de la Palestine l'entourer saisis d'admiration et d'étonnement, il ne s'enorgueillissait point de tant d'honneurs, comme, au contraire, il s'élevait contre eux, et traitant ce peuple comme un enfant, il les réprimandait en disant : « Serpents, race de vipère ». (Matth. III, 7.) Cependant c'était à cause de lui qu'ils accouraient, c'était pour voir cette tête sacrée qu'ils abandonnaient les villes ; mais rien de tout cela ne l'amollissait : tant il était ennemi de la gloire et exempt d'orgueil.

Ainsi encore Etienne voyant ce même peuple, non plus l'entourant de respect, mais saisi de fureur et grinçant les dents, s'élevait au-dessus de cette tempête et disait : « Hommes « à tête dure et aux cœurs incirconcis ». (Act. VII.) Ainsi Elie, en présence de deux armées, du roi et de tout le peuple, disait : « Jusqu'à « quand boiterez-vous des deux côtés ? » (III Rois, XVIII, 21.) Mais nous, nous flattons tout le monde, nous nous mettons au service de tout le monde, afin d'acheter l'honneur au prix de notre servilité. Voilà pourquoi tout est sens dessus dessous, nous perdons la grâce, le christianisme est trahi, et on néglige tout pour acquérir l'estime de la foule. Chassons donc ce vice, et nous saurons alors ce que c'est que la liberté, le port, le calme. Car l'ami de la vaine gloire ressemble aux gens battus de la tempête ; toujours il tremble, toujours il craint, ayant mille maîtres à servir ; tandis que celui qui est exempt de cette tyrannie, ressemble à ceux qui sont au port et jouissent d'une sécurité parfaite. Tout autre est la situation de celui-là ; plus il est connu, plus il a de maîtres, obligé qu'il est de les servir tous. Comment donc nous débarrasserons-nous de ce terrible esclavage ? En aimant l'autre gloire, la véritable gloire. Car comme ceux qui aiment les corps sont détachés d'une figure moins belle par une figure plus belle ; ainsi, par son éclat, la gloire céleste pourra détacher les amants de la gloire terrestre. Contemplons-la donc, apprenons à la bien connaître, afin que, saisis d'admiration pour sa beauté, nous ayons horreur de la difformité de l'autre, et que nous goûtions en elle une grande et perpétuelle volupté. Puissions-nous tous l'obtenir par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en qui la gloire, l'empire, l'honneur appartiennent au Père et en même temps au Saint-Esprit, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XVIII.

COMMENT DONC INVOQUERONT-ILS CELUI EN QUI ILS N'ONT POINT CRU ? COMMENT CROIRONT-ILS EN CELUI QU'ILS N'ONT PAS ENTENDU ? ET COMMENT ENTENDRONT-ILS SI PERSONNE NE LES PRÊCHE ? ET COMMENT PRÊCHERA-T-ON SI ON N'EST PAS ENVOYÉ ? COMME IL EST ÉCRIT. (X, 14, 15, JUSQU'A XI, 6.)

Analyse.

1. Comment saint Paul continue à résoudre toutes les difficultés que les Juifs soulevaient contre la foi en Jésus-Christ. — Le salut dépend de l'invocation du nom du Seigneur Jésus ; l'invocation dépend de la foi ; la foi, de l'audition ; l'audition, de la prédication ; et la prédication, de la mission : or, les apôtres ont reçu cette mission. — Il ne faut pas vouloir ne s'en rapporter qu'aux miracles, la foi vient de l'audition de la parole de Dieu.
2. Les Juifs ne peuvent dire qu'ils n'ont pas entendu la prédication, puisqu'elle a éclaté dans tout l'univers ; ni qu'ils ne l'ont pas comprise, puisque les prophéties d'Isaïe et de Moïse touchant la vocation et la conversion des Gentils, ont dû leur ouvrir les yeux. — Ce qui aggrave encore la faute des Juifs, c'est que Dieu n'a pas cessé de les appeler et qu'ils se sont obstinés dans une incrédulité et une contradiction également prédites par les prophètes.
3. Les expressions : *Je me suis montré, j'ai été trouvé*, marquent l'action de la grâce, sans exclure le mérite de ceux qui ont su voir et trouver.— Cependant Dieu n'a pas rejeté absolument son peuple.
4. Celui dont Dieu a prévu qu'il croirait en Jésus-Christ, il ne l'a point rejeté. — Il en est de lui comme de ceux qui demeurèrent fidèles au temps d'Elie. — Quoique la promesse regarde tout le peuple, il n'y a cependant de sauvés que ceux qui en sont dignes, et que ceux que Dieu s'est réservés selon l'élection de sa grâce.
5-7. De la reconnaissance des grâces de Dieu. — En quoi consiste la véritable action de grâces. — De l'excellence d'une âme chrétienne.

1. Encore une fois, il leur ôte tout espoir de pardon. Après avoir dit : « Je leur rends « ce témoignage qu'ils ont du zèle pour Dieu, « mais non selon la science »; et encore : « Ignorant la justice de Dieu, ils ne se sont « pas soumis », il montre qu'ils doivent être punis de Dieu pour cette ignorance. Il ne le dit cependant pas aussi expressément ; mais il le prouve en procédant par interrogation, et en tissant tout ce passage d'objections et de réponses, pour rendre sa proposition plus évidente. Examinez un peu. « Autrefois », dit-il, « le prophète a dit : Quiconque invoquera le « nom du Seigneur sera sauvé ». Mais quelqu'un objectera peut-être : Comment invoqueront-ils celui en qui ils n'ont point cru ? Après quoi, une question de sa part, après l'objection : Et pourquoi n'ont-ils pas cru ? Puis une objection encore : Car on pourrait évidemment dire : Comment croiront-ils sans avoir entendu ? Or, répond-il, ils ont entendu. Puis encore une autre objection : Et comment ont-ils pu entendre, si personne ne les prêchait ? Ensuite la solution : Or, beaucoup ont prêché et ont été envoyés pour cela. Et comment voit-on que ces prédicateurs ont été envoyés ? Alors Paul invoque le témoignage du prophète qui dit : « Qu'ils sont beaux les pieds « de ceux qui annoncent la paix, qui annon- « cent le bonheur ! (Is. LII, 7.) Voyez-vous comme il désigne les prédicateurs par le genre même de la prédication ? Ils ne prêchaient pas autre chose que le bonheur ineffable et la paix qui s'était faite entre Dieu et les hommes. Ainsi, dit-il, en ne croyant pas, ce n'est pas à notre parole que vous êtes incrédules, mais à celle d'Isaïe, qui a annoncé, depuis bien des années, que nous serions envoyés, que nous prêcherions et que nous dirions ce que nous avons dit. Si donc le salut dépend de l'invocation ; l'invocation, de la foi ; la foi, de l'audition ; l'audition, de la prédication, et la prédication, de la mission ; les apôtres ont reçu la mission et ils ont prêché, et

le prophète s'en allait avec eux, pour les montrer, les proclamer et dire : Voilà ceux que j'ai annoncés dès les anciens temps, ceux dont j'ai chanté les pieds à cause de l'objet de leur prédication. Il est donc clair que s'ils n'ont pas cru, c'est de leur faute : car Dieu a tout fait de son côté.

« Mais tous n'ont pas obéi à l'Evangile. Car « Isaïe dit : Seigneur, qui a cru à ce qu'il a « ouï de nous? Donc la foi vient par l'audi- « tion et l'audition par la parole de Dieu (16, 17.) On faisait une autre objection en disant : Si ceux-là étaient les envoyés, et les envoyés de Dieu, comment n'ont-ils pas persuadé tout le monde? Or, voyez la prudence de Paul, et comme il démontre que ce qui causait le trouble des incrédules était précisément ce qui devait l'empêcher. Qu'est-ce qui vous scandalise? ô Juif, leur dit-il. Vous vous étonnez de ce que tous n'ont pas cru à l'Evangile, après un témoignage d'une telle nature, d'une telle autorité, après la démonstration par les faits? C'est précisément ce fait que tous n'ont pas obéi, qui, joint aux autres preuves, doit vous faire ajouter foi à ce que nous disons : Car le prophète l'avait prédit dès les temps anciens. Voyez cette admirable sagesse, comme il démontre plus qu'on ne s'y attendait, plus qu'on n'en pouvait réfuter. Qu'objectez-vous? leur dit-il. Que tous n'ont pas obéi à l'Evangile? Mais Isaïe l'avait annoncé d'avance ; il avait non-seulement annoncé cela, mais beaucoup plus encore. En effet, vous objectez que tous n'ont pas obéi à l'Evangile ; or, Isaïe en a prédit davantage. Que dit-il donc? « Seigneur, qui a cru à ce qu'il a « ouï de nous? »

Ensuite, après avoir détruit cette cause de trouble en citant le témoignage du prophète, Paul revient à son premier sujet. En effet, après avoir dit qu'il faut pour se sauver invoquer le nom de Jésus-Christ, que, pour l'invoquer, il faut croire, que pour croire, il faut entendre, que pour entendre, il faut des prédicateurs à qui on prête l'oreille ; que pour prêcher il faut être envoyé, et avoir démontré que des prédicateurs ont été envoyés et que la prédication a eu lieu ; sur le point de présenter une autre objection, il prend occasion de l'autre témoignage du prophète, qui lui a servi à résoudre l'objection qu'il vient de rapporter, et il rattache et entrelace ainsi la seconde objection à la première. En effet, comme il a cité cette parole du prophète : « Seigneur, « qui a cru à ce qu'il a ouï de nous? » Saisissant à propos ce témoignage, il dit : « La foi « vient donc par l'audition ». Il ne se contente pas de dire cela ; mais comme en tout temps les Juifs demandaient continuellement des miracles, et voulaient tous les jours voir ressusciter des morts, il leur dit que le prophète a annoncé que la foi doit nous venir par l'audition. Voilà pourquoi il commence par là et dit : « La foi vient donc par l'audition ». Ensuite, comme ce point paraissait de peu d'importance, voyez comme il le relève : Je ne prétends pas simplement, dit-il, qu'il faut écouter, ni qu'il faut écouter des paroles humaines et y croire, mais je parle d'une audition de grande importance : L'audition de la parole de Dieu. Car les apôtres ne parlaient pas d'eux-mêmes, mais ils annonçaient ce qu'ils avaient appris de Dieu : ce qui est le plus grand des miracles. Car il faut également croire et obéir à Dieu, soit qu'il parle, soit qu'il fasse des prodiges. Car les œuvres et les miracles sont les fruits de sa parole, puisque c'est ainsi que le ciel et la terre ont été créés.

2. Après avoir démontré qu'il faut croire aux prophètes qui annoncent toujours la parole de Dieu et qu'il ne faut rien demander de plus que l'audition, il produit l'objection dont j'ai parlé et dit : « Cependant, je le de- « mande : est-ce qu'ils n'ont pas entendu? » — Mais, dira-t-on, si les prédicateurs ont été envoyés, et s'ils ont prêché ce qu'ils avaient reçu l'ordre de prêcher, et qu'on n'ait point entendu? — Voici la solution complète de l'objection. « Certes, leur voix a retenti par « toute la terre, et leurs paroles jusqu'aux « extrémités du monde (18) ». Que dites-vous? demande-t-il. Ils n'ont pas entendu? Le monde entier et les extrémités de la terre ont entendu et vous chez qui les prédicateurs ont passé si longtemps, de la race desquels ils étaient, vous n'avez pas entendu? Est-ce possible? Si les extrémités de la terre ont entendu, à plus forte raison vous.

Puis vient une autre objection. « Je de- « mande encore : Est-ce qu'Israël n'a point « connu (19)?... » Et que direz-vous s'ils ont entendu et qu'ils n'aient point compris ce qu'on disait ni su que les prédicateurs étaient envoyés de Dieu? Cette ignorance ne les excuse-t-elle pas? Nullement. Car Isaïe a caractérisé les prédicateurs en disant : « Qu'ils

« sont beaux les pieds de ceux qui annoncent « la paix ! » Et, avant lui, le législateur lui-même en avait parlé. Aussi Paul ajoute-t-il : « Moïse le premier a dit : Je vous rendrai ja- « loux d'un peuple qui n'en est pas un ; je « vous mettrai en colère contre une nation « insensée ». (Deut. XXXII, 21.) Ainsi il fallait reconnaître les prédicateurs, non-seulement parce qu'on n'ajoutait pas foi à leur parole, non-seulement parce qu'ils prêchaient la paix, non-seulement parce qu'ils annonçaient le bonheur et que leur parole se répandait dans le monde entier, mais encore parce que les Juifs voyaient les nations, jusqu'alors inférieures à eux, plus honorées qu'eux. En effet, les gentils admettaient tout à coup une philosophie dont ni eux ni leurs pères n'avaient ouï parler : ce qui était un insigne honneur, ce qui les irritait, provoquait leur jalousie et rappelait la parole de Moïse : « Je vous ren- « drai jaloux d'un peuple qui n'en est pas « un ». Et ce n'était pas seulement un si grand honneur qui excitait leur jalousie, mais encore de voir que le peuple appelé à jouir de ces biens avait été si misérable jusque-là qu'il ne méritait même pas d'être regardé comme un peuple. « Je vous rendrai jaloux d'un peu- « ple qui n'en est pas un, je vous mettrai en « colère contre une nation insensée ». En effet, qu'y avait-il de plus insensé que les gentils ? Quoi de plus méprisable ? Voyez comme Dieu leur donnait de toutes façons des indices et des signes évidents de ces temps, de manière à ouvrir les yeux des aveugles. Car tout cela ne s'est pas passé dans un lieu obscur, mais sur toutes les terres et les mers, mais dans le monde entier ; ils ont vu jouir de bienfaits sans nombre ceux-là même qu'ils méprisaient auparavant. Il fallait donc reconnaître que c'était là le peuple dont Moïse parlait : « Je vous rendrai jaloux d'un peuple qui « n'en est pas un, je vous mettrai en colère « contre une nation insensée ».

Mais Moïse était-il le seul qui l'eût dit ? Non : Isaïe l'avait répété après lui. Aussi Paul dit-il : « Moïse le premier » pour montrer qu'il en viendra un second qui dira les mêmes choses plus ouvertement et plus clairement. Comme donc il avait dit plus haut : « Isaïe s'écrie », il dit ici : « Isaïe ne craint « pas de dire... (20) ». Voici la pensée de l'apôtre : Le prophète dit hautement et résolûment, il n'a point voulu laisser d'ombre, il a osé mettre les choses à nu devant nos yeux ; il a mieux aimé s'exposer au danger en parlant clairement, que de pourvoir à sa propre sûreté en laissant un prétexte à votre ingratitude, quoique le propre de la prophétie ne soit pas de parler si clairement. Cependant pour vous fermer absolument la bouche, il a tout prédit avec clarté, avec précision. Tout ! dites-vous : mais quoi, enfin ? Votre déchéance et l'initiation des gentils, quand il disait : « J'ai été trouvé par ceux qui ne me « cherchaient pas, je me suis montré à ceux « qui ne me demandaient pas ». (Is. LXV, 1.) Quels étaient donc ceux qui ne le cherchaient pas ? quels étaient ceux qui ne le demandaient pas ? Evidemment ce n'étaient pas les Juifs, mais bien les nations qui ne l'avaient pas connu. Ainsi comme Moïse les avait caractérisées, en disant : « Un peuple qui n'en est pas « un », et encore « Une nation insensée » ; de même ici le prophète les désigne par le même indice, à savoir leur extrême ignorance. Et c'était là le plus grave reproche à l'adresse des Juifs : que ceux qui ne cherchaient pas avaient trouvé, tandis qu'eux s'étaient perdus en cherchant.

Et à Israël il dit : « Tout le jour j'ai tendu « les mains à ce peuple incrédule et contredi- « sant ». Voyez comme la difficulté, comme le doute proposé par un grand nombre, est démontré avoir sa solution, dès les temps anciens, dans les paroles des prophètes ? Quelle était cette difficulté ? Vous avez entendu Paul dire plus haut : « Que dirons-nous donc ? Que « les gentils qui ne cherchaient point la jus- « tice ont embrassé la justice ; et qu'Israël, au « contraire, en recherchant la justice, n'est « point parvenu à la loi de justice ». C'est aussi ce que dit Isaïe ; car ces paroles : « J'ai « été trouvé par ceux qui ne me cherchaient « pas, je me suis montré à ceux qui ne me « demandaient pas », ont le même sens que celle-ci : « Les gentils, qui ne cherchaient « point la justice, ont embrassé la justice ». Ensuite, pour nous montrer que la conversion des gentils n'est pas seulement l'effet de la grâce, mais aussi de leur bonne volonté, écoutez ce qu'il ajoute : « Et à Israël il dit : « Tout le jour j'ai tendu les mains à ce peuple « incrédule et contredisant » ; désignant ici par le mot jour tout le temps passé, et par ces expressions : « J'ai tendu les mains », la vocation, l'attrait et les invitations. Ensuite, pour

indiquer tout le crime des Juifs, il dit : « A ce « peuple incrédule et contredisant ».

3. Voyez-vous quelle grave accusation ? Ils n'ont point obéi à l'appel de Dieu, mais ils l'ont contredit non pas une fois, ni deux, ni trois, mais tant qu'ils ont vu Dieu le faire ; et d'autres qui ne connaissaient point ce Dieu ont pu se l'attirer. Paul ne dit pas qu'ils ont pu se l'attirer, mais pour ne pas donner d'orgueil aux gentils, et montrer que la grâce divine a tout fait, il dit : « Je me suis mon- « tré », et : « J'ai été trouvé ». Donc, direz-vous, les gentils sont donc sans mérite ? Erreur ; ils ont su saisir ce qu'ils ont trouvé, reconnaître ce qui s'est montré, voilà leur part. Et pour que les Juifs ne disent pas : Pourquoi ne s'est-il pas montré à nous ? Dieu leur répond par quelque chose de plus : non-seulement je me suis montré, mais j'ai attendu, les mains tendues, exhortant, déployant la sollicitude d'un père aimant, d'une mère tendre. Voyez quelle solution claire et nette Paul a donné à toutes les difficultés proposées plus haut, en montrant aux Juifs que leur perte est le résultat de leur volonté et qu'ils sont absolument indignes de pardon. En effet, bien qu'ils eussent entendu et compris ce qui leur avait été dit, ils ne voulurent point se rendre. Bien plus : non-seulement Dieu avait eu soin de leur faire tout entendre et tout comprendre ; mais il y avait ajouté ce qui était le plus propre à les exciter, à attirer des hommes amis de la contention et de la contradiction. Qu'était-ce donc ? Il les avait piqués au vif, il avait éveillé leur jalousie. Vous connaissez la force de cette passion, la vertu de la jalousie pour terminer toute discussion et relever les défaillances. Et à quoi bon parler des hommes, quand nous en voyons l'effet même chez les animaux et chez les enfants de l'âge le plus tendre ? En effet, souvent le petit enfant ne cède pas aux invitations de son père et montre de l'obstination ; mais quand il en voit caresser un autre, il revient, sans être invité, au sein paternel, et la jalousie produit ce que n'avait pu faire une simple exhortation. Ainsi Dieu a agi. Non-seulement il a exhorté, tendu les mains ; mais il a aussi éveillé en eux le sentiment de la jalousie, en appelant des peuples qui leur étaient bien inférieurs (ce qui est le plus sûr moyen de rendre jaloux), en les appelant, dis-je, non à jouir de leurs avantages, mais chose plus grave et plus irritante, à posséder des biens beaucoup plus considérables et plus nécessaires, et tels que les Juifs eux-mêmes n'eussent jamais osé les rêver. Et pourtant ils ne se sont pas rendus. Comment donc seraient-ils excusables d'avoir montré une telle obstination ? C'est impossible. Toutefois Paul ne dit pas cela expressément ; mais il laisse à la conscience de ses auditeurs le soin de tirer cette conséquence de tout ce qu'il vient de dire, et il continue à donner la preuve avec sa sagesse accoutumée.

En effet, comme précédemment, il a présenté des objections sur la loi et sur le peuple, objections renfermant l'accusation la plus grave ; et qu'ensuite dans la solution destinée à réfuter cette accusation, il a fait toutes les concessions qu'il a voulu et que le sujet comportait, de peur que son langage ne parût blessant ; ainsi fait-il encore ici, en écrivant : « Je dis donc : Est-ce que Dieu a rejeté son « peuple, qu'il a connu dans sa prescience ? « Loin de là (XI, 1) ». Il a l'air d'un homme embarrassé ; comme s'il prenait son début dans ce qu'il vient de dire, il pose une question effrayante ; puis il la détruit et dispose par là à accepter ce qui va suivre, et prouve encore ici ce qu'il avait pour but de démontrer dans tout ce qui précède. Qu'est-ce donc ? Que la promesse subsiste, malgré le petit nombre de ceux qui sont sauvés. C'est pourquoi il ne dit pas simplement « Son peuple », mais il ajoute : « Qu'il a connu dans sa prescience ». Ensuite il donne la preuve que Dieu n'avait point rejeté son peuple. « Car », dit-il, « moi-même « je suis israélite, de la race d'Abraham, de la « tribu de Benjamin ». Moi, le docteur, moi le prédicateur. Et comme cela semblait contredire ce qui a été dit plus haut, à savoir : « Qui a cru à ce qu'il a ouï de nous ? » et encore : « Tous les jours j'ai tendu les mains à ce « peuple incrédule et contredisant » ; et aussi : « Je vous rendrai jaloux d'un peuple qui n'en « est pas un » : il ne se contente pas de nier et de dire : « Loin de là » ; mais il y revient une seconde fois en disant : « Dieu n'a pas re- « jeté son peuple (2) ». Mais direz-vous, c'est là une affirmation et non une preuve. Voyez donc la première preuve et celle qui suit. La première, c'est qu'il était juif ; or, si Dieu eût rejeté son peuple, ce n'est pas chez lui qu'il aurait choisi l'homme à qui confier toute la prédication, les intérêts du monde entier, tous les mystères, toute l'administration. Voilà d'a-

bord une preuve ; la seconde est dans ces mots : « Son peuple qu'il a connu dans sa pre- « science », c'est-à-dire qu'il connaissait parfaitement comme propre à recevoir la foi et comme devant la recevoir. Car trois mille, cinq mille et une foule d'autres avaient cru.

4. Et pour qu'on ne dise pas : Etes-vous donc le peuple? Parce que vous avez été appelé, le peuple l'a-t-il été? il ajoute : « Il n'a « pas repoussé son peuple qu'il a connu par sa « prescience. C'est comme s'il disait : Il y en a avec moi trois mille, cinq mille, dix mille. Quoi donc ? c'est à trois mille, à cinq mille, à dix mille que se réduit cette race qui devait égaler en nombre les astres du ciel et les grains de sables de la mer? Et vous nous trompez, vous vous jouez de nous, jusqu'à vous donner pour tout un peuple, vous et quelques autres avec vous? Et vous nous avez nourris de vaines espérances en nous disant que la promesse s'accomplirait, tandis que tous périssent et qu'un petit nombre seulement sont sauvés ? C'est là de la jactance et de l'orgueil, et nous ne pouvons supporter ces sophismes. Pour prévenir ce langage, voyez comme il amène la solution dans ce qui va suivre, sans poser l'objection, mais en la résolvant d'avance par un argument tiré de l'histoire ancienne. Quelle est donc cette solution? « Ne savez-vous pas », leur dit-il « ce « que l'Ecriture dit d'Elie, comment il inter- « pelle Dieu contre Israël en disant : Seigneur, « ils ont tué vos prophètes, ils ont démoli vos « autels ; et moi, je suis resté seul, et ils re- « cherchent mon âme. Mais que lui dit la ré- « ponse divine? Je me suis réservé sept mille « hommes qui n'ont point fléchi le genou de- « vant Baal. De même donc, en ce temps « aussi, un reste a été sauvé selon l'élection « de la grâce (3-5) ».

Ce qui veut dire : Dieu n'a point rejeté son peuple ; car s'il l'eût rejeté, il n'aurait reçu personne ; et s'il en a reçu quelques-uns, c'est qu'il ne l'a point rejeté. Mais, dira-t-on, s'il ne l'avait point rejeté, il aurait reçu tout le monde. Point du tout, car si, dans le temps d'Elie, il n'y en eut que sept mille de sauvés, on ne peut nier qu'aujourd'hui un grand nombre croient. Si vous ignorez ce nombre, cela n'est pas étonnant, puisque Elie, cet homme si grand, si distingué, ne le savait pas lui-même : mais Dieu réglait ses affaires, à l'insu même du prophète. Et voyez la prudence de Paul ; comme, en prouvant sa proposition, il aggrave implicitement l'accusation contre les Juifs. Car il ne cite ce témoignage que pour faire éclater leur ingratitude et montrer qu'elle date de loin. Si ce n'eût été là son but et qu'il eût seulement voulu prouver que le peuple se réduisait à un petit nombre, il se serait contenté de dire que, au temps d'Elie, sept mille hommes étaient réservés ; tandis qu'au contraire il cite le passage en entier. Partout en effet il s'attache à leur démontrer qu'ils n'ont rien fait de nouveau à l'égard du Christ et des apôtres, mais qu'ils se sont conformés à leurs habitudes et à leurs traditions. Et pour qu'ils ne disent pas : nous avons fait mourir le Christ comme séducteur et les apôtres comme imposteurs, il produit le témoignage qui dit : « Seigneur, ils ont tué « vos prophètes, ils ont démoli vos autels ».

Mais pour ne pas les blesser, il donne à cette citation un autre motif : car ce n'est pas une accusation qu'il a principalement en vue, mais il semble se proposer autre chose, et il leur ôte ainsi toute excuse même d'après l'histoire du passé. Et voyez comme l'accusation prend du poids d'après l'autorité du personnage ! En effet ce n'est ni Paul, ni Pierre, ni Jacques, ni Jean, qui les accusent ; mais l'homme qu'ils admiraient le plus, le chef des prophètes, l'ami de Dieu, celui qui brûlait de zèle pour eux jusqu'à endurer la faim, celui qui n'est pas encore mort aujourd'hui. Que dit-il donc ? « Seigneur, ils ont tué vos prophètes, ils ont « démoli vos autels ; et moi, je suis resté seul, « et ils me cherchent pour m'ôter la vie ». Quoi de plus cruel, de plus barbare que cette conduite ? Au lieu de prier pour leurs crimes passés, ils voulaient encore mettre à mort Elie : ce qui les rendaient absolument indignes de pardon. Car ce n'était pas sous l'empire de la faim, mais au milieu de l'abondance, quand l'opprobre d'Israël était levé, les démons confondus, la puissance de Dieu manifestée, le roi humilié, qu'ils osaient méditer de tels crimes, passant du meurtre au meurtre, et mettant à mort leurs maîtres, ceux qui s'attachaient à corriger leurs mœurs.

Qu'avaient-ils à dire ? Ceux-là étaient-ils aussi des séducteurs ? Ne savaient-ils pas d'où ils étaient ? — Mais ils vous attristaient, dites-vous ? — Oui, mais ils vous disaient des choses utiles. Et ces autels ? Vous avaient-ils aussi contristés ? Vous avaient-ils irrités ? Voyez

quelles preuves d'obstination, d'insolence, ils ont toujours données ! Voilà pourquoi Paul dit ailleurs, en écrivant aux Thessaloniciens : « Vous avez souffert, vous aussi, ce qu'elles » (les Eglises de Dieu) « ont souffert elles-mêmes « des Juifs qui ont tué même le Seigneur et « leurs propres prophètes, qui nous ont per- « sécutés, qui ne plaisent point à Dieu et qui « sont ennemis de tous les hommes ». (I Thess. II, 14, 15.) C'est ce qu'Elie leur dit ici, en leur reprochant d'avoir démoli les autels et tué les prophètes. Mais que lui répond l'oracle divin ? « Je me suis réservé sept mille hommes qui « n'ont point fléchi le genou devant Baal ». Mais, direz-vous, quel rapport cela a-t-il avec le présent ? Un très-grand. Car cela prouve que Dieu ne sauve que ceux qui en sont dignes, bien que la promesse s'adresse à tout le peuple. Déjà Isaïe l'avait indiqué en disant : « Le « nombre d'Israël fût-il comme le sable de la « mer, il n'y aura qu'un reste de sauvé », et encore : « Si le Seigneur des armées ne nous « avait réservé un rejeton, nous serions deve- « nus comme Sodome ». (Rom. IX, 27-29.) C'est sur ces textes que Paul appuie ses preuves ; puis il ajoute : « De même donc, en ce « temps aussi, un reste a été sauvé, selon l'é- « lection de la grâce ».

5. Voyez comme chaque expression a sa valeur propre, et montre la grâce de Dieu et la bonne volonté de ceux qui sont sauvés. En effet, en disant : « L'élection », il indique leur mérite, et en ajoutant : « De la grâce », il fait voir le don de Dieu. « Mais si c'est par la « grâce, ce n'est donc point par les œuvres ; « autrement la grâce ne serait plus grâce (6) ». Or si c'est par les œuvres ce n'est plus une grâce, autrement l'œuvre ne serait plus une œuvre. Après avoir dit cela, il revient encore sur l'obstination des Juifs, la combat et leur ôte par là toute excuse. Vous ne pouvez pas, leur dit-il, objecter que, si les prophètes vous appelaient, si Dieu vous exhortait, si les faits mêmes élevaient la voix, alors que la jalousie aurait suffi, à elle seule, à vous attirer : objecter, dis-je, que les commandements étaient difficiles, que vous ne pouviez pas avancer parce qu'on exigeait de vous des actes, des efforts pénibles : non, vous ne pouvez pas employer ce prétexte. Comment Dieu aurait-il pu exiger de vous ce qui eût atténué l'effet de sa grâce ? En disant cela, il veut leur montrer que Dieu désirait vivement leur salut. En effet non-seulement leur salut eût été facile, mais Dieu en eût retiré une très-grande gloire, en faisant ainsi éclater sa bonté. Pourquoi donc craigniez-vous d'avancer, quand on n'exigeait point de vous les œuvres ? Pourquoi vous soulever et discuter, quand la grâce vous est offerte, et parler de loi au hasard et sans fruit ? Cela ne vous sauvera pas, et vous perdrez le don. En rejetant obstinément cette voie de salut, vous détruisez la grâce de Dieu. Et pour qu'on ne trouve pas ce langage étrange, il affirme que les sept mille dont il a parlé, ont été sauvés par la grâce. En effet, en disant que, dans ce temps aussi, un reste a été sauvé selon l'élection de la grâce, il indique que ces sept mille ont été sauvés par la grâce. Et il ne dit pas cela seulement ; car par ces expressions : « Je me suis réservé », Dieu fait entendre que c'est à lui qu'appartient en cela le rôle principal.

Mais, dira-t-on, si on est sauvé par la grâce, pourquoi ne le sommes-nous pas tous ? Parce que vous ne le voulez pas : car la grâce, toute grâce qu'elle est, sauve ceux qui veulent être sauvés, et non ceux qui ne veulent pas l'être, ceux qui la repoussent, et sont continuellement en guerre et en opposition avec elle. Le voyez-vous s'attacher sans cesse à prouver : « Que la « parole de Dieu n'est pas restée sans effet » (Rom. IX, 6), et faisant voir que la promesse s'est réalisée pour ceux qui en étaient dignes, et qu'ils ont pu, quoiqu'en petit nombre, former le peuple de Dieu ? Du reste, au commencement de son épître, il exprime cette vérité avec plus de force, quand il dit : « Car qu'importe, si « quelques-uns n'ont pas cru ? » (Rom. III, 3), et, ne s'en tenant pas là, il ajoutait : « Dieu « est véritable, mais tout homme est men- « teur ». Maintenant il donne une autre preuve de cette vérité, montre la force de la grâce, et affirme encore que les uns sont sauvés et les autres perdus.

Rendons donc grâces d'être du nombre des sauvés, et de l'avoir été par le don de Dieu, puisque nous ne pouvions pas l'être par nos œuvres. Et ne soyons pas seulement reconnaissants en paroles, mais en actions et en pratique. Car la véritable reconnaissance c'est de faire ce qui doit procurer de la gloire à Dieu, c'est de fuir les maux dont nous avons été délivrés. Si après avoir injurié un roi, nous étions récompensés au lieu d'être punis, et que nous l'insultassions de nouveau ; con-

vaincus par là d'une ingratitude extrême, nous serions justement punis du dernier supplice, bien plus sévèrement que nous ne l'eussions été la première fois. En effet, le premier outrage aurait moins fait voir notre ingratitude que le second, infligé après le pardon, après l'honneur reçu. Fuyons donc les maux dont nous avons été délivrés, ne soyons pas reconnaissants seulement en paroles, et qu'on ne dise pas de nous : « Ce peuple m'honore des « lèvres, mais par le cœur, il est loin de moi ». (Ps. XXIX, 13.) Comment ne serait-il pas absurde que, pendant que les cieux racontent la gloire de Dieu, vous, pour qui ont été faits ces cieux qui glorifient Dieu, vous fissiez blasphémer par votre conduite celui qui vous a créés? Aussi ce n'est pas seulement le blasphémateur qui sera puni, mais vous subirez aussi le châtiment. Car ce ne sont pas les cieux qui élèvent la voix pour glorifier Dieu, mais ils y excitent les hommes par leur aspect, et voilà pourquoi on dit qu'ils racontent la gloire de Dieu. Ainsi ceux qui mènent une vie édifiante, glorifient Dieu, même en gardant le silence, parce qu'ils le font glorifier par d'autres. Car le ciel n'excite pas autant l'admiration qu'une vie pure. Aussi quand nous parlons aux gentils, ce n'est pas le ciel que nous leur montrons, mais ces hommes qui étaient pires que des animaux et que Dieu a faits les émules des anges. C'est en leur parlant de ce changement que nous leur fermons la bouche.

6. Car l'homme vaut mieux que le ciel, et il peut donner à son âme une beauté que le ciel n'a point. Depuis longtemps on voyait le ciel, et cet aspect n'a guère converti; Paul n'a prêché que peu de temps et il a attiré à lui le monde entier. C'est qu'il possédait une âme qui n'était point inférieure au ciel et capable de tout attirer à elle. Notre âme n'est pas même digne de la terre, et la sienne était comparable aux cieux. En effet, le ciel reste dans ses limites propres, et observe des lois fixes; mais l'âme de Paul surpassait en hauteur tous les cieux et vivait familièrement avec le Christ même; et sa beauté était telle que Dieu lui-même la proclamait. Les anges admirèrent les astres au moment de leur création; mais Dieu lui-même admira Paul, en disant : « Il « est pour moi un vase d'élection ». (Act. IX, 15.) Souvent les nues voilent le ciel; jamais la tentation n'obscurcit l'âme de Paul; mais au milieu des tempêtes il paraissait plus brillant que les feux du midi et ne perdait rien de l'éclat qu'il avait avant l'orage. Car le soleil qui brillait en lui lançait des rayons que toutes les tentations réunies ne pouvaient obscurcir, qui en devenaient au contraire plus resplendissants. Aussi Dieu lui disait-il : « Ma grâce « te suffit : car ma puissance se fait mieux « sentir dans la faiblesse ». (II Cor. XII, 9.)

Imitons-le donc, et ni ce ciel visible, ni le soleil, ni le monde entier ne seront rien en comparaison de nous, si nous le voulons; car ils ont été faits pour nous, et non pas nous pour eux. Montrons que nous sommes dignes qu'ils aient été faits pour nous. Si nous nous en montrons indignes, comment serons-nous dignes du royaume? Et si ceux qui vivent pour blasphémer Dieu sont indignes de voir le soleil, ceux qui blasphèment sont également indignes de jouir des créatures qui glorifient Dieu, comme un fils qui outrage son père ne mérite pas d'être servi par des domestiques fidèles. C'est pourquoi les œuvres de Dieu seront revêtues d'une grande gloire, tandis que nous subirons le châtiment et la vengeance. Combien donc il serait misérable que des créatures formées pour nous, fussent conformes à la liberté de la gloire des enfants de Dieu; et que nous, devenus enfants de Dieu, nous fussions, par notre extrême lâcheté, perdus et précipités en enfer : nous pour qui ces créatures jouiront d'une si grande félicité!

Pour que cela n'arrive pas, que ceux qui ont l'âme pure, la conservent en cet état; qu'ils augmentent même son éclat; mais que ceux qui ont l'âme souillée, ne désespèrent pas pour autant : car il est écrit : « Quand vos « péchés seraient couleur de pourpre, je les « rendrai blancs comme la neige; et quand « ils seraient comme du safran, je les rendrai « blancs comme la laine ». (Isaïe, I, 18.) Or, quand Dieu promet, n'hésitez pas, mais faites tout ce qu'il faut pour mériter l'exécution de ses promesses. Vous avez commis une multitude d'iniquités? qu'importe? Vous n'êtes pas encore tombé en enfer, où personne ne se confesse plus; votre rôle n'est pas encore terminé, vous êtes encore dans l'arène, et vous pouvez, par une lutte énergique, réparer toutes vos défaites. Vous n'êtes pas encore descendu où est le mauvais riche, pour vous entendre dire : « Entre vous et nous il y a un « abîme » (Luc, XVI, 26); l'époux n'est pas encore arrivé, pour qu'on craigne de vous donner

de l'huile ; vous pouvez encore en acheter et en verser dans votre lampe. Personne ne vous dit encore : « De peur qu'il n'y en ait pas « assez pour nous et pour vous » (Matth. xxv, 9) ; mais le nombre des vendeurs est grand, ceux qui sont nus, ceux qui ont faim, les malades, les prisonniers. Nourrissez les uns, revêtez les autres, visitez ceux qui sont sur le lit de douleur, et l'huile vous viendra en surabondance. Le jour des comptes n'est pas encore venu. Usez du temps comme il faut ; remettez les dettes, dites à celui qui doit cent mesures d'huile : « Prenez votre obligation et « écrivez cinquante ». (Luc, xvi, 6.) Faites-en autant pour l'argent, pour les paroles, pour tout, à l'exemple de cet économe ; excitez-vous à tenir cette conduite et exhortez y vos proches. Car vous pouvez encore dire tout cela ; vous n'êtes pas encore dans la nécessité de recourir à un intercesseur ; vous pouvez user de ces conseils et les donner aux autres ; mais quand vous serez sorti de ce monde, vous ne pourrez plus faire ni l'un ni l'autre. Vous qui avez eu de si longs termes, et qui n'avez été utile ni à vous-même ni aux autres, quelle grâce aurez-vous à attendre, quand vous serez aux mains de votre juge ?

Faisant donc ces réflexions, travaillons avec ardeur à notre salut, et ne laissons point échapper les occasions que le temps présent nous offre. On peut, oui, on peut jusqu'au dernier souffle se réconcilier avec Dieu ; on le peut encore même par son testament, non pas cependant autant que pendant sa vie, mais enfin on le peut. Et comment cela ? En inscrivant le Christ parmi vos héritiers, en lui attribuant une part de votre succession. Vous ne l'avez pas nourri pendant que vous viviez ? Au moment du départ, quand vous n'êtes plus en état de jouir, donnez-lui une partie de votre fortune ; il est bon, il ne sera point trop sévère avec vous. Sans doute il eût été plus généreux et plus méritoire de le nourrir pendant votre vie ; mais si vous ne l'avez pas fait, usez au moins de ce second moyen : donnez-le pour cohéritier à vos enfants. Et si vous hésitez encore, songez que le Père vous a fait cohéritier de son Fils, et dépouillez votre inhumanité. Quelle excuse aurez-vous, si vous refusez de faire entrer en partage avec vos enfants celui qui vous a donné part à son ciel, et qui a été immolé pour vous ? D'autre part, tout ce qu'il a fait, il l'a fait par grâce, et non en acquit de dette, tandis qu'après tant de bienfaits vous êtes devenu son débiteur. Et néanmoins, les choses étant ce qu'elles sont, il vous récompense comme s'il avait reçu un don et non comme ayant recouvré une créance, bien que tout ce qu'il réclame soit à lui.

7. Donnez-lui donc un argent qui désormais vous est inutile, dont vous n'êtes plus le maître, et il vous donnera un royaume dont vous jouirez à perpétuité, et, avec ce royaume, encore tous les biens d'ici-bas. S'il est héritier avec vos enfants, il allégera leur situation d'orphelins, il les garantira de l'injustice, écartera d'eux les embûches, fermera la bouche aux calomniateurs ; et s'ils ne peuvent eux-mêmes pourvoir à l'exécution du testament, il s'en chargera et ne permettra pas qu'on en viole les dispositions, et s'il le permet, il n'en sera que plus empressé à les remplir lui-même avec plus de générosité, dès qu'une fois il y aura été inscrit. Constituez-le donc héritier ; car c'est vers lui que vous devez aller : c'est lui qui doit porter le jugement sur tout ce que vous aurez fait ici-bas. Mais il y a des hommes tellement misérables, tellement aveugles, que, quoique sans enfants, ils refusent de prendre ce parti et aiment mieux distribuer leur fortune à des parasites et à des flatteurs, à un tel ou un tel, qu'au Christ même qui leur a fait tant de bien. Peut-il y avoir quelque chose de plus déraisonnable ? En comparant ces gens-là à des ânes, à des pierres, on n'exprimerait pas encore suffisamment leur stupidité, leur insensibilité ; il est impossible de trouver une image qui peigne leur folie et leur déraison. Comment seraient-ils pardonnables de n'avoir pas nourri le Christ pendant leur vie, quand, sur le point d'aller à lui, ils ne veulent pas même lui laisser une petite partie d'une fortune dont ils ne sont plus les maîtres ; quand ils sont à son égard dans des dispositions tellement malveillantes, tellement hostiles, qu'ils ne lui donnaient aucune part de leurs biens désormais inutiles pour eux ?

Ne voyez-vous pas combien d'hommes ne sont pas même jugés dignes de mourir ainsi, mais sont enlevés par une mort subite ? Mais Dieu vous a laissé la faculté de pourvoir à vos intérêts, de disposer de votre fortune et de mettre ordre à tout dans votre maison. Quelle sera donc votre excuse, si malgré la grâce qu'il vous accorde, vous abusez des bienfaits et adoptez une conduite diamétralement opposée

a celle de vos pères dans la foi? Car ils vendaient, de leur vivant, tout ce qu'ils possédaient et en apportaient le prix aux pieds des apôtres; et vous, vous ne donnez pas même en mourant la moindre portion de votre bien aux indigents. Certes il serait bien meilleur, bien plus rassurant, de soulager les pauvres pendant sa vie; mais si vous ne le voulez pas, faites au moins, en mourant, quelque acte de générosité. Ce n'est pas là une preuve de grand amour pour le Christ : c'est de l'amour pourtant. Vous ne seriez pas sans doute au premier rang parmi les agneaux; mais ce n'est pas peu de chose d'être avec eux, et non à gauche, au milieu des boucs. Si vous ne faites pas cela, quel salut pouvez-vous espérer, quand la crainte de la mort, l'inutilité de votre fortune, l'intérêt de vos enfants, l'espoir d'obtenir vous-même une grande indulgence dans l'autre vie, n'ont pu vous inspirer des sentiments d'humanité?

C'est pourquoi je vous exhorte à donner, pendant que vous vivez, la plus grande partie de votre bien aux pauvres. S'il en est qui aient l'âme assez étroite pour s'y refuser, qu'ils deviennent au moins humains par nécessité. Pendant votre vie, vous vous attachiez à votre fortune comme si vous eussiez été immortel : mais maintenant que vous savez que vous êtes mortel, renoncez à vos desseins, et disposez de vos biens comme un homme qui doit mourir, ou plutôt comme un homme qui doit jouir d'une vie immortelle. Bien que ce que je vais vous dire soit désagréable et même effrayant, il faut cependant que je vous le dise : Comptez le Seigneur parmi vos esclaves. Vous affranchissez des esclaves? Affranchissez le Christ de la faim, du besoin, de la prison, de la nudité. Ces mots vous font frissonner? Ce sera bien plus terrible, si vous ne le faites pas. Ce langage vous frappe aujourd'hui de stupeur; mais quand vous serez sorti de ce monde, quand vous entendrez des choses bien autrement terribles, quand vous verrez des supplices que rien ne peut adoucir, que direz-vous? A qui recourrez-vous? Quel aide, quel défenseur invoquerez-vous? Sera-ce Abraham? Il ne vous écoutera pas. Sera-ce les vierges sages? Elles ne vous donneront point d'huile. Sera-ce votre père, votre aïeul? Mais aucun d'eux, quelque saint qu'il soit, n'aura le pouvoir de faire révoquer cette sentence. Par toutes ces considérations, priez, suppliez, rendez-vous propice Celui qui peut seul effacer votre cédule et éteindre les flammes; dès ce moment nourrissez-le, revêtez-le sans relâche; afin de sortir de ce monde avec de bonnes espérances et de jouir dans le ciel des biens éternels. Puissions-nous tous les obtenir par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soit, avec le Père et l'Esprit-Saint, la gloire, l'honneur et l'empire, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XIX.

QU'EST-IL DONC ARRIVÉ? CE QUE CHERCHAIT ISRAEL, IL NE L'A POINT TROUVÉ; MAIS CEUX QUI ONT ÉTÉ CHOISIS L'ONT TROUVÉ; LES AUTRES ONT ÉTÉ AVEUGLÉS. (XI, JUSQU'A LA FIN DU CHAPITRE.)

—

Analyse.

1. Réprobation de la masse de la nation juive.
2. Cause de cette réprobation. — Que leur déchéance n'est pas irréparable.
3. L'Evangile devait être et a été annoncé premièrement aux Juifs, mais les Juifs ayant refusé de le recevoir, les Gentils sont venus les premiers, pour donner de l'émulation aux Juifs.
4. Que si la déchéance des Juifs a été si utile au monde, de quelle utilité ne sera pas le retour de cette nation qui à la consommation des siècles, rentrera tout entière dans le sein de l'Eglise ?
5. Les Juifs peuvent recouvrer la position qu'ils ont perdue, ils ne doivent donc pas désespérer; les Gentils pourraient perdre celle qu'ils ont acquise, qu'ils ne soient donc pas trop présomptueux.
6. Les Juifs entreront tous un jour dans le sein de l'Eglise.
7. Primitivement les Juifs durent leur vocation à l'incrédulité des nations, de même aujoud'hui les nations doivent leur vocation à l'incrédulité des Juifs. — Cri sublime que pousse saint Paul à la vue des merveilles de la providence de Dieu.
8. Quelles sont les vraies richesses. — Ni la vertu ni le vice des parents n'ont aucune suite pour les enfants, si ceux-ci le veulent. Eloge de l'aumône.

1. Il a affirmé que Dieu n'avait point rejeté son peuple, et pour le prouver, il a eu recours aux prophètes; et après avoir démontré par leur témoignage que la plus grande partie d'Israël a péri, ne voulant pas les accuser encore de lui-même, les blesser par son langage et paraître animé envers eux de dispositions hostiles, il revient à David et à Isaïe, en disant : « Selon qu'il est écrit : Dieu leur a donné un « esprit de torpeur (8) ». Mais il nous faut reprendre les choses de plus haut. Après avoir parlé d'Elie, et montré ce que c'est que la grâce, il ajoute : « Qu'est-il donc arrivé? Ce « que cherchait Israël, il ne l'a point trouvé. C'est autant une accusation qu'une interrogation. Le Juif, nous dit-il, est en contradiction avec lui-même, en cherchant la justice et en ne voulant pas la recevoir. Puis, par l'exemple de ceux qui l'ont reçue, il leur ôte toute excuse et démontre leur ingratitude, en disant : « Mais « ceux qui ont été choisis l'ont trouvé ». Et ceux-là les condamneront. C'est aussi ce que disait le Christ : « Si je chasse les démons par « Béelzébub, vos fils, par qui les chassent-ils? « C'est pourquoi ils seront eux-mêmes vos « juges ». (Luc, XI, 19.) Pour que personne ne s'en prenne à la nature des choses, et qu'on n'accuse que leur volonté, il fait voir qui sont ceux qui ont trouvé. Aussi parle-t-il en termes énergiques pour signaler la grâce d'en-haut et le zèle de ceux-ci. Car ce n'est pas pour détruire le libre arbitre qu'il affirme qu'ils ont trouvé; mais pour indiquer la grandeur du bienfait, et faire voir que la grâce y a eu la part principale, mais non pas tout. Nous avons aussi l'habitude de dire : Un tel a rencontré, un tel a trouvé, quand il s'agit d'un gain considérable. En effet, ce n'est pas aux efforts de l'homme, mais à la grâce de Dieu que le principal appartient.

« Les autres ont été aveuglés ». Voyez comme il ne craint pas de dire en son propre nom que les autres ont été rejetés. Il l'avait déjà dit, mais en produisant l'accusation des prophètes; ici il le déclare lui-même. Cependant il ne se contente pas de son jugement personnel, et il invoque encore une fois le prophète Isaïe. En effet, après avoir dit : « Ont été « aveuglés », il ajoute : « Selon qu'il est écrit : « Dieu leur a donné un esprit de torpeur ». Et

d'où est venu cet aveuglement? Il en a dit les causes plus haut et a tout fait retomber sur leur tête, en montrant que leur obstination déplacée leur a attiré ce malheur. Il le répète encore ici. Car après avoir dit : « Des yeux « pour ne pas voir et des oreilles pour ne pas « entendre », il n'accuse plus que leur esprit de contention. En effet, ayant des yeux pour voir les miracles, et des oreilles pour entendre la merveilleuse doctrine, ils n'ont pu en faire l'usage convenable. Par ce mot : « A donné », n'entendez pas une action directe, mais la permission. Par l'expression : « Torpeur », Paul veut dire une disposition de l'âme pour le mal, laquelle n'est pas susceptible de guérison ni de changement. David a dit ailleurs : « Afin que « ma gloire soit un hymne à votre honneur et « que je ne tombe pas dans la torpeur » (Ps. XXIX), c'est-à-dire : pour que je ne change pas. Car de même que celui qui est fixé dans la piété, ne change pas aisément; ainsi celui qui est fixé dans le mal, ne change pas non plus avec facilité : car être fixé n'est pas autre chose que d'être attaché et comme cloué. C'est donc pour indiquer leur volonté incorrigible, difficile à changer, qu'il emploie cette expression : « Esprit de torpeur ».

Ensuite pour prouver que leur incrédulité sera punie du dernier supplice, il ramène encore le prophète qui fait les mêmes menaces, mais menaces qui ont eu leur exécution. « Que leur table », dit David, « devienne pour « eux lacet, piége et scandale (9) ». C'est-à-dire que la volupté, que tous les biens changent et disparaissent, et qu'ils deviennent eux-mêmes faciles à vaincre pour tous. Et pour montrer que ces maux sont la punition de leurs péchés, il ajoute : « Et rétribution. « Que leurs yeux s'obscurcissent pour qu'ils « ne voient point, et faites que leur dos soit « toujours courbé (10) ». Tout cela a-t-il encore besoin d'interprétation? N'est-ce pas clair pour les moins intelligents? Mais avant toutes nos paroles, l'événement même a prouvé la vérité de ce que nous venons de dire. Quand en effet sont-ils devenus si faciles à vaincre? Quand donc ont-ils été si aisément pris? Quand Dieu leur a-t-il fait courber le dos? Quand ont-ils subi un tel esclavage? Et le pire c'est que ces malheurs sont irréparables; ce à quoi le prophète fait aussi allusion. Car il ne dit pas simplement : « Faites que leur dos soit « courbé », mais : « Toujours courbé ». Et si vous disputez sur le résultat final, ô Juif, que le passé vous éclaire sur le présent. Vous êtes descendu en Egypte; mais après deux cents ans, Dieu s'est empressé de vous délivrer de cet esclavage, malgré votre impiété et votre horrible fornication; vous avez été tiré de l'Egypte, et vous avez adoré le veau d'or, vous avez immolé vos fils à Béelphégor; vous avez profané le temple; vous avez commis toute espèce de crimes; vous avez méconnu la nature elle-même; vous avez rempli de vos sacrifices impies les montagnes, les vallées, les collines, les fontaines, les fleuves, les jardins; vous avez tué les prophètes, vous avez démoli les autels, vous avez porté au plus haut degré le vice et l'impiété; et cependant après vous avoir livré aux Babyloniens pendant soixante-dix ans, il vous a rendu votre première liberté, le temple, la patrie, et même l'antique forme de la prophétie; et les prophètes sont revenus et aussi la grâce de l'Esprit. Bien plus vous n'avez pas même été délaissé pendant le temps de la captivité : mais vous avez vu, là, Daniel et Ezéchiel, Jérémie en Egypte, et Moïse dans le désert.

2. Et, après tout cela, vous êtes retourné à votre première malice, vous avez été saisi de vertige, vous avez adopté les lois des gentils sous l'impie Antiochus; puis, livrés pendant un peu plus de trois ans à ce même Antiochus, vous avez remporté sous les Macchabées de glorieuses victoires. Maintenant plus rien de semblable, mais tout le contraire : et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que la malice a cessé et que la punition s'est aggravée et qu'il n'y a plus d'espérance de changement. Voilà, non pas soixante-dix, ni cent, ni deux cents, mais bien plus de trois cents ans passés, et il n'y a pas une lueur d'espoir, et cela quand vous ne commettez plus l'idolâtrie ni les autres crimes dont vous vous souilliez autrefois.

Quelle en est donc la cause? La vérité a succédé à la figure, la grâce a exclu la loi; ce que le prophète avait prédit autrefois en disant : « Et faites que leur dos soit toujours « courbé ». Voyez-vous l'exactitude de la prophétie, comme elle a annoncé d'avance l'incrédulité, signalé l'esprit de contention, désigné le jugement qui devait suivre, et prédit une punition sans terme? Comme beaucoup de Juifs des plus grossiers ne croyaient point à l'avenir et voulaient en juger d'après le

présent, le Christ leur a donné, à ces deux points de vue, une preuve de sa puissance, en exaltant, d'une part, au-dessus des cieux ceux des gentils qui avaient cru, et de l'autre, en réduisant à la dernière désolation et en livrant à des malheurs irréparables ceux des Juifs qui n'avaient pas voulu croire.

Après cette vive attaque, à l'occasion de leur incrédulité et des maux qu'ils souffraient et devaient encore souffrir, Paul mêle quelque consolation à ses paroles, et leur écrit : « Je « dis donc : Ont-ils trébuché de telle sorte « qu'ils soient tombés? Point du tout (11) ». Après leur avoir montré qu'ils sont accablés de maux sans nombre, il songe enfin à les consoler. Et voyez sa prudence! Il accuse au nom des prophètes, mais il console en son propre nom. Personne, dit-il, ne peut nier qu'ils aient grandement péché; mais voyons si leur chute est telle qu'elle soit irréparable et qu'il n'y ait pas moyen d'y remédier. Or il n'en est pas ainsi. Voyez-vous comme il frappe encore sur eux, et comment, tout en leur faisant espérer une consolation, il les tient sous le poids des péchés qu'ils ont commis et dont tout le monde convient? Mais voyons, nous aussi, quelle est la consolation qu'il leur réserve. Quelle est-elle donc? Quand la plénitude des nations sera entrée, dit-il, alors tout Israël sera sauvé, au temps du second avènement et de la consommation. Il ne dit cependant pas cela immédiatement : après les avoir attaqués vigoureusement, avoir entassé accusations sur accusations, invoqué prophètes sur prophètes, fait retentir les cris d'Isaïe, d'Elie, de David, de Moïse, d'Osée, une fois, deux fois, bien des fois : pour ne pas les jeter dans le désespoir, pour ne pas leur fermer la voie du retour, de peur aussi que les gentils qui avaient cru n'en conçussent de l'orgueil, et ne souffrissent par là même préjudice en leur foi, il en vient enfin à les consoler et leur dit : « Mais par leur péché le « salut est venu aux gentils ».

Il ne nous suffit pas d'entendre ces paroles; nous devons connaître l'intention et le but de celui qui les prononce, savoir à quelle fin il tend : ce que je demande toujours de votre charité. Si, en effet, nous étudions ce texte dans cet esprit, nous verrons qu'il ne renferme aucune difficulté. Or, le but que Paul se propose maintenant, c'est de détruire l'orgueil que ses paroles auraient pu inspirer aux gentils; en apprenant à être modestes, ils devaient être plus solides dans leur foi, et les Juifs, sauvés du désespoir, venir à la grâce avec plus de confiance. Ayant donc cette intention présente à la pensée, écoutons maintenant ce que renferme ce passage. Que dit donc l'apôtre? Comment prouve-t-il que la chute n'est pas irréparable, qu'ils ne sont point rejetés à jamais? Il le prouve par les gentils eux-mêmes, en disant : « Par leur pé- « ché, le salut est venu aux gentils, qui de- « vaient ainsi leur donner de l'émulation ». Et ce n'est pas seulement Paul qui parle ainsi, mais c'est aussi le sens des paraboles de l'Evangile. En effet le roi qui avait préparé la noce de son fils, voyant que ceux qui étaient invités ne voulaient pas venir, envoya chercher ceux qui étaient dans les carrefours. Et celui qui avait planté une vigne, voyant son fils tué par les vignerons, la confia à d'autres. En dehors des paraboles, le Christ disait encore : « Je n'ai été envoyé qu'aux brebis per- « dues de la maison d'Israël ». (Matth. xv, 24.) Il a même dit quelque chose de plus à la syro-phénicienne qui lui faisait instance : « Il « n'est pas bien de prendre le pain des enfants « et de le jeter aux chiens ». (Ib. xxvi.) Et Paul disait aux Juifs qui se soulevaient : « C'était à « vous qu'il fallait d'abord annoncer la parole « de Dieu; mais puisque vous vous jugez in- « dignes, voilà que nous nous tournons vers « les gentils ».

3. Tout démontre que l'ordre des choses exigeait que les Juifs vinssent les premiers et les gentils après eux; mais comme les Juifs ne voulurent pas croire, l'ordre fut renversé, et leur incrédulité et leur chute ont fait passer les gentils les premiers. Voilà pourquoi l'apôtre dit : « Par leur péché, le salut est venu « aux gentils, qui devaient ainsi leur donner « de l'émulation ». Que s'il place en premier lieu ce qui ne doit venir qu'au second rang, ne vous en étonnez pas; il veut consoler leurs âmes affligées. Or, voici ce qu'il veut dire : Jésus est venu chez les Juifs; ils ne l'ont point reçu malgré ses nombreux prodiges; mais ils l'ont crucifié; alors il a attiré à lui les nations, pour faire ressortir, par l'honneur qu'il leur accordait, l'insensibilité des Juifs et les déterminer à venir, en excitant leur jalousie contre les gentils. Il fallait en effet qu'ils reçussent la foi les premiers, et nous ensuite; c'est pourquoi Paul disait : « Car il » (l'Evangile) « est

« la vertu de Dieu pour sauver tout croyant, « le Juif d'abord, et puis le Grec » (Rom. I, 16); mais comme ils ont résisté, nous qui étions les seconds, nous sommes devenus les premiers. Voyez-vous quel honneur il sait tirer de là pour eux; d'abord en disant que nous n'avons été appelés que parce qu'ils ont refusé: ensuite en affirmant que nous n'avons pas été appelés seulement pour être sauvés, mais afin qu'excités à l'émulation par notre salut, ils en devinssent meilleurs. Quoi donc? direz-vous : Sans les Juifs, n'eussions-nous été ni appelés, ni sauvés? Certainement nous ne l'aurions pas été avant eux, mais dans l'ordre convenable. Aussi quand le Christ parlait à ses disciples, il ne leur disait pas : Allez vers les brebis perdues de la maison d'Israël; mais plutôt : « Allez »; indiquant par là qu'ils ne devaient aller chez les nations qu'après s'être adressés aux Juifs. Et, à son tour, Paul ne dit pas : Il fallait vous annoncer la parole, mais : « C'était d'abord à vous qu'il fallait « annoncer », pour montrer que nous ne devions venir qu'en second lieu. Tout cela s'est fait, tout cela s'est dit pour qu'ils n'eussent pas l'impudence de prétexter qu'ils avaient été dédaignés et qu'à cause de cela ils n'avaient pas cru. Aussi le Christ, qui prévoyait tout, est-il d'abord venu chez eux.

« Que si leur péché est la richesse du « monde, et leur diminution, la richesse des « gentils, combien plus encore leur pléni- « tude (12)? » Ici il parle en leur faveur. Car, fussent-ils tombés dix mille fois, les nations n'eussent pas été sauvées, si elles n'avaient reçu la foi; comme les Juifs eux-mêmes n'eussent point péri, s'ils n'avaient été incrédules et obstinés. Mais, comme je l'ai dit, il les console dans leur chute, et met tout en œuvre pour leur faire espérer leur salut, s'ils veulent se convertir. En effet, dit-il, si, quand ils sont tombés, tant d'autres ont été sauvés, si, quand ils ont été rejetés, tant d'autres ont été appelés: songez à ce que ce sera quand ils se convertiront. Et il ne dit pas: Combien leur conversion, ni : Combien plus leur changement, ni : Combien plus leur correction; mais : « Combien plus « leur plénitude? » C'est-à-dire quand ils entreront tous. Or il dit cela pour indiquer qu'alors la grâce sera plus abondante, ainsi que le don de Dieu, et qu'on aura à peu près tout.

« Car je le dis à vous, gentils : Tant que je « serai apôtre des gentils, j'honorerai mon « ministère : m'efforçant d'exciter l'émulation « de ceux de mon sang et d'en sauver quel- « ques-uns ». Encore une fois il cherche à se soustraire à d'injustes soupçons; d'un côté il semble attaquer les gentils et prévenir leur orgueil, et de l'autre, il blesse légèrement les Juifs, et use de détours en cherchant à les soulager et à les consoler d'une si grande ruine, et n'en trouve aucun moyen dans la nature même des choses. En effet, ce qu'il vient de dire les accuse encore plus haut, puisque d'autres, qui leur étaient bien inférieurs, ont profité de tous les biens qui leur étaient préparés. C'est pourquoi il passe des Juifs aux gentils et insère un mot sur ceux-ci, pour leur faire voir qu'en tout ce qu'il dit, son intention est de leur apprendre à être humbles. Je vous loue, leur dit-il, pour deux raisons : la première c'est que j'y suis obligé, vu que votre administration m'a été confiée; la seconde, c'est afin d'en sauver d'autres par vous. Et il ne dit pas : Mes frères, mes proches, mais : « Ceux de mon sang ». Ensuite : « Et de sauver », non pas tous, mais « Quel- « ques-uns d'eux » : tant ils étaient durs. Mais tout en leur adressant ce reproche, il fait voir que la situation des gentils est brillante; et s'ils sont les uns pour les autres une occasion de salut, ce n'est pas par le même moyen : car c'est par leur incrédulité que les Juifs procurent des avantages aux gentils, et c'est par leur foi que les gentils deviennent utiles aux Juifs, d'où il ressort que la condition des gentils est égale et même supérieure.

4. En effet, que pouvez-vous dire, ô Juif? Ceci peut-être : Si nous n'avions pas été rejetés, vous n'auriez pas été appelés immédiatement? Mais le gentil vous répond : Si je n'avais pas été sauvé, vous ne vous seriez pas piqué d'émulation. Et si voulez savoir en quoi je l'emporte sur vous, c'est que je vous sauve parce que j'ai cru; tandis que c'est parce que vous êtes tombé que nous sommes passés au premier rang. Puis sentant qu'il les a blessés, Paul revient à son premier sujet et dit : « Car « si leur perte est la réconciliation du monde, « que sera leur rappel, sinon une résurrec- « tion (15)? » Mais ceci les condamne encore, puisque les autres ont profité de leurs fautes et qu'ils n'ont pas su eux-mêmes tirer parti des bonnes actions des autres. Que s'il leur attribue ce qui est le résultat de la nécessité, ne

vous en étonnez pas ; il donne souvent cette forme à son langage pour contenir les uns et exciter les autres, comme je l'ai déjà dit bien des fois. Et, comme je l'ai dit encore, les Juifs eussent-ils été mille fois rejetés, les gentils n'auraient pas été sauvés s'ils n'avaient reçu la foi. Mais l'apôtre soutient le côté faible et vient en aide à ceux qui sont dans la peine. Mais voyez jusqu'à quel point il condescend en faveur des Juifs, comme il les console par ses paroles. « Car », dit-il, « si leur perte est « la réconciliation du monde ». Qu'est-ce que cela fait aux Juifs, dira-t-on? « Que sera leur « rappel, sinon la résurrection? » Mais, s'ils n'avaient pas été rappelés, ceci ne serait rien encore pour eux. Voici ce que l'apôtre veut dire : Si Dieu, irrité contre les Juifs, a fait à d'autres tant et de si grands dons, que ne leur accordera-t-il pas quand il sera réconcilié avec eux? Mais comme ce n'est pas à cause de leur rappel qu'a lieu la résurrection des morts, de même ce n'est pas à cause d'eux que nous est venu le salut; ils ont été rejetés à cause de leur folie, et nous avons été sauvés par la foi et la grâce d'en-haut. Or, rien de cela ne peut leur être utile, s'ils ne montrent une foi suffisante.

Du reste, selon son habitude, l'apôtre passe à un autre éloge, éloge apparent seulement et non réel : imitant en cela les bons médecins qui donnent aux malades toutes les consolations que comporte la nature de la maladie. Que dit-il donc? « Que si les prémices « sont saintes, la masse l'est aussi, et si la ra- « cine est sainte, les rameaux aussi (16) »; appelant ici prémices et racine Abraham, Isaac, Jacob, les prophètes, les patriarches, tous les hommes illustres de l'Ancien Testament, et rameaux, ceux de leurs descendants qui ont cru. Puis comme on lui objectait qu'un grand nombre n'avaient pas cru, voyez comme il coupe court à l'objection en disant : « Si donc « quelques-uns des rameaux ont été rompus... « (17) ». Pourtant vous disiez plus haut que le plus grand nombre avaient péri, que bien peu avaient été sauvés; comment donc, en parlant ici de ceux qui ont péri, dites-vous : « Quel- « ques-uns », ce qui désigne clairement un petit nombre? Je ne suis point, répond-il, en contradiction avec moi-même ; mais j'ai hâte de guérir et de relever ceux qui souffrent. Voyez-vous comme dans tout le passage percent ses efforts et son désir de les consoler? Autrement, on y trouverait bien des contradictions. Mais considérez sa sagesse, comment, tout en paraissant plaider en leur faveur et à chercher à les consoler, il les accuse implicitement et leur démontre, par leur racine, par leurs prémices, qu'ils n'ont aucun moyen de se justifier? Songez à la malice des rameaux, qui, sortis d'une racine douce, n'ont pas su être doux comme elle : et à la méchanceté de la masse, que les prémices mêmes n'ont pas la vertu de changer.

« Si donc quelques-uns des rameaux ont été « rompus ». Et c'est le plus grand nombre qui ont été rompus, mais, comme je l'ai dit, son but est de les consoler. C'est pourquoi il ne parle pas de sa seule autorité, mais d'après les patriarches, et, faisant ainsi un reproche implicite, il montre qu'ils sont déchus de la race d'Abraham ; car c'était là ce qu'il tenait à leur dire : qu'ils n'ont plus rien de commun avec lui. En effet, si la racine est sainte et qu'ils ne soient pas saints, ils sont donc loin de la racine. Puis, en paraissant consoler les Juifs, il accuse encore une fois les gentils. Après avoir dit : « Si donc quelques-uns des rameaux ont « été rompus », il ajoute : « Et si toi, qui n'é- « tais qu'un olivier sauvage, tu as été enté ». Plus le gentil était méprisable, plus le Juif souffrait de le voir jouir de son propre bonheur : et le gentil à son tour est moins humilié de sa bassesse qu'honoré du changement qui s'est opéré en lui. Et voyez la sagesse de Paul! Il ne dit pas : Qui as été planté, mais : « Qui as été enté » ; pour blesser encore ici le Juif, en lui faisant voir que c'est sur son tronc que le gentil est placé, tandis qu'il est lui-même gisant à terre. Aussi ne s'en tient-il pas là, ne se borne-t-il pas à dire : « Tu as été « enté », quoique ce mot renferme tout ; mais il insiste sur le bonheur du gentil et proclame sa gloire en disant : « Et participant de la « racine et de la graine de l'olivier ». Il semble, il est vrai, présenter le gentil comme une adjonction ; mais il prouve aussi qu'il n'en éprouve aucun dommage et qu'il a eu tout ce qu'a eu le rameau sorti de la racine. Et de peur qu'en entendant ces mots : « Tu as « été enté », vous ne vous imaginiez que le gentil, comparé au rameau naturel, lui est inférieur, voyez comme Paul le place au même rang, en disant : « Tu as été fait parti- « cipant de la racine et de la graisse d'olivier »; c'est-à-dire, tu partages la même noblesse, la

même nature. Ensuite en avertissant sévèrement le gentil et en disant : « Ne te glorifie « point aux dépens des rameaux », il semble consoler le Juif, et néanmoins fait voir sa bassesse et l'excès de son ignominie. Aussi ne dit-il pas : Ne te glorifie pas, mais : « Mais ne « te glorifie pas aux dépens », ne te glorifie pas de manière à les briser entièrement : car tu occupes leur place, tu jouis de leurs avantages.

5. Voyez-vous comme, tout en gourmandant les gentils, il pique vivement les Juifs ? « Que si tu te glorifies », dit-il, « sache que tu « ne portes point la racine, mais que c'est la « racine qui te porte (18) ». Et qu'est-ce que cela fait aux rameaux qui ont été retranchés ? Rien. Comme je l'ai déjà dit, tout en paraissant apporter aux Juifs une faible consolation et attaquer les gentils, il porte à ceux-là un coup mortel. Car en disant : « Ne te glorifies « pas », et : « Que si tu te glorifies, sache que « tu ne portes pas la racine », il fait voir au Juif qu'on pouvait se glorifier du passé, bien qu'on ne le dût pas : il l'excite, il l'anime à embrasser sa foi, il joue le rôle de défenseur, en lui montrant la perte qu'il a subie et comment d'autres ont recueilli ses avantages. « Tu « diras sans doute, les rameaux ont été brisés « pour que je fusse enté (19) ». Sous forme d'objection, il établit le contraire de ce qui précède, et fait voir que ce qu'il vient de dire tout à l'heure n'avait pas d'autre but que d'attirer les Juifs. Ce n'est plus par leur péché que le salut est venu aux gentils, leur péché n'est plus la richesse du monde. Nous n'avons plus été sauvés parce qu'ils sont tombés ; c'est tout le contraire qui a lieu. Il indique que les gentils ont eu la part principale dans cette action de la Providence, bien que ses paroles précédentes semblent présenter un autre sens ; il enchaîne tout ce passage sous forme d'objection, pour écarter tout soupçon d'hostilité de sa part et se faire accepter de l'auditeur.

« Fort bien ». Il approuve ce qui vient d'être dit : puis il excite l'épouvante en disant : « C'est à cause de leur incrédulité qu'ils ont « été rompus. Pour toi, tu as été enté par la « foi ». Voici encore un éloge des gentils et une accusation contre les Juifs. Mais de nouveau il réprime l'orgueil des gentils, en ajoutant : « Ne cherche pas à t'élever ; mais crains « (20) ». Car ceci n'est point chose naturelle, mais affaire de foi et d'incrédulité. Encore une fois, il a l'air de fermer la bouche au gentil et d'apprendre au Juif qu'il ne faut faire aucune attention à la parenté naturelle ; c'est pourquoi il ajoute : « Ne cherche pas à « t'élever ». Il ne dit pas : Sois humble, mais : « Crains » : Car l'orgueil produit le mépris et la lâcheté. Puis voulant peindre leur infortune avec de vives couleurs, pour ne pas leur être trop odieux, il a l'air de gourmander les gentils et dit : « Car si Dieu n'a pas épargné « les rameaux naturels » ; il n'ajoute pas : Il ne t'épargnera pas, mais : « Il pourra bien ne « pas t'épargner toi-même (21) ». Il ôte aussi à sa parole ce qu'elle avait de désagréable, en même temps qu'il excite la vigilance du fidèle, attire les Juifs et contient les gentils.

« Vois donc la bonté et la sévérité de Dieu ; « sa sévérité envers ceux qui sont tombés, et « sa bonté envers toi, si toutefois tes demeures « ferme dans cette bonté ; autrement tu seras « aussi retranché (22) ». Il ne dit pas : Vois tes bonnes œuvres, vois tes travaux, mais : Vois la bonté de Dieu ; indiquant par là que tout est l'œuvre de la grâce d'en-haut et leur inspirant des sentiments de terreur. Car c'est parce que tu as sujet de te glorifier, que tu dois trembler. Crains, précisément parce que Dieu s'est montré bon envers toi : car ces biens-là ne sont pas immuables, si tu te relâches, pas plus que les maux pour les Juifs, s'ils se convertissent. Et toi aussi, dit-il, tu seras retranché, si tu ne persévères pas dans la joie.

« Mais eux-mêmes, s'ils ne demeurent point « dans l'incrédulité, seront entés (23) ». Car Dieu ne les a pas retranchés, mais ils se sont brisés eux-mêmes et sont tombés. Et il a raison de dire : « Se sont brisés » ; car jamais Dieu ne les a ainsi rejetés, bien qu'ils aient grandement et souvent péché. Voyez-vous quelle est la puissance du libre arbitre ? Quel est le pouvoir de la volonté ? Car rien n'est immuable, ni ton bonheur ni leur malheur. Voyez-vous comme il relève celui qui désespère et abat celui qui a trop de confiance ? Toi qui entends parler de sévérité, ne désespère point ; toi qui entends parler de bonté, ne t'enfle point. Il t'a retranché avec sévérité, afin que tu désires revenir ; il t'a montré de la bonté, afin que tu persévères. Il ne dit pas : Dans la foi, mais : « Dans cette bonté », c'est-à-dire, si tu te conduis d'une manière digne de la bonté de Dieu : Car la foi ne suffit pas.

Voyez-vous comme il ne permet pas que le Juif reste à terre, ni que le gentil s'enorgueillisse, et comme il pique le premier d'émulation, en indiquant par ce qu'il vient de dire que le Juif pourrait reprendre la place du gentil, comme le gentil a d'abord pris la place du Juif? Il épouvante les gentils par l'exemple des Juifs, afin qu'ils ne se glorifient pas aux dépens de ceux-ci; et il encourage les Juifs par l'exemple des faveurs faites aux gentils. Et toi aussi, dit-il au gentil, tu seras retranché, si tu te relâches : car le Juif l'a été; et le Juif sera enté, s'il montre du zèle : car tu as été enté toi-même. Il s'adresse uniquement aux gentils, suivant sa prudente habitude de fortifier les faibles en gourmandant les forts. Il en fait autant à la fin de son épître, quand il s'agit des observances relatives à la nourriture. Et il se fonde, non-seulement sur l'avenir, mais aussi sur le passé : ce qui fait plus d'impression sur l'auditeur. Et comme il doit présenter une série de raisonnements irréfutables, il commence sa démonstration par la puissance de Dieu. En effet, quoique les Juifs aient été retranchés et rejetés, cependant ne désespérez pas : « Car Dieu est puis- « sant pour les enter de nouveau », lui qui peut faire au-delà de toute espérance.

6. Que si vous faites attention à la suite des faits et des raisonnements, vous trouverez chez vous-même une preuve de la plus grande force. « En effet », dit-il, « si tu as été coupé « de l'olivier sauvage, ta tige naturelle, et « enté contre ta nature sur l'olivier franc, à « combien plus forte raison ceux qui sont les « rameaux naturels seront-ils entés sur leur « propre olivier (24)? » Si la foi a pu ce qui est contraire à la nature, à bien plus forte raison pourra-t-elle ce qui est conforme à la nature. Si celui qui a été retranché de la race de ses pères naturels, en devient, contre sa nature, enfant d'Abraham; à bien plus forte raison pourras-tu rentrer dans ta famille propre. Chez le gentil le mal est naturel, car il est, de sa nature, olivier sauvage; et le bien est contre nature, puisque c'est contre sa nature qu'il a été enté sur Abraham. Chez toi, au contraire, le bien est naturel; et si tu veux revenir, tu ne seras pas, comme le gentil, enté sur une racine étrangère, mais sur ta racine propre. Quelle serait donc ton excuse, de ne pouvoir selon la nature ce que le gentil a pu contre la nature, et de renoncer à tes avantages? Ensuite, après avoir dit : « Contre « nature », et : « Tu as été enté », pour qu'on ne croie pas que le Juif a quelque chose de plus, il met lui-même le correctif, en disant que le Juif aussi est enté. « A combien plus « forte raison ceux qui sont les rameaux na- « turels seront-ils entés sur leur propre oli- « vier? » Et encore : « Dieu est assez puissant « pour les enter de nouveau ». Plus haut il avait dit qu'ils seraient entés, s'ils ne demeuraient pas dans l'incrédulité. Et si vous l'entendez sans cesse dire : « Contre la nature et « selon la nature », ne vous imaginez pas qu'il parle de la nature immuable; ces expressions signifient simplement chez lui ce qui convient, ce qui résulte, et ce qui ne convient pas. Car le bien et le mal ne sont pas le produit de la nature, mais de la volonté et du libre arbitre. Et voyez comme il évite tout ce qui peut blesser! Après avoir dit : Tu seras aussi retranché, si tu ne demeures pas ferme dans la foi, et les Juifs seront entés de nouveau, s'ils ne demeurent point dans l'incrédulité : quittant ce langage sévère, il en prend un plus doux, et finit par inspirer aux Juifs de grandes espérances, s'ils montrent de la bonne volonté. C'est pourquoi il ajoute : « Car « je ne veux pas, mes frères, que vous igno- « riez ce mystère, afin que vous ne soyez pas « sages à vos propres yeux (26) ».

Ici « mystère » veut dire chose inconnue, cachée, renfermant tout à la fois quelque chose de prodigieux et d'incroyable : Comme quand il dit ailleurs : « Voici que je vais vous dire « un mystère : Nous ne mourrons pas tous, « mais nous serons tous changés ». (I Cor. xv, 5.) [1] Quel est donc ce mystère? « Qu'une « partie d'Israël est tombée dans l'aveugle- « ment ». Ici encore, il frappe sur les Juifs, en paraissant donner une leçon aux gentils. Il veut dire ce qu'il a déjà établi plus haut, que l'incrédulité n'a pas été universelle, mais partielle; comme quand il dit ailleurs : « Que si « l'un de vous m'a contristé, il ne m'a con- « tristé qu'en partie, pour ne pas vous char- « ger tous ». Et encore : « Après que j'aurai « un peu joui de vous ». (Rom. xv, 24.) De même il répète ici ce qu'il a dit plus haut : « Dieu n'a point rejeté son peuple, qu'il a « connu dans sa prescience »; et encore :

[1] Le texte de la Vulgate est tout différent. — Voir tome IX, page 591.

« Quoi donc ! Ont-ils trébuché de telle sorte « qu'ils soient tombés ? Point du tout ». C'est ce qu'il dit encore ici : Toute la race des gentils n'a pas été attirée, mais beaucoup ont déjà cru et croiront encore. Puis comme il annonce une chose importante, il la prouve par le témoignage du prophète. Quand à ce qui regarde l'aveuglement, il ne produit pas de témoignage, puisque c'est un fait évident pour tous : mais pour prouver qu'ils croiront et qu'ils seront sauvés, il cite une seconde fois Isaïe qui s'écrie : « Il viendra de Sion, « celui qui doit délivrer et qui doit bannir « l'impiété de Jacob (26) ». Ensuite, après avoir indiqué le signe de la délivrance, pour que personne ne revienne au passé et ne s'y rattache, il ajoute : « Et ce sera là mon alliance « avec eux quand j'aurai effacé leurs péchés « (27) »; non pas quand ils seront circoncis, ni quand ils auront sacrifié, ni quand ils auront rempli les autres prescriptions légales, mais quand ils auront reçu la rémission de leurs péchés. Si donc cette promesse a été faite, si elle n'est pas encore accomplie sur eux, s'ils n'ont pas encore obtenu la rémission par le baptême, certainement cela aura lieu. Aussi ajoute-t-il : « Parce que les dons et la « vocation de Dieu sont sans repentir (29) ». Ce n'est pas seulement par ce motif qu'il les console, mais aussi par le souvenir du passé; et il pose comme principe ce qui n'était que conséquence, en disant : « Il est vrai que, « selon l'Evangile, ils sont ennemis à cause « de vous; mais, selon l'élection, ils sont « très-aimés à cause de leurs pères (28) ». De peur que le gentil ne s'enfle et ne dise : Je suis debout, ne me parlez pas de ce qui a pu être, mais de ce qui est : Il le comprime encore par ce motif, en disant : « Selon l'Evan- « gile ils sont ennemis à cause de vous ». En effet, par ce que vous avez été appelés, ils sont devenus plus obstinés.

7. Pourtant Dieu n'a pas renoncé à vous appeler, mais il attend que tous les gentils qui doivent croire, soient entrés, et alors les Juifs viendront aussi. Ensuite il leur fait encore une autre concession, en disant : « Mais, « selon l'élection, ils sont très-aimés à cause « de leurs pères ». Qu'est-ce que cela veut dire? Ennemis, ils rencontrent le supplice; bien-aimés à cause de leurs pères, la vertu de leurs ancêtres leur est inutile, à moins qu'ils ne croient. Cependant, comme je l'ai dit, il ne cesse de les consoler en paroles, afin de les attirer. C'est pourquoi, appuyant d'une autre preuve ce qu'il a affirmé plus haut, il dit : « Comme donc autrefois vous-mêmes « n'avez pas cru à Dieu, et que maintenant « vous avez obtenu miséricorde, à cause de « leur incrédulité; ainsi eux maintenant n'ont « pas cru, pour que miséricorde vous fût « faite. Car Dieu a renfermé tous les hommes[1] « dans l'incrédulité, pour faire miséricorde « à tous (30-32) ».

Ici il fait voir que les gentils ont été appelés les premiers. Mais que, sur leur refus, les Juifs ont été élus; et que, dans le sens inverse, les Juifs n'ayant pas voulu croire, les nations ont été de nouveau introduites. Mais il ne s'en tient pas là et ne se borne pas uniquement à proclamer leur expulsion; il leur laisse aussi espérer un retour de miséricorde. Voyez combien il accorde aux gentils ! Autant qu'il accordait en premier lieu aux Juifs. Quand vous, gentils, leur dit-il, vous avez été indociles, les Juifs sont venus; puis, quand ils ont été indociles à leur tour, vous êtes revenus à leur place. Cependant ils ne sont pas perdus à jamais. « Car Dieu a renfermé tous les « hommes dans l'incrédulité », c'est-à-dire, a convaincu, les a fait paraître incrédules, non pour qu'ils demeurent tels, mais pour sauver les uns par émulation à l'égard des autres, ceux-ci par ceux-là et ceux-là par ceux-ci. Examinez un peu : Vous, gentils, vous avez cessé de croire et les Juifs ont été sauvés; puis les Juifs ont cessé de croire, et vous avez été sauvés à votre tour; vous n'avez cependant pas été sauvés de manière à sortir encore une fois, comme les Juifs, mais pour persévérer et les attirer par l'émulation.

« O profondeur des trésors de la sagesse et « de la science de Dieu ! Que ses jugements « sont incompréhensibles (33) ! » Ici, après avoir fait un retour sur les premiers temps, contemplant l'action de la Providence divine depuis la création du monde jusqu'au moment présent, et considérant la variété de ses voies, il est frappé de stupeur et pousse une exclamation, pour attester à l'auditeur que tout ce qu'il a dit s'accomplira certainement. S'il en eût dû être autrement, il n'aurait pas été saisi d'étonnement, il n'eût pas poussé cette exclamation. Que la profondeur existe,

[1] Dans la Vulgate : *tout*, *omnia*.

il le sait; quelle elle est, il ne le sait pas; car c'est le cri de l'étonnement et non d'une parfaite connaissance. Ravi d'admiration et frappé de stupeur à la vue de la bonté de Dieu, il la proclame, autant qu'il le peut, par deux expressions énergiques : la richesse et la profondeur; et il reste saisi d'étonnement que Dieu ait voulu et pu ces choses, et qu'il ait traité les contraires par les contraires. « Que « ses jugements sont incompréhensibles! » Non-seulement on ne peut les comprendre, mais pas même les scruter. « Et ses voies im- « pénétrables! » c'est-à-dire les desseins de sa Providence, car non-seulement on ne peut pas les connaître, mais pas même s'en enquérir. Je n'ai pas pu, dit-il, découvrir tout; mais seulement une faible partie : car Dieu seul connaît parfaitement ses œuvres. Aussi ajoute-t-il : « Car qui a connu la pensée du Seigneur? « Ou qui a été son conseiller? Ou qui, le pre- « mier, lui a donné, et sera rétribué? (34-35) » Voici ce qu'il veut dire : Dieu si sage n'emprunte point sa sagesse à un autre, mais est lui-même la source des biens; tout ce qu'il a fait pour nous, tout ce qu'il nous a accordé, il nous l'a donné de sa propre abondance sans l'emprunter à personne; il ne doit point de retour comme ayant reçu de quelqu'un, mais il est lui-même toujours le premier auteur de ses bienfaits.

Or c'est là surtout le propre de la richesse; de surabonder et de n'avoir besoin de personne. Voilà pourquoi Paul ajoute : « Puisque « c'est de lui, et par lui, et en lui que sont « toutes choses ». C'est lui qui a inventé, c'est lui qui a fait, c'est lui qui conserve : car il est riche et n'a pas besoin de recevoir; car il est sage et n'a pas besoin de conseiller. Que dis-je, de conseiller? Personne ne peut rien savoir de lui, si ce n'est lui, le seul riche, et le seul sage. Il faut être en effet bien riche, pour procurer aux gentils une telle abondance de biens; et il faut être bien sage pour donner aux Juifs, comme maîtres, les gentils qui leur sont si inférieurs. Ensuite, après le mouvement de son admiration, l'apôtre exprime un sentiment de reconnaissance, en disant : « A « lui la gloire dans les siècles! *Amen* ». Quand il a énoncé quelque chose de grand et de mystérieux. Son admiration se termine par la louange. Il en fait autant quand il parle du Fils; ainsi, plus haut, après avoir exprimé son admiration, il ajoute comme ici : « De « qui est sorti, selon la chair, le Christ même, « qui est au-dessus de toutes choses, Dieu béni « dans tous les siècles. *Amen.*

Imitons-le, nous aussi, et glorifions Dieu partout par la régularité de notre vie; instruits par l'exemple des Juifs, ne nous reposons point sur les vertus de nos ancêtres. Car il n'y a point, non, il n'y a point d'autre parenté chez les chrétiens que l'union par l'Esprit. C'est ainsi que le scythe devient fils d'Abraham, et que le fils d'Abraham lui est plus étranger que le scythe. Ne nous confions donc point sur les mérites de nos pères; fussiez-vous né d'un homme admirable, ne pensez pas que ce soit assez pour être sauvé, honoré, glorifié, si vous n'êtes pas son fils par vos mœurs; comme, si vous avez pour père un homme vicieux, ne croyez pas que ce soit pour vous un motif de condamnation et de honte, pourvu que vous teniez une bonne conduite. En effet qu'y avait-il de moins honorable que les gentils? Et cependant ils sont devenus subitement par la foi les enfants des saints qui étaient membres de la famille plus que les Juifs? Et cependant, par leur incrédulité, ils lui sont devenus étrangers. En effet la parenté qui nous lie tous est fondée sur la nature et sur la nécessité; car nous sommes tous nés d'Adam, et tous au même degré, par rapport à Adam, à Noé, ou à la terre, notre mère commune; mais la parenté qui mérite les couronnes est celle qui nous distingue des méchants. Ici tous ne sont pas parents, mais seulement ceux qui tiennent la même conduite; nous ne donnons pas le nom de frères à ceux qui sont sortis du même sein que nous, mais à ceux qui montrent le même zèle.

C'est en ce sens que le Christ dit enfants de Dieu, enfants du diable, enfants de l'incrédulité, de l'enfer, de la perdition. C'est ainsi que Timothée était fils de Paul par ses vertus et s'appelait son enfant légitime, tandis que nous ne savons pas même le nom du fils de la sœur de l'apôtre; cependant celui-ci lui appartenait selon la nature; mais cela n'y faisait rien : le plus rapproché de lui était celui-là même que la nature et la patrie (il était citoyen de Lystres) avaient jeté à une plus grande distance de lui. Soyons donc, nous aussi, enfants des saints; bien plus encore, soyons enfants de Dieu. Que nous puissions le devenir, la preuve en est dans ce que dit le Christ : « Soyez donc parfaits, « comme votre Père, qui est dans les cieux ».

(Matth. v, 48.) Voilà pourquoi nous lui donnons le nom de Père quand nous prions; nous remettant ainsi en mémoire, non-seulement la grâce, mais encore la vertu, afin de ne faire rien d'indigne d'une si noble origine. Et comment, direz-vous, peut-on être fils de Dieu? En vous débarrassant de vos passions, en vous montrant bon à l'égard de ceux qui vous injurient et vous font tort; car c'est ainsi que fait votre Père à l'égard de ceux qui le blasphèment. C'est pourquoi, bien qu'il ait dit ailleurs beaucoup d'autres choses, le Christ n'a dit nulle part : Afin que vous soyez semblables à votre Père; et c'est seulement quand il dit: « Priez pour ceux qui vous persécutent, « faites du bien à ceux qui vous haïssent », qu'il ajoute cette récompense. Car rien ne nous rapproche de Dieu, rien ne nous rend semblables à lui, comme cette bonne œuvre. Aussi quand Paul dit : « Soyez les imitateurs « de Dieu » (Eph. v, 1), c'est dans ce sens qu'il parle.

Sans doute nous avons besoin de toutes les vertus, mais surtout de bonté et de douceur, car il en faut beaucoup à notre égard. En effet, nous commettons bien des fautes tous les jours; aussi avons-nous grand besoin de miséricorde. Or le plus et le moins ne se mesurent pas sur la quantité du don, mais sur les ressources de ceux qui donnent. Que le riche ne s'enorgueillisse donc pas, et que le pauvre ne se décourage pas, parce qu'il donne peu; car souvent il donne plus que le riche. Il ne faut donc pas se tourmenter à raison de sa pauvreté, car elle rend l'aumône plus facile. En effet celui qui possède beaucoup est dominé par l'orgueil et l'ambition; tandis que celui qui n'a que peu, est exempt de cette double tyrannie, et trouve par là même plus d'occasions de faire le bien. Ainsi il ira sans peine en prison, et visitera les malades, il donnera un verre d'eau froide; tandis que le riche, fier de sa fortune, ne se prêtera à aucune de ces démarches. Ne vous découragez donc pas à cause de votre pauvreté; elle nous rend plus facile le commerce avec le ciel, ne possédassiez-vous rien, si vous avez une âme compatissante, vous en recevrez encore la récompense. Voilà pourquoi Paul veut qu'on pleure avec ceux qui pleurent, et qu'on soit comme prisonnier avec les prisonniers. Non-seulement ceux qui pleurent, mais encore ceux qui éprouvent d'autres infortunes, sont consolés quand beaucoup de personnes leur compatissent; il est même des cas où la parole n'a pas moins de puissance que l'argent pour rendre le courage à celui qui souffre. C'est même pour cela que Dieu ordonne qu'on fasse l'aumône aux indigents, non pas seulement pour soulager leur pauvreté, mais pour nous apprendre à compatir aux maux du prochain.

C'est aussi pourquoi l'avare est odieux, non-seulement par ce qu'il méprise le pauvre, mais parce qu'il se rend lui-même dur et inhumain; comme celui qui méprise l'argent en faveur des pauvres est aimable, parce qu'il est miséricordieux et humain. Quand le Christ appelle heureux ceux qui sont miséricordieux, il n'entend pas seulement parler de ceux qui donnent de l'argent, mais aussi de ceux qui en ont la bonne volonté. Ayons donc cette disposition à la pitié, et tous les biens nous viendront à la suite. En effet celui qui est doué d'un cœur humain et compatissant donne de l'argent s'il en a; il pleure et gémit avec celui qu'il voit dans l'affliction; il prête appui à celui qui est victime de l'injustice; et s'il voit quelqu'un exposé aux outrages, il lui tend la main. Possédant au dedans de lui-même le trésor des biens, une âme bonne et compatissante, il en verse l'abondance sur ses frères et il recevra toutes les récompenses que Dieu tient en réserve. Et nous aussi, pour les obtenir, faisons-nous avant tout une âme pleine de mansuétude. C'est ainsi que nous ferons beaucoup de bonnes œuvres ici-bas et que nous jouirons des récompenses à venir. Puissions-nous tous avoir ce bonheur par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en qui appartiennent, au Père et au Saint-Esprit la gloire, l'honneur, la force, maintenant et toujours, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XX.

JE VOUS CONJURE DONC, MES FRÈRES, PAR LA MISÉRICORDE DE DIEU, D'OFFRIR VOS CORPS EN HOSTIE VIVANTE, SAINTE, AGRÉABLE A DIEU, POUR QUE VOTRE CULTE SOIT RAISONNABLE. (XII, 1, JUSQU'A 3.)

—

Analyse.

1. Offrir à Dieu son corps comme une hostie vivante et de quelle manière.
2. Ne pas se conformer à ce siècle dont la figure ne fait que passer. — Se transformer par le renouvellement de l'Esprit. — En quoi consiste ce renouvellement, saint Chrysostome fait remarquer que saint Paul ne dit pas transfigurez vous, mais transformez-vous, indiquant ainsi que la vertu n'est pas seulement une figure qui passe, mais une forme vraie qui demeure.
3. Partout l'apôtre parle un langage humble et bienveillant, s'effaçant toujours pour laisser paraître le Maître souverain, rappelant les bienfaits de Dieu plutôt que ses lois et ses prescriptions. — Que l'humilité est la source de tous les biens.
4. Contre la vaine gloire. — Que l'orgueil est une véritable folie.

1. Après avoir beaucoup parlé de la libéralité de Dieu, montré son ineffable Providence, sa bonté infinie, que personne ne peut sonder, il la met de nouveau en avant pour déterminer ceux qui ont reçu tant de dons et tant de bienfaits à s'en rendre dignes par leur conduite. Si grand, si élevé qu'il soit, il veut bien condescendre à la suppléer, et cela, non à son profit personnel, mais en vue de leurs propres avantages. Et comment vous étonner qu'il descende à des prières, quand il parle des miséricordes de Dieu? Puisque, dit-il, les miséricordes de Dieu ont été pour vous la source d'une multitude de biens, respectez-les, recourez-y humblement: car elles-mêmes prient pour que vous ne fassiez rien qui soit indigne d'elles. C'est donc, ajoute-t-il, par elles que je vous supplie, par elles qui vous ont sauvés; comme si, pour faire honte à quelqu'un qui aurait reçu de grands bienfaits, on lui amenait en qualité de suppliant, ce bienfaiteur lui-même. Mais que demandez-vous, dites-moi? « Que vous offriez vos corps « en hostie vivante, sainte, agréable à Dieu, « pour que votre culte soit raisonnable ». Après qu'il a dit « Hostie », pour qu'on ne s'imagine pas qu'il s'agisse d'immoler le corps, il ajoute : « Vivante ». Puis pour distinguer cette hostie de l'hostie judaïque, il dit : « Sainte, agréable à Dieu, pour que votre « culte soit raisonnable »; car celle des Juifs était matérielle et peu agréable à Dieu. « Car », disait le Seigneur, « qui a demandé ces victimes de vos mains? » (Is. I, 12.) Et souvent ailleurs Dieu semble repousser les victimes de ce genre. Mais il ne demandait point encore celle-ci, ou plutôt il la demandait, même quand les autres lui étaient offertes. C'est pourquoi il est écrit : « Je serai honoré par un « sacrifice de louange ». (Ps. XLIX.) Et encore : « Je célébrerai le nom de mon Dieu par un « cantique, qui sera plus agréable à Dieu que « le sacrifice d'un veau, dont les cornes et les « ongles commencent à paraître ». (Ps. LXIII.) Ailleurs encore Dieu rejette ce genre d'hosties en disant : « Est-ce que je mange la chair des « taureaux? Est-ce que je bois le sang des « boucs? » Et il ajoute : « Offrez à Dieu un « sacrifice de louange et acquittez les vœux « que vous avez faits au Très-Haut ». (Ps. XLIX.) C'est aussi ce que Paul demande ici : « Offrez « vos corps en hostie vivante ».

Mais comment, direz-vous, le corps peut-il être une hostie? Que votre œil ne se fixe sur rien de mauvais, et il devient une hostie; que votre langue ne profère rien de coupable, et elle devient une offrande; que votre main ne fasse rien contre la loi, et elle devient un holocauste. Ou plutôt cela ne suffit pas, mais il faut y ajouter la pratique des bonnes œu-

vres, afin que la main fasse l'aumône, que la bouche rende bénédictions pour malédictions, que l'oreille s'applique avec assiduité à entendre la parole de Dieu. Car l'hostie ne doit rien avoir d'immonde, elle forme les prémices de tout le reste. Offrons donc à Dieu les prémices de nos mains, de nos pieds, de notre bouche et de tout le reste; cette hostie plaira à Dieu, autant que celle des Juifs était impure à ses yeux. « Car », est-il écrit, « leurs hosties sont « pour eux le pain de l'affliction ». (Os. IX, 4.) Il n'en est pas ainsi de la nôtre. L'hostie judaïque présentait un corps mort; la nôtre rend vivant ce qui est immolé. Car c'est en mortifiant nos membres que nous pouvons vivre; c'est la nouvelle loi du sacrifice; c'est pourquoi l'espèce de feu qu'on y emploie paraît extraordinaire. Il n'y a plus besoin de bois ni de matière inflammable; notre feu consume de lui-même, il ne dévore pas la victime; il la fait vivre. C'était le genre de sacrifice que Dieu demandait autrefois; aussi le prophète disait-il : « Le sacrifice qui plaît à « Dieu, c'est un cœur contrit ». (Ps. L.) C'était aussi celui qu'offraient les trois enfants dans la fournaise : « Il n'y a ni prince, ni prophète, « ni lieu propres à demander et à obtenir miséricorde; mais recevez de nous un cœur contrit et un esprit humilié ». (Dan. III, 38, 39.)

Et voyez quelle exactitude dans chacun des termes de Paul! Il ne dit pas : Faites de vos corps une hostie, mais : « Offrez », comme s'il disait : Vous n'avez plus rien de commun avec vos corps; vous les avez livrés à un autre. Ceux qui livrent des chevaux de bataille, n'ont plus rien de commun avec eux. Vous avez livré vos membres pour la guerre qui se fait au démon, pour cette lutte terrible; ne les retirez donc plus pour vos usages personnels. Par là, Paul nous enseigne encore une autre chose; c'est que, si on veut les offrir, il faut les offrir éprouvés. Car ce n'est pas à un homme que nous les offrons, mais à Dieu, le Roi de l'univers; ni pour un simple combat, mais pour être montés par Dieu même. En effet, Dieu ne dédaigne pas d'avoir nos membres pour monture, il le désire même vivement; ce que ne voudrait pas un roi, serviteur comme nous, le Maître des anges s'y résout volontiers. Mais puisque vous devez les lui présenter, et qu'ils sont une hostie, enlevez-en toute tache; car s'ils en gardent, ils ne sont plus une hostie. Ainsi l'œil qui s'est fixé sur une prostituée, ne peut plus être immolé; on ne peut plus offrir une main souillée par le vol ou l'avarice, des pieds qui boitent et montent au théâtre, un ventre esclave du plaisir et qui allume la flamme des passions et des voluptés, un cœur livré à la colère ou aux amours impudiques, un langage qui profère des paroles honteuses.

2. Il faut donc veiller soigneusement à ce que notre corps soit sans tache. Car si l'on exigeait de ceux qui offraient les anciennes hosties les précautions les plus minutieuses, et s'ils ne pouvaient offrir aucune victime qui eût les oreilles coupées, la queue mutilée, qui fût atteinte de gale ou de dartre; à bien plus forte raison nous qui n'offrons pas des animaux stupides, mais nos propres personnes, devons-nous être attentifs, et nous présenter parfaitement purs, pour pouvoir dire aussi comme Paul : « Car, pour ce qui me regarde, on a « déjà fait des libations sur moi, et le temps de « ma dissolution approche ». (II Tim. IV, 6.) Il était en effet plus pur que quelque hostie que ce fût; voilà pourquoi il se donnait à lui-même le nom de libation. Or, il en sera ainsi de nous, si nous détruisons le vieil homme, si nous mortifions nos membres terrestres, si nous crucifions le monde en nous. Pour cela nous n'avons besoin ni de glaive, ni d'autel, ni de feu; ou plutôt il nous les faut, mais non faits de main d'homme. Tout nous viendra d'en-haut, le feu et l'épée; et l'autel, ce sera l'étendue du firmament. Si, quand Elie offrait une hostie visible, une flamme descendue du ciel consuma tout, l'eau, le bois, les pierres mêmes; à bien plus forte raison vous en arrivera-t-il autant. Si vous avez encore quelque chose de mou et de charnel, mais que vous présentiez l'hostie avec un cœur droit, le feu de l'Esprit descendra, consumera tout cela et achèvera le sacrifice. Mais qu'est-ce qu'un culte raisonnable? Le ministère spirituel, une vie selon le Christ. De même que celui qui exerce une fonction dans la maison du Seigneur et y sacrifie, quel qu'il soit d'ailleurs, se contient et prend une attitude plus grave; ainsi devons-nous être toute notre vie, nous qui servons Dieu et lui offrons des sacrifices. Et c'est ce qui arrivera si vous lui immolez chaque jour des victimes; si, en qualité de prêtre, vous lui présentez l'offrande de votre corps et de la vertu de votre âme : par exemple, si vous lui offrez la chasteté, l'aumône, la douceur, la patience à supporter le mal. Par là vous offrirez un

culte raisonnable, c'est-à-dire qui n'aura rien de matériel, rien de grossier, rien de sensible.

Après avoir relevé, par ces expressions, l'esprit de l'auditeur, avoir montré que chacun exerce le sacerdoce par sa propre chair, par sa conduite, il indique ensuite la manière de tout faire en règle. Quelle est cette manière? « Ne « vous conformez point à ce siècle », dit-il, « mais transformez-vous par le renouvellement « de votre esprit (2) ». Car la figure de ce siècle est basse, vile, passagère; elle n'a rien d'élevé, rien de durable, rien de droit : c'est un renversement complet de toutes choses. Si donc vous voulez marcher droit, ne vous conformez pas à la figure de la vie présente; car rien n'y est permanent, rien n'y est solide. Voilà pourquoi il l'appelle figure; expression qu'il répète ailleurs, quand il dit : « Car la figure de ce « monde passe ». (I Cor. VII, 31.) En effet, elle n'a rien de stable, ni de fixe; tout y est passager; voilà pourquoi il dit : « A ce siècle », pour en indiquer le peu de solidité, le défaut de consistance. Parlez-vous de richesses, de gloire, de beauté de corps, de plaisir, de tout ce qui paraît grand : ce n'est là qu'une figure, un mensonge, une apparence, un masque; et non une substance solide. Ne vous y conformez donc pas, dit l'apôtre, mais transformez-vous dans le renouvellement de l'esprit. Il ne dit pas : Transfigurez-vous, mais : « Transformez- « vous », pour montrer que le monde est une figure, et que la vertu n'en est pas une; mais une forme vraie, possédant une beauté naturelle, et n'ayant pas besoin d'apprets artificiels ni de figures qui paraissent et disparaissent aussitôt : car tout cela est déjà détruit avant de paraître. Si donc vous rejetez la figure, vous aurez bientôt la forme vraie.

En effet, il n'y a rien de plus faible que le vice, rien qui vieillisse si promptement. Mais comme l'homme est exposé à pécher chaque jour, l'apôtre console son auditeur, en disant : Renouvelez-vous vous-même chaque jour. Faites sur vous-même ce que nous faisons continuellement pour nos maisons, en réparant les ravages faits par le temps. Vous avez péché aujourd'hui? vous avez fait vieillir votre âme? Ne désespérez pas, ne vous laissez pas abattre, mais renouvelez-la par le repentir, par les larmes, par la confession, par la pratique du bien; et, en cela, ne vous relâchez jamais. Mais comment le pourrons-nous, dites-vous? « Si vous choisissez les meilleures choses, si « vous reconnaissez combien la volonté de « Dieu est bonne, agréable et parfaite ». Ou il veut dire : Renouvelez-vous pour apprendre ce qui est utile à connaître la volonté de Dieu; ou bien : Vous pouvez vous renouveler si vous apprenez ce qui est utile et quelle est la volonté de Dieu. En effet, si vous connaissez cette volonté et si vous apprenez à distinguer la nature des choses, vous avez trouvé le chemin de toutes les vertus. Mais, dira-t-on, qui est-ce qui ignore les choses utiles et la volonté de Dieu? Ceux qui ne soupirent qu'après les biens de ce monde; ceux qui regardent la richesse comme digne d'envie; ceux qui méprisent la pauvreté; ceux qui poursuivent les charges; ceux qui ambitionnent la gloire extérieure; ceux qui se croient grands, parce qu'ils bâtissent des maisons magnifiques, qu'ils se procurent de somptueux tombeaux, qu'ils ont des troupeaux d'esclaves et qu'ils sont entourés d'une multitude d'eunuques. Ceux-là ignorent ce qui leur est utile, ne connaissent point la volonté de Dieu : deux choses qui n'en font qu'une.

3. Dieu, en effet, veut ce qui nous est utile; et ce qui nous est utile, c'est ce que Dieu veut. Or, que veut Dieu? Que nous vivions dans la pauvreté, dans l'humilité, dans le mépris de la gloire, dans la tempérance, et non dans les délices; dans l'affliction, et non dans le repos; dans le deuil, et non dans la dissipation et dans la joie; enfin dans la pratique de toutes les vertus qu'il nous a commandées. Mais la plupart les repoussent comme des choses odieuses, tant ils sont éloignés de les considérer comme utiles et comme expression de la volonté de Dieu! Voilà pourquoi ils ne peuvent, pas même de loin, aborder les travaux qu'exige la vertu. Comment ceux qui ne savent pas même ce que c'est que la vertu; qui, au lieu de l'admirer, admirent le vice; qui préfèrent une prostituée à une femme chaste; comment, dis-je, ceux-là peuvent-ils se détacher du temps présent? Il nous faut donc, avant tout, une connaissance exacte et distincte des choses; louer la vertu, même quand nous ne la pratiquons pas; condamner le vice, même quand nous ne l'évitons pas; afin de conserver un jugement impartial et sain. C'est ainsi que plus tard nous pourrons marcher et entreprendre enfin les bonnes œuvres. C'est pour cela que Paul veut qu'on se renouvelle : « Afin « de connaître quelle est la volonté de Dieu ».

Il me semble ici s'adresser encore aux Juifs qui restaient attachés à la loi. Sans doute l'ancienne institution était la volonté de Dieu, mais d'une manière transitoire, et comme concession faite à leur faiblesse; tandis que la nouvelle était parfaite et agréable en tout point. Et quand il l'appelle culte raisonnable, c'est par opposition à l'autre.

« Car je dis, en vertu de la grâce qui m'a « été donnée, à tous ceux qui sont parmi vous, « de ne paraître sages plus qu'il ne faut, mais « de l'être avec modération, et selon la mesure « de la foi que Dieu a départie à chacun (3) ». Plus haut il disait : « Je vous conjure par la « miséricorde de Dieu » ; ici il dit : « En vertu « de la grâce ». Voyez l'humilité, la modestie de l'apôtre! Nulle part il ne prétend qu'on doive ajouter foi à sa parole, quand il donne des avis et des conseils aussi importants; mais tantôt il s'appuie sur la miséricorde de Dieu, tantôt sur la grâce. Ce n'est point ma parole que j'annonce, leur dit-il, mais celle de Dieu. Et il ne dit point : Je dis en vertu de la sagesse de Dieu, ni : Je dis en vertu de la loi de Dieu, mais : « En vertu de la grâce » ; rappelant sans cesse le souvenir des bienfaits reçus, pour les rendre plus reconnaissants et leur faire comprendre qu'ils doivent obéir à ce qu'on leur dit. « A tous ceux qui sont parmi vous ». Non-seulement à un tel et à un tel, mais au prince et au sujet, à l'homme libre et à l'esclave, à l'ignorant et au savant, à la femme et à l'homme, au jeune homme et au vieillard : car la loi est pour tous, puisqu'elle vient du Maître. C'est ainsi qu'il ôte à son langage ce qu'il pourrait avoir de pénible, en proposant ses enseignements à tout le monde, même aux innocents, afin que les coupables acceptent ses reproches et se corrigent plus facilement.

Mais, de grâce, Paul, que dites-vous? « De « ne pas être sages plus qu'il ne faut ». A l'exemple de son Maître, il présente l'humilité comme la source des biens. De même que le Christ sur la montagne, avant de commencer son instruction morale, en pose le fondement, en débutant par ces mots : « Heureux les pau- « vres d'esprit » (Matth. v, 3); ainsi Paul, en passant du dogme à la morale, établit le principe général de la vertu, en demandant de nous une merveilleuse hostie; et sur le point d'entrer dans les détails, il part de l'humilité comme du point capital, en disant : « De ne « pas être sages plus qu'il ne faut », car c'est la volonté de Dieu, « Mais de l'être avec mo- « dération ». Ce qui veut dire : nous avons reçu la prudence pour en user sobrement, et non pour la mettre au service de l'orgueil. Il ne dit pas : d'être humbles, mais : « D'être « sages » ; et ici la sagesse, pour lui, n'est pas la vertu opposée à la débauche, ni l'exemption de l'impureté, mais la vigilance et la bonne santé de l'âme : laquelle s'appelle sagesse parce qu'elle maintient l'esprit sain. Pour montrer donc que sans la modération on ne peut être sage, c'est-à-dire ferme et sain, mais qu'on extravague et qu'on est insensé, plus insensé même que le fou furieux, il donne à l'humilité le nom de sagesse. « Et selon la mesure de la « foi que Dieu a départie à chacun ». Comme la concession des grâces inspirait de l'orgueil à beaucoup, soit chez les Romains, soit chez les Corinthiens, voyez comme il met à nu la cause de la maladie et la détruit peu à peu? En effet, après avoir dit qu'il faut être sage avec sobriété, il ajoute : « Selon la mesure de « foi que Dieu a départie à chacun », donnant ici à la grâce le nom de foi. Puis, par ces mots : « A départie », il console celui qui a moins reçu et contient celui qui a reçu davantage. Car si c'est Dieu qui a départi, et non point votre mérite, de quoi vous enorgueillissez-vous?

4. Si on prétend que ce n'est pas à la foi que l'apôtre donne le nom de grâce, cela prouverait encore mieux qu'il veut humilier les orgueilleux. Car si la foi, par laquelle on fait les miracles, est le principe du don, et que le don vienne de Dieu, de quoi êtes-vous fier? Si le Christ n'était pas venu, s'il ne s'était pas incarné, la foi n'eût pas exercé un tel empire. Ainsi donc c'est de là que découlent tous les biens. Or si c'est Dieu qui donne, il sait comment il distribue; car il a créé tous les hommes et il en prend également soin. Aussi bien que le don, la quantité du don provient de sa bonté. Celui qui a fait preuve de sa bonté dans l'ensemble, c'est-à-dire en accordant les dons, ne faillira pas dans la mesure. S'il avait voulu vous témoigner son mépris, il ne vous eût point accordé le principe de ces dons; et s'il veut vous sauver et vous honorer (c'est pour cela qu'il est venu et qu'il vous a distribué tant de biens) pourquoi vous agiter et vous troubler, pourquoi tourner votre sagesse en folie, jusqu'à vous ravaler au-dessous même de celui qui est naturellement fou? Etre fou

naturellement, n'est pas un crime ; mais devenir fou au moyen de la sagesse, c'est s'ôter tout espoir de pardon, c'est s'exposer à de plus grands châtiments. Tels sont ceux qui s'enorgueillissent de la sagesse et tombent ainsi dans une extrême folie.

Car rien ne rend insensé comme l'orgueil. Aussi le prophète donnait-il ce nom à un roi barbare, en disant : « Mais l'insensé dira des « choses insensées ». (Isaïe, XXXII, 6.) Or, pour connaître sa folie à son propre langage, écoutez ce qu'il dit : « J'établirai mon trône au- « dessus des astres du ciel, et je serai semblable « au Très-Haut ». (Id. XIV, 14.) « Je placerai « dans ma main le monde comme un nid, et « je l'enlèverai comme des œufs abandonnés ». (Id. X, 4.) Y a-t-il rien de plus insensé que ce langage ? Et voilà la honte que s'attirent toutes les paroles de jactance. Si je produisais ici toutes celles de l'orgueilleux, il vous serait impossible de discerner si elles sont d'un orgueilleux ou d'un fou : tant il est vrai que ces deux défauts n'en font qu'un ! Un autre barbare dit : « Je suis un Dieu et non un homme » ; un autre encore : « Dieu pourra-t-il vous sau- « ver et vous arracher de mes mains ? » (Dan. III, 15.) Et l'Egyptien : « Je ne connais point « le Seigneur, et je ne laisserai point partir « Israël ». (Ex. V, 2.) Le prophète parle aussi d'un insensé de ce genre, qui dit en son cœur : « Il n'y a point de Dieu ». (Ps. XIII.) Et Caïn : « Est-ce que je suis le gardien de mon frère ? » (Gen. IV, 9.) Pouvez-vous distinguer si ce sont des orgueilleux ou des fous qui parlent ? L'orgueil, perdant toute mesure et toute intelligence (d'où lui vient le nom de démence [1]) fait les insensés et les présomptueux. Si la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse, ne pas connaître le Seigneur est le commencement de la folie. Donc si la sagesse consiste à connaître Dieu, la folie à ne pas le connaître, et si ce défaut de connaissance provient de l'orgueil, (en effet, ne pas connaître Dieu est le commencement de l'orgueil), donc, dis-je, l'orgueil est une extrême folie.

Tel était Nabal, devenu insensé par orgueil, non vis-à-vis de Dieu, mais à l'égard de l'homme, et qui finit par mourir de peur. Car, quand on a perdu la mesure de l'intelligence, l'âme s'affaiblit et on devient tout à la fois lâche et audacieux. En effet, de même que le corps est sujet à toutes les maladies, dès qu'une fois il a perdu son tempérament normal ; ainsi l'âme, quand elle a perdu sa grandeur propre et l'humilité, affaiblie dans sa constitution, devient timide en même temps qu'audacieuse et insensée, et finit par s'ignorer elle-même. Or, comment celui qui ne se connaît pas lui-même, connaîtra-t-il ce qui est au-dessus de lui ? Comme le frénétique, n'ayant plus conscience de lui-même, ne voit pas ce qui est devant ses pieds ; ou comme l'œil aveuglé plonge tous les membres dans l'obscurité : ainsi arrive-t-il dans l'orgueil. Voilà pourquoi les orgueilleux sont plus à plaindre que les fous furieux, que ceux qui sont naturellement insensés. Comme eux ils sont ridicules, comme eux ils sont désagréables ; ils extravaguent comme eux, mais ils n'excitent point la même compassion ; comme eux ils ont perdu le sens, mais ils ne rencontrent pas la même indulgence ; on se contente de les haïr ; ayant les défauts des furieux et des insensés, ils ne sont point excusés comme eux ; on rit, non-seulement de leurs paroles, mais de leurs façons. Pourquoi, dites-moi, levez-vous la tête ? Pourquoi marchez-vous sur la pointe des pieds ? Pourquoi froncez-vous les sourcils ? Pourquoi renflez-vous votre poitrine ? Vous ne pouvez pas faire blanc ou noir un de vos cheveux, et vous marchez en l'air, comme si vous étiez le maître du monde. Peut-être voudriez-vous avoir des ailes pour ne plus toucher terre ; peut-être voudriez-vous être une merveille ? Eh ! n'en êtes-vous déjà pas une, vous qui êtes homme et essayez de voler ? ou plutôt vous qui volez en désir, et qui vous gonflez en tout sens ?

Quel nom vous donnerai-je, pour détruire en vous cet orgueil ? Si je vous appelle cendre, poussière, fumée, tourbillon de poussière, j'ai exprimé votre peu de valeur, mais je n'ai pas encore trouvé l'image exacte que je voudrais ; car je voudrais peindre tout à la fois la bouffissure et le vide. Quelle image trouverai-je donc qui convienne aux orgueilleux ? Ils me paraissent ressembler à de l'étoupe brûlée. En effet, l'étoupe semble s'enfler quand elle est brûlée, elle prend un volume extraordinaire, mais au moindre contact de la main, elle s'affaisse entièrement et ne vaut pas même de la cendre. Telles sont les âmes des orgueilleux ; leur enflure est vide ; le premier choc peut les abaisser et les réduire à rien. Car l'orgueilleux

[1] ἀπονοία signifie orgueil et démence

est nécessairement un homme très-faible; sa hauteur n'a rien de solide; semblable aux bulles d'eau qui crèvent si aisément, il est facilement détruit. Si vous ne me croyez pas, amenez-moi un homme plein d'audace et d'orgueil, et vous le verrez, au premier accident, lâche et sans courage. De même que le menu bois prend vite feu et est aussitôt réduit en cendre, tandis que le bois solide ne s'allume pas aussi facilement, mais conserve longtemps sa flamme; ainsi les âmes fermes, solides, ne s'enflamment ni ne s'éteignent aisément, tandis que les orgueilleux font l'un et l'autre dans le même moment.

Convaincus de ces vérités, pratiquons donc l'humilité. Rien n'égale sa force; elle est plus ferme que le rocher, plus dure que le diamant; elle est pour nous un rempart plus sûr que les tours, que les villes, que les murailles; elle est au-dessus de toutes les ruses du démon; tandis que l'orgueil nous livre au premier venu; crève, comme je l'ai dit, plus facilement qu'une bulle d'eau; se déchire plus vite qu'une toile d'araignée et s'évapore plus promptement que la fumée. Afin donc d'être établis sur la pierre ferme, renonçons à l'orgueil, embrassons l'humilité. C'est ainsi que nous trouverons le repos dans la vie présente, et que nous jouirons de tous les biens dans le siècle à venir, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en qui la gloire, la force, l'honneur appartiennent au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Traduit par M. l'abbé DEVOILLE.

HOMÉLIE XXI.

CAR, COMME DANS UN SEUL CORPS NOUS AVONS PLUSIEURS MEMBRES, ET QUE TOUS CES MEMBRES N'ONT PAS LA MÊME FONCTION; DE MÊME, QUOIQUE NOUS SOYONS PLUSIEURS, NOUS NE SOMMES NÉANMOINS QU'UN SEUL CORPS EN JÉSUS-CHRIST, ÉTANT TOUS RÉCIPROQUEMENT MEMBRES LES UNS DES AUTRES. (XII, 4, 5, JUSQU'A 13.)

Analyse.

1. De l'union des membres de l'Eglise. — De la diversité des dons, tous accordés par Dieu, différents de nature, mais tous également considérables.
2. De la sincérité de la charité.
3. De l'horreur du mal. — De la patience et de la persévérance dans la prière.
4. De l'hospitalité. — De la douceur de Jésus envers Juda.
5. Admirable développement sur la compassion envers les pauvres.

1. Il reprend la comparaison qui lui a déjà servi, auprès des Corinthiens, à combattre le même vice. En effet, grande est la force de ce remède, et cette comparaison est d'une éloquence énergique pour corriger notre arrogance. D'où vous vient la haute idée que vous avez de vous-même? ou bien, pourquoi un autre se méprise-t-il? ne formons-nous pas tous un seul et même corps, aussi bien les grands que les petits? Si nous n'avons tous qu'une même tête, si nous sommes les membres les uns des autres, d'où vous vient cette

arrogance qui vous sépare? pourquoi rougissez-vous de votre frère? S'il est votre membre, vous êtes le sien : ce qui constitue une grande égalité d'honneur. L'apôtre emploie deux arguments de nature à rabaisser les arrogants ; d'une part, nous sommes les membres les uns des autres, et ce n'est pas seulement le plus petit qui est membre du plus grand, mais le plus grand aussi est membre du plus petit; d'autre part, nous ne sommes tous qu'un seul corps. Disons mieux, l'apôtre a employé trois arguments : car il montre que tous ont reçu un seul et même don. Loin de vous donc d'avoir de vous-même une haute idée : en effet, c'est de Dieu que tout vous est venu ; et vous n'avez fait que recevoir, ce n'est pas vous qui avez rien trouvé. Aussi, en traitant des dons et des grâces, l'apôtre ne dit pas. Celui-ci a reçu un don plus grand, celui-là un don moindre ; mais que dit-il? Chacun son don différent. En effet, il dit : « Ayant des dons », non pas, plus ou moins considérables, mais « différents ». (I Cor. VII, 7.) En effet, qu'importe qu'on ne vous ait pas confié les mêmes biens, si le corps est le même? De plus, il commence par un don, et il termine en désignant une vertu. En effet, après avoir parlé de l'esprit de prophétie, du ministère, de priviléges semblables, il termine par l'aumône, par le soin et la protection qu'on déploie pour les autres. Il était vraisemblable que certains fidèles fussent doués de vertus, sans avoir le don de prophétie ; pour les consoler, l'apôtre montre que le premier don est de beaucoup plus considérable, ce qu'il fait également dans la lettre aux Corinthiens, et d'autant plus considérable, qu'il est accompagné de récompense, tandis que le don de prophétie n'est pas accompagné de récompense, étant un pur don, une pure grâce. Aussi dit-il : « Or, comme « nous avons tous des dons différents, selon la « grâce qui nous a été donnée, que celui qui « a reçu le don de prophétie, en use selon la « règle de la foi (6) ». Il les a suffisamment consolés, il fait plus maintenant; il veut les exciter, les stimuler, en leur montrant qu'ils fournissent eux-mêmes les occasions qui leur valent des dons plus ou moins considérables. Or il prétend que le don vient de Dieu ; ainsi, quand il dit : « Selon que Dieu a mesuré à « chacun la foi » ; et encore : « Selon la grâce « qui nous a été donnée », ces paroles sont pour rabaisser les orgueilleux. Et maintenant, s'il leur dit que les commencements sont en leur pouvoir, c'est pour exciter les indolents, ce qu'il fait aussi dans l'épître aux Corinthiens, où il se propose ce double but. En effet, lorsqu'il dit : « Recherchez les grâces » (I Cor. XII, 31), il leur montre qu'ils sont eux-mêmes la cause de la diversité des dons ; et au contraire, lorsqu'il dit : « C'est un seul et même Esprit « qui opère toutes ces choses, distribuant, à « chacun ces dons, selon qu'il lui plaît » (Ibid. 11), ce qu'il veut prouver, c'est que l'orgueil ne convient pas à ceux qui les ont reçus : il se fait des armes de tout pour les guérir de leur mal ; c'est encore ce qu'il fait ici. Et maintenant, pour relever ceux qui sont tombés, il dit : « Que celui qui a reçu le don « de prophétie, en use selon la règle de la foi ». En effet, quoique ce soit une grâce, toutefois elle ne se répand pas au hasard ; ceux qui la reçoivent, en déterminent la mesure ; la grâce coule dans les âmes selon la capacité que lui présente la foi.

« Que celui qui a reçu le ministère, s'atta- « che au ministère (7) ». Il parle ici d'une manière générale ; l'apostolat est un ministère, toute bonne œuvre spirituelle est un ministère. L'administration domestique et particulière est aussi appelée de ce nom, mais l'apôtre l'emploie ici d'une manière générale. « Que celui qui a reçu le don d'enseigner, s'ap- « plique à enseigner ». Voyez l'indifférence avec laquelle il indique une petite fonction d'abord, une grande ensuite : c'est encore une leçon, toujours sur le même sujet, ne pas s'enfler, ne pas s'enorgueillir. — « Que celui qui a reçu « le don d'exhorter, exhorte les autres (8) ». L'exhortation est aussi un mode d'enseignement. « Si vous avez quelque exhortation », dit-il, « à faire au peuple, parlez-lui ». (Act. XIII, 15.) Ensuite, pour montrer qu'il y a peu d'utilité dans la vertu, si on ne la pratique pas comme il convient, il ajoute : « Que celui « qui fait l'aumône, la fasse avec simplicité ». Car il ne suffit pas de donner, mais il faut le faire avec libéralité. Car pour l'apôtre, simplicité signifie toujours libéralité. En effet, les vierges avaient de l'huile, mais, pour n'en avoir pas eu en quantité suffisante, elles perdirent tout. « Que celui qui conduit, le fasse « avec vigilance ». Car, il ne suffit pas d'être à la tête, si l'on n'est vigilant et plein de zèle. « Que celui qui exerce la miséricorde, le fasse « avec joie ». Car la miséricorde ne suffit pas,

il y faut joindre la générosité de l'âme qui exerce la miséricorde sans chagrin ; ce n'est pas assez dire, sans chagrin, mais avec une joie qui éclate et qui brille : ce n'est pas la même chose que l'absence du chagrin et la joie. Ce conseil, il l'a aussi donné avec beaucoup de soin dans ce qu'il écrit aux Corinthiens ; pour les exciter à la libéralité, il leur disait : « Celui qui sème peu, moissonnera « peu ; celui qui sème avec abondance, mois- « sonnera aussi avec abondance » (II Cor. IX, 6, 7); et il ajoutait, pour diriger l'âme : « Donner, non avec tristesse, ni comme par « force ». Car il faut à la miséricorde ces deux caractères, et qu'elle soit abondante, et qu'elle se fasse avec plaisir. Pourquoi vos gémissements en faisant l'aumône ? Pourquoi la peine que vous cause la miséricorde, pourquoi perdre le fruit de votre bonne action ? Si vous trouvez la miséricorde pénible, vous n'êtes pas miséricordieux, mais dur et sans humanité. Si c'est vous que vous plaignez, comment pourrez-vous soulager le malheureux qui est dans la douleur ? Ce qu'il faut désirer c'est que l'infortune ne conçoive aucun mauvais soupçon, même alors que votre don est fait avec joie. Rien en effet ne semble aussi honteux à l'homme que de recevoir, à moins que la joie manifeste de celui qui donne ne prévienne tout soupçon ; si vous ne montrez pas que vous recevez plus que vous ne donnez, vous accablerez plus que vous ne soulagerez celui à qui votre don s'adresse. Voilà pourquoi l'apôtre dit : « Que celui qui exerce la « miséricorde, le fasse avec joie ».

2. Quel roi monte sur le trône avec un visage morne ? quel pécheur recevant la rémission de ses péchés, demeure dans l'abattement ? Ne faites donc pas attention à votre dépense, mais à ce qui vous ménage cette dépense, au revenu. Si le semeur se réjouit, quelque incertaine que soit la moisson qu'il sème, à bien plus forte raison celui qui ensemence le ciel. Soyez joyeux, et si peu que vous donniez vous donnerez beaucoup ; de même, soyez triste et donnez beaucoup, de ce beaucoup vous aurez fait peu de chose. La veuve avec ses deux oboles fit plus que d'autres qui avaient peut-être donné des talents : tant son cœur était généreux. Mais comment, direz-vous, le pauvre réduit à la dernière indigence, peut-il tout dépenser avec joie ? Interrogez la veuve, et vous verrez que l'étroitesse du cœur vient de la volonté qui l'anime et non de la pauvreté, et qu'il en est de même pour la vertu contraire : le pauvre peut avoir le cœur grand, le riche peut l'avoir petit. Voilà pourquoi l'apôtre demande dans l'aumône, la simplicité ; dans la miséricorde, la joie; dans la conduite de ses frères, le zèle. Car il ne veut pas que nous nous contentions de soulager les pauvres de notre argent, il veut que nous les servions de nos paroles, de nos actions, de nos personnes, de tout ce que nous avons encore outre tout cela, sans rien excepter. Après avoir parlé de l'assistance la plus importante, de celle qui s'exerce par l'enseignement, de celle qui s'exerce par l'exhortation, (car c'est là la plus nécessaire, d'autant plus qu'elle donne à l'âme sa nourriture), l'apôtre arrive à l'assistance avec de l'argent et par tous les autres moyens.

Ensuite, pour éclairer la pratique de toutes ces vertus, il en montre la mère, qui est la charité. Car il dit : « Que votre charité soit « sincère (9) ». Si vous avez cette sincérité, vous ne sentirez pas la dépense, la fatigue du corps, l'ennui de parler; vous supporterez les sueurs, les peines du ministère ; vous accorderez tout généreusement, quelle que soit la nature du secours qu'il faille porter, soit de votre personne, soit de votre argent, soit par vos paroles, soit par tout autre moyen, à votre prochain. Et maintenant, de même que l'aumône ne suffit pas à l'apôtre, sans la simplicité ; ni l'assistance sans le zèle ; ni la miséricorde, sans la joie, de même il ne lui suffit pas de la charité ; il veut qu'elle soit sincère, car c'est en cela que consiste la charité ; et, si elle se présente, tout le reste l'accompagne. En effet le miséricordieux l'est avec joie, car c'est à lui-même qu'il fait miséricorde ; celui qui conduit les autres, les conduit avec vigilance, car c'est lui-même qu'il conduit; et celui qui fait l'aumône, la fait avec libéralité, car c'est à lui-même qu'il donne. Ensuite, comme il y a, même pour mal faire, des amitiés comme celles des libertins ou de ceux qui s'accordent dans les commerces d'argent et dans les rapines, ou de ceux qui s'enivrent ensemble dans les festins ; l'apôtre, pour préserver les fidèles de ces souillures, dit : « Abhorrant le mal ». Il ne dit pas : Vous détournant du mal, mais : Haïssant, et, plus que haïssant ; l'apôtre dit . Haïssant d'une haine violente, « Abhorrant » C'est là le sens

fréquent de la préposition grecque, d'où vient *ab* et qui marque l'abstention, la séparation, l'éloignement, l'horreur, l'affranchissement. Souvent, sans faire le mal, on sent le désir de mal faire; l'apôtre chasse ce désir par ce mot « Abhorrant ». Car il veut purifier jusqu'à la pensée, nous inspirer l'aversion profonde pour le mal, la haine qui le combat. N'allez pas croire, s'écrie-t-il, parce que je vous ai dit : « Aimez-vous les uns les autres », que vous deviez pousser cette affection jusqu'à vous entendre les uns avec les autres pour faire le mal. C'est tout le contraire que je vous recommande. Vous devez être étrangers non-seulement à l'action, mais à la disposition mauvaise, et non-seulement y être étrangers, mais vous en détourner avec horreur et la détester. Et cette recommandation ne suffit pas encore à l'apôtre, il y joint la pratique de la vertu, en disant : « Vous attachant fortement « au bien ». Il ne se contente pas de dire, faisant le bien, mais le faisant avec amour; car c'est là le sens du précepte exprimé par le verbe qu'il emploie. C'est ainsi que le Seigneur, en unissant l'homme à la femme, a dit : « L'homme s'attachera fortement à sa femme». (Gen. II, 24.)

L'apôtre donne ensuite les raisons de l'affection qui doit être réciproque entre nous. « Que chacun ait pour son prochain la ten- « dresse fraternelle (10) ». Vous êtes frères, dit-il, sortis des mêmes entrailles, il est donc juste que vous vous aimiez les uns les autres. C'est ce que disait Moïse, à ceux qui disputaient en Egypte. Vous êtes frères, pourquoi vous faites-vous du mal les uns aux autres? (Exode, II, 13.) En parlant de la conduite avec les étrangers, l'apôtre dit : « S'il est possible, « autant qu'il dépend de vous, vivez en paix « avec tous les hommes »; mais en parlant des fidèles entre eux : « Que chacun ait pour son « prochain », dit-il, « la tendresse fraternelle ». Ce qu'il veut, par ces paroles, c'est qu'il n'y ait entre les étrangers et nous, ni querelles, ni haines, ni aversion; c'est que l'affection règne entre nous, et, plus que la simple affection, la tendresse. Car non-seulement, dit-il, la charité doit être sincère, mais intense, chaleureuse, ardente. Car qu'importe que votre affection soit exempte de perfidie, si elle n'a aucune chaleur? Voilà pourquoi l'apôtre dit : « Que chacun ait pour son prochain la « tendresse », ce qui veut dire, une affection chaleureuse. N'attendez pas que le commencement de l'affection vienne d'un autre, soyez le premier à prendre votre élan, à commencer, car c'est ainsi que vous recueillerez la récompense de l'amitié de cet autre frère.

3. Ayant donc donné la raison de l'affection mutuelle qui doit nous unir les uns aux autres, il dit aussi ce qui rend l'amitié solide. « Pré- « venez-vous les uns les autres par des témoi- « gnages d'honneur ». Car c'est là ce qui engendre et conserve la charité. Rien ne la provoque plus que le désir de surpasser le prochain par des déférences et des marques d'estime. Et ce n'est pas seulement l'amitié, mais la considération qui grandit par ce moyen. Car les biens dont nous avons déjà parlé naissent de la charité, la charité naît de l'estime, de même que par réciprocité l'estime naît de la charité. Ce n'est pas tout; l'apôtre ne veut pas que nous nous contentions de nous honorer, il veut quelque chose de plus : « Ne soyez point lâches dans l'intérêt « que vous portez (11) ». C'est c'est intérêt qui engendre l'affection, quand nous l'unissons aux témoignages d'honneur et de déférence; car rien ne provoque l'amitié autant que l'honneur que l'on rend à celui que l'on assiste. Il ne suffit pas d'aimer, il faut encore joindre à l'affection la sollicitude : ou plutôt, la sollicitude vient de ce que l'on aime, et l'amour est réchauffé par la sollicitude, et les deux se provoquent réciproquement. Beaucoup de personnes se contentent d'aimer en idée, et ne tendent pas la main. Voilà pourquoi l'apôtre rassemble de toutes parts tout ce qui édifie la charité.

Et comment ne serons-nous point lâches dans l'intérêt que nous portons? « Ayez la fer- « veur de l'Esprit ». Voyez-vous l'apôtre demandant en toute chose, l'intensité et l'abondance? Il n'a pas dit seulement : donnez; mais : avec libéralité; il n'a pas dit seulement : conduisez; mais il a ajouté : avec vigilance; ni : exercez la miséricorde; mais il a dit : avec joie; ni : honorez vos frères, mais il y joint : prenez du souci pour eux; il ne se contente pas de dire : aimez; mais : sincèrement; ni : abstenez-vous du mal; mais : détestez le mal; ni : attachez-vous au bien; mais : attachez-vous fortement; ni : ayez de l'affection; mais : une affection pleine de tendresse; ni : prenez intérêt; mais : ne soyez point lâches dans votre intérêt; ni : avec l'Esprit; mais : la ferveur de l'Esprit,

c'est-à-dire, soyez ardents et pleins de vigilance. Car si vous possédez toutes ces vertus, vous attirerez l'Esprit ; s'il demeure en vous, il vous inspirera le zèle pour ces vertus, et l'Esprit et la charité vous rendront toutes choses faciles, vous serez embrasé des deux côtés à la fois. Ne voyez-vous pas comme il est impossible d'arrêter les taureaux qui ont le feu sur le corps ? Et vous aussi, le démon ne pourra pas vous dompter quand vous brûlerez d'une double flamme. — « Souvenez-vous « que c'est le Seigneur que vous servez ». Car, par toutes ces vertus, c'est Dieu que vous pouvez servir. En effet, tout ce que vous faites pour votre frère, s'élève jusqu'au Seigneur, et c'est le Seigneur lui-même, comme s'il était lui-même votre obligé, qui vous récompensera. Voyez-vous jusqu'où l'apôtre conduit la pensée de celui opère ces bonnes œuvres ?

Ensuite, pour montrer comment s'allume la flamme de l'Esprit, il dit : Réjouissez-vous « dans l'espérance, soyez patients dans les « maux, persévérants dans la prière (12) ». Car ce sont là tous les foyers de cette flamme. En effet, après avoir réclamé la dépense d'argent, les fatigues du corps, la conduite vigilante, la sollicitude, l'enseignement, et les autres labeurs, l'apôtre fait bien de répandre sur l'athlète l'huile de la charité, de l'esprit, de l'espérance. Car il n'est rien qui rende l'âme de l'homme aussi virile et prompte à tout qu'une bonne espérance. Ensuite, avant les biens qu'on espère, il accorde une autre récompense. C'est en effet l'espérance des biens à venir qui lui fait dire : « Soyez patients dans « les maux ». Avant de goûter ces biens que réserve l'avenir, vous recueillerez des maux présents, un grand fruit, la constance et une vertu éprouvée. L'apôtre indique encore un autre secours : « Persévérants dans la prière ». Ainsi l'amour rend la vertu facile, l'Esprit vient en aide, l'espérance allége le travail, l'affliction donne la constance qui supporte tout avec une généreuse fermeté, et vous avez, outre ces secours, une autre arme, et c'est la plus puissante, la prière et l'assistance qu'obtiennent les humbles supplications : que trouvera-t-on désormais de pénible dans les préceptes ? Rien. Voyez-vous comme l'apôtre a pris soin de fortifier son athlète de toutes les manières, et comme il a réussi à rendre les préceptes tout à fait légers ?

Considérez maintenant comme il s'y prend pour recommander l'aumône, non pas simplement l'aumône, mais celle qui se fait aux saints. Il a dit plus haut : « Que celui qui « exerce la miséricorde, le fasse avec joie » ; il a ouvert la main de la charité pour tous. Mais ici, il s'agit des fidèles, voilà pourquoi il ajoute : « Vous associant aux nécessités des « saints (13) ». Il ne dit pas : Fournissez à leurs nécessités, mais : Associez-vous à leurs nécessités, pour montrer que l'on reçoit plus qu'on ne donne, qu'il y a là un marché, car c'est une association. Vous apportez votre argent, mais ils vous communiquent leur crédit auprès de Dieu. « Prompts à exercer « l'hospitalité ». Il ne dit pas : Opérant l'hospitalité, mais littéralement : Poursuivant l'hospitalité ; il nous enseigne que nous ne devons pas attendre que ceux qui ont besoin de nous viennent nous trouver ; c'est nous qui devons courir après eux et les poursuivre. Ce que fit Loth, ce que fit Abraham : Abraham passait le jour à cette chasse généreuse, et à la vue de l'étranger, il s'élançait, il courait à sa rencontre, se prosternait devant lui en s'abaissant jusqu'à terre, et il lui disait : « Seigneur, si « j'ai trouvé grâce devant vos yeux, ne passez « pas la maison de votre serviteur. (Gen. XVIII, 3.) Nous ne faisons pas de même, nous, à la vue d'un étranger ou d'un pauvre, nous fronçons les sourcils, nous ne le croyons même pas digne de notre entretien, et si des milliers de supplications sont parvenues à nous attendrir, nous ordonnons à nos serviteurs de donner un peu d'argent, et nous pensons avoir accompli le devoir dans sa perfection. Il n'en était pas de même d'Abraham ; c'était lui qui prenait la figure d'un suppliant et d'un serviteur, sans savoir pourtant quels hôtes il allait recevoir.

4. Nous, au contraire, qui savons parfaitement que c'est le Christ que nous recevons, nous ne trouvons pas dans cette pensée une raison de nous adoucir. Abraham engage, supplie, se prosterne ; nous insultons ceux qui viennent à nous ; Abraham remplit le devoir de l'hospitalité faisant tout de sa personne et avec sa femme ; nous ne faisons pas notre devoir, nous, même par le moyen de nos serviteurs. Si vous vouliez contempler la table qu'il dressait, vous y verriez la générosité pleine de déférence ; non le luxe de la richesse, mais la richesse d'une belle âme. Qu'il y avait de riches alors ! Mais aucun d'eux

ne faisait rien de semblable. Qu'il y avait de veuves en Israël ! Mais aucune d'elles ne donna l'hospitalité à Elie. Qu'il y avait encore de riches au temps d'Elisée ! Mais la Sunamite seule cueillit le fruit de l'hospitalité, comme le fit Abraham, en son temps, par l'abondance et l'ardeur de son âme généreuse. Et ce qui rend surtout Abraham admirable, c'est que sans savoir quels étaient ses hôtes, il exerçait les devoirs de l'hospitalité. Cessez donc, à votre tour, de montrer une curiosité inquiète, puisque c'est le Christ que vous recevez. Si vous voulez toujours vous enquérir curieusement au sujet du nouveau venu, il vous arrivera souvent de négliger un homme estimable, et vous perdrez votre récompense. Or, celui qui reçoit même un homme vil et misérable, n'est pas blâmé pour cela ; au contraire, il reçoit également sa récompense. « Celui qui reçoit un prophète « en qualité de prophète, recevra la récom« pense du prophète ». (Matth. x, 41.) Au contraire, celui qui, par une inquiétude intempestive, aura négligé un homme remarquable par sa vertu, sera puni. Gardez-vous donc de vous enquérir curieusement de la vie et des actions : c'est le comble de la maladresse d'aller, pour un morceau de pain, scruter curieusement toute une vie. Car, est-ce que cet homme, quand ce serait un meurtrier, un brigand, tout ce que vous voudrez, ne vous paraît pas mériter un morceau de pain, un peu d'argent ? Mais le Seigneur votre Dieu fait même lever son soleil pour lui ; et vous, vous ne le jugez pas digne de la nourriture d'un jour ?

Je veux ajouter ici encore une autre réflexion qui va beaucoup plus loin : quand vous auriez la preuve que cet homme est souillé de crimes sans nombre, même alors vous seriez inexcusable de lui refuser la nourriture d'un jour. Car vous êtes le serviteur de celui qui dit : « Vous ne savez pas à quel esprit vous appar« tenez ». (Luc, IX, 55.) Vous êtes le serviteur de celui qui prenait soin de ses ennemis quand ils lui lançaient des pierres, ou plutôt de celui qui s'est laissé mettre pour eux en croix. Ne me dites pas que cet homme en a tué un autre, car quand même il devrait vous tuer, vous ne devez pas abandonner celui qui a faim. Vous êtes le disciple de celui qui, suspendu à la croix, voulait le salut de ses bourreaux ; qui disait, sur la croix même : « Mon « Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent « pas ce qu'ils font ». (Luc, XXIII, 34.) Vous êtes le serviteur de celui qui guérit l'homme par qui il avait été frappé ; qui, sur la croix même, couronna son insulteur. A cette clémence, quelle clémence pourrait se comparer ? En effet, les voleurs crucifiés à ses côtés l'avaient d'abord injurié tous les deux ; cependant il ouvrit le paradis à l'un d'eux. Il verse des larmes sur ceux qui vont le mettre à mort ; il se trouble, il est bouleversé à la vue du traître, non parce que lui-même va être crucifié, mais parce que ce traître va se perdre. Ce qui troublait le Christ, c'est qu'il prévoyait, et la pendaison du traître, et, après la pendaison, le châtiment éternel. Quoiqu'il connût son crime, jusqu'au dernier moment il supporta le misérable, il ne le repoussa pas, il embrassa le traître. Votre Seigneur embrasse, votre Seigneur touche de ses lèvres celui qui va aussitôt répandre son sang précieux, et vous, vous ne croirez pas que le pauvre mérite même un morceau de pain ? Et vous ne respecterez pas la loi établie par le Christ ? Ses exemples nous montrent que ce ne sont pas les pauvres seulement que nous devons accueillir, mais même ceux qui nous traînent à la mort. Ne me dites donc pas qu'un tel a commis des crimes, mais méditez ce qu'a fait le Christ, cherchant, si près de la croix, à purifier par son baiser le traître qui allait le livrer. Et voyez ce que ses paroles ont d'incisif : « Judas », lui dit-il, « vous trahissez le Fils de l'homme par « un baiser ! » (Luc, XXII, 48.) Quelle dureté n'aurait pas attendrie, fléchie une telle parole ? Quel monstre, quel diamant y aurait résisté ? Ce misérable y fut insensible. Ne me dites donc pas : Un tel a tué un tel, voilà pourquoi je me détourne de lui. Quand cet homme devrait plonger son épée dans votre poitrine, sa main dans votre gorge, baisez-lui la main, puisque le Christ baisa la bouche qui causa son supplice et sa mort.

5. Vous aussi, cessez donc de haïr celui qui veut vous perdre ; pleurez sur lui, ayez pitié de lui : ce malheureux mérite toute notre pitié et nos larmes. Nous sommes les serviteurs de celui qui baisa le traître par qui il fut livré (je ne me lasserai pas de le répéter), de celui qui adressa à ce misérable des paroles plus douces que le baiser même. Il ne lui dit pas : O infâme, ô scélérat, traître, est-ce donc là le retour dont tu nous paies pour de si grands bienfaits ? Mais que lui dit-il ? « Judas », il

l'appelle de son propre nom, ce qui marquait plus de compassion, de désir de le ramener que de colère. Et il ne lui dit pas : Tu trahis ton Maître, ton Seigneur, ton bienfaiteur, mais : « Le Fils de l'homme ». Quand même ce ne serait ni ton Maître, ni ton Seigneur, celui qui était si doux, si sincère avec toi, jusqu'à te donner un baiser au moment même de ta trahison, quand ce baiser était précisément la marque de ta trahison, est-ce celui-là que tu trahis ? Soyez béni, Seigneur, pour cet exemple d'humilité, de patience admirable que vous nous avez donné. Oui, dira-t-on, tel s'est montré le Seigneur envers Judas ; mais, envers ceux qui s'élancèrent sur lui avec des bâtons et des épées, il ne s'est pas montré de même. Eh ! quoi de plus doux que les paroles qu'il leur adressa ? Il pouvait les exterminer tous à la fois : il n'en fait rien ; mais il leur dit, de manière à les toucher : Pourquoi êtes-vous venus ici, comme si j'étais un voleur, pour me prendre avec des épées et des bâtons ? Il les avait renversés ; ils demeuraient comme privés de sentiment ; il se livra lui-même volontairement ; il supporta la vue des fers dont ses mains sacrées étaient entourées, et cela, quand il pouvait tout ébranler, tout jeter par terre.

Et vous, après de tels exemples, vous êtes durs envers le pauvre. Fût-il même, ce pauvre, souillé de mille forfaits, son indigence et la faim qui le presse, devraient, si vous n'étiez tout à fait endurcis, fléchir vos cœurs. Au contraire, vous êtes là, debout, hérissé comme une bête fauve, comme le lion en colère : il faut dire pourtant que les lions n'ont jamais goûté des cadavres ; mais vous, à la vue du malheureux accablé de tant de maux, gisant à vos pieds, vous vous jetez sur lui, vos injures lui déchirent le corps, à la tourmente vous ajoutez la tourmente ; le malheureux qui cherche un refuge dans le port, vous le poussez contre l'écueil, et vous opérez un naufrage plus sinistre que les naufrages dans les mers. Et comment direz-vous à Dieu : Ayez pitié de moi ? Vous demandez le pardon de vos péchés, vous qui insultez, non pas le pécheur, mais celui qui a faim ; qui voulez le punir des tortures qu'il est forcé de souffrir, et qui, par votre cruauté, surpassez les bêtes féroces ? C'est parce que la faim les presse, que ces monstres se saisissent de la nourriture qui leur est propre ; mais vous, rien ne vous presse ni ne vous contraint, et vous dévorez votre frère, vous le mordez, vous le déchirez, sinon avec les dents, au moins avec des discours plus cruels que des morsures. Comment pourrez-vous recevoir l'oblation sainte, après avoir teint votre langue du sang humain ? Donner le baiser de paix d'une bouche qui ne sait que faire la guerre aux pauvres ? Comment pouvez-vous jouir de la nourriture sensible, quand vous amassez en vous un tel poison ? Vous ne redressez pas le pauvre ; qui vous force à le broyer sous vos pieds ? Vous ne relevez pas le malheureux abattu : qui vous force à le rabaisser plus encore ! Vous ne consolez pas sa tristesse : pourquoi la rendre plus amère ? Vous ne lui donnez pas d'argent ; pourquoi vos injures vont-elles l'outrager ? Ne savez-vous pas quels châtiments redoutables attendent ceux qui refusent de nourrir les pauvres ? A quels supplices ils sont condamnés ? « Allez au « feu éternel, qui a été préparé pour le diable « et pour ses anges ». (Matth. xxv, 41.) Si le refus de les nourrir appelle une pareille condamnation, quels supplices subiront ceux qui, non-seulement refusent de les nourrir, mais vont jusqu'à les outrager ? Quelle torture, quelle gêne ! Gardons-nous donc de nous préparer de si affreux malheurs, il en est temps encore ; corrigeons ce vice, cette maladie ; mettons un frein à notre langue ; qu'il ne nous suffise pas de ne pas outrager, sachons encore consoler les pauvres, et par nos paroles, et par nos actions, afin de nous ménager par avance une grande miséricorde, et d'obtenir les biens qui nous sont annoncés ; puissions-nous entrer dans ce partage, par la grâce et par la bonté, etc.

HOMÉLIE XXII.

BÉNISSEZ CEUX QUI VOUS PERSÉCUTENT ; BÉNISSEZ-LES, ET NE FAITES POINT D'IMPRÉCATION CONTRE EUX. (XII, 14, JUSQU'A LA FIN DU CHAPITRE.)

—

Analyse.

1. Bénir ses persécuteurs. — Avantages de la persécution, et surtout de la patience dans les injures.
2. Contre l'orgueil, la rancune, la haine avide de vengeance.
3. S'en remettre à Dieu du soin de punir les méchants. — Vaincre le mal par le bien.
4. Exhortation chaleureuse à la patience contre les injures.

1. Après leur avoir enseigné les dispositions dans lesquelles ils doivent être à l'égard les uns des autres, après avoir cimenté avec soin l'union entre les membres de l'Eglise, il les range en bataille devant les ennemis du dehors, et leur discipline est devenue plus facile. Car de même que celui qui ne sait pas bien administrer les gens de sa maison, sera plus embarrassé dans sa conduite avec les étrangers, de même celui qui a su mettre le bon ordre dans son intérieur, arrangera sans peine sa manière de vivre avec les gens du dehors. Voilà pourquoi l'apôtre, marchant en avant, ajoute aux conseils qu'il a précédemment donnés, cette exhortation nouvelle : « Bénissez « ceux qui vous persécutent ». Il ne dit pas : Oubliez les injures, ne vous vengez pas ; il exige une vertu bien plus haute : l'oubli des injures est le propre d'un philosophe, mais ce que demande l'apôtre n'appartient qu'aux anges. Et après avoir dit : « Bénissez », il ajoute : « Et ne « faites point d'imprécation », de peur qu'après avoir béni nous ne maudissions, et afin que nous bénissions sans maudire. Car ceux qui nous persécutent, nous procurent des récompenses. Et maintenant, si vous êtes vigilant, vous gagnerez, outre la récompense de la de la persécution, une autre récompense encore. Votre persécuteur vous procure la première, c'est vous qui vous attirez la seconde, en bénissant, et en montrant ainsi le plus grand signe de l'amour envers le Christ. En effet, de même que maudire son persécuteur, c'est prouver qu'on ressent peu de joie à souffrir la persécution pour le Christ, de même bénir son ennemi, c'est faire preuve d'un grand amour. Gardez-vous donc de l'injurier, afin de vous ménager à vous-même un plus grand salaire, et de lui prouver, à lui, que votre conduite est l'effet de la vertu, et non de la nécessité, que la persécution est pour vous une pompe et une fête, et non un malheur, un sujet de découragement. Voilà pourquoi le Christ disait : « Réjouissez-vous lorsqu'on dira « toute espèce de mal contre vous en men- « tant ». (Matth. v, 11.) Voilà pourquoi les apôtres aussi se réjouissaient non-seulement d'avoir été injuriés, mais battus de verges. Outre tous les fruits que nous avons énumérés, il en est encore un qui n'est pas à dédaigner, c'est que par là vous frappez d'étonnement vos adversaires, vous leur faites la leçon par vos œuvres, vous leur montrez que vous suivez la route qui mène à une autre vie. S'ils vous voient vous réjouir, s'ils voient que les souffrances vous donnent des ailes, à la lumière de vos œuvres ils reconnaîtront que vous avez d'autres espérances, plus grandes que la vie présente ; si, au contraire, vous gémissez, vous vous lamentez, comment voulez-vous qu'ils apprennent que vous attendez une autre vie? Ce n'est pas tout, vous produirez encore un autre bien : Si l'on voit que les outrages, loin de vous causer de la douleur, ne provoquent

que vos bénédictions, on cessera de vous persécuter. Voyez donc que de biens naissent de cette conduite : récompense plus grande; persécution moindre; le persécuteur cessera de vous tourmenter, Dieu sera glorifié, et votre sagesse aura été pour l'homme égaré un enseignement pieux. Voilà pourquoi ce ne sont pas seulement ceux qui nous outragent, mais aussi ceux qui nous persécutent, ceux qui nous nuisent par des actions à qui l'apôtre nous commande de rendre le bien pour le mal.

Il ne se contente pas de nous commander de les bénir, mais il va plus loin encore et nous exhorte à leur faire du bien par nos œuvres. « Soyez dans la joie avec ceux qui sont dans la joie, et pleurez avec ceux qui pleurent (15) ». Comme on peut prononcer des paroles de bénédiction, et s'abstenir d'imprécations, sans que l'amour inspire notre conduite, l'apôtre veut voir en nous l'ardente charité. Voilà pourquoi il ajoute un conseil qui dépasse celui de bénir, le conseil de partager les chagrins, les souffrances de ceux que nous voyons dans l'affliction. Soit, dira-t-on; l'apôtre a eu raison de nous prescrire de nous affliger avec ceux qui gémissent; mais l'autre prescription à quoi bon? où est la difficulté? — Je réponds qu'il faut en effet plus de sagesse pour se réjouir avec ceux qui se réjouissent que pour se lamenter avec ceux qui se lamentent. La seule nature suffit pour provoquer la sympathie des douleurs, nul n'a le cœur dur comme la pierre, pour ne pas verser de larmes sur les infortunés; mais ce qui demande toute la générosité d'une grande âme, c'est non-seulement de ne pas porter envie à celui qui prospère, mais encore de s'associer à sa joie. Voilà pourquoi l'apôtre a mis cette action la première. Rien ne concilie l'affection autant que cette communauté de sentiments dans la joie et dans la douleur. Gardez-vous donc, quand vous êtes sans afflictions, de rester également sans compassion; quand votre prochain est dans la douleur, vous devez prendre votre part d'une tristesse qui doit être commune. Entrez donc avec ceux qui souffrent en communauté de larmes, afin de rendre leur affliction plus légère; entrez en communauté de joie avec les heureux, afin que le bonheur prenne racine dans le monde, afin de cimenter la charité, et ce sera moins à votre prochain qu'à vous-même que profitera votre conduite; vos larmes vous rendent miséricordieux, cette joie que vous partagez vous délivre de la basse envie. Je voudrais maintenant vous faire remarquer combien Paul est peu exigeant: il ne dit pas : faites cesser le malheur du prochain; souvent vous pourriez répondre : C'est impossible; il vous demande un service plus facile à rendre, et qui dépend de vous. Si vous ne pouvez pas supprimer le malheur, pleurez, et vous repoussez la plus grande partie des chagrins qui l'escortent; quoique vous ne puissiez pas rendre la prospérité plus grande, réjouissez-vous, et vous y ajoutez un appoint considérable. Voilà pourquoi l'apôtre ne se borne pas à dire qu'il ne faut pas porter envie; voilà pourquoi il ordonne, ce qui est bien plus édifiant, de se conjouir, car il y a bien plus de mérite qu'à se montrer exempt d'envie.

2. « Tenez-vous toujours unis dans les « mêmes sentiments, n'aspirez point à ce qui « est élevé, mais accommodez-vous à ceux qui « sont humbles (16) ». Il revient, pour y insister, sur l'humilité, qui lui a inspiré les premiers mouvements de son discours. Il est vraisemblable que les fidèles de Rome étaient fort orgueilleux, et à cause du grand nom de leur ville, et par une foule d'autres causes. C'est ce qui fait que l'apôtre ne cesse pas de s'attaquer à cette maladie et de rabattre l'enflure. Rien ne contribue tant à déchirer le corps de l'Eglise que l'insolente vanité. Mais que signifie : « Tenez-vous unis dans les « mêmes sentiments? » Un pauvre vient-il chez vous? Accommodez-vous à sa condition par vos sentiments; ne vous enorgueillissez pas de votre richesse; il n'y a pas de distinction de riche et de pauvre dans le Christ. Gardez-vous donc de l'enveloppe extérieure, recevez le pauvre en considération de la foi qu'il porte en lui; si vous voyez quelqu'un pleurer, ne le jugez pas indigne de vos consolations; si vous voyez un homme dans la prospérité, ne rougissez pas de prendre votre part de son allégresse et de sa joie; les sentiments que vous éprouvez pour vous-même, éprouvez-les pour lui. L'apôtre dit, en effet : « Tenez-vous « unis dans les mêmes sentiments ». Exemple: Vous avez, de vous, une grande idée? Ayez, du prochain aussi, une grande idée. Vous le trouvez bas et petit? prononcez sur vous-même le même jugement, et supprimez toute inégalité. Mais le moyen? Rejetez l'orgueil insensé. Voilà pourquoi l'apôtre ajoute : « N'aspirez point à ce qui est élevé, mais ac-

« commodez-vous à ceux qui sont humbles », c'est-à-dire : Descendez jusqu'à l'humilité du pauvre, allez avec lui, souffrez qu'il vous accompagne. Et qu'il ne vous suffise pas de vous abaisser, par les sentiments, jusqu'à lui, faites plus, secourez-le, tendez-lui la main, sans avoir recours à un intermédiaire; faites par vous-même, comme le père qui a souci de son enfant, comme la tête qui ne se sépare pas du corps; c'est une pensée que l'apôtre exprime ailleurs : « Comme si vous étiez « vous-mêmes enchaînés avec eux ». (Hébr. XIII, 3.) Maintenant, par ceux qui sont humbles, l'apôtre n'entend pas seulement les humbles d'esprit, mais ceux qui sont vils et méprisables.

« Ne soyez point sages à vos propres yeux»; c'est-à-dire ne pensez pas vous suffire à vous-mêmes. L'Écriture, ailleurs, dit encore : « Malheur à vous qui êtes sages selon vous et « qui êtes prudents à vos propres yeux ». (Isa. v. 21.) L'apôtre entreprend donc encore une fois de saper l'orgueil, de rabattre l'enflure, de corriger l'arrogance. Il n'est pas de principe de séparation, de déchirement dans le corps de l'Eglise aussi tristement puissant que la pensée qu'on se suffit à soi-même : voilà pourquoi Dieu a voulu que nous eussions besoin les uns des autres. Tout sage que vous êtes, vous aurez besoin d'un autre, et s'il vous arrive de penser que vous n'en avez pas besoin, vous êtes tout à fait dépourvu et d'intelligence et de sens. L'homme ainsi disposé se privera de tout secours; dans les péchés qu'il pourra commettre, il ne rencontrera ni la correction ni le pardon; il ne fera qu'irriter Dieu par son arrogance et accumuler ses péchés. Car on peut voir, on voit souvent même le sage ignorer ce qu'il faut faire, et celui qui a moins d'intelligence, trouver la conduite à tenir; c'est ce qu'on voit dans Moïse et son beau-père, dans Saül et son serviteur, dans Isaac et Rébecca. Ne pensez donc pas qu'il soit humiliant pour vous d'avoir besoin d'un autre : c'est, au contraire, ce qui vous élève, vous fortifie, rehausse votre éclat, fait votre plus grande sûreté.

« Ne rendez à personne le mal pour le mal « (17) ». Si vous reprochez à un autre de vouloir vous faire du mal, pourquoi vous exposer vous-même à cette accusation? S'il a mal fait, pourquoi ne craignez-vous pas de l'imiter? Maintenant voyez que l'apôtre ne fait ici aucune distinction, c'est une loi absolue qu'il établit. Il ne dit pas : Ne rendez pas le mal au fidèle; mais : « Ne rendez à personne le mal « pour le mal », ni au gentil, ni au scélérat, à personne, à qui que ce soit. — « Ayez « soin de faire le bien, devant tous les « hommes; vivez en paix, si cela se peut, au- « tant qu'il est en vous, avec toutes sortes de « personnes (18) ». C'est-à-dire : « Que votre « lumière luise devant les hommes ». (Matth. v, 16.) Non pas pour vivre en vue de la vaine gloire, mais de manière à ne pas donner prise à nos ennemis. Ce qui fait que l'apôtre dit ailleurs aussi : « Ne donnez pas occasion de « scandale ni aux Juifs, ni aux Gentils, ni à « l'Eglise de Dieu ». (I Cor. x, 32.) Ce précepte est expliqué à propos par ces paroles : « Si cela se peut, autant qu'il est en vous ». Car il est des circonstances où c'est impossible, par exemple, lorsqu'il est question de religion, lorsqu'il s'agit de défendre des opprimés. Et qu'y a-t-il d'étonnant qu'entre les hommes la paix ne soit pas toujours possible, lorsque l'apôtre reconnaît, entre le mari et la femme, la rupture possible : « Si la partie in- « fidèle se sépare, qu'elle se sépare? » (I Cor. VII, 15.) Ce que dit l'apôtre revient à ceci : Faites ce qui dépend de vous et ne fournissez de sujet de querelles et de discordes à personne, ni au Juif, ni au Grec; mais si vous voyez la religion attaquée, ne sacrifiez pas la vérité à la concorde, mais luttez généreusement jusqu'à la mort, et, même en cette circonstance, ne portez pas la guerre dans votre âme, ne concevez pas d'aversion ni de haine, combattez par vos œuvres seules, car c'est là ce que veut dire : « Autant qu'il est en vous, « vivez en paix avec toutes sortes de per- « sonnes ». Et si votre adversaire ne conserve pas la paix, n'allez pas remplir votre âme de tempêtes, mais d'intention, comme je l'ai dit; restez l'ami de celui que vous combattez, et ne trahissez en aucun lieu la vérité. « Ne « vous vengez point vous-mêmes, mes bien- « aimés, mais donnez lieu à la colère, car il « est écrit : C'est à moi que la vengeance est « réservée, et c'est moi qui la ferai, dit le Sei- « gneur (19) ». A quelle colère? à celle de Dieu. Ce que l'opprimé désire surtout, c'est de jouir de la vengeance; Dieu satisfait abondamment la victime; si vous ne vous vengez pas vous-même, vous aurez Dieu pour vengeur. Laissez-lui donc ce soin, dit l'apôtre :

voilà ce que signifie cette expression : « Donnez lieu à la colère ».

3. Ensuite, pour plus grande consolation, il ajoute le témoignage de l'Ecriture, et, après avoir ainsi rétabli l'âme ébranlée, il lui demande une sagesse encore plus haute : « Si « votre ennemi a faim, donnez-lui à manger; « s'il a soif, donnez-lui à boire; car, agissant « de la sorte, vous amasserez des charbons de « feu sur sa tête (20). Ne vous laissez point « vaincre par le mal, mais travaillez à vaincre « le mal par le bien (21) ». Que dis-je, s'écrie-t-il, qu'il faut vivre en paix? Ce n'est pas assez, je veux qu'on réponde à l'ennemi par des bienfaits. « Donnez-lui à manger et don- « nez-lui à boire », dit-il. Ensuite, comme ce qu'il demande est œuvre pénible et difficile, il ajoute : « Car, agissant de la sorte, vous « amasserez des charbons de feu sur sa tête ». Ces paroles, c'est pour intimider l'ennemi d'une part, d'autre part pour rendre l'opprimé plus ardent au bien, par l'espérance de la rémunération. Car celui qui a subi l'injustice n'est pas aussi préoccupé des biens qu'il a perdus que de la vengeance à exercer contre celui qui lui a fait du tort. Rien n'est si doux que de voir la vengeance exercée contre un ennemi. L'apôtre commence donc à donner à l'opprimé ce qu'il désire, et ensuite, quand la haine a jeté son venin, il élève l'âme à de plus hautes pensées : « Ne vous laissez point « vaincre par le mal ». L'apôtre sait bien, en effet, que l'ennemi, fût-il une bête féroce, ne restera pas ennemi, après avoir reçu à manger; et si infirme, si étroite que soit l'âme de l'opprimé, après avoir donné à manger, donné à boire, il ne ressentira plus le désir de la vengeance. Aussi, parfaitement assuré du résultat final, l'apôtre ne se borne pas à une simple menace, il s'étend sur la vengeance. Il ne dit pas : Vous vous vengerez; mais : « Vous amasserez des charbons de feu sur sa « tête ». Ensuite il s'adresse d'une voix retentissante aux opprimés : « Ne vous laissez point « vaincre par le mal, mais travaillez à vaincre « le mal par le bien »; c'est-à-dire que l'apôtre insinue doucement qu'il faut dépouiller l'esprit de haine; car la rancune c'est une défaite où l'on est vaincu par le mal. Ce n'est pas par là qu'il a commencé, ce n'était pas à propos; mais quand il a fait le vide dans le cœur, quand la colère l'a évacué, alors il ajoute : « Travaillez à vaincre le mal par le bien ». Voilà en quoi consiste la victoire. En effet, la plus grande victoire pour l'athlète, ce n'est pas quand il s'expose lui-même à recevoir les coups, mais lorsque, se tenant bien droit, il force son adversaire à répandre dans l'air toute sa force. Car, de cette manière, il échappera à tous les coups et il paralysera toute l'énergie de l'autre. Et c'est ce qui a lieu pour les injures. Quand vous y répondez par des injures, vous êtes vaincu, non par un homme, mais, ce qui est plus honteux, par la passion servile, par la colère qui vous agite; au contraire, si vous gardez le silence, vous avez remporté la victoire, vous vous êtes élevé sans peine un trophée, vous aurez des foules empressées à vous donner des couronnes, à condamner l'outrage qu'on vous a fait.

Celui qui répond aux outrages ne paraît y répondre que parce qu'il a senti la morsure, et celui qui sent la morsure, donne à penser qu'il reconnaît la justesse des discours injurieux; riez-en, et, par votre rire, vous vous mettrez en dehors de tout soupçon. Si vous tenez à une démonstration qui vous fasse voir clairement la portée de ces paroles, demandez à votre ennemi lui-même, ce qui le fait le plus souffrir; est-ce lorsqu'échauffé par la colère vous lui répondez des injures? est-ce lorsque ces injures ne font que provoquer votre rire? il vous dira que c'est quand vous prenez ce dernier parti. L'ennemi ne se réjouit pas tant de vous voir lui épargner une réplique outrageante, qu'il ne se sent piqué au vif par son impuissance à vous émouvoir. Ne voyez-vous pas les furieux, insensibles à la grêle des coups, s'élancer, plus violents que des sangliers, pour faire des blessures au prochain, ne viser qu'à cela, n'avoir de souci que celui-là, sans s'inquiéter des blessures qui peuvent les atteindre? Donc, lorsque, sur toute chose vous privez votre ennemi de ce qu'il désire avant tout, c'en est fait, vous l'avez avili, vous l'avez rendu méprisable, c'est moins qu'un enfant, bien loin d'être un homme; vous avez conquis le titre de sage, vous avez infligé à votre ennemi la réputation d'un être brutal et méchant. Pratiquons cette conduite quand on nous frappe; si nous sentons le désir de rendre des coups, gardons-nous de les rendre. Voulez-vous porter à votre ennemi un coup mortel? Présentez-lui votre autre joue, vous le percerez ainsi de mille blessures. Ceux qui vous applaudissent, ceux qui vous admirent, lui

sont plus à charge que s'ils lui jetaient des pierres; et, prévenant leur jugement, la conscience du coupable le condamnera, lui infligera les châtiments les plus terribles, vous le verrez, comme s'il subissait ce que la honte a de plus accablant, se retirer confondu. Que si vous recherchez la gloire auprès du grand nombre, cette gloire aussi, vous la verrez grandir. Nous sommes toujours émus en faveur de ceux que nous voyons maltraités; mais c'est surtout quand ils ne répondent pas par des coups à ceux qui les frappent, c'est quand ils se lèvent eux-mêmes que notre émotion cesse d'être une simple pitié pour devenir de l'admiration.

4. Aussi je me surprends à gémir quand je pense que nous pourrions posséder les biens présents, si nous faisions notre devoir, si nous obéissions à la loi du Christ, et obtenir les biens futurs, et que nous perdons à la fois tous ces biens par notre désobéissance, par la vanité de notre sagesse. C'est dans notre intérêt que le Seigneur a institué toutes ces lois, et nous a montré en quoi réside la gloire, en quoi la honte. Si ses préceptes avaient dû rendre ses disciples ridicules, il ne les aurait pas donnés; mais ce qui leur donne un éclat incomparable, c'est de ne pas répondre aux injures, quand on les injurie, c'est de ne pas faire du mal quand on leur fait du mal, et voilà pourquoi le Christ a donné ces préceptes. S'il en est ainsi, il sera bien plus glorieux encore de répondre par des bénédictions aux malédictions, par des éloges aux insultes, par des bienfaits aux trames perfides. Et voilà pourquoi le Christ a donné aussi ce commandement. Il ménage ses disciples, il connaît parfaitement ce qui est petit et ce qui est grand. Si donc il ménage et connaît, pourquoi disputez-vous avec lui, pour suivre une route différente? Vaincre par des actions mauvaises, c'est obéir aux lois du démon : c'est ainsi que triomphent, dans les jeux à lui consacrés, tous les athlètes qui s'y montrent. Mais dans le stade ouvert par le Christ, ce n'est pas ainsi que se gagnent les couronnes; c'est tout le contraire : c'est à celui qu'on frappe que revient la couronne, et non à celui qui frappe, telle est la loi. Le stade du Christ a tous ses réglements au rebours des autres; ce n'est pas seulement la victoire, mais le mode de victoire qui offre un sujet d'admiration. Ce qui s'appelle défaite ailleurs, prend ici le nom de victoire : telle est la puissance de notre Dieu, tel est le stade du ciel, tel est le théâtre des anges.

Je vois bien que vous êtes touchés, et que l'émotion vous rend plus flexibles que la cire, mais, quand vous vous serez retirés, vous ne retiendrez plus rien. Aussi je m'afflige que nous ne pratiquions pas ce que l'on nous enseigne, et cela, quand il y aurait pour nous les plus grands profits. Car si nous pratiquions la douceur, nous serions invincibles : personne, ni petit, ni grand, ne nous pourrait faire le moindre mal. Supposez qu'une personne vous poursuive de mauvaises paroles, elle ne vous fait à vous aucun mal, c'est à elle-même qu'elle se fait le plus grand dommage. Supposez qu'on vous fasse une injustice, c'est l'auteur de l'injustice qui en est la première victime. Ne voyez-vous pas, dans les tribunaux, que ceux que l'injustice a frappés sont tout rayonnants de confiance, parlant en toute liberté, tandis que les coupables baissent la tête, couverts de honte et remplis de crainte? Et que parlé-je d'accusation et d'injustice? Quand même votre ennemi aiguiserait le glaive contre vous, plongerait sa main dans votre gorge, ce n'est pas à vous qu'il ferait le moindre mal, c'est lui seul qu'il égorgerait. Témoin à l'appui de mon discours le premier qui fut ainsi exterminé par la main d'un frère. Celui-là, en effet, s'en est allé dans le port de l'éternelle tranquillité, ayant acquis une gloire immortelle : le meurtrier a vécu d'une vie plus affreuse que toutes les morts, gémissant, tremblant, promenant partout avec lui l'accusation de son crime. Ne recherchons pas cet exemple, mais l'autre. Celui qui est victime du mal ne garde pas en soi le mal; ce n'est pas lui qui a produit le mal, il l'a reçu venant d'ailleurs, il l'a changé en bien par sa patience; au contraire, celui qui a mal fait conserve intérieurement la plaie de la méchanceté! N'est-il pas vrai que Joseph était dans une prison, et la courtisane qui avait voulu sa perte demeurait dans une maison splendide et somptueuse? Lequel des deux voudriez-vous être? Et ne vous préoccupez pas encore de la rémunération, examinez les actions en elles-mêmes : Si vous réfléchissez ainsi, vous préférerez de beaucoup la prison avec Joseph à ce palais qui renferme la courtisane. Pénétrez dans l'une et dans l'autre de ces deux âmes; vous verrez l'une au large, et

dans une entière confiance, l'autre, celle de l'Egyptienne, à l'étroit et dans la honte, l'abaissement, le trouble et le découragement; cependant on pouvait croire qu'elle triomphait; mais non, ce n'était pas là un triomphe. Pénétrés de ces vérités, préparons-nous à supporter les mauvais traitements, afin d'être affranchis des maux réels, et d'obtenir les biens à venir; puissions-nous les acquérir tous tant que nous sommes, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartiennent la gloire et la force, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXIII.

QUE TOUTE PERSONNE SOIT SOUMISE AUX PUISSANCES SUPÉRIEURES. (XIII, 1, JUSQU'A 11.)

Analyse.

1. De la soumission aux puissances.
2. Raisons et avantages de cette soumission.
3. Les princes ne sont à craindre que pour les méchants; ils sont favorables aux bons. — Services rendus par les puissances. — Il faut les honorer, les craindre.
4 et 5. De la charité. — Comment Dieu nous aime; comment nous devons aimer Dieu.

1. C'est un sujet qu'il développe encore dans d'autres lettres; comme il veut que les serviteurs soient soumis à leurs maîtres, de même il veut que les sujets obéissent aux princes. Or son but est de montrer que le Christ n'est pas venu renverser les gouvernements établis au milieu des hommes, que ses lois ne vont qu'à les améliorer, qu'à enseigner à ne pas entreprendre des guerres inutiles et sans aucun avantage. Il doit suffire des hostilités qui se font contre nous à cause de la vérité, et nous ne devons pas y ajouter des épreuves inutiles et sans aucun avantage. Or voyez comme la suite des idées l'amène naturellement à ce sujet. Après avoir demandé aux fidèles cette grande sagesse par laquelle on s'accommode à ses amis, à ses ennemis, par laquelle on entre en communion de sentiments avec ceux qui sont dans la prospérité, avec ceux qui souffrent, par laquelle on est utile aux indigents et à tous les hommes, après avoir planté les germes d'une société angélique, purgé les cœurs en y exterminant la colère et rabattant l'orgueil, ce n'est qu'après avoir, par toutes ces réflexions, adouci les âmes, qu'il commence les exhortations nouvelles sur le sujet d'aujourd'hui. En effet, s'il convient de répondre aux injures par un traitement contraire, à bien plus forte raison convient-il d'obtempérer à nos bienfaiteurs. Mais, pour cette réflexion, l'apôtre ne la place qu'à la fin de son exhortation; jusque-là il ne propose pas cette vérité, ce qu'il montre c'est le devoir de l'obéissance. Pour montrer que ce devoir s'impose à tous, aux prêtres mêmes et aux moines, et non aux séculiers seulement, il commence par déclarer : « Que toute personne soit soumise aux puissances supérieures »; apôtre, évangéliste, prophète, qui que ce soit encore, n'importe : en effet, cette soumission n'est en rien opposée à la piété. Et l'apôtre ne se borne pas à dire : obéisse, mais « soit soumise ». La première raison de cette loi, est appropriée à la foi des chrétiens, c'est Dieu qui l'a voulu. « Car il n'y a point de

puissance », dit l'apôtre, « qui ne vienne de Dieu ».

Que dites vous? Tout prince a été ordonné prince par Dieu? Ce n'est pas là ce que je dis, répond l'apôtre; car je ne parle pas des princes individuellement, je ne m'occupe que de l'institution en elle-même. Qu'il y ait des principautés, que les uns commandent, que les autres soient commandés, que toutes choses ne soient pas livrées au hasard, à la débandade, que les peuples ne soient pas comme les flots, emportés de côté et d'autre, c'est là ce que j'appelle une œuvre de la sagesse de Dieu. Aussi l'apôtre ne dit pas : car il n'y a pas de prince qui ne vienne de Dieu, mais c'est de l'institution elle-même qu'il parle, et il dit : « Qu'il n'y a point de puissance qui ne vienne de « Dieu, et les puissances qui existent ont été or- « données par Dieu ». De même quand le Sage dit : « C'est par le Seigneur que la femme est « appropriée à l'homme » (Proverbes, XIX, 14), il affirme que le mariage est institué par Dieu, et non pas que c'est Dieu lui-même qui marie tel homme à telle femme; car nous voyons souvent de mauvais mariages, qui ne sont pas conformes à la loi du mariage, et nous ne devons pas les attribuer à Dieu. Il ne dit pas autre chose que ce que le Christ a dit lui-même : « Celui qui créa les hommes, dès le « commencement, les créa mâle et femelle; et « il dit : Pour cette raison, l'homme quittera « son père et sa mère, et s'attachera à sa « femme ». (Matth. XIX, 4, 5; Gen. II, 24.) Comme l'égalité est souvent une cause de guerre, Dieu a établi un grand nombre de suprématies et de positions subordonnées, comme les rapports de l'homme et de la femme, du fils et du père, du vieillard et du jeune homme, de l'esclave et de l'homme libre, du prince et du sujet, du maître et du disciple. Et qu'y a-t-il d'étonnant qu'il en soit ainsi parmi les hommes, puisque dans le corps même, Dieu a établi le même ordre? En effet, il n'en a pas fait toutes les parties également considérables, il a voulu que telle fût moindre, telle, plus importante; que telle eût le commandement des autres membres, que telle autre n'eût qu'à obéir. Même loi chez les animaux, tels que les abeilles, les grues, les troupeaux de brebis sauvages. Et la mer, à son tour, n'est pas privée de ce bienfait de l'ordre; là aussi grand nombre de familles de poissons se rangent, combattent sous un commandement qui les unit, et peuvent ainsi accomplir de longues pérégrinations. Car où il n'y a pas de commandement, il n'y a que malheurs et confusion. Aussi, après avoir dit d'où vient l'autorité, l'apôtre ajoute : « Celui donc qui résiste à la « puissance, résiste à l'ordre de Dieu (2) ».

Voyez jusqu'où l'apôtre fait monter la question, par quel moyen il inspire la crainte, comment il établit que l'obéissance est une dette. En effet, les fidèles auraient pu dire : vous nous avilissez, vous nous rendez méprisables, ceux qui doivent posséder le royaume des cieux, vous les soumettez à des princes; l'apôtre montre que ce n'est pas à des princes mais à Dieu qu'il les soumet, car c'est à Dieu qu'obéit celui qui se soumet aux puissances. Mais il ne présente pas sa pensée de cette manière, il ne dit pas que c'est à Dieu qu'obéit celui qui reçoit les ordres des princes; il prend l'exemple du contraire; afin d'inspirer la crainte, afin de rendre l'obéissance plus stricte, il dit que celui qui rejette les ordres du prince, fait la guerre à Dieu qui a institué l'autorité. Et c'est une vérité que l'apôtre prend soin d'enseigner partout, à savoir que notre obéissance n'est pas une faveur que nous faisons aux princes, mais une dette que nous leur payons. Car en agissant ainsi, l'apôtre attirait à la religion les princes infidèles, et il attachait les fidèles à l'obéissance. On répétait alors partout que les apôtres étaient des séditieux, des instruments de révolutions, n'agissant, ne parlant que pour arriver au renversement de toutes les lois. Montrez le précepte que notre commun Seigneur impose à tous ceux qui le servent, vous fermerez la bouche de ceux qui accusaient les apôtres d'être des fauteurs de nouveautés, et vous aurez plus de liberté pour prêcher la vérité et ses dogmes.

2. Donc ne rougissez pas, dit l'apôtre, de cette soumission. Car c'est Dieu qui a institué les puissances, et sa vengeance est terrible contre ceux qui les méprisent. Ce n'est pas une réparation telle quelle qu'il exigera de celui qui aura désobéi, ce sera la plus redoutable des expiations, et quoique vous puissiez dire, rien ne vous en affranchira; vous subirez, de la part des hommes, les supplices les plus rigoureux, nul ne vous couvrira de sa protection, et vous ne ferez qu'allumer contre vous la colère de Dieu. Toutes ces vérités, l'apôtre les fait entendre, par ces paroles : « Et « ceux qui y résistent, s'attireront eux-mêmes

« leur condamnation ». Il continue, et une fois la crainte inspirée, il raisonne pour montrer l'utilité des puissances : « Car les princes « ne sont point à craindre, lorsqu'on ne fait « que de bonnes actions, mais lorsqu'on en « fait de mauvaises (3) ». Après un rude coup, après avoir fortement frappé les esprits, il se relâche de sa sévérité, comme un médecin adroit qui emploie de doux remèdes, il console, il dit : De quoi avez-vous peur? Pourquoi frissonner? Est-ce que l'autorité a des rigueurs pour celui qui fait le bien? Celui qui pratique la vertu a-t-il lieu de la craindre? Voilà pourquoi l'apôtre ajoute : « Voulez-vous ne point « craindre les puissances? Faites bien, et elles « vous en loueront ». Voyez-vous comme l'apôtre, pour attacher l'homme à celui qui commande, lui montre le prince même prêt à le louer? Voyez-vous comme il fait sortir la colère du cœur? « Car le prince est le ministre de « Dieu, pour vous favoriser dans le bien (4) ».

Il est si loin d'être à craindre, dit l'apôtre, qu'au contraire il vous loue; il est si loin de vous faire obstacle, qu'au contraire il vous favorise. Donc, puisque vous trouvez en lui la louange et le secours, pourquoi ne pas vous soumettre? Il vous rend la vertu plus facile, il châtie les méchants, il fait du bien aux bons et les honore, il coopère à la volonté de Dieu; de là vient que l'apôtre l'a nommé le ministre de Dieu. Voyez : je vous conseille la sagesse, et lui vous donne les mêmes avis par le moyen des lois; mes exhortations vous disent qu'il est défendu de s'enrichir par la rapine, par la violence, et lui siége pour juger ces fautes. Il travaille avec nous, il vient à notre secours, c'est Dieu qui lui a confié cette mission. Il est donc, à double titre, digne de nos respects, et parce qu'il a été envoyé par Dieu, et envoyé pour une telle mission. « Si vous faites mal, « vous avez raison de craindre »; ce n'est pas la puissance qui est à craindre, mais notre perversité. « Car ce n'est pas en vain qu'il « porte l'épée ». Voyez-vous l'apôtre armant le prince, comme on équipe un soldat, et le rendant redoutable aux pécheurs? « Car il est « le ministre de Dieu, pour exécuter sa ven- « geance, en punissant celui qui fait de mau- « vaises actions ». L'apôtre ne veut pas que le châtiment, la vengeance, l'épée vous fassent reculer d'épouvante, et il répète que le prince remplit la loi de Dieu. — Mais si le prince lui-même l'ignore? Le prince n'en est pas moins institué par Dieu. Si donc, soit qu'il châtie, soit qu'il honore, il est le ministre de Dieu, défendant la vertu, exterminant le crime, c'est-à-dire, exécutant la volonté de Dieu, pourquoi disputer contre celui qui vous procure de si grands biens, et vous aplanit les voies? Un grand nombre ont commencé par pratiquer la vertu par la crainte des princes; ensuite, c'est la crainte de Dieu qui les y a attachés. Car les esprits épais ne sont pas aussi sensibles aux biens à venir qu'aux biens présents. Celui donc qui gouverne tant d'âmes par la crainte, et par les récompenses, et qui les prédispose à recevoir la doctrine, celui-là, on a raison de l'appeler ministre de Dieu. « Il « est donc nécessaire de nous y soumettre, « non-seulement par la crainte du châtiment, « mais aussi par un devoir de conscience (5) ».

Que veut dire : « Non-seulement par la « crainte du châtiment? » Non-seulement, dit l'apôtre, vous vous élevez contre Dieu en refusant de vous soumettre; non-seulement vous vous attirez de grands maux, et de la part de Dieu et de la part des hommes, mais encore vous oubliez que le prince est pour vous la source des plus grands biens, puisqu'il vous assure la paix et fait régner l'ordre dans l'Etat. Ces puissances sont pour les Etats des sources inépuisables de bienfaits, et, si vous les supprimez, tout s'en ira; plus de villes, plus de bourgs, plus de maisons, plus de place publique; il ne subsistera plus rien, ce sera un bouleversement universel, les plus forts dévorant les plus faibles. De telle sorte que, dans le cas même où aucun châtiment ne frapperait la désobéissance, vous devriez encore votre soumission, par conscience, pour ne pas paraître ingrat envers votre bienfaiteur. « C'est pour cette raison », dit-il, « que vous payez le tribut aux princes, « parce qu'ils sont les ministres de Dieu, tou- « jours appliqués aux fonctions de leur minis- « tère (6) ». L'apôtre n'entre pas dans le détail des bienfaits dont les Etats sont redevables aux puissances, tels que le bon ordre, la paix, les autres services, tout ce qui concerne l'armée, les diverses fonctions publiques, il résume tout dans un mot. Que vous recevez des bienfaits du prince, dit l'apôtre, vous le témoignez vous-même en lui payant un tribut. Voyez la sagesse, l'intelligence du bienheureux Paul! Il montre dans ce qui paraissait un pesant fardeau, des exactions mêmes, un té-

moignage rendu à l'autorité qui pourvoit au bien de tous. Car enfin, dit l'apôtre, pourquoi lui payons-nous des tributs? N'est-ce pas parce qu'il pourvoit à nos besoins? N'est-ce pas pour récompenser le chef de toute sa sollicitude? Evidemment nous ne paierions aucun tribut, si nous ne savions pas tout d'abord que nous profitons d'un tel gouvernement; ce qui fait que, dès l'origine, il a été décrété par tous que ceux qui nous commandent, seraient nourris par nous, c'est que négligeant leurs propres affaires, ils ne s'occupent que des affaires publiques, et qu'ils consacrent tous leurs loisirs à conserver nos intérêts.

3. Après les considérations extérieures, il reprend ses premières réflexions : en effet, c'est de cette manière qu'il lui était plus facile de persuader le fidèle : il montre de nouveau que c'est là ce qui plaît à Dieu, et il conclut en disant : « Parce qu'ils sont les ministres de « Dieu ». Il montre ensuite le travail qu'ils entreprennent, la peine qu'ils se donnent : « Toujours appliqués aux fonctions de leur « ministère ». Voilà leur vie, voilà leur passion, faire en sorte que vous jouissiez de la paix. Par cette raison, dans une autre épître encore, il ne se contente pas d'ordonner qu'on leur soit soumis, il prescrit encore de prier pour eux, et, à ce propos, il montre l'utilité qui en résulte pour tous : « Afin que nous « menions une vie paisible et tranquille ». (I Tim. II, 1, 2.) En effet, nous ne retirons pas un mince avantage, pour la vie présente, de ces princes qui mettent des armées en branle, repoussent les ennemis du dehors, répriment dans les villes les séditieux et tranchent tous les différends. Ne me dites donc pas que souvent tel prince abuse de ce pouvoir, ne considérez que le bien de l'institution, et vous y trouverez une preuve de la parfaite sagesse de Celui qui l'a établie dès le principe. « Ren- « dez donc à chacun ce qui lui est dû; le « tribut, à qui vous devez le tribut; les im- « pôts, à qui vous devez les impôts; la crainte, « à qui vous devez de la crainte; l'honneur, à « qui vous devez de l'honneur. Acquittez-vous « envers tous de tout ce que vous leur devez, « ne demeurant redevables que de l'amour « qu'on se doit toujours les uns pour les au- « tres (7, 8) ».

Il insiste encore et toujours sur les mêmes devoirs; ce n'est pas de l'argent seulement que l'apôtre réclame pour les princes, mais de l'honneur et de la crainte. Et, comment, lorsqu'il dit plus haut : « Voulez-vous ne point « craindre les puissances? Faites bien », dit-il ici : « Rendez ce que vous devez, la crainte? » C'est qu'il veut parler de la crainte respectueuse et non de l'effroi qui vient d'une mauvaise conscience, et qu'il a indiqué plus haut. Et il ne dit pas : Donnez, mais, « Rendez » et il ajoute : « Ce que vous devez » : en effet, ce n'est pas là une faveur de votre part, c'est une dette, et si vous ne la payez pas, vous serez puni de votre ingratitude. Et gardez-vous de croire que ce devoir vous rabaisse, que votre dignité particulière subisse une atteinte d'avoir à vous lever, à vous découvrir devant le prince. Si ce précepte a été donné quand les princes étaient païens, à bien plus forte raison doit-il être pratiqué aujourd'hui qu'ils sont fidèles. Que si vous me répondez que des grâces plus relevées vous ont été accordées, sachez que votre heure n'est pas encore venue; vous êtes encore étranger et voyageur. Viendra le temps où votre splendeur éclipsera tout; en ce moment, votre vie est cachée avec le Christ dans le sein de Dieu. Quand le Christ apparaîtra, vous aussi alors vous apparaîtrez avec lui dans sa gloire. Ne cherchez donc pas, dès cette vie qui s'écoule, votre rétribution, et, s'il faut vous tenir avec crainte en la présence du prince, ne voyez rien dans ce devoir qui soit indigne de votre noblesse. Car c'est la volonté de Dieu, afin que le prince institué par lui, possède la force qui convient au prince. Car lorsque celui à qui sa conscience ne reproche rien de mal, se tiendra avec crainte devant le souverain juge, à bien plus forte raison tremblera celui qui commet des actions mauvaises. Quant à vous, vous y gagnerez un éclat plus brillant; ce n'est pas l'honneur par vous rendu qui peut vous avilir, mais l'honneur par vous refusé; et le prince ne fera que vous admirer davantage, et fût-il infidèle, il en prendra occasion de glorifier le Seigneur.

« Acquittez-vous envers tous de tout ce que « vous leur devez, ne demeurant redevables « que de l'amour qu'on se doit toujours les « uns aux autres ». Nouveau retour de l'apôtre à la mer de tous les biens, à la maîtresse qui inspire toutes ses paroles, à la cause de toutes les vertus, et la charité, elle aussi, est une dette, non temporaire comme un tribut, comme un impôt, mais à payer continuellement. Cette dette, l'apôtre ne veut pas qu'elle

soit jamais payée ; ou plutôt il veut qu'on la paye toujours, sans qu'on soit jamais quitte, sans qu'on cesse de la devoir. Telle est la nature de cette dette, on donne toujours, on doit toujours. Après avoir dit comment il faut aimer, il montre l'avantage de la charité par ces paroles : « Car celui qui aime le prochain « accomplit la loi ». Ne regardez donc pas comme une faveur ce qui est une dette ; vous devez l'amour à votre frère, à cause de la parenté spirituelle, et ce n'est pas là la seule cause ; considérez de plus, que nous sommes membres les uns des autres ; si cet amour nous manque, tout est déchiré. Donc, aimez votre frère. Si vous retirez de cet amour l'immense avantage d'accomplir la loi tout entière, vous devez l'amour à votre frère, en retour du bienfait que vous recevez de lui. « Parce « que ces commandements de Dieu : Vous ne « commettrez point d'adultère ; vous ne tuerez « point ; vous ne déroberez point ; vous ne por- « terez point de faux témoignage, et s'il y a « quelque autre commandement semblable, « tous sont compris en abrégé dans cette pa- « role : Vous aimerez le prochain comme vous- « même (9) ». — (Matth. XXII, 39.) L'apôtre ne dit pas : Sont accomplis, mais : « Sont compris « en abrégé », c'est-à-dire que cette parole renferme dans une brièveté concise l'ensemble complet des commandements. Car le principe et la fin de la vertu, c'est l'amour ; voilà la racine, voilà le fondement, voilà le faîte. Si donc c'est le principe et le parfait accomplissement, où rien trouver qui l'égale ?

4. Mais ce n'est pas simplement l'amour que le précepte demande, c'est l'intensité de l'amour. Il n'est pas dit seulement : Aimez votre prochain, mais « comme vous-même ». Aussi le Christ disait-il que ce précepte contient la loi et les prophètes. Et voyez, après avoir établi deux sortes d'amour, jusqu'où il élève l'amour du prochain. Après avoir dit : « Voici « le premier commandement : Tu aimeras le « Seigneur ton Dieu », il continue : « Voici « le second », et il n'oublie pas d'ajouter : « Semblable au premier, et ton prochain « comme toi même ». Où rien trouver qui égale cette bonté du Sauveur ? Malgré l'immense distance qui nous sépare de lui, il range l'amour que les hommes doivent aux hommes tout près de l'amour qui lui est dû à lui-même, il déclare que ces deux amours sont semblables. Les mesures qu'il assigne des deux côtés sont presque égales ; pour le premier amour, il disait : « De tout ton cœur, et de toute ton « âme » ; pour l'amour du prochain, « comme « toi-même ». Maintenant Paul enseigne que, sans l'amour du prochain on ne recueille pas une grande utilité de l'amour de Dieu. De même que nous, quand nous avons de l'amour pour quelqu'un, nous disons : si vous l'aimez, c'est moi que vous aimerez, ainsi faisait le Christ, quand il disait : « Semblable au pre- « mier » ; quand il disait à Pierre : « Si vous « m'aimez, paissez mes agneaux ». (Jean, XXI, 16.)

« L'amour qu'on a pour le prochain, ne « souffre point qu'on lui fasse du mal ; aussi « l'amour est l'accomplissement de la loi (10) ». Voyez les deux mérites de l'amour : il empêche de faire le mal, (car, dit l'apôtre : « Il ne souf- « fre point qu'on lui fasse du mal »), et il « opère le bien : « Aussi l'amour est l'accom- « plissement de la loi », dit-il ; non-seulement c'est l'abrégé de la doctrine des bonnes œuvres, mais il en rend la pratique facile. L'amour ne nous apprend pas seulement ce que nous devons savoir, (ce qui est l'office de la loi), mais il nous donne pour l'exécution un puissant secours qui ne nous aide pas seulement à pratiquer une partie des préceptes, mais parfait en nous la vertu tout entière. Aimons-nous donc les uns les autres, puisque c'est là le moyen d'aimer ce Dieu qui nous a tant aimés. Chez les hommes, si vous aimez une personne qui est aimée d'une autre, cette autre personne s'en offense. Dieu, au contraire, veut que vous partagiez votre amour entre lui et vos frères, et Dieu déteste celui qui ne fait pas ce partage. C'est que l'amour humain est rempli de jalousie et de haines envieuses, tandis que l'amour divin est au-dessus de toutes ces passions. Voilà pourquoi Dieu demande que nous partagions son amour. Aimez, dit-il, avec moi, et je vous en aimerai davantage. Voyez-vous l'ardent amour que ces paroles respirent ? Si vous aimez ceux que j'aime, je croirai alors à la sincérité de votre amour pour moi. En effet, il désire vivement notre salut, et il y a longtemps qu'il nous l'a fait savoir. Quand il créa l'homme, que dit-il ? écoutez : « Faisons « l'homme à notre image » (Gen. I, 26) ; et encore : « Faisons lui une aide, il n'est pas bon « que l'homme soit seul ». (Gen. II, 18.) Et, lorsqu'après la prévarication il le réprimanda, voyez avec quelle mansuétude il lui parle ! Il

ne lui dit pas : Misérable, infâme, après tant de bienfaits reçus, c'est au démon que tu t'es abandonné, tu as quitté ton bienfaiteur pour t'attacher au démon pervers. Que lui dit-il, au contraire ? « D'où avez-vous su que vous étiez « nu, sinon de ce que vous avez mangé du « fruit de l'arbre dont je vous avais défendu « de manger ? » (Gen. III, 11.) On dirait un père qui a défendu à son fils de toucher un glaive ; le fils a désobéi, s'est blessé ; le père lui dit : D'où vient que tu es blessé? Cela vient de ce que tu ne m'as pas écouté. Entendez-vous cette manière de parler, qui marque plutôt l'ami que le Seigneur ? je dis l'ami méprisé, qui pourtant ne cesse pas d'aimer.

Sachons donc l'imiter ; et quand nous adressons des reproches, gardons aussi cette mansuétude. Les reproches qu'il fait à la femme sont empreints de la même douceur. Ou plutôt ce ne sont pas des reproches, c'est un avertissement, c'est une exhortation pour ramener au devoir, ce sont des précautions pour l'avenir. Voilà pourquoi il n'a rien à dire au serpent : c'était lui qui était l'artisan de ces malheurs, et le serpent ne pouvait rejeter la faute sur aucun autre. Aussi le Seigneur lui infligea-t-il un châtiment terrible. Et il ne s'en tint pas là ; il enveloppa la terre dans la malédiction. S'il chassa l'homme du paradis, et le condamna au travail, c'est pour cette raison surtout qu'il convient d'adorer et d'admirer. Les délices du paradis avaient provoqué le relâchement ; le Seigneur retranche le plaisir, il élève la douleur comme un mur destiné à préserver de l'indolence, afin que l'homme retourne à son amour. Et maintenant comment a-t-il traité Caïn ? Ne lui a-t-il pas montré la même mansuétude ? Outragé par lui, Dieu ne l'outrage pas en retour, mais il l'exhorte, il lui dit : « Pourquoi cet abattement sur votre visage ? » (Gen. IV, 6.) Son action pourtant n'admettait nulle excuse. Mais ce n'est pas une telle réprimande que Dieu lui adresse ; que lui dit-il ? « Vous avez péché ? Restez-en là, n'a-« joutez pas un nouveau crime à celui que « vous avez commis : il se tournera vers vous, « et vous lui commanderez » ; il lui parle de son frère. Car, dit-il, si vous craignez qu'à cause de son sacrifice qui m'a plu, je ne vous enlève votre droit d'aînesse, rassurez-vous, je vous donne autorité sur lui ; amendez-vous, aimez celui qui ne vous a fait aucun tort ; car je prends un soin égal de vous deux. Mon plus grand plaisir, c'est qu'il n'y ait entre vous aucun dissentiment. Comme une mère qui aime ses enfants, Dieu fait et dispose tout pour prévenir leur division.

5. Mais je veux un exemple pour éclaircir mon discours. Représentez-vous Rebecca, troublée, cherchant de toutes parts un moyen de sauver son plus jeune fils des mauvais desseins de l'aîné. Elle aimait Jacob, mais elle n'avait pas d'aversion pour Esaü. D'où vient qu'elle disait : « Que je ne perde pas mes deux « fils en un seul jour ». (Gen. XXVII, 45.) C'est avec la même affection que Dieu disait alors : « Vous avez péché ? Restez-en là : il se tour-« nera vers vous » (Gen. IV, 7) ; le Seigneur voulait ainsi prévenir le fratricide, établir la paix entre les deux frères. Maintenant, même après que Caïn eut commis le meurtre, même alors, Dieu ne cesse pas de le couvrir de sa providence, c'est encore avec douceur qu'il parle à celui qui vient de tuer son frère. « Où « est Abel, votre frère ? » Question faite pour amener un aveu. L'autre continue la résistance avec un surcroît d'impudence effrontée. Même alors, Dieu ne s'éloigne pas de lui ; au contraire, les paroles du Seigneur sont celles d'un ami outragé, méprisé. « La voix du sang de « votre frère crie vers moi ». Et c'est encore ici, avec l'homicide, la terre qui subit la colère de Dieu, c'est elle qu'il maudit : « Mau-« dite soit la terre qui a ouvert sa bouche pour « recevoir le sang de votre frère ». Dieu fait ce que font les hommes qui déplorent des malheurs, ce que faisait David, après la mort de Saül. Il maudissait les montagnes qui avaient bu son sang : « Montagnes de Gelboé, « que la rosée et la pluie ne tombent jamais « sur vous, parce que c'est là qu'ont été jetés « les boucliers des vaillants ». (II Rois, I, 21.) On dirait que Dieu aussi fait entendre un chant funèbre. La voix du sang de votre frère crie vers moi : « Vous serez donc maintenant « maudit sur la terre, qui a ouvert sa bouche, « pour recevoir le sang de votre frère répandu « par votre main ».

Il parlait ainsi pour apaiser les bouillons de sa colère, pour le porter à aimer son frère au moins après sa mort. Tu as éteint sa vie, lui dit-il, et tu n'éteins pas encore ta haine? Voyez ce que fait Dieu ? Il aimait ces deux frères, parce qu'il les avait créés. Eh quoi ? laissera-t-il le meurtrier impuni ? Mais ce serait le rendre pire qu'il n'est. Il le punira donc ? Mais

Dieu est le plus tendre des pères. Voyez donc comment il s'y prend, pour punir et montrer en même temps son amour; ou plutôt il ne punit pas, il se borne à redresser. Le Seigneur, en effet, ne le tue pas, il l'assujétit à trembler, pour se purifier de son crime, pour revenir ainsi à l'amour de Dieu, pour se réconcilier avec son frère mort, car Dieu ne voulait pas que le meurtrier quittant la vie fût encore l'ennemi de celui qui était mort. Voilà comment font ceux qui aiment, quand on ne répond pas à leurs bienfaits par de l'amour; ils deviennent alors malgré eux, violents, menaçants; ils ne le sont pas de gaieté de cœur, mais l'amour les y porte parce qu'ils veulent attirer à eux ceux qui les méprisent. Quelle que soit la contrainte qui se mêle à une telle affection, ceux qui aiment beaucoup y trouvent cependant une consolation; c'est ainsi que le châtiment même vient de l'affection. Ceux qui se soucient peu d'être haïs, ne tiennent pas non plus à punir. Voyez Paul, de son côté, disant aux Corinthiens : « Quel est celui « qui peut me réjouir, si ce n'est celui qui « s'attriste à cause de moi? » (II Cor. II, 2.) Ainsi c'est quand il menace du châtiment qu'il montre son amour. De même c'est parce que l'Egyptienne avait pour Joseph un violent amour, qu'elle le livra à la peine. Mais celle-ci ne voulait que le mal, parce que son amour était impudique; Dieu, au contraire, ne veut que le bien, car son amour est digne de lui. Voilà pourquoi il ne dédaigne pas de s'abaisser aux lourdes expressions de la parole humaine et de se donner la qualification de jaloux : « Je « suis », dit-il, « un Dieu jaloux » ; c'est pour vous apprendre l'intensité de son amour. (Exode, XX, 5.)

Aimons-le donc comme il veut être aimé; Dieu attache un grand prix à notre amour. Si nous nous détournons de lui, il reste, il nous provoque; et si nous refusons de nous retourner vers lui, il nous punit, parce qu'il nous aime, et non parce qu'il veut se venger. Voyez donc ce qu'il dit dans Ezéchiel, à la ville qu'il aimait, et qui lui répondait par des mépris : « Je susciterai contre vous ceux que vous « aimiez, et je vous livrerai entre leurs mains, « et ils vous lapideront, et ils vous égorgeront, « et mon zèle pour vous vous sera retiré, et je « me reposerai et je ne m'occuperai plus de « vous ». (Ezéch. XXIII, 22.) Que dirait de plus un amant passionné, méprisé par celle qu'il aime, et ensuite embrasé de nouveau de son amour? Il n'est rien que Dieu ne fasse pour être aimé de nous; il n'a pas même épargné son Fils. Mais nous sommes intraitables et cruels. Devenons enfin sensibles, aimons Dieu comme il faut l'aimer, faisons-nous une volupté de la vertu. Avec une femme qu'on aime on ne sent rien des douleurs qui attristent la vie chaque jour; avec cet amour divin, ce pur amour, songez quels sont les délices et les plaisirs. Voilà, oui, voilà le royaume des cieux, voilà les vraies jouissances, voilà la volupté, voilà la sérénité, la joie, la béatitude. Mais quoi que je dise, je ne dirai rien qui soit digne d'un tel sujet, l'expérience seule peut révéler ce qu'est en soi un tel bien. Aussi le prophète disait-il : « Mettez vos délices dans le Sei- « gneur; et goûtez et voyez combien le Sei- « gneur est doux ». (Ps. XXXVI, 4, et XXXIII, 9.) Obéissons donc, et plongeons-nous dans les délices du divin amour. Car, par ce moyen, même d'ici-bas nous verrons peut-être le royaume des cieux, et nous commencerons à vivre de la vie des anges; quoique séjournant sur la terre, nous n'aurons rien à envier aux habitants du ciel, et, après notre départ, nous nous tiendrons rayonnant de splendeur devant le tribunal du Christ, et nous jouirons d'une gloire ineffable; puissions-nous tous l'obtenir par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient, comme au Père, comme au Saint-Esprit, la gloire, l'empire, l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXIV.

SACHANT DE PLUS, QUE LE TEMPS PRESSE, ET QUE C'EST L'HEURE DE NOUS RÉVEILLER DE NOTRE ASSOUPISSEMENT. (XIII, JUSQU'A LA FIN DU CHAPITRE.)

Analyse.

1. De la nécessité de se réveiller, parce que le jour approche.
2. Sur les œuvres de ténèbres et sur les armes de lumière. — Se revêtir de Jésus-Christ. — Contre les débauches, l'ivresse, l'impudicité.
3. Contre ceux qui se croient éveillés et qui dorment ; le démon, voleur de nuit, perçant les murs, égorgeant ceux qui sont couchés, dévastant toute la maison.
4. Des festins : contre les orgies, tableaux divers ; qu'est-ce que se revêtir de Jésus-Christ ?

1. Après leur avoir donné tous les préceptes convenables, il les excite à la pratique du bien par la considération de l'urgence. Le jugement, dit-il, est à nos portes; c'est ainsi qu'il écrivait aux Corinthiens : « Le temps est court » (I Cor. VII, 29), et aux Hébreux : « Encore un « peu de temps, et celui qui doit venir, vien- « dra et ne tardera pas ». (Hébr. X, 37.) Mais, dans ces lettres, il ranimait les fidèles au milieu de leurs épreuves; ses paroles avaient pour but de rafraîchir les combattants inondés de sueur, de les consoler des persécutions qu'ils subissaient coup sur coup; ici, au contraire, l'apôtre réveille des endormis; car voilà la double utilité que nous pouvons retirer de ses réflexions. Mais que signifie ce qu'il dit : « Que « c'est l'heure de nous réveiller de notre assou- « pissement? » Cela veut dire, la résurrection approche; le jugement redoutable approche; le jour approche qui sera comme un four embrasé, il faut enfin secouer notre engourdissement. « Puisque nous sommes plus proches « de notre salut que lorsque nous avons reçu « la foi ». Voyez-vous comme il leur montre déjà la résurrection? Le temps marche, dit-il, la vie présente se consume, la vie à venir se rapproche de nous. Si donc vous êtes prêt, si vous avez accompli toutes les prescriptions, voici le jour du salut; si vous n'en avez rien fait, il n'en est pas de même. Mais, jusqu'à ce moment, ce ne sont pas les pensées tristes, mais les pensées riantes qui lui fournissent ses exhortations; et, par ce moyen, il les affranchit de tout regret des choses présentes. Ensuite, comme il était à croire qu'ils avaient été plus ardents au commencement, quand leur ferveur était dans toute sa force; qu'à la longue leur zèle s'était refroidi, l'apôtre leur dit que c'est une disposition toute contraire qu'ils doivent faire paraître; qu'ils ne doivent pas se relâcher au fur et à mesure que le temps avance, mais bien plutôt montrer plus d'ardeur que jamais. C'est en effet quand le roi est sur le point d'arriver qu'il convient de faire de plus grands préparatifs; c'est quand l'heure des prix approche, qu'il convient de s'animer le plus aux combats; ainsi font les coureurs; c'est vers la fin de la course, au moment de recevoir les prix, qu'ils s'animent le plus. Voilà pourquoi l'apôtre dit : « Puisque nous « sommes plus proches de notre salut que « lorsque nous avons reçu la foi. La nuit est « déjà fort avancée, et le jour s'approche (12) ».

Donc si la nuit s'en va, si le jour approche, faisons désormais les œuvres du jour, non celles de la nuit. C'est la conduite que nous tenons dans la vie ordinaire; quand nous voyons venir le point du jour qui hâte le départ de la nuit, quand nous entendons chanter l'hirondelle, chacun de nous réveille son voisin, quoique la nuit n'ait pas encore disparu; quand elle a tout à fait cédé la place au

jour, alors nous nous excitons tous, les uns les autres, en répétant : Il est jour, et nous entreprenons toutes les œuvres qui se font le jour, nous passons nos vêtements, nous secouons nos songes, nous chassons le sommeil, pour que le jour nous trouve préparés, nous voulons avant que les rayons du soleil aient brillé, être sur pied et à l'ouvrage. Ce que nous faisons dans ces circonstances, faisons-le ici : rejetons nos visions, débarrassons-nous des songes de la vie présente, secouons l'assoupissement profond ; en guise de vêtements, revêtons-nous de vertu, c'est tout ce que veulent dire ces paroles : « Quittons donc les œuvres de ténèbres, « et revêtons-nous des armes de lumière ». Car c'est à la mêlée, à la bataille que le jour nous appelle. Mais ne vous troublez pas à ces mots d'armes et de mêlée. Les armes matérielles sont pesantes et pénibles à porter, nos armes à nous sont désirables et dignes d'envie, ce sont des armes de lumière ; elles vous rendent plus éclatant que le soleil, elles vous font resplendir au loin d'une éblouissante clarté ; elles sont pour vous un solide rempart : car ce sont des armes, et elles vous font rayonner, parce que ce sont des armes de lumière. Quoi donc ? Ne faut-il pas combattre ? Sans doute il faut combattre, c'est une nécessité ; mais il n'y a ni fatigue ni peine à supporter ; car notre guerre à nous c'est une danse, c'est une fête. Telles sont nos armes, telle est la puissance de Celui qui commande nos légions. Beau comme l'époux qui sort de la chambre nuptiale, tel est celui qui se munit de ces armes ; car c'est tout ensemble un soldat, un époux. Maintenant, quand l'apôtre dit que « le jour approche », il n'entend pas dire seulement qu'il va venir, mais qu'il reluit déjà ; en effet, il ajoute : « Marchons avec honnêteté comme on marche « pendant le jour (13) ». Car il fait jour déjà. Le motif qui ordinairement a le plus de puissance auprès du grand nombre, lui sert ici à entraîner les fidèles, la bienséance : attendu qu'ils sont fort jaloux de bonne renommée. L'apôtre ne dit pas : Marchez, mais : « Mar« chons », afin de mieux faire accepter l'exhortation et d'adoucir la réprimande. « Point « de débauches, d'ivresses ». Il ne défend pas de boire, mais de dépasser la mesure ; il ne proscrit pas l'usage, mais l'abus du vin ; c'est avec la même modération de langage qu'il continue. « Point d'impudicités, de dissolu« tions ». Il ne supprime pas le commerce avec les femmes, mais la fornication. « Point « de querelles, ni d'envie ». Il veut éteindre les foyers où s'allument les passions mauvaises, étouffer la concupiscence et la colère. Il ne suffit pas à l'apôtre de combattre ces passions en elles-mêmes, il en tarit les sources.

2. Rien n'embrase la concupiscence, rien n'enflamme la colère comme le vin et l'ivresse. Aussi, est-ce après « Point de débauches, « d'ivresses », qu'il dit : « Point d'impudicités, « de dissolutions, point de querelles ni d'en« vie ». Et il ne s'arrête pas là ; mais, quand il nous a débarrassés de nos mauvais vêtements, écoutez de quelle parure il nous embellit par ces paroles : « Mais revêtez-vous de Notre-Sei« gneur Jésus-Christ (14) ». Il ne parle plus d'œuvres à faire, mais il s'exprime d'une manière plus propre à encourager. Quand il s'agissait du vice, il parlait d'œuvres ; mais maintenant qu'il s'agit de la vertu, il ne parle plus d'œuvres, mais d'armes, afin de montrer par cette expression que la vertu orne en même temps qu'elle protége celui qui la possède. Et l'apôtre ne s'arrête pas là ; il élève beaucoup plus haut son discours, il conçoit une image d'une redoutable grandeur ; c'est le Seigneur même qu'il nous donne pour vêtement, le Roi des rois. Celui qui en est revêtu possède la vertu parfaite dans son intégrité. Ces paroles : « Revêtez-vous », nous prescrivent de nous en envelopper complétement. C'est la même pensée que l'apôtre exprime ailleurs : « Si Jésus-Christ est en vous » (Rom. VIII, 10) ; et encore : « Que dans l'homme inté« rieur habite le Christ ». (Ephés. III, 16, 17.) Ce qu'il veut en effet, c'est que notre âme soit son domicile, c'est que le Christ soit pour nous comme un vêtement, c'est qu'il soit tout pour nous, et au dedans, et au dehors. Car le Christ est notre plénitude : « La plénitude de celui qui « remplit tout en tous » (Ephés. I, 23) ; il est la voie, il est l'homme, il est l'époux : « Car « je vous ai fiancés à cet unique époux, comme « une vierge pure ». (II Cor. XI, 2.) Il est la racine, le breuvage, la nourriture, la vie : « Et « je vis », dit Paul lui-même ailleurs, « ou « plutôt, ce n'est plus moi qui vis, mais Jésus« Christ qui vit en moi ». (Gal. II, 20.) Il est l'apôtre, le pontife suprême, le docteur, le père, le frère, le cohéritier, le compagnon du sépulcre et de la croix : « Car nous avons été « ensevelis » nous-mêmes, dit encore l'apôtre, « et nous avons été entés en lui, par la res-

« semblance de sa mort ». (Rom. VI, 4, 5.) Il est aussi un suppléant : « Nous faisons donc « la fonction d'ambassadeurs pour Jésus-« Christ ». (II Cor. V, 20.) Il est encore notre avocat auprès du Père, car « Il intercède pour « nous ». (Rom. VIII, 34.) Il est et l'habitation et l'habitant. Celui-là « demeure en moi et « moi en lui ». (Jean, VI, 57.) C'est, en outre, un ami : « Car vous êtes mes amis ». (Jean, XV, 14.) C'est le fondement, la pierre de l'angle; quant à nous, nous sommes ses membres, le champ qu'il cultive, l'édifice qu'il construit, sa vigne, les ouvriers qui y travaillent avec lui. Que ne veut-il pas être pour nous? quel moyen ne prend-il pas pour nous appliquer, nous attacher à lui? ce qui est la preuve de son ardent amour. Cédez-lui donc, en secouant votre sommeil; revêtez-vous de lui, et, vous en étant revêtu, donnez-lui votre chair à façonner à son gré. C'est ce que l'apôtre a fait entendre par ces paroles : « Et ne cher-« chez pas à contenter votre sensualité ».

De même qu'il ne défend pas de boire, mais de s'enivrer; ni de se marier, mais de s'adonner au libertinage; de même il ne réprouve pas les soins qu'on prend du corps, mais seulement la concupiscence, il ne veut pas que nous franchissions les limites de la nécessité. La preuve qu'il ne proscrit pas les soins pour le corps, c'est ce qu'il écrit à Timothée : « Usez « d'un peu de vin, à cause de votre estomac « et de vos fréquentes maladies ». (I Tim. V, 23.) Oui, soignez votre corps, mais pour la santé, non pour la luxure. Il n'y aurait pas d'ailleurs prévoyance et soin pour le corps si vous ne faisiez qu'allumer en lui une flamme ardente; que d'en faire une fournaise insupportable. Voulez-vous bien comprendre ce que c'est que soigner le corps, pour la concupiscence? Voulez-vous qu'on ne vous voie jamais préoccupés de tels soins? Regardez ceux qui s'abandonnent à l'ivresse, à la gourmandise, qui recherchent le luxe des vêtements, la délicatesse, la mollesse, les dissolutions, et vous comprendrez les paroles de l'apôtre. Tous ces débauchés recherchent, non la santé, mais la luxure, ce qui attise le feu des passions. Mais vous, qui avez revêtu le Christ, qui avez rejeté toutes ces souillures, ne recherchez, pour le corps, que la santé; prenez soin de votre corps uniquement dans cette vue; rien au delà; employez toute votre ardeur pour les biens spirituels. C'est ainsi que vous pourrez secouer ce sommeil, toutes ces concupiscences ne pèseront pas sur vous. Qu'est-ce que la vie présente? un sommeil, et les affaires qui s'y rapportent, ne diffèrent en rien des songes. Et, de même que ceux qui dorment, font entendre des paroles insensées, et la plupart du temps n'ont que des visions malsaines, de même, en est-il de nous, ou plutôt notre condition est bien pire. Car celui qui commet, en songe, des actions coupables, ou prononce des paroles honteuses, une fois délivré du sommeil, l'est aussi de la honte, et n'a pas d'expiation à subir; ici, au contraire, et la honte, et le chatiment subsistent pour l'éternité. Autre différence encore : ceux qui sont riches en songe, une fois le jour arrivé, comprennent le néant de leurs richesses; ici, au contraire, c'est ce que l'on comprend même avant que le jour arrive; avant notre départ d'ici bas, ces songes sont déjà loin. Secouons donc ce sommeil funeste. Car si ce jour nous surprend dormant encore, ce qui nous saisira, c'est une mort immortelle; et avant que ce jour arrive, nous serons la proie facile de tous nos ennemis, et des hommes et des démons; s'ils veulent notre mort, nul ne les empêchera de nous frapper. Si le grand nombre était éveillé, le danger ne serait pas si grand; mais à peine un ou deux tiennent leur flambeau allumé, les autres dorment comme au sein de la nuit la plus profonde, voilà pourquoi nous ne pouvons trop veiller nous-mêmes, prendre trop de précautions, si nous voulons éviter d'insupportables malheurs.

3. Ne croirait-on pas que nous sommes à présent en pleine lumière? Ne croyons-nous pas être tous bien éveillés et sur nos gardes? Et pourtant (mes paroles vont provoquer peut-être votre rire, je parlerai toutefois) nous dormons tous, nous ronflons dans une nuit profonde tous tant que nous sommes. Si nos yeux pouvaient voir les substances incorporelles, je vous montrerais comment pendant que la plupart de nous ronflent, le démon perce les murs, égorge les malheurex couchés, dévalise l'intérieur de la maison, comme un malfaiteur que rien ne gêne dans l'obscurité épaisse. Mais si nos yeux ne peuvent saisir l'insensible, servons-nous de la parole pour le décrire, représentons-nous par la pensée combien sont appesantis par les passions coupables, combien sont tenus dans les chaînes d'un lourd assoupissement, combien éteignent la

lumière de l'esprit. Aussi voient-ils une chose pour une autre, entendent-ils une chose pour une autre, et aucune des paroles prononcées ici ne frappe leur attention. Si je mens, si vous êtes éveillé, alors dites-moi ce qui s'est passé ici aujourd'hui, si tout ce que vous avez entendu n'a pas été pour vous comme un songe. Oh ! je sais bien que quelques-uns réclameront ; ce que je dis ne s'adresse pas à tous ; mais vous, à qui mes paroles s'adressent, vous qui n'avez rien gagné à venir ici, répondez-moi, quel est le prophète, quel est l'apôtre qui s'est entretenu aujourd'hui avec nous, et de quoi ? Vous ne sauriez répondre : le plus grand nombre des paroles prononcées ici, l'ont été pour vous comme dans un songe, vous n'avez rien entendu réellement. Ce que je dis s'adresse aussi aux femmes ; elles dorment, elles aussi, d'un profond sommeil, et plût au ciel que ce fût un sommeil ! Car celui qui dort, ne dit rien, soit en mal, soit en bien; mais celui qui veille comme vous veillez, lance beaucoup de paroles qui retomberont sur sa tête, supputant ses usures, roulant des pensées de gros intérêts, n'ayant dans sa tête qu'un négoce de scélératesse et d'effronterie, remplissant son âme des épines qu'il y plante, y étouffant la bonne semence jusque dans la racine. Relevez-vous ; toutes ces épines, extirpez-les ; secouez votre ivresse ; car de cette ivresse, vient votre sommeil. Quand je parle d'ivresse, je ne dis pas seulement l'ivresse du vin, mais celle qu'excitent en vous les soucis de la vie présente, et à cette ivresse j'ajoute celle que le vin provoque. Mon discours ne s'adresse pas aux riches seulement, mais aux pauvres, et surtout à ceux qui chargent les tables pour des repas d'amis. Il n'y a là ni plaisir, ni récréation, mais supplice et châtiment ; le plaisir ne consiste pas à dire des paroles honteuses, mais à faire entendre des discours honnêtes, le plaisir consiste à se rassasier, non pas à se crever les entrailles. Si vous prenez cela pour de la volupté, montrez-la moi le soir, votre volupté. Je ne veux pas encore vous parler des conséquences funestes de ces débauches, je ne vous entretiens quant à présent que de la brièveté de cette volupté sitôt altérée ; à peine le repas terminé, la joie a déjà disparu. Si je rappelais les vomissements, les pesanteurs de tête, les maladies imposisbles à compter, l'âme prisonnière, captive, que pourriez-vous me répondre? Est-ce parce que nous sommes pauvres, que nous devons nous couvrir de honte?

Ce que j'en dis, ce n'est pas pour empêcher les réunions, les festins, mais pour prévenir une conduite honteuse ; et puis je voudrais que les plaisirs fussent vraiment des plaisirs, et non un supplice, un châtiment, de l'ivresse, des indigestions. Apprenons aux gentils qué les Chrétiens savent goûter les plaisirs, mais les plaisirs honnêtes. Car c'est l'Ecriture qui dit : « Réjouissez-vous dans le Seigneur avec « tremblement ». (Ps. II, 11.) Comment se réjouir? En récitant des hymnes, en priant, en faisant entendre des psaumes, au lieu de tous ces chants ignobles. Voulez-vous que le Christ prenne place à votre table, que sa bénédiction se répande sur tous vos convives? Priez, faites entendre des chants spirituels, appelez les pauvres à partager le repas, faites y régner le bon ordre et la tempérance ; voulez-vous convertir en église la salle du festin ? Au lieu de vociférations indécentes et d'applaudissements, et de trépignements, faites entendre les hymnes en l'honneur du souverain maître de toutes choses. Ne me dites pas : Qu'une autre coutume a prévalu ; corrigez ce qui est mauvais. « Soit que vous mangiez », dit ailleurs l'apôtre, « soit que vous buviez, quoi « que vous fassiez, faites tout pour la gloire de « Dieu ». (I Cor. X, 31.) De vos impurs festins viennent les mauvais désirs, les impuretés, le mépris pour les épouses, les courtisanes en honneur; de là, la ruine des familles, des maux innombrables ; tout est bouleversé ; abandonnant la source pure, vous courez au cloaque immonde. Car que le corps de la courtisane ne soit qu'un cloaque immonde, je ne le demande à nul autre qu'à vous, qui vous vautrez dans ces immondices. Est-ce que vous ne rougissez pas, est-ce que vous ne vous regardez pas comme impur, quand vous avez péché ? Aussi, je vous en conjure, fuyez la fornication et la mère de la fornication, l'ivresse. Pourquoi jetez-vous la semence où il n'y a pas d'espoir de moisson ? Je me trompe, quand vous moissonneriez, le fruit vous couvrirait de honte. Quand il en naîtrait un enfant, ce serait une honte pour vous, et cet enfant vous doit son malheur à vous qui l'avez fait bâtard et déshonoré par sa naissance. Et quand vous lui laisseriez des monceaux d'or, méprisé dans la famille, méprisé dans la cité, méprisé devant les tribunaux, ce ne sera

jamais que le fils de la courtisane, le fils de la femme esclave ; et vous êtes méprisé à votre tour, soit vivant, soit mort ; vous n'êtes plus de ce monde, mais ce monde garde le monument de votre déshonneur. Pourquoi donc jetez-vous ainsi la honte à pleines mains ?

4. Pourquoi jeter la semence dans une terre qui ne tient qu'à corrompre son fruit ? Où tant de germes sont voués à la stérilité ? Où le meurtre a lieu avant la naissance ? Car par vous la courtisane n'est pas seulement la courtisane, vous en faites de plus une homicide. Voyez-vous la filiation ? Après l'ivresse, la fornication ; après la fornication, l'adultère ; après l'adultère, le meurtre ? ou plutôt un crime, plus détestable encore que le meurtre ; je ne ne sais quel terme employer. En effet, on ne tue pas ce qui est né, on empêche de naître. Pourquoi outragez-vous le don de Dieu ? Pourquoi violez-vous les lois de la nature ? Pourquoi une œuvre maudite vous attire-t-elle, comme si c'était une bénédiction ? Pourquoi faites-vous que les hommes trouvent la mort là où ils devraient trouver la vie ? La femme qui vous a été accordée pour vous donner des enfants, vous en faites un instrument de meurtre ? Pour être toujours belle aux yeux de ses amants, toujours un objet de désir, pour extorquer plus d'argent, cette femme ne recule devant rien, et par là, c'est sur votre tête qu'elle amasse un ardent brasier, car si ces attentats sont commis par elle, c'est vous aussi qui en êtes cause. De là encore les idolâtries. Car que de femmes, pour se faire aimer de vous, ont recours aux enchantements, aux libations, aux breuvages, à mille autres machinations ! Eh bien ! en dépit de cet excès d'infamie, malgré ces meurtres, malgré ces idolâtries, le grand nombre regarde encore ces passions comme une chose indifférente, même ceux qui ont des épouses, et c'est de là que découlent les plus grands maux. Car tous ces poisons ne s'attaquent plus aux flancs de la courtisane, mais à l'épouse outragée, machinations sans nombre, appels aux démons, évocations des morts, guerres de chaque jour, combats sans trêve ni merci, querelles sans fin et sans relâche. Aussi Paul, après avoir dit : « Point d'impudicités, de « dissolutions », ajoute-t-il : « Point de querel- « les, ni d'envies », parce qu'il sait bien que les désordres de ce genre enfantent les bouleversements des familles, les outrages faits aux enfants légitimes, des malheurs qu'on ne peut compter.

Donc, pour éviter tous ces maux, revêtons-nous du Christ, ne le quittons jamais : se revêtir du Christ, c'est ne jamais en être séparé, c'est le manifester en nous de tous côtés par la sainteté, par la douceur de nos mœurs. Cette expression, nous l'employons en parlant des amis : Il ne le quitte non plus que son habit, disons-nous [1], pour marquer un commerce inséparable. En effet, on paraît selon ce qu'on a revêtu. Donc il faut que le Christ paraisse de tous côtés en nous. Et comment paraîtra-t-il ? Si vous faites les actions du Christ. « Le Fils de l'Homme », dit le Sauveur, « n'a « pas où reposer sa tête ». (Luc, IX, 58.) Imitez-le. Quand il lui fallait prendre sa nourriture, il mangeait du pain d'orge ; quand il voyageait, il n'avait ni chevaux ni attelages, mais il marchait à pied au point de souffrir de la fatigue ; le sommeil nécessaire, il le prenait sur la proue d'une barque qui lui servait d'oreiller ; le repos dont on avait besoin, il disait de le prendre sur l'herbe. Ses vêtements étaient grossiers, et souvent il était seul, ne menant personne à sa suite. Ce n'est pas tout ; l'exemple qu'il a donné sur la croix et au milieu des outrages, méditez-le, imitez-le ; vous vous serez revêtu du Christ, si vous prenez soin de votre chair, non pour la concupiscence ; car il n'y a là aucun vrai plaisir. Les désirs déréglés engendrent d'autres désirs plus tyranniques encore, et vous ne serez jamais rassasié, vous ne ferez que vous préparer une grande torture. De même que celui qui a toujours soif, eût-il à sa disposition mille sources, n'en retire aucun profit, parce qu'il lui est impossible d'éteindre en lui le mal qui le brûle, de même en est-il pour celui qui est toujours en proie à la concupiscence. Si, au contraire, vous savez vous contenir dans les limites du nécessaire, vous ne serez jamais saisi d'une telle fièvre, toutes ces impuretés s'enfuiront loin de vous, les ivresses comme les passions lascives. Donc, mangez dans la mesure qui convient pour chasser la faim, habillez-vous comme il faut pour couvrir votre corps, ne cherchez pas dans vos vêtements une parure pour votre chair, de peur de perdre ce que vous voulez embellir ; vous ne faites ainsi que rendre la chair plus faible,

[1] Il en est coiffé.

que compromettre une santé que la mollesse énerve. Pour qu'elle soit l'heureux véhicule de votre âme, pour que le pilote tienne ferme le gouvernail, pour que le soldat manie facilement ses armes, sachez bien disposer toutes choses. Ce n'est pas la richesse, c'est le petit nombre des besoins, qui met l'homme hors d'atteinte. Le riche, même quand il n'éprouve aucune perte, a peur d'en éprouver; le pauvre, même quand il subit l'injustice, est mieux disposé que ceux qu'on n'a pas lésés, et grâce à son esprit, il ressent mieux l'allégresse et la joie. Donc ne cherchons pas à nous préserver des outrages, mais à rendre impossibles les outrages que l'on voudrait nous faire. Or nous n'y réussirons qu'à la condition de nous contenir dans les limites du nécessaire, sans rien désirer par de là. C'est ainsi qu'il nous sera donné de goûter même ici-bas les plaisirs, et d'obtenir les biens futurs, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient, comme au Père, comme au Saint-Esprit, la gloire, la puissance, l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMELIE XXV.

CELUI QUI EST ENCORE FAIBLE DANS LA FOI, RECEVEZ-LE AVEC CHARITÉ SANS CONTESTER AVEC LUI. CAR L'UN CROIT QU'IL LUI EST PERMIS DE MANGER DE TOUTES CHOSES; ET L'AUTRE, AU CONTRAIRE, QUI EST FAIBLE DANS LA FOI, NE MANGE QUE DES LÉGUMES. (XIV, 1, JUSQU'A 13.)

Analyse.

1-3. Des chrétiens judaïsants; conduite à tenir avec eux. — Des effets de la réprimande indirecte; exemple donné par saint Paul. — Ne pas prendre les intérêts de Dieu plus qu'il ne fait lui-même. — De la diversité de conduite chez ceux qui veulent tous également plaire au Seigneur. — Ne point se juger les uns les autres.

4-6. Eviter, sur toute chose, d'être un sujet de scandale. — Pourquoi Dieu, dans ce monde, punit les uns et non les autres. — De l'enfer; qu'il existe.

1. Je sais que le grand nombre trouvent ce passage difficile. Aussi est-il nécessaire d'exposer d'abord tout ce qui fait le sujet de ce texte, tout ce que l'apôtre s'est proposé, par ces paroles, de corriger et de redresser. Que veut-il donc corriger? On comptait, parmi les fidèles, un grand nombre de Juifs qui, retenus par l'ancienne loi, même après avoir reçu l'Evangile, gardaient encore les observances relatives aux aliments, parce qu'ils n'osaient pas rompre entièrement avec la loi. En outre, pour ne pouvoir pas être convaincus de ne s'abstenir que de la viande du porc, ils s'abstenaient de toute espèce de viandes, ne mangeaient que des légumes, afin qu'on pût croire qu'ils pratiquaient un jeûne plutôt qu'une observance légale. D'autres, au contraire, plus avancés, ne pratiquaient aucune abstinence, et attaquaient, outrageaient, querellaient, tourmentaient ceux qu'ils voyaient s'abstenir des viandes, et ils leur rendaient la vie insupportable. Le bienheureux Paul eut donc peur que, pour vouloir corriger un petit travers, on n'arrivât à tout bouleverser, et que ceux qu'on prétendait amener à l'indifférence en fait d'aliments ne finissent par abandonner la foi, que, par un zèle inconsidéré qui cherche à tout corriger avant le temps, on ne portât

un préjudice mortel aux nouveaux croyants ; ces reproches continuels pouvaient les rejeter loin de la confession du Christ, de telle sorte qu'ils seraient demeurés doublement incorrigibles. Voyez la prudence de Paul, voyez comme il fait éclater ici la sagesse qui lui est ordinaire, dans ce qu'il dit à propos des deux classes de fidèles. Il n'ose pas dire à ceux qui reprennent les autres : Vous faites mal ; il ne veut pas que les Juifs s'obstinent dans leurs observances ; il ne dit pas non plus, vous faites bien, pour ne pas les exciter encore davantage, mais il compose une réprimande pleine de mesure : il semble d'abord reprendre les forts ; mais, en parlant ensuite aux faibles, il retire ce qu'il avait dit contre les premiers. En effet, la réprimande la moins incommode est celle qui se pratique de telle sorte qu'en adressant la parole à une personne, c'en est une autre que l'on attaque. Car, de cette manière, il n'y a rien d'irritant pour celui que l'on blâme, et le remède de la correction s'administre sans qu'on l'aperçoive.

Voyez donc avec quelle intelligence, quel à propos l'apôtre se conduit dans cette circonstance. En effet, c'est après avoir dit : « N'ayez « pas soin de la chair pour satisfaire ses mau- « vais désirs », qu'il aborde cet autre sujet, parce qu'il ne veut pas avoir l'air de plaider pour ceux qui blâmaient les Juifs, et voulaient que l'on mangeât de toute espèce d'aliments. Les plus faibles sont toujours ceux qui réclament le plus de soins. Aussi s'adressant bien vite aux plus forts, il leur dit : « Celui « qui est encore faible dans la foi ». Voyez-vous le coup déjà porté à celui qui avait égard à la différence des viandes? Dire de quelqu'un qu'il est « Encore faible », c'est montrer qu'il est malade. Second coup ensuite : « Recevez- « le avec charité. C'est montrer de nouveau qu'il a besoin de beaucoup de soins, et c'est une preuve que la maladie est grave. « Sans « vous amuser à contester avec lui ». Le troisième coup vient d'être porté. Ces paroles montrent en effet que le chrétien judaïsant pèche assez pour que ceux qui ne partagent pas sa faute, qui restent pourtant unis d'amitié avec lui, et s'inquiètent de sa guérison, soient séparés d'opinion avec lui. Voyez-vous comme l'apôtre, tout en paraissant n'avoir affaire qu'aux uns, adresse aux autres une réprimande détournée qui n'a rien de pénible? L'apôtre les compare ensuite, louant les uns, faisant le procès aux autres. En effet, il ajoute : « Car l'un croit qu'il lui est permis « de manger de toutes choses », celui-là croit, et l'apôtre l'exalte à cause de sa foi ; « Et l'au- « tre, au contraire, qui est faible dans la foi, « ne mange que des légumes »; celui-ci, l'apôtre le blâme, puisqu'il parle de sa faiblesse. Ensuite, après avoir donné à propos un coup sensible, l'apôtre apporte au blessé la consolation : « Que celui qui mange de tout, ne « méprise point celui qui n'ose manger de « tout (3) ».

L'apôtre ne dit pas : Laisse libre ; il ne dit pas : Se garde d'accuser ; il ne dit pas : Renonce à corriger ; mais : Ne blâme pas, ne tourne pas en dérision ; et le bienheureux Paul montre par là que ces chrétiens judaïsants pratiquent des observances ridicules. Ce n'est pas du même ton que l'apôtre parle du vrai fidèle : « Que celui qui ne mange pas de tout, ne juge « pas celui qui mange de tout ». De même que les plus avancés se moquaient des autres qu'ils appelaient des hommes de peu de foi, des chrétiens suspects et bâtards, continuant à judaïser ; de même ces derniers jugeaient leurs accusateurs, auxquels ils reprochaient d'enfreindre la loi, d'être adonnés à leur ventre, ce qui était vrai pour un bon nombre de gentils. Voilà pourquoi l'apôtre a ajouté : « Puisque Dieu l'a pris à son service ». Il ne parle pas ainsi du chrétien judaïsant : il pouvait sembler juste de mépriser la gourmandise de celui qui mangeait de tout ; de juger, de condamner le peu de foi de celui qui ne mangeait pas de tout. Mais l'apôtre a brouillé les rôles en montrant que non-seulement le plus faible ne mérite pas d'être méprisé, mais qu'il peut concevoir certains mépris. Toutefois, dit l'apôtre, ai-je la pensée de condamner celui mange de tout? Nullement. De là ce qu'il a ajouté : « Dieu l'a pris à son service ». Pourquoi donc lui reprochez-vous d'enfreindre la loi? « Puisque Dieu l'a pris à son service » ; c'est-à-dire lui a communiqué sa grâce ineffable, et l'a absous de toute accusation. L'apôtre se retourne ensuite vers le plus fort : « Qui êtes-vous, pour juger le serviteur d'au- « trui? » D'où il est manifeste que les forts jugeaient leurs frères, et ne se bornaient pas à mépriser les moins avancés. « S'il demeure « ferme ou s'il tombe, cela regarde son maî- « tre ».

2. Encore un autre coup frappé par l'apôtre.

Son indignation semble s'attaquer au fort ; en réalité, c'est à l'autre qu'il s'adresse. Quand il dit : « Mais il demeurera ferme », l'apôtre le montre chancelant, ayant besoin qu'on s'occupe de lui, qu'on en prenne beaucoup de soin, un soin tel que c'est Dieu lui-même que l'apôtre appelle pour le guérir : « Parce que « Dieu est tout-puissant pour l'affermir ». C'est le langage que nous tenons quand les malades sont à peu près désespérés. Pour prévenir le désespoir, ce malade, il l'appelle serviteur : « Qui êtes-vous, pour juger le serviteur d'au- « trui ? » Et il y a encore là une réprimande détournée. Ce n'est pas parce que sa conduite ne mérite point d'être jugée que je vous défends de le juger, mais parce qu'il est le serviteur d'autrui ; ce qui veut dire qu'il n'est pas le vôtre, mais celui de Dieu. Ensuite vient encore une consolation : l'apôtre ne dit pas : Il tombe ; mais que dit-il ? « S'il demeure « ferme ou s'il tombe ». Soit l'un, soit l'autre de ces deux états, dans les deux cas, c'est l'affaire du Seigneur ; car c'est lui qui souffre le dommage quand le serviteur tombe, et, quand il tient ferme, le gain est pour le Seigneur. Sans doute, si nous ne considérons pas le but de Paul, qui veut prévenir des accusations intempestives, ces paroles sont réprouvées par le zèle que les chrétiens doivent montrer les uns pour les autres. Mais je ne veux pas me lasser de le redire, il faut considérer la pensée qui les dicte, le sujet que traite l'apôtre, les fautes qu'il tient à corriger. Il ne pouvait réprimander plus fortement ce zèle indiscret. Dieu, dit-il, qui éprouve le dommage, Dieu souffre sans réclamer ; quel zèle intempestif, quel excès d'inquiétude ne montrez-vous donc pas, en tourmentant, en troublant celui qui ne fait pas comme vous ? « Celui-ci distingue les jours, celui-là juge « que tous les jours sont égaux (5) ».

Ici, l'apôtre me semble indiquer doucement, à mots couverts, le temps du jeûne. Ils est à croire que ceux qui jeûnaient s'obstinaient à juger la conduite de ceux qui ne jeûnaient pas ; on peut croire encore que quelques-uns pratiquaient certaines observances, certaines abstinences à des jours marqués, qu'ils cessaient à d'autres jours marqués : de là ces paroles : « Que chacun agisse selon qu'il est « pleinement persuadé dans son esprit ». Pour dissiper les scrupules de ceux qui observaient les jours, il leur dit que la chose est indifférente ; et, pour couper court aux accusations qui leur sont intentées, il montre qu'il ne faut pas tant s'obstiner à les inquiéter. Il est bien entendu que, s'il ne fallait pas tant les inquiéter, ce n'est pas eu égard à la chose en elle même, mais à cause des circonstances de temps, parce qu'ils étaient des convertis de fraîche date. Car, en écrivant aux Colossiens, l'apôtre met un grand zèle à formuler la défense : « Prenez garde que personne ne « vous surprenne par la philosophie et par « des raisonnements vains et trompeurs, selon « une doctrine toute humaine, ou selon des « observances qui étaient les éléments du « monde et non selon Jésus-Christ ». (Col. II, 8.) Et encore : « Que personne donc ne « vous condamne pour le manger et pour le « boire ; que nul ne vous ravisse le prix de « votre course ». (Ib. 16, 18.) En écrivant aux Galates, il a grand soin d'exiger d'eux la perfection de la sagesse sur ce point. Mais ici, ce n'est pas la même sévérité, parce que la foi était jeune encore. Donc gardons-nous d'appliquer à tout le : « Que chacun agisse selon « qu'il est pleinement persuadé dans son es- « prit ». Quand il s'agit des dogmes, entendez ce que dit l'apôtre : « Si quelqu'un vous an- « nonce un Evangile différent de celui que « vous avez reçu, qu'il soit anathème ». (Gal. I, 9.) Et encore : « J'appréhende qu'ainsi que « le serpent séduisit Eve, vos esprits aussi ne « se corrompent ». (II Cor. XI, 3.) Et il écrivait aux Philippiens : « Gardez-vous des chiens, « gardez-vous des mauvais ouvriers, gardez- « vous des faux circoncis ». (Philipp. III, 2.) Mais, en s'adressant aux Romains, comme le temps n'était pas encore arrivé d'établir la perfection de la vie chrétienne, il se borne à dire : « Que chacun agisse selon qu'il est « pleinement persuadé dans son esprit ». Car il s'agissait du jeûne, et ce que l'apôtre voulait, c'était réprimer l'arrogance des uns, dissiper les scrupules timorés des autres.

« Celui qui distingue les jours, les distingue « pour plaire au Seigneur, et celui qui ne « distingue pas les jours, agit ainsi pour plaire « au Seigneur ; celui qui mange de tout, mange « de tout pour plaire au Seigneur, car il en « rend grâces à Dieu ; et celui qui ne mange « pas de tout, c'est pour plaire au Seigneur « qu'il ne mange pas de tout, et il rend aussi « grâces à Dieu (6) ». Ce sont encore les mêmes idées qu'il exprime. Or voici ce qu'il veut dire :

Il ne s'agit pas ici d'actions capitales : ce qu'il faut savoir, en effet, c'est si l'un aussi bien que l'autre se conduisent en vue de Dieu, si, des deux côtés, on finit par rendre des actions de grâces à Dieu. Eh bien ! l'un comme l'autre ils bénissent Dieu. Donc, puisque des deux côtés on bénit Dieu, il n'y a pas grande différence. Quant à vous, remarquez comment, ici encore, il frappe, d'une manière détournée, le chrétien qui judaïse. En effet, si l'important est de bénir Dieu, il est bien évident que c'est celui qui mange de tout qui bénit de Dieu, et non celui qui ne mange pas de tout. Comment pourrait-il le bénir en restant toujours attaché à la loi ancienne? C'est la pensée qu'exprime l'apôtre dans sa lettre aux Galates : « Vous qui « voulez être justifiés par la loi, vous êtes « déchus de la grâce ». (Gal. v, 4.) Dans cette lettre aux Romains, il se contente de l'indiquer à mots couverts, le temps n'était pas venu de parler ouvertement. En attendant, il tolère ; mais bientôt il énonce plus clairement sa pensée. Il ajoute en effet : « Car aucun de « nous ne vit pour soi-même, et aucun de nous « ne meurt pour soi-même. Soit que nous « vivions, c'est pour le Seigneur que nous « vivons ; soit que nous mourions, c'est pour « le Seigneur que nous mourons (7, 8) ». Ces paroles marquent plus expressément sa pensée. Car comment celui qui vit pour la loi peut-il vivre pour le Christ? Mais en même temps que l'apôtre établit cette vérité, les mêmes paroles lui servent à retenir ceux qui étaient trop pressés de les corriger, elles recommandent la patience, elles montrent que Dieu ne peut pas mépriser les chrétiens encore judaïsants, mais qu'il se chargera lui-même de les corriger quand le temps sera venu.

3. Que signifient donc ces paroles : « Aucun « de nous ne vit pour soi-même? » Nous ne sommes pas libres : nous avons un Seigneur qui veut notre vie, et non notre mort; qui prend, à notre mort, à notre vie, plus d'intérêt que nous. Car il montre par là qu'il prend de nous plus de soin que nous n'en prenons nous-mêmes, qu'il regarde notre vie comme un trésor pour lui, et comme une perte notre mort. Car ce n'est pas seulement pour nous que nous mourons, mais aussi pour notre Maître, s'il nous arrive de mourir. La mort, ici, c'est la mort selon la foi. Il suffit, certes, pour prouver que Dieu s'inquiète de nous, de dire que c'est pour lui que nous vivons, que c'est pour lui que nous mourons. Toutefois, l'apôtre ne se contente pas de ces paroles ; il ajoute : « Soit que nous vivions, soit que nous « mourions, nous appartenons au Seigneur ». Et, en passant de cette mort à la mort naturelle, afin de ne pas trop assombrir son discours, il donne une autre preuve, un signe éclatant de la providence de Dieu. Quel est ce signe? « Car c'est pour cela même que Jésus- « Christ est mort et qu'il est ressuscité, afin « d'avoir un empire souverain sur les morts « et sur les vivants (9) ».

Soyez donc persuadés par là qu'il s'inquiète toujours de notre salut et de notre perfectionnement. Car si sa providence n'était pas à un si haut degré occupée de nous, quelle nécessité y avait-il pour lui à s'incarner parmi nous? Eh quoi ! son zèle à faire de nous ses membres l'a porté jusqu'à prendre la forme d'un esclave, jusqu'à mourir, et, après de telles preuves, il nous mépriserait ! Non, non; il ne voudrait pas perdre ce qui lui a coûté si cher. « Car », dit l'apôtre, « c'est pour cela « même qu'il est mort ». C'est comme si l'on disait : Tel homme ne peut pas ne pas s'inquiéter de son esclave, car il se soucie fort de sa bourse. Et encore ne tenons-nous pas à notre argent autant que son amour l'attache à notre salut. Ce n'est pas de l'argent, c'est son propre sang qu'il a versé pour nous, et il ne pourrait pas abandonner ceux pour qui il a payé un si grand prix. Voyez maintenant comme l'apôtre nous montre la puissance ineffable du Seigneur : « Car c'est pour cela « même », dit-il, « que Jésus-Christ est mort, « et qu'il est ressuscité, afin d'avoir un em- « pire souverain sur les morts et sur les vi- « vants » ; et plus haut : « Soit que nous « vivions, soit que nous mourions, nous ap- « partenons au Seigneur ». Voyez-vous l'étendue de la domination? Voyez-vous la force invincible? Voyez-vous la Providence à qui rien n'échappe? Ne me parlez pas, dit-il, des vivants seuls, sa providence s'étend aussi aux morts. Mais si elle s'étend aux morts, il est bien évident qu'elle embrasse aussi les vivants ; car le Seigneur n'a rien négligé de ce qui relève de cette souveraineté, et il s'est attribué la plus grande part de juridiction sur les hommes, et plus que de tout le reste, sans rien excepter, c'est de nous qu'il prend soin. Un homme achète un esclave à prix d'argent et s'attache à celui qui est devenu son esclave

à lui; c'est au prix de sa mort que Dieu nous a rachetés, et, après avoir tant dépensé, tant travaillé pour faire de nous sa propriété, il n'est pas possible qu'il ne fasse aucun cas de notre salut. Toutes ces réflexions de l'apôtre, c'est pour toucher le chrétien judaïsant, c'est pour l'empêcher d'oublier la grandeur du bienfait, c'est pour lui rappeler qu'il était mort et qu'il a recouvré la vie, qu'il n'a retiré de la loi aucun avantage, et qu'il ne peut, sans un excès d'ingratitude, abandonner celui dont il a tant reçu, pour retourner à la loi. Après l'avoir ainsi fortement averti, l'apôtre continue sur un ton plus doux : « Vous donc, « pourquoi condamnez-vous votre frère? Et « vous, pourquoi méprisez-vous le vôtre (10)? » Il semble parler des uns et des autres en les mettant au même rang; pourtant ses paroles laissent voir entre eux une grande différence. D'abord le titre de frère qu'il emploie, met un terme à la querelle; pour en finir, il rappelle ensuite le jour terrible du jugement. Après avoir dit : « Et vous, pourquoi méprisez-vous « le vôtre? » il ajoute : « Car nous paraîtrons « tous devant le tribunal de Jésus-Christ ». En parlant ainsi, il a l'air de faire des reproches aux plus avancés dans la foi, mais c'est au judaïsant qu'il porte un coup, car non-seulement il lui rappelle pour le toucher le bienfait reçu, mais il lui inspire l'épouvante par la considération du châtiment à venir. « Car « nous paraîtrons tous devant le tribunal de « Jésus-Christ. Car il a été écrit », dit l'apôtre : « Je jure par moi-même, dit le Seigneur, que « tout genou fléchira devant moi, et que toute « langue confessera que c'est moi qui suis « Dieu. Ainsi chacun de nous rendra compte « à Dieu de soi-même (11, 12) ». Voyez-vous comme il frappe sur le chrétien judaïsant, tout en ayant l'air de ne s'attaquer qu'aux autres? Ses paroles, en effet, reviennent à ceci : De quoi vous occupez-vous? Est-ce vous qu'on punira pour eux? Il ne parle pas expressément de cette manière, mais c'est là ce qu'il fait entendre avec plus de ménagement en disant : « Car nous paraîtrons tous devant le « tribunal de Jésus-Christ. Ainsi chacun de « nous rendra compte à Dieu de soi-même ». Et il invoque le témoignage du prophète constatant la sujétion à Jésus-Christ de tous les hommes sans exception, la sujétion de tous les hommes de l'Ancien Testament et de tous ceux qui ont reçu l'existence quels qu'ils soient. Et il ne dit pas simplement : Chacun adorera, mais : « Toute langue confessera », c'est-à-dire, qu'on aura des comptes à rendre de ses actions.

4. Tremblez à l'aspect du Maître de toutes les créatures siégeant sur son tribunal, et ne partagez pas, ne déchirez pas l'Eglise en rejetant la grâce pour retourner à la loi. La loi a pour origine le même auteur que la grâce. Et que parlé-je de la loi? C'est lui qui a fait les hommes et sous la loi, et avant la loi. Et ce n'est pas la loi qui vous redemandera des comptes, mais le Christ, qui en fera rendre et à vous et à toute la race des hommes. Voyez-vous comme l'apôtre a dissipé la crainte de la loi? Ensuite, ne voulant pas avoir l'air de s'être spécialement proposé d'inspirer l'épouvante, aimant mieux paraître, au contraire, avoir été conduit à cette réflexion par la suite naturelle des idées, il reprend son raisonnement : « Ne nous jugeons donc plus les uns « les autres; mais jugez plutôt que vous ne « devez pas donner à votre frère une occasion « de chute et de scandale (15) ». Ces exhortations s'adressent également aux uns et aux autres, elles conviennent également aux deux partis, à ceux qui s'offensent des observances concernant les aliments et aux moins avancés qui s'irritent de la vivacité des réprimandes.

Quant à vous, ne considérez que les châtiments qui nous seront infligés si, sans aucun motif, nous scandalisons quelqu'un. En effet, si la réprimande intempestive, au sujet d'une action non permise, est défendue par l'apôtre, afin que nous ne soyons pas pour notre frère un sujet de scandale, si nous le scandalisons sans avoir en vue sa correction, quel châtiment ne subirons-nous pas? En effet, si c'est une faute que de ne pas sauver son frère, ce que prouve la parabole du talent enfoui, que sera-ce si on lui devient une occasion de chute? — Mais si le scandale vient de l'infirmité même de celui qui se scandalise? — Eh bien! c'est précisément pour cette raison que vous méritez tous les châtiments. Si votre frère était fort, il n'aurait pas besoin de tant de soins; c'est parce qu'il est faible qu'il faut l'entourer d'une grande sollicitude. Sachons donc la lui montrer, et, par tous les moyens, soutenons-le. Car nous n'aurons pas à rendre compte seulement de nos fautes particulières, mais de celles qu'auront commises les autres, scandalisés par nous. En ce qui concerne nous-

mêmes, les comptes seront sévères; si nous y ajoutons encore ces autres comptes, par quel moyen pourrons-nous nous sauver? Gardons-nous de croire que si nous trouvons des compagnons de nos fautes, ce sera pour nous une excuse; au contraire, ce sera pour nous un surcroît de châtiments; le serpent a été plus châtié que la femme; la femme, plus que l'homme; Achab avait ravi la vigne, Jézabel a été plus sévèrement punie, parce que c'était elle qui avait ourdi cette trame perfide et scandalisé le roi.

Il en sera de même pour vous, quand vous aurez causé la perte des autres, vous subirez des châtiments plus rigoureux que ceux dont vous aurez provoqué la chute. Car ce n'est pas tant le péché qui perd, que le scandale qui précipite les autres dans les péchés. Aussi l'apôtre dit-il : « Non-seulement ceux qui les « font, mais aussi ceux qui approuvent ceux « qui les font ». (Rom. I, 32.) Aussi, quand nous voyons des pécheurs, non-seulement gardons-nous de les précipiter dans le gouffre, mais sachons encore les retirer de l'abîme d'iniquité; ne nous exposons pas à porter nous-mêmes les peines de la perdition d'autrui; rappelons-nous sans cesse le tribunal terrible, le fleuve de feu, les liens qu'il est impossible de briser, les ténèbres où il n'y a plus une étincelle de lumière, le grincement de dents, le ver empoisonneur. Mais, direz-vous, Dieu est bon. Ainsi nous ne faisons en réalité que des phrases, et ce riche n'est pas châtié de ses froids mépris pour Lazare? et ces vierges folles ne sont pas chassées de la chambre de l'époux? et ceux qui ont refusé de nourrir Jésus-Christ, ne s'en vont pas dans le feu préparé pour le démon et pour ses anges? et celui qui était revêtu de vêtements souillés ne sera pas, pieds et poings liés, livré à la mort? et celui qui a exigé les cent deniers, n'a pas été livré aux bourreaux? et il n'y a pas de vérité dans cette parole prononcée contre les adultères : « Leur ver ne mourra « point, leur feu ne s'éteindra point? » (Marc, IX, 43.) Ce ne sont là que des paroles de menaces? — Oui, direz-vous. Et comment, je vous en prie, osez-vous proférer un tel blasphème; décider ainsi par vous-même? Je puis, moi, et par ce qu'a dit le Christ, et par ce qu'il a fait, vous démontrer le contraire. Si vous ne croyez pas aux châtiments à venir, croyez du moins aux faits accomplis; les faits accomplis, les faits qui ont paru dans leur réalité, sont plus que des menaces et des phrases. Qui donc a englouti toute la terre, du temps de Noé, qui donc a opéré ce sinistre naufrage et toute la destruction de notre race? Qui donc ensuite a envoyé ces foudres et ces incendies sur la terre de Sodome? Qui donc a noyé toute l'armée d'Egypte dans la mer? qui donc a fait périr six cent mille Israélites dans le désert? qui donc a brûlé la faction d'Abiron (Ps. CV, 17)? qui donc a commandé à la terre d'ouvrir l'abîme qui a dévoré Coré, Dathan et ses complices? qui donc, en un instant, sous David, a exterminé soixante-dix milliers d'hommes (II Rois, XXIV, 15)? Dirai-je tous ceux qui ont été frappés un à un? Caïn livré à un supplice sans fin? Charmen lapidé avec toute sa race (Jos. VII, 24)? celui qui avait ramassé du bois le jour du sabbat, également lapidé (Nombr. XV, 36)? ces quarante-deux enfants, sous Elisée, dévorés par les bêtes féroces, et que leur jeune âge n'a pas sauvés des rigueurs du châtiment? (IV Rois, II, 24.)

5. Si, même après la grâce, vous tenez à voir de pareils exemples, considérez tout ce qu'ont souffert les Juifs, comment les femmes ont mangé leurs propres enfants; les unes, les faisant cuire; les autres usant d'autres moyens. Voyez-les livrés à une famine insupportable, à des guerres terribles et multiples, dépassant, par l'excès des douleurs, toutes les anciennes tragédies. Et c'est le Christ qui a envoyé ces malheurs; entendez la prédiction qu'il en fait d'abord en paraboles, puis ensuite en termes clairs et exprès. Prédiction en paraboles : « Ceux qui n'ont pas voulu m'avoir « pour roi, qu'on les amène ici, et qu'on les « tue en ma présence ». (Luc, XIX, 27.) La parabole de la vigne, la parabole des noces, même sens. Prédiction maintenant parfaitement claire, en termes exprès : ainsi cette menace : « Ils passeront par le fil de l'épée; « ils seront emmenés captifs dans toutes les « nations; les nations sur la terre seront dans « la consternation, la mer faisant un bruit « effroyable par l'agitation de ses flots, et les « hommes sècheront de frayeur ». (Luc, XXI, 24, 25, 26.) Et encore : « Car l'affliction de ce « temps-là sera si grande, qu'il n'y en a point « eu de pareille depuis le commencement du « monde ». (Matth. XXIV, 21.) Quant à Ananie et à Saphire pour le vol de quelques pièces d'ar-

gent, quel châtiment n'ont-ils pas subi, vous le savez tous ». (Act. v, 1.) Ne voyez-vous pas tous les jours des calamités publiques? Ne sont-ce pas là des réalités? Ne voyez-vous pas même encore maintenant des malheureux que la faim consume? Ne voyez-vous pas des lèpres, d'autres maladies encore? Des vies qu'afflige une indigence perpétuelle? Et ceux qui souffrent mille maux insupportables?

Comment serait-il juste que les uns fussent frappés, que les autres ne fussent pas frappés? Si Dieu n'est pas injuste, et il est certain que Dieu n'est pas injuste, il est absolument nécessaire que vous soyez puni de vos péchés; si son amour pour les hommes lui défend de les punir, selon vous, tels et tels ne devaient donc pas être punis. C'est donc pour confondre cette fausse espérance des pécheurs que Dieu punit dès ici-bas tant de monde. C'est afin que si vous ne croyez pas aux menaces, vous croyiez au moins aux supplices réellement infligés; il y a une autre raison encore : comme les anciennes vengeances nous inspirent moins de terreur, Dieu les renouvelle de siècle en siècle pour réveiller les lâches. Mais pourquoi, dira-t-on, ne pas châtier ici-bas tous les hommes? C'est pour donner aux autres le temps du repentir. Pourquoi n'attend-il pas l'autre vie pour les punir tous? C'est afin qu'on ne doute pas de sa providence. Que de brigands ont été pris, et combien sont partis d'ici-bas, sans avoir été punis? Où est donc la bonté de Dieu, où est la justice de son jugement? Car à présent, c'est moi qui ai le droit de vous interroger. Si personne absolument n'avait été puni, vous pourriez vous prévaloir de cette observation; mais s'il est vrai que les uns sont punis, que les autres ne le sont pas, même pour des péchés plus graves, peut-il être raisonnable que les mêmes fautes n'entraînent pas les mêmes expiations? Peut-on soutenir que ceux qui ont été punis ne l'ont pas été injustement? Pourquoi donc tous ne sont-ils pas châtiés ici-bas? Ecoutez la justification que vous fait entendre le Christ, à ce sujet.

Quelques hommes ayant été tués par la chute d'une tour, certaines personnes ne savaient que penser, Jésus leur dit : « Pensez-« vous que ce fussent les plus grands pécheurs? « Non, je vous en assure; mais si vous ne faites « pas pénitence, vous tous, vous périrez sem-« blablement » (Luc, XIII, 3); exhortation pour nous à ne pas prendre confiance lorsque les autres étant punis, nous qui sommes de si grands coupables, nous ne subissons pas de punition. Car, si nous ne changeons pas, nous serons punis sans aucun doute. — Et pourquoi, dira-t-on, une punition éternelle pour si peu de temps qu'ici-bas nous avons péché? — Et pourquoi l'homme qui a mis si peu de temps ici-bas à commettre un meurtre, et qui n'en a commis qu'un, est-il condamné pour toujours à la peine des mines? — Mais Dieu n'agit pas de même, répond-on. Comment donc se fait-il qu'il ait retenu, pendant trente-huit ans, le paralytique sous le coup d'un châtiment si rigoureux? La preuve qu'il le punissait de ses péchés, écoutez, le Christ l'a donnée lui-même : « Vous voyez que vous « êtes guéri, ne péchez plus à l'avenir, de peur « qu'il ne vous arrive quelque chose de pis ». (Jean, v, 14.) Toutefois, direz-vous, le châtiment a eu un terme. Mais, dans l'autre monde, les choses ne se passeront pas de même : châtiment sans fin; écoutez le Christ : « Leur ver « ne mourra point, leur feu ne s'éteindra « point ». (Marc, IX, 44.) Et encore : « Ils iront, « ceux-ci dans la vie éternelle, ceux-là dans « l'éternel supplice ». (Matth. XXV, 46.) Si la vie est éternelle, le supplice aussi est éternel. Voyez les menaces qu'il a faites aux Juifs? N'ont-elles pas eu leur effet? N'ont-elles été que vaines paroles? « Il n'en restera pas pierre « sur pierre ». (Matth. XXIV, 2.) En est-il resté? Et encore, quand le Christ a dit : « L'affliction « de ce temps-là sera si grande qu'il n'y en a « pas eu de pareille? » (Ibid. v, 21.) L'événement a-t-il eu lieu? Lisez l'histoire de Josèphe, et vous pourrez à peine respirer, rien qu'au récit de ce qu'ils ont souffert pour leurs fautes. Ce que j'en dis, ce n'est pas pour vous affliger, c'est pour vous rendre plus fermes dans votre marche; je ne veux pas par d'inutiles caresses vous conduire à d'affreux malheurs. Car enfin, je vous le demande, ne méritez-vous pas un châtiment si vous péchez? Ne vous a-t-il pas tout prédit? Ne vous a-t-il pas menacé? Ne vous a-t-il pas inspiré des craintes? N'a-t-il pas tout fait pour votre salut à vous? Ne vous a-t-il pas donné l'eau qui régénère, ne vous a-t-il pas remis tout ce que vous aviez fait auparavant? Après cette rémission, après cette ablution, ne vous a-t-il pas encore donné, à vous pécheur, le secours de la pénitence? Ne vous a-t-il pas encore, même après tous ces dons,

rendu facile la voie de la rémission des péchés ?

6. Ecoutez donc ce qu'il a commandé : Si vous pardonnez à votre prochain, je vous pardonne moi aussi, dit-il. (Matth. VI, 14.) Où est la difficulté ? « Assistez l'orphelin, faites justice à la veuve, et venez, et soutenez votre « cause contre moi », dit-il ; « et quand vos « péchés seraient comme l'écarlate, je vous « rendrai blanc comme neige ». (Isaïe, I, 17, 18.) Qu'y a-t-il de pénible là dedans ? « Dites « vous-même vos péchés, afin que vous soyez « justifié ». (Ib. XLIII, 26.) Où est la difficulté ? « Rachetez vos péchés par des aumônes ». (Dan. IV, 24.) Faut-il verser beaucoup de sueur pour cela ? Le publicain dit : « Ayez pitié de « moi qui suis un pécheur » (Luc, XVIII, 13), et il descendit purifié. Faut-il tant se fatiguer pour imiter le publicain ? Mais en dépit de si grands exemples, vous ne voulez pas encore croire à la punition, au châtiment ? Vous ne croyez donc pas que le démon même soit châtié ! « Allez », dit-il, « au feu préparé pour « le démon et pour ses anges ». (Matth. XXV, 41.) S'il n'y avait pas de géhenne, il ne serait pas puni ; s'il est puni, évidemment nous aussi, qui faisons ses œuvres, nous devons être punis ; car nous aussi nous avons désobéi, quoique nous n'ayons pas désobéi de la même manière. Comment donc osez-vous tenir un pareil langage ? Quand vous dites : Dieu est bon, et il ne punira pas, il en résulte que s'il punit, à vous entendre, il n'a plus de bonté. Ne voyez-vous pas quels discours le démon seul vous inspire ? Eh quoi ! les moines qui ont pris pour eux les montagnes, qui exercent la piété sous mille formes, seront-ils frustrés de leur couronne ? Car enfin, si les méchants ne sont pas châtiés, si toute rétribution est supprimée, on pourra bien dire aussi qu'il n'y a pas de couronnes pour les bons. Nullement, me répondez-vous, car ce qui est digne de Dieu, c'est qu'il y existe un paradis et point d'enfer. Donc et le fornicateur, et l'adultère, et celui qui a commis un nombre considérable d'actions mauvaises, jouiront des mêmes biens que ceux qui ont pratiqué la chasteté, la sainteté ; Néron se tiendra à côté de Paul, ou plutôt ce sera le démon qui sera en compagnie de l'apôtre. Car s'il n'y a pas d'enfer, et qu'il y ait une résurrection, les méchants jouiront des mêmes biens que les justes. Où est l'homme assez en démence pour le soutenir ? Ou plutôt quel démon tiendrait ce langage ? Les démons confessent qu'il y a un enfer : de là vient qu'ils s'écriaient : « Etes-vous venu ici pour nous « torturer avant le temps ? » (Matth. VIII, 29.)

Comment n'êtes-vous pas saisi de crainte et d'horreur ? Les démons confessent, et vous niez ? Et comment ne voyez-vous pas quel est l'auteur de ces opinions perverses ? Celui qui, au commencement, a trompé l'homme, qui, en lui présentant l'espoir de biens plus considérables, lui a fait perdre ceux qu'il avait dans ses mains, le démon, c'est lui qui lui suggère maintenant encore de pareils discours, de pareilles pensées ; et s'il tient à persuader à quelques-uns qu'il n'y a pas d'enfer, c'est précisément pour les précipiter dans l'enfer ; et au contraire, Dieu menace de l'enfer, et a préparé l'enfer, afin que vous viviez de manière à ne pas tomber dans l'enfer. Mais voyons, raisonnons : si, quoique l'enfer existe, le diable vous persuade du contraire, comment se fait-il que les démons l'aient avoué cet enfer qui n'existe pas, ces démons qui tiennent avant tout à ce que nous n'en soupçonnions pas l'existence, afin que la sécurité entretenant notre nonchalance, nous tombions avec eux dans ce feu éternel ? Mais comment donc, me dira-t-on, l'ont-ils avoué ? En subissant la contrainte exercée sur eux.

Il faut donc méditer toutes ces réflexions, et renoncer à se tromper soi-même et à tromper les autres en répétant de funestes discours. Ceux qui les tiennent seront punis de prononcer des paroles qui tournent en dérision des choses terribles, qui détournent du salut un grand nombre de personnes disposées à faire leur salut. Des barbares, des Ninivites ont donné un meilleur exemple. C'étaient, en toutes choses, des ignorants ; mais quand on leur dit que leur ville allait être bouleversée, non-seulement ils crurent, mais ils poussèrent des gémissements, et ils se couvrirent de sacs, et ils furent dans la consternation, et ils ne cessèrent de donner tous ces signes de douleur que quand ils eurent apaisé la colère de Dieu. Et vous, qui savez tant de choses, vous tournez en dérision la parole de Dieu ? Il vous arrivera donc le contraire de ce qui est arrivé aux Ninivites. De même que, pour avoir reçu les menaces de Dieu avec crainte, ils n'ont pas subi le supplice, de même, vous, pour avoir méprisé la menace, vous éprouverez le châtiment. Aujourd'hui vous traitez notre parole

de chimère, il n'en sera pas de même quand l'expérience sera là pour vous persuader. Eh ! ne voyez-vous pas, même sur cette terre, ce que Dieu a fait ? Comment il n'a pas admis les deux larrons au même partage ; ne voyez-vous pas qu'il a introduit l'un dans son royaume, qu'il a rejeté l'autre dans l'enfer ? Et que parlé-je du larron et du meurtrier ? Il n'a pas épargné son apôtre devenu traître ; il voyait bien qu'il allait se pendre, qu'il allait s'étrangler, il le voyait crevé par le milieu du corps [car : « Il a crevé par le milieu du ven-« tre, et toutes ses entrailles se sont répan-« dues] » (Act. 1, 18) ; le Christ voyait toute cette tragédie d'avance, et il a laissé le misérable à son sort, afin de vous apprendre par un spectacle présent à croire à toutes les vérités de l'avenir.

Gardez-vous donc de vous tromper vous-mêmes en obéissant au démon ; car ce sont ses inspirations que vous écoutez. Si des juges, des maîtres, des précepteurs, quoique barbares, honorent les bons et punissent les méchants, comment serait-il conforme à la nature de Dieu de faire le contraire, et de décerner le même traitement au bon et à celui qui ne l'est pas ? Et d'où viendra la délivrance qui nous affranchira de la perversité ? Aujourd'hui, dans l'attente des supplices, au milieu de tant de terreurs inspirées par les juges, par les lois, les méchants ne renoncent pas encore au crime ; quand ils en seront venus à n'avoir plus de crainte, non-seulement parce qu'ils croiront ne pouvoir pas tomber dans l'enfer, mais encore parce qu'ils espéreront d'entrer dans le royaume des cieux, quel terme mettront-ils à leur perversité ? Est-ce de la bonté, je vous en prie, d'encourager le mal, d'établir un prix pour la corruption, d'admettre au même traitement le sage et le déréglé, le fidèle et l'impie, Paul et le démon ? Jusqu'à quand nous repaîtrons-nous de frivolités ? Je vous en conjure, guérissez-vous de ce délire, rentrez en vous-mêmes, persuadez-vous qu'il faut craindre, qu'il faut trembler, afin d'être affranchis de l'enfer, afin d'obtenir, après cette vie passée dans la sagesse, les biens de l'autre vie, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ à qui appartient, comme au Père, comme au Saint-Esprit, la gloire, la puissance, l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Traduit par M. PORTELETTE.

HOMÉLIE XXVI.

JE SAIS ET JE SUIS PERSUADÉ, DANS LE SEIGNEUR JÉSUS, QUE RIEN N'EST IMPUR DE SOI-MÊME, ET QU'IL N'EST IMPUR QU'A CELUI QUI LE CROIT IMPUR. (XIV, 14, JUSQU'A 24.)

—

Analyse.

1 et 2. Il n'y a rien d'impur dans la nourriture ; toute l'impureté consiste à en faire usage lorsqu'on croit que la nourriture est impure. — Eviter de faire, de cette question, un sujet de scandale. — Avant tout, la paix, la joie, la concorde dans le Seigneur. — Il vaut mieux même s'abstenir des aliments purs, que de forcer le prochain à manger des aliments qu'il a tort de regarder comme impurs.

3 et 4. Laisser Dieu agir.— Jamais la vraie religion n'a été plus facile à découvrir. — Eloge de la piété d'Abraham, en dépit des profondes ténèbres de son temps. — Tous connaîtront Dieu, depuis le plus petit jusqu'au plus grand. — De la conduite que les chrétiens doivent tenir pour amener, par l'exemple de leur vie, les païens à la religion.

1. Après avoir réprimandé d'abord celui qui jugeait son frère, et l'avoir ainsi détourné de l'habitude d'adresser au prochain des paroles amères, il prononce sur le dogme, et instruit paisiblement le moins avancé; et il montre, dans l'accomplissement de cette tâche, une grande douceur. Il ne parle point de punition, ni de rien de pareil ; mais il écarte seulement toute espèce de crainte en cette affaire, afin que l'on écoute plus facilement ses paroles. Il dit donc : « Je sais, et je suis persuadé ». Ensuite, pour qu'un de ceux qui ne croyaient pas encore, ne lui dise pas : Et que nous importe que vous soyez persuadé ? Vous n'avez pas assez d'autorité pour vous opposer à une loi si digne de nos respects, à des oracles apportés d'en-haut ; l'apôtre ajoute : « Dans « le Seigneur » : C'est-à-dire, c'est d'en-haut que me vient ce que je sais, c'est du Seigneur que je tiens ma persuasion ; n'y voyez pas l'opinion d'un homme. Eh bien donc, de quoi êtes-vous persuadé, et que savez-vous ? Parlez. « Que rien n'est impur de soi-même ». Par le fait de la nature, dit-il, rien n'est souillé ; ce qui produit la souillure, c'est l'intention de celui qui use des choses ; c'est pour celui-là seul qu'il y a souillure, et non pour tous. « Rien n'est impur », dit l'apôtre, « qu'à celui « qui le croit impur ». Pourquoi donc ne pas corriger son frère, pour qu'il ne croie pas la chose impure ? Pourquoi ne pas détourner de la croyance qui lui est habituelle, pourquoi ne pas user d'autorité afin qu'il ne rende pas, par sa manière de penser, la chose impure ? Je crains, dit l'apôtre, de l'affliger : aussi ajoute-t-il : « Mais si, en mangeant de quelque chose, « vous attristez votre frère, dès lors vous ne « vous conduisez plus par la charité (15) ».

Voyez-vous comme l'apôtre se concilie les cœurs ? Il montre au chrétien faible qu'il a pour lui tant de considération que, pour ne pas l'affliger, il n'ose pas même lui prescrire ce qui est cependant très-nécessaire, qu'il aime mieux l'attirer par une condescendance pleine de charité. Et, après avoir écarté de lui la crainte, il ne lui fait pas violence, mais il le laisse entièrement maître de sa conduite. Car l'avantage de faire renoncer à un genre de nourriture, ne vaut pas l'inconvénient d'attrister son frère. Voyez-vous jusqu'où il porte le zèle de la charité ? L'apôtre sait bien que la charité peut tout redresser. Voilà pourquoi il réclame, ici, une plus grande vertu des fidèles. Non-seulement, dit-il, vous ne devez pas user de contrainte à l'égard de ceux qui sont faibles, mais s'il faut même user de condescendance, vous ne devez pas hésiter. Voilà pourquoi il ajoute ces paroles : « Ne faites pas périr par

« votre manger celui pour qui Jésus-Christ « est mort ». N'estimez-vous pas assez votre frère, pour acheter, même au prix de l'abstinence, le salut de son âme ? Comment ! le Christ n'a refusé pour lui, ni d'être esclave, ni de mourir ; et vous ne mépriserez pas assez la nourriture pour sauver votre prochain ? Le Christ ne devait pas conquérir tous les hommes, par son sacrifice, il ne l'en a pas moins accompli ; mourant pour tous, il a fait tout ce qui était de lui. Et vous, quand vous savez qu'à propos de cette nourriture vous jetez votre frère dans des maux terribles, vous disputez encore ; celui que le Christ juge d'un si grand prix, vous le méprisez à ce point ; celui que le Christ a aimé paraît vil à vos yeux ? Et ce n'est pas seulement pour les infirmes que le Christ est mort, mais pour ses ennemis ; et vous, dans l'intérêt des infirmes, vous ne pourrez pas pratiquer l'abstinence ? Le Christ a fait le plus grand sacrifice, et vous ne ferez pas le plus petit ? Et cependant il est le Seigneur, et vous, vous êtes un frère. Assurément ces paroles suffisaient pour couper court au mal ; car elles montrent quelle est la petitesse d'une âme qui, après avoir reçu de Dieu de grands bienfaits, ne le paye pas du moindre retour.

« Que votre bien donc ne soit point blas- « phémé. Car le royaume de Dieu ne consiste « pas dans le boire ni dans le manger (16, 17) ». Le bien, c'est ici, ou la foi, ou l'espérance des récompenses à venir, ou la parfaite piété. Non-seulement, dit l'apôtre, vous ne rendez aucun service à votre frère, mais vous exposez et l'Evangile même, et la grâce de Dieu, et le don du ciel aux mauvais discours des hommes. Vos combats, vos disputes, les ennuis que vous causez, les scissions que vous provoquez dans l'Eglise, vos outrages à votre frère, votre haine contre lui, excitent les mauvais discours du dehors : de sorte que non-seulement, par là, vous ne corrigez rien, mais vous produisez un effet tout contraire. Votre bien c'est la charité, c'est l'amour fraternel, c'est l'union, c'est la concorde, c'est la paix, la vie douce et clémente. Ensuite, nouvelle raison pour mettre un terme aux scrupules timorés de l'un, à l'esprit disputeur de l'autre, il dit : « Car le royaume de Dieu ne consiste « pas dans le boire ni dans le manger ». Est-ce que c'est par là que nous pouvons être justifiés ? C'est ce qu'il dit ailleurs encore : « Si nous « mangeons, nous n'en aurons rien davantage « devant Dieu, et si nous ne mangeons pas, « nous n'en aurons rien de moins ». (I Cor. VIII, 8.) Il n'y a pas de preuve à faire ici, une simple assertion suffit. Ce que dit l'apôtre revient à ceci : croyez-vous que c'est le manger qui vous donne le royaume du ciel ? Aussi l'apôtre, se moquant de l'importance qu'ils attachent aux aliments, ne dit pas seulement que ce royaume ne consiste pas dans le manger, il dit, en même temps, ni dans le boire. Quels sont donc les titres qui nous donnent l'entrée au ciel. La justice, la paix, la joie, la pratique de la vertu, la concorde fraternelle, que contrarient de pareilles contestations ; la joie de l'harmonie que ruinent de semblables reproches. Ces réflexions, l'apôtre les adressait, non pas à un seul des deux partis, mais à l'un et à l'autre à la fois, parce qu'il y avait opportunité de les faire entendre aux uns et aux autres.

2. Ensuite, après avoir parlé de paix et de joie (comme on peut trouver la paix et la joie même en faisant le mal), l'apôtre, après avoir dit : « Mais dans la justice, dans la paix et dans la joie », ajoute : « Que donne le Saint-Esprit ». Ainsi, celui qui cause la perte de son frère, trouble la paix et la joie, et il lui fait plus de tort que le malfaiteur qui ravirait de l'argent. Et ce qu'il y a de plus détestable, c'est qu'un autre a sauvé celui à qui vous faites tant de mal, et que vous perdez. Maintenant, comme ces pratiques, à savoir le genre des aliments, et cette apparence de vie parfaite ne conduisent pas dans le royaume de Dieu, et ne font que conduire à tous les désordres, comment ne pas mépriser des choses sans valeur, pour s'assurer des plus considérables ? Ensuite, comme c'était la vaine gloire qui inspirait secrètement ces reproches adressés aux chrétiens judaïsants, l'apôtre ajoute : « Celui qui « sert Jésus-Christ en cette manière, est agréa- « ble à Dieu et approuvé des hommes (18) ». On n'admirera pas autant votre perfection de vie, que votre paix et votre concorde. Ce sont là, en effet, des biens dont tous pourront jouir, mais votre perfection de vie ne sert à personne. « Appliquons-nous donc à rechercher « ce qui peut entretenir la paix parmi nous, et « observons tout ce qui peut nous édifier les « uns les autres (19) ». La première partie de ce conseil regarde le faible qui ne doit pas troubler la paix ; la seconde concerne le plus

fort, qui ne doit pas mépriser son frère. Toutefois l'apôtre en fait un conseil qui s'adresse à tous, quand il dit : « Les uns les autres »; il montre par là que, sans la paix, l'édification n'est pas facile.

« Que le manger ne soit pas cause que vous « détruisiez l'ouvrage de Dieu (20) »; ce qui veut dire, le salut de votre frère, réflexion qui doit inspirer de la crainte, en montrant que celui qui réprimande agit au rebours de ce qu'il désire. En effet, non-seulement, dit l'apôtre, vous n'édifiez pas ce que vous croyez édifier, mais vous détruisez, non l'édifice d'un homme, mais l'édifice de Dieu, et cela sans une grande raison, en ne poursuivant qu'un but chétif; « Que le manger ne soit pas cause », dit-il. Ensuite, pour empêcher que ces concessions n'affermissent le plus faible dans ses erreurs, l'apôtre se retourne vers lui, et lui fait la leçon : « Ce n'est pas que toutes les viandes « ne soient pures, mais un homme fait mal « d'en manger, lorsqu'il le fait par le scandale, c'est-à-dire avec une conscience mauvaise. Ainsi quand vous auriez contraint votre frère, et que, de force, il aurait mangé, il n'y aurait là aucun profit; ce n'est pas la nourriture qui souille, mais l'intention de celui qui mange. Si donc vous ne corrigez pas cette intention, tous vos efforts sont vains, et vous n'avez fait que nuire; car il y a bien de la différence entre croire simplement qu'une viande est impure, ou d'en manger lorsqu'on la croit telle. Lors donc que vous violentez cette âme faible, vous péchez doublement : vous augmentez son préjugé en le combattant, vous l'obligez de manger d'une chose qu'elle croit impure. Par conséquent, tant que vous n'avez pas opéré la persuasion, n'exercez pas de contrainte. « Et il vaut mieux ne point manger « de chairs, et ne point boire de vin, ni rien « faire de ce qui est, à votre frère, une occa- « sion de chute et de scandale, ou qui le blesse, « parce qu'il est faible (21) ».

Voilà donc maintenant l'apôtre plus exigeant; il ne lui suffit pas qu'on s'abstienne de la contrainte, il veut encore que l'on ait de la condescendance pour le chrétien judaïsant. Car lui-même en a souvent donné l'exemple, comme quand il circoncit son disciple, quand il se rasa les cheveux, quand il fit les oblations légales. Il n'en fait pas ici, néanmoins, une règle expresse, il se contente de parler sous forme de sentence, il ne veut pas tomber dans l'inconvénient d'encourager la nonchalance des moins avancés. Que dit-il? « Et il vaut « mieux ne point manger de chairs ». Et que dis-je, de chairs? Quand ce serait du vin, quand ce serait tout ce que vous voudrez qui serait une occasion de scandale, abstenez-vous; rien ne peut entrer en comparaison avec le salut de votre frère. Et c'est ce que le Christ nous fait assez voir, lui qui est descendu du ciel, et qui a tout souffert pour nous. Il y a un reproche sensible pour les plus forts dans ces trois mots : « Une occasion de chute et de « scandale, ou qui le blesse, parce qu'il est « faible ». Ne m'objectez pas, dit l'apôtre, que votre frère agit sans raison, mais que vous pouvez le corriger. Sa faiblesse est une raison suffisante pour que vous lui veniez en aide, d'autant plus qu'il n'en résulte pour vous aucun tort. Car votre condescendance ne sera point une hypocrisie, mais une indulgence édifiante et sage. Si vous usez de contrainte à son égard, il vous résiste, il vous condamne, et il s'opiniâtre dans son préjugé et dans son scrupule; si, au contraire, il vous trouve indulgent, il se prend d'affection pour vous; votre enseignement ne lui paraît pas suspect, et il vous met à même de répandre insensiblement en lui les semences de la vérité. Mais du moment qu'il aura conçu de la haine contre vous, vous aurez fermé vous-même tout accès dans son âme à vos paroles. Donc n'usez pas contre lui de contrainte, mais vous-même abstenez-vous, à cause de lui; non pas parce que vous regardez les aliments comme impurs, mais parce que vous seriez pour lui un sujet de scandale; par ce moyen vous accroîtrez son affection pour vous. Voilà dans quelle pensée Paul a dit : « Il vaut mieux ne point manger de chairs »; ce n'est pas que la nourriture soit impure, mais c'est que votre frère serait scandalisé et blessé. « Avez-vous une foi éclairée? contentez- « vous de l'avoir dans le cœur (22) ». Ici l'apôtre me semble faire doucement allusion à la vanité des fidèles plus avancés. Voici ce qu'il entend dire : Voulez-vous me montrer votre perfection dans la sagesse? ne me la montrez pas, qu'il vous suffise de votre conscience.

3. Quant à la foi dont parle ici l'apôtre, ce n'est pas la foi relative aux dogmes, mais celle qui est en rapport direct avec la question dont il s'agit. De la foi proprement dite, l'apôtre est le premier à dire : « Il faut confesser sa foi « par ses paroles, pour être sauvé » (Rom.

x, 10); et ailleurs il est écrit : « Celui qui « m'aura nié devant les hommes, je le renie- « rai moi aussi ». (Luc, ix, 26.) Renier sa foi, c'est se perdre; quant à la foi qui nous occupe ici, ce qui est funeste, c'est de la confesser à contre-temps. « Heureux celui que sa con- « science ne condamne point en ce qu'il veut « faire ». Ici l'apôtre s'attaque encore au plus faible, et il lui montre que la seule conscience suffit à l'autre. Quand même on ne vous verrait pas, vous vous suffisez à vous-même, pour votre félicité. En effet, après avoir dit qu'on doit se contenter d'avoir la foi dans le cœur, Paul, qui ne veut pas que ce tribunal de la conscience paraisse peu respectable, dit que vous devez le mettre au-dessus de toute la terre. Quand tous les hommes vous accuseraient, si vous ne vous condamnez pas vous-mêmes, si votre conscience ne vous fait pas de reproches, vous êtes heureux. L'apôtre ne parle pas ici de tous les hommes absolument. Il en est un grand nombre qui ne se condamnent pas, et qui commettent des fautes très-graves; ce sont là les plus malheureux de tous les hommes; mais la pensée de Paul ne dépasse pas les bornes du sujet tout particulier qu'il traite ici.

« Mais celui qui, étant en doute s'il peut « manger d'une viande, ne laisse pas d'en « manger, est condamné (23) ». Encore une réflexion pour que l'on traite avec ménagement les moins avancés. Quel avantage en effet qu'ils mangent sans être sûrs de pouvoir le faire, et qu'ils se condamnent eux-mêmes? Celui que j'estime, moi, c'est celui qui mange de tout, à la condition qu'il n'éprouve aucune hésitation à le faire. Voyez comme il les invite non-seulement à manger, mais à manger en toute pureté de conscience. Ensuite il dit pourquoi tel est condamné, « Parce qu'il n'agit pas « selon sa foi » ; ce n'est pas parce que la nourriture est impure, mais parce qu'on n'agit pas selon sa foi : celui qui a mangé, ne croyait pas que la nourriture était pure, c'est quoiqu'il la crût impure qu'il y a goûté. Par ces paroles, l'apôtre montre aux plus avancés toute l'étendue du mal qu'ils font, en ayant recours à la violence, et non à la persuasion, pour faire goûter à des viandes que l'on croit impures ; il veut, par ces réflexions, faire cesser les reproches adressés aux chrétiens judaïsants. « Or, tout ce qui ne se fait point selon la foi, « est péché ». Voilà un homme qui n'a pas la certitude, dit l'apôtre, il n'a pas la foi que la chair est pure, comment ne ferait-il pas un péché? Toutes ces paroles ne s'appliquent, dans la pensée de Paul, qu'au sujet en question, et non à tous les sujets. Et considérez combien l'apôtre s'occupe d'éviter les occasions de scandale. Plus haut, il disait : « Si en man- « geant de quelque chose vous attristez votre « frère, dès lors vous ne vous conduisez plus « par la charité ». Il ne faut pas chagriner son frère; à bien plus forte raison convient-il de n'être pas pour lui un sujet de scandale. Et encore : « Que le manger ne soit pas cause « que vous détruisiez l'ouvrage de Dieu ». C'est un crime, c'est un sacrilége de détruire l'église matérielle ; à bien plus forte raison, le temple spirituel, car l'homme est plus auguste, plus précieux qu'un édifice de pierre. Ce n'est pas pour les murailles que le Christ est mort, mais pour ces temples dont je parle.

Soyons donc circonspects, mes frères, et ne donnons à personne la moindre prise contre nous. La vie présente est un stade, il faut savoir regarder de tous les côtés à la fois, et ne pensons pas qu'il suffise d'ignorer pour être excusé. Il y a, n'en doutez pas, il y a un châtiment pour l'ignorance, quand l'ignorance est impardonnable. Les Juifs étaient dans l'ignorance, mais leur ignorance ne méritait pas le pardon ; les Grecs étaient aussi dans l'ignorance, mais ils ne peuvent invoquer d'excuse. Quand vous ignorez ce qu'il vous est impossible de connaître, vous êtes excusables ; mais quand ce que vous ne savez pas est facile à connaître, quand vous pouvez l'apprendre, vous devez vous attendre à la plus rigoureuse des réparations. D'ailleurs, si nous ne nous enfonçons pas à plaisir dans nos ténèbres, si nous faisons tout ce qui dépend de nous pour nous en retirer, Dieu, pour nous aider à en sortir, nous tendra la main ; c'est ce que Paul disait aux Philippiens : « Si en quelque point « vous pensez autrement, Dieu vous décou- « vrira ce que vous devez croire ». (Phil. iii, 15.) Mais quand nous ne voulons pas faire même ce qui ne dépend que de nous, nous ne devons pas nous attendre à son secours : c'est ce qui est arrivé aux Juifs. « C'est pourquoi je « leur parle en paraboles », dit le Christ, « parce qu'en voyant ils ne voient point ». (Matth. xiii, 13.) Comment se faisait-il qu'en voyant ils ne vissent point? Ils voyaient les démons chassés, et ils disaient : « Il est pos-

« sédé du démon » ; ils voyaient les morts ressuscités, et ils ne l'adoraient pas, au contraire, ils s'efforçaient de le tuer. Corneille ne se montrait pas ainsi. Il faisait avec soin tout ce qui dépendait de lui, et voilà pourquoi Dieu fit le reste. Ne dites donc pas : Comment Dieu a-t-il pu abandonner un tel, cet homme plein de sincérité, d'honnêteté, tel païen ? D'abord, en fait de sincérité, les hommes ne peuvent pas porter de jugement ; le jugement n'appartient qu'à celui qui a fait les cœurs : ensuite on peut encore dire que bien souvent tel homme n'a montré ni aucun souci, ni aucun zèle pour la vérité. — Et comment le pouvait-il, direz-vous, avec sa simplicité et sa bonne foi ? En vérité considérez-le donc, je vous en prie, cet homme simple et sincère, examinez-le en ce qui concerne les affaires du siècle, vous verrez qu'il y a montré une très-grande application ; s'il en eût montré autant pour les choses spirituelles, Dieu ne l'aurait pas négligé ; car la vérité est plus claire que le soleil. En quelque pays qu'on soit, le salut est facile, avec un peu d'attention, pour peu qu'on attache de l'importance à cette affaire. Est-ce que cette histoire de notre salut n'a pas dépassé la Palestine ? est-elle renfermée dans ce petit coin de la terre ? N'avez-vous pas entendu cette voix du prophète : « Tous me connaîtront, de-« puis le plus petit jusqu'au plus grand ». (Jér. XXXI, 34.) Ne voyez-vous pas l'accomplissement de la vérité ? Quel pardon peuvent-ils donc espérer, ceux qui voient la vraie croyance propagée, et qui ne se meuvent pas, qui ne s'inquiètent pas, qui ne font rien pour s'instruire ?

4. Mais prétendez-vous, dit-on, exiger cet empressement d'un paysan, d'un barbare ? Oui, et non-seulement d'un paysan, d'un barbare, mais encore de l'homme le plus enfoncé de tous dans la barbarie. Car enfin, je vous le demande, comment se fait-il que dans la vie ordinaire il sache repousser une injure, résister à la violence, user de tous les moyens pour se préserver de la moindre atteinte, et qu'au contraire, dans les choses spirituelles, il ne montre pas la même prudence ? Quand il s'agit d'adorer une pierre qu'il prend pour un Dieu, de célébrer des fêtes, il dépense son argent et manifeste beaucoup de scrupule, il ne se montre jamais négligent par simplicité ; ce n'est que quand il faut reconnaître quel est le vrai Dieu, que vous venez me parler de sincérité, de simplicité ! Non, non, la vérité n'est pas là, votre simplicité n'est qu'un engourdissement coupable. Car enfin où est la simplicité, la rusticité, où la trouvons-nous ? chez les contemporains d'Abraham, ou chez les nôtres ? Elle fut, n'en doutons pas, chez les hommes des anciens temps. Et à quelle époque a-t-il été plus facile de trouver la religion sainte, aujourd'hui ou autrefois ? De nos jours, évidemment. De nos jours, chez tous les hommes, le nom de Dieu a été proclamé, la voix des prophètes a retenti, les événements se sont accomplis, les païens ont été confondus ; dans les anciens temps, la plus grande partie de la race humaine, sans doctrine, était sous la domination du péché ; ni loi, ni enseignement, ni prophète, ni miracles, ni préceptes, ni foule plus instruite, ni secours pour l'esprit ; obscurité profonde, nuit sans lune, nuit d'hiver, où toutes choses gisaient dans l'engourdissement. Et pourtant cet homme admirable, ce patriarche généreux, en dépit de tant d'obstacles, reconnut Dieu, pratiqua la vertu, remplit un grand nombre d'hommes du zèle qui l'animait, et fit tout cela sans rien connaître de la sagesse du dehors. Où l'aurait-il trouvée, les lettres n'existant pas encore ? Qu'importe ? Comme il fit tout ce qui dépendait de lui, Dieu, de con côté, fit le reste. Vous ne pouvez pas dire qu'Abraham hérita de la piété de ses pères : il était idolâtre. Eh bien, quoique sorti de tels ancêtres, quoique barbare, élevé au milieu de barbares, sans maître pour lui apprendre la religion, il connut Dieu, et chez tous ses petits enfants, qui ont pu jouir de la loi et des prophètes, son nom est entouré d'une gloire, d'une vénération que rien ne saurait exprimer. L'explication de cette histoire ? C'est que les affaires de la vie du siècle l'inquiétaient peu, c'est qu'il était entièrement adonné aux choses spirituelles. Et Melchisédech ? N'était-ce pas un homme des mêmes temps, et sa gloire ne lui a-t-elle pas mérité le titre de prêtre du Seigneur ? C'est qu'il est impossible, absolument impossible que celui dont l'esprit est vigilant soit négligé de Dieu. Ne vous troublez pas à mes paroles ; mais tous parfaitement convaincus que tout dépend de la bonne volonté, regardons, considérons bien où nous en sommes, afin de devenir meilleurs. Ne demandons pas à Dieu des comptes, ne cherchons pas à savoir pourquoi il a négligé un tel, appelé, au contraire, un tel. Ce serait

faire comme un serviteur en faute qui perdrait le temps à censurer l'administration de son maître. Malheureux, infortuné, au lieu de t'inquiéter de tes propres comptes, des moyens d'apaiser ton maître, tu t'avises de demander des comptes à celui à qui tu en dois rendre ! tu négliges ce qui doit te faire punir un jour !

Que dirai-je donc au païen, me demande-t-on? Précisément ce qui vient d'être dit. Et considérez non-seulement ce que vous pouvez dire au païen, mais la manière de le corriger. Quand l'examen qu'il fait de votre vie, est pour lui une occasion de scandale, pensez alors à ce que vous lui direz. Vous ne payerez pas pour lui-même, s'il est scandalisé; toutefois si votre manière de vivre le blesse, vous courez les plus affreux dangers. Il vous entend disserter sur le royaume de Dieu, et il vous voit épris des choses présentes ; il vous voit craindre l'enfer, et en même temps redouter les malheurs d'ici-bas ; voilà ce qui doit vous donner des inquiétudes. Le païen vous accuse, et vous dit : Si vous aspirez au royaume du ciel, pourquoi ne méprisez-vous pas les choses présentes? Si vous êtes dans l'attente du redoutable tribunal, pourquoi ne méprisez-vous pas les malheurs présents? Si vous espérez l'immortalité, pourquoi ne vous moquez-vous pas de la mort? A de tels discours, méditez votre défense. On vous voit trembler pour une perte d'argent, vous qui attendez le bonheur du ciel; pour une obole de profit, la joie vous inonde; vous trahissez votre âme pour un peu d'argent, voilà ce qui doit vous donner des inquiétudes; car voilà, voilà ce qui scandalise le païen. Donc, si vous avez souci de votre salut, préparez votre défense à cette occasion, votre défense, non par des paroles, mais par vos actions. Jamais la question dont nous parlions tout à l'heure n'a été pour personne un sujet de blasphémer Dieu, mais une mauvaise conduite provoque des milliers de blasphèmes.

Corrigez-vous donc de ces désordres. Le païen, d'ailleurs, ne manquera pas de vous dire encore : et comment puis-je savoir que Dieu n'a commandé que ce qu'il est possible de pratiquer? Vous êtes chrétien de père en fils, élevé dans cette bonne religion, et pourtant vous ne faites rien de digne de cette religion. Que lui répondrez-vous? Il faudra vous borner pour toute réponse à lui dire : Je vous montrerai d'autres personnes qui pratiquent les vertus chrétiennes, à savoir les moines des déserts. Ne rougissez-vous pas, vous qui vous confessez chrétien, de vous en remettre aux autres parce que vous ne pouvez pas montrer en vous-même la pratique des devoirs d'un chrétien ? Le païen vous répondra sur-le-champ : Quelle est donc la nécessité de se transporter sur les montagnes et dans les déserts? Si la sagesse n'est pas possible au milieu des villes, vous attaquez gravement cette religion qui fait un devoir de sortir des cités pour courir aux déserts. Montrez-moi un homme ayant femme et enfants, une maison à lui, et pratiquant la vertu chrétienne. Eh bien ! que répondrons-nous? n'y a-t-il pas là de quoi baisser la tête et rougir? Le Christ, en effet, n'a pas commandé d'aller vivre au désert, mais qu'a-t-il dit? « Que votre lumière brille devant « les hommes » (Matth. v, 16); il ne dit pas : Devant les montagnes, ni les déserts ou les lieux inaccessibles. Ce que je dis maintenant, ce n'est pas pour dénigrer ceux qui ont occupé les montagnes, mais pour déplorer le malheur de ceux qui habitent les villes, et qui en ont banni la vertu. C'est pourquoi, je vous en conjure, rappelons cette sagesse qui est sur les montagnes, faisons-la rentrer dans nos murs, afin que les cités deviennent réellement des cités : voilà la manière de corriger le païen, voilà la manière d'éviter mille scandales. Voulez-vous à la fois, et le délivrer de tout scandale, et vous assurer à vous-même le bonheur de jouir d'innombrables récompenses? Corrigez votre propre vie, rendez-vous de tous les côtés, resplendissant. « Afin que les hommes voient « vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre « père qui est dans les cieux ». C'est ainsi que nous pourrons jouir de cette gloire, nous aussi, gloire éclatante, ineffable; puissions-nous tous l'obtenir, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient, comme au Père, comme au Saint-Esprit, la gloire, la puissance, l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXVII.

A CELUI QUI EST TOUT-PUISSANT, POUR VOUS AFFERMIR DANS LA FOI DE L'ÉVANGILE ET DE LA DOCTRINE DE JÉSUS-CHRIST, QUE JE PRÊCHE SUIVANT LA RÉVÉLATION DU MYSTÈRE QUI, ÉTANT DEMEURÉ CACHÉ DANS TOUS LES SIÈCLES PASSÉS, A ÉTÉ DÉCOUVERT MAINTENANT PAR LES ORACLES DES PROPHÈTES, SELON L'ORDRE DE DIEU ÉTERNEL, POUR OPÉRER L'OBÉISSANCE A LA FOI, ET EST VENU A LA CONNAISSANCE DE TOUTES LES NATIONS ; A DIEU QUI EST LE SEUL SAGE, GLOIRE, PAR JÉSUS-CHRIST, DANS LES SIÈCLES DES SIÈCLES. AINSI SOIT-IL. (XIV, 24, 25, 26, POUR SAINT JEAN CHRYSOSTOME, ET 25, 26, 27, DU CHAP. XVI DE LA VULGATE.)

—

Analyse.

1 et 2. De la puissance et de la sagesse de Dieu, dans la manifestation de l'Evangile. — Supporter les faiblesses, rechercher la satisfaction et l'édification du prochain. — Jésus-Christ, divin modèle d'abnégation et de parfait détachement.
3 et 4. Fruit précieux de la concorde. — Il faut aimer ses ennemis mêmes. — Rien de plus honteux que la haine implacable.— Chaleureuse exhortation à la concorde et à la paix.

1. C'est l'habitude de Paul de toujours terminer ses exhortations par des prières et des paroles à la gloire de Dieu. L'apôtre comprenait bien toute l'efficacité de cette pratique que son amour pour Dieu, que la piété lui avait rendue familière. En effet, il convient à celui qui aime ses enfants, au maître, au docteur qui aime Dieu, de ne pas réduire son enseignement à de simples discours, mais d'attirer aussi, par des prières sur ses disciples, le secours qui vient de Dieu. C'est ce que Paul fait en ce moment. Voici la suite des pensées : A celui qui est tout puissant pour vous affermir, gloire, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. L'apôtre, ici encore, s'attache aux faibles, c'est à eux que son discours s'adresse. Quand il réprimandait, sa réprimande était pour tout le monde; mais maintenant qu'il prie, c'est pour les faibles qu'il supplie le Seigneur. Il dit : « Pour vous affermir », non sans ajouter, en quoi : « Dans la foi de l'Evangile ». Ce qui montre qu'ils n'étaient pas encore bien assurés ; ils étaient debout, mais chancelants. Ensuite, pour donner de l'autorité à son discours, il ajoute : « Et de la doctrine de Jésus-« Christ », ce qui veut dire que Jésus-Christ a prêché lui-même. Or, si c'est lui qui l'a prêchée, cette doctrine n'est pas la nôtre, nous vous donnons les lois de Dieu. Il considère ensuite cette doctrine, il montre que c'est un grand bienfait, que c'est le présent d'un Dieu qui nous comble d'honneur. Ce qui résulte d'abord de la personne même qui nous a annoncé cette doctrine, ensuite des vérités annoncées, des vérités de l'Evangile. Ajoutez à cela ce fait, que personne ne les a connues avant nous. C'est là ce que l'apôtre a insinué par ces paroles : « Suivant la révélation du « mystère » : Assurément c'est une preuve d'amitié singulière de nous avoir communiqué des mystères que personne n'a connus avant nous. « Qui étant demeuré caché dans « tous les siècles passés, a été découvert main-« tenant ». Autrefois, ce mystère a été déterminé d'avance, mais c'est maintenant qu'il a éclaté. Comment a-t-il éclaté ? « Par les ora-« cles des prophètes ». Ici encore, il rassure l'infirme. Que craignez-vous ? De manquer à la loi ? Mais la loi ne veut pas autre chose ; mais c'est ce que la loi dès les anciens temps a prédit.

Que si vous recherchez, de plus, pourquoi le mystère s'est révélé maintenant, vous êtes un imprudent de poursuivre de vos investi-

gations curieuses les mystères de Dieu, et de lui demander des comptes. Ce n'est pas une vaine curiosité qui convient ici, mais l'affection, l'amour. Voilà pourquoi l'apôtre ferme la bouche aux curieux et dit : « Selon l'ordre « du Dieu éternel, pour opérer l'obéissance à « la foi ». La foi réclame l'obéissance, et non une activité inquiète; quand Dieu commande, il faut obéir, et non se livrer à une vaine curiosité. Ensuite l'apôtre trouve encore d'autres raisons pour raffermir la confiance des fidèles : « Le mystère est venu à la connaissance de « toutes les nations ». Vous n'êtes pas le seul qui ayez cette croyance, c'est la foi de la terre tout entière; ce n'est pas un homme, c'est Dieu qui l'a enseignée. De là ces paroles : « Par Jésus-Christ ». Et non-seulement le mystère a été découvert, mais la connaissance en a été affermie, et tout cela est l'ouvrage de Jésus-Christ. De sorte que toute cette suite doit se lire ainsi : « A celui qui est tout puis- « sant pour vous affermir par Jésus-Christ ». Car, comme je l'ai dit, c'est à Jésus-Christ que l'apôtre attribue et la révélation et la connaissance bien établie du mystère; ou plutôt, non-seulement ces deux bienfaits, mais aussi la glorification du Père. De là ces paroles : « A lui, gloire, dans les siècles des siècles. « Ainsi soit-il ». Il le glorifie encore à cause de ce qu'il y a d'incompréhensible dans ces mystères, et cet incompréhensible le jette dans la stupeur. Même aujourd'hui, après la révélation, la pensée ne saurait les comprendre; il faut la foi; les saisir autrement, c'est impossible.

L'apôtre a bien raison de dire, en parlant de Dieu : « Qui est le seul sage ». Considérez les nations amenées à la religion; les mélanges des infidèles avec les hommes qui furent les anciens justes; le salut de ceux qui étaient désespérés; les pécheurs, indignes de la terre, introduits dans le ciel, ceux qui étaient déchus de la vie présente, appelés à l'ineffable immortalité; les victimes, foulées aux pieds par les démons, devenues des anges, ayant tous les droits des anges, le paradis ouvert, tous les anciens malheurs effacés, et cela en un temps si court, et par des moyens si faciles et si rapides, vous comprendrez alors la sagesse divine; ce que ne connaissaient ni les anges, ni les archanges, les gentils l'ont appris en un instant par le moyen de Jésus. Ainsi quand il faudrait admirer sa sagesse, le glorifier, vous vous attardez dans des réflexions sans portée, vous restez encore assis dans l'ombre, ce qui certes n'est pas glorifier le Christ. Celui qui n'a pas en lui de confiance, et que la foi n'a pas touché, celui-là ne rend pas témoignage à la grandeur de ses œuvres. Mais Paul, à leur place, glorifie le Seigneur, et les incite à montrer le même zèle que lui. Donc quand vous l'entendez dire : à Dieu, « qui est « le seul sage », n'allez pas croire qu'il y ait là rien qui rabaisse le Fils. Si tous les faits qui manifestent la sagesse de Dieu se sont accomplis par le Christ; si, sans lui, rien n'a été accompli, évidemment leur sagesse est égale. Pourquoi donc l'apôtre a-t-il dit : « Le seul ? » C'est par opposition avec toute la nature créée. Donc, après avoir rendu gloire à Dieu, il reprend son discours, et, s'adressant aux plus forts, il dit : « Nous devons donc, nous qui « sommes plus forts » (xv, 1); nous devons, ce n'est pas une faveur que nous faisons; eh bien, que devons-nous? « Supporter les fai- « blesses des infirmes ».

2. Voyez-vous comme il les élève par ces paroles flatteuses, où non-seulement il les appelle des forts, mais en outre il les met au même rang que lui? Et il fait plus encore, il les prend par l'idée de l'utilité, sans rien leur dire de pénible. Vous êtes forts, leur dit-il, et si vous usez de condescendance vous ne vous faites aucun tort; mais l'infirme court les plus grands dangers s'il n'est soutenu. Maintenant, il ne dit pas les infirmes, mais « les faiblesses « des infirmes », afin d'exciter la compassion des fidèles. C'est ainsi qu'ailleurs il dit : « Vous qui êtes spirituels, fortifiez celui « qui... » (Gal. vi, 1.) Vous êtes devenus forts? Payez de retour le Dieu qui vous a rendus tels; or, vous vous acquitterez envers lui, si vous aidez le malade à se relever. Nous aussi, nous étions faibles, mais la grâce nous a rendus forts. Et maintenant, cette conduite, il ne faut pas la tenir seulement quand il s'agit des faiblesses de la foi, mais encore quand il s'agit de toute autre faiblesse. Par exemple, un homme est sujet à la colère, ou il est porté à proférer des paroles violentes, il a quelque autre défaut, supportez-le. Mais comment? écoutez la suite. Après avoir dit : « Nous de- « vons supporter », il ajoute : « Et non pas « chercher notre propre satisfaction. Que cha- « cun de vous tâche de satisfaire son prochain « dans ce qui est bon, et qui peut l'édifier

« (2) ». C'est-à-dire : Vous êtes fort? Faites sentir votre force à l'infirme; faites qu'il sache par expérience quelle est votre vigueur, pensez à le satisfaire. Et il ne dit pas seulement à le satisfaire, mais : « Dans ce qui est bon »; et il ne se borne pas à dire : Dans ce qui est bon; le parfait aurait pu répondre : Voyez, je l'attire vers ce qui est bon; mais l'apôtre ajoute : « Et qui peut l'édifier ». Si donc vous avez en partage la richesse, en partage la force, ce n'est pas pour votre satisfaction à vous, mais pour satisfaire le pauvre et celui qui est dans le besoin; c'est ainsi que vous jouirez de la véritable gloire, et que vous serez d'une très-grande utilité. La gloire terrestre est prompte à s'envoler; la gloire spirituelle subsiste, si vous ne vous proposez que l'édification. Voilà pourquoi l'apôtre réclame de tous ce zèle pour le prochain : il ne dit pas seulement, que tel ou tel, mais : « Que chacun de vous ».

Ensuite, comme il a donné un précepte d'une grande portée, comme il a prescrit de se relâcher de sa perfection propre afin de corriger les faiblesses du prochain, il fait encore intervenir le Christ. « Puisque Jésus-« Christ n'a pas cherché à se satisfaire lui-« même (3) ». C'est ce que l'apôtre ne manque jamais de faire. Quand il parle de l'aumône, il montre le Christ, en disant : « Vous con-« naissez la bonté de Notre-Seigneur Jésus-« Christ qui, étant riche, s'est rendu pauvre « pour nous » (II Cor. VIII, 9); pour persuader la charité, c'est encore du Christ qu'il s'appuie, disant : « Comme le Christ nous a « aimés » (Ephés. V, 25); et quand il conseille de supporter la honte et d'affronter les dangers, il a encore recours au Christ, disant : « Qui, au lieu de la vie heureuse, dont il pou-« vait jouir, a souffert la croix et méprisé la « honte ». (Hébr. XII, 2.) De même ici, l'apôtre propose Jésus-Christ pour modèle en le priant de supporter les faiblesses des autres, et il cite un oracle des prophètes : « Selon « qu'il a été écrit : Les injures qu'on vous a « faites sont retombées sur moi ». Mais maintenant, que signifient ces paroles : « N'a pas « cherché à se satisfaire lui-même? » Il pouvait ne pas supporter les opprobres, il pouvait ne pas souffrir ce qu'il a enduré, s'il n'eût voulu considérer que son intérêt. Mais il ne l'a pas voulu; ne considérant que nous, il n'a plus pensé à lui-même. Et pourquoi l'apôtre n'a-t-il pas dit : Il s'est renoncé lui-même? C'est qu'il ne voulait pas montrer uniquement le Dieu fait homme, mais rappeler qu'il a été outragé, couvert d'infamie aux yeux de la foule, qu'il a passé pour un être plein de faiblesses. On lui disait : « Si tu es le Fils de « Dieu, descends de la croix »; et encore : « Il « a sauvé les autres, et il ne peut se sauver « lui-même ». (Matth. XXVII, 40 et 42.) L'apôtre rappelle donc ici une preuve qui est considérable dans le sujet qu'il traite, et il prouve beaucoup plus qu'il n'a promis. Car ce n'est pas seulement le Christ qu'il montre couvert d'opprobres, mais le Père en outre; car il dit : « Les injures qu'on vous a faites, sont « retombées sur moi »; c'est-à-dire, il n'y a rien là de nouveau, rien d'étrange. Ceux qui, sous l'ancienne loi, outrageaient Dieu, ont aussi dans leur fureur outragé son Fils. Or, toutes ces choses ont été écrites afin que nous sachions ce que nous devons imiter.

L'apôtre fortifie ensuite les fidèles contre les tentations qu'ils auront à souffrir, il dit : « Car « tout ce qui est écrit, a été écrit pour notre « instruction, afin que nous ayons espérance « par la patience et par la consolation que les « Ecritures nous donnent (4) », c'est-à-dire, afin que nous ne fassions pas de chute. En effet, les combats sont de mille espèces, au dedans, au dehors, et l'apôtre veut que, fortifiés, consolés par les Ecritures, nous montrions notre patience; que la persévérance dans la patience soit pour nous la persévérance dans la foi. Elles s'engendrent l'une l'autre, l'espérance produit la patience, la patience produit l'espérance, et toutes deux naissent des Ecritures. L'apôtre convertit encore ici ses exhortations en prières : « Que le Dieu « de patience et de consolation vous fasse la « grâce d'être toujours unis de sentiment les « uns avec les autres, selon l'esprit de Jésus-« Christ (5) ». Après avoir dit ses pensées à lui, l'apôtre a tenu à les appuyer des exemples de Jésus-Christ, et du témoignage des Ecritures, pour montrer que c'est d'après les Ecritures qu'il recommande la patience. « Que « le Dieu de patience et de consolation vous « fasse la grâce d'être toujours unis de senti-« ment les uns avec les autres, selon l'esprit « de Jésus-Christ ». Car c'est le propre de la charité d'avoir pour les autres les mêmes sentiments que pour soi-même.

3. Ensuite, pour montrer que ce n'est pas un amour quelconque qu'il recommande, il

ajoute : « Selon l'esprit de Jésus-Christ ». C'est l'habitude constante de Paul; il y a en effet un autre amour que celui-là. Et quel est le fruit de la concorde? « Afin que vous puissiez, d'un « même cœur et d'une même bouche, glorifier « Dieu, le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ « (6) ». Il ne dit pas seulement : « D'une même « bouche », c'est la communion des âmes qu'il prescrit. Voyez-vous comme il cimente encore l'union du corps entier de l'Eglise, et comme il conclut encore en glorifiant Dieu? C'est la raison qu'il emploie de préférence pour exciter à la concorde et à l'harmonie. Il reprend ensuite la même exhortation, en disant : « C'est pourquoi unissez-vous les uns aux « autres, pour vous soutenir mutuellement, « comme Jésus-Christ vous a unis avec lui « pour la gloire de Dieu (7) ». Encore le modèle d'en-haut, et l'avantage ineffable; car il n'est rien qui glorifie Dieu autant que cette communion de sentiments qui fait notre force. Aussi quel que soit le ressentiment personnel que vous éprouviez contre votre frère, considérez que, si vous apaisez votre colère, vous glorifiez le Seigneur; faites-le; et, si ce n'est pas pour votre frère, du moins pour Dieu, réconciliez-vous; ou plutôt que ce soit pour Dieu principalement que vous pardonniez. Car le Christ ne fait que répéter sans cesse ce commandement, et il disait à son Père : « Ce « qui fera connaître à tous que c'est vous qui « m'avez envoyé, c'est qu'ils soient un ». (Jean, XVII, 21.)

Rendons-nous donc à ce désir de Jésus-Christ, unissons-nous étroitement les uns aux autres. Car ici l'apôtre ne s'adresse pas seulement aux faibles, il exhorte tous les hommes. Si l'on veut se séparer de vous, ne vous séparez pas, ne faites pas entendre cette froide parole : qui m'aime, je l'aime; si mon œil droit ne m'aimait pas, je l'arracherais : ce sont là des paroles de Satan, dignes des publicains, et qui respirent les haines des païens. Vous êtes appelés à une vie plus haute, vous êtes inscrits au ciel, vous êtes soumis à des lois plus nobles. Ne tenez donc pas de pareils discours. Celui qui ne veut pas vous aimer, entourez-le d'une affection plus vive, pour l'attirer à vous; c'est un de vos membres; quand un de nos membres vient à être séparé du reste de notre corps, nous faisons tout pour l'y réunir, nous l'entourons alors de plus de soins et d'attention. Plus grande sera votre récompense si vous attirez à vous celui qui ne veut pas vous aimer. Si le Seigneur nous prescrit d'inviter à notre table ceux qui ne peuvent pas nous rendre la pareille, et cela, afin que notre récompense soit augmentée, à bien plus forte raison faut-il se conduire de même en amitié. Car celui que vous aimez, et qui vous aime, vous a payé ce qui vous est dû, tandis que celui que vous aimez et qui ne vous aime pas, a substitué en sa place Dieu pour débiteur auprès de vous; et en outre, celui qui vous aime, n'a pas besoin de toute votre sollicitude; au contraire, celui qui ne vous aime pas, c'est celui-là qui a besoin de votre secours. Que ce qui doit vous rendre plus vigilants, ne vous rende pas plus négligents, ne dites pas : voilà un malade, donc je ne m'en occupe pas; car c'est la froideur de sa charité qui le rend malade : au contraire, attachez-vous à réchauffer cette charité refroidie. Mais, m'objecterez-vous, si je ne parviens pas à la réchauffer? Persévérez, faites toujours ce qui dépend de vous. Mais s'il ne fait que se détourner de moi davantage? Il vous assure alors une plus grande récompense, il sert d'autant plus à montrer que vous êtes un imitateur du Christ. Si l'affection mutuelle est la marque distinctive des disciples : « C'est en cela que « tous connaîtront que vous êtes mes disciples, « si vous avez de l'amour les uns pour les « autres » (Jean, XIII, 35), jugez de l'affection portée à celui qui vous hait. Votre Seigneur répondait à ceux qui le haïssaient, en les aimant, en leur adressant ses exhortations; plus ils étaient faibles, plus il prenait soin d'eux; il disait d'une voix retentissante : « Ce ne sont « pas ceux qui se portent bien qui ont besoin « du médecin, mais ceux qui sont malades » (Matth. IX, 12); et ceux qu'il admettait à sa table, c'étaient des publicains et des pécheurs; et plus les Juifs avaient d'outrages pour lui, plus il avait d'égards pour eux, plus il leur prodiguait ses soins; on ne peut dire jusqu'à quel point son zèle pour eux croissait de plus en plus.

Faites comme le Seigneur. Cette vertu n'est pas de peu d'importance, sans elle, un martyr même ne peut être agréable à Dieu, comme le dit Paul. (I Cor. XIII, 3.) Gardez-vous donc de dire : On me hait, voilà pourquoi je n'aime pas; voilà pourquoi, au contraire, vous devez surtout montrer de l'amour. D'ailleurs il est impossible que celui qui aime devienne si facilement un objet de haine; une bête sauvage

répond à l'affection qu'on lui porte par de l'affection; c'est ce que font, dit le Seigneur, les païens et les publicains. (Matth .v, 46, 47.) S'il est naturel d'aimer ceux par qui l'on est aimé, le moyen de ne pas aimer ceux qui répondent à la haine par de l'amour? Pratiquez donc cette charité; ne vous lassez pas de redire : Plus vous me haïrez, plus je vous aimerai; voilà une parole qui apaise toutes les querelles, qui attendrit tous les cœurs. Cette maladie de la haine c'est ou une inflammation, ou un refroidissement; dans les deux cas la douce chaleur de la charité opère la guérison. Ne voyez-vous pas comme ces honteux amants supportent les soufflets, les mépris, les outrages, tout ce que leur font endurer ces misérables courtisanes? Qui pourrait éteindre cet amour? les affronts? Nullement, ils ne font que le raviver : qu'importe que ces malheureuses, outre que ce sont des prostituées, appartiennent à une race obscure et vile; qu'importe que leurs victimes puissent souvent citer de glorieux ancêtres, et soient illustres à d'autres titres, rien n'y fait, l'indignité même du traitement qu'ils subissent ne les rebute pas, ne les éloigne pas de la femme qu'ils aiment.

4. Ne rougirons-nous pas quand Satan, quand les démons inspirent des amours d'une telle force, de ne pouvoir montrer la même énergie dans un amour selon le cœur de Dieu? ne comprenez-vous pas que c'est là, pour frapper le démon, l'arme la plus redoutable? ne voyez-vous pas quelle est l'insistance de ce démon pervers pour attirer à lui l'objet de votre haine, et que c'est un de vos membres dont il veut s'enrichir? et vous, vous n'y faites pas attention, et vous abandonnez le prix du combat? Le prix du combat, c'est votre frère, placé au milieu du champ de bataille; soyez vainqueur; à vous la couronne; cédez à votre négligence, et la couronne est perdue, et vous vous retirez honteusement. Cessez donc de faire entendre ce cri satanique : Si mon frère me hait, je ne veux même plus le voir. Rien de plus honteux; laissez dire la foule qui trouve là une marque de grandeur d'âme; rien de plus bas, de plus insensé, de plus cruel. Et ce qui m'afflige plus que tout, c'est la confusion que fait le grand nombre, prenant le mal pour de la vertu; l'humeur dédaigneuse et méprisante pour de la générosité, de l'honnêteté. Voilà par où le démon nous prend surtout dans ses filets : nous faisons une bonne renommée à la perversité, ce qui la rend si difficile à détruire. Je n'entends que des gens qui se glorifient de n'avoir aucun commerce avec leurs ennemis : eh bien, votre Seigneur met sa gloire précisément dans le contraire. Que de fois les hommes l'ont conspué! que de fois ils se sont détournés de lui! Mais lui ne se lasse pas de courir à eux.

Ne dites donc plus : Je ne peux avoir aucun commerce avec ceux qui me détestent; dites au contraire : Je ne puis rejeter ceux qui me rejettent. Voilà le langage d'un disciple du Christ; l'autre langage est celui du démon; l'un donne une gloire éclatante; l'autre, la honte et le ridicule. Voilà pourquoi nous admirons Moïse; quand le Seigneur lui dit : « Laissez-moi faire, dans ma colère je les exter- « minerai » ; Moïse ne put se résoudre à détester ceux qui s'étaient si souvent détournés de lui, et il répondit à Dieu : « Je vous conjure de « leur pardonner leurs péchés ; si vous ne le « faites pas, effacez-moi de votre livre que « vous avez écrit ». (Exode, xxxii, 10, 31, 32.) C'est que Moïse était l'ami et l'imitateur de Dieu. Ne nous glorifions donc pas de ce dont nous avons lieu de rougir; ne répétons pas avec complaisance ces banalités grossières : je sais rendre haine pour haine; si nous entendons ce langage, tournons celui qui le tient, en ridicule, et fermons-lui la bouche parce qu'il se glorifie de ce qui doit exciter la honte. Que dites-vous, répondez-moi? Vous détestez un fidèle que le Christ n'a pas détesté quand il était encore infidèle? Et que dis-je, que le Christ n'a pas détesté? Le Christ l'a aimé, cet homme, cet ennemi, ce misérable, il l'a aimé jusqu'à mourir pour lui. Cet homme, entendez-vous, cet homme ainsi fait, le Christ l'a aimé de cet amour; et vous, aujourd'hui, dites-moi, quand cet homme a recouvré sa beauté, vous le détestez, un membre du Christ, une partie du corps du Seigneur? Ne comprenez-vous pas ce que vous dites? ne sentez-vous pas jusqu'où va votre audace? Cet homme a pour tête le Christ, le Christ est sa table, son vêtement, sa vie, sa lumière, son fiancé ; il est tout pour lui, et vous osez dire : Je le déteste! et non-seulement lui, mais une infinité d'autres avec lui? Arrête, ô homme! apaise ton délire, reconnais ton frère, reconnais la démence de tes paroles, paroles d'un insensé en fureur; habitue-toi à dire tout le contraire; dût-il mille fois me rejeter, me repousser, je

ne le quitte pas. C'est ainsi que vous saurez conquérir votre frère, que vous vivrez pour la gloire de Dieu, que vous aurez votre part des biens de la vie à venir; et puissiez-vous tous les obtenir, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soit, avec le Père et l'Esprit-Saint, la gloire, l'honneur et l'empire, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXVIII.

CAR JE VOUS DÉCLARE QUE JÉSUS-CHRIST A ÉTÉ LE MINISTRE DE L'ÉVANGILE, A L'ÉGARD DES JUIFS CIRCONCIS, AFIN QUE DIEU FUT RECONNU POUR VÉRITABLE, PAR L'ACCOMPLISSEMENT DES PROMESSES FAITES A LEURS PÈRES. (XV, 8, JUSQU'A 13.)

Analyse.

1 et 2. Condescendance et charité mutuelle. — Jésus-Christ promis aux Juifs et annoncé par grâce aux gentils. — Le Christ subi la circoncision pour abolir la circoncision.
2 et 3. Des moyens d'attirer en soi le Saint-Esprit. — Les bonnes œuvres, et les psaumes. — Nombreuses citations des psaumes. — Le livre des psaumes est le trésor de l'Eglise.

1. Il parle encore de la sollicitude du Christ, insistant sur le même sujet, pour montrer tout ce que le Christ a fait dans notre intérêt, sans penser au sien. En même temps, l'apôtre démontre que ce sont les gentils qui sont les plus redevables à Dieu. Or, s'ils sont les plus redevables, il est juste qu'ils supportent les faiblesses des Juifs. Après avoir vivement réprimandé les faibles, pour que cette réprimande ne donne pas de l'orgueil aux forts, pour réprimer leur arrogance, il montre les biens accordés aux Juifs, en vertu des promesses faites à leurs pères; quant aux gentils, ils ne doivent ces biens qu'à la miséricorde, qu'à la bonté de Dieu ; de là ces paroles : « Et « quant aux gentils, ils doivent glorifier Dieu « à cause de sa miséricorde ». Voulez-vous mieux comprendre toute la pensée de l'apôtre? Ecoutez encore une fois le texte, pour bien saisir ce que signifie : « Afin que Dieu fût « reconnu pour véritable, Jésus-Christ a été le « ministre de l'Evangile à l'égard des Juifs « circoncis », afin d'accomplir les promesses faites à leurs pères. Que veut dire ce texte ? Une promesse avait été faite à Abraham : « Je « vous donnerai ce pays, à vous et à votre « postérité » ; et : « Toutes les nations de la « terre seront bénies dans celui qui sortira de « vous ». (Gen. XII, 7 ; XXII, 18.) Mais ensuite toute la postérité d'Abraham tomba sous le coup du châtiment. La violation de la loi leur attira la colère de Dieu, et ils furent déchus de cette promesse faite à leurs ancêtres. Toutefois, à son avènement, le Fils de Dieu, coopérant avec son Père, fit en sorte que ces promesses fussent accomplies et eussent leur effet. Après avoir donné pleine et entière satisfaction à la loi, subi la circoncision, et par ce moyen, et par sa croix, levé les malédictions qu'avait attirées l'infraction de la loi, il ne laissa pas tomber la promesse. Donc ces paroles : « Le ministre de l'Evangile à l'égard « des Juifs circoncis », expriment ce fait que le Fils de Dieu, à son avènement, ayant accompli toute la loi, ayant été circoncis, étant devenu de la race d'Abraham, a effacé la

malédiction, apaisé la colère de Dieu, a rendu capables désormais de recevoir les effets de la promesse ceux qui devaient les recevoir après avoir été affranchis de leurs offenses. L'apôtre ne veut pas que les judaïsants puissent dire : Comment se fait-il que le Christ ait été circoncis, ait observé toute la loi? Il tourne cette objection contre ceux qui la font. Ce n'est pas, dit l'apôtre, pour affermir la loi, c'est pour en finir avec la loi, que le Christ s'est soumis à la circoncision ; c'est pour vous arracher à la malédiction qui pesait sur vous, c'est pour vous affranchir tout à fait de la domination de cette loi. C'est parce que vous l'aviez transgressée, qu'il a voulu l'accomplir tout entière ; ce n'est pas pour vous la faire accomplir vous-mêmes, c'est, au contraire, pour assurer l'accomplissement des promesses faites à vos pères, et dont vous étiez déchus, votre infraction à la loi vous ayant rendus indignes de cet héritage ; d'où il résulte que, vous aussi, vous avez été sauvés par grâce, car vous étiez rejetés. Donc cessez de faire des divisions, des disputes, de vous tenir si mal à propos attachés à la loi qui vous aurait fait déchoir de la promesse, si le Christ n'avait pas, pour vous, tant souffert. Ces souffrances, le Christ les a endurées, non que vous eussiez mérité d'être sauvés, mais pour faire reconnaître la véracité de Dieu.

Maintenant, l'apôtre ne veut pas que ces réflexions donnent de l'orgueil aux gentils : « Quant aux gentils ils doivent glorifier Dieu « de sa miséricorde (9) ». Ce qui veut dire : Les Juifs ont reçu, quoiqu'ils fussent indignes, les effets de la promesse ; mais vous, vous n'aviez pas même reçu de promesse, et c'est un pur effet de la bonté de Dieu qui vous a sauvés. Sans doute les Juifs n'auraient rien eu de plus que les autres, quelle que fût la promesse, si le Christ n'était venu sur la terre : toutefois l'apôtre veut modérer l'orgueil des gentils ; il ne veut pas qu'ils s'élèvent contre les faibles, c'est pourquoi il rappelle les promesses : pour les gentils, il leur dit que c'est à la seule miséricorde qu'ils doivent leur salut ; de là, pour eux, une raison plus forte de glorifier Dieu. Or, la gloire de Dieu, c'est l'union qui nous rassemble, qui fait que nous le célébrons tous d'un seul et même cœur, que nous soutenons le faible, que nous ne méprisons pas le membre brisé, séparé de nous. L'apôtre montre ensuite les témoignages qui prouvent que les Juifs fidèles doivent s'unir aux fidèles d'entre les gentils : « Selon qu'il est écrit : « C'est pour cela que je vous louerai, Seigneur, « parmi les nations, et que je chanterai un « cantique à la gloire de votre nom. (Ps. XVII, « 49.) Et l'Ecriture dit encore : Réjouissez-« vous, nations, avec son peuple ; et ail-« leurs : Nations, louez le Seigneur ; peuples, « glorifiez-le tous. (10, 11 ; Ps. CXVI, 1.) Et : « Il sortira de la tige de Jessé un rejeton, qui « s'élèvera pour régner sur les nations, et les « nations espéreront en lui ». (12 ; Is. XI, 10.) Tous ces témoignages, l'apôtre les produit, pour montrer qu'il faut s'unir et glorifier Dieu, et en même temps pour rabaisser le Juif et l'empêcher de s'élever contre le gentil, appelé par tous les prophètes ; et l'apôtre, du même coup, exhorte le gentil à une foi modeste, en lui montrant qu'il doit à Dieu une plus grande reconnaissance.

2. Vient ensuite encore une prière : « Que « le Dieu d'espérance vous comble de joie et « de paix, dans votre foi, afin que votre espé-« rance abonde par la vertu du Saint-Esprit « (13) » ; c'est-à-dire, afin que vous soyez affranchis de vos discordes, et que les tentations ne vous abattent jamais ; vous en triompherez, si l'espérance abonde en vous. Voilà la cause de tous les biens. Voilà ce qui nous viendra du Saint-Esprit, non sans condition de la part du Saint-Esprit, mais à la condition que nous ferons tout ce qui dépend de nous ; voilà pourquoi l'apôtre dit aussi : « Dans votre foi » : voulez-vous être remplis de joie, montrez votre foi, montrez votre espérance. L'apôtre ne dit pas : afin que vous espériez, mais : « Afin « que votre espérance abonde » : c'est-à-dire, de manière que vous trouviez, non-seulement la consolation de vos maux, mais la joie que procure l'abondance de la foi et de l'espérance. Car c'est par là que vous attirerez l'Esprit sur vous ; c'est par là qu'avec son assistance, vous conserverez tous les biens. De même que la nourriture soutient notre vie, et que c'est la vie qui distribue la nourriture, de même si nous avons les bonnes œuvres, nous aurons l'Esprit ; et si nous avons l'Esprit, nous aurons les bonnes œuvres : et de même, l'inverse est également vrai, si nous n'avons pas les œuvres, l'Esprit nous échappe aussi. Que nous perdions l'appui de l'Esprit, aussitôt nous clochons dans les œuvres : une fois en effet que l'Esprit se retire, l'impur arrive. Saül en est un exemple évi-

dent. Qu'importe que l'esprit immonde ne nous suffoque pas comme ce roi? Il nous étreint d'une autre manière, par les œuvres mauvaises. Nous avons donc besoin de la harpe de David pour chanter à notre âme les divins cantiques, et la gloire de Dieu et la gloire des bonnes œuvres. Car si nous nous bornons à louer Dieu, à entendre des chants, si nos œuvres les démentent, si nous faisons ce que faisait Saül, le remède se changera pour nous en damnation, et notre folie deviendra plus monstrueuse. Avant que nous ayons entendu les cantiques, le démon maudit tremble, il a peur de nous voir nous corriger; mais, si malgré ce qu'entendent nos oreilles, nous demeurons les mêmes, sa crainte se dissipe alors.

Chantons donc le cantique des œuvres, afin de chasser loin de nous le péché, plus affreux encore que le démon. Le démon en effet ne nous prive pas nécessairement du royaume des cieux, et même parfois il sert les intérêts de celui qui veille; le péché nous bannit tout à fait du ciel. Car le péché est un démon volontaire, un délire spontané; aussi ne rencontre-t-il ni miséricorde, ni pardon. Chantons donc dans ces dispositions, et tout ce que chante l'Ecriture, et ce que chante le bienheureux David; que la bouche fasse entendre les psaumes et que l'esprit s'instruise. Il n'y a pas là un secours à dédaigner; une fois que nous aurons appris à notre langue à chanter, notre âme rougira, pendant que celle-ci chante, de céder à des pensées contraires. Et ce n'est pas là le seul fruit que nous recueillerons, mais nous recueillerons grand nombre de connaissances qui nous seront utiles. Car David vous entretient et des choses présentes et des choses à venir, et des créatures visibles, et de la création invisible. Voulez-vous savoir si le ciel demeure tel qu'il est, ou subit des changements? sa réponse est claire : « Les cieux vieilliront « tous comme un vêtement; vous les roulerez « comme un habit dont on se couvre », ô Dieu, « et ils seront changés ». (Ps. ci, 27.) Voulez-vous connaître la forme du ciel : « Etendant « le ciel comme une tente ». (Ps. ciii, 2.) Et si vous tenez à en savoir un peu plus sur la voûte extérieure, David vous dira encore : « Vous « qui couvrez d'eau sa partie la plus élevée ». (Ps. ciii, 3.) Et le chantre sacré ne s'arrête pas là, mais il vous parle encore et de la largeur et de la hauteur, dont il vous montre l'égalité : « Autant l'orient est éloigné du couchant, au- « tant il a éloigné de nous nos iniquités. Autant « le ciel est élevé au-dessus de la terre, autant « a-t-il affermi sa miséricorde sur ceux qui le « craignent ». (Ps. cii, 12, 11.) Si vous voulez scruter les fondements de la terre, il ne vous les tiendra pas cachés, vous l'entendrez chanter et vous dire : « Car c'est lui qui l'a fondée sur « les mers ». (Ps. xxiii, 2.) Désirez-vous apprendre la cause des tremblements de terre, il ne vous laissera aucune incertitude : « Lui qui « regarde la terre et la fait trembler ». (Ps. ciii, 32.) Vous cherchez à quoi sert la nuit, vous l'allez apprendre de lui : « C'est durant « la nuit que toutes les bêtes de la forêt se ré- « pandent sur la terre ». (Ps. ciii, 20.) Et les montagnes, à quoi bon? il vous répond : « Les « hautes montagnes servent de retraite aux « cerfs ». Et les rochers? « Et les rochers aux « hérissons, et aux lièvres ». Pourquoi les arbres stériles? apprenez-le : « Les petits oi- « seaux y feront leurs nids ». (Ps. ciii, 18, 17.) Pourquoi les sources dans les déserts? « Sur « leurs bords habiteront les oiseaux du ciel, et « les bêtes des champs ». (Ibid. xii, 11.) Et pour quel usage, le vin? Non-seulement pour boire, car l'eau suffisait, mais pour y trouver le contentement et la joie : « Le vin réjouit le « cœur de l'homme ». (Ibid. 15.) Vous saurez ainsi quelle mesure vous devez garder.

D'où vient, aux oiseaux du ciel, aux bêtes des champs, leur nourriture? Ecoutez la réponse : « Toutes les créatures attendent de « vous que vous leur donniez leur nourriture, « lorsque le temps en est venu ». (Ibid. 27.) Si vous dites : A quoi bon les bêtes de somme? il vous répond qu'elles sont pour votre usage. « Qui produit le foin pour les bêtes de somme, « et l'herbe pour les esclaves de l'homme? » (Ibid. 14.) Quel besoin avez-vous de la lune? Ecoutez le psalmiste : « Il a fait la lune pour « les temps ». (Ibid. 19.) Et que Dieu a tout fait, toutes les choses, soit visibles, soit invisibles, c'est ce qu'il enseigne avec clarté, en disant : « Il a parlé, et toutes choses ont été « faites; il a commandé, et toutes choses ont « été créées ». (Ps. xxxii, 9.) Quant à ce que la mort même sera détruite, c'est ce que le psalmiste vous apprend, en disant : « Dieu rachè- « tera et délivrera mon âme de la puissance « de l'enfer, lorsqu'il m'aura pris en sa pro- « tection ». (Ps. xlviii, 16.) D'où nous vient notre corps? Le psalmiste le dit aussi : « Il

« s'est souvenu que nous ne sommes que « poussière ». (Ps. CII, 14.) Où retourne-t-il? « Il rentrera dans sa poussière ». (Ps. CIII, 29.) En vue de quoi toutes ces choses? Pour vous. « Vous l'avez couronné de gloire et d'honneur, « et vous l'avez établi sur les ouvrages de vos « mains ». (Ps. VIII, 6.) Avons-nous quelque chose de commun, nous autres hommes, avec les anges? C'est ce que le psalmiste dit encore, de cette manière : « Vous ne l'avez qu'un « peu abaissé au-dessous des anges ». (Ibid. 5.) Sur l'amour de Dieu : « De même qu'un père « a une tendre compassion pour ses fils, le « Seigneur a une tendre compassion pour ceux « qui le craignent ». (Ps. CII, 13.) Sur la vie qui nous attend après celle-ci, sur le tranquille repos qui sera la fin des choses : « Rentre », dit-il, « ô mon âme, dans ton repos ». (Ps. CXIV, 7.) Pourquoi le ciel est-il si grand? Le psalmiste répondra aussi : « Les cieux racon- « tent la gloire de Dieu ». (Ps. XVIII, 2.) Dans quel but le jour et la nuit? Ce n'est pas seulement pour que le jour brille et que la nuit nous procure le repos, c'est aussi pour nous instruire : « Il n'y a point de langue, ni de « différent langage, au milieu de qui leur voix « ne soit entendue ». (Ibid. 4.) Comment la mer entoure-t-elle la terre? « L'abîme l'envi- « ronne comme un vêtement » (Ps. CIII, 6); c'est là ce que dit le texte hébreu.

3. Suivant le même principe, vous pourrez de même apprendre tout le reste, sur le Christ, sur la résurrection, sur la vie à venir, sur le repos final, sur le grand châtiment, sur tout ce qui concerne les mœurs, sur les dogmes; et vous trouverez dans ce livre des Psaumes des richesses incalculables. Si vous tombez dans des tentations, vous en retirerez une consolation tout à fait efficace; si vous commettez des péchés, vous y rencontrerez un nombre infini de remèdes pour votre âme; s'il vous arrive d'essuyer la tempête de la pauvreté, de l'affliction, vous apercevrez une foule de ports à l'horizon; et si vous êtes un homme juste vous en recueillerez de quoi vous affermir; et si vous êtes un pécheur, de quoi vous consoler. Vous pratiquez la justice, et vous souffrez des malheurs, écoutez la voix qui vous dit : « A cause de vous nous sommes « tous les jours livrés à la mort, nous avons « été regardés comme des brebis destinées à « la boucherie ». (Ps. XLIII, 22.) — « Tous ces « maux sont venus fondre sur nous, et nous ne « vous avons point oublié (Ib. 17) ». Si vos bonnes œuvres vous donnent, de vous-mêmes, de hautes pensées, écoutez la voix qui vous dit : « N'entrez point en jugement avec votre servi- « teur, parce que nul homme vivant ne sera « trouvé juste devant vous » (Ps. CXLII, 2); voilà qui tout de suite vous rendra humble. Si vous êtes pécheur, et si vous désespérez de vous-même, vous l'entendrez souvent chanter : « Si « vous entendez aujourd'hui sa voix, gardez- « vous bien d'endurcir vos cœurs, comme il « arriva au temps du murmure qui excita ma « colère » (Ps. XCIV, 8, 9); voilà qui vous relèvera aussitôt. Si vous portez un diadème sur la tête, si l'orgueil vous tient, vous apprendrez que : « Ce n'est point dans sa grande « puissance qu'un roi trouve son salut, et le « géant ne se sauvera point par sa force « extraordinaire » (Ps. XXXII, 16), et vous pourrez vous contenir. Si vous êtes riche et glorieux, vous l'entendrez encore chanter : « Malheur à ceux qui se confient dans leur « force, et qui se glorifient dans l'abondance « de leurs richesses » (Ps. XLVIII, 7); et encore : « Le jour de l'homme passe comme l'herbe; « il est comme la fleur des champs qui passe « vite » (Ps. CII, 15); et « Sa gloire ne descen- « dra pas en même temps que lui, derrière « lui » (Ps. XLVIII, 18); alors vous jugerez qu'il n'y a rien de grand sur la terre. Car tout ce qu'il y a de plus éclatant, la gloire, la puissance, étant si méprisable, que pouvez-vous encore estimer sur la terre? Si vous êtes dans le chagrin, écoutez le Psalmiste : « Pourquoi, « mon âme, êtes-vous triste, et pourquoi me « remplissez-vous de trouble? Espérez en « Dieu, parce que je dois encore le louer ». (Ps. XLI, 12.) Voyez-vous certains hommes qui ne méritent pas leur gloire? Dites alors : « Gardez-vous de porter envie aux méchants, « et ne soyez point jaloux de ceux qui com- « mettent l'iniquité, car ils sécheront aussi « vite que le foin, et se faneront comme les « herbes et les légumes ». (Ps. XXXVI, 1, 2.) Voyez-vous des justes et des injustes qui sont frappés? Ecoutez, ce n'est pas pour la même cause : « Il y a un grand nombre de fouets « pour le pécheur ». (Ps. XXXI, 10.) S'il est question des justes, le Psalmiste ne dit pas, des fouets, mais : « Il y a un grand nombre « d'afflictions pour les justes, et le Seigneur « les délivrera de toutes ces peines » (Ps. XXXIII, 20); et encore : « La mort des pécheurs

« est détestable »; et : « C'est une chose pré-« cieuse devant le Seigneur que la mort de « ses saints ». (Ps. CXV, 15.)

Lisez sans cesse ce livre, voilà comment vous vous instruirez; chacune de ces paroles contient un océan, un abîme sans fond de pensées. Mais nous ne faisons que les traverser en courant; si vous vouliez fixer votre attention sur ses paroles, vous y trouveriez de riches trésors. Elles peuvent réprimer les œuvres coupables. En condamnant l'envie, la douleur, l'abattement hors de propos, en recommandant de regarder comme rien : richesses, tribulations, pauvreté, vie même, elles vous affranchissent de toutes les passions. Pour tous ces bienfaits, rendons grâces à Dieu et mettons la main sur ce trésor : « Pour pos-« séder l'espérance, par la patience et la con-« solation des Ecritures », pour jouir des biens à venir ; puissions-nous tous entrer dans ce partage, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient, comme au Père, comme au Saint-Esprit, la gloire, la puissance, l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXIX.

POUR MOI, MES FRÈRES, JE SUIS PERSUADÉ QUE VOUS ÊTES PLEINS DE CHARITÉ, QUE VOUS ÊTES REMPLIS DE TOUTES CONNAISSANCES, ET QU'AINSI VOUS POUVEZ VOUS INSTRUIRE LES UNS LES AUTRES. (XV, 14, JUSQU'A 24.)

Analyse.

1. De l'édification des fidèles les uns par les autres ; de l'instruction qu'ils peuvent se donner mutuellement — Des grands ménagements que prend saint Paul, en réprimandant les fidèles.
2. Du sacerdoce, de l'oblation ; comment l'oblation peut-elle devenir agréable à Dieu ? — Attention de saint Paul à ne pas prêcher où d'autres apôtres l'avaient devancé.
3. Raisons qui ont retardé son voyage à Rome. — Amour paternel de l'apôtre pour les fidèles.
4 et 5. De la bonté chez les pasteurs. — Exemples tirés des Ecritures. — De l'obéissance due aux conducteurs des peuples.

1. Il avait dit : « Tant que je serai l'apôtre « des gentils, je glorifierai mon ministère »; il avait dit : « Vous devez craindre que Dieu « ne vous épargne pas non plus » (Rom. XI, 13, 21); il avait dit : « Ne soyez point sages à « vos propres yeux » (Ibid. XII, 16); il avait encore dit : « Vous donc, pourquoi condamnez-« vous votre frère ? » et : « Qui êtes-vous pour « oser condamner le serviteur d'autrui ? » (Ibid. XIV, 10, 4) et il avait fait entendre bien d'autres paroles semblables. Donc il ne pense plus qu'à adoucir la rudesse qu'il a souvent montrée, et ce qu'il a dit en commençant il le reprend pour finir. En commençant, il avait dit : « Je rends grâces à mon Dieu pour vous « tous, de ce qu'on parle de votre foi dans tout « le monde » (Ibid. I, 8); ici : « Je suis persuadé « que vous êtes pleins de charité, et qu'ainsi « vous pouvez vous instruire les uns les au-« tres », et ce compliment dit plus que l'autre. Il n'y a pas : J'ai appris, mais : « Je suis per-« suadé », ce qui veut dire, je n'ai pas besoin d'apprendre de la bouche d'un autre; mais : « Pour moi, je suis persuadé », moi qui réprimande, moi qui accuse, « Que vous êtes pleins « de charité ». Cet éloge répond à l'observa-

tion qu'il vient de leur faire, c'est comme s'il leur disait : Ce n'est pas parce que je vous regarde comme dépourvus de douceur, comme capables de haïr vos frères, que je vous ai exhortés à les soutenir, à ne pas laisser périr l'ouvrage de Dieu : je sais parfaitement que vous êtes pleins de charité. L'apôtre me semble marquer ici par ce mot la vertu en général. Et l'apôtre ne dit pas : Vous êtes pourvus de, mais : « Vous êtes pleins de charité ». La même force d'expressions se remarque dans ce qui suit : « Vous êtes remplis de toutes sortes « de connaissances ». Et en effet, que serait-il résulté de leur amour s'ils n'avaient pas su la manière de se conduire avec ceux qu'ils aimaient? Aussi Paul a-t-il ajouté : « De toutes « sortes de connaissances, et qu'ainsi vous « pouvez vous instruire les uns les autres » ; non-seulement être des disciples, mais des docteurs.

« Néanmoins je vous ai écrit ceci avec un « peu de liberté (15) ». Voyez l'humilité de Paul, voyez sa prudence ; il a d'abord un discours profondément incisif ; ensuite, après avoir fait l'opération salutaire qu'il se proposait, il a recours à tous les adoucissants. Indépendamment de tout ce qu'il a dit, il suffisait d'avouer qu'il avait parlé avec une certaine liberté, cette confession devait adoucir l'esprit des fidèles. C'est la conduite que tient l'apôtre en écrivant aux Hébreux : « Nous avons une « meilleure opinion de vous et de votre salut, « mes chers frères, quoique nous parlions de « cette sorte » (Hébr. VI, 9) ; même langage aux Corinthiens : « Je vous loue, mes frères, « de ce que vous vous souvenez de moi en « toutes choses, et que vous gardez les tradi- « tions et les règles que je vous ai données ». (I Cor. XI, 2.) Il écrivait aux Galates : « J'ai la « confiance que vous n'aurez point d'autres « sentiments que les miens ». (Gal. V, 10.) Partout, dans ses lettres, vous verrez la répétition fréquente de cette pensée, mais nulle part plus fréquente qu'ici. Car les Romains étaient les plus relevés dans l'estime des peuples, et il était nécessaire de réprimer leur orgueil, non-seulement en leur parlant avec fermeté, mais aussi en les caressant. L'apôtre arrive à son but par des moyens différents. Voilà pourquoi il dit dans ce passage : « Je vous ai écrit « ceci avec liberté » ; remarquez, cette expression ne lui aurait pas suffi ; il dit « avec un « peu de liberté », c'est-à-dire, avec une liberté douce. Et il ne s'arrête pas là ; mais que dit-il ? « Comme pour vous faire ressouvenir ». Il ne dit pas : Pour vous apprendre ; il ne dit pas non plus : Vous rappelant, mais : « Vous faisant ressouvenir », c'est-à-dire, vous rappelant tout doucement. Voyez-vous comme la fin de la lettre et le commencement se répondent? De même qu'il disait, en commençant : « On parle de votre « foi dans tout le monde », de même à la fin de la lettre : « Votre obéissance est connue de « tous ». Et comme il disait au début : « J'ai « grand désir de vous voir, pour vous faire « part de quelque grâce spirituelle, afin de « vous fortifier » (Rom. I, 8, 11) ; c'est-à-dire, pour notre mutuelle consolation ; de même ici, « comme pour vous faire ressouvenir », dit-il. Il descend de temps à autre de la chaire du maître, et il leur parle comme à des frères, à des amis, à des égaux ; il entend fort bien ce qui est le premier talent d'un maître, et qui consiste à varier son discours pour l'utilité des auditeurs.

Voyez donc comme, après avoir dit : « Je « vous ai écrit ceci », non avec liberté, mais « avec un peu de liberté », et, « comme pour « vous faire ressouvenir », il ne s'en tient pas encore à cette modestie de louange, mais il ajoute avec plus d'humilité encore : « Selon la « grâce que Dieu m'a donnée » : c'est aussi ce qu'il disait, en commençant : « Je suis débi- « teur ». Ce qui veut dire : je n'ai pas ravi cet honneur pour me l'arroger, je ne m'en suis pas emparé moi-même, c'est Dieu qui m'a donné cet ordre, et en cela il m'a fait une grâce dont je n'étais pas digne. Donc ne vous irritez pas ; ce n'est pas moi qui m'élève contre vous, c'est Dieu qui commande. Et, de même qu'il dit au commencement, Dieu « que je sers « dans l'Evangile de son Fils » ; de même ici après avoir dit : « Selon la grâce que Dieu m'a « donnée », il ajoute : « d'être le ministre de « Jésus-Christ parmi les gentils, en exerçant « la sacrificature de l'Evangile de Dieu (16) ». Après un grand nombre de preuves à l'appui de ses réflexions précédentes, il passe à un sujet plus grave, il ne parle plus du culte seulement, comme au début, mais de la liturgie et du saint ministère : mon sacerdoce à moi, c'est la proclamation, c'est la prédication de l'Evangile, voilà le sacrifice que j'offre. Jamais on n'a fait un reproche au prêtre de prendre soin que son offrande soit pure. Voilà ce que disait Paul, pour donner des ailes à leurs

pensées, pour leur montrer qu'ils étaient eux-mêmes l'offrande, et pour se justifier en se fondant sur l'ordre qu'il avait reçu d'en-haut. Mon glaive, à moi, dit-il, c'est l'Evangile, c'est la parole de la prédication ; et ce qui me fait agir, ce n'est pas un désir de gloire, un amour de briller, mais je veux, écoutez la suite : « Que « l'oblation des gentils lui soit agréable, étant « sanctifiée par le Saint-Esprit ». C'est-à-dire, il faut que les âmes des disciples soient agréables à Dieu. Car ce n'est pas tant pour me faire honneur que Dieu m'a appelé à ce ministère, que pour assurer votre salut.

2. Or, comment l'oblation pourra-t-elle devenir agréable? Par l'Esprit-Saint. C'est qu'en effet la foi ne suffit pas, il faut de plus la vie spirituelle, si nous voulons conserver l'Esprit-Saint, une fois que nous l'aurons reçu. Car ni le bois, ni le feu, ni l'autel, ni le glaive ne sont rien, c'est l'Esprit qui est toutes choses en nous. Aussi je fais tout, pour empêcher ce feu de s'éteindre : c'est là la mission qui m'a été donnée. Pourquoi donc vous adressez-vous à ceux qui n'ont pas besoin d'être instruits? C'est précisément pour cela, dit-il ; je n'instruis pas, je ne fais qu'avertir : comme le prêtre allume le feu, ainsi je réveille votre ardeur. Et voyez, il ne dit pas : afin que votre oblation, mais : « afin que l'oblation des gentils lui soit « agréable ».— « Des gentils », cela veut dire, le monde habité, la terre, toutes les mers ; c'est pour rabaisser leur orgueil ; on ne doit pas dédaigner le maître, qui veut faire entendre sa voix aux extrémités de la terre. C'est encore ce qu'il disait au commencement : « Je suis « redevable aux Grecs et aux barbares, aux « savants et aux simples. Je mets donc ma « gloire en Jésus-Christ, pour le service de « Dieu ». Après s'être fort humilié, il se relève, il reprend sa fierté, et cela même dans leur intérêt, afin de ne pas paraître un objet de mépris. Mais tout en paraissant s'élever, il n'oublie pas son caractère propre, il dit : « Je « mets donc ma gloire ». Je me glorifie, dit-il, non de moi-même, non de l'ardeur qui est en moi, mais de la grâce de Dieu.

« Car je n'oserais vous parler de ce que Jé- « sus-Christ a fait pour moi, pour amener les « gentils à l'obéissance de la foi, par la parole « et par les œuvres (18) ; par la vertu des mi- « racles et des prodiges, et par la puissance « du Saint-Esprit (19) ». Vous ne m'objecterez pas, dit l'apôtre, que la vanité inspire mes paroles ; je ne vous parle que des marques de mon sacerdoce, et je ne suis pas en peine pour vous fournir les signes de la mission qui m'est conférée ; ce ne sont pas des robes traînantes, ni une mitre ou une tiare, ni une parure pour le front, mais des signes beaucoup plus redoutables, des miracles. Et l'on ne peut pas dire non plus que j'ai reçu une mission, mais que je n'ai rien fait : je me trompe, ce n'est pas moi qui ai fait quelque chose, mais le Christ. Voilà pourquoi je me glorifie en lui, non pour des œuvres vulgaires, mais pour des œuvres spirituelles. Car c'est là ce que signifie : « pour « le service de Dieu ». Ce qui prouve que j'ai exécuté ma mission, et que mes paroles ne sont pas de la jactance, ce sont les miracles accomplis et la soumission des nations. « Car « je n'oserais vous parler de ce que Jésus- « Christ a fait par moi, pour amener les gen- « tils à l'obéissance de la foi, par la parole et « par les œuvres ; par la vertu des miracles et « des prodiges, et par la puissance du Saint- « Esprit ». Voyez ses efforts, son insistance pour montrer que tout est l'œuvre de Dieu, que lui, Paul, n'y est pour rien. Soit que je dise, soit que je fasse, soit que j'opère des miracles, c'est Dieu qui fait tout, l'auteur de tout, c'est l'Esprit-Saint. Ces paroles ont pour but de montrer aussi la vertu de l'Esprit. Comprenez-vous combien ce sacrifice, cette oblation, ces marques sont bien plus admirables, redoutables que ce qui avait paru anciennement? Quand l'apôtre dit : « Par la parole « et par les œuvres, par la vertu des miracles « et des prodiges », il entend par là, la doctrine, la sagesse du royaume de Dieu, l'établissement d'une vie et d'une conduite toute nouvelle, les morts ressuscités, les démons chassés, les aveugles guéris, les boiteux se mettant à marcher, tous les autres prodiges accomplis en nous par le Saint-Esprit.

Mais ceci n'est encore qu'une assertion dont voici la preuve : le grand nombre des disciples. Voilà pourquoi il ajoute : de sorte que, « depuis Jérusalem, en faisant le tour, jusqu'en « Illyrie, j'ai tout rempli de l'Evangile du « Christ ». Il fait donc l'énumération, et des villes, et des contrées, et des nations, et des peuples, non-seulement de ceux qui obéissent aux Romains, mais encore des tribus soumises aux barbares. Ne vous bornez donc pas, dit-il, à la Phénicie, à la Syrie, à la Cilicie, à la Cappadoce, considérez encore tous les pays plus

éloignés, ceux des Sarrasins, des Perses, des Arméniens, de tous les autres barbares. Voilà pourquoi il dit: « En faisant le tour ». Ne vous contentez pas de suivre tout droit le chemin battu, mais parcourez, par la pensée, toute l'Asie méridionale. De même qu'une courte expression lui suffit pour résumer une infinité de miracles, « Par la vertu des miracles et des « prodiges », de même, pour embrasser une foule innombrable de villes, de nations, de peuples, de contrées, c'est assez pour lui, de ces mots : « En faisant le tour » ; l'apôtre n'avait aucun orgueil ; son discours n'avait pour but que de les empêcher d'avoir trop bonne opinion d'eux-mêmes. Il commence sa lettre en leur disant : « Pour faire quelque fruit « parmi vous, comme parmi les autres nations» (Rom. I, 13); maintenant dans le passage qui nous occupe, il établit la nécessité où il est d'accomplir son sacerdoce. Comme il avait parlé avec une certaine rudesse, il tenait à leur bien montrer son pouvoir. Voilà pourquoi, dans le commencement de la lettre, il s'est borné à dire: « Comme parmi les autres « nations »; mais ici il développe, il insiste, afin de réprimer par tous les moyens leur orgueil. Et il ne dit pas seulement: De sorte que j'ai prêché l'Evangile, mais: « J'ai tout rempli « de l'Evangile du Christ. Et je me suis tellement acquitté de ce ministère, que j'ai eu « soin de ne pas prêcher l'Evangile dans les « lieux où Jésus-Christ avait déjà été prêché « (20) ».

3. Autre excès d'attention, maintenant ; non-seulement tant de peuples évangélisés et convertis, mais il a eu soin de ne pas se rendre au milieu des peuples qui avaient déjà reçu la doctrine. Il est si éloigné de la prétention d'aller se jeter au milieu des disciples des autres, si éloigné de toute poursuite d'une vaine gloire, qu'il n'a de souci que pour instruire ceux qui n'ont encore rien appris. Il ne dit pas : Les lieux où il y avait des fidèles, mais : « Les lieux où Jésus-Christ avait déjà été prêché » ; il y a dans cette expression, une preuve de circonspection poussée plus loin. Et pourquoi tant de précautions ? « Pour ne point « bâtir sur le fondement d'autrui ». Ce qu'il dit, pour montrer combien il recherche peu la vaine gloire, et il leur fait entendre par là que s'il s'applique à les instruire, que s'il leur écrit, ce n'est pas pour faire parler de lui, ce n'est pas pour s'attirer leur considération, mais parce qu'il doit remplir son ministère, s'acquitter de son sacerdoce, parce qu'il désire leur salut. Quant à ce qu'il dit de « Ne point « bâtir sur le fondement d'autrui », sur un fondement étranger, il n'a point en vue la personne des autres apôtres, ni la nature de leur prédication, mais la considération de la récompense. En effet, les prédications étaient toujours les mêmes, mais ce n'étaient pas les mêmes personnes qui avaient mérité la récompense ; la récompense due au labeur des autres, ce n'était pas à lui à la recevoir.

L'apôtre parle ensuite de l'accomplissement de la prophétie : « Comme il a été écrit : « Ceux « à qui il n'avait point été annoncé, verront sa « lumière ; et ceux qui n'avaient point encore « entendu parler de lui, auront l'intelligence « de la doctrine (21) ». Le voyez-vous accourir où il y a plus de labeurs à supporter, de sueurs à répandre ? « C'est ce qui m'a souvent empêché d'aller vers vous (22) » ; réflexion, vous le voyez, qui rappelle, pour finir, le commencement de sa lettre. Il disait en commençant : « J'avais souvent proposé de vous aller voir, « mais j'en ai été empêché jusqu'à cette heure » (Rom. I, 13); il donne ici la raison qui l'a empêché, et il ne se contente pas de la donner une fois, mais il la répète à plusieurs reprises. De même qu'il disait plus haut : « J'avais souvent proposé de vous aller voir », de même ici : « C'est ce qui m'a souvent empêché d'aller vers vous ». La vivacité de son désir se révèle par ces efforts tentés plus d'une fois. « Mais n'ayant plus maintenant aucun sujet de « demeurer dans ce pays-ci... (23) ». Voyez-vous comme il montre bien que ce n'est pas pour se faire valoir auprès d'eux qu'il leur écrit, et qu'il veut les aller trouver ? « Et désirant, « depuis plusieurs années de vous aller voir, « lorsque je ferai le voyage d'Espagne, j'espère « vous voir en passant, afin que vous me conduisiez en ce pays-là, lorsque j'aurai un peu « joui de votre présence (24) ». Il aurait eu l'air de les mépriser, s'il leur eût dit : c'est parce que je n'ai rien à faire que je me rends auprès de vous ; voilà pourquoi il reprend le langage de l'affection : « Et désirant, depuis « plusieurs années, de vous aller voir ». Si j'ai désiré d'aller auprès de vous, ce n'est pas seulement pour occuper mon loisir, mais voilà longtemps que je ressens ce désir, c'est un enfantement de mon cœur, et mon cœur veut être délivré.

Maintenant, il ne veut pas, en leur parlant ainsi, exciter leur orgueil ; voyez comme il les rappelle à la modestie : « Lorsque je ferai le « voyage d'Espagne, j'espère vous voir en « passant ». Ces paroles ont pour objet de les empêcher de s'enorgueillir ; il veut leur montrer de l'affection, mais il ne veut pas enfler leur vanité. Voilà pourquoi il exprime sans cesse la même pensée, avec tout ce qui peut, de part et d'autre, confirmer la charité, ruiner l'orgueil. Voilà pourquoi il fait un second effort afin de prévenir cette pensée qu'il ne les verra qu'en passant, il leur dit : « Afin que « vous me conduisiez » ; ce qui signifie : je veux que vous voyiez par vous-mêmes, que je ne vous méprise pas, que c'est la nécessité qui m'entraîne loin de vous. Toutefois ces paroles mêmes pouvaient leur causer quelque tristesse, il adoucit son discours, il ajoute : « Lors- « que j'aurai un peu joui de votre présence ». L'expression, « En passant », montre assez qu'il ne tient pas à se faire valoir auprès d'eux; mais : « Lorsque j'aurai un peu joui », montre le prix qu'il attache à leur affection ; ces paroles prouvent qu'il ne les aime pas d'un amour vulgaire, mais vif et passionné. Voilà pourquoi il ne dit pas seulement : « Joui », mais « un peu joui ». Je ne pourrais jamais jouir assez de manière à me rassasier de votre présence. Voyez-vous comme il prouve son affection ? Quelque pressé qu'il soit, il ne les quittera pas avant d'avoir pu jouir de leur présence. La vivacité de son affection pour eux éclate dans la chaleur de ses expressions. Il ne dit pas : Lorsque je vous aurai vus, mais : « Lorsque j'aurai joui » ; il se sert des mêmes paroles que les pères. Et, au commencement de la lettre, il disait : « Pour faire quelque « fruit »; ici, il se propose de jouir de leur présence ; deux manières de parler qui rendent ce qui l'attire auprès d'eux. La première est, pour eux, un grand éloge, puisque l'apôtre espérait des fruits de leur docilité ; la seconde marque l'affection que Paul ressent personnellement pour les fidèles de Rome. Il écrivait aux Corinthiens : « Afin que vous me « conduisiez où je pourrai aller (I Cor. xvi, 6) ; en toute circonstance, il montre à ses disciples une affection sans égale. C'est toujours de cette manière qu'il commence ses lettres, et il les termine par l'expression du même sentiment.

4. Comme un bon père chérit son fils unique, son enfant à lui, c'est ainsi que Paul chérissait tous les fidèles : Aussi disait-il : « Qui est malade sans que je sois malade avec « lui ? Qui est scandalisé sans que je brûle ? » (II Cor. xi, 29.) Ce doit être là, dans celui qui enseigne, la première de toutes les vertus. Voilà pourquoi le Christ disait à Pierre : « Si « vous m'aimez, paissez mes brebis ». (Jean, xxi, 17.) Qui aime le Christ, aime aussi son troupeau. Ce qui valut à Moïse d'être mis à la tête des Juifs, c'est la bonté qu'il montra pour eux ; ce qui éleva David à la royauté, ce fut d'abord l'amour qu'il montra pour le peuple. Jeune encore, il s'affligeait de ses douleurs, au point d'exposer sa vie, lorsqu'il abattit ce géant barbare. Quoiqu'il ait dit : « Que « donnera-t-on à celui qui tuera cet étran- « ger? » (I Rois, xvii, 26), ce qu'il demandait, ce n'était pas la récompense, mais la confiance qui s'en reposerait sur lui, qui le chargerait du combat. Aussi, après la victoire, retourné près du roi, il ne dit pas un mot du salaire. Samuel aussi était plein d'amour pour le peuple, et il disait : « Dieu me garde de « commettre ce péché, que je cesse jamais de « prier pour vous le Seigneur » ; (I Rois, xii, 23.) C'est ainsi que se montra le bienheureux Paul ; ou plutôt il surpassait de beaucoup tous les autres par l'ardeur de son amour pour ceux qu'il gouvernait. Aussi les sentiments qu'il inspira pour lui à ses disciples, furent tels qu'il disait d'eux : « S'il eût été possible, « vous vous seriez arraché les yeux, pour me « les donner ». (Gal. iv, 15.) Voilà pourquoi Dieu adresse aux pasteurs des Juifs, des accusations plus sévères qu'à tous les autres, il leur dit : « O pasteurs d'Israël, est-ce que les « pasteurs se paissent eux-mêmes ? Est-ce « qu'ils ne paissent pas leurs brebis ? » Ces pasteurs faisaient tout le contraire. « Vous « mangez le lait », dit-il, « et vous vous cou- « vrez de la laine ; ce qu'il y a de plus gras, « vous l'égorgez, et vous ne paissez pas les « brebis ». (Ezéch. xxxiv, 2, 3.)

Et le Christ formulant la règle du bon pasteur : « Le bon pasteur », disait-il, « donne sa « vie pour ses brebis ». (Jean, x, 11.) C'est ce que David montra en beaucoup de circonstances, et surtout lorsque la colère du ciel, colère terrible, menaçait tout le peuple ; les voyant tous périr, il disait : « C'est moi qui ai « péché ; c'est moi qui suis coupable ; qu'ont « fait ceux-ci qui ne sont que des brebis ? »

(II Rois, XXIV, 17.) Aussi, dans le choix des châtiments suspendus alors sur les têtes, il ne demanda pas la famine, l'épée des ennemis, mais la mort envoyée par Dieu ; il s'attendait à voir ainsi les autres en sûreté, tandis que lui serait frappé le premier de tous. Cette prévision ne se réalisant pas, il pleure, il s'écrie : « Que votre main se tourne contre moi », et si cela ne suffit pas, « et contre la maison « de mon père ». Car « c'est moi, dit-il, moi, « le pasteur, qui ai péché ». C'est comme s'il disait : Quand même ceux-ci auraient péché, c'est moi qui suis responsable, pour ne les avoir pas redressés ; mais puisque c'est moi qui ai commis le péché, c'est moi qui dois être puni. Pour exagérer sa faute, il prend le nom de pasteur. Voilà comment il apaisa la colère divine, voilà comment il fit révoquer la sentence : tant est grand le pouvoir de la confession : « Le juste s'accuse lui-même le pre- « mier (Prov. XVIII, 17) ; voilà jusqu'où s'étend la sollicitude, l'affection compatissante d'un pasteur excellent. Ses entrailles étaient déchirées, quand il voyait tomber ceux en qui il croyait voir mourir ses propres enfants ; voilà pourquoi il demandait que la colère se déchargeât sur sa tête. Dès le commencement de l'extermination, il aurait montré le même cœur, s'il n'avait pas espéré que le fléau viendrait jusqu'à lui. Quand il se vit épargné, quand il vit que le désastre ravageait son peuple, alors il n'y tint plus, il se sentit plus dévoré par la douleur que par la perte d'Amnon son premier-né. En effet, il ne demanda pas pour lui la mort en ce moment, mais maintenant, il veut succomber avant les autres. Voilà ce que doit être le chef, il doit montrer plus d'affliction pour les malheurs des autres que pour ses propres souffrances. Ce qu'il ressentit à l'égard de son fils, c'est pour vous apprendre que ce fils ne lui était pas plus cher que le peuple qui lui était soumis. C'était un libertin, un parricide ; cependant David s'écriait : « Qui me donnera de « mourir pour toi ? » (II Rois, XVIII, 33.) Que dites-vous, ô bienheureux, ô vous, de tous les hommes le plus clément ? Ce fils a voulu vous tuer, il vous a réduit aux dernières extrémités, et c'est parce qu'il n'est plus, et c'est quand vous triomphez, que vous appelez la mort ? Oui, répond-il ; ce n'est pas pour moi que mon armée a vaincu, je soutiens de plus violents combats qu'auparavant, mes entrailles n'ont jamais été plus déchirées. Autrefois les chefs avaient à cœur les intérêts de ceux qui leur étaient confiés.

5. Le bienheureux Abraham pourvoyait aux intérêts, même de ceux dont il n'était pas chargé, et, dans cette sollicitude, il allait jusqu'à s'exposer à de graves dangers. Il ne s'inquiéta pas seulement des affaires de son neveu, mais, en faveur du peuple de Sodome, il ne cessa de poursuivre les Perses jusqu'à ce qu'il eût arraché d'entre leurs mains ceux qu'ils emmenaient captifs. Il pouvait bien cependant, après avoir retrouvé le fils de son frère, se retirer du pays : ce qu'il ne fit pas, car sa sollicitude pour tous était égale, et la suite de ses actions l'a bien prouvé. En effet, quand vint le moment où ce n'étaient plus des armées barbares qui envahissaient le pays, quand la colère divine s'apprêta à détruire de fond en comble les villes coupables, quand le temps des batailles rangées et des combats fit place à la nécessité de la supplication et de la prière, on vit alors Abraham aussi inquiet que si lui-même eût été sur le point de périr. C'est pourquoi, une fois, deux fois, trois fois, plus souvent encore, il supplia le Seigneur, il eut recours à l'humilité, il confessa son néant, il dit : « Je ne suis que poudre et que cendre » (Gen. XVIII, 27) ; et parce qu'il savait que ces hommes se livraient d'eux-mêmes à la colère de Dieu, c'est par la considération des autres qu'il fit effort pour les sauver. Voilà pourquoi Dieu disait : « Pourrais-je cacher à mon servi- « teur Abraham, ce que je dois faire ? » pour nous apprendre combien le juste a d'amour pour les hommes. Et Abraham n'eût pas cessé de prier, si Dieu n'eût cessé de parler. Or, il semble qu'Abraham ne prie que pour les justes, mais, en réalité, tous ses efforts étaient pour ces coupables. C'est que les âmes des saints sont toutes remplies de douceur et d'amour, d'amour pour ceux qui leur sont proches, d'amour pour les étrangers, et c'est jusque sur les animaux qu'ils étendent cet amour. Aussi un sage disait-il : « Le juste se met en « peine de la vie des bêtes qui sont à lui ». (Prov. XII, 10.) S'il s'inquiète des animaux, à bien plus forte raison prend-il soin des hommes.

Mais puisque j'ai fait mention des animaux, considérons les pasteurs de brebis de la Cappadoce, que de fatigues ne supportent-ils pas en veillant sur ces animaux ? Souvent, ensevelis sous la neige, ils y restent trois jours de

suite. On dit que ceux de l'Afrique ne supportent pas moins de rudes épreuves, parcourant des mois entiers ce triste désert, rempli des monstres les plus sinistres. Si tel est le zèle qu'on montre pour des êtres sans raison, quelle excuse pourrions-nous avoir, nous à qui des âmes raisonnables ont été confiées, de dormir d'un si profond sommeil? devrions-nous seulement respirer? devrions-nous prendre le moindre repos? ne devrions-nous pas, au contraire, courir de tous les côtés, nous exposer à mille morts pour de semblables brebis? Pouvez-vous ignorer le prix de ce troupeau? n'est-ce pas pour lui que votre Seigneur a enduré tant et tant de souffrances et a fini par répandre son propre sang? mais vous, vous cherchez du repos? eh! que pourrait-on concevoir de plus indigne que de pareils pasteurs? Ne savez-vous pas qu'autour de ces brebis rôdent des loups bien plus terribles, bien plus cruels que les loups vulgaires? ne considérez-vous pas toutes les vertus de l'âme, toutes les qualités nécessaires à qui se charge d'un tel gouvernement? Les hommes qui sont à la tête des peuples, à qui sont commis des intérêts vulgaires, ajoutent au travail des jours les nuits passées sans sommeil; et nous, qui luttons pour conquérir le ciel, nous passons le jour même à dormir! et qui donc saura nous soustraire au juste châtiment d'une pareille conduite? quand nous devrions nous briser le corps, quand nous devrions mille fois mourir, ne serait-il pas de toute justice à nous de courir comme pour une fête?

Ecoutez mes paroles, non-seulement vous, ô pasteurs, mais vous aussi, ô brebis; les uns, pour devenir plus zélés, plus habiles à embraser les cœurs de bonne volonté, les autres pour devenir plus dociles dans l'obéissance parfaite. C'était là ce que prescrivait Paul : « Obéissez à vos conducteurs, et soyez soumis « à leur autorité, car ce sont eux qui veillent « pour vos âmes, comme devant en rendre « compte ». (Hébr. XIII, 17.) Ce mot « veillent » exprime des milliers de fatigues, de soucis, de dangers. Le bon pasteur, tel que le Christ le demande, rivalise avec tous les martyrs. Un martyr ne meurt qu'une fois, mais le pasteur, s'il est du moins ce qu'il doit être, meurt mille fois pour son troupeau; il n'est pas de jour où la mort ne puisse le frapper. Eh bien donc, vous qui savez ces choses, qui reconnaissez les fatigues qu'il se donne, coopérez avec lui, par vos prières, par votre zèle, par votre ardeur, par votre affection, afin que nous soyons votre glorification, et que vous deveniez la nôtre. Si Notre-Seigneur a confié son troupeau à ce chef des apôtres qui avait pour lui plus d'amour que tous les autres ensemble, si d'abord le Christ a demandé à Pierre : « M'aimez-vous? » (Jean, XXI, 15), c'est pour vous faire comprendre que la sollicitude apostolique est regardée par lui comme le meilleur signe de l'amour qu'on lui porte, car c'est ce qui demande une âme virile. Et maintenant j'ai parlé de ceux qui sont, par excellence, des pasteurs, je n'ai parlé ni de moi, ni de ceux qui nous ressemblent, mais des pasteurs comme Paul, ou Pierre, ou Moïse. Qu'ils soient donc nos modèles à nous qui exerçons ou qui subissons l'autorité; car le simple fidèle lui-même est comme le pasteur de sa maison, de ses amis, de ses serviteurs, de sa femme, de ses enfants : et, si nous entendons de cette manière l'administration des intérêts qui nous sont confiés, nous obtiendrons tous les biens : puissions-nous tous entrer dans ce partage, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui la gloire, l'empire, l'honneur, appartiennent au Père comme au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXX.

MAINTENANT JE M'EN VAIS A JÉRUSALEM POUR SERVIR AUX SAINTS QUELQUES AUMÔNES, CAR LA MACÉDOINE ET L'ACHAÏE ONT RÉSOLU AFFECTUEUSEMENT DE FAIRE QUELQUE PART DE LEURS BIENS A CEUX D'ENTRE LES SAINTS DE JÉRUSALEM QUI SONT PAUVRES. ILS L'ONT RÉSOLU AFFECTUEUSEMENT, ET, EN EFFET, ILS LEUR SONT REDEVABLES. (XV, 25, 26, 27, JUSQU'A XVI, 4.)

Analyse.

1-3. Sur les aumônes que saint Paul allait porter à Jérusalem. — S'il en parle aux Romains, c'est pour les exhorter, avec ménagement, à la charité.— Le mot bénédiction, synonyme d'aumône.— Des saints personnages particulièrement recommandables à cette époque par leur charité ; de la diaconesse Phébé, de Priscilla et d'Aquilas, faiseurs de tentes, chez qui saint Paul avait logé et travaillé de ses mains.

4. Eloge de Priscilla. — De la lecture des épitres de saint Paul, et des autres livres de l'Ecriture. — Contre le faste, l'orgueil, l'attachement aux richesses.

1. Il a dit, plus haut : « N'ayant plus maintenant aucun sujet de demeurer davantage « dans ce pays-ci, et désirant, depuis plusieurs « années, de vous aller voir », et cependant il ne peut pas encore se rendre auprès d'eux ; pour éviter d'avoir l'air de s'être joué d'eux, il leur dit la cause de son retard, et de là ces mots : « Je m'en vais à Jérusalem ». On pourrait croire qu'il ne fait qu'expliquer son retard, mais il a encore un autre but, c'est de les disposer à l'aumône, c'est d'exciter leur charité. Si son zèle ne l'eût pas porté à les exciter à cette vertu, il lui suffisait de leur dire : « Je m'en vais à Jérusalem » ; il fait plus, il leur dit maintenant la cause de son voyage : « Je m'en vais », dit-il, « pour servir aux saints « quelques aumônes ». Et il insiste, et il raisonne : « Ils leur sont redevables », dit-il, et encore : « Car, si les gentils ont participé aux « richesses spirituelles des Juifs, ils doivent « aussi faire part de leurs biens temporels ». C'est pour apprendre aux Romains à imiter ceux de la Macédoine et de l'Achaïe. Aussi ne peut-on trop admirer cette habileté de l'apôtre, dans sa manière de conseiller ; il se faisait bien mieux écouter que s'il leur eût donné un conseil direct. Les Romains auraient pu regarder comme un outrage qu'on se fût servi de Corinthiens et de Macédoniens, comme de modèles à leur adresse. L'apôtre ne fait aucune difficulté d'écrire aux Corinthiens : « Il « faut que je vous fasse savoir la grâce que « Dieu a faite aux Eglises de la Macédoine » (II Cor. VIII, 1) ; d'exciter les Macédoniens, par l'exemple des Corinthiens : « Votre zèle en a « excité plusieurs autres ». (Ibid. IX, 2.) Les Galates lui servent aussi de terme de comparaison : « Ce que j'ai ordonné aux Eglises de « Galatie, faites-le de votre côté » (I Cor. XVI, 1) ; mais, quand il s'adresse aux Romains, ce n'est pas du tout le même style ; l'apôtre a beaucoup plus de ménagements. En ce qui concerne la prédication, même manière de procéder, comme lorsqu'il lui arrive de dire : « Est-ce de vous que la parole de Dieu est sor- « tie? ou n'est-elle venue qu'à vous seuls ? » (Ibid. XIV, 36.) C'est que rien n'a autant de force que le zèle de l'émulation. Voilà pourquoi il y revient souvent ; ailleurs encore il dit : « C'est ce que j'ordonne dans toutes les Egli- « ses » ; et encore : « C'est ce que j'enseigne « dans toute Eglise ». (Ibid. VII, 17 ; IV, 17.) Aux Colossiens, il disait : « L'Evangile de Dieu « fructifie et grandit dans le monde entier ». (Coloss. I, 6.) C'est toujours le même système qu'il suit en ce moment, à propos de l'aumône.

Et considérez la grandeur des expressions qu'il emploie; il ne dit pas : Je m'en vais, emportant des aumônes, mais : « Pour servir aux « saints quelques aumônes ». Si Paul se faisait serviteur de l'aumône, considérez la grandeur de cette vertu, voyez le maître, le docteur de toutes les nations, qui veut bien transporter des aumônes, qui, au moment d'aller à Rome, quel que soit son désir de voir les Romains, fait passer ce service avant son plaisir. « Car la « Macédoine et l'Achaïe ont résolu affectueuse- « ment », c'est-à-dire, ont trouvé bon, ont éprouvé le désir « de faire quelque part..... » Il ne dit pas de faire quelque aumône, mais « de faire quelque part..... » Ce « quelque » n'est pas mis là sans intention; l'apôtre ne veut pas avoir l'air de les censurer. Et il ne dit pas simplement : Aux pauvres; mais : « A ceux « d'entre les saints qui sont pauvres »; deux titres de recommandation, la vertu et la pauvreté. Maintenant, ce n'est pas encore assez, il ajoute : « Ils leur sont redevables ». Ensuite, Paul fait voir comment redevables. « Car, si « les gentils ont participé », dit-il, « aux ri- « chesses spirituelles des Juifs, ils doivent « aussi, dans les biens temporels leur ser- « vir leur part ». Voilà ce qu'il veut dire : C'est pour les Juifs que le Christ est venu, c'est aux Juifs que toutes les promesses ont été faites, c'est d'eux qu'est sorti le Christ; aussi disait-il : « C'est des Juifs que vient le salut » (Jean, IV, 22), c'est d'eux que sortent les apôtres, c'est d'eux que sortent les prophètes, c'est d'eux que sortent tous les biens. La terre a donc partagé avec eux toutes ces richesses. Donc, si vous avez participé aux biens les plus considérables, dit-il, si vous avez pris votre part des festins préparés pour eux, selon la parabole de l'Evangile, vous devez aussi leur communiquer les biens temporels, et leur réserver aussi une part de ces biens. Et il ne dit pas leur faire leur part, mais « leur servir »; il en fait des diacres, il en fait des tributaires s'acquittant envers des rois. Et il ne dit pas : Dans vos biens temporels, comme il a dit dans leurs richesses spirituelles; car les richesses spirituelles appartenaient réellement aux Juifs, tandis que les biens temporels n'appartiennent pas seulement aux gentils; la possession en est commune à tous : en effet l'ordre de Dieu c'est que les richesses soient pour tous, et non-seulement pour ceux qui les tiennent en leur pouvoir.

« Lors donc que je me serai acquitté de ce « devoir, et que je leur aurai consigné ce « fruit (28) », c'est-à-dire, que je l'aurai déposé comme on verse une somme dans les coffres du souverain, comme on met une somme à l'abri des coups de main, dans un lieu sûr; et il ne dit pas : L'aumône, mais, voyez encore : « Ce fruit », afin de montrer le profit que font par là ceux qui le donnent : « Je passerai par « chez vous pour aller en Espagne ». S'il parle ici de l'Espagne, c'est pour montrer l'empressement de son zèle ardent pour les Espagnols. « Or je sais que mon arrivée auprès de vous « sera accompagnée d'une abondante bénédic- « tion de l'Evangile de Jésus-Christ ». Qu'est-ce à dire « d'une abondante bénédiction? « (29) » Ou il parle d'argent versé en aumônes, ou il n'entend parler simplement que de toutes les bonnes œuvres. L'habitude de l'apôtre est d'exprimer souvent l'aumône par le mot de bénédiction; exemple : que ce soit un don « de la bénédiction, et non de l'avarice ». (II Cor. IX, 5.) C'était anciennement le terme usité pour dire l'aumône. Mais comme il ajoute : « De l'Evangile », nous croyons qu'il n'entend pas ici parler uniquement d'argent, mais, en même temps, de tous les autres biens, comme s'il disait : Je sais qu'en arrivant je vous verrai riches de tous les biens, parés de toutes les vertus, dignes de louanges sans nombre selon l'Evangile. Et c'est une admirable manière de conseiller que de débuter avec eux par des éloges anticipés. Ne voulant pas user à leur égard d'une exhortation directe, il a recours à ce moyen insinuant pour les avertir : « Je vous conjure donc, par Notre- « Seigneur Jésus-Christ, et par la charité du « Saint-Esprit (30) ».

2. Ici maintenant, il met en avant le Christ et le Saint-Esprit, sans faire aucune mention du Père. Ce que je vous fais observer, afin que quand vous le verrez nommer le Père et le Fils, ou le Père seulement, vous ne vous imaginiez pas qu'il exclut ni le Fils, ni l'Esprit. Et il ne dit pas : Par le Saint-Esprit, mais : « Par la charité du Saint-Esprit ». Car de même que le Christ, de même que le Père a aimé le monde, ainsi fait le Saint-Esprit. Mais de quoi nous conjurez-vous, répondez? « De combattre « avec moi par les prières que vous ferez à « Dieu pour moi, afin que je sois délivré des « incrédules qui sont en Judée (31) ». Il avait donc, il faut le croire, une grande lutte à sou-

tenir; voilà pourquoi il a recours à leurs prières. Et il ne dit pas : Afin que je me mesure avec les incrédules, mais : « Afin que je sois « délivré »; c'est conforme au précepte du Christ : « Priez, pour ne pas entrer en tenta- « tion ». (Matth. xx, 41.) Ces paroles avaient pour but de montrer que des loups cruels, que des êtres qui ressemblaient plus à des bêtes féroces qu'à des hommes, voulaient se jeter sur lui. Paul avait encore une autre pensée; il veut prouver que c'est avec raison qu'il s'est fait de cette manière le serviteur des saints, si le nombre des incrédules était si grand que des prières fussent nécessaires pour l'en délivrer. Au milieu de tant d'ennemis, les saints étaient exposés à mourir de faim; de là, la nécessité de leur procurer des vivres venant d'ailleurs. « Et que les saints de Jérusalem re- « çoivent favorablement mon service et mes « soins »; c'est-à-dire, et que mon sacrifice soit bien accueilli, que mes dons leur soient agréables. Voyez-vous comme il relève maintenant la dignité de ceux qui reçoivent, puisqu'il réclame les prières d'un si grand peuple, pour que ses dons soient reçus? Il montre en outre, par ces paroles, une autre pensée, à savoir que l'aumône toute seule ne suffit pas. Quand on ne donne que parce que l'on y est forcé, quand on donne ce qui est mal acquis, quand on se propose une vaine gloire, le fruit est perdu.

« Et que je sois plein de joie, quand j'irai « auprès de vous, si c'est la volonté de Dieu « (32) ». De même qu'il disait en commençant : « Que je trouve enfin quelque voie favo- « rable, si c'est la volonté de Dieu, pour aller « vers vous » (Rom. I, 10); de même ici, c'est sous la même volonté qu'il s'abrite, et il dit : Je me hâte, je prie pour être délivré des dangers de Jérusalem, afin de vous voir au plus vite, et de vous voir remplis de joie, sans y trouver aucun motif d'affliction. « Et que je « goûte le repos avec vous ». Voyez encore ici quelle modestie il montre. Il ne dit pas : Et que je vous instruise, que je vous donne des règles de vie, mais : « Et que je goûte le repos « avec vous ». Or c'était un athlète infatigable; comment donc peut-il dire : « Que je goûte le « repos? » Il fait entendre des paroles qui leur soient agréables, qui relèvent leurs courages, qui les associent à ses couronnes, qui les montrent, eux aussi, prenant leur part des combats et des sueurs. Ensuite, selon son habitude, il joint la prière à l'exhortation, il dit : « Que le « Dieu de paix soit avec vous tous ». *Amen.*

« Je vous recommande notre sœur Phébé, « diaconesse de l'Eglise de Cenchrée ». (XVI, 1.) Voyez quel honneur il lui fait; il la nomme avant tous les autres, et il l'appelle sœur; ce n'est pas un honneur vulgaire, que d'être appelée sœur de Paul. Et il joint encore à ce titre une dignité; il l'appelle diaconesse. « Afin « que vous la receviez dans le Seigneur, comme « il est digne de recevoir les saints (2) ». Ce qui veut dire : afin qu'en considération du Seigneur, elle soit honorée auprès de vous. En effet, celui qui reçoit, en considération du Seigneur, supposé même qu'il ne reçoive pas un personnage considérable, le reçoit avec empressement; or, quand il arrive que c'est une sainte, considérez de quels soins il convient de l'entourer. Voilà pourquoi l'apôtre ajoute : « Comme il est digne de recevoir les saints », comme le devoir commande d'accueillir de telles personnes. Or, vous devez l'honorer pour deux raisons, et à cause du Seigneur, et parce que c'est une sainte. « Et que vous l'assistiez « dans toutes les choses où elle pourrait avoir « besoin de vous ». Voyez-vous comme il tient à ne pas être importun? Il ne dit pas : Et que vous la mettiez à son aise, mais : Et que vous fassiez ce qui dépend de vous, et que vous lui tendiez la main, et cela, dans les circonstances où elle pourrait avoir besoin de vous, non pas absolument dans tous ses embarras, mais seulement lorsque votre aide lui serait nécessaire; or elle n'aura besoin de vous qu'autant que vous pourrez l'obliger. Ensuite vient un éloge incomparable : « Car elle en a assisté elle- « même plusieurs, et moi en particulier ». Comprenez-vous la prudence de l'apôtre? Pour commencer, des éloges; ensuite, au milieu, l'exhortation; ensuite, de nouveaux éloges; il enferme, des deux côtés, les services auxquels a droit cette bienheureuse femme dans les louanges qu'il fait d'elle. Comment refuser le nom de bienheureuse à cette femme qui a mérité de la part de Paul un si beau témoignage, qui a été à même d'assister celui qui a instruit la terre? Car voilà ce qui a mis le comble à sa gloire; aussi l'apôtre n'énonce-t-il ce titre qu'en dernier lieu : « Et moi, en particulier ». Qu'est-ce à dire : « Et moi en particulier? » Moi, le héraut des nations, moi qui ai souffert tant d'épreuves, moi qui suffis à tant de milliers d'hommes. Imitons donc cette sainte,

imitons-la, hommes et femmes, et imitons, après elle, cette autre sainte que nous allons voir avec son mari. Quel est ce couple? « Saluez », dit-il, « de ma part, Priscilla et Aquilas, qui ont travaillé avec moi, en Jésus-Christ (3) ». Luc aussi témoigne de leur vertu, par ces paroles : « Paul demeura auprès d'eux, parce que leur métier était de faire des tentes »; c'est dans le chapitre où Luc montre cette sainte femme retirant chez elle Apollon et l'instruisant de la voie du Seigneur. (Act. XVIII, 2, 3.)

3. Voilà de grands titres, mais Paul leur en décerne de bien plus grands encore. Car que dit-il? D'abord, ils ont, dit-il, travaillé avec lui; ses fatigues inouïes, ses dangers, l'apôtre montre qu'ils les ont partagés. Ensuite il ajoute : « Qui ont exposé leur tête, pour me « sauver la vie (4) ». Voyez-vous les martyrs prêts à tout? Evidemment, sous Néron, les fidèles couraient mille dangers, il avait donné l'ordre d'expulser de Rome tous les Juifs. « Et « à qui je ne suis pas le seul qui soit obligé, « mais encore toutes les Eglises des gentils ». Il fait entendre ici l'hospitalité reçue avec des secours en argent, et il les exalte parce qu'ils lui auraient donné tout leur sang, tout ce qu'ils avaient. Voyez-vous ces femmes généreuses, dont le sexe n'embarrasse nullement l'essor qui les transporte à la plus haute vertu? Et il n'y a là rien de surprenant : « Car, en « Jésus-Christ, il n'y a ni homme ni femme ». (Gal. III, 28.) Et maintenant, ce que Paul a dit de Phébé, il le dit également de celle-ci : ses paroles, à propos de la première, étaient : Elle en a assisté plusieurs, et moi, « en particulier » ; à propos de la seconde, écoutez : « A « qui je ne suis pas le seul qui soit obligé, mais « encore toutes les Eglises des gentils ». Et pour ne pas paraître faire entendre une flatterie, il produit d'autres témoins qui sont bien plus considérables en nombre que ces femmes. « Saluez aussi l'Eglise qui est dans leur maison ».

C'étaient de si saintes personnes, qu'elles faisaient, de leur maison, une Eglise, et parce qu'elles rendaient fidèles tous ceux qui la fréquentaient, et parce qu'elles l'ouvraient à tous les étrangers. L'apôtre ne prodigue pas aux demeures particulières le nom d'Eglises, il veut que la piété, il veut que la crainte de Dieu y soit profonde, enracinée. Voilà pourquoi il disait aussi aux Corinthiens : « Saluez « Aquilas et Priscilla, avec l'Eglise qui est « dans leur maison » (I Cor. XVI, 19); et, dans la lettre où il recommande Onésime : « Paul à « Philémon et à notre bien-aimée Appie, et à « l'Eglise qui est dans votre maison ». (Philém. 1, 1, 2.) On peut être marié, et montrer de grandes vertus. Voyez, ces personnes étaient mariées, leurs vertus les faisaient briller, quoique leur profession fût peu brillante, ce n'étaient que des faiseurs de tentes; leur vertu relève l'humilité de leur condition, et les a rendus plus éclatants que le soleil; ni leur profession, ni le joug du mariage ne leur a porté de préjudice, ils ont montré cette charité que Jésus-Christ a réclamée de nous : « Per-« sonne en effet », dit-il, « ne peut avoir un « plus grand amour que celui qui donne sa « vie pour ses amis ». (Jean, XV, 13.) Ce qui est le caractère distinctif du disciple, ils l'ont glorieusement montré; ils ont pris la croix et ont suivi la route. Ceux qui ont fait cela pour Paul ont bien plus encore montré leur courage pour Jésus-Christ.

Ecoutez ces paroles, riches et pauvres. Si les ouvriers qui vivent de leurs mains, qui ont à conduire un atelier, ont montré une générosité si large, qu'ils ont été utiles à un grand nombre d'Eglises, quelle pourrait être l'excuse des riches qui méprisent les pauvres? Ces fidèles n'ont pas même épargné leur sang dans leur désir de se rendre agréables à Dieu; et vous, vous épargnez des biens sans valeur qui souvent vous font négliger votre âme. Mais, peut-être, ils se sont ainsi conduits envers le maître, mais, envers les disciples, ils n'agissaient pas de même? Il est impossible de tenir un pareil discours : les Eglises des gentils, dit l'apôtre, leur rendent des actions de grâces. Sans doute, c'étaient des Juifs; pourtant leur foi était si sincère qu'ils se mettaient avec un zèle ardent au service des gentils. Tel doit être l'exemple des femmes : « Ni frisures, ni or, « ni habits somptueux » (I Tim. II, 9); qu'elles se parent de semblables vertus.

Quelle reine, répondez-moi, a jamais brillé d'un si vif éclat, a mérité un si bel éloge que cette femme d'un faiseur de tentes? Elle est dans toutes les bouches, non-seulement pour dix ou vingt ans, mais jusqu'à l'avènement du Christ, et tous les discours qui la glorifient lui font une parure plus belle qu'un diadème impérial. Quelle gloire supérieure, quelle gloire égale à la gloire d'avoir assisté Paul, d'avoir, en s'exposant aux périls, sauvé le

maître de la terre? Réfléchissez, voyez de combien de reines les noms sont passés sous silence; mais partout on célèbre l'épouse de l'artisan; tous les lieux que le soleil éclaire entendent l'éloge de cette femme : les Perses, les Scythes, les Thraces, les peuples qui habitent aux extrémités du monde, célèbrent la vertu de cette femme, et la proclament bienheureuse. Quelles richesses, combien de diadèmes et de manteaux de pourpre ne jetteriez-vous pas volontiers sous vos pieds pour attacher à votre nom un pareil témoignage? Et impossible de dire qu'ils ont tenu cette conduite alors, au milieu des dangers, qu'ils ont été généreux parce qu'ils étaient riches, mais qu'ils étaient indifférents à la prédication; c'est précisément à cause de leur zèle pour l'Evangile que l'apôtre dit : Ils ont coopéré, ils ont travaillé avec moi. Et Paul ne craint pas de dire qu'une femme a travaillé à son œuvre; Paul, ce vase d'élection va jusqu'à se glorifier de son assistance; il ne regarde pas le sexe, c'est la volonté généreuse qu'il couronne. Quelle parure égalerait cette parure? Parlez-moi maintenant de vos richesses fragiles, fugitives, de votre beauté, de vos ornements, de votre gloire frivole! Apprenez-donc que la beauté d'une femme, ce n'est pas son corps qui la lui donne, c'est l'âme qui s'embellit d'une beauté impérissable, qu'on ne dépose pas dans un coffre, qui s'épanouit pour toujours dans le ciel.

4. Voyez les labeurs qu'ils acceptent pour la prédication, la couronne qu'ils conquièrent par le martyre, leur générosité quant à l'argent, leur charité à l'égard de Paul, leur amour pour le Christ; comparez, femme chrétienne, cette conduite à la vôtre, à votre passion pour l'argent, à votre émulation pour les femmes perdues, à cette idolâtrie d'une chair qui n'est qu'un peu d'herbe; vous verrez mieux alors quels étaient ces personnages, et qui vous êtes. Ou plutôt, ne vous contentez pas de comparaisons, imitez cette femme, jetez bas cette charge d'herbes sans valeur (c'est ainsi qu'il faut appeler votre magnificence dans vos ajustements), revêtez-vous des parures du ciel, et apprenez ce qui a fait Priscilla ce qu'elle était, ainsi que son mari. Donc, qui les a faits ce qu'ils ont été? L'hospitalité de deux ans qu'ils ont donnée à Paul; cette durée de deux ans, quel travail n'a-t-elle pas opéré dans leur âme? Mais, dira-t-on, que puis-je faire moi qui n'ai pas ce même Paul? Il ne tient qu'à vous de le posséder mieux encore; ce n'est pas la vue de Paul qui les a ainsi façonnés, ce sont ses discours. Il ne tient qu'à vous d'entendre et Paul, et Pierre, et Jean, et tout le chœur des prophètes, sans qu'aucun y manque, avec les apôtres, de vous en faire une société qui ne vous quitte jamais. Prenez les livres de ces bienheureux, conversez toujours avec leurs écrits, ils pourront vous édifier à la ressemblance de cette femme du faiseur de tentes. Mais à quoi bon vous parler de Paul? Si vous voulez, vous posséderez le Maître lui-même, le Maître de Paul; par la langue de Paul, c'est lui-même qui conversera avec vous. Et vous avez encore un autre moyen de le recevoir, c'est de recevoir les saints, c'est de mettre vos soins au service de ceux qui croient en lui; c'est ainsi que, même après leur départ, vous posséderez des souvenirs de piété. Car il suffit d'une table où le saint a mangé, d'une chaise où il s'est assis, d'un lit où il a couché, pour toucher le cœur de celui qui l'a reçu, même après le départ de l'homme saint.

Vous faites-vous bien l'idée de ce qui touchait le cœur de l'antique Sunamite, entrant dans cette chambre d'en-haut, où logeait Elisée, à la vue de la table, à la vue du lit où dormait cet illustre saint? Quels sentiments de piété ne retirait-elle pas d'un pareil spectacle? Non, elle n'y aurait pas jeté le corps de son fils sans vie, s'il en eût été autrement, si elle n'en eût recueilli une grande utilité. Si nous-mêmes, lorsque nous pénétrons, après un si long espace de temps, dans les lieux ou Paul séjournait, où il était chargé de fers, où il s'asseyait et discourait, nous nous sentons transportés, comme sur des ailes, perdant de vue ces lieux mêmes vers la mémoire de ces jours si glorieux, représentez-vous les faits encore récents, quelle émotion ne devaient pas éprouver les pieux fidèles qui lui donnaient l'hospitalité? Donc, sous l'empire de ces pensées, recevons les saints, afin que notre demeure devienne resplendissante, que toutes les épines en disparaissent, que notre maison soit un port de salut; recevons-les, et lavons leurs pieds. Tu n'es pas, qui que tu sois, ô femme, tu n'es pas supérieure à Sara, ni de plus haute naissance, ni plus riche, quand tu serais une reine. Elle avait trois cent dix-huit serviteurs, Sara, dans un temps où deux domestiques faisaient dire d'un homme : il est

riche. Et à quoi bon vous parler de ces trois cent dix-huit serviteurs? La terre entière appartenait à sa race, en vertu des promesses, elle avait pour époux, l'ami de Dieu, elle avait Dieu lui-même pour protecteur, honneur qui surpasse toutes les royautés. Eh bien! à ce faîte resplendissant de gloire, elle-même mélangeait la farine, rendait de ses propres mains tous les autres services, et envers les hôtes assis à sa table, elle remplissait l'office d'une servante. Tu n'es pas, ô homme, de meilleure noblesse qu'Abraham, qui faisait les fonctions des serviteurs, après ses glorieux trophées, après ses victoires, après avoir reçu tant d'honneurs du roi d'Egypte, après avoir chassé devant lui les rois de Perse, après avoir dressé les trophées de ses faits d'armes éclatants. Et ne considérez pas l'aspect misérable des saints qui sont portés vers vous, des mendiants, des malheureux en haillons, pour la plupart; rappelez-vous la parole qui vous dit : « Autant « de fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus « petits, c'est à moi-même que vous l'avez « fait » ; et : « Ne méprisez aucun de ces petits, « parce que leurs anges voient sans cesse la « face de notre Père qui est dans les cieux » (Matth, xxv, 40, et xviii, 10); recevez-les avec joie; leurs saluts de paix vous apportent des biens en foule.

En même temps que vous méditez sur Sara, voyez aussi Rébecca; elle puisait de l'eau, elle donnait à boire, elle invitait l'étranger à entrer dans sa demeure, elle foulait tout orgueil à ses pieds; aussi a-t-elle reçu les grandes récompenses de son hospitalité. Il ne tient qu'à vous d'en recevoir de plus grandes encore. Car ce n'est pas seulement un fils que Dieu vous donnera pour récompense, mais le ciel, et tous les biens qu'il renferme, et plus de géhenne à redouter, plus de péchés à expier! Il est grand, n'en doutez pas, il est d'une grandeur incomparable, le fruit de l'hospitalité. C'est ainsi que Jéthro, tout barbare qu'il était, eut pour gendre celui qui commandait à la mer avec tant d'autorité; ses filles, dans leurs filets, prirent cette proie si digne d'être enviée. Réfléchis, ô femme, à ces vieilles histoires, médite sur les vertus viriles des femmes d'autrefois, et foule donc aux pieds le faste présent, et les parures, et la toilette, et toutes les dorures, avec tous tes parfums; loin de toi la nonchalance, la lâche délicatesse, le calcul dans les allures du corps et dans la démarche, toutes ces préoccupations de la chair, applique-les à ton âme, et allume dans ton âme le désir du ciel. Une fois brûlante de cet amour, tu reconnaîtras ce qui n'est que boue et fumier, tu tourneras en dérision ce que tu admires maintenant; il n'est pas possible qu'une femme embellie des perfections spirituelles recherche ce qui ne mérite que les rires du mépris. Rejetant donc, ô femme, loin de toi, ce qui ne charme que les femmes des places publiques, ce qui fait la joie des sauteuses et des joueuses de flûte, fais ta vie de l'hospitalité, des services à rendre aux saints, de la componction du cœur, de l'assiduité dans les prières. Voilà ce qui vaut mieux que des vêtements d'or, voilà ce qui est plus digne de nos respects que des pierreries et que des colliers; voilà ce qui fait la considération auprès des hommes, et ce qui assure de la part de Dieu, une magnifique récompense. Voilà la parure de l'Eglise, l'autre est pour les théâtres; voilà ce qui convient au ciel; l'autre est bonne pour des chevaux et pour des mulets; cette autre, on la met jusque sur des corps morts, la parure dont je parle, elle brille, mais seulement dans l'âme juste, de tout l'éclat du Christ qui réside en elle. Sachons donc mettre la main sur cette parure, afin d'être partout, nous aussi, célébrés et glorieux, afin d'être agréables à Jésus-Christ, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXI.

SALUEZ MON CHER ÉPÉNÈTE, QUI A ÉTÉ LES PRÉMICES DE L'ASIE, POUR JÉSUS-CHRIST. (XVI, 5, JUSQU'A 16.)

Analyse.

1-3. De l'utilité de l'étude des noms propres dans l'Ecriture Sainte. — Sur Epénète, Marie et les saintes femmes des temps apostoliques ; Andronique et Junie, parents de saint Paul et captifs avec lui ; Amplias, Urbain, Stachys, Apelle, la famille d'Aristobule, Hérodion, la maison de Narcisse, Tryphène et Tryphose, Perside, Rufus et sa mère, et autres saints personnages, hommes et femmes ; détails divers.

4 et 5. Réflexions sur la considération dont saint Paul était entouré. — De l'inégalité des rangs dans le ciel. — De l'inégalité dans les mérites des hommes dont parle l'Ecriture. — De l'inégalité des châtiments. — Dans quel lieu est la géhenne. — Il est bien moins important de le savoir que d'éviter d'y tomber. — Contre l'indifférence à ce sujet. — Pourquoi résister à la bonté du Dieu qui veut notre salut ?

1. Un grand nombre, même des personnes jalouses de bien faire, passeront, j'imagine, cette partie de l'épître, comme inutile, et sans grand intérêt ; c'est présisément ce qu'elles font, je pense, de la généalogie qui se trouve dans l'Evangile ; en effet, comme il n'y a là qu'un catalogue de noms propres, elles ne croient pas y trouver grand profit. Cependant ceux qui cherchent l'or, en ramassent minutieusement les plus petites parcelles, et les personnes dont je parle négligent des lingots d'un or si précieux. Il suffira de ces quelques paroles pour prévenir cette indifférence, et les corriger. La grande utilité que présente ici l'épître, est manifeste par ce que nous avons dit plus haut ; ces divers saluts ont déjà élevé vos âmes ; et, aujourd'hui encore, nous allons essayer d'extraire l'or de ce passage. Des noms qui ne sont rien en apparence, renferment quelquefois un trésor. Si vous comprenez pourquoi Abraham a reçu ce nom, et, de même pour Sara, pour Israël, pour Samuel, vous apprendrez, du même coup, un grand nombre de faits de l'histoire. Ces circonstances de temps et de lieu vous fourniront aussi leurs enseignements. Avec de la bonne volonté, on trouve là des moyens de s'enrichir ; le négligent ne tire aucun profit même des leçons les plus claires. Ainsi le nom d'Adam est tout un enseignement de haute sagesse, et il en faut dire autant, du nom de son fils, du nom de sa femme, et de beaucoup d'autres. En effet, les noms sont des monuments d'une grande éloquence ; ils témoignent des bienfaits de Dieu et de la reconnaissance des femmes ; elles conçoivent par la grâce de Dieu répandue sur elles, et ensuite elles donnent, elles donnaient ainsi autrefois des noms à leurs enfants.

Mais à quoi bon discourir en ce moment sur des noms, lorsque nous négligeons tant et de si précieuses pensées, lorsque tant de personnes ne connaissent même pas les noms des livres saints? Toutefois, ce n'est pas pour nous une raison d'abandonner cette étude : « Vous « deviez », dit la parabole, « mettre votre ar- « gent entre les mains des banquiers ». (Matth. XXV, 27.) Aussi, quand personne ne devrait nous entendre, voulons-nous faire notre devoir, montrer qu'il n'y a rien d'inutile, rien de livré au hasard dans les Ecritures. Si les détails où il entre n'avaient pas leur utilité, l'apôtre ne les aurait pas ajoutés à sa lettre, Paul n'aurait pas écrit ce qu'il a écrit. Mais il y a des hommes tellement engourdis, lâches, indignes du ciel, que ce ne sont pas seulement des noms, mais des livres tout entiers qu'ils regardent comme superflus, ainsi le Lévitique, le livre de Josué et plusieurs autres. C'est ainsi

que l'Ancien Testament a été rejeté par un grand nombre d'insensés, et, s'avançant plus encore dans cette voie détestable, des hommes en délire ont été jusqu'à mutiler, en grande partie, le Nouveau Testament. Mais ce sont des malheureux adonnés à l'ivresse, vivant dans la chair; nous n'avons pas à en tenir compte ; s'il est des amis de la vraie sagesse, des âmes amoureuses des choses spirituelles, écoutez ; ce qui semble le moins relevé dans l'Ecriture n'y est pas jeté au hasard et sans utilité, les plus vieux récits ont une importance considérable. « Toutes ces choses sont des figures », dit l'Apôtre, « et elles ont été écrites pour notre « instruction ». (I Cor. x, 11.) Aussi disait-il à Timothée : « Appliquez-vous à la lecture, et à « l'instruction » (I Tim. iv, 13), pour le porter à la lecture de l'Ancien Testament, parce qu'il voyait d'ailleurs en lui, un homme que l'Esprit vivifiait, qui ressuscitait les morts. Appliquons-nous donc à notre sujet. « Saluez mon cher « Epénète ». On peut voir ici, la diversité des éloges que Paul fait de chacun. Ce n'est pas un mince éloge, au contraire, c'est le plus glorieux, c'est celui qui montre le mieux la vertu d'un fidèle que d'être aimé de ce Paul, qui n'aimait pas par entraînement, mais par choix. Autre éloge maintenant : « Qui a été les « prémices de l'Achaïe ». Ou Paul entend par là qu'avant tous les autres Epénète s'est élancé dans la voie nouvelle, acceptant la foi, ce qui n'est pas un mince éloge, ou il veut dire que sa piété surpasse celle de tous les autres. Aussi, après avoir dit : « Qui a été les prémices de « l'Achaïe », Paul ne s'arrête-t-il pas là ; mais pour empêcher qu'on ne soupçonnât une gloire selon le monde, il ajoute : « Pour Jésus-« Christ ». En effet si, dans le gouvernement des Etats, celui qui entreprend le premier une grande affaire, a pour lui le mérite, la gloire, à bien plus forte raison en est-il de même en ce qui concerne les affaires du Seigneur. On peut croire qu'Epénète était d'une basse naissance, et Paul marque de lui, ce qui constitue vraiment la naissance, la prééminence, et c'est par là qu'il le décore. Et ce n'est pas de Corinthe seulement, mais de la province tout entière qu'il le nomme les prémices, il a été comme la porte, le vestibule par où les autres sont entrés. La récompense des hommes qui lui ressemblent, n'est pas à dédaigner ; un pareil homme récoltera un fruit précieux, même des vertus des autres, juste récompense du grand service par lui rendu aux premiers jours.

« Saluez Marie, qui a beaucoup travaillé « pour vous (6) ». Qu'est-ce à dire? Encore une femme couronnée, célébrée, encore un motif de confusion pour nous, qui nous nommons des hommes. Je me trompe, ne nous contentons pas de rougir ; rougissons, et soyons fiers ; soyons fiers d'avoir auprès de nous de telles femmes ; rougissons d'être si loin de les égaler, nous, qui nous nommons des hommes. Mais, du moment que nous aurons compris d'où leur vient cet éclat de beauté, nous aussi nous ne serons pas longtemps à les dépasser. D'où leur vient donc l'éclat dont elles brillent? Ecoutez, hommes et femmes ; les bracelets, les colliers, les eunuques, les servantes, les vêtements d'or n'y sont pour rien ; elles ne doivent rien, ces femmes, qu'aux sueurs qu'elles ont répandues pour la vérité. « Qui a », dit-il, « beaucoup travaillé pour nous »; non-seulement pour elle, pour perfectionner sa propre vertu, ce que font beaucoup de femmes, jeûnant, couchant sur la dure, mais, de plus, travaillant pour les autres, courant par le monde comme les apôtres, comme les évangélistes. Mais alors d'où vient que Paul dit : « Je ne permets point à la femme d'ensei-« gner? » (I Tim. ii, 12.) Il ne veut pas qu'elle préside au milieu des docteurs, il ne veut pas qu'elle monte en chaire, mais il ne lui interdit pas d'enseigner. Autrement, comment aurait-il dit à la femme dont le mari est infidèle : « Que sais-tu, ô femme, si tu ne sauveras pas « ton mari? » (I Cor. vii, 16.) Comment lui aurait-il permis de former l'esprit de ses enfants? comment aurait-il dit : « Elle se sau-« vera néanmoins par les enfants qu'elle aura « mis au monde, s'ils persévèrent dans la foi, « dans la charité, dans la sainteté de la sa-« gesse? » (I Tim. ii, 15.) Comment Priscille a-t-elle instruit Apollon? (Act. xviii, 26.) L'apôtre n'a donc pas voulu supprimer les entretiens secrets, les conversations particulières utiles, mais les discours publics, les harangues, sur un théâtre, l'enseignement qui ne sied qu'aux maîtres et aux docteurs. Et quand le mari est fidèle, solide dans la foi, capable d'instruire sa femme, de lui communiquer la sagesse, il ne lui interdit pas, à lui non plus, d'instruire sa femme et de la redresser. Remarquez d'ailleurs que Paul n'a pas dit : Qui a beaucoup enseigné, mais : « Qui a beaucoup

« travaillé »; ces paroles montrent que Marie, outre ses bonnes paroles, rendait une foule d'autres services, par les dangers qu'elle courait, par ses secours en argent, par ses voyages.

2. C'est qu'il y avait, à cette époque, des femmes, des lions, plus ardentes encore, qui prenaient, avec les apôtres, leur part des fatigues de la prédication; pour ce motif, elles voyageaient avec eux, et elles leur rendaient toute espèce de services. Le Christ aussi était suivi de femmes qui pourvoyaient à ses besoins, par leurs ressources, et qui étaient au service du Maître. « Saluez Andronique et « Junie, mes parents (7) ». Ces paroles aussi paraissent un éloge, mais ce qui suit l'est bien plus encore. Qu'ajoute-t-il donc? « Qui « ont été compagnons de mes liens »; voilà la plus insigne des couronnes, la gloire qu'on ne peut trop célébrer.

Mais où donc Paul a-t-il été prisonnier, de manière à pouvoir dire : « Qui ont été compa- « gnons de mes liens? » Il n'avait pas été prisonnier, mais il avait souffert des traitements bien plus rigoureux que dans les prisons, non-seulement loin de sa patrie et de sa famille, mais luttant contre la faim, contre une mort qui le menaçait toujours, contre d'autres périls innombrables. Il n'y a d'affreux pour le prisonnier que d'être loin des siens, et souvent esclave, au lieu de vivre en liberté; mais les épreuves tombaient comme les eaux du ciel sur ce bienheureux Paul, entraîné, violemment promené en tout lieu, fouetté, mis aux fers, lapidé, englouti dans les flots, assailli de milliers d'ennemis. Les prisonniers, une fois qu'on les a emmenés, n'ont plus à redouter la haine; ceux qui les ont saisis, pourvoient à leurs besoins : mais Paul était sans relâche tourmenté par tous les ennemis qui l'environnaient de toutes parts; de toutes parts il voyait les lances dirigées contre lui, les épées aiguisées, partout des combats tout prêts, des batailles. Donc il faut croire que ces saints personnages avaient partagé ses périls, et voilà pourquoi l'apôtre les appelle compagnons de ses liens; c'est ainsi qu'il dit, dans un autre passage : « Aristarque, compagnon de mes « liens ». (Col. IV, 10.) Autre éloge maintenant : « Qui sont considérables entre les apô- « tres ». Or c'était certes déjà une assez grande gloire que d'être au rang des apôtres; mais être, parmi eux, considérables, essayez de comprendre tout ce qu'il y a là de glorieux! Considérables, par leurs œuvres, par leurs vertus. Ah! quelle ne dut pas être la sagesse de cette femme, si elle fut jugée digne d'être mise au rang des apôtres! Et Paul ne s'arrête pas encore là, il ajoute encore un autre titre : « Et qui ont été avant moi en Jésus-Christ ». C'était, en effet, là encore un éloge insigne, d'avoir pris son élan le premier, d'être arrivé avant les autres. Voyez cette âme sainte, comme elle est pure de toute vaine gloire! Ce Paul qui a conquis une gloire si éclatante, et quelle espèce de gloire! il met les autres au-dessus de lui-même, il ne veut pas qu'on ignore qu'il n'est venu qu'après eux, il ne rougit pas de cette confession. Et à quoi bon admirer ici sa confession, lorsqu'on le voit flétrir sans hésiter sa vie première, se donner les noms de blasphémateur, de persécuteur du Christ? Donc, dans l'impossibilité où il se trouve de produire des titres qui leur donnent d'ailleurs la supériorité sur lui, il s'en prend à ce fait qu'il est venu après eux, il y voit un moyen de leur composer un éloge, et il dit : « Et qui ont été avant moi, en Jésus-Christ. « Saluez mon cher Amplias (8) ».

Encore un personnage pour qui l'affection de Paul est un éloge; car l'affection de Paul, toute en Dieu, suppose des vertus sans nombre. S'il est glorieux d'être aimé d'un roi, quel titre que d'être aimé de Paul! Assurément ce n'est pas sans avoir prouvé une grande vertu, qu'Amplias s'est concilié un tel attachement. L'apôtre n'hésite pas non-seulement à priver de son amour, mais à frapper d'anathème ceux dont la vie est mauvaise; c'est ainsi qu'il s'écrie : « Si quelqu'un n'aime point Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème » (I Cor. XVI, 22); et encore : « Si quelqu'un « vous annonce un évangile différent de celui « que vous avez reçu, qu'il soit anathème ». (Gal. I, 8.) — « Saluez Urbain, qui a travaillé « avec moi, en Jésus-Christ (9) ». Cet éloge est plus éloquent que l'éloge qui précède, le dernier, en effet, comprend l'autre. « Et mon « cher Stachys », encore la même couronne. « Saluez Apelle, éprouvé en Jésus-Christ (10) ». Eloge que rien n'égale; voilà un homme irréprochable, ne laissant aucune prise à la réprimande, en ce qui concerne le service de Dieu. « Eprouvé en Jésus-Christ », c'est tout dire, c'est toute la vertu, en résumé. Et pourquoi l'apôtre ne dit-il nulle part, mon sei-

gneur un tel, mon maître? C'est que les éloges qu'il donne sont bien autrement expressifs; ces termes qu'il n'emploie pas, n'expriment que la considération; les paroles de l'apôtre rendent témoignage de la vertu. Et, dans ces pensées, Paul ne prodigue pas indifféremment ses marques d'honneur, il a soin de mêler un grand nombre de personnes, d'un rang inférieur, aux personnages élevés et puissants. En les nommant, en les saluant tous ensemble, et cela dans la même épître, il les associe tous également à l'honneur qu'il leur fait; d'un autre côté en décernant à chacun les éloges qu'il mérite spécialement, il nous montre la vertu propre de chacun d'eux; de cette manière il n'excite pas l'envie qui résulterait de l'honneur fait aux uns, refusé aux autres, et en même temps il n'autorise pas le relâchement des mœurs, et il évite la confusion qui s'ensuivrait, s'il eût décerné à tous des éloges qui ne seraient pas tous mérités.

3. Voyez donc maintenant comment il arrive aux femmes d'une admirable vertu. Après avoir dit, en continuant: « Saluez la famille « d'Aristobule, et Hérodion, mon cousin, et « ceux de la famille de Narcisse (11) », (peut-être n'y trouvait-on pas tout ce qu'on voyait dans les précédents, aussi Paul ne donne-t-il pas les noms propres de tous ceux de la famille, tout en leur rendant l'hommage qui leur est dû, à savoir qu'ils sont fidèles; car c'est là ce que veut dire, ce qu'il ajoute: « Qui sont dans « le Seigneur) »; eh bien! maintenant, c'est aux femmes qu'il arrive: « Saluez Tryphène « et Tryphose, qui travaillent dans le Seigneur « (12) ». Il a déjà dit, à propos de Marie, qu'elle a beaucoup travaillé pour nous; il dit maintenant, de celles-ci, qu'elles travaillent encore. Ce n'est pas un mince éloge que de savoir s'occuper tout à fait, et non-seulement s'occuper, mais travailler, se fatiguer. Quant à Perside, c'est sa chère Perside qu'il l'appelle, montrant par là qu'elle est supérieure aux autres. « Saluez », dit-il, « ma chère Perside », et il témoigne de ses labeurs considérables en disant: « Qui a beaucoup travaillé dans le Sei« gneur ». C'est ainsi qu'il s'entend à les nommer individuellement selon leurs mérites, il veut ranimer leurs courages, en leur payant tout ce qu'il leur doit, en publiant, même leur moindre titre de distinction; il provoque, en même temps, un zèle plus ardent de la part des autres, il les invite à mériter les éloges qu'il distribue. « Saluez Rufus, l'élu du Sei« gneur, et sa mère, qui est aussi la mienne « (13) ». Ici, rien ne manque, c'est la plénitude de tous les biens; avec un tel fils, avec une telle mère, la maison est remplie de bénédictions, racine et fruit conformes. L'apôtre n'aurait pas dit à la légère: « Sa mère, qui est « aussi la mienne », s'il ne voulait pas rendre témoignage de la grande vertu de cette femme. « Saluez Asyncrite, Phlégon, Hermas, Pa« trobe, Hermes, et nos frères qui sont avec « eux (14) ». Ici, ne faites pas la remarque qu'il en parle sans ajouter à leurs noms des paroles d'éloges; mais remarquez plutôt, qu'il ne dédaigne pas de nommer, même les moins importants de tous; ou plutôt il leur décerne un grand éloge, en les appelant du nom de frères, comme les saints qui viennent ensuite: « Saluez », dit-il, « Philologue, et Julie, et « Nérée, et sa sœur, et Olympiade, et tous les « saints qui sont avec eux (15) ». C'était là la marque de la plus grande dignité, l'honneur d'une grandeur inexprimable.

Ensuite, pour prévenir toute jalousie querelleuse qui proviendrait de ce qu'il parle des uns, d'une manière, des autres, d'une manière différente; de ce qu'il y en a qu'il nomme, tandis qu'il ne distingue pas les autres, de ce qu'il fait plus d'éloges des uns, moins d'éloges des autres, il se met à les confondre tous ensemble dans l'égalité de la charité, il les rapproche par le saint baiser: « Saluez-vous, les « uns les autres, par un saint baiser (16) »; baiser pacifique, qui lui sert à bannir toute pensée qui les troublerait; il ne laisse ainsi aucune prise aux sentiments de rivalité; il s'arrange de telle sorte que le plus grand ne méprise pas le plus petit, que le petit ne soit pas envieux du plus grand, que l'orgueil et la jalousie disparaissent, sous ce baiser qui égale et adoucit tout. Aussi ne leur conseille-t-il pas seulement de se saluer, mais il leur envoie de même le salut de toutes les Eglises. « Recevez », dit-il, « le salut », non pas de tel ou tel en particulier, mais le salut commun, de tous, « de toutes les Eglises de « Jésus-Christ ». Comprenez-vous quels fruits qui ne sont pas à dédaigner, nous avons recueillis de ces salutations? Que de trésors nous aurions négligés, si nous n'avions pas étudié cette partie de la lettre avec toute la sagacité dont nous sommes capables? Qu'un homme habile, et pénétré de l'Esprit, s'y ap-

plique, la pénètre avec plus de profondeur, il y trouvera bien d'autres perles encore. Mais quelques personnes nous ayant souvent demandé pourquoi l'apôtre adresse tant de salutations dans cette lettre, ce qu'il ne fait dans aucune autre, nous répondrons que c'est par la raison qu'il n'avait pas encore vu les Romains. Fort bien, dira-t-on, mais il n'avait pas encore vu les Colossiens, et cependant il ne leur écrit rien de pareil. C'est que les Romains avaient plus de célébrité que les autres peuples, c'est que, des autres villes, on se transportait à Rome, comme dans une ville plus sûre et qui était une résidence impériale. Donc les fidèles étant dans une ville étrangère, comme il était important qu'ils y trouvassent toute espèce de sûreté, comme quelques-uns d'entre eux étaient personnellement connus de Paul, que certains d'entre eux avaient rendu en son nom de nombreux et signalés services, il était naturel que l'apôtre les recommandât dans sa lettre. C'est qu'en effet la gloire de Paul était éclatante alors, et à ce point que ses lettres seules étaient des titres sérieux de recommandation : non-seulement on avait pour lui de la vénération, mais on le craignait. Autrement, il n'aurait pas dit : « Car elle en a « assisté elle-même plusieurs, et moi en parti- « culier » ; ni : « J'aurais voulu moi-même « être anathème ». (Rom. IX, 3.) Il écrivait à Philémon : « Quoique je sois Paul, vieux, et « de plus, maintenant prisonnier pour Jésus- « Christ » (Philém. 9) ; et aux Galates : « Je « vous dis, moi, Paul » ; et : « Vous m'avez reçu « comme Jésus-Christ ». (Gal. V, 2, et IX, 14.) Il écrivait aux Corinthiens : « Il y en a, parmi « vous, qui s'enflent de présomption, comme « si je ne devais plus vous aller voir » ; et encore : « J'ai proposé ces choses sous mon « nom, et sous celui d'Apollon, afin de vous « apprendre à ne pas avoir de vous d'autres « sentiments que ceux que je viens de mar- « quer ». (I Cor. IV, 18 et 6.)

Il ressort de toutes ces paroles, que sa gloire éclatait partout. Donc voulant procurer aux fidèles et sûreté et considération, il les salue individuellement avec les éloges convenables. L'un, il l'appelle, mon cher ; l'autre, mon parent ; un autre est à la fois son ami et son parent ; un autre est le compagnon de ses liens ; un autre, il le traite de fidèle éprouvé dans le Seigneur ; un autre, d'élu du Seigneur. Il y a une femme qu'il a nommée en marquant sa dignité ; car ce n'est pas au hasard qu'il dit de Phébé : « La diaconesse » ; si l'expression eût été in ifférente, il l'eût appliquée à Triphène et à Perside ; mais il dit, de l'une, qu'elle a le titre de diaconesse ; d'une autre, qu'elle travaille avec lui, et qu'elle l'assiste ; celle-ci, il l'appelle sa mère ; celle-là, il la glorifie pour les fatigues qu'elle a supportées ; pour les hommes, ou il cite la famille à laquelle ils appartiennent, ou il leur donne le nom de frères, le nom de saints, ou il se borne à dire leur nom propre ; il en est qu'il appelle prémices, il en est qu'il honore, parce qu'ils ont embrassé la foi les premiers ; les plus distingués sont Priscilla et Aquilas. C'est que, si tous ces saints personnages étaient des fidèles, ils ne l'étaient pas tous également, ils n'avaient pas des titres égaux aux récompenses. Voilà pourquoi l'apôtre, jaloux de les animer tous d'un zèle toujours plus ardent, ne cache aucun des titres qui donnent des droits à un juste éloge. Si les plus méritants ne devaient pas être plus récompensés, on verrait le relâchement chez le grand nombre.

4. Voilà pourquoi il n'y aura pas égalité d'honneur dans le royaume de Dieu ; voilà pourquoi il n'y a pas égalité entre tous les disciples ; trois, parmi eux, avaient la prééminence sur tous les autres, et, entre ces trois, il y avait encore une grande inégalité. C'est que Dieu apprécie tout avec l'exactitude la plus rigoureuse, jusque dans les rangs les plus reculés. « L'étoile », dit l'apôtre, « diffère « de l'étoile, en éclat ». (I Cor. XV, 41.) Sans doute, les apôtres l'étaient tous, et tous devaient siéger sur douze trônes, et tous avaient quitté ce qui leur appartenait, et tous s'étaient attachés à Jésus-Christ ; cependant le Christ en choisit trois parmi eux. Et ce n'est pas tout ; parmi ceux-là, il en est dont il constata l'excellence qui les distinguait, qui les rendait supérieurs ; car il dit : « Pour ce qui est d'être « assis à ma droite ou à ma gauche, ce n'est « point à moi à vous le donner, mais ce sera « pour ceux à qui il a été préparé » (Marc, X, 40) ; et il met Pierre au-dessus d'eux, par ces paroles : « M'aimez-vous plus que ne font « ceux-ci ? » (Jean, XXI, 15.) Et Jean était chéri par-dessus tous. Il sera tenu de toutes choses un compte exact, et si faible que soit votre supériorité sur votre prochain, si mince, si insignifiante qu'elle vous semble, elle n'échappera pas au jugement de Dieu. L'histoire

des anciens jours le démontre. Loth était juste, mais non autant qu'Abraham ; Ezéchias aussi, mais non autant que David ; et de même, pour tous les prophètes, mais ils ne l'étaient pas comme Jean.

Où sont-ils, quand la justice de Dieu est si exacte, ceux qui ne veulent pas qu'il existe une géhenne? S'il est vrai que tous les justes ne doivent pas jouir des mêmes récompenses, si faible que soit la supériorité des uns sur les autres (car l'étoile, dit l'apôtre, diffère de l'étoile, en éclat), comment les pécheurs jouiront-ils des mêmes biens que les justes? Un homme ne donnerait pas les mains à cette confusion, et Dieu la ferait? Voulez-vous que je vous montre, à propos des pécheurs qui ont paru dans le monde, par les faits accomplis, la diversité des traitements, l'exactitude rigoureuse de la justice ? Voyez : Adam a péché ; Eve aussi a péché ; tous les deux ont enfreint la loi, mais il n'y a pas eu d'égalité dans leurs péchés ; et, par conséquent, il n'y a pas eu d'égalité dans leurs châtiments. La différence a été si grande que Paul a pu dire : « Adam n'a point été séduit, mais la femme « ayant été séduite, est tombée dans la dé- « sobéissance ». (I Tim. II, 14.) Assurément ils ont été tous les deux égarés par le fait d'une seule et même séduction, toutefois l'exactitude du jugement de Dieu a fait voir toute cette différence que Paul a exprimée. Autre exemple : le châtiment de Caïn ; après lui, Lamech fut aussi un meurtrier, et cependant il n'a pas eu le sort de Caïn ; pourtant il y avait bien, d'une part, un meurtre, et d'autre part, un meurtre; et Lamech était de beaucoup plus coupable, puisque l'exemple n'avait pas servi à l'amender ; mais, comme il n'avait ni méprisé les avertissements, ni tué son frère, ni attendu qu'on l'accusât, ni répondu avec impudence aux questions de Dieu, comme il avait prévenu toute accusation, pour se dénoncer lui-même, pour se condamner, il obtint son pardon ; la conduite tout opposée de Caïn lui attira son châtiment. Voyez avec quelle exactitude rigoureuse Dieu pèse les actions. De là encore la diversité des vengeances; dans le déluge et dans l'incendie de Sodome, la diversité des châtiments contre les Israélites, dans la captivité de Babylone, et sous la domination d'Antiochus ; preuve de l'exactitude des jugements de Dieu sur nous. D'une part, servitude de soixante-dix ans ; d'autre part, servitude de quatre cents ans ; ils mangèrent leurs enfants, ils furent enveloppés dans mille autres innombrables calamités, qui ne suffirent pas cependant à les affranchir envers Dieu, ni ce peuple, ni ceux qui furent brûlés vifs à Sodome. Car, dit le Seigneur : « Au jour du jugement Sodome et Gomorrhe « seront traités moins rigoureusement que cette ville ». (Matth. x, 15.) Si Dieu ne prenait aucun souci ni de nos fautes, ni de nos bonnes œuvres, il y aurait peut-être quelque raison de dire que le châtiment n'existe pas; mais quand on le voit, d'un soin si jaloux, prévenir nos péchés, tout faire et de si grandes choses pour nous porter aux bonnes œuvres, il est manifeste qu'il punit les pécheurs et qu'il couronne ceux qui font le bien. Mais voyez donc un peu jusqu'où va la contradiction dans les jugements des hommes. Ils accusent tant de preuves qu'il donne de sa patience ; on répète que Dieu ne fait pas attention à la foule des pervers, des fornicateurs, des hommes de violence qu'il laisse impunis ; et maintenant, Dieu fait-il des menaces, les mêmes voix s'emportent en accusations amères, acharnées. Cependant, si vous détestez les forfaits, vous devriez approuver, glorifier l'expiation. Mais, ô délire, ô raison à rebours, et digne des ânes ! O cœur ami du péché, ami de la volupté, ô pensée qui n'a de regards que pour la corruption ! Oui, c'est l'amour de la volupté qui engendre toutes ces opinions, et cela est si vrai qu'il suffirait à ceux qui tiennent ces discours, d'embrasser la vertu, pour être bien vite persuadés de la réalité de la géhenne, pour n'en pas douter.

Mais où donc, dira-t-on, en quel lieu se trouvera-t-elle, cette géhenne? Que vous importe ? La question c'est : il y a une géhenne, et la question n'est pas : où est-elle, dans quel lieu. Quelques-uns content qu'elle sera dans la vallée de Josaphat ; des indications de lieux ont été données au sujet d'une guerre des temps passés ; on les applique bon gré mal gré à la géhenne. Mais dans quel lieu, réplique-t-on, sera-t-elle? En dehors, je ne sais où ; en dehors, j'imagine, de tout cet univers. De même que les cachots et les mines des rois sont loin de tous les regards, de même, c'est en dehors de cette terre habitée que sera la géhenne.

5. Donc ne nous occupons pas de chercher où elle est, mais comment nous pourrons l'éviter :

Si Dieu ne punit pas ici-bas tous les coupables, ce n'est pas une raison pour refuser de croire aux choses à venir ; Dieu nous aime et il est patient. Voilà pourquoi il menace, et ne précipite pas tout de suite dans le lieu des tourments : « Je ne veux point », dit-il, « la mort « du pécheur ». (Ezéch. XVIII, 32.) Mais s'il n'y a pas de mort pour le pécheur, ces paroles sont inutiles. Je sais bien que rien n'est plus désagréable, pour vous, que de pareils discours ; mais, pour moi, il n'est rien de plus doux. Et plût au ciel que nous eussions l'habitude, quand nous dînons, quand nous soupons, quand nous sommes aux bains, et partout, de nous entretenir de l'enfer! car nous cesserions de nous affliger des maux que nous redoutons ici-bas, et de nous tant réjouir des biens présents. Car enfin de quel mal prétendez-vous me parler? De la pauvreté, de la maladie, de la captivité, de la mutilation de nos corps? Mais tous ces maux ne sont que risibles, comparés à l'autre châtiment. Et quand vous me parleriez de ceux que la faim torture sans cesse, et de ceux qui, dès l'enfance, sont privés de leurs membres, et des mendiants, ils vivent dans les délices, si on les compare à ceux qui subissent d'autres tortures. Ne nous lassons donc pas de ces réflexions ; on ne tombe pas dans l'enfer, quand on a toujours la pensée de l'enfer. N'entendez-vous pas la voix de Paul? « Qui souffriront « l'éternelle justice, confondus par la face du « Seigneur ». (II Thess. I, 9.) N'entendez-vous pas dire ce qu'est devenu Néron, que Paul appelle un mystère de l'Antechrist ? « Car le « mystère d'iniquité se forme », dit-il, « dès à « présent ». (Ibid. II, 7.) Eh quoi donc ? Il n'y aura aucun châtiment pour Néron? aucun pour l'Antechrist, aucun pour le démon ? Donc il y aura toujours l'Antechrist, et toujours le démon : car ils ne se départiront pas de leur perversité, s'ils ne subissent pas de châtiment.

Eh bien ! oui, dira-t-on : Il y a un châtiment, il y a un enfer, ce sont des vérités manifestes, mais les infidèles seuls y tomberont. Pourquoi, je vous prie? Parce que les fidèles, direz-vous, ont reconnu leur Maître et Seigneur. Que signifie cette raison ? Si leur vie est impure, ils subiront, par cette raison même, de plus sévères châtiments : « Tous ceux « qui ont péché sans la loi, périront aussi « sans la loi ; et tous ceux qui ont péché sous « la loi, seront jugés par la loi » (Rom. II, 12) ; et : « Le serviteur qui, connaissant la volonté de « son maître, ne l'aura pas accomplie, sera « frappé de mille coups ». (Luc, XII, 47.) Si nous ne devons rendre aucun compte de notre vie, si ces paroles ont été dites au hasard, le démon ne subira pas de châtiment ; car il connaît le vrai Dieu, il est même mieux instruit, sur ce point, que beaucoup d'hommes : et tous les anges de l'enfer connaissent Dieu aussi, et ils frémissent à cause de lui, et ils le proclament leur juge. Donc s'il n'est exigé aucun compte de la vie qu'on a menée, des actions perverses, voilà que les démons seront sauvés, eux aussi. Non, non ; ne vous abusez pas, mes bien-aimés. S'il n'y a pas de géhenne, comment les apôtres jugeront-ils les douze tribus d'Israël ? Comment Paul dit-il : « Ne « savez-vous pas que nous jugerons les anges? « Avec combien plus de raison jugeons-nous « les choses de ce monde? » (I Cor. VI, 3.) Comment le Christ a-t-il pu dire : « Les Nini- « vites s'élèveront au jour du jugement, et « condamneront cette race? » et : « Au jour du « jugement, Sodome sera traitée moins rigou- « reusement? » (Matth. XII, 41, et XI, 24.) Qu'avez-vous donc à plaisanter où il y a si peu matière à plaisanterie? Pourquoi vous trompez-vous vous-mêmes ; pourquoi, ô homme, cherches-tu à en imposer à ton âme ? Pourquoi cette lutte contre la bonté de Dieu ? S'il a fait un enfer, s'il menace de nous y précipiter, c'est pour nous empêcher d'y tomber, c'est pour que la crainte nous rende meilleurs. De sorte que celui qui ne veut pas qu'on en parle, ne fait pas autre chose, sans le savoir, qu'entretenir l'erreur qui nous y pousse et nous y précipite. Gardez-vous donc de paralyser les mains de ceux qui se fatiguent pour la vertu, n'encouragez pas la nonchalance des endormis. Si la plus grande partie des hommes venait à être persuadée qu'il n'y a pas d'enfer, quand les verrait-on renoncer à la corruption? Et où donc se montrerait la justice ? Je ne dis pas pour faire la distinction des pécheurs et des justes, mais pour séparer les pécheurs des pécheurs. Pourquoi tel a-t-il été puni ici-bas, pourquoi tel autre n'a-t-il pas été puni, quoiqu'il ait commis les mêmes péchés, ou des péchés beaucoup plus graves? Comprenez bien que, s'il n'y a pas d'enfer, il est impossible de répondre aux accusations contre Dieu.

Aussi, je vous en conjure, mettez un terme

à des discours qui ne méritent que la dérision, fermons la bouche à nos contradicteurs. Oui, des plus petits péchés, comme des plus petites vertus le compte sera produit avec exactitude. Nous aurons à expier des regards impudiques, des paroles inutiles, des rires, des querelles, des mouvements de colère, la honteuse ivresse ; et nous recevrons aussi notre récompense pour nos bonnes actions, pour un verre d'eau froide, pour une bonne parole, pour un simple gémissement. Ecoutez le prophète : « Mettez le signe sur le visage de « ceux qui gémissent, et qui sont dans l'affliction ». (Ezéch. IX, 4.) Comment donc osez-vous dire que le Dieu qui tient un compte si exact de tout ce qui nous regarde, n'a pas réfléchi, a parlé au hasard, en nous menaçant de la géhenne ? N'allez pas, je vous en conjure, sur de si vaines espérances, vous perdre vous-mêmes, et, avec vous, ceux qui ont foi en vos discours. Si vous vous défiez de nos paroles, interrogez avec soin les Juifs, les Grecs, tous les hérétiques sans exception, et tous, d'une seule voix, vous répondront : Il y aura un jugement et une rétribution. Les hommes ne vous suffisent-ils pas ? Interrogez les démons eux-mêmes, et vous entendrez leurs cris : « Pourquoi venez-vous ici nous « tourmenter avant le temps? » (Matth. VIII, 29.) Rassemblez toutes ces preuves, et décidez-vous à renoncer aux vains propos, afin de ne pas faire l'expérience qui prouve la réalité de l'enfer ; retirez de ces preuves la sagesse qui vous permettra d'échapper à ces tourments, et d'obtenir les biens de la vie future, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient, comme au Père, comme au Saint-Esprit, la gloire, la puissance, l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXII.

JE VOUS EXHORTE, MES FRÈRES, A PRENDRE GARDE A CEUX QUI CAUSENT LES DISSENSIONS ET LES SCANDALES, CONTRE LA DOCTRINE QUE VOUS AVEZ APPRISE, ET DE VOUS DÉTOURNER D'EUX. CAR DE TELLES GENS NE SERVENT POINT NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST, MAIS LEUR VENTRE ; ET, PAR DES PAROLES DOUCES ET FLATTEUSES, ILS SÉDUISENT LES AMES SIMPLES. (XVI, 17, 18, JUSQU'A LA FIN DE L'ÉPÎTRE.)

Analyse.

1 et 2. Il faut fuir ceux qui causent des divisions et des scandales. — Douceur de Paul dans ses exhortations. — Douceur funeste des hommes sensuels qui égarent les fidèles par leurs flatteries. — Dans les paroles de saint Paul, la prière et les prophéties s'unissent aux exhortations. — Il ne faut ni la prière sans les œuvres, ni les œuvres sans la prière. — Saluts envoyés par divers personnages de la compagnie de saint Paul.

3 et 4. Eloge éloquent de saint Paul. — Rome glorifiée parce qu'elle possède les tombeaux de saint Pierre et de saint Paul. — Qui me donnera d'embrasser le corps de Paul ? — Je voudrais voir la poussière de ses mains qui furent chargées de chaînes et imposaient l'Esprit ! — Saint Paul, vainqueur des démons et des sages de la terre. — Et cependant ce n'était qu'un homme comme nous.

1. Encore une exhortation, et une prière après l'exhortation. En effet, après avoir dit de prendre garde à ceux qui causent les dissensions, et de ne pas les écouter, il ajoute : « Que le Dieu de paix brise bientôt Satan sous « vos pieds » ; et : « Que la grâce de Notre-« Seigneur soit avec vous (20) ». Voyez quelle douceur dans cette exhortation ; il ne con-

seille pas, il supplie Dieu, et ses paroles sont remplies d'égards pour les fidèles; il les appelle d'abord ses frères, et ensuite il adresse pour eux au ciel ses supplications. « Je vous « exhorte », dit-il, « mes frères ». Ensuite, pour exciter leurs inquiétudes, il leur montre la ruse des ennemis qui les menacent. Comme la perfidie se cache, il l'indique par ces paroles : « Je vous exhorte à prendre garde », c'est-à-dire, à scruter avec un soin rigoureux, à bien vous rendre compte, à vous renseigner exactement. A quel sujet, je vous prie? Au sujet de ces hommes, « Qui causent les dis- « sensions et les scandales contre la doctrine « que vous avez apprise ». C'est que rien ne bouleverse plus l'Eglise que les divisions : ce sont là les armes du démon, c'est là ce qui met tout sens dessus dessous. Tant que le corps reste uni, impossible à lui d'y pénétrer, mais la division produit le scandale. Maintenant, d'où vient la division? des doctrines contraires à l'enseignement des apôtres. Et ces doctrines, d'où viennent-elles? de la sensualité asservie au ventre, et des autres passions. « Car de telles gens », dit-il, « ne « servent point Notre-Seigneur, mais leur « ventre ». De telle sorte qu'on ne verrait ni scandales, ni division, si l'on ne concevait pas des doctrines contraires à l'enseignement apostolique; ce que montrent ici ces paroles : « Contre la doctrine ». Et Paul ne dit pas : Que nous vous avons enseignée, mais : « Que « vous avez apprise », il les prévient, il leur montre qu'ils ont été persuadés, qu'ils l'ont entendue, qu'ils l'ont acceptée! Or, maintenant que ferons-nous à ceux qui mutilent de tels enseignements? L'apôtre ne dit pas : Marchez contre eux, combattez, mais : « Et « de vous détourner d'eux ». En effet, si leur conduite était un effet de l'ignorance ou de l'erreur, il faudrait les redresser; mais ils savent ce qu'ils font, écartez-vous.

Ailleurs encore, il tient le même langage : « Retirez-vous », dit-il, « loin de tout frère, « qui va et vient, d'une manière déréglée ». (II Thess. III, 6.) Au sujet de l'ouvrier en cuivre, il exhorte Timothée en ces termes : « Gardez-vous de lui ». (II Tim. IV, 15.) Ensuite il tourne en dérision les fauteurs de ces désordres, il explique leur conduite, pourquoi ils suscitent la division : « Car de telles gens », dit-il, « ne servent point Notre-Seigneur Jésus- « Christ, mais leur ventre ». C'est ce qu'il écrivait aux Philippiens : « Qui font leur Dieu « de leur ventre ». (Philipp. III, 19.) Il me paraît ici vouloir désigner les Juifs, qu'il accuse surtout ordinairement d'être asservis à leur ventre. En effet, il écrit à Tite, à leur sujet : « Mauvaises bêtes, qui n'ont d'énergie « que pour leur ventre ». (Tit. I, 12.) Et le Christ, les accusant pour la même raison, disait : « Vous dévorez les maisons des veu- « ves ». (Matth. XXIII, 14.) Les prophètes dirigent contre eux les mêmes accusations : « Il « s'est engraissé », dit le texte, « il s'est rem- « pli d'embonpoint, et il s'est révolté, le bien- « aimé ». De là les exhortations de Moïse : « Après avoir mangé, après avoir bu, après « vous être rempli, souvenez-vous du Sei- « gneur votre Dieu ». (Deutér. XXXII, 15 et VI, 12, 13.) Dans l'Evangile, on les entend dire au Christ : « Quel signe nous montrez-vous? » (Jean, II, 18.) Et alors, oubliant tous les miracles qu'ils ont vus, ils ne se souviennent que de la manne; partout ils se montrent possédés de ce vice. Comment ne pas rougir de reconnaître pour ses maîtres des hommes esclaves de leur ventre, quand on est le frère du Christ? Voilà, d'une part, la cause, l'occasion de ces désordres; quant à la manière dont cette dépravation se propage, c'est encore une autre maladie; il faut, d'autre part, reconnaître la flatterie. « Par des paroles douces et flatteuses « ils séduisent les âmes simples ». C'est avec raison que l'apôtre dit : « Par des paroles « douces et flatteuses », car leur flatterie ne va pas plus loin que les paroles, leur pensée n'a rien qui respire la douceur, elle est pleine de ruse. Et la lettre ne dit pas : Ils vous séduisent, mais : « Ils séduisent les âmes simples ».

Paul ne s'arrête pas là; pour ne pas offenser ceux à qui il s'adresse, il ajoute : « Votre « obéissance est parvenue à la connaissance « de tous (19) ». Ce qu'il dit, c'est pour les empêcher de se déshonorer, il les prévient par ses éloges, il les retient par le grand nombre des témoins qui les regardent. Je ne suis pas le seul, en effet, qui rende de vous ce témoignage, le monde entier en fait autant. Et il ne dit pas : Votre sagesse, mais : « Votre « obéissance », c'est-à-dire, votre foi, ce qui est un témoignage de la douceur de leur esprit. « Je m'en réjouis pour vous ». Il n'y a pas là un éloge à dédaigner. Vient ensuite, après la louange, un avertissement. Il ne veut pas, en les mettant hors d'accusation, vu leur

ignorance, autoriser leur relâchement; de là ce qu'il leur fait entendre par ces paroles : « Mais je désire que vous soyez sages dans le « bien, et simples dans le mal ». Voyez-vous maintenant comme il les attaque, quoiqu'il le fasse sans qu'on puisse lui répondre? Il veut faire entendre que quelques-uns parmi eux se sont laissé séduire. « Que le Dieu de paix « brise bientôt Satan sous vos pieds (20) ». Après avoir parlé de ceux qui causent les dissensions et les scandales, il les entretient du Dieu de paix pour leur donner la confiance de se voir délivrer des hommes dangereux. Car celui qui aime la paix, fera disparaître ce qui peut la troubler. Et il ne dit pas : Que Dieu soumette; l'expression est plus énergique : que Dieu « Brise », et non-seulement ces pervers, mais leur chef, l'auteur de tous ces désordres, « Satan ». Et non-seulement brise, mais : « Sous vos pieds »; c'est vous qui remporterez la victoire, c'est vous que rendra illustres un glorieux trophée. Autre consolation encore, prise du temps : « Bientôt ». Et il y a là tout ensemble une prière et une prophétie. « Que la grâce de Notre-Seigneur « Jésus-Christ soit avec vous ». C'est l'arme la plus puissante, le mur indestructible, la tour inébranlable; c'est pour raviver leur ardeur qu'il rappelle la grâce à leurs pensées. Si vous avez été délivrés des maux les plus redoutables, et cela uniquement par la grâce, à bien plus forte raison vous sauvera-t-elle de ceux qui le sont moins, parce que vous serez devenus les amis de Dieu, parce que vous aurez contribué de tout ce qui dépend de vous.

2. Voyez-vous comme il ne veut ni de la prière sans les œuvres, ni des œuvres sans la prière? Ce n'est qu'après avoir rendu témoignage de leur obéissance qu'il prie pour eux, montrant par là le double besoin que nous avons, et d'agir par nous-mêmes, et d'être assistés de Dieu, si nous devons assurer notre salut à force de soins. Nous n'avons pas eu, autrefois seulement, besoin de la grâce, si forts que nous soyons, quelques preuves que nous ayons données, maintenant encore ce secours nous est nécessaire. « Recevez le salut « de Timothée, compagnon de mes travaux « (21) ». Voyez-vous encore les éloges accoutumés? « Comme aussi de Lucius, de Jason et « de Sosipatre, mes parents? » Luc fait mention de ce Jason, et nous donne une haute idée de son courage, en le montrant traîné, au milieu des cris du peuple, devant les magistrats de la ville ». (Act. XVII, 5-9.) Il est à croire que les autres étaient aussi des personnages remarquables; car l'apôtre ne les nommerait pas pour la seule raison de la parenté, si leur piété ne les rendait semblables à lui-même. « Je vous salue, moi, Tertius qui ai « écrit cette lettre (22) ». Voilà encore un titre qui a bien son prix, être le secrétaire de Paul : mais il ne l'a pas dit pour se louer, mais pour se concilier vivement leur affection par son ministère. « Recevez aussi le salut de Caïus, « mon hôte, et l'hôte de toute l'Eglise (23) ».

Voyez quelle couronne il tresse en son honneur, lorsqu'il constate cette hospitalité si large, qui réunit toute l'Eglise dans sa maison! Hôte, en effet, ici, veut dire, qui donne l'hospitalité. Maintenant, quand on vous dit qu'il donnait l'hospitalité à Paul, ce n'est pas cette hospitalité seulement qui mérite d'être célébrée par vous, mais la régularité d'une vie parfaite; si ce saint personnage n'avait pas été digne de recevoir Paul, certes l'apôtre n'aurait pas séjourné chez lui. Car celui dont le zèle ardent voulait dépasser la rigidité d'un grand nombre de préceptes du Christ, n'aurait pas, à coup sûr, enfreint la loi qui ordonne de s'enquérir avec le plus grand soin des hôtes qui vous reçoivent, et de ne demeurer que chez des personnes recommandées par leur vertu. « Recevez le salut d'Eraste, trésorier de la ville, « et de notre frère Quartus ». Ce n'est pas sans raison qu'il ajoute : « Trésorier de la ville »; il écrivait aux Philippiens : « Ceux de la maison « de César vous saluent » (Philipp. IV, 22), pour montrer que la prédication touchait de grands personnages; de même ici, il a son but quand il mentionne la charge importante d'Eraste, il montre que celui qui prête son attention à la parole, ne trouve d'obstacles ni dans sa fortune, ni dans les soucis de l'autorité, ni dans rien de ce qui y ressemble. « Que la « grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit « avec vous tous. Amen (24) ». Comprenez-vous quel doit être le point de départ et le point d'arrivée pour toutes choses? Ce qui a fait la première base de sa lettre, lui sert à en faire le couronnement; les mêmes expressions sont une invocation à cette mère de tous les biens désirés par lui pour eux, et en même temps elles rappellent tout ce qu'il y a en lui d'active bonté. Car ce qui distingue un maître

généreux, ce n'est pas seulement la parole, c'est, avant tout, la prière qu'il fait pour l'utilité de ceux qui s'instruisent auprès de lui. Aussi le livre des Actes dit-il : « Pour nous, « nous nous appliquerons surtout à la prière, « et à la dispensation de la parole ». (Act. VI, 4.)

Qui donc priera aussi pour nous, puisque Paul est parti? Ce sont les imitateurs de Paul que je vois ici; montrons-nous seulement dignes d'un tel patronage, afin que tout ne se borne pas, pour nous, à entendre ici la voix de Paul, mais qu'après notre départ d'ici, nous soyons jugés dignes de voir là-haut l'athlète de Jésus-Christ : je me trompe, si nous l'écoutons ici-bas, là-haut, il n'en faut pas douter, nous le verrons ; quand même nous ne serions pas tout près de lui, nous le verrons, il n'en faut pas douter, resplendissant, près du trône royal, où les Chérubins font entendre leurs hymnes de gloire, où planent les Séraphins. Là, nous verrons Paul avec Pierre, nous verrons, dans le chœur des saints, le chef et le prince, et là nous jouirons du vrai et pur amour. Car si Paul sur la terre a tant aimé les hommes qu'au lieu de voir rompre ses liens, de vivre auprès du Christ, il a préféré de rester parmi nous, bien autrement brûlant sera l'amour qu'il nous montrera dans le ciel. Je veux vous dire pourquoi j'aime Rome, quoiqu'il y ait tant de raisons pour la célébrer, quoiqu'on puisse exalter sa grandeur, son origine antique, sa beauté, sa population si nombreuse, sa puissance, ses richesses, sa gloire dans les combats ; mais je veux tout oublier, et je dis que Rome est bien heureuse, parce que c'est à elle qu'écrivait Paul vivant, parce que Paul avait tant d'amour pour elle, parce que Paul fut présent et fit entendre ses discours au sein de ses murailles, parce que c'est dans Rome qu'il termina sa carrière. Oui, voilà pourquoi c'est une illustre cité, et cette gloire efface toutes ses autres gloires ; Rome, c'est un corps de grande taille et vigoureux, qui a deux yeux étincelants, les corps de ces deux saints. Moins resplendissant est le ciel illuminé des rayons du soleil, que Rome avec ces deux flambeaux qui rayonnent sur tous les points de l'univers. C'est de Rome que Paul sera ravi au ciel, c'est de Rome que Pierre prendra son essor. Concevez, frissonnez en concevant le spectacle réservé aux regards de Rome; Paul tout à coup se relève de cet illustre tombeau, il s'enlève avec Pierre, ils vont à la rencontre du Seigneur ; quelle rose le Christ reçoit de la part de Rome, quelles couronnes ceignent le front de la ville sainte, quelles ceintures d'or l'embellissent, quelles sources elle épanche! Voilà pourquoi je l'admire ; ni ses trésors, ni les colonnes de ses palais ne m'occupent, non plus que tout son faste, c'est elle qui les possède ces deux colonnes de l'Eglise.

3. Qui me donnera donc d'embrasser le corps du glorieux Paul, de demeurer attaché à son tombeau, de voir les cendres de ce corps qui suppléait dans sa chair à ce qui manquait aux souffrances de Jésus-Christ, qui portait les stigmates du Sauveur, qui répandait partout la prédication? la poussière de ce corps qui rendait l'Evangile partout présent ; la poussière de cette bouche qui faisait parler le Christ ; dont l'éloquence brillait plus que l'éclair ; dont la voix tombait, plus terrible que le tonnerre, sur les démons ; de cette bouche qui prononçait cette grande et bienheureuse parole : « J'eusse désiré être ana- « thème pour mes frères » (Rom. IX, 3) ; par qui l'apôtre parlait aux rois en face et sans rien craindre, par qui nous avons appris à connaître Paul, par qui nous avons connu le Maître de Paul? Non, le tonnerre n'est pas pour nous aussi formidable que l'était cette voix pour les démons. S'ils frissonnaient à l'aspect de ses vêtements, à bien plus forte raison, au bruit de sa voix. Cette voix les emmenait captifs, cette voix purifiait la terre, cette voix guérissait les maladies, exterminait la malignité, ramenait la vérité, proclamait le Christ qui l'inspirait, qu'elle accompagnait en tout lieu ; on entendait les Chérubins eux-mêmes, lorsqu'on entendait la voix de Paul. Le Christ qui réside en ces vertus, résidait de même dans sa langue. Car elle s'était rendue digne de recevoir le Christ, cette langue qui ne parlait que pour dire les vérités chères au Christ, et dont les accents s'élevaient comme le vol des Séraphins. Car quoi de plus élevé que ces paroles : « Je suis assuré que ni les « anges, ni les principautés, ni les puissances, « ni les choses présentes, ni les futures, ni tout « ce qu'il y a de plus haut, ni tout ce qu'il y « a de plus profond, ni aucune autre créature « ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu « en Jésus-Christ? » (Rom. VIII, 38.) Ne sont-ce pas là des paroles qui ont des ailes, qui ont des yeux? Aussi disait-il de Satan : « Nous

« n'ignorons pas ses desseins » (II Cor. II, 11); aussi les démons le fuyaient-ils, non-seulement au bruit de sa voix, mais d'aussi loin qu'ils apercevaient ses vêtements.

Je voudrais voir la poussière de cette bouche dont s'est servi le Christ pour publier de grands mystères, des mystères plus grands que ceux qu'il révéla par lui-même; comme le Christ a fait de plus grandes œuvres par ses disciples que par lui-même, ainsi a-t-il fait entendre de plus grandes choses; je voudrais la voir la poussière de cette bouche dont l'Esprit s'est servi pour communiquer à la terre ces admirables oracles. Quel bien n'a-t-elle pas opéré cette bouche ? Elle exterminait les démons, elle effaçait les péchés, elle réduisait les tyrans au silence, elle enchaînait les langues des philosophes, elle faisait à Dieu l'oblation du monde, elle inspirait la sagesse aux barbares, elle réglait toutes choses sur la terre ; les choses mêmes du ciel, elle les disposait à son gré, liant ceux qu'elle voulait, ou déliant, dans l'autre vie, selon la puissance qui lui avait été donnée. Non, ce n'est pas de cette bouche seulement, mais de ce grand cœur aussi que je voudrais voir la poussière; on dirait la vérité, en appelant ce cœur, le cœur de toute la race humaine, la source inépuisable des biens, le principe et l'élément de notre vie. Car c'était l'esprit de vie qui s'en épanchait sur toutes choses, qui, de là, se communiquait aux membres du Christ; ce n'était pas le jeu des artères qui le distribuait, mais l'impulsion d'une volonté généreuse. Ce cœur était si large qu'il renfermait des cités tout entières, des peuples, des nations; car, dit-il : « Mon cœur « s'est dilaté ». (II Cor. VI, 11.) Cependant, ce cœur si large, s'est resserré bien souvent contracté par cet amour même qui le dilatait : « C'était dans une grande affliction », dit-il, « avec un serrement de cœur que je vous écri- « vais alors ». (Ibid. II, 4.) Je voudrais voir la cendre de ce cœur embrasé d'amour pour chacun des malheureux qui se perdent; de ce cœur qui ressentait, pour les enfants avortés, toutes les douleurs d'un enfantement nouveau; de ce cœur qui voit Dieu, car, dit l'Ecriture : « Les « cœurs purs verront Dieu » (Matth. V, 8); de ce cœur devenu victime : « C'est une victime « pour Dieu, qu'un esprit contrit » (Ps. L, 15); de ce cœur plus élevé que le plus haut des cieux, plus large que la terre, plus resplendissant que les rayons du soleil, plus ardent que le feu, plus solide que le diamant, de ce cœur qui versait des eaux vives : Car, dit l'Ecriture : « De son cœur jailliront des fleuves « d'eau vive » (Jean, VII, 38); de ce cœur d'où jaillissait une source qui n'arrosait pas seulement la face de la terre, mais les âmes; d'où ne sortaient pas des fleuves seulement, mais aussi des larmes coulant jour et nuit; de ce cœur où palpitait la vie nouvelle, non la vie que nous menons : « Et je vis, ou plutôt ce « n'est plus moi qui vis, mais c'est Jésus- « Christ », dit-il, « qui vit en moi » (Gal. II, 20); oui, le cœur de ce grand Paul, table du Saint-Esprit et livre de la grâce, ce cœur qui tremblait pour les péchés des autres; en effet, « J'appréhende », dit-il, « que je n'aie peut- « être travaillé en vain pour vous ». (Gal. IV, 11.) « Qu'ainsi que le serpent séduisit Eve. « Qu'arrivant vers vous, je ne vous trouve pas « tels que je voudrais » (II Cor. XI, 3; XII, 20). Maintenant, pour lui-même, ce cœur éprouvait la crainte et la confiance : Je crains, dit-il, « qu'ayant prêché aux autres, je ne sois ré- « prouvé moi-même » (I Cor. IX, 27); et : « Je « suis assuré que ni les anges, ni les princi- « pautés ne pourront nous séparer ». (Rom. VIII, 38.) Je voudrais le voir ce cœur qui mérita d'aimer Jésus-Christ plus que nul autre ne l'aima jamais; qui méprisait la mort et la géhenne; qui se fondait dans les larmes répandues sur ses frères. « Que faites-vous », disait-il, « de pleurer ainsi et de broyer mon « cœur ? » (Act. XXI, 13), ce cœur si patient, et qui trouvait le temps si long quand il craignait les défaillances des Thessaloniciens.

4. Je voudrais voir la poussière de ces mains chargées de fers, dont l'imposition donnait l'Esprit; de ces mains qui écrivaient ces lettres : « Voyez quelle lettre je vous ai écrite de ma « propre main » (Gal. VI, 11); et encore : « J'écris cette salutation de ma main, moi « Paul » (I Cor. XVI, 21); la poussière de ces mains dont le seul aspect a précipité la vipère dans le feu. Je voudrais voir la poussière de ces yeux frappés d'une cécité bienfaisante, dont les regards embrassèrent ensuite le salut du monde, de ces yeux qui ont eu la gloire de contempler le corps du Christ, de ces yeux qui voyaient les choses de la terre et qui ne les voyaient pas, qui apercevaient ce qu'on ne peut apercevoir, qui ne connaissaient pas le sommeil, qui veillaient au milieu des nuits, qui défiaient les poisons dont nous infectent

nos yeux. Je voudrais voir la poussière de ces pieds qui ont parcouru la terre, sans ressentir la fatigue, qu'on a liés contre le bois de la prison, quand il secoua et fit trembler les murailles; la poussière de ces pieds qui franchissaient et les lieux habités et les déserts, de ces pieds toujours en voyage. Mais à quoi bon ces détails ajoutés l'un à l'autre? Je voudrais voir la tombe où reposent les armes de la justice, les armes de la lumière, les membres maintenant vivants, et qui étaient morts lorsque l'homme était plein de vie, qui tous ne vivaient que dans le Christ, et qui étaient, comme lui, crucifiés pour le monde; membres du Christ, revêtus du Christ, temple de l'Esprit, demeure sainte, où tout était cimenté par l'Esprit, cloué, rivé par la crainte de Dieu, empreint des stigmates de Jésus-Christ. C'est ce corps qui sert de rempart à la ville éternelle, plus invincible, plus inexpugnable que tous les forts, que tous les retranchements.

N'oublions pas le corps de Pierre; Pierre vivant reçut les hommages de Paul : « Je re« tournai », dit-il, « pour visiter Pierre ». (Gal. I, 18.) Et la grâce de Dieu permit, qu'avant de repartir, Paul demeurât avec lui. Je voudrais voir le lion de l'Esprit-Saint. Comme un lion ardent fondant sur des troupeaux de renards, ainsi s'élançait Paul sur les phalanges des démons et des philosophes, c'était la foudre qui exterminait les troupes de Satan. Et le maudit ne cherchait pas à lutter contre lui en bataille rangée, il en avait peur, il tremblait rien qu'à voir son ombre, rien qu'au bruit de sa voix, et s'enfuyait au loin. Voilà donc comment l'apôtre lui livra le fornicateur, pour le lui arracher; voilà pourquoi il fit de même pour d'autres pécheurs, afin d'apprendre aux hommes à détester le blasphème. Voyez, considérez de quelle manière il mène au combat ceux qu'il commande, quelle est son adresse à les animer, à les fortifier. Tantôt il dit aux Ephésiens : « Nous avons à « combattre non contre la chair et le sang, « mais contre les principautés et les puis« sances »; et il montre ensuite le prix réservé dans le ciel : « Car nous ne combattons pas « pour les choses de la terre », dit-il, « mais « pour le ciel, et pour tout ce qui est renfermé « dans le ciel ». (Ephés. VI, 12; Hébr. XII, 4.) Tantôt il dit à d'autres : « Ne savez-vous pas « que nous jugerons les anges; avec combien « plus de raison jugeons-nous les choses de « ce monde? » (I Cor. VI, 3.)

Méditons donc ces pensées, et tenons-nous fièrement debout. Paul était un homme de la même nature que nous, par tous les autres côtés, semblable à nous, mais parce qu'il a montré la perfection de son amour pour le Christ, il s'est élevé au-dessus du ciel, et il a mérité de se tenir avec les anges. Nous n'avons donc nous aussi qu'à vouloir un peu nous relever, allumer en nous la même flamme, et nous pourrons rivaliser avec le glorieux saint. Si ce désir était impossible à satisfaire, il ne nous aurait pas crié : « Soyez mes imitateurs « comme je le suis de Jésus-Christ ». (I Cor. IV, 16, et XI, 1.) Ne nous bornons donc pas à le contempler dans la stupeur de l'admiration; mais imitons-le, afin de mériter, à notre départ d'ici-bas, le bonheur de le voir, et de participer à la gloire ineffable : puissions-nous tous entrer dans ce partage, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ à qui appartient, comme au Père, comme au Saint-Esprit, la gloire, la puissance, l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Traduit par M. C. PORTELETTE.

FIN DES HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX ROMAINS.

INTRODUCTION AUX HOMÉLIES DE SAINT J. CHRYSOSTOME

SUR L'ÉPITRE DE SAINT PAUL AUX ÉPHÉSIENS

Parmi les plus distingués des écrits de notre Père qui concernent saint Paul, il faut compter les Homélies sur l'épître aux Ephésiens : tant à cause de l'abondance et de l'exactitude du commentaire qu'à cause de l'importance des matières qui y sont traitées.

En tête, se trouve un préambule concernant la ville d'Ephèse, illustrée précédemment par le séjour de saint Jean l'évangéliste et par celui de Timothée. — Ephèse était renommée dans l'antiquité païenne pour le culte qu'elle rendait à Diane, et aussi pour ses écoles de philosophie, dont quelques-unes paraissent avoir subsisté encore au temps de saint Jean Chrysostome.

Ces Homélies ont-elles été prononcées à Antioche ou à Constantinople ? Tillemont penche pour Antioche : en effet, dans sa onzième Homélie, le saint Orateur s'élève avec chaleur contre les auteurs d'un schisme qui divisait alors son église : or, cela ne peut s'appliquer à l'église de Constantinople. Sans doute il est question ici du schisme Eustathien, qui subsistait encore à Antioche : il sera bon d'en toucher, ici même, quelques mots.

Eustathe, évêque d'Antioche, homme d'une conduite et d'une orthodoxie irréprochables, et par là même en horreur aux Ariens, fut exilé, par leur influence, vers l'an 330, et remplacé par un évêque arien, auquel succédèrent plusieurs hérétiques de la même secte : les Eustathiens, de leur côté, continuant à pratiquer le culte séparément. Enfin, les Ariens nommèrent évêque, Mélèce, qu'ils croyaient de leur secte. Bientôt ils reconnurent qu'ils s'étaient trompés. Ils exilèrent alors cet évêque, et le remplacèrent par un arien, Euzoïus. Il y eut alors trois partis dans Antioche : celui d'Eustathe, celui de Mélèce, et celui des Ariens. Bientôt, malgré les réclamations d'Athanase et d'autres évêques, Paulin, du parti d'Eustathe, fut ordonné évêque : de sorte qu'Antioche compta dans son sein jusqu'à trois évêques, Mélèce, Paulin et Euzoïus. Par la suite les Ariens s'affaiblissent ; Mélèce et Paulin conservent seuls le titre d'évêques ; mais le schisme n'en continua pas moins au milieu de divisions et de querelles sans nombre. Voilà les désordres auxquels saint Jean Chrysostome fait évidemment allusion : et l'on ne peut douter qu'il n'ait en vue l'église d'Antioche.

Autre indice non moins significatif : il célèbre en plusieurs endroits les vertus des anachorètes retirés sur les montagnes. On ne trouve rien de pareil dans les Homélies prononcées à Constantinople. Loin de là, elles sont pleines de censures dirigées contre les vices des moines qui habitaient aux environs de Constantinople, et contre leur oubli des anciennes maximes : sans compter que saint Jean Chrysostome n'indique nulle part, sauf erreur, que ces moines aient habité les montagnes. Ici, au contraire, son langage est tout différent : il suffira de rappeler la vingt-et-unième Homélie, et l'éloge

qu'il y fait d'un certain moine Julien, qualifié par lui d'admirable, et dont la sainteté paraît avoir été populaire dans la ville où parlait notre Orateur.

De plus, nous retrouvons ici les mêmes censures que dans beaucoup d'Homélies prononcées à Antioche, concernant certains vestiges subsistants d'idolâtrie : comme enchantements, croyance à la fatalité, à la métempsycose, négation de la Providence; anthropomorphisme; foi aux augures et aux présages.

Dans la vingtième Homélie, il s'élève avec force contre le faste et le luxe des habitants d'Antioche dont plusieurs misérables parvenus sortaient avec leurs femmes en grand équipage et entourés d'un imposant cortége. Il blâme aussi sévèrement ceux qui mêlent aux mariages des réjouissances indignes de chrétiens; comme des danses ou des chansons obscènes. Les femmes ne sont pas davantage épargnées; leur conduite envers leurs servantes est l'objet de vives censures. Enfin, à côté du luxe, l'avarice est aussi traitée comme elle mérite de l'être.

Dans la huitième Homélie, qui est la plus longue de toutes, se trouve une mention intéressante du cachot et des chaînes de saint Paul, ainsi que des miracles opérés par les reliques de ce saint. Dans l'Homélie suivante il est question du martyre de saint Babylas, qui voulut être enseveli avec ses chaînes. Dans la dixième, on rencontre une allusion importante aux images qui se trouvaient alors dans les églises. Joignons à cela plusieurs discussions contre divers hérétiques, nommément, Marcion, Manès, Valentin, les Cathares, les Ariens; et nous aurons indiqué les principaux renseignements contenus dans ces Homélies touchant l'histoire de l'Église. Les sommaires feront connaître les points de doctrine qui y sont traités.

EXPLICATION DE L'ÉPITRE AUX ÉPHÉSIENS.

PRÉAMBULE.

Ephèse est la métropole de l'Asie : elle était consacrée à Artémis, à qui ses habitants rendaient un culte particulier comme à une divinité du premier ordre. Les adorateurs de cette prétendue déesse poussaient la superstition à ce point que, son temple ayant été brûlé, ils tinrent secret le nom de l'incendiaire. Saint Jean l'Evangéliste passa dans ce pays la plus grande partie de sa vie ; c'est là qu'il fut relégué et qu'il mourut. Paul y laissa Timothée, témoin ces mots de son épître : « Selon que je t'ai recommandé de rester à Ephèse ». Beaucoup de philosophes, et les plus célèbres de ceux qui ont fleuri en Asie, étaient de cette contrée. On dit que Pythagore même en était : le fait est que Samos, sa patrie, était une île Ionienne. On pourrait citer encore d'autres philosophes de ce pays comme Parménide, Zénon, Démocrite, et d'autres qui vivent de nos jours. Ce qui précède n'est point inutile, mais a pour but de montrer que Paul avait besoin de réfléchir beaucoup, lorsqu'il écrivait aux Ephésiens. On dit aussi que s'il n'a pas craint de leur confier des idées profondes, c'est qu'ils étaient déjà catéchisés. Son épître est pleine de pensées et de dogmes sublimes. Il écrivait de Rome où il était prisonnier, comme il le dit lui-même : « Priez pour moi, afin que, lorsque j'ouvrirai ma bouche, des paroles me « soient données pour annoncer avec assurance le mystère de l'Evangile, dont j'exerce la léga- « tion dans les chaînes ». (Eph. VI, 19.) Elle est toute remplie de pensées élevées et sublimes. En effet, il dit ici des choses qu'il n'a pour ainsi dire jamais dites ailleurs, par exemple : « Afin « que les principautés et les puissances qui sont dans les cieux connussent par l'Eglise la sa- « gesse multiforme de Dieu », et encore : « Il nous a ressuscités avec lui et nous a fait asseoir « dans les cieux en Jésus-Christ » ; et ailleurs : « Mystère qui, dans les autres générations, n'a « pas été découvert aux enfants des hommes, comme il est maintenant révélé par l'Esprit aux « saints apôtres et aux prophètes, que les gentils sont cohéritiers, membres d'un même corps, « et participants avec eux de son héritage dans le Christ ». (Eph. III, 10 ; II, 6 ; III, 5, 6.) [1]

[1] Ce préambule renferme plusieurs inexactitudes qu'il serait assez inutile de relever, attendu que le texte est ici visiblement altéré et interpolé en plusieurs endroits, si l'ensemble est authentique : et nous sommes très-porté, pour notre part, à croire qu'il ne l'est pas.

COMMENTAIRE

SUR L'ÉPITRE AUX ÉPHÉSIENS.

HOMÉLIE I.

PAUL, APÔTRE DE JÉSUS-CHRIST PAR LA VOLONTÉ DE DIEU, AUX SAINTS QUI SONT A ÉPHÈSE ET AUX FIDÈLES EN JÉSUS-CHRIST. GRACE A VOUS ET PAIX PAR DIEU NOTRE PÈRE, PAR LE SEIGNEUR. [1] (CHAP. I, VERS. 1-10.)

Analyse.

1 et 2. Que la grâce et les œuvres sont pareillement nécessaires pour le salut.
3 et 4. Que le Fils n'est point simplement le ministre du Père [2].

1. Voilà le mot « Par » employé en parlant du Père. Eh bien ! dirons-nous qu'il est inférieur ? Nullement. « Aux saints qui sont à « Ephèse et aux fidèles en Jésus-Christ». Voici qu'il appelle saints des hommes qui ont enfants, femmes, serviteurs. Qu'il leur applique, en effet, ce nom, c'est ce qui résulte de la fin de l'épître, par exemple quand il dit: « Femmes, soyez soumises à vos maris » ; et encore : « Enfants, obéissez à vos pères » ; et aussi : « Serviteurs, obéissez à vos maîtres ». Considérons quel relâchement est le nôtre, combien la vertu est devenue chose rare de nos jours, et combien alors elle était commune, puisque les mondains mêmes étaient appelés saints et fidèles. « Grâce à vous et paix par Dieu « notre père, et par le Seigneur Jésus-Christ ». Il a dit « Grâce » et il a nommé Dieu « Père » : c'est, en effet, le gage de la grâce dont il parle. Comment cela ? Ecoutez ce qu'il dit ailleurs : « Parce que vous êtes fils, Dieu a envoyé dans « vos cœurs l'Esprit de son Fils, criant : Abba, « Père ! » (Gal. IV. 6.) « Et par le Seigneur « Jésus-Christ ». C'est pour nous que le Christ est né, pour nous qu'il s'est fait voir en chair.

« Béni le Dieu et Père de Notre-Seigneur « Jésus-Christ (3) ». Oui, Père de l'Incarné ; ou si vous ne le voulez pas, Père, au moins,

[1] Pour la traduction des textes de cette difficile Epître nous avons suivi presque partout l'excellente traduction de M. l'abbé Glaire (Paris, Jouby, 1851).

[2] Saint Jean Chrysostome touche nécessairement à une foule de points dans ce commentaire continu : nous nous bornerons pour celles de ces homélies qui n'offrent pas une véritable unité, à faire connaître dans le sommaire les plus intéressants des points traités par l'orateur, ou ceux sur lesquels il insiste particulièrement.

du Dieu Verbe. « Qui nous a bénis de toute « bénédiction spirituelle, des dons célestes « dans le Christ ». Il fait allusion ici à la bénédiction judaïque, qui était bien une bénédiction, mais non une bénédiction spirituelle. Quels en étaient les termes, en effet ? « Que « Dieu te bénisse; il bénira les fruits de tes en« trailles ; il bénira ton entrée et ta sortie ». (Nombres, VI ; Deut. VII, 13.) Ici ce n'est pas la même chose : de quoi s'agit-il ? de toute bénédiction spirituelle. En effet, que vous manque-t-il encore ? Vous êtes désormais immortel, libre, fils, juste, frère, cohéritier ; vous avez part à la royauté et aux hommages ; tout vous a été octroyé. « Comment, avec lui », est-il écrit, « ne nous donnerait-il pas aussi toutes choses?» (Rom. VIII, 32.) Vos prémices sont adorées par des anges, des chérubins, des séraphins. Que vous manque-t-il encore ? « De toute béné« diction spirituelle ». Rien de charnel ici. S'il nous a ôté les choses de ce genre par ces paroles : « Vous aurez tribulation dans le « monde» (Jean, XVI, 33), c'est parce qu'il nous a conviés à d'autres. Car ainsi que ceux qui possédaient les biens de la chair, étaient incapables d'entendre le langage de l'Esprit ; de même ceux qui possèdent les dons de l'Esprit, n'ont pu les recevoir avant de s'être détachés des choses charnelles. Qu'est-ce à dire : « Des dons célestes ?» Entendez qu'il ne s'agit pas de biens terrestres, comme chez les Juifs : « Vous mangerez les biens de la terre. Sur une « terre où coulent le lait et le miel. Dieu bé« nira ta terre ». (Is. I, 19; Exod. XXXIII, 3; Ps. LXXXIV, 13.) Ici, rien de pareil : mais quoi donc ? « Celui qui m'aime gardera mes com« mandements, et moi et le Père nous vien« drons vers lui, et nous ferons notre de« meure en lui. (Jean, XIV, 23.) Celui qui « entend les paroles que je dis, et les ac« complit, sera assimilé à un homme sage « qui a bâti sa maison sur la pierre ; et les « vents ont soufflé, et les fleuves sont venus, « et ils ont fondu sur cette maison ; et elle « n'est pas tombée : car elle était fondée sur « la pierre ». Qu'est-ce que cette pierre, sinon les choses célestes, qui sont supérieures à tous les changements? « Celui qui m'aura con« fessé devant les hommes, moi aussi, je le « confesserai devant mon Père qui est dans « les cieux ; mais celui qui me reniera je le « renierai » ; et encore : « Bienheureux ceux « dont le cœur est pur, parce qu'ils verront « Dieu » ; et encore : « Bienheureux les pauvres « d'esprit, parce que le royaume des cieux leur « appartient » ; et aussi : « Bienheureux vous « êtes, vous qui avez été persécutés pour la « justice, parce que votre salaire est grand « dans les cieux ». Voyez-vous les cieux partout, la terre nulle part, pas plus que les choses terrestres ? Et ailleurs : « Pour nous, notre vie « est dans les cieux : c'est de là aussi que « nous attendons le Sauveur, notre Seigneur « Jésus ». (Philip. III, 20.) Enfin : « Ne son« geant pas aux choses de la terre, mais à « celles du ciel ».

« En Jésus-Christ ». C'est par Jésus-Christ et non par Moïse que s'est opérée cette bénédiction. Ce n'est pas seulement la nature de la bénédiction qui fait notre supériorité, c'est encore le médiateur qui nous l'a procurée. C'est ainsi qu'on lit dans l'épître aux Hébreux : « Moïse, « à la vérité, a été fidèle dans toute la maison « de Dieu comme serviteur, pour rendre té« moignage de tout ce qu'il devait dire ; mais « le Christ est comme fils dans sa maison ; et « cette maison, c'est nous ». (Héb. III, 5, 6.) « Comme il nous a élus en lui avant la fonda« tion du monde, afin que nous fussions saints « et sans tache en sa présence (4) ». Voici le sens de cette parole : « Il nous a élus par le « médiateur, par lequel il nous a bénis ». C'est donc lui qui nous donnera toutes ces choses, lui qui est le juge, lui qui dira : « Venez, les « bénis de mon père; possédez le royaume « préparé pour vous depuis la fondation du « monde ». (Matth. XXV, 34.) Et encore : « Là « où je suis, je veux que ceux-ci soient égale« ment ». (Jean, XVII, 24.)

2. De même, dans presque toutes ses épîtres, il s'attache à montrer qu'il n'y a pas d'innovation en ce qui nous touche, que tout cela provient d'un antique dessein, et non d'un repentir, que la Providence en avait statué et décidé ainsi : et c'est la marque d'une grande sollicitude. Qu'est-ce à dire : « A élus en lui? » Par sa foi en lui le Christ a opéré ce bienfait avant notre naissance ou plutôt avant la fondation du monde. Ce mot de fondation, qui suppose abaissement, est bien placé ici. En effet, la sublimité de Dieu est grande, ineffable, non par la distance, mais par la supériorité de nature; et l'intervalle est immense entre la créature et le créateur. Rougissez, hérétiques, en entendant ces mots. Mais pourquoi nous a-t-il élus? « Afin que nous fussions saints et

« sans tache en sa présence ». Pour que ce mot « Élus » ne vous fasse pas croire que la foi suffit à elle seule, il ajoute à cela les œuvres : S'il nous a choisis, dit-il, c'est pour cela, c'est dans cette vue, que nous soyons saints et sans tache. Il a élu aussi les Juifs autrefois. Comment? « Il a élu », est-il écrit, « ce peuple « entre les nations ». (Deut. VII, 6, et XIV, 2.) Mais si les hommes, admis à choisir, choisissent ce qu'il y a de meilleur, à plus forte raison Dieu.

Avoir été élus, c'est à la fois une marque de la bonté de Dieu et de leur mérite à eux : car certainement il ne les a choisis qu'après les avoir éprouvés. Il nous a fait saints, mais il faut rester saints. Saint est celui qui a part à la foi; sans tache, celui dont la vie est irréprochable. Cependant la sainteté et l'innocence ne sont pas les seules choses requises : il faut encore se montrer saints et sans tache en sa présence. Il y a des hommes prétendus saints et sans tache, que les hommes jugent tels, ceux qui ressemblent à des sépulcres blanchis, ceux qui sont, pour ainsi dire, couverts de peaux de brebis. Ce ne sont pas ceux-là que Dieu cherche, mais ceux que définit le prophète, en disant : « Et selon la « pureté de mes mains ». Quelle pureté? Il s'agit de la sainteté qui est telle en présence de Dieu, de celle que l'œil de Dieu voit. Il a dit les bonnes œuvres; il revient maintenant à la grâce, en ajoutant : « Dans la charité, nous « ayant prédestinés ». En effet, ce n'est pas là un effet des bonnes œuvres ni de l'effort, mais de la charité; et pas seulement de la charité, mais encore de notre vertu. Si c'était un simple effet de la charité, il faudrait que tous fussent sauvés : si c'était, au contraire, un effet de notre seule vertu, la venue du Christ et toutes les circonstances de l'incarnation seraient choses inutiles. Mais ce n'est ni l'effet de la charité seule, ni celui de notre vertu seule, c'est un effet de ces deux choses réunies. Il nous a élus : mais celui qui élit sait ce qu'il élit. « Dans la charité, nous ayant prédes- « tinés (5) ». La vérité n'aurait sauvé personne, si la charité n'existait pas. Car, dites-moi, qu'est-ce que Paul aurait fait ou gagné, si Dieu ne l'avait appelé d'en-haut, et attiré à lui par amour? D'ailleurs, la magnificence des rétributions ne s'explique que par la charité et non par notre vertu, à nous. Avoir été vertueux, avoir cru, être venu à Dieu, cela vient de celui qui nous a appelés et aussi de nous : mais récompenser si magnifiquement ceux qui sont venus à lui, que l'ennemi devienne aussitôt fils adoptif, c'est vraiment la marque d'une ineffable charité. « Dans la charité, nous ayant « prédestinés à l'adoption par Jésus-Christ en « lui ». Voyez-vous comment rien sans le Christ, rien sans le Père? L'un a prédestiné, l'autre a amené. Et il met cela pour exalter ce qui s'est passé, de même qu'il dit ailleurs : « Non-seulement cela, mais nous nous glo- « rifions encore par Notre-Seigneur Jésus- « Christ ». (Rom. V, 11.) Grands sont les présents, mais ce qui les rend plus grands encore, c'est qu'ils sont dus à la médiation du Christ : Dieu n'a pas envoyé à ses serviteurs un de ses serviteurs, mais son Fils unique lui-même. « Selon le dessein de sa volonté ». C'est-à-dire, à cause de sa volonté bien arrêtée. Voilà son désir, si l'on peut ainsi parler : car partout le dessein est la volonté primitive. Il y a, en effet, une autre volonté. La volonté première est que nous ne nous perdions pas en péchant; la volonté seconde est que ceux qui sont devenus méchants périssent : car ce n'est pas une nécessité qui les châtie, mais une volonté. On peut retrouver la même chose chez Paul lui-même, lorsqu'il dit, par exemple : « Je désire « que tous les hommes soient comme moi- « même »; et ailleurs : « Je désire que les « jeunes se marient, aient des enfants ». Par « Dessein », il faut donc entendre la première volonté, la volonté forte, la volonté accompagnée de désirs, la persuasion : je n'hésite pas à me servir de cette expression vulgaire, afin de rendre la chose plus claire pour les simples; puisque, quand nous voulons marquer une volonté forte, nous employons ce terme : « Persuasion ». Le sens du texte, le voici : il désire vivement, fortement notre salut.

Pourquoi donc nous aime-t-il à ce point, et quelle est la raison de cette tendresse? C'est sa bonté seule, car la grâce procède de la bonté. De là cette expression : « Nous ayant prédes- « tinés à l'adoption »; le voulant d'une volonté forte, afin de faire éclater la gloire de sa grâce. « Selon le dessein de sa volonté, pour « la louange de la gloire de sa grâce dont il « nous a gratifiés par son bien-aimé (6) »; pour faire éclater la gloire de sa grâce, dont il nous a gratifiés par son bien-aimé.

3. Donc, si c'est pour cela qu'il nous a gratifiés, à savoir pour la louange de la gloire de

sa grâce, et pour montrer sa grâce, restons dans la grâce. « Pour la louange de sa gloire ». Qu'est-ce à dire ? Pour qu'on le loue ? pour qu'on le glorifie ? nous, les anges, les archanges, toutes les créatures ? Et à quoi bon ? A rien, car rien ne manque à Dieu. Pourquoi donc veut-il être loué et glorifié par nous ? C'est afin que notre amour pour lui devienne plus ardent. Il ne désire rien de nous, si ce n'est notre salut ; ni service, ni gloire, ni quoi que ce soit ; en toutes choses, c'est notre salut seul qu'il a en vue. Celui qui loue et admire la grâce qui lui a été faite, celui-là deviendra plus fervent, plus zélé. « Dont il nous a grati- « fiés », et non pas : Qu'il nous a octroyée ; c'est-à-dire, que non-seulement il nous a déchargés de nos péchés, mais qu'il nous a encore rendus aimables. Supposez que, trouvant un lépreux affaibli par la maladie, la vieillesse, la misère, la faim, on en fasse aussitôt un charmant jeune homme, qui éclipse tout le monde par sa beauté, dont les joues brillent d'un vif incarnat, dont les regards effacent l'éclat des rayons du soleil ; qu'on le ramène à la fleur de l'âge, qu'on le pare d'une robe de pourpre, d'un diadème et de tous les ornements royaux. Eh bien ! c'est ainsi que Dieu a embelli notre âme, qu'il l'a rendue charmante, séduisante, aimable. Elle est telle que les anges, les archanges, toutes les autres puissances aiment à la contempler, tant il nous a faits charmants et dignes de son amour. « Le roi », est-il écrit, « désirera ta « beauté ». (Ps. XLIV, 12.) Notre langage, autrefois funeste, est devenu plein de grâce. Nous n'admirons pas la richesse, les biens d'ici-bas, mais seulement les trésors d'en-haut, les choses du ciel. N'appelons-nous pas gracieux le jeune homme qui, aux avantages du corps joint un grand charme de paroles ? Tels sont les fidèles. Voyez comment parlent les initiés. Quoi de plus gracieux qu'une bouche qui profère des paroles sublimes, qui prend part, dans la pureté du cœur et des lèvres, à cet admirable banquet mystique, avec gloire, avec confiance ? Quoi de plus gracieux que les paroles par lesquelles nous renonçons au diable, par lesquelles nous nous rangeons sous l'étendard du Christ ? que cette confession qui précède le baptême, que celle qui la suit ? Songeons combien nous sommes qui avons perdu la grâce du baptême, et gémissons afin de pouvoir la reconquérir.

« Par son bien-aimé, en qui nous avons la « rédemption par son sang (7) ». Comment cela ? Ce qu'il y a d'admirable, ce n'est pas seulement que Dieu ait donné son Fils, c'est encore qu'il l'ait donné de telle sorte que ce bien-aimé fût égorgé. Etrange excès : il donne le bien-aimé pour ceux qui étaient haïs. Voyez pour combien il nous compte. S'il a été jusqu'à nous donner son bien-aimé quand nous le haïssions et que nous étions ses ennemis, que ne fera-t-il pas, quand la grâce nous aura réconciliés avec lui ? « Et la rémission des « péchés ». Il redescend du ciel sur la terre. Il a commencé par parler d'adoption, de sanctification, d'hommes sans tache, et voici qu'il arrive à nos infirmités ; ce n'est pas à dire qu'il s'abaisse, ni qu'il passe du grand au petit, il remonte au contraire du petit au grand. Car il n'est rien d'aussi grand que l'effusion du sang de Dieu pour nous ; l'adoption et les autres bienfaits n'égalent pas ce sacrifice de son propre fils. C'est une grande chose que d'être déchargé de ses péchés ; mais que cela s'opère par le sang du Seigneur, voilà ce qui est grand surtout. La preuve que ceci surpasse de beaucoup tout le reste, elle est dans ce que Paul proclame ici même : « Selon les richesses « de sa grâce qui a surabondé en nous (8) ». Il y a d'autres richesses, mais les plus véritables sont celles-ci : « Qui a surabondé en nous ». C'est une richesse, et elle a surabondé, c'est-a-dire a été prodiguée à un degré ineffable. On ne saurait exprimer par des paroles ces choses que l'expérience nous a fait connaître. C'est bien une richesse, une richesse qui surabonde, une richesse non des hommes, mais de Dieu, de sorte qu'on ne saurait l'exprimer par aucune parole. Puis montrant comment Dieu nous a fait ce don avec surabondance, il ajoute : « En toute sagesse et toute intelli- « gence, pour nous faire connaître le mystère « de sa volonté (9) », c'est-à-dire, pour nous rendre sages et intelligents de la vraie sagesse, de la vraie intelligence.

4. Quelle amitié ! il nous dit ses mystères. « De sa volonté », dit-il ; il nous révèle, pour ainsi dire, ce qui est dans son cœur. Voilà le grand mystère de sagesse et d'intelligence. Que pourriez-vous égaler à une pareille sagesse ? D'indignes créatures, il trouve moyen de les élever à la richesse. Quelle industrie pareille ? L'ennemi, celui qui était haï, le voilà tout à coup porté là-haut. Et ce n'est pas seu-

lement cela, c'est le temps aussi, c'est l'instrument, à savoir la croix, qui marque la sagesse divine. Il serait trop long de montrer ici comment la sagesse éclate en cela, et par là nous fut inspirée. De là ce qui suit : « Selon le « bienveillant dessein qu'il avait préconçu en « lui-même ». En d'autres termes, ce qu'il désirait, ce dont il brûlait, c'était de pouvoir nous révéler le mystère. Quel mystère? qu'il veut faire siéger l'homme là-haut. Or cela arriva « Pour la dispensation de la plénitude des « temps, pour restaurer dans le Christ tout ce « qui est dans les cieux, et tout ce qui est sur « la terre en lui-même (10) ». Les choses célestes étaient séparées des choses terrestres, elles n'avaient point le même chef. Au point de vue de la création il n'y avait qu'un seul Dieu : mais au point de vue du culte il n'en était pas encore de même, attendu la diffusion de l'erreur païenne, qui avait écarté les gentils de l'obéissance à Dieu. « Pour la dispensa- « tion et la plénitude des temps ». C'est ce qu'il veut faire entendre par « La plénitude « des temps ». Remarquez la justesse des expressions : il a rapporté au Père l'origine, le projet, la volonté, le premier mouvement; à la médiation du Fils, l'accomplissement, la réalisation, mais nulle part il n'appelle ministre le Fils. « Il nous a élus », dit-il, « en lui. « Nous ayant prédestinés à l'adoption par Jé- « sus-Christ pour lui et pour la louange et la « gloire de sa grâce. En qui nous avons la ré- « demption par son sang. Laquelle il avait « préconçue en lui pour la dispensation de la « plénitude des temps, afin de restaurer tout « dans le Christ ». Et nulle part il n'appelle le Fils ministre. Que si ces mots « Dans » et « Par » indiquent un ministre, voyez la conséquence. Tout au commencement de son épître, il nous dit : « Par la volonté du Père ». Le Père a voulu, le Fils a opéré. Mais il ne faut pas dire que parce que le Père a voulu, le Fils est exclu de l'opération; ni que, parce que le Fils a opéré, la volonté a été retirée au Père : tout est commun entre le Père et le Fils : « Tout ce qui est à moi est à toi, et tout « ce qui est à toi est à moi[1] ». (Jean, XVII, 10.)

La plénitude des temps, c'était sa venue. Comme il avait tout fait au moyen des anges, des prophètes de la loi, et que cela n'avait servi de rien, et qu'il était à craindre que l'homme ne fût né, n'eût été produit en vain, ou plutôt, pour son malheur, dans cette ruine générale, plus épouvantable que celle du déluge, Dieu trouva cette dispensation au moyen de la grâce, pour que l'homme ne fût pas inutilement venu au monde. Voilà ce qu'il appelle « Plénitude des temps », et « Sagesse ». Comment? Parce que c'est justement quand les hommes devaient périr, qu'ils furent sauvés. « Pour restaurer ». Qu'est-ce à dire, « Restau- « rer? » Cela signifie réunir. Mais hâtons-nous d'approcher de la vérité même. Chez nous et dans l'usage, le mot employé par Paul signifie abréger, résumer de longs développements[1]. Ici, c'est la même chose : il a résumé, abrégé en lui tous les actes de sa Providence durant un long temps. Consommant la parole, et la résumant en justice, il a tout embrassé, et y a encore ajouté. Voilà le sens de cette expression : mais elle indique encore autre chose. Quoi donc? C'est que Dieu a imposé un même chef[2] à tous, anges et hommes, le Christ incarné : il a soumis anges et hommes au même Christ; il lui a soumis ceux-là, parce qu'il est le Dieu Verbe, ceux-ci, parce qu'il est le Verbe incarné. Ainsi qu'on peut dire en parlant d'une maison en partie solide, en partie délabrée : un tel a réparé sa maison, c'est-à-dire l'a rendue plus solide, l'a assise sur un fondement plus ferme : de même ici Dieu a tout soumis à un même chef. Ainsi donc, comblé de tant de dons, d'honneurs, de bontés, ne faisons point honte à notre bienfaiteur, ne rendons pas tant de grâces inutiles, montrons une vie, une vertu, une conduite digne des anges : oui, je vous en prie, je vous en conjure, afin que toutes ces choses ne deviennent point des griefs ni des motifs de condamnation contre nous, mais nous procurent la jouissance des biens auxquels puissions-nous tous parvenir par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ avec qui au Père et au Saint-Esprit, gloire, puissance, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Cette discussion est dirigée contre les Ariens et autres hérétiques.

[1] Nous n'avons pas de mot équivalent en français au grec ἀνακεφαλαιώσασθαι que nous avons rendu par un mot emprunté aux traductions les plus autorisées de l'Evangile.

[2] Κεφαλή. — Même observation que plus haut.

HOMÉLIE II.

EN QUI NOUS AUSSI NOUS AVONS ÉTÉ APPELÉS PAR LE SORT, AYANT ÉTÉ PRÉDESTINÉS SELON LE DÉCRET DE CELUI QUI FAIT TOUTES CHOSES SUIVANT LE CONSEIL DE SA VOLONTÉ ; AFIN QUE NOUS SOYONS A LA LOUANGE DE SA GLOIRE, NOUS QUI LES PREMIERS AVONS ESPÉRÉ EN JÉSUS-CHRIST ; EN QUI VOUS AUSSI, APRÈS AVOIR ENTENDU LA PAROLE DE VÉRITÉ, L'ÉVANGILE DE VOTRE SALUT ; EN QUI, AYANT CRU, VOUS AVEZ ÉTÉ MARQUÉS DU SCEAU DE L'ESPRIT DE LA PROMESSE, QUI EST L'ESPRIT-SAINT, QUI EST LE GAGE DE NOTRE HÉRITAGE POUR LE RACHAT DE SON ACQUISITION, POUR LA LOUANGE DE SA GLOIRE. (I, 11-14.)

—

Analyse.

1 et 2. De la prédestination.
3 et 4. Que nous ne sommes jamais contraints de pécher.

1. Partout Paul s'est efforcé de montrer l'ineffable bonté de Dieu pour nous, autant qu'il lui a été possible. En effet, qu'il était impossible d'en tracer une parfaite image, c'est ce qu'il reconnaît lui-même en disant : « O profondeur du trésor et de la sagesse et de « la science de Dieu ! que ses jugements sont « impénétrables, et ses voies impossibles à « suivre ! » Du moins il la fait éclater autant qu'il est possible. Que signifie donc ceci : « En qui nous aussi nous avons été appelés « par le sort ». Il a dit plus haut : « Il nous a « élus ». Il dit ici : Nous avons été appelés par le sort. Mais le sort est l'effet du hasard, non du choix ni du mérite : c'est chose aveugle et fortuite qui souvent laisse de côté les hommes vertueux pour mettre en lumière ceux qui ne valent rien. Aussi voyez comment il se reprend: « Ayant été prédestinés selon le décret de « celui qui fait toutes choses ». C'est-à-dire : Ce n'est pas au hasard que nous avons été tirés au sort ni élus : car c'est Dieu qui nous a élus, et c'est Dieu qui nous a tirés au sort. Il y a eu un dessein. C'est ainsi qu'il dit encore dans l'épître aux Romains : « A ceux qui sont appelés selon le dessein ». Ceux qu'il a appelés, il les a aussi justifiés ; et ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés. Après avoir commencé par dire : « A ceux qui sont appelés selon le « dessein », voulant montrer en même temps quelle est leur supériorité sur les autres, il parle de tirage au sort, afin de ne pas supprimer le libre arbitre. Il fait donc figurer ce qui caractérise plus particulièrement le bonheur. En effet, les faveurs du sort ne sont pas dues au mérite, mais, pour ainsi parler, à une simple rencontre. C'est comme s'il disait : Après un tirage au sort il nous a élus. En somme, après que nous avons été prédestinés par son libre arbitre, en d'autres termes, après qu'il nous eut élus pour lui-même, il nous a mis à part : par exemple, il nous voyait avant que le sort nous eût désignés. Car la prescience de Dieu est merveilleuse, et connaît toutes choses avant leur naissance.

Mais vous, considérez comment partout il s'applique à montrer que ce n'est pas par suite d'un repentir, mais dès l'origine, que les choses avaient été disposées de la sorte, de façon que vous n'avez en cela aucun désavantage à l'égard des Juifs, et par cette raison il fait tout pour cela. Comment donc le Christ lui-même dit-il : « Je n'ai pas été envoyé, « sinon vers les brebis perdues de la maison « d'Israël ? » (Matth. xv, 24.) Et ailleurs il dit à ses disciples : « N'allez pas sur le chemin des « nations, et n'entrez pas dans la ville des Sa- « maritains ». (Matth. x, 5.) Et le même Paul dit encore : « Il était nécessaire que la parole « de Dieu vous fût dite en premier lieu ; mais

« puisque vous l'avez repoussée et que vous ne « vous jugez pas dignes de la vie éternelle, « voici que nous nous tournons vers les gen- « tils ». (Act. III, 46.) Si l'Ecriture s'exprime ainsi, c'est pour qu'on ne croie pas que cela n'était pas dans les desseins de Dieu. « Selon « le décret de celui qui fait toutes choses sui- « vant le conseil de sa volonté ». C'est-à-dire : qu'il n'a rien fait postérieurement, qu'il avait tout disposé dès l'origine. C'est ainsi qu'il conduit les choses à terme suivant le dessein de sa volonté. De sorte que s'il a appelé les gentils, ce n'est point parce que les Juifs ne l'écoutaient pas ; c'est sans y être forcé, sans y être poussé par ce motif. « Afin que nous soyons à « la louange de sa gloire, nous qui les premiers « avons espéré dans le Christ : en qui, vous « aussi, ayant entendu la parole de vérité, « l'Evangile de votre salut ». — « En qui », c'est-à-dire, par qui. Observez que partout le Christ est auteur de toutes choses et ne reçoit jamais le nom de ministre ni celui de serviteur. De même ailleurs, dans l'épître aux Hébreux, il dit : « Celui qui autrefois avait « parlé à vos pères dans les prophètes, aux « derniers jours vous a parlé dans le Fils » : c'est-à-dire, par le Fils. « Le discours de vé- « rité », et non plus le discours d'image ou de figure.

« L'Evangile de votre salut ». C'est avec raison qu'il emploie cette expression, faisant allusion d'une part à la loi, de l'autre à la punition future. Tel est en effet le caractère de la bonne nouvelle qui empêche la perte de ceux qui méritaient de périr. « En qui ayant cru, vous « avez été marqués du sceau dans l'Esprit de la « promesse, qui est saint, qui est le gage de « notre héritage ». Encore une marque d'infinie Providence que ce sceau : nous n'avons pas été seulement mis à part, désignés par le sort, mais encore scellés. Comme si quelqu'un lui avait révélé ceux qui devaient tomber au sort, Dieu les a mis à part pour la foi, les a scellés pour qu'ils fussent admis à l'héritage futur.

2. Voyez-vous comment, avec le progrès du temps, il les rend admirables ? Tant qu'ils étaient dans la prescience, ils n'étaient manifestes pour personne ; mais lorsqu'ils eurent été scellés, ils devinrent manifestes, non pas comme nous, toutefois : car ils seront manifestes, à part un petit nombre. Les Israélites aussi furent scellés, mais par la circoncision, comme les bêtes de somme et les brutes : nous aussi, nous avons été scellés, mais comme des fils, par l'Esprit. Qu'est-ce à dire : « l'Esprit de « promesse ? » C'est-à-dire que nous l'avons reçu suivant une promesse. Car il y a deux promesses, l'une transmise par les prophètes, l'autre venant du Fils. L'une, ai-je dit, transmise par les prophètes. Ecoutez Joel : « Je ré- « pandrai de mon Esprit sur toute chair, et « vos fils et vos filles prophétiseront, et vos « jeunes gens auront des visions, et vos vieil- « lards, des songes ». Ecoutez maintenant le Christ : « Et vous recevrez la vertu du Saint- « Esprit venant vers vous, et vous serez témoins « pour moi et dans Jérusalem, et dans toute la « Judée et dans Samarie, et jusqu'aux confins « de la terre ». (Actes, I, 8.) Cependant il fallait, dira-t-on, qu'il fût cru comme Dieu. Mais il ne se fonde pas là-dessus, il parle comme s'il s'agissait d'un homme, ainsi que dans l'épître aux Hébreux : « Afin que par « deux choses immuables, dans lesquelles il « est impossible que Dieu trompe, nous ayons « une forte consolation ».

De même ici il allègue les dons faits précédemment à l'appui de la promesse. De là aussi cette expression, Gage (ou arrhes) : car les arrhes sont une partie de la somme totale. Il a acheté notre salut, et il a commencé par nous donner des arrhes. Et pourquoi ne nous avoir pas donné sur-le-champ toute la somme ? Parce que nous n'avions pas non plus livré le tout. Nous avons cru : c'est le commencement ; et lui, il nous a donné des arrhes : quand nous aurons manifesté notre foi par des œuvres, c'est alors qu'il complétera la somme. Ou plutôt il nous a donné une rétribution, son sang, et il nous en a promis encore une autre. De même que dans une guerre, les nations se donnent mutuellement des otages : ainsi Dieu a donné son Fils, comme un gage de trêve et de paix, et l'Esprit-Saint qui procède de lui : car ceux qui participent véritablement à l'Esprit, savent qu'il est le gage de notre héritage.

Tel était Paul, qui dès lors avait goûté au festin d'en-haut. Aussi se hâtait-il, brûlait-il de quitter notre séjour, et gémissait-il : car il voyait avec d'autres yeux, ayant transporté là-haut toute sa pensée. Tu ne participes point aux choses : voilà pourquoi tu es exclu aussi des paroles. Si nous participions tous à l'Esprit, comme il le faudrait, nous verrions les

cieux et l'état des choses de là-haut. Maintenant, gage de quoi? De la rédemption, de l'acquisition : car c'est alors qu'il y a rédemption parfaite. Maintenant, nous errons au milieu du monde, les accidents humains fondent sur nous en foule, nous sommes avec des impies : mais la rédemption parfaite, celle qui n'admet ni péchés, ni troubles humains, c'est alors que nous la trouverons. Maintenant nous tenons un gage : car, maintenant même, nous avons renoncé à ces choses; notre vie n'est pas sur la terre ; maintenant même nous sommes en dehors des choses d'ici-bas ; maintenant même nous ne sommes ici que des étrangers. « A la louange de sa gloire ». Il répète souvent cela. Pourquoi? Parce que cela suffit pour inspirer la foi aux auditeurs. S'il faisait cela à cause de nous, il y aurait doute ; mais s'il l'a fait pour lui-même et pour manifester sa bonté, c'est un motif dont Paul se sert comme d'un témoignage, pour prouver qu'il n'aurait pu advenir autrement. De même, quand il est question des Israélites, les expressions suivantes reviennent souvent : « Faites-nous à cause de votre nom ». Dieu lui-même dit : « Je fais à cause de moi ». Et Moïse : « Faites-moi à cause de votre nom », sinon pour un autre motif. Cela convainc les auditeurs, et les met en repos, en leur enseignant que Dieu ne peut manquer, à raison de sa propre bonté, de tenir ses promesses. Mais que ces paroles ne nous inspirent point le relâchement. Quand bien-même il agit pour lui, cela n'empêche pas qu'il n'exige de nous l'accomplissement de notre devoir. « Je glori- « fierai », dit-il, « ceux qui me glorifient, et « ceux qui me comptent pour rien seront « comptés pour rien » : Apprenons par là qu'il exige de nous que nous fassions notre devoir. La louange de sa gloire, c'est de sauver ses ennemis, mais ceux-là qui, une fois réconciliés, restent ses amis : car s'ils reviennent à leur première hostilité, tout est perdu, il n'y a rien de fait.

3. En effet, il n'y a pas de second baptême, pas de seconde réconciliation ; il ne reste plus que la redoutable attente du jugement, que l'avidité du feu qui doit dévorer les ennemis. Si nous devions, tout en restant perpétuellement les ennemis de Dieu, obtenir son indulgence, nous ne cesserions pas de lui faire la guerre, de nous abandonner aux voluptés, de nous corrompre, de nous rendre incapable de voir le soleil de justice qui a lui. Voulez-vous recevoir le rayon qui dessillera vos yeux ? Rendez-les beaux, sains, perçants. Dieu vous a fait voir le soleil de vérité. Si vous vous en détournez pour courir vous replonger dans les ténèbres, quelle sera votre excuse, votre justification ? Vous n'en aurez point : car vous aurez fait preuve d'une haine indicible. Quand vous ne connaissiez pas Dieu, vous étiez jusqu'à un certain point excusable de le haïr ; mais lorsque vous avez goûté à sa bonté, à son miel, si vous laissiez tout cela pour retourner à votre vomissement, vous donneriez les signes les plus manifestes de mépris et de dédain. Non, dira-t-on, je ne ferais que céder à la contrainte de la nature : j'aime le Christ, mais la nature me fait violence. S'il y a violence et contrainte, vous aurez une excuse ; si la faute provient de négligence, vous n'en aurez pas.

Examinons donc ce point, si les péchés sont causés par une contrainte, une violence, ou par un excès de négligence et de relâchement. « Tu ne tueras point », est-il écrit. Où est ici la contrainte, la violence ? La violence, c'est de tuer. Qui de nous, en effet, voudrait plonger le glaive dans la gorge du prochain, et ensanglanter sa droite ? Personne. Voyez-vous que c'est tout au contraire dans le péché que résident la contrainte et la violence ? Dieu a mis la tendresse dans notre nature, de façon que nous nous aimions les uns les autres. Il est écrit : « Tout animal aime son semblable, « et tout homme son prochain ». Voyez-vous que nous devons à la nature les germes de la vertu ? C'est le vice qui est contre nature : que s'il l'emporte en nous, c'est un signe d'extrême paresse de notre part. Prenons l'adultère : quelle est la contrainte qui y pousse ? La tyrannie du désir, répondra-t-on. Comment cela, dites-moi ? Est-ce qu'il n'est pas possible d'user de sa femme et de vaincre cette tyrannie ? Mais je suis épris d'amour pour la femme du prochain. — Ce n'est plus là de la contrainte : l'amour n'est pas du domaine de la contrainte. Ce n'est point par nécessité qu'on aime, mais par choix et par volonté. L'union des sexes, c'est peut-être une nécessité ; mais aimer celle-ci ou celle-là ce n'en est pas une. Ce n'est plus instinct sexuel, mais vanité, déréglement, débauche. Où est la raison, dites-moi ? A posséder la femme qu'on a épousée, qu'on a prise pour en avoir des enfants, ou celle

qu'on ne connaît pas ? Ne savez-vous pas que l'affection est fille de l'habitude ? De sorte que la nature n'est ici pour rien. N'accusez point le désir : le désir a été donné pour le mariage, inspiré pour la procréation des enfants, non pour l'adultère, ni pour la séduction. Les lois elles-mêmes pardonnent les fautes que la nécessité a fait commettre : ou plutôt il n'y a pas de fautes commises par nécessité, toutes viennent de la dépravation. Dieu n'a pas organisé la nature de telle sorte que le péché fût nécessaire : autrement, le châtiment n'existerait pas. Car nous-mêmes, nous ne demandons pas compte des actions forcées, à plus forte raison Dieu qui est si bon et si charitable.

Voyons encore : voler, est-ce un fait de nécessité ? Oui, dira-t-on : car c'est la pauvreté qui y conduit. C'est plutôt à travailler que la pauvreté conduit, ce n'est pas à voler. La pauvreté a donc un effet tout contraire : car le vol est un fruit de la paresse : et la pauvreté ne rend point paresseux, mais laborieux... Ainsi donc, voilà encore un péché imputable à la négligence... Ecoutez encore : lequel est le plus difficile, dites-moi, le plus désagréable, de passer les nuits à veiller et à courir, de percer des murs, de marcher dans l'obscurité, de tenir sa vie dans ses mains, d'être prêt au meurtre, de trembler, de mourir de peur, ou de s'appliquer durant le jour au travail, et de jouir du calme et de la sécurité ? Voilà ce qui est facile : et parce que c'est facile, un plus grand nombre de gens font ce métier, que l'autre.

4. Voyez-vous que la vertu est selon la nature, et le vice contre nature, tout comme la santé et la maladie ? Mais mentir et se parjurer, cela peut-il être une nécessité ? Aucunement : c'est volontairement et sans y être forcés que nous commettons ces fautes. — On se défie de nous, dira-t-on. — On se défie de nous, parce que nous le voulons bien ; car nous pourrions inspirer plus de confiance par notre caractère, que nous ne faisons par nos serments. En effet, pour quelle raison, dites-moi, ne croyons-nous pas à certaines personnes en dépit de leurs serments, tandis que nous croyons à d'autres sans qu'elles jurent ? Voyez-vous qu'il n'y a nul besoin de serments ? Si un tel parle, je le crois, même sans serments ; vous, vous avez beau jurer, je ne vous crois pas. Donc le serment est chose superflue et plutôt une marque de défiance que de foi. La facilité à jurer fait obstacle à la réputation de piété. Aussi celui qui jure souvent n'a nullement un besoin impérieux de jurer ; et celui qui n'use pas de serment en a tout le profit. Dira-t-on maintenant que le serment est utile pour se faire croire ? Aucunement : car nous voyons que ceux qui ne jurent pas sont justement ceux à qui l'on croit de préférence.

Autre chose : être insolent, est-ce un effet de force majeure ? Oui, dira-t-on, car la colère nous jette hors de nous, nous enflamme, ne permet pas le repos à notre âme... L'insolence, mon cher auditeur, n'est pas un effet de la colère, mais un effet de la petitesse d'âme. Si elle venait de la colère, tous les hommes irrités ne cesseraient pas de se montrer insolents. La colère nous a été donnée, non pour insulter le prochain, mais pour convertir les pécheurs, pour que nous nous réveillions, pour que nous ne tombions pas dans l'indolence. La colère est en nous comme un aiguillon, afin que nous grincions des dents contre le diable, afin que nous soyons violents contre lui, et non pour que nous nous fassions mutuellement la guerre. Nous avons des armes, non pour nous attaquer nous-mêmes, mais pour nous défendre contre l'ennemi. Vous êtes emporté ? Montrez-vous tel contre vos péchés, frappez votre âme, flagellez votre conscience, soyez un juge irrité et impitoyable de vos propres péchés. Voilà l'avantage de la colère, voilà pourquoi Dieu nous l'a donnée.

Et l'usurpation, est-ce un effet de la nécessité ? Nullement : quelle nécessité d'usurper, dites-moi ? Qu'est-ce qui vous y force ? La pauvreté, dira-t-on, et la crainte du besoin. C'est justement une raison pour ne pas usurper ; car une richesse acquise ainsi est mal assurée. — Mais vous ressemblez à un homme à qui l'on demanderait pourquoi il fonde sa maison sur le sable, et qui répondrait : C'est à cause du froid, à cause de la pluie. C'est justement pour cela qu'il ne fallait pas bâtir sur le sable, car la pluie et les vents ont bientôt renversé de pareilles fondations. Si donc vous voulez être riche, respectez le bien d'autrui. Si vous voulez laisser une fortune à vos enfants, faites fortune honnêtement, à supposer que cela soit possible ; voilà la richesse qui dure et subsiste inébranlable ; toute autre est vite perdue et dissipée.

Vous voulez être riche, dites-moi, et vous

prenez le bien des autres? Cependant la richesse ne consiste pas en cela, mais à conserver ce qu'on a en propriété; pour celui qui a le bien d'autrui, ce ne saurait être un riche; autrement, ceux qui revendent de riches étoffes qu'ils ont achetées d'autrui, devraient être appelés les plus riches des hommes; ces choses sont à eux pour un temps; néanmoins nous ne les appelons pas riches. Pourquoi? Parce qu'ils n'ont en main que le bien d'autrui. A supposer que les étoffes soient à eux, ils n'en ont pas le prix; et quand bien même ils en auraient le prix, ce n'est pas là une richesse. Que si les choses qui s'échangent ne constituent pas une richesse, à cause de la promptitude avec laquelle nous nous en séparons, comment des biens usurpés feraient-ils un riche? Mais tu désires t'enrichir à tout prix (tu désires, car la nécessité n'y est pour rien); quel bien veux-tu donc avoir en plus grande abondance? Est-ce une vie plus longue? Mais les hommes de cette espèce ne vivent pas longtemps. Souvent ils sont punis de leurs rapines et de leur convoitise par une fin prématurée qui les empêche de jouir longtemps de leurs acquisitions, et les conduit dans l'enfer, seul bien qu'ils aient gagné; souvent encore le luxe, les fatigues, les inquiétudes, leur causent des maladies qui les emportent.

Je voudrais savoir pourquoi la richesse excite l'ambition des hommes. Cependant si Dieu a prescrit des limites et des bornes à la nature, c'est pour que nous ne soyons nullement contraints de rechercher la richesse; par exemple, il a voulu que nous eussions un vêtement ou deux pour nous couvrir; en avoir plus ne sert de rien pour cet usage. A quoi bon tant d'habillements qui ne servent qu'à nourrir les teignes? L'estomac de même n'a qu'une capacité bornée : le charger au-delà d'une certaine mesure est chose funeste à tout animal. A quoi bon tant de bétail, de bergeries, et tous ces massacres de viandes? Nous n'avons besoin que d'un toit pour nous abriter. A quoi bon les péristyles et les constructions dispendieuses? Pour loger les vautours et les corbeaux, vous dépouillez les pauvres. Quels tourments de l'enfer sont assez rigoureux pour une telle conduite? Combien de gens font bâtir dans des endroits qu'ils n'ont pas même vus des édifices tout resplendissants de colonnes et de marbres précieux (que ne vont-ils pas imaginer!) Et ils n'en jouissent pas, ni eux, ni personne : car l'isolement les retient; néanmoins ils continuent. Voyez-vous que l'amour du gain même n'est pour rien là dedans? Tout cela a sa source dans la démence, la déraison, la vanité : fuyons ces vices, je vous en conjure, afin d'échapper aux autres maux, et d'obtenir les biens promis, à ceux qui l'aiment en Jésus-Christ Notre-Seigneur.

HOMÉLIE III.

C'EST POURQUOI, MOI AUSSI, APPRENANT QUELLE EST VOTRE FOI DANS LE SEIGNEUR JÉSUS, ET VOTRE AMOUR POUR TOUS LES SAINTS, JE NE CESSE DE RENDRE GRACES POUR VOUS, FAISANT MÉMOIRE DE VOUS DANS MES PRIÈRES ; AFIN QUE LE DIEU DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST , LE PÈRE DE LA GLOIRE, VOUS DONNE L'ESPRIT DE SAGESSE ET DE RÉVÉLATION, POUR LE CONNAÎTRE ; QU'IL ÉCLAIRE LES YEUX DE VOTRE CŒUR, POUR QUE VOUS SACHIEZ QUELLE EST L'ESPÉRANCE A LAQUELLE IL VOUS A APPELÉS, QUELLES SONT LES RICHESSES DE GLOIRE DE L'HÉRITAGE DESTINÉ AUX SAINTS ; ET QUELLE EST LA GRANDEUR SURÉMINENTE DE SA VERTU EN NOUS, QUI CROYONS, SELON L'OPÉRATION DE LA PUISSANCE DE SA VERTU , QU'IL A EXERCÉE DANS LE CHRIST, LE RESSUSCITANT D'ENTRE LES MORTS. — (I, 15, 20, JUSQU'A LA FIN DU CHAP.)

—

Analyse.

1 et 2. Le chef et le corps de l'Eglise. — Que l'assistance de l'Esprit-Saint nous est nécessaire pour croire les mystères. 3-5. De la sainte Communion. — Contre l'habitude de communier à jour fixe.

1. Il n'y a jamais rien eu de comparable au cœur des apôtres, rien de pareil à la charité, à la tendresse du bienheureux Paul qui priait pour des villes et des nations entières. C'est à tous qu'il s'adresse en disant : « Je rends « grâces à Dieu pour vous, faisant mémoire « de vous dans mes prières ». Songez combien de personnes il avait dans l'esprit, desquelles il était difficile même de se souvenir : de combien de personnes il faisait mention dans ses prières, rendant grâces pour toutes à Dieu, comme s'il était lui-même le principal obligé. « C'est pourquoi », dit-il : à savoir, à cause de l'avenir et des biens réservés à ceux qui ont la vraie foi et une bonne conduite. On doit sans doute remercier Dieu de tout ce qu'il a fait pour l'espèce humaine, et auparavant, et après ; mais on doit lui rendre grâces aussi pour la foi de ceux qui croient. « Apprenant « quelle est votre foi par le Christ, et votre « amour pour tous les saints ». Partout il associe et réunit la foi et la charité, couple merveilleux. Ce ne sont pas seulement les fidèles de la contrée qu'il a en vue, mais tous. « Je ne cesse de rendre grâces pour vous, fai- « sant mémoire de vous dans mes prières ». Pourquoi pries-tu, que demandes-tu ? « Afin « que le Dieu de Notre-Seigneur Jésus-Christ, « le Père de la gloire, vous donne l'esprit de « sagesse et de révélation ». Il prie pour qu'ils apprennent ce qu'ils doivent apprendre, pourquoi ils ont été appelés, et comment ils ont été affranchis de leur premier état. — Il compte trois choses auxquelles ils ont été appelés : Pourquoi, trois ? La considération des choses futures nous le révélera. Les biens que Dieu nous réserve, nous feront connaître son ineffable et suprême richesse : en nous rappelant ce que nous étions et comment nous sommes arrivés à croire, nous nous convaincrons de la puissance du Dieu qui a pu convertir des hommes éloignés de lui depuis si longtemps : « Car ce qui est faiblesse en Dieu est plus fort « que les hommes ». (I Cor. I, 25.) Enfin par la même puissance avec laquelle il avait suscité le Christ, il nous a attirés à lui ; et ce pouvoir n'est point borné à la résurrection : il s'étend beaucoup plus loin. « Et il l'a fait as- « seoir à sa droite dans les cieux, au-dessus de « toute principauté, de toute puissance, de « toute vertu, de toute domination, et de tout « nom qui est nommé. Et il a mis toutes choses « sous ses pieds, et il l'a établi chef sur toute « l'Eglise, qui est son corps, et le complément

« de celui qui se complète entièrement dans « tous ses membres (21, 23) ».

Voilà de grands mystères, de redoutables secrets auxquels nous sommes associés. Pour les connaître, il faut participer à l'Esprit-Saint, et jouir de grâces abondantes. Voilà pourquoi Saint Paul dit dans sa prière : « Le Père de la « gloire » : c'est-à-dire, celui qui nous a donné de grands biens. Car partout il désigne Dieu par un nom approprié à la chose dont il parle, par exemple lorsqu'il dit : « Le Père des misé- « ricordes et le Dieu de toute consolation ». (II Cor. I, 3.) Le prophète dit de même : « Le « Seigneur, ma force et mon appui ». (Psaume, XVII, 2, 3.) — « Le Père de la gloire ». Il ne peut représenter toutes ces choses par les noms qui leur conviennent, et partout il se sert du mot « Gloire », qui désigne chez nous toute espèce d'illustration. Voilà, dit-il, le Père de la gloire et le Dieu du Christ. Qu'est-ce à dire ? Le Fils est donc au-dessous de la gloire ? Personne, fût-il insensé, n'oserait le prétendre. « Qu'il vous donne », c'est-à-dire, qu'il élève votre pensée et lui donne des ailes. Car il n'y a pas d'autre moyen d'être instruit sur ce sujet. « L'homme animal ne reçoit pas les « choses de l'esprit : car elles sont folie pour « lui ». (I Cor. II, 14.)

Il est donc besoin d'une sagesse spirituelle pour comprendre les choses spirituelles, pour voir les choses cachées : c'est l'Esprit qui révèle tout, qui peut divulguer les mystères de Dieu. L'Esprit seul possède la connaissance des mystères de Dieu, lui qui sonde ses plus profonds secrets ; ce n'est pas à un ange, à un archange, à aucune autre puissance créée, qu'il appartient de nous donner, de nous procurer cette grâce. Que si c'est le propre de la révélation, il est superflu de s'ingénier à trouver des raisonnements. Celui qui sait, qui connaît Dieu, n'aura plus de doute sur rien. Il ne dira pas : Telle chose est possible, et telle autre impossible ; ou encore : Comment cela s'est-il fait ? Si nous connaissons Dieu comme il faut le connaître ; si nous avons reçu la connaissance de celui qui peut nous la donner, de l'Esprit même, nous n'aurons plus de doutes sur aucun point. De là ces paroles : « Pour « le connaître, qu'il éclaire les yeux de votre « cœur ». Celui qui sait ce que c'est que Dieu n'aura plus de doute au sujet des promesses, plus d'incrédulité au sujet des choses accomplies. Paul prie que l'Esprit de sagesse et de révélation leur soit donné : d'ailleurs, il se sert autant qu'il est possible de la confirmation fournie par le raisonnement et par les faits accomplis. Ayant à parler et de choses passées et de choses à venir, il se sert des premières pour rendre croyables les autres. Par exemple : « Pour que vous sachiez », dit-il, « quelle « est l'espérance à laquelle il vous a appelés ». C'est encore incertain, veut-il dire, mais non pour les fidèles. « Quelles sont les richesses « de gloire de l'héritage destiné aux saints. » Ceci encore est incertain. Mais qu'est-ce qui est donc certain ? Que nous avons cru qu'il a suscité le Christ par sa puissance : ressusciter un mort est moins étonnant que d'avoir mis cette persuasion dans les âmes. Et comment ? J'essaierai de vous le faire voir. Ecoutez ! Le Christ dit au mort : Lazare, viens ici dehors ; et aussitôt il obéit. Pierre dit à Tabitha : Lève-toi, et elle ne résista pas. Dieu dira la même chose au jour suprême, et tous se réveilleront si précipitamment que les vivants ne devanceront pas les morts, que dans un instant, dans un clin d'œil, tout sera fait, tout sera réuni.

2. Mais pour ce qui est d'embrasser la foi, il n'en est pas de même. Que se passe-t-il donc ? Ecoutez cette autre parole : « Combien de fois « j'ai voulu réunir vos enfants, et vous ne « l'avez pas voulu ! » (Luc, XIII, 43.) Voyez-vous que c'est plus difficile ? Il part donc de là pour établir le tout. C'est qu'il était bien plus difficile de persuader le libre arbitre par des raisons humaines, que de créer la nature. La raison, c'est qu'il veut lui-même que nous devenions bons ainsi et de notre plein gré. Paul dit justement : Quelle est la grandeur suréminente de sa vertu en nous, qui croyons. Lorsqu'eurent été employés en pure perte les prophètes, les anges et les archanges, toute la création, tant visible qu'invisible, la création visible exposée aux regards des hommes, sans avoir pu les gagner, la création invisible qui est si multiple, alors Dieu décida l'Incarnation, montrant par là que l'intervention divine était nécessaire. « Les richesses de gloire », c'est-à-dire, la gloire ineffable. Quel discours pourrait représenter la gloire à laquelle les saints participeront alors ? Personne. La grâce est vraiment nécessaire pour que l'intelligence la connaisse, ou en aperçoive du moins quelque rayon. Précédemment déjà, on en savait quelque chose ; mais Dieu voulait que cette con-

naissance fût plus complète et plus distincte. Voyez-vous tout ce qu'il a fait? Il a ressuscité le Christ; c'est peu. Voyez encore : Il l'a fait asseoir à sa droite. Quel discours peut représenter cela? Celui qui était né de la terre, plus muet que le poisson, qui avait été le jouet des démons, il l'élève aussitôt dans les cieux. En effet, la grandeur de sa puissance est suréminente.

Et considérez où il l'a élevé? Dans les cieux, au-dessus de toute nature créée, par-delà toute puissance et toute principauté. « Encore au-« dessus de toute principauté ». Vraiment il est besoin de l'Esprit, il est besoin d'une pensée sage pour le connaître; vraiment il est besoin d'une révélation. Songez quel intervalle il y a entre l'homme et la nature de Dieu. De cette bassesse il l'a fait monter à ces honneurs; il ne s'est pas borné à lui faire franchir un, deux ou trois degrés. Mais quoi! il ne dit pas seulement : « Au-dessus », mais : « Encore « au-dessus ». Car Dieu est plus haut que les puissances d'en-haut. C'est donc là qu'il a élevé celui qui sortait du milieu de nous. Du dernier degré, il l'a porté à la suprême puissance, après laquelle il n'y a plus de dignité. « De « toute principauté », dit-il, non de telle ou telle, mais de toutes. « De toute principauté, « de toute puissance, de toute vertu, de toute « domination et de tout nom qui est nommé ». Tout ce qui est dans le ciel est au-dessous de lui. Ceci est dit de celui qui fut ressuscité d'entre les morts : ce qui doit exciter la surprise. Du Dieu Verbe, aucunement. Ce que sont les moucherons à l'égard des hommes, toute la création l'est à l'égard de Dieu. Et que dis-je, les moucherons? Si tous les hommes seront comptés comme de la salive, s'ils ont été comptés comme le plus petit des poids qu'on met dans la balance, ce sont les puissances invisibles qu'il faut assimiler à des moucherons. Paul n'a donc pas parlé ainsi du Dieu Verbe, mais de celui qui est sorti d'entre nous : chose vraiment grande et merveilleuse. Il l'a pris au dernier étage de la terre pour l'élever. Si toutes les nations sont comme une goutte, quelle fraction de goutte sera donc un seul homme? Néanmoins Dieu l'a élevé au-dessus de tous, non-seulement dans ce siècle, mais encore dans le siècle futur. — Il y a donc des puissances qui portent des noms obscurs pour nous et inconnus.

« Et il a mis toutes choses sous ses pieds ». Il ne l'a pas seulement mis plus haut, afin qu'il jouît de la prééminence; il n'a pas procédé par comparaison, il a voulu qu'il les dominât comme le maître domine ses serviteurs. Ah! Quelles choses redoutables! Toute puissance créée est devenue servante de l'homme, à cause de l'incarnation du Dieu Verbe. On peut se figurer quelqu'un qui ait seulement des inférieurs, mais non des sujets. Ici il n'en est pas de même, tout a été mis sous ses pieds; c'est-à-dire au plus bas degré au-dessous duquel il n'y a rien. « Sous ses pieds, et il l'a « établi chef sur tout dans l'Eglise ». A quelle hauteur il porte maintenant l'Eglise! Comme s'il la tirait au moyen d'une machine, il l'élève à la plus grande hauteur, et la fait asseoir sur ce trône sublime; car où est le chef, là est aussi le corps, puisque la tête et le corps sont immédiatement unis. « Sur tout ». Ou bien cela signifie que le Christ est au-dessus de toutes choses, visibles ou invisibles; ou bien que par-dessus tous ses bienfaits il a donné son Fils pour chef. Ce n'est pas un ange, ce n'est pas un archange, ni une puissance plus élevée qu'il a envoyée ici-bas. — Et ce n'est pas seulement en élevant ce qui sortait d'entre nous qu'il nous a honorés; c'est encore en faisant que toute l'espèce le suivît, s'attachât à lui, l'accompagnât : « Qui est son corps ».

Afin qu'en entendant ce mot chef, vous ne songiez pas seulement à la primauté, mais encore à la solidité et à l'union; afin que cette expression ne vous représente pas seulement un dominateur, mais encore la tête d'un corps, il parle ensuite du « Complément de celui qui « se complète entièrement dans tous ses mem-« bres ». Comme si ce qui précède ne suffisait pas pour montrer le rapport et la parenté, que dit-il? Que l'Eglise est le complément du Christ. En effet, le corps est le complément de la tête, et la tête le complément du corps. Voyez quel ordre exact suit Paul, et comment il n'épargne aucune parole pour exprimer la gloire de Dieu. « Complément », dit-il, complément pareil à celui que forme le corps par rapport à la tête. En effet, la réunion des membres forme le corps, et il n'en est pas qui ne lui soit nécessaire. Voyez comment il montre cette nécessité de tous les membres. Si nous n'étions pas nombreux, si l'un n'était pas la main, l'autre le pied, l'autre tel autre organe, le corps ne serait pas complet. Il faut donc que rien ne manque pour que son corps

à lui, soit complet. La tête a son complément, le corps est parfait, lorsque nous sommes réunis et assemblés tous ensemble.

3. Voyez-vous les richesses de gloire de l'héritage? Voyez-vous la grandeur suréminente de la vertu de Dieu envers ceux qui croient? Voyez-vous l'espérance à laquelle vous êtes appelés? Respectons notre chef, songeons de quel chef nous sommes le corps, chef auquel tout est soumis. D'après cela, il faut que nous soyons meilleurs que les anges, et plus grands que les archanges, puisque nous sommes plus élevés qu'eux tous en dignité. « Dieu n'a pas pris les anges, mais il a pris la « race d'Abraham ». (Hébr. II, 16.) Il n'a pris ni principauté, ni vertu, ni domination, ni aucune autre puissance : c'est notre nature qu'il a prise et qu'il a établie là-haut. Et que dis-je, établie? Il en a fait son vêtement, et il ne s'en est pas tenu là, il a tout mis sous ses pieds. Combien voulez-vous mettre de morts? Combien de vies? mille, des milliers? Vous n'arriverez pas au niveau. Il a fait les deux plus grandes choses qui se pussent faire; il est descendu lui-même au dernier degré d'abaissement, et il a porté l'homme au comble de l'élévation. Paul a parlé en premier lieu de l'abaissement : il arrive maintenant à ce qui est plus sublime encore, au grand, au principal mystère. Cependant, quand bien même nous n'aurions rien reçu que le premier bienfait, il suffisait; et si nous étions jugés dignes d'un tel honneur, du moins l'immolation n'était pas nécessaire. Quel langage, quelle hyperbole pourrait donc égaler ces deux bienfaits réunis? C'est peu que la résurrection, quand je songe à cela. Ce n'est pas le Dieu Verbe qu'il a en vue lorsqu'il dit : Le Dieu de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Respectons cette étroite parenté, craignons que quelqu'un ne vienne à être retranché de ce corps, que quelqu'un ne soit rejeté, que quelqu'un ne se montre indigne. Si l'on avait ceint notre front d'un diadème, d'une couronne d'or, est-ce que nous ne ferions pas tous nos efforts pour nous montrer dignes de notre vaine parure de pierres précieuses? Mais ce n'est pas un diadème qui ceint aujourd'hui notre front : c'est Jésus qui est devenu notre tête, notre chef, ce qui est bien autre chose, et nous n'en tenons nul compte. Ce chef, les anges, les archanges et toutes les puissances d'en-haut le vénèrent; mais nous, qui sommes son corps, ni ce motif ni l'autre ne nous le font vénérer? Et quel espoir de salut y aura-t-il pour nous?

Songez au trône royal, songez à cet excès d'honneur : il ne tient qu'à nous que cela ne soit pour nous un plus grand sujet d'effroi que l'enfer même. S'il n'y avait pas d'enfer, ne serait-ce pas un affreux supplice, un affreux châtiment, que d'être reconnus indignes par notre méchanceté de la glorieuse prérogative dont nous avons été honorés. Songe auprès de qui siège ton chef; il n'en faut pas davantage : songe à la droite de qui il est assis. Eh quoi! le chef plane au-dessus de toutes les principautés, les puissances et les vertus; et le corps est foulé aux pieds par les démons! A Dieu ne plaise! Si cela arrivait, ce ne serait plus le corps désormais. Devant ton chef tremblent les serviteurs glorieux, et tu mets le corps sous les pieds de ceux qui ont offensé le maître! Quel châtiment n'encours-tu point par là? Si quelqu'un mettait des fers et des entraves aux pieds d'un roi, ne s'exposerait-il pas au dernier supplice? Toi, tu jettes le corps tout entier aux bêtes féroces, et tu ne trembles pas?

Mais puisqu'il est question du corps du Seigneur, parlons aussi de celui qui fut mis en croix, cloué, de la victime du sacrifice. Si tu es corps du Christ, porte la croix, car il l'a portée; supporte les crachats, supporte les soufflets, supporte les clous! Tel était ce corps. Ce corps était sans péché. « Il ne fit pas de péché », est-il écrit, « et la ruse ne fut pas « trouvée dans sa bouche ». (Isaïe, LIII, 9.) Ses mains faisaient tout pour obliger ceux qui avaient besoin; sa bouche ne proféra jamais aucune parole déplacée. On lui dit : « Tu as « un démon » (Jean, VII, 28); et il ne répondit rien. Puisque nous parlons du corps, nous qui participons au corps, nous qui goûtons à ce sang, songeons que nous participons, que nous goûtons à celui qui ne diffère en rien de celui-là, à celui qui siège là-haut, qui est adoré par les anges, qui est auprès de l'incorruptible Vertu. Hélas! que de routes nous sont ouvertes pour le salut! Il a fait de nous son corps, il nous a communiqué son corps, et rien de tout cela ne nous détourne du mal! O ténèbres et abîme! ô stupidité! « Songez », est-il écrit, « aux choses du ciel, où est le « Christ assis à la droite de Dieu ». (Col. III, 1, 2.) Et après cela on trouve encore des hom-

mes qui songent à l'argent, d'autres qui se laissent séduire par les passions !

4. Ne voyez-vous pas que dans notre corps aussi, tout ce qui est inutile et hors de service est coupé, retranché ; avoir fait partie du corps, cela ne sert de rien au membre perclus, paralysé, gangrené, dont le mal peut se communiquer aux autres. Ne nous rassurons donc point par cette pensée que nous faisons partie du corps une fois pour toutes. Si un corps formé par la nature n'en est pas moins amputé, quelle terrible opération ne subira pas le corps formé par le libre arbitre, s'il ne reste pas en santé ? Le corps, ouvrage de la nature, est paralysé quand il ne participe plus à la nourriture matérielle, quand les pores en sont obstrués ; il est perclus, quand les vaisseaux ne font plus leur office. De même quand nous nous bouchons les oreilles, notre âme devient percluse ; quand nous cessons de participer à la nourriture spirituelle, quand certains vices attaquent notre tempérament à la manière d'humeurs corrompues, toutes ces causes engendrent la maladie funeste, une maladie qui produit la gangrène : désormais, le fer, le feu seront nécessaires, car le Christ ne consent pas à entrer dans la chambre nuptiale avec un corps pareil. Il a renvoyé, chassé celui qui était revêtu d'habits sordides, que ne fera-t-il pas à l'homme qui a souillé son corps ? Quel traitement ne lui infligera-t-il pas ?

Je vois beaucoup de personnes qui participent étourdiment et sans réflexion au corps du Christ, plutôt par habitude et pour obéir à la loi, que par raison et par réflexion. Voient-elles arriver le temps du saint Carême ou celui de l'Epiphanie, en quelque état qu'elles se trouvent, elles prennent part aux sacrements. Cependant ce n'est pas l'époque de l'année qui fait, en cela, l'opportunité ; car ni l'Epiphanie, ni le Carême ne rendent digne d'approcher des sacrements, mais seulement la pureté parfaite de l'âme. Quand vous l'avez, approchez-en toujours; jamais, quand elle vous manque. Car il est écrit : « Toutes les fois que vous « faites cela, vous annoncez la mort du Sei- « gneur » (I Cor. XI, 26) ; c'est-à-dire, vous faites une commémoration de votre salut, de mon bienfait. Songez à la prudence dont usaient ceux qui prenaient part à l'ancien sacrifice. Que ne faisaient-ils pas ? Ils ne manquaient jamais de se purifier. Mais vous, pour approcher du sacrifice devant lequel tremblent les anges mêmes, vous obéissez au cours du temps ? Et comment vous présenterez-vous au tribunal du Christ, vous qui avec des mains et des lèvres souillées, osez profaner son corps? Vous n'oseriez pas embrasser un roi, si vous aviez la bouche puante ; et vous osez embrasser le roi du ciel avec une âme puante ! Quel excès d'insolence !

Dites-moi : Voudriez-vous approcher du sacrifice avec des mains sales ? Je ne le pense pas : vous aimeriez mieux vous abstenir que d'en approcher en cet état. Eh bien ! vous qui êtes circonspect à ce point dans les petites choses, vous en approchez, vous osez y toucher avec une âme souillée ? Cependant la victime ne séjourne qu'un moment entre vos mains, et elle se résout tout entière dans votre âme. Voyez-vous ces vases si bien lavés, si brillants ? eh bien ! il faut que nos âmes soient encore plus pures, encore plus immaculées et plus brillantes. Pourquoi ? Parce que c'est en vue de nous qu'on nettoie ainsi ces vases. Ils ne participent pas, eux, à leur contenu, ils ne le sentent pas ; nous, c'est autre chose. Or, vous ne voudriez pas vous servir d'un vase malpropre, et vous apportez vous-même une âme malpropre : je vois là une singulière disparate. Aux autres époques, même quand vous êtes purs, vous n'approchez pas des sacrements, et à Pâques, fussiez-vous chargés d'un crime, vous vous en approchez ? O habitude ! ô préjugé ! en vain le sacrifice est quotidien, en vain nous nous tenons auprès de l'autel, personne ne prend place au banquet. Si je parle ainsi, ce n'est pas pour que vous communiiez à la légère, mais pour que vous vous mettiez en état. Vous n'êtes pas digne du sacrifice de la communion ? Alors vous n'êtes pas digne non plus de la prière. Vous entendez le héraut qui se tient debout et dit : « Vous tous, qui êtes « en pénitence, retirez-vous ». Tous ceux qui ne communient pas sont en pénitence. Si vous êtes au nombre de ceux qui sont en pénitence, vous ne devez pas communier : car celui qui ne communie pas est au nombre de ceux qui sont en pénitence. Pourquoi donc dit-il : « Retirez-vous, vous qui ne pouvez pas prier », et vous, restez-vous effrontément en place ? Mais vous n'êtes pas de ce nombre ; vous êtes de ceux qui peuvent communier, et vous ne vous en inquiétez pas? Vous regardez cela comme rien ?

5. Songez-y, je vous en prie ; voilà un banquet

royal : les anges le desservent, le monarque même y assiste, et vous restez là bouche béante? Vos vêtements sont souillés, et vous ne vous en inquiétez pas? — Mais non : ils sont propres? Mettez-vous donc à table, et communiez. Il vient chaque jour visiter les convives, il parle à tous ; il dira donc à votre conscience : Amis, comment êtes-vous ici sans habit de noce? Il ne dit pas : Pourquoi avez-vous pris place à la table? C'est avant l'installation, avant l'entrée qu'il déclare qu'on est indigne. En effet, il ne dit pas : Pourquoi avez-vous pris place? mais bien : Pourquoi êtes-vous entré? Voilà ce qu'il dit maintenant même à nous tous qui nous tenons ici debout, sans pudeur et sans honte. En effet, quiconque ne participe pas aux sacrements, celui-là est un impudent, un effronté. Voilà pourquoi on commence par exclure ceux qui sont en état de péché. Ainsi que, lorsque le maître prend place à table, il ne faut pas que les serviteurs qui l'ont offensé soient présents, et que l'on a soin de les écarter : de même ici, quand on offre le sacrifice, et que la victime est le Christ, l'Agneau du Seigneur, en entendant ces mots : « Prions tous en commun », en voyant les vestibules s'ouvrir, vous devez croire que le ciel s'ouvre, et que les anges descendent de là-haut. Si donc aucune des personnes étrangères à nos mystères ne doit rester dans l'assistance, il en est de même des initiés qui sont souillés.

Dites-moi : supposez qu'une personne invitée à un festin se lave les mains, s'attable, soit toute prête à goûter aux mets, et que néanmoins elle n'y touche pas, ne sera-ce pas faire injure à celui qui l'a invitée? ne vaudrait-il pas mieux n'être pas venu? De même pour vous : vous êtes présent, vous avez chanté l'hymne : vous vous êtes mis au nombre de ceux qui sont dignes en ne vous retirant pas avec les indignes; comment êtes-vous resté, si vous ne prenez point part au banquet? Je suis indigne, dites-vous... Vous êtes donc indigne aussi de la communion des prières. En effet, ce n'est pas seulement le sacrifice, ce sont encore les cantiques qui font descendre de toutes parts le Saint-Esprit. Ne voyez-vous pas que nos serviteurs lavent la table avec une éponge, et nettoient la maison avant de mettre la table? Cela se fait par les prières, par la voix du diacre. Nous lavons l'église comme avec une éponge, afin qu'elle soit pure pour l'offrande, qu'il n'y ait ni tache ni souillure... Les yeux mêmes des indignes, leurs oreilles sont ici de trop. « Si une bête touche la mon-« tagne, elle sera lapidée ». (Exode, XIX, 13.) Ainsi les Juifs n'étaient pas même dignes de monter sur la montagne : du reste, ils s'approchèrent ensuite, et virent la place où avait été Dieu. Eh bien! quand tout sera fini, vous pourrez vous approcher et regarder : mais tant que Dieu est là, retirez-vous : cela ne vous est pas plus permis qu'au catéchumène. Car il n'y a pas égalité entre celui qui n'a jamais touché aux sacrements, et celui qui, après les avoir reçus, les brave par des offenses, et se rend indigne de son privilége. Je pourrais ajouter d'autres considérations encore plus effrayantes : mais de crainte de charger votre mémoire, j'en reste là : ceux qui ne seront point corrigés par ce que j'ai dit, ne le seraient point par de plus longs développements. Si donc nous ne voulons pas rendre notre jugement plus rigoureux, je vous supplie, non de vous présenter, mais de vous rendre dignes du lieu où vous êtes et du sacrement.

Dites-moi : si un roi vous donnait cet ordre impérieux : Si quelqu'un fait telle chose, qu'il ne paraisse pas à ma table ; est-ce que vous ne feriez pas tous vos efforts pour être admis? Eh bien! nous sommes conviés au ciel, à la table du grand, du sublime monarque, et nous hésitons, et nous tergiversons, et nous ne nous hâtons point d'accourir? Et quel espoir de salut nous reste-t-il? Nous ne pouvons alléguer notre faiblesse, nous ne pouvons mettre en cause la nature : la négligence, voilà le seul principe de notre indignité. Nous avons dit ce que nous avions à vous dire. Que celui qui produit la componction dans les cœurs, qui donne l'esprit de componction, produise un pareil effet dans vos âmes et y enfouisse profondément sa semence, afin que vous conceviez de sa crainte, que vous enfantiez un esprit de salut, et que vous approchiez avec confiance. « Tes fils », est-il écrit, « sont comme de « jeunes pousses d'olivier autour de ta table ». (Ps. CXXVII, 3.) Ainsi donc, point de vieilles pensées; rien de farouche, d'aigre, de sauvage. Car telles sont les jeunes pousses propres à donner du fruit, ce fruit merveilleux de l'olivier; assez fortes pour que tous soient autour de la table, et ne se réunissent pas ici étourdiment ni à la légère, mais avec crainte et tremblement. Ainsi vous verrez là-haut le

Christ lui-même avec confiance, et vous serez jugés dignes du royaume céleste, auquel puissions-nous tous parvenir, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ avec qui gloire, puissance, honneur au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE IV.

ET VOUS, LORSQUE VOUS ÉTIEZ MORTS PAR VOS OFFENSES ET PAR VOS PÉCHÉS, DANS LESQUELS AUTREFOIS VOUS AVEZ MARCHÉ, SELON LA COUTUME DE CE MONDE, SELON LE PRINCE DES PUISSANCES DE L'AIR, DE L'ESPRIT QUI AGIT EFFICACEMENT A CETTE HEURE SUR LES FILS DE LA DÉFIANCE, PARMI LESQUELS NOUS TOUS AUSSI NOUS AVONS VÉCU, SELON NOS DÉSIRS CHARNELS, FAISANT LA VOLONTÉ DE LA CHAIR ET DE NOS PENSÉES; ET NOUS ÉTIONS PAR NATURE ENFANTS DE COLÈRE COMME TOUS LES AUTRES. (II, 1-3 JUSQU'A 10.)

Analyse.

1. La foi et les œuvres.
2. Degrés dans les châtiments de l'autre vie.
3. Que l'idée de la bonté divine ne doit pas rassurer les pécheurs.
4. Que toute consolation sera bannie de l'enfer.

1. Il y a une mort corporelle: il y a aussi une mort de l'âme. La première ne nous met point en faute, ni en danger : car elle est le fait de la nature, non de la volonté. Elle résulte de la transgression du premier homme : après quoi elle a passé dans notre nature. D'ailleurs elle ne doit avoir qu'une courte durée. Quant à la mort spirituelle qui procède de la volonté, elle nous est imputable et n'aura point de fin. Considérez donc comment Paul qui a déjà établi cette vérité sublime, que ressusciter les morts est une moins grande tâche que de guérir la mort de l'âme, comment Paul, dis-je, y revient ici, comme sur une grande chose : « Et vous, « lorsque vous étiez morts par vos offenses et « par vos péchés, dans lesquels autrefois vous « avez marché selon la coutume de ce monde, « selon le prince des puissances de l'air, de « l'Esprit qui agit efficacement à cette heure « sur les fils de la défiance ». Voyez-vous la douceur de Paul, et comment partout il console son auditeur, et évite de l'accabler? Après avoir dit : Vous êtes arrivé au dernier degré de perversité (car c'est ce que veut dire « Etre « morts ») : craignant de les trop accabler (car les hommes éprouvent de la honte à voir étaler leurs anciennes fautes, même effacées et sans danger désormais), il leur attribue un complice, afin que tout ne parût pas être leur ouvrage, et un puissant complice. Lequel donc? le diable. Il se comporte de même encore dans l'épître aux Corinthiens. (I Corinth. VI, 9 et suiv.) Car après avoir dit : « Ne vous « laissez pas égarer : ni fornicateurs ni ido- « lâtres », (et le reste), n'entreront dans le royaume des cieux, il ajoute : C'est environ ce que vous étiez. Il ne dit pas seulement : « Vous « étiez », mais : « Vous étiez environ », c'est-à-dire, à peu près [1].

[1] Ce texte est généralement interprété d'une manière un peu différente.

Ici les hérétiques nous pressent : ils prétendent qu'il est ici question de Dieu, et dans l'intempérance effrénée de leur langage, ils appliquent à Dieu des expressions qui ne désignent que le diable. Comment leur fermer la bouche? Au moyen du texte même. Si Dieu est juste, comme vous le reconnaissez vous-même, et qu'il ait fait cela, ce n'est plus le fait d'un être juste, mais d'un être injuste et méchant : or Dieu ne saurait jamais être méchant. Pourquoi donc appeler le diable prince de ce siècle? Parce que presque toute la nature humaine s'est donnée à lui, et que tous le servent librement et volontairement. Le Christ qui promet des biens innombrables n'obtient nulle attention. Le diable ne promet rien de pareil, il nous pousse en enfer : et tous lui cèdent. Son empire est sur ce siècle, il compte plus de sujets que Dieu, et bien plus dociles, sauf un petit nombre, par un effet de notre relâchement. « Selon la puissance de l'esprit de « l'air ». C'est-à-dire qu'il habite sous le ciel : quant aux esprits de l'air, ce sont les puissances incorporelles qui dépendent de lui. Maintenant, pour vous faire entendre que sa domination est une domination du siècle, c'est-à-dire bornée à la durée du siècle présent, voici ce que Paul dit à la fin de l'épître : « Nous « n'avons point à lutter contre la chair et le « sang, mais contre les princes et les puissan- « ces, contre les dominateurs de ce siècle de « ténèbres ». (VI, 12.) Pour que cette expression « Dominateur du monde » ne vous fasse pas croire que le diable est incréé, il ajoute : « De ce siècle de ténèbres ». Et ailleurs par « Siècle mauvais » (Galat. II, 4), il désigne un temps bouleversé, sans parler des créatures. Car il me paraît que devenu prince sous le ciel, il n'est pas déchu de son pouvoir même après la transgression.

« Qui agit efficacement à cette heure sur les « fils de la défiance ». Voyez-vous que le démon ne se sert point de la violence ni de la tyrannie, mais de la persuasion pour nous gagner. Ce mot « Défiance » est employé ici pour faire entendre que la séduction et la persuasion sont mises seules en usage. Et Paul ne console pas seulement les fidèles en leur donnant un complice, mais encore en se rangeant lui-même parmi eux. « Parmi lesquels nous « tous aussi nous avons vécu ». — « Tous » : on ne peut dire que quelqu'un fût excepté. « Selon nos désirs charnels, faisant la volonté « de la chair et de nos pensées; et nous étions « par nature enfants de colère comme tous les « autres », c'est-à-dire : « N'ayant aucune pen- « sée spirituelle ». Mais pour que l'on ne soupçonne pas qu'il s'exprime ainsi pour attaquer la chair et qu'on ne voie là une grande faute, voyez comme il se met sur ses gardes : « Fai- « sant la volonté de la chair et de nos pen- « sées » : il désigne par là les affections de la volupté. Nous avons irrité Dieu, dit-il, nous l'avons mis en colère; en d'autres termes : Nous étions colère et rien autre chose. Car de même que l'enfant d'un homme est homme de sa nature, de même nous aussi, nous étions enfants de colère comme les autres. C'est-à-dire : Personne n'était libre, nous nous conduisions tous de manière à mériter la colère.

« Mais Dieu qui est riche en miséricorde (4)». Il ne dit pas seulement : « Miséricordieux » mais : « Riche en miséricorde ». Comme il dit ailleurs : « Dans l'abondance de votre misé- « ricorde », et encore : « Ayez pitié de moi se- « lon votre grande miséricorde ». (Ps. LXVIII, 17, et L, 1.)— « Par le grand amour dont il nous « a aimés ». Il montre l'origine de cet amour. Car ce n'est pas l'amour que nous méritions, mais la colère et le dernier châtiment... C'est donc l'effet d'une miséricorde infinie. « Et « lorsque nous étions morts par les péchés, il « nous a vivifiés dans le Christ (5) ». Encore la médiation du Christ, et la chose est digne de foi. En effet, si nos prémices vivent, nous vivons aussi : il a vivifié et lui et nous.

2. Voyez-vous que tout cela est dit de Jésus-Christ comme homme? Voyez-vous la grandeur suréminente de sa vertu en nous qui croyons? Les morts, les fils de colère, il les a vivifiés. Voyez-vous l'espérance à laquelle nous sommes appelés? « Il nous a ressuscités « et fait asseoir avec lui (6) ». Voyez-vous la gloire de l'héritage? Oui, dira-t-on : « Il nous « a ressuscités » c'est clair; mais ceci : « Il nous « a fait asseoir avec lui dans les cieux en Jésus- « Christ », comment l'établir? Comme : « Il « nous a ressuscités ». Car personne n'est encore ressuscité, sinon que par la résurrection du chef, nous aussi sommes ressuscités : ainsi que Jacob ayant adoré, sa femme par là même aussi adora Joseph. C'est de la même manière que nous sommes assis : car le corps est assis lorsque la tête est assise. Voilà pourquoi Paul ajoute : En Jésus-Christ. Ou si ce n'est pas cela, s'il nous a ressuscités par le baptême,

comment donc nous a-t-il fait asseoir? C'est que « Si nous partageons les souffrances du Christ, nous partagerons aussi sa royauté ». (II Timoth. II, 12.) Si nous mourons, nous partagerons la vie. Il est vraiment besoin de l'Esprit et de la révélation pour sonder la profondeur de ces mystères.

Ensuite pour vous convaincre, il ajoute : « Pour manifester dans les siècles à venir les « richesses abondantes de sa grâce, par sa « bonté pour nous dans le Christ Jésus (7) ». Car après avoir dit ce qui concerne le Christ, comme on pouvait demander : En quoi cela nous concerne-t-il, que le Christ soit ressuscité? il montre que cela nous concerne, en effet, puisque le Christ est uni à nous : outre qu'il fait voir ce qui nous touche en particulier, lorsqu'il dit : « Lorsque nous étions « morts par nos offenses il nous a ressuscités « et fait asseoir avec lui ». Ainsi donc, comme je le disais, ne conservez plus de doute, puisque vous avez pour preuves et les choses précédentes, et le chef, et la volonté que Dieu a eue de faire éclater sa bonté. En effet, comment la montrera-t-il, si cela ne se réalise point? Et il fera voir dans les âges futurs, quoi? que c'étaient de grands biens, et les plus sûrs de tous. Car maintenant les incrédules considèrent ce qu'on leur en dit comme des sottises : mais alors tous seront instruits. Voulez-vous savoir encore comment il nous a fait asseoir avec lui ? Ecoutez le Christ qui dit à ses disciples : « Vous serez assis sur douze « trônes, jugeant les douze tribus d'Israël »; et encore : « Mais d'être assis à ma droite et à « ma gauche, il ne m'appartient pas de vous « l'accorder à vous, mais à ceux à qui mon « Père l'a préparé ». (Matth. XIX, 28 et XX, 23.) C'est donc préparé. Et Paul dit bien : « Par sa « bonté pour nous dans le Christ Jésus ». En effet, être assis à droite, est le signe d'une dignité qui surpasse toutes les autres, et au-dessus de laquelle il n'y a rien. Il dit donc que nous serons assis nous-mêmes. C'est vraiment une richesse suréminente, une suréminente grandeur de vertu, que de nous faire asseoir avec le Christ. Quand vous auriez des milliers de vies, ne les sacrifieriez-vous pas pour cela? S'il fallait entrer dans le feu, ne devriez-vous pas y courir?

Jésus lui-même dit encore : « Je veux, par-« tout où je serai, que mes serviteurs y soient « également ». (Jean, XII, 26.) Quand on devrait se frapper la poitrine chaque jour pour obtenir un pareil bonheur, ne faudrait-il pas se hâter d'accepter? Songez où il nous a fait asseoir : « Au-dessus de toute « principauté et de toute puissance ». Et à côté de qui? A côté du Maître. Qui es-tu donc? Un mort, de sa nature enfant de colère. Et pour quelle bonne œuvre? Aucune. En vérité, voici bien le moment de s'écrier : « O profondeur « des trésors de la sagesse et de la science de « Dieu ! » (Rom. XI, 33.)

« Car c'est la grâce qui vous a sauvés (8)». De peur que la grandeur des bienfaits ne vous enfle le cœur, voyez comme il vous rabaisse : « C'est la grâce qui vous a sauvés par la foi ». Ensuite, de peur de porter atteinte au libre arbitre, il fait mention de ce qui nous appartient. Mais aussitôt il revient sur ses pas et dit : « Et cela ne vient pas de vous ». Pas même la foi ne vient de nous : car si Dieu n'était pas venu, s'il ne nous avait pas appelés, comment aurions-nous pu croire? « Comment croiront-« ils, s'ils n'entendent pas? » (Rom. X, 14.) De sorte que notre foi même ne vient pas de nous. « C'est un don de Dieu : ni des œuvres (9) ».— Est-ce que la foi suffirait pour sauver? — Afin de ne sauver ni les vaniteux, ni les nonchalants, Dieu a requis une foi agissante. Il dit que la foi sauve, mais par Dieu ; car si la foi a sauvé, c'est que Dieu a voulu. En effet, comment, dites-moi, la foi sauverait-elle sans les œuvres? Cela même est un don de Dieu, « Afin que nul ne se glorifie », afin de nous inspirer de la reconnaissance au sujet de la grâce. Quoi donc ! dira-t-on, est-ce que Dieu a prohibé la justification par les œuvres? Nullement : mais Paul dit : « Personne n'a été « justifié par ses œuvres », afin de montrer la grâce et la bonté de Dieu. Dieu n'a pas repoussé ceux qui ont les œuvres; mais il a sauvé par la grâce ceux qui étaient abandonnés des œuvres, afin que personne ne pût plus se glorifier.

3. Ensuite, de peur qu'en entendant dire que tout est l'effet de la foi et non des œuvres, vous ne vous abandonniez à la nonchalance, voyez ce qu'il ajoute : « Car nous sommes son « ouvrage, ayant été créés en Jésus-Christ « pour les bonnes œuvres que Dieu a prépa-« rées, afin que nous y marchions (10) ». Entendez bien ces paroles : il fait allusion ici à la régénération. En réalité, c'est une création nouvelle qui nous a fait passer du néant à l'être.

Nous sommes morts à ce que nous étions autrefois, je veux dire au vieil homme : ce que nous n'étions pas, nous le sommes devenus. C'est donc une création, et une création plus précieuse que l'autre : car à la première, nous devons de vivre; à la seconde, de bien vivre : « Pour les bonnes œuvres que Dieu a préparées, afin que nous y marchions ». Non afin que nous commencions, mais afin que nous y marchions : car nous avons besoin d'une vertu constante et soutenue jusqu'à notre fin. S'il nous fallait suivre une route conduisant à une capitale, et si, après avoir fait la plus grande partie du chemin, nous nous arrêtions lassés, au moment de toucher au but, il ne nous servirait de rien de nous être mis en marche : de même l'espérance à laquelle nous sommes appelés resterait inutile à ceux qui la possèdent, si nous ne marchions pas comme l'exige la dignité de celui qui nous a appelés.

Ainsi donc, appelés pour les bonnes œuvres, remplissons notre tâche avec persévérance. Car si nous avons été appelés, ce n'est pas pour en faire une, mais pour les faire toutes. De même qu'il y a en nous cinq sens, et que nous devons les employer tous à propos, nous devons agir de même à l'égard des vertus. Etre chaste et sans charité, être charitable et injuste, s'abstenir du bien d'autrui, mais ne pas faire l'aumône avec le sien, tout cela est inutile. Il ne suffit pas d'une seule vertu pour nous faire comparaître avec confiance au tribunal du Christ : il en faut beaucoup et de toute espèce, il nous les faut toutes. Ecoutez le Christ disant à ses disciples : « Allez et instruisez toutes les nations; enseignez-leur à garder tous mes commandements »; et encore : « Celui qui violera l'un de ces moindres commandements, sera appelé très-petit dans le royaume des cieux » (Matth. XXVIII, 19, et V, 19); c'est-à-dire, à la résurrection : Car cet homme-là n'entrera pas dans le royaume : l'Evangile appelle souvent royaume le temps même de la résurrection. « Celui qui en violera un sera appelé très-petit »... Nous sommes donc tenus de les observer tous.

Et voyez comment, sans l'aumône, il est impossible d'entrer dans le royaume : Comment, ne nous manquât-il que ce seul titre, nous irons au feu : « Allez-vous-en, maudits », est-il écrit, « au feu éternel préparé pour le diable et ses anges ». Pourquoi, pour quelle raison? Parce que j'ai eu faim, et que vous ne m'avez pas donné à manger : parce que j'ai eu soif et que vous ne m'avez pas donné à boire (Matth. XXV, 41.) Voyez-vous comment ce seul grief cause leur perte? Pour cette seule raison les vierges furent chassées de la chambre nuptiale, quoiqu'elles possédassent la chasteté; mais comme l'appui de l'aumône leur faisait défaut, elles n'entrèrent pas avec l'époux : « Recherchez la paix avec tous, et la sainteté sans laquelle nul ne verra le Seigneur ». (Héb. XII, 14.) Songez donc que si, sans la chasteté, il est impossible de voir le Seigneur, ce n'est pas à dire qu'avec la chasteté on doive nécessairement le voir : car souvent il y a un autre empêchement. Quand nous ferions toutes les autres bonnes œuvres, si nous n'aidons pas le prochain, nous n'entrerons pas pour cela dans le royaume. Qu'est-ce qui le prouve? L'exemple des serviteurs auxquels avaient été confiés les talents. Un homme dont la vertu était sans reproche, à qui il ne manquait rien d'ailleurs, fut rejeté justement, parce qu'il avait montré de la mollesse à faire fructifier l'argent.

Pour une simple injure on peut tomber dans l'enfer : Celui qui dit à son frère : « Fou » sera soumis à la géhenne du feu... Eût-on toutes les vertus, si l'on est porté à l'injure, on n'entrera pas dans le royaume. Et qu'on n'aille pas accuser Dieu de cruauté parce qu'il en exclut ceux qui sont tombés dans cette faute. Parmi les hommes mêmes, l'homme qui a commis la plus légère prévarication, enfreint une seule des lois, est banni des regards du monarque. Celui qui a porté une accusation calomnieuse, perd sa charge ; celui qui a été surpris en adultère, devient indigne ; il périt, quelles qu'aient pu être ses bonnes œuvres ; s'il a commis un meurtre et qu'il soit dénoncé, cela suffit pour le perdre. Que si les lois des hommes sont protégées avec tant de sollicitude, à combien plus forte raison celles de Dieu ! Mais il est bon, direz-vous. Jusques à quand proférerons-nous cet absurde propos ? Je dis absurde, non que Dieu ne soit pas bon, mais parce que nous croyons que sa bonté peut nous être en cela utile à quelque chose, malgré tout ce que nous avons pu dire à mille reprises sur ce sujet. Ecoutez ces mots de l'Ecriture : « Ne dites pas : Son infinie miséricorde pardonnera la multitude de mes péchés ». (Eccl. V, 6.) Il ne nous est pas défendu de dire : « Sa miséricorde est infinie » : à Dieu ne plaise !

Ce n'est pas cela qui nous est recommandé, bien au contraire : nous devons le dire et le répéter sans cesse, et Paul fait tous ses efforts pour cela. L'Ecriture a en vue ce qui suit : Ne vous confiez pas, dit-elle, à la bonté de Dieu pour pécher, et pour dire : « Sa miséricorde « pardonnera la multitude de mes péchés ».

4. En effet, si nous vous entretenons si souvent nous-mêmes de la bonté divine, ce n'est pas pour que nous y comptions au point de tout nous permettre, car alors cette bonté deviendrait le fléau de notre salut, c'est pour que nous ne désespérions pas dans nos péchés, et que nous fassions pénitence. C'est au repentir que vous pousse la bonté de Dieu, et non à des fautes nouvelles. Si la bonté divine vous déprave, vous ne faites que la compromettre aux yeux des hommes : tant on rencontre de gens qui accusent la longanimité de Dieu. Vous serez donc punis, si vous en usez autrement qu'il ne faut. Dieu est bon ? Oui, mais il est équitable dans ses jugements. Il pardonne les péchés ? Oui, mais il rend à chacun selon ses œuvres. Il passe par-dessus les iniquités, il efface les fautes ? Oui, mais il les compte. Mais n'y a-t-il pas contradiction? Non, seulement il s'agit de distinguer les temps. Dieu efface les iniquités ici-bas par le baptême et la pénitence; il pèse là-haut nos actions avec le feu et les tortures. Mais, dira-t-on, si peu de péchés, si un seul suffit pour me faire rejeter et exclure du royaume, pourquoi ne pas m'abandonner à tous les vices? C'est le langage d'un serviteur ingrat : néanmoins nous ne le laisserons point sans réponse. Ne faites pas le mal, dans votre propre intérêt : car si nous devons être tous également exclus du royaume, nous ne serons pas tous également punis dans la géhenne; il y aura des degrés dans le châtiment. Si vous et lui, vous avez bravé l'un et l'autre les commandements, vous serez exclus pareillement du royaume à quelque degré que vous vous soyez rendus coupables : mais si votre témérité n'a pas été égale, si elle a été plus grande chez l'un, moindre chez l'autre, cette différence se retrouvera dans les tourments de la géhenne.

Pourquoi donc, dira-t-on, ceux qui ne font pas l'aumône sont-ils menacés de s'en aller dans le feu, et non-seulement dans le feu, mais dans le feu préparé pour le diable et pour ses anges ? Pourquoi, pour quelle raison ? Parce que rien n'irrite Dieu, comme l'injustice commise envers des amis. En effet, s'il faut aimer ses ennemis, celui qui se détourne même de ceux qui l'aiment, et qui en cela se montre pire que les païens eux-mêmes, quel châtiment ne méritera-t-il point ? De sorte que c'est justement qu'un péché pareil envoie son auteur rejoindre le diable. Car il est écrit : Malheur à qui ne fait pas l'aumône ! S'il en était ainsi au temps de l'ancienne loi, à plus forte raison en est-il de même dans celui du Nouveau Testament. Si à une époque où il était permis de posséder de l'argent, d'en jouir, d'y veiller, la Providence tenait tellement à ce que les pauvres fussent assistés, à combien plus forte raison doit-il en être ainsi, depuis qu'il nous est ordonné de renoncer à tout ! Que ne faisait-on point alors ! On payait des dîmes, et de doubles dîmes : on venait en aide aux orphelins, aux veuves, aux étrangers... Et l'on vient me dire avec admiration : Un tel donne la dîme. N'est-ce pas un grand sujet de honte que ce qui n'excitait point d'admiration chez les Juifs, en cause, quand il s'agit de chrétiens ? S'il y avait danger alors à ne pas acquitter la dîme, songez quel doit être aujourd'hui le péril. L'ivrognerie également, est exclue du royaume. Mais quel est le langage de la multitude ? Eh bien ! dit-on, si un tel a le même sort que moi, ce ne sera pas pour moi une faible consolation. Que répondre à cela ? D'abord que votre châtiment ne sera pas le même, à tous deux : et que d'ailleurs, il n'y a pas là de consolation. C'est une consolation que de souffrir en compagnie, quand les épreuves sont modérées : mais quand elles sont extrêmes et nous mettent hors de nous, la douleur ne nous permet plus de goûter cette consolation. Dites à celui qu'on torture et qu'on a fait monter sur le bûcher : Un tel endure le même supplice : cette consolation le trouvera insensible. Est-ce que tous les Israélites n'ont pas péri en même temps ? En quoi s'en trouvèrent-ils consolés ? et au contraire, ne fut ce point pour eux un surcroît de douleur ? Aussi disaient-ils : Nous sommes perdus, exterminés, anéantis. Où voyez-vous une consolation ? C'est en vain que nous recourons pour nous consoler à ces suppositions. Il n'y a qu'une consolation : c'est de ne pas tomber au feu inextinguible : une fois qu'on y est, plus de consolation : partout les grincements de dents, les pleurs, le ver qui ne meurt point, le feu inextinguible. Sentirez-vous, je vous le demande,

aucun soulagement, au milieu d'une telle détresse et de pareilles angoisses ? Ah ! vous aurez sans doute alors tout votre sang-froid !

Je vous en prie et vous en conjure, ne nous faisons point à nous-mêmes ces illusions, ne nous consolons point par de tels discours, mais faisons les choses qui peuvent nous sauver. Il vous est offert d'aller vous asseoir auprès du Christ, et voilà de quoi vous vous occupez ! Quand bien même vous n'auriez pas commis d'autre péché, à quel châtiment ne vous exposeriez-vous pas en proférant de telles paroles, en vous montrant nonchalants, insensés et négligents, au point de tenir ce langage quand une récompense pareille vous est proposée ? Oh ! quels ne seront pas vos gémissements, quand vous entendrez alors appeler au royaume et aux honneurs ceux qui auront fait le bien ! quand vous verrez d'anciens esclaves, des hommes de basse naissance, appelés à partager éternellement le trône royal, pour prix de quelques épreuves endurées ici-bas ! Ce spectacle ne sera-t-il pas pour vous pire que le supplice ? Si dans ce monde l'élévation de certains hommes vous semble plus douloureux que le plus cruel châtiment, bien que vous n'ayez rien à souffrir, si ce spectacle suffit pour vous torturer, vous arracher des gémissements et des larmes, et vous faire trouver mille morts douces en comparaison, quelle ne sera pas alors votre souffrance ? S'il n'y avait pas d'enfer, l'idée même du royaume ne serait-elle pas suffisante pour faire votre supplice ? Et qu'il en sera ainsi, c'est ce que l'expérience nous révèle assez. Cessons donc de nous abuser nous-mêmes avec de telles paroles, veillons, songeons à notre salut, pratiquons la vertu, et excitons-nous nous-mêmes aux bonnes œuvres, afin que nous soyons jugés dignes d'obtenir cette gloire incomparable en Jésus-Christ Notre-Seigneur.

HOMÉLIE V.

C'EST POURQUOI SOUVENEZ-VOUS QU'AUTREFOIS, VOUS GENTILS SELON LA CHAIR, VOUS ÉTIEZ APPELÉS INCIRCONCISION, A CAUSE DE LA CIRCONCISION FAITE DE MAIN D'HOMME DANS LA CHAIR ; PARCE QUE VOUS ÉTIEZ EN CE TEMPS-LA SANS CHRIST, SÉPARÉS DE LA SOCIÉTÉ D'ISRAEL, ÉTRANGERS AUX ALLIANCES DE LA PROMESSSE, N'AYANT PAS D'ESPÉRANCE, ET SANS DIEU EN CE MONDE. (II, 11, 12 JUSQU'A 16.)

Analyse.

1 et 2. De la vocation des gentils et de la constitution de l'Eglise.
3 et 4. Des rapports de l'âme et du corps.

1. Bien des choses montrent la bonté de Dieu à notre égard : la première, c'est de nous avoir sauvés par lui-même, et cela, de la manière qu'on sait ; la seconde c'est l'état où nous nous trouvions quand il nous a sauvés ; la troisième, c'est le degré auquel il nous a élevés. Toutes ces choses, par elles-mêmes, sont la meilleure preuve de sa bonté. Et Paul les aborde toutes dans l'épître que nous lisons. Il a dit que nous étions morts par nos fautes, enfants de colère quand Dieu nous sauva : il dit maintenant à quel niveau Dieu nous a por-

tés. « C'est pourquoi, souvenez-vous », dit-il. C'est notre coutume à tous, lorsque nous avons été relevés d'un abaissement profond, ou promus encore plus haut, de perdre jusqu'au souvenir de notre état précédent, à mesure que nous nous habituons à notre gloire présente. De là ces mots : « C'est pourquoi sou- « venez-vous ».— « C'est pourquoi », entendez : puisque nous avons été créés pour les bonnes œuvres. Il n'en faut pas davantage pour nous persuader de pratiquer la vertu. « Souvenez- « vous ». C'est assez de ce souvenir pour nous inspirer de la reconnaissance à l'égard de notre bienfaiteur. « Qu'autrefois vous, gentils ». Voyez comment il rabaisse les avantages des Juifs, et relève les gentils de leur infériorité, laquelle n'était qu'apparente : c'est sur la conduite et les mœurs qu'il s'appuie pour convaincre les uns et les autres. « Vous étiez appelés incir- « concision ». Le privilége était nominal, la supériorité charnelle : incirconcision, circoncision, peu importe. « A cause de la circonci- « sion faite de main d'homme dans la chair ; « parce que vous étiez dans ce temps-là sans « Christ, séparés de la société d'Israël, étran- « gers aux alliances de la promesse, n'ayant « pas d'espérance, et sans Dieu en ce monde ».

C'est vous, dit-il, que les Juifs appellent ainsi. Mais pourquoi donc, voulant montrer le bienfait par lequel ils ont été réunis à Israël, au lieu de rabaisser la dignité d'Israël, l'exalte-t-il au contraire en cela? Il l'exalte là où il est nécessaire, mais il la rabaisse dans les choses qui ne devinrent pas communes aux gentils. Car il dit plus loin : « Vous êtes concitoyens « des saints, et de la maison de Dieu (19) ». Considérez comment il ne la rabaisse pas là. Mais ici il dit : Ces choses sont indifférentes. Ne croyez pas qu'il y ait une différence, parce que vous n'avez pas reçu la circoncision. Ce qui était dur, c'était d'être sans Christ, d'être séparés de la société d'Israël (et cette séparation ne provenait point de l'incirconcision) ; c'était d'être étrangers aux alliances de la promesse, de ne pas avoir l'espérance, d'être sans Dieu en ce monde : ces avantages étaient particuliers au peuple juif.

Il a parlé des choses du ciel : il parle aussi de celles de la terre, qui étaient un grand sujet de gloire pour les Juifs. De même le Christ, consolant ses disciples, après leur avoir dit : « Bienheureux ceux qui ont été persécutés à « cause de la justice, parce que le royaume des « cieux leur appartient », ajoute cette considération d'un ordre inférieur : car c'est ainsi « qu'ils ont persécuté les prophètes qui ont « existé avant vous ». (Matth. v, 10, 12.) A ne considérer que l'élévation, c'est moins important : mais si l'on regarde à la proximité de l'exemple et à la conviction, cet argument paraît fort, persuasif et puissant. On sait donc ce qu'il faut entendre ici par « Société ». Paul ne dit pas : En dehors, mais : « Séparés de la société » ; il ne dit pas : Indifférents, mais : Non participants, « Etrangers ». Les expressions sont très-fortes : elles indiquent une séparation complète. En effet, il y avait même des Israélites en dehors de la société d'Israël, mais à cause de leur négligence, comme exclus de l'alliance et non comme étrangers. Qu'étaient-ce maintenant que les alliances de la promesse? On se rappelle la promesse divine : « Je « te donnerai cette terre à toi et à ta race », et le reste. « N'ayant pas l'espérance, et sans « Dieu ». Ils adoraient bien des dieux, mais c'étaient des dieux sans réalité : une idole n'est rien.

« Mais maintenant que vous êtes dans le Christ « Jésus, vous qui étiez autrefois éloignés, vous « avez été rapprochés par le sang de ce même « Christ. Car c'est lui qui est notre paix, lui qui « des deux choses en a fait une seule détruisant « dans sa chair le mur de séparation, leurs ini- « mitiés (13, 14) ». Voilà donc cette grande chose, dira-t-on? C'est notre entrée dans la société des Juifs? Que dis-tu? Tout ce qui est au ciel et sur la terre a été restauré et tu viens maintenant nous parler des Israélites? Oui, dit Paul, car les premières choses ont besoin de la foi pour être admises ; celles-ci se voient par les « faits eux-mêmes. « Mais maintenant que vous « êtes en Jésus-Christ, vous qui étiez autrefois « éloignés, vous avez été rapprochés de la so- « ciété ». — « Eloignés, rapprochés » : c'est le fait du seul libre arbitre. « Car c'est lui qui est « notre paix, lui qui des deux choses en a fait « une seule ».

2. Qu'est-ce à dire : « Des deux choses une « seule? » Il ne veut pas dire qu'il nous ait conféré la même noblesse, mais bien qu'il nous a promus avec ceux qui en étaient revêtus déjà, à une noblesse plus haute... D'ailleurs, le bienfait a été plus grand en ce qui nous touche. Les Juifs avaient reçu des promesses, ils étaient tout près : nous, rien ne nous avait été promis, et nous étions plus éloignés. C'est pourquoi il

dit : « Et les gentils, à glorifier Dieu pour sa « miséricorde ». (Rom. xv, 19.) Dieu avait promis aux Israélites, mais ils se montrèrent indignes : à nous, il n'avait rien promis, nous étions même étrangers ; nous n'avions rien de commun avec eux, et il nous a réunis, non pas en nous rapprochant des Juifs, mais en formant d'eux et de nous un seul corps. Je recourrai à un exemple : Supposons deux statues, l'une d'argent, l'autre de plomb ; on les fond toutes deux ; et deux statues d'or sortent du moule. C'est ainsi que Dieu a fait de deux choses une seule. Autre exemple : Soit un esclave et un fils adoptif, l'un et l'autre coupables d'offenses ; l'un proclamé enfant par le héraut, l'autre fugitif et ne connaissant pas même son père. Qu'après cela tous deux deviennent héritiers et enfants légitimes. Les voilà portés à la même dignité : ils sont devenus une même chose, l'un venant de plus loin, l'autre de plus près, et promu seulement à la qualité de légitime qui lui manquait avant l'offense.

« Détruisant le mur de séparation ». Ce que c'est que ce mur de séparation, il l'explique en disant : « Leurs inimitiés dans sa chair ». — « Abolissant par sa doctrine la loi des préceptes « (15) ». Selon quelques-uns, le mur de séparation, c'est la loi : alors Paul aurait appelé la loi ainsi parce qu'elle ne permettait pas aux Juifs d'avoir des rapports avec les païens... Quant à moi, je ne le pense pas : je pense qu'il appelle ainsi la haine qui est comme une cloison mitoyenne qui nous sépare de Dieu, ainsi que le prophète dit : « Est-ce que vos « péchés ne s'élèvent pas entre vous et moi ? » Et c'est à bon droit ; car c'était bien une sorte de mur, en effet, que la haine qui séparait Dieu des Juifs et des païens. Tant que la loi subsista, cette haine, loin de diminuer, ne faisait que s'accroître. « La loi », est-il écrit, « produit la « colère ». (Rom. iv, 15.) Comme dans cet endroit, en disant : La loi produit la colère, il n'entend pas la loi absolument, mais la loi, quand nous la transgressons : de même ici il l'appelle mur de séparation, à cause de la haine produite par les infractions. La loi était une cloison, mais une cloison de sûreté, comme un rempart. Ecoutez encore ces paroles du prophète : « J'ai mis un rempart autour de « lui ». (Isaïe, v, 2.) Et ailleurs : « Tu as dé« truit son rempart, et tous ceux qui passent « sur la route la vendangent ». (Ps. lxxix, 13.) C'est donc bien une cloison de sûreté. Ailleurs : « Je renverserai son rempart, et il sera foulé « aux pieds ». Et encore : « Il a donné la loi « pour protection ». (Isaïe, v, 5, et viii, 20.) Et enfin : « Faisant miséricorde et justice, le Sei« gneur a fait connaître ses jugements à Is« raël ». (Ps. ciii, 6, 7.) Mais ce mur de séparation, au lieu de rester une défense, devint un obstacle qui les séparait de Dieu. Tel fut ce mur de séparation qui avait commencé par être un rempart.

Comment fut détruit ce mur, Paul l'indique lorsqu'il ajoute : « La haine dans sa chair ». — « Abolissant la loi des préceptes ». Comment ? En y mettant son cachet, et en détruisant ainsi la haine. Mais ce n'est pas seulement par là qu'il fit cesser la haine, c'est encore par l'observation de la loi. — Eh quoi ! acquittés de notre précédente infraction, nous voilà donc obligés de nouveau à l'observation ? — C'eût été remettre les choses dans leur état ; mais la loi même, il l'abolit : « Abolissant par « sa doctrine la loi des préceptes ». O charité ! il nous a donné une loi, afin que nous l'observions ; puis, comme nous ne l'avons pas observée, au lieu de nous punir, il a été jusqu'à abroger la loi : c'est comme si quelqu'un, après avoir confié un enfant à un gouverneur, le voyant refuser d'obéir, le délivrait de son gouverneur et l'emmenait. Quelle bonté dans ce bienfait ! Et que signifie : « Abolissant par « sa doctrine ? » Il montre ici la grande différence qui sépare le précepte des doctrines. Ou c'est de la foi qu'il parle, en employant ce mot doctrine : car c'est par la foi seule que la doctrine peut nous sauver ; ou c'est du précepte évangélique ; par exemple, le Christ a dit : « Je vous le dis, ne vous irritez nulle« ment ». Tout cela revient à dire : Si vous croyez que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, vous serez sauvés. Et encore : « Près de toi « est la parole, dans ta bouche et dans ton « cœur ». (Rom. x, 8.)

3. Ne dites pas : Qui montera dans le ciel, ou qui descendera dans l'abîme, ou qui l'a tiré du milieu des morts ? Pour vie il a introduit la foi. Car afin de ne pas nous sauver au hasard, d'une part, il s'est soumis de lui-même au supplice, et de l'autre, il a exigé la foi par la doctrine. « Pour former des deux en lui« même un seul homme nouveau ». Voyez-vous comment le païen n'est pas devenu Juif, mais comment l'un et l'autre ont passé à un

troisième état? Si Jésus a aboli la loi, ce n'a pas été pour rendre le païen Juif, mais pour créer de tous deux le nouvel homme. Et c'est justement que partout il emploie cette expression : « Créer », il ne dit pas transformer, afin de montrer la puissance déployée dans cette opération, et que, si la création est une chose visible, cette autre création n'est pas moindre pour cela, et que nous ne devons pas plus nous y dérober qu'aux sujétions de la nature. « Pour former en lui-même », c'est-à-dire par lui-même. — Il n'a pas confié ce soin à un autre : c'est lui-même qui ayant fondu ensemble, de lui-même, ces deux métaux, a mis au jour un nouveau métal miraculeux, auquel il avait commencé par s'identifier lui-même. Voilà ce que signifie : « En lui-même » ; c'est que lui-même, tout le premier, avait fourni le type et le modèle. D'un côté ayant pris le Juif, de l'autre le païen, et s'étant placé entre eux, il les a mêlés, en effaçant tout ce qui les distinguait, et les a refondus d'en-haut, au moyen du feu et de l'eau, non plus de l'eau et de la terre, mais de l'eau et du feu. Il est devenu Juif circoncis, il est devenu anathème, il est devenu païen infidèle, et quelque chose de plus que les païens et les Juifs.

« Dans un seul homme nouveau ». — « En faisant la paix », en les mettant en paix avec Dieu et les uns avec les autres. S'ils étaient restés Juifs et païens, ils ne se seraient pas réconciliés ; et si chacun d'eux n'avait pas dépouillé son état propre, comment auraient-ils passé à un état supérieur ? Le Juif ne s'unit au païen que du moment où il devient fidèle. Supposez en bas, deux appartements séparés, et en haut un seul grand et admirable ; les habitants des deux premiers ne commenceront à se voir, qu'une fois réunis dans le troisième. « Faisant « la paix », surtout à l'égard de Dieu ; c'est ce qui résulte de la suite. Que dit-il, en effet? « Et pour réconcilier à Dieu par la croix, les « deux réunis en un seul corps (16) ».

Il ne dit pas concilier, mais « Réconcilier », pour montrer qu'auparavant la nature humaine se prêtait facilement à la conciliation, comme au temps des saints et avant la loi. « En un seul corps » (le sien) « à Dieu ». Comment? En subissant lui-même sur la croix le châtiment encouru. « Tuant en lui-même l'inimitié ». Rien de plus juste ni de plus solennel que ces expressions. Sa mort, veut dire Paul, a tué, meurtri, exterminé la haine ; cette mort qu'il n'a pas prescrite à un autre, dont il n'a pas été seulement l'auteur, mais encore la victime. Il ne dit pas : « Détruisant », ni : « Supprimant », mais, ce qui est plus fort que tout : « Tuant », de sorte qu'elle ne pût se relever. Qu'est-ce donc qui la ressuscite ? L'excès de notre perversité. Tant que nous restons dans le corps du Christ, tant que nous demeurons unis, elle ne ressuscite pas, elle reste morte ; ou plutôt, celle-là ne ressuscite jamais. Mais si nous en enfantons une autre, ce n'est plus la faute de celui qui a tué et anéanti la première ; c'est vous qui donnez le jour à une autre haine. Car la pensée de la chair est inimitié contre Dieu. Si nous n'avons point de pensées charnelles, il n'y aura pas de nouvelle haine engendrée, et la paix subsistera.

4. Songez combien il est affreux, quand Dieu a fait tant de choses pour procurer notre réconciliation, et qu'il l'a opérée, de revenir à l'inimitié. Cette inimitié-là, ce n'est plus le baptême, mais l'enfer qui l'attend, ce n'est plus la rémission, mais le jugement. Pensée de la chair, délice, mollesse ; pensée de la chair, convoitise et tous les péchés. Pourquoi cette expression : Pensée de la chair? Cependant sans l'âme la chair ne peut rien. Paul ne dit pas cela pour accuser la chair ; de même quand il dit : « L'homme animal », il ne parle pas ainsi pour accuser l'âme, il veut faire entendre que l'âme pas plus que le corps ne sont suffisants par eux-mêmes, en l'absence de la grâce d'en-haut, à rien faire de grand ni de généreux. Voilà pourquoi il appelle animales les choses que l'âme produit par elle-même ; et charnels les actes du corps livré à lui-même ; non parce que ces actes sont naturels, mais parce que, faute de l'appui divin, ils se pervertissent. C'est une excellente chose que les yeux ; mais, en l'absence de la lumière, ils causent des maux innombrables : il n'en faut accuser que leur faiblesse, et non la nature. Si ces maux provenaient de la nature, jamais les yeux ne nous seraient bons à rien. Il n'y a pas de maux naturels. Qu'est-ce donc que les pensées charnelles ? Les péchés. Quand la chair prend le dessus sur celui qui la mène, elle engendre des maux innombrables. Car le mérite de la chair, c'est de rester soumise à l'âme ; son vice, c'est de dominer l'âme. Un cheval beau et agile ne peut déployer ses qualités sans un écuyer; de même la chair n'est bonne que lorsque nous savons réprimer ses

élans désordonnés. — Mais un écuyer ne saurait pas davantage se signaler si l'art lui fait défaut; dans ce cas il est plus nuisible qu'utile. De toute manière donc, il faut veiller. L'esprit, ce principe vigilant, rend l'écuyer plus vigoureux : il embellit et le corps et l'âme. De même que l'âme embellit le corps qu'elle anime, et ne peut le déserter, lui retirer son action intérieure, sans le rendre repoussant, à la manière d'un peintre qui confondrait toutes les couleurs; car alors chaque partie tombe promptement en dissolution et en pourriture : de même quand l'esprit a abandonné à eux-mêmes le corps et l'âme, ils font voir une laideur encore plus affreuse.

Ne vous déchaînez donc point contre le corps comme inférieur à l'âme. Et je ne veux pas non plus accuser l'âme en tant qu'impuissante sans le concours de l'esprit. Mais s'il faut le dire, l'âme mérite plus de sévérité. En effet, le corps est incapable sans l'âme, de faire aucun mal; l'âme au contraire, en fait beaucoup sans le concours du corps; elle en fait encore beaucoup dans un corps paralysé et réduit à l'immobilité, par exemple, par les sortiléges des magiciens, des envieux, des sorciers. D'ailleurs, les débauches du corps ne proviennent point des nécessités auxquelles il est soumis, mais de la négligence de l'âme : le corps exige de la nourriture, et non des excès. Au moyen d'un frein solide, je peux arrêter la course d'un cheval; mais le corps ne saurait réprimer l'âme dans ses écarts. Pourquoi donc parler des pensées de la chair? Parce qu'alors la chair devient responsable. Elle pèche, quand elle prend le dessus, quand elle dépouille l'esprit, et ôte à l'âme le gouvernement. Le mérite du corps consiste donc à céder à l'âme; car par lui-même il n'est ni bon ni mauvais. Que pourrait faire le corps livré à lui-même? C'est donc par son union, par sa soumission que le corps est bon : par lui-même il n'est ni bon ni mauvais; mais il est capable de se porter au bien ou au mal. Le corps a des appétits, mais ce n'est pas de fornication ni d'adultère, c'est de commerce sexuel : le corps a des appétits, non de débauche, mais de nourriture; non d'ivresse, mais de boisson. Comment le corps n'aspire point à l'ivresse, vous allez vous en convaincre : dès que vous dépassez la mesure et ses forces, il cesse de résister. Tout le reste est le fait de l'âme, par exemple, lorsqu'elle se plonge dans les plaisirs charnels, lorsqu'elle s'appesantit. En effet, si le corps est beau, l'âme est plus belle encore... Or, ainsi que l'or est plus précieux que le plomb, et néanmoins exige du plomb pour la soudure; de même l'âme a besoin du corps : ou si l'on veut, comme un enfant de bonne famille a besoin d'un gouverneur. Et ne vous étonnez pas des exemples que je cite. Quand nous parlons de choses puériles, ce n'est pas l'âge que nous blâmons, mais les choses qui en ont le caractère : de même pour le corps. Mais il est possible de quitter la chair, si nous le voulons, comme aussi la terre, pour les cieux et pour l'Esprit. Car être quelque part, cela s'entend moins du lieu que de la disposition d'âme. Souvent nous disons de personnes présentes en un lieu : Vous n'y étiez pas. Que dis-je? Souvent nous disons : Vous n'êtes pas en vous-même, je ne suis pas en moi-même; et cependant quoi de plus sensible que cette présence en soi-même? Néanmoins nous employons ce terme : soyons donc en nous-mêmes, dans les cieux, dans l'Esprit. Restons dans la paix et dans la grâce de Dieu, afin que, débarrassés de toutes les choses charnelles, nous puissions obtenir les biens promis en Jésus-Christ Notre-Seigneur, avec qui gloire, puissance, honneur, au Père et au Saint-Eprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE VI.

ET, VENANT, IL A ANNONCÉ LA PAIX, ET A VOUS QUI ÉTIEZ LOIN, ET A CEUX QUI ÉTAIENT PRÈS ; PARCE QUE C'EST PAR LUI QUE NOUS AVONS INTRODUCTION LES UNS ET LES AUTRES, DANS UN SEUL ESPRIT, AUPRÈS DU PÈRE. VOUS N'ÊTES DONC PLUS DES HÔTES ET DES ÉTRANGERS, MAIS DES CONCITOYENS DES SAINTS, ET DE LA MAISON DE DIEU ; BATIS SUR LE FONDEMENT DES APÔTRES ET DES PROPHÈTES, LE CHRIST JÉSUS ÉTANT LUI-MÊME PIERRE ANGULAIRE ; SUR LEQUEL TOUT L'ÉDIFICE CONSTRUIT S'ÉLÈVE COMME UN TEMPLE SACRÉ DANS LE SEIGNEUR; SANS LEQUEL VOUS ÊTES BATIS VOUS-MÊMES POUR ÊTRE UNE DEMEURE DE DIEU PAR L'ESPRIT. (II, 17-22 JUSQU'A III, 8.)

—

Analyse.

1-3. Eloge de saint Paul. — Qualités requises pour l'apostolat.
4. Tableau des malheurs de l'Eglise et de l'empire au temps de saint Jean Chrysostome.

1. Il n'a pas eu recours, dit Paul, à l'intermédiaire d'un messager ni d'un interprète : c'est lui-même qui nous a tout révélé par lui-même. Il ne nous a dépêché ni ange ni archange, attendu qu'il n'appartenait de guérir de si grands maux et d'annoncer ce qui était arrivé qu'à lui-même, descendant ici-bas. Le Maître a pris le rôle d'un ministre et presque d'un serviteur : il est venu, il a annoncé la paix : « A vous », dit-il, « qui étiez loin et à « ceux qui étaient près ». — « Près », ceci est pour les Juifs considérés par rapport à nous. « Loin », par là il fait allusion aux gentils, comme étrangers aux alliances. « Parce que « c'est par lui que nous avons introduction les « uns et les autres, dans un seul Esprit, au- « près du Père ». Il parle de la paix avec Dieu, de notre réconciliation. D'ailleurs Jésus dit lui-même : « Je vous laisse ma paix, je vous « donne ma paix »; et encore : « Ayez con- « fiance, j'ai vaincu le monde »; et aussi : « Tout ce que vous aurez demandé en mon « nom, vous l'obtiendrez »; et enfin : « Parce « que le Père vous aime ». Voilà des signes de la paix conclue avec les uns et les autres. Avec les premiers, comment? « Parce que « c'est par lui que nous avons accès les uns « et les autres dans un seul Esprit ». Non pas vous à un moindre degré, ni eux à un degré supérieur : la grâce a été uniforme. Il a détruit la colère par la mort, il nous a rendus aimables à Dieu par l'Esprit. Voilà encore le mot « Dans » pris dans le sens de « Par » : c'est par lui et par l'Esprit qu'il nous a donné accès.

« Vous n'êtes donc plus des hôtes et des « étrangers, mais des concitoyens, des saints ». Voyez-vous? ce n'est pas seulement dans la cité des Juifs, c'est dans celle de ces grands et saints personnages, les Abraham, les Moïse, les Elie que nous voilà enrôlés et publiquement admis? Car ceux qui parlent de la sorte, dit Paul, font voir qu'ils cherchent une patrie. « Vous n'êtes donc plus des hôtes et des étran- « gers ». Ceux qui ne doivent pas obtenir les biens célestes sont des étrangers : car le Fils est éternel. « Et de la maison de Dieu ». Ce que les Juifs avaient eu dès l'origine et gardé à travers tant d'épreuves, la grâce de Dieu vous l'a procuré. « Bâtis sur le fondement des « apôtres et des prophètes ». Voilà l'espoir de la vocation. Voyez comment il mêle tout. Les païens, les Juifs, les apôtres, les prophètes, le Christ; et tantôt il emploie l'image d'un corps, tantôt celle d'un édifice pour exprimer la cohésion. « Bâtis sur le fondement des apôtres

« et des prophètes ». En d'autres termes, le fondement, ce sont les apôtres et les prophètes. Et en première ligne il place les apôtres, venus les derniers : sans doute pour indiquer que le fondement est formé des uns et des autres, que le tout forme un édifice unique reposant sur une base unique. Représentez-vous les païens ayant pour base les patriarches. Ici l'expression est encore plus propre que celle de greffe qu'on trouve ailleurs, et qui est plus frappante.

Ensuite il poursuit : « Le Christ Jésus étant « pierre angulaire », montrant que c'est le Christ qui retient tout dans l'union. Car c'est la pierre angulaire qui retient assemblés et les murs et les fondations. « Sur lequel tout l'édi- « fice construit s'élève ». Voyez comment le Christ relie le tout. Il montre Jésus tantôt rassemblant d'en-haut et retenant dans l'union toutes les parties de l'ensemble, tantôt supportant d'en-bas tout l'édifice, et lui servant de base. Cette parole : « Il a créé en lui pour « former un seul homme nouveau », fait voir aussi que la réunion des deux parois s'est opérée par son intermédiaire, et encore que la création a été faite en lui. « Premier-né de « toute créature », est-il écrit (Colos. I, 15) ; c'est-à-dire, qu'à lui seul il soutient tout. « Sur lequel tout l'édifice construit s'élève ». Nommez le toit, les murs, tout ce que vous voudrez : c'est lui qui supporte tout. Ailleurs il est nommé fondement : « Personne ne peut « poser un autre fondement que celui qui est « posé, lequel est Jésus-Christ ». (I Cor. III, 11.) « Sur lequel tout l'édifice construit »... Ici il indique et montre une vie irréprochable, comme la condition indispensable, à défaut de laquelle on ne peut être posé là. « S'élève « comme un temple sacré dans lequel vous « êtes bâtis vous-mêmes ». Il répète souvent cela : « Dans le temple sacré pour être une « demeure de Dieu dans l'Esprit ». A quoi bon cette construction ? A ce que Dieu habite en ce temple. Car chacun de vous est un temple, et vous tous pris ensemble, et il habite comme dans le corps du Christ, et il habite comme en un temple spirituel. Voilà pourquoi il ne dit pas « Accès », mais « Introduc- « tion » : c'est que nous ne sommes pas venus de nous-mêmes : c'est lui qui nous a introduits; car il est écrit : « Personne ne vient « vers le Père, sinon par moi »; et encore : « Je suis la voie, et la vérité et la vie ». — « Un temple sacré dans lequel vous êtes bâtis « vous-mêmes ».

2. Il revient à son premier exemple, et il les joint aux saints, ne permettant jamais qu'ils soient détachés du Christ. Ce saint édifice durera donc jusqu'à son avènement, et c'est pour cela que Paul a dit : « Comme un « habile architecte j'ai posé le fondement ». Et encore au même endroit : « Personne ne « peut poser un autre fondement que celui « qui est posé, lequel est le Christ ». (I Cor. III, 10, 11.) Voyez-vous qu'il faut prendre les exemples non dans le sens absolu, mais dans le sens relatif au sujet en question ? Il use d'exemples en cet endroit, comme lorsque le Christ dit que le Père est un laboureur, et que lui-même est une racine.

« C'est pour cela que moi, Paul, je suis le « prisonnier du Christ Jésus, pour vous, gen- « tils. (III, 1.) » Il a dit l'infinie sollicitude du Christ : il passe maintenant à la science, petite sans doute, nulle en comparaison de la première, mais suffisante elle-même à gagner les âmes. Voilà pourquoi moi-même, dit-il, je suis enchaîné. Car si mon Maître a été crucifié pour vous, à bien plus forte raison suis-je enchaîné. Non-seulement il a été lié, mais il permet encore que ses serviteurs le soient pour vous, les gentils. Voilà qui donne à penser : Non-seulement nous ne vous détestons point, mais nous sommes enchaînés à cause de vous, et moi j'ai obtenu cette grâce inestimable. « Car vous avez appris sans doute que « Dieu m'a confié la dispensation de sa grâce « en votre faveur (2) ». Il fait allusion à la prédiction que Dieu avait faite à Damas touchant lui-même à Ananie : « Va, car cet « homme m'est un vase d'élection pour por- « ter mon nom devant les gentils et les rois ». Par « Dispensation de la grâce », il entend la révélation. C'est comme s'il disait : Ce ne sont pas les hommes qui m'ont instruit, Dieu a daigné me faire une révélation particulière à cause de vous. « Il m'a dit : Va, parce que je « t'enverrai loin chez les gentils ». (Actes, XXII, 21.) C'est justement qu'il emploie ce mot de « Dispensation ». En effet, c'était une grande marque de providence que d'appeler d'en-haut celui que rien ne pouvait convaincre, de lui dire : « Saül, Saül, pourquoi me « persécutes-tu ? » et de l'aveugler de cette lumière ineffable.

« Car vous avez appris sans doute que Dieu

« m'a confié la dispensation de sa grâce en « votre faveur, puisque, par révélation, il m'a « fait connaître ce mystère, comme je vous « l'ai écrit plus haut en peu de mots (3) ». Sans doute il les en avait informés par quelques personnes, ou il leur avait écrit peu de temps auparavant. Il montre ici que tout vient de Dieu, que nous n'avons contribué pour rien. En effet, dites-moi, ce grand, cet admirable Paul, qui avait étudié la loi, qui avait reçu une instruction si parfaite aux pieds de Gamaliel, n'est-ce point la grâce qui le sauva? C'est à bon droit qu'il nomme cela mystère : c'est bien un mystère que d'avoir élevé subitement les gentils à une noblesse supérieure à celle des Juifs. — « Comme je vous l'ai écrit « plus haut en peu de mots ». — « De sorte « que, lisant, vous pouvez comprendre (4) ». Ah ! ainsi il n'écrivait pas tout, ni tout ce qu'il fallait écrire. Mais ici c'était la nature de la chose qui le voulait : ailleurs, c'était la perversité, comme chez les Hébreux, comme chez les Corinthiens. « De sorte que, lisant, « vous pouvez comprendre l'intelligence que « j'ai du mystère du Christ... ». En d'autres termes, comment j'ai compris ou que Jésus est assis à droite, ou de semblables paroles de Dieu. Ensuite, il fait valoir leur privilége; comment « Dieu n'a pas fait ainsi à toute na- « tion »; et il poursuit en montrant quel est ce peuple à qui Dieu a fait ainsi. « Mystère « qui, dans les autres générations, n'a pas été « découvert aux enfants des hommes, comme « il est maintenant révélé par l'Esprit à ses « saints apôtres et aux prophètes (5) ».

Qu'est-ce donc, dites-moi, que les prophètes ne savaient pas? Comment donc le Christ peut-il dire que Moïse et les prophètes avaient voulu parler de lui; et encore : « Si vous « aviez cru en Moïse, vous auriez cru en moi »; et ailleurs : « Scrutez les Ecritures, puisque « vous pensez avoir en elles la vie éternelle, « car ce sont elles qui rendent témoignage de « moi ». (Jean, v, 46, 39.) Il veut dire, ou que tous les hommes n'ont pas reçu cette révélation; car il ajoute : « Mystère qui, dans « les autres générations, n'a pas été décou- « vert aux enfants des hommes, comme il « est maintenant révélé » ; ou que la chose n'a pas été révélée aussi clairement par les faits, qu'elle est maintenant révélée à ses saints apôtres et aux prophètes par l'Esprit. Voyez en effet : Pierre, s'il n'avait pas été averti par l'Esprit, ne serait point allé chez les gentils. Ecoutez en effet ses paroles : « Ainsi Dieu « leur a donné l'Esprit-Saint comme à nous ». S'il dit : « Par l'Esprit », c'est que Dieu a voulu qu'ils reçussent la grâce par l'Esprit. Les prophètes parlaient, mais ils ne se rendaient point de ces merveilles un compte précis; puisque les apôtres eux-mêmes ne les comprenaient pas parfaitement après en avoir été instruits : car cela dépassait de beaucoup la raison humaine et la commune espérance. « Que les gentils sont cohéritiers, membres « d'un même corps et participant avec eux de « la promesse (6) ».

3. Qu'est-ce à dire : « Cohéritiers, partici- « pant avec eux de la promesse, et membres « d'un même corps? » Voilà la grande chose, cette réunion en un seul corps, ce complet rapprochement. On savait que les gentils seraient appelés; mais que ce devait être à ces conditions, on l'ignorait. De là cette expression : « Mystère de promesse ». Les Israélites avaient part, les gentils avaient part également à la promesse de Dieu. « Dans le Christ par « l'Evangile ». En d'autres termes, par son envoi vers eux, et par leur conversion : car il ne dit pas seulement : « Dans le Christ », mais ajoute : « Par l'Evangile ». Mais c'est peu : Paul nous révèle quelque chose de plus grand; à savoir que cela était ignoré non-seulement des hommes, mais des anges, des archanges eux-mêmes, de toute puissance créée : c'était un mystère, et personne n'en avait eu la révélation. « Comprendre l'intelligence que j'ai ». Sans doute il fait allusion à ce qu'il leur a dit dans les actes, que s'il invite les gentils eux-mêmes, c'est en lui l'effet d'une certaine intelligence. Il veut parler de l'intelligence du mystère dont il a parlé, à savoir que Jésus créera en lui-même et formera un seul homme nouveau. Il a appris par révélation, ainsi que Pierre, qu'il ne faut pas avoir les gentils en abomination, et saint Pierre le déclare lorsqu'il se justifie d'avoir été chez les gentils. « Dont j'ai été fait le ministre en « vertu du don de la grâce de Dieu, qui m'a « été donnée par l'opération de sa vertu (7) ». Il a dit qu'il est prisonnier, ce qui ne l'empêche pas ici de faire honneur de tout au Seigneur, en disant : « En vertu du don de la « grâce de Dieu » ; car c'est par la vertu de ce don que cet honneur lui a été fait. Mais le don ne suffisait pas, si la force ne

lui avait été communiquée en même temps.

Car c'était vraiment le fait d'une grande force; et un zèle humain n'aurait pu y suffire. Paul apporta trois choses à la prédication : un zèle bouillant et intrépide, une âme prête à tout supporter, et enfin l'intelligence et la sagesse; car ce n'eût pas été assez du courage, d'une vie irréprochable, s'il n'avait reçu en outre la vertu de l'esprit. Voyez-en la preuve chez lui-même d'abord, ou plutôt, écoutez ce qu'il écrit : « Afin que notre ministère ne soit « pas censuré » (II Corinth. VI, 3); et encore : « En effet, notre prédication a été exempte « d'erreur, d'impureté, de paroles de flatterie, « de prétexte d'avarice ». (I Thess. II, 3,5.) Voyez-vous qu'elle était irréprochable. Et ailleurs : « Ayant soin de faire le bien, non-seulement « devant Dieu, mais encore devant les hom- « mes ». (Rom. XII, 17.) Ensuite : « Chaque « jour je meurs, oui, par la gloire que je « reçois de vous en Jésus-Christ Notre-Sei- « gneur ». (I Corinth. XV, 31.) Et encore : « Qui nous séparera de l'amour du Christ? La « tribulation, la détresse ou la persécution? » (Rom. VIII, 35.) Et ailleurs : « Par une grande « patience dans les tribulations, dans les né- « cessités, dans les persécutions, dans les an- « goisses, sous les coups, dans les prisons ». (II Corinth. VI, 4, 5.) Puis sa conduite pleine de sagesse : « Je me suis fait Juif avec les Juifs, « avec ceux qui sont sous la loi comme si « j'eusse été sous la loi ». (I Corinth. IX, 20, 21.) Il se rase et se soumet à mille pratiques. Mais ce qui passe avant tout, c'est qu'il agissait par la vertu de l'Esprit-Saint. « Car je n'oserai « parler d'aucune des choses que le Christ n'a « pas faites par moi ». (Rom. XV, 18.) Car en quoi avez-vous été inférieurs aux autres Eglises? enfin : « Car je n'ai été inférieur en « rien aux plus éminents apôtres, quoique je « ne sois rien ». (II Corinth. XII, 13,11.) Sans cela la chose eût été impossible. Ce n'est point par des miracles qu'il convertit : les miracles n'y faisaient rien : Ce n'est pas de cela qu'il croyait devoir se prévaloir, mais d'autres choses. Il faut être irrépréhensible, sage, hardi, persuasif. C'est par là qu'il réussit en général : et dès qu'il avait cela, les miracles devenaient superflus. Nous voyons du moins que, même avant d'avoir opéré aucun miracle, il avait fait mille choses de ce genre.

Et nous, sans avoir rien de tout cela, nous voulons réussir en tout. Or, ôtez l'une de ces choses, le reste devient inutile. Car à quoi bon être hardi, si l'on est sujet aux reproches dans sa conduite? « Si la lumière qui est en toi est « ténèbres, les ténèbres elles-mêmes, que se- « ront-elles? » Et que sert d'avoir une vie irréprochable, si l'on est paresseux et nonchalant? « Si quelqu'un ne porte pas sa croix, et « ne marche pas à ma suite, il n'est pas digne « de moi ». Et encore : « Si quelqu'un ne « donne pas sa vie pour les brebis », et la suite. Et que sert de réunir ces deux conditions, si l'on manque d'adresse pour répondre à chacun comme il convient? Or, si les signes ne dépendent pas de nous, ces deux choses sont en notre pouvoir. Paul, tout en s'attribuant toutes ces qualités, en reportait néanmoins tout l'honneur à la grâce. C'est le fait d'un serviteur reconnaissant. Et nous ne connaîtrions pas même ses grandes actions, s'il n'eût été forcé de nous en instruire. Est-ce que nous sommes dignes, même de nous souvenir de Paul? Bien qu'il eût la grâce avec lui, il ne se tenait pas néanmoins pour content, et affrontait pour sa part mille dangers. Et nous, qui n'avons point le même crédit, sur quoi compter, dites-moi, ou pour garder ceux qui nous sont confiés, ou pour gagner ceux qui se tiennent encore à l'écart, nous, hommes adonnés à la mollesse, avides de repos à tout prix, incapables de résister, même en songe, à un péril, ou plutôt, incapables de le vouloir, nous, aussi éloignés de la sagesse de Paul que le ciel est éloigné de la terre? Si ceux qui sont sous notre direction restent si loin des hommes d'alors, c'est que les disciples d'alors valaient mieux que les docteurs d'aujourd'hui : ils étaient circonvenus de tous côtés par les peuples et les tyrans; la guerre les assiégeait de toutes parts : et rien ne pouvait les abattre ni les fléchir.

4. Ecoutez du moins ce que dit Paul aux Philippiens : « Puisqu'il vous a été donné tou- « chant le Christ, non-seulement de croire en « lui, mais aussi de souffrir pour lui ». Aux Thessaloniciens : « Vous êtes devenus imitateurs « des Eglises de Dieu qui sont en Judée ». Aux Hébreux : « Vous avez supporté avec joie l'en- « lèvement de vos biens ». Aux Colossiens : « Car vous êtes morts, et votre vie est cachée « avec Jésus en Dieu » : et il témoigne en même temps de beaucoup de périls courus par le même peuple. Aux Galates : « Vous avez « souffert tant de maux sans motifs, si toute-

« fois c'est sans motif ». Et vous les voyez tous appliqués à faire le bien. Voilà pourquoi la grâce agissait alors, pourquoi ils vivaient dans les bonnes œuvres. Ecoutez encore ce qu'il écrit aux Corinthiens, auxquels il adresse mille reproches : ne leur rend-il pas également témoignage en disant : « Mais votre zèle, mais votre désir? » (II Cor. VII, 11.) Tous les témoignages qu'il leur rend à ce sujet, on ne trouverait plus aujourd'hui lieu de les appliquer, même aux maîtres : de sorte que tout a fui, tout est perdu. La raison en est dans le refroidissement de la charité, dans ce que les pécheurs ne sont plus châtiés (« Reprends les pécheurs devant tous », écrit Paul à Timothée), dans la corruption des chefs : car, dès que la tête n'est point saine, comment le reste du corps demeurerait-il en bonne santé? Voyez l'étrange renversement! Ceux à qui une vie pure pourrait donner plus de confiance, ont gagné le sommet des montagnes; ils se sont éloignés de la ville comme d'un pays ennemi, ils se sont arrachés à leur propre corps comme s'il leur était étranger. Au contraire, des hommes pervers, souillés de tous les vices, se sont jetés sur les Églises : les dignités sont devenues vénales. De là, des maux infinis. Personne ne réprime les abus, personne ne punit les coupables, mais on a mis un certain ordre dans le désir. Quelqu'un a-t-il péché, est-il accusé, il ne cherche pas à établir son innocence, mais à trouver des complices de son crime. Et pourtant il y a un enfer! Croyez-moi, si Dieu n'avait réservé ses vengeances à la vie future, vous verriez tous les jours au milieu de nous des châtiments plus tragiques que toutes les calamités qui ont écrasé la nation juive. Que personne ne se fâche, je ne désigne personne. Si quelqu'un avait reçu le don de lire clairement dans la vie des autres, et qu'entré dans l'église, il eût à se prononcer sur ceux qui la remplissent en ce moment avec vous; que dis-je, en ce moment? sur tous ceux qui, le jour de Pâques, reçoivent le baptême, il y trouverait des crimes plus grands que ceux des Juifs; des gens qui croient aux augures, aux charmes, aux sortiléges, qui emploient les maléfices, des fornicateurs, des adultères, des ivrognes, des médisants. Je passe sous silence les spoliateurs, de peur de blesser quelqu'un ici. Si l'homme dont je parle scrutait les cœurs de tous ceux qui approchent de nos autels dans le monde entier, quelles horreurs ne verrait-il pas? Et, pour ne parler que des chefs, il les trouverait avides de gain, trafiquant des charges publiques, jaloux, vaniteux, fourbes, esclaves de leur ventre ou de l'argent.

L'impiété étant si grande, quels châtiments n'avons-nous pas à redouter? Pour vous faire une idée de la terrible punition encourue par ces pécheurs, rappelez-vous l'Ancien Testament : un soldat vola une propriété sacrée, et tous périrent; vous savez l'histoire? Je parle de ce Charmi qui déroba l'anathème. Alors, dit le prophète : Leur pays fut rempli d'augures, comme celui des étrangers. (Isaïe, II, 6.) Maintenant les maux abondent, et nul ne s'en effraie. Tremblons : car Dieu confond les justes mêmes dans le châtiment des impies, comme il est arrivé pour Daniel, pour les trois enfants, pour des milliers d'autres, comme il arrive encore dans les guerres présentes. Car les uns se déchargent par là de tous leurs péchés, les autres en demeurent chargés. Pour tous ces motifs, veillons sur nous-mêmes. Ne voyez-vous pas la guerre multiplier ses ravages? N'entendez-vous pas le cri des malheurs publics? N'est-ce pas assez pour vous instruire? Des cités, des nations entières disparaissent du monde; des milliers d'hommes libres sont esclaves chez les barbares. Si ce n'est la crainte de l'enfer, que ces cruels fléaux, du moins, nous avertissent et nous corrigent. Sont-ce de pures menaces? ne sont-ce pas des faits réels? D'autres ont été gravement punis; nous le serons plus qu'eux, nous à qui leurs malheurs n'ont pas servi de leçon... Ce langage est importun, je le sais : mais il est utile, si l'on sait y faire attention... Nos discours ne sont pas faits pour plaire, mais pour faire rentrer l'âme en elle-même, et lui inspirer la sagesse. Car c'est ainsi qu'on obtient les biens éternels : auxquels puissions-nous tous parvenir par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en qui la gloire, l'empire, l'honneur appartiennent au Père et en même temps au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE VII.

A MOI, LE MOINDRE DES SAINTS, A ÉTÉ DONNÉE CETTE GRACE D'ANNONCER PARMI LES GENTILS LES RICHESSES INCOMPRÉHENSIBLES DU CHRIST, ET D'ÉCLAIRER TOUS LES HOMMES TOUCHANT LA DISPENSATION DU MYSTÈRE CACHÉ, DÈS L'ORIGINE DES SIÈCLES, EN DIEU QUI A CRÉÉ TOUTES CHOSES PAR JÉSUS-CHRIST ; AFIN QUE LES PRINCIPAUTÉS ET LES PUISSANCES, QUI SONT DANS LES CIEUX CONNUSSENT PAR L'ÉGLISE LA SAGESSE MULTIFORME DE DIEU, SELON LE DÉCRET ÉTERNEL QU'IL A ACCOMPLI DANS LE CHRIST JÉSUS NOTRE-SEIGNEUR. (III, 8-11 JUSQU'A LA FIN DU CHAP.)

Analyse.

1 et 2. De la charité.
3 et 4. Du précepte : Aimez vos ennemis.

1. Quand on entre chez un médecin, ce n'est pas sans but, c'est pour apprendre à se soigner et à employer les remèdes... Et nous, de même, parvenus à cet endroit, il ne faut pas perdre notre temps, mais étudier l'admirable humilité de Paul. Ecoutez en effet de quelles paroles il se sert pour montrer la grandeur de la grâce divine : « A moi, le moindre « des saints, a été donnée cette grâce ». C'était déjà de l'humilité, que de gémir sur ses péchés précédents, bien qu'effacés, d'en faire mention, de se montrer modeste, comme lorsqu'il s'appelle blasphémateur, persécuteur, téméraire ; mais rien n'égale ceci. Voilà ce que j'étais d'abord, dit-il, et il s'appelle avorton. Mais, après tant de bonnes œuvres, rester encore fidèle à la modestie, se proclamer inférieur à tous, c'est le fait d'une rare et extrême humilité. « A moi, le moindre des saints ». Il ne dit pas : Des apôtres ; donc, « Saint » est une expression qui dit moins. Car il dit ailleurs : « Je ne suis pas digne d'être nommé « apôtre ». (II Cor. XV, 9.) Ici c'est à tous les saints qu'il se déclare inférieur : « A moi, le « moindre des saints, a été donnée cette grâce ». Laquelle ? Celle d'annoncer parmi les gentils les richesses incompréhensibles du Christ, et d'éclairer tous les hommes touchant la dispensation du mystère caché, dès l'origine des siècles en Dieu, qui a créé toutes choses par Jésus-Christ, afin que les principautés et les puissances qui sont dans les cieux, connussent par l'Eglise, la sagesse multiforme de Dieu. Soit ; cela n'a pas été révélé aux hommes ; mais tu éclaires aussi les anges et les archanges, les principautés et les puissances ? Oui, répond-il, car cela était caché en Dieu, dans le Dieu qui a tout créé par Jésus. Et tu oses tenir ce langage ? Oui, dit-il. — Mais par où la chose est-elle devenue manifeste pour les anges ? Par l'Eglise. Et il ne dit pas seulement : La sagesse fertile de Dieu, mais : « La sagesse multi- « forme ». Qu'est-ce à dire ? Les anges n'étaient pas instruits ? Nullement : si les principautés ne l'étaient pas, à bien plus forte raison les anges. Quoi donc ? Les archanges eux-mêmes étaient dans l'ignorance ? Oui, eux-mêmes ; qu'est-ce qui aurait pu les instruire ? Qui aurait été le révélateur ? C'est quand nous avons été instruits, qu'eux-mêmes ils l'ont été. Ecoutez les paroles de l'ange à Joseph : « Tu appelleras « son nom Jésus : car c'est lui qui sauvera « son peuple de ses péchés ». (Matth. I, 21.)

Il fut envoyé, lui, chez les gentils ; et les autres, aux hommes de la circoncision. De sorte que la tâche la plus admirable et la plus merveilleuse, elle a été donnée à moi, dit-il, qui suis le moindre. Et c'était encore un effet de la grâce, que cette grande mission confiée à un petit, je veux dire le soin d'évangéliser

les gentils. En effet, celui à qui revint la plus grande tâche dans la prédication de l'Evangile, celui-là est grand par ce côté. — « D'an- « noncer parmi les gentils les richesses in- « compréhensibles du Christ ». Si ces richesses sont incompréhensibles, même après sa venue, à plus forte raison son essence. Si c'est encore un mystère, à bien plus forte raison en était-ce un avant la révélation. S'il emploie ce mot « Mystère », c'est que les anges mêmes étaient dans l'ignorance, et que personne ne connaissait le secret. « Et d'éclairer tous les hommes « touchant la dispensation du mystère caché, « dès l'origine des siècles, en Dieu qui a créé « toutes choses par Jésus-Christ ». Les anges savaient seulement « Que son peuple était de- « venu la portion du Seigneur ». (Deut. xxxii, 9.) Un ange dit encore : « Le chef des Perses m'a résisté ». (Dan. x, 13.) — Ainsi, rien d'étonnant que cela leur fût inconnu également. S'ils ignoraient le retour de la captivité, à plus forte raison ces choses, qui sont l'Evangile même. Il est écrit : « Celui qui sauvera « son peuple, Israël ». Rien des gentils ; mais ce qui concerne ceux-ci, c'est l'Esprit qui le révèle. Ils savaient que les gentils avaient été appelés ; mais que c'était au même partage, et pour s'asseoir sur le trône de Dieu ; qui aurait pu s'y attendre ? qui aurait pu y ajouter foi ? — « Caché en Dieu ». Il explique plus clairement ce conseil de la Providence dans l'épître aux Romains. « En Dieu qui a créé « toutes choses par Jésus-Christ ». C'est à propos qu'il dit, en parlant de la création : « Par « Jésus-Christ ». Celui qui a tout créé par lui, révèle par lui ce mystère : car il n'a rien fait sans lui. « Sans lui », est-il écrit, « rien n'est « arrivé ». En nommant les principautés et les puissances, il a nommé les supérieurs et les inférieurs. « Selon le décret éternel ». C'est maintenant qu'il est accompli ; mais il ne date pas d'aujourd'hui : il était rendu à l'avance. « Selon le décret éternel qu'il a accompli dans « le Christ Jésus Notre-Seigneur », c'est-à-dire, selon sa prescience des siècles, sa connaissance de l'avenir ; il savait les événements futurs, et il les régla ainsi : « Selon le décret éter- « nel », le décret concernant les choses qu'il a accomplies en Jésus-Christ, puisque tout se fait par Jésus-Christ. « En qui nous avons le « crédit et l'accès, avec confiance par la foi en « lui (12) ».

Ce n'est pas comme des prisonniers, veut-il dire, que nous avons été amenés, ni comme des graciés, ni comme des pécheurs. « Nous « avons le crédit avec confiance », ou assurance. D'où vient cela ? De la foi en lui. — « Aussi je vous demande de ne point vous « laisser abattre à cause de mes tribulations « pour vous, car c'est votre gloire (13) ». Comment, pour eux ? Comment, leur gloire ? Parce que Dieu les a chéris au point de donner pour eux jusqu'à son Fils, et de faire souffrir ses serviteurs. C'est pour leur procurer tant de biens, que Paul était dans les fers. C'est donc une grande preuve de l'amour de Dieu pour eux. Dieu dit pareillement des prophètes : « Je les tuais avec une parole de ma bouche ». (Osée, vi, 5.) Mais comment les tribulations d'autrui pouvaient-elles les abattre ? C'est qu'ils étaient émus, troublés. Paul écrit la même chose aux Thessaloniciens : « Afin que per- « sonne ne fût ébranlé dans ces tribulations ». (I Thessal. iii, 3.) Car il ne suffit pas de ne point se plaindre ; il faut encore se réjouir. En effet, si cette prédiction doit vous consoler, nous vous prédisons que nous devons être en butte aux tribulations ici-bas. Pourquoi cela ? Parce que le Maître l'a ordonné ainsi. — C'est pour cela « que je fléchis les genoux « devant le Père de Notre-Seigneur Jésus- « Christ, de qui toute tribu tire son nom au « ciel et sur la terre (14) ». Il montre la ferveur de la prière qu'il adresse pour eux. Il ne se borne pas à dire : « Je prie » ; il indique encore la componction qui a inspiré sa prière, par cette expression : « Fléchir les genoux ». — « De qui toute paternité... (15) ». Je ne parle plus, dit l'apôtre, seulement des anges, ni du peuple d'Israël, mais de toutes les tribus créées, soit célestes, soit terrestres. — « Afin qu'il vous accorde, selon les richesses « de sa gloire, que vous soyez puissamment « fortifiés par son Esprit dans l'homme inté- « rieur ; que le Christ habite par la foi dans « vos cœurs (16, 17) ». Voyez avec quel zèle insatiable il leur souhaite toutes sortes de biens, afin qu'ils ne s'égarent pas. Et comment ce vœu peut-il être réalisé ? « Par le « Saint-Esprit, dans l'homme intérieur, afin « que le Christ habite par la foi dans vos « cœurs ». Comment ? « Afin qu'enracinés et « fondés dans la charité, vous puissiez com- « prendre avec tous les saints, quelle est la « largeur et la longueur, la hauteur et la pro- « fondeur, et connaître aussi la charité du

« Christ qui surpasse toute science (18, 19) ».

2. La prière qu'il a faite en commençant, il la répète en cet endroit. Que disait-il au commencement ? « Afin que le Dieu de Notre-Sei- « gneur Jésus-Christ, le Père de la gloire, vous « donne l'esprit de sagesse et de révélation « pour le connaître ; qu'il éclaire les yeux de « votre cœur, pour que vous sachiez quelle « est l'espérance à laquelle il vous a appelés, « quelles sont les richesses de gloire de l'héri- « tage destiné aux saints; et quelle est la gran- « deur suréminente de sa vertu en nous, qui « croyons, selon l'opération de la puissance « de sa vertu ». Ici, il dit la même chose : « Afin que vous puissiez comprendre avec tous « les saints, quelle est la largeur et la longueur, « la hauteur et la profondeur » ; c'est-à-dire, être instruits exactement du mystère accompli en notre faveur ; voilà ce qu'il appelle largeur et longueur, hauteur et profondeur : en d'autres termes, connaître la grandeur de la charité divine, et comment elle s'étend dans tous les sens : il emploie pour cela des images matérielles et appropriées à l'humanité ; il embrasse le haut, le bas, les côtés. C'est comme s'il disait : J'ai parlé, mais il n'appartient pas à ma langue, il n'appartient qu'à l'Esprit-Saint d'enseigner ces choses. « Puissamment for- « tifiés » ; à savoir contre les tentations, contre les égarements : de sorte qu'il n'y a pas d'autre moyen d'être fortifié que l'Esprit et les tentations. Si vous voulez savoir maintenant comment le Christ habite dans les cœurs, écoutez ses propres paroles : « Nous viendrons, moi et « mon Père, et nous ferons séjour chez lui ». (Jean, XIV, 23.) Ce n'est point dans tous les cœurs qu'il habite, mais dans les cœurs fidèles, ceux qui sont enracinés dans son amour, et non égarés. « Pour que vous puissiez ». Donc beaucoup de force est nécessaire. Pour quel usage, c'est ce qu'il nous fait voir en ajoutant : « Comprendre avec tous les saints quelle est la « largeur et la longueur, la hauteur et la pro- « fondeur, et connaître aussi la charité du « Christ, qui surpasse toute science, afin que « nous soyons remplis de toute la plénitude « de Dieu ». Voici le sens de ces paroles : Quoique la charité du Christ soit au-dessus de toute connaissance humaine, cependant vous connaîtrez, si vous avez le Christ en vous ; et non-seulement vous gagnerez à cela cette connaissance, mais encore vous serez remplis de toute la plénitude de Dieu. Ou bien par plénitude de Dieu, il entend connaître que Dieu est adoré dans le Père, le Fils et le Saint-Esprit, ou bien il les exhorte à s'efforcer d'être remplis de toutes les vertus qui sont toutes réunies en Dieu.

« Mais à celui qui est puissant pour tout « faire, bien au-delà de ce que nous deman- « dons ou concevons, selon la vertu qui opère « en nous (20) ». — « Selon la vertu » est dit ici fort à propos ; car c'est grâce à elle que nous pouvons obtenir ce que nous n'avions jamais espéré. Quant à ceci, que Dieu fait bien au-delà de ce que nous demandons et concevons, cela résulte clairement des propres paroles de Paul. Moi, je prie, dit-il ; mais de lui-même, et indépendamment de ma prière il fera plus que nous ne pouvons demander, et non-seulement plus, ni au delà, mais « Bien « au delà » ; ce mot indique la grandeur du présent. Et qu'est-ce qui prouve cela ? La vertu qui opère en nous. Jamais nous n'avons demandé ces choses, jamais nous ne les avons espérées. — « A lui la gloire dans l'Eglise et « dans le Christ Jésus, dans toutes les généra- « tions du siècle des siècles (21). Ainsi soit-il. » C'est bien à propos qu'il conclut ainsi son discours par une prière et une glorification. Car il fallait glorifier et bénir celui qui a tant fait pour nous. C'est donc encore une sorte d'hommage, que de glorifier Dieu à cause de ce qu'il a fait pour nous par Jésus-Christ. « A lui la « gloire dans l'Eglise ». Ceci est encore très-bien dit ; car l'Eglise seule demeure éternellement. Considérant donc cette perpétuité, il veut que nous glorifiions Dieu jusqu'à la consommation ; car c'est ce qu'il indique en disant : « Dans toutes les générations du siècle ». Qu'est-ce que les tribus ? Il est nécessaire de le dire. Ici-bas, on entend par tribus les familles ; mais comment dire la même chose du ciel, où il n'y a pas de génération ? Ou bien veut-il parler des associations célestes. De même on trouve dans l'Ecriture une certaine tribu « Amattarei », d'où vient le nom de pères. Mais Paul ne demande pas tout à Dieu : il demande aussi aux fidèles la foi et la charité, et non-seulement la charité, mais une charité enracinée et fondée, de sorte que ni les vents ne puissent l'ébranler, ni aucune autre chose l'abattre.

3. Paul vient de dire que les afflictions sont un sujet de gloire, les siennes ; et à plus forte raison celles de ceux à qui il s'adresse. Les tri-

bulations ne sont donc pas une marque de délaissement : autrement, celui qui nous a comblés de ses bienfaits nous les aurait épargnés. Mais si, pour connaître la charité de Dieu, Paul a besoin de prière et du séjour intérieur de l'Esprit, qui pourra connaître par des raisonnements l'essence du Christ ? Eh quoi ! est-il si difficile de se convaincre que Dieu nous aime ? Très-difficile, mon cher frère. Il y a des gens qui l'ignorent, et partent de là pour expliquer l'origine de maux innombrables déchaînés sur le monde ; d'autres méconnaissent le degré de cet amour. Paul ne s'inquiète pas de déterminer ce degré : comment le pourrait-il ? Il se borne à dire qu'il est grand et sublime de le connaître, et se fait fort de le prouver au moyen de la connaissance même dont nous avons été jugés dignes. Mais qu'y a-t-il au-dessus de ceci : être fortifiés ? C'est d'être fortifiés puissamment ; de même qu'avoir le Christ est moins qu'avoir le Christ en soi. Je sollicite de grands bienfaits, dit Paul. Néanmoins Dieu saura bien dépasser mes vœux ; non-seulement il nous inspirera l'amour, mais encore un amour brûlant. Appliquons-nous donc, mes chers frères, à apprendre l'amour de Dieu. C'est une grande chose, rien ne nous est aussi utile, rien ne nous inspire autant de componction : la crainte de l'enfer est moins propre à subjuguer nos âmes. Mais qu'est-ce qui nous donnera cette connaissance ? Les paroles de l'Ecriture, et aussi les événements de chaque jour. Pourquoi ces choses sont-elles arrivées ? Dieu en avait-il besoin ? Nullement. Partout c'est à la charité que l'Ecriture recourt pour tout expliquer. Et la charité n'éclate nulle part aussi visiblement que dans le bienfait aux hommes sans qu'ils l'aient mérité.

Imitons Dieu, nous aussi : faisons du bien à nos ennemis, à ceux qui nous haïssent, allons à ceux qui se détournent de nous. Voilà ce qui nous rend semblables à Dieu. Vous aimez vos amis, dites-vous : quel avantage vous en revient-il ? Les païens en font autant. Qu'est-ce qui prouve la charité ? C'est d'aimer qui nous hait. Je veux vous donner un exemple : pardonnez-moi, si, n'en trouvant point dans les choses spirituelles, je le tire des choses mondaines. Voyez ceux qu'on appelle amants : tout ce que peuvent leur faire endurer les objets de leur amour, d'outrages, de perfidies, de dommages, ne les empêche pas de leur rester attachés, de brûler d'ardeur pour eux, de les aimer plus que leur âme, de passer les nuits devant leur porte. Si je recours à cet exemple, ce n'est pas pour vous inspirer l'amour de pareilles créatures, je veux dire des courtisanes, c'est afin que vous aimiez vos ennemis. Dites-moi, est-ce que ces femmes ne traitent pas ceux qui les aiment plus insolemment que ne feraient des ennemis ? ne dissipent-elles pas leur fortune ? ne défigurent-elles point leur visage ? ne les traitent-elles point avec plus de dureté que des esclaves ? Mais ils ne peuvent s'en détacher. Et pourtant, il n'est pas d'ennemi plus cruel qu'une courtisane n'est pour son amant. Elle se joue de lui, elle l'outrage, elle ne cesse d'abuser de lui ; et ses dédains sont proportionnés à l'amour qu'elle inspire. Quoi de plus féroce qu'une âme ainsi faite ? Et pourtant on persiste à aimer. Mais peut-être trouverons-nous aussi chez les hommes spirituels des exemples d'une pareille tendresse : non parmi ceux d'aujourd'hui, car la ferveur s'est refroidie ; mais parmi les grands et admirables personnages d'autrefois.

4. Le bienheureux Moïse surpassa ceux mêmes que l'amour possède. Comment et de quelle façon ? D'abord il quitta le palais du roi, le luxe qui y régnait, les égards, les hommages qui lui étaient prodigués pour aller vivre avec les Israélites. Tout autre non-seulement n'en eût pas fait autant, mais eût encore rougi, si quelqu'un l'eût convaincu d'appartenir à la même race que des esclaves, et des esclaves réputés impurs. Loin de rougir de cette parenté, Moïse se voua de tout cœur à la défense des Israélites, et se mit en péril pour eux. Comment cela ? Voyant un homme maltraiter un d'entre eux, dit l'Ecriture, il prit la défense de celui-ci, et tua l'agresseur. Mais en cela il n'agissait pas encore dans l'intérêt de ses ennemis. Cette action est belle sans doute, mais ce qui suit la surpasse. Le lendemain, il vit la même chose se répéter : l'agresseur était celui dont il avait pris la défense : il l'engagea à cesser ses violences. L'autre lui répondit, sans rougir d'une telle ingratitude : « Qui t'a « établi chef et juge sur nous ? » Qui n'eût été enflammé de courroux à cette réponse ? Si dans la première occasion il n'avait fait que céder à la colère, à la fureur, cette fois encore, il eût frappé et tué le coupable. Car il n'eût pas été dénoncé par celui dont il prenait la défense. S'il parlait ainsi, c'était par respect pour les

liens du sang. Cet homme, quand on le provoquait, ne disait point : « Qui t'a établi « chef et juge sur nous? » ni rien de pareil. Et pourquoi n'avoir point tenu ce langage hier ? C'est ton injustice et ton inhumanité qui m'a fait ton juge et ton chef. Mais considérez maintenant qu'il ne manque pas de gens pour tenir ce langage à Dieu même. Sont-ils offensés, ils souhaitent qu'il se montre sévère, ils l'accusent d'un excès de patience : sont-ils offenseurs, c'est autre chose. Quoi de plus amer qu'un tel langage ? Et pourtant, cela n'a point empêché Moïse de remplir sa mission auprès de ces ingrats, de ces oublieux. Et même alors, après des signes si manifestes, après les prodiges opérés par lui, ils essayèrent à plusieurs reprises de le lapider, et il fallut qu'il s'échappât de leurs mains ; ils ne cessaient de murmurer, et néanmoins il les chérissait si tendrement, qu'il disait à Dieu, à la suite de leur horrible péché : « Si vous leur remettez leur « péché, remettez : sinon, effacez-moi aussi du « livre que vous avez écrit ». J'aime mieux périr avec eux, disait-il, que d'être sauvé sans eux.

Passion véritable, véritable excès d'amour. Que dis-tu ? tu dédaignes le ciel ? Oui, répond-il, car j'aime les coupables. Tu demandes d'être effacé ? Et comment faire, répond-il ? J'aime. Et qu'arriva-t-il ensuite ? Ecoutez ce que l'Ecriture dit dans un autre endroit : « Et « Moïse fut maltraité à cause d'eux ». Combien de fois ne l'avaient-ils pas outragé ? Combien de fois déposé, lui et son frère ? Combien de fois n'avaient-ils pas tenté de retourner en Egypte ? Et après tout cela il était encore tout passion, tout amour, tout prêt à souffrir pour eux. C'est ainsi qu'il faut aimer ses ennemis ; en dépit des coups, des mauvais traitements, des difficultés, du délaissement, il faut travailler à leur salut. Et Paul, dites-moi, est-ce qu'il n'a pas demandé l'enfer pour en racheter le peuple ? Mais c'est au Maître qu'il faut emprunter un exemple. En effet, il ne fait pas autrement lui-même en disant : « Il a fait « lever son soleil sur les méchants et les « bons ». (Matth. v, 45.) Il emprunte ses exemples au Père : c'est au Christ que nous devons emprunter les nôtres. Il vint vers les Juifs, j'entends selon l'Incarnation, il se fit serviteur pour eux, il s'abaissa, sortit de lui-même, prit la forme d'un esclave : et, descendu ici-bas, il ne voulut pas aller en personne visiter les gentils, et confia ce soin à ses disciples : non content de cela, il allait partout, guérissant toute maladie et toute infirmité.

Eh bien ! tandis que tous les autres étaient saisis d'étonnement, d'admiration, et disaient : « D'où lui viennent donc toutes ces « choses » (Matth. XIII, 56), ceux qu'il comblait de biens disaient : Il a un démon ; il blasphème ; il est fou ; c'est un charlatan. Eh bien ! est-ce qu'il les repoussa ? Aucunement : il répondit à ces injures par des bienfaits plus grands ; il s'en alla vers ceux qui devaient le crucifier, dans le seul but de les sauver. Et après le crucifiement, que dit-il ? « Mon père, « pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils « font ». Maltraité par eux, sur le point de l'être encore, jusqu'au dernier soupir il s'occupait d'eux, il priait pour eux. Et encore après le crucifiement que ne fit-il pas en leur faveur ? N'envoya-t-il pas les apôtres ? Ne fit-il pas des prodiges ? N'employa-t-il pas tous les moyens ? C'est ainsi qu'il faut aimer ses ennemis, ainsi que nous devons imiter le Christ. Paul agit de la sorte : assailli de pierres, en butte à mille mauvais traitements, il ne cessait de s'occuper de ses persécuteurs. Ecoutez-le plutôt : « Ma « bonne volonté et ma prière ont pour objet « leur salut » ; et encore : « Je leur rends ce « témoignage, qu'ils ont du zèle pour Dieu » ; et ailleurs : « Si toi, qui n'étais qu'un olivier « sauvage, tu as été enté sur eux, à combien « plus forte raison seront-ils entés sur leur « propre olivier ». (Rom. x, 1, 2 ; xi, 17.) Combien de charité, de tendresse dans ces paroles ! On ne saurait, non, on ne saurait le dire. C'est ainsi qu'il faut aimer ses ennemis : ainsi l'on aime Dieu qui nous a prescrit cet amour, qui nous en a fait une loi : l'imiter, c'est aimer son ennemi. Songez que ce n'est pas à votre ennemi, mais à vous-même que vous faites du bien ; songez que ce n'est pas là aimer votre ennemi, mais obéir à Dieu. Instruits de ces vérités, pratiquons la charité mutuelle, afin qu'après avoir exactement rempli ce devoir, nous obtenions les biens qui nous sont promis en Jésus-Christ Notre-Seigneur, avec qui gloire, puissance, honneur au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE VIII.

JE VOUS CONJURE DONC, MOI CHARGÉ DE LIENS POUR LE SEIGNEUR, DE MARCHER D'UNE MANIÈRE DIGNE DE LA VOCATION A LAQUELLE VOUS AVEZ ÉTÉ APPELÉS AVEC TOUTE HUMILITÉ ET TOUTE MANSUÉTUDE. (IV, 1.)

—

Analyse.

1-5. Eloge des chaînes. — Captivité de saint Paul.
6-9. Exemples analogues empruntés à l'histoire de saint Pierre, à celle des trois jeunes gens de Babylone.

1. C'est une vertu chez les docteurs de ne rechercher ni les hommages ni les éloges de leurs subordonnés, mais uniquement le salut de ceux-ci, et de tout faire dans ce but : celui qui agirait autrement ne serait pas un docteur, mais un tyran. Car si Dieu vous a préposé à eux, ce n'est pas pour que vous obteniez plus de respect ; mais pour que, négligeant ce qui vous concerne, vous ne songiez qu'à les édifier. Tel est l'office d'un docteur : et tel se montrait le bienheureux Paul, qui, exempt de tout orgueil, se considérait comme un homme vulgaire, pour ne pas dire comme le dernier des hommes. Voilà pourquoi il s'appelle leur serviteur, et parle ordinairement en suppliant. Ici même, voyez comment son langage, loin d'être impérieux ou despotique, est humble et modeste : « Je vous conjure donc, moi « chargé de liens pour le Seigneur, de marcher « d'une manière digne de la vocation à la- « quelle vous avez été appelés ». Pourquoi cette exhortation, dis-moi ? Est-ce que tu désires quelque chose pour toi-même ? Nullement, répond-il, je ne veux que sauver autrui. Cependant, quand on conjure, c'est généralement dans son propre intérêt. — C'est justement que cela m'intéresse, répondra Paul : voyez ce qu'il écrit ailleurs : « Maintenant « nous vivons, si vous restez fermes dans le « Seigneur ». Il ne cessait de souhaiter ardemment le salut de ses disciples. « Moi, char- « gé de liens pour le Seigneur ». Haute et sublime dignité, qui éclipse la royauté, le consulat et tous les autres honneurs.

De même il écrit à Philémon : Comme moi, le vieux Paul, qui de plus suis maintenant prisonnier de Jésus-Christ (9)... C'est que rien n'est beau comme les chaînes portées pour Jésus-Christ, les chaînes qui ont étreint des mains si saintes. Etre enchaîné pour Jésus-Christ, c'est plus glorieux que d'être apôtre, que d'être docteur, que d'être évangéliste. Qui aime Jésus-Christ, me comprend. Oui, il sait le prix des chaînes, celui qui brûle, qui est fou de l'amour du Seigneur, et il aimerait mieux être enchaîné pour Jésus-Christ que d'habiter les cieux. Plus resplendissantes que l'or, plus qu'aucun diadème, étaient les mains de Paul : ce bandeau couvert de pierreries qui ceint la tête des rois, ne leur donne pas tant de majesté que cette chaîne de fer subie pour Jésus-Christ. La prison de l'apôtre l'emportait en magnificence sur la demeure impériale ; que dis-je ? sur le ciel lui-même : car elle possédait en ce moment le prisonnier de Jésus-Christ. Et, si vous aimez Jésus-Christ, vous comprenez cette dignité, vous comprenez cette vertu, cette grâce accordée à la nature humaine de porter des chaînes pour Jésus-Christ. C'est peut-être plus glorieux que d'être assis à sa droite, plus auguste que d'occuper un des douze trônes qui entourent le sien. Et que dirai-je des choses humaines ? Je rougirais de comparer à l'éclat de ces chaînes les

plus riches parures d'or. Quand on n'aurait d'ailleurs aucune rémunération à attendre, n'est-ce pas une récompense suffisante et très-grande, de souffrir beaucoup pour celui qu'on aime? Ils me comprennent sans effort, ceux dont le cœur est plein d'une affection profonde, sinon pour Dieu, au moins pour la créature. Ne leur est-il pas plus doux de s'immoler pour l'objet aimé que d'en recevoir les hommages? Mais il faut appartenir au chœur des saints apôtres pour avoir l'intelligence de cela. Entendez ce que raconte Saint Luc : « Ils « sortaient du sanhédrin, pleins de joie, parce « qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir « un affront pour le nom de Jésus-Christ ». (Actes, v, 41.) Que d'autres nous regardent comme ridicules, quand nous disons que c'est une gloire d'être outragé, une joie d'être couvert d'opprobre; ceux qui soupirent après Jésus-Christ regardent cela comme très-heureux. Si l'on me donnait à opter entre le ciel tout entier et la chaîne de saint Paul, je préférerais cette chaîne. J'aimerais mieux être en prison avec saint Paul, que d'être au ciel avec les anges. Si j'avais à me déterminer entre l'honneur de vivre au milieu des trônes et des puissances célestes, et celui d'être enchaîné avec saint Paul, je demanderais à être enchaîné, et j'aurais raison. Nul bonheur, en effet, ne vaut une telle captivité. Je voudrais être dans ces lieux où l'on garde encore, dit-on, ces fers qui ont pressé les mains de l'apôtre; je voudrais les voir, et admirer ces hommes enflammés de l'amour du Christ; je voudrais voir ces chaînes que les démons redoutent, que les anges révèrent. Rien n'est doux comme de souffrir pour Jésus-Christ. Ce que j'envie, ce que j'admire dans saint Paul, c'est moins son ravissement au paradis que son cachot, moins les mystères qui lui furent révélés, que ses chaînes et ses souffrances. Et lui-même, il pensait ainsi; car il ne dit pas : Je vous prie, moi, à qui Dieu « A fait entendre des paroles que « l'homme ne saurait redire », mais : « Moi qui « suis dans les chaînes pour le Seigneur ».

2. Que s'il ne redit pas la même chose dans toutes ses épîtres, c'est qu'il n'était pas toujours prisonnier. Oui, j'aime mieux souffrir pour Jésus-Christ, que d'être glorifié par Jésus-Christ. Souffrir pour Jésus-Christ, c'est un honneur immense, c'est une gloire qui surpasse tout. Si Jésus lui-même, devenu esclave pour moi, et dépouillé volontairement de sa gloire, ne se trouva jamais glorieux comme au jour où il fut crucifié pour moi, que ne dois-je pas souffrir moi-même? Ecoutez plutôt ses propres paroles : « Glorifiez-moi, mon « Père ». Que dites-vous? On vous conduit à la croix avec des brigands et des voleurs sacrilèges; vous allez subir le supplice des scélérats, être en butte aux crachats, aux soufflets, et vous appelez cela de la gloire? Oui, répond-il : car je souffre pour ceux que j'aime, et c'est là que je mets ma gloire. Si Jésus, dans son amour pour des malheureux, des misérables, mettait sa gloire en cela, et non à siéger sur le trône paternel, s'il trouvait sa gloire, non dans la gloire même, mais dans les humiliations, et en faisait l'objet de sa préférence, à plus forte raison dois-je, moi, mettre là ma gloire. O heureuses chaînes! Heureuses mains que ces chaînes ont décorées! Les mains de saint Paul, quand elles guérissaient, en le touchant, le perclus de Listres, étaient moins dignes de vénération que serrées et meurtries de fers. Si j'avais vécu au temps de l'apôtre, j'aurais aimé à les embrasser, à les approcher de mes yeux, à les couvrir de baisers, ces mains jugées dignes d'être enchaînées pour le Seigneur. Vous vous étonnez qu'une vipère attachée à la main de Saint Paul ne lui fit aucun mal? La bête venimeuse respectait les chaînes qui enveloppaient cette main : la mer aussi révérait en elle la captivité passée de l'apôtre. Le pouvoir de ressusciter les morts me fût-il donné, je l'estimerais moins que celui de porter ces fers. Et maintenant, si j'étais affranchi des sollicitudes du saint ministère, si j'avais une santé plus valide, rien ne m'empêcherait d'entreprendre un long voyage pour voir les chaînes de saint Paul, pour visiter la prison où il fut captif. Bien qu'en plusieurs endroits il y ait des monuments de ses grandes actions, je ne trouve rien de si aimable que les stigmates de ses souffrances; et, dans les saintes Ecritures, il me plaît moins quand il opère des miracles que lorsqu'il est maltraité, battu de verges, emprisonné. Sans doute, ils sont merveilleux, ces suaires, ces tabliers qui font des prodiges après l'avoir revêtu; mais voici qui est plus merveilleux encore. « Après l'avoir meurtri et « l'avoir chargé de coups, ils le jetèrent dans « un cachot », et encore : « Enchaînés, ils « louaient Dieu », enfin : « Après l'avoir la-

« pidé, ils le traînaient hors de la ville, croyant « qu'il était mort ». (Actes, chap. XVI.)

Voulez-vous savoir ce que c'est que de porter des fers pour Jésus-Christ? Ecoutez le Sauveur lui-même : « Vous êtes heureux », dit-il. Et en quoi, Seigneur, sommes-nous heureux? Serait-ce de rappeler les morts à la vie? Non. Serait-ce de rendre la vue aux aveugles? Non. En quoi donc sommes-nous heureux? « Quand les hommes vous persé- « cutent, qu'ils vous chargent d'outrages, « qu'ils vous calomnient à cause de moi ». Eh bien! si des invectives suffisent pour nous rendre si heureux, que sera-ce des mauvais traitements? Ecoutez le même saint, qui nous dit ailleurs : « Désormais la couronne de jus- « tice m'attend ». (II Timoth. IV, 8.) Mais cette couronne ne brille pas autant que ces fers. Dieu me jugera digne de cette récompense, dit-il, et je m'inquiète peu du reste. Pour toute rétribution, il me suffit d'avoir souffert pour le Christ. Qu'il me donne le droit de dire : « Je consomme ce qui manque aux « tribulations du Christ dans ma chair ». (Coloss. 1, 24.) C'est tout ce que je demande... Pierre aussi fut jugé digne de porter ces chaînes : il était enchaîné, est-il écrit, livré aux soldats, et il dormait. Il était si content, si peu chagrin, qu'il dormait. Il ne serait pas tombé dans un profond sommeil, s'il avait été en proie aux inquiétudes. Il dormait, bien qu'environné de soldats : un ange vint vers lui, et lui frappant le flanc, l'éveilla. Si maintenant l'on venait me dire : Lequel voudriez-vous être, de l'ange qui éveilla Pierre, ou de Pierre qu'il fit échapper? J'aimerais mieux être Pierre, en faveur de qui l'ange descendit... Puissé-je jouir de pareilles chaînes! Et pourquoi donc, dira-t-on, Pierre prie-t-il alors, comme un homme échappé à un grand malheur? Ne vous en étonnez point : il prie, parce qu'il craint la mort : et s'il craignait la mort, c'est parce qu'il espérait trouver dans la vie de nouvelles occasions de souffrance. Ecoutez du moins ce que dit encore le bienheureux Paul lui-même : « Partir et être avec « le Christ, cela est bien préférable; mais « rester dans la chair est plus nécessaire à « cause de vous ». (Philipp. I, 23, 24.) Il appelle même cela une grâce dans ce passage : « Le Christ vous a fait la grâce, non-seule- « ment de croire en lui, mais encore de souf- « frir pour lui ». Ceci est donc préférable à cela, comme venant de la grâce. Oui, c'est une grâce que de souffrir pour Jésus-Christ, une grâce plus haute que d'arrêter le soleil et la lune, de remuer le monde. Je la préfère au pouvoir de vaincre et de chasser les démons. Ceux-ci sont moins vexés quand notre foi les chasse, que lorsqu'ils nous voient enchaînés pour Jésus-Christ. Ce qui fait le bonheur d'être enchaîné pour Jésus-Christ, c'est moins l'espérance de régner un jour avec lui que la pensée de souffrir pour lui.

3. Je proclame les chaînes heureuses, non parce qu'elles ouvrent le ciel, mais parce qu'elles sont portées pour le Maître du ciel. Quel plaisir, quel honneur, quelle gloire de se dire qu'on est prisonnier pour Jésus-Christ! Ce sont là des choses dont je voudrais sans cesse parler. Je voudrais tenir cette chaîne, y être attaché, et, privé en réalité de cet avantage, je veux que du moins, par la pensée, par le désir, mon âme en soit enlacée. « Le cachot « fut ébranlé », est-il écrit, « quand Paul était « enchaîné, et les chaînes de tous tombèrent ». (Actes, XVI, 26.) Voyez-vous ces chaînes qui font tomber d'autres chaînes? Car, ainsi que la mort du Seigneur tua la mort, ainsi les chaînes de Paul délivrèrent ceux qui étaient enchaînés, ébranlèrent la prison, en ouvrirent les portes : et cependant le propre des chaînes est de produire un effet tout contraire, de tenir le prisonnier solidement attaché, et non de lui ouvrir un passage dans les murailles. Mais si la nature des chaînes n'est point telle en soi, telle est celle des chaînes portées pour le Christ. Le geôlier tomba aux pieds de Paul et de Silas. Ce n'est pas non plus un effet propre à toutes les chaînes, que de faire tomber aux pieds des prisonniers les auteurs de leur captivité, mais tout au contraire de mettre les premiers à la disposition des seconds. Ici, c'est l'homme en liberté qui tombe aux pieds du captif; c'est celui qui avait rivé les fers, qui conjure le prisonnier de calmer son épouvante. N'est-ce donc pas toi, dis-moi, qui as formé ces nœuds? n'est-ce pas toi qui as jeté ces hommes au fond de ce cachot? qui as serré leurs pieds dans des entraves? D'où te vient ce tremblement? ce trouble, ces larmes? Pourquoi tirer ton glaive? Jamais je n'ai enchaîné rien de pareil, répond-il : je ne savais pas quel était le pouvoir des prisonniers du Christ. Que dis-tu? Ils ont reçu la permission d'ouvrir les cieux,

et ils ne pourraient ouvrir un cachot? Ils ont délié ceux qui étaient au pouvoir des démons, et les fers auraient eu raison d'eux-mêmes? Tu ne les connaissais pas : voilà ton excuse. Ce prisonnier, c'est Paul, que tous les anges ont en vénération; c'est Paul, dont les suaires et les tabliers ont mis les démons en fuite, chassé les maladies; et pourtant les chaînes du démon sont bien plus dures et bien plus difficiles à briser que le fer, car elles enchaînent l'âme, tandis que le fer ne lie que le corps. Comment donc celui qui délie les âmes, n'aurait-il pas eu la force de délier son corps? Comment celui qui brise les liens des démons, n'aurait-il pas brisé des attaches de fer? Comment celui dont les vêtements, d'eux-mêmes, délivrent les captifs que j'ai dit, et éloigne d'eux les démons, comment ne se serait-il pas mis lui-même en liberté? S'il a été enchaîné, pour remettre ensuite les captifs en liberté, c'est pour que tu voies combien les serviteurs du Christ, dans les fers, ont plus de force que des hommes en liberté. S'il avait fait la même chose étant en liberté, la merveille serait moins grande : de sorte que ses chaînes témoignent non de sa faiblesse, mais de son pouvoir. En effet, rien n'est plus propre à faire éclater la puissance du saint, que de le voir triompher, dans les fers, de ceux qui n'en portent pas, que de le voir, dans les fers, délivrer en même temps que lui-même ses compagnons de captivité. A quoi bon ces murailles? à quoi bon l'avoir précipité dans la partie la plus reculée de la prison, puisqu'il a su ouvrir jusqu'à la partie extérieure? Mais pourquoi ce miracle s'opéra-t-il de nuit, et fut-il accompagné d'un tremblement de terre? Pardonnez-moi si je m'écarte un peu des paroles des apôtres pour m'arrêter avec complaisance sur leurs actions; laissez-moi m'enivrer de cette captivité de Paul, et souffrez que j'en parle encore. J'ai saisi la chaîne, personne ne me l'arrachera; me voilà mieux retenu par l'amour que Paul lui-même par ses entraves. Cette chaîne-ci, personne ne la brise : car elle vient de l'amour du Christ; ni les anges, ni le royaume des cieux ne sauraient la rompre : écoutez plutôt ce que dit Paul lui-même : « Ni « les anges ni les principautés, ni les choses « présentes ni les choses futures, ni la hau- « teur ni la profondeur, rien ne pourra nous « séparer de l'amour de Jésus-Christ ». (Rom. VIII, 39.)

Pourquoi donc ce miracle advint-il au milieu de la nuit? et pourquoi ce tremblement de terre? Ecoutez le dessein de Dieu, et restez confondus. Les chaînes de tous furent brisées, et les portes s'ouvrirent. Mais ce prodige arriva uniquement à cause du geôlier, non pour l'éblouir, mais pour le sauver. La preuve que les prisonniers ignoraient leur délivrance, elle résulte des paroles de Paul. En effet, il cria à haute voix : « Ne te fais aucun mal, car nous « sommes tous ici ». (Actes XVI, 28.) Ils n'auraient pas été tous là, s'ils avaient vu les portes ouvertes, et leurs chaînes à leurs pieds. Des hommes habitués à percer les cloisons, à monter sur les toits et les corniches, et prêts à tout tenter en dépit de leurs chaînes, une fois leurs chaînes tombées et les portes ouvertes, n'auraient pu se résigner à rester dans la prison, surtout lorsque le geôlier était lui-même endormi. Mais s'ils n'étaient plus retenus par des chaînes de fer, ils l'étaient par celles du sommeil... Les choses avaient été ainsi disposées afin que le miracle pût avoir lieu sans causer aucun préjudice au gardien qui devait être sauvé; sans compter que les prisonniers sont attachés la nuit avec un soin particulier. On peut donc les voir de nouveau très-solidement enchaînés et dormant. Si cela était arrivé de jour, le désordre eût été grand. Mais pourquoi donc la maison fut-elle ébranlée? Afin que le geôlier se réveillât pour voir ce qui se passait : car il méritait seul d'être sauvé.

4. Veuillez considérer maintenant l'infinie bonté du Christ. Car il ne faut pas que la captivité de Paul nous fasse oublier la grâce du Sauveur; ou plutôt n'en est-elle pas, elle-même, une preuve. Quelques-uns trouvent mauvais que le geôlier ait été sauvé, et au lieu d'un sujet d'admirer la bonté divine, ne voient là qu'une occasion de critiques : il ne faut pas s'en étonner. Telle est l'humeur des faibles : ils s'en prennent à l'aliment même dont ils se nourrissent, au lieu de le vanter, et proclament que le miel est amer. Les aveugles ne reçoivent que ténèbres du foyer qui devrait les éclairer : ce n'est point la faute de la nature, mais celle de leurs organes incapables d'user des choses comme il faudrait. Que disais-je donc? Au lieu d'admirer que Dieu ait relevé et rendu meilleur un homme tombé dans un abîme de méchanceté, ils disent : Et comment ne vit-il pas là une supercherie, un sortilége? Comment, plutôt, ne resserra-t-il

pas leur captivité, n'appela-t-il point au secours? Pour bien des raisons : d'abord il les avait entendus louer Dieu ; et des enchanteurs n'auraient jamais chanté de tels hymnes. Il est écrit : « Il les entendit louer Dieu ». En second lieu, loin de s'enfuir, ils l'empêchèrent de se donner la mort : s'ils avaient agi dans leur intérêt, ils ne seraient pas restés dans le cachot, et auraient commencé par se tirer d'affaire eux-mêmes. Mais ils firent preuve d'une grande bonté : ils l'empêchèrent de se tuer, lui qui les avait chargés de fers : c'est comme s'ils lui avaient dit : Tu nous as mis en lieu sûr, en nous enfermant dans la partie la plus reculée du cachot ; tu nous as durement enchaînés : c'est pour que tu sois affranchi toi-même de la plus rigoureuse des captivités. Chacun, en effet, est étreint dans les chaînes de ses propres péchés : chaînes maudites ; celles-ci, au contraire, sont des chaînes de félicité, qu'il faut souhaiter de tous ses vœux... Que ces dernières brisent les autres, Dieu te l'a fait voir par un exemple sensible. As-tu vu tomber les chaînes de fer qui chargeaient tes prisonniers? Eh bien! tu te verras toi-même déchargé d'autres chaînes pesantes. Ces chaînes, j'entends celles des prisonniers, non celles de Paul, représentent celles du péché. Ces prisonniers l'étaient doublement. Le geôlier était prisonnier lui-même. Les prisonniers étaient enchaînés dans leurs fers et dans leurs péchés ; le geôlier était captif de ses seuls péchés. Paul délivra les premiers pour éclairer l'autre : car ces chaînes étaient visibles.

Jésus tint une conduite pareille, ou plutôt inverse. Il avait affaire à une double paralysie, celle des péchés et celle du corps. Que fit-il en cette occurrence? « Aie confiance, dit-il, mon « enfant, tes péchés te sont remis ». (Matth. IX, 2.) Il commence par la vraie paralysie, avant d'arriver à l'autre... « Quelques-uns des « scribes dirent en eux-mêmes : Celui-ci blas- « phème. Mais comme Jésus avait vu leurs « pensées, il dit : Pourquoi pensez-vous mal « en vos cœurs? Lequel est le plus facile de « dire : tes péchés te sont remis, ou de dire : « Lève-toi et marche? Or, afin que vous sa- « chiez que le Fils de l'homme a le pouvoir « sur la terre de remettre les péchés : Lève toi, « dit-il alors au paralytique, prends ton lit et « retourne en ta maison ». (Matth. IX, 3-6.) Il prouvait ainsi la vérité impalpable par le fait sensible, il partait du corps pour arriver à l'âme. Et pourquoi agit-il ainsi ? Afin d'accomplir la parole : « Mauvais serviteur, c'est « par ta propre bouche que je te jugerai ». (Luc, XIX, 22.) Que disaient les scribes? Nul ne peut remettre les péchés, si ce n'est Dieu seul : ni ange, ni archange, ni aucune autre puissance créée n'a cette faculté. Vous en êtes tombés d'accord. Que fallait-il donc dire? Si je montre que je remets les péchés, il est évident que je suis Dieu... Il ne dit pas cela : que dit-il donc? « Afin que vous sachiez que le Fils de l'homme « a le pouvoir sur la terre de remettre les pé- « chés : Lève-toi, dit-il alors au paralytique, « prends ton lit, et retourne en ta maison ». C'est comme s'il disait : Quand j'aurai fait le plus difficile, il est clair qu'en ce qui regarde le plus facile il ne vous restera plus de refuge ni de prétexte à m'opposer. S'il commence par ce miracle impalpable, c'est parce que ses adversaires étaient en grand nombre. Après cela, il passa à un prodige sensible. Donc le geôlier pouvait croire sans faiblesse d'esprit : il avait vu les prisonniers : il ne les avait ni vus ni entendus faire ou dire rien de coupable ; il n'avait été témoin d'aucun sortilége : ils louaient Dieu ; il les avait vus déployer en toutes choses une bonté parfaite : car ils ne s'étaient pas vengés de lui, le pouvant. Ils auraient pu s'échapper et délivrer en même temps les prisonniers : ou tout au moins s'évader eux-mêmes. Ils n'en firent rien : de sorte qu'ils le pénétrèrent de respect, non-seulement par le miracle, mais encore par leur manière d'agir. Ecoutez plutôt Paul crier d'une voix forte : « Ne te fais aucun mal ; car nous sommes tous « ici ». Voyez-vous cette simplicité, cette modestie, cette charité. Il ne dit pas : Cela est arrivé à cause de nous : il dit comme s'il était le premier venu des prisonniers : « Car nous « sommes tous ici ». Cependant s'ils n'avaient pas pris les devants et profité du miracle pour s'évader, ils pouvaient au moins se taire, et délivrer tous les prisonniers : car s'ils avaient gardé le silence, au lieu de retenir le geôlier par un grand cri, cet homme se serait percé la gorge de son épée. Si Paul cria, c'est encore parce qu'on l'avait relégué au fond de la prison. C'est comme s'il avait dit : Tu as agi contre toi-même, en jetant au fond du cachot ceux qui devaient te sauver. Mais ils n'imitèrent pas sa conduite à leur égard. S'il était mort, tous se seraient enfuis.

5. Vous le voyez : ils aimèrent mieux rester

captifs, que de laisser périr leur gardien. Aussi raisonna-t-il ainsi en lui-même : Si c'étaient des sorciers, ils n'auraient pas manqué de s'évader et de délivrer les autres : car sans doute il avait vu entrer dans le cachot bien des hommes de cette espèce. D'ailleurs il avait bien des fois eu des sorciers sous sa garde, jamais rien de pareil n'était arrivé. Il reste donc étonné. Un sorcier n'aurait pas ébranlé les fondations pour réveiller le geôlier, et rendre sa fuite à lui plus difficile. Mais considérons maintenant la foi de cet homme : « Ayant demandé de la lumière, il entra : et, « tout tremblant, il tomba aux pieds de Paul « et de Silas ; et, les faisant sortir, il demanda : « Seigneurs, que faut-il que je fasse pour être « sauvé ? » Il tenait du feu, une épée : et il dit : « Seigneurs, que faut-il que je fasse pour « être sauvé ? » Ils lui répondirent : « Crois au « Seigneur Jésus, et tu seras sauvé, toi et ta « maison ». (Actes, chap. XVI.) Ce ne sont pas des enchanteurs, pensa-t-il, qui pourraient m'enseigner cette doctrine : il n'est pas question ici du démon. Voyez-vous combien il méritait d'être sauvé ? — Témoin du prodige, délivré de sa frayeur, il n'oublie pas les choses importantes : dans un tel péril il se préoccupe du salut de son âme, il aborde les docteurs comme il convenait de le faire ; il tombe à leurs pieds : « Et ils lui annoncèrent la parole « du Seigneur, à lui et à tous ceux qui étaient « dans sa maison. Et lui, les prenant à cette « même heure de la nuit, il lava leurs plaies, « et il fut baptisé, lui et toute sa maison aussi- « tôt après ». Voyez-vous la ferveur de cet homme ? Il ne diffère point, il ne dit pas : Attendons le jour, nous verrons, nous examinerons : pleins de ferveur, lui, toute sa maison courent au baptême.

Ce n'est pas comme de nos jours, où tant de personnes souffrent que leurs serviteurs, leurs femmes, leurs enfants, restent étrangers à nos mystères. Devenez, je vous en conjure, pareils à ce geôlier, je ne dis point par le rang, mais par la volonté. Et quelle est l'utilité du rang, quand la volonté est impuissante ? Chose admirable ! Ce cruel, ce barbare, ce pervers, occupé sans cesse à faire le mal, devient tout à coup la bonté, la charité même. « Il lava leurs « blessures ». Considérez de nouveau la ferveur de Paul ; c'est dans les chaînes, c'est tout meurtri de coups, qu'il évangélisait. O bienheureuse chaîne ! quel enfantement fut le sien dans cette nuit ! quelle progéniture elle mit au monde ! Voilà ceux dont on peut dire : « Ceux « que j'ai engendrés, dans mes fers ». Voyez-vous comment il se vante de son sort, afin qu'il en rejaillisse un peu d'éclat jusque sur ses enfants ? Voyez-vous quelle est cette gloire des chaînes, qui illustre non-seulement celui qui les porte, mais encore ceux qu'il engendre durant sa captivité ? Ceux que Paul a engendrés étant captifs ont un avantage sur les autres, je ne dis pas selon la grâce, qui est la même pour tous, ni selon la rémission qui est commune à tous, mais à cause de cet enseignement qui leur est donné tout d'abord afin qu'ils trouvent un sujet de joie et d'allégresse dans les contre-temps de ce genre. « Les pre- « nant à cette même heure de la nuit, il lava « leurs plaies, et il fut baptisé ». Voyez-en maintenant le fruit : sur-le-champ il reconnaît ce bienfait par des présents charnels : « Les « ayant conduits chez lui, il leur servit aussitôt « à manger ; et il se réjouit avec toute sa « maison de ce qu'il avait cru en Dieu ». Que ne devait-il pas faire en effet, quand le ciel venait de lui être ouvert, en même temps que s'était ouvert le cachot. Il lave son maître, lui sert à manger, et se livre à l'allégresse. En pénétrant dans le cachot, la chaîne de Paul en avait fait une église, avait transformé tout le monde en un corps, celui du Christ, servi le banquet spirituel, et enfanté les fruits qui font la joie des anges. Avais-je tort de dire que cette maison était plus glorieuse que le ciel ? En effet, si le ciel se réjouit, ce fut grâce à cet événement terrestre. Que si c'est fête au ciel pour un seul pécheur repentant, si deux personnes réunies au nom du Christ ont le Christ même au milieu d'elles, à combien plus forte raison devait-il être ainsi de cette réunion où figuraient Silas, Paul, le geôlier et toute sa maison, avec une foi pareille. Voyez l'ardeur de cette foi. Mais cette prison m'en rappelle une autre. Laquelle donc ? Celle de Pierre. Mais là rien de pareil.

Pierre avait été mis sous la garde de quatre bandes de quatre soldats : il ne chantait, ni ne veillait ; il était endormi. Il n'avait pas été non plus flagellé : mais le péril était plus grand. Tout était accompli pour Paul et Silas ; ils avaient été punis : Pierre n'avait pas encore subi sa peine. De sorte que s'il ne ressentait pas la douleur des coups, il était en proie aux tourments de l'attente. Mais voici un nou-

veau prodige : « Un ange du Seigneur se pré-« senta et une lumière brilla dans la prison ; « alors l'ange, frappant Pierre au côté, le « réveilla, disant : Lève-toi promptement. Et « les chaînes tombèrent de ses mains ». (Actes, chap. XII.) Afin que Pierre ne croie pas n'avoir devant lui qu'une lueur, il le réveille. Personne ne voyait la lumière, excepté lui, et il croyait à une vision : ceux qui dorment ne s'aperçoivent pas des bienfaits de Dieu. « Alors « l'ange lui dit : Ceins-toi, et mets ta chaus-« sure à tes pieds. Et il fit ainsi. Et l'ange dit : « Prends ton vêtement autour de toi, et suis-« moi. Et sortant, il le suivait, et il ne savait « pas que ce qui se faisait par l'ange fût véri-« table, car il croyait avoir une vision. Or, « ayant passé la première et la seconde garde, « ils vinrent à la porte de fer qui mène à la « ville ; elle s'ouvrit d'elle-même à eux. Et « sortant, ils s'avancèrent dans la rue ; et « aussitôt l'ange le quitta ».

6. Pourquoi les choses ne se passèrent-elles pas ici comme pour Paul et Silas ? Parce qu'on devait relâcher ceux-ci ; voilà pourquoi Dieu ne voulut pas qu'ils fussent délivrés de leurs chaînes. Saint Pierre, au contraire, devait être conduit au supplice. Mais quoi, dira-t-on, n'aurait-il pas été plus merveilleux qu'il fût traîné au supplice, remis entre les mains du roi, et alors seulement arraché sain et sauf du milieu des périls? de cette façon les soldats aussi auraient échappé à la mort. C'est soulever une grande question. On dit que Dieu, pour sauver son serviteur, a frappé, exterminé d'autres personnes. Que répondre à cela? D'abord, que Dieu n'a frappé personne ; et en second lieu, que si ces gens périrent, leur mort n'est imputable qu'à la barbarie de leur juge et non au plan de la Providence. Comment cela? Dieu avait arrangé les choses de telle sorte qu'Hérode, loin de perdre autrui, fût sauvé lui-même, comme le geôlier de Paul : mais il ne sut pas profiter de ce bienfait. « Quant il fit jour, est-il écrit, « il n'y eut pas peu de trouble parmi les sol-« dats, au sujet de ce que Pierre était devenu». Après? Hérode fait une enquête, interroge les gardiens, les fait conduire au supplice. On pourrait l'excuser, s'il ne les avait point interrogés. Mais il les avait mandés, questionnés ; il avait appris que Pierre était enchaîné, que la prison était bien fermée, que les gardes veillaient aux portes : il n'y avait ni cloison percée, ni porte ouverte, ni aucun autre indice de fraude.

Hérode, alors, aurait dû admirer la puissance de Dieu qui avait su arracher Pierre du milieu des périls, et adorer ce Dieu puissant ; loin de là, il fit emmener les soldats au supplice. Comment donc Dieu serait-il responsable en ceci ? S'il avait fait percer une cloison, et qu'il eût sauvé Pierre par cette voie, l'évasion aurait pu être imputée à la négligence des soldats : mais s'il avait tout disposé pour qu'il fût démontré que la ruse humaine n'était pour rien dans l'affaire, et que la puissance divine avait seule opéré le prodige, pourquoi Hérode agit-il de la sorte? Si Pierre avait voulu fuir, il se serait enfui avec ses chaînes ; s'il avait dû fuir tout alarmé, il n'aurait pas eu la présence d'esprit de prendre ses sandales. Si l'ange lui dit : Chausse tes sandales, c'est afin que l'on vît bien qu'il était parti non en fugitif, mais tout à son aise. Enchaîné entre deux soldats, il n'aurait pas eu le temps de rompre ses chaînes, et cela, quand il était dans l'endroit le plus retiré du cachot. C'est donc à l'iniquité du juge qu'il faut imputer le supplice des gardes. Sinon, pourquoi les Juifs ont-ils agi autrement? En effet cette captivité m'en rappelle encore une autre : la première avait Rome pour théâtre, la seconde Césarée, celle-ci Jérusalem. Les princes des prêtres et les pharisiens reçoivent de ceux qu'ils avaient envoyé chercher Pierre dans sa prison, la nouvelle suivante : Nous n'avons trouvé personne ; les portes étaient fermées pourtant, et les gardes en sentinelle devant les portes. Pourquoi ne firent-ils pas alors périr les gardes, au lieu de se demander les uns aux autres dans leur incertitude : Qu'est-ce que cela peut être? Que si malgré la soif de sang qui les dévorait, ils n'imaginèrent rien de pareil, à plus forte raison devais-tu faire comme eux, toi qui ne songeais qu'à leur plaire. Aussi le châtiment d'Hérode ne se fit-il pas longtemps attendre.

Si vous accusez Dieu de ces exécutions, il faut l'accuser aussi des meurtres qui se commettent sur les routes, et de tant d'autres homicides, et de la mort des enfants tués à cause du Christ : car c'est, dites-vous, le Christ qui causa leur mort ; mais c'est bien plutôt la fureur et la tyrannie du père d'Hérode. Direz-vous : Pourquoi Dieu ne les a-t-il pas arrachés des mains d'Hérode? Il pouvait

le faire. Mais cela n'eût servi de rien. Combien de fois le Christ n'est-il pas échappé des mains de ses ennemis? Et quel profit en revint-il à ces ingrats? Dans l'histoire qui nous occupe, le profit que les fidèles ont retiré des événements est manifeste : le récit qui en a été fait, le témoignage rendu par les ennemis eux-mêmes, ont rendu les faits avérés. Si dans l'autre histoire, ce qui ferma la bouche aux Juifs, ce fut de venir sur le théâtre des événements, et d'en reconnaître la vérité, il en était de même ici. Pourquoi le geôlier ne fit-il rien de pareil? Cependant, ce qui était arrivé à Hérode n'était pas moins miraculeux. — Voir les portes ouvertes, n'était pas une chose plus merveilleuse que d'apprendre une évasion consommée, portes closes. Et même dans le premier cas on pouvait croire à une illusion : tandis qu'ici un récit exact ne laissait nulle place à un pareil soupçon. — En conséquence, si cet homme avait été aussi méchant qu'Hérode, il aurait égorgé Paul, comme Hérode, les soldats. Mais il était meilleur. Quant à ceux qui demandent pourquoi Dieu a permis le meurtre des petits enfants, leur répondre, ce serait nous engager dans un discours plus long que celui que nous nous proposions de vous tenir en commençant...

7. Nous venons de rendre grâces aux chaînes de Paul, de montrer combien nous leur sommes redevables : arrêtons ici ce discours, après vous avoir exhortés non-seulement à ne pas gémir des épreuves que vous pouvez avoir à endurer pour le Christ, mais encore à vous en réjouir comme les apôtres, et à vous en glorifier, suivant le mot de Paul : « Je me glorifie« rai avec délices dans mes infirmités ». Voilà pourquoi il lui fut dit : « Ma grâce te suffit ». (II Cor. XII, 9.) Paul se glorifie de ses fers, et vous êtes fiers, vous, de vos richesses. Les apôtres se réjouissaient d'avoir été jugés dignes de la flagellation, et vous, vous recherchez le repos, la mollesse? Comment donc voulez-vous être récompensés comme eux, si vous suivez une voie tout opposée? « Et maintenant, dit « Paul, lié par l'Esprit, je m'en vais à Jéru« salem, ignorant ce qui doit m'y arriver; si « ce n'est que, dans toutes les villes, l'Esprit« Saint m'atteste que des chaînes et des tri« bulations m'attendent à Jérusalem ». (Actes, XX, 22, 23.) Pourquoi donc y aller, si des chaînes et des tribulations t'attendent? C'est justement pour cela que j'y vais, répond-il, afin d'être enchaîné pour le Christ, afin de mourir pour lui. Car je suis prêt, non-seulement à porter des fers, mais encore à mourir pour le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Rien de plus fortuné qu'une âme pareille. Où trouve-t-elle sa gloire? Dans les chaînes, les tribulations, les liens, les stigmates... « Je « porte dans ma bouche les stigmates du Sei« gneur Jésus-Christ », dit-il, comme si c'était un glorieux trophée; et encore : « A cause « d'Israël, je suis enveloppé de cette chaîne »; et ailleurs : « Dont j'exerce la légation dans les « chaînes ». Qu'est-ce à dire? tu ne rougis point? Tu n'as pas peur de ce monde que tu traverses en prisonnier? Tu ne crains pas que quelqu'un n'accuse ton Dieu de faiblesse? que cela n'empêche quelqu'un de venir à lui? Telles ne sont pas mes chaînes, répond-il : elles brillent jusque dans les palais. « En sorte « que mes liens sont devenus célèbres dans « tout le prétoire; et que plusieurs de nos « frères dans le Seigneur, encouragés par mes « liens, ont beaucoup plus osé annoncer sans « crainte la parole de Dieu ». (Philipp. I,13, 14.) Voyez-vous le pouvoir des liens, supérieur à celui des résurrections : ils m'ont vu enchaîné, et n'en sont que plus confiants. Car où il y a des liens, il se passe nécessairement quelque grande chose; où il y a tribulation, il y a nécessairement salut, nécessairement repos, nécessairement œuvres de grande vertu. C'est quand le diable regimbe, qu'il est frappé; c'est quand il enchaîne les serviteurs de Dieu, que la parole fait le plus de progrès. Et voyez comment partout la même chose arrive. Il est emprisonné, et dans sa prison, voilà ce qui l'occupe : « Dans mes fers », écrit-il. Il est emprisonné à Rome, et convertit beaucoup de personnes : car il n'était pas le seul qui eût confiance : beaucoup d'autres étaient en sécurité grâce à lui. Il est emprisonné à Jérusalem ; chargé de chaînes, il harangue le roi, l'épouvante, effraye son juge qui, dans sa terreur, dit-il, le mit en liberté, et ne rougit pas d'être instruit au sujet de l'avenir par celui qu'il avait enchaîné... Enchaîné sur un vaisseau, il empêche un naufrage et réprime une tempête. Chargé de chaînes, il est assailli par une bête dangereuse qui ne réussit pas à lui faire aucun mal. Il est lié à Rome, et, tout lié qu'il est, il harangue le peuple, il convertit

des milliers de personnes; pour toute arme, n'ayant qu'une simple chaîne.

Mais on ne peut plus aujourd'hui se faire enchaîner. On le peut d'une autre manière, pour peu qu'on le veuille. Comment cela? Il suffit de commander à ses mains de ne point s'abandonner à la convoitise. C'est de cette chaîne qu'il faut nous lier nous-mêmes : que la crainte de Dieu nous tienne lieu de fers. Délions ceux qui sont enchaînés par la pauvreté, par la tribulation. Ouvrir les portes d'une prison, c'est moins méritoire que de mettre en liberté une âme captive; ôter à des prisonniers leurs liens, c'est moins que de délivrer ceux qui souffrent. Dans le premier cas, il n'y a point de récompense promise; dans le second, il y en a d'innombrables. Longue est la chaîne de Paul, car elle a pu nous envelopper tous; oui, longue, et plus magnifique que la première venue des chaînes d'or. Elle attire au ciel, comme au moyen d'une machine, ceux qui en sont enlacés; comme une chaîne d'or suspendue, elle nous élève jusque dans les cieux; et ce qu'il y a de merveilleux, c'est qu'elle attire en haut ceux qu'elle enlace ici-bas. Cela répugne à la nature. Mais ne cherchez pas à retrouver l'ordre de la nature dans les événements que Dieu conduit : tout y surpasse l'ordre naturel. Apprenons à ne pas nous décourager, à ne pas nous irriter dans les tribulations. Voyez ce bienheureux : il avait été flagellé, et flagellé cruellement : « Leur ayant «donné nombre de coups», est-il écrit. Il avait été enchaîné, et enchaîné avec rigueur : car on l'avait jeté dans la partie la plus reculée du cachot, et mis sous bonne garde. Eh bien! au milieu de toutes ces épreuves, au fort de la nuit, quand les plus éveillés succombent au sommeil, comme au poids d'une chaîne plus lourde encore, ces hommes chantaient, louaient le Seigneur. Quel bronze ne paraîtrait faible auprès d'âmes pareilles! Ils songeaient aux trois enfants qui, eux aussi, chantaient dans le feu de la fournaise : peut-être se disaient-ils : Jamais nous n'avons été soumis à une aussi rude épreuve. Mais sachons gré au discours de nous avoir amenés devant ces autres chaînes et cet autre cachot.

8. Que faire? Je voudrais me taire, et cela m'est impossible. Me voici en présence d'une autre captivité encore bien plus merveilleuse et plus étonnante. Veuillez m'écouter, comme si je commençais à parler, et me prêter une attention toute fraîche. Je voudrais couper court et le sujet m'en empêche. Quoi qu'on vienne dire à un buveur, on ne lui persuadera pas de déposer la coupe qu'il porte à ses lèvres : et moi, à présent que j'ai saisi cette coupe miraculeuse des captivités souffertes pour le Christ, je ne puis m'arrêter, je ne puis me taire. Si Paul lui-même ne se tut point quand il était en prison, quand il faisait nuit, et pas même quand on le flagellait, irai-je me taire, moi, quand il est jour, que je suis tranquillement assis, que je parle tout à mon aise, au rebours de ces prisonniers, de ces flagellés, que la nuit même ne pouvait réduire au silence?

Les enfants ne se taisaient point dans le feu de la fournaise : et nous ne rougirions pas de nous taire? Considérons donc encore cette nouvelle captivité. Paul aussi était lié; mais dès le principe il avait été signifié qu'il n'était pas destiné au feu, mais à la prison. Car à quoi bon lier des hommes qui doivent être brûlés? Les trois enfants avaient les pieds et les mains liés, ainsi que Paul; leur bourreau n'avait pas moins de fureur. En effet, si l'autre fit jeter Paul au fond de la prison, celui-ci fit chauffer fortement la fournaise. Mais voyons ce qui suivit. Nos chrétiens louaient Dieu : leur prison fut ébranlée, et les portes s'ouvrirent. Les enfants louaient Dieu : les chaînes tombèrent de leurs pieds et de leurs mains; leur prison s'ouvrit, les portes de la fournaise cédèrent : car la rosée de l'Esprit y pénétrait. Mais je me sens déborder. Je ne sais par où commencer, par quoi continuer. Je vous prie donc de n'exiger de moi aucun ordre : tout ici se tient. Ceux qui étaient avec Paul et Silas furent déliés, bien qu'endormis. Ici, ce fut autre chose qui arriva : ceux qui avaient jeté les enfants dans la fournaise furent brûlés. Mais voici ce que je voulais dire. Le roi vit les enfants délivrés, et il tomba à leurs pieds; il les entendit chanter, il vit quatre personnes marcher, et il les appela. Ainsi que Paul n'avait pas voulu sortir, bien qu'il le pût, jusqu'à ce qu'il eût été mandé et mis en liberté par celui qui l'avait jeté en prison, les trois enfants ne sortirent pas non plus, avant qu'ils en eussent reçu l'ordre de celui qui les avait condamnés. Quel enseignement tirons-nous de là? De ne pas nous hâter dans les supplices, de ne pas nous presser dans les tribulations, et de n'y pas rester non plus, quand on nous en délivre. Le roi donc

tomba à genoux; il pouvait entrer dans l'endroit où étaient les saints ; mais il se tint à la porte : car il n'osait pénétrer dans l'intérieur du cachot brûlant qu'il leur avait préparé. Veuillez considérer maintenant ces paroles : « Seigneurs, dit le geôlier, que faut-il que je « fasse pour être sauvé? » Le roi parle avec moins d'humilité, mais non pas moins de douceur : « Sedrach, Misac, Abdénago, serviteurs « du Dieu très-haut, sortez et venez ici ». (Dan. III, 93.) Quel honneur! « Serviteurs du Dieu « très-haut, sortez et venez ici ». Et comment pourraient-ils sortir, ô roi? Tu les as enchaînés et jetés dans la fournaise, où ils sont depuis longtemps. Quand ils seraient de bronze, de métal, n'auraient-ils pas péri depuis qu'ils ont commencé à chanter leur hymne?

Mais c'est ce chant même qui les a sauvés. Le feu respecta leur ferveur, leur chant, leurs hymnes admirables. Quel nom leur donnes-tu? Je l'ai déjà dit : « Serviteurs du Dieu très-« haut ». Tout est possible aux serviteurs de Dieu. S'il y a des serviteurs de maîtres mortels qui partagent leur autorité et la gestion de leurs biens, à plus forte raison en est-il ainsi des serviteurs de Dieu. Le roi donne aux enfants le nom le plus doux : il savait les flatter par là. En effet, s'ils étaient entrés dans les flammes pour rester serviteurs de Dieu, aucune autre appellation ne pouvait leur être plus agréable ; en les appelant des rois maîtres du monde, il ne les aurait pas tant réjouis qu'en leur disant : « Serviteurs du Dieu très-« haut ». Faut-il vous en étonner? Ecrivant à cette grande cité qui était la maîtresse du monde, à cette grande cité si fière de sa gloire, Paul se désigne par le titre suivant, comme s'il eût équivalu à ceux de consul, de roi, de maître du monde, ou plutôt, parce qu'il les surpasse incomparablement : « Paul, servi-« teur de Jésus-Christ... » — « Serviteurs du « Dieu très-haut ». S'ils déploient tant de zèle pour être serviteurs, pensait-il, nous ne manquerons point de les gagner par là...

Observez, en conséquence, la piété des enfants. Ils ne s'irritent point, ne s'indignent point, ne répondent point : ils sortent. S'ils avaient considéré comme un supplice d'être précipités dans la fournaise, ils auraient pu avoir du ressentiment contre celui qui les y avait enfermés : mais rien de pareil ; on eût dit, à les voir, qu'ils sortaient du ciel. Et l'on aurait pu leur appliquer ce que le Prophète dit du soleil : « Comme un fiancé sortant de la « chambre nuptiale » ; car leur sérénité était plus grande encore. Le soleil paraît pour répandre sur le monde la lumière sensible : eux, ils y répandaient une autre lumière, la lumière immatérielle. Car aussitôt le roi envoya en leur faveur un ordre ainsi conçu : Je me suis complu dans les signes et dans les prodiges que Dieu a faits de manière à nous en révéler la grandeur et la puissance. Ils sortirent donc; et la lumière qu'ils répandaient, éclatante en ces lieux-mêmes, devint capable, grâce au message royal, de se propager au loin, et de dissiper partout les ténèbres. « Sortez et « venez ici ». Il ne fit pas éteindre la fournaise : mais c'était encore un hommage qu'il leur rendait que de les croire capables, non-seulement de marcher à l'intérieur, mais encore de sortir malgré le feu.

9. Considérons maintenant, s'il vous plaît, les paroles du geôlier : « Seigneurs, que faut-« il que je fasse pour être sauvé? » (Act. XVI, 30.) Quoi de plus agréable qu'une telle parole? Elle fait tressaillir de joie les anges eux-mêmes; afin de l'entendre, le Fils unique de Dieu alla jusqu'à se faire serviteur. C'est ce que disaient à Pierre ceux qui crurent au commencement : « Que ferons-nous pour être sauvés? » Et que répond-il? « Croyez, et faites-vous baptiser ». (Ibid. II, 37, 38.) Paul aussi se serait volontiers jeté dans l'enfer pour entendre ce langage sortir de la bouche des Juifs, tant il désirait les voir sauvés et dociles. Voyez pourtant : il se remet à eux de toutes choses, il ne les importune point. Mais passons à la suite. Le roi ne dit pas : Pour que je sois sauvé ; mais l'enseignement qu'il avait reçu était plus convaincant que ne pouvait l'être aucun langage : car aussitôt il proclame la vérité. Il n'a pas besoin d'être catéchisé comme le geôlier ; il rend hommage à Dieu et confesse sa puissance : Je sais en vérité que votre Dieu est le Dieu des Dieux et le Seigneur des Seigneurs; qu'il a dépêché son ange et vous a tirés de la fournaise. Et la suite? Ce n'est pas un seul homme, un geôlier, c'est un grand nombre de personnes qui sont catéchisées par le message royal et par la vue des événements. Il était clair pour tous que le roi n'avait pas menti ; il n'aurait pas voulu rendre un pareil témoignage à des captifs, ni s'abaisser lui-même ; il n'aurait pas voulu donner une telle preuve de démence. Ainsi donc, si la vérité n'avait pas été très-ma-

nifeste, il n'aurait rien écrit de pareil, surtout devant tant de témoins.

Voyez-vous quel est le pouvoir des chaînes? quelle est la puissance des louanges chantées dans la tribulation? Les trois enfants ne se découragèrent pas, ne s'abandonnèrent pas au désespoir : jamais ils n'avaient déployé tant de zèle et de ferveur. Ils avaient bien raison. Un point reste à éclaircir. Pourquoi dans la prison les prisonniers furent-ils déliés, et dans la fournaise la flamme dévora-t-elle ceux qui l'avaient allumée? C'était le roi qui devait souffrir ce supplice : car ni ceux qui avaient enchaîné les enfants, ni ceux qui les avaient précipités dans la fournaise, n'étaient aussi coupables que celui qui avait donné l'ordre. Pourquoi donc périrent-ils? Ici il n'y a pas besoin d'un long examen. Ces hommes étaient des impies : Dieu voulut manifester le pouvoir de la flamme et rendre le prodige plus merveilleux ; car si le feu dévora ceux qui étaient dehors, comment put-il épargner ceux qui étaient à l'intérieur? Ce fut afin de révéler la puissance de Dieu. Et qu'on ne s'étonne pas de me voir mettre le roi sur la même ligne que le geôlier ; leur conduite fut la même : l'un n'est pas au-dessus de l'autre, et tous deux ont été également favorisés. Mais ce que je disais, c'est que les justes ne sont jamais plus fervents que dans les tribulations, que dans les chaînes. Souffrir pour le Christ, voilà qui surpasse toutes les consolations.

Voulez-vous que je vous entretienne encore d'une autre captivité? Il faut quitter ces chaînes pour d'autres. Lesquelles choisissez-vous ? celles de Jérémie? celles de Joseph, celles de Jean ? Grâces soient rendues aux chaînes de Paul ! que de prisons elles ouvrent à notre discours ! Voulez-vous celles de Jean ? Il fut enchaîné, lui aussi, pour le Christ et pour la loi de Dieu. Eh bien ! est-ce qu'il restait oisif dans son cachot? Est-ce que du fond de sa prison il n'envoyait pas dire à ses disciples : Allez dire au Christ : « Es-tu celui qui vient, ou en attendons-nous un autre? » (Matth. xi, 3.) Jusque dans les fers, il s'occupait d'enseigner. Et Jérémie, n'a-t-il pas prophétisé au sujet du Babylonien, là même fidèle à sa mission ? Et Joseph? Ne demeura-t-il pas enchaîné treize ans ? Néanmoins il n'oublia pas la vertu. Citons encore un dernier captif pour finir. Notre-Seigneur aussi fut enchaîné, lui qui a délié la terre de ses fautes ; des nœuds serrèrent ces mains fécondes en bienfaits... « L'ayant attaché », est-il écrit, « ils le menèrent devant Caïphe ». Il fut enchaîné, cet auteur de tant de miracles. Pleins de ces pensées, ne perdons jamais courage, et rejouissons-nous jusque dans les fers : que dis-je? même en liberté, pensons comme si nous étions captifs. Voyez-vous quel bien c'est que la captivité? En conséquence, rendons grâces de tout à Dieu en Jésus-Christ Notre-Seigneur.

HOMÉLIE IX[1].

JE VOUS CONJURE DONC, MOI, CHARGÉ DE LIENS POUR LE SEIGNEUR, DE MARCHER D'UNE MANIÈRE DIGNE DE LA VOCATION A LAQUELLE VOUS AVEZ ÉTÉ APPELÉS, AVEC TOUTE HUMILITÉ ET TOUTE MANSUÉTUDE, AVEC TOUTE PATIENCE, VOUS SUPPORTANT MUTUELLEMENT EN CHARITÉ ; APPLIQUÉS A CONSERVER L'UNITÉ D'ESPRIT PAR LE LIEN DE LA PAIX. (IV, 1-3.)

—

Analyse.

1-3. Eloge des tribulations. — De l'humilité.
4. De la charité.

1. On a vu le pouvoir de la chaîne de Paul : pouvoir immense, supérieur en éclat aux miracles. Ce n'est donc pas sans raison qu'il en parle en cet endroit : il ne voit pas de meilleur moyen pour faire rentrer en eux-mêmes ceux à qui il s'adresse. Que dit-il donc ? « Je « vous conjure, moi, chargé de liens pour le « Seigneur, de marcher d'une manière digne « de la vocation à laquelle vous avez été appe- « lés ». Comment cela ? « Avec toute humilité et « toute mansuétude, vous supportant mutuel- « lement en charité ». Ce qui est beau, ce n'est pas d'être chargé de liens, c'est d'être chargé de liens pour le Christ. Voilà pourquoi il dit : « Chargé de liens pour le Seigneur, c'est-à- « dire pour le Christ ». Rien n'égale un tel sort. Mais voilà que cette chaîne nous écarte de plus en plus de notre sujet, nous entraîne, sans que nous ayons la force de résister ; mais nous nous laissons entraîner librement, volontairement ; et plût à Dieu que toujours il nous fût permis de parler de la chaîne de Paul ! Mais n'allez pas vous endormir : une nouvelle question surgit. Paul, faisant son apologie, dit à Agrippa : « Plaise à Dieu qu'il ne s'en faille « ni peu ni beaucoup ; que non-seulement « vous, mais encore tous ceux qui m'écoutent, « deveniez aujourd'hui tels que je suis moi- « même, à l'exception de ces liens ! » (Act. XXVI, 29.) S'il parle ainsi, ce n'est pas qu'il regarde ses liens comme un juste objet d'effroi : à Dieu ne plaise ! En effet, s'il en jugeait ainsi, il ne se glorifierait point de ses chaînes, de ses captivités, de ses autres tribulations ; il n'écrirait point : « Je me glorifierai avec dé- « lices dans mes infirmités ». (II Cor. XII, 9.) Mais encore ? Ceci même est une preuve du cas qu'il faisait des chaînes. Ainsi que dans son épître aux Corinthiens, il disait : « Je vous « ai donné du lait à boire, et non des aliments, « car vous n'étiez pas encore en état » (I Cor. III, 2) ; de même ici il s'adresse à des gens incapables de comprendre la beauté, la magnificence, l'utilité des chaînes. Voilà pourquoi il dit : « A l'exception de ces liens ». Ce n'est pas ainsi qu'il parle aux Hébreux : loin de là, il les exhorte à se faire enchaîner avec ceux qui sont dans les fers. — Aussi lui-même se complaisait-il dans ses liens ; aussi se faisait-il enchaîner et conduire en prison avec les autres captifs. Grand est le pouvoir de la chaîne de Paul : c'est un spectacle qui vaut tous les autres, que de voir Paul enchaîné et tiré de sa prison. Le voir enchaîné et assis dans son cachot, n'est-ce pas une incomparable joie, un avantage inappréciable ?

Vous voyez, n'est-ce pas ? les monarques, les consuls, traînés sur des chars, tout couverts d'or, et comme eux, leurs satellites, avec des lances d'or, des boucliers d'or, des rênes

[1] L'édition d'Oxford (1862) nous a été utile pour la solution de plusieurs difficultés dans la traduction de cette homélie et des suivantes.

dorées, des chevaux enharnachés d'or. Combien le spectacle qui est sous nos yeux n'est-il pas plus attrayant! J'aimerais mieux avoir vu une fois Paul sortir du cachot, avec les prisonniers, que de voir mille fois ces grands personnages au milieu de leur cortége. Combien d'anges devaient le précéder dans cette glorieuse sortie? La preuve que je ne vous en impose pas, je l'emprunterai à une antique histoire. Elisée, le prophète (sans doute il ne vous est pas inconnu), à l'époque où le roi de Syrie était en guerre avec le roi d'Israël, révélait, sans sortir de chez lui, tout ce que le premier de ces princes méditait de concert avec ses confidents, et déjouait ainsi ses desseins, en divulguant ses secrets, et en empêchant les Juifs de tomber dans ses filets. Cela tourmentait le roi; il était chagrin, et dans un grand embarras, ne pouvant deviner celui qui le trahissait et paralysait tous ses efforts. Comme il ne savait que penser, et cherchait l'origine de ces indiscrétions, un de ses gardes lui dit qu'il y avait, à Samarie, un prophète du nom d'Elisée, lequel, sans laisser au roi le temps de mûrir un projet, se hâtait de tout divulguer. L'autre pensa tenir son affaire : mais voyez quelle était sa scélératesse! Au lieu d'honorer cet homme, d'admirer ce pouvoir étrange qui le rendait capable de pénétrer de si loin, par la seule force de son esprit, tout ce qui se passait dans le conseil du roi; saisi de colère, et tout entier à sa fureur, il forme un corps de cavaliers et de fantassins, qu'il charge de lui amener le prophète. Elisée avait un disciple qui n'était point encore admis à prophétiser, parce qu'il ne paraissait point digne encore de prêter sa bouche à de telles révélations. Les soldats du roi parurent tout à coup devant lui, dans l'intention de le charger de liens, lui, ou plutôt le prophète. Voilà que nous retombons sur le sujet des chaînes. Que faire? C'est comme le tissu même de tout ce discours. Le disciple, en apercevant tant de soldats, accourt tout ému, tout tremblant, auprès de son maître, lui annonce le péril inévitable qu'il court, et ce qu'il regarde, lui, comme un grand malheur. Le prophète se mit à rire, en le voyant s'effrayer de si peu, et l'exhorta à la confiance. Mais l'autre, encore novice, ne se laissa pas convaincre; toujours troublé de ce qu'il avait vu, il persistait à donner l'alarme. Que dit alors le prophète? « Seigneur, dit-il, ouvrez les yeux de ce petit « enfant, et qu'il voie » (IV Rois, VI, 17) que nous avons plus d'alliés que ces hommes. Et aussitôt le disciple voit toute la montagne où le prophète habitait alors se couvrir de chars et de chevaux de feu. Ce n'était autre chose qu'une armée d'anges.

2. Que si Elisée, pour cela seul, fut secondé par une si nombreuse escorte d'anges, que dut-ce être pour Paul? De là encore ce mot du prophète David : « L'ange du Seigneur « environnera ceux qui le craignent »; et encore : « Ils te soulèveront dans leurs mains, « de peur que ton pied ne vienne à heurter « contre les pierres ». (Ps. XXXIII, 8, et XC, 12.) Que dis-je, les anges? Le Seigneur lui-même lui faisait cortége à sa sortie. Car s'il se montrait à Abraham, comment n'aurait-il pas été avec Paul? Ecoutez plutôt sa promesse : « Je « suis avec vous tous les jours jusqu'à la con- « sommation du siècle ». (Matth. XXVIII, 20.) Puis, après lui avoir apparu, il lui dit : « Ne « crains pas, mais parle, parce que je suis « avec toi, et que personne ne t'attaquera pour « te maltraiter ». (Act. XVIII, 9.) En songe, encore, il lui apparaît, et lui dit : « Aie confiance; « car de même que tu as témoigné sur moi, à « Jérusalem, il faut aussi que tu témoignes « pareillement à Rome ». (Act. XXIII, 11.) Toujours les saints sont dignes d'admiration et riches de grâces, mais jamais autant que lorsqu'ils sont en péril pour le Christ, lorsqu'ils sont prisonniers. De même qu'un brave soldat est toujours un spectacle agréable pour ceux qui le considèrent, mais principalement quand il est à son poste et combat à côté de son roi : de même, représentez-vous quelle était la grandeur de Paul, enseignant tout chargé de fers. Dirai-je la pensée qui me vient chemin faisant? Le bienheureux martyr Babylas fut chargé de liens, et cela pour le même motif que Jean, pour avoir repris un roi pécheur. En mourant, il recommanda qu'on l'ensevelît avec ses liens et que son cadavre demeurât enchaîné dans le tombeau : encore aujourd'hui, ses entraves reposent avec sa cendre. Tel était son amour pour les chaînes du Christ. « Son âme traversa le fer », dit le prophète, en parlant de Joseph. (Ps. CIV, 18.) Que dis-je? des femmes mêmes ont porté ces chaînes; mais nous, l'on ne nous enchaîne pas. Je ne vous y pousse donc point, puisque le temps ne le comporte pas : mais si vous ne liez point vos mains, liez votre cœur. Il y a des chaînes

d'un autre genre ; ceux qui ne portent point celles des martyrs peuvent en porter d'autres. Ecoutez ce que dit le Christ : « Liez ses mains « et ses pieds ». (Matth. xxii, 13.) Renonçons donc à faire l'expérience des premières chaînes, et souhaitons seulement d'être tout chargé de celles-ci. De là ces mots : « Moi, chargé de « liens pour le Seigneur, je vous conjure de « marcher d'une manière digne de la vocation « à laquelle vous avez été appelés ». Et en- « core : « Nous avons pour chef le Christ ». Car le Christ nous a ressuscités et fait asseoir avec lui dans les cieux, bien que nous fussions ses ennemis et lui ayons fait mille maux. — Grande et précieuse est cette vocation, non-seulement à cause de notre bassesse antérieure, mais encore à cause du rang où elle nous élève, et de la manière dont elle a eu lieu.

Mais comment marcherons-nous d'une manière digne ? Si nous marchons « en toute « humilité ». Celui qui marche ainsi, marche dignement : voilà le principe de toute vertu. Si tu es humble, et que tu songes à la manière dont a été opéré ton salut, ce souvenir est pour toi une excitation à la vertu : tu ne songes plus à tirer vanité des chaînes, ni des choses mêmes que j'ai dites ; mais, instruit que tout vient de la grâce, tu sois rentrer en toi-même. Celui qui est humble, est capable de devenir un serviteur plein de reconnaissance et de gratitude... « Qu'as-tu, dit Paul, que tu n'aies « reçu ? » Et écoutez-le dire encore : « Plus « qu'eux tous, j'ai travaillé, non pas moi, « toutefois, mais la grâce de Dieu qui est avec « moi ». (I Cor. iv, 7, et xv, 10.) « Avec toute « humilité », non pas seulement en paroles, ni en actions seulement, mais tout à la fois dans les démarches et dans les discours ; et pas davantage, humble vis-à-vis de l'un, confiant avec l'autre : sois humble avec tous, amis ou ennemis, petits ou grands : voilà l'humilité. Jusque dans les bonnes œuvres, sois humble ; n'est-ce pas le Christ qui nous dit : « Bienheureux les pauvres d'esprit » (Matth. v, 3), et met cela en première ligne ? Voilà pourquoi Paul écrit : « Avec toute hu- « milité, toute mansuétude, toute patience ». En effet, on peut être humble, et tout ensemble, prompt ou emporté ; alors c'est en vain : car souvent la colère nous fait tout perdre. « Nous supportant les uns les autres en cha- « rité ». Et comment supporter autrui, si l'on est emporté et prompt à l'injure ? De quelle façon maintenant ? « En charité », ajoute Paul. Si vous ne supportez pas le prochain, comment Dieu vous supportera-t-il ? Si vous ne savez pas supporter votre compagnon de servitude, comment le Maître pourra-t-il vous supporter ? Où il y a charité, tout devient tolérable. « Appliqués à conserver l'unité d'es- « prit par le lien de la paix ». Liez-vous donc les mains par la douceur. Encore ce beau nom, les liens ; nous lui avons dit adieu, et voici qu'il revient de lui-même. Ils sont beaux, les liens dont nous parlions : ceux-ci le sont de même, et les uns proviennent des autres. Unissez-vous à votre frère : une telle union fait tout supporter sans peine, grâce à la charité. Unissez-vous à lui, et lui à vous ; ces deux choses sont entre vos mains : je fais mon ami de celui que je désire avoir pour ami. « Vous appliquant ». Il montre que ce n'est pas une chose toute simple, ni le fait du premier venu. « Vous appliquant à conserver l'u- « nité d'esprit ».

3. Qu'est-ce que l'unité d'esprit ? De même que dans le corps il y a un souffle qui maintient l'union du tout, et fait un corps avec des membres disparates, c'est la même chose ici. Si l'esprit nous a été donné, c'est afin d'unir ceux que séparait la différence d'origine ou d'habitudes. Vieillard et jeune homme, pauvre et riche, enfant et adolescent, homme et femme, tous enfin deviennent un seul tout, quelque chose de plus qu'un corps unique. Car cette harmonie spirituelle est plus parfaite que l'autre, cette union est plus étroite encore. La fusion des âmes est d'autant plus complète, qu'elle n'admet ni division ni distinction de parties. Et comment se maintient-elle ? « Par « le lien de la paix ». Elle ne saurait subsister dans l'inimitié, dans la discorde. « Là où il y a « des querelles parmi vous », est-il écrit, « des « jalousies et des dissensions, n'êtes-vous pas « charnels, et ne marchez-vous pas selon « l'homme ? » (I Cor. iii, 3.) Ainsi que le feu, s'il a affaire à du bois sec, fait de tout un immense bûcher, tandis que l'humidité s'oppose à ses progrès et à cette réunion ; rien de froid ne peut contribuer à l'unité dont je parle ; c'est en général le propre de ce qui est ardent. Voilà d'où naît le feu de la charité : c'est par le lien de la paix que Paul veut nous unir tous. Si vous vouliez vous attacher à une autre personne, vous ne pour-

riez vous y prendre autrement, qu'en la rapprochant de vous ; si vous vouliez qu'un même lien vous unît, il faudrait commencer par vous l'attacher : c'est ainsi qu'il veut que nous soyons unis les uns aux autres; il ne nous demande pas seulement de vivre en paix, de nous aimer, mais de n'avoir pour tous qu'une seule âme. Noble lien ! servons-nous-en pour nous unir et à Dieu et au prochain. Il n'y a point de gêne, de tourment pour les bras qui en sont chargés ; tout au contraire, on se sent alors en repos, au large, et plus content que ceux qui sont en liberté. Le fort, uni au faible, le soutient et empêche sa perte ; uni avec le nonchalant, il le ranime. « Le frère, « secouru par son frère, est comme une ville « forte ». (Prov. XVIII, 19.) Cette chaîne-là, l'éloignement n'y est pas un obstacle, ni le ciel, ni la terre, ni la mort, ni quoi que ce soit ; elle est plus forte que tout, elle triomphe de tous. Enfantée par une âme, elle est capable d'en embrasser mille. Ecoutez ce que dit Paul : « Vous n'êtes pas à l'étroit dans notre « cœur ». (II. Cor. VI, 12.) Elargissez-vous de même.

Maintenant, qu'est-ce qui peut rompre ce lien? L'amour des richesses, du pouvoir, de la gloire et autres choses pareilles : voilà ce qui le détend et le rompt. Comment donc faire, afin qu'il ne se brise point? Il faut éloigner ces passions, et écarter tout ce qui peut mettre obstacle à la charité ou l'altérer. N'est-ce pas le Christ qui dit : « Quand l'ini- « quité se sera multipliée, la charité du grand « nombre se refroidira ». (Matth. XXIV, 12.) Rien n'est si contraire à la charité que le péché : je ne dis pas seulement à la charité envers Dieu, mais même à celle qui a pour objet le prochain. Comment donc la paix peut-elle régner entre des voleurs, dira-t-on? Quand ? dites-moi. C'est lorsqu'ils ne font pas leur métier de voleurs. En effet, si dans les partages qu'ils font entre eux, ils cessent d'observer les lois de la justice, et de rendre à chacun ce qui lui appartient, vous retrouvez aussitôt parmi eux la discorde et la guerre. — Il n'y a donc pas de paix possible entre les méchants : au contraire, on la trouve partout où règnent la justice et la vertu. Voyons encore : La paix peut-elle régner entre amants qui sont rivaux? Nullement. Quel exemple voulez-vous encore ? Entre usurpateurs point de paix possible : s'ils n'étaient pas justes et modérés les uns à l'égard des autres, s'ils se faisaient tort mutuellement, leur race serait anéantie. Voyez deux bêtes féroces que la faim tourmente : s'il n'y a pas d'autre aliment offert à leur avidité, elles se dévorent mutuellement : il en serait de même pour les avares et les méchants... Ainsi donc, pour que la paix règne, il faut que la vertu règne d'abord. Composons une cité, si vous le voulez, exclusivement d'hommes injustes, tous égaux en dignité : qu'il n'y ait point de juge pour punir l'iniquité, et que tous la commettent également : est-ce qu'une ville semblable pourrait subsister ? Aucunement. Et entre adultères, la paix est-elle possible ? Vous n'en trouverez pas deux qui soient unis. La désunion n'a donc pas d'autre cause que le refroidissement de la charité : et la cause du refroidissement de la charité, c'est la multiplication des fautes. Car le péché engendre l'amour-propre ; il divise, il déchire le corps ; il relâche, il brise le lien... La vertu, au contraire, là où elle se trouve, a des effets tout opposés : car l'homme vertueux est invincible, par exemple, à la cupidité. De sorte que mille pauvres peuvent vivre en paix, et que cela est impossible à deux hommes cupides.

4. En conséquence, si nous sommes vertueux, la charité ne périra point : car la charité engendre la vertu ; et la vertu, la charité. Comment cela, je vais le dire. L'homme vertueux ne fait point passer l'argent avant l'amitié ; il n'est point enclin au ressentiment, il ne fait pas tort au prochain : il n'est point insolent, il est courageux dans l'adversité. Tout cela engendre la charité; et, d'autre part, celui qui aime prend toutes ces qualités. Ainsi ces deux choses se produisent mutuellement. Nous trouvons la preuve que la vertu donne naissance à la charité dans ce que dit l'Ecriture : « Quand l'iniquité se sera multi- « pliée, la charité se refroidira ». Et en cet autre passage : « Celui qui aime le prochain a « accompli la loi » (Rom. XIII, 8), nous avons la preuve que la vertu vient de la charité. De sorte qu'il suffit d'être une de ces deux choses : ou très-aimant et aimé, ou très-vertueux. En effet, celui en qui se trouve une de ces choses possède l'autre nécessairement : et, au contraire, celui qui ne sait pas aimer ne fera que le mal : celui qui fait le mal, est incapable d'aimer. Recherchons donc la charité : c'est un rempart qui nous préserve de tout mal ;

unissons-nous, qu'il n'y ait nulle ruse, nulle dissimulation entre nous. On ne trouve rien de pareil, là où règne l'amitié. Un autre sage l'a dit : « Quand vous aurez tiré l'épée contre « un ami, ne désespérez pas ; car il y a en- « core du retour. Quand vous aurez ouvert la « bouche contre votre ami, ne vous décou- « ragez pas : car il y a encore une réconcilia- « tion possible, pourvu qu'il n'y ait ni injures, « ni révélation de secret, ni coup porté en « trahison ». (Ecclésiaste, XXII, 26, 27.) Voilà ce qui met en fuite l'amitié : la révélation d'un secret, dit le texte. Mais si nous sommes tous amis, il n'y a pas même besoin de secrets ; si l'on n'a pas de secrets avec soi-même, s'il est impossible de se rien cacher, il doit en être ainsi avec les amis. Or, s'il n'y a pas de secrets, voilà un motif de rupture supprimé. Si nous avons des secrets, c'est faute de nous fier à tout le monde : c'est donc le refroidissement de la charité qui a fait les secrets. Pourquoi un secret? Veux-tu faire tort au prochain, ou l'empêcher de faire quelque profit, et te caches-tu de lui pour cette raison ? Mais il n'y a rien de pareil : et tu rougis ? C'est donc un signe que tu manques de confiance.

S'il y a charité, il n'y aura donc pas de révélation de secret : il n'y aura pas davantage d'injures. Dites-moi, en effet, qui pourrait injurier son âme? On ne pourrait agir ainsi que pour lui être utile : c'est ainsi que nous faisons des reproches aux enfants, afin de les humilier. Et si le Christ autrefois éleva la voix contre certaines villes, en disant : « Malheur à toi, Chorazin, malheur à toi, Beth- « saïda ! » (Luc, X, 13), c'était afin de les tirer de l'opprobre. En effet, rien n'est plus capable de toucher un cœur, de le réveiller, de le ranimer. Abstenons-nous donc de reproches inutiles. Quoi donc! irez-vous vous plaindre pour une somme d'argent? Nullement, si vous n'avez, à vous tous, qu'une fortune. Ou encore pour des fautes? pas même pour ce motif : vous corrigerez plutôt... Le texte ajoute : « Ni « coup porté en trahison ». Quoi donc ! on se tuera soi-même? Qui frappera? Personne. Recherchons donc la charité. L'Ecriture ne dit pas simplement : Pratiquons, mais : Recherchons. Il faut beaucoup de zèle : la charité avait disparu, elle est prompte à la retraite. Il y a tant de choses en ce monde qui lui font la guerre. Si nous courons à sa poursuite, elle ne pourra nous échapper, nous l'attraperons sur-le-champ. La charité de Dieu a uni le ciel et la terre ; la charité de Dieu a fait asseoir l'homme sur le trône royal ; la charité de Dieu a montré Dieu sur la terre; la charité de Dieu a converti le maître en serviteur; la charité de Dieu a fait que le Bien-Aimé a été livré pour les ennemis, le Fils pour les rebelles, le Maître pour les serviteurs, Dieu pour les hommes, celui qui est libre pour les esclaves : et elle ne s'est pas arrêtée là; elle nous a encore conviés plus haut. Non-seulement elle nous a délivrés de nos maux, mais elle nous a fait des promesses encore bien plus magnifiques. Remercions Dieu de tous ces bienfaits, et mettons-nous à la poursuite de toutes les vertus : avant tout soyons exactement fidèles au précepte de la charité, afin d'être jugés dignes des biens qui nous sont promis, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui gloire, puissance, honneur au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE X.

SOYEZ UN SEUL CORPS ET UN SEUL ESPRIT COMME VOUS AVEZ ÉTÉ APPELÉS A UNE SEULE ESPÉRANCE DANS VOTRE VOCATION. (IV, 4.)

—

Analyse.

1. Sur l'unité de l'Eglise.
2 et 3. Tableau pathétique de ses maux actuels : exhortation à la pénitence.

1. Lorsque le bienheureux Paul arrive à une exhortation d'importance majeure, cet homme si sage, si favorisé des dons de l'Esprit, prend son point de départ dans les cieux, fidèle en cela aux leçons données par le Seigneur. C'est ainsi qu'il dit dans un autre endroit : « Marchez dans l'amour comme le « Christ nous a aimés et s'est livré lui-même « pour nous » (Eph. v, 2); et ailleurs encore : « Ayez en vous les sentiments qu'avait en lui « le Christ Jésus, qui, étant dans la forme de « Dieu, n'a pas cru que ce fût une usurpation « de se faire égal à Dieu ». (Philip. II, 5, 6.) Il fait la même chose ici. Devant les grands exemples exposés à sa vue, son zèle, son ardeur redoublent. Que dit-il, pour nous exhorter à l'unité ? « Soyez un seul corps et un seul es- « prit, comme vous avez été appelés à une « seule espérance dans votre vocation. Il y a « un seul Seigneur, une seule foi, un seul « baptême ». Qu'est-ce que ce corps unique? Les fidèles du monde entier, ceux qui le sont devenus, ceux qui le deviendront. De même pour ceux qui ont été agréés, même avant la venue du Christ. Comment cela? parce qu'ils connaissaient, eux aussi, le Christ. En voici la preuve : « Abraham, votre père, a tressailli « pour voir mon jour; il a vu et il s'est ré- « joui ». (Jean, VIII, 56.) Et encore : « Si vous « croyiez à Moïse, vous croiriez sans doute à « moi aussi, parce que c'est de moi qu'il a « écrit » (Ibid. v, 39); et les prophètes pareillement. Ils n'auraient pas écrit de lui, sans savoir ce qu'ils disaient : ils le connaissaient, partout ils l'adoraient. Ceux-ci donc aussi forment un seul corps. Le corps n'est point séparé de l'esprit, sans quoi ce ne serait pas un corps. Pareillement, nous avons coutume de dire en parlant des choses qui forment une unité, un enchaînement parfait : C'est un seul corps. C'est ainsi que dans l'union nous ne formons qu'un corps pour une tête. S'il n'y a qu'un corps, qu'une tête, le corps est composé de membres nobles et d'autres qui ne le sont pas. Ce n'est pas à dire que le meilleur essaie d'opprimer le moindre, ni que le moindre porte envie au meilleur. D'ailleurs tout ne contribue point pour une part égale, mais seulement à proportion de la nécessité. Et parce que tout est nécessaire et sert à divers usages, tout est égal en dignité. Néanmoins l'importance varie : ainsi la tête domine tout le corps, attendu qu'en elle est le siége de toutes les sensations et du gouvernement de l'âme : sans tête on ne peut vivre : au contraire bien des hommes ont vécu longtemps après qu'on leur avait coupé les pieds. Ce n'est donc pas seulement par sa position que la tête est supérieure, c'est encore par ses fonctions et son rôle.

Où veux-je en venir? Il y a dans l'Eglise bon nombre d'hommes qui s'élèvent en haut comme la tête, et contemplent les choses célestes comme les yeux de la tête, qu'un vaste intervalle sépare de la terre, qui n'ont rien de commun avec elle : d'autres jouent le rôle des pieds, de pieds saints toutefois, et foulent le sol. Ce qui est honteux pour les pieds, ce n'est

pas de fouler la terre, mais bien de courir au vice : « Ses pieds courent vers le vice » (Isaïe, LIX, 7), est-il écrit. C'est-à-dire : que les yeux ne dédaignent point les pieds, que les pieds ne soient pas jaloux des yeux. Autrement chacun compromettrait la beauté qui lui est propre, et mettrait obstacle à l'accomplissement de sa fonction particulière; et ce serait à bon droit : car vouloir nuire au prochain, c'est vouloir se nuire à soi-même. Si donc les pieds ne voulaient point porter la tête à l'endroit où elle doit se rendre, ils se nuiraient à eux-mêmes par leur paresse et leur fainéantise ; et si la tête refusait de s'occuper des pieds, elle serait la première atteinte.

Mais ces organes, dira-t-on, ne se font pas mutuellement la guerre pour une bonne raison : la nature le veut ainsi. Maintenant, comment est-il possible qu'un homme ne fasse pas la guerre à un homme? Cela ne se voit pas d'hommes à anges, ni d'anges à archanges : les brutes, d'autre part, sont incapables de me traiter avec dédain. Mais là où la nature met des prérogatives égales, où le privilége est unique, et la répartition parfaite, comment n'y aurait-il pas de discorde ? C'est justement pour cela que vous ne devez pas faire la guerre au prochain. Si tout est commun, si l'égalité est parfaite, d'où viendrait l'orgueil ? Nous participons de la même nature, corps et âme tout à la fois, nous respirons le même air, nous mangeons les mêmes aliments. Pourquoi nous ferions-nous la guerre ? Peut-être la pensée que nous pouvons, par la vertu, triompher des puissances incorporelles, est-elle propre à nous inspirer de l'orgueil? Non, ce n'est pas là de l'orgueil. Quant à moi, je brave, comme de juste, le démon, je le brave et le méprise. Considérez à quel point Paul méprisait le démon. Quand le démon parlait de lui en termes magnifiques, il lui ferma la bouche, incapable de tolérer même ses flatteries. La jeune fille qui avait un esprit de python, disait : « Ces hommes sont des serviteurs « du Dieu Très-Haut, qui vous annoncent la « voie du salut ». Paul, par une réprimande sévère, ferme cette bouche impudente. (Actes, XVI, 17.) Ailleurs encore il écrit : « Dieu écra- « sera Satan sous vos pieds promptement ». La différence de nature y fit-elle quelque chose ?

2. Voyez-vous bien que la différence de nature est sans effet, que la volonté seule est efficace? Or, par la volonté, les démons sont inférieurs à tout. Mais un ange ? dira-t-on, je ne saurais lui tenir tête : trop grande est la distance qui nous sépare. Eh bien ! vous ne devez pas plus tenir tête à un homme qu'à un ange. Ce qui distingue l'ange de vous, c'est sa nature, laquelle ne saurait créer ni un mérite, ni un sujet de reproche : entre homme et homme au contraire, il n'y a pas de différence de nature ; toute différence vient de la volonté. Par conséquent, si vous ne vous révoltez pas contre les anges, à plus forte raison ne devez-vous pas vous révolter contre les hommes qui sont devenus anges en dépit de leur nature. Supposez, en effet, qu'il y ait un homme aussi vertueux que sont les anges, il sera à une plus grande distance au-dessus de vous que l'ange lui-même. Pour quelle raison ? Parce que ce qui chez l'un est un simple don de la nature est chez l'autre une conquête du libre arbitre. De plus, l'ange est séparé de vous par les cieux, il habite le ciel ; tandis que l'autre vit avec vous et vous donne un sujet d'émulation. Mais que dis-je ? un tel homme est placé plus loin de vous que les anges eux-mêmes. Il est écrit en effet : « Notre séjour est dans « les cieux ». (Philip. III, 20.) Maintenant, pour vous convaincre que la distance est plus grande, écoutez où le chef est assis : Sur le trône royal, dit l'Evangile. Donc un tel homme est séparé de nous par toute la distance qui nous sépare du trône royal. Mais la dignité à laquelle je le vois élevé n'est propre, direz-vous, qu'à exciter ma jalousie. Voilà ce qui a tout bouleversé, ce qui a enfanté mille troubles, non-seulement dans le monde, mais encore dans l'Eglise. Et comme des vents furieux déchaînés contre un port tranquille, y causent plus de désastres que tous les écueils et tous les passages difficiles : ainsi l'amour de la gloire n'a qu'à pénétrer quelque part pour tout confondre et tout bouleverser.

Vous avez vu plus d'une fois l'incendie dévorer de grands édifices : vous avez vu la fumée monter au ciel, et le feu tout embraser, tandis que chacun ne songe qu'à soi, au lieu de courir éteindre les flammes : souvent le désastre a pour spectatrice la ville tout entière, une foule de curieux qui ne s'inquiètent point de prêter main-forte, et n'ont d'autre occupation que de montrer du doigt à tous ceux qui surviennent le théâtre du fléau, les flammes qui s'échappent par les fenêtres, les poutres qui tombent, l'enceinte tout

entière arrachée de ses fondations et s'écroulant sur le sol. Un bon nombre, plus hardis, plus téméraires que les autres, ne craignent pas de s'approcher des bâtiments qui brûlent, non pour tendre la main aux habitants ou pour éteindre le feu, mais pour jouir du spectacle mieux à leur aise, pour être à portée de ne rien perdre des incidents qui échappent souvent aux curieux du dehors. Si par hasard il s'agit d'une maison grande et magnifique, on voit là un spectacle attendrissant, et qui arrache des larmes. Et c'est en effet un spectacle attendrissant que ces chapiteaux réduits en cendres, que ces colonnes brisées, les unes par l'action du feu, les autres par les mains de ceux qui les ont élevées, pour que l'incendie n'étende pas plus loin ses ravages. On voit alors ces statues qui naguère se dressaient avec tant de majesté, découvertes par la chute des lambris qui les protégeaient, et tristement exposées aux injures de l'air. Que dire des trésors renfermés dans la maison, des étoffes brochées d'or, des vases d'argent ? Les appartements où le maître pénétrait seul avec sa femme, le dépôt où était mis en réserve étoffes et parfums, les écrins de pierres précieuses ; tant de serviteurs chargés d'offices différents ; tout ce que cette demeure contenait de richesses et d'habitants n'est plus qu'eau, feu, boue, poussière et poutres à demi brûlées.

Pourquoi me suis-je étendu sur ce tableau? Ce n'est pas que j'aie voulu perdre mon temps à vous décrire un incendie : à quoi bon? Mais j'ai tâché de vous mettre sous les yeux, autant qu'il est en moi, les malheurs de l'Eglise. Pareils à un incendie véritable, ou à un carreau de foudre, ils atteignent le faîte même de l'Eglise, sans réveiller personne. La maison de nos pères est en feu : et nous dormons d'un sommeil profond, et nous ne nous apercevons de rien. Qui, en effet, n'a pas été atteint par ce feu? Quelle image est restée debout dans l'Eglise ? Car l'Eglise n'est pas autre chose qu'un palais bâti avec nos âmes. Mais ce palais n'est point également précieux dans toutes ses parties : parmi les pierres qui le constituent, il en est de belles et de brillantes, il en est de moins éclatantes et de moins précieuses, bien que supérieures encore à toute autre. Les uns, en bon nombre, jouent le rôle de l'or qui décore les lambris ; d'autres figurent les statues qui embellissent l'enceinte ; d'autres sont comparables à des colonnes. On peut, en effet, appeler de ce nom ces hommes dont le mérite ne gît pas seulement dans la constance, mais encore dans l'éclat que projette, pour ainsi dire, l'or de leurs chapiteaux. La foule enfin, est ce qui constitue toute cette vaste enceinte : elle est comme les pierres dont les murs sont formés.

3. Mais il vaut mieux passer à une image plus belle. Notre Eglise n'est pas faite de pierres ordinaires, mais d'or, d'argent, de pierres précieuses : et l'or y est disséminé partout. Mais (ô larmes amères!) la tyrannie de la vanité a consumé tout cela, comme une flamme dévorante, et rien n'a pu résister au fléau : nous restons là à regarder l'incendie, et nous ne sommes plus capables de l'éteindre. Et quand bien même nous l'éteignons pour un instant, au bout de deux ou trois jours, une étincelle sortie de la cendre ruine tout, sans excepter ce qui avait été épargné jusque-là. La même chose se retrouve dans l'exemple que nous avons choisi : car ces accidents sont fréquents dans les incendies. L'origine du mal c'est que les colonnes mêmes de l'Eglise ont manqué par leurs fondements : ainsi ceux qui soutenaient le toit, et avaient assuré jusque-là la solidité de tout l'édifice, sont devenus la proie des flammes. Dès lors le feu a pu étendre rapidement ses ravages sur le reste des parois. Dans les incendies de maisons, la flamme une fois maîtresse des poutres, est plus forte contre les pierres ; et une fois les piliers abattus, jetés par terre, ce n'est plus une affaire que d'avoir raison de tout l'édifice... Quand les appuis, les soutiens des parties supérieures succombent, le reste les suit aussitôt et spontanément. Il en est de même aujourd'hui pour l'Eglise : le feu est partout. Nous recherchons les distinctions humaines, nous brûlons pour la gloire, et nous n'entendons pas Job qui nous dit : « Si, quand j'ai péché « même involontairement, j'ai craint la mul« titude ». (Job, XXXI, 34.) Voyez-vous cette âme vertueuse? Je n'ai pas rougi, nous dit Job, de déclarer devant la multitude mes péchés involontaires. Que s'il n'en rougissait pas, à plus forte raison devrions-nous faire comme lui. Car il est écrit : « Dis le premier tes ini« quités, afin que tu sois justifié ». (Isaïe, XLIII, 26.)

Terrible est désormais la violence du fléau, tout est bouleversé, anéanti. Nous avons abandonné le service de Dieu pour celui de la

gloire; nous ne pouvons plus réprimander nos subordonnés, atteints que nous sommes de la même maladie : nous-mêmes, nous avons besoin de remèdes, nous que Dieu a chargés de guérir les autres. Quel espoir de salut reste-t-il encore, quand les médecins eux-mêmes ont besoin des soins d'autrui ? Ce ne sont pas ici de vaines plaintes, ni des paroles en l'air : mon but est que nous tous, hommes, femmes, enfants, nous répandions de la cendre sur nos têtes, revêtions le cilice, jeûnions sans relâche, et que nous priions Dieu de nous tendre la main et d'éteindre l'incendie. Car nous en avons bien besoin de cette main puissante, de cette main miraculeuse. De notre côté, il faut que notre pénitence surpasse celle des Ninivites... « Encore trois jours et Ninive « sera détruite ». (Jon. III, 4.) Terrible annonce, formidable menace ! Quelle attente que de se voir ensevelis au bout de trois jours sous les ruines de sa patrie, et enveloppés tous dans le même châtiment. Si la mort de deux enfants arrivant à la fois dans une maison paraît un malheur intolérable, si de tous les maux de Job aucun ne lui parut plus insupportable que cette chute d'un toit qui lui ravit d'un même coup tous ses enfants : que devait-ce être de se représenter, non pas une famille ni deux enfants, mais un peuple de cent vingt mille âmes écrasé sous les ruines de sa ville ? Vous comprenez l'horreur d'un tel désastre : il n'y a pas si longtemps que nous avons entendu, non les menaces d'un prophète (nous ne sommes pas dignes d'entendre une voix si sainte), mais d'autres menaces qui nous venaient du ciel avec un bruit plus retentissant que le son de la trompette. « Encore trois jours et Ninive sera détruite ». Epouvantable menace ! Mais rien de pareil aujourd'hui. Il n'est plus question de trois jours, ni de la prochaine destruction de Ninive : voilà bien des jours que l'Eglise universelle est abattue et gît sur le sol : tous sont également en proie au mal, et les chefs mêmes n'en sont pas exempts ; et cette infirmité des membres les plus indispensables est ce qui redouble l'intensité du mal.

Ne vous étonnez donc point, si je vous demande de faire plus que n'ont fait les Ninivites : ou plutôt, ce n'est pas seulement le jeûne que je vous prescris, je vous indique encore le remède qui a relevé cette ville au moment où elle succombait. Quel est ce remède ? « Le Seigneur vit que chacun s'était « détourné de ses voies d'iniquité, et il se re- « pentit au sujet du mal qu'il avait menacé « de leur faire ». Suivons cet exemple les uns et les autres; détournons-nous de l'avarice, de l'ambition, en priant Dieu de nous tendre la main et de redresser les membres qui ont défailli. Le sujet de crainte n'est plus le même aujourd'hui. Alors c'étaient des pierres, des poutres qui allaient tomber, des corps qui allaient périr : il ne s'agit plus de cela, mais des âmes menacées du feu vengeur de l'enfer. Prions, confessons-nous, remercions Dieu pour les choses passées, prions-le pour l'avenir, afin que, délivrés du monstre terrible déchaîné parmi nous, il nous soit donné d'offrir nos actions de grâces au Dieu de bonté, au Dieu Père, avec qui gloire, puissance, honneur au Fils et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XI.

SOYEZ UN SEUL CORPS ET UN SEUL ESPRIT, COMME VOUS AVEZ ÉTÉ APPELÉS A UNE SEULE ESPÉRANCE DANS VOTRE VOCATION. IL Y A UN SEUL SEIGNEUR, UNE SEULE FOI, UN SEUL BAPTÊME, UN SEUL DIEU ET PÈRE DE TOUS, QUI EST AU-DESSUS DE TOUS, ET AU MILIEU DE TOUTES CHOSES, ET EN NOUS TOUS. OR, A CHACUN DE NOUS A ÉTÉ DONNÉE LA GRACE, SELON LA MESURE DU DON DE JÉSUS-CHRIST. (IV, 4-7, JUSQU'A 16.)

Analyse.

1-3. Grâces communes à tous et grâces spéciales.
4-6. De l'humilité et de l'unité. — Tableau d'un schisme. — Que le schisme est aussi abominable que l'hérésie. — Renseignements précieux pour l'histoire de l'Eglise et la biographie de saint Jean Chrysostome.

1. La charité que Paul exige de nous n'est point une charité vulgaire, mais une charité capable de nous unir, de nous attacher indissolublement les uns aux autres, et de mettre entre nous une harmonie comparable à celle qui existe entre les membres d'un même corps. Voilà quelle est cette charité féconde en grandes choses. De là cette expression : Un seul corps, pour marquer la sympathie, l'absence de toute jalousie mutuelle, la part prise par chacun au bonheur d'autrui. Après avoir indiqué par là toutes ces choses à la fois, il ajoute fort à propos : « Et un seul esprit », marquant que de ce corps unique résultera un seul esprit, ou bien que le corps peut être un sans que l'esprit le soit : ce qui arrive par exemple, pour les amis des hérétiques. Ou encore il part de là pour ramener par la honte les fidèles à la concorde; c'est à peu près comme s'il disait : Vous qui avez reçu un seul esprit, qui avez été abreuvés à la même source, vous ne devez point être en dissension. Ou bien enfin par esprit, il entend ici le zèle. Il ajoute : « Comme « vous avez été appelés à une seule espérance « dans votre vocation ». En d'autres termes : Dieu vous a appelés tous aux mêmes conditions; il n'a donné à l'un aucun avantage sur l'autre; à tous il a octroyé l'immortalité, à tous la vie éternelle, à tous une gloire impérissable, à tous la fraternité, à tous l'héritage. Il est devenu notre chef commun, il nous a tous ressuscités et fait asseoir avec lui. Vous donc qui participez si également aux biens spirituels, d'où vous vient votre orgueil? A l'un, de sa fortune, à l'autre de sa puissance? Quelle dérision! Dites-moi, si l'empereur faisant choix de dix personnes, les revêtait toutes de la pourpre, les faisait asseoir sur son trône, et leur décernait à toutes les mêmes honneurs, qui d'entre elles oserait reprocher à telle autre l'infériorité de sa fortune ou de son nom? Aucune assurément. Et je n'ai pas tout dit : car la distance n'est pas si grande. Ainsi donc, égaux dans les cieux, nous serons distingués ici-bas?

« Il y a un seul Seigneur, une seule foi, un « seul baptême ». Voilà l'espérance de la vocation. « Un seul Dieu et Père de tous, qui est « au-dessus de tous, et au milieu de toutes « choses et en nous tous ». Est-ce que vous invoquez un plus grand Dieu, tel autre un Dieu plus petit? Est-ce que vous êtes sauvé par la foi, et cet autre par les œuvres? Est-ce que le baptême vous a purifié, et lui a laissé sa souillure? Qu'osé-je dire! « Il y a un seul « Dieu et Père de tous, qui est au-dessus de « tous, et au milieu de toutes choses, et en vous « tous ». — « Au-dessus de toutes choses », c'est-à-dire, supérieur à tout. « Au milieu de « toutes choses » pour les diriger, les gouver-

ner. « En vous tous » : Il habite chez tous. On a dit pourtant que ceci était propre au Fils; si c'était l'effet d'un abaissement, Paul ne dirait point la même chose du Père. — « Or, « à chacun de nous a été donnée la grâce ». Comment se fait-il donc, dira-t-on, que les grâces soient diverses? Cette pensée ne cessait d'inspirer aux Ephésiens, comme aux Corinthiens et à beaucoup d'autres, soit l'orgueil, soit le découragement et l'envie. Voilà pourquoi il recourt partout à cet exemple du corps, et ici même, sur le point de faire mention de la diversité des grâces. Il insiste en plus grand détail sur cette question dans son épître aux Corinthiens, parce que la maladie faisait chez eux plus de ravages que partout ailleurs. Ici il se borne à une allusion, et considérez comment il s'exprime. Il ne dit pas : Selon la foi de chacun : ç'eût été jeter dans le désespoir ceux à qui les grandes prérogatives avaient été refusées. Il dit : « Selon la mesure du don « de Jésus-Christ ». Les choses les plus importantes, veut-il dire, sont communes à tous : le baptême, le salut par la foi, le titre de fils par rapport à Dieu, la participation à l'Esprit. Si tel ou tel est mieux partagé que toi en quelque chose, ne te plains pas : car sa tâche aussi est plus grande. Celui qui avait reçu cinq talents, eut à rendre compte de cinq; celui qui en avait reçu deux, en rapporta deux seulement, et ne fut pas moins bien rétribué que l'autre. Aussi en cet endroit emploie-t-il justement cette raison pour consoler son auditeur. « Pour « la perfection des saints, pour l'œuvre du « ministère, pour l'édification du corps du « Christ ». De là encore cette parole du même : « Malheur à moi, si je n'évangélise « pas! » (I Cor. IX, 16.) Par exemple, quelqu'un a reçu le don d'apostolat. C'est donc à lui qu'il faut crier : Malheur à lui qui a reçu cette grâce : pour vous, vous êtes hors de danger. « Selon la mesure ». Qu'est-ce à dire : « Selon la mesure? » Entendez, non pas en proportion de notre mérite : autrement personne n'aurait obtenu ce qui lui a été donné. Nous ne possédons rien que par un don.

2. Mais pourquoi l'un a-t-il plus, l'autre moins? Cela n'y fait rien, répond Paul; la chose est indifférente : car chacun contribue à l'édification. — Paul fait voir par là que ce n'est point en vertu de son mérite que l'un a eu plus, l'autre moins; mais en considération des autres, et selon la répartition faite par Dieu même; car le même Paul dit dans un autre passage : « Dieu a placé dans le corps « chacun des membres comme il l'a voulu ». (I Corinth. XII, 18.) Il ne donne point d'autre raison pour ne pas abattre la confiance de ses auditeurs. C'est pourquoi l'Ecriture dit : « Montant au ciel, il a conduit une captivité « captive; il a donné des dons aux hommes « (8)... » C'est comme s'il disait : Pourquoi t'enorgueillir? Tout te vient de Dieu. Le Prophète dit dans un psaume : « Tu as reçu « des dons parmi les hommes ». (Ps. LXVII, 19.) Paul dit : « Il a donné des dons aux hommes ». C'est la même chose. Interprétez pareillement ceci : « Mais qu'est-ce : Il est monté, sinon qu'il « est descendu auparavant dans les parties « inférieures de la terre? Celui qui est des- « cendu est le même qui est monté au-dessus « de tous les cieux, afin qu'il remplît toutes « choses (9, 10.) »

En entendant cela, ne vous figurez point un déplacement. Il établit ici le même point que dans son épître aux Philippiens. Dans cette épître, il cite le Christ à l'appui d'une exhortation concernant l'humilité : il procède ici de la même manière, en disant : « Il est des- « cendu dans les parties inférieures de la « terre ». Autrement, c'est en vain qu'il dirait : « Ayant été obéissant jusqu'à la mort ». (Philip. II, 7, 8.) L'ascension suppose la descente. Par les parties inférieures de la terre, il faut entendre la mort : C'est une expression appropriée à l'opinion commune, et qui rappelle celle de Jacob : « Vous ferez descendre « ma vieillesse avec douleur aux enfers ». (Gen. XLIV, 29.) De même on lit dans un psaume : « Je serai rendu semblable à ceux « qui descendent dans la fosse » (Ps. I, 42, 7), c'est-à-dire aux morts. Pourquoi Paul traite-t-il ici ce sujet? et quelle captivité a-t-il en vue? Celle du diable. Jésus-Christ a fait prisonnier le tyran, je veux dire le diable, et avec lui la mort, la malédiction, le péché. Voyez-vous ce butin, ces dépouilles? « Mais « qu'est-ce : il est monté, sinon qu'il est des- « cendu auparavant? » Ceci est pour les sectateurs de Paul de Samosate. « Celui qui est des- « cendu est le même qui est monté au-dessus « de tous les cieux, afin qu'il remplît toutes « choses ». Il est descendu dans les parties inférieures de la terre, dans celles au-dessous desquelles il n'y a rien ; et il est monté au-dessus de tout, à un degré après lequel il n'y a

rien. Ceci regarde sa puissance et sa domination : car depuis longtemps tout était accompli.

« Et c'est lui qui a fait les uns apôtres, les « autres prophètes, d'autres évangélistes, d'au- « tres pasteurs et docteurs pour la perfection « des saints, pour l'œuvre du ministère, pour « l'édification du corps du Christ (11, 12) ». Il dit ailleurs : « C'est pourquoi Dieu l'a « exalté ». C'est la même chose ici : « Celui « qui est descendu est le même qui est « monté ». Etre descendu dans les parties inférieures de la terre, cela ne l'a pas empêché de monter au-dessus des cieux. Ainsi, plus on a été abaissé, plus on est élevé. Plus on fait descendre l'eau, plus elle s'élève ; plus on est éloigné pour lancer un trait, plus on est sûr de son coup : il en est de même pour l'humilité. Mais quand nous parlons d'ascension divine, nous songeons nécessairement à une descente : quand il s'agit d'un homme, cela n'est plus nécessaire... Paul fait voir ensuite la providence et la sagesse de Dieu en disant : « Celui qui a opéré de telles choses, qui a ma- « nifesté un si grand pouvoir, celui qui n'a « pas refusé de descendre à cause de nous « jusque dans les parties inférieures de la « terre, celui-là ne peut avoir distribué les « grâces à la légère ». Ailleurs il attribue cet acte à l'Esprit : « Sur lequel l'Esprit-Saint « vous a établis évêques pour gouverner l'E- « glise du Seigneur ». Ici il nomme le Fils, ailleurs Dieu. Il dit encore : « C'est lui qui a « donné à l'Eglise les uns pour apôtres, les « autres pour prophètes ». Dans l'épître aux Corinthiens il dit : « J'ai planté, Apollo a ar- « rosé : mais Dieu a donné la croissance « (3, 6) ». Et encore : « Celui qui plante et « celui qui arrose sont une seule chose : mais « chacun recevra son propre salaire selon son « propre travail ». De même ici... Qu'importe que vous donniez moins, si vous avez moins reçu?

D'abord, « Les apôtres ». Rien ne leur manquait, à eux. Secondement, « Les prophètes » : quelques-uns étaient en effet prophètes, sans être apôtres, comme Agabus. Troisièmement, « Les évangélistes ». Ceux qui évangélisaient sans voyager partout, comme Priscille et Aquila. Enfin, « Les pasteurs et les docteurs », ceux à qui tout le peuple est confié. Qu'est-ce à dire : Les pasteurs et les docteurs sont au-dessous des autres ? Oui, ceux qui voyagent et qui évangélisent, sont supérieurs à ceux qui sont sédentaires et occupés dans un seul endroit, comme Timothée et Tite... D'ailleurs, les éléments de cette hiérarchie ne se trouvent pas ici, mais dans une autre épître. « C'est « lui qui les a donnés ». Ainsi, point d'objections. Ou bien encore Paul entend par évangélistes, ceux qui ont écrit l'Evangile. « Pour « la perfection des saints, pour l'œuvre du « ministère, pour l'édification du corps du « Christ ».

3. Voyez-vous notre dignité? Chacun édifie, chacun perfectionne, chacun sert. « Jusqu'à « ce que nous parvenions tous à l'unité de la « foi et de la connaissance du Fils de Dieu, à « l'état d'un homme parfait, à la mesure de « l'âge de la plénitude du Christ (13) ». Par âge il entend ici la connaissance parfaite. Il en est des fidèles comme de l'homme fait dont l'esprit a de la consistance, tandis que celui des enfants voltige au hasard. « Dans « l'unité de la foi ». En d'autres termes, jusqu'à ce que nous paraissions tous animés d'une seule foi. En cela consiste en effet l'unité de foi, que nous ne formions qu'un corps à nous tous, que nous nous reconnaissions tous comme unis ensemble. Jusque-là il faut travailler, si vous avez reçu le don d'édifier les autres. Prenez garde de vous jeter à bas vous-mêmes, en portant envie à autrui. Dieu vous a honoré du privilége, il vous a confié la charge de perfectionner autrui. Tel était aussi l'objet de l'apôtre, celui du prophète lorsqu'il prédisait l'avenir et prêchait, celui de l'évangéliste lorsqu'il évangélisait, celui du pasteur, celui du docteur : tous étaient investis de la même tâche. Ne venez pas m'alléguer la diversité des dons : tous n'avaient qu'une fonction. Car l'unité règne quand nous croyons tous la même chose : Il est clair que tel est le sens de ces mots : « L'état d'un homme par- « fait ». Ailleurs il nous appelle petits enfants et parle du temps où nous serons hommes faits : mais le sens est différent. En nous appelant petits enfants, il songe à la connaissance future : en effet, après avoir dit : « Nous connaissons « partiellement », il ajoute : « Par énigmes » et le reste (I Cor. XIII, 9, 12.) Ici il songe à autre chose, à la facilité des chutes : de même qu'il dit ailleurs : « La nourriture solide des hom- « mes faits ». (Héb. V, 14.) Voyez-vous en quel sens, dans ce passage encore, il nous traite d'hommes faits. Voyez maintenant quelle signification il attache à ce terme dans notre

passage, au moyen de ce qui suit : « Afin que « nous ne soyons plus petits enfants (14) ».

Voilà cette petite mesure que nous avons reçue : conservons-la avec grand soin, avec une persévérance inébranlable. « Plus » : ce mot marque que nous sommes depuis longtemps dans cet état. « Il se met lui-même au « nombre de ceux qui ont besoin de la correc- « tion, il s'y soumet ». Il dit donc : S'il y a tant d'ouvriers, c'est pour que l'édifice ne soit pas ébranlé, ne vacille pas, pour que les pierres demeurent bien jointes : car c'est à elles que conviennent ces expressions qui marquent un ébranlement. « Afin que nous ne « soyons plus comme de petits enfants qui « chancellent et vacillent à tout vent de doc- « trine, par la méchanceté des hommes, par « l'astuce qui entraîne dans le piége de l'er- « reur ». — « Qui vacillent à tout vent de doc- « trine », est une métaphore continuée qui montre bien à quel danger sont exposées les âmes désunies et séparées. Il désigne la méchanceté par une expression qui signifie action de jouer aux dés. Ainsi se comportent en effet les pervers à l'égard des simples : ils brouillent et bouleversent tout. Maintenant il passe à la conduite : « Mais afin que, prati- « quant la vérité dans la charité, nous crois- « sions en toutes choses dans celui qui est le « chef, le Christ, en vertu duquel tout le corps « uni et lié par toutes les jointures qui se « prêtent un mutuel secours, d'après une « opération proportionnée à chaque membre, « reçoit son accroissement, pour être édifié « dans la charité (15 , 16.) ».

Son langage est très-obscur, parce qu'il a voulu tout dire à la fois. En voici le sens. Le Christ ressemble à l'esprit qui, descendant du cerveau, ne communique pas à tous les nerfs une pareille aptitude à sentir, mais seulement une aptitude appropriée à la fonction de chaque membre, plus grande chez celui qui comporte un plus haut degré de sensibilité, moins grande chez celui qui en comporte un moindre : mais le principe, c'est toujours l'esprit. Les âmes sont comme les membres qui dépendent du Christ : sa providence dispense les grâces, et mesure l'accroissement de chaque membre proportionnellement à son rôle. Qu'est-ce à dire : « Par toutes les jointures « qui se prêtent un mutuel secours. » C'est de la sensibilité qu'il s'agit ici. Cet esprit qui se répand de la tête dans tous les membres, opère ainsi dans chaque membre qu'il parcourt. C'est comme si l'on disait : Le corps qui reçoit ce secours croît à proportion de ses membres ; ou encore : Les membres participent à ce secours proportionnellement, et croissent dans cette mesure ; ou encore : L'esprit libéralement répandu d'en-haut, et communiqué à tous les membres à proportion de leur capacité, croît dans cette même proportion. Mais pourquoi avoir ajouté « en charité ? » C'est que autrement l'esprit dont il est question ne saurait descendre. Supposons une main détachée du corps : l'esprit qui vient du cerveau trouvant la route interceptée ne quitte point pour cela le corps afin de rejoindre la main : s'il ne la trouve pas à portée, il ne se communique point à elle... La même chose arrive pour nous, quand la charité ne nous unit point.

4. Dans tout ce qui précède, Paul a eu en vue l'humilité. Qu'importe-t-il que tel ou tel ait reçu davantage ? Il a reçu le même esprit qui vient de la tête, esprit qui agit également, se communique également. « Uni et lié » : en d'autres termes , objet d'une vive sollicitude. Pour que le corps subsiste, il faut que la liaison entre les membres soit très-étroite : car la moindre déviation l'empêche de subsister. Il ne suffit donc pas d'être uni au corps, il faut encore demeurer à sa place : sans quoi l'union n'existe pas, et l'esprit n'arrive plus. Dans les luxations que causent certains accidents, le dérangement d'un seul os qui empiète sur le domaine d'un autre suffit pour endolorir tout le corps et quelquefois pour le tuer : d'autres fois, on juge cet os indigne d'être conservé ; on l'enlève, on laisse vide la place qu'il occupait. Car l'usurpation est partout un mal. De même pour les éléments : qu'ils viennent à rompre leur harmonie pour empiéter les uns sur les autres, tout l'univers en souffre. Voilà ce que signifie « Uni et lié ». Songez donc combien il importe que chacun reste dans son domaine et s'abstienne d'entreprendre sur le terrain d'autrui. Vous arrangez les membres : un autre de là-haut leur fournit ce dont ils ont besoin. Il en est de l'esprit comme du corps : il a également des organes susceptibles de recevoir ce qui lui vient de là-haut. Le cœur, par exemple, est le réceptacle de l'air ; le foie, du sang ; la rate, de la bile, et ainsi de suite : néanmoins toutes ces choses ont leur principe dans le cerveau.

Dieu a fait de même, voulant honorer l'homme et veiller sur lui sans cesse : il a rattaché le principe à lui-même, mais il s'est donné des collaborateurs, entre lesquels il a réparti les fonctions. Par exemple, dans ce corps le vaisseau par excellence est l'apôtre qui reçoit tout de ses mains. De cette façon, comme par des artères et des veines (c'est la parole que j'ai en vue) il fait circuler en tous la vie éternelle. Le prophète prédit l'avenir, et Dieu le prépare. Le prophète assemble les os : Dieu y infuse la vie, « pour la perfection « des saints, pour l'œuvre du ministère ». La charité édifie, et fait que toutes les parties s'assemblent, se joignent, s'unissent. Ainsi donc, si nous voulons jouir de l'esprit qui vient de la tête, attachons-nous les uns aux autres. Il y a deux manières de se séparer du corps de l'Eglise : l'une consiste dans le refroidissement de la charité; l'autre dans une conduite qui nous rend indignes de faire partie de ce corps : des deux façons nous rompons avec l'assemblée des fidèles. S'il nous est prescrit même d'édifier les autres, qu'adviendra-t-il de ceux qui, au lieu d'édifier, donnent l'exemple de la désunion. Rien ne divise l'Eglise comme l'amour de la domination; rien n'irrite Dieu comme la division de l'Eglise. Aurions-nous pratiqué les œuvres les plus parfaites, si nous déchirons l'unité, nous serons punis comme si nous avions déchiré le corps du Seigneur. Ce dernier meurtre a été commis au profit de l'univers, bien que cette intention fût étrangère à ses auteurs : l'autre ne saurait produire que des désastres.

Je parle, non-seulement à ceux qui sont constitués en dignité, mais encore à ceux qui sont placés sous leur direction. Un saint homme a dit un mot qui semble très-hardi, savoir : Que le martyre même n'efface pas un tel péché : quoi qu'il en soit, il l'a dit. Dis moi, en effet : Pourquoi souffres-tu le martyre? N'est-ce pas pour la gloire de Jésus-Christ? tu livres ta vie pour Jésus-Christ, et tu ravages l'Eglise, pour laquelle Jésus-Christ est mort. Ecoutez plutôt ces mots de Paul : « Je « ne suis pas digne d'être nommé apôtre, parce « que j'ai persécuté l'Eglise de Dieu » (I Cor. xv, 9), parce que je la ravageais. Les attaques de nos ennemis nous font bien moins de mal que ces déchirements intestins : les unes ajoutent à la gloire de l'Eglise; les autres l'exposent aux moqueries de ses ennemis mêmes, heureux de la voir attaquée par ses propres enfants. Car à leurs yeux, c'est un signe manifeste de la fausseté de nos doctrines que les enfants, les nourrissons de l'Eglise, ceux qu'elle a pleinement initiés à ses mystères, changent tout à coup au point de prendre à son égard les sentiments de ses ennemis.

5. Voilà pour ceux qui se livrent sans discernement aux fauteurs de nos divisions. Si leurs doctrines sont opposées aux nôtres, c'est une raison de ne pas les fréquenter; s'ils pensent comme nous, raison de plus. Pourquoi? Parce que l'ambition est alors la cause du fléau. Ignorez-vous le supplice infligé à Coré, Dathon et Abiron, et non-seulement à eux, mais encore à leurs complices? Que dites-vous? leur foi est la nôtre, ils sont orthodoxes. Eh bien! pourquoi alors ne sont-ils pas avec nous? « Il y a un seul Seigneur, une seule foi, « un seul baptême ». Si le bon droit est avec eux, nous sommes en tort; si nous avons raison, ils sont en faute. « De petits enfants qui « chancellent et vacillent à tout vent ». Pensez-vous qu'il suffise de dire : « Ils sont ortho- « doxes? » Et l'élection, pour quoi la comptez-vous? Quel est le fruit de tout le reste, si l'on n'est pas fidèle sur ce point? On doit défendre l'élection aussi bien que la foi. En effet, s'il est permis à chacun de remplir ses mains, comme disaient les anciens, et de se faire prêtres, que tous accourent : c'est en vain qu'a été érigé cet autel, en vain qu'a été formée l'Eglise, en vain que le nombre des prêtres a été fixé : détruisons, abolissons tout. A Dieu ne plaise! dira-t-on. Cette conduite est la vôtre, et vous venez dire : A Dieu ne plaise! La chose est faite, il n'est plus temps. Je vous le dis et vous le répète, non dans mon intérêt, mais dans celui de votre salut : s'il y a des indifférents, que leur conscience les juge; s'il y a quelqu'un que cela n'intéresse pas, nous y sommes intéressés, nous : « J'ai planté, Apollo a arrosé, « mais c'est Dieu qui a donné l'accroissement ». (I Cor. III, 6.)

De quel front endurerons-nous les sarcasmes des païens? S'ils nous cherchent querelle au sujet des hérésies, que ne diront-ils pas de ces autres divisions? S'ils ont les mêmes dogmes, s'ils croient les mêmes mystères, pourquoi un pasteur envahit-il l'Eglise de l'autre? Tout est donc vaine gloire dans le christianisme; on y trouve partout l'ambition, la fraude, l'astuce. Otez aux chrétiens leur

nombre qui est la cause de la corruption, et ils ne sont plus rien. Voulez-vous savoir ce que les païens disent de notre cité? comment ils diffament notre complaisance? Le premier venu, disent-ils, n'a qu'à vouloir pour se faire écouter, et les partisans ne lui manquent jamais. O dérision! ô ignominie! Mais voici un autre sujet de risée et d'opprobre. Quelqu'un, par une faute grave, a-t-il mérité d'être puni, aussitôt grande rumeur, grandes alarmes : Prenez garde, il va vous quitter et passer à vos rivaux. Eh! qu'il y passe, qu'il se donne à eux. Fût-il sans reproche, dès qu'il médite la défection, qu'il l'exécute; sans doute, je le regrette, je le déplore, j'en souffre, comme si l'on m'arrachait un de mes membres; mais cette douleur ne va pas jusqu'à m'inspirer, pour la fuir, des choses indignes.

Nous ne dominons pas sur votre foi, mes bien-aimés; nous ne commandons pas en maîtres. Chargés de la mission de vous instruire, nous ne pesons pas sur vous avec l'autorité des magistrats. Nous donnons des conseils, nous ne contraignons personne, et chacun reste libre de faire ou de ne pas faire ce qu'on lui dit. Nous ne serions coupables qu'en taisant ce qu'il nous est ordonné d'enseigner. Or, je ne veux pas qu'au jour du jugement vous puissiez dire : Personne ne nous a rien dit, rien expliqué; nous étions dans l'ignorance, nous ne croyions pas commettre un péché. Je dis donc et je répète que faire schisme dans l'Eglise, c'est un aussi grand péché que d'embrasser l'hérésie. Dites-moi : si le sujet d'un roi s'abstenait à la vérité, de se donner à un autre roi, mais prenait la pourpre de son maître entre ses mains, la fendait jusqu'en bas à partir de l'agrafe, et la déchirait en mille lambeaux, serait-il puni moins sévèrement que s'il était transfuge? Et s'il osait en outre égorger le roi lui-même, et mettre tout son corps en pièces, quel châtiment serait à la hauteur d'un pareil attentat? Le roi, dont le meurtre lui aurait valu le plus terrible supplice, ne serait pourtant que son compagnon d'esclavage. Quel enfer ne serait donc pas trop doux pour celui qui égorge le Christ et dépèce son corps? Celui dont nous sommes menacés suffira-t-il? Non, sans doute, à beaucoup près. Apprenez cela, vous toutes qui êtes ici présentes, et rapportez-le à celles qui ne sont pas ici : car le mal vient en grande partie des femmes. Si quelqu'un de ces déserteurs croit se venger en agissant ainsi, il se trompe beaucoup. Si tu veux assouvir ta vengeance, voici un moyen que je t'offre : moyen je ne dis pas sans dommage pour toi (il n'en est pas de tel), mais moins pernicieux : donne-moi des soufflets, crache-moi au visage devant tout le monde, accable-moi de coups.

6. Quoi! tu frémis à ces mots, et tu déchires le Seigneur sans frémir! Tu mets en pièces le corps de ton maître, et tu n'es pas saisi d'horreur! L'Eglise est notre maison paternelle; nous n'y sommes qu'un corps et qu'une âme. Si c'est à moi que tu en veux, que ta colère s'arrête à moi. Pourquoi t'en prendre à Jésus-Christ? Ou plutôt, pourquoi te meurtrir à regimber contre l'aiguillon? Il n'est jamais bon de se venger. Mais punir en quelqu'un les fautes d'autrui, c'est un bien autre crime. Est-ce nous qui t'avons offensé? Pourquoi sévir contre un innocent? C'est le comble de la frénésie. Je ne parle ni à la légère ni par ironie; j'exprime ce que je sens. Je voudrais que tous ceux qui ont contre moi de la rancune, et qui, par ressentiment, se font tort à eux-mêmes et passent dans l'autre camp, je voudrais qu'ils vinssent me frapper au visage, et, après m'avoir mis à nu, me déchirer à coups de fouet : que leurs reproches soient justes ou iniques, j'aimerais mieux les voir ainsi décharger sur moi leur colère, que persister dans leurs attentats. Qu'importe qu'un homme de rien subisse quelques outrages? Sous le poids de l'humiliation, je prierais Dieu pour vous, et il vous ferait grâce. Non que j'aie confiance en moi, mais parce que je suis persuadé que Dieu accueille favorablement celui qui, étant offensé, prie pour ceux qui l'ont offensé. « Si quelqu'un a « péché contre un homme, est-il écrit, on « priera pour lui ». (I Rois, II, 25.) Si mes prières étaient trop faibles, je m'adresserais à d'autres saints, et ils fléchiraient le Seigneur. Mais quand c'est à Dieu lui-même que remonte votre affront, à qui aurons-nous recours?

Voyez quel choquant contraste! Parmi les membres de cette Eglise, il en est qui n'approchent jamais des autels, ou une fois seulement par an, et encore est-ce étourdiment et sans préparation : d'autres sont, à la vérité, plus assidus, mais leur légèreté est la même, ils ne font que causer et s'occuper de bagatelles : et ceux qui se montrent sérieux sont justement les auteurs du fléau. Si c'est de ce côté que votre zèle se porte, il vaut mieux que

vous preniez place parmi les indifférents; ou plutôt il vaut mieux, et que ceux-ci se corrigent, et que vous vous corrigiez vous-mêmes : je ne parle point pour ceux qui sont ici, mais pour les transfuges. C'est un véritable adultère. Si vous ne souffrez pas que je parle ainsi de ces hommes, ne souffrez pas non plus qu'on parle ainsi de moi. L'illégalité est d'un côté ou de l'autre. Si vous pensez qu'elle est du nôtre, nous sommes prêts à céder le pouvoir à qui vous voudrez, pourvu que l'unité de l'Eglise soit assurée. Si nous avons été légitimement institués, persuadez de quitter leurs siéges à ceux qui les ont occupés contrairement à la loi. Je parle ainsi, non pour imposer un commandement, mais pour vous prémunir par de bons avis. Chacun de vous a l'âge de raison, et sera jugé sur ses œuvres. Ne pensez pas qu'il vous suffise de rejeter sur nous le fardeau pour être déchargés vous-mêmes de toute responsabilité : ce serait vous tromper cruellement. Sans doute nous avons à rendre compte pour vos âmes, mais tout autant que nous aurons négligé d'avertir, de supplier, de protester. Ce devoir accompli, souffrez que je le dise, moi aussi : « Je suis pur du sang de « tous, Dieu sauvera mon âme ». (Act. xx, 26, et Tim. iv, 18.) Dites ce que vous voudrez, dites le vrai motif pour lequel vous rompez avec nous, et je vous répondrai. Mais vous ne le direz pas. Vous donc qui êtes fidèles, je vous en conjure, faites tous vos efforts désormais et pour vous affermir vous-mêmes, et pour ramener les transfuges, afin que, réunis et unanimes, nous rendions grâces à Dieu, à qui gloire dans les siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XII.

JE VOUS DIS DONC ET JE VOUS CONJURE PAR LE SEIGNEUR, DE NE PLUS MARCHER COMME LES GENTILS QUI MARCHENT DANS LA VANITÉ DE LEURS PENSÉES, QUI ONT L'INTELLIGENCE OBSCURCIE DE TÉNÈBRES. (IV, 17.)

Analyse.

1 et 2. Vanité des vanités : ce qu'il faut entendre par là.
3. Vanité du paganisme et de la philosophie païenne. — Superstitions ridicules des païens.

1. Le maître, pour instruire pleinement ses disciples et les mettre dans la bonne voie, ne doit pas se borner à des conseils et à des leçons : il faut encore qu'il effraie ses auditeurs, qu'il les cite devant Dieu. Quand les paroles humaines sont insuffisantes, comme venant de simples compagnons d'esclavage, à toucher les âmes, il faut alors faire intervenir le Seigneur. Ainsi fait Paul. Il a parlé précédemment de l'humilité, de l'unité, du devoir d'éviter les discordes mutuelles. Ecoutez comment il parle maintenant : « Je vous dis donc « et vous conjure par le Seigneur, de ne plus « marcher comme les gentils ». Il ne dit pas : De ne plus marcher comme vous marchez : le reproche serait trop dur; il dit la même chose, en se servant d'un exemple étranger. C'est ce qu'il fait encore dans ce passage de son épître aux Thessaloniciens, où il dit : « Et non dans la passion de la convoitise, « comme les autres nations ». (I Thess. iv, 5.) Votre religion vous distingue des gentils : mais

cela ne vient que de Dieu : moi, je vous demande ce qui dépend de vous, une conduite, une vie selon Dieu : cela, c'est votre affaire. Je prends Dieu à témoin de mes paroles : je ne vous ai rien caché, je vous ai dit comment vous devez vous conduire. « Dans la vanité de « leur esprit ». En quoi consiste la vanité de l'esprit? Dans la vanité des occupations. Mais quelles sont les choses vaines, sinon toutes celles du monde, dont l'Ecclésiaste dit : « Va- « nité des vanités, tout est vanité ». (Ecclés. I, 2.) Mais on dira : si tout est vanité, d'où vient qu'il existe quelque chose? Si tout est l'ouvrage de Dieu, comment tout peut-il être vanité? On ne tarit point là-dessus. Mais écoute, mon cher auditeur : En disant vanité, le Sage n'entend pas parler des ouvrages de Dieu, à Dieu ne plaise! le ciel n'est point vanité, la terre non plus, loin de nous cette pensée : pas plus que le soleil, la lune et les astres, pas plus que notre corps : toutes ces choses sont excellentes. Où est donc la vanité? Ecoutons les propres paroles de l'Ecclésiaste : « Je me « suis planté des vignes, je me suis fait des « chanteurs et des chanteuses, je me suis fait « des piscines d'eau, j'ai eu des bergeries et « des étables, j'ai amassé de l'or et de l'ar- « gent; et j'ai vu que tout est vanité ». (Ecclés. II, 5 et suivants.) Et encore : « Vanité des va- « nités, tout est vanité ». Ecoutez encore le Prophète : « Il thésaurise et ne sait pas pour « qui il amassera ces choses ». (Ps. XXXVIII, 7.) Ainsi, vanité des vanités que les palais magnifiques, que l'abondance des richesses, que les troupeaux d'esclaves marchant fièrement sur la place publique, que l'orgueil et la jactance, que l'outrecuidance et la présomption. Toutes ces choses sont vaines; car elles ne sont pas l'ouvrage de Dieu, mais le nôtre. Mais pourquoi sont-elles vaines? Parce qu'elles n'ont pas une bonne fin.

Les richesses sont vaines, quand on les dépense en luxe; elles ne sont pas vaines, quand on les prodigue aux pauvres. Quand on les dépense en luxe, voyons quelle en est la fin : de la graisse, des vents, des excréments, des migraines, le ramollissement, l'échauffement, la langueur du corps. Le voluptueux ressemble à un homme qui s'évertuerait à remplir un tonneau percé. On appelle encore vaine une chose qu'on a crue honorable et qui ne l'est point : c'est le sens où l'on prend quelquefois le mot « vide » et le mot « frivole », par exemple en parlant des espérances. Et en général on dit d'une chose qu'elle est vaine quand elle n'est bonne à rien. Voyons donc si les choses humaines n'ont pas ce caractère. « Mangeons et « buvons : car nous mourrons demain ». (I Cor. XV, 32.) Quelle est donc la fin, dites-moi? Le trépas. Habillons-nous, parons-nous, quelle sera la fin? Le néant. Quelques-uns des païens ont touché à cela dans leur philosophie, mais sans succès : ils ont enseigné une vie de privations, mais sans viser par là à rien d'utile, et dans le seul intérêt de leur gloire et de leur vanité. Or qu'est-ce que la gloire humaine? Rien. Si ceux qui la donnent périssent, à plus forte raison en est-il ainsi de la gloire elle-même. Celui qui procure à autrui de la gloire, devrait commencer par s'en procurer à lui-même : sinon, comment pourrait-il en donner à autrui? Et pourtant nous recherchons les suffrages d'hommes vils, méprisables, déshonorés. Que peut être une gloire pareille?

2. Voyez-vous que tout est vanité des vanités? De là cette parole : « Dans la vanité de « leur esprit ». N'est-ce pas ainsi qu'il faut caractériser leur religion? Les objets de leur culte ne sont-ils pas des pierres et du bois? Dieu a fait le soleil comme un flambeau pour nous éclairer : qui est-ce qui se prosterne devant son flambeau? Le soleil nous fournit sa lumière : mais, en son absence, une lampe fait le même office : pourquoi donc n'adorez-vous pas votre lampe? Je le fais, diront-ils, j'adore le feu. O dérision! et vous ne rougissez point d'un pareil sacrilége! Considérez encore ceci : Pourquoi éteindre ce que vous adorez? Pourquoi l'anéantir? Pourquoi tuer votre Dieu? Pourquoi lui défendre d'envahir toute votre maison? Si le feu est Dieu, qu'il dévore votre corps, et ne posez pas sur votre Dieu le fond d'une marmite : introduisez-le plutôt dans la chambre où sont vos trésors, vos étoffes précieuses. Mais loin de là : qu'il vienne à se glisser chez vous par l'imprudence de quelqu'un, vous le chassez de toutes ses retraites, vous appelez tout le monde à votre secours; vous gémissez, vous pleurez comme s'il s'agissait d'une bête féroce, et vous traitez de calamité la venue de votre Dieu dans votre maison. Moi, j'ai un Dieu, et je fais tout mon possible pour le garder dans mon cœur, et je mets ma béatitude non à recevoir sa visite dans ma maison, mais à l'attirer dans mon cœur. Atti-

rez donc, vous aussi, le feu dans votre cœur. Dérision, vanité que tout cela. Le feu est bon pour qu'on s'en serve et non pour qu'on l'adore; c'est un esclave, un serviteur, un ministre, et non pas un maître : il est fait pour moi, et non pas moi pour lui. Si vous adorez le feu, pourquoi rester étendu sur votre lit de parade, tandis que votre cuisinier a ordre de rester auprès de votre Dieu? Chargez-vous en personne de ces soins; faites-vous boulanger, ou forgeron, si vous aimez mieux. Ces arts sont les plus nobles de tous, puisque votre Dieu les visite. Pourquoi mépriser des industries qui vous rapprocheraient de votre Dieu et les confier dédaigneusement à des esclaves. Le feu est une excellente chose, car il est l'ouvrage d'un artiste excellent : mais il n'est pas Dieu : il est seulement l'œuvre de Dieu. Ne voyez-vous pas combien il est indiscipliné? Une fois qu'il a pris à une maison, il ne s'arrête plus. Il détruit sans relâche tout ce qu'il trouve à sa portée; et, à défaut d'ouvriers ou de toute autre main pour réprimer ses fureurs, il ne connaît ni amis, ni ennemis : tout lui est bon. Voilà votre Dieu, et vous ne rougissez pas! Ah! elle est bien vraie, cette parole : « Dans la va-« nité de leur esprit ».

Mais le soleil, du moins, est un Dieu, dira-t-on. Pourquoi cela, et comment, dites-moi? Est-ce à cause de la vive lumière qu'il projette? Mais ne voyez-vous pas que les nuages en triomphent, que les lois de la nature l'asservissent, qu'il s'éclipse, que la lune et les nues amortissent son éclat? D'ailleurs les nuages lui sont inférieurs en puissance : néanmoins ils prévalent souvent sur lui, et c'est une marque de la sagesse divine. Dieu doit se suffire à lui-même : or le soleil a besoin de mille choses, ce qui n'est pas d'un Dieu. Pour luire il lui faut de l'air, un air subtil : car un air épais ne laisserait point passer les rayons : il lui faut de l'eau, et un obstacle qui l'empêche de tout consumer. Si les sources, les lacs, les fleuves et les mers ne formaient une certaine humidité par l'exhalaison de leurs vapeurs, rien ne saurait préserver l'univers d'une conflagration. Vous voyez donc, dira-t-on, que c'est un Dieu. O délire! ô dérision! C'est un Dieu, attendu qu'il est capable de nuire! C'est un Dieu parce qu'il n'a besoin d'aucun secours pour faire le mal, et de beaucoup de secours pour opérer le bien! La nature divine n'admet point le mal dans son essence : les bienfaits, voilà ce qui la caractérise. Si donc ces choses répugnent entre elles, comment le soleil serait-il Dieu? ne voyez-vous pas que les plantes vénéneuses sont nuisibles d'elles-mêmes, et ont besoin de beaucoup de choses pour devenir des remèdes? C'est à cause de vous que le soleil est ce qu'il est, à savoir beau et infirme : beau, afin que vous reconnaissiez le Seigneur par son moyen; infirme, afin que vous ne le confondiez pas avec le Seigneur.

Mais, dira-t-on, il nourrit les plantes et les graines. A ce compte, le fumier aussi devrait être Dieu, car il nourrit également. Et pourquoi ne pas réputer telles aussi et la faux, et les mains du laboureur. Montrez-moi que le soleil nourrisse de lui-même et sans le secours de la terre, de l'eau, du labourage; qu'il suffise de répandre la semence pour que ses rayons fassent naître les épis. Que si ce n'est pas uniquement son œuvre, mais encore celle des pluies, pourquoi ne pas faire pareillement de l'eau une divinité? Mais laissons ce point pour le présent. Pourquoi ne pas diviniser la terre? et le fumier? et le hoyau? Nous allons donc tout adorer! Quelle sottise! Et pourtant l'épi naîtrait plus aisément sans soleil, que sans terre et sans eau : de même pour les plantes et pour tout le reste. Si la terre n'existait point, rien de tout cela ne verrait le jour. Mettez de la terre dans un pot, comme font quelquefois les femmes et les enfants, et répandez là-dessus une épaisse couche de fumier; vous pourrez garder ce pot sous votre toit, des plantes, faibles à la vérité, pourront encore y pousser. La terre et le fumier jouent donc un plus grand rôle dans la végétation, et, par conséquent, seraient plus dignes d'adoration que le soleil. Celui-ci a besoin du ciel, besoin de l'air, besoin des eaux, comme d'un frein pour réprimer les ravages que sa force pourrait causer, et l'empêcher de déchaîner partout ses rayons comme des coursiers fougueux. Et dites-moi, où est-il durant la nuit? Où émigre ce Dieu? La nature divine ne comporte point ces limites : elles sont le propre des corps. Mais on dira : il y a une force en lui, il se meut. Et cette force est un Dieu, dites-moi? Mais alors d'où vient qu'elle a besoin de quelque chose et ne peut contenir le feu des rayons? Je ne puis que répéter ce que j'ai dit. Qu'est-ce maintenant que cette force? Le pouvoir d'éclairer réside-t-il en elle, ou éclaire-t-elle par le moyen du soleil, sans par-

ticiper en rien de la lumière? Alors elle est inférieure au soleil. Jusques à quand nous perdrons-nous dans ce labyrinthe?

3. Mais l'eau? n'est-elle pas aussi une divinité? disent-ils. Quelle ridicule obstination! Comment ne verrions-nous pas un Dieu dans ce qui nous sert à tant d'usages? Voilà ce qu'on dit, et l'on répète la même chose pour la terre. Quelle vérité dans ces paroles : « Dans « la vanité de leur esprit, ayant l'intelligence « obscurcie de ténèbres ». Mais voici qui s'applique à la conduite. Les païens sont fornicateurs et adultères. Rien de plus naturel. Se forgeant des dieux pareils, ils ont une vie conforme à leurs croyances, et s'ils peuvent échapper aux yeux des hommes, personne n'est désormais capable de les retenir. — L'idée de la résurrection est impuissante ; ils la traitent de fable. De même pour l'enfer. Et contemplez cette aberration satanique. Quand on leur parle de dieux fornicateurs, ils ne voient pas là de fable, ils croient tout; et quand on leur parle du châtiment, ils répondent : Inventions de poètes, afin de renverser toutes les bases de la vie bienheureuse.

Mais les philosophes, dira-t-on, ont inventé de belles doctrines, supérieures à celles-là de tout point. Comment? Sont-ce ceux qui font jouer un rôle à la fatalité, excluent la Providence du monde, et attribuent tout, non à quelque dessein concerté, mais à une pure combinaison d'atomes? Sont-ce ceux qui nous proposent un Dieu corporel? Lesquels donc, dites-moi? Ceux qui supposent que les hommes ressemblent par l'âme aux chiens, et veulent nous faire croire que l'on a été précédemment chien, lion, poisson [1]? — Quand aurez-vous fini de déraisonner, de penser dans les ténèbres? Tout prouve en effet qu'ils sont dans les ténèbres, leurs paroles, leurs actions, leurs doctrines, leurs démarches. Celui qui est dans les ténèbres ne voit rien de ce qui est sous ses yeux ; et souvent il prend une corde pour un serpent. S'il vient à s'accrocher à une palissade, il s'imagine qu'un homme ou un démon le retient : de là mille frayeurs, mille alarmes... Tels sont les objets de leur crainte : « Ils craindront où il n'y aura pas sujet de « crainte ». Au contraire, ce qui devrait les effrayer ne les effraie point. Il en est des païens comme de ces enfants qui approchent leurs mains du feu sans précaution, s'élancent témérairement des bras de leurs nourrices vers la lumière des lampes, et qui tremblent à la vue d'un homme revêtu d'un sac. De même ces païens, à qui un des leurs [1] a dit justement : Grecs, vous êtes toujours enfants ; les païens, dis-je, craignent certaines choses qui ne sont point des péchés, comme la malpropreté, le deuil, le lit, l'attente, que sais-je encore ? Mais, quant aux péchés véritables, comme la sodomie, l'adultère, la fornication, ils n'en tiennent aucun compte. Ils se lavent quand ils ont touché un mort, mais non pas quand ils ont fait des œuvres de mort. Ils se donnent beaucoup de peine pour l'argent, et suspendent toute affaire, s'ils viennent à entendre le chant d'un coq, tant ils ont l'esprit aveuglé. Mille terreurs assiégent leur âme; par exemple : Un tel est le premier qui m'ait rencontré, au moment où je sortais de chez moi ; nécessairement il va m'arriver malheur sur malheur. Mon coquin d'esclave, en me donnant mes chaussures, m'a présenté d'abord celle de droite : accidents fâcheux, injures. Moi-même, en sortant, j'ai avancé d'abord le pied gauche : présage de malheur. Voilà pour les mauvais présages de la maison; dehors, un mouvement de mon œil droit m'annonce des larmes [2].

Les femmes tirent de même des pronostics des bruits que la navette et le peigne font rendre aux baguettes du métier ; si le peigne, promené avec trop de force sur la trame cause un cliquetis de baguettes, c'est pour elles encore un signe ; et on en citerait mille autres aussi ridicules. Qu'un âne vienne à braire, un coq à chanter, quelqu'un à éternuer, qu'il arrive quelque chose d'imprévu, aussitôt, comme je le disais, ces captifs, ces aveugles entrent en défiance, et montrent plus de craintes serviles qu'un millier d'esclaves. Ne les imitons pas ; sachons rire de tout cela, comme des hommes pour qui luit la lumière, comme des citoyens du ciel, qui n'ont rien de commun avec la terre, et ne craignons qu'une chose : pécher, offenser Dieu... Excepté cela, bravons tout avec le diable, auteur de ces chimères. En conséquence, rendons grâces à Dieu ; efforçons-nous et d'éviter nous-mêmes un pareil esclavage, et d'en arracher ceux de

[1] Les pythagoriciens.

[1] Platon.

[2] Le texte paraît altéré ici.

nos amis qui peuvent y être tombés, tirons-les de cette affreuse, de cette ridicule captivité, rendons-les plus dispos pour monter au ciel, ranimons leurs ailes engourdies, enseignons-leur la morale et la doctrine de la sagesse. Rendons grâces à Dieu en toute occurrence. Prions-le de ne pas nous déclarer indignes du présent qui nous a été fait; et en outre, faisons de notre côté, notre devoir, afin de ne pas enseigner seulement par nos discours, mais encore par notre exemple. Par là, nous pourrons obtenir la félicité sans mesure; à laquelle puissions-nous tous parvenir, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui gloire, puissance, honneur au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XIII.

JE VOUS DIS DONC, ET JE VOUS CONJURE PAR LE SEIGNEUR, DE NE PLUS MARCHER COMME LES GENTILS QUI MARCHENT DANS LA VANITÉ DE LEURS PENSÉES, QUI ONT L'INTELLIGENCE OBSCURCIE DE TÉNÈBRES, ENTIÈREMENT ÉLOIGNÉS DE LA VIE DE DIEU, PAR L'IGNORANCE QUI EST EN EUX, A CAUSE DE L'AVEUGLEMENT DE LEUR CŒUR, QUI, AYANT PERDU TOUT ESPOIR, SE SONT LIVRÉS A L'IMPUDICITÉ, A TOUTES SORTES DE DISSOLUTIONS, A L'AVARICE. (IV, 17-19, JUSQU'A 24.)

Analyse.

1 et 2. De l'aveuglement volontaire. — Le vieil homme et l'homme nouveau.
3 et 4. Les moines et les religieuses au temps de saint Jean Chrysostome. — Règles moins rigoureuses à l'usage des faibles. — Vertus des femmes, proposées en exemple aux hommes.

1. Cela ne s'adresse point seulement aux Ephésiens; c'est encore à vous que ce langage est tenu, non par nous, mais par Paul lui-même, ou plutôt, ni par nous, ni par Paul, mais par la grâce de l'Esprit. Soyez donc dans les dispositions qui conviennent pour écouter une pareille voix. Et d'abord, écoutez ce qu'elle vous dit : « Je vous dis donc, et je vous con-« jure par le Seigneur, de ne plus marcher « comme les gentils, qui marchent dans la « vanité de leurs pensées, qui ont l'intelli-« gence obscurcie de ténèbres, entièrement « éloignés de la vie de Dieu, par l'ignorance « qui est en eux, à cause de l'aveuglement de « leur cœur ». Mais si c'est ignorance, aveuglement, que leur reprochez-vous? Quiconque ignore ne doit point être puni, ni réprimandé, mais instruit des choses qu'il ignore. Mais considérez comment aussitôt il leur enlève cette excuse : « Qui, ayant perdu tout espoir, « se sont livrés à l'impudicité, à toutes sortes de « dissolutions, à l'avarice. Pour vous, ce n'est « pas ainsi que vous avez été instruits touchant « le Christ ». Il montre ici que leur aveuglement provient de leur conduite; et que leur conduite est un fruit de leur propre négligence et de leur apathie. « Qui, ayant perdu « tout espoir, se sont livrés ». Ainsi donc, quand vous entendrez dire que Dieu les a livrés au sens réprouvé (Rom. 1, 23), souvenez-vous de cette parole, qu'ils se sont livrés eux-mêmes. S'ils se sont livrés eux-mêmes, comment Dieu les a-t-il livrés ? Ou si c'est Dieu, comment eux-mêmes se sont-ils livrés ?

Vous voyez cette apparente contradiction ? Mais « Dieu les a livrés », signifie ici : Dieu les a laissés aller. Voyez-vous qu'en l'absence d'une vie pure, de pareilles doctrines prennent facilement naissance ? « Quiconque fait le « mal », est-il écrit, « hait la lumière, et ne « vient pas à la lumière ». (Jean, III, 20.)

Comment concevoir qu'un pervers, un homme prostitué à toutes les femmes, à l'image de ces pourceaux qui se vautrent dans les bourbiers, qu'un avare, qu'un homme sans souci de la tempérance, puisse adopter un genre de vie comme le nôtre ? Voilà les occupations dont ils font métier, dit l'apôtre. De là leur aveuglement, de là le crépuscule répandu sur leur esprit. La plus brillante lumière pâlit, quand on a les yeux faibles ; or, les yeux s'affaiblissent, soit par suite d'un afflux d'humeurs malignes, soit par l'abondance trop grande du liquide qu'ils recèlent. C'est la même chose ici : quand le flux des choses mondaines vient à submerger notre intelligence, elle se trouve dans l'obscurité ; et comme si nous étions au fond de l'eau, nous devenons hors d'état de voir le soleil, à cause de la barrière que l'eau dont nous sommes couverts oppose à nos regards. C'est ainsi que s'aveuglent également les yeux de notre raison, quand nulle crainte n'ébranle notre âme. « La crainte de Dieu n'est pas devant ses « yeux », est-il écrit ; et encore : « L'insensé « a dit dans son cœur : il n'y a pas de Dieu ». (Ps. XIII, 3, 1.) Cet aveuglement provient d'une seule cause, l'apathie : voilà ce qui obstrue nos organes. Quand une humeur vient à se concentrer et à se condenser dans un endroit, le membre devient insensible et comme mort ; brûlez-le, coupez-le, faites ce que vous voudrez, il ne sent plus rien. De même, une fois que les hommes dont je parle se sont abandonnés à la débauche, employez le discours pour les guérir, à la façon du fer ou du feu, rien ne les touche, rien ne pénètre jusqu'à eux ; le membre est paralysé ; si vous ne guérissez pas cette insensibilité, si vous n'attendez pas que le membre soit sain, vous perdez votre peine. « A l'avarice ». C'est ici particulièrement qu'il leur ôte toute excuse. Il ne tiendrait qu'à eux, s'ils le voulaient, d'éviter l'avarice, l'incontinence, la gourmandise, les voluptés ; ils pourraient ne toucher à l'argent, au plaisir, au luxe, qu'avec modération ; mais une fois qu'ils ont abusé, tout est perdu. « A toutes « sortes de dissolutions ». Voyez-vous comment par là il leur ôte tout recours ? Il montre qu'ils n'ont point péché par accident, mais par coutume, et, pour ainsi dire, par métier : « A toutes sortes de dissolutions ».

Par dissolutions, entendez l'adultère, la fornication, la sodomie, l'envie, tous les genres d'intempérance et de débauche. « Pour vous, « ce n'est pas ainsi que vous avez été instruits « touchant le Christ, si toutefois vous l'avez « écouté, et si vous avez appris de lui, selon « la vérité de sa doctrine (20, 21) ». Ces mots : « Si toutefois vous l'avez écouté », ne marquent point ici un doute, mais une affirmation expresse ; c'est ainsi qu'on lit ailleurs : « Si pourtant il est juste devant Dieu, qu'il « rende l'affliction à ceux qui vous affligent ». (II Thess. I, 6.) En d'autres termes : Ce n'est pas ainsi que vous avez été instruits touchant le Christ. « Si toutefois vous l'avez écouté, et « si vous avez appris de lui, selon la vérité de « sa doctrine, à dépouiller, par rapport à votre « première vie, le vieil homme (22) ». Ainsi, c'est encore être instruit touchant le Christ, que de bien vivre. Celui qui vit mal, méconnaît Dieu, et il est méconnu de lui. Ecoutez plutôt ce que dit ailleurs le même Paul : « Ils « confessent qu'ils connaissent Dieu, et ils le « nient par leurs œuvres ». (Tit. I, 16.) « Selon « la vérité de sa doctrine, à dépouiller, par « rapport à votre première vie, le vieil « homme ». En d'autres termes : Ce ne sont pas là vos conventions. Parmi nous, ce n'est pas la vanité qui règne, mais la vérité ; si les dogmes sont vrais, la vie ne l'est pas moins. C'est le péché et le mensonge qui sont vanité ; quant à la bonne conduite, c'est vérité ; car la fin en est sublime : la débauche, au contraire, aboutit au néant. « Qui se cor- « rompt par les désirs de son erreur ». Si ses désirs sont corrompus, il l'est également lui-même.

2. Comment donc ses désirs sont-ils corrompus ? Tout se dissout par la mort : écoutez le prophète qui nous dit : « En ce jour périront « toutes ses pensées ». (Ps. CXLV, 4.) Et ce n'est pas seulement par la mort, c'est de mille autres manières : par exemple, la beauté s'enfuit devant la maladie et la vieillesse, elle meurt, elle se flétrit. La force du corps succombe aux mêmes atteintes : la mollesse elle-même ne goûte plus les mêmes plaisirs, la vieillesse venue. C'est ce que nous fait voir l'histoire de

Berzellaï, qui vous est certainement connue (II Rois, XIX.) Ou enfin, c'est la passion elle-même qui détruit celui qu'elle dévore. Le vieil homme est comparable à la laine qui vient des bêtes et périt par les bêtes. On peut être victime, et beaucoup l'ont été de l'avarice, des plaisirs, et dupe de la passion. Car à vrai dire, ce n'est point volupté, mais amertume et illusion, leurre et comédie : l'extérieur a bonne apparence, mais au fond, on ne trouve que misère, détresse, dégoûts, pénurie complète : ôtez le masque, mettez le visage à nu : la déception vous apparaîtra. Car il y a déception, quand une chose semble différente de ce qu'elle est réellement. Ainsi naît l'erreur.

Paul nous décrit quatre hommes : je vais vous les montrer si vous le voulez. D'abord, en voici deux, dans ces paroles : « Ayant dépouillé « le vieil homme, renouvelez-vous dans l'esprit « de votre âme, et revêtez-vous de l'homme « nouveau ». Il fait mention de deux autres dans l'épître aux Romains : « Mais je vois « dans mes membres une autre loi qui com- « bat la loi de mon esprit, et me captive « sous la loi du péché, laquelle est dans mes « membres ». (Rom. VII, 23.) Ceux-ci ont du rapport avec les autres, l'homme intérieur avec l'homme nouveau, l'homme extérieur avec le vieil homme : Néanmoins il y en a trois qui ont succombé. Mais que dis-je? Ils sont trois encore aujourd'hui, le nouveau, l'ancien, et l'homme essentiel ou naturel. — « Renouvelez-vous dans l'esprit de votre âme « (23) ». Pour qu'on n'aille pas croire qu'après avoir nommé l'ancien homme et le nouveau, il en introduit ici un troisième, considérez comment il parle : « Renouvelez-vous ». Il y a renouvellement, quand ce qui était vieux rajeunit, en vertu d'une transformation. De sorte que le sujet reste le même, et que le changement n'intéresse que les accidents. Car il en est de ceci comme du corps qui reste le même, en dépit des changements qui peuvent survenir dans ses phénomènes. Mais comment doit s'opérer ce renouvellement? « Dans l'esprit de votre âme ». Quiconque gardera en soi quelque chose d'ancien n'arrivera à rien : car l'esprit répugne à tout ce qui est ancien, « L'esprit de votre âme », c'est-à-dire : l'esprit qui est dans votre âme. « Et « revêtez-vous de l'homme nouveau (24) ».

Voyez-vous que le personnage reste le même, et qu'il se dépouille seulement d'un habit pour en revêtir un autre ? « De l'homme nouveau, « qui a été créé selon Dieu dans la justice et « la sainteté de la vérité ». Pourquoi appelle-t-il homme la vertu, et homme encore le vice ? Parce que sans opération l'homme ne serait pas manifesté. En sorte que cela contribue non moins que la nature à manifester l'homme, soit bon, soit mauvais. Mais s'il est facile de se dépouiller d'un vêtement, il en est de même pour le vice et la vertu. L'homme jeune est fort : de même soyons forts, nous aussi, pour la pratique du bien. L'homme jeune n'a point de rides : n'en ayons pas davantage. L'homme jeune marche droit, et résiste aux atteintes de la maladie : résistons-y pareillement. « Qui a « été créé ». Voyez comment il appelle ici création la réalisation de la vertu, son passage du néant à l'être. Mais quoi ! cette autre création n'est-elle pas selon Dieu ? Nullement, mais selon le diable : c'est le diable qui est l'auteur du péché. Comment cela ? Parce que l'homme n'a pas été créé seulement avec de la terre et de l'eau, mais encore dans la justice et la sainteté de la vérité. Qu'est-ce à dire ? c'est-à-dire que Dieu l'a créé fils du premier coup : car ce titre remonte au baptême: voilà notre essence... Remarquez ces mots : « Dans la « justice et la sainteté de la vérité ». Il y avait autrefois de la justice et de la sainteté chez les Juifs ; mais ce n'était pas une sainteté, une justice de vérité ; c'étaient de simples images. La pureté du corps, en effet, n'était qu'une figure de la pureté, et n'en était point la réalité ; de même la justice existait, non en réalité, mais en figure. « Dans la sainteté et « la justice de la vérité ». Peut-être aussi a-t-il ici en vue le mensonge de ces infidèles, qui se font passer faussement pour justes.

Par justice, entendez la vertu en général. Le Christ a dit : « Si votre justice n'abonde « pas plus que celle des scribes et des phari- « siens, vous n'entrerez pas dans le royaume « des cieux ». (Matth. V, 20.) Il est encore écrit: « Celui qui est sans reproche est appelé juste». (I Jean, III, 9.) De même, dans les jugements, nous appelons juste celui qui a été offensé et n'a point rendu la pareille. Si donc au terrible jugement nous pouvons paraître justes les uns à l'égard des autres, nous pourrons obtenir quelque miséricorde. Car à l'égard de Dieu, la chose est impossible, quelle qu'ait pu être notre conduite : l'avantage de la justice

est, en effet, toujours de son côté, comme dit le prophète : « Et tu triompheras dans les ju- « gements ». (Psaume, L, 6.) Mais si nous n'avons pas enfreint la justice à l'égard de notre prochain, si nous pouvons montrer que nous avons subi l'iniquité, alors nous serons justifiés. Mais puisque nous sommes déjà vêtus, pourquoi nous dire encore : « Revêtez-vous ? » C'est qu'il parle maintenant de la conduite et des actions. Notre premier vêtement nous est venu du baptême : celui-ci, nous le devrons à nos œuvres, non plus selon les désirs de l'erreur, mais selon Dieu. — Mais la sainteté en quoi consiste-t-elle ? Dans la pureté, dans l'acquittement de notre dette. Nous employons une expression tirée de là pour désigner les derniers devoirs rendus aux morts : c'est comme si nous disions : Je ne leur dois plus rien, ils n'ont plus rien à réclamer de moi. Nous nous servons encore de termes de ce genre pour dire : « J'ai payé mon tribut, je suis quitte [1] »

3. C'est donc à nous qu'il appartient de ne pas quitter ce vêtement de justice que le prophète appelle encore vêtement de salut, afin de nous rendre semblables à Dieu, qui, lui aussi, est vêtu de justice. Tel doit être notre vêtement. Quant à cette expression revêtir, elle revient à celle-ci : Ne jamais quitter. Ecoutez plutôt le langage du prophète : « Il a revêtu la « malédiction comme un vêtement, et elle « viendra à lui » ; et encore : « Celui qui se revêt « de lumière comme d'un manteau ». (Ps. CVIII, 18 et CIII, 2.) Nous employons de même cette expression en parlant des hommes; nous disons : « Un tel s'est revêtu d'un tel ». Ainsi donc ce n'est pas un jour, ni deux, ni trois, c'est toujours que nous devons rester dans la vertu, sans jamais nous dépouiller de ce vêtement. En effet, il y a moins d'indécence pour l'homme à avoir le corps nu, qu'à se montrer dépouillé de vertu. Dans le premier cas, son indécence n'a pour témoins que les compagnons de son esclavage; dans le second les témoins sont le Maître et les anges. Ne seriez-vous pas choqué, dites-moi, si vous voyiez un homme paraître tout nu sur la place publique? Que dirons-nous donc de vous, qui courez sans le vêtement dont je parle? Ne voyez-vous pas en quel état circulent ces mendiants que nous appelons « Lotages », et quelle pitié ils nous inspirent? Néanmoins ils sont sans excuse : nous ne pardonnons point à des gens qui ont perdu leurs habits en jouant aux dés. Comment donc Dieu pourrait-il nous pardonner, si nous perdons le vêtement de la vertu? Dès que le diable voit un homme dépouillé de vertu, aussitôt il lui noircit le visage, le souille, le meurtrit, et le soumet à toutes sortes de violences. Dépouillons-nous des richesses pour n'être point dépouillés de la justice : les richesses ne font que gâter ce vêtement : elles sont comme un manteau d'épines; plus nous porterons sur nous de ces épines, plus notre nudité augmentera. L'incontinence nous dépouille aussi de notre vêtement : car c'est un feu, un feu qui le consume. L'argent est une teigne : comme la teigne, il ronge tout et n'épargne pas même les étoffes précieuses. Jetons donc bas toutes ces choses, afin que nous devenions justes, afin que nous revêtions l'homme nouveau. Ne conservons rien d'ancien, rien d'apparent, rien de corruptible. La vertu n'est pas si difficile à acquérir ni à pratiquer.

Considérez ceux qui vivent sur les montagnes : ils quittent maison, femmes, enfants, affaires : isolés du monde, revêtus d'un cilice, couverts de cendres, le cou emprisonné, ils s'enferment dans un humble réduit, et, non contents de cela, ils s'épuisent de jeûnes prolongés. Si je vous prescrivais d'en faire autant, ne vous enfuiriez-vous pas tous au loin? Ne déclareriez-vous pas mes exigences intolérables? Je ne réclame rien de pareil : je me borne à souhaiter, sans imposer rien. Prenez des bains, soignez votre corps, allez sur la place publique, gardez votre maison, vos serviteurs, buvez et mangez; mais bannissez impitoyablement la cupidité. Voilà l'origine du péché : tout excès devient péché : ainsi la cupidité n'est pas autre chose. Voyez plutôt : quand la colère outrepasse ses justes bornes, alors elle déborde en injures, elle s'emporte à toutes les iniquités : de même pour l'amour sensuel, pour l'amour des richesses, de la gloire, que sais-je encore? Et ne venez pas me dire que les hommes dont je parle ont pu ce qui vous est impossible : beaucoup étaient plus malades que vous, plus riches, plus voluptueux, qui ont embrassé cette sévère et rigoureuse règle de vie.

[1] Ce passage ne peut être rendu qu'approximativement en français, vu l'impossibilité de trouver parmi les dérivés de notre mot *saint*, des équivalents propres à exprimer toutes ces idées.

Que dis-je, des hommes? des vierges parvenues à peine à la vingtième année, qui n'étaient jamais sorties de l'ombre de la maison où elles vivaient, au milieu des parfums et des suaves odeurs, couchées sur des lits moelleux, des filles délicates, gâtées encore par mille recherches, sans autre occupation que la toilette, le luxe, et les raffinements du bien-être, incapables de se servir elles-mêmes, et entourées pour cet usage d'une foule de suivantes, des filles revêtues d'habits trop moelleux même pour leur mollesse, de souples et fines étoffes de lin, des filles qui ne cessaient de respirer l'odeur des roses et mille autres aussi délicieuses : les voilà qui tout à coup, embrasées de l'amour du Christ, se dépouillent de tout ce faste, de toute cette indolence, oublient le luxe et les plaisirs de leur âge, et pareilles à des athlètes généreux, renoncent à toutes ces douceurs pour se jeter au milieu des combats. Peut-être accuserez-vous mes paroles d'invraisemblance : mais je ne dis que la vérité. Je sais, oui, je sais que des filles délicates en sont venues à ce point d'austérité, de revêtir leur nudité des plus durs cilices, de laisser sans chaussures leurs pieds délicats, de dormir sur un lit de feuillage : que dis-je? elles passent à veiller la plus grande partie des nuits. Loin de penser aux parfums ou à mille autres de leurs frivolités passées, elles vont jusqu'à négliger cette tête, jadis objet de tant de soins, et se bornent à rattacher leurs cheveux au hasard, afin d'éviter l'indécence. Elles ne font qu'un repas le soir; et à ce repas elles ne mangent ni légumes ni pain, mais seulement de la farine, des fèves, des pois chiches, des olives et des figues; elles ne cessent de filer, et s'imposent des tâches bien plus rudes que ne sont celles des servantes. Elles se sont prescrit de soigner les femmes malades; elles portent leurs lits; elles leur lavent les pieds; beaucoup vont jusqu'à faire la cuisine : tant est puissante la flamme du Christ; tant le zèle peut prévaloir sur la nature. D'ailleurs je n'exige de vous rien de pareil, puisque vous voulez vous laisser dépasser par des femmes.

4. Faites du moins ce qui n'a rien de pénible : maîtrisez vos mains et le déréglement de vos regards. Que voyez-vous là de difficile ou de malaisé? Pratiquez la justice, ne faites tort à personne, que vous soyez riche ou pauvre, marchand ou mercenaire : car l'injustice peut pénétrer jusque chez les pauvres. Ne voyez-vous pas combien de batailles ils livrent, combien de bouleversements ils provoquent? Mariez-vous, ayez des enfants : Paul écrivait aussi pour les gens mariés, et leur adressait aussi ses instructions. La lutte dont je vous ai parlé est une lutte sublime; le rocher est trop haut, la cime trop voisine du ciel; vous ne pouvez monter jusque-là : visez donc plus bas. Vous ne pouvez renoncer aux richesses : au moins, ne dépouillez pas autrui, ne commettez pas l'injustice. Vous ne pouvez pas jeûner : au moins, ne vous plongez pas dans la mollesse. Vous ne pouvez pas dormir sur un lit de feuillage? Que l'argent, du moins, n'enrichisse pas votre couche; ayez un lit, des couvertures qui ne soient point faites pour la montre, mais pour le repos : point de lits d'ivoire, point d'ostentation. Pourquoi charger votre radeau de tant de marchandises? Si vous savez vous modérer, vous ne craindrez rien, ni l'envie, ni les voleurs, ni les rapines. Vous êtes moins riches d'argent que de soucis; moins bien pourvus de trésors que d'angoisses et de dangers : « Ceux qui veulent être riches, « introduisent chez eux les tentations et les « convoitises funestes ». (I Tim. VI, 9.) Voilà à quoi s'exposent ceux qui veulent posséder beaucoup de biens. Je ne vous dis pas : Donnez vos soins aux malades : du moins chargez de cela votre serviteur.

Voyez-vous que mes recommandations n'ont rien de bien rigoureux? Songez plutôt à ces filles délicates qui nous devancent de si loin. Ah! rougissons de voir que dans les choses du monde, comme la guerre et la lutte, nous sommes si loin de céder l'avantage à leur sexe; et qu'au contraire elle nous surpassent dans les combats spirituels, nous préviennent quand il s'agit de ravir la palme, et s'élèvent, dans leur vol sublime, aussi haut que l'aigle, tandis que nous, pareils à des corbeaux, nous ne pouvons nous élever au-dessus de la fumée d'ici-bas : oui, à des corbeaux, ou à des chiens gloutons, nous qui ne rêvons que de table et de cuisine. Rappelez-vous les femmes de l'ancien temps : car il y en eut de grandes, d'admirables, comme Sara, Rébecca, Rachel, Débora, Anne; le temps du Christ aussi en a vu de pareilles; néanmoins elles ne surpassaient pas les hommes et n'occupaient que le second rang. Aujourd'hui c'est tout le contraire : des femmes nous surpassent, nous éclipsent. Quelle dérision! quelle ignominie! Nous occu-

pons la place de la tête, et nous nous laissons surpasser par le corps? Si nous avons été investis de l'autorité sur les femmes, ce n'est pas seulement pour les gouverner, c'est encore pour les gouverner selon la vertu. Car c'est par la supériorité de vertu que celui qui domine doit principalement dominer : s'il reste inférieur par ce côté, il cesse d'être le maître.

Voyez-vous quels miraculeux effets a produits la venue du Christ? comment elle a levé la malédiction? Les vierges sont plus nombreuses parmi les femmes, la chasteté est moins rare chez elles ainsi que la fidélité au veuvage; les femmes sont moins promptes à proférer des paroles grossières. Pourquoi donc en proférez-vous, dites-moi? Car ne venez pas me parler des femmes perdues. Ce sexe aime la parure, c'est son défaut. Mais en ce point encore les hommes les dépassent, eux qui se parent de leurs femmes comme d'objets de luxe. Je ne pense pas qu'une femme soit aussi fière des ajustements qu'elle porte que son mari l'est lui-même; la femme n'est pas si fière de sa ceinture dorée, que son mari n'est fier de la voir portée par sa femme. Les vrais coupables, c'est donc nous-mêmes, qui soufflons sur cette étincelle, qui attisons cette flamme. D'ailleurs, la faute ne saurait être imputée aussi sévèrement à la femme qu'à l'homme. Vous avez été chargé de la conduire ; en tout, vous réclamez le premier rang; montrez donc par votre exemple que vous ne tenez nullement à ce faste. La parure sied mieux à la femme qu'à l'homme. Si donc vous ne l'évitez pas, comment l'évitera-t-elle? Les femmes ont de la vanité, mais ce défaut leur est commun avec les hommes; elles sont sujettes à la colère, et nous pareillement. Mais leurs qualités leur appartiennent, au contraire, en propre : je veux dire la chasteté, la ferveur, la religion, l'amour du Christ. Pourquoi donc, dira-t-on, ont-elles été exclues de la chaire de prédication? C'est encore une preuve de la grande distance qui existe entre elles et nous, et de la grandeur des femmes de ce temps. Quand Paul, Pierre, et maint autre saint prêchait, fallait-il, dites-moi, qu'une femme envahît cette fonction? Mais aujourd'hui nous sommes arrivés à un point de corruption tel, qu'il y a lieu de s'enquérir pourquoi les femmes n'enseignent pas, quand nous sommes devenus aussi faibles qu'elles. Si je parle ainsi, ce n'est point pour leur inspirer de l'orgueil, mais pour nous instruire, nous avertir nous-mêmes, et nous engager à ressaisir l'autorité qui nous appartient, non à titre de domination, mais à titre de gouvernement, de direction et de supériorité morale. Le corps ne sera dans l'état où il doit être, que lorsque l'autorité appartiendra au meilleur. Puissions-nous tous, hommes et femmes, vivre selon la volonté de Dieu, afin d'obtenir tous, au jour redoutable du jugement, la miséricorde du Seigneur, et d'entrer en possession des biens qui nous sont promis en Jésus-Christ Notre-Seigneur.

HOMÉLIE XIV.

C'EST POURQUOI, QUITTANT LE MENSONGE, QUE CHACUN DISE LA VÉRITÉ AVEC SON PROCHAIN, PARCE QUE NOUS SOMMES MEMBRES LES UNS DES AUTRES. IRRITEZ-VOUS ET NE PÉCHEZ POINT ; QUE LE SOLEIL NE SE COUCHE POINT SUR VOTRE COLÈRE. NE DONNEZ POINT LIEU AU DIABLE. (IV, 25-27, JUSQU'A 30.)

Analyse.

1. Contre le mensonge.
2. Nécessité de l'union.
3 et 4. Contre les mauvaises paroles.

1. Après avoir parlé du vieil homme en général, voici qu'il le décrit en détail. L'enseignement le plus facile à comprendre est celui qui procède ainsi. Que dit-il donc? « C'est pourquoi, quittant le mensonge ». Quel mensonge? les idoles? Nullement : elles sont bien, elles-mêmes, un mensonge : mais il ne s'agit pas d'elles ici ; car les Ephésiens n'avaient rien de commun avec elles : il s'agit du mensonge dans leurs relations mutuelles, de l'astuce, de la fourberie. « Que chacun dise « la vérité avec son prochain ». Puis vient ceci, qui est plus persuasif : « Parce que nous som- « mes membres les uns des autres : en consé- « quence, que personne ne trompe son pro- « chain » : c'est ainsi qu'on lit çà et là chez le psalmiste : « Des lèvres perfides sont dans son « cœur, et dans son cœur il a dit le mal ». (Ps. XI, 13.) Il n'est rien, non rien, d'aussi propre à engendrer la haine que la tromperie et l'astuce. Voyez comme partout l'Ecriture se sert, pour nous faire rentrer en nous-mêmes, d'exemples empruntés au corps. Que l'œil ne trompe pas le pied ; ni le pied, l'œil. Supposez une fosse profonde, recouverte par en haut de chaume que recouvre lui-même une couche de terre : les yeux à qui ce piége offrira l'apparence d'un terrain solide ne recourront-ils pas au pied pour s'assurer s'il n'y a pardessous que du vide, ou bien un sol ferme et résistant; le pied, alors, mentira-t-il, déclarera-t-il autre chose que la vérité? Ou bien encore, si l'œil vient à apercevoir un serpent ou une bête féroce, trompera-t-il le pied? ne se hâtera-t-il pas de l'avertir, de telle sorte que le pied, instruit du péril, suspende sa marche? Ou encore, quand le discernement n'est plus l'affaire de l'œil ni du pied, mais uniquement de l'odorat, quand il s'agit, par exemple, de reconnaître si un breuvage est, ou non, un poison, l'odorat en impose-t-il à la bouche? Nullement. Pourquoi? parce qu'il se perdrait lui-même : voilà pourquoi il communique son impression. Et la langue? Est-ce qu'elle trompe l'estomac? ne rejette-t-elle point ce qui est amer? ne laisse-t-elle point passer ce qui est doux? Considérez cet échange de services et de bons offices; considérez cette sollicitude, cet empressement de sincérité. C'est ainsi que nous devons éviter le mensonge, si nous sommes membres les uns des autres. C'est un gage d'amitié, c'est tout le contraire de la haine. Et si l'on veut me tromper? direz-vous. Ecoutez la vérité : si l'on voulait vous tromper, on ne serait plus un de vos membres. Il est dit : Ne mentez pas à vos membres.

« Irritez-vous, et ne péchez point ». Considérez sa sagesse. Il nous enseigne à éviter le péché, et, d'autre part, il n'abandonne point les indociles : il ne renonce point à ses entrailles spirituelles. C'est ainsi qu'un médecin indique au malade tout ce qu'il doit faire, et ne le néglige point, lors même qu'il résiste,

recommence, au contraire, à mettre en œuvre auprès de lui la persuasion afin de le guérir... Celui qui s'éloignerait dans ce cas, montrerait qu'il ne recherche que la gloire, et qu'un pareil mépris l'humilie : mais l'autre s'inquiétant seulement de la santé du malade, ne vise qu'à une chose, à son rétablissement. Ainsi fait Paul. Il dit : Ne mentez point : que si à la suite d'un mensonge, il s'est produit de la colère, il s'empresse d'apporter remède à ce nouveau mal. Que dit-il, en effet? Irritez-vous, et ne péchez point. C'est une bonne chose que de ne point s'irriter : si cependant on se laisse emporter à cette passion, que ce ne soit pas, du moins, jusqu'à cet excès : « Que le soleil », dit-il, « ne se couche point sur votre colère ». Vous voulez vous rassasier de colère : une heure, deux, trois, vous suffisent : que le soleil en disparaissant ne vous laisse point en état d'inimitié. Il s'est levé par un effet de bonté : qu'il ne s'éloigne pas après avoir lui sur des indignes. Si c'est le Seigneur qui l'a envoyé dans sa bonté infinie, s'il vous a pardonné vos fautes et que vous ne les remettiez pas à votre prochain, voyez quel crime sera le vôtre. Autre chose : Saint Paul a eu peur de la nuit : il a craint que, trouvant dans la solitude l'offensé, encore dévoré de colère, elle n'attise l'incendie. Tant que le jour est là pour vous distraire par mille objets, vous pouvez vous rassasier de courroux : mais quand le soir va venir, réconciliez-vous, éteignez le naissant incendie. Car si vous vous laissez surprendre par la nuit, le jour suivant ne suffira pas lui-même à éteindre les colères amoncelées pendant la nuit : quand bien même vous vous seriez déchargé d'une partie de votre fardeau, si vous en conservez quelque chose, ce qui reste suffit pour rendre la flamme plus ardente à la faveur de la nuit. Quand le soleil n'a pas réussi à éclaircir, à dissiper par son ardeur, pendant le jour, les nuages et les brouillards amassés durant la nuit, ce qu'il en reste, bientôt augmenté d'autres, devient l'origine d'une tempête nocturne. « Ne donnez point lieu au diable ». Ainsi se faire mutuellement la guerre, c'est donner lieu au diable. Car alors, au lieu de nous unir et de nous serrer pour lui tenir tête, nous renonçons à lui faire la guerre pour nous exciter les uns contre les autres. Car le diable n'est nulle part à sa place comme au milieu des discordes.

2. De là naissent d'innombrables maux. Tant que les pierres demeurent unies et ne laissent point de vide entre elles, le mur est inébranlable : mais il suffit d'un trou de l'épaisseur d'une aiguille, d'une fente où puisse passer un cheveu, pour tout détruire et tout ruiner. Il en est de même pour le diable. Tant que nous restons bien unis, bien serrés, aucune de ses armes ne trouve passage : mais pour peu qu'une mince ouverture se montre, il se précipite par là comme un torrent. En toute chose, il n'a besoin que d'un commencement; et la difficulté pour lui est de le trouver; mais ce point une fois obtenu, il s'est bientôt mis au large. Dès lors les oreilles sont ouvertes à la calomnie; les menteurs trouvent crédit : car c'est la haine qui juge, et elle se soucie peu de la vérité. Et si, entre amis, les accusations fondées sont elles-mêmes réputées fausses, là où règne l'inimitié, le mensonge même est censé vérité : c'est un esprit tout autre, un tout autre jugement; à l'impartialité succède la prévention. De même qu'il suffit d'un morceau de plomb jeté dans une balance pour l'entraîner, de même ici il suffit de la haine, poids bien plus lourd que le plomb. Je vous en conjure donc : faisons tous nos efforts pour étouffer nos ressentiments avant le coucher du soleil. Si vous n'avez pas su les vaincre le premier jour ou le jour suivant, souvent ils durent une année entière : l'inimitié croît alors d'elle-même et sans nul secours étranger. Elle nous fait interpréter faussement les paroles, les gestes, les plus simples démarches; par là, elle nous aigrit, nous rend farouches et pires que des insensés; un nom même lui coûte à dire ou à entendre, elle ne sait plus que vociférer des injures. Comment donc faire pour dompter notre colère, pour éteindre notre rancune? Il faut songer à nos propres péchés, au compte que nous devons à Dieu; songer que la vengeance dirigée contre notre ennemi retombe sur nous-mêmes; songez que nous faisons plaisir au diable, à notre véritable ennemi, en persécutant pour lui un de nos membres. Vous voulez être rancunier et vindicatif : soyez-le donc, mais contre le diable, et non contre un de vos membres. Si Dieu nous a armés de colère, ce n'est pas pour que nous nous frappions nous-mêmes de cette épée, c'est pour que nous la plongions dans la poitrine du diable. Là vous pouvez, si vous le voulez,

l'enfoncer jusqu'à la garde, et plus haut que la garde, et ne jamais la retirer, que dis-je? redoubler avec un autre glaive. C'est ce qui arrivera, si nous nous faisons grâce à nous-mêmes, si nous vivons en paix les uns avec les autres. Fi des richesses, fi de la gloire et de la renommée! mes membres sont à mes yeux plus précieux que tout le reste. — Disons-nous cela à nous-mêmes : N'allons pas nous attaquer à notre propre substance, pour acquérir des richesses, pour obtenir de la gloire.

« Que celui qui dérobait ne dérobe plus « (23) ». Voyez-vous les membres du vieil homme? Mensonge, rancune, rapine. Pourquoi ne dit-il pas : « Que le voleur soit puni, « mis à la question, à la torture », mais : « Qu'il ne dérobe plus, mais plutôt qu'il s'oc- « cupe en travaillant de ses mains à ce qui est « bon, pour avoir de quoi donner à qui souf- « fre du besoin? » Où sont ceux qui s'appellent Cathares [1], ces hommes souillés qui osent se parer d'un tel nom? On peut, oui, l'on peut se décharger de ses iniquités, à condition qu'on ne se borne pas à ne plus pécher, mais qu'on s'applique encore à quelque bonne œuvre. Voyez-vous comment il faut se purifier de ses fautes? Ces hommes ont volé : c'est pécher; ils n'ont pas volé : ce n'est pas là se décharger de ses péchés. Que faut-il pour cela? Travailler, et donner aux autres : c'est par là qu'ils peuvent s'acquitter. Il ne nous est pas prescrit seulement de travailler, mais de travailler de manière à nous fatiguer, et à faire du bien aux autres : le voleur aussi fait un métier, mais un mauvais métier.

« Qu'aucun discours mauvais ne sorte de « votre bouche (29) ». Qu'est-ce qu'un discours mauvais? Ce qui est nommé ailleurs : Discours inutile, à savoir dénigrement, propos obscènes, bouffonneries, sottises. Voyez comment Paul extirpe les racines de la colère : le mensonge, le vol, les conversations déplacées! Quant à cette expression : « Qu'il ne dérobe « plus », elle est mise là moins par indulgence pour les coupables, que pour adoucir les victimes, et les engager à se contenter de n'avoir pas à craindre une récidive. Il a raison de parler aussi des paroles. Car nous ne répondons pas seulement de nos actions, mais encore de nos propos. « Mais seulement ceux qui « peuvent être bons pour édifier la foi, et « donner la grâce à ceux qui les écoutent ». En d'autres termes : dites seulement ce qui peut édifier le prochain, et rien de superflu.

3. En effet, si Dieu vous a donné une bouche et une langue, c'est pour lui rendre grâces, c'est pour édifier le prochain : si donc vous ne pouvez que ruiner l'édifice, il vaut mieux vous taire et ne jamais parler. Si les mains d'un maçon n'étaient propres qu'à détruire et non à bâtir, elles mériteraient d'être coupées. Le Psalmiste le dit : « Le Seigneur exterminera « toutes les lèvres perfides ». (Ps. XI, 4.) Voilà l'origine de tous les maux, la bouche : ou plutôt ce n'est pas la bouche, mais l'abus qu'on en fait quelquefois. De là les injures, les invectives, les blasphèmes, les excitations à la volupté, les meurtres, les adultères, les vols, enfin tous les crimes. Les meurtres? direz-vous; et comment cela? L'injure produit la colère; la colère, les coups; les coups, l'homicide. Et les adultères? Une telle vous aime, elle a dit du bien de vous; votre sévérité se relâche; et, à votre tour, la convoitise s'allume chez vous. De là ces mots de Paul : « Mais seulement ceux qui « peuvent être bons ». Il y a tant d'espèces de paroles, qu'il est bien forcé de désigner vaguement celles qu'il nous recommande de proférer, et le genre d'entretien qu'il nous prescrit. Comment le désigne-t-il? En disant : « Pour édifier ». Ou bien il parle ainsi, afin que celui qui vous écoute vous sache gré. Par exemple, votre frère a commis un adultère : ne divulguez pas sa faute. Ne lui parlez pas non plus avec hauteur : loin de lui être utile, ce serait lui nuire, en provoquant son ressentiment. Mais vous lui rendrez un grand service, si vous lui indiquez la conduite à tenir; si vous lui enseignez à veiller sur sa langue, à ne médire de personne, vous l'aurez instruit et obligé grandement : si vous l'entretenez de la componction, de la piété, de l'aumône, tout cela est bon pour adoucir son âme, et il vous en saura gré. Au contraire, si vous lui tenez des propos bouffons ou obscènes, vous ne faites qu'envenimer son mal; si vous lui faites l'éloge du vice, vous le perdez, vous le tuez. Voilà ce qu'on peut dire : ou bien Paul a parlé ainsi pour nous rendre aimables : car les bonnes paroles sont comme un parfum : elles charment tous ceux qui y ont part. De là cette parole : « Votre nom est un parfum répandu ». (Cant. I, 2.) Paul veut que nous exhalions cette bonne odeur. Voyez-vous com-

[1] Ou les *Purs* : autre nom des Novatiens.

ment il revient ici encore sur un précepte qui lui est familier, en prescrivant à chacun d'édifier son prochain selon son pouvoir? Si vous donnez ce conseil aux autres, avant tout, donnez-le à vous-même.

« Et ne contristez point l'Esprit-Saint ». Nouveau et plus grand sujet de crainte et d'effroi. Paul en parle aussi dans son épître aux Thessaloniciens, lorsqu'il dit (I Thessal. IV, 8) : « Celui qui dédaigne, ne dédaigne pas un « homme, mais Dieu ». C'est la même chose ici. Si vous proférez une parole outrageante, si vous frappez votre frère, ce n'est pas lui que vous frappez; c'est l'Esprit que vous contristez. Suit la mention d'un bienfait qui rend le reproche plus sévère : « Et ne contristez point « l'Esprit-Saint, dont vous avez reçu le sceau « pour le jour de la rédemption ». Voilà celui qui a fait de nous un troupeau royal, celui qui nous a séparés de tout le passé, qui nous a tirés du milieu de ceux qui sont sous le coup de la colère divine : et vous le contristez? Voyez quelle menace dans ces paroles : « Celui « qui dédaigne, ne dédaigne pas un homme, « mais Dieu »; et quelle persuasion dans celles-ci : « Ne contristez pas l'Esprit-Saint, dont « vous avez reçu le sceau ». Ce sceau doit rester sur votre bouche; ne brisez pas le cachet. Une bouche spirituelle ne profère point de semblables paroles. Ne dites pas : Ce n'est rien que d'avoir dit une obscénité, que d'avoir injurié quelqu'un. C'est justement parce que ce n'est rien à vos yeux, que c'est un grand mal. On est prompt à négliger ce qu'on regarde comme rien : or, ce qu'on néglige s'accroît, et en s'accroissant devient incurable. Vous avez une bouche spirituelle? Songez à la première parole que vous avez prononcée, et voyez quelle est la dignité de votre bouche. Vous nommez Dieu votre Père, et voici que vous injuriez votre frère? Demandez-vous à quel titre vous donnez à Dieu ce nom de Père. Qui vous en donne le droit? La nature? Vous ne sauriez le prétendre. La vertu? Pas davantage. Quoi donc? Une bonté, une charité, une miséricorde infinie. Au moment donc où vous appelez Dieu votre Père, ne vous dites pas seulement qu'un langage injurieux ne sied pas à la noblesse d'une telle origine, mais encore que cette noblesse, vous la devez à la bonté. Ne la déshonorez donc point, en usant de dureté avec vos frères, vous que la bonté a favorisés. Vous appelez Dieu votre Père, et vous lancez l'outrage? Cela n'est point d'un fils de Dieu... Le propre d'un fils de Dieu, c'est de pardonner à ses ennemis, de prier pour qui le crucifie, de verser son sang pour qui le hait. Ce qui sied à un fils de Dieu, c'est de prendre pour frères et pour héritiers ceux qui le haïssent, ceux qui le payent d'ingratitude, ceux qui le volent, l'outragent ou conspirent contre lui, et non d'injurier comme des esclaves ceux qui sont devenus ses frères.

4. Rappelez-vous les paroles que votre bouche a proférées; de quels aliments se nourrit-elle, quel est le festin qui l'attire, le mets qui calme sa faim? Vous croyez ne faire aucun mal en accusant votre frère? Comment donc le nommez-vous votre frère? Et s'il ne l'est pas, comment dites-vous : « Notre Père »; car ce mot « Notre » atteste qu'il s'agit de plusieurs personnes. Songez auprès de qui vous vous trouvez au temps des mystères : avec les chérubins, avec les séraphins. Les séraphins ne disent point d'injures : leur bouche ne remplit qu'une seule fonction : glorifier, louer Dieu. Comment donc pouvez-vous dire avec eux : « Saint, saint, saint », après avoir abusé de votre bouche pour l'injure? Dites-moi, supposez un vase royal, toujours plein d'aliments royaux, et mis en réserve pour cet usage; qu'ensuite un des serviteurs s'en serve pour y déposer des immondices : osera-t-il ensuite replacer avec les autres vases mis en réserve celui qu'il aura profané de la sorte? Nullement. Eh bien! voilà la médisance, voilà l'insulte.

« Notre Père ». Eh bien! est-ce tout? Ecoutez la suite : « Qui êtes aux cieux ». A peine avez-vous dit : « Notre Père qui êtes aux « cieux » : cette parole vous a relevés, vous a donné des ailes, vous a fait voir que vous avez un Père dans les cieux. Que vos actions, vos discours, ne soient plus de la terre. Vous voilà établis là-haut, agrégés au chœur céleste, pourquoi redescendre volontairement? Vous êtes debout auprès du trône royal, et vous injuriez, et vous ne craignez pas que le roi ne s'en trouve offensé. Si pourtant un de nos serviteurs, en notre présence, s'avise de frapper ou d'injurier, même justement, son compagnon, nous le réprimandons aussi, nous trouvant nous-mêmes offensés : et vous qui êtes debout avec les chérubins auprès du trône royal, vous insultez votre frère? Vous voyez ces vases sacrés? n'ont-ils pas toujours le même usage?

Qui oserait les faire servir à autre chose? Vous, vous êtes plus sacrés, bien plus sacrés que ces vases : pourquoi donc vous souiller, vous avilir? Vous êtes dans les cieux, et vous injuriez? Vous vivez avec les anges, et vous injuriez? Vous avez été jugés dignes du baiser du Seigneur, et vous injuriez? Dieu a donné à votre bouche une magnifique parure : des hymnes angéliques, une nourriture plus qu'angélique, le baiser de ses propres lèvres, ses propres embrassements, et vous injuriez? Ne faites pas cela, je vous en conjure. C'est la source de grands maux, c'est un objet d'aversion pour une âme chrétienne.

Nos paroles ne vous persuadent pas, ne vous font pas rentrer en vous-mêmes? Il faut donc vous effrayer : écoutez ce que dit le Christ : « Celui qui aura dit à son frère, fou, sera sou« mis à la géhenne du feu ». Si une simple étourderie a pour conséquence la géhenne, quel tourment n'encourra pas l'insolence? Habituons notre bouche à la retenue : la retenue nous attire de grands bénéfices, l'emportement de grands dommages : et il n'est pas ici besoin de dépense. Fermons la porte, tirons le verrou; soyons pénétrés de componction, si jamais une parole violente s'est échappée de nos lèvres ; prions Dieu, prions l'offensé ; ne croyons pas en cela nous abaisser : c'est nous que nous avons frappés, et non pas autrui. Comme remède, usons de la prière et de la réconciliation avec l'offensé. Si nous veillons ainsi sur nos paroles, à plus forte raison devrons-nous régler pareillement nos actions. Entendons-nous nos amis ou quelque autre personne médire du prochain, ou l'insulter, demandons-leur compte et raison de leurs paroles. En résumé convainquons-nous que c'est pécher : car il nous sera alors aisé de nous corriger. Puisse le Dieu veiller sur votre esprit, sur votre langue, et les protéger par l'inexpugnable rempart de sa crainte, en Jésus-Christ Notre-Seigneur, avec qui gloire au Père et au Saint-Esprit.

HOMÉLIE XV.

QUE TOUTE AMERTUME, TOUTE COLÈRE, TOUT EMPORTEMENT, TOUTE CLAMEUR ET TOUTE DIFFAMATION SOIENT BANNIS DU MILIEU DE VOUS AVEC TOUTE MALICE. (IV, 31.)

Analyse.

1 et 2. Contre l'amertume. — Faiblesse des méchants. — Qu'il faut éviter les clameurs comme attisant la colère et pouvant l'allumer.
3 et 4. Réprimandes sévères aux femmes qui maltraitaient leurs servantes : détails intéressants sur ce sujet. — Exhortation à la douceur.

1. Jamais les abeilles ne se résigneraient à entrer dans une ruche malpropre : aussi les éleveurs habiles ont-ils recours à des fumigations, à des odeurs, à des parfums, à des vins embaumés, pour purifier, pour nettoyer l'abri où doivent venir se fixer les essaims à leur sortie : autrement la mauvaise odeur les en chasserait : il en est de même pour l'Esprit-Saint. Notre âme est un vase, une ruche, susceptible de recevoir les essaims des grâces spirituelles : mais si elle renferme du fiel, de l'amertume, du ressentiment, les essaims s'en-

volent. Voilà pourquoi notre saint et sage cultivateur a bien soin de nettoyer notre ruche, sans avoir besoin de serpe, ni de tout autre instrument de fer : il nous invite à recevoir l'essaim spirituel, et pour le rassembler en nous, il nous purifie par la prière, le travail, et autres moyens. Voyez comment il nettoie notre cœur : il en a banni le mensonge, il en a banni la colère. Après cela, il nous indique un moyen de déraciner plus efficacement le mal : c'est d'avoir l'âme sans amertume. Quand notre bile est peu abondante, la rupture même de son réservoir n'occasionne que peu de désordres. Mais devient-elle plus abondante et plus âcre, alors le réceptacle qui la contenait devient insuffisant; comme si un feu rongeur le consumait, il ne peut plus conserver son dépôt, le maintenir dans les bornes prescrites ; cédant enfin à l'insupportable âcreté qui le mine, il s'ouvre et laisse échapper son contenu dans tout le corps qui en est bientôt infecté. De même une bête farouche et cruelle peut parcourir une ville sans danger pour les habitants, quels que puissent être et sa rage et ses cris, tant qu'elle reste emprisonnée dans sa cage : mais si, dans un accès de fureur, elle réussit à briser les barreaux qui la retiennent et à s'échapper, elle remplit toute la cité de tumulte et de confusion, et fait fuir tout le monde. Il en est ainsi du fiel : tant qu'il reste dans les limites qui lui sont assignées, il ne nous fait pas grand mal ; mais vient-il à rompre la membrane qui l'enferme, et à se délivrer du seul obstacle qui l'empêchait de se répandre dans tout notre être, alors, quelque faible qu'en soit la quantité, la force propre à ce venin communique à tous nos organes sa malignité. Bientôt, rencontrant le sang, son voisin et presque son semblable, il en aigrit l'ardeur, et transforme ainsi, grâce à l'analogie qui lui permet de s'y confondre, en nouveaux fiels tous les liquides environnants : ensuite, muni de ce renfort, il marche à l'attaque des autres parties du corps; et après avoir ainsi tout corrompu à son image, il ôte au malade la parole et le souffle avec la vie. Mais où veux-je en venir avec cette longue description?

Je veux que cette peinture des effets de l'amertume matérielle nous fasse comprendre ce qu'a de pernicieux l'amertume morale, comment sa première influence consiste à infecter complétement l'âme où elle prend naissance, à la bouleverser de fond en comble ; et que nous apprenions par là à craindre d'en faire l'expérience. Si l'une irrite le corps entier, l'autre enflamme toutes nos pensées, et finit par précipiter dans l'enfer celui qui en est atteint. Si donc nous voulons éviter ce fléau, bien instruits désormais, si nous voulons brider cette bête féroce, ou plutôt l'exterminer, croyons-en Paul qui nous dit : « Toute « amertume », non pas : soit nettoyée, mais : « soit bannie du milieu de vous ». Qu'ai-je besoin de peines et de précautions? Pourquoi garder cette bête quand je peux la chasser de mon âme, l'exiler, la déporter au-delà de mes frontières? Croyons-en donc Paul qui nous dit : « Que toute amertume soit bannie « d'au milieu de vous ». Mais, hélas ! quelle perversité est la nôtre ! quand nous ne devrions rien négliger pour cela, il y a des gens assez fous pour triompher de cet état, pour s'y complaire, s'en faire honneur ; et les autres lui portent envie... Un tel a du fiel, dit-on ; c'est un scorpion, un serpent, une vipère ; on le juge redoutable... Pourquoi craindre ce fiel, mon ami? Il peut me nuire, dit-on, me faire du mal ; je ne sais point de quoi est capable la méchanceté de cet homme : je crains que trouvant en moi un homme simple, mal prémuni contre ses artifices, il ne me fasse tomber dans ses piéges, et ne me prenne dans les filets qu'il a tendus pour m'envelopper. Il y a de quoi rire. Comment donc? Oui, c'est ainsi que parlent les enfants, prompts à s'alarmer de ce qui n'a rien de terrible. Il n'est rien qui mérite le dédain et la risée comme un homme qui a du fiel, comme un méchant. Car il n'y a rien d'impuissant comme l'amertume : elle ne fait que des sots et des insensés.

2. Ne voyez-vous pas que la méchanceté est chose aveugle? n'avez-vous pas entendu parler de l'homme qui tombe dans la fosse creusée par lui pour le prochain? Mais comment ne pas craindre une âme agitée de telles passions? Si vous entendez que les hommes qui ont du fiel doivent inspirer la même crainte que les fous, les démoniaques, les insensés, qui tous agissent également au hasard, j'en tombe d'accord avec vous : mais si vous voyez en eux d'habiles gens, c'est ce que je ne puis admettre. En effet, rien n'est aussi indispensable pour la conduite des affaires, que l'intelligence : et l'intelligence ne connaît pas d'obstacle aussi

grand que la méchanceté, le vice et la fourberie. Considérez le corps des bilieux : voyez comme il est laid, comme toute fraîcheur y est flétrie ; comme il est faible, grêle, inhabile à toutes choses. Il en est de même des âmes bilieuses. La jaunisse de l'âme, c'est proprement la méchanceté. Non, non, la méchanceté n'a pas de force. Voulez-vous que je vous rende la chose sensible par de nouveaux exemples, celui d'un fourbe et celui d'un homme simple et sans artifice ?

Absalon était un fourbe ; il gagnait tout le monde à son parti. Voyez jusqu'où était portée son astuce. Il allait disant : Est-ce que vous avez un juge ? afin de se concilier chacun... David, au contraire, était sans artifice. Eh bien ! voyez comment ils finirent tous deux ; considérez le prodigieux délire d'Absalon. Uniquement préoccupé de faire du mal à son père, dans tout le reste il était aveugle. Mais il n'en était pas ainsi de David. Car « Celui « qui marche avec simplicité marche avec « confiance ». (Prov. x, 9.) Entendez : celui qui ne prend point de peine superflue, qui ne machine aucune entreprise criminelle. Croyons-en donc saint Paul, ayons pitié des hommes qui ont du fiel, pleurons sur leur sort, et faisons tous nos efforts pour extirper la méchanceté de leur âme. Quand nous avons de la bile (cette humeur est d'ailleurs utile en soi, et indispensable à la vie de l'homme ; j'entends la bile naturelle), quand nous avons, dis-je, un excès de bile, nous faisons tous nos efforts pour l'évacuer, malgré les services que nous rend cette humeur : dès lors n'est-il pas absurde de ne prendre aucune peine pour évacuer la bile qui est dans notre âme, bile qui n'est pas seulement inutile, mais pernicieuse ? « Que celui qui veut être sage parmi « vous, devienne fou, afin de devenir sage ». (I Cor. III, 18.) Ecoutez maintenant les paroles de saint Luc : « Ils prenaient leur nourriture « en allégresse et simplicité de cœur, louant « Dieu, et ils trouvaient grâce aux yeux de « tout le peuple ». (Actes II, 46,47.) Encore aujourd'hui, ne voyons-nous pas les hommes simples et droits universellement honorés ? Personne ne leur porte envie, quand ils prospèrent, personne n'insulte à leurs infortunes : tous s'associent à leurs joies, à leurs peines. Au contraire, qu'un méchant vienne à prospérer, on dirait qu'il vient d'arriver un malheur, tout le monde gémit : qu'il éprouve un contre-temps, c'est fête pour tout le monde.

Plaignons donc ces hommes : ils trouvent tous et partout les mêmes ennemis autour d'eux. Jacob était sans malice : néanmoins il triompha de l'astucieux Esaü. « La sagesse « n'entrera pas dans une âme artificieuse ». (Sag. I, 4.) — « Que toute amertume soit bannie « du milieu de vous » : qu'il n'en subsiste aucun vestige. Car il suffirait de remuer ce reste, cette étincelle, pour mettre en feu toute votre âme. Sachons donc nous représenter ce qu'est au juste l'amertume : figurons-nous un homme hypocrite, astucieux, toujours prêt au mal, soupçonneux. En voilà assez pour causer des colères et des ressentiments sans fin. Car il est impossible qu'une pareille âme demeure en repos : l'amertume est un principe de courroux et de fureur. Un tel homme est emporté, toujours renfermé en lui-même, sombre, et ne connaît pas le repos. Comme je le disais, ces gens sont les premiers à récolter le fruit de leur malignité. « Toute clameur ». Qu'est-ce à dire ? Est-ce qu'il nous est défendu même de crier ? Oui, la douceur doit se l'interdire. La clameur porte la colère, comme un cheval son écuyer : arrêtez le cheval, et vous avez raison du cavalier... Je dis cela surtout pour les femmes, toujours prêtes à pousser des cris et des clameurs. Le cri n'est utile que pour proclamer, pour enseigner : partout ailleurs il est déplacé, même dans la prière. Voulez-vous une preuve d'expérience ? Ne criez jamais, et jamais vous ne vous emporterez : voilà un moyen pour vous corriger de la colère. S'il est impossible qu'on s'irrite, quand on ne crie pas, il est impossible aussi de ne pas s'irriter, quand on crie. Ne venez donc point me parler de tempéraments indomptables, rancuniers, tout fiel et tout bile : nous vous enseignons maintenant à en finir d'un coup avec cette passion.

3. Il n'est donc pas médiocrement important pour l'éducation de l'âme de s'abstenir de tout cri, de toute clameur. En vous interdisant les cris, vous coupez les ailes à la colère, vous réprimez l'enflure de votre cœur. Car autant il est impossible de lutter sans élever les mains, autant il est impossible d'être pris dans le filet, quand on ne crie pas. Liez les mains d'un athlète, et ordonnez-lui de disputer le prix du ceste : il ne pourra le faire. Il en est de même pour le courroux. Le cri a jusqu'au

pouvoir de le faire naître ; et c'est par là surtout que les femmes tombent dans ces emportements. Viennent-elles à gronder leurs servantes, toute la maison retentit de leurs clameurs : souvent leur habitation est construite sur la rue, et alors tous les passants entendent et leurs vociférations et les lamentations de la servante. Quoi de plus indécent ? Aussitôt toutes les curieuses s'empressent, et se demandent : que se passe-t-il donc là-bas ? On répond : C'est une telle qui frappe son esclave. N'est-ce pas le comble de l'effronterie ? Quoi donc ! est-il défendu de frapper ? Je ne dis pas cela : il le faut, mais seulement de temps à autre et avec modération : et non pour des griefs personnels, comme je ne cesse de le répéter, ni pour quelque manquement dans le service, mais seulement quand la servante nuit à sa propre âme : frappez-la pour ce motif, tout le monde vous approuvera, nul n'y trouvera à redire : mais s'il ne s'agit que de vous, alors tout le monde vous accusera de cruauté, de barbarie. Mais ce qui dépasse toutes les infamies, c'est qu'il y ait des femmes assez dures, assez féroces, pour fouetter avec une telle force que la journée ne suffise pas pour guérir les meurtrissures. Elles déshabillent ces jeunes filles, et souvent, en présence de leurs maris conviés à ce spectacle, les attachent sur un lit. Quoi donc ! la pensée de l'enfer ne te vient pas à l'esprit pendant ce temps-là ? Tu mets à nu cette jeune enfant, tu la livres dans cet état aux regards de ton mari, et tu ne crains pas qu'il te condamne ? Au contraire, tu te plais à l'exciter en menaçant d'enchaîner la pauvre malheureuse, en l'accablant de mille injures, en l'appelant sorcière, fugitive, prostituée, car la colère ne te permet pas de respecter ta propre bouche et tu ne songes qu'à te venger, même en te déshonorant.

Puis, comme un tyran, tu présides au supplice entourée de tous tes esclaves, et ton stupide mari, debout à tes côtés, remplit les fonctions de licteur. De telles scènes devraient-elles se passer chez des chrétiens ? Mais, dis-tu, c'est une mauvaise race, insolente, effrontée, incorrigible. Je le sais : néanmoins on peut la réformer et la corriger par des moyens plus efficaces et moins honteux. En disant de sales mots, toi, femme libre, tu flétris moins ta servante que toi-même. Ensuite, s'il faut aller au bain, les meurtrissures qui sont sur son dos, témoignent à tous les yeux de ta barbarie. Mais, répliques-tu, ces gens-là sont intolérables dès qu'on est indulgent. Je le sais aussi : emploie donc, pour les changer, non la crainte et les coups, mais la douceur et les bienfaits. Cette jeune fille est ta sœur, si elle est chrétienne. Songe que tu es la maîtresse et qu'elle te sert. Si elle est adonnée au vin, écarte d'elle les occasions d'ivresse, appelle ton mari, use d'exhortations. Ne vois-tu pas qu'il est honteux de battre une femme ? Les législateurs les plus sévères à l'égard des hommes, ceux qui ont institué la torture et le supplice du feu, sont rarement allés jusqu'au gibet pour ce qui regarde les femmes, et même ils ne souffrent pas qu'on les soufflette dans la colère. On a tant d'égards pour ce sexe, que la nécessité même ne les fait point condamner au gibet, surtout lorsqu'elles sont enceintes. C'est qu'il est honteux à un homme de frapper une femme : à plus forte raison une personne du même sexe ne le pourrait-elle sans honte. Ce sont ces excès qui rendent les femmes odieuses à leurs maris.

Mais elle se conduit mal. Marie-la, ôte-lui les occasions de pécher, corrige l'exubérance de sa nature. Mais elle vole. Garde-la, surveille-la. O exagération ! je serai la gardienne de mon esclave ! O folie ! Pourquoi ne le serais-tu pas ? N'a-t-elle pas la même âme que toi ? N'a-t-elle pas reçu de Dieu les mêmes grâces ? N'est-elle pas admise à la même table ? N'a-t-elle pas la même noblesse d'origine ? Mais elle est médisante, querelleuse, bavarde, ivrogne. Que de femmes libres le sont aussi ! Dieu ordonne à leurs maris de les supporter avec leurs vices et leurs fautes ; pourvu que la femme ne soit pas adultère, a-t-il dit, résigne-toi. Fût-elle ivrogne, médisante, bavarde, jalouse, orgueilleuse, prodigue, c'est la compagne de ta vie. Tu es forcé de la diriger : c'est pour cela que tu es son chef. Corrige-la donc, fais ton devoir. — Quand bien même elle ne voudrait pas s'amender, quand bien même elle volerait, sois fidèle à ta mission : ne la punis point si sévèrement : si elle est bavarde, ferme-lui la bouche. Voilà la vraie, la parfaite sagesse. Et maintenant, des femmes en viennent à ce degré de cruauté et de folie, qu'elles découvrent la tête de leurs servantes et les traînent par les cheveux.

4. Pourquoi rougissez-vous toutes ? Ceci ne s'adresse pas à toutes, mais seulement à celles qui se portent à de pareilles horreurs... Que la femme ne soit jamais découverte, dit Paul :

et vous dépouillez complétement cette fille de son voile ? Voyez-vous quel outrage vous vous faites à vous-même ? Si elle paraissait à vos yeux avec cette tête nue, vous vous tiendriez pour offensée. C'est vous maintenant qui la découvrez ainsi, et vous ne voyez là aucun mal ? Mais on dira : Et si elle ne se corrige pas ? Châtiez-la au moyen de la verge et des coups. Combien n'avez-vous pas vous-même de défauts dont vous ne vous corrigez pas? Ce n'est pas dans l'intérêt des servantes que je parle ainsi, mais dans celui des femmes libres comme vous, afin qu'elles renoncent à ces pratiques indécentes et honteuses, et qu'elles cessent de se nuire à elles-mêmes. Si vous faites votre apprentissage chez vous sur la personne de votre servante, si vous êtes bonne et douce pour elle, à plus forte raison serez-vous telle à l'égard de votre mari. Car si vous vous abstenez de toute violence, quand vous pourriez vous y laisser aller, à plus forte raison vous en abstiendrez-vous, lorsque quelqu'un vous contiendra. Ainsi, rien n'est plus propre à vous concilier l'affection de vos maris qu'une conduite patiente vis-à-vis de vos esclaves. « Avec la mesure qui vous sert « pour mesurer, il vous sera mesuré à vous-« mêmes ». (Matth. VII, 2.) Mettez un frein à votre langue. Si vous vous êtes exercée à supporter patiemment la mauvaise humeur d'une servante, vous entendrez sans colère jusqu'aux injures de votre égale : or, si vous êtes sans colère, vous avez atteint la cime de la sagesse.

On voit aussi des femmes qui vont jusqu'à jurer : rien de plus honteux qu'un pareil emportement. Mais quoi, dira-t-on, si elle se farde ? Empêchez-la de le faire, je vous approuve : mais empêchez-la d'abord en vous abstenant vous-même, et moins par la crainte que par l'exemple : en tout, soyez son modèle. « Que toute diffamation soit bannie du milieu « de vous ». Voyez-vous les progrès du mal ? L'amertume a engendré le ressentiment ; le ressentiment, la colère ; la colère, les clameurs ; les clameurs, la diffamation, autrement dit, les invectives ; maintenant la diffamation engendre les coups ; les coups, les blessures ; les blessures, la mort. Mais Paul n'a voulu faire mention d'aucune de ces choses : il s'est borné à dire : « Soit bannie du « milieu de vous, avec toute malice ». Qu'est-ce à dire, « Avec toute malice ? » C'est que toute malice aboutit là. Il y a des gens qui, pareils à des chiens sournois, n'aboient pas, ne témoignent pas de colère contre ceux qui les approchent : ils les flattent au contraire, se montrent caressants, puis, quand ils les voient sans défiance, les mordent : ceux-là sont plus dangereux que ceux qui manifestent ouvertement leur inimitié. C'est parce qu'il est des hommes qui sont chiens en ce point, qui sans crier, sans montrer de colère, de dépit, sans proférer de menaces, trament sourdement la trahison, machinent mille noirs complots, et se vengent, que Paul a fait aussi allusion à eux. « Soit bannie du milieu de vous, avec « toute malice ». Ne soyez pas clément en paroles, vindicatif en actions. Si j'ai maltraité la langue, si je lui ai interdit les clameurs, c'est pour qu'elle n'attise pas l'incendie. Que si vous n'avez pas besoin de crier pour agir de la sorte, si vous nourrissez dans votre âme la flamme et le brasier, que gagnerez-vous à vous taire ? Ne savez-vous pas que les incendies les plus dangereux sont ceux qui, alimentés à l'intérieur, échappent aux regards des personnes du dehors? Les blessures les plus graves, celles qui se dérobent à la vue ; les fièvres les plus malignes, celles qui dévorent les parties intérieures ? De même la colère la plus funeste est celle qui ronge l'âme sourdement. Mais Paul nous dit : Qu'elle soit bannie avec toute malice grande ou petite.

Croyons en sa parole, chassons du milieu de nous toute amertume, toute malice, afin de ne pas contrister l'Esprit-Saint. Extirpons l'amertume, déracinons-la : rien de bon, rien de pur ne peut sortir d'une âme où elle règne : ce ne sont que malheur, larmes, gémissements, lamentations. Ne voyez-vous pas comme nous fuyons les bêtes qui poussent des cris, par exemple, le lion, l'ours, mais non pas la brebis : car sa douce voix ne saurait être comparée à un cri. Parmi les instruments de musique, les plus bruyants comme les tambours, les trompettes, sont les moins agréables : tout au contraire, ceux qui rendent un son faible, comme la flûte et la cithare, plaisent à notre oreille. Arrangeons donc notre âme de manière à ne point crier : ainsi nous pourrons triompher de la colère ; et la colère ôtée, nous serons les premiers à jouir du calme, et nous voguerons vers le port paisible : auquel puissions-nous tous ar-

river par Jésus-Christ Notre-Seigneur, avec qui gloire, puissance, honneur au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XVI.

QUE TOUTE AMERTUME, TOUTE COLÈRE, TOUT EMPORTEMENT, TOUTE CLAMEUR, ET TOUTE DIFFAMATION SOIENT BANNIS DU MILIEU DE VOUS AVEC TOUTE MALICE. MAIS SOYEZ BONS LES UNS ENVERS LES AUTRES, MISÉRICORDIEUX, VOUS FAISANT GRACE MUTUELLEMENT, COMME DIEU LUI-MÊME VOUS A FAIT GRACE. (IV, 31, 32.)

Analyse.

1 et 2. Qu'il ne suffit pas d'éviter le mal pour être sauvé.
3. Du pardon des injures.

1. Il ne suffit pas d'être exempt de vices, pour arriver au royaume des cieux, il faut encore s'appliquer avec ardeur à la pratique de la vertu. On échappe à la géhenne en s'abstenant du vice : mais on n'obtient pas le royaume si l'on n'a été vertueux. Ne savez-vous pas qu'il en est de même dans les jugements du monde, lorsqu'on examine les actions en présence de toute la ville assemblée? C'était autrefois un usage de décerner une couronne d'or, non pas à celui qui n'avait fait aucun mal à ses concitoyens (car cela n'est qu'un titre à n'être point puni), mais à celui qui leur avait rendu de grands services. Telle était la route qui menait à cet honneur. Mais je ne sais comment j'ai presque omis ce qu'il importait surtout de vous dire. Je reviens sur le premier des points que j'ai distingués, en ajoutant une légère correction. Quand je vous disais qu'il suffit pour échapper à l'enfer d'avoir évité le péché, je me suis rappelé, tout en parlant, une menace terrible dirigée non pas contre ceux qui auront commis telle ou telle faute, mais contre ceux qui auront négligé les bonnes œuvres. Quelle est cette menace? Au jour terrible marqué pour le jugement, le Juge assis à son tribunal, place les brebis à droite, les boucs à gauche, et dit aux brebis : « Venez, les bénis de mon Père, héri-« tez du royaume qui vous est préparé depuis « la fondation du monde : car j'ai eu faim, et « vous m'avez donné à manger ». (Matth. xxv, 34, 35.) Cela se conçoit : car tant de charité devait avoir sa récompense; mais comment expliquer que ceux qui n'ont pas fait part de leurs biens aux indigents, ne soient pas punis simplement par la privation de récompense, mais encore envoyés au feu de l'enfer? D'abord cela s'explique aussi facilement que le reste. Par là nous sommes instruits que si ceux qui auront fait le bien doivent jouir des biens célestes, ceux à qui l'on ne pourra reprocher aucun mal, et qui auront seulement négligé les bonnes œuvres, seront précipités dans le feu de la géhenne avec les coupables.

Ensuite, on pourrait dire aussi que l'absence de bonnes œuvres constitue un vice : car c'est le fait de la nonchalance, et la paresse est une espèce de vice : que dis-je? c'en est le principe et la racine maudite : car la paresse enseigne tous les vices. Abstenons-nous donc des sottes questions comme celle-ci, par exemple : Celui qui n'aura fait ni bien ni mal, quel séjour occupera-t-il? Ne pas avoir fait de bien, c'est

avoir fait du mal. Dites-moi : si vous aviez un serviteur qui ne fût ni voleur, ni insolent, ni enclin à répondre, d'ailleurs exempt d'ivrognerie et de tout vice du même genre, mais qui restât tout le jour sans rien faire, et n'accomplît aucun des devoirs de son service, est-ce que vous ne le fouetteriez pas? est-ce que vous ne le mettriez pas à la torture? Je le ferais, me répondra-t-on. Et pourtant quel mal vous aurait-il fait? Le mal, le voilà justement. Mais si vous le voulez, prenons un autre exemple. Supposez un cultivateur qui ne fasse point de mal à nos propriétés, qui s'abstienne de toute rapine, de toute entreprise injuste, qui seulement se lie les mains et reste tranquille à la maison, sans s'occuper ni de semer, ni de creuser des sillons, ni d'atteler des bœufs, ni de soigner les vignes, ni de travailler d'aucune façon à la terre. Est-ce que nous ne le châtierons pas? Cependant il n'a pas fait de mal, nous n'avons rien à lui reprocher : mais n'avoir rien fait, c'est là son tort : et l'opinion commune le déclare coupable, pour n'avoir pas accompli sa tâche.

Dites-moi, en effet : si chaque manœuvre, chaque artisan, se contentait de ne faire aucun tort, ni aux gens d'une autre profession, ni à ses confrères, et vivait d'ailleurs dans l'oisiveté, ne serait-ce pas notre perte, notre ruine à tous? Voulez-vous maintenant que nous considérions le corps? La main aura beau ne pas frapper la tête, ne pas couper la langue, ne pas crever l'œil, s'abstenir, en un mot, de tous sévices de ce genre : si elle demeure oisive, et qu'elle ne rende pas au corps les services qu'elle lui doit, ne faudra-t-il pas la couper plutôt que de promener avec soi un membre dont l'inaction sera funeste au corps tout entier? Et la bouche? c'est en vain qu'elle ne mangera pas la main, ne mordra pas la poitrine : si elle manque à sa tâche, ne vaut-il pas mieux qu'elle soit fermée? En conséquence, s'il est vrai également des serviteurs, des artisans et du corps, qu'on peut se mettre en faute non-seulement en faisant le mal, mais encore en négligeant de faire le bien, à plus forte raison est-ce vrai pour le corps du Christ.

2. Aussi le bienheureux Paul nous prêche-t-il la vertu tout en nous détournant du vice. Qu'importe, en effet, dites-moi, que toutes les épines soient extirpées, si l'on ne sème pas le bon grain? Notre labeur aboutira au même résultat fâcheux, si nous nous arrêtons à moitié chemin. Voilà pourquoi Paul, dans sa vive sollicitude pour nous, ne se borne pas à nous recommander l'extirpation des vices, mais nous invite aussitôt à nous occuper de planter le bien. En effet, après avoir dit : « Que toute « amertume, toute colère, tout emportement, « toute clameur et toute diffamation soient « bannis du milieu de vous, avec toute ma- « lice », il ajoute : « Mais soyez bons les uns « envers les autres, miséricordieux, vous fai- « sant grâce ». Voilà les dispositions, les sentiments requis. Et il ne suffit pas d'être sorti du premier état pour arriver au second : il faut un nouveau mouvement, un élan non moins grand que pour fuir le mal, si l'on veut entrer en possession de ces mérites. De même un corps noir peut perdre cette qualité, sans devenir blanc du premier coup. Mais plutôt laissons là les exemples physiques, et prenons-en de moraux. Celui qui n'est pas ennemi n'est pas ami pour cela : il est dans un état intermédiaire qui n'est ni la haine ni l'amitié : c'est celui où sont la plupart des hommes relativement à nous. Parce qu'on ne pleure pas, ce n'est pas à dire que l'on rie : on est dans un état mixte. De même ici : n'être pas méchant, ce n'est pas forcément être bon : on peut n'être pas courroucé, sans être nécessairement miséricordieux : il faut un nouvel effort pour conquérir ce nouveau titre.

Et considérez comment, fidèle aux règles d'une bonne agriculture, saint Paul nettoie et travaille la terre que lui a confiée le Cultivateur. Il a arraché les mauvaises herbes; il nous exhorte maintenant à veiller sur les bons plants. « Soyez bons », dit-il. Car si, après l'extirpation des ronces, on laisse la terre sans culture, une végétation inutile s'y élèvera de nouveau. Il faut donc prévenir cette inaction, cette oisiveté de la terre en y faisant des plantations et des semailles. Paul extirpe la colère, il plante la bonté; il arrache l'amertume, il sème la miséricorde; il retranche la méchanceté et la diffamation, il plante le pardon : car c'est ce que signifie : « Vous faisant grâce mu- « tuellement ». Soyez prompts à pardonner, nous dit-il. C'est là un bienfait qui vaut mieux qu'un cadeau d'argent. Celui qui remet une dette à son débiteur, fait sans doute une action rare et admirable : mais c'est un bienfait qui intéresse le corps seul, quoiqu'il soit rémunéré par des avantages spirituels et selon l'âme.

Mais celui qui pardonne des offenses, rend service à la fois à son âme, et à celle de l'homme à qui il pardonne : car ce n'est pas seulement lui-même, c'est encore le coupable qu'il améliore de cette façon. C'est moins en cherchant à nous venger de nos persécuteurs qu'en leur pardonnant, que nous chagrinons leur âme : tant nous leur causons alors de remords et de honte. Autrement nous ne rendons service ni à eux ni à nous-mêmes : tout au contraire, c'est à notre dommage comme au leur, que nous recherchons le talion à la façon des princes des Juifs, et que nous attisons ainsi le courroux de nos ennemis. Mais si nous répondons par la douceur à l'injustice, nous apaisons toute leur colère, et nous établissons dans leur âme un tribunal qui juge en notre faveur et les condamne plus sévèrement que nous ne ferions nous-mêmes. Alors ils prononcent contre eux-mêmes un arrêt rigoureux; et ils cherchent tous les moyens de payer notre patience avec usure, sachant que s'ils se bornent à rendre exactement la pareille, l'initiative prise par nous et l'exemple que nous leur aurons donné nous assurera l'avantage. Ils voudront, en conséquence, outrepasser la juste mesure, afin de compenser par la supériorité du bienfait l'infériorité qui vient de ce que nous les avons devancés, et de racheter par un surcroît de bonté, l'inégalité que le temps met entre eux et celui qu'ils ont offensé les premiers.

En effet, quand on est reconnaissant, on éprouve moins de peine à être maltraité, qu'à se voir obligé par ceux envers qui l'on a eu des torts. Car c'est une faute, et même une honte, un ridicule, que de ne pas répondre à un bienfait. Pour ce qui est, au contraire, de ne pas se venger d'une offense, on n'a pas assez d'éloges, d'applaudissements, de bénédictions pour une telle conduite. De là le vif chagrin dont je parle. Si donc vous voulez user de représailles, ayez recours à ce moyen : rendez le bien pour le mal, afin de changer votre ennemi en débiteur, et de remporter une éclatante victoire. On vous a fait du mal? Faites du bien : c'est ainsi qu'il faut vous venger. Si vous vous y preniez autrement, tout le monde vous blâmerait aussi bien que votre ennemi : au contraire, si vous montrez de la patience, on vous applaudira, on vous admirera, et on condamnera l'offenseur.

3. Quel spectacle pour un ennemi, que de voir son ennemi devenu l'objet d'une admiration, d'un enthousiasme unanimes? Quoi de plus cruel que de se voir lui-même injurié sous les yeux de son ennemi? Si vous vous vengez, on vous condamnera sans doute, et vous serez votre seul vengeur ; si vous pardonnez, tout le monde se chargera de votre vengeance : et voir tant de personnes prendre en main la vengeance de son ennemi, c'est un supplice pire que tous les châtiments. Si vous ouvrez la bouche, les autres se tairont ; si vous vous taisez, ce n'est pas une bouche, mais mille que vous déchaînez contre l'offenseur, et votre vengeance n'en est que plus terrible. Si vous l'attaquez en paroles, plus d'un vous en fera un crime, et attribuera vos paroles à la passion; mais la vengeance s'exécute sans donner lieu à aucun soupçon, quand l'accusateur n'est pas un offensé.

Quand des gens qui n'ont à se plaindre de rien sont touchés de votre mansuétude, au point de s'intéresser à votre injure et d'y compatir, comme si elle les atteignait, aucun soupçon ne peut tomber sur une vengeance de cette espèce. Et si personne ne prend votre défense? dira-t-on. Les hommes ne sont pas de pierre ; il est impossible que la vue d'une telle sagesse n'excite pas leur admiration ; et quand bien même ils ne se chargeraient pas de votre vengeance sur-le-champ, une fois ou l'autre, quand l'occasion se présentera, ils n'y manqueront point, ils poursuivront le coupable de leurs reproches et de leurs sarcasmes. Que si vous n'avez pas d'autres admirateurs, vous en aurez un du moins, en votre ennemi, qu'il l'avoue ou non. Le sentiment du bien reste incorruptible et inflexible en nous, fussions-nous plongés dans un abîme de perversité. Pourquoi, selon vous, Notre-Seigneur Jésus-Christ dit-il : « Si quelqu'un vous donne « un soufflet sur la joue droite, présentez-lui « l'autre joue ». (Matth. v, 39.) N'est-ce point parce que, plus on montre de patience, plus on rend service et à soi-même et à l'agresseur? Voilà pourquoi il nous est prescrit de tendre l'autre joue, afin d'assouvir la rage des furieux. — Quelle bête féroce ne rentrerait aussitôt en elle-même? Les chiens, dit-on, éprouvent ce sentiment : si la personne contre qui ils aboient, sur laquelle ils s'élancent, se jette à la renverse sans essayer de se défendre, leur colère s'apaise aussitôt. Or, si ces animaux respectent ceux qui s'abandonnent à leur dis-

crétion, à plus forte raison doit-il en être ainsi de l'espèce humaine, qui est douée de la raison.

Mais il ne faut pas négliger un petit fait qui s'est offert précédemment à notre mémoire, et que nous avons produit en témoignage. De quoi s'agit-il ? Nous disions que les Juifs et leurs princes étaient accusés de rechercher le talion ; cependant la loi les y autorisait : « OEil « pour œil, dent pour dent ». (Lév. XXIV, 10.) Mais cette loi n'avait pas pour but de les exciter à se crever mutuellement les yeux, mais bien de les contenir par la crainte, de les empêcher de faire du mal à autrui, ou d'être eux-mêmes maltraités. Si l'Ecriture dit : « OEil « pour œil », c'est pour lier les mains à votre ennemi, ce n'est pas pour armer les vôtres ; ce n'est pas seulement pour protéger vos yeux, c'est encore avec l'intention de préserver ceux de cet homme. Mais ce que je cherchais, c'est pourquoi cette vengeance permise exposait aux reproches ceux qui en faisaient usage. Qu'est-ce que cela veut dire ? C'est du ressentiment qu'il s'agit ici. La loi autorise l'offensé à rendre sur-le-champ la pareille, afin d'empêcher, comme je l'ai dit, les provocations. Quant au ressentiment, il est interdit ; car ce n'est plus le propre de la colère ni d'un courroux bouillant, mais d'une froide méchanceté ; tandis que Dieu pardonne à ceux que la provocation a pu jeter hors d'eux-mêmes et pousser aux représailles... De là : « OEil pour œil », et dans un autre endroit : « Les voies des ran- « cuniers mènent à la mort ». (Prov. XII, 29.) Mais si à une époque où il était permis d'arracher œil pour œil, le ressentiment était puni si sévèrement, que sera-ce aujourd'hui, qu'il nous est ordonné de nous offrir spontanément aux injures. Fuyons donc la rancune, triomphons de la colère, afin de mériter la miséricorde divine. « Avec la mesure dont vous vous « servez pour mesurer, il vous sera mesuré à « vous-mêmes ; et d'après le jugement selon « lequel vous aurez jugé, vous serez jugés ». Montrons-nous donc charitables et miséricordieux envers nos compagnons de servitude, afin d'échapper aux piéges qui nous sont tendus en ce monde, et d'obtenir, au jour du jugement, le pardon de Dieu, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui, gloire soit rendue au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XVII.

MAIS SOYEZ BONS LES UNS ENVERS LES AUTRES, MISÉRICORDIEUX, VOUS PARDONNANT MUTUELLEMENT, COMME DIEU LUI-MÊME VOUS A PARDONNÉ EN JÉSUS-CHRIST. SOYEZ DONC LES IMITATEURS DE DIEU, COMME ENFANTS BIEN-AIMÉS ; ET MARCHEZ DANS L'AMOUR COMME LE CHRIST NOUS A AIMÉS ET S'EST LIVRÉ LUI-MÊME POUR NOUS EN OBLATION A DIEU ET EN HOSTIE DE SUAVE ODEUR. (IV, 32 ; V, 1, 2, JUSQU'A 4.)

Analyse.

1. De l'imitation de Jésus-Christ.
2. De la plaisanterie.
3. Abus de la plaisanterie au temps de saint Jean Chrysostome.

1. Les faits passés ont plus de pouvoir que les choses futures ; ils inspirent plus d'admiration et de confiance. Voilà pourquoi Paul appuie son exhortation sur les événements accomplis ; c'est que, grâce au Christ, ils sont les plus propres à persuader. Dire : remets, et il te sera remis ; si vous ne remettez pas, il ne vous sera pas remis : ce langage a une grande force quand il s'adresse à des philosophes, à des hommes qui croient à l'autre vie. Mais Paul, pour nous faire rentrer en nous-mêmes, ne s'en tient pas là : il emprunte au passé de nouveaux arguments. On a vu le moyen d'échapper aux supplices : voici maintenant celui d'être récompensé. Imitez le Christ, nous dit Paul. Imiter Dieu, c'est un motif suffisant pour nous exhorter à la vertu ; c'est une raison qui surpasse celle-ci : « Il fait lever le soleil sur « les méchants et sur les bons, et tomber la « pluie sur les justes et sur les injustes ». (Matth. v, 45.) Paul ne nous dit pas seulement d'imiter ; il nous dit encore d'avoir les uns pour les autres ce cœur de père, auquel nous devons tant de bienfaits : car le mot cœur signifie ici charité, miséricorde. Comme il n'est pas possible à des hommes de vivre ensemble sans se causer quelque ennui, voici un nouveau remède, se faire grâce mutuellement : « Vous faisant grâce mutuellement ». D'ailleurs il n'y a point parité : car si vous faites grâce à un homme, il vous rendra la pareille, tandis que Dieu ne l'a pas reçue de vous. De plus, vous avez affaire à un compagnon de servitude, tandis que Dieu a obligé son serviteur, son ennemi, celui qui le haïssait. « Comme Dieu lui-même vous a fait grâce en « Jésus-Christ ». Encore une allusion sublime : voici le sens. Ce n'est pas une simple grâce qu'il nous a faite, une grâce sans péril ; pour cela il a mis son Fils en danger. Pour vous pardonner, il a immolé son Fils ; et vous, à qui le pardon souvent ne coûte ni danger ni dépense, vous ne pardonnez pas.

« Soyez donc les imitateurs de Dieu, comme « enfants bien-aimés ; et marchez dans l'a- « mour, comme le Christ nous a aimés et s'est « livré lui-même pour nous, en oblation à « Dieu, et en hostie de suave odeur ». Afin que vous n'alliez pas attribuer cela à la nécessité, écoutez comment il a soin de préciser en disant : « Il s'est livré lui-même ». C'est comme s'il disait : Tu étais l'ennemi du Seigneur, et le Seigneur t'a aimé : aime en lui ton ami ; ou plutôt tu ne pourras jamais lui rendre assez d'amour ; aime-le, du moins, de tout ton pouvoir. Ah ! quelle parole fortunée ! En vain vous parleriez du royaume, ou de quoi que ce soit, vous n'atteindrez jamais si haut. C'est imiter Dieu, c'est lui ressembler, que de pardonner à un ennemi. Ce sont les offenses, en-

core plus que les dettes, qui doivent être remises. Car en remettant une dette, vous n'imitez pas Dieu, et vous l'imitez en remettant une offense. D'ailleurs comment pourrez-vous dire : Je suis pauvre, je ne puis remettre, si vous ne remettez pas les choses mêmes que vous pouvez remettre, et si vous considérez cela comme un sacrifice, au lieu d'y voir une richesse, un profit, un bénéfice ? « Soyez donc « les imitateurs de Dieu ». Voici maintenant un autre motif encore plus noble : « Comme « enfants bien-aimés ». Ce qui vous oblige à l'imiter, ce ne sont pas seulement ces bienfaits, c'est encore que vous êtes ses enfants. « Comme enfants bien-aimés ». S'il parle ainsi, c'est que tous les fils n'imitent point leurs pères, mais ceux-là seulement qui sont bien-aimés.

« Marchez dans l'amour ». Voilà le principe de tout : avec l'amour, plus de colère, de fureur, de clameurs, de diffamation ; tout disparaît. Voilà pourquoi il place en dernier lieu la chose essentielle. Pourquoi êtes-vous devenu enfant ? Parce qu'il vous a été pardonné... Pardonnez à votre prochain pour le même motif qui vous a valu à vous-même votre pardon. Dites-moi, supposez que vous soyez captif, réservé à mille tourments, et que quelqu'un vous introduise tout à coup dans la résidence du roi ; ou plutôt, prenons un autre exemple. Supposez que vous ayez la fièvre, que vous soyez à l'agonie, et que quelqu'un vous rende la santé au moyen d'un remède ; n'auriez-vous pas pour cette personne, et pour le nom même du remède, une vénération particulière ? Si les lieux et les temps où nous avons reçu quelque service nous deviennent aussi précieux que la vie, à plus forte raison doit-il en être ainsi pour les choses mêmes qui nous ont rendu service. Aimez la charité : car c'est par elle que vous avez été sauvés, par elle que vous êtes devenus fils ; s'il vous est donné, à votre tour, de sauver autrui, n'userez-vous pas du même remède, et ne prêcherez-vous pas à tous le précepte : Remettez, afin qu'il vous soit remis ? C'est le fait d'une âme reconnaissante, noble et généreuse qu'une pareille exhortation. « Comme le Christ nous a aimés ». Vous pardonnez à vos amis ; lui, il a pardonné à ses ennemis ; combien est plus admirable la conduite du Seigneur ! Comment donc observer le précepte renfermé dans ce mot : « Comme ? » N'est-il pas manifeste que ce sera en faisant du bien à nos ennemis ? « Et s'est livré lui-« même pour nous, en oblation à Dieu, et en « hostie de suave odeur ». Voyez-vous combien c'est une offrande agréable et parfumée, que de souffrir pour ses ennemis ? Si vous mourez, vous serez une hostie ; c'est ainsi qu'on imite Dieu. « Que la fornication et toute impureté, « ou l'avarice, ne soient pas même nom-« mées parmi vous, comme il convient à des « saints ».

Il a parlé de la colère, cette passion cruelle : il arrive à un mal moindre. La preuve que la concupiscence est un mal moindre en effet, elle se trouve dans la loi de Moïse, laquelle dit d'abord : « Tu ne tueras point », ce qui est dirigé contre la colère, et passe ensuite à ceci, qui regarde la concupiscence : « Tu ne com-« mettras point l'adultère ». En effet, si l'amertume, les clameurs, si la méchanceté, si la diffamation, et les autres choses de ce genre procèdent de la colère : c'est la concupiscence qui engendre la fornication, l'impureté, l'avarice ; c'est un même instinct qui nous fait aimer les richesses et la chair. Et de même qu'il a interdit le cri, comme étant le véhicule de la colère, de même ici il défend les propos légers ou obscènes, véhicule de la fornication. « Point de turpitudes, de folles paroles, de « bouffonneries, ce qui ne convient point ; « mais plutôt des actions de grâces ». Point de paroles, point d'actions galantes ou libertines, et vous éteindrez la flamme. « Qu'elles ne « soient pas même nommées parmi vous » ; en d'autres termes : qu'elles soient complétement exclues. Il dit de même, en écrivant aux Corinthiens : « Il n'est bruit que de forni-« cation parmi vous ». (I Cor. v, 1.) Il veut dire : Soyez tous purs ; car les discours acheminent aux actions. Ensuite, pour ne point paraître un censeur trop rigoureux, qui proscrit la gaieté même, il ajoute aussitôt la raison en ces termes : « Ce qui ne convient pas ; mais « plutôt des actions de grâces ».

2. A quoi servent les propos joyeux ? A faire rire un moment. Dites-moi : est-ce qu'un cordonnier s'avisera de faire quelque chose qui ne concerne point son métier ? Achètera-t-il des instruments pour cet usage ? Nullement : ce qui ne nous sert point est nul à nos yeux. Point de paroles inutiles, car nous tombons de là dans les propos coupables... Ce monde n'est point fait pour la joie, mais pour le deuil, les tribulations, les gémissements ; et vous

faites le bel esprit ? Voit-on un athlète, au milieu du stade, oublier son adversaire et la lutte, pour dire des bons mots ? Le diable est là, il rôde autour de vous en rugissant, pour vous emporter ; il met tout en œuvre et en mouvement pour vous perdre, il complote de vous jeter à bas du nid, il grince des dents, rugit, souffle le feu contre votre salut ; et vous restez là tranquille à plaisanter, à dire des folies, des indécences ; vous êtes donc bien sûr de la victoire. Nous perdons notre temps, mes chers frères. Voulez-vous savoir comment vivent les saints ? Ecoutez Paul, qui vous dit : Durant trois ans, nuit et jour, je n'ai pas cessé avec des larmes, d'admonester chacun de vous. (Act. xx, 31.) Que s'il se donnait tant de peine pour les Milésiens et les Ephésiens, si au lieu de plaisanter il ne cessait de les admonester avec larmes, que dira-t-on des autres ? Ecoutez encore ce qu'il dit aux Corinthiens : « Je vous ai écrit dans l'affliction et l'angoisse « du cœur, avec beaucoup de larmes ». (II Cor. II, 4.) Et encore : « Qui est faible, sans que je « sois faible ? Qui est scandalisé, sans que je « brûle ? » (Ib. xi, 29.) Ecoutez encore comment il parle ailleurs et se dépeint aspirant, pour ainsi dire, chaque jour, à sortir du monde : « Car nous qui sommes dans la tente, « nous gémissons ». (Ib. v, 4.)

Et vous, vous riez, vous badinez ? C'est le temps de combattre, et vos occupations sont celles des danseurs ? Ne voyez-vous pas les visages de vos ennemis, comme ils sont menaçants, refrognés, comme ils froncent le sourcil d'un air formidable. Considérez une armée qui va combattre : les visages sont sévères ; les cœurs, en éveil, bondissent et palpitent ; l'esprit est attentif, inquiet, frémissant : partout règnent l'ordre, la discipline, le silence : je ne dirai pas qu'on ne profère point de paroles obscènes ; personne ne dit rien. Si les combattants qui n'ont affaire qu'à des ennemis charnels, gardent un si profond silence, quand ils pourraient parler sans péril, vous qui avez à combattre, à soutenir le fort de la guerre, sur le terrain des paroles, vous ne songez pas à vous fortifier de ce côté ? Ignorez-vous que c'est par là surtout qu'on essaiera de nous surprendre ? Vous badinez, vous vous amusez, vous dites des bons mots, vous faites rire, et vous ne voyez pas de mal à cela ? Combien de parjures, de malheurs, d'obscénités, sont nés de la plaisanterie ! Mais ce n'est pas là ce qu'on nomme bons mots, direz-vous. Eh quoi ! ne voyez-vous pas que Paul bannit toute facétie ? C'est aujourd'hui un temps de guerre, de combat, de veille, de précaution, d'armement, de lutte : le rire n'a point de place ici ; car il est du monde.

Ecoutez ce que dit le Christ : « Le monde « se réjouira, mais vous, vous serez affligés ». (Jean, xvi, 20.) Le Christ a été crucifié pour vos fautes, et vous riez ? Il a été souffleté, il a subi mille tourments pour vous arracher au malheur et à la tempête : et vous prenez vos aises ? N'est-ce pas là plutôt l'irriter ? Mais puisque quelques personnes regardent cela comme une chose indifférente, et que d'ailleurs il est difficile de s'en défendre, parlons-en un peu, et montrons-en tout le danger. En effet, ce mépris des choses indifférentes vient d'une inspiration du diable. D'abord, si la chose était réellement indifférente, elle ne serait pas à mépriser pour cela, à cause des grands maux qu'elle engendre ou dont elle facilite les progrès, à cause de la fornication qui en est souvent le résultat ; mais vous allez voir qu'elle n'est pas indifférente. Considérons quelle en est l'origine, ou plutôt représentons-nous le saint tel qu'il doit être, doux, calme, triste, gémissant, affligé. Donc le diseur de bons mots n'est pas saint : que dis-je ? fût-il païen, il est un objet de mépris : pareille licence n'est accordée qu'aux histrions. Qui dit obscénité, dit plaisanterie. Qui dit rire indécent, dit plaisanterie. Ecoutez la parole du prophète : « Servez Dieu en crainte, et expri- « mez-lui votre allégresse avec tremblement ». (Ps. II, 11.) La plaisanterie énerve l'âme, la rend molle et nonchalante : souvent elle enfante l'invective, et allume des guerres.

3. Mais quoi ! ne comptez-vous point parmi les hommes ? Abjurez donc les occupations de l'enfance. Vous ne souffrez pas que votre serviteur laisse échapper sur la place une parole inconvenante ; et vous, qui prétendez être serviteur de Dieu, vous y proférez des facéties ? Il faut s'estimer heureux de n'être pas surpris quand on est de sang-froid : mais comment échapper quand on s'abandonne ? On s'enferrera soi-même, et les artifices du diable, ses attaques deviendront superflues. Voulez-vous encore une preuve ? Considérez ce que c'est qu'un homme plaisant : on appelle ainsi un homme léger, mobile, dont l'esprit souple revêt toutes les formes ; nous voilà bien loin

des serviteurs de la pierre [1]. Rien ne tourne, ne change aussi vite ; tout chez lui est d'emprunt, gestes, paroles, rire, démarche ; il faut qu'il s'applique à imaginer des quolibets : c'est dans son rôle. Une pareille comédie ne sied guère à un chrétien. L'homme plaisant ne peut manquer de s'attirer gratuitement beaucoup de haines, en tournant en ridicule, à tout propos, des personnes présentes ou des absents qui en sont informés. Si c'est là un noble emploi, pourquoi l'abandonne-t-on aux mimes? Vous voilà mime, et vous ne rougissez pas? Pourquoi ne permettez-vous point la même chose aux filles de bonne maison? n'est-ce pas que vous y voyez une occupation indigne de la réserve et de la pudeur. De grands maux font leur séjour dans l'âme de l'homme plaisant, le relâchement, le vide : plus d'harmonie, plus de solidité, plus de crainte, plus de religion.

Si vous avez une langue, ce n'est pas pour railler autrui, c'est pour rendre grâces à Dieu. Regardez ceux qu'on appelle farceurs, saltimbanques : voilà les hommes plaisants. Bannissez de vos âmes, je vous en supplie, ce funeste divertissement : c'est l'occupation des parasites, des mimes, des danseurs, des prostituées : non pas d'une âme libre, non pas d'une âme noble, non pas des serviteurs. Tout ce qu'il y a de vil, de déshonoré, possède ce talent. Beaucoup même y voient un mérite : ce qui est désolant. Ainsi que la concupiscence mène insensiblement à la fornication : ainsi la plaisanterie passe pour une grâce, mais rien n'est plus éloigné de la grâce. Ecoutez ce que dit l'Ecriture : « L'éclair devance le tonnerre, « et la grâce précédera l'homme réservé ». (Ecclé. XXXII, 14.) Or, rien de moins réservé que l'homme plaisant. Ce n'est donc pas de grâce, c'est de malheur que sa bouche est pleine. Bannissons ce divertissement de nos tables. On voit des hommes qui vont jusqu'à dresser les pauvres à cet emploi. O dépravation ! ils changent en bouffons les affligés. On n'a pas pénétré aujourd'hui le fléau dont je parle. Il s'est glissé jusque dans l'Eglise ; il a profané jusqu'aux Ecritures. En dirai-je davantage, afin de montrer l'excès du mal? J'ai honte : je parlerai néanmoins : car je veux vous faire mesurer les ravages du mal, afin de me justifier du reproche de m'arrêter à des minuties dans mes entretiens avec vous, afin de guérir votre égarement à tout le moins par ce remède extrême. Et n'allez pas croire que j'invente : je redirai ce que j'ai entendu.

Quelqu'un se trouvait chez une personne très-fière de son savoir : je vais exciter le rire, je le sais; je parlerai néanmoins. La table servie, notre homme dit : « Servez, enfants, « de peur que le ventre ne se fâche ». Il en est d'autres qui disent : « Malheur à toi, Mam- « mon, et à celui qui ne te possède pas ! » Et tant d'autres sottises inventées par le bel esprit, par exemple : « N'est-ce pas le moment « de la génération? » Je dis cela pour vous montrer le scandale de cette honteuse manière d'agir : de telles paroles dénotent une âme sans religion. Est-ce trop du tonnerre pour punir de tels écarts? Et ce n'est qu'un échantillon des propos tenus par ces hommes. Ainsi donc, je vous en conjure, ne laissons à cette mode aucun asile parmi nous; parlons comme il nous sied : que nos bouches fidèles n'empruntent jamais le langage des bouches avilies et déshonorées. « Quel partage entre la jus- « tice et l'iniquité? Quelle communauté entre « la lumière et les ténèbres? » (II Cor. VI, 14.) Il faut s'estimer heureux si l'on réussit, en se corrigeant de tous ces honteux écarts, à obtenir les biens promis : que serait-ce donc si nous nous chargions d'un pareil fardeau, et corrompions ainsi la pureté de notre cœur? Un plaisant devient bien vite un médisant : or, un médisant accumule sur sa tête bien d'autres maux encore. Sachons donc refréner ces deux instincts de notre âme, je veux dire la concupiscence et la colère; sachons les soumettre au joug de l'intelligence, comme des chevaux dociles, et leur donner pour guide la raison, si nous voulons obtenir la palme qui nous est proposée là-haut; puisse-t-elle nous être décernée à tous en Jésus-Christ Notre-Seigneur, avec qui gloire, puissance, honneur au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Jésus-Christ.

HOMÉLIE XVIII.

CAR SACHEZ COMPRENDRE QU'AUCUN FORNICATEUR, OU IMPUDIQUE, OU AVARE, CE QUI EST UNE IDOLATRIE, N'A D'HÉRITAGE DANS LE ROYAUME DU CHRIST ET DE DIEU. QUE PERSONNE NE VOUS SÉDUISE PAR DE VAINS DISCOURS : CAR C'EST POUR CES CHOSES QUE VIENT LA COLÈRE DE DIEU SUR LES FILS DE LA DÉFIANCE. (V, 5, 6-14.)

—

Analyse.

1 et 2. Contre la méthode des interprétations larges appliquée à l'Ecriture.
3 et 4. Que l'avarice est proprement une idolâtrie. — Comparaison avec les objets du culte et les sacrifices chez les païens. — Origine de l'idolâtrie. — Histoire de la concupiscence.— Conseil d'instituer pour héritier Jésus-Christ. — Que les fidèles doivent se reprendre mutuellement.

1. Il y avait déjà, paraît-il, au temps de nos pères, des hommes qui paralysaient les mains du peuple, qui réalisaient la parole d'Ezéchiel, ou plutôt faisaient œuvre de faux prophètes, qui, pour une poignée d'orge, dénigraient Dieu devant son peuple, comme le font encore, à ce que je crois, certains hommes d'aujourd'hui. Nous arrive-t-il de dire que celui qui aura appelé son frère fou ira dans l'enfer : vraiment, disent les uns, celui qui aura appelé son frère fou ira en enfer? Non, répond-on. Venons-nous à dire que l'avare est idolâtre, ils dénigrent encore cette parole, en la taxant d'exagération : et de la même manière, ils font bon marché de tous les préceptes. C'est à ces hommes que saint Paul fait allusion dans ce passage de son épître aux Ephésiens, lorsqu'il dit : « Car sachez comprendre qu'aucun for-« nicateur, ou impudique, ou avare, ce qui « est une idolâtrie, n'a d'héritage dans le « royaume du Christ et de Dieu » ; et qu'il ajoute : « Que personne ne vous séduise par « de vains discours ». Les vains discours dont il parle sont ceux qui plaisent sur le moment, et que les faits démentent : car c'est en cela que consiste la séduction. « Car c'est pour ces « choses que vient la colère de Dieu sur les « fils de la défiance ». Pour ces choses, c'est-à-dire, la fornication, l'avarice, l'impudicité, ou pour ces vices et en même temps pour la séduction, puisqu'il y a des séducteurs. En disant « Fils de la défiance » : il désigne les incrédules déclarés, ceux qui ne croient pas en lui.

« N'ayez donc point de commerce avec eux. « Car autrefois vous étiez ténèbres, mais « maintenant vous êtes lumière dans le Sei-« gneur (7, 8) ». Voyez quelle sagesse dans ses exhortations : d'abord il a fait intervenir le Christ pour prêcher l'amour mutuel, et le respect de la justice : il a recours maintenant aux supplices de l'enfer. « Car autrefois vous « étiez ténèbres, mais maintenant vous êtes « lumière dans le Seigneur ». Il dit de même, dans l'épître aux Romains : « Quel fruit avez-« vous donc tiré alors des choses dont vous « rougissez maintenant (VI, 21) »?.. Et il leur rappelle leur ancienne perversité. Cela revient à dire : Songez à ce que vous étiez jadis, à ce que vous êtes devenus, ne retournez pas à vos anciens vices, ne manquez pas de respect à la grâce de Dieu. « Vous étiez autrefois ténèbres, « mais maintenant vous êtes lumière dans le « Seigneur » : ce n'est pas votre vertu, c'est la grâce de Dieu qui a opéré ce changement ; en d'autres termes : Autrefois vous méritiez le sort commun, mais il n'en est plus ainsi. « Marchez donc comme des enfants de lu-« mière ». Qu'est-ce à dire : « Enfants de lu-« mière ? » La suite le montre : « Car le fruit

« de l'Esprit consiste en toute bonté, justice « et vérité ; examinant ce qui est agréable à « Dieu (9, 10) ».

« En toute bonté ». Ceci s'adresse aux violents, aux emportés. « Justice » ; ceci regarde les avares. « Vérité »; voilà pour les faux plaisirs. Evitez les pratiques dont j'ai parlé, veut-il dire, et suivez une conduite tout opposée. « En toute ». Autrement dit, il faut en toute chose produire des fruits spirituels. « Exa- « minant ce qui est agréable à Dieu ». Donc les pratiques dont il a été question ne conviennent qu'à des esprits puérils, sans maturité. « Ne vous associez point aux œuvres in- « fructueuses des ténèbres, mais plutôt ré- « prouvez-les ; car ce qu'ils font en secret est « honteux même à dire. Or tout ce qui est ré- « préhensible se découvre par la lumière (11- « 13) ». Il a dit : « Vous êtes lumière ». Or, la lumière découvre les choses accomplies dans les ténèbres. Ainsi donc, si vous êtes vertueux et irréprochables, les méchants ne pourront rester cachés. De même que la lumière d'une lampe se projette sur toutes les personnes présentes et empêche les voleurs d'entrer : de même, si votre lumière brille, les méchants seront confondus. Il faut donc confondre les coupables. Mais alors, pourquoi est-il écrit : « Ne jugez point, afin que vous ne soyez pas « jugés ? » (Matth. VII, 1.) Paul ne dit pas condamner, mais confondre, c'est-à-dire corriger. Quant au précepte « Ne jugez point », il concerne les petits péchés. Voyez ce qui suit : « Pourquoi vois-tu la paille qui est dans l'œil « de ton frère, et ne remarques-tu pas la poutre « qui est dans ton œil ? » Voici le sens de ces paroles : Ainsi qu'une plaie, tant qu'elle reste invisible et cachée, et exerce ses ravages à l'intérieur, n'est l'objet d'aucun soin, de même le péché, tant qu'il demeure ignoré, se commet hardiment à la faveur de cette espèce de ténèbres; mais quand il est découvert, la lumière paraît : la lumière n'est pas le péché (comment cela se pourrait-il ?) , mais le pécheur. En effet, quand il s'est vu dénoncé, réprimandé, qu'il s'est repenti, qu'il a obtenu rémission, est-ce que ses ténèbres ne sont pas dissipées par vos soins? N'avez-vous pas guéri sa blessure? N'avez-vous pas converti en production sa stérilité? Voilà ce que veut dire Paul, ou encore : Votre vie, se passant au grand jour, est lumière ; car nul ne cache sa vie, quand elle est irréprochable : cacher une chose, c'est vouloir l'ensevelir dans les ténèbres.

« De là ces paroles : Réveille-toi, toi qui « dors, lève-toi du milieu des morts, et le « Christ répandra sur toi sa lumière (14) ». Ces expressions: Mort et endormi, désignent le pécheur : car il sent mauvais comme les morts ; il est impuissant comme l'homme endormi : comme lui, il ne voit rien, il rêve, il fait des songes. Les uns lisent : « Tu toucheras « le Christ » ; les autres : « Le Christ répandra « sur toi sa lumière ». C'est plutôt ceci: Renoncez au péché, et vous pourrez voir le Christ : « Car celui qui fait le mal, hait la lu- « mière, et ne va pas vers la lumière ». (Jean, III, 20.) Donc, celui qui ne fait pas le mal, va vers elle.

2. Mais Paul ne dit pas cela seulement pour les incrédules : beaucoup de croyants ne sont pas moins attachés à leurs vices que les incrédules ; quelques-uns mêmes, beaucoup plus. A eux aussi, il est donc nécessaire de leur dire : « Eveille-toi, toi qui dors : lève-toi « du milieu des morts, et le Christ répandra « sur toi sa lumière ». A eux aussi s'applique la parole : « Dieu n'est point le Dieu des morts, « mais des vivants ». (Matthieu, XXII, 32.) Vivons donc, s'il n'est pas le Dieu des morts. — Mais il y a des gens qui voient une hyperbole dans ce passage : « Avare, ce qui est une ido- « lâtrie ». Ce n'est pas une hyperbole, mais l'expression de la vérité. Comment? de quelle façon? Parce que l'avare s'éloigne de Dieu, tout comme l'idolâtre. Et pour vous convaincre que ce ne sont point ici des paroles en l'air, rappelez-vous cette sentence du Christ : « Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon ». (Matth. VI, 24.) Servir Mammon, c'est renoncer au service de Dieu : ceux qui renient son autorité pour se faire les esclaves d'un métal inanimé, sont manifestement idolâtres. Mais je n'ai pas façonné d'idole, diront-ils, je n'ai pas érigé d'autel, sacrifié de victimes, répandu de vin en forme de libations : loin de là, je suis venu à l'Eglise, j'ai élevé les mains vers le Fils unique de Dieu ; je participe aux sacrements, je m'associe aux prières, je remplis pour ma part tous les devoirs du chrétien. Comment donc peut-on dire que j'adore les idoles? Et voilà justement ce qu'il y a de plus étonnant : c'est que connaissant par expérience et pour y avoir goûté la bonté divine, instruit de la charité du Seigneur, vous ayez quitté ce maître charitable pour un cruel

tyran, et que, tout en feignant de rester son serviteur, vous vous soyez, en réalité, soumis au joug pesant et intolérable de l'avarice. Jusqu'ici vous ne m'avez rien dit de vos bonnes œuvres, vous ne m'avez parlé que des présents du Seigneur. Dites-moi, je vous en prie, à quoi reconnaissons-nous quelqu'un pour soldat ? Est-ce en le voyant faire partie du cortége du roi, recevoir de lui sa subsistance et compter parmi ses gens; ou bien, en le voyant faire preuve d'un vrai zèle pour sa personne ? Que si, tout en feignant de lui rester attaché, il travaille en réalité pour l'ennemi, c'est, à nos yeux, une plus mauvaise action que de déserter ouvertement le service du monarque pour passer dans le camp ennemi.

Et vous, vous manquez de respect à Dieu tout comme un idolâtre, non pas seulement par vos paroles à vous, mais par celles de vos innombrables victimes : cependant, on prétend que ce n'est pas de l'idolâtrie. Quand les païens disent : Ce chrétien qui est avare, ce chrétien-là n'offense pas seulement Dieu par ses actions, mais encore par les paroles que sa conduite inspire fréquemment à ses victimes; que si elles se taisent, il ne faut en faire honneur qu'à leur piété. Les faits ne confirment-ils pas ce que je vous dis ? Qu'est-ce, en effet, qu'un idolâtre, sinon un homme qui a coutume d'adorer ses passions, au lieu de les dominer ? Par exemple, quand nous accusons les païens d'adorer des idoles : Non, répondent-ils, nous adorons Vénus, nous adorons Mars. Et quand nous demandons : Qu'est-ce que cette Vénus ? les plus graves d'entre eux répondent : La volupté. Et Mars ? La colère. Eh bien ! vous, vous adorez Mammon ; et qu'est-ce que Mammon ? L'avarice. Et vous l'adorez ? Nous ne l'adorons pas, répondez-vous. Comment ? Est-ce à dire que vous ne vous prosternez point ? Mais vous lui rendez de bien autres hommages par vos actions et vos démarches : c'est là une adoration bien plus réelle. Voulez-vous en être sûrs ? Demandez-vous quels sont les plus zelés adorateurs de Dieu, ceux qui se bornent à prendre part aux prières, ou ceux qui font sa volonté ? Il est clair que ce sont ces derniers. Il en est de même pour Mammon : ceux qui font sa volonté sont ses plus zélés adorateurs.

D'ailleurs, les païens qui adorent les passions, peuvent être eux-mêmes exempts de passions; on peut trouver des serviteurs de Mars qui sachent réprimer en eux la colère : il n'en est pas de même pour vous, la passion vous subjugue. Vous ne lui sacrifiez pas de brebis ? Non, mais vous lui immolez des hommes, des âmes raisonnables; vous faites mourir les uns de faim, vous poussez les autres à blasphémer. Nulle frénésie ne saurait atteindre à une pareille immolation. Qui jamais a vu sacrifier des âmes ? L'autel de l'avarice est abominable. Approchez de ceux des idoles : vous les trouverez imprégnés du sang des chevraux et des bœufs. Venez à l'autel de l'avarice, vous sentirez une forte odeur de sang humain. On n'y brûle pas des ailes d'oiseaux; il n'en sort ni vapeur ni fumée : ce sont des êtres humains qui y périssent. Les uns, en effet, se précipitent dans des gouffres; d'autres se pendent, d'autres se coupent la gorge. Voyez-vous quelles inhumaines et barbares immolations ? C'est peu encore : il faut à l'autel de l'avarice, outre le corps, l'âme de l'homme. Car il est aussi pour l'âme un genre d'immolation approprié à sa nature ; il y a une mort de l'âme, comme une mort du corps. « L'âme qui pèche, « mourra », est-il écrit. (Ezéchiel, I, 8, 4.) La mort de l'âme n'est point comparable à celle du corps, elle est autrement affreuse. L'une, en séparant l'âme du corps, délivre celui-ci de beaucoup de tracas et de fatigues, et envoie l'autre dans un séjour de lumière; à la longue, le corps lui-même, dissous et réduit en poussière, se recompose pour une existence impérissable, et rejoint l'âme qui l'a quitté.

3. Voilà pour la mort corporelle. Celle de l'âme est faite pour exciter l'horreur et le frisson. Ce n'est pas, comme celle du corps, une dissolution suivie d'un passage dans un autre séjour : rattachée à un corps impérissable, l'âme est précipitée dans le feu inextinguible. Telle est la mort de l'âme. S'il y a une mort de l'âme, il y a aussi une immolation de l'âme. En quoi consiste l'immolation du corps ? A être frappé de mort, et soustrait à l'opération de l'âme. Et l'immolation de l'âme ? c'est encore une mort qui en résulte. De même que le corps périt, quand l'âme le sèvre de son opération : ainsi l'âme périt, quand elle reste privée de l'opération de l'Esprit-Saint. Telles sont surtout les immolations qui ont lieu sur l'autel de l'avarice : il ne lui suffit pas d'être arrosé du sang des hommes ; il faut, pour étancher sa soif, que l'âme aussi soit sacrifiée ; il faut qu'il reçoive deux âmes en offrande,

celle du sacrificateur et celle de la victime. Car le sacrificateur est le premier sacrifié ; il est mort au moment où il tue ; et sous les coups de ce mort tombe un vivant : car les blasphèmes que celui-ci profère, ses invectives, ses récriminations, n'est-ce point pour une âme autant de plaies incurables? Voyez-vous que ce n'était pas une hyperbole?

Voulez-vous encore une autre preuve pour vous convaincre que l'avarice est bien une idolâtrie, et quelque chose de pire que l'idolâtrie? Les idolâtres adorent les créatures de Dieu : « Ils vénérèrent et servirent la créature plus « que le Créateur ». (Rom. I, 25.) Vous, vous adorez votre propre créature. Car ce n'est pas Dieu qui a créé l'avarice : c'est votre cupidité insatiable qui l'a imaginée. Et voyez quelle folie, quelle dérision ! Ceux qui adorent les idoles, respectent ce qu'ils adorent ; si quelqu'un en médit, les injurie, ils prennent leur défense ; mais vous, je ne sais quelle ivresse vous pousse à adorer une chose, qui, loin d'être à l'abri du reproche, est pleine d'impiété. Vous êtes donc pires que les idolâtres : car vous ne pouvez prétendre pour votre justification que l'objet de votre culte n'est pas mauvais. Sans doute ils sont inexcusables : mais vous l'êtes encore bien davantage, vous qui ne cessez d'accuser l'avarice, de vous déchaîner contre ses adorateurs, ses serviteurs, ses fidèles. Si vous le voulez, nous examinerons ensemble l'origine de l'idolâtrie. Un sage raconte qu'un homme riche, désolé de la mort prématurée de son fils, et inconsolable dans sa douleur, fit faire, pour soulager son deuil, une image de celui qu'il avait perdu ; et qu'à force de contempler ce portrait inanimé, il s'imaginait voir revivre son enfant dans cette figure. Des complaisants, qui se faisaient un Dieu de leur ventre, honorant cette image pour flatter le père, poussèrent cette pratique jusqu'à l'idolâtrie. L'idolâtrie eut donc pour principes la faiblesse d'âme, une habitude déraisonnable, et l'avidité.

Il n'en est pas ainsi de l'avarice : elle provient aussi de la faiblesse, mais d'une faiblesse pire ; il ne s'agit point ici d'un fils perdu, d'un deuil à consoler, de flatteries décevantes. De quoi donc? Je vais vous le dire. Caïn frustra Dieu, gardant pour lui-même ce qui était dû au Seigneur, il lui offrit ce qu'il devait conserver, et le mal commença au préjudice de Dieu. En effet, si nous lui appartenons nous-mêmes, à plus forte raison faut-il en dire autant des prémices de nos biens. La concupiscence se porta ensuite sur les femmes : « Ils « virent les femmes des hommes, et ils tom- « bèrent dans la concupiscence » (Gen. VI, 2); après quoi, elle se tourna vers les richesses. En effet, vouloir l'emporter sur autrui dans la possession des biens charnels, cela n'a pas d'autre principe que le refroidissement de la charité ; la cupidité n'a pas d'autre source que l'orgueil, la haine des hommes et le mépris. Ne voyez-vous pas combien la terre est grande? comment l'air et le ciel occupent bien plus d'espace qu'il ne serait nécessaire? C'est pour éteindre en vous la cupidité, que Dieu a donné tant d'extension à des choses créées : néanmoins, vous persistez dans vos rapines ; on vous dit que l'avarice est une idolâtrie, et vous ne frissonnez pas? Voulez-vous devenir maître de la terre entière? Mais l'héritage du ciel ne vous est-il pas promis, à condition que vous vous priverez?

4. Dites-moi, si l'on vous donnait la faculté de tout posséder, refuseriez-vous? Eh bien ! il ne tient qu'à vous maintenant, si vous le voulez. On voit des gens qui gémissent, quand il faut faire l'abandon de leur fortune, et qui préféreraient l'avoir mangée, plutôt que de la voir passer entre les mains d'autrui. Je ne puis vous guérir de cette faiblesse, car c'en est une : mais, tout au moins, par votre testament, instituez le Christ pour votre héritier. Vous auriez dû lui donner de votre vivant, c'eût été la marque d'une volonté droite : du moins que la nécessité vous rende généreux. Si le Christ nous a prescrit de donner aux pauvres, c'est pour que nous vivions en sages, pour que nous apprenions à mépriser les richesses, à dédaigner les choses terrestres. Ce n'est plus mépriser les richesses que d'en faire l'abandon à tel ou tel quand on meurt et qu'on cesse d'en être maître ; ce n'est point par libéralité que vous donnez alors, mais par nécessité : le bienfaiteur, c'est la mort, et non pas vous. Une telle conduite n'est pas celle de l'affection, mais celle de la haine. Mais, tout au moins, cédez à cette extrémité, corrigez-vous à cette heure suprême. Comptez vos usurpations, vos rapines, et rendez le tout au quadruple ; c'est ainsi que vous vous justifierez devant Dieu. Mais il en est qui poussent la démence et l'aveuglement au point de ne pas comprendre, même alors, quel est leur devoir : ils agissent

en tout comme s'ils se proposaient de rendre le jugement de Dieu plus sévère à leur égard. Voilà pourquoi notre bienheureux dit : « Mar-« chez comme des enfants de lumière ». Or, c'est l'avare surtout qui vit dans les ténèbres, qui répand une nuit épaisse sur tout le monde. Et encore : « Ne vous associez point aux œuvres « infructueuses des ténèbres, mais plutôt ré-« prouvez-les ; car ce qu'ils font en secret est « honteux même à dire. Or tout ce qui est « répréhensible se découvre par la lumière ».

Ecoutez, je vous prie, vous tous qui craignez de vous exposer gratuitement à la haine ! Cet homme dépouille son prochain, et vous ne le confondez pas, de peur de vous attirer sa haine ? Mais ce n'est pas là s'exposer gratuitement à la haine : c'est justement que vous reprendriez le coupable, et vous craignez d'en être haï ? Reprenez votre frère, encourez l'inimitié du prochain, pour l'amour du Christ, pour l'amour du prochain lui-même : arrêtez-le dans sa course vers l'abîme. Le faire asseoir à notre table, le combler de bonnes paroles, de salutations, de plaisirs, ce n'est pas l'amitié. Voilà les dons que nous devons faire à nos amis, pour dérober leur âme à la colère de Dieu : quand nous les voyons plongés dans la fournaise de l'iniquité, relevons-les. Mais il est incorrigible, dira-t-on. Eh bien ! vous, faites ce qui est en votre pouvoir, et vous voilà justifié devant Dieu. Ne cachez pas le talent : si la parole, si une langue, une bouche vous ont été données, c'est pour que vous corrigiez le prochain. Les brutes seules ne songent pas au prochain, ne s'occupent que d'elles-mêmes : mais vous, qui nommez Dieu votre père, et frère votre prochain, quand vous voyez ce frère commettre péché sur péché, vous faites passer avant son intérêt le désir de lui complaire ? N'en faites rien, de grâce. Rien ne prouve mieux l'amitié, que de ne pas laisser faillir ses frères. Vous les voyez haïr ? réconciliez-les. Vous les voyez commettre l'injustice ? arrêtez-les. Vous les voyez opprimés ? défendez-les : ce n'est pas à eux, c'est à vous-même que vous rendez service. Si nous sommes amis, c'est pour nous entr'aider. Les paroles d'un ami ne seront pas reçues comme celles du premier venu : un inconnu, on s'en défiera peut-être, et d'un prédicateur pareillement ; mais non d'un ami.

« Car ce qu'ils font en secret est honteux « même à dire. Or, tout ce qui est répréhen-« sible se découvre par la lumière ». Que veut-il dire ici ? Il veut dire que parmi les péchés, les uns sont secrets, les autres publics ; mais il en sera autrement dans l'état dont il parle : car il n'y a personne qui n'ait conscience de ses péchés. Voilà pourquoi il dit : « Or tout ce « qui est répréhensible se découvre par la lu-« mière ». Mais quoi ! dira-t-on, est-ce que ceci ne regarde point également l'idolâtrie ? Non : c'est de la conduite et des péchés qu'il est question. « Car tout ce qui se découvre est « lumière ». Je vous en conjure donc, n'hésitez point à reprendre, et ne vous fâchez pas quand on vous reprend. Car tout ce qui s'accomplit dans l'ombre se fait avec plus de sécurité : or, la présence de beaucoup de témoins produit l'effet de la lumière. Faisons donc tous nos efforts pour écarter les causes de mort qui menacent nos frères, pour dissiper les ténèbres, pour faire luire ici-bas le soleil de la justice. S'il y a beaucoup de flambeaux, le chemin de la vertu nous sera plus aisé ; et ceux qui sont dans les ténèbres seront plus facilement surpris, grâce à cette lumière qui dissipera l'obscurité. Sinon, il est à craindre que nous ne soyons nous-mêmes plongés dans la nuit, le voile épais des ténèbres et des péchés venant à triompher de la lumière et à en chasser la clarté. Croyons donc qu'en obligeant aujourd'hui nous nous rendons service à nous-mêmes ; et ainsi nous louerons dans toute notre conduite le Dieu de bonté, par la grâce et la charité de son fils unique, avec qui gloire, puissance, honneur au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XIX.

AYEZ DONC SOIN, MES FRÈRES, DE MARCHER AVEC CIRCONSPECTION, NON COMME DES INSENSÉS, MAIS COMME DES HOMMES SAGES, RACHETANT LE TEMPS, PARCE QUE LES JOURS SONT MAUVAIS. NE SOYEZ-DONC PAS IMPUDENTS, MAIS COMPRENEZ QUELLE EST LA VOLONTÉ DE DIEU. (V, 15-21.)

—

Analyse.

1 et 2. Qu'il faut rendre grâces en toute occurrence.
3. Preuves de la Providence.
4 et 5. De la curiosité indiscrète. — De l'incompréhensibilité divine. — De la servitude mutuelle.

1. Ici encore il extirpe la racine d'amertume, il retranche le principe de la colère. Que dit-il, en effet? « Ayez donc soin de mar« cher avec circonspection ». Il savait que son Maître, en envoyant ses disciples comme des brebis au milieu des loups, leur recommandait encore d'être comme des colombes : « Et « vous serez simples comme des colombes ». (Matth. x, 16.) Etant au milieu des loups, et ayant ordre de ne pas se venger et de souffrir, ils avaient, par conséquent, besoin de cette exhortation. La première comparaison pouvait suffire, à la vérité, pour les rendre patients : mesurez ce que la seconde ajoute à la force du précepte. Et voyez comment Paul s'attache à prémunir ses auditeurs en leur disant : « Ayez « soin de marcher avec circonspection ». Des cités entières étaient en guerre avec eux; cette guerre avait pénétré jusque dans les maisons; la division régnait entre le père et le fils, la fille et la mère. Pourquoi? Quelle était l'origine de ces divisions? C'est qu'on avait entendu dire au Christ : « Celui qui aime son « père ou sa mère plus que moi, n'est pas « digne de moi ». (Matth. x, 16, 37.) Paul ne voulait pas qu'on crût qu'il existait des guerres et des combats sans but : car si les chrétiens, de leur côté, étaient devenus agresseurs, ç'aurait été le signal de grandes colères. Voilà pourquoi il dit : « Ayez donc soin de marcher « avec circonspection ». En d'autres termes : La prédication mise à part, ne donnez pas d'autre sujet, d'autre motif de haine contre vous. Que personne n'ait autre chose à vous imputer : soyez respectueux et soumis dans toutes les choses qui n'intéressent pas la prédication, qui ne gênent point la piété : « Ren« dez à tous ce qui leur est dû : à qui le tribut, « le tribut; à qui l'impôt, l'impôt ». (Rom. XIII, 7.) Car les incrédules rentreront en eux-mêmes, quand ils nous verront irréprochables dans le reste. « Non comme des insensés, « mais comme des hommes sages, rachetant « le temps ». Il ne dit pas cela pour nous conseiller d'être souples et de prendre toutes les formes. Voici ce qu'il veut dire : Le temps n'est pas à vous; vous n'êtes en ce monde que des étrangers, des voyageurs de passage : ne cherchez pas les honneurs, ne cherchez pas la gloire, ne cherchez pas la puissance, ne cherchez pas la vengeance; subissez tout, et par ce moyen rachetez le temps; ne craignez pas de payer, payez tout ce que l'on exigera... Il y a ici quelque obscurité : tâchons de l'éclaircir au moyen d'un exemple : Supposez qu'un homme possède une maison magnifique et que des gens y pénètrent pour le tuer; qu'alors pour se sauver il donne une forte somme à ces scélérats : nous dirons qu'il se rachète... Eh bien! vous aussi vous êtes possesseur d'une superbe maison, vous avez la vraie foi : on vous poursuit pour vous dépouiller : donnez

tout ce qu'on vous demandera, gardez seulement le principal, à savoir la foi. « Parce que « les jours sont mauvais ».

Qu'est-ce que des jours mauvais? Il s'agit ici d'une manière d'être particulière du jour. Demandez-vous ce qui est mauvais dans chacune des choses qui nous touchent, et vous saurez ce que c'est que des jours mauvais. Qu'est-ce que le mal du corps? la maladie. Le mal de l'âme? la malignité. Le mal de l'eau? l'amertume. Le mal pour chaque chose, est une imperfection qui affecte sa nature. Si donc il y a des jours mauvais, le mal doit être dans le jour lui-même, dans les heures, dans la lumière. C'est ainsi que le Christ a dit: « A cha- « que jour suffit son mal ». (Matth. VI, 34.) Ce texte nous aidera à comprendre l'autre. Qu'est-ce que ces mauvais jours dont Paul nous parle? que ce temps mauvais? Il n'a pas en vue ces œuvres de Dieu prises dans leur essence, mais les événements qui s'y passent : nous disons de même : J'ai passé une pénible, une mauvaise journée : mais comment a-t-elle pu être pénible, sinon par les événements qui l'ont signalée? Ces événements sont en partie heureux, comme venant de Dieu; en partie mauvais, comme venant de la perversité humaine. Les hommes sont donc les auteurs de ce qui arrive de mauvais dans le temps, et de là certaines époques sont appelées mauvaises : expression qui est aussi en usage parmi nous. « Ne soyez donc pas imprudents, mais com- « prenez quelle est la volonté de Dieu, et ne « vous enivrez pas de vin, qui renferme la li- « cence (18) ».

En effet, l'excès de vin nous rend irritables, effrontés, prompts à faillir et à nous emporter. C'est pour la joie que le vin nous a été donné, et non pour l'ivresse : mais aujourd'hui on paraît une femme, on est ridicule, quand on ne s'enivre pas. Quel espoir de salut reste-t-il désormais? C'est un ridicule, dites-moi, de ne pas s'enivrer? mais n'est-ce pas l'ivresse, au contraire, qui devrait être le plus grand des ridicules? Tout le monde, sans doute, doit la fuir : personne autant que le soldat qui vit au milieu des glaives et des massacres; personne autant que le soldat qui est en butte à bien d'autres excitations, celles de la liberté, du pouvoir, des dangers et des combats au milieu desquels sa vie se passe. Voulez-vous apprendre dans quelles circonstances le vin est une bonne chose? Ecoutez ce que dit l'Ecriture : « Donnez le vin à ceux qui sont dans la peine, « et l'ivresse à ceux qui sont dans la douleur». (Prov. XXXI, 6.) Rien de mieux : car le vin sait adoucir les afflictions et dissiper les nuages de la tristesse. « Le vin réjouit le cœur de « l'homme ». (Psaume, CIII, 15.) Comment donc le vin produit-il l'ivresse? car la même cause ne peut produire des effets contraires. La cause de l'ivresse n'est pas le vin, mais l'abus du vin. Le vin ne nous a pas été donné pour une autre fin que la santé du corps : or l'abus y est un obstacle. Ecoutez encore ce que le même saint écrit à Timothée : « Use d'un peu « de vin à cause de ton estomac et de tes fré- « quentes infirmités ». (I Tim. V, 23.)

2. Si Dieu a établi dans nos corps un juste équilibre, et les a mis en état de se contenter de peu, c'est pour nous enseigner dès ce monde qu'il nous a faits aptes à une autre vie. Cette vie, il voulait nous l'octroyer tout d'abord : mais, comme nous nous en sommes rendus indignes, il a remis ce présent à une autre époque : d'ici là, il ne nous permet pas l'abus : une mesure de vin et un pain suffisent à l'appétit d'un homme... Il a voulu que le dominateur des animaux eût des besoins, à proportion, moins nombreux, et un corps plus faible, afin de nous faire voir que nous sommes en marche vers une autre vie. « Ne vous enivrez « pas de vin, qui renferme la licence ». L'ivresse, loin de conserver, détruit, non-seulement le corps, mais l'âme. « Mais soyez rem- « plis de l'Esprit-Saint; vous entretenant entre « vous de psaumes, d'hymnes et de cantiques « spirituels, chantant et psalmodiant du fond « de vos cœurs à la gloire du Seigneur; ren- « dant grâces toujours et pour toutes choses, « au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à « Dieu et Père; soumis les uns aux autres « dans la crainte du Christ (19-21) ».

Voulez-vous vous réjouir, nous dit-il? Voulez-vous passer la journée? Je vous donne une boisson spirituelle : car l'ivresse nous ôte jusqu'aux inflexions distinctes de la voix, elle nous fait bégayer, elle trouble nos yeux et tout le reste. Apprenez à louer Dieu, et vous verrez combien cette occupation a de charmes : ceux qui le louent sont remplis de l'Esprit-Saint, comme sont remplis de l'esprit impur, ceux qui chantent des chansons sataniques. Qu'est-ce à dire : « Du fond de vos cœurs à la « gloire du Seigneur? » C'est-à-dire, avec attention. Car, si l'attention fait défaut, on

chante au hasard, on ne profère que des mots, tandis que le cœur s'égare ailleurs: « Rendant « grâces toujours et pour toutes choses, au nom « de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à Dieu et « Père, soumis les uns aux autres dans la « crainte du Christ ». En d'autres termes : Faites parvenir à Dieu vos demandes avec des actions de grâces : car rien ne contente Dieu comme la reconnaissance. Or, nous ne pouvons mieux lui témoigner notre reconnaissance, qu'en arrachant notre âme aux vices dont il a été question plus haut, en la purifiant par les moyens indiqués. « Mais soyez « remplis de l'Esprit-Saint ». Cela dépend-il de nous? Oui, quand nous avons chassé de notre âme le mensonge, l'amertume, la fornication, l'impureté, l'avarice, quand nous sommes devenus bons, miséricordieux, cléments les uns pour les autres, quand nous évitons les plaisanteries indécentes, quand enfin nous nous sommes rendus dignes de recevoir le Saint-Esprit, qu'est-ce qui l'empêche encore d'accourir, de voler vers nous? Non-seulement il accourra, mais encore il remplira notre cœur. Or, avec le secours intérieur d'une pareille lumière, la vérité ne nous sera plus pénible, elle nous deviendra aisée et facile.

« Rendant grâces toujours et pour toutes « choses ». Quoi donc! faut-il rendre grâces pour tout ce qui nous arrive? Oui : fût-ce la maladie, fût-ce la misère. En effet, si dans l'Ancien Testament nous trouvons ce conseil d'un sage : « Tout ce qui vous arrivera, rece- « vez-le de bonne grâce, et soyez patients dans « les vicissitudes de votre humiliation » (Ecclés. II, 14), à plus forte raison faut-il se conduire ainsi sous le régime de la nouvelle loi. Quand bien même la raison des faits vous échappe, rendez grâces : voilà les vraies actions de grâces. Que vous rendiez grâces après un bienfait, dans la félicité, dans le bonheur, au milieu des prospérités, il n'y a rien là de grand ni de merveilleux : ce qu'on vous demande, c'est de rendre grâces dans les épreuves, dans les tribulations. Votre première parole doit être : Je vous rends grâces, Seigneur. Et pourquoi parler des afflictions d'ici-bas? Il faut remercier Dieu de l'enfer, des supplices, des châtiments de l'autre vie. Car c'est un bien pour nous tous que préoccupe cette pensée : La crainte est comme un frein mis à nos cœurs. Ce n'est donc pas seulement pour les bienfaits évidents, c'est encore pour ceux qui ne sont pas apparents et que nous recevons malgré nous, que nous devons rendre grâces : en effet, Dieu nous oblige souvent malgré nous et à notre insu. Si vous en doutez, je vais vous rendre la chose claire. Veuillez réfléchir à ceci : Est-ce que les abominables et incrédules païens n'attribuent pas tout au soleil et à ses idoles? Eh bien! est-ce que Dieu n'est pas aussi leur bienfaiteur, à eux? N'est-ce pas à leur providence qu'ils doivent la vie, la santé, leurs enfants, que sais-je encore? Et ceux qu'on appelle Marcionites? Et les Manichéens? Ne le blasphèment-ils pas également? Et pourtant, Dieu ne les comble-t-il pas de biens chaque jour? Mais s'il fait du bien à ces hommes qui ne le connaissent pas, à plus forte raison nous en fait-il, à nous. Car à quoi s'occupe la divinité, sinon à faire du bien à l'espèce humaine, et par châtiments et par indulgences?

Ce n'est donc pas seulement dans les prospérités que nous devons rendre grâces : le devoir serait trop facile à remplir. Le diable la sait : voilà pourquoi il disait : « Est-ce gra- « tuitement que Job craint Dieu? n'avez-vous « pas abrité d'un rempart ce qui est en lui et « ce qui est hors de lui? Mais enlevez-lui tous « ses biens, et vous verrez s'il vous bénira en « face ». (Job, I, 9, 10.) Mais le scélérat n'y gagna rien. Dieu soit loué, et puisse-t-il en être de même quand il s'agira de nous! C'est dans la pauvreté, dans la maladie, dans la persécution, que nos actions de grâces doivent être le plus vives. Je ne parle point d'actions de grâces en paroles, et proférées du bout des lèvres, mais d'actions de grâces réelles, effectives, sorties du fond du cœur. C'est du fond de l'âme que nous devons remercier; car Dieu nous aime d'un amour plus que paternel : et autant il y a de distance entre la méchanceté et la bonté, autant il en existe entre l'amour de Dieu pour nous et celui que nous portent nos parents.

3. Et ce n'est pas moi qui parle ainsi, c'est celui même qui nous aime, le Christ. Ecoutez plutôt : « Quel est d'entre vous « l'homme qui, si son fils lui demande du pain, « lui présentera une pierre? Si donc vous, « qui êtes mauvais, vous savez donner de « bonnes choses à vos enfants, combien plus « votre Père qui est dans les cieux donnera- « t-il de bonnes choses à ceux qui les lui de-

« mandent ? » (Matth, VII, 9-11.) Ecoutez encore cet autre passage : « Est-ce que la femme « oubliera d'avoir pitié des rejetons de son « sein ? Mais, quand bien même la femme « oublierait ces choses, je ne vous oublierai « pas, dit le Seigneur ». (Isaïe, XLIX, 15.) Si Dieu ne vous aimait pas, pourquoi vous aurait-il créé ? Est-ce qu'il y était contraint ? Est-ce qu'il a besoin de nous, de notre ministère ? Est-ce que nous pouvons quelque chose pour lui ? Ecoutez le prophète qui vous dit : « J'ai « dit au Seigneur : Vous êtes mon Seigneur, « parce que vous n'avez pas besoin de mes « biens ». (Psaume, XV, 2.) Mais les ingrats, les insensés, nous disent : La bonté de Dieu n'exigerait-elle pas que tous fussent égaux ?

Dis-moi, homme ingrat, qu'est-ce qui te paraît démentir la bonté de Dieu, et de quelle égalité parles-tu ? Un tel, répond-il, est estropié de naissance, un autre est fou et possédé ; un autre, parvenu à l'extrême vieillesse, se trouve avoir passé toute sa vie dans la pauvreté, un autre dans les infirmités les plus cruelles : tout cela est-il l'œuvre d'une providence ? L'un est sourd, l'autre muet ; un troisième pauvre ; un quatrième, qui n'est qu'un scélérat tout chargé de crimes, jouit de l'opulence, entretient des prostituées et des parasites, possède une magnifique demeure, mène une vie que rien ne trouble. On rassemble beaucoup d'autres exemples de ce genre, et l'on en forme un long réquisitoire contre la Providence divine. Quoi donc ? la Providence n'est pour rien là dedans ? Que leur répondre ? Si nous avions affaire à des païens, convaincus néanmoins que le monde obéit à une direction, nous pourrions rétorquer leur objection, et leur dire : Ah ! la Providence n'y est pour rien : et pourquoi donc adorez-vous des dieux ? pourquoi vous prosternez-vous devant des démons et des héros : car s'il y a une providence, il y a quelqu'un qui préside à tout. Mais si nous avons devant nous des hommes, soit chrétiens, soit païens, dont les croyances soient ébranlées et chancelantes, que leur dire ? Eh quoi ! dirons-nous ; le hasard aurait-il pu enfanter tant de biens ? cette lumière quotidienne, cet ordre qui règne parmi les êtres, cette marche régulière des astres, ce retour périodique des nuits et des jours, cette harmonie de nature dans les plantes, les animaux, les hommes ? Qui donc est-ce, dites-moi, qui régit tout cela ? S'il n'y avait pas de chef, si le hasard avait tout formé, qui aurait arrondi par-dessus la terre et les eaux cette belle et grande voûte du ciel ? Qui ferait revenir les saisons propres à la production des fruits ? qui aurait mis tant de vigueur dans les graines et dans les plantes ? Ce qui vient du hasard a nécessairement les caractères du désordre ; ce qui est bien ordonné est l'ouvrage de l'art.

En effet, dites-moi, quel est, sous nos yeux, le produit du hasard où ne dominent pas le désordre et la confusion ? Et non-seulement du hasard, mais de toute main malhabile ? Par exemple, soient données des poutres, des pierres et de la chaux : que maintenant un homme inexpérimenté dans l'art de bâtir essaie d'en former un édifice : est-ce qu'il ne va pas tout perdre, tout gâter ? Ou bien encore, supposez un esquif sans pilote, muni d'ailleurs de tout ce que peut avoir un esquif, sauf un pilote : notez bien qu'il s'agit d'un navire complètement équipé : pourra-t-il naviguer ? Et cette immense terre suspendue au-dessus des flots, si une force ne la retenait, pourrait-elle, je vous le demande, tenir bon si longtemps ? Est-ce admissible ? Y a-t-il assez de moqueries pour une pareille hypothèse ? Si maintenant la terre porte en outre le ciel, voilà un nouveau fardeau : si au contraire le ciel est porté par l'eau, une autre question surgit. Mais tout est l'œuvre de la Providence. En effet, ce qui repose sur l'eau, ne doit pas être convexe, mais concave. Pourquoi ? parce que les corps concaves plongent complètement, par exemple les vaisseaux : au contraire, les corps convexes demeurent tout entiers en l'air, et ne baignent que par leurs extrémités. Il est donc besoin d'un corps solide, dur et résistant, pour supporter le fardeau. Est-ce l'air, maintenant, qui porte le ciel ? Mais l'air est un corps encore bien plus mou et moins dense que l'eau, incapable de rien supporter, à plus forte raison une masse aussi énorme. Enfin, si nous voulions épuiser ce sujet de la Providence, l'embrasser dans son ensemble et dans ses détails, l'éternité ne nous suffirait pas. Je vais maintenant demander à celui qui s'occupe de ces recherches : ces choses proviennent-elles, oui ou non, d'une providence ? S'il répond négativement, alors je lui ferai cette autre question : D'où proviennent-elles donc ? Il ne saura que répondre. A plus forte raison doit-on

s'abstenir de toute vaine curiosité de ce genre au sujet des choses humaines. Pourquoi? Parce que l'homme est supérieur à tout le reste, et que les choses dont j'ai parlé sont faites pour lui, et non pas lui pour elles.

4. Si donc vous ne savez pas comprendre combien est sage et habile la Providence, comment pourrez-vous pénétrer ses desseins? Dites-moi pourquoi elle a fait l'homme si petit, et l'a placé si bas au-dessous du ciel, au point qu'il peut douter des phénomènes qui s'y passent? Pour quelle raison les régions du Nord et celles du Midi sont-elles inhabitables? Dites-moi pourquoi les nuits sont plus longues en hiver et plus courtes en été? D'où viennent les froids rigoureux, les chaleurs excessives, pourquoi nous avons un corps périssable? Je vous ferai mille autres questions pareilles, et, si vous le voulez, je ne cesserai de vous interroger et de vous embarrasser. Ainsi ce qui distingue particulièrement la Providence, c'est ce qu'il y a d'ineffable dans ses desseins. Car sans doute quelqu'un se serait avisé d'attribuer à un homme la création de l'univers, si ces obstacles n'arrêtaient pas notre intelligence. Mais un tel est pauvre, dira-t-on, et la pauvreté est un mal. Et la maladie? et la cécité? Tout cela n'est rien, mon cher auditeur; il n'y a qu'un mal, le péché : et c'est la seule chose que nous devions examiner. Mais nous omettons de rechercher les principes des maux réels, pour nous jeter dans de vaines spéculations. Pourquoi nul de vous ne se demande-t-il jamais pourquoi il a péché; s'il était en lui de pécher ou de ne pas pécher? Qu'ai-je besoin de longs discours? Je n'ai qu'à regarder en moi-même : ai-je maîtrisé enfin mon emportement? ai-je dompté ma colère, ou par honte, ou par respect humain? Quand j'aurai trouvé ce que je cherche, alors je saurai que le péché dépend de moi.

De cela nul ne s'inquiète, nul ne s'occupe, et, comme dit le livre de Job : « L'homme au « hasard nage dans ses discours ». (Job, XI, 12.) Que vous importe la cécité de l'un, la pauvreté de l'autre? Ce n'est pas cela que Dieu vous a prescrit de considérer, mais bien votre conduite, à vous. Si vous doutez que le monde soit dirigé par une puissance, vous êtes le plus insensé des hommes : si, au contraire, vous êtes convaincu de ce point, pourquoi doutez-vous qu'il faille plaire à Dieu? « Rendant grâces toujours et pour toutes « choses à Dieu ». Entrez chez un médecin, et vous le verrez, dès qu'on lui présente un blessé, le traiter par le fer et le feu. Je ne dis pas cela pour vous : mais entrez chez un artisan : vous ne demandez pas compte de ce qui se fait dans son atelier, bien que vous n'y compreniez rien, et que beaucoup de choses vous étonnent; comme, par exemple, quand vous voyez tourner un morceau de bois et en changer la forme. Mais plutôt je mettrai sous vos yeux un art plus facile, comme celui des peintres : vous ne saurez que penser. Dites-moi, en effet, l'artiste ne paraît-il pas perdre son temps? A quoi bon ces lignes et ces contours? mais attendez qu'il applique les couleurs : alors vous trouverez cet art merveilleux, sans être plus éclairé pour cela.

Mais pourquoi parler des artisans, des peintres, nos compagnons de servitude? Dites-moi comment l'abeille fait ses rayons, et alors vous me parlerez de Dieu. Tâchez de comprendre l'industrie des fourmis, de l'araignée, de l'hirondelle, et vous pourrez alors me parler de Dieu. Si vous êtes savant, instruisez-moi : mais vous ne le pourriez pas. Ne cesseras-tu donc pas, mon cher auditeur, de perdre ton temps à des choses inutiles? Car ce sont là vraiment des inutilités; ne cesseras-tu pas de t'abandonner à une vaine curiosité? Ici, la vraie science, c'est l'ignorance, attendu que les plus habiles sont ceux qui font profession de ne rien savoir, et les plus fous ceux qui s'occupent de pareilles recherches. Ainsi une profession de savoir n'atteste pas toujours la science : quelquefois aussi elle est une marque de déraison. Dites-moi, en effet : si de deux hommes l'un se piquait de mesurer le volume d'air qui s'étend de la terre au ciel au moyen de câbles tendus, et que l'autre se moquât d'une telle prétention et confessât sa propre ignorance, de qui ririons-nous, dites-moi? de celui qui prétendrait savoir ou de l'ignorant : du premier assurément. L'ignorant serait donc le plus sage des deux. Et si l'un se vantait de pouvoir dire combien il y a de mesures d'eau dans la mer, que l'autre au contraire, avouât son ignorance, ne serait-ce pas encore la même chose? Assurément. Pourquoi? Parce que la prétendue science du premier ne serait qu'une ignorance renforcée. Celui qui avoue ne pas savoir, sait en réalité quelque chose. Quoi donc? Que de tels calculs sont impossibles à l'homme : et ce n'est pas

peu de chose. Au contraire, celui qui prétend savoir est ignorant, entre tous, de ce qu'il croit savoir, et c'est cela même qui le rend ridicule.

Hélas ! combien nous recevons de leçons propres à brider cette curiosité intempestive et immodérée ! et pourtant nous ne les écoutons pas ; nous nous enquérons de la vie les uns des autres, de la raison pour laquelle un tel est aveugle, tel autre pauvre. Voilà des propos qui nous mènent tout droit à d'autres questions aussi absurdes, par exemple, pourquoi une telle est femme : pourquoi nous ne sommes pas tous du sexe masculin, pourquoi il y a des ânes, des bœufs, des chiens, des loups ; pourquoi des pierres, pourquoi du bois : on n'en finirait pas. C'est pour cela que Dieu a prescrit à notre savoir des bornes qu'il a mises dans la nature même. Et considérez quel excès de curiosité : nous pouvons contempler sans péril l'immense intervalle qui sépare le ciel de la terre ; mais si nous montons au sommet d'une tour et que nous nous penchions un peu pour regarder à nos pieds, un vertige s'empare de nous aussitôt. Dites-moi la raison de ceci : mais vous ne sauriez la trouver : Pourquoi l'œil porte-t-il plus loin que nos autres organes et embrasse-t-il un plus vaste horizon?

5. Et l'on peut dire la même chose de l'ouïe. La voix d'un homme ne saurait remplir l'espace que son œil mesure, qui transmet le bruit à son oreille. Pourquoi nos membres ne jouissent-ils pas d'égales prérogatives? Pourquoi n'ont-ils pas un seul usage, une seule place? Paul aussi a scruté ce mystère, ou plutôt il ne l'a pas scruté, il était trop sage pour cela ; mais arrivé à ce point, il se borne à dire : « Il a placé chaque chose selon qu'il a vou- « lu » : la volonté de Dieu, voilà pour lui la clé de l'énigme. Renonçons donc, nous aussi, à ce genre de recherches, et bornons-nous à rendre grâces à Dieu en toute occurrence, selon l'avis qu'il nous donne. Telle est la conduite d'un bon serviteur, d'un homme sage et intelligent : l'autre conduite est celle d'un bavard, d'un oisif, d'un curieux. Considérez comme, parmi les serviteurs, les plus mauvais, ceux qui ne sont bons à rien, sont bavards, badauds, occupés des affaires, des secrets de leurs maîtres : tandis que ceux qui sont intelligents et honnêtes ne songent qu'à une chose, à faire leur service. Qui parle tant ne fait rien ; qui fait beaucoup ne parle pas hors de propos. Voilà pourquoi Paul écrivait au sujet des veuves : « Non-seulement oisives, « mais encore causeuses et curieuses ». (I Timoth. v, 13.)

Dites-moi, quelle est la distance la plus grande, celle qui sépare des enfants les hommes de notre âge, ou celle qui sépare Dieu des hommes? Des moucherons à nous, et de nous à Dieu, quel est le plus grand intervalle? Il est clair que c'est le dernier. Pourquoi donc vous creuser ainsi l'esprit? « Rendez grâces « pour toutes choses ». Mais, dira-t-on, si un païen m'interroge, que lui répondrai-je? Il voudra savoir de moi s'il y a une Providence ; car, pour son compte, il le nie. Intervertis donc les rôles, interroge-le à ton tour. Eh bien ! il n'admet pas qu'il y ait une Providence. Qu'il y en a une, c'est ce qui résulte évidemment de ce qui a été dit : mais il résulte en même temps de notre impuissance à nous en rendre compte, qu'elle est incompréhensible. Si, dans la conduite même des hommes, beaucoup de procédés demeurent obscurs pour nous, et que nous nous rendions néanmoins, quelque étranges qu'ils nous paraissent, à combien plus forte raison la même chose doit-elle être vraie de Dieu ! Mais en Dieu il n'y a rien de déraisonnable, rien qui paraisse tel aux fidèles. Remercions-le donc de toutes choses, glorifions-le en toute occurrence. « Soumis les uns aux autres dans la « crainte de Dieu »... Si vous vous soumettez à cause d'un magistrat, ou pour de l'argent, ou par respect, à plus forte raison devez-vous le faire par crainte de Dieu. Qu'il y ait échange de servitude, de soumission ; de la sorte, il n'y aura plus de servitude... Que personne n'ait rang d'esclave ; personne, rang d'homme libre ; il vaut mieux être à la fois maîtres et esclaves, et se servir mutuellement ; et un pareil esclavage est préférable à la liberté dans d'autres conditions. En voici la preuve :

Supposez qu'une personne ait cent serviteurs dont aucun ne fasse son office ; mettez d'un autre côté cent amis qui se servent mutuellement. Quels seront les plus heureux, les plus joyeux, les plus contents? Ici point de colère, point de querelles, point de courroux, rien de pareil : là, crainte et abjection ; contrainte d'une part, liberté de l'autre. Les uns servent parce qu'on les y force, les autres pour se rendre mutuellement la pareille. Telle est

la volonté de Dieu : voilà pourquoi il a lavé les pieds des disciples. Que dis-je? si vous voulez y bien regarder, entre les maîtres mêmes il y a échange de servitude. Qu'importe que l'orgueil masque cet échange? Quand cet homme vous prête le ministère de ses bras, et que vous, vous le nourrissez, le chaussez, l'habillez, c'est encore une espèce de servitude ; car, à supposer que vous vous refusiez mutuellement votre ministère, cette personne est libre, et aucune loi ne le contraindra de vous rendre service, si vous ne le nourrissez pas. Faut-il donc s'étonner qu'il en soit ainsi pour les esclaves, quand il en est de même pour les hommes libres? « Soumis « dans la crainte du Christ ». Où est le mérite, puisque nous sommes rémunérés? Mais un tel ne veut pas se soumettre. Vous, du moins, soumettez-vous : il ne suffit pas d'obéir, il faut vous soumettre ; il faut regarder chacun comme votre maître : c'est le moyen de vous assujétir promptement tout le monde par le plus fort des esclavages. Car vous les conquerrez bien plus sûrement, si vous payez fidèlement votre dette, sans qu'ils s'acquittent de leur côté. Voilà ce que veut dire : « Soumis « les uns aux autres dans la crainte du Christ ». Ainsi nous triompherons de toutes les passions, nous servirons Dieu, nous ferons régner parmi nous une constante charité ; et ensuite nous pourrons être jugés dignes des bontés divines, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui gloire, puissance, honneur au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XX.

FEMMES, SOYEZ SOUMISES A VOS MARIS COMME AU SEIGNEUR ; PARCE QUE L'HOMME EST LE CHEF DE LA FEMME, COMME LE CHRIST EST LE CHEF DE L'ÉGLISE, ET IL EST AUSSI LE SAUVEUR DE SON CORPS. COMME DONC L'ÉGLISE EST SOUMISE AU CHRIST, AINSI LE SOIENT EN TOUTES CHOSES LES FEMMES A LEURS MARIS. (V, 22-24, JUSQU'A LA FIN DU CHAP.)

Analyse.

1. Institution du mariage : son but.
2 Le Christ, modèle des époux.
3 et 4. L'amour, devoir du mari : la crainte, devoir de la femme.
5-9. Moyens d'entretenir la concorde entre époux. — Du désintéressement. — De l'éducation de la femme par le mari. — Que le mari assure son empire en témoignant de la tendresse à sa femme.

1. Un sage, en énumérant diverses béatitudes, comprend dans le nombre le sort de « La femme qui s'accorde avec son mari ». (Ecclés. XXV, 2.) Ailleurs encore il met au rang des félicités la concorde parfaite de la femme et du mari. Dès l'origine, Dieu a montré pour l'union conjugale une sollicitude particulière : il désigne l'homme et la femme comme ne faisant qu'un, par ces mots : « Il « les fit mâle et femelle » ; de même ailleurs : « Il n'y a ni homme ni femme ». (Galat. III, 28.) En effet, il y a moins de rapport d'homme à homme qu'il n'y en a entre un homme et une femme associés par une union légitime. Voilà pourquoi, encore, un bienheureux voulant exprimer une extrême affection, et le chagrin que lui causait la mort d'un de ses amis les plus intimes, au lieu d'employer les

mots de père, de mère, d'enfant, de frère, d'ami, dit : « Ton affection est tombée sur moi « comme l'amour des femmes ». (I Rois, I, 26.) C'est qu'il n'est pas, non, il n'est pas de sentiment plus impérieux que celui-là. Il y a d'autres affections vives : mais cette passion réunit la durée à la vivacité. Au fond de notre nature est un amour caché qui, par un secret instinct, opère cette union des sexes. C'est pour cela que, à l'origine, de l'homme est sortie la femme, et que, depuis, homme et femme procèdent de l'homme et de la femme. Voyez-vous cette association parfaite, cet entrelacement, par où Dieu a pourvu à ce qu'aucune essence étrangère ne pénétrât dans la nôtre ? Et voyez combien de soins il a pris. Il a permis que l'homme épousât sa propre sœur, ou plutôt sa fille, ou plutôt encore sa propre chair. Pour consommer entre eux une union parfaite, il a pris les choses à l'origine, comme lorsqu'il s'agit de bâtir. Il n'a pas fait la femme d'une autre substance, afin que l'homme ne vît pas en elle une étrangère ; et il n'a pas borné l'institution du mariage à ce premier couple, de peur que l'homme ne s'enfermât dans la solitude et ne vécût séparé de ses semblables. Et de même que les plantes les plus belles sont celles qui, s'élevant d'une souche unique, se développent en une quantité de rameaux, et s'il y avait beaucoup de racines, l'arbre n'aurait plus rien de remarquable ; de même, Dieu voulut que du seul Adam sortît toute notre espèce, nous contraignant par là de rester unis et associés. Et afin de resserrer davantage nos liens, il n'a plus voulu que l'on épousât sa sœur ni sa fille : car alors notre affection aurait été concentrée sur un objet unique, et ç'eût été parmi nous une autre cause de désunion. De là ces paroles : « Celui « qui les a faits au commencement, les a faits « mâle et femelle ».

C'est l'origine de grands maux, de grands biens aussi, pour les familles, pour les cités. En effet, la société humaine n'a pas de lien aussi fort que l'amour entre l'homme et la femme : c'est aussi la cause de bien des batailles et de bien des damnations. Ce n'est pas sans raison ni sans motif que Paul attache à cette union une si grande importance, et dit : « Femmes, soyez soumises à vos maris comme « au Seigneur ». Pourquoi ? Parce que si les époux sont unis, les enfants sont bien élevés ; les serviteurs, obéissants : voisins, amis, parents, profitent de la bonne odeur que répand ce ménage. S'ils sont désunis, tout est dans le désordre et la confusion : ainsi que tout est dans l'ordre quand les chefs vivent en paix, et que leurs dissensions provoquent une perturbation générale. D'où ces paroles : « Femmes, « soyez soumises à vos maris comme au Sei- « gneur ». Mais quoi ! d'où vient donc qu'il est écrit ailleurs : Si quelqu'un ne renonce pas à sa femme, à son mari, il ne peut me suivre ? S'il faut être soumis comme au Seigneur, comment peut-il être dit qu'il faut renoncer pour le Seigneur ? Oui, il faut être soumis : mais le mot « Comme » n'indique point nécessairement parité. Ou Paul veut dire : Comme sachant que vous servez le Seigneur ; c'est ce qu'il indique ailleurs en disant que si l'on ne fait pas une chose pour son mari, il faut la faire pour le Seigneur ; ou bien encore : Quand vous cédez à votre mari, croyez que vous lui obéissez comme servante du Seigneur. En effet, si « Celui qui résiste à « la puissance extérieure et civile, résiste à « l'ordre de Dieu » (Rom. XIII, 2), à plus forte raison est-ce vrai de l'épouse insoumise. C'est ainsi que Dieu a statué dès l'origine. Représentons-nous donc le mari comme tenant le rang de chef ; la femme, comme occupant la place du corps. Ensuite il a recours au raisonnement : « Parce que l'homme est le chef de « la femme, comme le Christ est le chef de « l'Eglise, et il est aussi le sauveur de son « corps. Comme donc l'Eglise est soumise au « Christ, ainsi le soient en toutes choses les « femmes à leurs maris ». Après avoir dit : « L'homme est le chef de la femme, comme « le Christ est le chef de l'Eglise, et il est « aussi le sauveur », il ajoute : « De son « corps ». Car la tête est le salut du corps. Voilà le précepte de l'amour et celui de la protection établis pour l'homme et pour la femme : Paul assigne à chacun sa place, à l'un l'autorité et la protection ; à l'autre, la soumission.

2. « Comme donc l'Eglise est soumise au « Christ » : l'Eglise, hommes et femmes ; « Ainsi le soient les femmes à leurs maris », comme à Dieu. « Maris, aimez vos femmes « comme le Christ a aimé l'Eglise (25) ». Vous avez entendu quelle complète soumission il prescrit : vous avez approuvé et admiré Paul comme un homme supérieur et spirituel, pour avoir resserré ainsi notre société. Ecou-

tez maintenant, hommes, ce qu'il exige de vous ; il recourt encore au même exemple : « Maris, aimez vos femmes comme le Christ a « aimé l'Eglise ». Vous avez vu jusqu'où doit aller l'obéissance : écoutez maintenant jusqu'où doit aller la tendresse. Tu veux que ta femme t'obéisse, comme l'Eglise au Christ? Veille donc sur elle comme le Christ sur l'Eglise : Fallût-il donner ta vie pour elle, être déchiré mille fois, tout souffrir, tout endurer, ne recule devant rien : quand tu aurais fait tout cela, tu n'aurais encore rien fait de comparable à ce qu'a fait le Christ... Car avant de te dévouer pour ta femme, tu es uni à elle : tandis que le Christ s'est immolé pour ceux qui le haïssaient et l'avaient en aversion. Fais donc pour ta femme ce qu'il a fait pour ce peuple qui le haïssait, l'abhorrait, le méprisait, l'insultait ; sans menaces, sans injures, sans terreur, par l'unique instrument de son infinie sollicitude, il a amené son Eglise à ses pieds. De même, quand bien même ta femme ne te témoignerait que dédain, mépris, insolence, il ne tient qu'à toi de la ramener à tes pieds à force de bonté, d'amour, de tendresse. Car il n'y a pas d'attache plus forte, principalement entre homme et femme. Par la crainte on peut lier les mains à un serviteur, et encore ne tardera-t-il pas à s'échapper : mais la compagne de ta vie, la mère de tes enfants, la source de tout ton bonheur, ce n'est point par la crainte, par les menaces qu'il faut l'enchaîner, mais par l'amour et l'affection. Qu'est-ce qu'un ménage où la femme tremble devant le mari? Quelle joie y a-t-il pour l'époux, quand il vit avec son épouse comme avec une esclave, et non comme avec une femme libre? Quand bien même vous auriez souffert quelque chose pour elle, ne le lui reprochez pas : suivez en cela même l'exemple du Christ...

« Il s'est livré lui-même pour elle, afin de « la sanctifier en la purifiant (26) ». Elle était donc impure, laide, vile, repoussante. Quelque femme que vous épousiez, elle ne ressemblera jamais à ce qu'était l'Eglise quand le Christ l'épousa ; il n'y aura jamais entre vous la distance qui séparait le Christ de l'Eglise : néanmoins le Christ ne prit point en horreur, en aversion cette effrayante laideur. Voulez-vous savoir jusqu'où allait cette difformité ? Ecoutez Paul qui vous dit : « Vous étiez autrefois té- « nèbres ». (Ephés. v, 8.) Vous voyez si elle était noire : quoi de plus noir que les ténèbres? Voyez maintenant son impudence : « Vivant « dans la méchanceté et l'envie ». (Tit. III, 3.) Et encore son impureté : « Indociles, insen- « sés ». Que dis-je? Elle était folle, elle blasphémait : néanmoins le Christ s'est livré pour cette épouse difforme comme si elle avait été la plus belle, la plus chérie, la plus admirable des femmes. C'est ce qui faisait dire à Paul étonné : « Certes, à peine quelqu'un mourrait- « il pour un juste ». (Rom. v, 7.) Et encore : « Si, lorsque nous étions encore pécheurs, le « Christ est mort pour nous ». (Ibid. 8, 9.) Le mariage accompli, il la pare, il la lave, il ne répugne pas à de pareils soins. « Afin de la sanc- « tifier, en la purifiant par le baptême d'eau, « par la parole ; pour la faire paraître devant « lui une église glorieuse, n'ayant ni tache, « ni ride, ni rien de semblable, mais pour « qu'elle soit sainte et immaculée (27) ». Par le baptême, il lave son impureté. « Par la parole », ajoute-t-il : quelle parole? Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. Et il ne se borne pas à la parer, il la rend glorieuse : « N'ayant « ni tache, ni ride, ni rien de semblable ». Recherchons donc, nous aussi, cette beauté, et nous pourrons en devenir les créateurs. Ne demandez pas à votre femme ce qui n'est point son fait. Ne voyez-vous pas que l'Eglise doit tout au Seigneur : c'est par lui qu'elle est devenue glorieuse, par lui qu'elle a été faite immaculée. Que la laideur de votre femme ne soit pas pour vous un motif d'aversion. Ecoutez plutôt l'Ecriture : « Petite est l'abeille « parmi les êtres ailés, et son miel surpasse « toutes les douceurs ». (Eccl. XI, 3.) Votre femme est un ouvrage de Dieu ; lui manquer, c'est manquer à son auteur : l'injure n'est pas pour elle.

Ne la louez pas de sa beauté : louer, haïr, aimer pour ce motif, tout cela part d'une âme déréglée. Recherchez la beauté de l'âme : imitez l'époux de l'Eglise. La beauté physique est une source intarissable d'orgueil et de vanité : elle provoque la jalousie, les soupçons outrageants. Mais elle a des attraits ? Oui, pour un mois ou deux, pour un an tout au plus : après quoi c'est fini, et l'admiration s'émousse par l'habitude, tandis que les maux engendrés par la beauté subsistent, je veux dire, l'orgueil, la vanité, la hauteur. Mais il n'en est pas de même pour les attraits d'un autre genre : l'amour légitime qu'ils inspirent

subsiste dans sa vivacité, comme attaché à la beauté de l'âme, et non à celle du corps.

3. Qu'y a-t-il de comparable au ciel, dites-moi, de comparable aux astres? Quelque corps que vous me citiez, il a moins de blancheur : vous ne me montrerez pas d'yeux qui aient un pareil éclat. Quand ces objets parurent, les anges furent saisis d'admiration; cette admiration, nous l'éprouvons aussi maintenant, mais non pas comme à l'origine. Tel est l'effet de l'habitude : elle émousse l'admiration : à plus forte raison, quand il s'agit d'une femme. De plus, survient-il une maladie, voilà tout le charme envolé. Cherchons dans une femme la bonté, la modération, la douceur : tels sont les signes de la vraie beauté; quant aux attraits du corps, ne nous en inquiétons pas, et ne cherchons pas querelle à notre femme à propos de choses qui ne dépendent point d'elle : lui chercher querelle, ce serait de l'impudence; mais de plus n'éprouvons ni peine ni chagrin à ce propos. Combien d'hommes unis à de belles femmes ont péri misérablement! Combien, dans d'autres conditions, ont poussé jusqu'à l'extrême vieillesse une vie constamment heureuse! Nettoyons les taches de l'âme, effaçons les rides intérieures, guérissons les imperfections morales. C'est ce genre de beauté que Dieu recherche : rendons notre femme belle au gré de Dieu, et non pas au nôtre... Soyons indifférents à la fortune, à la noblesse mondaine, ne nous soucions que de la noblesse de l'âme. Que nul ne compte sur sa femme pour l'enrichir : ce sont là des richesses honteuses et mal acquises; ne songez point à la fortune en vous mariant. Il est écrit : « Ceux « qui veulent s'enrichir tombent dans la ten- « tation, dans les convoitises insensées et fu- « nestes, dans les piéges, la perte et la ruine ». (I Tim. VI, 9.) Ne demandez donc point une grande fortune, et vous trouverez tout le reste facilement. Qui est-ce, dites-moi, qui laissera l'essentiel pour s'occuper de choses d'un moindre intérêt? Hélas! combien de fois cela nous arrive! Avons-nous un fils? nous ne nous occupons pas d'en faire un honnête homme; mais de lui procurer un riche mariage : nous ne tenons pas à le bien élever, mais à le bien pourvoir; si nous faisons un métier, nous ne songeons point à le faire honnêtement, mais à le rendre lucratif; l'argent est tout : et si la corruption est partout, la faute en est à cette passion qui nous possède.

« Les maris doivent aimer leurs femmes « comme leur propre corps (28) ». Qu'est-ce à dire? Paul recourt ici à une image plus forte, à un exemple plus frappant : et non-seulement plus frappant, mais encore plus rapproché de nous, plus sensible, et équivalent à une nouvelle preuve. Le premier argument était moins pressant, on pouvait y répondre : c'est le Christ, c'est un Dieu qui s'est livré lui-même. Paul recourt alors à une autre méthode, en disant : « Ils doivent ainsi ». Ce n'est plus une grâce, c'est une dette. Après avoir dit : « Leurs corps », il ajoute : « Car « personne n'a jamais haï sa chair; mais il la « nourrit et la soigne (29) » : en d'autres termes, s'en occupe avec une grande sollicitude. Et comment est-ce sa chair? Ecoutez plutôt : « C'est maintenant l'os de mes os, et la chair « de ma chair ». (Gen. II, 23.) Et bien plus : « Ils seront dans une seule chair ». (Eph. V, 31.) « Comme le Christ a aimé l'Eglise ». Il revient à son premier exemple. « Parce que nous « sommes les membres de son corps, formés « de sa chair et de ses os (30) ». Comment cela? C'est qu'il participe de la même matière que nous, comme la chair d'Eve, de la chair d'Adam. C'est à bon droit qu'il nomme les os et la chair : car c'est ce qu'il y a d'essentiel en nous : les os sont comme le fondement, et la chair comme le reste de l'édifice.

Pour Adam et Eve la chose est claire, mais elle ne l'est pas autant pour le Christ et l'Eglise. — Paul veut dire que l'union doit être la même ici. Qu'est-ce à dire : « De sa « chair? » C'est-à-dire, légitimement issus de lui. Et comment sommes-nous ainsi membres du Christ? Parce que nous avons été faits selon lui. Et pourquoi « De sa chair? » Vous le savez, vous qui participez à nos mystères : car voilà ce qui nous régénère. Et comment? Ecoutez encore notre saint : « Parce que les « enfants ont part à la chair et au sang, sem- « blablement il a participé, lui aussi, des « mêmes choses ». Mais ici c'est lui qui s'est associé à nous, ce n'est pas nous qui nous associons à lui : comment donc pouvons-nous être de sa chair et de son sang? Quelques-uns parlent du sang et de l'eau : mais non : ce qu'il veut montrer, c'est que, comme le Christ a été engendré sans commerce par l'opération du Saint-Esprit, ainsi nous sommes, nous, engendrés dans le baptême. Voyez que d'exemples,

pour nous convaincre de cette génération. O démence des hérétiques! Ils tombent d'accord de la véritable génération, par l'eau, d'une chose déjà engendrée : et ils n'admettent pas que nous soyons le corps du Christ. Mais, si nous ne le sommes pas, comment accorder avec le reste ces paroles : « De sa chair et de « ses os? » Réfléchissez : Adam a été formé, le Christ a été enfanté : du flanc d'Adam est sorti le trépas; du flanc du Christ est issue la vie : dans le paradis a germé la mort; sur la croix a été consommée la destruction de la mort.

4. Ainsi, de même que le Fils de Dieu participe de notre nature, nous participons, nous, de sa substance : et de même qu'il nous a en lui, nous l'avons en nous. « A cause de cela, « l'homme laissera son père et sa mère, et « s'attachera à sa femme; et ils seront deux « dans une seule chair (31) ». Troisième argument : il montre que l'on quitte ses parents, les auteurs de ses jours, pour s'attacher à sa femme : et dès lors le père, la mère et l'enfant forment une chair unique résultant de l'union conjugale : car c'est la combinaison des semences qui produit l'enfant : de sorte que tous trois ne forment qu'une chair. De même, nous devenons une seule chair avec le Christ par la participation : et cela, encore bien plus effectivement que l'enfant. Pourquoi? Parce qu'il en a été ainsi dès l'origine. Ne venez pas me dire que votre femme est comme ceci ou comme cela. Ne voyons-nous pas que dans la chair aussi nous sommes sujets à beaucoup d'imperfections? L'un est boiteux, l'autre pied bot, un autre perclu des mains, un autre faible dans quelque autre membre : néanmoins, il ne se plaint pas de ce membre imparfait, il ne le retranche pas : souvent même il le préfère à tout autre : rien de plus naturel, il est le sien. — Paul veut donc que nous ayons pour notre femme autant d'affection que chacun en a pour soi-même : non comme participant de la même nature; notre rapport légitime avec notre femme est plus étroit : il consiste en ce que nous ne formons plus deux corps, mais un seul, dont l'un forme la tête, l'autre le corps. — Et comment dit-il ailleurs que « Dieu est la tête du Christ? » — Oui, de même que nous formons un seul corps, de même le Christ et le Père ne font qu'un. Il en résulte que le Père aussi est notre tête. Paul allègue deux exemples, celui du corps et celui du Christ : de là ce qu'il ajoute : « Ce mystère est « grand : je le dis dans le Christ et dans « l'Eglise (32) ». Qu'entend-il par là? Il appelle ce mystère grand parce que le bienheureux Moïse, ou plutôt Dieu avait fait allusion à quelque chose de grand et de merveilleux. Il ajoute : « Je le dis dans le Christ », parce que le Christ aussi a quitté son Père pour descendre, pour venir vers l'épouse, et former un seul esprit : « Car celui qui s'unit au Seigneur « est un seul esprit avec lui ». (I Cor. VI, 17.) C'est fort à propos qu'il dit : « Ce mystère est « grand »; cela revient à dire : D'ailleurs l'allégorie ne détruit pas le précepte d'amour.

« Que chacun de vous donc aime sa femme « comme lui-même; mais que la femme « craigne son mari (33) ». Oui, c'est un mystère, un grand mystère, qu'on oublie son père, l'auteur de ses jours, celui par qui on a été élevé, celle par qui on a été enfanté dans la souffrance, ceux à qui l'on doit tant, et à qui l'on est attaché par un commerce journalier, pour s'unir à une femme que l'on n'a jamais vue, avec laquelle on n'a rien de commun, et de la préférer à tout. Oui, c'est bien un mystère. Et cela ne cause aucune peine aux parents : c'est le contraire qui leur en cause : il faut qu'ils se mettent en frais, en dépense, et néanmoins ils se réjouissent. Oui, c'est un grand mystère, qui enveloppe une sagesse ineffable. Dès longtemps Moïse l'avait prophétisé : et voici que Paul, à son tour, s'écrie : « Dans le « Christ et dans l'Eglise ». D'ailleurs, cela n'est pas dit seulement en vue du Christ, mais encore en vue de la femme, afin que le mari en ait soin comme de sa propre chair, comme le Christ a soin de l'Eglise. « Mais que la « femme craigne son mari ». Ce n'est pas seulement la tendresse qu'il recommande : il veut encore « Que la femme craigne son mari ». La femme est une puissance subordonnée. Qu'elle ne réclame donc point l'égalité : elle est au-dessous du chef. Et que d'autre part le mari ne méprise point en elle sa sujette : elle est le corps; et si le chef vient à mépriser le corps, il se perd lui-même. Qu'il fasse donc de la tendresse un contre-poids à l'obéissance. Que tous deux soient, en effet, comme le chef et le corps; celui-ci prêtant à l'autre, pour son service, les mains, les pieds, tous les autres membres : celui-là veillant sur le précédent, et concentrant en soi tout le sentiment. Rien de supérieur à une pareille union. Mais comment, dira-t-on, y aurait-il affection, s'il y a

crainte? Rien, au contraire, n'est plus propre à l'entretenir. La femme craint, mais elle aime; elle craint son mari, en l'aimant, comme son chef; elle l'aime comme un membre de son corps, attendu que la tête fait partie du corps entier. Si Dieu a donné l'autorité à l'un, prescrit à l'autre la soumission, c'est afin de faire régner la paix. C'est en vain qu'on chercherait la paix, là où règne l'égalité, soit que la famille reste sans maître, ou que tous y soient maîtres ; il y faut un pouvoir unique. Du moins cela est vrai des hommes charnels : car entre hommes spirituels, la paix régnera toujours. On a vu cinq mille âmes réunies, sans que personne réclamât aucun bien comme sa propriété, ni sortît de la dépendance commune : grande preuve de sagesse et de crainte de Dieu. Ainsi Paul a dit en quoi consiste la tendresse, mais non en quoi consiste la crainte.

5. Et voyez comme il s'étend sur l'amour, et en rappelant l'exemple du Christ, et en insistant sur l'identité de chair, en disant : « A « cause de cela, l'homme laissera son père et sa « mère »; sur la crainte, plus de détails. Pourquoi? Parce que, ce qu'il veut voir régner surtout, c'est la tendresse. Qu'elle existe, tout le reste s'ensuit : en son absence, tout fait défaut. Celui qui aime sa femme, la trouvât-il médiocrement docile, saura tout supporter : pareillement, la concorde sera la chose du monde la plus difficile, si la liaison n'est pas resserrée par l'instinct impérieux de l'amour : quant à la crainte, elle ne saurait jamais produire un tel effet. Voilà pourquoi il insiste davantage sur ce point, qui est capital. Et en réalité l'avantage est pour la femme, à qui pourtant la crainte est ordonnée : l'obligation la plus essentielle est celle de l'homme qui doit aimer. Et si ma femme ne me craint pas? dira-t-on. Aimez-la, payez votre contingent... Peu importe que les autres ne nous secondent pas : il faut obéir de nôtre côté. Par exemple, il est écrit : « Soumis les uns aux autres dans la « crainte du Christ ». Mais si les autres ne pratiquent pas cette soumission? Eh bien! obéissez, vous, à la loi de Dieu. Il en est de même ici : La femme doit craindre, ne fût-elle pas aimée, afin qu'aucun obstacle ne vienne d'elle : et l'homme doit aimer sa femme, n'en fût-il pas craint, afin de ne pas se mettre lui-même en faute : car chacun a son devoir particulier. Voilà le mariage selon le Christ, le mariage spirituel, la génération spirituelle, qui ne procède pas du sang, que n'accompagne point la douleur. De ce genre fut la génération d'Isaac : écoutez plutôt ce que dit l'Ecriture : « Et les pertes de Sara « avaient cessé ». (Gen. XVIII, 11.) Voilà le mariage qui ne procède ni de la passion ni du corps, le mariage tout spirituel que contracte une âme jointe à Dieu par des liens ineffables que lui seul connaît. De là ces paroles : « Celui « qui est uni au Seigneur est un seul esprit « avec lui ». (I Cor. VI, 17.)

Voyez-vous comme Paul s'applique à unir chair à chair, esprit à esprit? Où sont les hérétiques? Si le mariage était blâmé, l'Ecriture n'emploierait point ces noms d'épouse et d'époux: elle ne dirait point en forme d'exhortation : « L'homme laissera son père et sa mère»; elle n'ajouterait point : « Je le dis dans le « Christ et dans l'Eglise ». En effet, c'est de l'Eglise que parle le psalmiste, en disant : « Ecoute, ma fille, vois, penche ton oreille : « oublie ton peuple et la maison de ton père : « et le roi désirera ta beauté ». De là ces paroles du Christ : « J'ai quitté mon père, et « je suis venu ». Mais ces mots par lesquels il annonce qu'il a quitté son Père, ne doivent pas vous représenter un déplacement pareil à ceux des hommes. On lit ailleurs qu'il est sorti, pour indiquer, non une véritable sortie, mais l'incarnation : c'est ainsi que doit être ici entendue cette expression, qu'il a quitté son Père. Pourquoi maintenant Paul n'a-t-il pas dit également de la femme : Elle s'attachera à son mari? Pourquoi? Parce qu'il parle de l'amour, et qu'il s'adresse à l'homme. Quant à elle, il lui parle de la crainte, et lui dit : « L'homme est le chef de la femme », et de plus : « Comme le Christ est le chef de l'E- « glise » ; à l'homme, il parle de l'amour, il remet le sort de sa femme entre ses mains, il l'entretient du devoir d'aimer, afin de resserrer les liens de son attachement. Comment serait-il excusable, celui qui, après avoir quitté son père pour sa femme, délaisserait ensuite sa femme elle-même? Ne voyez-vous pas de quel honneur Dieu a voulu faire jouir votre épouse, puisqu'il vous détache de votre père, pour vous enchaîner à elle? Mais, dira-t-on, si je remplis mes devoirs, et que de son côté elle n'en fasse pas autant? « Si l'infidèle se sépare, « qu'il se sépare, car notre frère ou notre « sœur n'est plus asservie en ce cas ».

Mais quand vous entendez dire : La crainte,

c'est la crainte qui convient à une femme libre : n'exigez pas une crainte servile. Votre femme est votre corps : lui manquer, c'est vous insulter vous-même, c'est profaner votre corps. De quelle crainte s'agit-il? De la crainte qui prévient les contradictions, les révoltes, l'ambition du premier rang : c'est entre ces limites que la crainte doit se tenir. Si vous aimez comme il vous est prescrit, vous la renforcerez : ou plutôt, ce n'est plus par la crainte que vous agirez : car la tendresse elle-même a son efficacité. Ce sexe est un peu faible ; il a besoin de beaucoup d'aide, de beaucoup de condescendence. Mais que vont dire ceux qui convolent en secondes noces? Je ne dis pas cela pour les condamner : A Dieu ne plaise! puisque l'apôtre les absout : je condescends au contraire à leur faiblesse. Pourvoyez à tous les besoins de votre femme, ne négligez rien pour ses intérêts, n'épargnez pas votre peine : c'est un devoir impérieux. Paul, ici, ne juge pas à propos d'invoquer des exemples mondains, comme il fait souvent. Celui du Christ est assez grand, assez frappant pour lui suffire : surtout en ce qui concerne la soumission. « Il « laissera son père et sa mère ». Voilà qui est emprunté au monde. Mais il ne dit pas : Et habitera avec elle, il dit : « S'attachera à « elle », marquant par là une complète union, une vive tendresse. Et il ne s'en tient pas là : par ce qu'il ajoute, il représente la soumission sous de telles couleurs, que les deux ne paraissent plus qu'un. Il ne dit pas : En esprit; il ne dit pas : En âme. C'est chose évidente, et possible à chacun; il dit : De telle façon qu'ils ne forment qu'une chair.

6. La femme est elle-même une puissance investie d'autorité et d'égalité en beaucoup de choses; néanmoins, l'homme a toujours une supériorité. Voilà la principale sauvegarde du ménage. Car si l'homme a reçu le rôle du Christ, ce n'est pas seulement pour aimer, mais encore pour instruire : « Afin qu'elle « soit sainte et immaculée » ; tandis que ces mots : « Chair », « Il s'attachera », regardent l'obligation d'aimer. En effet, si vous savez rendre votre femme sainte et immaculée, tout le reste s'ensuit. Cherchez les choses de Dieu, et les choses humaines vous viendront d'elles-mêmes. Faites l'éducation de votre femme; c'est par là que l'union s'établit dans le ménage. Ecoutez plutôt ce que dit Paul : « Si elles veulent savoir quelque « chose, qu'elles interrogent à la maison leurs « propres maris ». (I Cor. XIV, 35.) Si nous administrons ainsi nos maisons, nous nous rendrons aptes à diriger aussi l'Eglise : car le ménage est une petite Eglise. C'est par là que maris et femmes peuvent surpasser tout le monde en vertu. Songez à Abraham, à Sara, à Isaac, à leurs trois cent dix-huit serviteurs; rappelez-vous quelle union, quelle piété régnaient dans toute leur maison. Sara sut remplir le précepte de l'apôtre, et craindre son mari; c'est elle-même qui dit : « Il ne m'est pas « arrivé jusqu'ici, et mon seigneur est vieux ». (Gen. XVIII, 12.) Quant à Abraham, il l'aimait au point de céder à toutes ses prières. Leur fils était vertueux, leurs serviteurs eux-mêmes, dignes d'admiration; eux, qui ne craignirent point de partager les périls de leur maître, qui s'y associèrent sans hésitation, sans vaine excuse : que dis-je, l'un d'eux, le principal, était si accompli, qu'Abraham lui confia le soin de marier son fils unique, et le fit voyager à l'étranger. Quand un général a fortement organisé son armée, aucun ennemi n'ose l'attaquer : il en est de même ici; lorsque femme, enfants, serviteurs, concourent au même but, une parfaite concorde règne dans le ménage; au contraire, s'il n'en est pas ainsi, un mauvais serviteur suffit souvent pour tout ruiner, tout perdre; et ce désastre général est l'œuvre d'un seul homme. Veillons donc avec grand soin sur nos femmes, nos enfants, nos serviteurs, bien convaincus que nous faciliterons par là l'exercice de notre autorité, et que nos comptes en deviendront plus légers, plus faciles à rendre, que nous pourrons dire : « Me voici avec les enfants que « Dieu m'a donnés ». (Isaïe, VIII, 18.) Si l'homme est accompli, si le chef est irréprochable, le reste du corps résistera à toutes les atteintes.

Ainsi donc, Paul nous instruit à merveille des obligations de la femme et de celles du mari : à la femme, il prescrit de craindre son mari, comme son chef; à l'homme, d'aimer sa femme, parce qu'elle est sa femme. — Mais comment arriver là? dira-t-on. — Paul a dit quel est le devoir : les moyens d'accomplir ce devoir, je vais vous les indiquer. Il faut mépriser les richesses, ne songer qu'à une chose, la vertu, et avoir la crainte de Dieu devant les yeux. — Ici s'applique tout aussi bien ce qui est dit au sujet des serviteurs : « Ce que cha-

cun leur aura fait de mal ou de bien, il le recevra du Seigneur. S'il faut aimer sa femme, c'est moins en vue d'elle-même, qu'en vue du Christ. C'est ce que l'apôtre indique par ces mots : « Comme au Seigneur ». Que votre conduite soit donc en tout celle d'un homme qui obéit au Seigneur et fait tout en vue de lui : Voilà le moyen de gagner le cœur, de persuader, d'empêcher toute querelle et toute discorde. Que la femme n'ajoute foi à aucune dénonciation contre son mari. Que le mari ne croie pas inconsidérément et à la légère ce qu'on lui dit contre sa femme ; que celle-ci ne scrute pas avec curiosité les allées et venues de son mari, qui, de son côté, ne doit donner matière à aucun soupçon. Dis-moi, crois-tu qu'en te livrant tout le jour à tes amis, et ne paraissant que le soir auprès de ta femme, tu pourras contenter son affection, écarter de son esprit la défiance? Si elle se plaint, ne t'en fâche pas ; car ses plaintes prouvent sa tendresse, non son exigence : ce sont les cris d'un amour ardent qui craint qu'on ne lui ait ravi son bonheur, le premier de ses biens ; qu'on ne lui ait enlevé son chef, qu'on n'ait attenté à ses droits.

Ces craintes pusillanimes peuvent aussi avoir une autre raison ; il ne faut pas montrer une affection excessive pour ses serviteurs, pour les femmes en ce qui concerne le mari, pour les hommes en ce qui concerne la femme ; car c'est souvent un motif de défiance. Veuillez vous représenter la conduite des justes. Sara, elle-même, invitait le patriarche à prendre Agar ; Sara l'en pressait, personne ne pouvait vaincre la résistance d'Abraham ; bien que parvenu à l'extrême vieillesse sans avoir d'enfants, il aimait mieux ne devenir jamais père que de chagriner sa femme. Néanmoins, quand tout fut accompli, que dit Sara? « Que « Dieu juge entre moi et toi ». Est-ce que, si Abraham avait été un homme comme un autre, il ne se serait pas mis en colère? Est-ce qu'il n'aurait pas levé la main en disant, ou à peu près : Que dis-tu ? Je ne voulais pas avoir commerce avec cette femme : c'est toi qui l'as voulu, et voici que tu me fais des reproches? Mais il ne dit rien de pareil ; il dit seulement : « Voici cette servante entre tes mains, fais-en « ce que tu jugeras à propos ». Il livra la compagne de sa couche, pour ne pas affliger Sara. Et pourtant il n'est pas d'union qui crée un lien aussi fort. En effet, s'il suffit d'une réunion à table pour réconcilier des brigands mêmes avec leurs ennemis (le Psalmiste dit : « Toi qui goûtais avec moi les douceurs du « repas »), à plus forte raison l'union de deux personnes en une seule chair (car c'est ce qui arrive pour celles dont la couche est commune), est-elle propre à faire naître l'affection. Aucune de ces considérations, néanmoins, ne triompha du juste : il céda à sa femme, montrant ainsi qu'il n'était pour rien dans ce qui s'était passé ; et, qui plus est, il renvoya Agar, enceinte. Qui n'aurait pitié d'une femme enceinte de ses œuvres? Néanmoins, le juste ne faiblit pas ; car il faisait passer avant tout l'amour qu'il portait à sa femme.

7. Sachons l'imiter. Que l'un des époux, s'il est plus riche, ne reproche pas à l'autre sa pauvreté. L'amour de l'argent perd tout. Que la femme ne dise pas à son mari : Homme timide et lâche, esprit paresseux et somnolent, tel autre à côté de toi, malgré la bassesse de sa naissance et de sa position, à force de périls bravés et de voyages entrepris, est parvenu à ramasser de grandes richesses ; sa femme, couverte d'or, parcourt la ville dans un beau char attelé de mules blanches, traînant après elle une troupe d'esclaves et d'eunuques ; et toi, tu n'es qu'un poltron, et ta vie est complétement inutile. Non, qu'une femme n'aille pas tenir ce langage, ni un langage pareil ; car elle est le corps, non pour commander au chef, mais pour lui céder et lui obéir. Et comment donc, dira-t-on, supportera-t-elle la pauvreté? Où trouvera-t-elle des consolations? Qu'elle se représente celles qui sont plus pauvres qu'elle ; qu'elle compte combien de filles nobles, loin de rien recevoir de leurs maris, les ont enrichis et se sont ruinés ; qu'elle songe aux périls qui accompagnent la richesse : et une vie libre d'affaires lui paraîtra le bonheur même. Mais à tout prendre, si elle aime son mari, elle ne lui dira rien de pareil ; elle aimera mieux l'avoir auprès d'elle, pauvre comme il est, que de posséder dix mille talents d'or, au prix des soucis, des inquiétudes, que les voyages causent toujours aux femmes. D'autre part, que le mari, importuné de ces reproches, ne se prévale pas de son autorité pour en venir aux injures et aux coups : qu'il exhorte, qu'il conseille, qu'il raisonne avec elle comme avec un esprit plus faible que le sien, que jamais il ne lève la main ; cela répugne à une âme libre : pas même d'injures

ni d'invectives, qu'il corrige sa femme, comme un être inférieur à lui-même en raison.

Comment y parvenir? Si l'on sait en quoi consiste la vraie richesse, si l'on est initié à la philosophie céleste, on se gardera de pareils reproches... Que le mari enseigne à sa femme que la pauvreté n'est pas un mal; qu'il le lui enseigne, non-seulement par ses paroles, mais encore par sa conduite; qu'il lui inspire le mépris de la vaine gloire, et la femme ne dira, ne désirera rien de semblable. Que, l'entourant d'un pieux respect dès le premier soir qu'elle a mis le pied chez lui, il lui enseigne la tempérance, la modestie, la douceur, à mener toujours une vie honnête, à ne pas aimer l'argent, à pratiquer la philosophie chrétienne, à ne pas charger d'or ses oreilles, son visage, son cou, à ne pas thésauriser en secret, à préférer une simplicité élégante aux vêtements somptueux et dorés, au luxe insolent. Loin de toi cet étalage théâtral! Orne ta maison avec décence et bon goût, et qu'on y respire, en entrant, au lieu de parfums, la modération et la sagesse. Deux avantages, ou plutôt trois résulteront de là : d'abord la jeune femme ne sera pas affligée, la noce finie, de voir renvoyer à ceux qui les ont fournis vêtements, objets d'or, vases d'argent : en second lieu, l'époux n'aura pas à veiller à ce que ces objets ne se perdent point et soient tenus sous bonne garde. Le troisième avantage, et le plus essentiel, c'est que par là même il montrera ses sentiments, le peu de prix qu'il attache à tout cela, le soin qu'il prendra d'interdire tout ce qui y ressemble, ainsi que les danses, les chants licencieux.

Je ne me dissimule pas que je me rends peut-être ridicule aux yeux de quelques-uns en légiférant de la sorte : mais si vous suivez mes conseils, avec le temps, quand vous en aurez profité, vous en saurez le prix : vous ne rirez plus, ou plutôt vous rirez de la mode actuelle; vous verrez que des pratiques pareilles ne sauraient convenir qu'à des enfants sans raison ou à des hommes ivres : qu'au contraire, la conduite que je vous trace est celle de la décence, de la sagesse et du christianisme... Qu'est-ce donc que je prescris? De bannir du mariage toute chanson licencieuse, satanique, tout refrain indécent, toute affluence de jeunes débauchés : voilà le moyen d'inspirer la pudeur à votre femme. Elle se dira aussitôt : Quel homme est mon mari! il est philosophe, il compte pour rien la vie présente, il m'a épousée pour avoir des enfants, pour les élever, pour que sa maison soit gardée. Mais ces pensées déplaisent à une jeune femme : oui, le premier, le second jour : plus tard, c'est différent : elle trouvera un grand bonheur à jouir d'une sécurité parfaite. En effet, un homme qui ne supporte ni le son de la flûte, ni la vue des danses, ni la licence des chansons, et cela, au jour de son mariage, celui-là ne consentira jamais, certes, à rien faire, à rien dire de honteux. Ensuite, après avoir pris soin d'écarter du mariage tout cet appareil, commencez l'éducation de votre femme : laissez-lui longtemps ses craintes pudiques, ne les chassez pas d'un coup. Car la jeune fille la plus hardie reste un temps silencieuse, par réserve à l'égard de son mari, et par ignorance. Respectez donc d'abord cette réserve; n'imitez pas l'empressement déréglé de certains hommes; sachez attendre longtemps : vous vous en trouverez bien... Pendant ce temps elle ne vous fera pas de reproches; elle ne trouvera pas à redire à vos décisions.

8. Profitez, pour lui tracer des règles de conduite, du temps où la honte, semblable à un frein, l'empêche de se plaindre, de réclamer : car elle n'aura pas plutôt son franc-parler, qu'elle sera libre de tout bouleverser. Quel temps pourrait être mieux choisi pour l'éducation d'une femme, que celui où elle rougit encore devant son mari, et n'a pas cessé de le craindre? Usez de l'occasion pour lui tracer son devoir, et de toute manière, de bon gré ou à contre-cœur, elle vous obéira. Mais comment ne pas lui enlever cette pudeur? En vous en montrant pénétré comme elle, en lui parlant brièvement, avec retenue et gravité : alors vous pourrez lui parler de sagesse; elle vous écoutera : inspirez-lui cette précieuse disposition, la pudeur. Si vous le voulez, je vous dirai en manière d'exemple, de quelle façon vous devez vous entretenir avec elle. Car, si Paul n'a pas craint de dire : « Ne vous « frustrez pas mutuellement » (I Cor. VII, 5), s'il a tenu le langage d'un paranymphe, parlons mieux, d'une âme spirituelle : à plus forte raison ne refuserons-nous pas, nous, de tenir ce langage. Que faut-il donc dire à votre femme? Dites-lui avec la grâce la plus parfaite : Chère petite fille, je t'ai choisie pour la compagne de ma vie, j'ai associé mon existence à la tienne, dans les choses les plus im-

portantes et les plus nécessaires d'ici-bas : l'éducation des enfants et le gouvernement de la famille. Qu'est-ce donc que je te demande? Mais non : avant tout, entretenez-la de votre amour : car rien n'est plus propre à disposer celui qui nous écoute à agréer nos paroles, que la conviction qu'elles nous sont inspirées par une vive tendresse. Comment donc montrer votre tendresse? En disant : Je pouvais épouser une femme plus riche, d'une naissance plus illustre; je ne l'ai pas voulu, j'ai aimé tes vertus, ta douceur, ta pudeur, ta modestie. Puis, arrivez aux discours de morale, dépréciez la richesse en prenant un certain détour. Car si vous vous étendiez sans précaution sur ce sujet, vous seriez importun : si vous saisissez une occasion, vous arriverez à vos fins. Votre discours semblera alors une apologie; vous ne paraîtrez plus un homme dur, farouche, à vues étroites : et même, en vous entendant la prendre elle-même pour point de départ, votre femme sera charmée. Vous lui direz donc (puisqu'il faut revenir sur ce que j'ai dit) que, pouvant épouser une femme riche, vous ne l'avez pas voulu. Pourquoi? ce n'est point par caprice, ni sans raison, direz-vous : c'est parce que je savais que la fortune n'est pas un bien, mais une chose méprisable, et qui échoit souvent aux voleurs, aux courtisanes, aux profanateurs de tombeaux.

Aussi ai-je tout dédaigné pour ne voir que les qualités de ton âme, que j'estime au-dessus de tous les trésors; car une fille sage, de sentiments élevés, et pieuse, vaut le monde entier. Voilà pourquoi je me suis attaché à toi; voilà pourquoi je t'aime et te préfère à ma propre vie, car la vie présente n'est rien; mais je t'adresse mes prières, mes recommandations, et je fais tout pour qu'il nous soit donné, après avoir passé la vie actuelle dans un mutuel amour, d'être encore réunis et heureux dans la vie future. Tout ce qui est d'ici-bas est court et fragile : mais si nous avons su nous rendre dignes de la bonté de Dieu, au sortir de ce monde, nous serons éternellement avec Jésus-Christ, éternellement l'un avec l'autre, au sein d'une félicité parfaite. Ton affection me plaît par-dessus tout, et rien ne me serait aussi pénible que d'avoir en quoi que ce soit une autre pensée que la tienne. Quand il me faudrait tout perdre, devenir plus pauvre qu'Irus, encourir les plus extrêmes périls, tout souffrir, rien ne me coûtera, rien ne m'effraie pourvu que je possède ton amour, et je souhaiterai des enfants quand tu auras de la tendresse pour moi.

En outre, il faudra conformer votre conduite à ces paroles. Mêlez à cela les paroles apostoliques, dites : Ainsi Dieu veut que notre affection mutuelle soit resserrée. « A cause de « cela, dit l'Ecriture, l'homme laissera son « père et sa mère, et s'attachera à sa femme ». Loin de nous toute occasion de querelles : fi des richesses, des troupes d'esclaves, des honneurs du monde! Voici pour moi le bien suprême. Quelles richesses, quels trésors auraient la même valeur, aux yeux d'une femme, que de telles paroles? Ne crains point que ton amour n'inspire de l'orgueil à ta femme : n'hésite pas à le lui avouer. Une de ces courtisanes qui s'abandonnent tantôt à l'un, tantôt à l'autre, pourrait se prévaloir de ces paroles tendres pour opprimer ses amants; mais une femme bien née, une fille de bonne maison, loin de se laisser enorgueillir par un tel langage, n'en sera au contraire que plus soumise. Montre-lui que tu attaches un grand prix à sa société, et que tu aimes mieux, à cause d'elle, être à la maison, que sur la place : préfère-la à tous tes amis, aux enfants mêmes que tu as d'elle, et que tu dois aimer pour elle. Si elle fait quelque chose de bien, il faut la louer, la féliciter; si elle fait quelque sottise comme s'en permettent les jeunes femmes, avertis-la, rappelle-lui ses devoirs. Ne laisse pas échapper une seule occasion de t'élever contre la richesse et le luxe, de faire valoir la parure qui consiste dans la décence et la pudeur, de donner en un mot tous les conseils opportuns.

9. Faites vos prières en commun : allez chacun de votre côté à l'église : et qu'au retour le mari demande compte à sa femme, la femme à son mari de ce qui a été dit et lu... Eprouvez-vous quelque gêne? Cite l'exemple de ces saints, comme Paul et Pierre, dont la gloire surpasse celle de tous les riches et de tous les monarques, et rappelle comment ils ont vécu en proie à la soif, à la faim : enseigne qu'il n'y a rien à craindre en ce monde, si ce n'est d'offenser Dieu. Un pareil mariage ne sera guère inférieur à la vie monastique; de tels époux auront peu de chose à envier aux célibataires. Veux-tu donner un repas, un festin? Au lieu d'inviter quelque libertin sans vergogne, va

chercher un saint pauvre en état de bénir votre maison, d'y apporter, en entrant, la bénédiction de Dieu, et invite-le. Faut-il ajouter encore quelque chose? qu'aucun de vous, mes bien-aimés, n'ambitionne de se marier avec une femme plus riche que lui : mieux vaudrait la choisir plus pauvre. Une femme riche vous apportera moins de jouissances par sa fortune que d'ennui par ses exigences, ses prétentions, ses grandes dépenses, ses paroles hautaines et méprisantes. Elle dira peut-être : Je n'use rien qui soit à toi, je m'habille à mes dépens et sur les revenus qui me viennent de ma famille. Que dis-tu là? Tu t'habilles à tes dépens? quelle folie! Ton corps ne t'appartient plus : et tu t'appropries les biens! Une fois mariés, l'homme et la femme ne font plus qu'un, et vous auriez non pas une fortune commune, mais deux fortunes distinctes! O fatal amour de l'argent! Vous n'êtes qu'un même être, une même vie, et vous parlez encore du tien et du mien! Parole exécrable et criminelle, inventée par l'enfer! Dieu nous a rendu communes des choses plus nécessaires que les richesses; il n'est pas permis de dire : La lumière est à moi; le soleil est à moi; l'eau est à moi; les biens les plus importants nous sont communs; l'argent seul ne le serait pas entre deux époux! Périsse mille fois l'argent, ou plutôt, non : mais périsse cet attachement à l'argent, qui ne sait pas en user, et qui l'estime au-dessus de tout!

Apprends ces choses-là, avec le reste, à ta femme : mais avec une grande bonté. L'exhortation à la vertu a par elle-même quelque chose de trop sévère, surtout si elle s'adresse à une jeune personne délicate et timide. Quand donc tu t'entretiendras avec elle de notre philosophie, mets-y beaucoup de grâces, et cherche principalement à arracher de son âme le tien et le mien. Si elle dit : Ceci est à moi, réponds aussitôt : que réclames-tu comme étant à toi? Je l'ignore : car, pour moi, je n'ai rien en propre; et ce n'est pas telle ou telle chose, c'est tout ce qui t'appartient. Passe-lui donc cette parole. Ne vois-tu pas comme on fait avec les petits enfants? Quand un enfant nous a pris un objet de la main, et veut en avoir encore un autre, nous les lui abandonnons tous les deux, et nous disons : Oui, cela est à toi, et cela aussi. Faisons de même pour la femme, car c'est une âme d'enfant. Si elle dit : Ceci est à moi, dis-lui : Oui, tout est à toi, et moi aussi, tout le premier, je suis à toi. Et ce ne sera pas flatterie, mais sagesse. Ainsi, tu pourras tour à tour apaiser sa fougue, et guérir son abattement. Il y a flatterie, quand on s'abaisse dans une intention coupable : ici au contraire, il n'y a qu'une grande sagesse. Dis donc à ta femme : Et moi aussi, je suis à toi, ma chère fille : c'est le précepte que m'adresse Paul en disant : « Le mari n'est pas « maître de son propre corps, mais c'est l'é- « pouse ». (I Cor. VII, 4.) Si je ne suis plus maître de mon corps, s'il t'appartient, à plus forte raison en est-il ainsi de l'argent. Par un tel langage vous la calmez, vous éteignez son courroux, vous faites honte au diable : enchaînée par ces paroles, votre femme devient plus soumise qu'une esclave achetée à prix d'argent. Apprenez-lui donc par vos discours à ne plus employer ces mots de Tien et de Mien. Jamais ne l'appelez par son nom tout court : flattez-la, marquez-lui des égards, une affection profonde. Honorez-la, et elle ne désirera pas d'autres hommages : la gloire extérieure aura peu de prix à ses yeux, si vous la glorifiez vous-même. Mettez-la au-dessus de tout en toute chose, en beauté, en intelligence; et vantez-la. Par là vous l'amènerez à ne faire aucune attention aux étrangers, à dédaigner tout ce qui n'est pas vous-même. Enseignez-lui la crainte de Dieu : tout le reste s'ensuivra en abondance, et les prospérités rempliront votre demeure. Si nous cherchons les biens éternels, les biens périssables ne nous feront pas défaut : « Cherchez d'abord le « royaume de Dieu, et toutes ces choses vous « seront données par surcroît ». (Matth. VI, 33.) Que devront être les enfants issus de parents aussi vertueux; les esclaves attachés au service de tels maîtres; enfin, tout ce qui les approche! Toutes ces personnes ne seront-elles pas, elles aussi, comblées de prospérités de tout genre? En général, les serviteurs se modèlent sur leurs maîtres, affectent leurs passions, aiment ce qu'ils leur ont appris à aimer, parlent comme eux, vivent comme eux. Si nous travaillons à nous modeler ainsi nous-mêmes, les yeux fixés sur les Ecritures, elles nous donneront les leçons les plus instructives : par là, nous pourrons plaire au Seigneur, passer vertueusement toute la vie présente, et obtenir enfin les biens promis à ceux qui aiment Dieu : desquels puissions-nous tous être jugés dignes, par la grâce et la bonté de Notre-Sei-

gneur Jésus-Christ, avec qui gloire, puissance, honneur au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXI.

ENFANTS, OBÉISSEZ A VOS PARENTS DANS LE SEIGNEUR ; CAR CELA EST JUSTE. HONORE TON PÈRE ET TA MÈRE (C'EST LE PREMIER COMMANDEMENT FAIT AVEC UNE PROMESSE), AFIN QUE BIEN T'ARRIVE, ET QUE TU VIVES LONGTEMPS SUR LA TERRE. (VI, 1-3, 4.)

Analyse.

1 et 2. De l'obéissance et du respect filial.
3. De l'éducation.— Danger des études profanes quand on n'y allie point celle des saintes Ecritures.
4. Réfutation de l'objection tirée de ce que l'enfant est destiné à vivre dans le monde. — Exemples divers : le saint solitaire Julien. — Que les parents peuvent être responsables de l'indocilité de leurs enfants.

1. Celui qui façonne une statue, donne la première place à la tête; puis vient le cou; enfin les pieds. Saint Paul ne procède pas autrement dans ce discours. Il a parlé de l'homme, il a parlé de la femme, puissance subordonnée : il passe au troisième degré de la hiérarchie, les enfants. Car si la femme a pour maître le mari, les enfants sont soumis à la fois au mari et à la femme. Considérez donc ce que dit l'apôtre : « Enfants, obéissez « à vos parents dans le Seigneur. C'est le pre« mier commandement fait avec une pro« messe ». Il ne parle plus ici du Christ ni des choses d'en-haut : car il s'adresse à des esprits faibles encore ; par la même raison, il ne prolonge pas son exhortation : il sait que les enfants sont incapables de suivre un long discours. De même, il ne dit rien du royaume de Dieu : car, à cet âge, on n'est pas apte à entendre ce langage. Il se borne à la promesse la plus flatteuse pour une âme enfantine, celle d'une longue vie. En effet, si l'on venait à s'enquérir de la raison pour laquelle il a passé le royaume de Dieu sous silence, et s'est borné à répéter le précepte contenu dans la loi, nous répondrions que c'est à cause de l'âge de ceux à qui il s'adresse, et parce que, à supposer que le père et la mère soient dans des dispositions conformes à la loi qu'il leur donne, la soumission des enfants ne sera pas bien difficile à obtenir. Car, partout où la base est solide, le début heureux, le reste marche aisément et régulièrement. Le difficile, c'est de jeter les bases, de poser les fondements. « Enfants, « obéissez à vos parents dans le Seigneur », c'est-à-dire, selon le Seigneur; ou encore : C'est Dieu qui vous l'ordonne. Mais s'ils ordonnent des actions criminelles? D'abord il n'arrive jamais qu'un père, fût-il criminel lui-même, donne des ordres semblables; de plus, Paul a prévenu cette objection en disant : « Dans le Seigneur », c'est-à-dire, dans les choses qui n'offensent pas Dieu ; en sorte que, si le père est païen ou hérétique, il ne faut plus lui obéir : car l'obéissance ne serait plus selon le Seigneur.

Mais comment Paul peut-il dire : « C'est le « premier commandement ». Le premier commandement, n'est-ce pas : Tu ne commettras point l'adultère, tu ne tueras point? En disant : « Le premier », Paul ne pense point au rang de ce précepte, mais à la promesse qu'il

renferme. Les précédents ne proposent aucune récompense, attendu qu'ils ne regardent que des fautes à éviter; mais une récompense est attachée à celui-ci, comme prescrivant de bonnes œuvres. Et voyez quel merveilleux fondement assigné à la vertu, que le respect des parents! Rien de plus naturel. Quand le législateur nous a détournés des mauvaises actions, il commence par nous acheminer aux bonnes, par ce précepte du respect filial, attendu qu'après Dieu c'est à nos parents que nous devons la vie. C'est donc à bon droit qu'ils recueilleront les prémices de nos vertus: les autres hommes ne doivent venir qu'après. Quiconque manque à ce premier devoir, ne saura jamais se bien conduire vis-à-vis des étrangers. Après avoir ainsi indiqué aux enfants leurs obligations, Paul arrive aux parents, et dit : « Et vous, pères, ne provoquez « point vos enfants à la colère, mais élevez-les « dans la discipline et la correction du Sei« gneur (4) ».

Il ne dit pas : Aimez-les : cette prescription serait superflue; la nature parle assez haut, quelle que soit d'ailleurs la volonté. Que dit-il donc? « Ne provoquez point vos enfants à la « colère », comme font tant d'hommes qui déshéritent les leurs, les renient, les oppriment, les traitent enfin en esclaves, et non en hommes libres. De là ce précepte : « Ne pro« voquez point vos enfants à la colère ». Ensuite, ce qui est l'essentiel, il montre à quelles conditions ils seront obéissants, faisant tout dépendre de leurs chefs, de leurs maîtres. Tout à l'heure il montrait que la soumission de la femme est l'œuvre du mari; et c'est même pour cela qu'il s'adresse surtout au mari, l'exhortant à se concilier sa femme par l'empire de la tendresse. De même ici il ramène tout encore au même principe, en disant : « Mais élevez-les dans la discipline et « dans la correction du Seigneur ». Voyez-vous comme les biens charnels viennent s'ajouter aux biens spirituels une fois acquis? Vous voulez rendre votre fils obéissant? Commencez par l'élever dans la discipline et la correction du Seigneur : ne croyez pas inutile de lui faire entendre les saintes Ecritures; car voici tout d'abord l'enseignement qu'il en recevra : « Honore ton père et ta mère ». Vous ne ferez donc qu'agir dans votre intérêt. Ne dites pas : C'est bon pour des moines; est-ce que j'en veux faire un moine? Il n'est pas nécessaire qu'il devienne moine. Pourquoi craindre ce qui est si profitable? Faites-en un chrétien. C'est surtout aux mondains qu'il importe de se pénétrer de ces leçons, surtout aux enfants : car l'étourderie est grande à cet âge, et cette étourderie est renforcée encore par l'influence des écrits profanes; lorsqu'ils y voient ceux que les païens vénèrent comme des héros, esclaves de leurs passions ou tremblants devant la mort; par exemple, un Achille repentant, mourant pour sa concubine [1]; tel autre qui s'enivre; que sais-je encore? Ce n'est donc pas trop des remèdes dont je parle.

2. N'est-il pas absurde, quand nous avons soin d'envoyer nos enfants à l'école, de les mettre en apprentissage, quand nous ne négligeons rien pour cela, de ne pas les élever dans la discipline et la correction du Seigneur? Aussi sommes-nous les premiers à recueillir les fruits de cette éducation, et nous avons des fils présomptueux, intempérants, indociles, grossiers. Croyez-moi, procédons autrement, et, suivant l'avis de l'apôtre, instruisons-les dans la science du Seigneur. Donnons-leur l'exemple, et que, dès l'âge le plus tendre, ils lisent, ils étudient les divines Ecritures. Hélas! à force de vous répéter cela, je vous parais radoter. N'importe, je ne cesserai d'accomplir mon œuvre. Pour quelle raison, dites-moi, n'imitez-vous pas les anciens? Vous surtout, femmes, imitez les femmes admirables de ce temps. Vous avez mis au jour un enfant? Suivez l'exemple d'Anne : Voyez ce qu'elle fit tout d'abord : elle le conduisit au temple. Qui de vous ne préférerait pas mille fois à une domination exercée sur le monde entier le bonheur d'avoir en son fils un second Samuel? Et comment faire, dira-t-on, pour le rendre tel? Pourquoi serait-ce impossible? Le seul obstacle, c'est que vous ne le voulez pas, que vous ne le remettez pas en des mains capables d'en faire un autre Samuel. Et qui le pourrait? direz-vous. Dieu : c'est à Dieu qu'Anne confia son fils. Car Héli lui-même n'était pas des plus aptes à cette éducation, puisqu'il ne put pas la donner à ses propres fils; mais ce qu'il n'avait pu faire, la foi d'une femme, son zèle, l'opéra. C'était son premier, son unique enfant, elle ignorait si elle en au-

[1] Ce qu'il y a d'obscur ou d'inexact dans ces allusions peut provenir d'une altération de texte, tout aussi bien que d'une ignorance réelle ou feinte.

rait d'autres. Pourtant, elle ne dit pas : J'attendrai que mon fils ait grandi, afin qu'il voie le monde ; je le laisserai jouir des années de son enfance. Anne écarta toutes ces pensées, et ne songea qu'à une chose, à consacrer tout d'abord à Dieu cette offrande spirituelle.

Hommes, rougissons de trouver chez une femme tant de sagesse : elle offre son fils à Dieu, et le laisse dans le temple. Si son mariage lui valut tant de gloire, c'est qu'elle avait commencé par chercher les biens spirituels, c'est qu'elle avait offert ses prémices : voilà pourquoi son sein devint fécond, et lui donna d'autres enfants encore : voilà pourquoi elle vit Samuel illustre dans le monde même. Car si les hommes reconnaissent les hommages qu'on leur rend, ne doit-il pas en être ainsi de Dieu, à plus forte raison, lui qui fait du bien même à ceux qui le négligent? Jusques à quand serons-nous chair? jusques à quand vivrons-nous penchés vers la terre? Faisons tout passer après les soins que nous devons à nos enfants, après l'éducation qu'il faut leur donner dans la discipline et la correction du Seigneur. Si nous leur apprenons tout d'abord la vraie sagesse, ce sera pour eux une fortune, une gloire qui effaceront les plus brillantes. Vous leur rendrez un moindre service en leur enseignant un métier ou les sciences profanes, qui les mettront en état de s'enrichir, qu'en leur enseignant l'art de mépriser les richesses. Si vous voulez qu'ils soient riches, prenez-vous-y de cette manière. Car le riche n'est pas celui qui a beaucoup de besoins et beaucoup de ressources, mais celui qui n'a besoin de rien. Voilà ce que vous devez enseigner à votre fils : nul trésor n'égale celui-là.

Ne visez pas à ce qu'il se signale dans les études profanes, mais occupez-vous de lui apprendre à mépriser la gloire du monde : vous le rendrez ainsi capable de s'illustrer. Riche ou pauvre, tout le monde peut en faire autant : ce n'est pas affaire d'école ni de doctrine, mais œuvre de la divine parole. Ne visez pas à ce que votre fils vive longuement ici-bas, mais à ce que là-haut il vive éternellement. Assurez-lui les grands biens, sans vous inquiéter des petits. Ecoutez Paul qui vous dit : « Elevez-les dans la discipline et la correction « du Seigneur ». Ne vous inquiétez pas d'en faire un orateur, mais faites-en un sage. On peut, sans inconvénient, n'être pas un orateur : mais si l'on n'est pas un sage, à quoi bon toute la rhétorique du monde? On a besoin de bonnes mœurs, et non de beau langage ; de vertu, non d'éloquence ; d'œuvres, non de paroles. Voilà ce qui procure le royaume, voilà ce qui assure la possession des biens véritables. Au lieu d'aiguiser votre langue, purifiez votre âme. Ce n'est pas que je proscrive absolument ce genre d'études, mais il ne faut pas qu'on s'y adonne exclusivement. Ne vous figurez pas que les moines seuls aient besoin des leçons des Ecritures : il n'est rien qui soit plus nécessaire aux enfants qui vont entrer dans le monde. Si un vaisseau bien équipé, un bon pilote, des matelots sont utiles non à celui qui ne s'éloigne pas du port, mais à celui qui est toujours en mer : il en est de même à l'égard du moine et du mondain. L'un est, pour ainsi dire, dans un port tranquille ; il vit exempt des soucis de la vie, à l'abri de toutes les tempêtes. L'autre est constamment en mer, il passe son existence au milieu des flots, en lutte avec les vagues : il faut qu'il soit prémuni quand bien même il n'aurait pas besoin de défense, ne fût-ce que pour fermer la bouche à autrui.

3. Ainsi donc, plus on sera haut placé dans ce monde, plus on aura besoin de cette éducation. Né dans le palais des rois, on s'y verra entouré de païens, de philosophes, hommes enflés de gloire mondaine, comme dans un lieu rempli d'hydropiques. Tels sont les cours : on n'y trouve qu'orgueil et vanité ; qui n'a pas ces vices, s'efforce de les acquérir. Représentez-vous votre fils entrant dans ce séjour, muni, comme un excellent médecin, de tous les instruments propres à guérir la fièvre générale, s'approchant de chacun, s'entretenant avec lui, et guérissant sa maladie au moyen du contre-poison des Ecritures, et du langage de la vraie sagesse. Car, en ce qui regarde le moine, à qui parlera-t-il? Aux murs, aux toits? au désert, aux forêts? aux oiseaux, aux arbres? Une telle éducation n'est donc pas absolument indispensable au solitaire : néanmoins il tâche de se la donner, non pour la communiquer aux autres, mais dans son propre intérêt. Ce sont donc les gens du monde qui en ont particulièrement besoin : en effet, ce sont eux qui sont le plus exposés au péché. De plus, si vous voulez le savoir, dans le monde même, une telle science sera très-avantageuse à votre enfant. Car tous le respecteront après l'avoir entendu parler de la sorte, lorsqu'ils le ver-

ront traverser le feu sans se brûler, et rester insensible à l'ambition : alors cette autorité qu'il ne désire point viendra le trouver, et le roi aura une grande déférence pour lui. Un homme pareil ne peut échapper aux regards. Parmi des gens en santé, l'homme sain peut demeurer caché aux yeux ; mais qu'il soit entouré de malades, la renommée ne peut manquer de porter son nom jusqu'aux oreilles du roi, qui chargera cet homme rare d'un vaste gouvernement.

Instruits de ces vérités, élevez vos enfants dans la discipline et la correction du Seigneur. Mais un tel est pauvre? Eh bien! qu'il reste pauvre : il ne sera pas inférieur pour cela aux habitants des palais : on l'admirera, sans qu'il soit le convive des rois, et bientôt il parviendra à cette dignité que le libre arbitre confère, et non l'élection. Si des hommes qui ne valent pas trois oboles, des cyniques, professant une philosophie qui ne vaut pas davantage (je parle de la philosophie des païens), ou plutôt en affichant le nom, font rentrer bien des gens en eux-mêmes, avec leur grossier manteau, et leur chevelure inculte, que sera-ce du philosophe véritable? Si une vaine apparence, si une ombre de philosophie possède un tel pouvoir, qu'adviendra-t-il, du moment que nous aurons embrassé la vraie, la pure philosophie? Ne serons-nous pas les objets du respect général? Ne nous confiera-t-on pas avec pleine sécurité biens, femmes, enfants? Mais il n'y a pas, non, il n'y a pas aujourd'hui de philosophe pareil : c'est donc en vain que nous chercherions quelque part un exemple. Il en est parmi les moines, il n'en est pas dans le monde. Qu'il y en a parmi les solitaires, j'en pourrais produire de nombreuses preuves : je me bornerai à vous en fournir une.

Vous connaissez sans doute, ou de vue, ou, tout au moins, par ouï-dire, l'homme dont je veux parler : l'admirable Julien. C'était un paysan, de basse naissance, de basse condition ; absolument étranger aux études profanes, mais tout rempli de la philosophie véritable. Quand il entrait dans les villes, ce qui arrivait rarement, l'affluence était plus grande que s'il se fût agi d'un rhéteur, d'un sophiste, de quelque personnage que ce fût. Mais que dis-je? son nom même n'est-il pas encore aujourd'hui plus glorieux que celui du plus illustre monarque? Eh bien! si l'on voit de pareilles choses dans ce monde, dans ce monde où le Seigneur ne nous a promis aucun bien, où il nous a proclamés étrangers, songeons quelles sont aux cieux les récompenses réservées à de pareils hommes. S'ils obtiennent tant d'honneurs dans un séjour qu'ils ne font que traverser, de quelle gloire ne jouiront-ils pas dans leur patrie? S'ils rencontrent tant de vénération aux lieux où la tribulation leur est promise, quel repos ne goûteront-ils pas là où les vrais honneurs leur sont promis? Vous voulez maintenant que je vous cite des mondains? Mais, à l'heure qu'il est, les exemples nous font défaut : non qu'il manque absolument de mondains vivant honnêtement ; mais aucun n'a atteint le faîte de la sagesse. Je vous renverrai donc aux exemples donnés par les saints de l'ancien temps. Combien d'hommes ayant femmes et enfants ont égalé ceux que je vous cite! Mais il n'en est plus ainsi « à cause de la « détresse présente », comme dit notre saint. Qui voulez-vous donc que je vous nomme? Noé, ou Abraham? le fils du premier, ou celui du second? ou encore Joseph? Ou bien voulez-vous que je passe aux prophètes? à Moïse? à Isaïe?

4. Si vous le trouvez bon, nous nous porterons du côté d'Abraham, que l'on nous cite toujours entre tous. N'avait-il pas une femme? N'avait-il pas des enfants? Je ne fais que vous renvoyer ce que vous nous dites à nous-mêmes. Il avait une femme, mais ce n'est pas en cela qu'il était admirable : il était riche, mais ce n'est pas pour cela qu'il plut à Dieu ; il eut des enfants, mais ce n'est pas comme père qu'il a mérité le nom de bienheureux ; il avait trois cent dix-huit esclaves, mais ce n'est pas pour cette raison qu'on l'admirait. Pour quelle raison, alors? Pour son hospitalité, son dédain des richesses, sa modération. Quel est en effet, dites-moi, le propre d'un sage? n'est-ce pas de mépriser l'argent et la gloire? de s'élever au-dessus de l'envie, de toutes les passions? Eh bien! faisons comparaître Abraham au milieu de nous, examinons-le, et montrons quel philosophe c'était. D'abord il comptait pour rien sa patrie : « Sors de ton pays, et de ta fa« mille », lui fut-il ordonné ; et aussitôt il s'en alla. Il n'était pas attaché à sa maison, ni par habitude, ni autrement : sans quoi il ne l'eût pas quittée. Plus que personne il faisait bon marché de la gloire et des richesses ; vainqueur dans une guerre, pressé de recueillir les dépouilles de l'ennemi, il dédaigna de le faire.

Son fils, de même, ne dut pas sa gloire à ses richesses, mais à son hospitalité ; à ses enfants, mais à son obéissance; à sa femme, mais à la stérilité de sa femme. Ils comptaient pour rien la vie présente, ne thésaurisaient point, dédaignaient tout. Dites-moi, quelles sont les plus précieuses des plantes? ne sont-ce pas celles qui tirent leur force d'elles-mêmes, qui ne redoutent ni la pluie, ni la grêle, ni les vents, ni aucune intempérie de ce genre, et qui, debout, bravent tous ces assauts, sans avoir besoin de rempart ni d'échalas? Voilà le sage, voilà la richesse dont je parle : le sage ne possède rien, et possède tout : il a tout, et n'a rien. Un mur est une chose extérieure, une haie n'est pas un rempart naturel, mais une défense d'emprunt. Mais, dites-moi, qu'est-ce qu'un corps vigoureux? n'est-ce pas celui qui jouit d'une santé parfaite, qui peut résister et à la faim, et à la réplétion, et à la chaleur, et au froid? ou bien celui qui est exposé à toutes ces influences, et a besoin de cuisiniers, de tisserands, de chasseurs, de médecins, pour se maintenir en santé? Le riche, le vrai sage, c'est l'homme qui sait se passer de toutes ces choses. Voilà pourquoi notre saint a dit : « Elevez-les dans la discipline et la correction « du Seigneur ». Ne vous environnez donc point de remparts : la gloire, la richesse, les voilà... Que l'échalas vienne à tomber, ce qui ne manque pas, la plante reste nue et sans défense; et ces précautions passées, loin de lui rendre aucun service, lui ont été, au contraire, nuisibles. Car ce sont précisément ces remparts qui, en l'empêchant de s'accoutumer à braver les assauts des vents, sont cause qu'elle succombe maintenant.

Ainsi donc la richesse nous est plus nuisible que profitable, en ce qu'elle nous empêche de nous exercer à braver les vicissitudes de la vie. Mettons donc nos enfants en état de résister à tout, de ne pas se laisser déconcerter par les accidents; élevons-les dans la discipline et la correction du Seigneur : nous en serons amplement récompensés. Si l'on voit combler d'honneurs les hommes qui font la statue des rois ou peignent leur image : nous, qui parons en nous-mêmes l'image de Dieu, ne jouirons-nous pas de mille biens, si nous atteignons à la ressemblance? Cette ressemblance, c'est la vertu, à laquelle nous parviendrons si nous enseignons à nos enfants à être hommes de bien, exempts de colère et de ressentiment; comme Dieu lui-même, bienfaisants, charitables, indifférents aux biens du monde. Appliquons-nous de toutes nos forces à les façonner ainsi que nous-mêmes, à les régler sur le devoir : songeons, en effet, avec quelle assurance nous pourrons alors comparaître au tribunal du Christ. Si celui qui a des enfants indociles est indigne de l'épiscopat, à bien plus forte raison l'est-il du céleste royaume. Eh quoi! dira-t-on : si notre femme, si nos enfants sont insoumis, nous aurons à en rendre compte? Oui, si nous n'avons pas fait scrupuleusement tout ce qui était en nous; car il ne suffit pas pour notre salut que nous ayons été vertueux nous-mêmes. Si celui qui n'avait pas placé l'unique talent fut puni par cela même, il est clair qu'il ne suffit pas pour notre salut que nous ayons été vertueux de notre côté. Occupons-nous donc de nos femmes, veillons avec le plus grand soin sur nos enfants, sur nos serviteurs, sur nous-mêmes, et dans nos efforts pour régler notre conduite et la leur, prions Dieu afin qu'il nous vienne en aide. S'il nous voit occupés, empressés à cette œuvre, il nous secondera : s'il nous trouve indifférents, il ne nous tendra pas la main. Car Dieu ne nous porte pas secours quand nous dormons : il ne nous assiste que lorsque nous faisons effort nous-mêmes. On n'aide pas une personne qui se repose. Mais c'est au bon Dieu qu'appartient le pouvoir d'assurer le succès de notre œuvre, afin que nous soyons tous jugés dignes d'obtenir les biens promis, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui gloire, puissance, honneur au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXII.

SERVITEURS, OBÉISSEZ A VOS MAÎTRES SELON LA CHAIR, AVEC CRAINTE ET TREMBLEMENT, DANS LA SIMPLICITÉ DE VOTRE CŒUR, COMME AU CHRIST MÊME, LES SERVANT NON A L'ŒIL, COMME POUR PLAIRE AUX HOMMES, MAIS COMME DES SERVITEURS DU CHRIST, ACCOMPLISSANT DE CŒUR LA VOLONTÉ DE DIEU ; FAISANT VOTRE SERVICE DE BON GRÉ, COMME POUR LE SEIGNEUR, ET NON POUR LES HOMMES, SACHANT QUE CHACUN RECEVRA DU SEIGNEUR LA RÉCOMPENSE DE TOUT LE BIEN QU'IL AURA FAIT, QU'IL SOIT ESCLAVE OU LIBRE. (VI, 5-8, JUSQU'A 13.)

—

Analyse.

1-3. De la servitude. — Devoirs des serviteurs. — Origine de la servitude.
4-5. De la lutte contre le diable.

1. Ainsi donc ce n'est pas seulement le mari, la femme, les enfants, ce sont encore les serviteurs dont les vertus importent à l'harmonie et à la bonne direction du ménage. Aussi le bienheureux Paul n'a-t-il eu garde de négliger cette partie : s'il n'y arrive qu'en dernier lieu, il ne fait que suivre l'ordre de la hiérarchie. Son discours aux serviteurs est long, et non plus sommaire, comme son exhortation aux enfants; il est aussi d'un ordre beaucoup plus élevé : car ce n'est pas ici-bas, mais dans la vie future que Paul leur promet leur bonheur : « Sachant », dit-il, « que chacun recevra du Seigneur la récom« pense de tout le bien qu'il aura fait ». C'est la sagesse même qu'il enseigne à ces hommes inférieurs, à la vérité, aux enfants en ce qui regarde la condition, mais supérieurs en intelligence. « Serviteurs, obéissez à vos « maîtres selon la chair ». Tout d'abord il relève l'âme affligée, tout d'abord il la console. Ne gémis pas, dit-il, de te voir au-dessous de la femme et des enfants : ta servitude est purement nominale : la domination à laquelle tu es soumis est une domination selon la chair, éphémère, de courte durée, comme tout ce qui est charnel. « Avec crainte et trem« blement ». Voyez-vous la différence entre la crainte qu'il requiert chez la femme, et celle qu'il exige des serviteurs? Pour ce qui est des femmes, il se borne à dire : « Que la femme « craigne son mari »; mais ici il insiste : « Avec « crainte et tremblement ». — « Dans la sim« plicité de votre cœur, comme au Christ « même ». Toujours la même expression. Qu'est-ce à dire, ô bienheureux Paul? C'est notre frère, il a été comblé des mêmes biens, il fait partie du même corps que nous; ou plutôt, il est le frère, non de son maître, mais du Fils même de Dieu ; il a sa part de tous les bienfaits et vous dites : « Obéissez à vos maî« tres selon la chair avec crainte et tremble« ment? » C'est justement pour cela que je le dis, répondra-t-il. Si je prescris aux hommes libres de se soumettre les uns aux autres en vue de la crainte de Dieu (« Soumis les uns « aux autres dans la crainte de Dieu », dit-il plus haut); si je prescris à la femme de craindre son mari, bien qu'elle soit son égale en dignité ; à plus forte raison dois-je imposer la même obligation au serviteur. Ce n'est pas là une humiliation, c'est au contraire la première des noblesses, celle qui consiste à savoir s'abaisser, à rester fidèle à la modération, à céder au prochain. On a vu même des hommes libres servir leurs égaux avec crainte et tremblement. « Dans la simplicité de votre cœur». Fort bien : car on peut servir avec crainte et

tremblement, non par bienveillance, mais pour se soumettre à la nécessité. Beaucoup, quand ils le peuvent sans se trahir, font du tort à leurs maîtres.

C'est ce genre de fraude que Paul prévient en disant : « Dans la simplicité de votre cœur, « comme au Seigneur ; les servant non à l'œil « comme pour plaire aux hommes, mais « comme des serviteurs du Christ, accomplis- « sant de cœur la volonté de Dieu, faisant « votre service de bon gré, comme pour le « Seigneur et non pour les hommes ». Voyez combien de mots il lui a fallu pour inspirer ces bons sentiments : « De bon gré, de cœur ». En ce qui regarde la crainte et le tremblement, on trouve bon nombre de serviteurs qui n'en manquent pas vis-à-vis de leurs maîtres : les menaces du maître suffisent pour amener ce résultat. Mais Paul dit en outre : Montre que tu sers en serviteur, non d'un homme, mais du Christ ; fais que le mérite soit le tien, et non celui de la nécessité. C'est ainsi qu'il est recommandé à celui qui est maltraité, de se conduire ensuite de manière que cette épreuve tourne à son profit et à l'honneur de sa volonté. En effet, comme celui qui donne un soufflet n'est pas incité à cela par la volonté de celui qu'il outrage, mais par sa propre méchanceté, il nous est conseillé de tendre l'autre joue, afin de montrer que nous n'avons pas reçu l'offense à contre-cœur. Car celui qui ajoute volontairement à son affront, s'approprie ce qui n'était pas d'abord son ouvrage, en tendant l'autre joue, non content d'endurer le premier soufflet. La patience pourra, à la rigueur, être attribuée à la crainte : mais ceci ne pourra l'être qu'à une admirable sagesse ; et par là on fera voir que c'est aussi par sagesse qu'on a patienté. En ce qui concerne les esclaves, eux aussi doivent faire voir que leur résignation à la servitude est volontaire et non inspirée par une pure complaisance. Un complaisant n'est pas serviteur du Christ ; un serviteur du Christ ne songe pas à plaire aux hommes. Quel serviteur de Dieu pourrait s'inquiéter de cela ? Qui, s'en inquiétant, pourrait être serviteur de Dieu ? « De cœur, servant de bon « gré ». Remarquez ces paroles : car on peut servir même en simplicité de cœur, et ne pas manquer à ses devoirs, sans pour cela faire tout son possible : on peut se borner à remplir strictement ses obligations : voilà pourquoi Paul demande qu'on serve de bon cœur, non par nécessité, volontairement, et non parce qu'on y est contraint. Si vous servez ainsi de bon gré, avec zèle, de cœur, à cause du Christ, vous n'êtes plus en servitude : cette servitude-là n'est autre que celle de Paul, qui s'écrie quelque part, tout libre qu'il était : « Nous ne nous prêchons pas nous-mêmes, « mais Jésus-Christ Notre-Seigneur ; nous dé- « clarant nous-mêmes vos serviteurs par Jé- « sus ».

2. Voyez comme il vous relève de l'humiliation attachée à la servitude. Celui à qui l'on prend ses biens, s'il ajoute encore par des présents à ce qu'on lui a pris, ne passe plus pour la victime d'un vol, mais pour un homme généreux ; on cesse de le plaindre pour l'admirer : et son bienfait fait plus de honte au voleur, que n'a pu lui en faire, à lui, le larcin dont il a été dupe. De même pour le serviteur : s'il prodigue son activité, il fera voir sa grandeur d'âme ; et en montrant qu'il n'a pas senti sa perte, il fera rentrer en lui-même le détenteur de son bien. Servons donc nos maîtres en vue du Christ. « Sachant que chacun « recevra du Seigneur la récompense de tout « le bien qu'il aura fait, qu'il soit esclave « ou libre ». Comme il était vraisemblable que beaucoup de maîtres, en qualité d'infidèles, ne seraient point touchés ni reconnaissants de la soumission de leurs esclaves, voyez comme il console ceux-ci et les empêche de douter de la rémunération, de désespérer de la récompense. De même que les obligés qui ne rémunèrent point leurs bienfaiteurs, les rendent créanciers de Dieu : ainsi les maîtres ne récompensent jamais mieux vos services que s'ils les laissent sans récompense : car alors c'est Dieu qui devient débiteur.

« Et vous, maîtres, faites de même envers « eux (9) ». Qu'est-ce à dire : De même ? C'est-à-dire, servez-les avec zèle. Il est vrai qu'il n'emploie pas le mot, « Servir », mais par cette expression, « De même », il indique la même chose : le maître est lui-même un serviteur. Et que ce ne soit point par respect humain, mais avec crainte et tremblement, entendez, vis-à-vis de Dieu, redoutant qu'il ne vous reproche un jour votre dureté envers vos serviteurs. « Leur épargnant les menaces ». Ne soyez pas durs, veut-il dire, ni inhumains : « Sachant que le même Seigneur, le leur et le « vôtre est dans le ciel ». Ah ! quelle idée cela

suggère ! quelle crainte cela réveille ! En d'autres termes, il vous sera mesuré avec la mesure dont vous vous serez servi vous-même. Craignez de vous entendre dire : « Mauvais « serviteur, je t'ai remis toute cette dette ». — « Et qu'il n'y a pas chez lui acception de per- « sonnes ». C'est comme s'il disait : N'allez pas croire qu'il vous pardonne ce que vous aurez fait à votre esclave, à cause de cette qualité d'esclave. Car si les lois du monde, si les lois humaines mettent une différence entre la classe des hommes libres et celle des esclaves, la loi du Maître commun ignore ces distinctions, bienfaisante qu'elle est pour tous également, et assurant à tous part égale.

Que si l'on demande maintenant d'où vient la servitude, et comment elle s'est introduite dans la société humaine (questions fort goûtées de certaines personnes, et qui piquent vivement leur curiosité), je vous dirai : c'est l'avarice, la cupidité insatiable, ce sont les passions basses qui ont engendré la servitude. Noé n'avait pas de serviteur, ni Abel, ni Seth, ni les patriarches suivants. — L'origine de ce fait est un péché, l'irrévérence à l'égard des parents. Ecoutez, enfants, comme quoi vous méritez de devenir esclaves, dès que vous êtes fils ingrats. Vous perdez alors tous les priviléges de votre naissance : car on cesse d'être fils, du moment où l'on manque à son père. Mais si l'on cesse, dans ce cas, d'être fils, comment restera-t-il fils, celui qui offense notre Père véritable ? Il perd les droits de sa naissance, il est coupable envers la nature. Ensuite la guerre et les combats ont fait des prisonniers. Mais Abraham avait des serviteurs ? dira-t-on. Oui, mais il ne les traitait pas en serviteurs. Voyez comme Paul fait tout dépendre du chef : la femme, il faut qu'il l'aime ; les enfants, il faut qu'il les élève dans la discipline et la correction du Seigneur ; les serviteurs : « Sachant « que le même Seigneur, le leur et le vôtre « est dans le ciel ». Soyez donc bons et cléments, comme étant vous-mêmes des serviteurs. Maintenant, si vous le permettez, je vous répéterai au sujet des serviteurs, ce que j'ai dit précédemment des enfants : enseignez-leur la piété, et le reste ne manquera pas de venir à la suite.

Mais aujourd'hui, si l'on va au théâtre ou au bain, on traîne après soi tous ses serviteurs ; si l'on va à l'Eglise, il n'en est pas de même ; on ne les force pas de venir ici, d'écouter la parole. Et comment l'esclave écouterait-il, quand le maître lui-même a l'esprit tourné ailleurs ? Vous venez d'acheter un esclave ? prescrivez-lui d'abord ce que Dieu même commande, la douceur envers ses compagnons de servitude, le zèle pour la vertu. Chaque maison est une cité : chacun est roi dans sa maison. Qu'il en est ainsi de la maison des riches qui ont domaines, intendants, gérants sur gérants, c'est chose manifeste : mais je prétends que la maison du pauvre est elle-même une cité. Là aussi, il y a plusieurs autorités : par exemple, le mari a pouvoir sur la femme, la femme sur les serviteurs, les serviteurs sur leurs femmes ; les femmes et les maris sur leurs enfants. Ne vous semble-t-il pas qu'il est comme un roi, cet homme qui compte toute une hiérarchie de magistrats sous ses ordres, et n'a-t-il pas plus besoin que personne de savoir administrer et gouverner ? Celui qui connait à fond cet art, sait aussi choisir des magistrats capables, et il ne manquera pas de faire de bons choix. Or, il y a dans la maison, comme un autre roi sans diadème, la femme ; et celui qui saura choisir ce roi, n'aura pas de peine à bien gouverner tout le reste. « Du reste, mes frères, fortifiez-vous « dans le Seigneur (10) ». Il parle toujours ainsi, quand son discours approche de la fin.

3. N'avais-je pas raison de vous dire tout d'abord que la maison de chacun est une armée au complet ? Voyez plutôt ; chaque officier mis à son rang, voici maintenant que Paul arme les troupes, et les mène au combat. Si personne n'empiète sur le commandement d'autrui, si chacun reste à sa place, tout sera pour le mieux. « Fortifiez-vous dans le Sei- « gneur, et dans la puissance de sa vertu » ; c'est-à-dire dans l'espoir en lui, grâce à son assistance. Après toutes ces prescriptions : ne craignez point, ajoute Paul, mettez votre espérance dans le Seigneur, et il vous rendra tout aisé. « Et revêtez-vous de l'armure de « Dieu, afin de pouvoir tenir contre les em- « bûches du diable (11) ». Il ne dit pas : Contre les attaques, contre les assauts, mais : « Con- « tre les embûches ». C'est que cet ennemi ne nous fait pas une guerre ouverte, mais une guerre de surprises. Qu'est-ce à dire ? C'est-à-dire qu'il nous trompe, qu'il nous prend au piége, soit des paroles, soit des manœuvres, soit des feintes comme à la lutte. Par exemple, ce n'est jamais ouvertement qu'il nous

propose de pécher : il ne prononce pas le nom d'idolâtrie, il déguise la chose autrement, la dore, la masque par de belles paroles. Ainsi Paul anime les soldats, leur inspire le sang-froid, en nous persuadant que nous avons affaire à un adversaire habile, à un ennemi qui ne procède point par guerre ouverte, mais par surprise. Et tout d'abord il rappelle à ses disciples la nature et le nombre de leurs ennemis, afin d'exciter leur courage. S'il décrit ces ruses, s'il inspire le sang-froid aux soldats placés sous ses ordres, ce n'est pas pour les décourager, mais au contraire pour les enflammer d'ardeur. S'il se bornait à faire ressortir la puissance de l'ennemi, il pourrait provoquer le découragement : mais comme il a soin, avant et après, de montrer la possibilité de la victoire, il ne fait par là qu'exciter davantage le zèle. Car plus nous rendrons sensible aux yeux des nôtres la puissance de l'ennemi, plus nous animerons leur courage.

« Parce que nous n'avons point à lutter con-« tre la chair et le sang, mais contre les prin-« ces et les puissances, contre les dominateurs « de ce monde de ténèbres, contre les esprits « de malice au sujet des biens célestes (12) ». Après nous avoir excités par la description du combat qui nous attend, il nous enflamme par la peinture des récompenses promises à la victoire. En effet, après avoir dit que les ennemis sont redoutables, il ajoute qu'ils essaient de nous ravir un bien inestimable. Lequel ? C'est des récompenses célestes qu'il s'agit, non d'argent, ni de gloire : nos ennemis veulent nous asservir : de là une haine irréconciliable entre nous. Plus vive est l'ardeur guerrière, plus vive est la lutte, quand on combat pour de grands objets. En effet, par ces mots : « Au « sujet des biens célestes », entendez : Pour les biens célestes ; non que nos adversaires se proposent de les conquérir, mais ils veulent nous en priver. C'est comme si l'on disait, en parlant d'un contrat : Contrat passé « au sujet » de telle chose. Voyez combien la puissance de l'adversaire nous anime, nous rend vigilants : nous savons qu'il s'agit pour nous d'un grand trésor que la victoire peut nous assurer : c'est du ciel que l'ennemi travaille à nous chasser. Quels sont maintenant ces princes, ces puissances, ces dominateurs de ce monde de ténèbres ? Quelles ténèbres ? celles de la nuit ? Nullement, mais celles du vice... Nous étions ténèbres autrefois, dit l'Ecriture, pour désigner la perversité qui règne en ce monde : car là se borne son empire ; elle n'a point accès au ciel, ni dans la vie future.

S'il appelle nos ennemis « Maîtres du monde », ce n'est pas comme régnant sur le monde, mais comme auteurs du mal qui s'y commet. L'Ecriture désigne habituellement par « Monde » les mauvaises actions : par exemple le Christ dit : « Vous n'êtes pas de ce monde, comme « moi je ne suis pas du monde ». Est-ce à dire qu'ils n'étaient pas du monde ? qu'ils n'étaient pas revêtus de chair ? qu'ils n'habitaient pas le monde ? Et ailleurs : « Le monde me hait, « mais vous, il ne peut vous haïr ». (Jean, XVII, 14, et VII, 7.) Ici encore il désigne les mauvaises actions. Ou bien, par monde, il entend ici les méchants, particulièrement soumis au pouvoir des démons... « Contre les princes et « les puissances, contre les esprits de malice, « au sujet des biens célestes ». Il dit : Princes et puissances, par analogie avec les trônes, les dominations, les princes, les puissances d'en-haut. « A cause de cela, revêtez-vous de l'ar-« mure de Dieu, afin que vous puissiez, en « jour mauvais, résister, et rester vainqueurs « de tout (13) ». — « Jour mauvais », c'est-à-dire la vie présente ; il appelle ce temps mauvais, à cause du mal qui s'y fait. Il veut dire : Soyez toujours en armes. « Et rester vain-« queurs de tout » ; c'est-à-dire, vainqueurs des passions, des appétits déréglés, de tout ce qui nous tourmente... Il ne dit pas seulement vaincre, mais : « Rester vainqueurs » : il ne suffit pas de triompher, il faut rester debout après le triomphe, et ne pas retomber comme il est arrivé souvent en pareil cas. « Rester « vainqueurs de tout », et non d'une chose, sans l'être du reste : car après la victoire il faut encore tenir bon. Ce qu'on a abattu peut revivre, et se relever si nous ne restons pas fermes. L'ennemi est à terre, tant que nous sommes debout : tant que nous restons à notre poste, il ne se relève pas. « Revêtons l'armure de Dieu ».

4. Voyez-vous comme il nous rassure ? En effet, s'il est possible d'abattre l'adversaire et de tenir bon, pourquoi se dérober au combat ? Tiens bon après avoir renversé l'ennemi, et te voilà victorieux. Et ne vous étonnez pas de le voir s'étendre si longuement sur la puissance des ennemis : cette énumération n'est pas faite pour inspirer la crainte ou la pusillanimité, mais plutôt pour réveiller la noncha-

lance. « Afin que vous puissiez, en jour mau-« vais, résister ». C'est maintenant au temps qu'il a recours pour nous rassurer... C'est l'affaire d'un moment, dit-il : ainsi il faut tenir bon ; ne cédez pas à la fatigue après le carnage. Si la guerre est déclarée, si telles sont les phalanges ennemies, si ce sont des êtres incorporels que ces princes, ces maîtres du monde, ces esprits de malice, comment, dites-moi, vous abandonnez-vous à la mollesse, au relâchement? comment, désarmés, pourrons-nous vaincre? que chacun se répète cela chaque jour, dès que la colère ou la concupiscence le domineront, dès qu'il soupirera après les douceurs d'une existence frivole. Ecoutez saint Paul : « Nous n'avons point à lutter contre la chair et le sang, mais contre les princes et les puissances... Guerre plus terrible, lutte plus acharnée que les combats visibles. Songez depuis combien de temps votre ennemi lutte, dans quel but il combat, et tenez-vous sur vos gardes plus que jamais. Oui, dira-t-on : mais il faudrait bien que le diable n'existât pas : tout le monde serait sauvé. Ainsi parlent quelques âmes faibles en quête d'excuses. Vous devriez remercier Dieu, mon ami, d'être à même de triompher, si vous le voulez, d'un pareil adversaire : et loin de là, vous vous plaignez, vous parlez comme un soldat lâche et fainéant. Il ne tient qu'à vous de connaître les endroits faibles ; regardez partout, fortifiez-vous. Ce n'est pas seulement contre le diable, c'est encore contre ses puissances que vous avez à combattre. Et comment lutter contre les ténèbres? dira-t-on. En devenant lumière. Comment résister aux esprits de malice ? En devenant bons. Car la bonté s'oppose à la malice, et la lumière chasse les ténèbres : si nous sommes ténèbres nous-mêmes, nous serons pris infailliblement. Comment donc assurerons-nous notre triomphe? En devenant, par la force de notre libre arbitre, ce qu'ils sont naturellement, je veux dire exempts de sang et de chair : c'est ainsi que nous les vaincrons.

Comme probablement ceux à qui il écrivait comptaient beaucoup de persécuteurs, il leur dit : N'allez pas croire que ce sont ces hommes qui vous font la guerre. Les démons qui opèrent en eux, voilà nos ennemis, voilà ceux que nous avons à combattre. Par là, il produit deux effets : d'abord de les rendre plus ardents au combat, puis d'exciter leur colère contre l'ennemi. Et pourquoi avons-nous à combattre des ennemis pareils? Parce que nous avons de notre côté un auxiliaire invincible, la grâce de l'Esprit, et que nous avons été instruits dans l'art de combattre non les hommes, mais les démons. Mais si nous le voulons, nous n'aurons pas même besoin de lutter : il n'y a lutte que quand nous le voulons ; car telle est la vertu de celui qui habite en nous, qu'il a pu dire : « Je vous ai donné le pouvoir de mar-« cher sur les serpents et les scorpions, et sur « toute la puissance de l'ennemi ». (Luc, x, 19.) Il nous a donné toute liberté de lutter ou de ne pas lutter. Mais notre nonchalance est cause que nous avons à lutter. Car en ce qui concerne Paul, il n'avait pas à lutter, c'est lui-même qui nous l'apprend. « Qui nous sépa-« rera de l'amour de Jésus-Christ? la tribula-« tion, ou la détresse, ou la faim, ou la persécu-« tion, ou la nudité, ou le péril, ou le glaive? » (Rom. VIII, 35.) Ailleurs il dit : « Dieu écrasera « Satan sous vos pieds promptement ». (Rom. XVI, 20.) Il avait le diable sous ses ordres ; de là ces paroles : « Je te prescris au nom de « Notre-Seigneur Jésus-Christ, de sortir d'elle ». (Actes, XVI, 18.) Ce langage n'est pas celui d'un homme qui lutte. Car celui qui lutte n'est pas encore vainqueur, celui qui est vainqueur ne lutte plus. Il l'a dompté, asservi. Pierre ne luttait pas non plus contre le diable : il faisait mieux que lutter. Des fidèles, des catéchumènes n'avaient pas de peine, non plus, à en triompher. Aussi saint Paul dit-il : « Car nous « n'ignorons pas ses pensées ». (II Cor. II, 11.) C'est pourquoi il lui fut si supérieur en puissance. Il dit encore : « Il n'est pas étonnant « que ses ministres se transfigurent comme « des ministres de justice ». (Ibid. XI, 15.) Ainsi il connaissait tous ses stratagèmes ; rien ne pouvait le surprendre. « Déjà s'accomplit, « dit-il encore, le mystère d'iniquité ». Mais c'est contre nous-mêmes qu'il faut lutter. En effet, écoutez ces autres paroles : « Je suis convaincu que ni anges, ni princes, ni puissances, ni vertus, ni choses présentes, ni choses futures, ne pourront nous séparer de l'amour du Christ ». Il ne dit pas simplement : « Du Christ », mais bien : « De l'amour du Christ ». Car bien des gens passent pour être unis au Christ, qui ne l'aiment point. Non-seulement, dit-il, tu ne me persuaderas pas, tu ne me persuaderas pas même de l'aimer moins. Mais si les puissances d'en-haut n'avaient pas ce

pouvoir, qui donc aurait pu l'ébranler? Il ne dit pas qu'elles l'entreprennent, il parle par supposition : voilà pourquoi il dit : « Je suis « convaincu ». Il ne luttait pas, néanmoins il redoutait les piéges du malin. Ecoutez plutôt : « Je crains que, comme le serpent séduisit « Eve par son astuce, ainsi vos esprits ne se « corrompent et ne dégénèrent de la simpli- « cité qui est dans le Christ ». (II Corinth. XI, 3.) Oui, dira-t-on : mais, de plus, il emploie le même langage en parlant de lui-même : « Je « crains qu'après avoir prêché aux autres je ne « sois moi-même réprouvé ». Comment donc êtes-vous convaincu que personne ne vous séparera?

5. Voyez-vous que ce langage est celui de l'humilité, de la retenue? Déjà, en effet, il habitait le ciel : « Ma conscience ne me reproche rien » (I Cor. IV, 4), disait-il ; et encore : « J'ai terminé ma carrière ». (II Tim. IV, 7.) Ce n'est donc pas en cela que le diable l'entravait, mais en ce qui regardait ses disciples. Pourquoi? Parce que la domination du diable avait un complice dans leur propre libre arbitre. Sur ce terrain le diable était quelquefois vainqueur : mais plutôt ce n'est pas de Paul qu'il était vainqueur, c'est de l'apathie des tièdes. En effet, si Paul n'avait pas fait son devoir, par nonchalance où par toute autre raison, c'est lui qui aurait été vaincu : mais s'il ne négligeait rien et que seulement ses disciples fussent indociles, alors le diable triomphait non de Paul, mais de l'indocilité de ses disciples : ce n'est pas du médecin que la maladie avait raison, mais de la désobéissance du malade. Car, dès que le médecin a pourvu à tout, si le malade bouleverse tous ses arrangements, c'est lui qui est le vaincu, et non pas le médecin. Ainsi le diable n'a jamais triomphé de Paul. D'ailleurs nous devons nous tenir heureux même de pouvoir lutter. A la vérité, tel n'est pas le souhait qu'il forme pour les Romains : il leur dit : « Il écrasera Satan sous vos pieds prompte- « ment ». (Rom. XVI, 20.) Quant aux Ephésiens, c'est le vœu qu'il exprime en leur faveur : « A celui qui est puissant pour tout « faire bien au-delà de ce que nous deman- « dons ou concevons. ». (Eph. III, 20.) Celui qui lutte est encore en danger : d'ailleurs il doit se trouver heureux, s'il ne tombe pas. C'est quand nous aurons quitté ce monde, que nous jouirons du triomphe. Soit, par exemple, une passion mauvaise : la repousser loin de soi, l'éteindre, voilà qui est admirable : mais si c'est une chose impossible, du moins luttons, résistons sans relâche : si nous sortons du monde, luttant encore, nous sommes vainqueurs. Car il n'en est pas de même ici que dans l'arène : là, si vous ne renversez pas votre adversaire, vous n'êtes pas vainqueur : ici, vous êtes vainqueur, si vous n'êtes pas renversé ; si vous n'êtes pas jeté à bas, vous avez terrassé l'ennemi. Cela se conçoit : deux athlètes aux prises luttent également pour la victoire ; et si l'un est renversé, l'autre est couronné. Il n'en est pas de même ici : le diable n'a en vue que notre défaite. Si donc je déjoue son projet, je triomphe : il ne vise pas à me renverser, mais à m'entraîner dans sa chute. Il est déjà vaincu, lui : car il a reçu le coup, il est perdu. Quant à sa victoire, elle ne consiste pas à gagner une couronne, mais à causer ma perte : de sorte que pour être victorieux il me suffit de rester debout sans le jeter à bas. Maintenant, la victoire sera éclatante, si, comme Paul, je le foule aux pieds tout à mon aise, comptant pour rien les choses présentes. Imitons ce saint : appliquons-nous à triompher du diable, et à ne lui donner aucune prise.

La richesse, l'argent, la vanité lui donnent prise : souvent elles le relèvent, souvent elles redoublent son impétuosité. Mais qu'est-il besoin de lutte et de combat? Celui qui lutte est dans l'incertitude du résultat : il ignore s'il ne sera pas vaincu et pris lui-même ; mais celui qui foule aux pieds est assuré de la victoire. Foulons donc aux pieds la puissance du diable, foulons aux pieds les péchés, j'entends toutes les passions mondaines, colère, concupiscence, orgueil et le reste : afin que parvenus là-haut, nous ne soyons pas convaincus d'avoir laissé sans usage le pouvoir que Dieu nous a octroyé. Car c'est ainsi que nous obtiendrons les biens futurs. Mais si nous nous montrons indignes de cette prérogative, comment de plus grandes pourraient-elles nous être conférées? Si nous n'avons pas su fouler aux pieds l'ange rebelle, le déshonoré, le méprisé, comment notre Père nous mettrait-il en possession du patrimoine? Si nous n'avons pas su triompher d'un être placé si bas, quel titre aurons-nous à entrer dans la maison paternelle? Dites-moi : Si vous aviez un fils, et que ce fils négligeât ceux de vos serviteurs

qui font leur devoir, pour se lier avec ceux qui font votre tourment, qui sont exclus de la maison paternelle, qui ne songent qu'à jouer aux dés, et qu'il se conduisît ainsi jusqu'au bout, ne le déshériteriez-vous pas? Vous le feriez sans nul doute. Eh bien! nous aussi, si nous négligeons les anges agréables à Dieu et préposés à notre direction pour vivre avec le diable, nous ne pouvons manquer d'être déshérités.

Puisse-t-il ne nous arriver rien de pareil! Puissions-nous, après avoir engagé la lutte avec lui et être demeurés vainqueurs avec l'assistance d'en-haut, hériter du royaume des cieux. Si quelqu'un de vous a un ennemi, si on lui a fait tort, s'il est emporté, qu'il ramasse toute cette colère, tout ce mécontentement pour le déverser sur la tête du diable. Voilà un noble courroux, une colère utile, un louable ressentiment! Si la rancune est un mal quand elle provient d'une cause mondaine, ici elle est un mérite. Si donc vous avez des défauts et que vous ne puissiez vous en débarrasser autrement qu'avec vos membres, il faut les faire servir à cet usage. On vous a frappé? Gardez-en rancune au diable, et ne vous réconciliez jamais avec lui. Mais il ne vous a pas frappé? N'importe : gardez-lui rancune, parce qu'il a offensé votre Maître, parce qu'il l'a outragé, parce qu'il persécute vos frères et leur fait la guerre... Soyez toujours plein de haine, d'amertume, de fiel : par là vous le rendrez humble, facile à braver, facile à vaincre. — Si nous nous déchaînons contre lui, il nous ménagera ; si nous sommes indulgents, il sera féroce : n'allons pas le traiter comme nous devons traiter nos frères. C'est un adversaire, un ennemi acharné de notre vie, de notre salut et du sien. S'il ne s'aime pas lui-même, comment nous aimerait-il? Tenez-lui donc tête, et harcelons-le, avec l'assistance toute puissante de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui saura bien nous garantir de ses piéges et nous admettre au partage des biens futurs : desquels puissions-nous tous être investis, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui gloire, puissance, honneur au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXIII.

SOYEZ DONC FERMES, CEIGNANT VOS REINS DE LA VÉRITÉ. (VI, 14.)

Analyse.

1. De la ceinture de vérité.
2 et 3. Réfutation de quelques erreurs manichéennes, marcionites, ariennes. — De la pâque, sous l'ancienne et la nouvelle Loi.

1. Quand Paul a ainsi rangé son armée et réveillé son zèle (car il fallait à la fois la mettre en bon ordre et l'enflammer de courroux), quand il l'a rassurée (ce qui n'était pas moins nécessaire), il s'occupe de l'armer. — C'eût été un soin superflu, si d'abord la discipline n'y avait régné, si l'âme du soldat n'avait été remplie d'une ardeur belliqueuse... Car il faut être armé intérieurement, avant de l'être au dehors. S'il en est ainsi des soldats proprement dits, à plus forte raison doit-il en être de même des soldats spirituels : ou plutôt, les défenses extérieures sont inutiles à ceux-ci, l'armure intérieure leur suffit. Paul donc a ré-

veillé, enflammé leur courage, leur a rendu l'assurance, les a mis en bon ordre : maintenant il les arme : mais voyez comme il s'y prend. « Soyez donc fermes », dit-il. C'est le premier principe de l'art militaire : beaucoup de choses en dépendent. Aussi revient-il souvent sur ce point. Il dit ailleurs : « Debout, « veillez » ; et encore : « Tenez-vous fermes « ainsi dans le Seigneur » (I Cor. xvi, 13) ; et encore : « Celui qui croit se bien tenir, qu'il « prenne garde de ne pas tomber » (Phip. iv, 1) ; et enfin : « Pour que vous puissiez, étant « venus à bout de toutes choses, rester de- « bout ». (I Cor. x, 12.) Il n'a donc pas en vue seulement une certaine attitude, mais la fermeté dans cette attitude : quiconque est versé dans l'art de la guerre sait combien il est important de savoir se bien tenir. Si le maître qui instruit des athlètes leur recommande ce point avant tout autre, à plus forte raison est-ce une chose importante dans les combats et dans l'art militaire. Se tenir droit, c'est rester bien d'aplomb, sans s'appuyer sur personne ; c'est dans cette attitude qu'on discerne ce qui est réellement droit. Ceux qui sont vraiment droits se tiennent fermes : ceux qui ne se tiennent pas fermes, ne sauraient être droits : leur posture est nonchalante, abandonnée. Le voluptueux ne se tient pas droit ; il penche d'un côté, ainsi que le libertin, l'avare. Quiconque sait se tenir debout, est comme établi sur un fondement solide : et la lutte sera désormais sans difficultés pour lui. « Soyez donc « fermes, ceignant vos reins de vérité ». Il ne parle pas ici d'une ceinture matérielle : tout, dans ce passage, se rapporte à l'ordre spirituel.

Et considérez comment il procède. Il commence par mettre la ceinture au soldat. Qu'est-ce que cela veut dire ? Il le voit abandonné au relâchement des passions, et ses pensées traînant à terre ; au moyen de la ceinture, il relève son vêtement, afin qu'il n'en soit pas embarrassé dans sa marche, et qu'il puisse courir sans être gêné. « Soyez donc fermes, ceignant « vos reins de vérité ». Il nomme ici les reins qui sont, pour ainsi dire, la base du corps, comme la carène est celle du vaisseau : c'est le fondement ; tout est bâti dessus, à ce que disent les médecins. C'est donc notre âme qu'il rend alerte, en ceignant nos reins : car ce mot est pris ici au sens figuré. Et si les reins sont à la fois la base de ce qui est au dessous et de ce qui est au dessus, il faut dire la même chose de ces autres reins dont parle l'apôtre. Souvent, quand on est las, on pose ses mains à cette place comme sur un support solide, et l'on se soutient de la sorte ; et, à la guerre, la ceinture est destinée à maintenir, à consolider cette base de notre corps. Voilà pourquoi encore on se ceint pour courir : la ceinture consolide l'assiette sur laquelle nous reposons... Faisons donc ainsi pour notre âme, nous dit Paul : et quoi que nous fassions, nous serons fermes, ce qui est nécessaire aux soldats particulièrement. Oui, dira-t-on, mais on se ceint les reins avec une lanière de cuir. Quelle sera donc notre ceinture à nous ? Ce sera ce qui préside à nos pensées, je veux dire la vérité. « Ceignant nos reins de vérité ». Ainsi donc n'aimons aucun mensonge, conformons-nous dans toutes nos démarches à la vérité, ne nous trompons pas mutuellement : s'il s'agit de gloire, cherchons la vérité ; en fait de conduite, encore la vérité. Si nous savons nous entourer de ce rempart, nous ceindre de vérité, nous n'avons personne à craindre. Celui qui cherche la doctrine de vérité ne tombera pas à terre. Car ce qui n'est pas vrai procède de la terre : la preuve en est la servitude où vivent, à l'égard de leurs passions, tous les infidèles, qui se laissent conduire par leurs propres pensées. En conséquence, si nous sommes sages, nous ne désirerons point nous instruire dans les écrits des païens. Ne voyez-vous pas comme ces hommes sont lâches et indolents, incapables de comprendre au sujet de Dieu une idée un peu sévère, un peu relevée ? C'est qu'ils ne sont pas ceints de vérité. C'est pour cela qu'il n'y a pas de force dans leurs reins, ces réservoirs de la génération, ce fondement solide des pensées. Aussi, rien de plus faible qu'eux.

2. Voyez-vous maintenant comment les Manichéens ne reculent devant aucune affirmation dans leur confiance en leurs propres lumières ? Dieu, dit-on, n'aurait pu créer le monde sans matière. Qu'est-ce qui le prouve ? Des arguments puisés ici-bas, sur la terre, en nous-mêmes. En effet, dit-on, l'homme ne peut rien faire qu'à cette condition. Et Marcion, voyez-vous comment il parle : Dieu ne pouvait conserver sa pureté en se revêtant de chair. Qu'est-ce qui le prouve ? C'est que les hommes ne le peuvent pas, répond-il : or, cela même est une fausseté. Valentin aussi rampe

sur la terre, en parle le langage : de même Paul de Samosate et Arius. Que prétend celui-ci ? Que Dieu ne pouvait engendrer en restant impassible. Qu'est-ce qui t'autorise à tenir ce langage, ô Arius? Ce qui se passe ici-bas. Voyez-vous comme les pensées de tous ces hommes sont basses, rampantes, inspirées de la terre ? Voilà pour les dogmes. En ce qui regarde la vie maintenant, les fornicateurs, les avares, les amants de la gloire, que sais-je encore? portent également une robe qui traîne à terre : ils n'ont pas cette solidité de reins qui permet de se reposer quand on est las : dès qu'ils sont fatigués, au lieu d'appuyer les mains sur leurs reins pour se raffermir, ils succombent à la lassitude. C'est le contraire pour celui qui est ceint de vérité ; d'abord, il ne se lassera jamais : en second lieu, même s'il se lasse, il trouvera dans la vérité même un point d'appui pour se reposer. Dites-moi, en effet : est-ce la pauvreté qui le fatiguera? nullement. Car il se repose sur la vraie richesse, et par la pauvreté il connaîtra la pauvreté véritable. La servitude le fatiguera-t-elle davantage? Nullement : car il connaît la vraie servitude. Sera-ce la maladie? Pas davantage : « Ceignez vos reins, dit le Christ, et ayez dans « vos mains les lampes allumées » (Luc, XII, 35) ; de sorte qu'ils jouissent de la lumière inextinguible. Les Israélites reçurent le même ordre à la sortie d'Egypte, et ils étaient ceints en mangeant la pâque.

Et pourquoi, dira-t-on, mangèrent-ils ainsi? Voulez-vous en savoir la raison historique ou la raison anagogique? Je vous les dirai l'une et l'autre : retenez-les : car je ne me propose pas seulement de vous expliquer l'énigme, je veux encore que mes paroles profitent à votre conduite. « Ils étaient ceints, dit l'Ecriture, le « bâton à la main, les chaussures aux pieds, « et c'est ainsi qu'ils mangeaient la pâque ». (Exod. XII, 11.) Mystère redoutable, profond, sublime. Que s'il était tel en figure, à plus forte raison l'est-il en vérité. Ils sortent d'Egypte, ils mangent la pâque. Voyez, leur costume est un habit de voyage ; des chaussures, le bâton à la main, manger debout : tout cela n'a pas d'autre sens. Voulez-vous que je commence par l'histoire ou par l'anagogie ? Par l'histoire, cela vaut mieux. Que signifie donc l'histoire ?

Les Juifs étaient ingrats, ils ne cessaient d'oublier les bienfaits de Dieu. Voulant donc leur rendre la mémoire en dépit d'eux-mêmes, il institue ce rite pour le banquet de la pâque. Pourquoi ? Afin qu'obligés chaque année d'observer cette loi, ils se souvinssent nécessairement du Dieu qui les avait délivrés. Ce n'est donc pas seulement par un anniversaire que Dieu a voulu perpétuer le souvenir de ses bienfaits, mais encore par le costume prescrit aux convives. Car s'ils sont chaussés et ceints pour manger, c'est afin qu'ils puissent répondre, si on les interroge : Nous étions prêts pour le départ ; nous allions quitter l'Egypte pour la Terre promise. Voilà l'histoire : voici maintenant la vérité. Nous aussi nous mangeons une pâque, laquelle est le Christ : « Notre pâque, le Christ a été immolé ». (I Corinth. V, 7.) Ainsi donc nous mangeons une pâque, nous aussi, et une pâque bien supérieure à celle dont parlait la Loi. Donc nous devons aussi être chaussés, et ceints pour manger. Pourquoi ? afin que nous soyons prêts, nous aussi pour le départ, pour la sortie d'ici-bas. Ce n'est pas à l'Egypte qu'il faut songer quand on mange cette pâque, c'est au ciel, à la Jérusalem d'en-haut. Si vous êtes ceint et chaussé pour manger, c'est afin que vous sachiez qu'au moment où vous commencez à manger la pâque, vous êtes destiné à une émigration, à un voyage. Deux choses sont indiquées par là : la première, c'est qu'il faut sortir d'Egypte ; la seconde, c'est que ceux qui restent, y sont désormais comme en pays étrangers : « Notre cité est dans les cieux, « est-il écrit ». (Philipp. III, 20.) C'est que nous devons toujours être préparés, de sorte que, si l'on nous appelle, nous ne cherchions pas à gagner du temps, et que nous disions : « Notre « cœur est prêt ». (Ps. CVII, 2.) Mais si Paul pouvait dire cela, lui à qui sa conscience ne reprochait rien, moi qui ai besoin de bien du temps pour me repentir, je ne saurais le dire. Néanmoins, la preuve qu'il est d'une âme vigilante de rester ceinte, elle se trouve dans les paroles de Dieu à un juste fameux : « Non, « mais ceins tes reins comme un homme : je « t'interrogerai ; toi, réponds-moi ». (Job. XXXVIII, 3.)

Il dit la même chose à tous les saints, la même chose à Moïse : et lui-même se montre ceint dans Ezéchiel. Que dis-je? les anges mêmes nous apparaissent ceints comme étant des soldats... Quand on est ceint, on se tient ferme ; et ceux qui sont fermes se ceignent.

Ceignons-nous donc : car, nous aussi, nous devons faire un voyage, et la route est hérissée d'obstacles. — Quand nous traversons cette plaine, le diable accourt aussitôt; il ne néglige aucun moyen, aucune ruse, pour surprendre, pour exterminer ceux qui sont sortis d'Egypte, ceux qui ont traversé la mer Rouge, ceux qui viennent d'échapper à la fois aux démons et au déchaînement de mille fléaux. Mais, si nous sommes sages, nous avons, nous aussi, une colombe de feu dans la grâce de l'Esprit : le même foyer nous donne la lumière et l'ombre. Nous avons une manne, ou plutôt, quelque chose de bien plus précieux que la manne : ce n'est pas de l'eau, c'est une boisson spirituelle qui jaillit pour nous du rocher. Nous avons de même un camp, dans ce nouveau désert que nous habitons. Car c'est vraiment un désert que la terre; l'absence de vertu en fait une solitude bien plus affreuse que l'autre. Pourquoi cette autre était-elle un objet de crainte? n'est-ce point parce qu'elle renfermait des scorpions et des vipères? « L'homme n'y avait point passé ». Mais plus stérile encore est la nature humaine.

3. Combien de scorpions, de vipères, de serpents dans notre désert? Combien de reptiles venimeux dans cette feule que nous traversons! Mais ne craignons rien : notre guide, dans cette sortie, ce n'est pas Moïse, mais Jésus. Comment donc échapperons-nous aux maux qui accablèrent les Juifs? En agissant autrement. Ils murmuraient, ils étaient ingrats. Gardons-nous des mêmes écarts. D'où vint leur chute à tous? Ils comptèrent pour rien la terre désirée. Comment, ils la comptèrent pour rien? Ils l'appréciaient pourtant. Oui, mais ils faiblirent, ils ne voulurent pas souffrir ce qu'il fallait endurer pour l'obtenir. N'allons donc pas, nous, compter pour rien le ciel : car cela s'appelle compter pour rien. Nous aussi, nous avons reçu un échantillon des fruits du ciel, non pas une grappe de raisin portée par deux hommes, mais des arrhes de l'Esprit, cette discipline céleste que nous ont révélée Paul, tout le chœur des apôtres, tant de merveilleux laboureurs. Ce n'est pas Chaleb, fils de Jéphoné, ce n'est pas Jésus, fils de Navé, qui nous a apporté ces fruits : c'est Jésus, le fils du Père des miséricordes, le Fils du vrai Dieu, qui nous a apporté toutes les vertus et tous les fruits, j'entends toutes les hymnes, de là-haut. Car ce que disent les chérubins dans les cieux, il nous a prescrit de le dire ici-bas : « Saint, saint, saint ». Il a introduit parmi nous la vie angélique. Les anges ne se marient pas : il a mis ici-bas le même mérite. Ils ne sont pas épris des richesses ni d'aucune chose de ce genre : il a implanté parmi nous le même désintéressement. Ils ne meurent pas : il nous a octroyé la même faveur; car la mort n'est plus une mort, mais un sommeil. Ecoutez plutôt ce qu'il nous dit lui-même : « Notre ami Lazare est endormi ». (Jean, xi, 11.) Voyez-vous les fruits de la Jérusalem d'en-haut? Et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que la guerre n'est pas encore terminée, c'est que tout cela nous est donné avant que nous soyons dans la Terre promise. Les Israélites avaient encore à lutter jusque dans la Terre de promesse : ou plutôt, non : ils ne luttaient pas; car il leur suffisait de vouloir obéir à Dieu, pour prendre toutes les villes sans siége et sans combat : c'est ainsi du moins qu'ils prirent Jéricho : on les aurait crus à une fête plutôt qu'à la guerre. Mais nous, une fois entrés dans la Terre promise, c'est-à-dire dans le ciel, nous n'avons plus de guerre à soutenir : nous ne combattons que dans le désert, entendez, dans la vie présente. « Car celui qui est entré dans son repos; lui « aussi s'est reposé de ses œuvres, comme « Dieu des siennes ». (Hébr. iv, 10.) « Ne « nous lassons donc pas de faire le bien ». (Galat. vi, 9.) Car nous moissonnerons, la saison venue, si nous ne nous fatiguons pas. Voyez-vous comment Dieu nous guide ainsi que les Juifs? Au sujet de la manne du désert, il est écrit : « Celui qui eut beaucoup « n'eut pas davantage; et celui qui eut peu « n'eut pas moins ». Et à nous aussi, il nous est recommandé de ne pas thésauriser sur la terre.

Que si nous thésaurisons, ce n'est plus, comme au temps de la manne, le ver d'ici-bas que nous avons à redouter, mais le ver éternel de l'éternel enfer. Faisons donc tout ce qu'il faut pour ne pas lui préparer d'aliment : car il est écrit : « Celui qui eut beaucoup n'eut pas « davantage ». Cela se vérifie pour nous tous les jours. Notre estomac, à tous, n'a qu'une capacité déterminée : passer cette mesure, c'est folie. Dès lors Dieu enseignait aux Juifs ce qu'il devait nous apprendre plus tard par ces paroles : « A chaque jour suffit son mal ». Préservons-nous donc de la cupidité, de l'ingrati-

tude; ne nous inquiétons point d'habiter des maisons superbes : car nous sommes des voyageurs, et non des habitants stationnaires. Si donc on est bien persuadé que la vie est un voyage, une expédition militaire, que nous vivons ici dans ce que les soldats appellent une tranchée, on se souciera peu de constructions magnifiques. Qui s'aviserait, dites-moi, quelle que puisse être son opulence, d'élever sur une tranchée de superbes bâtiments? Personne : ce serait encourir la risée, bâtir pour l'ennemi, travailler à l'attirer : ainsi nous ne ferons rien de semblable, si nous sommes sages. Une campagne, une tranchée, voilà la vie actuelle. Je vous en conjure donc, ayons bien soin de ne pas thésauriser ici-bas : car si le voleur vient, notre fuite sera plus prompte. « Veillez, parce « que vous ne savez pas à quelle heure vient le « voleur » : le voleur, c'est-à-dire la mort. En conséquence, avant qu'il ne vienne, envoyons tout dans notre patrie. Et portons ici-bas une ceinture qui nous permette de triompher de nos ennemis : puissions-nous, vainqueurs, au jour des couronnes, être jugés dignes de la gloire immortelle, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui gloire au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXIV.

SOYEZ DONC FERMES, CEIGNANT VOS REINS DE LA VÉRITÉ, ET REVÊTANT LA CUIRASSE DE LA JUSTICE, ET CHAUSSANT VOS PIEDS POUR VOUS PRÉPARER A L'ÉVANGILE DE LA PAIX; PRENANT SURTOUT LE BOUCLIER DE LA FOI, DANS LEQUEL VOUS PUISSIEZ ÉTEINDRE TOUS LES TRAITS ENFLAMMÉS DU MALIN. PRENEZ-AUSSI LE CASQUE DU SALUT, ET LE GLAIVE DE L'ESPRIT, QUI EST LA PAROLE DE DIEU. (VI, 14-17, JUSQU'A LA FIN.)

Analyse.

1-3. De la lutte contre le démon. — De la prière.
4 et 5. Exemple d'Anne. — De la corruption de l'âme.

1. « Ceignant vos reins de la vérité ». Qu'est-ce que cela signifie? Cela signifie, nous l'avons dit dans notre précédent entretien, qu'il faut nous tenir dispos et en état de courir sans obstacle. « Et revêtant la cuirasse de la jus- « tice ». La justice est comme une cuirasse : elle est invulnérable. Par justice, il faut entendre ici la vie vertueuse, en général. L'homme ainsi muni, nul ne pourra le terrasser : Si on le blesse souvent, le diable lui-même ne saurait le mettre en pièces. Cela revient à dire : La justice dans le cœur. C'est de ces hommes que parle le Christ, en disant : « Bien- « heureux ceux qui sont affamés et altérés de « la justice, parce qu'ils seront rassasiés ». (Matth. v, 6.) L'homme qui a la justice dans le cœur est fort comme une cuirasse. Il ne se laissera jamais aller à la colère. « Et chaussant « vos pieds pour vous préparer à l'Evangile de « paix ». Il y a ici quelque obscurité. Qu'est-ce que cela signifie? Voilà une glorieuse chaussure, qui nous prépare à l'Evangile. Ou il veut dire qu'ils doivent être prêts pour l'Evangile, user de leurs pieds pour cela, lui préparer, lui frayer la voie : ou bien qu'il faut nous préparer à la sortie. Dès lors, la préparation à l'Evan-

gile, n'est pas autre chose qu'une vie irréprochable. Comme dit le prophète : « Votre oreille « a entendu la préparation de leur cœur ». (Ps. x, 19.) « A l'Evangile de paix », dit-il. En voici la raison. Il a parlé de guerre et de combats : il montre maintenant que c'est aux démons qu'il faut faire la guerre : car l'Evangile est un Evangile de paix. Cette guerre-là met fin à une autre guerre, la guerre contre Dieu : quand nous combattons le diable, nous sommes en paix avec Dieu. Ne craignez donc rien, mon cher auditeur ; voici l'Evangile : la victoire est assurée. « Prenant surtout le bouclier de la « foi ». Par foi il entend ici, non la doctrine, car il ne l'aurait pas mise au second rang, mais la grâce, par laquelle se font les signes. Et c'est à bon droit qu'il nomme la foi un bouclier : car, si un bouclier forme une sorte de rempart autour du corps tout entier, la même chose est vraie de la foi ; tout lui cède. « Dans « lequel vous puissiez éteindre tous les traits « enflammés du malin ». En effet, rien ne peut briser ce bouclier. Ecoutez ce que le Christ dit à ses disciples : « Si vous aviez de la foi comme « un grain de sénevé, vous diriez à cette mon- « tagne : Passe d'ici là, et elle y passerait ». (Matth. xvii, 19.) Mais comment faire pour avoir la foi? Il faut accomplir ces prescriptions. Par ces mots : Traits du malin, il entend les tentations, les passions déréglées. C'est à propos qu'il ajoute : « Enflammés ». Car telles sont les passions. Si la foi a pu commander aux démons, à plus forte raison peut-elle se faire obéir des passions. « Prenez aussi le cas- « que du salut » : entendez : « Pour votre sa- « lut ». Il les revêt d'une armure, comme s'il les menait au combat. « Et le glaive de l'Es- « prit qui est la parole de Dieu ». Ceci doit être entendu soit de l'Esprit, soit du glaive de l'Esprit, glaive au moyen duquel on peut tout fendre, tout couper, et décapiter le dragon.

« Priant en esprit en tout temps, par toute « sorte de prières et de supplications, et dans « le même esprit, veillant en toute instance et « supplication pour tous les saints ; et pour « moi, afin que, lorsque j'ouvrirai la bouche, « des paroles me soient données pour annon- « cer avec assurance le mystère de l'Evangile, « dont j'exerce la légation dans les chaînes, et « qu'ainsi j'ose en parler comme je dois (18- « 20) ». Si la parole de Dieu peut tout, il en est de même de celui qui a le don de l'Esprit. « Car la parole de Dieu est vivante, efficace, « et plus pénétrante que tout glaive à deux « tranchants ». (Hébr. iv, 12.) Voyez la sagesse de ce saint. Il les a armés avec le plus grand soin ; maintenant il montre comment ils doivent invoquer le roi, pour qu'il leur tende la main : « Priant en esprit, en tout « temps, par toutes sortes de prières et de sup- « plications ». On peut, en effet, marmotter des prières, et ne pas prier en esprit. « Et dans le « même esprit veillant ». C'est-à-dire, restant sages : tel doit être l'homme armé, l'homme debout auprès du roi : vigilant, de sang-froid. « En toute instance et supplication pour tous « les saints, et pour moi, afin que, lorsque « j'ouvrirai la bouche, des paroles me soient « données ». Que dis-tu, ô bienheureux Paul? tu as besoin des disciples? Il a bien soin de dire : « Quand j'ouvrirai la bouche ». Il ne méditait donc pas ses paroles : Le Christ l'a dit : « Lorsque l'on vous livrera, ne pensez ni « comment ni ce que vous devrez dire ; il vous « sera donné en effet à l'heure même ce que « vous devrez dire ». (Matth. x, 19.) Ainsi Paul faisait tout par foi, tout par grâce. « Pour annoncer avec assurance le mystère « de l'Evangile ». En d'autres termes, afin que je plaide ma cause comme il faut. Tu es dans les fers, et tu as besoin d'autrui? Oui, répond-il. Car Pierre aussi était chargé de chaînes ; et néanmoins on priait pour lui sans relâche. « Dont j'exerce la légation dans les « chaînes, et qu'ainsi j'ose en parler comme « je dois » : c'est-à-dire, afin que je réponde avec assurance, courage, intelligence. « Et « pour que vous sachiez les circonstances où « je me trouve, et ce que je fais, Tychique, « notre frère et fidèle ministre du Seigneur, « vous apprendra toutes choses (21) ».

2. Après avoir fait mention de sa captivité, il s'en remet à Tychique du soin d'en dire davantage de sa part. Pour ce qui était des dogmes et de l'exhortation, il s'expliquait dans son épître : mais il laissait au porteur de sa lettre tout ce qui était pur message. Voilà pourquoi il ajoute : « Pour que vous sachiez « ce qui nous concerne ». Par là il fait voir et son affection pour eux, et leur affection pour lui. « Lequel j'ai envoyé vers vous exprès pour « que vous sachiez ce qui nous concerne, et « qu'il console vos cœurs (22) ». Ceci est motivé par ce qui précède : « Vous étant revêtus « et ceints », ce qui indique une prière continuelle et ininterrompue. Ecoutez plutôt le

prophète : « Qu'il soit pour lui comme un « manteau dont il se revêt, comme une ceinture dont il est ceint perpétuellement ». (Ps. CVIII, 19.) Et le prophète dit de Dieu même qu'il porte une cuirasse de justice, nous avertissant par là que c'est toujours et non pour un moment que nous devons être munis de la sorte : toujours il faut combattre. Et un autre dit ailleurs : « Le juste est confiant « comme un lion ». (Prov. XXVIII, 1.) En effet, un homme ainsi cuirassé ne saurait avoir peur d'une armée ; il s'élance au milieu des ennemis. Isaïe dit aussi : « Beaux sont les pieds de « ceux qui annoncent la paix ». (Isaïe, LII, 7.) Qui n'accourrait, qui ne s'empresserait de contribuer à cette œuvre, d'annoncer aux hommes la paix, la paix de Dieu, une paix qui ne coûte aux hommes aucune peine, qui est l'œuvre de Dieu seul? Ce que c'est maintenant que la préparation de l'Evangile, Jean va nous l'apprendre : « Préparez la voie du Seigneur, « rendez droits ses chemins ». Mais en disant cela, il a en vue le baptême : or, après le baptême il faut encore une autre préparation : c'est à celle-là que l'apôtre songe en disant : « Pour vous préparer à l'Evangile de paix »; conseil indirect d'éviter tout ce qui nous rendrait indigne de la paix. Les pieds étant pris souvent comme image de la vie, il répète souvent, pour ce motif, dans ses exhortations : « Songez à bien marcher », c'est-à-dire à vous bien conduire.

Sachons donc rendre notre vie digne de l'Evangile, et, durant toute notre existence, rester irréprochables dans notre conduite et nos actions. La paix a été annoncée, frayez la voie à cette bonne nouvelle ; car si vous redevenez ennemis, plus de préparation à la paix. Soyez prêts, ne différez pas le moment de la paix... Restez ce que vous êtes devenus : prêts à la paix et à la foi. La foi est un bouclier, qui arrête au passage les atteintes de l'ennemi, et préserve nos armes. Si donc la foi reste droite et la vie également, les armes demeurent intactes. En bien d'autres endroits, il revient sur ce sujet de la foi, mais principalement dans son épître aux Hébreux ; et aussi sur le sujet de l'espérance. Croyez, dit-il, aux biens futurs, et tout cela sera hors d'atteinte. Si dans les dangers, dans les épreuves, vous vous faites un rempart de l'espérance et de la foi, vos armes n'éprouveront aucun choc funeste. « Celui qui s'approche de Dieu doit croire qu'il « est, et qu'il récompensera ceux qui le cher- « chent ». La foi est un bouclier qui abrite ceux qui croient avec simplicité ; si au contraire, on y mêle des raisonnements, des discussions, de vaines recherches, ce n'est plus un bouclier, mais un embarras. La foi doit être telle qu'elle nous couvre, qu'elle nous protége entièrement... Qu'elle ne soit donc pas courte de manière à laisser sans défense ou les pieds ou quelque autre partie : le bouclier doit avoir les dimensions du corps. « Enflammés ». Nombreuses sont les pensées qui consument notre âme, nombreux les doutes, nombreuses les hésitations : mais la foi, en réalité, apaise tout cela. Le diable nous décoche bien des traits propres à enflammer notre âme, et à la jeter dans le doute, comme lorsque quelques-uns demandent : Y a-t-il une résurrection? y a-t-il un jugement? y a-t-il une rétribution? Mais si vous avez le bouclier de la foi, vous éteindrez les traits du diable. Une passion déréglée a pénétré en vous, le feu des mauvaises pensées vous consume entièrement? Couvrez-vous de la croyance aux biens futurs ; et rien ne paraîtra, tout sera anéanti. « Tous les traits » : non pas une partie seulement. Ecoutez ce que nous dit Paul : « J'es- « time que les souffrances du temps présent « ne sont pas proportionnées à la gloire qui « doit être révélée en nous ». (Rom. VIII, 18.)

Voyez-vous combien de traits ont éteints les justes d'autrefois? Ou n'était-ce pas à vos yeux un trait enflammé que la douleur qui consuma le cœur du patriarche au moment d'offrir son fils... Et ce n'est pas le seul juste qui ait éteint tous les traits du diable. Si donc les mauvaises pensées nous font la guerre, couvrons-nous de ce bouclier ; armons-nous-en contre les passions déréglées : dans la souffrance et la peine, servons-nous-en comme d'un appui. C'est un rempart pour notre armure toute entière : sans cela, elle serait bientôt percée. « En tout prenant le bou- « clier de la foi ». Qu'est-ce à dire, « En « tout? » c'est-à-dire, en vérité, en justice, en préparation de l'Evangile. En d'autres termes, toutes ces choses en ont besoin. C'est pourquoi il ajoute : « Prenez aussi le casque du salut»; en d'autres termes, par là vous pourrez vivre désormais en sûreté, et échapper à tous les périls. De même que le casque qui enveloppe exactement la tête de tous côtés, la préserve de tout accident : de même la foi tient lieu de

bouclier, de casque de salut. Si nous éteignons les traits du diable, bientôt nous recevrons en nous les pensées salutaires qui préserveront de toute atteinte notre faculté souveraine. Les pensées contraires une fois éteintes, bientôt les pensées salutaires, les pensées d'espérance naîtront en nous, et se fixeront dans notre raison comme un casque sur notre tête.

3. C'est peu : nous recevrons encore le glaive de l'Esprit, en sorte que non-seulement nous serons à l'abri des traits lancés contre nous, mais que nous pourrons encore frapper le diable lui-même. Si l'âme ne désespère point d'elle-même, si elle ne reçoit pas les traits enflammés, elle résistera énergiquement à l'ennemi, elle brisera sa cuirasse avec ce même glaive au moyen duquel Paul la brisa et asservit les pensées de celui qui en était revêtu : On mutilera, on décapitera le dragon. « Qui est la parole de Dieu ». En disant : Parole de Dieu, il entend ses ordres ou ses préceptes. Quand les apôtres faisaient des miracles, ils s'autorisaient toujours du nom de Jésus-Christ. Et nous aussi, en toutes choses, songeons seulement à nous conformer aux ordres de Dieu : si nous le faisons, nous tuerons, nous exterminerons par là le dragon, le serpent aux replis tortueux. Veuillez considérer ici la sagesse de Paul. Après avoir dit : « Vous pour- « rez éteindre les traits enflammés du diable », afin de ne pas enfler d'orgueil ceux à qui il s'adresse, il leur montre qu'ils ont, pour cela, le plus grand besoin du secours de Dieu. Que dit-il, en effet ? « Par toute sorte de prières et « de supplications ». C'est comme s'il disait : Cela sera, et vous réussirez à tout en priant ; mais ne priez jamais pour vous seul, et ainsi vous aurez Dieu propice. « Par toute sorte de « prières et de supplications, et dans le même « esprit veillant en toute instance et supplica- « tion pour tous les saints ». Ne distinguez point entre les moments de la journée : écoutez ce qu'il vous prescrit : Priez « En tout « temps », ou sans cesse. N'avez-vous pas entendu parler de cette veuve qui triompha à force d'assiduité ? N'avez-vous pas entendu parler de cet ami qui fléchit Dieu par sa persévérance nocturne ? N'avez-vous pas entendu parler de cette Syro-Phénicienne qui gagna Dieu par la fréquence de ses visites ? Tous réussirent par l'assiduité. « Priant en esprit « en tout temps ». En d'autres termes : Cherchons ce qui est selon Dieu, rien de mondain, rien qui regarde cette vie. Il ne faut donc pas seulement que la prière soit assidue, il faut encore qu'elle soit vigilante : « Et dans le « même esprit veillant ». Peut-être veut-il parler des veilles, peut-être de l'état d'une âme vigilante : j'accepte les deux interprétations. Elle veillait, cette Chananéenne, quand, repoussée par le Seigneur qui refusait de lui répondre et la traitait de chienne, elle lui dit : « Il est vrai, Seigneur ; mais les chiens man- « gent les miettes qui tombent de la table de « leurs maîtres » (Matth. xv, 20) ; et elle ne s'éloigna pas, avant d'être exaucée. Vous savez comment criait cette veuve, et comment elle persista, jusqu'à ce qu'elle eût fléchi un magistrat sans crainte de Dieu ni de l'opinion des hommes. Vous savez comment persévéra cet ami qui priait jusqu'à une heure avancée de la nuit, jusqu'à ce qu'il eût fléchi son ami par son assiduité et obtenu le réveil désiré. Voilà ce qui s'appelle veiller.

Voulez-vous savoir en quoi consiste la vigilance de l'âme ? Approchez-vous d'Anne, écoutez ses paroles : « Adonaï, Eloï Sabaoth ». (I Rois, I, 11.) Ou plutôt écoutez ce qui précéda ses paroles. Tous, est-il écrit, se levèrent de table : mais elle, alors, ne songea point au sommeil ni au repos. Ainsi, même à table, elle restait légère, elle ne se chargeait point d'aliments : autrement, elle n'aurait pas versé tant de larmes. Si nous, même à jeûn, nous avons peine à prier aussi bien, ou plutôt, si nous ne prions jamais de la sorte, à plus forte raison n'aurait-elle pas prié ainsi en sortant de table, si même à table elle n'avait été comme une personne à jeûn. Hommes, rougissons à la vue de cette femme ; rougissons, nous qui ne pouvons, sans bâiller, prier pour obtenir le royaume, en la voyant pleurer tandis qu'elle prie pour avoir un enfant... « Et elle « s'arrêta devant le Seigneur », ajoute l'Ecriture : Et que dit-elle ? « Adonaï Seigneur, Eloï « Sabaoth » ; ce qui se traduit par ces mots : Seigneur Dieu des armées. Ses larmes précédaient ses paroles : c'est là-dessus qu'elle comptait pour fléchir Dieu. Où il y a des larmes, il y a nécessairement affliction : où il y a affliction, il y a sagesse et ferveur. « Si vous « exaucez en l'entendant, dit-elle, la prière de « votre servante, et que vous me donniez un « fils, je le donnerai en offrande au Seigneur « pour toujours ». Elle ne dit pas, une année ou deux, comme nous : elle ne dit pas : Si

vous me donnez un enfant, je vous ferai une offrande d'argent. Elle dit : Ce don que vous m'aurez fait, je vous le rends tout entier : à vous, ce premier-né ; à vous, cet enfant de ma prière. Vraie fille d'Abraham ! Abraham donna ce qui lui avait été demandé : Anne prévient la demande, et donne. Et voyez en ceci encore paraître sa piété. « Sa voix n'était pas enten- « due, dit l'Ecriture, et ses lèvres ne remuaient « point ». Ainsi s'approche de Dieu celui qui veut être exaucé : on ne le voit point s'abandonner, bâiller, s'endormir, se gratter, paraître ennuyé. Est-ce que Dieu ne pouvait pas donner sans cette prière ? Est-ce qu'il ne connaissait pas déjà auparavant le désir de cette femme ? Mais s'il avait prévenu la sollicitation d'Anne, le zèle de celle-ci n'aurait pas éclaté, sa vertu n'aurait point paru dans tout son jour, elle n'aurait pas été récompensée si magnifiquement. De sorte que ce délai n'est point une marque d'avarice ni de jalousie, mais de sollicitude.

4. Quand donc vous trouverez dans l'Ecriture « Qu'il avait fermé son sein, et que sa « rivale la persécutait », songez que Dieu voulait par là montrer la sagesse d'Anne. Voyez plutôt, son mari lui était attaché, il lui disait : « Ne suis-je pas bon pour toi plus que « dix enfants ? Et sa rivale la persécutait » ; elle l'injuriait, l'insultait. Et jamais Anne ne répondit aux mauvais procédés de cette femme, jamais elle ne proféra d'imprécation contre elle, jamais elle ne dit : Ma rivale m'outrage, venge-moi. Cette rivale avait des enfants : mais elle avait, elle, pour compensation l'amour de son mari. C'est par là qu'il la consolait, disant : « Ne suis-je pas bon pour « toi plus que dix enfants ? » Mais considérons encore la sagesse d'Anne. « Et Héli crut qu'elle « était ivre ». Voyez maintenant sa réponse : « Ne croyez pas que votre servante soit comme « une fille de Bélial ; car il n'y a que l'excès « de ma douleur et de mon affliction qui m'ait « fait parler jusqu'à cette heure ». Voilà qui marque véritablement un cœur contrit : ne pas s'irriter ou s'offenser des injures, se justifier seulement. Rien n'affermit un cœur dans la sagesse, comme l'affliction ; rien n'est doux comme la douleur selon Dieu. « Il n'y a « que l'excès de ma douleur et de mon afflic- « tion qui m'ait fait parler jusqu'à cette « heure ». Imitons-la, tous tant que nous sommes. Ecoutez, vous toutes qui êtes stériles, vous toutes qui désirez des enfants, écoutez, hommes et femmes. Car souvent les hommes se joignent à ces supplications. Ecoutez ce que dit l'Ecriture : « Et Isaac priait au « sujet de Rébecca, sa femme, parce qu'elle « était stérile ». (Gen. xxv, 21.) Grand est le pouvoir de la prière.

« En toute instance et supplication pour « tous les saints, et pour moi ». Il se nomme en dernier lieu. Que fais-tu, bienheureux Paul ? Tu te places au dernier rang ? Oui, dit-il : « Afin que, lorsque j'ouvrirai la bou- « che, des paroles me soient données pour « annoncer avec assurance le mystère de « l'Evangile, dont j'exerce la légation dans « les chaînes ». Auprès de qui exerces-tu cette légation ? Auprès des hommes. O bonté de Dieu ! Il a envoyé du ciel des ambassadeurs en son nom, au nom de la paix : et les hommes les ont pris et enchaînés, sans même observer cette loi du droit des gens, que la personne d'un ambassadeur est inviolable. Néanmoins j'exerce ma légation dans les chaînes. La captivité m'empêche de parler librement : mais votre prière m'ouvrira la bouche, afin que je puisse dire avec assurance ce que je dois dire : en d'autres termes, afin que je dise tout ce que j'ai été chargé de dire. « Et pour que vous sachiez les circons- « tances où je me trouve, et ce que je fais, « Tychique, notre frère, et fidèle ministre du « Seigneur, vous apprendra toutes choses ». S'il est fidèle, il ne mentira pas, il ne dira que la vérité. « Lequel j'ai envoyé vers vous « exprès pour que vous sachiez ce qui nous « concerne, et qu'il console vos cœurs ». Ah ! quel amour ! Il veut dire : afin que ceux qui voudraient vous effrayer ne le puissent pas : les Ephésiens devaient être en effet dans les angoisses : cela résulte de ces mots : « Afin « qu'il console vos cœurs ». Afin qu'il vous empêche de tomber dans le découragement. « Paix à nos frères et charité avec la foi, par « Dieu le Père et par le Seigneur Jésus-Christ ». Il leur souhaite la paix et la charité avec la foi. Sage précaution : car il ne veut pas que leur charité soit sans discernement, qu'ils se mêlent aux infidèles. Voilà ce qu'il veut dire : ou bien il s'exprime ainsi pour qu'ils aient foi, pour qu'ils aient bonne espérance au sujet des biens futurs. La paix vis-à-vis de Dieu est en même temps la charité. En effet, s'il y a paix, il y aura charité ; s'il y a charité, il y

aura paix. « Avec la foi ». La charité n'est bonne à rien, sans la foi : ou plutôt, sans la foi, la charité est impossible. « Et que la grâce « soit avec tous ceux qui aiment Notre-Sei- « gneur Jésus-Christ dans l'incorruptibilité. « Ainsi soit-il ». Ici il distingue et met à part ces deux choses, la paix et la grâce. « Dans « l'incorruptibilité. Ainsi soit-il ». Qu'est-ce à dire, « Dans l'incorruptibilité? » Cela signifie ou avec sagesse, ou encore pour les choses incorruptibles : et non pour l'argent et la gloire. « Dans », c'est, par. « Par incorrupti- « bilité », c'est-à-dire par vertu. Car tout péché est une corruption : et si l'on emploie ce mot en parlant d'une vierge séduite, on peut aussi l'appliquer à l'âme. C'est pour cela que Paul a dit : « Que vos pensées ne soient « jamais corrompues », et ailleurs : « L'incor- « ruptibilité dans la doctrine ».

5. Qu'est-ce, en effet, dites-moi, que la corruption du corps? N'est-ce pas une dissolution générale qui en atteint jusqu'à la charpente? La même chose arrive pour l'âme, une fois que le péché s'y est introduit. La beauté de l'âme, c'est la chasteté, la justice; la santé de l'âme, c'est le courage, la sagesse. La laideur est le partage du débauché, de l'avare, de celui qui fait le mal : le pusillanime, le lâche, sont des infirmes, des malades. On voit donc clairement par là que les péchés engendrent la corruption, puisqu'ils nous rendent laids, infirmes, et ébranlent notre santé. Si nous employons justement le même mot en parlant d'une vierge séduite, ce n'est pas seulement en vue de l'atteinte qu'a reçue sa personne, c'est encore en vue de la faute commise : car il ne s'agit que d'une union charnelle : et si ce fait constituait une corruption, il faudrait voir une corruption dans le mariage. Ce n'est donc pas le rapprochement des sexes qui fait la corruption, mais bien le péché : car, en péchant, la fille s'est déshonorée. Considérons encore les choses par un autre côté : Pour une maison, la corruption, la perte, qu'est-ce autre chose que la ruine? En toutes choses la corruption consiste dans le passage à un état pire qui se substitue à l'état précédent et n'en laisse subsister aucune trace. Ecoutez plutôt ce que dit l'Ecriture : « Toute chair a corrompu sa voie » (Gen. VI, 12); et ailleurs : « Dans une corruption insup- « portable »; et encore : « Des hommes d'un « esprit corrompu ». (II Tim. III, 8.) Notre corps est périssable, mais notre âme est immortelle de sa nature. N'allons donc pas la corrompre, elle aussi. La mort du corps est l'effet de l'ancien péché : mais les péchés commis après le baptême ont le pouvoir de gâter l'âme elle-même, et de la mettre à la merci du ver immortel, qui ne la toucherait point, si elle n'était tombée en corruption. Le ver ne s'attaque point au diamant : quand bien même il y toucherait, ce serait en pure perte. Gardez-vous donc de corrompre votre âme : car la corruption produit l'infection. Ecoutez plutôt le prophète : « Mes plaies ont « été remplies d'infection et de pourriture, à « cause de ma folie ». (Ps. XXXVII, 6.) Or une de ces corruptions revêtira l'incorruptibilité, l'autre, non (car l'incorruptibilité ne sera que l'incorruptibilité d'une corruption). Il y a donc une corruption incorruptible, c'est-à-dire sans fin, il y a une mort immortelle; ce qui serait le cas, si le corps demeurait immortel. Si donc, quand nous quittons la terre, nous portons en nous la corruption, cette corruption sera incorruptible et sans fin. En effet, brûler et n'être point consumé, être dévoré éternellement par un ver, c'est une corruption incorruptible. Une chose analogue arriva pour le bienheureux Job : il était en corruption et ne périssait pas : quand il se grattait, il sortait de la poussière avec du pus de son corps, et cela pendant longtemps. C'est un supplice analogue que l'âme endurera alors, assaillie et rongée par les vers, non pendant deux années, ni trois, ni dix, ni cent, ni dix mille, mais durant un temps infini. « Leur ver ne périra point, est-il écrit ». (Marc, IX, 45.)

Craignons, redoutons ces paroles, je vous en conjure, afin de ne pas les voir se réaliser pour notre malheur. C'est une corruption que l'avarice, une corruption pire que toute autre, qui conduit à l'idolâtrie. Fuyons la corruption, visons à l'incorruptibilité. Vous avez fait tort à un tel? Ce tort est passager, mais l'avarice demeure; la corruption devient un principe d'incorruptibilité; la jouissance passe, mais le péché reste incorruptible. C'est un terrible malheur que de ne pas se purifier complétement dans la vie présente : c'est une grande infortune que de partir pour l'autre vie tout chargé de péchés. « Dans l'enfer, qui vous « confessera? » (Ps. VI, 6.) Au jour du jugement, il n'est plus temps de se repentir. Quels

gémissements n'a point poussés le mauvais riche ? mais ce fut en vain. Que ne disent pas ceux qui n'ont pas nourri Jésus-Christ? Néanmoins ils sont précipités dans le feu éternel. Que ne disent point alors ceux qui ont commis l'iniquité? « Seigneur, n'avons-nous point « prophétisé en votre nom? n'avons-nous pas « en votre nom chassé les démons? » Néanmoins ils ne sont pas reconnus. Toutes ces choses sont alors inutiles, si l'on n'a point fait ici-bas ce qu'il fallait faire. Craignons donc d'avoir à dire alors : « Seigneur, quand vous « avons-nous vu affamé, et ne vous avons-nous « pas nourri ? » Nourrissons-le maintenant, non pas un jour, ni deux, ni trois; car il est écrit : « Que la miséricorde et la vérité ne « vous abandonnent point ». L'Ecriture ne dit pas : Agissez ainsi une fois ou deux : car les vierges aussi avaient eu de l'huile, mais elles ne surent pas la conserver. Ainsi donc nous avons besoin de beaucoup d'huile, et il faut que nous soyons comme un olivier fertile dans la maison de Dieu. Que chacun de nous songe aux péchés dont il est chargé, et les compense par des charités, ou plutôt fasse bien plus que les compenser, afin que non-seulement nos péchés soient effacés, mais que de plus nos bonnes œuvres nous soient imputées à justification. Car si nos bonnes actions ne sont pas assez nombreuses pour nous décharger, d'une part, de nos fautes, et de l'autre, offrir un excédant qui nous soit compté à justification, personne ne nous préservera du supplice : auquel puissions-nous tous échapper par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui gloire, puissance, honneur, au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Traduit par M. X...

FIN DE L'ÉPÎTRE AUX ÉPHÉSIENS [1].

[1] Les difficultés que Savilius et les récents éditeurs d'Oxford ont rencontrées dans la constitution du texte souvent si difficile et si défiguré de ce commentaire, nous les avons éprouvées, nous aussi, et à plus forte raison, en le traduisant. Nous ne nous flattons nullement d'avoir éclairci partout ce que l'état actuel du texte rend incompréhensible en plusieurs endroits, indépendamment de la difficulté de la matière : et nous sommes forcé, en finissant ce pénible travail, de répéter, pour notre compte, l'aveu de Savilius, dont les derniers éditeurs disent dans leur préface (page 3) : *Neque tamen potuit, ut ipse fatetur, in libro tam mendoso, quod voluit, præstare.* (*Sancti Joannis Chrysostomi Interpretatio omnium Epistolarum Paulinarum, tom. IV; Oxonii, apud J. H. Parker*). La traduction latine d'Hervet à laquelle nous avons souvent recouru, est d'ailleurs très-éloignée de la perfection : mais la perfection, en pareil cas, c'est l'impossible.

AVERTISSEMENT

POUR LE COMMENTAIRE SUR L'ÉPITRE AUX GALATES.

Saint Chrysostome n'a pas mis à ce Commentaire le même soin qu'aux autres. Dans les autres, les matières sont divisées en Homélies, de telle sorte que chaque discours se termine par une exhortation morale souvent égale en étendue à la partie explicative du texte. Pour l'Epître aux Galates, il en est autrement. Saint Chrysostome ne fait qu'expliquer les versets les uns après les autres, sans interruption depuis le commencement de l'épître jusqu'à la fin. Il se rencontre bien çà et là quelques passages ayant trait à la morale, mais toujours comme digression et jamais comme conclusion et péroraison d'Homélie. Il n'est pas rare qu'il s'adresse au peuple. Je serais donc porté à croire que ce Commentaire fut composé soit pour être lu ou récité tel qu'il est devant le peuple ; soit pour être ensuite divisé par parties destinées à être présentées chacune avec addition de l'exhortation morale accoutumée. Mais nous sommes réduits sur ce point à de simples conjectures.

Ce Commentaire fut composé à Antioche, puisque saint Chrysostome rappelle à ses auditeurs ses Homélies sur *les changements de noms*, Homélies certainement prononcées dans cette ville.

Les données manquent pour déterminer l'année où ce Commentaire fut écrit.

Ce que nous venons de dire, que saint Chrysostome n'avait pas mis à ce Commentaire le même soin qu'aux autres, doit seulement s'entendre en ce sens qu'il ne l'a pas divisé en Homélies, et nullement en ce sens que l'explication du texte y serait traitée avec quelque négligence. A ce dernier point de vue, le Commentaire sur l'Epître aux Galates est un des meilleurs de saint Chrysostome. Il renferme plusieurs excellentes réfutations des hérétiques d'alors : Anoméens, Marcionites et Manichéens ; des réprimandes à l'adresse de beaucoup d'habitants d'Antioche qui suivaient certains rites judaïques ; de sévères corrections pour d'autres qui pratiquaient sur eux-mêmes, conseillés par le manichéisme, certaines mutilations contre nature.

COMMENTAIRE

SUR L'ÉPITRE AUX GALATES.

CHAPITRE I.

PAUL, APÔTRE, NON DE LA PART DES HOMMES, NI PAR DES HOMMES, MAIS PAR JÉSUS-CHRIST, ET DIEU SON PÈRE QUI L'A RESSUSCITÉ D'ENTRE LES MORTS, ET TOUS LES FRÈRES QUI SONT AVEC MOI, AUX ÉGLISES DE GALATIE : QUE LA GRACE ET LA PAIX VOUS SOIENT DONNÉES PAR DIEU NOTRE PÈRE ET PAR NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST. (1, 2, 3.)

Analyse.

1. Ce qui a porté saint Paul à écrire cette épître.
2. Paul a été appelé par Jésus-Christ lui-même. — Que le Fils et le Saint-Esprit ont la même puissance.
3. Solution d'une objection des Anoméens abusant de ce passage où il est dit que le Père a ressuscité le Fils, pour soutenir que le Fils est inférieur au Père.
4. Que la vie présente n'est pas mauvaise par elle-même, contre les Manichéens.
5. Continuer d'observer la loi de Moïse après l'avènement de la grâce, c'est offenser le Père comme le Fils.
6. Nécessité de résister vigoureusement à ceux qui tentent d'altérer la doctrine de l'Evangile.
7. Contre les chrétiens judaïsants et superstitieux.
8-11. C'est de Jésus-Christ lui-même que Paul a reçu immédiatement la doctrine qu'il prêche. — Comment l'aurait-il reçue des hommes, puisque ni avant ni après sa conversion, il n'a eu de rapports familiers avec les chrétiens, que ce n'a été que trois ans après qu'il s'est rendu pour fort peu de temps auprès de Pierre et de Jacques, qu'ensuite il est allé en Syrie et en Cilicie et qu'il est resté personnellement inconnu aux chrétiens.

1. Cet exorde respire le courroux et la fierté, et non pas seulement l'exorde, mais encore toute l'épître, pour ainsi dire. Parler toujours avec douceur à ceux que l'on instruit, quand il est besoin de leur parler avec rudesse, serait le fait non d'un maître, mais d'un corrupteur et d'un ennemi. C'est pour cela que le Seigneur, qui se montrait si doux quand il conversait avec ses disciples, leur parlait quelquefois sévèrement, et employait tour à tour l'éloge ou le blâme. Il avait dit à Pierre : « Tu « es heureux, Simon, fils de Jean » (Matth. XVI, 17) ; il lui avait annoncé que ce serait sur sa confession qu'il poserait les fondements de son Eglise, et peu d'instants après avoir prononcé ces paroles, il s'écrie : « Retire-toi de « moi, Satan, tu m'es à scandale ». (Matth. XVI, 23.) Et une autre fois : « Etes-vous en- « core sans intelligence », leur dit-il. (Matth. XV, 16.) On peut juger de la crainte qu'il avait

su leur inspirer d'après ce que nous raconte Jean : comme ils le voyaient s'entretenir avec la samaritaine, ils lui rappelèrent bien qu'il était temps de prendre de la nourriture, mais aucun d'eux n'osa lui dire : « Qu'avez-vous à « causer », ou bien : « Que cherchez-vous dans « sa compagnie? » (Jean, IV, 27.) Paul le savait, et comme il suivait pas à pas les traces du Maître, il variait son langage suivant les besoins de ses disciples, tantôt brûlant et tranchant dans le vif, tantôt employant des remèdes plus doux. Aux Corinthiens, il disait : « Que voulez-vous? que je vienne à vous avec « la verge, ou avec l'amour et avec l'esprit de « douceur? » (I Cor. IV, 21.) Aux Galates : « O « Galates insensés! » (Gal. III, 1.) Et ce reproche, il le leur adresse, non pas une, mais deux fois. Vers la fin de l'épître, il revient à la charge : « Qu'on ne me cause plus de nou- « velles peines ». (Gal. VI, 6.) Puis il leur parle avec douceur, comme lorsqu'il dit : « Mes petits enfants, vous que j'enfante de « nouveau » (Gal. IV, 19) ; et bien d'autres fois encore, il tient un pareil langage. Que cette épître respire la colère, tout le prouve et l'on s'en aperçoit à la première lecture.

Il faut dire pourquoi il était irrité contre ses disciples. Ce n'était pas pour peu de choses ni pour un mince motif, autrement il ne se serait pas laissé aller à un tel emportement. S'irriter pour des riens, est le fait d'un homme à esprit étroit, d'un homme dur et tracassier, de même que c'est le fait d'un homme indolent et apathique, de se laisser abattre à la vue de graves désordres. Il n'en était pas ainsi de Paul. Quelle était donc la faute qui excitait son indignation? Une grande, et bien grande faute, qui les rendait tous étrangers au Christ, comme il leur dit dans la suite de sa lettre : « Voici que moi, Paul, je vous dis que si vous « vous faites circoncire, le Christ ne vous ser- « vira de rien » ; puis il dit encore : « Vous « tous, qui cherchez votre justification dans « la loi, vous êtes exclus de la grâce ». (Gal. V, 2-4.) Que veut-il dire par là? Car il faut éclaircir et développer ses paroles. Ceux des Juifs qui avaient la foi, mais qui étaient en même temps attachés au judaïsme, et à qui la vanité tournait la tête, voulurent se poser en docteurs et se rendirent chez les Galates pour leur enseigner qu'ils devaient se faire circoncire, observer le sabbat et les cérémonies du premier jour de chaque mois, qu'ils devaient enfin ne pas écouter Paul qui supprimait tout cela. Pierre, Jacques et Jean, disaient-ils, n'empêchent point d'observer ces coutumes, et ce sont les premiers parmi les apôtres, ils ont été disciples du Christ. Il est vrai qu'ils ne s'opposaient point à cela ; mais s'ils toléraient ces pratiques, ce n'était point qu'ils en fissent un dogme, c'était pour condescendre à la faiblesse des Juifs convertis.

Quant à Paul, qui prêchait les gentils, il n'avait pas besoin de montrer la même condescendance ; quand il se trouva en Judée, il fut aussi tolérant que les autres. Mais ces trompeurs se gardaient bien de dire les motifs de cette condescendance de Paul et des autres apôtres, et ils trompaient les simples en disant qu'ils ne devaient pas écouter Paul, car lui ne datait que d'hier et d'aujourd'hui, les autres, Pierre et ses compagnons, étaient ses anciens ; lui, était le disciple des apôtres, eux, étaient les disciples du Christ ; lui était seul, eux étaient beaucoup, et ils étaient les colonnes de l'Eglise. Et cet homme, ajoutaient-ils, est un hypocrite, car il est reconnu que lui, qui supprime la circoncision, l'a maintenue ailleurs. A vous, il prêche une chose, aux autres, une autre.

Quand donc Paul s'aperçut que le feu avait atteint tous les Galates, quand il vit qu'un violent incendie allait consumer l'Eglise de Galatie, que la maison qu'il avait fondée était ébranlée, et qu'elle était sur le point de s'écrouler, il fut en proie à un juste ressentiment, en proie aussi au désespoir, comme le prouvent ces paroles : « J'aurais voulu me trouver « maintenant avec vous, et vous entretenir de « vive voix » (Gal. IV, 20) ; et il leur écrivit cette épître, où il répond à tous les chefs d'accusation accumulés contre lui. Tout d'abord il répond directement aux insinuations de ses adversaires qui, pour miner son influence, disaient que les autres apôtres étaient les disciples du Christ, et que lui était le disciple des apôtres. Et c'est pour cela qu'il commence en ces termes : « Paul, apôtre, non de la part des « hommes, ni par des hommes ». Car ces trompeurs disaient, comme je vous l'ai déjà fait remarquer, qu'il était le dernier des apôtres, et qu'il avait été instruit par eux. Pierre, Jacques et Jean, sont venus avant lui, disaient-ils, ce sont les premiers parmi les disciples, ils ont reçu les dogmes de Jésus-Christ, c'est à eux qu'il faut obéir, et non à lui, or ils ne

sont pas opposés à la pratique de la circoncision, et à l'observation de la loi.

2. En prononçant ces paroles et d'autres semblables, en rabaissant celui-ci, pour vanter ceux-là, ils avaient en vue, non de faire l'éloge des apôtres, mais de tromper les Galates, et ils leur conseillaient mal à propos d'observer la loi. Il est donc naturel qu'il ait commencé ainsi. Comme ils détruisaient le prestige de son enseignement, en prétendant qu'il le tenait des hommes, tandis que Pierre tenait le sien du Christ il répond directement dès le début, à cette obligation, en disant qu'il est apôtre, non de la part des hommes, ni par des hommes. Ananias l'avait baptisé (Act. IX, 17), mais ne l'avait pas retiré de l'erreur, ni conduit à la foi: c'était Jésus-Christ lui-même qui, du haut du ciel, lui avait adressé miraculeusement la parole et l'avait pris dans ses filets. Quant à Pierre et à son frère, quant à Jean et au frère de Jean, Jésus les avait appelés à lui, en se promenant sur le bord de la mer (Matth. IV); il appela Paul, après qu'il fut remonté aux cieux. Et de même que, sans avoir besoin d'être appelés deux fois, ils laissèrent là leurs filets et tout le reste, et se mirent à le suivre; de même Paul, dès le premier appel, arriva à la perfection apostolique : il se fit baptiser, déclara une guerre sans trêve aux Juifs, et par là, dépassa les autres apôtres : « J'ai pris plus de peine « qu'eux » (I Cor. XV, 10), dit-il. Mais en attendant, il n'insiste pas là-dessus, et se contente d'être leur égal. Son but était, non de prouver qu'il leur était supérieur, mais d'ôter tout fondement à l'erreur des Galates.

Ces mots : « Non de la part des hommes », convenaient à tous ceux qui prêchaient l'Evangile, car cette prédication avait son origine et sa racine dans le ciel : ceux-ci « Non par des « hommes » convenaient aux seuls apôtres ; car Jésus les avait appelés à lui non par l'intermédiaire d'autres hommes, mais par lui-même. Pourquoi Paul, au lieu de faire mention de sa vocation et de dire: « Paul appelé non de « la part des hommes », a-t-il parlé de sa qualité d'apôtre? Précisément, parce que c'était là-dessus que roulait toute la discussion. On disait que son droit d'enseigner il le tenait des hommes, des apôtres, et qu'il devait suivre leur direction. Or, la preuve qu'il n'avait pas reçu son ministère de la main des hommes, saint Luc la donne, lui qui a dit : « Or, pen- « dant qu'ils s'acquittaient des fonctions de « leur ministère devant le Seigneur, et qu'ils « jeûnaient, le Saint-Esprit leur dit : Séparez- « moi Saul et Barnabé ». (Act. XIII, 2.) Ce qui prouve bien que la puissance du Fils et de l'Esprit n'est qu'une seule et même puissance. Car, après avoir été envoyé par l'Esprit, il dit qu'il a été envoyé par le Christ. Et il le prouve encore ailleurs, quand il rapporte à l'Esprit ce que Dieu a fait. Car, s'entretenant avec les prêtres de Milet [1] : « Veil- « lez sur vous-mêmes », disait-il, « et sur le « troupeau à la tête duquel vous a mis l'Esprit- « Saint en qualité de pasteurs et d'évêques ». (Act. XX, 28.) Et cependant il dit dans une autre épître : « Ceux que Dieu a mis dans son « Eglise, d'abord comme apôtres, en second « lieu comme prophètes, puis comme pasteurs « et comme maîtres chargés d'enseigner ». (I Cor. XII, 28.) C'est ainsi que dans son langage il ne fait pas de distinction entre Dieu et le Saint-Esprit, attribuant à l'un ce que l'autre a fait, et réciproquement. D'ailleurs il ferme aussi la bouche aux hérétiques quand il dit : « Par Jésus-Christ et Dieu son Père ». Comme ils prétendent que cette expression s'applique au Fils parce qu'elle témoigne d'une dignité inférieure, voyez ce qu'il fait : il s'en sert en parlant du Père, et nous enseigne à ne pas nous établir en législateurs de leur nature ineffable, et à ne pas mesurer la divinité du Père et celle du Fils. Car, après avoir dit: « Par « Jésus-Christ », il ajoute : « Et par Dieu son « père ». Car, si après avoir fait mention seulement du Père, il avait ajouté ces mots « par « lesquels », peut-être en auraient-ils tiré parti et dit qu'il rapportait ces mots « par le- « quel » au Père, parce qu'il lui attribuait les œuvres du Fils. Mais maintenant, en faisant mention en même temps du Père et du Fils, et en se servant de la même expression pour l'un et l'autre, il ne laisse plus de place à une telle interprétation. S'il agit ainsi, ce n'est pas pour attribuer au Père ce qui appartient au Fils, mais c'est pour montrer que cette expression n'admet entre eux aucune distinction de substance.

Que diraient donc à ce propos ceux qui soupçonnent, d'après la formule du baptême : Je te baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, qu'il y a entre eux une certaine gradation descendante? Si le Fils est inférieur

[1] Et d'Ephèse. (Voyez Act. XX, 17.)

au Père parce que son nom vient après celui du Père, que diront-ils en voyant que dans ce passage l'apôtre commence par le Fils pour arriver au Père? Mais ne prononçons point de blasphème. Il ne faut pas que notre ardeur à réfuter ces gens-là nous fasse sortir de la vérité. Il faut au contraire, fussent-ils mille et mille fois plus fous, que nous nous enfermions scrupuleusement dans les limites de la piété. De même que nous ne dirons pas, nous, que le Fils est plus grand que le Père, parce que Paul a parlé en premier lieu du Fils (car ce serait le dernier degré de la folie, et le comble de l'impiété), de même il ne faut pas croire que dans cette formule du baptême, le Fils soit inférieur au Père.

« Qui l'a ressuscité d'entre les morts ». Que faites-vous, Paul? Vous voulez ramener des judaïsants à la foi, et vous ne leur montrez rien de grand et d'imposant, comme lorsque vous disiez dans votre épître aux Philippiens que « Ayant la forme et la nature de Dieu, il « n'a point cru que ce fût pour lui une usurpa« tion d'être égal à Dieu » (Phil. II, 6), comme lorsque vous vous écriiez en écrivant aux Hébreux : « Il est la splendeur de sa gloire, et « le caractère de sa substance » (Hébr. I, 3), comme lorsque le fils du tonnerre disait tout d'abord à haute voix : « Au commencement « était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le « Verbe était Dieu » (Jean, I, 1), comme lorsque Jésus en personne disait devant les Juifs à plusieurs reprises qu'il pouvait les mêmes choses que son Père, et qu'il avait la même puissance. Vous ne dites rien de cela, vous laissez toutes ces choses de côté pour ne parler que de l'incarnation, de la croix et de la mort du Sauveur? Oui, répond-il. S'il avait à parler devant des hommes qui n'ont pas idée de la grandeur du Christ, il ferait bien de traiter ces points-là; mais puisqu'ils se séparent de nous parce qu'ils ont peur d'être punis s'ils s'écartent de la loi, il fait mention de ce fait, qui suffit à prouver la non-nécessité de la loi, je veux parler du bienfait que nous avons tous reçu de la croix et de la résurrection. Dire que au commencement était le Verbe; et qu'il se trouvait dans la forme de Dieu, en faire l'égal de Dieu, et avancer d'autres choses semblables eût été bon pour démontrer la divinité du Verbe; mais ce n'était pas ce dont alors il s'agissait. Mais en disant que « Le Père « l'a ressuscité d'entre les morts », Paul rappelle le bienfait capital que nous avons reçu du Christ : ce qui ne contribuait pas peu à lui faire atteindre le but qu'il se proposait. Car la plupart des hommes ont coutume de ne pas prêter autant d'attention au langage de ceux qui célèbrent la grandeur de Dieu, qu'au langage de ceux qui montrent les bienfaits que Dieu leur a accordés. Aussi a-t-il négligé tout cela pour ne parler que des bienfaits dont nous avons été l'objet.

3. Mais ici les hérétiques nous assaillent encore et disent : Voici que le Père ressuscite le Fils. Par l'effet de la maladie dont ils ont été une fois atteints, ils se refusent à entendre les plus sublimes de nos dogmes; et quand ils rencontrent des expressions humbles et ordinaires, employées soit à cause de la chair, soit pour honorer Dieu, soit dans un autre but, ils les recueillent et les examinent séparément, et se font du tort à eux-mêmes, car je ne saurais dire qu'ils en font à l'Ecriture. Je voudrais bien leur demander pourquoi ils disent cela. Ont-ils l'intention de prouver que le Fils est faible, et qu'il n'a pas la force de ressusciter un seul corps? Et cependant la foi en lui et même dans les ombres de ceux qui croyaient en lui a fait ressusciter des morts. (Act. V, 15.) Quoi, ces hommes qui croyaient en lui, et qui étaient mortels, ont pu rendre des morts à la vie rien que par l'effet de l'ombre que projetaient leurs corps de boue, et par le contact des vêtements qui enveloppaient ces mêmes corps, et lui, n'a pas eu la force de se ressusciter lui-même? Quelle évidente folie, quel excès de démence! Ne l'as-tu pas entendu dire : « Détruisez ce temple et je le relèverai « en trois jours » (Jean, II, 19)? et une autre fois : « J'ai le pouvoir de déposer mon âme, et « j'ai le pouvoir de la reprendre? » (Jean, X, 18.) Pourquoi donc est-il dit que son Père l'a ressuscité? Pour attribuer au Père les œuvres du Fils, afin d'honorer le Père et de ménager la faiblesse des auditeurs.

« Et tous les frères qui sont avec moi ». Pourquoi n'en fait-il pas mention dans ses autres épîtres? Ou bien il n'y met que son nom, ou bien il y joint celui de deux ou de trois de ses compagnons. Ici il fait figurer tout un groupe de fidèles, c'est pourquoi il n'en désigne aucun par son nom. Pourquoi donc fait-il cela? On l'accusait d'être seul à prêcher ce qu'il prêchait, et d'introduire des nouveautés dans le dogme. Voulant faire tomber ces soupçons, et

montrer que ses idées ont beaucoup de partisans, il réunit les frères en un seul groupe, et prouve que ce qu'il écrit, il l'écrit en conformité de sentiment avec eux. « Aux Eglises de « Galatie ». Ce n'était pas une seule ville, ni deux, ni trois, mais toute la nation des Galates qui était consumée par ce fléau de l'erreur. Voyez encore ici une preuve de sa profonde indignation. Il n'a pas dit : A nos bien-aimés, ni à nos saints de Galatie, mais « Aux Eglises de Galatie ». C'était bien là le langage d'un homme dont le cœur est ulcéré, d'un homme qui témoigne son affliction, que de s'adresser à eux sans employer de termes d'amitié ou de politesse, de les désigner seulement par un nom collectif, et de ne pas dire : « Aux Eglises de Dieu », mais tout simplement : « Aux Eglises de Galatie ». D'ailleurs il est pressé dès le début de les arrêter dans leur tentative de séparation : c'est pour cela qu'il les comprend tous sous ce nom d'Eglise, afin de les faire rentrer en eux-mêmes et de les réunir en un seul corps. Car ceux qui sont divisés en plusieurs partis ne sauraient être désignés par ce nom-là. Ce nom d'Eglise est synonyme d'accord et de bonne intelligence. « Que la grâce et la paix vous soient données « par la bonté de Dieu le Père, et par Notre-« Seigneur Jésus-Christ ». Dans toutes ses épîtres, il met cette formule nécessaire, à plus forte raison dans cette épître qu'il adresse aux Galates. C'est parce qu'ils étaient en danger de perdre la grâce, qu'il leur souhaite de pouvoir l'acquérir de nouveau. C'est parce qu'ils s'étaient mis en guerre avec Dieu, qu'il prie Dieu de ramener la paix parmi eux.

« Par la bonté de Dieu le Père ».— Voilà encore qui nous permet de confondre les hérétiques. Ils prétendent que Jean, qui a dit au commencement de ses Evangiles : « Et le Verbe « était Dieu », a mis le mot Dieu sans article pour marquer que la divinité du Fils était inférieure [1], et ils font encore observer que Paul, en disant que le Fils avait la forme de Dieu, n'a pas voulu parler du Père, puisqu'il a employé le mot Dieu sans le faire précéder de l'article. Que diront-ils donc maintenant? Car Paul ne dit pas : Ἀπὸ τοῦ Θεοῦ, mais Ἀπὸ Θεοῦ Πατρός. S'il donne à Dieu, dans ce passage, la qualification de Père, ce n'est pas pour flatter les Galates ; loin de là, il les reprend vivement en leur rappelant la cause par laquelle ils sont devenus les fils de Dieu. Cet honneur, ils le doivent non pas à la loi, mais au baptême qui les a régénérés. Aussi partout, même dès le début, répand-il les preuves de la bienfaisance de Dieu. Ses paroles peuvent se traduire ainsi : Vous qui étiez esclaves, ennemis, étrangers, comment se peut-il que vous appeliez tout à coup Dieu votre Père? Est-ce à la loi que vous devez cette parenté? Pourquoi donc laissez-vous celui qui vous a tant rapprochés de Dieu, et courez-vous encore au pédagogue? Non-seulement en ce qui concerne le Père, mais aussi en ce qui concerne le Fils, les noms dont on les désigne suffisaient à rappeler aux Galates la bienfaisance dont ils étaient l'objet. Le nom de Jésus-Christ, si nous l'examinons avec soin, retrace à notre esprit tous ses bienfaits. Car Jésus, dit l'Ecriture, sera ainsi appelé : « Parce qu'il sauvera lui-même « son peuple de ses propres péchés » (Matth. I, 21) ; et le nom du Christ rappelle l'onction qu'il reçut du Saint-Esprit : « (Et par Notre-« Seigneur Jésus-Christ) qui s'est donné lui-« même pour nos péchés (4) ».

4. Vous voyez que Jésus n'a pas exécuté des ordres avec l'obéissance forcée d'un esclave, et qu'il n'a pas été livré par un autre que par lui. Il s'est donné lui-même : ainsi donc, quand vous entendrez Jean dire, que le Père a donné son Fils unique pour nous, n'allez pas rabaisser à cause de cela la majesté du Fils unique, rejetez toute comparaison avec ce qui se passe parmi les hommes. Si on dit que le Père l'a donné, on le dit non pour vous faire croire qu'il s'agisse d'une mission imposée à un esclave, mais pour que vous compreniez que cette résolution plaisait aussi au Père, et c'est ce que Paul démontre dans ce même passage quand il dit : « Selon la volonté de « Dieu notre Père ». Il n'a pas dit : « Selon le « commandement », mais : « Selon la vo-« lonté ». En effet, comme le Père et le Fils n'ont qu'une seule et même volonté, ce que le Fils voulait, le Père le voulait aussi. — « Pour nos péchés ». Nous nous étions, dit-il, plongés nous-mêmes dans une infinité de maux, et nous méritions les plus terribles châtiments. La loi, bien loin de nous tirer du danger, ne faisait que nous condamner en faisant ressortir nos fautes avec plus d'évidence, elle ne pouvait ni nous délivrer, ni faire cesser la colère de Dieu ; tandis que le Fils de Dieu

[1] C'est l'argument d'Eusèbe de Césarée. *Contra Marcellum*, 16, 17.

a rendu possible ce qui était impossible, en effaçant nos péchés, en faisant des amis de ceux qui étaient des ennemis, en nous accordant mille autres faveurs. Puis Paul ajoute : « Afin de nous retirer de ce siècle pervers ».

Voilà que d'autres hérétiques s'emparent de cette expression, s'en servent pour calomnier la vie d'ici-bas, et s'appuient sur le témoignage de saint Paul. Voyez-vous, disent-ils, il a dit que le siècle présent est pervers. — Et qu'est-ce qu'un siècle, dis-moi ? Un intervalle de temps qui se compose de jours et d'heures. Quoi donc ? Un intervalle de jours est pervers, pervers aussi le cours du soleil? Mais personne, même l'homme le plus insensé, n'oserait tenir un tel langage. — Mais, dit-on, ce n'est pas le temps lui-même qu'il traite de pervers, c'est la vie d'ici-bas ? — Bien certainement les paroles de Paul n'ont pas ce sens-là, et puis tu ne te renfermes pas dans les paroles mêmes qui servent de texte à ton accusation, mais tu t'y fraies une route pour faire passer ton interprétation. Tu voudras bien m'accorder, à moi aussi, le droit d'interpréter ce passage, d'autant plus que mon explication sera pieuse et raisonnable. Que pourrions-nous donc dire? que ce qui est mal ne saurait être cause de ce qui est bien ; or, ces couronnes et ces récompenses infinies de la vie future, nous les devrons à la vie d'ici-bas. Et précisément ce bienheureux Paul lui-même fait de cette vie le plus grand éloge quand il dit : « Que si je de-« meure plus longtemps dans ce corps mortel, « je tirerai du fruit de mon travail ; et ainsi « je ne sais que choisir ». (Phil. I, 22.) Ainsi il se propose le choix à lui-même ou de vivre ici-bas, ou de cesser de vivre et d'être avec le Christ; et il préfère la vie d'ici-bas. Si le siècle était pervers, Paul n'aurait pas dit de lui [1] ce qu'il en a dit, et jamais un homme, quel que fût son zèle, n'aurait pu arriver à la vertu par le moyen d'un tel siècle. Car on ne peut arriver au bien par le mal, à la chasteté par la prostitution, à la bienveillance par la haine. Lorsque Paul, en parlant des pensées qui nous viennent de la chair (Rom. VIII, 7), dit que la chair n'est pas soumise à la loi de Dieu, et qu'elle ne peut pas l'être, c'est comme s'il disait que le vice, restant ce qu'il est, ne peut être la vertu. Ainsi donc, quand vous entendrez ces mots : « Siècle pervers », songez aux actions mauvaises, aux mauvaises pensées. Ce n'est pas pour nous tuer, pour nous arracher de la vie d'ici-bas que le Christ est venu, mais il nous laisse au milieu du monde pour nous préparer à devenir dignes de la vie du ciel. C'est pourquoi il disait en s'entretenant avec son Père : « Et pour eux ils sont dans le monde, et moi « je vais à vous » (Jean, XVII, 11); et une autre fois : « Je ne vous demande pas de les retran-« cher du monde, mais je vous demande de « les préserver du mal », c'est-à-dire du vice. — Si cette interprétation ne te convient pas, et si tu persistes à dire que la vie d'ici-bas est mauvaise, ne fais pas dès lors de reproches à ceux qui s'en débarrassent. De même qu'on doit à celui qui se retire du vice non le blâme, mais des couronnes; de même celui qui met fin violemment à ses jours, soit par la corde, soit par tout autre moyen, ne devrait pas être blâmé selon vous. Cependant Dieu châtie ces malheureux plus sévèrement que les homicides, et tous nous les avons en horreur, non sans raison. S'il n'est pas bien de tuer ses semblables, il l'est beaucoup moins encore de se tuer soi-même. Si la vie d'ici-bas était essentiellement mauvaise, il faudrait couronner les meurtriers, parce qu'ils nous débarrassent du mal. Mais sans avoir recours à ces raisonnements, servons-nous de leurs propres paroles pour les confondre. Puisqu'ils prétendent que le soleil est Dieu, et qu'ils en disent autant de la lune à qui ils donnent le second rang, puisqu'ils les adorent comme étant la cause de beaucoup de biens, ils se mettent en contradiction avec eux-mêmes. En effet, ces astres ainsi que les autres ne servent pas à autre chose qu'à notre vie d'ici-bas, cette vie qu'ils prétendent mauvaise; leurs rayons nourrissent nos corps, les éclairent, et font arriver les fruits à maturité. Comment donc se fait-il que vos dieux s'astreignent à de telles fonctions pour soutenir cette vie mauvaise ? Mais non, les astres ne sont pas des dieux, fi donc ! Ce sont des ouvrages de Dieu, faits par lui pour nos besoins, et le monde n'est pas pervers. Mais, diras-tu, les assassins, les adultères, les violateurs de tombeaux ? — Cela n'a aucun rapport à la vie d'ici-bas. Ces crimes sont le résultat non de la vie de la chair, mais des mauvaises pensées. Car s'ils étaient l'effet de la vie d'ici-bas, s'ils en faisaient fatalement et essentiellement partie, nul n'en serait à

[1] Les éditions donnent περι ε αυτου, se rapportant à Paul, je préfèrerais περὶ αὐτοῦ, se rapportant à αἰὼν ou βίος.

l'abri, nul ne serait pur. Remarque donc qu'on ne peut échapper aux besoins qui sont particuliers à la vie de la chair. Or, quels sont ces besoins? Les voici : il nous faut manger, boire, dormir, grandir, avoir faim, avoir soif, naître et mourir, sans parler des autres nécessités du même genre. Nul ne saurait s'en dispenser, ni pécheur, ni juste, — ni roi, ni simple particulier; tous nous sommes soumis à la loi de nature. De même si faire le mal était un résultat fatal et naturel de la vie, on ne pourrait pas plus échapper à cette nécessité qu'on n'échappe aux autres. Ne m'objectez pas qu'ils sont rares ceux qui font bien. Car tu ne trouveras jamais que quelqu'un se soit mis au-dessus des nécessités naturelles. Et de la sorte, tant qu'on trouvera un seul homme pratiquant la vertu, mon raisonnement sera inattaquable. Quel est ton langage, ô malheureux! Elle est perverse, cette vie d'ici-bas, dans laquelle nous avons connu Dieu, dans laquelle nous méditons les biens à venir, dans laquelle, devenus anges d'hommes que nous étions, nous nous mêlons au chœur des célestes vertus? Et quelle autre preuve chercherons-nous que votre opinion est mauvaise et erronée?

5. Pourquoi donc, objectes-tu, Paul dit-il : « Ce siècle pervers? » Il suit l'usage le plus général. Car nous aussi nous avons coutume de dire : Je ne suis pas content de ma journée, et en parlant ainsi nous critiquons non pas le temps lui-même, mais nos propres actions, ou les circonstances. C'est ainsi que Paul critiquant les mauvaises pensées, s'est servi de cette expression si usitée, et qu'il montre que le Christ nous a délivrés de nos premiers péchés et qu'il nous a garanti la vie future. C'est ce que signifient ces paroles : « Qui s'est donné « lui-même pour nos péchés »; et celles-ci qui viennent après : « Afin de nous retirer de ce « siècle pervers », marquent la garantie pour l'avenir. La loi était sans force même pour un seul de ces deux cas, tandis que la grâce est puissante pour tous les deux à la fois.

« Selon la volonté de Dieu notre Père ». Comme les Galates croyaient désobéir à Dieu, qui avait donné la loi, et n'osaient abandonner l'Ancien Testament pour le Nouveau, l'apôtre fait aussi tomber cette préoccupation en leur disant que le Père approuvait ces choses. Il n'a pas dit simplement: « De Dieu le Père », mais: « De Dieu notre père ». Il insiste continuellement là-dessus afin de les faire rentrer en eux-mêmes, en leur montrant que le Christ a fait en sorte que celui qui est son Père fût le nôtre. « A qui soit gloire dans tous les siècles des « siècles. *Amen* ». Voilà encore qui est nouveau chez Paul, et qui ne lui est pas habituel. Ce mot « *Amen* », nous ne le trouvons nulle part au commencement et au début de ses épîtres, mais seulement vers la fin. Cette fois il a adopté cet exorde, parce qu'il veut montrer que ces paroles sont un acte complet d'accusation contre les Galates, et qu'il a dit tout ce qu'il avait à dire. Quand la culpabilité est évidente il n'est pas besoin, pour la confondre, d'un grand attirail de preuves. Il rappelle la croix, et la résurrection, la rémission des péchés, la garantie qui nous a été donnée pour l'avenir, les décrets du Père, les desseins du Fils, la grâce, la paix, tous les biens que nous lui devons, et il termine par des actions de grâces. Et ce n'est pas seulement pour aboutir à des actions de grâces qu'il a fait cela, c'est aussi pour frapper très-vivement ses auditeurs au spectacle de tant de bienfaits, et devant cette grâce infinie, et pour qu'ils se disent à eux-mêmes : Qu'étions-nous pour que Dieu nous accordât ses faveurs coup sur coup et si promptement? Ne pouvant les représenter par le langage, il a terminé brusquement par les actions de grâces : non que ses paroles soient à la hauteur de celui qu'il célèbre, mais il glorifie le Seigneur autant qu'il le peut et il appelle ses bénédictions sur toute la terre. C'est pourquoi il met ensuite plus d'âpreté dans son langage, comme si le souvenir des bienfaits de Dieu augmentait l'ardeur de son zèle. Car après avoir dit : « A qui soit gloire dans tous « les siècles des siècles. *Amen* », il reprend avec plus de force en ces termes : « Je m'é- « tonne que vous vous détachiez sitôt de celui « qui vous a appelés à la grâce de Jésus-Christ, « et que vous passiez ainsi à un autre Evan- « gile (6) ».

Comme ils s'imaginaient plaire à Dieu en observant la loi, de même que les Juifs en persécutant le Christ, il leur prouve tout d'abord qu'en agissant ainsi ils irritent non-seulement le Christ, mais encore son Père. Par votre conduite, leur dit-il, vous vous séparez à la fois et du Christ et du Père. De même que l'Ancien Testament appartient non-seulement au Père, mais aussi au Fils; de même la grâce appartient non-seulement au Fils, mais

aussi au Père, et tout entre eux est commun : « Car tout ce qu'a mon Père est à moi ». (Jean, XVI, 15.) Il leur dit donc qu'ils se sont séparés même du Père, puis il leur adresse deux reproches : pourquoi s'en sont-ils séparés? pourquoi l'ont-ils fait si vite ? Et certes, s'ils avaient agi autrement, s'ils ne s'en étaient séparés qu'après un long temps, ils mériteraient des reproches : mais ici il s'agit d'une œuvre de séduction. Il mérite le blâme celui qui apostasie après un long temps, mais celui qui succombe au premier choc, et dès les premières escarmouches... Quelle preuve de faiblesse ! C'est aussi ce qu'il leur reproche, quand il dit : Quoi donc, vos séducteurs n'ont pas même besoin d'attendre, il leur suffit de faire un pas pour vous changer tous entièrement et s'emparer de vous ! Quelle excuse aurez-vous ? Si une pareille conduite à l'égard de ceux qui ont de l'affection pour nous est blâmable, et si celui qui abandonne ses premiers, ses bons amis, mérite d'être condamné, à quel châtiment est exposé, songez-y, celui qui s'esquive quand Dieu l'appelle. Quand Paul dit : « Je « m'étonne », il ne parle pas ainsi seulement pour les faire rentrer en eux-mêmes, eux qui, après de tels bienfaits, après un pardon si complet de leurs péchés et une si grande indulgence, sont allés comme des transfuges se soumettre au joug de l'esclavage : il veut encore leur faire savoir quelle grande et quelle bonne opinion il avait d'eux. Car s'il les avait regardés comme des hommes ordinaires et faciles à tromper, il n'aurait pas été surpris de ce qui était arrivé ; mais comme vous êtes de braves gens, dit-il, et que vous avez passé par beaucoup d'épreuves, cela m'étonne de vous. Il suffisait de cette réflexion pour les reconquérir à la foi, et pour les ramener à leurs premières croyances. C'est aussi ce qu'il leur fait comprendre, vers le milieu de son épître, quand il dit : « C'est donc en vain que vous « avez subi tant d'épreuves, si toutefois c'est « en vain ! »

« Que vous vous détachiez si tôt... »; il n'a pas dit : « Que vous vous soyez détachés », mais : « Que vous vous détachiez ». C'est comme s'il disait : Je ne crois pas encore, je ne pense pas que la séduction soit consommée. On sent encore ici la préoccupation d'un homme qui veut gagner les cœurs qu'il a perdus. Et cette préoccupation, il la laisse éclater encore plus, quand il dit : « Pour moi j'ai confiance en « vous, je suis convaincu que vous n'aurez « pas d'autres sentiments ». (Gal. V, 10.) « Je « m'étonne que vous vous détachiez de Celui « qui vous a appelés à la grâce du Christ ». Cet appel, c'est Dieu qui le fait, mais c'est le Fils qui en est cause : c'est lui qui nous a réconciliés avec son Père et qui est l'auteur du bienfait, car nous n'avons pas été sauvés par nos œuvres de justice. Bien plus, les œuvres de l'un sont les œuvres de l'autre, « Car ce qui « est à moi est à vous », dit le Christ, « et ce « qui est à vous est à moi ». (Jean, XVII, 10.) Il n'a pas dit : Vous vous détachez de l'Evangile, mais : « De Celui qui vous a appelés, de « Dieu ». Il s'est servi des termes les plus propres à effrayer, à frapper les Galates. Ceux qui voulaient les séduire, ne s'y prenaient pas brusquement; mais peu à peu ils les écartaient du fond des choses, tout en ayant l'air de respecter les noms. C'est ainsi que le diable s'y prend pour nous décevoir, il se garde bien de laisser voir ses piéges. S'ils avaient dit aux Galates : Renier le Christ, ceux-ci auraient pensé qu'ils avaient affaire à des séducteurs dangereux, et se seraient tenus sur leurs gardes. Mais comme ils leur permettaient, en attendant, de demeurer dans la foi, et qu'ils abritaient leur tentative de séduction sous le nom de l'Evangile, ils sapaient en toute sécurité l'édifice de la religion. Les mots dont ils se servaient, servaient à cacher, comme derrière un voile, leur travail souterrain.

6. Comme ils donnaient à leurs fausses doctrines le nom d'Evangile, Paul les attaque sur l'emploi qu'ils faisaient de ce mot, et il le déclare sans détour : « Pour passer à un autre « Evangile ; non pas qu'il y en ait un autre... « (7) ». Réflexion très-juste, car il n'y en a point d'autre. Cependant il est arrivé que ce passage a produit sur les partisans de Marcion le même effet que des mets sains sur ceux qui sont malades. Marcion s'en est emparé et s'est écrié : Voici que Paul a dit, qu'il n'y a pas un autre Evangile. Ni lui ni ses disciples n'admettent tous les évangélistes : ils n'en reconnaissent qu'un seul, encore l'ont-ils mutilé et bouleversé pour lui faire dire ce qui leur convenait. — Que veut donc dire ce même Paul par ces paroles : « Selon mon Evangile, et « selon la doctrine de Jésus-Christ? » (Rom. XVI, 25.) De semblables arguments méritent bien qu'on en rie, cependant tout ridicules

qu'ils sont, il est nécessaire de les réfuter à cause de ceux qui se laissent duper facilement. Que dirons-nous donc? Nous dirons que, quand bien même des milliers d'hommes auraient composé des Evangiles, ces nombreux Evangiles n'en formeraient qu'un seul, s'ils contenaient les mêmes choses. La multitude des évangélistes ne saurait empêcher l'unité de l'Evangile. Au contraire, si c'était un seul écrivain qui eût pris la plume mais qui eût écrit des choses contradictoires, son œuvre serait dépourvue d'unité. L'unité ou la non-unité se juge non d'après le nombre des auteurs, mais d'après l'identité ou la diversité des choses. C'est à cela qu'on reconnaît clairement que les quatre Evangiles ne sont qu'un seul Evangile. Puisque tous les quatre disent les mêmes choses, il ne faut pas que la diversité d'auteurs nous y fasse voir une diversité d'Evangiles; au contraire leur unité doit résulter pour nous de leur concordance. Ici Paul n'a point en vue le nombre des personnes, mais la diversité des choses. Si l'Evangile de saint Mathieu est autre que celui de saint Luc et pour le sens et pour l'orthodoxie, ils font bien de s'appuyer sur cette parole de Paul : mais si ces Evangiles n'en forment qu'un, qu'ils cessent de déraisonner, qu'ils ne feignent plus d'ignorer ce qui est évident même pour des petits enfants.

« Mais il y a des gens qui vous troublent, et « qui veulent renverser l'Evangile du Christ ». C'est-à-dire, tant que votre esprit restera sain, tant que votre vue restera nette et ne se troublera pas, tant que vous ne vous imaginerez pas que vous voyez ce qui n'est point, vous ne reconnaîtrez pas d'autre Evangile. Quand nos yeux sont troublés, ils voient autre chose que ce qui existe; il en est de même de notre esprit, il éprouve les mêmes désordres quand il a été troublé et désorganisé par des raisonnements pernicieux. C'est ainsi que l'imagination des fous prend une chose pour une autre. Mais la folie de l'erreur religieuse est plus dangereuse que celle-là : elle exerce sa funeste influence non pas dans le domaine des sens, mais dans le domaine de l'esprit; elle trouble, non pas la prunelle des yeux de notre corps, mais les yeux de notre intelligence. — « Et qui veulent renverser l'Evangile du « Christ ». Ces hommes n'imposaient aux Galates qu'une ou deux coutumes nouvelles, la circoncision et l'observation du sabbat; mais Paul veut montrer qu'une légère atteinte compromet l'ensemble de la foi; et il dit qu'ils renversent l'Evangile. De même que celui qui, dans une pièce de monnaie rogne quelque chose de l'effigie du prince, lui enlève toute valeur, de même celui qui détruit seulement une petite partie de la foi orthodoxe, la compromet tout entière, car ce premier changement en amène d'autres de plus en plus pernicieux.

Où sont-ils donc ceux qui nous accusent d'humeur querelleuse, parce que nous ne sommes pas d'accord avec les hérétiques? Où sont-ils maintenant ceux qui disent qu'entre nos adversaires et nous il n'y a point de différence de doctrine, mais que toute la lutte provient de notre esprit de domination? Qu'ils écoutent les propres paroles de Paul : d'après lui, celui qui veut introduire le plus mince changement dans l'Evangile, le renverse. Or ce n'est pas un mince changement que celui qui est proposé par nos adversaires. N'est-ce rien, en effet, que de dire avec eux que le Fils de Dieu n'est qu'une créature? N'as-tu pas appris dans l'Ancien Testament, qu'un homme ayant ramassé du bois un jour de sabbat, fut puni du dernier supplice pour avoir violé un des commandements de Dieu, et certes ce n'était pas le plus important? et qu'Osée, ayant soutenu l'arche qui allait se renverser, mourut sur-le-champ, parce qu'il avait empiété sur des fonctions qui n'étaient pas les siennes? Quoi! le fait de n'avoir pas observé le sabbat et d'avoir porté la main sur l'arche qui allait tomber a tellement excité l'indignation de Dieu, qu'il a jugé indignes de tout pardon ceux qui s'en étaient rendus coupables, et celui qui a porté la main sur des dogmes sacrés et redoutables, celui-là pourra se justifier et obtenir son pardon? Non, non. Et voilà précisément la cause de tous ces maux, notre apathie devant ces innovations si petites qu'elles soient. C'est ainsi que des désordres plus grands se sont glissés à la suite de ceux qui étaient moindres et qu'on n'avait pas réprimés. Et de même que ceux qui négligent les lésions du corps humain y font germer la fièvre, la gangrène et la mort, de même ceux qui négligent de porter remède aux troubles de l'âme quand ils ont encore peu de gravité, sont cause que la désorganisation devient plus profonde. Un tel, dira-t-on, n'a pas observé rigoureusement le jeûne, ce n'est pas grave; un autre, ferme du reste dans

l'orthodoxie, s'est plié aux circonstances et n'a pas dit ce qu'il pensait, cela non plus n'est pas bien grave. Un autre, dans un moment de colère, a menacé de renier la vraie foi, mais il n'y a pas encore là de quoi le punir; c'est la colère, l'impatience qui l'ont fait pécher. Et combien d'autres péchés du même genre ne trouverait-on pas qui se glissent dans les églises? Et voilà ce qui nous attire les railleries des Juifs et des gentils, quand ils voient l'Eglise partagée en mille et mille sectes. Si tout d'abord ceux qui entreprennent d'échapper aux liens sacrés de la religion, et d'ébranler tant soit peu ses dogmes, recevaient le châtiment qu'ils méritent, la peste qui nous désole aujourd'hui ne se serait pas produite, et les Eglises ne seraient pas assaillies par une aussi violente tempête. Voilà pourquoi l'apôtre dit que la circoncision est le renversement de l'Eglise.

7. Aujourd'hui beaucoup parmi nous jeûnent le même jour que les Juifs, et observent le sabbat comme eux : et nous sommes assez généreux, ou plutôt assez faibles pour tolérer de telles pratiques. Et pourquoi parlé-je des Juifs? Il y en a même parmi les nôtres qui ont emprunté aux païens bon nombre de leurs coutumes, qui pratiquent les enchantements, qui croient aux augures, aux présages, qui observent superstitieusement les jours, qui tirent l'horoscope des enfants, et qui leur mettent sur la tête, pour leur malheur, au moment où ils viennent au monde, ces petits billets où chaque lettre est une impiété, leur enseignant ainsi, dès leur début dans la vie, à reculer devant les épreuves qu'impose la conquête de la vertu, et les remettant, autant que cela dépend d'eux, à l'aveugle tyrannie du destin. Si le Christ ne sert de rien à ceux qui sont circoncis, en quoi la foi pourra-t-elle contribuer au salut de ceux qui seront cause de tant de malheurs? Cependant la circoncision avait été imposée par Dieu; mais comme l'observation intempestive de cette pratique contrariait le développement du christianisme, Paul a fait tous ses efforts pour la supprimer. Ensuite, Paul s'est donné tant de mal pour combattre les coutumes des Juifs parce qu'on les observait mal à propos, et nous ne retrancherons rien à celles des gentils? Quelle excuse aurons-nous à donner? Aussi notre Eglise est-elle dans le trouble et dans la confusion, et ceux qui devraient recevoir les enseignements des maîtres de la doctrine, pleins de présomption ont changé les rôles, ont tout bouleversé. Et si parmi leurs supérieurs quelqu'un veut les reprendre un peu, ils les traitent avec le dernier mépris, et nous devons nous en prendre à nous-mêmes qui les avons mal élevés. Cependant, quand même leurs supérieurs seraient plus corrompus qu'ils ne le sont, quand même ils auraient toutes sortes de vices, même dans ce cas il ne devrait pas être permis au disciple de faire fi de leurs avertissements. Si l'on a pu dire des docteurs des Juifs, que par cela même qu'ils étaient assis sur la chaire de Moïse (Matth. XXIII, 2), ils avaient droit à se faire écouter de leurs disciples, quand même leur conduite serait telle qu'on dût recommander à ceux-ci de ne pas la prendre pour modèle, et de ne pas l'imiter, de quel pardon seront-ils dignes ceux qui conspuent et foulent aux pieds les chefs de l'Eglise dont la vie, grâce à Dieu, est ce qu'elle doit être? S'il nous est interdit de nous juger les uns les autres, combien plus de juger les maîtres qui nous instruisent.

« Mais quand même je vous annoncerais « moi-même, ou quand un ange du ciel vous « annoncerait un Evangile différent de celui « que vous avez reçu, qu'il soit anathème (8) ». Voyez la prudence de l'apôtre. Pour qu'on ne dise pas que c'est par pure vanité qu'il vante les dogmes que lui-même a prêchés, il appelle l'anathème sur sa propre tête. Les Galates se retranchaient derrière les grands noms de Jacques et de Jean, voilà pourquoi il parle des anges. Ne m'opposez plus Jacques, ni Jean, leur dit-il, quand même ce serait un des premiers parmi les anges du ciel qui tenterait de dénaturer ces dogmes, qu'il soit anathème. Et ce n'est point par hasard qu'il a dit « du ciel ». Les prêtres étaient appelés des anges : « Les « lèvres du prêtre garderont la science, et l'on « cherchera la loi de sa bouche, parce qu'il est « un ange du Seigneur tout-puissant ». (Malach. II, 7.) Pour qu'on ne croie pas que par ce nom d'anges il désigne ces prêtres, l'apôtre ajoute ces mots « du ciel », en faisant allusion aux puissances d'en-haut. Il n'a pas dit : S'ils enseignent le contraire, ou s'ils renversent ma doctrine, mais : Quand même leur Evangile ne différerait qu'à peine du mien, quand même ils ne s'attaqueraient qu'aux parties les moins importantes, qu'ils soient anathèmes.

« Comme je l'ai dit auparavant, et comme je « le dis encore (9) ». Afin qu'on ne s'imagine

pas que c'est la colère ou l'exagération qui dicte ses paroles, ou qu'il cède à un entraînement passager, il revient sur le même sujet. Celui que la colère emporte parle au risque d'avoir à se repentir bientôt : celui qui revient sur ce qu'il a dit pour y insister encore, montre qu'il a parlé ainsi en connaissance de cause, et qu'il ne s'est décidé à prendre la parole qu'après mûre réflexion. Abraham, à la prière qui lui était faite d'envoyer Lazare parmi les hommes, répondit : « Ils ont Moïse et les « prophètes : s'ils ne les écoutent pas, ils « n'écouteront pas davantage les morts s'ils « ressuscitent ». (Luc, XVI, 29, 31.) Le Christ nous représente Abraham tenant ce langage, pour nous faire comprendre qu'il veut qu'on ait plus de confiance dans les Ecritures que dans le témoignage des morts qui ressuscitent. Paul (quand je parle de Paul, je parle aussi du Christ, car c'est lui qui inspirait Paul) met les Ecritures au-dessus de la parole des anges mêmes descendus du ciel : et certes il a raison. Les anges, tout grands qu'ils sont, ne sont que les serviteurs et les ministres de Dieu, tandis que les Ecritures nous viennent toutes non des serviteurs de Dieu, mais du Maître de l'univers, de Dieu lui-même. Aussi Paul dit-il : Si quelqu'un vous enseigne un Evangile différent de celui que je vous ai enseigné. Et il n'a pas dit : Si un tel ou un tel. Son langage est un modèle d'habileté et de tact. Qu'avait-il besoin ensuite de nommer personne lui qui avait poussé si loin l'hyperbole qu'il avait tout embrassé dans sa menace d'anathème, et le ciel et la terre. En n'épargnant ni les évangélistes ni les anges, il n'exceptait aucune dignité ; en ne s'épargnant pas lui-même, il comprenait tout ce qui pouvait le toucher de plus près. Ne me dites pas : « Tes compagnons d'apostolat, « tes amis tiennent ce langage », car je ne demande pas de pitié pour moi, s'il m'arrive d'en faire autant. Si Paul parle ainsi, ce n'est pas qu'il condamne les apôtres, ou que ceux-ci faussent le dogme évangélique, loin de nous une pareille supposition. C'est dans le cas, dit-il, où, soit eux, soit moi, nous prêcherions une telle doctrine. Il veut montrer que l'autorité des personnes n'est rien, quand il s'agit de la vérité.

« Car enfin, est-ce des hommes ou de Dieu « que je désire maintenant d'être approuvé ? « ou ai-je pour but de plaire aux hommes ? « Si je voulais encore plaire aux hommes, je « ne serais pas serviteur du Christ (10) ». Si je vous trompais, dit-il, quand je vous tiens ce langage, pourrais-je échapper à ce Dieu qui connaît nos secrètes pensées, et auquel je me suis toujours efforcé de plaire ? Voyez-vous cette fierté de l'apôtre ? Voyez-vous cette sublimité évangélique ? C'est aussi ce qu'il disait aux Corinthiens, quand il leur écrivait : « Nous « ne vous présentons pas notre apologie, mais « nous vous donnons occasion de vous glori- « fier à notre sujet » (II Cor. V, 12) ; et une autre fois : « Pour moi, je me mets fort peu « en peine d'être jugé par vous, ou par quel- « que homme que ce soit ». (I Cor. IV, 3.) Comme il est obligé lui, le maître, de se justifier devant ses disciples, il se soumet à cette épreuve, et s'en indigne, non par un sot orgueil, loin de là, mais parce qu'elle révèle toute la faiblesse d'esprit de ceux qui s'étaient laissé égarer, et le peu de solidité de leur foi. Voilà pourquoi il leur a adressé ces paroles qui peuvent se traduire ainsi : Est-ce que j'ai affaire à vous ? Est-ce que des hommes vont me soumettre à leurs jugements ? Nous n'avons affaire qu'à Dieu, et nous réglons toutes nos actions en vue du compte que nous aurons à lui rendre là-haut, et nous ne sommes pas tombé si bas que nous songions à corrompre le dogme, nous qui devons un jour avoir à répondre de notre enseignement devant le Maître souverain.

8. C'est ainsi qu'il leur parla, se justifiant en même temps qu'il résistait à leurs prétentions. Car il convenait à des disciples non de juger, mais de croire leur maître. Mais puisque les rôles sont changés, leur dit-il, et que vous vous êtes établis en tribunal, apprenez que je n'ai pas besoin de parler longuement pour me justifier devant vous, et que toutes mes actions ont Dieu pour but, et que c'est son approbation que je cherche pour la manière dont j'enseigne ses dogmes. Celui qui veut persuader les hommes emploie souvent des moyens détournés, il a recours à la tromperie et au mensonge pour s'emparer de l'esprit de ses auditeurs ; mais celui qui cherche à persuader Dieu et qui s'efforce de lui plaire, doit avoir l'âme simple et pure : on ne peut tromper Dieu. Il est donc bien évident, ajoute-t-il, que nous aussi, quand nous écrivons cela, nous ne sommes poussé ni par le désir de dominer, ni par le désir d'avoir des disciples, ni par le désir de nous faire une réputation parmi vous : ce n'est point aux hommes que

nous cherchons à plaire, mais à Dieu. Si je voulais plaire aux hommes, je serais encore Juif, je serais encore un des persécuteurs de l'Eglise. Puisque j'ai laissé de côté ma nation tout entière, mes proches, mes amis, mes parents, et ma grande réputation, pour m'exposer chaque jour aux persécutions, à la haine, aux inimitiés, à la mort, il est évident que ce que je vous dis maintenant je ne le dis pas pour me rendre célèbre parmi les hommes. Il parle ainsi, parce qu'il va leur raconter sa vie passée et sa brusque conversion, et qu'il va leur montrer par des preuves décisives que cette conversion a été sincère, or il craint qu'ils ne s'imaginent qu'il n'agit ainsi que pour se justifier, et il ne veut pas qu'ils en tirent vanité. Aussi a-t-il ajouté : « Car « enfin est-ce des hommes que je désire être « approuvé ? » Il sait, selon que l'occasion l'exige, reprendre et corriger ses disciples par de hautes et grandes paroles. Cependant il aurait pu choisir un autre ordre de preuves pour démontrer la pureté de sa doctrine, il aurait pu rappeler ses miracles, ses dangers, ses emprisonnements, la mort qu'il bravait tous les jours, combien de fois il avait enduré la faim et la soif, et sa nudité, et tant d'autres épreuves : mais comme il était alors question non des faux, mais des vrais apôtres, et que ceux-ci avaient partagé ses périls, il va prendre ses arguments autre part. Quand il combattait les faux apôtres, il se mettait en parallèle avec eux, leur opposait sa fermeté dans les dangers, et disait : « Sont-ils ministres de Jésus-« Christ? Quand je devrais passer pour impru-« dent, j'ose dire que je le suis encore plus « qu'eux. J'ai plus souffert de travaux, plus « reçu de coups, plus enduré de prisons. Je « me suis souvent vu tout près de la mort. (II Cor. II, 23.)

Maintenant il rappelle son premier genre de vie, et dit : « Je vous déclare donc, mes frères, « que l'Evangile que je vous ai prêché n'a « rien de l'homme ; parce que je ne l'ai point « reçu ni appris d'aucun homme, mais par la « révélation de Jésus-Christ (11, 12) ». Voyez quelle insistance il met à prouver qu'il est le disciple du Christ, que nul homme ne lui a servi d'intermédiaire, mais que Jésus en personne a daigné lui révéler la science tout entière. Et à ceux qui ne croient pas, quelle preuve pourrais-tu donner que c'est Dieu qui t'a révélé par lui-même, et sans intermédiaire, tous ces mystères ineffables? — Ma vie passée, répond-il : car sans l'intervention, sans la révélation divine, je ne me serais pas converti si promptement. En effet, quand on instruit des hommes d'une opinion contraire et qui ont toute l'ardeur, tout le feu de la conviction, il faut beaucoup de temps et d'habileté pour les persuader. Or, lui qui s'est transformé si subitement, qui est devenu tout à coup parfaitement sage à l'instant même où sa folie était à son comble, n'est-il pas évident qu'il doit à la vue et aux enseignements de Dieu lui-même, d'avoir pu si vite et si pleinement venir à résipiscence? Voilà pourquoi il se trouve forcé de raconter sa première vie, et pourquoi il les prend à témoin de ce qui s'est passé. Que le fils unique de Dieu ait daigné m'appeler lui-même du haut des cieux, vous, vous n'en savez rien ; et comment le pourriez-vous savoir, puisque vous n'y étiez pas? Mais que j'aie été un persécuteur, vous le savez fort bien, et vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de la violence que je montrais alors, quoiqu'il y ait loin de la Palestine à la Galatie. Et ceci prouve encore combien elle était grande et intolérable pour tous, puisque le bruit en a été porté si loin. Aussi dit-il encore : « Car « vous avez entendu dire de quelle manière « j'ai vécu autrefois dans le judaïsme : avec « quel excès de fureur je persécutais l'Eglise « de Dieu et la ravageais (13) ». Vous voyez comme il ne craint pas de tout rapporter et sans ménager ses expressions. Il ne se contentait pas de persécuter, il persécutait avec une violence excessive, et non-seulement il persécutait, mais encore il ravageait, c'est-à-dire, il tâchait d'éteindre, de renverser, de détruire, d'effacer l'Eglise : voilà ce que fait un homme qui ravage. — « Je me signalais « dans le judaïsme au-dessus de plusieurs de « ma nation et de mon âge, et j'avais un zèle « démesuré pour les traditions de mes pères « (14) ».

9. Pour qu'on ne croie pas que c'était la colère qui le faisait agir ainsi, il montre que toute sa conduite était inspirée par le zèle, et que, s'il n'avait pas la connaissance, il n'était persécuteur ni par amour de la vaine gloire, ni par désir de vengeance, mais « qu'il avait « un zèle démesuré pour les traditions de ses « pères ». Voici le sens de ses paroles : Si j'ai combattu l'Eglise, je l'ai fait non comme un

homme ordinaire, mais par un zèle divin, ce zèle portait à faux, mais ce n'en était pas moins du zèle. Et aujourd'hui que je cours pour l'Evangile et que je connais la vérité, je n'agirais comme je le fais que par vanité? Si à l'époque de mes erreurs une telle passion n'avait pas de prise sur moi, si mon zèle pour Dieu m'entraînait seul à ces excès, combien plus, maintenant que je connais la vérité, ne mériterais-je pas d'être à l'abri de ce soupçon? Dès que j'ai eu embrassé les dogmes de l'Eglise, je me suis immédiatement dépouillé de tout ce qui pouvait m'attacher au judaïsme, et j'ai montré dès lors encore plus de zèle qu'autrefois, ce qui est la preuve que ma conversion a été sincère et que j'étais plein de zèle pour Dieu. Si cela n'était pas, à quel autre motif, dites-moi, pourrait-on attribuer un tel changement, à quoi attribuer la résolution que j'ai prise alors de quitter les honneurs pour l'injure, l'impunité pour le danger, la sécurité pour la misère? Non, je n'eus pas d'autre mobile que l'amour de la vérité.

« Mais lorsqu'il a plu à Dieu, qui m'a choisi « particulièrement dès le ventre de ma mère, « et qui m'a appelé par sa grâce, de révéler « son fils en moi, afin que je le prêchasse « parmi les nations, je l'ai fait aussitôt, sans « prendre conseil de la chair et du sang « (15, 16) ». Voyez pourquoi il s'attache à prouver que même au temps de son erreur la Providence exerçait sur lui son action mystérieuse. Si dès le ventre de sa mère il était réservé pour devenir un apôtre et pour être appelé à en remplir les fonctions, et s'il ne fut appelé qu'assez tard, obéissant aussitôt qu'il fut appelé, il est bien évident que Dieu avait quelque dessein secret pour avoir attendu jusque-là. Quel était donc ce dessein? Sans doute il vous tarde d'apprendre de moi pourquoi Dieu ne l'appela pas au nombre de ses douze apôtres. Mais pour ne point m'écarter du sujet qui me presse, et ne point prolonger cet entretien, je vous en prie au nom de l'affection que vous me portez, ne cherchez pas à tout apprendre de moi, cherchez au contraire en vous-mêmes, et priez Dieu de vous révéler la vérité. Nous vous avons parlé à ce sujet, lorsque nous avons raconté son changement de nom, et pourquoi Dieu l'appela Paul au lieu de Saul. Si vous avez oublié mes paroles, lisez le livre où elles ont été recueillies, et vous saurez tout. En attendant, reprenons la suite du discours, et voyons comment il s'y prend encore pour montrer qu'il n'y avait rien d'ordinaire dans ce qui lui est arrivé, mais que c'était Dieu qui faisait tout, qui réglait tout avec une singulière prévoyance. « Et qui m'a appelé par sa grâce ». Dieu l'a appelé à cause de ses mérites, selon ce qu'il dit à Ananie : « Cet homme est un « instrument que j'ai choisi pour porter mon « nom devant les gentils et devant les rois ». (Act. IX, 15.) C'est-à-dire, il est capable de me servir et de faire de grandes choses. Telle est la raison que Dieu donne du choix qu'il a fait de lui; mais lui-même, en toute circonstance, rapporte tout à la grâce et à l'ineffable bonté de Dieu, et il s'exprime en ces termes : « Mais « j'ai reçu miséricorde, afin que je fusse le « premier en qui Jésus-Christ fît éclater son « extrême patience, et que j'en devinsse comme « un modèle et un exemple à ceux qui croiront « en lui pour acquérir la vie éternelle ». (I Tim. I, 16.)

Avez-vous remarqué son extrême humilité? J'ai reçu miséricorde, dit-il, pour que nul ne désespère, en voyant que le plus méchant des hommes a été l'objet de la clémence divine. C'est ce qu'il veut nous faire entendre par ces mots : « Afin que Jésus-Christ fît éclater en « moi son extrême patience, et que j'en de- « vinsse comme un modèle et un exemple à « ceux qui croiront en lui. Lorsqu'il lui a plu « de me révéler son Fils ». Ailleurs le Christ dit : « Nul ne connaît le Fils, si ce n'est le « Père, et nul ne connaît le Père, si ce n'est le « Fils et celui à qui le Fils voudra le révéler ». (Luc, X, 22.) Vous voyez que le Père révèle le Fils, et que le Fils révèle le Père. Il en est de même pour leur glorification, le Fils glorifie le Père, et le Père glorifie le Fils : « Glorifiez- « moi, dit-il, afin que je vous glorifie ». (Jean, XVII, 1, 4.) Il a dit une autre fois : « De même « que je vous ai glorifié ». Pourquoi Paul n'a-t-il pas dit : Révéler son Fils à moi, mais « En « moi? » Il voulait montrer que ce ne sont pas seulement des paroles qui lui ont enseigné les choses de la foi, mais qu'il fut entièrement pénétré par l'Esprit, quand la lumière de la révélation se fit dans son âme; il voulait montrer aussi que le Christ était en lui et s'entretenait avec lui. « Afin que je prêche son évan- « gile parmi les gentils ». Non-seulement Dieu lui donna la foi, mais encore il le choisit. Dieu s'est révélé à moi non pas seulement pour que

je le visse, mais pour que je le fisse connaître aux autres hommes. Et il n'a pas dit simplement : « Aux autres hommes », mais bien : « Afin que je prêche son évangile parmi les « gentils ». C'est ici qu'il commence à toucher le point principal de sa justification, et il le tire de la personne de ses disciples. En effet, il n'était point également obligé de prêcher aux Juifs et aux gentils. « Aussitôt je ne pris « conseil ni de la chair, ni du sang ». Ici il fait allusion aux apôtres en les désignant par les attributs de la nature humaine. Que dans ces paroles il ait compris tous les autres hommes, nous ne le nierons pas non plus.

« Et je n'allai pas à Jérusalem auprès de « ceux qui avaient été faits apôtres avant moi « (17) ». A les regarder isolément, ces paroles semblent pleines d'orgueil et bien éloignées de la simplicité apostolique. Ne prendre conseil que de soi-même et ne pas consulter les autres semble être le fait d'un homme inintelligent et orgueilleux. « J'ai vu un homme « qui s'estimait sage, mais il faut plus espérer « de l'insensé que de lui ». (Prov. xv, 12.) Et l'Ecriture dit encore : « Malheur à ceux qui « se croient sages et qui se croient instruits ». (Isaïe, vi, 21.) Paul lui-même a dit : « Ne soyez « pas sages à vos propres yeux ». (Rom. xii, 16.)

10. Un homme, je ne dis pas du caractère de Paul, mais un homme quelconque pourrait-il après avoir appris et enseigné ces belles maximes de modestie, les violer si ouvertement? Je le répète, ses expressions, à les considérer toutes seules, peuvent exciter de la surprise chez quelques-uns de ceux qui les écoutent et les mettre dans l'embarras. Mais si nous tenons compte du motif qui les lui dictait, tous nous n'aurons plus pour lui que de l'admiration et des applaudissements. Faisons donc ainsi : il ne faut ni examiner ses paroles toutes seules, car cela nous entraînerait dans bien des erreurs, ni passer à la pierre de touche chacune de ses expressions, il faut au contraire nous rendre compte de la pensée de celui qui écrit. Dans nos entretiens avec les autres hommes, si nous n'agissions pas ainsi, et si nous ne recherchions pas l'intention de celui qui parle, nous nous exposerions à bien des haines, ce ne serait partout que désordre. Et cela n'est pas vrai seulement du langage, mais aussi des actions, car, si pour les apprécier nous ne suivons pas la même règle, tout est complétement bouleversé. Les médecins coupent et brisent quelquefois les os des malades, les brigands font la même chose; qui cependant serait assez aveugle pour ne pas distinguer le médecin du brigand? Les assassins et les martyrs éprouvent les mêmes souffrances quand on les met à la torture, mais quelle distance entre eux. Si nous ne suivions pas cette règle, nous ne saurions point faire cette distinction. Nous dirions que Hélie était un assassin, nous en dirions autant de Samuel et de Phinée, et nous accuserions Abraham d'avoir voulu tuer son fils, si nous devions n'examiner que leurs actions toutes seules sans tenir compte de l'intention.

Examinons donc les intentions de Paul quand il écrivait ce passage : voyons quel était son but, quels étaient en un mot ses rapports avec les apôtres, et nous saurons quelle était sa pensée quand il tenait ce langage. Ce n'est ni pour les rabaisser, ni pour se vanter lui-même qu'il parle ainsi dans ce passage et dans les précédents. Comment l'aurait-il fait, puisqu'il se soumettait à l'anathème tout le premier? Il n'avait en vue que de sauvegarder en tout et pour tout l'intégrité de l'Evangile. Comme les ennemis de l'Eglise disaient qu'on devait se conformer aux prescriptions des apôtres qui n'interdisaient pas ces coutumes, plutôt qu'à celles de Paul qui les interdisait, et comme ils partaient de là pour faire pénétrer petit à petit l'erreur des Juifs parmi les Galates, Paul se voit forcé de leur résister avec fermeté, non pas qu'il voulût médire des apôtres, mais il voulait confondre la sotte présomption de ceux qui se vantaient hors de propos. C'est pour cela qu'il dit : « Je ne pris conseil ni de la « chair ni du sang ». C'eût été en effet le comble de la folie d'aller consulter les hommes après avoir reçu ses instructions de Dieu lui-même. Il est naturel que celui qui a été instruit par les hommes, retourne auprès des hommes pour leur demander conseil; mais lui, qui avait eu l'honneur d'entendre cette voix divine et bienheureuse, qui avait été entièrement instruit par celui-là même qui possède le trésor de la sagesse, quel besoin pourrait-il avoir désormais de consulter les autres hommes? Il serait juste qu'un tel homme instruisît ses semblables au lieu d'être instruit par eux. Ce n'était donc pas un ridicule orgueil qui le faisait parler ainsi, mais le désir de montrer la haute valeur de sa prédication. « Je n'allai pas, dit-il, auprès de ceux qui

« avaient été faits apôtres avant moi ». Comme ses adversaires répétaient sur tous les tons que ceux-ci étaient ses anciens, qu'ils avaient été appelés avant lui ; je ne suis pas allé auprès d'eux, répond-il. S'il avait dû se mettre en communication avec eux, celui qui lui avait révélé sa doctrine lui en aurait aussi donné l'ordre.

Pourquoi donc n'alla-t-il pas à Jérusalem ? Et certes il y alla, et ce ne fut pas simplement pour y aller, mais ce fut aussi pour y apprendre quelque chose de la bouche des apôtres. — Quand fit-il ce voyage ? Il le fit à l'époque où l'Eglise d'Antioche, cette Eglise qui, dès les premiers jours montra tant de zèle, débattait la question dont nous nous occupons maintenant, la question de savoir s'il fallait astreindre les païens convertis à la pratique de la circoncision, ou s'il ne fallait les soumettre à aucune exigence de cette sorte. C'est alors que ce même Paul, accompagné de Silas, se rendit en personne à Jérusalem. Comment se fait-il donc qu'il dise : Je n'y suis point allé, et je n'ai pris conseil de personne ? c'est d'abord parce qu'il ne fit pas ce voyage de lui-même, mais par délégation : en second lieu, parce qu'il y allait non pour s'instruire mais pour persuader. Pour lui, dès le commencement, il s'en tint à cette opinion, qui fut après cela sanctionnée par les apôtres, qu'il ne fallait pas exiger la circoncision. Comme en attendant on ne croyait pas devoir s'en rapporter à lui, et qu'on avait les yeux tournés vers ceux de Jérusalem, il se rendit dans cette ville, non pour y apprendre personnellement quelque chose de plus, mais pour convaincre ceux qui étaient d'un avis contraire au sien que les apôtres de Jérusalem étaient d'accord avec lui sur ce point. Dès l'abord il avait jeté une telle vue d'ensemble sur ce qu'il était nécessaire de décider, et il avait si peu besoin d'un maître qui l'instruisît, que ces décisions, prises plus tard par les apôtres après mainte délibération, il les prévit avant toute délibération et les garda en lui-même inébranlablement, grâce à la lumière qui lui était venue d'en-haut. C'est aussi ce qu'indiquait saint Luc, quand il disait que Paul s'entretint longuement avec eux sur ce sujet, même avant d'aller à Jérusalem. (Act. xv, 2.) Comme les chrétiens ses frères croyaient avoir besoin de nouvelles instructions à ce sujet, Paul se rendit à Jérusalem pour eux, non pour lui. S'il dit : Je n'y suis pas allé, c'est pour dire et qu'il n'y est point allé avant d'entreprendre ses prédications, et que, lorsqu'il y est allé, il n'y est pas allé pour s'instruire. Telle est la double signification de ses paroles : « Aussitôt je ne pris conseil ni de « la chair ni du sang ». Il ne se contente pas de dire : Je ne pris pas conseil, il ajoute : « Aussitôt ». Si donc après cela il est allé à Jérusalem, ce n'a pas été pour ajouter à sa doctrine. « Mais je me transportai en Arabie ». Voyez quelle effervescence de zèle : il entreprend de cultiver les pays qui n'avaient pas encore été cultivés et qui étaient encore à l'état sauvage. S'il était resté avec les apôtres, comme il n'avait plus rien à apprendre, la prédication eût été entravée. Il fallait que partout ils transmissent la parole de Dieu. C'est pourquoi le bienheureux Paul, enflammé par le Saint-Esprit, entreprit tout d'abord d'instruire les peuples étrangers et barbares, et embrassa une carrière pleine de fatigues et de dangers.

11. Contemplez son humilité : Après avoir dit : « Je me transportai en Arabie », il ajoute : « Et je retournai à Damas ». Pas un mot de ses succès, ni du nombre, ni de la qualité de ceux qu'il catéchisa, et pourtant, au moment où il recevait le baptême, il montrait tant de zèle qu'il déconcerta les Juifs, et les remplit d'une si violente colère qu'ils s'unirent aux gentils pour lui tendre des embûches et pour essayer de le tuer : ce qui ne serait pas arrivé, s'il n'avait augmenté le nombre des croyants. Battus par les armes de la prédication, ils ne s'occupèrent plus que de le faire périr, et c'est là la meilleure preuve du triomphe de Paul. Mais le Christ ne permit pas qu'il fût tué, il le conservait pour qu'il prêchât son Evangile. Cependant Paul ne parle nullement de ces succès. De même tout ce qu'il dit, il le dit, non par amour-propre, non pour qu'on le croie supérieur aux apôtres, ni par ressentiment contre ceux qui cherchent à le rabaisser, mais parce qu'il craint que cela ne nuise à l'effet de ses prédications. En effet il se traite lui-même d'avorton, déclare qu'il est le premier parmi les pécheurs, le dernier parmi les apôtres, et qu'il est indigne de porter un si beau titre (I Cor. xv, 8, 9 ; I Tim. i, 15) ; et celui qui s'exprimait ainsi était celui qui avait enduré le plus de peines et de travaux. N'est-ce pas une preuve éclatante de son esprit d'humilité ? Un homme qui a conscience de son peu de

mérite et qui en convient humblement, n'est pas un homme modeste, mais un homme qui a du bon sens ; mais celui qui après tant de triomphes tient un tel langage, celui-là sait ce que c'est que la modestie. « Et je revins à « Damas », dit-il. Cependant à combien de tribulations ne devait-il pas s'attendre en y retournant? On raconte que celui qui gouvernait cette ville pour le roi Arétas l'avait entourée de sentinelles afin de prendre le bienheureux Paul dans ses filets : preuve évidente de la haine et de l'acharnement que les Juifs mettaient à le poursuivre. Mais dans la conjoncture présente il ne dit pas un mot de cela, et même au lieu de faire mention de son retour à Damas, il l'aurait tu, si les circonstances ne lui avaient paru exiger ce détail. De même, quand il dit dans ce même passage qu'il alla en Arabie et qu'il en revint, il n'ajoute pas encore le récit des résultats que produisit sa mission.

« Ensuite, après un intervalle de trois ans, « j'allais à Jérusalem pour visiter Pierre (18)». Quoi de plus modeste que cette âme? Après tant et de si beaux triomphes, sans avoir besoin de Pierre, sans avoir besoin de sa parole, et quoiqu'il fût son égal (pour ne rien dire de plus), il va le voir comme étant son supérieur et son ancien. La cause de sa démarche est seulement le désir de faire visite à Pierre. Voyez-vous comme il rend aux apôtres les honneurs qui leur sont dus, et que, bien loin de se regarder comme supérieur à eux, il ne se considère même pas comme leur égal? Cette visite même en est une preuve évidente. Aujourd'hui beaucoup parmi nos frères quittent la ville pour aller rendre visite à de saints personnages; il en était de même de Paul ; il était poussé par un désir semblable quand il se rendait auprès de Pierre, ou plutôt il y était poussé par une humilité bien plus sincère. Ceux qui vont aujourd'hui consulter les saints, le font pour leur utilité, tandis que le bienheureux Paul en agissant ainsi n'avait en vue ni de s'instruire, ni de s'éclairer, mais seulement de voir Pierre et de lui rendre hommage par sa présence. Car « J'allais vi- « siter Pierre », dit-il. Il n'a pas dit : J'allais voir Pierre, mais : J'allais visiter Pierre; ce qui se dit des villes grandes et célèbres que l'on veut connaître : tant c'était pour lui une chose de grande importance que de jouir seulement de la vue de cet apôtre. Et ses démarches même prouvent avec évidence qu'il pensait ainsi. Quand il vint à Jérusalem, après avoir converti beaucoup de gentils, après avoir fait plus qu'aucun des autres, avoir ramené au bien la Pamphylie, la Lycaonie, la nation des Ciliciens, et tous ceux qui habitaient cette partie de la terre, et les avoir conquis à Jésus-Christ, il se présente d'abord devant Jacques avec une singulière humilité, comme devant un homme plus grand et plus respectable que lui. Ensuite il écoute ses conseils avec déférence, quoiqu'ils fussent en contradiction avec sa conduite présente. « Vous voyez, mon frère », lui dit Jacques, « combien de milliers de Juifs « ont cru. Mais rasez-vous la tête et purifiez- « vous ». (Act. xxi, 20, 24.) Et Paul se rasa la tête, et il se soumit à toutes les pratiques des Juifs. Toutes les fois que les intérêts de l'Evangile n'étaient pas en jeu, c'était le plus humble des hommes ; mais quand on abusait de son humilité pour faire mal, il savait renoncer à une modestie intempestive, car ce n'aurait plus été là être humble, mais gâter et corrompre l'esprit de ses disciples. « Et je restai « quinze jours auprès de lui ». Faire ce voyage à cause de Pierre était déjà la marque d'une grande déférence, mais rester pendant tant de jours à ses côtés témoignait d'une amitié, d'une affection bien vives.

« Je ne vis point d'autres apôtres, si ce n'est « Jacques, le frère du Seigneur (19) ». Voyez comme il réservait pour Pierre la principale part de son amitié, car c'était à cause de lui qu'il avait fait ce voyage, à cause de lui qu'il était resté. Je ne cesse de revenir là-dessus, et je crois devoir y insister afin que vous n'alliez pas le suspecter quand vous entendrez ce qu'il semble avoir dit contre Pierre. C'est par précaution qu'il donne ici ces détails afin que, lorsqu'il dira : « Je résistai en face à « Pierre », on ne croie pas qu'il agissait ainsi par haine ou par esprit de contradiction, lui qui avait pour cet apôtre une estime et une affection singulières, car il le déclare lui-même, il n'alla voir que lui parmi tous les apôtres. « Je ne vis point d'autres apôtres, si « ce n'est Jacques ». — « Je le vis », dit-il, je n'appris rien de lui. Mais voyez avec quel respect il le nomme ! Il ne dit point simplement : Jacques, il ajoute encore l'auguste qualification de frère du Seigneur : tellement il était étranger à tout sentiment de jalousie... S'il l'avait voulu, il aurait pu le désigner d'une

autre manière en l'appelant : Fils de Cléophas, comme a fait l'évangéliste. (Jean, XIX, 25.) Loin de là, comme il pensait avoir droit aux mêmes honneurs que les apôtres, il parle avec un grand respect de celui-ci, afin d'augmenter d'autant son propre prestige. Il se garda bien de le désigner de la manière que je viens de dire : comment l'appela-t-il donc? Il l'appela « Le frère du Seigneur ». Et cependant Jacques n'était pas même selon la chair le frère du Seigneur, mais il passait pour tel dans la croyance des hommes : néanmoins cela ne détourna pas Paul de lui donner ce titre glorieux. Dans beaucoup de circonstances il donna aussi d'autres preuves de sa loyauté à l'égard de tous les apôtres, et il le fit comme il devait le faire.

« Je prends Dieu à témoin que je ne vous « mens pas dans tout ce que je vous écris « (20) ». Voyez-vous comme en toutes choses brille du même éclat l'humilité de cette âme sainte? Il présente sa défense avec autant de chaleur que s'il comparaissait devant un tribunal, et que s'il avait à rendre compte de sa conduite. — « J'allai ensuite dans la Syrie et « dans la Cilicie (21) », après avoir vu Pierre. Il revient à son sujet, au point en litige, sans parler de la Judée, et parce qu'il avait mission de prêcher les gentils, et parce qu'il n'aurait pas voulu bâtir sur les fondements que d'autres avaient posés. Aussi ne les alla-t-il pas voir même en passant, et ce qui suit en est la preuve. « Car », dit-il, « les Eglises de « Judée qui croyaient en Jésus-Christ ne me « connaissaient pas de visage. Ils avaient seu- « lement ouï dire : Celui qui autrefois nous « persécutait, annonce maintenant la foi qu'il « s'efforçait alors de détruire (22, 23) ». Quoi de plus modeste que cette âme? Lorsqu'il rapportait les événements qui témoignaient le plus contre lui, par exemple ses persécutions contre l'Eglise, et ses violences, il les exagérait singulièrement et étalait sa conduite passée : mais les faits qui seraient à son éloge, il les passe. Il pouvait, s'il l'eût voulu, raconter tous ses triomphes ; il n'en dit pas un mot, en une parole il franchit cet immense océan et se contente de dire : « J'allai en Syrie « et en Cilicie », puis : « Ils avaient seulement « ouï dire : Celui qui autrefois nous per- « sécutait, annonce maintenant la foi qu'il « s'efforçait alors de détruire », après quoi il n'ajoute plus rien. Dans quelle intention s'exprime-t-il ainsi : « Les Eglises de Judée « ne me connaissaient pas de visage? » Afin que vous sachiez bien qu'il était si éloigné de leur prêcher la circoncision, qu'il ne leur était pas connu même de vue. « Et ils rendaient « grâces à Dieu de ce qu'il avait fait à mon « sujet (24) ». Remarquez encore ici comme il reste fidèle à la règle d'humilité qu'il s'est imposée. Car il n'a pas dit : Ils m'admiraient, ils me louaient, ils étaient étonnés. Non, mais il a montré que tout cela était un effet de la grâce, en disant : « Et ils rendaient grâces à « Dieu de ce qu'il avait fait à mon sujet ».

CHAPITRE II.

ENSUITE, AU BOUT DE QUATORZE ANS, J'ALLAI A JÉRUSALEM AVEC BARNABÉ, ET JE PRIS AUSSI TITE AVEC MOI. OR, J'Y ALLAI SUIVANT UNE RÉVÉLATION. (1, 2.)

—

Analyse.

1. Lorsque, quatorze ans plus tard, Paul se rendit de nouveau à Jérusalem pour exposer sa doctrine aux premiers apôtres, ils furent d'accord avec lui que Tite ne devait pas être circoncis.
2. En quoi les faux apôtres diffèrent des véritables. — Pourquoi Paul circoncit Timothée.
3. Paul reconnu pour l'apôtre des gentils. — Prudence admirable de cet apôtre.
4-6. Il reprend publiquement saint Pierre de ses ménagements intempestifs envers les Juifs. — Contre les chrétiens judaïsants.
7 et 8. Conséquences absurdes auxquelles arrivent ceux qui veulent faire exister la loi ancienne avec la Loi de grâce.

1. La première fois qu'il se rendit à Jérusalem, ce fut, dit-il, à cause de Pierre et pour lui faire visite, et la seconde fois, ce fut par suite d'une révélation du Saint-Esprit. « Et « j'exposai aux fidèles, et en particulier aux « plus considérables, l'Evangile que je prêche « parmi les gentils, afin que mes courses ne « fussent pas ou n'eussent pas été vaines ». Que dis-tu, ô Paul? Toi qui au début n'as pas voulu prendre conseil, qui ne l'as pas voulu non plus au bout de trois ans, tu t'y décides enfin après quatorze ans écoulés, de crainte que tes courses ne soient vaines? Combien ne valait-il pas mieux agir ainsi tout d'abord et non pas après tant d'années? Eh quoi! tu courais sans avoir la conviction que tes courses ne seraient pas inutiles? Quel est l'homme assez insensé pour prêcher pendant tant d'années sans savoir si son enseignement est bon? Et ce qui augmente encore notre embarras, c'est qu'il déclare qu'il a fait ce voyage par suite d'une révélation. Ceci, je le répète, est bien plus extraordinaire que ce qui précède, mais suffit aussi à nous donner la solution de cette difficulté. S'il eût fait ce voyage de sa seule inspiration, cela surtout serait inexplicable, car cette âme bienheureuse n'avait pas coutume de tomber dans de telles contradictions. N'est-ce pas lui-même qui a dit : « Je « cours, mais non sans but; je frappe, mais « non dans le vide ». (II Cor. IX, 26.) Si donc tu sais où tu cours, pourquoi dis-tu : « De « peur que mes courses ne fussent ou n'eus- « sent été vaines? » Voilà qui prouve clairement que s'il était allé à Jérusalem sans y être conduit par une révélation, il aurait agi comme un insensé. Mais sa conduite fut loin d'être aussi absurde. Or, puisqu'il est entraîné par la grâce du Saint-Esprit, qui osera désormais concevoir contre lui un tel soupçon? Et voilà pourquoi il ajoute ces mots : « Par suite « d'une révélation », afin qu'on ne l'accusât pas d'inconséquence, même avant la solution de cette difficulté, quand on saurait que sa démarche ne lui avait pas été inspirée par des motifs humains, mais par la Providence qui voit les événements présents et les événements futurs. Quelle était donc la cause de ce voyage? Pas plus cette fois que la première, lorsqu'il alla d'Antioche à Jérusalem, il ne le fit pour lui-même. Il savait très-bien qu'il faut suivre purement et simplement les préceptes du Christ, mais il voulait rétablir l'union parmi les dissidents. Ainsi donc il n'avait pas besoin de se renseigner pour savoir si ses courses étaient vaines, il voulait fournir aux opposants une entière garantie. Comme la réputation de Pierre et de Jean était plus grande que celle des autres apôtres, et qu'on les croyait en désaccord avec Paul, qui prêchait sans se préoccuper de la circoncision, tandis qu'eux-mêmes laissaient subsister cette pratique, et qu'on

pensait qu'il avait tort d'agir ainsi et que ses courses étaient vaines : « J'allai à Jérusalem », dit-il, « et je leur communiquai l'Evangile « que je prêche », non pas pour en apprendre personnellement quelque chose (plus loin il s'explique plus nettement là-dessus), mais pour faire comprendre à ceux qui conservaient des doutes que je n'étais point dans l'erreur. Le Saint-Esprit qui prévoyait ces chicanes, lui inspira l'idée d'aller à Jérusalem et d'y faire connaître ses doctrines. C'est pour cela qu'il dit : « Je m'y rendis par suite d'une « révélation », et qu'il prit avec lui Tite et Barnabé comme témoins de son enseignement.

« Et je leur exposai l'Evangile que je prêche « aux gentils », c'est-à-dire, que je prêche sans parler de la circoncision, « Et en parti- « culier à ceux qui paraissaient les plus consi- « dérables ». Que signifient ces mots « En par- « ticulier ? » Quand on veut réformer des dogmes communs à tous, ce n'est pas en particulier, mais en public qu'on doit le faire. Paul ne fit pas ainsi : c'est qu'il ne voulait rien apprendre, ni rien réformer, mais il voulait détruire le prétexte dont se couvraient ceux qui cherchaient à tromper les fidèles. Comme tous dans Jérusalem se seraient scandalisés si quelqu'un s'était permis de transgresser la loi et d'interdire l'usage de la circoncision, ce qui faisait dire à Jacques : « Vous voyez, mon « frère, combien de milliers de Juifs ont cru : « or tous ont ouï dire que vous enseignez à « renoncer à la loi ». (Actes, XXI, 20, 21) ; comme tous étaient prêts à se scandaliser, il n'eut pas le courage de passer outre, de parler en toute liberté et de mettre son enseignement au grand jour. Il le communique en particulier aux plus considérables, en présence de Tite et de Barnabé, afin qu'ils pussent tous deux témoigner devant ses adversaires que les apôtres, loin de trouver son enseignement contraire à celui de l'Eglise, le sanctionnaient tel qu'il était... En se servant de cette expression « A ceux qui paraissaient « les plus considérables », il n'a pas l'intention de contester aux apôtres la considération dont ils jouissaient, puisqu'il dit de lui-même : « Moi aussi je parais posséder l'Esprit de Dieu ». Ce langage est celui d'un homme qui mesure ses paroles, et non d'un homme qui conteste la possession d'une qualité. Il en est de même ici. « A ceux qui paraissaient les plus considé- « rables », dit-il, en ajoutant son témoignage à celui de tous les autres fidèles.

« Mais on n'obligea point Tite, que j'avais « emmené avec moi, et qui était gentil, de se « faire circoncire (3) ». Qu'est-ce à dire : « Il « était gentil ? » — Il avait été du nombre des gentils, et n'était pas circoncis. Je n'étais pas le seul à prêcher comme je faisais, Tite en faisait autant tout incirconcis qu'il était, et les apôtres ne l'obligèrent point de se faire circoncire. — Ce qui était la meilleure preuve que les apôtres ne condamnaient ni les actes, ni les paroles de Paul. Et ce qui le prouve encore plus, c'est que les adversaires de Paul, quoiqu'ils fussent prévenus de ce qu'il faisait, ne purent malgré tout leur acharnement décider les apôtres à imposer l'usage de la circoncision. Il y fait allusion quand il parle de « Ces « faux frères qui s'étaient introduits dans « l'Eglise (4) ». Quels étaient ces faux frères ? Car dans le moment présent cette question n'est pas sans importance. Si les apôtres permettaient alors de pratiquer la circoncision, pourquoi traites-tu de faux frères ceux qui se conforment à l'opinion des apôtres en prescrivant l'observation de cette pratique ? D'abord, parce que ce n'est pas la même chose de prescrire de faire, ou de laisser faire. — Car celui qui prescrit, regarde ce qu'il prescrit comme une chose indispensable et de première importance, tandis que celui qui ne prescrit ni n'empêche de faire la chose que l'on veut, la permet non comme indispensable, mais par suite d'une prudente conduite. Par exemple, c'est ce qui avait lieu quand Paul écrivait aux Corinthiens au sujet des devoirs du mariage.

2. Après différents conseils sur cette matière, pour qu'on ne croie pas qu'il veuille ériger en textes de loi ses recommandations aux Corinthiens, il ajoute : « Or, je vous dis « ceci par condescendance, et non par com- « mandement ». (I Cor. VII, 6.) Car il ne s'agissait pas d'un jugement imposé d'autorité, mais d'une conduite indulgente pour leur penchant à l'incontinence. Aussi dit-il : « A « cause de votre incontinence ». Si vous voulez connaître l'opinion de Paul à ce sujet, écoutez ces paroles : « Je désire que tous « les hommes soient comme moi-même » (I Cor. VII, 7), qu'ils vivent dans la chasteté. Il en était de même dans la circonstance présente : si les apôtres permettaient la circonci-

sion, ce n'était pas pour faire observer la loi, mais par condescendance pour la faiblesse juive. S'ils avaient tenu à faire respecter la loi, il n'auraient pas toléré deux enseignements, l'un pour les Juifs, l'autre pour les gentils. Car si la chose eût été obligatoire pour les infidèles, il est évident qu'elle l'eût été aussi pour tous les fidèles. D'un autre côté, s'ils établissaient comme une loi de ne point troubler les gentils au sujet de la circoncision, ils montraient qu'ils ne la permettaient aux Juifs que par pure condescendance.

Il n'en était pas ainsi des faux frères, ils visaient à exclure les gentils de la grâce et à les ramener sous le joug de la servitude. C'était là la première différence, et certes elle était considérable. La seconde, c'est que les apôtres ne faisaient cela qu'en Judée, où la loi dominait, tandis que les faux frères le faisaient en tout pays, car ils s'étaient adressés à tous les Galates. D'où il est clair qu'ils agissaient ainsi, non pour édifier, mais pour détruire l'édifice jusqu'aux fondements, et que les intentions des apôtres, quand ils autorisaient la circoncision, n'étaient pas les mêmes que celles des faux frères quand ils s'efforçaient de l'imposer. — « Qui s'étaient introduits dans l'Eglise « pour espionner la liberté que nous avons en « Jésus-Christ ». Voyez-vous comme il fait allusion à leur esprit d'hostilité en employant ce mot d'espion? Car des espions ne s'introduisent parmi leurs adversaires que pour se tenir au courant de ce qu'ils font, et en profiter pour les attaquer et détruire leur puissance. C'est ce que faisaient ces faux frères qui voulaient ramener les fidèles sous le joug de la servitude. Ce qui montre bien qu'au lieu d'avoir les mêmes vues que les apôtres, ils étaient en complet désaccord à ce sujet. Tandis que ceux-ci permettaient la circoncision pour détacher peu à peu les fidèles de la servitude, eux ne l'établissaient que pour les enfoncer plus avant dans la servitude. Aussi observaient-ils avec un soin scrupuleux et minutieux quels étaient ceux qui restaient incirconcis : ce que Paul nous fait entendre par ces mots : « Ils s'étaient introduits pour espion- « ner la liberté dont nous jouissons ». Il nous dévoile leurs desseins, non-seulement en se servant de ce mot d'espion, mais encore en nous les montrant qui s'introduisent, qui se glissent furtivement dans l'Eglise.

« Nous n'avons pas cédé à leurs ordres même « pour un moment (5) ». Remarquez cette expression noble et significative. Il n'a pas dit : « A leurs observations », mais : « A leurs or- « dres ». Car ils agissaient ainsi non pour enseigner quelque chose d'utile, mais pour imposer leur volonté et établir la servitude, aussi nous avons bien cédé aux apôtres, mais non pas à ces gens-là. « Afin que la vérité de l'Evan- « gile demeurât votre partage ». C'est-à-dire, afin de corroborer par nos actions ce que nous vous avons déjà dit, à savoir que « Ce qui était « de vieux est passé, et tout est devenu nou- « veau » (II Cor. v, 17), et que « Si quelqu'un « est en Jésus-Christ, il est devenu une nou- « velle créature» (Ibid.), et que « Jésus-Christ « ne servira de rien à ceux qui pratiquent la « circoncision ». (Gal. vi, 15.) Pour établir plus fortement ces vérités, nous n'avons pas même cédé un instant. Ensuite comme on ne pouvait manquer de lui objecter la conduite que tenaient les apôtres, et qu'il était tout naturel que quelques-uns lui dissent : Comment se fait-il donc qu'ils prescrivent cet usage ? Voyez avec quelle habileté il détruit cette objection. Il ne dit point la vraie cause, par exemple, que les apôtres agissaient ainsi par condescendance et d'après une vue secrète, autrement il aurait porté tort à ceux qui l'écoutaient. Il faut que ceux qui doivent profiter d'une combinaison secrète en ignorent la cause, car si tout leur était dévoilé, l'avantage qu'ils peuvent en retirer serait entièrement perdu pour eux. Il faut donc que celui qui dirige la combinaison, ait le secret des événements, et que celui qui doit en avoir le profit, ne sache rien. Et pour rendre plus évident ce que je viens d'avancer, je cite un exemple pris au cœur même de notre sujet. Ce même Paul, le bienheureux Paul, qui voulait détruire la circoncision, au moment d'envoyer Timothée pour prêcher les Juifs, ne l'y envoya qu'après l'avoir d'abord fait circoncire. (Act. xvi.)

Paul prit cette précaution afin que Timothée fût bien reçu de ses auditeurs, et celui-ci s'introduisit chez les Juifs avec la circoncision, pour abolir l'usage de la circoncision. Timothée, lui, savait bien le motif de cette précaution, mais il n'en dit rien à ses disciples. S'ils avaient su qu'il s'était fait circoncire précisément pour supprimer la circoncision, ils n'auraient pas écouté le premier mot de ses prédications, et tout l'avantage qu'ils devaient retirer de sa mission aurait été perdu, tandis

que leur ignorance d'alors leur rendit un signalé service. Car pensant qu'il avait fait cela comme un rigide observateur de la loi, ils l'accueillirent de bon cœur et avec docilité lui et ses enseignements. Après l'avoir accueilli, ils se laissèrent instruire peu à peu et renoncèrent à leurs anciennes coutumes, ce qui ne serait pas arrivé si, dès le commencement, ils avaient su l'objet de sa démarche. Après l'avoir appris, ils se seraient détournés de lui, après s'être détournés de lui, ils ne l'auraient pas écouté, et s'ils ne l'avaient pas écouté, ils seraient restés dans leur aucienne erreur. C'est pour que cela n'eût pas lieu, qu'il leur cacha le motif de sa conduite. Voilà aussi pourquoi Paul, dans la circonstance présente, ne donne point la raison de sa conduite, mais il change de méthode et s'y prend autrement en parlant ainsi :

« De ceux qui paraissaient les plus considé-« rables (je ne m'arrête pas à ce qu'ils ont été « autrefois, Dieu n'a point égard à la qualité « des personnes) (6).... » Ici, non-seulement il n'excuse pas les apôtres, mais encore il réserve le poids de sa parole pour les saints, afin d'être utile aux faibles. Voici le sens de ses paroles : Quand même ceux-ci permettraient la circoncision, ils auraient à en rendre compte eux-mêmes à Dieu. Car Dieu ne les acceptera point parce qu'ils sont grands et qu'ils commandent aux autres. Cependant il ne s'exprime pas aussi clairement, il ménage ses expressions. Il n'a pas dit : Si ceux-ci troublent la prédication et prêchent autrement qu'il ne leur a été prescrit, ils encourront les condamnations les plus terribles et seront châtiés. Il se garde bien de s'exprimer ainsi, et s'il les prend à partie, c'est avec respect, en ces termes : « Quant à ceux « qui paraissaient être les plus considérables « (je ne m'arrête point à ce qu'ils étaient au-« trefois)....» Il n'a point dit : « Ce qu'ils sont», mais : « Ce qu'ils étaient », montrant par là qu'eux-mêmes avaient cessé désormais de prêcher dans ce sens, parce que la prédication évangélique avait triomphé partout. « Ce « qu'ils étaient », c'est-à-dire, s'ils continuaient de prêcher dans ce sens, ils auraient à en rendre compte. Car ce n'est point devant les hommes, mais devant Dieu qu'ils doivent se justifier.

3. Il parlait ainsi, non pas qu'il eût des doutes, ou qu'il ignorât les intentions des apôtres, mais, comme je l'ai dit plus haut, il croyait utile d'employer cette tactique. Ensuite, afin de ne pas paraître les accuser parce qu'il avait adopté une marche contraire, et de ne pas être suspect d'animosité, il corrige aussitôt son expression et dit : « Ceux qui paraissaient « être les plus considérables ne m'ont rien ap-« pris de nouveau ». Qu'est-ce à dire ? C'est-à-dire, ce que vous dites, vous, je l'ignore, mais ce que je sais bien, c'est qu'ils ne m'ont pas fait d'opposition, qu'ils ont été du même sentiment que moi, qu'ils ont été d'accord avec moi. Voilà ce que signifie cette parole : « Ils « m'ont donné les mains », ils ne m'ont rien appris, ils n'ont rien corrigé à mon enseignement, ils n'y ont rien ajouté. « Les plus « considérables » ne m'ont rien appris de nouveau. C'est-à-dire : ils connaissaient mes doctrines, et ils n'y ont rien ajouté, rien corrigé, et cela sachant que j'étais venu pour communiquer avec eux. J'étais venu suivant la révélation du Saint-Esprit, pour communiquer avec eux, et j'avais Tite avec moi quoiqu'il fût incirconcis ; ils ne me dirent rien de plus que ce que je savais, et n'exigèrent point que Tite se fît circoncire.

« Mais au contraire » ... Qu'est-ce que cela, « Au contraire? » D'après certaines personnes, Paul dit que non-seulement il n'apprit rien des apôtres, mais que ce furent les apôtres qui apprirent quelque chose de lui : ce que, pour ma part, je ne saurais admettre. Qu'avaient-ils à apprendre encore de lui ? Chacun d'eux était parfaitement instruit. Ce n'est donc pas là ce qu'il veut dire quand il se sert de cette expression : « Au contraire » : il veut faire entendre que les apôtres, non-seulement ne lui firent pas de reproches, mais qu'ils étaient si loin de le blâmer qu'ils lui donnèrent des éloges : car l'éloge est le contraire du blâme. Ensuite, comme il était naturel qu'on lui fît cette objection : S'ils vous donnaient des éloges, comment se fait-il donc qu'ils ne supprimèrent pas la circoncision ? Puisqu'ils vous donnaient des éloges, ils auraient dû la supprimer. De dire qu'ils la condamnaient, il trouvait que c'était trop hardi, et que ce serait se mettre en opposition avec ce dont ils étaient convenus. D'un autre côté, avouer que ce n'était qu'une tolérance, l'exposait nécessairement à une autre objection, et il le voyait bien. S'ils approuvaient votre enseignement, aurait-on pu lui dire, et s'ils toléraient en même temps la pratique de la circoncision, ils étaient en con-

tradiction avec eux-mêmes. — Comment se tirer de là ? Il pouvait bien répondre qu'on faisait cela par condescendance pour la faiblesse juive, mais cet aveu eût compromis entièrement l'œuvre et le but de l'Evangile. Aussi passe-t-il ce point sous silence, et le laisse-t-il à l'état de doute et comme en suspens, en s'exprimant ainsi : « Quant à ceux qui « paraissaient être les plus considérables (je ne « m'arrête point à ce que... ») . C'est comme s'il disait : Je n'accuse, ni ne critique ces saints : ils savent ce qu'ils font, car ils rendront compte à Dieu de leurs actions ; mais ce que je me propose, c'est de prouver qu'ils ne voulaient pas abolir mes doctrines, ni les corriger, ni y ajouter quelque chose comme si elles eussent été incomplètes, et que tout au contraire ils les approuvèrent tous ensemble. Et de cela j'ai pour témoin Tite et Barnabé. Voilà pourquoi il ajoute : « Ayant reconnu que la charge de « prêcher l'Evangile de l'incirconcision m'avait « été donnée, comme à Pierre celle de prêcher « l'Evangile de la circoncision (7)... » Il ne prend pas ces mots circoncision et incirconcision au pied de la lettre, il s'en sert pour faire la distinction des Juifs et des gentils. Puis il ajoute : « Car celui qui a agi efficace« ment dans Pierre pour le rendre apôtre « des circoncis, a aussi agi efficacement en « moi pour me rendre apôtre des gentils (8) ».

De même que par l'incirconcision il désigne les gentils, de même ce sont les Juifs qu'il désigne par la circoncision. Il montre qu'il est l'égal des apôtres, et c'est au premier d'entre eux et non aux autres qu'il se compare, afin de prouver qu'ils étaient tous égaux en dignité. Après avoir fourni cette preuve de leur unité de vues, il parle désormais avec plus d'assurance et de liberté ; et il ne s'en tient plus seulement aux apôtres, il remonte jusqu'au Christ, et rappelle la grâce qu'il en a reçue : il en prend les apôtres à témoin et dit : « Ceux qui paraissaient comme les colonnes de « l'Eglise, Jacques, Céphas et Jean, ayant re« connu la grâce que j'avais reçue, nous don« nèrent la main à Barnabé et à moi pour « marque de la société et de l'union qui était « entre eux et nous ». Il ne dit pas : « Ayant « entendu parler de la grâce que j'avais reçue », mais : « Ayant reconnu », c'est-à-dire, ayant appris par les faits mêmes, « ils nous don« nèrent la main à moi et à Barnabé pour « marque de la société et de l'union qui était « entre eux et nous ». Avez-vous remarqué comme peu à peu il a prouvé que son enseignement était approuvé du Christ et des apôtres ? Car le Christ ne lui aurait pas accordé sa grâce et ne l'aurait pas laissée agir efficacement en lui, s'il n'avait approuvé sa prédication. Quand Paul est obligé de se comparer à quelqu'autre, il ne parle que de Pierre ; quand il doit invoquer un témoignage, c'est celui des trois apôtres réunis, et il a soin de prononcer leur nom avec éloge : « Jacques, Céphas et « Jean qui paraissaient comme les colonnes « de l'Eglise ». Et d'un autre côté s'il dit « Qui « paraissaient », ce n'est pas qu'il leur refuse cette qualité, mais il s'appuie sur l'opinion générale et dit : Ces grands personnages qui sont élevés au-dessus des autres, et dont on parle partout, peuvent rendre témoignage pour mon enseignement, et prouver qu'il est approuvé du Christ ; ils le savent par les faits, et l'expérience même n'a fait qu'affermir leur conviction. C'est pourquoi ils m'ont donné la main, et non pas seulement à moi, mais aussi à Barnabé, « Afin que nous prêchassions « l'Evangile aux gentils et eux aux circoncis « (9) ».

O l'admirable prudence ! O preuve irréfutable de la bonne harmonie des apôtres entre eux ! Paul montre que leur doctrine est sa doctrine, et que sa doctrine est leur doctrine. Des deux côtés on était d'accord pour que ceux-ci prêchassent les Juifs dans ce sens, et pour que lui prêchât les gentils comme il faisait : aussi ajoute-t-il : « Afin que nous prê« chassions l'Evangile aux gentils et eux aux « circoncis ». Voyez-vous comme ici, en parlant de la circoncision, il ne fait pas allusion à la chose elle-même, mais bien aux Juifs ? Toutes les fois en effet qu'il parle de la chose elle-même et qu'il l'attaque, il place en regard l'incirconcision, comme lorsqu'il dit : « La cir« concision vous est utile, si vous accomplissez « la loi ; mais si vous la violez, votre circon« cision ne devient qu'une incirconcision » (Rom II, 25) ; et ailleurs : « La circoncision n'a « pas plus de valeur que l'incirconcision ». (Gal V, 6.) Quand c'est aux Juifs qu'il fait allusion et non à cette pratique elle-même, il ne se sert pas du mot incirconcision comme terme contraire, mais du mot de gentils. Car ce sont les Juifs qu'on oppose aux gentils, et la circoncision à l'incirconcision. Par exemple lorsqu'il dit : « Celui qui agit efficacement

« dans Pierre pour en faire l'apôtre de la cir-« concision, agit efficacement en moi pour « que je sois l'apôtre des gentils », et lorsqu'il disait tout à l'heure : « Nous, pour prêcher « l'Evangile aux gentils, eux, pour le prêcher « à la circoncision », ce n'était pas à la circoncision même qu'il faisait allusion ; par ce mot il désignait le peuple Juif et l'opposait aux gentils. « Ils nous recommandaient seule-« ment de nous ressouvenir des pauvres : ce « que j'ai eu aussi grand soin de faire (10) ».

4. Quel est le sens de ces paroles? Nous avons fait deux parts du monde pour la prédication : moi je dois prêcher aux gentils, eux ont reçu les Juifs en partage, selon la volonté de Dieu, mais cela ne m'a pas empêché de me joindre à eux pour secourir de mes propres ressources les pauvres d'entre les Juifs. Or s'il y eût eu entre eux et lui guerre et combats, ils n'auraient pas accepté ses secours. Quels sont ces pauvres? Beaucoup de Juifs qui avaient cru s'étaient vu priver des biens qu'ils possédaient en Palestine, et étaient chassés de partout. C'est ce qu'il fait entendre dans son épître aux Hébreux quand il dit : « Vous avez « souffert avec joie les attaques de ceux qui « vous ravissaient vos biens » (Hébr. x, 34) ; c'est aussi à cela qu'il fait allusion, quand il écrit aux Thessaloniciens pour célébrer leur fermeté : « Vous êtes les imitateurs des Eglises « de Dieu qui sont en Judée, car vous avez « souffert de la part de vos compatriotes les « mêmes avanies que celles-ci de la part des « Juifs ». (I Thessal. II, 14.) Il ne cesse de montrer que ceux des gentils qui se convertissaient n'étaient pas si maltraités par les autres gentils demeurés attachés au paganisme, que l'étaient les Juifs convertis par leurs compatriotes qui les persécutaient. Car ce peuple est le plus intraitable qu'il y ait sur la terre. C'est pourquoi Paul fait tous ses efforts pour procurer à ces malheureux la pitié et la sympathie générale, soit qu'il écrive aux Romains, soit qu'il écrive aux Corinthiens. Et non-seulement il recueille de l'argent, mais encore il le porte lui-même (I Cor. XVI), et dit : « Maintenant je vais à Jérusalem porter aux « saints quelques aumônes ». (Rom. XV, 25.) Car ils n'avaient pas le nécessaire. Ce qu'il disait en ce moment-là peut se traduire ainsi : Alors je songeai à les secourir, j'en pris l'engagement, et je tins parole. Puis, après avoir ainsi prouvé que lui et les apôtres étaient d'accord et avaient les mêmes vues, il se trouve amené forcément à parler de la discussion qu'il eut avec Pierre dans Antioche, et dit : « Quand « Pierre vint à Antioche, je lui résistai en face « parce qu'il était répréhensible. Car, avant « que quelques-uns qui venaient d'avec Jac-« ques fussent arrivés, il mangeait avec les « gentils : mais après leur arrivée, il se retira « et se sépara d'avec les gentils, ayant peur de « blesser les circoncis ».

Beaucoup, après une lecture superficielle de ce passage des Ecritures, croient que Paul accuse Pierre de dissimulation : mais cela n'est pas, non cela n'est pas ! Loin de vous une telle pensée ! Nous allons voir que la conduite que Pierre et Paul tinrent alors, cache une singulière habileté, et qu'ils agissaient ainsi pour le profit de ceux qui les écoutaient. Et d'abord il faut parler de la franchise de Pierre et de son esprit primesautier qui l'entraînait toujours à se prononcer avant les autres. C'est à cela qu'il dut son surnom, et à sa foi inflexible, inébranlable. Un jour qu'une question commune était adressée à tous les apôtres, il s'écria avant les autres : « Tu es le Christ, le fils du Dieu vivant ». (Matth. XVI, 16.) C'est alors que les clefs du ciel lui furent confiées. Et sur la montagne il fut le seul qu'on vit prendre la parole, et lorque Jésus parlait de la croix, c'est lui qui, pendant que les autres se taisaient, dit au Sauveur : « Ayez pitié de vous-même ». (Matth. XVI, 22.) Si ces paroles n'annonçaient pas beaucoup de jugement, elles témoignaient du moins d'une vive affection. En toute circonstance nous le voyons montrer plus d'ardeur que les autres, et courir avant eux au danger. Quand le Seigneur se montra sur le bord de la mer, il laissa les autres tirer la barque et ne put se résoudre à rester avec eux. Puis, après la résurrection, au milieu des cris de fureur des Juifs qui voulaient les mettre en pièces, il s'avança le premier, ne craignit pas de prendre la parole et dit : Le crucifié a été enlevé de ce monde et il est dans les cieux. Autre chose est d'ouvrir une porte fermée et de commencer une entreprise, autre chose de se déclarer après coup. Comment accuser de dissimulation celui qui au péril de sa vie avait bravé le ressentiment d'une foule si nombreuse ? Cet homme qui, fouetté et jeté dans les fers, ne perdit rien de la fierté de son langage, et cela au début de sa carrière, au mi-

lieu même de Jérusalem, où le danger était si grand, comment aurait-il pu longtemps après, lorsqu'il était à Antioche où il ne courait aucun danger, et où sa réputation s'était si bien établie, appuyée qu'elle était sur le témoignage de ses actions, comment aurait-il pu craindre des Juifs devenus chrétiens? Lui qui au début, dans Jérusalem même, n'avait pas eu peur des Juifs, comment aurait-il pu si longtemps après, alors qu'il était en pays étranger, craindre ceux d'entre eux qui s'étaient convertis? Ce n'est donc pas un acte d'accusation que Paul dresse contre Pierre; mais son langage lui est inspiré par la même pensée qui lui avait déjà fait écrire : « Quant « à ceux qui paraissaient les plus considérables, « je ne m'arrête pas à ce qu'ils ont été autre« fois ». Mais, pour ne point rester plus longtemps dans le doute à ce sujet, il est nécessaire de faire connaître la cause du débat.

Dans Jérusalem même, les apôtres, comme je l'ai dit plus haut, toléraient la circoncision, car il n'était pas possible d'arracher brusquement les Juifs au joug de la loi. Mais, lorsqu'ils entrèrent à Antioche, ils n'observèrent plus de semblables pratiques, et vécurent au contraire sans distinction aucune avec les gentils devenus fidèles : ce que Pierre aussi faisait alors. Mais quand vinrent de Jérusalem ceux qui l'avaient vu prêcher chez eux, dans le sens de la circoncision, Pierre cessa de se mêler aux gentils, parce qu'il craignait de les effrayer, et il se sépara de ses compagnons. Il avait deux choses en vue, c'était de ne pas scandaliser les Juifs convertis, et de fournir à Paul un prétexte plausible pour l'en blâmer. Si en effet, après avoir, dans Jérusalem, prêché l'Evangile de la circoncision, il avait changé de doctrine quand il était à Antioche, les Juifs convertis auraient pensé qu'il agissait ainsi par crainte de Paul, et ses disciples l'auraient méprisé pour sa versatilité, ce qui n'aurait pas été un mince scandale. Cependant Paul, qui savait fort bien à quoi s'en tenir, n'aurait pas eu de pareils soupçons sur son compte, en le voyant revenir sur ce qu'il avait fait, car il connaissait les intentions de Pierre. Aussi Paul adresse-t-il des reproches à Pierre, qui les supporte patiemment, afin que ses disciples soient plus prompts à suivre son changement en voyant leur maître subir ces reproches sans répondre. Sans un événement de ce genre, les recommandations de Paul n'auraient pas eu beaucoup de résultats, tandis qu'en profitant de l'occasion pour éclater en critiques très-vives, il intimidait davantage les disciples de Pierre. Si d'un autre côté Pierre avait répondu, on lui aurait reproché, et à bon droit, d'arrêter le développement de l'Evangile, tandis que dans la circonstance présente, les reproches de l'un et le silence de l'autre faisaient une profonde impression sur les Juifs convertis. Voilà pourquoi Paul se montre si acerbe à l'égard de Pierre.

5. Voyez quelle précision dans son langage, et comme il donne à comprendre aux hommes intelligents qu'il parla de la sorte, non par esprit de lutte, mais par une politique prudente. « Lorsque Pierre vint à Antioche », dit-il, « je lui résistai en face, parce qu'il était « répréhensible ». Il ne dit pas que c'était là son opinion, mais que c'était celle des autres. Si pour sa part il l'avait trouvé répréhensible, il n'aurait pas manqué de le dire nettement. Quand il dit : « Je lui résistai en face », ce n'est là qu'une figure. Car si c'eût été une lutte véritable, ils ne l'auraient pas engagée devant leurs disciples, qui en auraient été singulièrement scandalisés. Mais cette fois une lutte apparente et publique devait amener de bons résultats. Et de même que Pierre avait cédé aux Juifs convertis, quand il était à Jérusalem, de même ceux-ci devaient céder à leur tour maintenant qu'ils étaient à Antioche. En quoi Pierre était-il donc répréhensible? « Car, avant que quelques-uns qui venaient « d'avec Jacques [1] fussent arrivés, il man« geait avec les gentils; mais après leur ar« rivée il se retira et se sépara d'avec les gen« tils, ayant peur de blesser les circoncis (12) ». Il ne redoutait pas le danger, car lui, qui n'en n'avait pas eu peur au commencement, devait le redouter beaucoup moins encore à cette époque, mais il craignait de voir ses disciples renoncer au christianisme. C'est aussi ce que Paul lui-même dit aux Galates : « Je « crains pour vous que je n'aie pris une peine « inutile » (Gal. IV, 11); et ailleurs : « Mais « j'appréhende qu'ainsi que le serpent sé« duisit Eve par ses artifices, vos esprits aussi « ne se corrompent ». (II Cor. XI, 3.) La crainte de la mort n'était rien pour eux, mais ce qui troublait surtout leur âme, c'était la crainte de perdre leurs disciples.

[1] Jacques lui-même était resté à Jérusalem.

« De sorte que Barnabé même se laissa aller, « lui aussi, à user de cette dissimulation (13) ». Ne vous étonnez pas s'il appelle cela de la dissimulation ; il ne veut pas, comme je l'ai déjà dit, dévoiler le fond de sa pensée, afin de redresser les Juifs convertis. Comme ils étaient encore singulièrement attachés à la loi, il traite de dissimulation la conduite de Pierre, et lui en fait de vifs reproches, afin de briser complétement les liens qui les maintenaient sous le joug de la loi. Pierre entend cela et feint de se trouver en faute, pour que les reproches qu'il s'attire servent à redresser les autres. Si Paul avait adressé ses réprimandes aux Juifs convertis, ils en auraient été indignés et en auraient fait fi ; car ils ne le tenaient pas en très-grande estime. Tandis qu'en voyant leur maître garder le silence devant les reproches de Paul, ils n'étaient plus en droit de résister aux injonctions de cet apôtre et de les dédaigner.

« Mais quand je vis qu'ils ne marchaient pas « droit, suivant la vérité de l'Evangile (14) »... Que cette expression ne vous trouble pas non plus : il ne dit pas cela pour condamner Pierre, mais s'il se servait d'une expression aussi énergique, c'est que cela était utile, et que ceux qui l'écoutaient devaient faire leur profit des reproches adressés à Pierre, et en prendre occasion pour devenir meilleurs... « Je dis à « Pierre devant tous ». Voyez-vous quelle leçon pour les autres ? Il prononce ces mots : « De« vant tous », afin d'effrayer ceux qui l'entendent. Qu'as-tu à répondre, dis-moi ? « Si toi, « qui es Juif, tu vis à la façon des gentils, et « non à la façon des Juifs, de quel droit obli« ges-tu les gentils à judaïser ? » Et cependant ce n'étaient pas les gentils qui s'étaient réunis avec lui, mais les Juifs. Pourquoi donc, ô Paul, reprocher ce qui n'est pas arrivé ? pourquoi ne pas parler des Juifs qui usaient de dissimulation, mais des gentils ? pourquoi vous en prendre au seul Pierre, quoique les autres eussent imité sa dissimulation ? Voyons ce qu'il lui reproche : « Si toi, qui es Juif, tu « vis à la façon des gentils, et non à la façon « des Juifs, de quel droit forces-tu les gentils « à judaïser ? » Et cependant Pierre se retirait tout seul et sans entraîner avec lui les gentils convertis. Où Paul veut-il donc en venir ? A empêcher qu'on ne soupçonne le but de ses reproches. S'il avait dit : Tu as tort d'observer la loi, les Juifs convertis l'auraient blâmé et auraient trouvé qu'il parlait avec arrogance à leur maître. Mais s'il se plaint de Pierre, c'est pour défendre et justifier ses propres disciples, je parle des gentils, et c'est par ce moyen qu'il fait accepter ses paroles. Et ce n'est pas seulement par ce moyen, mais encore, c'est en écartant le reproche de tous les disciples, Juifs ou gentils, pour le reporter tout entier sur Pierre. « Toi », dit-il, « qui es « Juif, tu vis à la manière des gentils, et non « à la manière des Juifs ». N'est-ce pas à peu près comme s'il disait franchement : Imitez votre maître, puisqu'il vit à la manière des gentils, tout Juif qu'il est ? Il se garde bien toutefois de parler ainsi : car les disciples Juifs auraient rejeté ses paroles ; mais, en feignant de reprocher à Pierre sa conduite à l'égard des gentils, il dévoile la vraie pensée de cet apôtre. D'un autre côté s'il avait dit : Pourquoi contrains-tu les Juifs à judaïser ? son insistance aurait déplu. Tandis qu'en paraissant se préoccuper seulement des gentils et non des Juifs, il amène ceux-ci à de meilleurs sentiments. Car le meilleur moyen de faire accepter la critique, c'est d'en écarter ce qui peut indisposer celui à qui elle s'adresse. Les gentils ne pouvaient faire un crime à Paul de son intervention en faveur des disciples Juifs. Pierre fit réussir entièrement cette combinaison par son silence et par sa résignation à accepter le reproche de dissimulation, ce qui lui permettait de cacher aux Juifs la vraie dissimulation dont il était convenu avec Paul.

D'abord Paul ne s'adresse qu'à la personne de Pierre : « Si toi qui es Juif... » — plus loin il donne plus de latitude à sa parole, se met lui-même en cause et s'exprime ainsi : « Nous « qui sommes Juifs par notre naissance, et non « du nombre des gentils qui sont des pécheurs « (15) ». Ces paroles sont une exhortation à laquelle l'apôtre a ajouté un mot de blâme par ménagement pour les Juifs.

6. Il s'agit de cette manière dans une autre circonstance où il a l'air de parler d'une manière tandis qu'il prépare autre chose ; comme lorsqu'il dit dans son épître aux Romains : « Maintenant je vais à Jérusalem pour me « mettre au service des saints ». (Rom. xv, 25.) Son intention n'était pas de leur dire ni de leur apprendre simplement pourquoi il se rendait à Jérusalem ; mais il voulait les exciter à se montrer eux aussi charitables. Car s'il n'avait voulu que leur faire connaître le motif de

son voyage, il lui suffisait de dire : « Je vais me « mettre au service des saints ». Voyez maintenant quels détails il y ajoute : « Car les « Eglises de Macédoine et d'Achaïe ont résolu « avec beaucoup d'affection, de faire quelque « part de leurs biens à ceux d'entre les saints « de Jérusalem qui sont pauvres. Ils s'y sont « portés d'eux-mêmes, et en effet ils leur sont « redevables ». (Rom. xv, 26, 27.) Et il ajoute : « Car si les gentils ont participé aux richesses « spirituelles des Juifs, ils doivent aussi leur « faire part de leurs biens temporels ». (Ibid.)

Voyez donc comme il s'y prend pour rabaisser l'orgueil des Juifs usant d'une voie détournée pour arriver à son but, et comme il parle avec autorité : « Nous qui sommes Juifs par « notre naissance, et non du nombre des gen- « tils qui sont des pécheurs ». Que signifient ces mots : « Juifs de naissance? » — Nous ne sommes pas des prosélytes, veut-il dire, mais dès l'enfance nous avons été nourris de la loi, et nous avons renoncé à ses principes sucés avec le lait pour nous réfugier dans la foi du Christ. « Sachant que l'homme n'est point jus- « tifié par les œuvres de la loi, mais par la foi « en Jésus-Christ, nous avons cru nous aussi « en Jésus-Christ (16) ». Voyez comme il dit tout et sans rien compromettre. Si nous avons laissé la loi, dit-il, ce n'est pas qu'elle fût mauvaise, mais c'est qu'elle était insuffisante. Si donc la loi ne donne pas les moyens de se justifier, la pratique de la circoncision est superflue. Il s'en tient là d'abord, puis à mesure qu'il avance il montre qu'elle est non-seulement superflue, mais encore dangereuse. Il faut bien observer comment il fait entendre cela dès le début quand il dit : « L'homme « n'est point justifié par les œuvres de la loi ». Plus loin encore il parle avec plus de force : « Que si, cherchant à être justifiés par Jésus- « Christ, il se trouvait que nous fussions nous- « mêmes des pécheurs, Jésus-Christ serait donc « ministre du péché (17) ». Si la foi en Jésus-Christ, dit-il, ne peut pas nous justifier, il faut nécessairement en revenir à la loi. Car si, après l'avoir abandonnée pour Jésus-Christ, nous trouvons dans ce fait notre condamnation au lieu de notre justification, il se rencontrera que c'est Jésus qui est l'auteur de notre condamnation, Jésus pour lequel nous nous sommes faits les transfuges de la loi. Voyez-vous avec quelle puissance de logique il nous force de reconnaître l'extrême absurdité de cette supposition? S'il ne fallait pas abandonner la loi et que nous l'ayons abandonnée à cause de Jésus, comment serons-nous jugés? — Pourquoi donc, ô Paul, adresses-tu ces paroles et ces remontrances à Pierre, lui qui savait à quoi s'en tenir là-dessus mieux que tous les autres? Dieu ne lui avait-il pas montré qu'on ne doit tenir aucun compte de la circoncision quand il s'agit d'hommes étrangers à cette pratique? N'est-ce pas en se tenant à ce point de vue qu'il a résisté victorieusement à l'argumentation des Juifs? n'a-t-il pas, à ce sujet, promulgué de Jérusalem les prescriptions les plus claires?

Non, non, ce n'est pas pour redresser Pierre qu'il lui parle ainsi ; c'est bien à lui qu'il s'adresse, il le fallait, mais c'étaient ses disciples qu'il cherchait à réfuter. Son argumentation ne frappe pas seulement les Galates, mais encore ceux qui souffrent du même mal. Et aujourd'hui ceux qui ne se font pas circoncire, mais jeûnent cependant et observent le sabbat en même temps que les Juifs, ceux-là font comme eux, et s'excluent eux-mêmes de la grâce. Car si Jésus ne sert de rien à ceux qui pratiquent seulement la circoncision, voyez quel danger, et comme ce danger s'aggrave avec le temps, si à cette pratique on ajoute l'observance du jeûne et du sabbat, si l'on s'astreint à suivre deux prescriptions au lieu d'une. Ce danger s'aggrave avec le temps : en effet, ces hommes agissaient ainsi au commencement, quand leur cité était encore debout, ainsi que leur temple, et tout le reste. Mais aujourd'hui, ceux qui les imitent et qui voient de leurs yeux le châtiment infligé aux Juifs, qui voient la destruction de leur ville, et qui cependant observent la plupart de leurs pratiques, quelle excuse auront-ils, eux qui se conforment aux prescriptions de la loi, quand ceux-là mêmes qui sont Juifs, ne peuvent s'y conformer malgré toute leur bonne volonté? Tu t'es revêtu du Christ, tu es devenu un des membres du Maître, tu es inscrit parmi les habitants de la cité divine, et tu rampes encore autour de la loi? Et comment pourras-tu obtenir ta part du royaume céleste? Ecoute Paul disant, qu'observer la loi c'est renverser l'Evangile. Et, si tu le veux, apprends comment cela doit avoir lieu, tremble et fuis l'abîme ouvert sous tes pas. Pourquoi observes-tu le sabbat, et jeûnes-tu en même temps que les Juifs? Sans doute parce que tu crains la

loi, et que tu crains aussi de renoncer à ses formules écrites. Tu n'hésiterais pas à laisser la loi de côté, si tu ne regardais la foi comme sans force, et impuissante à nous sauver toute seule. Si tu trembles à l'idée de ne pas observer le sabbat, c'est que tu crains la loi comme si elle avait encore aujourd'hui la même autorité. Eh bien, si la loi est encore nécessaire, ce n'est pas une partie, ce n'est pas une seule, ce sont toutes ses prescriptions qu'il faut observer, et si on les observe toutes, on n'est plus justifié par la foi. Si tu observes le sabbat, pourquoi ne te fais-tu pas circoncire? Et si tu te soumets à la circoncision, pourquoi ne pas faire de sacrifices sanglants? à observer la loi, il faut l'observer tout entière ; s'il n'est pas indispensable de l'observer tout entière, il n'est pas nécessaire non plus de l'observer en partie. Si tu crains d'avoir à rendre compte de ta conduite, parce que tu n'auras pas observé une partie de la loi, combien plus dois-tu craindre si tu ne l'observes pas dans tous ses détails! Si l'on n'est pas puni pour la transgresser entièrement, on le sera bien moins pour ne la transgresser qu'en partie, et si l'on est puni pour la violer en partie, on le sera bien davantage pour la violer tout entière. D'un autre côté, s'il est nécessaire de l'observer, il est nécessaire aussi, ou que nous cessions d'écouter le Christ, ou, si nous écoutons le Christ, que nous transgressions la loi. Si l'on doit rester fidèle à la loi, ceux qui ne lui sont pas fidèles la transgressent, et il se trouvera que l'auteur de cette désobéissance est Jésus-Christ, car il a détruit lui-même la loi en ce qui concerne ces pratiques, et a de plus donné ordre aux autres d'en faire autant.

7. Voyez-vous où en arrivent ceux qui se soumettent aux pratiques des Juifs ? Jésus-Christ, qui devrait être l'auteur de leur justification, devient ainsi l'auteur de leur péché, comme nous le fait entendre Paul quand il dit : « Jésus-Christ serait donc ministre du péché ». Ensuite, après avoir poussé ce raisonnement jusqu'à l'absurde, et n'ayant pas besoin d'une nouvelle argumentation pour rétablir la vérité, il se contente de dire : « Ce qu'à Dieu ne « plaise ! » Car, contre les choses par trop absurdes et révoltantes, il n'est pas besoin de faire effort de logique, une simple exclamation de dégoût suffit.

« Car, si je rétablissais de nouveau ce que « j'ai détruit, je me ferais voir moi-même prévaricateur (18)». Voyez l'habileté de Paul. Ses adversaires voulaient prouver que celui qui n'observe pas la loi, la transgresse, et lui, retournant leurs arguments contre eux, prouve que celui qui observe la loi renonce non-seulement à la foi, mais encore à la loi elle-même. En disant : « Si je rétablissais de nouveau ce « que j'ai détruit », il fait allusion à la loi. Le sens de ses paroles, le voici : La loi a cessé d'exister, et nous l'avons reconnu nous-mêmes par l'abandon que nous avons fait de quelques-unes de ses pratiques, et en recourant à la foi pour nous sauver. Si donc nous nous efforçons de la rétablir, nous sommes infidèles par cela seul que nous voulons observer des pratiques abolies par Dieu lui-même. Ensuite il montre comment s'est opérée leur abolition. « Car pour moi je suis mort à la loi de par la « loi (19) ». Il y a deux choses à considérer dans cette expression : ou bien Paul parle de la loi de grâce, terme qui lui est habituel, comme dans ce passage : « La loi de l'Esprit « de vie m'a rendu la liberté » (Rom. VIII, 2), ou bien ici il pense à l'ancienne loi, et démontre que c'est par un effet de cette loi même qu'il est mort à la loi. C'est-à-dire : c'est la loi elle-même qui m'a induit à ne plus lui rester attaché. Si donc j'allais lui redevenir fidèle, je lui serais infidèle par cela même. Comment et de quelle manière? Voici la réponse de Moïse : « Le Seigneur votre Dieu suscitera un pro- « phète du milieu de vos frères, et vous l'écou- « terez comme moi-même » (Deut. XVIII, 15) : il parlait de Jésus-Christ. Ainsi donc ceux qui ne lui obéissent pas, transgressent la loi. Il nous faut encore examiner sous un autre point de vue cette expression : « Je suis mort à la loi « de par la loi ». La loi ordonne de faire tout ce qui est écrit dans le livre où elle est contenue, et elle frappe d'un châtiment celui qui y manque. Nous sommes donc tous morts pour elle, nous qui ne l'avons pas exactement pratiquée. Et voyez avec quelle réserve il se met ici en lutte avec elle : il n'a pas dit : « La loi est morte pour moi », mais : « Je « suis mort pour elle ». Voici ce qu'il veut dire : si celui qui est mort ne peut se conformer aux prescriptions de la loi, il en est de même de moi qui suis mort par suite de la malédiction de la loi : malédiction qui entraîne la mort pour celui qui en est l'objet. Qu'elle ne s'impose donc plus à un mort, dont elle-même a prononcé la condamnation, le

frappant ainsi non-seulement dans son corps, mais aussi dans son âme, dont la mort amène aussi celle du corps. Tel est le sens de ses paroles, et la suite le prouve avec évidence : « Afin de ne plus vivre que pour Dieu, j'ai été « crucifié avec Jésus-Christ ». Il avait d'abord dit : « Je suis mort », et, afin qu'on ne lui répondît pas : « Comment se fait-il que tu vives?» il fait intervenir celui qui est la cause de la vie, et il montre que la loi l'avait fait mourir, lui plein de vie, mais que Jésus l'avait pris et, quoique mort, et à cause même de sa mort, l'avait rendu à la vie : nous faisant ainsi assister à un double miracle, à la résurrection d'un mort, résurrection produite par la mort de celui qui ressuscite. Ici il appelle vie la mort; car tel est le sens de ces paroles : « Et afin de ne plus vivre que pour Dieu, « j'ai été crucifié avec Jésus-Christ ». Comment, dira quelqu'un, peut-il avoir été crucifié et vivre et respirer ensuite ? Que Jésus ait été crucifié, cela ne fait pas de doute; mais toi, comment se peut-il que tu aies été crucifié et que tu vives encore ?

Examinez donc l'explication qu'il donne : « Et je vis, ou plutôt ce n'est plus moi qui vis, « mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi (23) ». Par ces mots : « J'ai été crucifié avec le Christ », il fait allusion au baptême, et par ceux-ci : « Ce n'est plus moi qui vis », il fait allusion à cette nouvelle doctrine, dont la conséquence est la mortification de la chair. Et ces mots : « Mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi », que signifient-ils? — Je ne fais rien, dit-il, qui soit contraire à la volonté du Christ. De même qu'en parlant de la mort, il ne pense pas à la mort ordinaire, mais à la mort qui résulte du péché, de même quand il parle de la vie, il pense à la vie de l'âme délivrée du péché. Vivre pour Dieu, ce n'est pas autre chose que d'être mort pour le péché. A l'exemple du Christ qui s'est soumis à la mort physique, je suis mort pour le péché : « Faites donc mou- « rir les membres de l'homme terrestre qui est « en vous, la fornication, l'impureté, l'adul- « tère » (Col. III, 5) ; et ailleurs : « Notre vieil « homme a été crucifié » (Rom. VI, 6), ce qui a lieu au moment du baptême. Après cela, si tu restes mort pour le péché, tu vis pour Dieu, mais si tu retournes au péché, tu corromps cette vie dont tu jouissais. Paul se gardait bien d'agir ainsi, et il ne cessait de rester mort pour la loi. Si donc je vis pour Dieu, dit-il, et que cette vie soit autre que celle de la loi, je suis mort pour la loi, et ne puis plus rester fidèle à la loi.

8. Voyez quelle perfection de vie, et admirez par-dessus toute chose cette âme bienheureuse. Il n'a pas dit : « Je vis », mais : « C'est « Jésus-Christ qui vit en moi ». Qui peut-être assez hardi pour parler de la sorte? Car après s'être montré fidèle et docile au Christ; après s'être débarrassé de toutes les attaches du monde, et avoir toujours agi conformément à ses divines volontés, il ne dit pas : « Je vis « pour le Christ », mais ce qui est bien plus fort : « C'est Jésus-Christ qui vit en moi ». De même que le péché, quand il est le maître, vit seul en nous, et fait de notre âme ce qu'il veut, de même s'il vient à mourir en nous et que nous fassions la volonté du Christ, c'est celui-ci qui vit en nous, c'est-à-dire, qui agit, qui domine en nous. Comme après avoir dit : « J'ai été crucifié », et : « Je ne vis plus, mais « je suis mort », il semblait à beaucoup dire des choses incroyables, il ajouta : « Et si je vis « maintenant dans ce corps mortel, j'y vis en « la foi du Fils de Dieu ». Mes paroles, dit-il, ont trait à la vie de l'intelligence, mais si on examinait aussi cette vie des sens, on verrait qu'elle aussi je la dois à ma foi en Jésus-Christ. Car, autant que cela dépendait de l'ancienne doctrine et de la loi, j'étais digne du dernier supplice, et depuis longtemps tout à fait perdu : « Parce que tous ont péché, et ont besoin « de la gloire de Dieu ». (Rom. III, 23.) Nous étions donc tous sous le coup d'une condamnation, quand Jésus est venu nous mettre en liberté : nous étions tous morts, sinon en fait, du moins suivant l'arrêt porté par la loi, et c'est au moment où nous nous attendions à être frappés qu'il nous a délivrés. La loi nous accusait, Dieu prononçait la sentence fatale, quand Jésus vint, qui se livra à la mort et nous arracha tous à son empire. Aussi a-t-il raison de dire : « Si je vis maintenant dans ce « corps mortel, je vis dans la foi ». Sans l'intervention de Jésus, rien ne pouvait prévenir la ruine universelle : on aurait vu se renouveler les scènes du déluge. Mais la présence du Christ retint la colère de Dieu, et il nous a rendu la vie en nous faisant croire en lui. Pour vous convaincre que tel était bien le sens de ses paroles, écoutez ce qu'il dit immédiatement après ; car après ces mots : « Si je « vis maintenant dans ce corps mortel, je vis

« dans la foi », il ajoute : « Dans la foi du Fils « de Dieu, qui m'a aimé, et qui s'est livré lui-« même à la mort pour moi ».

Que fais-tu, ô Paul, tu t'appropries ce qui est notre héritage commun, tu ramènes à toi seul ce qui a eu lieu en faveur de la terre entière? Car il n'a pas dit : « De Jésus qui nous « aime », mais : « De Jésus qui m'a aimé ». L'évangéliste a dit : « Tellement Dieu a aimé « le monde » (Jean, III, 16), et toi-même quand tu dis : « Lui qui a livré son propre Fils, et ne « l'a pas épargné » (Rom. VIII, 32), tu sais bien que ce n'est point pour toi seul, mais pour tous, puisque tu fais remarquer ailleurs « Qu'il agissait ainsi pour se faire un peuple « particulièrement consacré à son service». (Tit. II, 14.) Pourquoi donc s'exprime-t-il ainsi dans ce passage? C'est qu'il s'était représenté la déplorable condition de la nature humaine, l'ineffable bienveillance du Christ, et de quel abîme de maux il nous avait retirés, et de quels bienfaits il nous avait comblés, et que la vivacité de son émotion avait dû se reproduire dans son langage. Les prophètes aussi se sont en quelque sorte approprié plusieurs fois ce Dieu qui se donne également à tous, eux qui ont dit : « O Dieu, mon Dieu, dès le matin je « m'éveille en songeant à toi ». (Ps. LXII, 1.) Sans parler de cela, il nous prouve que chacun de nous doit être aussi reconnaissant envers le Christ, que s'il était venu pour lui seul. Même s'il se fût agi d'un seul homme, il n'aurait pas fait difficulté de se montrer aussi généreux, car il a pour chacun des hommes autant d'amour que pour la terre entière. Son sacrifice s'est accompli au profit de toute la nature, et il était assez efficace pour nous sauver tous, mais ceux-là seuls en ont le bénéfice qui croient en lui. Cependant il ne se laissa pas détourner de sa résolution par l'idée que tous ne viendraient pas à lui. De même que dans le festin de la parabole, qui avait été préparé pour tous, le Père de famille ne retira pas les mets qu'il avait fait servir parce que les invités n'avaient pas voulu venir, mais en invita d'autres, ainsi a fait Jésus-Christ. La brebis séparée des quatre-vingt-dix-neuf, était seule, et cependant il ne négligea pas de se mettre à sa recherche. C'est précisément à cela que Paul, dissertant sur le judaïsme, fait allusion : « Car enfin, si quelques-uns d'entre « eux n'ont pas cru, leur infidélité anéantira-« t-elle la fidélité de Dieu? Non certes. Dieu « est véritable, et tout homme est menteur ». (Rom. III, 3.) Ainsi Jésus t'a tellement aimé, ô homme, qu'il s'est livré lui-même, et qu'il t'a conduit, quand tu n'avais aucun espoir de salut, au sein d'une vie si glorieuse et si belle, et toi, après de tels bienfaits, tu retournes à tes anciennes erreurs?

Après avoir scrupuleusement employé tous les ressorts du raisonnement, il proclame désormais sa décision avec véhémence et dit : « Je ne veux point rendre la grâce de Dieu « inutile (21) ». Qu'ils écoutent donc ceux qui maintenant judaïsent et restent attachés à la loi. C'est à eux que cela s'adresse : « Car si la « justification s'acquiert par la loi, Jésus-Christ « sera donc mort en vain ». Quel péché plus grave pouvons-nous commettre? Quoi de plus fort et de plus persuasif que ces paroles? Si Jésus-Christ est mort, évidemment c'est parce que la loi était impuissante à nous justifier, et si la loi justifie, la mort de Jésus a été inutile. Et comment serait-il permis de supposer et de dire, qu'un événement si grand et si terrible, si fort au-dessus de l'intelligence humaine, qu'un mystère aussi ineffable, que les patriarches ont désiré avec tant d'impatience, que les prophètes ont annoncé, dont la vue faisait trembler les anges, que ce sacrifice regardé par le monde entier comme le comble de la miséricorde divine, se soit accompli inutilement et en pure perte? C'est donc en réfléchissant à cette monstrueuse et absurde conséquence qu'un tel, qu'un si grand événement a pu avoir lieu en vain (car cela résultait de la conduite même que tenaient les Galates), c'est alors qu'il emploie à leur égard de dures paroles et qu'il dit :

CHAPITRE III.

O GALATES INSENSÉS, QUI VOUS A ENSORCELÉS, VOUS A QUI ON A MIS DEVANT LES YEUX JÉSUS-CHRIST CRUCIFIÉ.

—

Analyse.

1. Que l'apôtre laisse éclater enfin son indignation qu'il avait jusqu'ici contenue.
2. Ne pas finir par la chair après avoir commencé par l'esprit.
3. C'est par la foi qu'Abraham et ses vrais enfants sont justifiés. — La loi ne justifie pas : le juste vit de la foi.
4. C'est par la foi que les promesses faites à Abraham seront accomplies.
5. Que le Fils est vrai Dieu. — Contre les Anoméens. — Tous un en Jésus-Christ.

1. Dès lors il passe à un autre ordre d'idées. D'abord il avait prouvé qu'il n'était apôtre ni par les hommes, ni de la part des hommes, et qu'il n'avait pas eu besoin des enseignements des autres apôtres : puis, après avoir bien établi qu'il était lui aussi digne d'enseigner, il s'exprime avec une assurance encore plus grande, compare et discute la foi et la loi. Au début il dit : « Je m'étonne que vous ayez « changé si promptement » (Gal. I, 6), et maintenant il s'écrie : « O Galates insensés ! » C'est qu'alors l'indignation couvait chez lui, mais après s'être justifié, il la laisse éclater, une fois ses preuves données. S'il traite les Galates d'insensés, ne vous en étonnez pas, car en agissant ainsi il ne viole pas la loi de Jésus-Christ qui défend de traiter son frère de fou, il l'observe avec soin au contraire. Car il n'a pas été dit purement et simplement : « Celui « qui appelle son frère fou », mais bien : « Celui qui sans nécessité appelle son frère « fou ». (Matth. v, 22.) Or, qui, plus que les Galates, méritait cette épithète, eux qui après tant et de si grands miracles, restaient attachés à l'ancienne loi, comme si de rien n'était? Si pour cela vous regardez Paul comme un insulteur, vous traiterez Pierre d'homicide pour ce qui est arrivé à Saphire et à Ananie. Si c'est être absurde que de parler ainsi, ce serait l'être encore bien plus que d'en dire autant de Paul. Examinez, je vous prie, comme il se garde bien de montrer cette âpreté dans son exorde. Il ne le fait qu'après avoir donné ses preuves et ses arguments, et quand le reproche qui les frappe vient non pas directement de lui, mais des preuves mêmes. Car c'est après leur avoir démontré qu'ils repoussaient la foi, et qu'ils rendaient inutile le sacrifice que Jésus-Christ avait fait de sa vie, c'est alors qu'il fait intervenir les reproches, et encore pas autant qu'ils le méritaient, car ils méritaient certes de s'entendre traiter bien plus durement. Mais voyez comme il adoucit aussitôt le coup qu'il a porté. Il n'a pas dit : Qui vous a trompés? qui vous a abusés? qui a troublé votre jugement? Mais : « Qui vous a « fascinés? » Parole de blâme qui emporte en même temps une idée d'éloge, car elle montre que leur conduite antérieure était digne d'envie, et que la perte de leur bonheur était le fait du démon, qui avait déchaîné la tempête sur la sérénité de leurs âmes.

Quand vous entendez ici parler de l'envie, et dans l'Evangile « De l'œil mauvais » (expressions synonymes), (Matth. VI, 23), n'allez pas croire que le regard ait la propriété de nuire, car l'œil, considéré comme un organe de notre corps, ne saurait être mauvais. Mais le Christ se sert de cette expression pour désigner l'envie. Les yeux ont seulement la fa-

culté de voir, mais le regard mauvais n'appartient qu'à la pensée dépravée qui est en nous. Comme c'est par le sens de la vue que les objets que nous regardons laissent leur empreinte dans notre âme, et que le plus souvent la richesse engendre l'envie, et que la richesse se voit par le ministère des yeux, et qu'il en est de même de la puissance et du brillant entourage de la puissance, il disait que celui-là avait l'œil mauvais qui, non-seulement regardait, mais encore regardait avec envie par suite d'une disposition mauvaise de son âme. En disant : « Quel envieux vous a « fascinés? » il fait entendre que ceux qui ont ainsi agi n'avaient en vue ni de pourvoir à leurs intérêts, ni de compléter leur bonheur, mais voulaient au contraire le diminuer et le gâter. Car le propre de l'envie est non pas d'ajouter à ce qui manque, mais de soustraire une partie de ce qui est complet, et de gâter le tout. Il dit cela, non pour faire croire que l'envie puisse agir par elle-même, mais pour leur faire comprendre que ceux qui leur ont donné de tels enseignements étaient poussés par l'envie. « Après que je vous ai fait voir « Jésus-Christ crucifié devant vous ». Mais il a été crucifié à Jérusalem et non dans le pays des Galates. Pourquoi donc dit-il : « Crucifié « devant vous? » Il montre la puissance de la foi qui est capable de voir même ce qui se passe au loin. Et il ne dit pas : « Qui a été « crucifié », mais : « Qui a été mis sous vos « yeux crucifié », indiquant ainsi que les yeux de la foi sont de plus fidèles témoins que ceux des quelques hommes qui étaient présents à la mise en croix du Sauveur, et qui avaient vu ce spectacle. Car bon nombre d'entre eux n'en avaient retiré aucun profit, tandis que les premiers qui n'avaient pas vu avec les yeux du corps avaient cependant mieux vu par les yeux de la foi. Ce langage contient à la fois le blâme et l'éloge : l'éloge, parce qu'ils avaient accepté avec une foi complète tout ce qui leur avait été répété à ce sujet; le blâme, parce que, après avoir vu, mieux que les assistants, Jésus mis à nu, étendu et cloué sur la croix, sali de crachats, bafoué, forcé de boire du vinaigre, insulté par des malfaiteurs, percé d'un coup de lance (et ce spectacle, il le leur peignait par ces mots : « Que je vous ai fait voir crucifié de- « vant vous »), ils l'avaient abandonné pour retourner à la loi, sans rougir au souvenir des souffrances qu'il avait endurées. D'un autre côté, remarquez comment lorsqu'il publie la puissance de Jésus, Paul laisse de côté le ciel et la terre, et la mer et le reste, pour ne parler que de la croix, de cette croix le signe le plus éclatant de l'amour de Dieu pour nous.

« Je ne veux savoir de vous qu'une seule « chose. Est-ce par les œuvres de la loi que « vous avez reçu le Saint-Esprit, ou par l'au- « dition de la foi (2)? » Puisque vous ne prêtez point votre attention à de longs discours, dit-il, et que vous ne voulez pas voir la grandeur de l'œuvre de Jésus, je veux, maintenant que je vous vois descendus au plus bas degré de l'ingratitude, vous persuader en peu de mots et par la démonstration la plus rapide. Plus haut il répétait dans ce but les observations qu'il avait fait entendre à Pierre, maintenant il s'adresse directement à eux, et fait servir à son argumentation non ce qui s'est passé ailleurs, mais ce qui s'est passé chez eux, et non pas seulement les bienfaits dont ils avaient profité tous ensemble, mais encore ceux qu'ils avaient reçus chacun en particulier. Voilà sur quoi il s'appuie pour les persuader. Et c'est pour cela qu'il dit : « Je ne veux savoir de « vous qu'une seule chose. Est-ce par les œu- « vres de la loi que vous avez reçu le Saint- « Esprit, ou par l'audition de la foi? » Vous avez reçu le Saint-Esprit, dit-il, vous avez fait de grandes choses, vous avez opéré des miracles en ressuscitant des morts, en guérissant des lépreux, en prophétisant, en parlant toutes les langues : sans doute vous teniez cette puissance de la loi? Mais elle n'avait jamais rien produit de semblable auparavant. Vous la teniez donc de la foi?

2. Eh bien, n'est-ce pas le comble de la démence que d'abandonner la foi après qu'elle a opéré en vous de tels prodiges, et de vous enfuir comme des transfuges auprès de cette loi qui n'a pu rien faire de pareil? — « Etes- « vous si insensés qu'après avoir commencé « par l'esprit vous finissiez maintenant par la « chair (3)? » Il emploie de nouveau les paroles amères et avec le même à-propos. Au lieu d'augmenter, comme vous le deviez, ce précieux trésor avec le temps, non-seulement, leur dit-il, vous ne l'avez pas fait, mais encore vous êtes revenus sur vos pas. Ceux qui commencent avec peu, savent augmenter leur richesse avec le temps, tandis que vous qui avez commencé avec des trésors, vous arrivez

au résultat contraire. Si vous n'aviez d'abord obtenu que les biens de la chair, vous auriez dû vous élever vers les biens de l'esprit : maintenant, après avoir commencé par les biens de l'esprit, vous les perdez pour vous en tenir à ceux de la chair, car faire des miracles provient de l'Esprit, et la circoncision ne concerne que la chair. Vous, après avoir fait des miracles, vous recherchez la circoncision; après avoir possédé la réalité, vous revenez aux figures; après avoir aperçu la lumière du soleil, vous recherchez celle de la lampe; après avoir vécu d'aliments solides, vous recourez au lait. Et il n'a pas dit : « Vous « finissez par la chair », mais : « Vous finissez « ensuite par la chair », montrant qu'après s'être emparés d'eux comme de bêtes brutes, ces faux apôtres, auxquels ils s'étaient livrés pour souffrir toutes leurs volontés, les mutilaient à leur gré. Ce serait comme si un général ou un homme distingué pour son courage venait après des milliers de trophées et de victoires, s'offrir pour partager le déshonneur des déserteurs, et soumettre son corps aux marques infamantes qu'on voudrait y graver.

« Est-ce donc en vain que vous avez tant « souffert ? Si toutefois c'est en vain (4) ». Cet argument devait avoir bien plus d'effet que les précédents. Car la simple mention des miracles opérés ne pouvait pas produire autant d'effet que le récit des luttes qu'ils avaient soutenues, des souffrances qu'ils avaient endurées pour Jésus-Christ. Après que vous avez souffert toutes ces épreuves, les faux apôtres veulent vous en faire perdre le fruit et vous ravir la couronne que vous avez méritée. Ensuite, pour ne pas bouleverser leur âme, et pour soulager leur inquiétude, il n'insiste pas sur l'arrêt qu'il vient de prononcer, et ajoute : « Si toutefois c'est en vain ». Si vous voulez, dit-il, revenir à résipiscence et reprendre possession de vous-mêmes, ce ne sera pas en vain. Où sont-ils maintenant ceux qui nient les effets du repentir? Voilà des hommes qui avaient reçu le Saint-Esprit, qui avaient fait des miracles, avaient confessé le Christ, et supporté pour lui mille dangers et mille persécutions, et qui après tant de prodiges s'étaient laissé priver de la grâce. Cependant, leur dit-il, si vous le voulez, vous pouvez reprendre possession de vous-mêmes.

« Celui donc qui vous communique son « Esprit, et qui fait des miracles parmi vous, « le fait-il par les œuvres de la loi ou par la « foi que vous avez ouï prêcher (5)? » Ces dons abondants dont vous avez été comblés, tous ces prodiges que vous avez accomplis, en êtes-vous redevables à la loi ou bien à la foi? — A la foi, évidemment. Comme les faux apôtres s'étaient ingéniés à leur faire croire que la foi n'a point de puissance, si la loi ne se joint à elle, il prouve au contraire qu'en s'adjoignant les prescriptions de la loi, la foi n'aura plus aucune efficacité ; la foi a précisément toute son efficacité lorsqu'elle est pure de tout mélange avec la loi : « Vous qui voulez « être justifiés par la loi, vous êtes déchus de « la grâce ». (Gal. v, 4.) Mais cette parole il ne la prononce que plus tard, quand il s'exprime plus librement, et qu'il s'appuie sur les résultats qu'il a déjà produits, pour en obtenir de nouveaux : jusque-là il ne prend pour texte de ses observations que les événements passés. Car, leur dit-il, quand vous vous montriez fidèles non à la loi, mais à la foi, alors vous receviez le Saint-Esprit et vous faisiez des miracles. Ensuite, comme il était question de la loi, il mettait en avant un argument qui était une arme excellente, et faisait intervenir Abraham avec beaucoup d'à-propos et une grande autorité, et disait : « Selon « qu'il est écrit d'Abraham : qu'il crut ce que « Dieu lui avait dit, et que sa foi lui fut im- « putée à justice (6) ».

Les prodiges opérés par vous, dit-il, montrent bien la puissance de la foi, mais, si vous le voulez, je vous la démontrerai aussi d'après les anciens textes. Comme on leur avait souvent parlé de ce patriarche, il le fait intervenir dans le débat, et montre que lui aussi a opéré sa justification par la foi. S'il a pu être justifié avant la grâce qui résulte de la foi, (il est vrai qu'il était riche en bonnes œuvres), combien cela vous est-il plus facile à vous ! Quel dommage a-t-il éprouvé pour n'avoir pas vécu sous la foi ! Aucun, mais sa foi a suffi pour le justifier. Car la loi n'existait pas alors, dit-il, et elle n'existe pas plus aujourd'hui qu'elle n'existait alors. Pour démontrer l'inefficacité de la loi, il présente Abraham justifié avant l'établissement de la loi, et il gagne à cela de n'avoir pas à se défendre contre cette objection. S'il est vrai que la loi n'avait pas encore été donnée alors, et qu'elle ne le fut que depuis, il est vrai aussi que son règne a cessé maintenant. Voyant qu'ils

étaient fiers d'appartenir à la postérité d'Abraham, et qu'ils craignaient, en abandonnant la loi, de lui devenir étrangers, Paul se sert de cet argument pour les ramener à des sentiments tout contraires, il met fin à leurs craintes, et montre que la foi est le meilleur moyen de se rapprocher de lui. Et cela il l'avait déjà prouvé avec beaucoup d'évidence dans son épître aux Romains (Rom. IV, 3); il revient à la même démonstration dans l'épître de ce jour et avec autant de force : « Sachez « donc », dit-il, « que ceux qui sont enfants « de la foi sont les vrais enfants d'Abraham (7) ». Cette assertion même il l'appuie sur le témoignage de l'Ancien Testament : « Aussi Dieu « dans l'Ecriture prévoyant qu'il justifierait « les nations par la foi, l'a annoncé par avance « comme une bonne nouvelle à Abraham, en « lui disant : Toutes les nations de la terre « seront bénies en vous (8) ». Si donc ceux qui lui sont attachés par les liens de la parenté physique, ne sont pas en réalité ses enfants, et si ce privilége appartient à ceux qui imitent sa foi (tel est en effet le sens de ces mots, « Toutes les nations de la terre seront bénies « en vous) », il est évident que les nations entrent par la foi dans la postérité d'Abraham.

3. Cette argumentation le conduit à un autre résultat très-important. Comme ils se troublaient en songeant que la loi était plus ancienne, que la foi était venue après elle, il dissipe encore ces craintes, en leur faisant voir, par l'exemple d'Abraham, que la foi est plus vieille que la loi, puisque ce patriarche a été justifié avant que celle-ci n'ait été établie. Il montre que ce qui arrive maintenant est conforme aux prophéties : « Car Dieu dans « l'Ecriture, prévoyant qu'il justifierait les « nations par la foi, l'a annoncée par avance « comme une bonne nouvelle à Abraham ». Quel est le sens de ces paroles ? Celui-là même, dit-il, qui a donné la loi, avait décidé, avant même de la donner, que les nations se justifieraient par la foi. Et l'Ecriture n'a pas dit : « L'annonça par avance », mais « L'annonça « par avance comme une bonne nouvelle », afin de nous faire comprendre que le patriarche se réjouissait de ce moyen de justification, et qu'il en désirait l'avènement. Comme ils étaient obsédés par une autre crainte (car il était écrit : « Maudit soit quiconque ne de- « meure pas dans les préceptes de cette loi et « ne les accomplit pas dans ses œuvres) » (Deut. XXVII, 26); il les rassure encore et fait servir sagement et habilement ce passage à leur prouver le contraire, en leur démontrant qu'ils sont bénis au lieu d'être maudits pour avoir abandonné la loi, tandis que ceux qui l'observent toujours ne sont pas bénis, mais maudits. Les faux apôtres prétendaient que celui qui n'observe pas la loi est maudit, et lui, prouve que celui qui l'observe est maudit, que celui qui ne l'observe pas est béni. Les faux apôtres prétendaient encore que celui qui s'en tient uniquement à la foi est maudit; lui, prouve que celui qui s'en tient uniquement à la foi est béni. Comment donc vient-il à bout de prouver tout cela? Car il ne faut pas supposer que nous avancions cela à la légère. Pour vous en convaincre, écoutez avec soin ce qui va suivre.

Cette preuve, il l'avait déjà donnée auparavant quand il avait fait remarquer que l'Ecriture avait dit au patriarche : « Toutes les nations « de la terre seront bénies en vous ». Alors ce n'était pas la loi, mais la foi qui agissait; aussi poursuit-il son raisonnement en disant : « Ceux « qui s'appuient sur la foi sont donc bénis « avec le fidèle Abraham (9) ». Afin qu'on ne retourne pas cet argument contre lui et qu'on ne lui dise pas : Il était naturel qu'il fût justifié par la foi, puisque la loi n'existait pas encore ; montre-nous la foi justifiant après que la loi a été établie, il va droit de ce côté, et prouve plus qu'on ne lui demande, en faisant voir que non-seulement la foi justifiait, mais que la loi était une cause de malédiction pour ceux qui l'observaient. Et pour vous bien pénétrer de ce que j'avance, écoutez les propres paroles de l'apôtre : « Au lieu que tous « ceux qui s'appuient sur les œuvres de la loi « sont dans la malédiction (10) ». Mais ce n'est là qu'une affirmation, ce n'est pas encore une preuve. Vous demandez la preuve? La loi elle-même nous la fournit : « Maudit soit qui- « conque ne demeure pas dans les préceptes « de cette loi et ne les accomplit pas dans ses « œuvres. Et il est clair que nul par la loi « n'est justifié devant Dieu (11) ». Car tous ont péché, et tous sont sous le coup de la malédiction. Mais il ne s'exprime pas en ces termes, pour ne pas paraître se contenter d'une simple affirmation, il a de nouveau recours au témoignage de l'Ecriture qui, en peu de mots, porte une double conclusion, à savoir que nul n'a strictement observé la loi (ce qui entraîne comme conséquence la malédiction), et que la

foi a le pouvoir de justifier. Ce témoignage où le prend-il? Chez le prophète Habacuc, qui a dit : « Le juste vivra de la foi ». (Habac. II, 4.) Ce passage montre non-seulement que la foi a le pouvoir de justifier, mais encore que la loi n'a pas le pouvoir de sauver. Nul, dit Paul, n'avait observé la loi, et tous par cela même étaient sous le coup de la malédiction, c'est alors que la foi vint nous offrir un moyen facile d'échapper au sort qui nous menaçait : et c'est là une preuve considérable que la loi était impuissante à nous fournir des moyens de justification. Car le prophète n'a pas dit : Le juste vivra de la loi, mais bien : « Vivra de la foi ».

« Or, la loi ne s'appuie point sur la foi ; au « contraire elle dit : Celui qui observera ces « préceptes y trouvera la vie (12) ». La loi, dit-il, n'exige pas seulement la foi, mais aussi les œuvres, tandis que la grâce résultant de la foi sauve et justifie. Avez-vous remarqué comme il a prouvé que ceux qui s'attachent à la loi se trouvent, par l'impossibilité où ils sont de l'observer exactement, sous le coup de la malédiction? Comment se fait-il que la foi ait cette puissance de justifier? C'est ce qu'il a expliqué auparavant, et en s'appuyant sur des considérations très-fortes. Comme la loi ne pouvait fournir à l'homme les moyens de se justifier, la foi vint nous offrir un remède singulièrement efficace en rendant possible ce qui par l'effet de la loi ne l'était pas. Si donc l'Ecriture dit que « Le juste vivra de « la foi », dénonçant ainsi l'insuffisance de la loi pour ce qui concerne le salut, et si Abraham a pu se justifier par la foi, il est évident que l'efficacité de la foi est grande. Il est clair aussi que celui qui ne sort pas de la loi est maudit, et que celui qui s'attache à la foi est justifié. Mais, dira-t-on, comment pourras-tu nous prouver que la malédiction ne subsiste plus? — Abraham vivait avant la loi, mais nous qui avons été ses esclaves, qui avons vécu sous son joug, nous avons à lui rendre compte de notre conduite et nous méritons d'être frappés de la malédiction. Quel est donc celui qui nous a soustrait à ce danger? — Voyez comme il s'empresse de répondre à cette observation ; et sa réponse est décisive. Celui qui a été une fois justifié, qui est mort à la loi, qui s'est fait une vie nouvelle, comment pourrait-il encourir la malédiction? Cependant il ne se contente pas de cette réponse, et s'y prenant d'une autre manière pour réfuter ses adversaires, il écrit : « Mais « Jésus-Christ nous a rachetés de la malédic- « tion de la loi, s'étant rendu lui-même malé- « diction pour nous, selon qu'il est écrit : Mau- « dit est celui qui est pendu au bois (13) ».

Le peuple pouvait encourir une autre malédiction, celle qui est conçue en ces termes : « Maudit soit quiconque ne demeure pas dans « les préceptes de cette loi, et qui ne les ac- « complit pas dans ses œuvres ». (Deut. XXVII, 26.) Que prouve cela? Que le peuple avait encouru la malédiction, car il n'était pas resté dans les préceptes de la loi, et il n'y avait pas un homme qui l'eût observée en entier. A la place de cette malédiction le Christ a substitué l'autre : « Maudit soit celui qui est pendu au « bois ». Celui qui était pendu au bois était maudit, celui qui transgressait la loi était aussi maudit ; or Jésus qui se préparait à nous délivrer de la malédiction ne devait pas l'encourir, et à la place de celle-ci, il fallait qu'il en encourût une autre. Ce qu'il fit : il se soumit à la première et par elle détruisit la seconde, celle qui résultait de la non-observation de la loi. Et, de même qu'un homme innocent s'offrant pour mourir à la place d'un homme condamné à mort, le soustrait au châtiment, de même Jésus s'est dévoué pour nous. Comme il n'avait pas encouru la malédiction de la transgression de la loi, il se soumit à l'autre genre de malédiction pour délivrer les hommes de celle qu'ils avaient encourue : « Car il n'avait pas commis de péché, « et la ruse n'avait pas trouvé place sur ses « lèvres ». (Isaïe, LIII, 9.)

4. De même que par sa mort il a préservé de la mort ceux qui allaient mourir, de même en attirant sur lui-même la malédiction, il l'a détournée de dessus la tête des hommes. « Afin « que la bénédiction donnée à Abraham fût « communiquée aux gentils (14). » Comment aux gentils? « En ta postérité », dit le Seigneur, « toutes les nations seront bénies » (Gen. XXII, 18), c'est-à-dire en Jésus-Christ. Si cela était dit des Juifs, serait-il rationnel que ceux qui ont encouru la malédiction pour avoir violé la loi pussent transmettre la bénédiction aux autres hommes? Car nul parmi ceux qui sont maudits ne peut communiquer la bénédiction dont lui-même est exclu. Il est donc évident que ces paroles se rapportent entièrement à Jésus-Christ : c'est lui qui est

la postérité d'Abraham, c'est par lui que les gentils ont été bénis, c'est ainsi que se réalise la promesse qui nous avait été faite au sujet du Saint-Esprit, et c'est ce que Paul voulait faire entendre quand il ajoutait : « Afin qu'ainsi « nous reçussions par la foi le Saint-Esprit qui « avait été promis ». Comme il n'était pas possible que la grâce du Saint-Esprit parvînt aux gentils qui n'étaient en état ni de la recevoir, ni de la comprendre, Jésus commence par les bénir et par les délivrer de la malédiction : après quoi, une fois qu'ils sont justifiés par la foi, ils attirent à eux la grâce du Saint-Esprit. Ainsi donc la croix a détruit la malédiction, la foi a introduit la justification, et la justification nous a procuré la grâce du Saint-Esprit.

« Mes frères, je vais me servir du langage « des hommes : Lorsqu'un homme a fait un « contrat en bonne forme, nul ne peut ni le « casser, ni y introduire de nouveaux articles « (15) ». Que signifie ces mots : « Je vais me « servir du langage des hommes? » Cela signifie qu'il va emprunter ses exemples à la vie commune. Comme il a jusqu'à présent appuyé ses raisonnements sur les Ecritures, sur les miracles opérés par eux-mêmes, sur les épreuves du Christ, et sur les actes du patriarche Abraham, il va désormais prendre ses exemples dans la vie commune. C'est son invariable habitude : il donne ainsi plus de charme à sa parole, la rend plus accessible, plus intelligible pour les intelligences obtuses. Tel est aussi le tour qu'il prend dans sa lettre aux Corinthiens : « Quel est celui qui « mène paître un troupeau, et n'en mange pas « du lait? Qui est-ce qui plante une vigne et « n'en mange point du fruit? » (I Corinth. IX, 7.) C'est encore de la même manière qu'il parle aux Hébreux : « Parce que le testament « n'a lieu que par la mort, n'ayant point de « force tant que le testateur est encore en « vie ». (Hébr. IX, 17.) Il serait facile de s'assurer qu'il s'est plu souvent à employer ce genre de preuves. C'est aussi de ce procédé que se sert continuellement le Seigneur dans l'Ecriture, comme quand il dit : « Est-ce que « la femme pourrait oublier son fils? » Et ailleurs : « Le vase dit-il au potier : Que fais-« tu? » (Isaïe XLIX, 15, et XXIX, 16.) Dans le livre d'Osée il parle comme un époux dédaigné par sa femme (Osée, I, 2). Souvent il emprunte ses images à la vie humaine, comme lorsque le prophète reçoit une ceinture, ou pénètre sous le toit du potier (Jéré. XVIII, 2). Que peut donc prouver Paul par cet exemple? Que la foi est plus ancienne, la loi plus nouvelle et seulement provisoire, et donnée aux hommes pour frayer la route à la foi. Voilà pourquoi il dit : « Frères, je vais me servir du « langage des hommes ». Plus haut, il les traitait d'insensés, et maintenant il les appelle ses frères, les consolant en même temps qu'il les frappe. « Lorsqu'un homme a fait un con-« trat en bonne forme ». Si un homme, dit-il, fait un testament, se trouvera-t-il quelqu'un qui vienne ensuite le modifier ou y ajouter quelque chose? car tel est le sens de ces mots :... « On y introduit de nouveaux arti-« cles ». Si cela est vrai des hommes, combien plus quand il s'agit de Dieu! Et en faveur de qui Dieu avait-il fait son testament?

« Or les promesses de Dieu ont été faites à « Abraham et à sa race. L'Ecriture ne dit pas : « A ceux de sa race, comme s'il en eût voulu « marquer plusieurs; mais, à sa race, c'est-à-« dire à l'un de sa race, qui est Jésus-Christ. « Ce que je veux donc dire est que Dieu ayant « fait et autorisé comme un contrat en faveur « de Jésus-Christ, la loi qui n'a été donnée que « quatre cent trente ans après, n'a pu le ren-« dre nul, ni en abroger la promesse. Car si « c'est par la loi que l'héritage nous est donné, « ce n'est donc plus par la promesse. Or, c'est « par la promesse que Dieu l'a donné à Abra-« ham (16-18) ». Vous le voyez donc, Dieu a fait un contrat en faveur d'Abraham, en disant que les bénédictions parviendraient aux gentils par l'intermédiaire de sa race. Eh bien! comment la loi peut-elle le défaire? Comme cet exemple ne convenait au sujet qu'en partie, l'apôtre avertit pour cette raison qu'il va « Se servir du langage des hommes ». C'est-à-dire, ne jugez pas de la générosité de Dieu par cet exemple seul, vous vous en feriez une idée trop étroite. Examinez et remontez plus haut : Dieu n'a-t-il pas annoncé à Abraham que les gentils seraient bénis par l'intermédiaire de sa race? Et sa race selon la chair, n'est-elle pas représentée par Jésus-Christ? La loi n'est-elle pas venue quatre cent trente ans après? Or, si la loi transmet la bénédiction, et la vie, et la justification, la promesse reste sans effet. Quoi! nul ne pourra casser le testament fait par un homme, et le testament du Seigneur sera cassé au bout de quatre cent trente ans! Car si

les dispositions contenues dans ce testament ne se réalisent pas par l'effet de ce testament, mais par une autre cause, c'est qu'il a été annulé, ce testament. Cela est-il admissible?

« Pourquoi donc », dit-il, « la loi a-t-elle été « établie? à cause des prévarications (19) ». Car la loi non plus n'a pas été créée en vain. Voyez-vous comme ses regards embrassent tout? On dirait qu'il a des yeux par milliers. Après avoir exalté la foi, et avoir montré qu'elle est plus ancienne, il ne veut pas que les Galates regardent la loi comme ayant été inutile, et il rectifie leur opinion à ce sujet, en expliquant qu'elle avait eu sa raison d'être et qu'elle avait eu une véritable utilité, à cause des prévarications : c'est-à-dire, parce qu'elle empêchait les Juifs de vivre sans rien qui les retînt, et de se laisser entraîner aux derniers excès du vice. Elle leur servait de frein, elle les formait, réglait leur conduite, les empêchait de violer, sinon toutes, au moins quelques-unes de ses prescriptions. De sorte que la loi n'a pas procuré peu d'avantages aux hommes. Mais jusqu'à quelle époque cela doit-il durer? « Jusqu'à l'avènement de ce Fils que la « promesse regarde », et ce Fils, c'est Jésus-Christ. Si donc elle a été donnée pour durer jusqu'à l'avènement de Jésus-Christ, pourquoi vouloir mal à propos lui faire dépasser ce terme? « Et cette loi a été donnée par les « anges par l'entremise d'un médiateur ». Ou bien ce sont les prêtres qu'il appelle des anges, ou bien il veut dire que les anges eux-mêmes ont prêté leur ministère à l'établissement de la loi. Pour lui le médiateur est le Christ, et il fait entendre qu'il existait avant la loi, et que c'est lui-même qui l'a donnée. « Or, un « médiateur n'est pas d'un seul, et il n'y a « qu'un seul Dieu (20) ».

5. Que vont répondre à cela les hérétiques? Si ces mots : « Le seul vrai Dieu » (Jean, XVII, 3) ne permettent pas de croire que le Fils soit le vrai Dieu, il faut aussi en conclure qu'il n'est pas Dieu, puisqu'il a été dit : « Il n'y a « qu'un seul Dieu ». (Deut. VI, 4.) Mais si, malgré ces mots : « Un seul Dieu, le Père » (I Cor. VIII, 6), le Fils ne laisse pas d'être Dieu, il est évident que le Père étant le vrai Dieu, le Fils est aussi le vrai Dieu. Mais un médiateur, dit-il, est le médiateur de deux personnes. De qui donc le Christ était-il le médiateur? Bien évidemment il servait de médiateur entre Dieu et les hommes. Voyez-vous comme Paul démontre que le Christ lui-même a donné la loi? Si donc il a donné la loi lui-même, il a le droit de l'annuler. — « La loi donc est-elle contre les promesses de « Dieu (21)? » Car si les bénédictions nous ont été données par l'intermédiaire de la race d'Abraham, et que la loi ait fait peser sa malédiction sur elle, elle s'est mise en contradiction avec les promesses de Dieu. Comment réfute-t-il cette objection? D'abord il la repousse avec dégoût et s'écrie : « Loin de nous « une telle supposition », puis il continue l'enchaînement de ses preuves et dit : « Car si la « loi qui a été donnée avait pu donner la vie, « on pourrait dire alors avec vérité que la jus- « tification s'obtiendrait par la loi ». Voici le sens de ses paroles : Si nous avions compté sur elle, dit-il, pour obtenir la vie, et si elle avait eu le pouvoir d'opérer notre salut, on aurait peut-être raison de parler ainsi; mais si c'est la foi qui sauve, et que la loi attire la malédiction, nous ne pourrions rien perdre à l'avènement de la foi qui nous affranchit de tout. Si la promesse devait s'accomplir par l'intermédiaire de la loi, on n'aurait pas tort de croire que s'écarter de la loi serait s'écarter de la justification. Mais si elle a été donnée pour nous circonscrire tous dans de certaines limites, c'est-à-dire, pour confondre notre négligence, pour nous faire sentir nos fautes, non-seulement elle n'empêche pas l'effet de la promesse, mais encore elle en favorise l'accomplissement. C'est ce qu'il veut prouver quand il dit : « Mais l'Ecriture a comme ren- « fermé tous les hommes sous le péché, afin « que ce que Dieu avait promis fût donné par « la foi de Jésus-Christ à ceux qui croiraient « en lui (22) ».

Comme les Juifs n'avaient pas conscience de leurs propres péchés, et que dans cet état ils ne désiraient pas s'en faire absoudre, Dieu leur donna la loi qui leur révéla leurs blessures, et leur fit désirer l'intervention du médecin. « L'Ecriture », dit-il, « les enferma « sous le péché », c'est-à-dire, qu'elle les convainquit de péché, et les retint, en faisant naître la crainte chez eux. Vous voyez donc que la loi, au lieu d'être contraire aux promesses de Dieu, n'a fait qu'en hâter l'accomplissement. Si la loi en revendiquait pour elle seule l'exécution et la responsabilité, on serait fondé à présenter cette objection; mais si elle ne fait qu'obéir à une autre influence, à

laquelle son action tout entière soit subordonnée, en quoi est-elle contraire aux promesses de Dieu? Sans elle, tous les hommes auraient abouti au vice, et parmi les Juifs il n'y en aurait pas eu un seul qui eût voulu écouter le Christ; tandis que, du jour où elle leur a été donnée, elle a produit un double résultat : elle a développé chez ceux qui l'observaient des germes suffisants de vertu, elle leur a donné conscience de leurs péchés, ce qui était le meilleur moyen de leur faire désirer la venue du Fils de Dieu. Aussi ceux qui n'ont pas cru en lui, n'ont pas cru, parce qu'ils ignoraient leurs propres péchés. Et voilà pourquoi Paul disait : « Parce que ne connaissant « point la justification qui vient de Dieu, et « s'efforçant d'établir leur propre justifica« tion, ils ne se sont point soumis à Dieu pour « recevoir cette justification qui vient de lui ». (Rom. x, 3.)

« Or, avant que la foi fût venue, nous étions « sous la garde de la loi, qui nous tenait ren« fermés pour nous disposer à cette foi qui « devait nous être révélée un jour (23) ». Voyez-vous avec quelle clarté il résume nos explications? S'il se sert de ces expressions : « Nous étions sous la garde..., qui nous tenait « renfermés », c'est qu'il ne veut pas prouver autre chose que ceci, à savoir qu'en observant les prescriptions de la loi on était en sûreté. Car la loi, en retenant les Juifs derrière la crainte, comme derrière un rempart, et en leur imposant un genre de vie en rapport avec elle-même, les conservait pour la foi. « Ainsi la loi nous a servi de conducteur, « pour nous mener comme des enfants à Jé« sus-Christ, afin que nous fussions justifiés « par la foi (24) ». Celui qui conduit les enfants n'est pas le rival de celui qui les instruit, mais son coopérateur, car il préserve de tous les vices le jeune homme qui lui est confié, et fait tous ses efforts pour le rendre apte à profiter des leçons du maître. Mais quand le jeune homme est arrivé en pleine possession de lui-même, celui qui le conduisait s'éloigne pour toujours. Ce qui fait dire à Paul : « Mais la foi « étant venue, nous ne sommes plus sous un « conducteur comme des enfants; puisque « vous êtes tous enfants de Dieu par la foi en « Jésus-Christ (25, 26) ». Si donc la loi remplissait l'office de pédagogue, et si elle nous a gardés et contenus, elle n'a pas été l'ennemie de la grâce, elle l'a aidée au contraire, mais si, après la venue de la grâce, elle persistait à nous garder sous sa direction, c'est alors qu'elle serait son ennemie. Si elle nous tenait enfermés, quand nous devons nous éloigner d'elle, c'est alors qu'elle nuirait à notre salut. Qu'une lampe, après nous avoir éclairés pendant la nuit, continue de briller pendant le jour de manière à nous empêcher de voir le soleil, elle nous importunera au lieu de nous rendre service; il en serait de même de la loi, si elle nous empêchait d'acquérir des biens plus grands. Par conséquent ceux qui l'observent aujourd'hui sont ceux qui la déprécient le plus. En effet, le pédagogue rend son élève ridicule quand il s'obstine, hors de propos, à le retenir près de lui. C'est pourquoi Paul a dit : « Mais la foi étant venue, vous « n'êtes plus sous un conducteur comme des « enfants ». Ainsi donc nous ne sommes plus sous un conducteur comme des enfants. « Car « vous êtes tous enfants de Dieu ». Oh! combien est grande la puissance de la foi, et comme il l'a fait ressortir à mesure qu'il avance! D'abord il a prouvé aux Galates que la foi les rendait enfants d'Abraham : « Vous savez », leur dit-il, « que ceux qui observent la foi « sont les fils d'Abraham ». Et maintenant il leur déclare qu'ils sont aussi les enfants de Dieu : « Car tous vous êtes enfants de Dieu « par la foi en Jésus-Christ », — par la foi et non par la loi. Ensuite, après avoir prononcé cette grande et admirable parole, il expose de quelle manière ils sont devenus les enfants de Dieu.

« Car vous tous qui avez été baptisés en « Jésus-Christ, vous avez été revêtus de Jésus« Christ (27) ». Pourquoi n'a-t-il pas dit : Vous tous qui avez été baptisés en Jésus-Christ, vous êtes nés de Dieu? Car il semble que cela eût dû faire suite aux raisonnements par lesquels il leur prouve qu'ils sont enfants de Dieu. — Parce qu'il veut faire sur eux une impression plus forte. Car si Jésus-Christ est le Fils de Dieu, et que vous, vous soyez revêtus de Jésus-Christ, vous le possédez en vous-mêmes, vous devenez semblables à lui, vous êtes réunis dans une seule et même parenté, sous une seule et même forme. « Il n'y a plus « maintenant ni Juif ni gentil, ni esclave ni « homme libre, ni homme ni femme; mais « vous n'êtes tous qu'un en Jésus-Christ (28) ». Voyez-vous l'inépuisable ambition de ce grand cœur? Il a dit : « Nous sommes les enfants de

« Dieu par le moyen de la foi », il ne s'en tient pas là, il s'efforce à trouver quelque chose de plus, une parole qui exprime plus clairement notre étroite union avec Jésus-Christ. Il a dit : « Vous avez été revêtus de Jésus-Christ » ; cela ne lui suffit pas, il développe encore sa pensée, il resserre encore plus cette intime communion du chrétien avec Jésus-Christ, et dit : « Vous n'êtes tous qu'un en Jésus ». C'est-à-dire, vous n'êtes qu'une seule forme, qu'un seul type en Jésus-Christ. Quoi de plus imposant qu'une telle parole ? Le gentil et le Juif, et celui qui naguère encore était esclave, se trouvent posséder la même forme, non pas que celle de l'ange ou celle de l'archange, mais que celle du Maître du monde, et portent en eux Jésus-Christ. « Que si vous êtes à Jésus-« Christ, vous êtes donc la race d'Abraham, et « les héritiers selon la promesse (29) ». Voyez-vous comme il fait ressortir maintenant ce qu'il disait d'abord au sujet de la race d'Abraham, que les bénédictions de Dieu lui avaient été données à lui, ainsi qu'à sa race ?

CHAPITRE IV.

JE DIS DE PLUS : TANT QUE L'HÉRITIER EST ENCORE ENFANT, IL N'EST POINT DIFFÉRENT D'UN SERVITEUR, QUOIQU'IL SOIT LE MAÎTRE DE TOUT ; MAIS IL EST SOUS LA PUISSANCE DES TUTEURS ET DES CURATEURS, JUSQU'AU TEMPS MARQUÉ PAR SON PÈRE. AINSI, LORSQUE NOUS ÉTIONS ENCORE ENFANTS, NOUS ÉTIONS ENCORE ASSUJÉTIS AUX ÉLÉMENTS DE CE MONDE. (1-3.)

—

Analyse.

1. Juifs en tutelle sous la loi, libres par la foi. — Galates entraînés dans le judaïsme.
2. Leur première affection pour Paul. — Douceur de l'apôtre.
3 et 4. Sa tendresse pour ses disciples. — Agar et Sara, figures des deux alliances.

1. L'enfant dont il est question ici n'est pas tel par son âge, mais par ses goûts. Paul nous fait comprendre aussi que Dieu voulait dès le début nous accorder les biens dont il nous a gratifiés plus tard ; mais comme nous étions encore trop enfants, il nous a laissés sous la dépendance des éléments de ce monde, c'est-à-dire qu'il nous a fait observer les néoménies [1] et le sabbat. Or, la succession de ces jours-là est subordonnée au cours de la lune et du soleil. Si donc on vous ramène à la loi, c'est absolument comme si une fois arrivés à l'âge d'homme on vous faisait revenir à l'enfance. Voyez-vous où conduit l'observation des jours marqués par la loi ? Elle fait du Seigneur, du maître, du roi de toutes choses un simple serviteur. « Mais lorsque les temps ont été ac-« complis, Dieu a envoyé son Fils formé d'une « femme et assujéti à la loi, pour racheter « ceux qui étaient sous la loi, et pour que « nous pussions réclamer notre adoption (4,5)». Paul indique ici deux causes et deux résultats de l'incarnation : elle nous a délivrés des maux, elle nous a procuré des biens, entreprise que nul, excepté Jésus, ne pouvait faire réussir. Quels sont donc ces biens qu'elle nous a procurés ? Elle nous a sauvés de la malédiction de la loi, et nous a rendus enfants adoptifs. « Pour racheter », dit-il, « ceux qui « étaient sous la loi, et pour que nous pus-

[1] Renouvellement de chaque mois.

« sions réclamer notre adoption ». Il a raison de dire : « Pour que nous pussions réclamer», c'est bien la preuve que cette adoption nous était due. Car dès le début, ainsi que Paul nous l'a fait remarquer plus d'une fois, Dieu avait fait à Abraham en leur faveur des promesses qui se sont réalisées. Et à quoi reconnaître, dira-t-on, que nous sommes devenus les enfants de Dieu? A une chose, dit-il, c'est que nous avons été revêtus de Jésus-Christ le vrai Fils de Dieu. Il en donne une seconde preuve, c'est que nous avons reçu l'Esprit d'adoption.

« Et parce que vous êtes enfants, Dieu a « envoyé dans vos cœurs l'Esprit de son Fils, « qui crie : Abba, mon père. Aucun de vous « n'est donc point maintenant serviteur, mais « enfant. Que s'il est enfant, il est aussi héri- « tier de Dieu par Jésus-Christ (6, 7) ». Car nous ne pourrions l'appeler notre Père, s'il ne nous avait d'abord reconnus pour ses fils. Si donc par l'effet de la grâce nous avons cessé d'être esclaves pour devenir libres, d'être enfants pour devenir hommes faits, d'être étrangers à Dieu pour devenir ses héritiers et ses enfants, ne serait-il pas absurde, ne serait-ce pas le comble de l'ingratitude que de l'abandonner et de revenir sur nos pas? « Autrefois, lors- « que vous ne connaissiez point Dieu, vous « étiez assujétis à ceux qui n'étaient point « véritablement dieux. Mais après que vous « avez connu Dieu, ou plutôt que vous avez « été connus de lui, comment vous tournez- « vous vers ces observations légales, défec- « tueuses et impuissantes, auxquelles vous « voulez vous assujétir par une nouvelle ser- « vitude (8, 9) ». Ici Paul s'adresse à ceux d'entre les gentils qui s'étaient convertis à la foi, et leur dit que c'est une espèce d'idolâtrie que de s'assujétir à observer les jours, et que cette coutume les expose maintenant à des châtiments plus terribles. Il dit : Des éléments qui ne sont point véritablement des dieux, afin de leur faire partager son opinion, et de les mettre dans une perplexité plus grande. Voici le sens de ses paroles : Vous étiez alors dans les ténèbres, vous viviez dans l'erreur, et vous rampiez à terre; aujourd'hui que vous connaissez Dieu, ou plutôt que vous êtes connus de lui, ne vous exposerez-vous pas à un plus grand et plus terrible châtiment, en retombant dans votre ancienne maladie malgré les soins dont vous avez été comblés? Si vous avez trouvé Dieu, ce n'est pas à vos efforts que vous le devez; mais c'est lui-même qui vous a retirés de l'erreur où vous croupissiez. Il dit de la loi qu'elle est défectueuse et impuissante, parce qu'elle n'a aucune influence pour nous procurer les biens dont il est question.

« Vous observez les jours et les mois, les sai- « sons et les années (10) ». D'après ce passage, il est évident que les faux apôtres ne leur prêchaient pas seulement l'observation de la circoncision, mais encore celle des fêtes et des néoménies. « J'appréhende pour vous, que je n'aie « peut-être travaillé en vain parmi vous (11) ». Voyez-vous cette bonté apostolique? Les Galates étaient assaillis par la tempête, il tremble, il craint pour eux. De là cette expression si bien faite pour les ramener à de meilleurs sentiments : « J'ai peut-être travaillé en vain « parmi vous », c'est-à-dire, ne me faites pas perdre le fruit de tant de sueurs. En disant : « J'appréhende », et en ajoutant ces mots : « Que peut-être », il excite leur inquiétude et fait naître en même temps chez eux une meilleure espérance. Car il n'a pas dit : « J'ai tra- « vaillé en vain », mais : « Peut-être ai-je tra- « vaillé en vain ». Vous n'avez pas encore, leur dit-il, fait complétement naufrage, mais je prévois que la tempête qui gronde sur vous amènera ce résultat. Aussi, je crains, mais je ne désespère pas : car il dépend de vous que tout aille bien, et que vous retrouviez le beau temps d'autrefois. Ensuite, tendant pour ainsi dire la main à ces naufragés, il leur dit : « Soyez comme moi, parce que j'ai été comme « vous (12) ». Il s'adresse à ceux qui appartenaient à la nation juive. Il se met en avant, afin de les décider par son exemple à renoncer à leurs anciens errements. Si vous n'aviez personne autre pour vous servir d'exemple, il vous suffirait, pour vous raffermir dans votre conversion, de jeter les yeux sur moi seul. Regardez-moi donc, car moi aussi j'ai eu les mêmes sentiments que vous, et j'ai été un chaud partisan de la loi, et cependant plus tard je n'ai pas craint de l'abandonner, pour me ranger sous le drapeau de la foi. Et vous le savez bien, avec quelle ardeur je me cramponnais au judaïsme, et avec quel empressement plus grand encore je l'ai quitté ensuite. Ce raisonnement, il a bien fait de ne le présenter qu'après les autres. Car la plupart des hommes, même quand ils ont trouvé toutes sortes de bonnes raisons pour se décider,

prennent plus volontiers leur parti quand ils voient un homme de leur race leur donner l'exemple. « Je vous en prie, mes frères, vous « ne m'avez jamais offensé en aucune chose. Remarquez comme il emploie encore, en s'adressant à eux, les épithètes les plus honorables, ce qui était en même temps un moyen de leur rappeler la grâce dont ils avaient été l'objet. Après leur avoir fait de vifs reproches, et avoir examiné leur conduite à tous les points de vue, et leur avoir prouvé qu'ils avaient violé la loi, après leur avoir infligé toutes sortes de critiques, il les épargne, il panse leurs blessures, il leur parle avec plus de douceur. De même que de continuels ménagements détruisent l'effet des bons conseils, de même une critique toujours acerbe finit par révolter celui auquel elle s'adresse. Aussi, en toute circonstance, est-il bien de ne jamais dépasser la mesure. Voyez-vous comme il s'excuse auprès d'eux de leur avoir ainsi parlé ; il leur montre que son langage lui a été inspiré non pas seulement par son indignation, mais aussi par son affection pour eux. Il leur avait fait de profondes incisions, il apaise leur douleur par le baume de sa parole. En montrant que ni la haine, ni la rancune ne lui ont dicté son langage, il leur rappelle l'amour qu'il leur avait témoigné, et se fait pardonner ses critiques tout en s'attirant leur admiration.

2. Voilà pourquoi il dit : « Je vous en prie, « mes frères, vous ne m'avez jamais offensé « en aucune chose. Vous savez que lorsque « je vous ai annoncé premièrement l'Evangile, « ç'a été parmi les persécutions et les afflic« tions de la chair ; et que vous ne m'avez « point méprisé, ni rejeté à cause de ces « épreuves que je souffrais en ma chair « (13, 14) ». Mais l'important n'est pas encore de n'avoir fait de tort à personne, car le premier venu ne voudrait pas nuire à qui ne lui a rien fait, et ne voudrait pas gratuitement et inutilement lui causer quelque chagrin. Mais vous, non contents de ne me faire aucun tort, vous m'avez témoigné une grande, une inépuisable bienveillance, et il n'était pas possible qu'après avoir eu tant à me louer de vous, l'idée pût me venir de vous parler avec malveillance. Ce n'est donc point par haine que je me suis exprimé de la sorte; par conséquent ce ne peut être que par esprit d'affection et de dévouement. « Je vous en prie, vous ne « m'avez jamais offensé en aucune chose. D'un « autre côté, vous savez que lorsque je vous « ai prêché l'Evangile, ç'a été parmi les afflic« tions de la chair ».

Rien de plus compatissant que cette âme sacrée, rien de plus doux, rien de plus affectueux. Ces premières paroles étaient donc l'effet non d'une colère irréfléchie, ou d'un mouvement passionné de l'âme, mais d'une affection profonde. Que dis-je ? vous ne m'avez offensé en rien. Vous m'avez montré un empressement ardent et sincère. « Vous savez « que lorsque je vous ai annoncé première« ment l'Evangile, ça été parmi les persécu« tions et les afflictions de la chair, et que « vous ne m'avez point méprisé, ni rejeté « à cause de ces épreuves que je souffrais « en ma chair ». Quel est le sens de ces paroles? J'étais pourchassé, dit-il, j'étais frappé du fouet, je m'exposais à mille morts, tandis que je vous prêchais l'Evangile, et même en cet état je n'étais point pour vous un objet de mépris. Car c'est ce que signifient ces expressions : « Vous ne m'avez point méprisé ni « rejeté à cause de ces épreuves que je souf« frais en ma chair ». Voyez-vous comme l'Esprit-Saint l'inspire? Tout en se justifiant, il éveille chez eux le remords, en leur rappelant tout ce qu'il a souffert à cause d'eux. Mais cependant rien de tout cela ne vous a scandalisés, dit-il, et vous n'avez méprisé ni les souffrances, ni les persécutions que j'endurais ; car c'est de cela qu'il veut parler quand il rappelle ses épreuves et les afflictions de sa chair. « Mais vous m'avez reçu comme un ange de « Dieu ». N'est-il donc pas étrange que vous m'ayez accueilli comme un ange de Dieu, quand j'étais pourchassé et persécuté, et que vous refusiez de m'accueillir quand je viens vous rappeler vos devoirs?

« Où est donc le temps où vous vous esti« miez si heureux? car je puis vous rendre ce « témoignage, que vous étiez prêts alors, « s'il eût été possible, à vous arracher les « yeux pour me les donner. Suis-je donc « devenu votre ennemi parce que je vous ai « dit la vérité (15, 16) ? » Il laisse échapper ici son embarras et sa stupeur, et veut savoir d'eux-mêmes les causes de leur changement. Qui vous a séduits, leur dit-il, et vous a persuadés d'avoir d'autres sentiments envers moi? N'êtes-vous plus ceux qui m'entouraient de soins assidus, et qui m'aimaient plus que la prunelle de leurs yeux? Qu'est-il donc ar-

rivé? D'où vient cette haine? d'où viennent ces soupçons? De ce que je vous ai dit la vérité? C'est précisément pour cela que vous devriez m'honorer et me chérir davantage, au lieu que je vous suis devenu odieux maintenant, parce que je vous parle franchement. Pour moi, leur dit-il, je ne vois pas d'autre cause à votre changement que la franchise de mon langage. Et voyez avec quelle humilité il se justifie. Car il se fonde, non sur ce qu'il a fait pour eux, mais sur ce qu'ils ont fait pour lui, afin de leur prouver qu'il est impossible qu'il leur ait parlé dans un esprit de malveillance. Il ne leur a pas dit : Comment croire que celui qui s'est exposé pour vous aux coups de fouet, aux persécutions et à la souffrance, vienne maintenant conspirer votre perte? Non, il leur rappelle leur belle conduite dont ils avaient droit d'être fiers, et il conclut en disant : Comment croire que celui qui a été traité par vous avec tant d'égards, et que vous avez reçu comme un ange, veuille vous payer d'ingratitude?

« Ils s'attachent fortement à vous ; mais ce « n'est pas d'une bonne affection, puisqu'ils « veulent vous séparer de nous, afin que vous « vous attachiez fortement à eux (17) ». En effet, l'émulation est un bon sentiment quand elle nous fait rivaliser de vertu avec un autre homme ; c'est un mauvais sentiment, quand elle cherche à écarter de la vertu celui qui fait bien. Et c'est là le but qu'ils recherchent maintenant : vous avez la pleine connaissance du vrai, ils veulent vous la faire perdre, pour vous ramener à leur doctrine bâtarde et mutilée, et pourquoi? Uniquement pour se poser en docteurs de la loi, et pour vous rabaisser au rang de disciples, vous qui maintenant leur êtes supérieurs. C'est ce qu'il leur faisait entendre par ces paroles : « Afin que vous vous « attachiez fortement à eux ». Quant à moi, leur dit-il, je veux tout au contraire vous rendre meilleurs qu'eux, et faire de vous le modèle des hommes les plus parfaits. Et c'est ce qui eut lieu quand j'étais avec vous. Aussi ajoute-t-il : « Il est beau d'être zélés dans le « bien, en tout temps, et non pas seulement « quand je suis parmi vous (18) ». Par là il donne à entendre que c'est son absence qui est cause de tout, et que, pour être vraiment heureux, les disciples doivent rester fidèles à leurs devoirs, non-seulement en présence du maître, mais encore en son absence. Mais comme ceux-ci n'en étaient pas encore venus à ce point de perfection, il fait tous ses efforts pour les y amener.

« Mes petits enfants, pour qui je sens de « nouveau les douleurs de l'enfantement, jus- « qu'à ce que Jésus-Christ soit formé dans « vous (19) ». Voyez ses craintes, voyez son trouble. « Mes frères, je vous en supplie. — « Mes petits enfants, pour qui je sens de nou- « veau les douleurs de l'enfantement ». Ne dirait-on pas une mère craintive, empressée autour de ses petits enfants? « Jusqu'à ce que « Jésus-Christ soit formé dans vous ». Voilà bien les entrailles d'un père. Voilà bien la douleur et l'abattement qui conviennent à un apôtre. Avez-vous entendu ce cri plus déchirant que celui de la mère pour son nourrisson? Vous avez, dit-il, dégradé l'image de Dieu, détruit votre parenté avec lui, changé votre forme qui s'était modelée sur la sienne : il vous faut passer par un nouvel enfantement, par une nouvelle création. Et pourtant je vous appelle toujours mes enfants, pauvres êtres chétifs et avortés! Mais il se garde bien de leur parler ainsi. Bien au contraire, il les épargne et ne veut pas continuer de les frapper, pour ne pas ajouter blessure sur blessure. Il fait comme les médecins habiles qui, lorsqu'ils ont à traiter des malades dont le mal doit durer longtemps, se gardent bien d'être toujours à leur prescrire des remèdes, et qui ont soin de leur accorder quelques moments de répit, pour ne pas les abattre et les épuiser tout à fait. Cet enfantement moral était plus douloureux que l'enfantement physique, plus douloureux en proportion même de l'affection qu'il leur portait, et de la faute qu'ils avaient commise.

3. Ce que j'ai toujours dit et dirai toujours, c'est que le plus petit manquement aux lois de Dieu trouble entièrement et détruit la forme des choses. « Je voudrais être présent « maintenant parmi vous, et vous faire en- « tendre ma voix (20) ». Remarquez comme son zèle l'emporte et ne lui permet pas de taire ses secrets sentiments. Tel est l'homme vraiment dévoué : les paroles ne lui suffisent pas, il veut encore être présent. « Afin de vous « faire entendre ma voix », dit-il. C'est-à-dire afin d'échanger nos gémissements, afin d'exciter vos larmes et vos cris de douleur. Ce n'était pas par le moyen d'une lettre qu'il pouvait leur faire voir ses larmes et leur faire

entendre ses gémissements : aussi brûle-t-il du désir de les aller voir en personne : « Parce « que je suis dans la perplexité en songeant à « vous ». Je ne sais ni que vous dire, ni quel raisonnement vous faire. Comment se fait-il qu'après vous être élevés au plus haut des cieux, et par les dangers que vous avez affrontés pour la foi, et par les miracles que vous avez opérés, comment se fait-il que vous soyez tombés tout d'un coup à un tel degré d'avilissement, que vous vous soyez astreints à observer le sabbat et la circoncision, et que vous vous soyez mis à la remorque des judaïsants ? C'est pour cela qu'il leur disait au début : « Je « m'étonne que vous ayez changé si vite » (Galat. I, 6), et qu'il dit maintenant : « Je suis « dans la perplexité en songeant à vous ». C'est comme s'il s'exprimait ainsi : Que vous dire ? de quoi vous entretenir ? que penser ? Je suis dans la perplexité, et je me vois forcé d'avoir recours aux gémissements. Les prophètes en font autant, eux aussi, quand ils sont dans l'embarras. C'est encore là un moyen qui n'est pas peu efficace pour plaire à ses auditeurs, que de gémir sur eux et de ne pas se contenter de leur donner des conseils. Dans son entretien avec les Milésiens, il prononçait les mêmes paroles : « Pendant trois ans je n'ai cessé de vous « avertir avec larmes » (Act. XX, 31) : expression semblable à celle dont il se sert maintenant : « Je voudrais vous faire entendre ma « voix ». Nous sommes abattus par les malheurs qui ont fondu sur nous contre toute attente, et il ne nous reste plus qu'à verser des larmes. Ainsi donc, après les avoir gourmandés et les avoir confondus, et leur avoir parlé derechef avec douceur, il gémit sur leur sort, et dans ses plaintes il y a non-seulement de quoi les effrayer, mais aussi de quoi flatter leur amour-propre. Il ne montre ni l'âpreté d'un homme qui fait des reproches, ni l'indulgence de celui qui cherche à plaire, mais il en fait un mélange qui donne à sa parole une force singulière de persuasion. Après avoir gémi sur eux, avoir provoqué leur attendrissement et augmenté leur sympathie, il reprend la discussion, et pose un argument plus considérable, à savoir que la loi ne veut pas qu'on l'observe. D'abord il avait fait intervenir l'exemple d'Abraham, maintenant c'est la loi elle-même qu'il fait intervenir, la loi recommandant qu'on cesse de l'observer et qu'on se retire d'elle. Argument plus puissant que les autres. Ainsi donc, leur dit-il, si vous voulez vous conformer à la loi, abandonnez-la, telle est sa volonté. Mais il ne leur parle pas ainsi, il arrive au même but par un autre moyen, et en prenant ses preuves dans l'histoire.

« Dites-moi, je vous prie, vous qui voulez « être sous la loi, n'entendez-vous point ce « que dit la loi (21) ? » Il a eu raison de dire : « Vous qui voulez », car ce qui avait donné naissance à cette discussion, ce n'était point l'esprit de tradition, mais l'esprit de dispute qui s'était manifesté hors de propos chez les faux apôtres. Par la loi il désigne ici le livre de la création (la Genèse), ce qu'il fait souvent en appelant de ce nom l'Ancien Testament tout entier. « Car il est écrit qu'Abraham a eu « deux fils, l'un de la servante, et l'autre de la « femme libre (22) ». Il en revient encore à Abraham, non pour se répéter, mais parce que, le nom de ce patriarche produisant beaucoup d'effet sur les Juifs, il veut montrer qu'il contenait en lui le germe et la première image de ce qui devait se passer alors. Il leur avait d'abord prouvé qu'ils étaient enfants d'Abraham, mais comme il n'y avait pas égalité de condition entre les enfants de ce patriarche, et qu'on faisait la distinction du fils de la femme libre, et du fils de la femme esclave, il va leur prouver désormais qu'ils ne sont pas seulement ses enfants, mais qu'ils le sont tous au même titre, qu'ils soient d'origine libre ou non. Telle est la puissance de la foi.

« Mais celui qui naquit de la servante, na- « quit selon la chair ; et celui qui naquit de la « femme libre, naquit en vertu de la pro- « messe de Dieu (23) ». Que veut-il faire entendre par ces mots : « Selon la chair ? » Après avoir dit que la foi nous rattache à Abraham, et comme il semblait incroyable à ceux qui l'écoutaient, qu'il pût dire que ceux qui n'étaient pas issus d'Abraham, que ceux-là étaient ses enfants, il leur prouve que ce fait si étrange date de bien plus loin. Car Isaac, qui n'était pas né dans les conditions naturelles et ordinaires du mariage, qui en réalité ne devait pas l'existence à l'œuvre de la chair, était pourtant fils, et fils légitime d'Abraham, quoique né d'un corps mort à la vie des sens et d'un sein épuisé par la vieillesse. Car ce n'est point la chair, ce n'est point la puissance procréatrice de ses parents qui causèrent sa naissance : le sein qui le porta était infertile et par suite de la vieillesse et par

suite d'une infirmité naturelle. Celui qui procréa Isaac, c'est le Verbe de Dieu. Il n'en fut pas ainsi du fils de l'esclave : celui-là était bien le produit des lois de la nature, le produit des relations que crée le mariage. Et cependant, de ces deux enfants, c'est celui qui n'était pas né selon la chair qui l'emportait sur l'autre. Que cette idée, que vous n'êtes pas enfants d'Abraham selon la chair, ne vous trouble donc pas, car c'est à cause de cela, c'est précisément parce que vous n'êtes pas ses enfants selon la chair, que vous lui êtes unis de plus près. Le fait d'être ses descendants selon la chair est une tache plutôt qu'un honneur, car la naissance, qui ne procède pas de la chair, est plus merveilleuse et montre encore plus l'action du Saint-Esprit, et la preuve se voit dans la destinée différente de ces deux enfants nés dans les temps anciens. En effet, Ismaël était né selon la chair, et pourtant il était esclave : ce n'était pas tout, car il fut aussi chassé de la maison paternelle, tandis qu'Isaac, parce qu'il était né par suite de la promesse, et en sa qualité de fils et d'homme libre, était le maître de tout le patrimoine.

« Tout ceci est une allégorie (24) ». Il force le sens du mot quand il appelle allégorie ce qui est une figure. Ce qu'il veut dire, le voici : Cette histoire n'a pas seulement la signification qu'on lui reconnaît tout d'abord, elle en a encore une autre, et c'est pour cela qu'il dit que c'est une allégorie. Qu'y a-t-il donc dans cette seconde signification? Pas autre chose que ce qui se passe aujourd'hui sous nos yeux. « Car ces deux femmes sont les deux allian- « ces, dont la première, qui a été établie sur « le mont Sina, et qui n'engendre que des es- « claves, est figurée par Agar ». — « Ces deux « femmes », quelles femmes? Les mères de ces deux enfants, Sara et Agar. «Quelles sont « ces deux alliances? » Les deux lois. Comme des noms de femmes figurent dans cette histoire, il les laisse subsister pour désigner leur race, et ces noms lui servent à indiquer la filiation des événements. Comment ces noms peuvent-ils lui servir à cet usage (25)? «Agar « en effet, dit-il, est le mont Sina en Arabie ». On disait qu'Agar était esclave : c'est aussi le nom du mont Sina dans la langue de ce pays.

4. Ainsi donc, tous ceux qui sont issus de l'ancienne alliance sont nécessairement esclaves. Car cette montagne, où fut donnée l'ancienne alliance, et qui porte le même nom que la femme esclave, contient aussi Jérusalem. Car tel est le sens de ces paroles : « Le « Sina correspond à la Jérusalem actuelle », c'est-à-dire, qu'il l'avoisine, qu'il la touche. « Elle est esclave avec ses enfants ». Que résulte-t-il de là? Que non-seulement Agar était esclave, et engendrait des esclaves, mais qu'il en était de même de celle-ci, c'est-à-dire de l'ancienne alliance, dont la femme esclave est le type. Or, Jérusalem est voisine de la montagne qui porte le même nom que l'esclave, montagne sur laquelle l'ancienne alliance a été formée. Où donc se retrouve le type de Sara? « Au lieu que la Jérusalem d'en-haut « est vraiment libre (26) ». Par conséquent ceux qui sont issus d'elle ne sont pas esclaves. La figure de la Jérusalem terrestre était Agar, et la preuve, c'est que cette montagne portait le même nom, et la figure de la Jérusalem céleste est Sara. Cependant il ne lui suffit pas de signaler ces figures, il cite encore le témoignage d'Isaïe à l'appui de ses paroles : car après avoir dit : La Jérusalem céleste est notre mère, en désignant ainsi l'Eglise, il nous fait voir que le prophète est d'accord avec lui. « Car il est écrit : Réjouissez-vous, stérile, « qui n'enfantiez point; poussez des cris de « joie, vous qui ne deveniez point mère; « parce que celle qui était délaissée a plus « d'enfants que celle qui a un mari (2, 8) ». (Isaïe, LIV, 1.) Quelle est donc cette veuve, cette femme délaissée jusqu'alors? N'est-il pas évident que c'est l'Eglise des gentils, quand elle était privée de la connaissance de Dieu? Quelle est cette femme qui avait un mari? N'est-il pas évident que c'est la synagogue? Cependant celle qui était stérile l'a emporté sur l'autre par le nombre de ses enfants. La première ne comprenait qu'une seule nation, tandis que les enfants de l'Eglise pullulent en grâce chez les barbares, sur la terre, sur la mer, sur le globe tout entier. Voyez-vous comme Sara, par ce qui lui est arrivé, le prophète, par ce qu'il nous a dit, nous ont peint à l'avance ce qui devait avoir lieu? Rendez-vous compte de tout : Isaïe avait parlé de la femme stérile, et l'avait représentée comme devenant extrêmement féconde. Nous voyons le type de cet événement dans Sara, qui, après avoir été stérile, est devenue la mère d'une race très-nombreuse. Cela ne suffit pas à Paul, il cherche aussi minutieusement comment la femme stérile est devenue mère, afin de trouver ainsi

le moyen d'adapter la figure à la réalité. C'est pourquoi il ajoute : « Nous sommes donc, mes « frères, les enfants de la promesse, figurée « dans Isaac (28) ».

Non-seulement l'Eglise a été stérile, comme Sara, non-seulement elle est devenue très-féconde, comme elle, mais encore elle a engendré de la même manière que Sara. De même que ce ne fut point la nature, mais la promesse de Dieu qui la rendit mère [car celui qui a dit : « J'arriverai dans cet instant, et « Sara aura un fils » (Gen. XVIII, 10), celui-là, en pénétrant dans son sein, a formé le fils qu'elle a enfanté], de même la nature n'a été pour rien dans l'acte de notre génération, mais ce sont les paroles que Dieu prononce par la bouche du prêtre, ces paroles que savent les fidèles; ce sont elles qui, au moment de son immersion dans les eaux sacrées, forment et engendrent celui qui est baptisé, comme s'il était dans le sein de sa mère. Or, si nous sommes les fils de la femme stérile, nous sommes libres. Est-ce là de la liberté? dira-t-on. Ne voyons-nous pas les Juifs emprisonner et fouetter ceux qui croient? et ceux qui passent pour libres, ne les voyons-nous pas persécutés? C'était en effet ce qui se passait à cette époque, où les fidèles étaient en butte aux persécutions. Mais que cela même ne vous trouble pas, dit-il, car nous retrouvons l'image de ces événements dans ce qui concerne Isaac, qui, quoique libre, était persécuté par l'esclave Ismaël. Aussi ajoute-t-il ces paroles : « Et « comme alors celui qui était né selon la « chair persécutait celui qui était né selon l'Es- « prit, il en arrive de même encore aujour- « d'hui : Mais que dit l'Ecriture? Chassez la « servante et son fils : car le fils de la servante « ne sera point héritier avec le fils de la femme « libre (29, 30) ».

Quoi donc? Toute notre consolation consiste à savoir que les hommes libres sont persécutés par les esclaves? Non, dit-il; je ne m'en tiens pas là, écoutez encore ce qui suit, et vous y trouverez de quoi vous consoler et vous raffermir contre les persécutions. Ce qui suit, ce sont ces mots : « Chassez la servante « et son fils : car le fils de la servante ne sera « point héritier avec le fils de la femme libre ». Avez-vous vu quel a été le prix de cette tyrannie éphémère, de cette arrogance intempestive? L'enfant persécuteur est exclu de l'héritage paternel, le voilà forcé de s'exiler et d'errer en compagnie de sa mère. Examinez, je vous prie, combien est habile le langage de Paul. En effet, il ne s'est pas contenté de dire : Il a été chassé parce qu'il avait persécuté, mais aussi afin qu'il ne pût hériter. Car ce n'était pas pour le punir de cette persécution passagère que Dieu lui infligeait ce châtiment (cela eût été peu de chose en effet, et n'eût pas produit les conséquences que Paul faisait ressortir), mais il ne permit pas qu'il eût part aux avantages destinés au fils de la promesse, montrant par là que ces événements étaient préparés d'avance, indépendamment de la persécution subie par Isaac, et que ce qui leur avait donné naissance, ce n'était point cette persécution, mais la volonté de Dieu. Il n'a pas dit : Le fils d'Abraham ne sera pas héritier, mais : « Le fils de la servante », le désignant ainsi par le côté le moins noble de son origine. Mais Sara était stérile : l'Eglise des gentils l'était aussi. Voyez-vous comme la figure est reproduite trait pour trait par les événements qui ont suivi ? De même que Sara passa toutes les premières années de sa vie sans pouvoir enfanter, de même l'Eglise des gentils n'enfante que quand les temps sont accomplis. C'est la prédiction que faisaient entendre les prophètes quand ils disaient : « Réjouissez-vous, stérile, qui n'en- « fantiez point; poussez des cris de joie, vous « qui ne deveniez point mère; parce que celle « qui était délaissée a plus d'enfants que celle « qui a un mari ». C'est l'Eglise qu'ils désignaient. Elle ne connaissait pas Dieu, mais une fois qu'elle l'eut connu, elle surpassa en fécondité la féconde synagogue.

« Ainsi, mes frères, nous ne sommes point « les enfants de la servante, mais de la femme « libre (31) ». S'il entre dans tous ces détails et s'il y insiste, c'est qu'il veut nous prouver que ce qui est arrivé n'est pas de date récente, mais remonte bien plus haut et était préparé depuis des siècles. Comment donc ne serait-il pas absurde que nous, qui étions tenus en réserve depuis tant de siècles, et qui jouissons de la liberté, nous allions de gaîté de cœur nous replacer sous le joug de l'esclavage? A ces raisons il en ajoute une autre qui devait déterminer les Galates à rester fidèles aux dogmes qu'il leur avait enseignés.

CHAPITRE V.

APPUYEZ-VOUS, LEUR DIT-IL, SUR LA LIBERTÉ QUE VOUS A DONNÉE JÉSUS-CHRIST EN VOUS RACHETANT.

Analyse.

1 et 2. Qui s'appuie sur la loi est déchu de la grâce. — C'est la foi qui nous sauve.
3. Contre ceux qui se mutilaient.
4 et 5. Contre les Manichéens.
6. La loi consiste dans l'amour.

1. Croyez-vous vous remettre en liberté, parce que vous courez de vous-même à l'ancienne servitude? Mais est-ce Jésus qui vous a rachetés, et un autre qui a payé le prix de votre rançon? Voyez-vous tous les arguments qu'il emploie pour les arracher à l'erreur des Juifs? Il leur prouve en premier lieu que c'est le comble de la folie de vouloir redevenir esclave, quand on est sorti de l'esclavage pour recouvrer la liberté; — en second lieu, qu'ils se montreront ingrats envers leur bienfaiteur, en méprisant celui qui les a affranchis, en accordant leurs préférences à celui qui les a réduits en servitude; en troisième lieu, que cela est impossible. Car la loi a perdu son empire sur nous, depuis qu'on nous en a affranchis. En leur disant de « S'y tenir appuyés », il fait allusion à la tempête qui est venue les assaillir. « Et ne vous mettez point de nouveau sous le « joug de la servitude ». Par ce mot de « Joug », il veut leur faire sentir le poids de la servitude, et par cet autre mot : « De nouveau », il leur fait entendre qu'ils ne sont plus dans leur bon sens. Car si vous n'aviez jamais senti le poids de la servitude, vous ne mériteriez pas tous ces reproches; mais, puisque vous savez par expérience combien pèse ce joug, comment pourriez-vous compter qu'on vous pardonne?

« Voici que, moi, Paul, je vous dis : Si vous « vous faites circoncire, Jésus-Christ ne vous « servira de rien (2) ». Quelle menace? Et il est probable qu'il enveloppait dans l'anathème les messagers du faux Evangile. Mais comment a-t-il pu dire que Jésus-Christ ne leur servirait de rien? Paul ne prend pas la peine de s'expliquer, il affirme, pensant que désormais la dignité de sa personne et l'autorité de sa parole valent tous les raisonnements. C'est pour cela qu'il débute par dire : « Voici que, moi, « Paul, je vous dis », assurance qui prouve qu'il est sûr de son fait. Nous, qui vous parlons, nous allons, autant qu'il nous sera possible, achever d'expliquer ses paroles. Comment Jésus-Christ ne servira-t-il de rien à celui qui se fait circoncire? Celui qui se fait circoncire, se fait circoncire parce qu'il craint la loi : celui qui craint la loi, ne croit pas à l'efficacité de la grâce; celui qui ne croit pas à l'efficacité de la grâce, ne tire aucun profit de la grâce à laquelle il ne croit pas. Reprenons notre raisonnement à un autre point de vue : celui qui se fait circoncire, se soumet à l'empire de la loi : or, en s'y soumettant, et en la négligeant dans ses points essentiels, pour ne s'y conformer que dans des choses de moindre importance, il se place de nouveau sous le coup de la malédiction; or, en s'exposant à la malédiction, et en renonçant à la liberté qu'il tenait de la foi, comment pourra-t-il être sauvé? Car, pour me servir d'une image un peu étrange, l'homme qui agit ainsi ne croit ni au Christ, ni à la loi; il se tient entre deux, pour profiter des avantages qu'il voit de chaque côté; aussi arrive-t-il à ne recueillir aucun profit ni d'un côté ni de l'autre. Après avoir

dit : « Le Christ ne vous servira de rien », il en donne la preuve d'une manière brève et énigmatique. « D'un autre côté », dit-il, « je « déclare à tout homme qui se fera circoncire, « qu'il est obligé de garder toute la loi (3) ».

Pour qu'on n'aille pas croire que c'est l'animosité qui le fait parler : Je vous dis, non-seulement à vous, s'écrie-t-il, mais encore à tout homme qui se fait circoncire, qu'il est obligé d'observer toute la loi ; car les réglements dont elle se compose forment un seul corps. Et de même que celui qui s'est engagé par contrat à devenir esclave au lieu d'homme libre qu'il était, n'est plus maître de ses actions, mais doit se conformer à tous les réglements de l'esclavage ; de même, quand il s'agit de la loi, dès que vous observez quelqu'une de ses moindres prescriptions, et que vous vous êtes replacé sous son joug, vous devez subir sa domination dans toutes ses conséquences. C'est aussi ce qui se passe pour la transmission des héritages : celui qui n'en touche rien est débarrassé de toutes les charges qui peuvent peser sur la succession du mort, tandis que s'il en touche une petite partie, quand même il ne recevrait pas l'héritage entier, il est, par le fait même d'en avoir sa part, solidaire avec les autres pour le tout. Voilà ce qui a lieu également pour la loi, non pas seulement pour les raisons que je viens d'exposer, mais pour d'autres, car les réglements dont se compose la loi forment un seul corps. Prenons un exemple : La circoncision ne peut aller sans le sacrifice de rigueur et sans l'observation des jours ; le sacrifice exige un jour et un lieu déterminés, — le lieu, des purifications de mille sortes, — les purifications, certaines opérations de différents genres. Car il n'est permis à celui qui n'est pas purifié, ni de sacrifier, ni d'approcher des sanctuaires, ni d'accomplir aucune des cérémonies analogues. C'est ainsi que les rites s'accumulent et qu'il faut, pour observer une seule de ses prescriptions, passer en revue la loi tout entière. Si donc vous vous êtes fait circoncire, mais que ce ne soit pas le huitième jour, ou, si c'est le huitième jour, mais que vous n'ayez pas fait de sacrifice, ou, si vous avez fait le sacrifice, mais que ce n'ait pas été dans le lieu déterminé pour cela, ou, s'il a été fait dans le lieu déterminé, mais pas de la manière que le veut la loi, ou, si ç'a été de la manière indiquée par la loi, mais sans que vous-même fussiez purifié, ou, si vous étiez purifié, mais non d'après les formalités de rigueur, tout ce que vous aurez fait est vain et sans résultat. Voilà pourquoi Paul dit : « Il est tenu d'observer la loi tout entière ». Si la loi doit régner, observez-la, non en partie, mais toute.

« Vous qui voulez être justifiés par la loi, « vous n'avez plus de part à Jésus-Christ, vous « êtes déchus de la grâce (4) ». Après avoir donné ses preuves, il prononce désormais ses décisions, et sa décision est qu'ils sont exposés au danger le plus terrible. Puisque celui qui se réfugie sous l'égide de la loi, ne peut être sauvé par elle, et s'exclut de la grâce, à quoi est-il destiné, sinon à un châtiment d'autant plus inévitable que l'une sera sans force pour le protéger, et que l'autre le repoussera loin d'elle !

2. Il augmente ainsi leurs craintes, porte le trouble dans leurs pensées, et leur montre dans toute son horreur le naufrage qui les attend, puis il leur ouvre tout aussitôt le port de la grâce : ce qu'il fait en toute circonstance, pour faciliter et assurer davantage le salut de ceux qui l'écoutent. C'est pourquoi il ajoute : « Mais pour nous, c'est en vertu de la foi que « nous espérons recevoir du Saint-Esprit nos « moyens de justification (5) ». Nous n'avons besoin, dit-il, d'aucune des prescriptions de la loi, car la foi suffit à nous procurer le Saint-Esprit, et par lui notre justification, et mille autres biens précieux. « Car en Jésus-Christ « ni la circoncision, ni l'incirconcision ne ser- « vent de rien, mais la foi qui est animée par « l'amour (6) ». Voyez comme il parle maintenant avec plus de liberté : Celui qui s'est revêtu du Christ, n'a plus souci de ces inutilités, dit-il. Et pourtant il disait que la circoncision est nuisible ; comment se fait-il donc qu'il la présente maintenant comme indifférente ? Elle est indifférente pour ceux qui s'y sont déjà soumis avant de s'être convertis à la foi, mais non pour ceux qui se font circoncire après avoir connu la foi. Voyez comme il la rejette en même temps que l'incirconcision. Car ce qui fait une différence entr'elles, c'est la foi. Si on dressait une liste d'athlètes et que les uns eussent le nez aquilin, d'autres camus, que les uns fussent basanés et que les autres eussent la peau blanche, ces détails ne feraient rien pour la valeur de chacun d'eux ; mais, ce dont il faudrait se préoccuper, ce serait de savoir s'ils sont forts et s'ils connaissent leur

métier : de même pour celui qui se fait inscrire sur le registre de la nouvelle alliance : qu'il ait ou n'ait point ces marques physiques, il n'y gagne pas plus qu'il n'y perd. Quel est le sens de ces mots : « La foi animée par l'a- « mour ? » En leur parlant ainsi il leur porte un coup bien sensible, car il leur montre que c'est parce que l'amour du Christ n'était pas enraciné dans leur cœur, que le mal a pu s'y introduire ; car ce que l'on exigeait d'eux ce n'était pas seulement d'avoir la foi, mais d'avoir aussi l'amour. C'est comme s'il leur disait : Si vous aviez aimé le Christ comme vous le deviez, vous n'auriez pas passé comme des transfuges du côté de la servitude, vous n'auriez pas renié celui qui vous a rachetés, vous n'auriez pas insulté celui qui vous a mis en liberté. Du même coup il désigne ceux qui avaient comploté leur perte, en montrant qu'eux aussi, s'ils les avaient aimés, n'auraient pas osé agir de la sorte. Il veut de plus les ramener dans le droit chemin par cette parole :

« Vous couriez si bien ; qui vous arrête « brusquement (7) ? » Ce ne sont pas là les paroles d'un homme qui interroge, mais d'un homme qui ne sait comment s'expliquer ce qui est arrivé, et qui en est désespéré. Comment une si belle course a-t-elle pu s'interrompre ? Qui a été assez puissant pour cela ? Vous qui étiez au-dessus de tous les hommes et occupiez le rang de docteurs de la foi, vous n'êtes plus même au rang des disciples. Que s'est-il passé ? Qui a été assez fort pour faire cela ? Ces exclamations sont bien celles d'un homme qui se plaint et qui gémit ; c'est comme un écho de ses premières paroles : « Quel œil « jaloux a détruit votre bonheur ? » (Gal. III, 1.) — « Ce sentiment dont vous vous êtes « laissé persuader ne vient pas de celui qui « vous a appelés (8) ». Ce n'était pas pour vous exposer aux tempêtes qu'il vous avait appelés, et s'il vous avait donné une loi, ce n'était pas pour que vous suivissiez celle des Juifs. Ensuite, pour qu'on ne lui dise pas : Pourquoi tant grossir et tant exagérer cette affaire ? Nous n'avons observé qu'une seule des prescriptions de la loi, et tu fais tant de bruit ? — Ecoutez comme il les effraie en leur signalant, non les conséquences immédiates, mais les conséquences futures : « Un peu de levain « aigrit toute la pâte (9) ». C'est ainsi, dit-il, que ce petit manquement, s'il n'y est pas porté remède, vous engagera entièrement dans le judaïsme, de la même manière que le levain agit sur la pâte.

« Je crois et j'espère de la bonté du Seigneur, « que vous n'aurez point à l'avenir d'autres « sentiments que les miens (10) ». Il n'a pas dit : J'espère que vous n'avez pas, mais j'espère que vous n'aurez point à l'avenir d'autres sentiments, c'est-à-dire que vous vous corrigerez. D'où le savez-vous, ô Paul ? Il n'a pas dit : Je sais, mais : Je crois. J'ai confiance en Dieu, dit-il, et j'invoque son intervention en toute assurance, pour qu'il vous rende meilleurs. Il n'a pas dit simplement : « Je « crois et j'espère », il a ajouté : « De la bonté « de Dieu ». En toute circonstance il mêle le blâme à l'éloge. C'est comme s'il disait : Je connais mes disciples, je sais que vous vous corrigerez. Je l'espère fermement, parce que le Seigneur ne laisse périr personne, pas même le premier venu, et parce que vous pouvez par vous-mêmes revenir à votre premier état. En même temps, il les exhorte à faire eux-mêmes des efforts, parce qu'il n'est pas possible d'obtenir les faveurs de Dieu, sans y mettre du sien. « Celui qui vous trouble en portera « la peine, quel qu'il soit ». Il emploie deux moyens pour les retenir : les encouragements pour eux, et les malédictions pour les faux apôtres, ou plutôt la prédiction des malheurs qui doivent les frapper. Voyez comme il évite de prononcer le nom de ceux qui avaient conspiré contre ses disciples, afin de ne pas augmenter leur confusion. Voici le sens de ses paroles : Parce que vous n'aurez plus d'autres sentiments que les miens, ce n'est pas une raison pour que ceux qui ont été la cause de votre erreur échappent au châtiment. Ils seront punis, car il ne convient pas que le zèle des uns soit la sauvegarde de la méchanceté des autres. Il en est ainsi, pour qu'ils n'entreprennent plus rien contre les autres hommes. Il n'a pas dit simplement : ceux qui troublent, mais il a parlé d'une manière plus générale : « Quel qu'il soit ».

« Et pour moi, mes frères, si je prêche en- « core la circoncision, pourquoi est-ce que je « souffre tant de persécutions (11) ? » Comme on l'accusait de judaïser encore sur bien des points, et de ne pas prêcher sincèrement l'Evangile, voyez comme il se justifie pleinement, en les prenant eux-mêmes à témoin. Car vous savez, vous aussi, leur dit-il, que pour me persécuter on prétexte que je recom-

mande de s'écarter de la loi : or si je prêche la circoncision, pourquoi suis-je persécuté? car ceux qui sont Juifs d'origine n'ont pas d'autre reproche à m'adresser. Et si je leur permettais de garder la foi tout en observant les coutumes de leurs pères, je n'aurais eu rien à démêler ni avec ceux qui ont la foi, ni avec ceux qui ne l'ont pas, puisque je n'aurais ébranlé aucune de leurs règles de conduite.

3. Quoi donc? n'a-t-il pas prêché la circoncision? n'a-t-il pas circoncis Timothée? (Act. xvi.) Oui, il l'a circoncis. Comment donc dit-il : « Je ne prêche pas la circoncision? » Et en cela même voyez son exactitude et sa véracité. Il n'a pas dit : Je ne pratique pas la circoncision, mais je ne la prêche pas, c'est-à-dire je ne recommande pas d'y croire. N'allez pas vous y soumettre pour raffermir vos croyances. J'ai circoncis, mais je n'ai pas prêché la circoncision. « Le scandale de la croix « est donc anéanti? » C'est-à-dire, il n'y a plus rien qui vous arrête ou vous retienne, si ce que vous dites est vrai. Ce n'était pas tant la croix qui était un scandale pour les Juifs, que le fait de déclarer qu'il ne fallait pas se conformer aux coutumes qu'ils tenaient de leurs pères. Quand ils amenèrent Etienne devant le tribunal, ils ne dirent pas : Cet homme adore le crucifié, mais « cet homme parle contre la « loi et contre le lieu saint ». (Act. vi, 13.) Et à Jésus ils reprochaient de détruire la loi. C'est pourquoi Paul leur dit : Si je vous accorde la circoncision, il n'y a pas de débat entre vous et moi : il n'y a plus de haine contre la croix et contre la prédication évangélique. D'un autre côté, s'ils cherchent chaque jour à nous faire périr, comment se fait-il qu'ils nous reprochent cela? J'ai été en butte à leurs attaques, parce que j'ai introduit un incirconcis dans le temple. Il faut donc que je sois bien insensé, si je permets la circoncision, de m'exposer ainsi inutilement et de gaîté de cœur à tant de persécutions, et faire supporter un tel scandale à la croix? Remarquez bien en effet que nos ennemis ne nous font la guerre que pour une chose : pour la circoncision. Etais-je donc insensé au point de braver les souffrances et de scandaliser les autres pour une chose de nulle importance? Il parle du scandale de la croix, parce que la doctrine, dont la croix est le symbole, ordonnait, et c'était là ce qui scandalisait le plus les Juifs, de renoncer aux coutumes de leurs pères.

« Plût à Dieu que ceux qui ont causé votre « ruine fussent exterminés (12) ! » Remarquez avec quelle amertume il parle de ceux qui les ont séduits. Au début il attaquait ceux qui s'étaient laissé séduire, en les traitant, jusqu'à deux fois, d'insensés : après les avoir remis en bonne voie, il s'attaque désormais à leurs séducteurs. Nous devons profiter de cette circonstance pour nous rendre compte de son habileté : il parle aux Galates et les traite comme ses enfants, comme des hommes qui peuvent profiter de ses conseils et se corriger, tandis qu'il frappe sans ménagement leurs séducteurs, comme des gens qui lui sont étrangers et dont la maladie est incurable ; soit qu'il dise : « Chacun portera sa peine, « quel qu'il soit »; soit qu'il les maudisse en ces termes : « Plût à Dieu que ceux qui ont « causé votre ruine fussent exterminés ! » Il a eu raison de dire : « Ceux qui ont causé votre « ruine ». Car les faux apôtres les avaient dépossédés de leur patrie, de leur liberté, de leur céleste parenté, pour les forcer à en chercher une autre tout à fait étrangère; ils les avaient chassés de la Jérusalem céleste et indépendante, pour les obliger à errer comme des captifs et des hommes sans patrie. C'est pourquoi il les maudit. Voici le sens de ses paroles : Je ne m'intéresse nullement à ces gens-là : « Quand vous avez averti l'hérétique « une ou deux fois, ne vous occupez plus de « lui ». (Tit. iii, 10.) S'ils y tiennent tant, qu'ils ne se fassent pas seulement circoncire, mais qu'on les coupe entièrement s'ils le veulent.

Où sont-ils donc ceux qui osent se mutiler eux-mêmes, qui attirent la malédiction sur eux, qui calomnient l'œuvre du Créateur, et qui adoptent les erreurs des Manichéens? Ceux-ci prétendent que le corps est notre ennemi et composé d'une fange malsaine et corrompue : et les autres, par leur conduite, donnent une raison d'être à ces tristes doctrines, puisqu'ils se privent de leur virilité comme d'une chose ennemie et pernicieuse. D'après ce principe, il faudrait bien plus encore se priver de la vue, car c'est par elle que le désir pénètre dans l'âme. Mais le vrai, le seul coupable, c'est la volonté corrompue et non les yeux ou quelque autre partie du corps. Si vous n'admettez point cela, pourquoi votre langue, à cause de ses blasphèmes,

vos mains, qui vous servent à dérober, vos pieds, qui vous portent au mal, en un mot tout votre corps ne tomberait-il pas sous le fer? En effet, votre ouïe, doucement flattée, a étendu sa molle influence sur votre âme, et vos narines, en sentant des odeurs délicates, ont charmé votre intelligence et l'ont précipitée à la recherche des plaisirs. Eh bien, retranchons tout, et nos oreilles, et nos mains, et nos narines. Mais c'est là le dernier degré de l'aberration, c'est une monstrueuse folie inspirée par Satan. Il fallait se contenter de régler les mouvements désordonnés de l'âme; mais le génie du mal, toujours avide de sang, vous a fait croire que l'artiste s'est trompé et qu'il fallait briser l'instrument qu'il avait façonné. Mais quand le corps est trop bien nourri, disent-ils, comment empêcher que les désirs n'y prennent feu? Mais remarquez encore une fois que c'est la faute de l'âme : si la chair est trop bien nourrie, cela ne dépend pas de la chair, mais de l'âme. Si elle voulait affaiblir la chair, elle en aurait tous les moyens. Tandis que vous, vous agissez d'une manière absurde, vous faites comme un homme qui, en voyant un autre qui allume un feu, y met du bois, et incendie sa maison, ne dirait rien à celui qui a allumé le feu, mais adresserait des reproches au feu lui-même, parce qu'il a reçu beaucoup de bois et s'est élevé à une grande hauteur. Ces reproches reviennent de droit non pas au feu, mais à celui qui l'a allumé. Car le feu nous a été donné pour cuire nos aliments, pour nous éclairer et pour nous rendre d'autres services, et non pour brûler les maisons. De même les appétits charnels nous ont été donnés pour perpétuer les familles ainsi que la race humaine, et non pour nous pousser à l'adultère, à la fréquentation des mauvais lieux et à la débauche : pour faire de nous des pères de famille et non des adultères : pour vivre légitimement avec une femme, et non pour la corrompre, contrairement à la loi : pour déposer dans son sein ces germes de fécondité, et non pour vicier ceux que son époux y a laissés. L'adultère n'est pas le résultat des appétits charnels, mais bien de l'incontinence, car le désir nous fait rechercher simplement le commerce des femmes, mais non pas de cette manière.

4. Ce n'est point sans intention que nous avons parlé ainsi : c'est une première lutte, une première escarmouche contre ceux qui prétendent que la création de Dieu est mauvaise, et qui négligent les faiblesses de l'âme pour s'emporter, comme des fous furieux, contre le corps, et calomnier la chair. A ce sujet l'apôtre Paul prononce ensuite d'autres paroles, non pour accuser la chair, mais les suggestions du diable.

« Car vous êtes appelés, mes frères, à un « état de liberté; ayez soin seulement que cette « liberté ne vous serve pas d'occasion pour « vivre selon la chair (13) ». A partir d'ici il semble ne vouloir parler que de la morale; il y a dans cette épître quelque chose de particulier et qu'on ne retrouve dans aucune autre du même apôtre. Il partage toutes ses épîtres en deux parties : la première consacrée à l'explication du dogme, la dernière à des conseils sur la vie que doivent mener les fidèles; tandis que maintenant, après avoir eu occasion de parler de la morale, il revient de nouveau à l'explication du dogme. Ces deux choses se tiennent, quand on veut réfuter les Manichéens. Que signifient ces mots : « Ayez soin seule« ment que cette liberté ne vous serve pas « d'occasion pour vivre selon la chair? » Jésus-Christ, dit-il, nous a délivrés du joug de l'esclavage, il nous a rendu la pleine liberté de nos actions, non pour que nous en abusions, mais pour que nous puissions mériter une plus belle récompense, en nous conformant aux préceptes d'une philosophie plus belle. Comme il lui est arrivé en maintes circonstances de dire que la loi est le joug de l'esclavage, et que la grâce est ce qui nous a délivrés de la malédiction, il ne veut pas qu'on aille croire que, s'il nous recommande de renoncer à la loi, c'est pour nous permettre de vivre sans loi aucune, et il rectifie cette opinion erronée en disant : Ce n'est pas un corps de doctrines contraires à toute loi, mais une philosophie supérieure aux lois, car les liens dont nous chargeait la loi sont brisés. Et si je vous parle ainsi, ce n'est pas pour vous abaisser, mais pour vous élever. L'habitué de mauvais lieux, et l'homme qui garde sa virginité, sortent tous deux des limites de la loi, mais non pour le même motif : l'un s'abaisse vers ce qui est plus vil, l'autre s'élève vers ce qui est plus beau : l'un dépasse, l'autre surpasse la loi. Voici donc le sens des paroles de Paul : Le Christ vous a débarrassés du joug, non pour vous laisser bondir et ruer, mais pour que vous marchiez en bon ordre, sans y être con-

traints par le joug. Ensuite il nous montre de quelle manière nous devons nous y prendre pour qu'il en soit ainsi. Comment cela? Assujétissez-vous les uns aux autres », dit-il, « par « une charité spirituelle ». Ici encore, il fait entendre que l'amour des querelles, la discorde, le désir de commander et l'outre-cuidance ont été les causes de leur erreur : car le père de l'hérésie, c'est le désir de commander. En leur disant : « Assujétissez-vous les uns aux au- « tres », il leur a fait voir que ce malheur est venu de l'orgueil et de l'outre-cuidance; aussi leur présente-t-il le remède qui convient le mieux. Comme ils n'étaient plus d'accord parce qu'ils voulaient dominer les uns les autres, il leur dit : « Assujétissez-vous les uns « aux autres » ; c'est le moyen de retrouver le bon accord. Il n'indique pas nettement leur faute, mais il indique nettement le remède, afin que par lui ils comprennent ce qu'ils ont fait : c'est comme si, au lieu de dire à un débauché qu'il vit dans la débauche, on lui recommandait d'être toujours chaste. Celui qui aime son prochain, comme il le doit, ne refuse pas de s'assujétir à lui avec plus d'humilité que le plus humble esclave. De même que le feu, quand on l'approche de la cire, la ramollit facilement, de même l'ardeur de la charité dissout tout orgueil et toute arrogance plus rapidement que le feu. Aussi ne leur a-t-il pas dit simplement : « Aimez-vous les uns « les autres », mais : Assujétissez-vous les uns « aux autres », montrant par là jusqu'où ils doivent pousser l'esprit de charité. Après les avoir débarrassés du joug de la loi, non pour donner libre carrière à leurs instincts de désordre, il met à la place un autre joug, celui de la charité, joug plus puissant, mais bien plus léger et bien plus doux que le premier. Ensuite il fait connaître les heureuses conséquences qui résultent de la pratique de cette vertu.

« Car toute la loi est renfermée dans ce seul « précepte : Vous aimerez votre prochain « comme vous-même (14) ». (Matth. XXII, 39; Lévit. XIX, 18.) Comme ils ne cessaient de lui citer la loi : Si vous tenez tant à vous y conformer, leur dit-il, ne pratiquez pas la circoncision, car ce n'est point par la circoncision, mais par la charité qu'on s'y conforme. Voyez comme il n'oublie pas l'objet de sa principale préoccupation : il y revient sans cesse, même quand il traite une question de morale. — « Que si vous vous mordez et vous « dévorez les uns les autres, prenez garde que « vous ne vous consumiez les uns les autres « (15) ». Il n'emploie pas le ton affirmatif, de peur de les indisposer, mais il sait bien que c'est ce qui est arrivé en réalité, quoiqu'il en parle d'un air de doute. Il n'a pas dit : Puisque vous vous mordez les uns les autres, ni prononcé le reste de la phrase avec ce ton d'affirmation. Il n'affirme pas non plus quand il dit : « Prenez garde que vous ne vous con- « sumiez les uns les autres ». C'est la réflexion d'un homme qui a peur et qui n'est pas rassuré, mais non d'un homme qui prononce une condamnation. Il parle aussi avec une certaine emphase. Car il n'a pas dit seulement : « Vous « vous mordez », ce qui est l'indice d'une grande colère; mais il a ajouté : « Vous vous dévorez « les uns les autres », ce qui est la preuve que la perversité s'était enracinée dans leur cœur. Celui qui mord satisfait un moment sa colère, mais celui qui dévore est arrivé aux dernières limites de la fureur et de la bestialité. Par ces expressions de « mordre » et de « dévorer », il ne fait pas allusion aux blessures du corps, mais à d'autres qui sont bien plus dangereuses; car celles que reçoit la chair de l'homme sont moins cruelles que celles que son âme reçoit. Le dommage éprouvé par l'âme est d'autant plus grand qu'elle-même l'emporte davantage sur le corps. « Prenez garde, dit-il, « que vous ne vous consumiez les uns les au- « tres ». Comme c'est précisément à ce résultat de se consumer eux-mêmes, tout en cherchant à consumer les autres, qu'arrivent les hommes qui commettent des injustices et qui complotent contre leur prochain, il leur dit : Prenez garde que le mal que vous voulez faire ne retombe sur vous-mêmes. La discorde et la guerre percent et détruisent, et ceux qui en sont l'objet, et ceux qui en sont les auteurs; elles les rongent mieux que la teigne ne ronge les étoffes. « Je vous le dis donc : Marchez dans « le chemin de l'Esprit, et vous n'accomplirez « point les désirs de la chair (16) ».

5. Voici qu'il nous indique une autre route par laquelle il nous est facile d'arriver à la vertu, et qui nous mène heureusement aux résultats qu'il signale : une route qui livre passage à la charité, et qui des deux côtés est étroitement resserrée par la charité. Rien, en effet, rien ne nous donne l'esprit de charité, comme d'être animés du Saint-Esprit, et rien

n'engage autant le Saint-Esprit à séjourner en nous, que la force de la charité. C'est pour cela qu'il dit : « Marchez dans le chemin du « Saint-Esprit, et vous n'accomplirez point les « désirs de la chair ». Après leur avoir dit ce qui causait leur maladie, il leur dit aussi quel est le remède qui leur rendra la santé. Or, quel est ce remède, et quelle est la puissance qui nous procurera les biens dont il vient de parler, si ce n'est une vie conforme aux volontés de l'Esprit? Aussi dit-il : « Marchez dans le chemin de « l'Esprit, et n'accomplissez pas les désirs de la « chair. Car la chair a des désirs contraires à « ceux de l'Esprit, et l'Esprit en a de contraires « à ceux de la chair, et ils sont opposés l'un « à l'autre; de sorte que vous ne faites pas les « choses que vous voudriez (17) ». Quelques personnes s'appuient sur ce passage pour reprocher à l'apôtre d'avoir divisé l'homme en deux parties, en le représentant comme composé de deux essences contraires, et en montrant que le corps est en lutte avec l'âme. Mais cela n'est pas, non, cela n'est pas : dans ce passage il parle de la chair et non du corps, car s'il faisait allusion au corps, comment expliquer ce qui suit immédiatement : « Car la « chair a des désirs contraires à ceux de l'Es« prit? » Et certes ce mot de « chair », se dit non de ce qui met en mouvement, mais de ce qui est mis en mouvement; non de ce qui fait l'action, mais de ce qui la reçoit : comment donc la chair peut-elle avoir des désirs? Ce n'est pas elle qui en a, mais bien l'âme. En effet, il est dit autre part : « Mon âme est dési« reuse » (Ps. LXXXIII, 2); et : « Que désire « ton âme, et je le ferai » (I Rois, XX, 4); et : « Ne marche pas suivant le désir de ton âme » (Ecclés. XVIII, 30); et ailleurs encore : « Tel « est le désir de mon âme ». (Ps. XLI, 2.) Comment donc se fait-il que Paul dise : « La chair « a des désirs contraires à ceux de l'Esprit? » Il a coutume d'appeler chair, non la nature du corps, mais nos mauvais désirs, comme lorsqu'il dit : « Vous, vous n'êtes pas dans la chair, « mais vous êtes dans l'Esprit » (Rom. VIII, 9, 8); et une autre fois : « Ceux qui sont dans « la chair ne peuvent plaire à Dieu ». Quoi donc? faut-il supprimer la chair? Et lui-même qui parlait ainsi, n'était-il pas enveloppé de chair? De pareilles doctrines sont une inspiration non de la chair, mais du diable, « car « il a été homicide dès le commencement ». (Jean, VIII, 44.)

Que signifient donc ces paroles? Par ce mot de chair, il veut parler ici de nos instincts grossiers, licencieux et déréglés. Or, ceci n'est pas une accusation à l'adresse du corps, mais une plainte contre l'âme sans énergie : la chair n'est qu'un instrument, et nul ne hait ou ne déteste un instrument, mais bien celui qui s'en sert pour faire le mal. Ce n'est pas le fer, mais le meurtrier que nous haïssons et que nous punissons. Mais cela même, dira-t-on, est une parole d'accusation dirigée contre le corps, que de comprendre les péchés de l'âme sous le nom de la chair. Quant à moi, je reconnais que la chair est inférieure à l'âme, et que cependant elle a, elle aussi, sa beauté. Ce qui est moins beau est beau encore, tandis que ce qui est mal n'est pas seulement inférieur, mais encore contraire à ce qui est beau. Si vous pouvez me prouver que le vice est le produit du corps, accusez la chair : si vous la calomniez à cause de l'usage que Paul a fait de son nom, vous devez aussi calomnier l'âme. En effet, il traite d'homme « animal » [1] celui qui est privé de la connaissance de la vérité (I Cor. II, 14), et il appelle « Esprits de ma« lice », la troupe des démons. (Eph. VI, 12.) L'Ecriture se sert aussi du nom de la chair pour désigner des mystères, et pour désigner l'Eglise dans son ensemble, quand elle dit qu'elle est le corps de Jésus-Christ. (Coloss. I, 18.) Si vous voulez vous représenter les services que rend la chair, supposez les sens éteints, et vous verrez l'âme veuve de toute connaissance, et incapable de savoir aucune des choses qu'elle sait. Si la puissance du Dieu créateur se révèle à notre esprit parce que nous voyons de ses œuvres, comment pourrions-nous la voir sans nos yeux? Si la foi vient de ce que nous entendons, comment entendrions-nous sans oreilles? Nos prédications et nos visites auprès des fidèles sont l'œuvre de notre langue et de nos pieds. « Et comment les pré« dicateurs leur prêcheront-ils, s'ils ne sont « envoyés ! » (Rom. X, 15.) Si nous écrivons, c'est grâce à nos mains. Voyez-vous que d'avantages nous procure le ministère de la chair? Si Paul dit : « La chair a des désirs contraires « à ceux de l'Esprit », c'est qu'il parle de deux pensées qui se font opposition : du vice et de la vertu, et non de l'âme et du corps. Si l'âme et le corps étaient opposés, l'un tendrait à sup-

[1] *Anima*, ψυχή, âme.

primer l'autre, comme l'eau le feu, la lumière l'ombre. Mais si l'âme prend soin du corps, et s'occupe beaucoup de lui, et qu'elle supporte mille maux plutôt que de le laisser, et qu'elle résiste quand on veut l'en séparer; si le corps lui prête son ministère, et lui procure une foule de connaissances, et s'il a été organisé de manière à exécuter toutes les actions qu'elle veut voir accomplies, comment pourraient-ils être contraires l'un à l'autre, se combattre l'un l'autre? Je vois qu'en réalité loin d'être contraires, ils sont parfaitement d'accord et se protégent réciproquement. Ainsi donc ce n'est point à leur antagonisme qu'il fait allusion, mais à celui des bonnes et des mauvaises pensées. Vouloir et ne pas vouloir, est le propre de l'âme. C'est pourquoi il a dit: Ces deux choses sont opposées entr'elles. Il veut que nous ne permettions pas à notre âme de suivre ses mauvais désirs. C'est un cri qu'il a poussé comme un pédagogue ou un professeur qui cherche à effrayer ses disciples. « Que « si vous êtes poussés par l'Esprit, vous n'êtes « point sous la loi (18) ».

6. Sur quoi appuie-t-il ce qu'il avance? Sur un raisonnement clair et très-concluant. Celui qui possède l'Esprit, autant qu'il le doit, éteint, grâce à lui, tous ses mauvais désirs; celui qui en est délivré, n'a pas besoin du secours de la loi, car il s'est élevé bien au-dessus des promesses qu'elle nous fait. En effet, celui qui ne se met pas en colère, en quoi a-t-il besoin de s'entendre citer cette formule : « Tu ne tueras « point! » Celui qui ne regarde pas avec des yeux impudiques, qu'a-t-il besoin qu'on lui recommande de ne pas commettre l'adultère? Qui parle des fruits du vice à celui qui en a extirpé la racine de son cœur? La racine du meurtre c'est la colère, et de l'adultère, c'est la vaine curiosité des yeux. C'est pour cela qu'il dit : « Si vous êtes poussés par l'Esprit, « vous n'êtes point sous la loi ». Il me semble que dans ce passage il fait un grand et merveilleux éloge de la loi. Si la loi a suppléé l'Esprit, autant qu'il était en elle, avant la venue de l'Esprit, ce n'est certes pas une raison pour rester toujours sous sa férule. Alors il était naturel que nous fussions sous la loi, afin de châtier nos désirs par la crainte, puisque l'Esprit ne s'était pas encore manifesté : mais aujourd'hui, que nous avons reçu la grâce qui ne nous défend pas seulement d'écouter nos désirs, mais qui les arrête dans leur développement, et les fait servir à de plus nobles usages, quel besoin avons-nous de la loi? Celui qui voit par lui-même quelle est la meilleure conduite à tenir, quel besoin a-t-il d'un pédagogue? On se passe de son professeur de littérature, quand on est devenu philosophe. Pourquoi donc vous ravaler vous-mêmes, vous qui vous êtes d'abord soumis à la direction de l'Esprit, et qui maintenant vous tenez accroupis sous le joug de la loi?

« Or il est aisé de connaître les œuvres de « la chair, qui sont la fornication, l'impureté, « l'impudicité, la dissolution, l'idolâtrie, les « empoisonnements, les inimitiés, les dissen- « sions, les jalousies, les animosités, les que- « relles, les divisions, les hérésies, les envies, « les meurtres, les ivrogneries, les débauches, « et autres choses semblables, dont je vous « déclare, comme je vous l'ai déjà dit, que « ceux qui commettent ces crimes ne seront « point héritiers du royaume de Dieu (19-21) ». Maintenant, vous qui accusiez votre chair, et qui pensiez qu'en parlant ainsi de la chair, Paul la considère comme notre adversaire, comme notre ennemie (supposons avec vous que l'adultère et la fornication soient du fait de la chair), dites-moi comment les inimitiés, les dissensions, les jalousies, les animosités, les hérésies et les empoisonnements (car ces crimes sont le fait d'une âme corrompue, ainsi que les autres du reste), dites-moi comment la responsabilité en peut être attribuée à la chair? Voyez-vous comme il veut parler ici non de la chair, mais de nos instincts bas et grossiers? C'est pour cela qu'il fait entendre des paroles de menace : « Ceux qui commet- « tent ces crimes ne seront point héritiers du « royaume de Dieu ». Si ces crimes étaient le résultat d'une nature mauvaise et non d'une âme pervertie, ce n'est pas « Ceux qui com- « mettent, mais ceux qui subissent ces cri- « mes », qu'il eût dû dire. Pourquoi sont-ils exclus du royaume céleste? Les couronnes, pas plus que les châtiments, ne sont dus aux actes naturels, mais à ceux qui procèdent d'une mauvaise pensée. Voilà pourquoi Paul nous a jeté cette menace.

« Les fruits de l'Esprit, au contraire, sont « la charité, la joie, la paix (22) ». Il n'a pas dit : Les œuvres, mais : « Les fruits de l'Esprit ». — L'âme est donc une chimère? Il ne parle que de la chair et de l'Esprit; où donc est l'âme? Est-ce qu'il parle d'êtres sans âme?

Puisqu'il rapporte ce qui est mal à la chair, et ce qui est bien à l'Esprit, c'est que pour lui l'âme n'existe pas?—Nullement; car c'est l'âme qui maîtrise les passions, c'est elle que cela regarde. Elle a devant elle le bien et le mal : si elle se sert du corps comme elle le doit, elle accomplit l'œuvre de l'Esprit; si elle s'écarte de l'Esprit et se livre à ses mauvais désirs, elle se rend elle-même plus grossière et plus vile. Voyez-vous comme tout prouve que maintenant il ne parle pas en réalité de la chair, mais des pensées mauvaises ou non. « Pourquoi dit-il : « Les fruits de l'Esprit? » Parce que les mauvaises œuvres viennent de nous seuls, et c'est pour cela qu'il les appelle des œuvres, tandis que les bonnes n'exigent pas seulement un effort de notre volonté, mais aussi la bienveillante intervention de Dieu. Ensuite, au moment de s'expliquer là-dessus, il expose en ces termes l'origine des biens : « La charité, la joie, la paix, la patience, l'hu« manité, la bonté, la persévérance, la dou« ceur, la foi, la modestie, la continence. Il « n'y a point de loi contre ceux qui vivent de « la sorte (23) ». Quelle recommandation faire à celui qui a en lui tous les moyens de se bien conduire, qui a, pour lui enseigner la sagesse, le meilleur des maîtres, la charité? De même que les chevaux qui sont dociles vont d'eux-mêmes comme ils doivent aller, et n'ont pas besoin du fouet, de même l'âme qui pratique la vertu par l'effet de l'Esprit, n'a pas besoin des remontrances de la loi. Par ces paroles, il a prononcé encore, et d'une manière vraiment admirable, la déchéance de la loi, en déclarant, non pas qu'elle était sans valeur, mais qu'elle est inférieure aux nouvelles doctrines que nous tenons de l'Esprit.

« Or, ceux qui sont à Jésus-Christ ont cru« cifié leur chair avec ses passions et ses désirs « déréglés (24) ». Afin qu'on ne dise pas : Quel est l'homme qui est tel? il désigne par leurs œuvres ceux qu'il a en vue, en donnant encore une fois le nom de chair aux mauvaises actions. Ils n'ont pas supprimé la chair, autrement comment vivraient-ils? Mais ce qui est crucifié est mort et incapable d'agir. Paul nous fait le tableau de la vraie sagesse, car les désirs, quelque importuns qu'ils soient, grondent en vain. Puis donc que l'Esprit a tant de puissance, vivons avec lui, ayons assez de lui. C'est aussi le conseil que nous donne Paul quand il dit : « Vivons donc dans l'Esprit, et « conduisons-nous par l'Esprit (25) », en nous conformant à ses ordres. Car tel est le sens de ces mots : « Conduisons-nous », c'est-à-dire, contentons-nous de la puissante intervention de l'Esprit, et ne recherchons pas en outre celle de la loi. Ensuite, montrant que ceux qui introduisaient la circoncision, le faisaient par ambition, il dit : « Ne nous laissons point aller « à la vaine gloire, nous piquant les uns les « autres, et étant envieux les uns des au« tres (26) ». Car l'envie naît de la vaine gloire, et de l'envie naissent des maux innombrables.

CHAPITRE VI.

MES FRÈRES, SI QUELQU'UN EST TOMBÉ PAR SURPRISE EN QUELQUE PÉCHÉ... (1).

—

Analyse.

1. Corriger avec douceur. — S'entre-supporter. — Croire qu'on n'est rien.
2. Devoir de celui qui enseigne.
3. Semer pour recueillir. — Paul dictait ses lettres à un secrétaire.
4. Paul ne se glorifie que de la croix. — Combien est grande la puissance de la croix.

1. Comme sous l'apparence du reproche ils satisfaisaient leurs passions, et semblaient agir ainsi pour punir les péchés, tandis qu'en réalité ils voulaient établir leur domination, il leur dit : « Mes frères, si quelqu'un est tombé « par surprise en quelque péché ». Il n'a pas dit : Si quelqu'un a commis quelque péché, mais : « Si quelqu'un est tombé par surprise », c'est-à-dire, s'il a été entraîné. « Vous autres, « qui êtes spirituels, ayez soin de le relever ». Il n'a pas dit : Punissez-le, ni : Condamnez-le, mais : Redressez-le. Et même il ne s'en est pas tenu là, mais il leur montre qu'ils doivent témoigner la plus grande bienveillance à ceux qui ont fait un faux pas, et ajoute : « Ayez « soin de le relever dans un esprit de dou- « ceur ». Il n'a pas dit : Avec douceur, mais : « Dans un esprit de douceur », pour montrer que cela plaît à l'Esprit, et que c'est un don de l'Esprit que de pouvoir redresser avec modération ceux qui ont péché. Ensuite, afin de prévenir tout mouvement d'orgueil chez celui qui redresse les autres, il lui fait partager la même crainte et dit : « Chacun de nous fai- « sant réflexion sur soi-même, et craignant « d'être tenté aussi bien que lui ». Ceux qui sont riches apportent de quoi payer l'écot de ceux qui sont dans le besoin, afin d'être traités de la même manière, s'il leur arrivait de tomber dans la même gêne : imitons leur conduite. Aussi leur en fait-il une nécessité : « Chacun de vous faisant réflexion sur soi- « même, et craignant d'être tenté aussi bien « que lui... ». Il prend la défense du pécheur d'abord, en disant : « Si quelqu'un est tombé « par surprise », ce qui est une expression adoucie pour indiquer la grande faiblesse du pécheur ; ensuite en ajoutant : « Chacun crai- « gnant d'être tenté aussi bien que lui », ce qui attribue la chute du pécheur à la malignité du démon plutôt qu'à la lâcheté de l'âme.

« Portez les fardeaux les uns des autres... « (2) ». Comme il n'est pas possible qu'on soit homme et sans défauts, il les engage à n'y pas regarder de trop près quand il s'agit des péchés des autres, et à supporter les défauts du prochain, pour qu'on supporte aussi les leurs. Il en est du corps de l'Eglise comme d'un corps de constructions : toutes les pierres ne conviennent pas à la même place : l'une sera bien dans les angles, mais non dans les fondations ; l'autre sera bien dans les fondations, mais non dans les angles. Nous retrouvons la même organisation dans notre propre corps. Et cependant les différentes parties qui composent le tout, s'adaptent bien entre elles, et nous n'exigeons pas de chacune le même genre de service. C'est cet ensemble de parties et de fonctions différentes qui constitue un corps et un édifice. « Et ainsi vous accomplirez en- « semble la loi de Jésus-Christ ». Il n'a pas

dit : « Vous accomplirez », mais : « Vous ac- « complirez ensemble », c'est-à-dire : Vous contribuerez tous à l'accomplir en vous soutenant mutuellement. Ainsi, celui-ci est porté à la colère, et toi tu es lent : supporte donc ses vivacités pour qu'il ne s'impatiente pas de tes lenteurs. De la sorte lui ne péchera pas parce qu'il s'appuiera sur toi, et toi tu ne resteras pas plongé dans ton engourdissement, parce que ton frère sera là pour te soutenir. Ainsi vous vous tendrez réciproquement la main quand vous serez sur le point de tomber, et vous accomplirez la loi en commun, car chacun de vous se tiendra tout prêt à suppléer l'autre. Si vous n'agissez pas ainsi, mais si chacun s'apprête à critiquer les actions du prochain, il n'y aura que désordre parmi vous. De même que le corps, si on exigeait de tous ses membres les mêmes services, ne pourrait plus subsister; de même nous semons la discorde parmi les frères, si nous demandons à tous la même chose.

« Car si quelqu'un s'estime être quelque « chose, il se trompe lui-même, parce qu'il « n'est rien (3) ». Dans ce passage il a encore l'arrogance. Car celui qui se croit quelque chose, n'est rien, et par cette indulgence envers lui-même il montre du premier coup son peu de valeur réelle. « Or, que chacun exa- « mine bien ses propres actions... ». Dans ce passage il nous fait entendre qu'il faut soumettre notre vie à un examen, et non pas à un simple examen, mais à un examen sévère. Par exemple, as-tu fait quelque bonne action? Examine si ce n'est pas la vanité, ou la nécessité, ou la vengeance, ou l'hypocrisie, ou quelque autre motif purement humain qui t'a fait agir. De même que l'or, qui semble brillant avant d'avoir passé par le creuset, ne brille de tout son éclat qu'après avoir été livré au feu qui en sépare tout alliage impur, de même nos actions ne se laissent bien voir telles qu'elles sont qu'après un sévère examen qui nous y découvre bien des taches. « Et « alors il trouvera sa gloire en ce qu'il verra « de bon dans lui-même, et non point en se « comparant avec les autres (4) ». S'il parle ainsi, ce n'est point pour nous tracer un programme que nous devons suivre, c'est pour condescendre à notre faiblesse. C'est comme s'il disait : Il est absurde de se glorifier, mais si vous y tenez, que ce ne soit pas aux dépens de votre prochain, comme faisait le pharisien. Celui qui aura été élevé à ne pas se glorifier aux dépens des autres, ne tardera pas à ne plus se glorifier du tout. Voilà pourquoi Paul nous a fait cette concession : il a voulu nous faire perdre peu à peu cette habitude tout entière. Car celui qui s'est accoutumé à ne se glorifier que par rapport à lui-même et non par rapport aux autres, se débarrassera bientôt de cette faiblesse. Celui qui ne se croit pas meilleur que les autres (car tel est le sens de ces mots : « En se comparant avec les autres »), mais ne s'enorgueillit qu'en se comparant avec lui-même, celui-là cessera plus tard même d'agir ainsi. Et pour que vous compreniez que tel est le but qu'il poursuit, voyez comme il éveille les craintes de celui à qui il fait cette concession : après avoir dit d'abord : « Que « chacun examine bien ses propres actions », il ajoute : « Car chacun portera son propre « fardeau (5) ». Il semble vouloir nous dissuader de nous glorifier en nous comparant aux autres, mais en réalité il corrige celui qui se glorifie, afin qu'il ne soit pas fier de lui-même, car il le fait réfléchir sur ses propres péchés, et par ces mots : « De « fardeau qu'il faut porter », il pèse sur sa conscience. « Que celui qu'on instruit « dans les choses de la foi, assiste de ses « biens en toute manière celui qui l'instruit « (6) ».

2. Il va désormais parler de ceux qui enseignent, et conseiller à leurs disciples de leur témoigner toutes sortes d'égards. Et pourquoi Jésus a-t-il réglé qu'il en serait ainsi? Car c'est un précepte du Nouveau Testament, que ceux qui prêchent l'Evangile doivent vivre de l'Evangile. Il en est de même dans l'Ancien Testament : les lévites recevaient de ceux qui étaient au-dessous d'eux des revenus considérables. Pourquoi cela a-t-il été réglé ainsi? Pour nous procurer l'occasion d'être humbles et charitables. Comme la dignité de ceux qui enseignent les prédispose à l'orgueil, Jésus a prévenu ces sentiments, en les réduisant à avoir besoin des secours de leurs disciples : et par compensation il a donné à ceux-ci l'occasion de faire preuve de bienveillance et de bonté, en les exerçant à être charitables pour leurs maîtres et doux pour les autres hommes. Ce qui n'était pas peu fait pour exciter la charité d'une et d'autre part. Si cela ne se passait pas comme je viens de le dire, pourquoi Dieu,

qui nourrissait de la manne les Juifs, tout ingrats qu'ils étaient, a-t-il réduit les apôtres à la position de gens qui demandent leur pain? N'est-il pas évident qu'il a voulu par là donner l'essor à deux grandes vertus : l'humilité et la charité? qu'il a voulu apprendre aux disciples à ne pas rougir de choses qui paraissent peu honorables? Car demander l'aumône semble être une chose dont on doive rougir : mais ils n'avaient plus de pareilles idées quand ils voyaient leurs maîtres s'y résigner sans détour. De la sorte les disciples en retiraient ce grand avantage d'être élevés à mépriser toute vanité. C'est pourquoi Paul dit : « Que celui « qu'on instruit dans les choses de la foi, as- « siste de ses biens en toute manière celui qui « l'instruit ». C'est-à-dire, qu'il le fasse vivre dans l'abondance, car tel est le sens de ces paroles : « Qu'il l'assiste de ses biens en toute « manière ». Que le disciple, dit-il, n'ait rien en propre et qu'il mette tous ses biens en commun. Car il reçoit plus qu'il ne donne : en effet, combien les trésors du ciel ne sont-ils pas supérieurs à ceux de la terre? C'est ce que Paul faisait entendre ailleurs quand il disait : « Si donc nous avons semé parmi vous des « biens spirituels, est-ce une grande chose « que nous recueillions un peu de vos biens « temporels? » Voilà pourquoi il appelle cela une communauté, montrant que c'est un véritable échange. Par là notre charité devient plus ardente et plus solide. Si le maître ne demande que le nécessaire, il ne perd rien de sa dignité, même quand il reçoit. Car c'est même une chose honorable que d'être si absorbé par les soins de la prédication, qu'on soit réduit à avoir besoin des autres, à vivre dans une profonde pauvreté, et à mépriser tous les biens terrestres. S'il dépasse la mesure, il perd de sa dignité, non pas parce qu'il reçoit, mais parce qu'il reçoit trop : ensuite, pour que la perversité du maître ne ralentisse pas le zèle du disciple, et pour qu'il ne soit pas indifférent pour la pauvreté en songeant à ses mauvaises mœurs, Paul dit plus loin : « Ne nous lassons pas de faire le bien ». Ici il montre la différence qui existe entre la recherche des biens spirituels et celle des biens temporels, et il s'exprime en ces termes : « Ne « vous y trompez pas, on ne se moque point « de Dieu. L'homme ne recueillera que ce « qu'il aura semé : car celui qui sème dans « sa chair recueillera de la chair la corrup- « tion et la mort; et celui qui sème dans l'Es- « prit, recueillera de l'Esprit la vie éternelle « (7, 8) ».

De même qu'en fait de semences, on ne peut récolter de blé là où on a semé de l'orge, car il faut que la semence et la récolte soient de même espèce; de même, quand il s'agit de nos œuvres, celui qui sème dans sa chair la mollesse, l'ivrognerie, les désirs déréglés, en récoltera les fruits. Or ces fruits, quels sont-ils? Les châtiments, les supplices, la honte, le ridicule, la corruption. Car les riches festins et les plaisirs ne produisent pas d'autre résultat que la corruption : eux mêmes sont corrompus et corrompent le corps. Il n'en est pas de même des choses de l'Esprit, elles produisent même des résultats tout contraires. Voyez plutôt : Vous avez semé l'aumône; les trésors du ciel et une gloire éternelle vous sont réservés : vous avez semé la chasteté, vous récolterez les honneurs, le prix du combat, les éloges des anges et la couronne décernée par le souverain Juge. — « Ne nous lassons donc « point de faire le bien, puisque sans fatigue « nous en recueillerons le fruit en son temps. « C'est pourquoi, pendant que nous en avons « le temps, faisons du bien à tous, mais prin- « cipalement à ceux qu'une même foi a ren- « dus comme nous domestiques du Seigneur « (9, 10) ». Pour qu'on ne croie pas qu'ils doivent avoir soin de leurs maîtres, à l'exclusion des autres hommes, il élargit le cercle de ses recommandations, et il ouvre à tous les hommes l'accès de leur charité; il va même jusqu'à leur dire d'être compatissants pour les Juifs et pour les gentils, tout en observant la gradation convenable, mais de leur être compatissants néanmoins. En quoi consiste cette gradation? A montrer de l'affection aux fidèles surtout. Ce qu'il a coutume de faire dans ses autres épîtres, il le fait encore ici, il ne nous recommande pas seulement d'être compatissants, mais de l'être avec ardeur et avec constance. C'est à quoi il fait allusion quand il parle de semence, et qu'il nous exhorte à ne pas nous fatiguer de faire le bien. Ensuite, après avoir exigé beaucoup de nous, il dépose à notre porte le prix de la lutte, cette récolte extraordinaire et d'un nouveau genre qu'il vient de dépeindre.

3. Pour ne parler que du travail de la terre, ce n'est pas seulement celui qui sème, mais aussi celui qui amasse la récolte, qui prend

beaucoup de peine, obligé qu'il est de lutter contre la chaleur, la poussière et toutes sortes de désagréments. Mais il n'y a plus rien de tout cela quand il s'agit de la récolte spirituelle, dit-il. Et il le fait ressortir avec évidence : « Nous en recueillerons le fruit en son « temps et sans éprouver de fatigue ». Par ces paroles il les exhorte et les entraîne : il revient encore à la charge d'un autre côté et les excite en disant : « C'est pourquoi pendant que nous « en avons le temps faisons le bien ». Si nous ne sommes pas maîtres de semer toujours, nous ne le sommes pas non plus d'être toujours généreux envers les autres. Quand nous avons laissé échapper l'occasion, nous ne pouvons rien faire de plus, eussions-nous mille fois le désir de revenir sur ce qui s'est passé. Témoins les vierges de l'Evangile (Matth. XXV) qui, malgré toute leur bonne volonté, se virent fermer la porte de l'Epoux, parce qu'elles n'avaient pas emporté une aumône abondante. Témoin le riche qui avait méprisé Lazare, et qui, faute d'avoir mérité son appui, gémissait et suppliait sans parvenir à exciter la compassion d'Abraham et de personne autre, et restait perpétuellement étendu sur son gril sans obtenir aucun pardon (Luc, XVI). Voilà pourquoi il dit : « Tant que nous « en avons le temps faisons le bien » même « envers tous », et par là il préservait ses disciples d'une bassesse particulière aux Juifs. Ces hommes en effet n'avaient de bonté que pour ceux de leur race : tandis que la doctrine de la grâce convie à la table de la charité et la terre et la mer, quoiqu'elle fasse cependant une distinction en faveur des fidèles.

Voyez quelle lettre je vous ai écrite de ma « propre main. Tous ceux qui mettent leur « gloire en des cérémonies charnelles, vous « obligent à vous faire circoncire (11, 12) ». Remarquez la douleur de cette âme bienheureuse. De même que ceux qui sont en proie à un vif chagrin, ou qui ont perdu quelqu'un des leurs, ou qui sont frappés d'un coup imprévu, n'ont de repos ni nuit ni jour par suite du chagrin qui obsède leur âme ; de même le bienheureux Paul, après avoir dit quelques mots au sujet de la morale, revient au sujet qu'il a traité d'abord et qui lui tient le plus à cœur : « Voyez quelle lettre je vous ai écrite « de ma propre main ».

Par ces paroles il veut seulement leur faire comprendre qu'il a écrit lui-même la lettre entière. Ce qui est la marque d'une sincère affection. Quand il s'adressait à d'autres, il dictait et un autre écrivait : c'est ce qui ressort de son épître aux Romains, car à la fin de l'épître on lit : « Je vous salue, moi Tertius « qui ai écrit l'épître ». Cette fois c'est Paul lui-même qui a tout écrit. Il était obligé de le faire, non pas seulement par affection pour les Galates, mais encore pour enlever tout prétexte aux mauvais soupçons. Comme on l'accusait de ne pas agir de la même manière que les autres apôtres, et qu'on prétendait qu'il prêchait réellement la circoncision tout en feignant de ne pas la prêcher, il se vit contraint d'écrire cette épître de sa propre main, et de la leur envoyer comme un témoignage écrit. Par cette expression « quelle lettre », il me semble qu'il n'a pas voulu indiquer la grandeur, mais la forme disgracieuse des caractères ; c'est presque comme s'il disait : J'écris très-mal, et cependant j'ai été forcé d'écrire de ma propre main, pour fermer la bouche aux sycophantes.

« Tous ceux qui mettent leur gloire en des « cérémonies charnelles, ne vous obligent à « vous faire circoncire qu'afin de n'être point « eux-mêmes persécutés pour la croix de Jé« sus-Christ. Car ceux mêmes qui se font cir« concire ne gardent point la loi, mais ils « veulent que vous receviez la circoncision, « afin qu'ils se glorifient en votre chair (13) ». Dans ce passage, il montre qu'ils ne supportent pas ce joug volontairement, mais qu'ils y sont contraints, leur donnant ainsi une occasion de se retirer, prenant presque leur défense, et les engageant à s'éloigner au plus vite. Quel est le sens de ces mots : « Qui met« tent leur gloire en des cérémonies char« nelles? » Ils veulent acquérir de la réputation parmi les hommes, parce que les Juifs leur reprochaient d'avoir renoncé aux coutumes de leurs pères. Pour n'être plus exposés à ces reproches, dit-il, ils veulent vous nuire, pour se glorifier en votre chair auprès des autres Juifs. Il disait cela afin de montrer que ces hommes n'agissaient pas ainsi en vue de Dieu. C'est comme s'il disait : Ce n'est point la piété qui a fait agir ces hommes : tout ce qu'ils ont fait, ils l'ont fait par des motifs purement humains, pour plaire aux infidèles en mutilant les fidèles, et ils aiment mieux manquer à Dieu que de déplaire aux hommes.

Voilà ce que signifient ces mots : « Qui met-« tent leur gloire en des cérémonies char-« nelles ». Après avoir déjà montré, par d'autres raisonnements, qu'ils sont indignes de pardon, il les confond de nouveau en leur prouvant que le mobile de leur conduite n'a pas été seulement de plaire aux autres hommes, mais encore de satisfaire leur amour-propre. C'est pourquoi il a ajouté : « Afin « qu'ils se glorifient en votre chair », vous ayant pour disciples, et jouant le rôle de maîtres. Et quelle preuve en donne-t-il ? « La loi « n'est pas même observée par eux », dit-il. Quand même ils l'observeraient, ils seraient encore tout à fait indignes de pardon : or dès à présent leurs intentions mêmes sont coupables.

« Mais pour moi, à Dieu ne plaise que je me « glorifie en autre chose qu'en la croix de « Notre-Seigneur Jésus-Christ (14) ». Pour lui, se glorifier est chose blâmable, mais quand il s'agit du monde et d'être glorifié par les infidèles : s'il s'agit du ciel et des fidèles, ce n'est plus de la vanité, c'est une véritable gloire, et une grande. La pauvreté est chose honteuse, pour nous c'est chose glorieuse ; l'obscurité et l'humilité prêtent à rire à la plupart des hommes, nous nous en faisons gloire. C'est ainsi que la croix même est pour nous un sujet de glorification. Paul n'a pas dit : Je ne me glorifie pas, ou : Je ne veux pas me glorifier, mais : « A Dieu ne plaise que je me glorifie ». Il repousse cette idée comme déraisonnable, et invoque le secours de Dieu pour se préserver de ce péché. Et pourquoi a-t-on le droit de se glorifier de la croix ? Parce que Jésus-Christ a pris pour moi la forme d'un esclave, qu'il a souffert pour moi un vil esclave, un ennemi, un ingrat, et qu'il m'a aimé au point de se livrer pour moi. Où trouver rien de pareil ? Si des esclaves sont fiers, pour peu qu'ils soient loués par leurs maîtres, qui sont des hommes comme eux, comment ne devrons-nous pas nous glorifier, lorsque le Maître suprême, le vrai Dieu, n'a pas rougi de monter sur la croix pour nous ?

4. Ne soyons pas indignes de son ineffable bonté. Lui-même ne s'est pas indigné d'être mis en croix pour vous, et vous, vous rougiriez de reconnaître sa bonté infinie ? C'est comme si un prisonnier, qui n'aurait jamais rougi de son roi, en avait honte après que celui-ci et parce que celui-ci serait venu en personne dans sa prison pour lui ôter ses chaînes. Ce serait le comble de la démence, car c'est précisément alors qu'il faut être fier. « Par qui le monde est mort et crucifié pour « moi, comme je suis mort et crucifié pour le « monde ». Par le monde il ne désigne ni le ciel, ni la terre, mais les choses de la vie humaine, les louanges accordées par les hommes, l'éclat de la puissance, la gloire, la richesse, et tout ce que nous regardons comme brillant. Cela est mort pour moi. Voilà le chrétien tel qu'il doit être, voilà le langage qu'il doit toujours tenir. Mais ce premier genre de mort n'a pas suffi à Paul, il en a ajouté un autre en disant : « Et moi je suis mort pour le « monde ». Il fait allusion à deux genres de mort, et dit : Et ces choses sont mortes pour moi, et moi je suis mort pour elles ; elles ne peuvent pas se saisir et s'emparer de moi, car elles sont bien et dûment mortes, pas plus que je ne puis les désirer, car je suis mort pour elles, moi aussi. Rien de plus heureux que cette mort : c'est sur elle que repose la vie heureuse. « Car la circoncision ne sert « de rien, ni l'incirconcision, mais la nou-« velle créature. Je souhaite la paix et la mi-« séricorde à tous ceux qui se conduiront « selon cette règle, et à l'Israël de Dieu (15, « 16) ».

Voyez-vous à quelle hauteur il a été élevé par la puissance de la croix ? Non-seulement c'est par elle que toutes les choses de ce monde sont mortes pour lui, mais c'est encore elle qui l'a mis bien au-dessus des préceptes de l'ancienne loi. Quoi d'égal à une telle puissance ? Cet homme prêt à tuer comme à se laisser tuer pour la circoncision, la croix l'a persuadé, et le voilà qui ne tient pas plus de compte de la circoncision que de l'incirconcision, et qui s'est mis à la recherche de choses nouvelles et étranges, et supérieures au ciel lui-même. Ce qu'il appelle la nouvelle créature, c'est notre doctrine ; il l'appelle ainsi et pour ce qu'elle a produit et pour ce qu'elle produira : pour ce qu'elle a produit, parce que notre âme, vieillie dans le péché, a repris tout à coup par l'effet du baptême une nouvelle jeunesse et qu'elle a été en quelque sorte créée à nouveau ; ce qui fait qu'on exige de nous une vie nouvelle et conforme à nos célestes destinées : pour ce qu'elle produira, parce que le ciel et la terre et toute la création deviendront incorruptibles ainsi que nos corps.

Ne me parlez donc plus, dit-il, de la circoncision qui désormais n'a plus de puissance : comment pourra-t-on la remarquer au milieu d'un changement si considérable et universel? Recherchez au contraire ces biens nouveaux que nous apporte la grâce. Ceux qui suivent cette voie jouiront de la paix et s'attireront les bonnes grâces du Seigneur, et auront seuls le droit de prendre le nom d'Israël : tandis que ceux qui ont des opinions contraires, quand même ils descendraient d'Israël et porteraient son nom, se verront privés de tout cela, de cette communauté de nom et d'origine. Ceux qui ont le droit de s'appeler israélites, sont ceux qui se conforment à cette règle, qui se détachent des anciens errements, et suivent la voie de la grâce. « Au reste, que « personne ne me cause de nouvelles peines « (17) ».

Ici il ne s'exprime pas en homme qui est las et abattu, car, lui qui était prêt à tout faire et à tout souffrir pour ses disciples, comment aurait-il pu se fatiguer et se décourager, lui qui a dit : « Insistez toujours, soit à temps, soit « à contre-temps » (II Tim. IV, 2), et qui a dit : « Si Dieu leur donne la connaissance de la « vérité, et qu'ils se dégagent des piéges du « diable ? » (II Tim. II, 25, 26.) Pourquoi donc tient-il ce langage aux Galates? Pour raffermir leur esprit chancelant, pour augmenter leur appréhension, pour consolider la loi qu'il leur avait enseignée, et parce qu'il ne voulait pas cesser de les stimuler. « Car je porte impri- « mées sur mon corps les marques du Seigneur « Jésus ». Il n'a pas dit : J'ai; mais : « Je porte « les marques », comme un homme fier de porter un trophée ou les insignes de la royauté, quoiqu'il semblât que ce fût un déshonneur. Lui, il se glorifie de ses cicatrices, et, comme les porte-drapeaux d'une armée, il est fier de ses blessures et se plaît à les montrer. Dans quel but s'exprime-t-il ainsi? Il n'y a pas de raisonnement, il n'y a pas de parole qui plaide plus éloquemment pour moi que ces marques imprimées sur mon corps, leur dit-il. Plus retentissantes que le bruit de la trompette, elles couvrent la voix de mes adversaires, de ceux qui prétendent que je prêche l'Evangile avec dissimulation, et que dans mon langage je recherche l'approbation des hommes. Si l'on voyait sortir des rangs un soldat couvert de sang et de blessures, on n'oserait pas le soupçonner de lâcheté, ni de trahison, en voyant sur son corps les preuves manifestes de son courage. C'est aussi ce que vous devez penser de moi, dit-il. Voulez-vous entendre ma défense, et connaître le fond de ma pensée, regardez mes blessures, elles vous offriront des arguments plus concluants que mes paroles et que mes lettres. Au commencement de son épître, il s'appuie sur sa brusque conversion, pour prouver que ses opinions étaient sincères, et à la fin il s'appuie sur les dangers qui en sont résultés pour lui, afin qu'on ne dise pas qu'après s'être écarté de la droite voie, il n'a même pas su persévérer dans ses nouveaux sentiments. Ses travaux, ses dangers, ses blessures sont là pour témoigner qu'il y a persévéré. Après avoir présenté son apologie claire et complète, et avoir montré qu'il n'y avait trace dans son langage ni de colère, ni de haine, mais qu'il conservait inébranlable son affection pour eux, il revient au même but qu'il a déjà poursuivi, et clôt son épître en leur souhaitant toutes sortes de biens : « Mes « frères », dit-il, « que la grâce de Notre-Sei- « gneur Jésus-Christ demeure avec votre es- « prit. Ainsi soit-il. (48) ».

C'est par cette dernière parole qu'il scelle tout ce qu'il a dit précédemment. Il ne s'est pas contenté de dire : Soit avec vous, comme dans les autres circonstances, mais il a dit : « Que « la grâce demeure avec votre esprit », pour les soustraire aux préoccupations de la chair, et leur montrer en toute occasion la bonté de Dieu, et leur rappeler la grâce dont ils ont joui, grâce qui le rendait assez fort pour qu'il les arrachât à toute erreur judaïque. S'ils avaient reçu le Saint-Esprit, ils n'en étaient pas redevables à l'indigence de la loi, mais à la justification selon la foi : et si, après l'avoir reçu, ils l'avaient gardé, c'était encore un effet, non de la circoncision, mais de la grâce. C'est pour cela qu'il termine ses exhortations par un vœu, et que, en même temps qu'il les appelle ses frères, il leur parle de la grâce et du Saint-Esprit, priant Dieu qu'ils puissent en jouir sans cesse, et assurant leur sécurité de deux manières : car les paroles dont il se sert contiennent à la fois un vœu et un enseignement qui, résumant tout ce qu'il a déjà dit, devient pour eux comme un double rempart. En effet, cet enseignement leur rappelait de quels biens ils avaient joui, et les rendait plus fidèles aux dogmes de l'Eglise, tandis que le vœu, en appelant sur eux la grâce et

en les engageant à persévérer, empêchait l'Esprit de se retirer d'eux. Tant qu'ils le possédaient, la trompeuse doctrine des faux apôtres s'envolait comme de la poussière. En Jésus-Christ, notre Seigneur, à qui appartiennent la gloire et la puissance, en compagnie du Père et du Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Traduit par M. BOUCHERIE.

FIN DU COMMENTAIRE SUR L'ÉPÎTRE AUX GALATES ET DU DIXIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE DIXIÈME VOLUME.

COMMENTAIRE SUR LA IIe ÉPITRE AUX CORINTHIENS.

HOMÉLIE I.

Paul, apôtre de Jésus-Christ, par la volonté de Dieu, et Timothée, son frère, à l'Eglise de Dieu qui est à Corinthe, et à tous les saints qui sont dans toute l'Achaïe, la grâce et la paix soit avec vous par Dieu le Père et Jésus-Christ, notre Seigneur. Béni soit Dieu et le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, qui nous console dans toutes nos tribulations, afin que nous puissions, à notre tour, consoler les affligés, et verser dans leurs cœurs ces consolations qui nous viennent de Dieu. (Chap. I, 1-4.) 1

HOMÉLIE II.

Si nous sommes affligés, c'est pour votre consolation et votre salut, qui s'accomplit dans la souffrance des mêmes maux que nous souffrons. — Et nous avons une ferme espérance à votre sujet. (Chap. I, 6, 7, jusqu'à 11.) 8

HOMÉLIE III.

Car notre gloire, c'est ce témoignage de notre conscience : que nous avons vécu dans ce monde dans la simplicité et la sincérité de Dieu, et non pas selon la sagesse de la chair, mais selon la grâce de Dieu. (Chap. I, 12, jusqu'à 22.) 18

HOMÉLIE IV.

Pour moi, j'en atteste le Seigneur, si je ne suis pas encore allé à Corinthe, c'était pour vous ménager. (I, 23, jusqu'à II, 11.

HOMÉLIE V.

Arrivé dans la Troade pour y prêcher l'Evangile du Christ ; la porte de ce pays m'ayant été ouverte dans le Seigneur, mon esprit n'eut point de repos, parce que je n'y trouvai point mon frère Tite. (II, 12, 13, jusqu'à la fin du chapitre.) 33

HOMÉLIE VI.

Commencerons-nous à faire encore une fois notre éloge? Avons-nous besoin, comme quelques-uns, de recommandations auprès de vous, ou bien avons-nous besoin de recommandations de votre part? (III, 1, jusqu'à 6.) 41

HOMÉLIE VII.

Si cette dispensation de la mort gravée avec des lettres sur des tables de pierre, se fit avec tant d'éclat, que les fils d'Israël ne pouvaient contempler le visage de Moïse à cause de sa splendeur, laquelle pourtant a disparu ; à plus forte raison la dispensation de l'Esprit-Saint se fera dans la gloire. (III, 7, 8, jusqu'à la fin du chapitre.) 46

HOMÉLIE VIII.

Chargés de ce ministère, selon la miséricorde qui nous a été faite, nous ne le négligeons point ; mais nous avons déposé toute honte cachée. (IV, 1-7.) 55

HOMÉLIE IX.

Partout nous avons des tribulations, mais nous ne sommes point accablés ; nous sommes dans le be-

soin, mais nous ne succombons pas ; on nous persécute, mais nous ne sommes pas délaissés. (IV, 8, jusqu'à la fin du chapitre.) 60

HOMÉLIE X.

Nous savons en effet que, si cette tente matérielle où nous demeurons se dissout, Dieu nous réserve une demeure qui n'a pas été faite de main d'homme, mais qui est éternelle et dans les cieux. (V, 1, jusqu'à 10.) 65

HOMÉLIE XI.

Remplis de la crainte du Seigneur, nous cherchons à persuader les hommes, et Dieu voit le fond de notre cœur ; j'espère aussi que vos consciences ont de nous une connaissance exacte. (V, 11, jusqu'à la fin du chapitre.) 71

HOMÉLIE XII.

Donc, en qualité d'auxiliaires, nous vous exhortons à ne pas recevoir en vain la grâce de Dieu. — Car il dit : Je vous ai exaucé dans le temps favorable, et au jour du salut je vous ai porté secours. (VI, 1, jusqu'à 10.) 77

HOMÉLIE XIII.

Notre bouche s'est ouverte pour vous, ô Corinthiens, notre cœur s'est dilaté. — Vous n'êtes pas à l'étroit dans notre cœur, c'est dans les vôtres que vous êtes resserrés. (VI, 11, jusqu'à VII, 1.) 84

HOMÉLIE XIV.

Donnez-nous place dans votre cœur : nous n'avons blessé personne, nous n'avons corrompu personne, nous n'avons circonvenu personne. — Je ne le dis point pour vous condamner : nous venons de vous dire que vous êtes dans nos cœurs pour mourir avec nous et pour vivre avec nous. (VII, 2, 3, jusqu'à 8.) 90

HOMÉLIE XV.

Bien que je vous aie attristés par ma lettre, néanmoins je n'en suis point fâché, quoique je l'aie été auparavant. (VII, 8, jusqu'à 12.) 94

HOMÉLIE XVI.

C'est pourquoi nous sommes consolés de votre consolation ; mais nous nous sommes réjouis plus surabondamment encore de la joie de Tite, parce que son esprit s'est reposé, grâce à vous tous. (VII, 13, jusqu'à VIII, 6.) 101

HOMÉLIE XVII.

Mais afin que vous excelliez en tout, par votre foi et par votre parole, et par votre science, et par toute espèce de zèle. (VIII, 7, jusqu'à 15.) 106

HOMÉLIE XVIII.

Et grâces soient rendues à Dieu qui a mis le même zèle pour vous dans le cœur de Tite. (VIII, 16, jusqu'à la fin du chapitre.) 112

HOMÉLIE XIX.

Car à l'égard des services que l'on rend aux saints, il est superflu que je vous écrive. (IX, 1, jusqu'à 10.) 117

HOMÉLIE XX.

Dieu, qui donne la semence à celui qui sème, vous donnera le pain dont vous avez besoin pour vivre, et multiplier ce que vous aurez semé, et fera croître, de plus en plus, les fruits de votre justice. (IX, 10, jusqu'à la fin du chapitre.) 123

HOMÉLIE XXI.

Mais moi, Paul, moi-même qui vous parle, je vous conjure, par la douceur et la modestie de Jésus-Christ, moi qui, étant présent, parais bas parmi vous ; au lieu qu'étant absent, j'agis envers vous avec hardiesse ; je vous prie que, quand je serai présent, je ne sois point obligé d'user avec confiance de cette hardiesse qu'on m'attribue, envers quelques-uns qui s'imaginent que nous nous conduisons selon la chair. (X, 1, jusqu'à 6.) 127

HOMÉLIE XXII.

Est-ce que vous ne considérez que le dehors ? si quelqu'un se persuade en lui-même qu'il est à Jésus-Christ, il doit aussi considérer en lui-même que, comme il est à Jésus-Christ, nous sommes aussi à Jésus-Christ. (X, 7, jusqu'à la fin du chapitre.) 132

HOMÉLIE XXIII.

Plût à Dieu que vous voulussiez un peu supporter mon imprudence ! et supportez-la, je vous prie. (XI, 1, jusqu'à 12.) 137

HOMÉLIE XXIV.

Car ce sont de faux apôtres, des ouvriers trompeurs, qui se transforment en apôtres de Jésus-Christ. (XI, 13, jusqu'à 20.) 146

HOMÉLIE XXV.

Mais, puisqu'il y en a qui sont si hardis à parler d'eux-mêmes, je veux bien faire une imprudence, en étant aussi hardi qu'eux. (XI, 21, jusqu'à la fin du chapitre.) 151

HOMÉLIE XXVI.

Il ne m'est pas avantageux de me glorifier, cependant je viendrai maintenant aux visions et aux révélations du Seigneur. (XII, 1, jusqu'à 10.) 156

HOMÉLIE XXVII.

J'ai été imprudent en me glorifiant ; c'est vous

qui m'y avez contraint, car c'était à vous de parler avantageusement de moi. (XII, 11, jusqu'à 16.) 163

HOMÉLIE XXVIII.

Soit, je ne vous ai point été à charge moi-même, mais étant artificieux, j'ai usé d'adresse pour vous surprendre. Mais me suis-je servi de ceux que je vous ai envoyés pour bénéficier sur vous ? J'ai prié Tite de vous aller trouver, et j'ai envoyé avec lui un de nos frères. Tite s'est-il enrichi à vos dépens ? N'avons-nous pas suivi le même esprit ? N'avons-nous pas marché sur les mêmes traces ? (XII, 16, 17, 18, jusqu'à la fin du chapitre.) 168

HOMÉLIE XXIX.

Voici la troisième fois que je me dispose à vous aller voir. Tout se jugera sur le témoignage de deux ou trois témoins. (XIII, 1, jusqu'à 9.) 173

HOMÉLIE XXX.

Je vous écris ceci étant absent, afin de n'avoir pas lieu, lorsque je serai présent, d'user avec rigueur de la puissance que le Seigneur m'a donnée pour édifier et non pour détruire. (XIII, 10.) 181

COMMENTAIRE SUR L'ÉPITRE AUX ROMAINS.

Prologue pour les Homélies sur l'Epître aux Romains. 187

HOMÉLIE I.

Paul, serviteur de Jésus-Christ, appelé à l'apostolat, choisi pour l'Evangile de Dieu, qu'il avait promis auparavant par des prophètes dans les saintes Ecritures. (Chap. I, vers. 1, 2, jusqu'à 7.) 191

HOMÉLIE II.

Premièrement, je rends grâces à mon Dieu par Jésus-Christ, pour vous tous, de ce que votre foi est annoncée dans tout l'univers. (8, jusqu'à 17.) 196

HOMÉLIE III.

Puisqu'on y découvre la justice de Dieu éclatant du ciel contre toute l'impiété, et l'injustice de ces hommes qui retiennent la vérité, dans l'injustice. (18 jusqu'à 25.) 204

HOMÉLIE IV.

C'est pourquoi Dieu les a livrés à des passions d'ignominie. Car leurs femmes ont changé l'usage naturel en un autre qui est contre nature. Et pareillement les hommes, l'usage naturel de la femme, abandonné, ont brûlé de désirs l'un pour l'autre. 26, 27.) 209

HOMÉLIE V.

Et comme ils n'ont pas montré qu'ils avaient la connaissance de Dieu, Dieu les a livrés à un sens réprouvé, de sorte qu'ils ont fait les choses qui ne conviennent pas. (I, 28, jusqu'à II, 16.) 213

HOMÉLIE VI.

Mais toi qui portes le nom de Juif, qui te reposes sur la loi et te glorifies en Dieu, qui connais sa volonté, et qui, instruit par la loi, sais discerner ce qui est le plus utile. (II, 17, 18, jusqu'à III, 8.) 222

HOMÉLIE VII.

Quoi donc ? sommes-nous au-dessus d'eux ? Nullement. Car nous avons convaincu les Juifs et les Grecs d'être tous sous le péché. Selon qu'il est écrit : Pas un seul n'est juste ; il n'y a personne qui comprenne, il n'y a personne qui cherche Dieu. Tous ont décliné, tous sont devenus inutiles ; il n'en est pas un qui fasse le bien, il n'en est pas même un seul. Leur bouche est un sépulcre ouvert, leur langue un instrument de fraude ; un venin d'aspic est sous leurs lèvres ; leur bouche est remplie de malédiction et d'amertume ; leurs pieds sont vites pour répandre le sang ; la destruction et le malheur sont dans leurs voies, et la voie de la paix, ils ne l'ont pas connue ; la crainte de Dieu n'est pas devant leurs yeux. (III, 9-18, jusqu'à la fin du chapitre.) 229

HOMÉLIE VIII.

Quel avantage dirons-nous donc qu'Abraham, notre Père, a eu selon la chair ? Certes, si Abraham a été justifié par les œuvres, il a de quoi se glorifier, mais non devant Dieu. (IV, 1, 2, jusqu'à 22.) 239

HOMÉLIE IX.

Or, ce n'est pas pour lui seul qu'il a été écrit que cela lui fut imputé à justice, mais pour nous aussi, à qui il sera imputé, si nous croyons en celui qui a ressuscité d'entre les morts, Jésus-Christ Notre-Seigneur. (IV, 23, 24, jusqu'à V, 11.) 249

HOMÉLIE X.

C'est pourquoi, comme le péché est entré dans le monde par un seul homme, et la mort par le péché, ainsi la mort a passé dans tous les hommes par celui en qui tous ont péché. (V, 12, jusqu'à VI, 4.) 253

HOMÉLIE XI.

Si, en effet, nous avons été entés en la ressem-

blance de sa mort, nous le serons aussi en celle de sa résurrection. (VI, 5, jusqu'à 18.) 263

HOMÉLIE XII.

Je parle humainement, à cause de la faiblesse de votre chair ; comme donc vous avez fait servir vos membres à l'impureté et à l'iniquité pour l'iniquité ; ainsi maintenant faites servir vos membres à la justice pour votre sanctification. (VI, 19, jusqu'à VII, 13.) 272

HOMÉLIE XIII.

Car nous savons que la loi est spirituelle, et moi je suis charnel, vendu comme esclave au péché. (VII, 14, jusqu'à VIII, 11.) 283

HOMÉLIE XIV.

Ainsi, mes frères, nous ne sommes point redevables à la chair. Car si c'est selon la chair que vous vivez, vous mourrez; mais si, par l'esprit, vous mortifiez les œuvres de la chair, vous vivrez. (VIII, 12, 13, jusqu'à 27.) 296

HOMÉLIE XV.

Or, nous savons que tout coopère au bien pour ceux qui aiment Dieu. (VIII, 28, jusqu'à la fin du chapitre.) 309

HOMÉLIE XVI.

Je dis la vérité dans le Christ, je ne mens pas, ma conscience me rendant témoignage par l'Esprit-Saint. (IX, jusqu'à la fin du chapitre.) 316

HOMÉLIE XVII.

Assurément, mes frères, la volonté de mon cœur et mes supplications à Dieu ont pour objet leur salut. (X, 1, jusqu'à 13.) 329

HOMÉLIE XVIII.

Comment donc invoqueront-ils celui en qui ils n'ont point cru ? comment croiront-ils en celui qu'ils n'ont pas entendu ? et comment entendront-ils si personne ne les prêche? et comment prêchera-t-on si on n'est pas envoyé? comme il est écrit. (X, 14, 15, jusqu'à XI, 6.) 336

HOMÉLIE XIX.

Qu'est-il donc arrivé? ce que cherchait Israël, il ne l'a point trouvé ; mais ceux qui ont été choisis l'ont trouvé ; les autres ont été aveuglés. (XI, jusqu'à la fin du chapitre.) 343

HOMÉLIE XX.

Je vous conjure donc, mes frères, par la miséricorde de Dieu, d'offrir vos corps en hostie vivante, sainte, agréable à Dieu, pour que votre culte soit raisonnable. (XII, 1, jusqu'à 3.) 353

HOMÉLIE XXI.

Car, comme dans un seul corps nous avons plusieurs membres, et que tous ces membres n'ont pas la même fonction; de même, quoique nous soyons plusieurs, nous ne sommes néanmoins qu'un seul corps en Jésus-Christ, étant tous réciproquement membres les uns des autres. (XII, 4, 5, jusqu'à 13.) 360

HOMÉLIE XXII.

Bénissez ceux qui vous persécutent; bénissez-les, et ne faites point d'imprécation contre eux. (XII, 14, jusqu'à la fin du chapitre.) 367

HOMÉLIE XXIII.

Que toute personne soit soumise aux puissances supérieures. (XIII, 1, jusqu'à 11.) 373

HOMÉLIE XXIV.

Sachant de plus, que le temps presse, et que c'est l'heure de nous réveiller de notre assoupissement. (XIII, jusqu'à la fin du chapitre.) 378

HOMÉLIE XXV.

Celui qui est encore faible dans la foi, recevez-le avec charité sans contester avec lui. Car l'un croit qu'il lui est permis de manger de toutes choses ; et l'autre, au contraire, qui est faible dans la foi, ne mange que des légumes. (XIV, 1, jusqu'à 13.) 384

HOMÉLIE XXVI.

Je sais et je suis persuadé, dans le Seigneur Jésus, que rien n'est impur de soi-même, et qu'il n'est impur qu'à celui qui le croit impur. (XIV, 14, jusqu'à 24.) 393

HOMÉLIE XXVII.

A celui qui est tout-puissant, pour vous affermir dans la foi de l'Evangile et de la doctrine de Jésus-Christ, que je prêche suivant la révélation du mystère qui, étant demeuré caché dans tous les siècles passés, a été découvert maintenant par les oracles des prophètes, selon l'ordre de Dieu éternel, pour opérer l'obéissance à la foi, et est venu à la connaissance de toutes les nations; à Dieu qui est le seul sage, gloire, par Jésus-Christ, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. (XIV, 24, 25, 26, pour saint Jean Chrysostome, et 25, 26, 27, du chap. XVI de la Vulgate.) 399

HOMÉLIE XXVIII.

Car je vous déclare que Jésus-Christ a été le ministre de l'Evangile, à l'égard des Juifs circoncis, afin que Dieu fût reconnu pour véritable, par l'accomplissement des promesses faites à leurs pères. (XV, 8, jusqu'à 13.) 404

HOMÉLIE XXIX.

Pour moi, mes frères, je suis persuadé que vous êtes pleins de charité, que vous êtes remplis de toutes connaissances, et qu'ainsi vous pouvez vous instruire les uns les autres. (xv, 14, jusqu'à 24.) 408

HOMÉLIE XXX.

Maintenant je m'en vais à Jérusalem pour servir aux saints quelques aumônes, car la Macédoine et l'Achaïe ont résolu affectueusement de faire quelque part de leurs biens à ceux d'entre les saints de Jérusalem qui sont pauvres. Ils l'ont résolu affectueusement, et, en effet, ils leur sont redevables. (xv, 25, 26, 27, jusqu'à xvi, 4.) 415

HOMÉLIE XXXI.

Saluez mon cher Epénète, qui a été les prémices de l'Asie, pour Jésus-Christ. (xvi, 5, jusqu'à 16.) 421

HOMÉLIE XXXII.

Je vous exhorte, mes frères, à prendre garde à ceux qui causent les dissensions et les scandales, contre la doctrine que vous avez apprise, et de vous détourner d'eux. Car de telles gens ne servent point Notre-Seigneur Jésus-Christ, mais leur ventre; et, par des paroles douces et flatteuses, ils séduisent les âmes simples. (xvi, 17, 18, jusqu'à la fin de l'épître.) 423

COMMENTAIRE SUR L'ÉPITRE AUX ÉPHÉSIENS.

Introduction aux Homélies de saint Jean Chrysostome sur l'Epître de saint Paul aux Ephésiens. 435

Explication de l'Epître aux Ephésiens. *Préambule.* 437

HOMÉLIE I.

Paul, apôtre de Jésus-Christ par la volonté de Dieu, aux saints qui sont à Ephèse et aux fidèles en Jésus-Christ. Grâce à vous et paix par Dieu notre père, par le Seigneur. (Chap. i, vers. 1-10.) 438

HOMÉLIE II.

En qui nous aussi nous avons été appelés par le sort, ayant été prédestinés selon le décret de celui qui fait toutes choses suivant le conseil de sa volonté; afin que nous soyons à la louange de sa gloire, nous qui les premiers avons espéré en Jésus-Christ; en qui vous aussi, après avoir entendu la parole de vérité, l'Evangile de votre salut; en qui, ayant cru, vous avez été marqués du sceau de l'esprit de la promesse, qui est l'Esprit-Saint, qui est le gage de notre héritage pour le rachat de son acquisition, pour la louange de sa gloire. (i, 11-14.) 443

HOMÉLIE III.

C'est pourquoi, moi aussi, apprenant quelle est votre foi dans le Seigneur Jésus, et votre amour pour tous les saints, je ne cesse de rendre grâces pour vous, faisant mémoire de vous dans mes prières; afin que le Dieu de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le père de la gloire, vous donne l'esprit de sagesse et de révélation, pour le connaître; qu'il éclaire les yeux de votre cœur, pour que vous sachiez quelle est l'espérance à laquelle il vous a appelés, quelles sont les richesses de gloire de l'héritage destiné aux saints; et quelle est la grandeur suréminente de sa vertu en nous, qui croyons, selon l'opération de la puissance de sa vertu, qu'il a exercée dans le Christ, le ressuscitant d'entre les morts. .. (i, 15, 20, jusqu'à la fin du chapitre.) 448

HOMÉLIE IV.

Et vous, lorsque vous étiez morts par vos offenses et par vos péchés, dans lesquels autrefois vous avez marché, selon la coutume de ce monde, selon le prince des puissances de l'air, de l'esprit qui agit efficacement à cette heure sur les fils de la défiance, parmi lesquels nous tous aussi nous avons vécu, selon nos désirs charnels, faisant la volonté de la chair et de nos pensées; et nous étions par nature enfants de colère comme tous les autres. (ii, 1-3, jusqu'à 10.) 454

HOMÉLIE V.

C'est pourquoi souvenez-vous qu'autrefois, vous, gentils selon la chair, vous étiez appelés incirconcision, à cause de la circoncision faite de main d'homme dans la chair; parce que vous étiez en ce temps-là sans Christ, séparés de la société d'Israël, étrangers aux alliances de la promesse, n'ayant pas d'espérance, et sans Dieu en ce monde. (ii, 11, 12, jusqu'à 16.) 459

HOMÉLIE VI.

Et, venant, il a annoncé la paix, et à vous qui étiez loin, et à ceux qui étaient près; parce que c'est par lui que nous avons introduction les uns et les autres, dans un seul esprit, auprès du Père. Vous n'êtes donc plus des hôtes et des étrangers, mais des concitoyens des saints, et de la maison de Dieu; bâtis sur le fondement des apôtres et des prophètes, le Christ Jésus étant lui-même pierre angulaire; sur lequel tout l'édifice construit s'élève comme un temple sacré dans le Seigneur; sans lequel vous êtes bâtis vous-mêmes pour être une demeure de Dieu par l'esprit. (ii, 17-22, jusqu'à iii, 8.) 464

HOMÉLIE VII.

A moi, le moindre des saints, a été donnée cette grâce d'annoncer parmi les gentils les richesses in-

compréhensibles du Christ, et d'éclairer tous les hommes touchant la dispensation du mystère caché, dès l'origine des siècles, en Dieu qui a créé toutes choses par Jésus-Christ; afin que les principautés et les puissances qui sont dans les cieux, connussent par l'Eglise la sagesse multiforme de Dieu, selon le décret éternel qu'il a accompli dans le Christ Jésus Notre-Seigneur. (III, 8-11, jusqu'à la fin du chapitre.) 469

HOMÉLIE VIII.

Je vous conjure donc, moi chargé de liens pour le Seigneur, de marcher d'une manière digne de la vocation à laquelle vous avez été appelés avec toute humilité et toute mansuétude. (IV, 1.) 474

HOMÉLIE IX.

Je vous conjure donc, moi, chargé de liens pour le Seigneur, de marcher d'une manière digne de la vocation à laquelle vous avez été appelés, avec toute humilité et toute mansuétude, avec toute patience, vous supportant mutuellement en charité; appliqués à conserver l'unité d'esprit par le lien de la paix. (IV, 1-3.) 485

HOMÉLIE X.

Soyez un seul corps et un seul esprit comme vous avez été appelés à une seule espérance dans votre vocation. (IV, 4.) 490

HOMÉLIE XI.

Soyez un seul corps et un seul esprit, comme vous avez été appelés à une seule espérance dans votre vocation. Il y a un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu et père de tous, qui est au-dessus de tous, et au milieu de toutes choses, et en nous tous. Or, à chacun de nous a été donnée la grâce, selon la mesure du don de Jésus-Christ. (IV, 4-7, jusqu'à 16.) 494

HOMÉLIE XII.

Je vous dis donc et je vous conjure par le Seigneur, de ne plus marcher comme les gentils qui marchent dans la vanité de leurs pensées, qui ont l'intelligence obscurcie de ténèbres. (IV, 17.) 500

HOMÉLIE XIII.

Je vous dis donc, et je vous conjure par le Seigneur, de ne plus marcher comme les gentils qui marchent dans la vanité de leurs pensées, qui ont l'intelligence obscurcie de ténèbres, entièrement éloignés de la vie de Dieu, par l'ignorance qui est en eux, à cause de l'aveuglement de leur cœur, qui, ayant perdu tout espoir, se sont livrés à l'impudicité, à toutes sortes de dissolutions, à l'avarice. (IV, 17-19, jusqu'à 24.) 504

HOMÉLIE XIV.

C'est pourquoi, quittant le mensonge, que chacun dise la vérité avec son prochain, parce que nous sommes membres les uns des autres. Irritez-vous et ne péchez point; que le soleil ne se couche point sur votre colère. Ne donnez point lieu au diable. (IV, 25-27, jusqu'à 30.) 510

HOMÉLIE XV.

Que toute amertume, toute colère, tout emportement, toute clameur et toute diffamation soient bannis du milieu de vous avec toute malice. (IV, 31.) 514

HOMÉLIE XVI.

Que toute amertume, toute colère, tout emportement, toute clameur, et toute diffamation soient bannis du milieu de vous avec toute malice. Mais soyez bons les uns envers les autres, miséricordieux, vous faisant grâce mutuellement, comme Dieu lui-même vous a fait grâce. (IV, 31, 32.) 519

HOMÉLIE XVII.

Mais soyez bons les uns envers les autres, miséricordieux, vous pardonnant mutuellement, comme Dieu lui-même vous a pardonné en Jésus-Christ. Soyez donc les imitateurs de Dieu, comme enfants bien-aimés; et marchez dans l'amour comme le Christ nous a aimés et s'est livré lui-même pour nous en oblation à Dieu et en hostie de suave odeur. (IV, 32; v. 1, 2, jusqu'à 4.) 523

HOMÉLIE XVIII.

Car sachez comprendre qu'aucun fornicateur, ou impudique, ou avare, ce qui est une idolâtrie, n'a d'héritage dans le royaume du Christ et de Dieu. Que personne ne vous séduise par de vains discours : car c'est pour ces choses que vient la colère de Dieu sur les fils de la défiance. (V, 5, 6-14.) 527

HOMÉLIE XIX.

Ayez donc soin, mes frères, de marcher avec circonspection, non comme des insensés, mais comme des hommes sages, rachetant le temps, parce que les jours sont mauvais. Ne soyez donc pas imprudents, mais comprenez quelle est la volonté de Dieu. (V, 15-21.) 532

HOMÉLIE XX.

Femmes, soyez soumises à vos maris comme au Seigneur; parce que l'homme est le chef de la femme, comme le Christ est le chef de l'Eglise, et il est aussi le sauveur de son corps. Comme donc l'Eglise est soumise au Christ, ainsi le soient en toutes choses les femmes à leurs maris. (V, 22-24, jusqu'à la fin du chapitre.) 538

HOMÉLIE XXI.

Enfants, obéissez à vos parents dans le Seigneur; car cela est juste. Honore ton père et ta mère (c'est le premier commandement fait avec une promesse),

afin que bien t'arrive, et que tu vives longtemps sur la terre. (VI, 1-3, 4.) 548

HOMÉLIE XXII.

Serviteurs, obéissez à vos maîtres selon la chair, avec crainte et tremblement, dans la simplicité de votre cœur, comme au Christ même, les servant non à l'œil, comme pour plaire aux hommes, mais comme des serviteurs du Christ, accomplissant de cœur la volonté de Dieu; faisant votre service de bon gré, comme pour le Seigneur, et non pour les hommes, sachant que chacun recevra du Seigneur la récompense de tout le bien qu'il aura fait, qu'il soit esclave ou libre. (VI, 5-8, jusqu'à 13.) 551

HOMÉLIE XXIII.

Soyez donc fermes, ceignant vos reins de la vérité. (VI, 14.) 560

HOMÉLIE XXIV.

Soyez donc fermes, ceignant vos reins de la vérité, et revêtant la cuirasse de la justice, et chaussant vos pieds pour vous préparer à l'Evangile de la paix; prenant surtout le bouclier de la foi, dans lequel vous puissiez éteindre tous les traits enflammés du malin. Prenez aussi le casque du salut, et le glaive de l'esprit, qui est la parole de Dieu. (VI, 14-17, jusqu'à la fin.) 561

COMMENTAIRE SUR L'ÉPITRE AUX GALATES.

Avertissement pour le Commentaire sur l'Epître au Galates. 571

CHAPITRE I.

Paul, apôtre, non de la part des hommes, ni par des hommes, mais par Jésus-Christ, et Dieu son père qui l'a ressuscité d'entre les morts, et tous les frères qui sont avec moi, aux églises de Galatie: que la grâce et la paix vous soient données par Dieu notre père et par Notre-Seigneur Jésus-Christ. (1, 2, 3.) 572

CHAPITRE II.

Ensuite, au bout de quatorze ans, j'allai à Jérusalem avec Barnabé, et je pris aussi Tite avec moi. Or, j'y allai suivant une révélation. (1, 2.) 589

CHAPITRE III.

O Galates insensés, qui vous a ensorcelés, vous à qui on a mis devant les yeux Jésus-Christ crucifié. 601

CHAPITRE IV.

Je dis de plus: tant que l'héritier est encore enfant, il n'est point différent d'un serviteur, quoiqu'il soit le maître de tout; mais il est sous la puissance des tuteurs et des curateurs, jusqu'au temps marqué par son père. Ainsi lorsque nous étions encore enfants, nous étions encore assujétis aux éléments de ce monde. (1-3.) 609

CHAPITRE V.

Appuyez-vous, leur dit-il, sur la liberté que vous a donnée Jésus-Christ en vous rachetant 616

CHAPITRE VI.

Mes frères, si quelqu'un est tombé par surprise en quelque péché... (1). 623

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Bar-le-Duc. — Typ. LOUIS GUÉRIN et Ce, rue de la Rochelle, 49-51.

DATE DUE

GAYLORD

PRINTED IN U.S.A.

GTU Library
3 2400 00264 7620

BR
65
C5
1864
v.10
LC Coll.

Chrysostomus, Joannes, Saint
Oeuvres complètes

BR
65
C5
1864
v.10

LC Coll.

IHC
May Christmas Joys
be thine.

Dear Ina Mere.

Would you be so good as to ring the bell for Tierce tomorrow. I am afraid I have the Litany to say. So sorry to trouble you. Deo gratias.

Sister. Mary Ethelreda

N W

a happy Xmas
to you +
a holy New Year.

Printed in Germany

Sister Mary Emmanuel.
O.S.B.